A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rue St Dominique 2 Lyon

160708

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

Digitized by Google

CORBEIL, TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

160708

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

CONTENANT

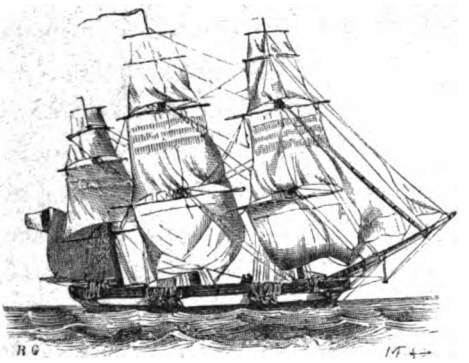
La description Géographique et Pittoresque des divers Pays

L'ESQUISSE DES MŒURS DE CHAQUE PEUPLE; LE TABLEAU DES RELIGIONS ET DES GOUVERNEMENTS;
L'HISTOIRE RAPIDE DES PRINCIPAUX ÉTATS;
DES DÉTAILS ETHNOGRAPHIQUES SUR LES RACES HUMAINES; L'INDICATION DES PRODUITS
AGRICOLES ET INDUSTRIELS DES DIVERSES CONTRÉES DE LA TERRE;
ET LA PEINTURE DES MERVEILLES DE LA NATURE ET DE L'ART;

PAR

MM. CHAMPAGNAC ET OLIVIER

Illustré de 22 gravures par MM. ROUARGUE frères.



PARIS
MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

Le beau succès du *Voyageur de la Jeunesse*, par Pierre Blanchard, succès dûment constaté par cinq éditions successives, n'était pas dû précisément au mérite littéraire de ce livre. C'est à son utilité, généralement reconnue, qu'il faut en quelque sorte attribuer cet heureux résultat. On avait très-bien compris qu'un pareil ouvrage valait mieux que tous les traités élémentaires, si laconiques, si arides, si peu attrayants, pour préparer les esprits à une étude sérieuse de la géographie, et pour leur faire aimer cette science d'une importance capitale aujourd'hui, quoiqu'elle n'occupe qu'une bien petite place dans les études des jeunes gens. Voilà ce qui devait assurer au livre de Pierre Blanchard, malgré ses nombreuses imperfections, les brillantes destinées dont il a joui aussi longtemps qu'il s'est trouvé à peu près à la hauteur de la science.

Mais depuis quelques années le domaine de la géographie s'est tellement agrandi, qu'il était devenu indispensable de donner un successeur à cet ancien *Voyageur de la Jeunesse*. Il y a si loin du périple d'Hannon aux voyages de circumnavigation exécutés de nos jours! Un nouveau continent découvert par de savants et hardis navigateurs, des terres explorées, des nations étudiées par de consciencieux voyageurs, hommes de science et de dévouement, avaient singulièrement distancé le travail de l'honnête et laborieux compilateur, et l'avaient presque frappé de nullité absolue.

Digitized by Google

Il nous a donc semblé opportun et utile de refaire complétement le *Voyageur de la Jeunesse*, et de lui donner pour ainsi dire une nouvelle existence en le montrant sous une forme nouvelle. Cette tâche, nous l'avons entreprise avec conviction ; nous croyons l'avoir réalisée avec quelque avantage pour nos lecteurs, et nous avons lieu d'espérer que nous occuperons dignement la place que nous avons trouvée vacante.

Appelant à notre aide les géographes les plus habiles entre les savants modernes, les voyageurs les plus justement estimés, les navigateurs les plus renommés par leurs découvertes et par leurs travaux, nous avons pu, avec leur secours, présenter en miniature un ensemble aussi exact qu'imposant des choses les plus remarquables de l'univers. Nous avons voulu rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, à l'histoire morale des peuples, ce qui appartient à chacune de ces sciences imposantes. C'est, en quelque sorte, un vaste tableau encyclopédique que nous avons essayé de dérouler sous les yeux du lecteur ; et cette pensée nous fait souvenir que Charles Nodier, traitant dans un journal le sujet qui nous occupe, écrivait ces lignes toutes philosophiques : « La meilleure des encyclopédies possibles serait peut-être celle qui contiendrait l'état exact des connaissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant, par exemple, des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir. »

L'Europe, à part quelques changements dans plusieurs délimitations territoriales, n'a pas changé d'aspect pour nous ; nous n'avons eu qu'à rafraîchir, qu'à rajeunir des descriptions de monuments, des peintures de mœurs. Mais l'Asie, ce berceau du genre humain, où tant de vastes contrées étaient couvertes d'un voile mystérieux qui vient à peine d'être soulevé ; mais l'Afrique, cette partie du monde qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur plusieurs points les monuments les plus intéressants et les plus vénérables du globe, cette terre d'autant plus merveilleuse que, malgré tous les aventureux efforts de quelques intrépides observateurs, nous n'en connaissons encore que bien imparfaitement la partie centrale ; mais l'Amérique, ce nouveau monde, dans lequel les Humboldt, les Bonpland et d'autres savants explorateurs ont découvert des vestiges incontestables d'une antique et florissante civilisation ; mais l'Océanie, ce monde découvert de nos jours, et où les Dumont d'Urville, les Blosseville, les D. de Rienzi et plusieurs autres nous ont signalé d'admirables restes de monuments des arts et une nature plus admirable encore, comme à Java, à Sumatra, à Bornéo ;

Digitized by Google

certes, ces quatre parties du monde, qui montrent tant de choses à connaître, offraient au *Voyageur de la Jeunesse* une ample et riche moisson à faire, et nous aimons à croire que le public éclairé jugera qu'il n'a point failli à sa tâche laborieuse.

Les auteurs du nouveau *Voyageur de la Jeunesse* ont cru devoir donner sur l'Inde, sur la Chine, sur le Japon et sur d'autres contrées en deçà et au delà du Gange, des notions puisées dans les relations les plus accréditées et les plus récentes. Il y a là tant d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat! Ces contrées, si longtemps mystérieuses, renferment tout ce qui agit si vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Situées à une distance considérable de notre Europe, elles exercent un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elles occupent dans l'histoire du temps que par leur éloignement topographique; leur chronologie, leurs révolutions, leurs religions, leurs usages, sont presque aussi extraordinaires que leurs fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous leurs monuments, comme aux premiers jours du monde.

Quant à l'Afrique, grâce aux nouvelles possessions que la conquête nous a procurées, nous avons pu donner des détails pleins d'intérêt sur plusieurs parties importantes du littoral, et pour le reste, nous pouvons affirmer que nous sommes tout à fait au niveau des connaissances fournies par les géographes les plus estimés.

Enfin, l'Amérique et l'Océanie, ces deux nouvelles parties du monde, ou, pour parler plus exactement, ces deux parties récemment conquises par la science, ont été de notre part l'objet d'un travail tout particulier. La statistique morale des habitants des savanes et des forêts séculaires de ces deux terres nouvelles, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs arts, de leurs coutumes, en un mot tout ce qui intéresse le plus dans les voyages, nous l'avons fondu avec soin dans le récit de notre rapide excursion.

Guidés par le savant baron de Humboldt, nous avons gravi les chaînes des Andes et des Cordillères, et interrogé des monuments qui attestent la splendeur, aujourd'hui éclipsée, des empires du Mexique et du Pérou. Empruntant ensuite la baguette magique de ce grand enchanteur qui a nom Châteaubriand, nous avons évoqué les anciens sachems des Algonquins, des Iroquois, des Hurons, des Natchez et autres tribus, qui furent autrefois la gloire des forêts vierges de l'Amérique, et nous leur avons demandé quel-

Digitized by Google

ques souvenirs d'héroïsme et de vaillance. Dumont d'Urville et Rienzi nous ont conduits chez les peuplades polynésiennes, et nous ont initiés aux mystères de leur existence.

Grâce aux guides que s'est adjoints le *Voyageur de la Jeunesse*, il n'est point à craindre que les lecteurs reçoivent des indications fautives et propres à les égarer. Avec lui, ils parcourent rapidement, mais aussi avec plaisir et avec fruit, toute l'étendue des vastes domaines de la géographie, heurtant ici les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux ont déjà passé, s'arrêtant là devant le cours majestueux d'un fleuve, en présence d'un ciel pur, d'un soleil radieux, et contemplant avec admiration la végétation la plus abondante, la plus énergique, la plus pompeuse, et l'inépuisable fertilité d'une nature comme celle de l'Inde, qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde. Ou bien, ils s'occuperont avec un puissant intérêt des croyances religieuses des peuples, de leurs mœurs, de leurs professions, de leurs habitudes privées. Ils auront fait alors un cours préliminaire de géographie plein d'intérêt, et qui laissera dans leur mémoire plus de traces peut-être que tout ce qu'ils ont pu apprendre sur les bancs des écoles.

Ainsi donc nous présentons ce livre comme important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges. Les magnifiques dessins qui l'accompagnent témoignent avec éclat de l'intelligente habileté des artistes, qui ont rendu avec une exquise fidélité soit des descriptions de costumes, soit la physionomie de quelques grandes capitales.

En un mot, en parcourant cet abrégé de l'univers, le lecteur, quel qu'il soit, fera sans fatigue et avec plaisir une ample provision de notions géographiques qui lui seront sans doute très-utiles, et il pourra dire avec le poëte :

Parfois prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit;
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde.
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

CH.

Digitized by Google

L'EUROPE

LA FRANCE

La situation géographique de la France (comprise entre le 7° 9′ de longitude occidentale et le 5° 56′ d'orientale et entre le 42° 20′ de latitude sud et le 51° 5′ de latitude nord) a cela d'admirable que, parfaitement circonscrite et indépendante des États qui l'environnent, elle a cependant avec tous des points de contact faciles. Au nord, une ligne de places fortes la défendent du côté de la Belgique, de la Prusse et du duché de Baden ; mais rien n'empêche ses chemins de fer de pénétrer de plain-pied dans ces industrieuses contrées. A l'est, le Rhin et le Jura forment la limite entre elle, la Bavière et la Suisse, sans entraver ses relations. Au sud, les Pyrénées lui servent de barrières du côté de l'Espagne, et les Alpes du côté de l'Italie ; mais la Méditerranée, qui la borne aussi de ce côté, lui offre une communication avec ces deux péninsules et avec l'Afrique, dont une partie lui appartient. Enfin, à l'ouest, c'est l'Océan, cette grande route du monde entier, et la Manche qui la sépare à peine de l'Angleterre. Ainsi, de tous côtés, elle touche aux peuples les plus civilisés du globe, exerce sur eux une influence plus ou moins grande sans être gênée de leur voisinage.

Les montagnes qui accidentent quelques-unes de ses provinces, telles que les Vosges, l'Auvergne, le Vivarais, n'ont pas assez d'élévation pour être impropres à la culture, et ses plaines ont assez de mouvement pour varier les paysages et se prêter à toutes sortes de produits. Aussi peut-elle offrir ses vins à l'Europe et aux colonies, réserver de vastes pâturages à d'immenses troupeaux, et fournir encore aux besoins de ses trente-cinq millions d'habitants.

Sept mille cours d'eau l'arrosent, et de nombreux canaux mettent en communication ses quatre grands bassins qui, pareils à des artères principales, portent du centre aux extrémités toutes les richesses de son sol et de son commerce.

Le premier bassin, celui de la Seine, dans un cours d'environ 540 kilomètres, reçoit douze autres rivières navigables, et forme comme une grande rue de Paris à Rouen, et à la Manche, où elle se jette, entre le Havre et Honfleur. Le second est celui de la Loire, qui baigne tout le centre de la France, parcourt 800 kilomètres, reçoit onze grandes rivières, et va se jeter dans l'Océan au-dessous de Nantes. Le canal de Charolais la fait communiquer avec la Saône, et celui de Briare avec la Seine. La Garonne forme le troisième bassin. Après 500 kilomètres de cours, elle va, sous le nom de Gironde, former le port de Bordeaux,

Digitized by Google

et se perdre dans l'Océan qu'elle fait communiquer à la Méditerranée par le grand canal de Languedoc. Le quatrième bassin est celui du Rhône, qui, après avoir reçu la Saône à Lyon, se rend à la Méditerranée par trois embouchures au-dessous d'Arles. La Meuse et le Rhin, sans appartenir exclusivement à la France, ouvrent cependant à son commerce deux voies importantes, qui facilitent ses relations avec l'Allemagne, la Hollande et la mer du Nord.

Vingt-huit routes nationales et quatre-vingt-dix-sept départementales, sillonnant 6,320 myriamètres de parcours, sans compter une multitude infinie de chemins vicinaux, mettent en rapport entre elles toutes les villes principales et avec celles-ci les plus humbles bourgades. Aujourd'hui sept grandes lignes de chemins de fer, terminées ou en cours d'exécution, complètent ce vaste système de communication et rapprochent les plus longues distances. — Sully s'occupa d'embellir les grandes routes, il les fit planter de chaque côté ; Colbert continua de les améliorer; Nicolas Desmarets qui lui succéda forma le premier corps d'ingénieurs chargés des ponts et chaussées; Trudaine fit mesurer les routes et dresser une borne de mille en mille toises ; il fixa le pied de Notre-Dame comme point de départ. Depuis 1815 on a constamment travaillé à affermir le sol des routes, à en adoucir les pentes, et maintenant des cantonniers placés de distance en distance, armés de râteaux et de houes, ne cessent d'en nettoyer la boue et d'en entretenir les fossés.

Depuis un demi-siècle, mais surtout depuis 1815, la France a fait de grands progrès comme agriculture et comme industrie. Le bien-être est descendu jusque dans les basses classes, et la propriété s'est multipliée à l'infini. Dans quelque partie que l'on voyage, on voit les villes, les bourgs, avoir un aspect de plus en plus propre, s'aligner, des maisons neuves et élégantes se construire. Les gens de la campagne, bien vêtus, bien nourris, offrent presque partout un air d'aisance. Enfin, pour tout résumer en un mot, la France peut aujourd'hui, sans fatigue et sans effort, occuper et alimenter trente-cinq millions d'habitants, entretenir une armée de trois cent mille hommes sans les marins, et payer à l'État un budget de quinze cents millions.

La France était autrefois divisée en trente-deux provinces qui avaient chacune, comme pays, un aspect particulier ; comme habitants, des mœurs parfois fort différentes. Ainsi, la Flandre et l'Artois sont des pays de plaine et de grande culture ; la Lorraine est montueuse et boisée ; la Bourgogne, couverte de collines verdoyantes et de vignobles, ne ressemble guère à la Champagne, qui est plate, unie et blanche de craie dans certaines parties. La Bretagne, parsemée de landes, est pittoresque, mais sévère et pauvre ; la Normandie se montre partout riche, coquette et admirable de verdure et de paysage ; le Limousin, avec ses châtaigneraies, offre de grands et beaux aspects ; la Franche-Comté est une Suisse en miniature ; l'Auvergne, qui repose parmi des cratères d'anciens volcans, contraste bizarrement avec le Languedoc et la Provence, qui font déjà pressentir l'Espagne et l'Italie. La Gascogne, la Sologne sont stériles et nues en général ; mais en revanche le Dauphiné, pays de montagnes et de belles vallées, est accidenté comme les Vosges, et verdoyant comme la Touraine.

Aujourd'hui ces provinces, confondues dans l'unité de la France, ont oublié leurs anciennes rivalités, et le pays tout entier, embrassé dans un vaste réseau administratif dont Paris est le centre, est divisé en quatre-vingt-six départements,

Digitized by Google

la Corse comprise [1] ; ces départements ont chacun leur chef-lieu et leurs arrondissements, chaque chef-lieu a son préfet, chaque arrondissement son sous-préfet et son tribunal civil, et chaque canton son juge de paix. Plusieurs départements sont groupés sous la juridiction d'une cour d'appel, d'unedivision militaire, d'un évêché, d'une académie. Mais toutes ces subdivisions judiciaires, militaires, ecclésiastiques, universitaires, réfèrent de leurs actes aux administrations centrales, aux ministères établis à Paris.

Il n'entre pas dans notre plan d'approfondir le système gouvernemental de la France ; voyons maintenant, avec quelques détails, les lieux qui méritent le plus d'arrêter nos regards.

Paris est naturellement la première ville qui attire notre attention. Lorsque, l'an 55 avant la naissance de Jésus-Christ, César arriva dans cette ville, la petite nation des *Parisii*, qui l'occupait, l'appelait Luthlonezy, et les Romains la nommèrent *Lutetia*. Par ce mot ils rappelaient le vrai nom, et en même temps la position de la ville, située dans les marais de la Seine. C'est sous Clovis, en 508, qu'elle devint la résidence des rois.

Les longs séjours qu'y fit ce prince contribuèrent à son premier accroissement. Charlemagne, qui, par son génie et ses travaux, plaça la France au rang des premiers États de l'Europe, embellit et agrandit aussi la capitale de ce royaume. Ses progrès continuèrent jusqu'à l'époque où les Normands, après avoir ravagé plusieurs de nos provinces, vinrent l'assiéger et la piller. Philippe-Auguste l'entoura de murailles, et comprit dans son enceinte un grand nombre de bourgs et de hameaux qui étaient auparavant dans les environs. Tels étaient les bourgs de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Marcel, le bourg l'Abbé, le Beau Bourg, le bourg Thibourt, etc. Les travaux de cette entreprise durèrent vingt ans. Le même roi fit encore, pour la première fois, paver les rues de cette ville. François Ier, qui avait le goût du beau, s'attacha à tout ce qui pouvait contribuer à l'agrément de sa capitale et y fit revivre, à côté du gothique, les architectures grecque et romaine. Louis XIV, Louis XV et Louis XVI dotèrent Paris de magnifiques monuments ; l'Empire créa des quais, des rues, des ponts superbes et commença de grands édifices. Enfin, depuis 1830, le gouvernement et l'administration municipale ont mis une sorte de rivalité à élargir et à aligner les rues, à terminer les édifices commencés, à restaurer et décorer les anciennes églises, et à parfaire un grand travail qui est tout entier l'œuvre du règne de Louis-Philippe, celui des fortifications de Paris et des forts détachés qui les complètent.

La population de Paris s'élevait en 1838 à 1,034,000 âmes, sans y comprendre les troupes ni les ouvriers de passage. Comme dans toutes les grandes villes, la population y est fort mêlée. Toutes les fortunes de France viennent s'engloutir à Paris, toutes les misères viennent s'y abriter ; et souvent une mince cloison sépare l'extrême luxe de l'extrême pauvreté. Les rues de l'ancien Paris étaient étroites, irrégulières, et la hauteur des maisons empêchait le soleil d'y pénétrer ; mais rien n'est magnifique comme les rues modernes, telles que celles de Castiglione, de Rivoli, de la Paix, etc. Depuis quelques années il s'est ouvert,

[1] 86 départements ou préfectures, 363 arrondissements ou sous-préfectures, 2,846 cantons et 37,010 communes.

Digitized by Google

en outre, des galeries étincelantes de luxe, telles que les passages Vivienne, Colbert, Véro-Dodat, des Panoramas, de l'Opéra, du Saumon, Verdeau, etc.

Paris est divisé en deux parties par la Seine, qui forme en outre deux îles : l'île Saint-Louis et la Cité, berceau de l'ancienne Lutèce. Vingt-trois ponts réunissent ces divers quartiers ; les plus beaux sont ceux d'Iéna, de Louis XVI, d'Austerlitz, le Pont-Neuf, au centre duquel on remarque la statue équestre de Henri IV, par ordre de qui ce pont fut édifié; le pont des Arts, celui des Saints-Pères, de Louis-Philippe ou de la Réforme, d'Arcole, méritent aussi l'attention. De grandes et belles places ornent et aèrent la ville : la place des Vosges, appelée naguère encore Royale, remarquable par les souvenirs de la monarchie des Valois; la place Vendôme, où s'élève la colonne d'Austerlitz, fondue avec l'airain des canons ennemis, et sur le haut de laquelle se dresse la statue de Napoléon ; celle du Carrousel, située entre les Tuileries et le Louvre ; celle des Victoires, ornée d'une statue de Louis XIV ; et, plus belle que toutes les autres, la place de la Concorde, que bordent d'un côté les Champs-Élysées, de l'autre les Tuileries, sur la troisième face, le Garde-Meuble et l'hôtel de la Marine, et vis-à-vis, le pont de la Concorde. Deux fontaines jaillissantes décorent cette admirable place, au centre de laquelle s'élève l'obélisque de Louqsor, et qui offre pour perspective aux spectateurs le palais de la Chambre des députés, celui des Tuileries, la Madeleine et l'arc de triomphe de l'Étoile. La place de la Bourse, celle du Panthéon et le champ de Mars sont également remarquables, tant par leur étendue que par les monuments qu'ils contiennent. Paris possède un grand nombre de beaux édifices, et, entre tous, il faut d'abord citer les Tuileries, où réside toujours le chef de l'État.

Ce palais, dont le nom vient de ce qu'on fabriquait des tuiles au lieu même où il est placé, fut bâti en 1594, par ordre de Catherine de Médicis, sur les dessins de Philibert Delorme et de Jean Bullant. Il ne consistait alors que dans le gros pavillon carré du milieu, dans deux corps de logis, qui ont chacun une terrasse du côté du jardin, et dans les deux pavillons qui les terminent. Ce fut en 1600 que Henri IV fit commencer, sur les dessins de Ducerceau, la grande galerie qui le joint au Louvre. La belle et vaste place du Carrousel présente cet édifice avec une véritable majesté ; mais lorsqu'on a passé le vestibule de ce palais, un autre aspect, peut-être plus magnifique, et surtout plus agréable, frappe aussitôt les regards : le parterre, tracé par Lenôtre, se déploie dans toute sa beauté jusqu'à un superbe massif de marronniers, lequel, s'ouvrant dans le milieu, présente au delà, dans l'allée montante des Champs-Élysées, une perspective admirable. C'est dans un beau jour d'été qu'il faut s'arrêter un moment au haut des degrés du vestibule. Le parterre régulièrement dessiné et planté de toutes sortes de fleurs, les allées ornées d'orangers, les bassins renfermés dans des bordures de pierre et animés chacun par un jet d'eau, les nombreuses statues dispersées sur les terrasses, entre les arbres et les arbustes, l'ensemble vraiment noble de toutes ces parties, et, comme dernier trait à ce tableau enchanteur, les groupes ambulants de promeneurs; tout enfin excite dans l'âme une admiration dont on ne pourrait se défendre. Dessiné et planté sous Louis XIV, ce jardin fut toujours embelli jusqu'à l'époque du 10 août 1792, où on le dévasta presque complétement ; depuis on a non-seulement réparé le désordre, mais encore augmenté le nombre des ornements,

Digitized by Google

et surtout celui des statues. Dans les belles soirées, on peut voir réuni dans l'allée des orangers ce qu'il y a de plus brillant à Paris. Le même spectacle se trouve dans les Champs-Élysées, vaste promenade plantée d'arbres en quinconce ; tout le beau monde se rassemble dans une ou deux allées.

Le jardin du Luxembourg doit être visité après celui des Tuileries; les embellissements et l'agrandissement considérables qu'il a reçus dans ces derniers temps en ont fait une des plus belles promenades de la capitale. Le palais qui l'accompagne, et qui a été successivement le siége du Sénat conservateur et de la Chambre des pairs, puis du Sénat actuel, est aussi un des plus beaux monuments. Il fut bâti par Marie de Médicis, en 1616.

Le palais du Luxembourg, qui n'est pas, comme on l'a dit et répété trop souvent, une copie du palais Pitti à Florence, est une œuvre magistrale de l'architecte Desbrosses, et rappelle bien le style des châteaux édifiés en France à l'époque de la Renaissance. La peinture et la sculpture ont décoré comme à l'envi ce bel édifice, dont le cloître et la chapelle tout récemment restaurés par M. de Gisors, architecte de ce palais, offrent une œuvre charmante de la fin du seizième et du commencement du dix-septième siècle. On a démoli plusieurs constructions qui encombraient les abords du jardin du côté de la rue Férou, et c'est avec plaisir qu'on a vu disparaître la prison, construite sous le règne de Louis-Philippe pour renfermer les prisonniers politiques jugés par la Cour des pairs. Un palais de notre temps ne doit montrer rien qui rappelle le triste souvenir d'une prison. Ce serait un déplorable anachronisme.

Un beau musée de peinture, contenant les œuvres des artistes encore vivants, complète les richesses de ce beau monument.

Mais le lieu qui doit principalement attirer l'ami des sciences et de la nature, c'est le Jardin des Plantes, au bas du faubourg Saint-Marcel, sur la rive gauche de la Seine ; c'est là que sont rassemblées toutes les productions de la terre. Ce jardin fut en quelque sorte commencé par Jean de la Brosse, médecin de Louis XIII, qui y fit cultiver quelques plantes étrangères ; Vallot et Fagon l'augmentèrent ; mais ce ne fut que sous la direction de Buffon qu'il devint ce qu'il est. Dans ces derniers temps on l'a encore beaucoup agrandi, et chaque année y amène un changement nouveau ou de nouveaux accroissements qui tournent à son avantage. Indépendamment de son utilité pour la science, il offre au simple promeneur le lieu le plus agréable de Paris. Sa position sur le rivage de la Seine est vraiment majestueuse ; et les divers édifices consacrés à la collection des objets de la nature, celui qui se présente au bout du parterre, entre deux superbes allées d'arbres, les serres, les galeries de botanique et de minéralogie, sont assurément ce qu'on peut imaginer de plus complet et de plus beau en ce genre. Sur la droite, en quittant le jardin régulier, on entre dans une espèce de jardin anglais, composé de collines et de vallées. Sur la plus haute éminence, qu'on nomme le labyrinthe, est un pavillon de bronze, d'une forme ronde et élégante, d'où l'on découvre Paris dans toute son étendue. Dans la vallée on a élevé de jolies baraques en bois, pour divers animaux qui se promènent à l'entour, dans des prairies artificielles.

Si nous quittons le Jardin des Plantes pour passer la Seine sur le pont d'Austerlitz, nous trouverons sur l'autre rive, à l'endroit où étaient jadis le jardin de l'Arsenal et la Bastille, le canal Saint-Martin, bordé d'arbres, et la

Digitized by Google

place de la Bastille, où s'élève aujourd'hui la colonne de Juillet, érigée en mémoire de la révolution qui mit Louis-Philippe sur le trône de France, avec le titre de *roi des Français*.

C'est là aussi que commence une promenade qui n'a pas de rivale, celle des boulevards. Ces boulevards, dont la place de la Bastille est le point de départ, enceignent Paris et viennent se terminer à la Madeleine. Quatre rangées d'ormes y forment trois allées : celle du milieu pour ceux qui se promènent en voiture ou à cheval, et les deux collatérales pour les gens à pied. Cette promenade rassemble tous les agréments que peut produire l'industrie pour désennuyer les oisifs et délasser les gens occupés. Spectacles de toute espèce et à tous prix, hôtels magnifiques, maisons délicieuses, boutiques décorées avec le plus grand luxe, cafés brillants et parfois accompagnés de jolis bosquets ; enfin tout y présente un air de féerie et d'enchantement. Ces boulevards forment la ligne du nord. Paris en a un autre qui l'entoure également vers le midi ; il est peut-être encore plus beau, mais sa situation n'y attirant que peu de monde, il est presque toujours désert. Celui qu'on a fait en dernier lieu, et qui forme une enceinte autour des faubourgs, est plus désert encore. Tout récemment des boulevards intérieurs ont été plantés : ce sont celui de Sébastopol et celui du Chemin de fer du Nord, qui amènent la gaieté dans un quartier, où l'on ne connaissait jusqu'ici que le bruit et le mouvement. De jolis squares émaillés de verdure complètent ce système d'embellissement, qui fait de la ville de Paris, une ville toute nouvelle.

Parmi les promenades, il ne faut pas oublier le Palais-Royal. C'est au centre du quartier le plus brillant et le plus populeux qu'il se trouve. Sa façade donne sur la rue Saint-Honoré. Après avoir traversé deux cours, on entre dans le jardin, qui forme un parallélogramme long de 233 mètres et large de 100. Ce jardin est dessiné et planté d'une manière assez agréable ; mais ce n'est pas précisément sa beauté qui attire l'attention ; ce sont les bâtiments qui l'entourent. Ces bâtiments, uniformes sur trois côtés, sont décorés de festons, de bas-reliefs et de grands pilastres composites, cannelés, qui portent un entablement dans la frise duquel on a percé des fenêtres. Une balustrade, dont les piédestaux supportent des vases de distance en distance, couronne ces bâtiments dans toute leur étendue. Au rez-de-chaussée règne une galerie couverte, éclairée par cent quatre-vingts portiques ouverts sur le jardin. Quant au quatrième côté, il est occupé maintenant par la belle galerie vitrée appelée galerie d'Orléans.

Un groupe de maisons peu considérable sépare le Palais-Royal de celui du Louvre. La partie de ce palais qu'on nomme Vieux Louvre fut commencée sous François Ier, d'après les dessins de Pierre Lescot, abbé de Clagny, et la sculpture fut exécutée par Jean Goujon. Louis XIII résolut, dans la suite, de faire continuer ce palais sur le plan adopté par François Ier ; mais Colbert, ayant conçu un projet plus grand, fit, le 17 octobre 1663, poser les fondements du superbe édifice qu'on a nommé le Nouveau Louvre. Il avait fait venir d'Italie le cavalier Bernini, qui passait alors pour le plus habile architecte de l'Europe ; mais, par suite des circonstances, ce fut un médecin, Claude Perrault, qui fit les dessins de ce monument, l'éleva et produisit cette belle colonnade, chef-d'œuvre de l'architecture française, admirée de toute l'Europe.

Le Louvre, qui maintenant est achevé, grâce à l'activité imprimée par l'em-

Digitized by Google

pire à tous les travaux de construction, offre un édifice qui n'a pas son pareil dans le monde entier. Il est aujourd'hui occupé par divers musées, mais principalement par les galeries de sculpture et de peinture anciennes. C'est dans ces mêmes galeries qu'avait lieu l'exposition annuelle des œuvres de nos artistes vivants.

Paris renfermait avant la révolution cent soixante édifices consacrés au culte catholique, il n'en a plus aujourd'hui que quarante-trois. Notre-Dame, Saint-Germain des Prés, Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Étienne du Mont sont les plus remarquables comme monuments gothiques ; Saint-Eustache est un chef-d'œuvre du style dit Renaissance ; Saint-Sulpice et Saint-Roch sont de grandes et belles églises ; Saint-Sulpice surtout, isolée sur une place où s'élève maintenant une fontaine, offre un aspect grandiose et fait honneur à Servandoni qui en fut l'architecte.

Saint-Vincent de Paul et Notre-Dame de Lorette, églises récemment ouvertes au culte, sont admirablement décorées. La Madeleine est un temple grec, comme le palais de la Bourse, également un des plus beaux édifices de Paris et dont le modèle a beaucoup d'analogie avec celui de la Madeleine. Il faut mentionner aussi l'église nouvelle qui décore la place Bellechasse et qui porte le nom de Sainte-Clotilde. Citons encore l'église Sainte-Eugénie qui vient de s'élever comme par enchantement sur l'emplacement de l'ancien garde-meuble, rue du faubourg Poissonnière. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que toute l'ornementation, au dedans comme au dehors, est en fonte de fer. Elle est dans le style du quinzième siècle.

Paris ne possède pas moins de vingt-deux ponts sur la Seine, presque tous remarquables à différents titres : ponts en pierres, à tablier droit ou à courbure, ponts suspendus, ponts en fil de fer, ponts en fonte, ponts volants. On trouverait depuis le pont de Bercy jusqu'à celui de Grenelle, qui ne sont pas compris dans le nombre que nous avons signalé, un spécimen de tous les systèmes en usage pour la construction des ponts. Dénombrons ces voies de communication : le pont d'Austerlitz, le pont de Damiette, la passerelle de l'Estacade, celle de Constantine, le pont Marie, le pont de la Tournelle, le pont Louis-Philippe, le pont Saint-Michel, le pont de l'Archevêché ; le Petit Pont, le pont au Change, le pont d'Arcole, le Pont-Neuf, le pont des Arts, le pont du Carrousel, le pont Royal, le pont de la Concorde, le pont des Invalides, le pont de l'Alma, le pont d'Iéna.

Où nous arrêterions-nous, si nous voulions citer ici tous les édifices anciens ou modernes qui décorent notre métropole, toutes les collections de genres si divers qui y sont ouvertes à la curiosité du public, tous les cours gratuits, les sociétés savantes ou littéraires, toutes les institutions propres à encourager les arts, les métiers qui l'honorent ? Londres est bien riche en sociétés scientifiques, et Londres cède le pas à Paris sous ce rapport.

Mais si Paris est la patrie des arts et du luxe, si aucune ville n'offre autant d'éléments de plaisir et d'étude, aucune non plus, Rome exceptée peut-être, n'offre autant d'institutions et d'établissements destinés à soulager tous les genres de misère. — Dix-sept hôpitaux civils ou militaires et treize hospices administrés avec une véritable philanthropie et confiés aux soins des plus habiles médecins, demeurent toujours ouverts aux malades, aux blessés, aux infirmes. L'Hôtel-

Digitized by Google

Dieu qui peut contenir trois mille malades, la Charité, Beaujon, Saint-Louis sont les plus importants des hôpitaux civils. L'hôtel des Invalides, que Louis XIV fit élever pour les militaires blessés ou vieillis dans le service, est tout à la fois une pensée sublime et un admirable monument. Le Val-de-Grâce mérite également l'attention. Parmi les hospices : les Incurables, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, la Pitié, la maison de Refuge et de travail pour l'extinction de la mendicité, fournissent à chaque spécialité d'infortune un asile et des soins appropriés.

Voilà pour le côté souffrant de la société; mais pour l'homme heureux et riche, quel séjour que Paris! Tout y arrive ou tout s'y produit; le commerce et les arts y vont au-devant de tous les caprices. Et ce qui est plus remarquable encore, ce qui est le signe vraiment caractéristique d'une société éclairée et amie d'elle-même, c'est que l'homme possesseur d'une modeste aisance peut goûter en un seul jour, dans cette opulente cité, des plaisirs que ne parviendraient jamais à réunir, dans leurs capitales, beaucoup de monarques comblés des dons de la fortune.

Pour le nombre et la variété des théâtres, la ville de Paris n'a pas de rivale au monde; on y en compte dix-huit principaux; tous les jours les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière et de leurs successeurs sont représentés au Théâtre-Français et à l'Odéon; la musique scénique et le ballet forment la matière d'un privilége exploité à des degrés différents par le Grand-Opéra, les Italiens, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique; les comédies bouffonnes, les vaudevilles ont pour théâtres le Gymnase, le Palais-Royal, les Variétés et le Vaudeville; au drame appartiennent l'Ambigu, la Porte Saint-Martin et la Gaîté; le Cirque a les exercices de voltige, le drame militaire, et en général l'emploi des animaux dans l'art dramatique.

Ce rapide aperçu des théâtres conduit naturellement à parler de l'état de la littérature. Nous dirons peu de chose du passé; les noms de Corneille, Racine, Molière, la Fontaine, Pascal, Bossuet, Fénelon, sont trop illustres pour avoir besoin d'une apologie. Après eux, Massillon, Montesquieu, Buffon, Voltaire, Rousseau, Crébillon, puis Thomas, Delille, Saint-Lambert, Ducis et une foule d'esprits distingués ont soutenu de leur mieux l'éclat du beau siècle de Louis XIV. Durant le cours même de nos discordes civiles, de nos guerres gigantesques avec l'Europe entière, les deux Chénier, Millevoye, Legouvé, madame de Staël, Châteaubriand, Fontanes ont développé ce patrimoine de gloire que cultivent encore sous nos yeux, Lamartine, Villemain, Mérimée, Thierry, Guizot, Thiers, Saint-Marc Girardin et tant d'autres dignes héritiers de notre gloire littéraire.

La musique et la peinture n'ont jamais cessé non plus d'avoir en France de nobles représentants. Aux Boucher, aux Vanloo, aux Watteau, successeurs eux-mêmes des Poussin, des Jouvenet, des Lesueur et des Lebrun, ont succédé David, Guérin, Gérard, Regnault, Gros et Girodet; puis les Vernet, Ingres, Delaroche, Delacroix et cent autres qui font chaque année les honneurs de l'exposition de peinture. Dans la musique, Grétry, Monsigny, Dalayrac, Méhul ont fait place à Cherubini, Hérold, Boïeldieu, Berton, Auber, Adam; il serait trop long de nommer tous les talents dignes de l'être, et quelques lignes suffiront pour prouver que Paris, que la France est toujours la patrie, la nourrice et le juge des belles-lettres et des beaux-arts.

Que serait-ce donc, si nous voulions aborder le domaine de la science...

Digitized by Google

sciences naturelles, physique, chimie, mathématiques, mécanique, astronomie, etc. ? Partout nous trouverions des noms qui, comme ceux des Lalande, des Legendre, des Biot, des Gay-Lussac, des Thénard, des Vauquelin, des Jussieu, des Ampère, des Cuvier, des Sacy, des Leverrier, font auréole et classent la France à la tête des nations instruites.

Nos gloires militaires depuis cinquante ans se résument toutes en un seul nom, Napoléon; mais celui-là, entouré de son cortége de héros, marche de pair avec ce que la guerre a jamais révélé de plus grand comme génie et comme fortune. Enfin, dans la marine elle-même, nous avons vu surgir des renommées dont se seraient honorés les Duquesne, les Tourville, les Jean Bart, les Duguay-Trouin, les Suffren, les Brueys, les la Pérouse, les Bougainville, et les travaux entrepris soit pour la guerre, soit pour les conquêtes plus pacifiques de la science, par MM. du Petit-Thouars, de Rigny, Dumont d'Urville et M. Hector Jacquinot, son compagnon, par Freycinet, par le prince de Joinville ont dignement soutenu l'éclat du pavillon français.

Nous ne finirions pas, si nous entreprenions de dénombrer les bibliothèques ouvertes non-seulement aux lecteurs, mais aux curieux. C'est à Paris, centre de toutes les lumières, qu'on peut trouver ce qu'on ne trouve nulle autre part : Que dirons-nous de la Bibliothèque impériale, ce vaste dépôt des connaissances humaines ? La bibliothèque Sainte-Geneviève, la bibliothèque Mazarine, celle de l'Arsenal, celle de la Sorbonne, de la Ville de Paris, du Muséum d'histoire naturelle, sont ouvertes à tout le monde et tous les jours, si l'on peut se procurer une autorisation spéciale; on peut également visiter la bibliothèque du Louvre, celle de l'Institut, celle des Invalides, celle de l'École des mines, celle du Conservatoire des arts et métiers, celle du Dépôt de la guerre, celle du Ministère de la marine, celle de la Chambre du commerce. Que de trésors enfouis! que de mines fécondes à exploiter!

Maintenant essaierons-nous de peindre les mœurs des Parisiens? La tâche serait difficile; il faudrait autant de portraits qu'il y a de classes distinctes, de positions sociales et presque d'états différents. Il n'y a que les peuples encore barbares qu'on puisse dessiner en quelques traits. A Paris les gens bien élevés sont le modèle de tous ceux qui habitent les capitales européennes. Quant au bas peuple, bien que les divers quartiers de Paris offrent, nous venons de le dire, des dissemblances sensibles, il a un fond commun et saisissable. Le Parisien est vif, spirituel, mais malicieux, bavard, criard; faible de corps et fier de cœur, il se dispute souvent et se bat peu : ses querelles sont généralement un assaut de tropes et de calembours. L'homme du peuple, à Paris, est courageux, bon, serviable, charitable envers plus pauvre que lui. La femme, qui passe le front humide de sueur et courbée sous le poids d'une hotte, s'arrête sur une borne pour donner à un malheureux la moitié du sou qu'elle vient de gagner. C'est ici l'occasion de dire quelques mots des Français en général.

César a peint les Gaulois comme un peuple plein de courage, belliqueux, vif à entreprendre, mais se rebutant avec facilité : il les regardait aussi comme les plus polis des barbares.

Ce portrait peut encore convenir aux Français. L'histoire est pleine de leurs anciens exploits, et la longue et terrible guerre de la révolution, où ils ont vu l'Europe entière contre eux, ne permet à aucun peuple actuel de leur disputer

Digitized by Google

le prix du courage. Les grands efforts leur coûtent moins qu'aux autres nations, parce qu'ils sont impétueux, hardis, et qu'ils aiment la gloire. On peut leur reprocher de n'avoir pas assez de suite dans leurs desseins, mais ils ont souvent achevé dans le temps où d'autres peuples méditeraient encore. Aucun genre de célébrité ne leur est étranger : à ces grandes et belles qualités, ils savent joindre celles qui ne sont que d'agrément. Ce n'est qu'en France qu'on a su causer, et nulle part peut-être on n'a su dire les choses avec autant de finesse et de facilité. Notre gaieté est renommée, on nous reproche même la frivolité.

D'ailleurs, depuis la révolution, cette apparence de frivolité, qui blessait à juste titre le nord de l'Europe, s'est sensiblement modifiée. Nous n'avons plus de marquis poudrés; notre mise est sévère aujourd'hui; la politique, le commerce et l'industrie se sont emparés de toutes les têtes; le besoin de s'ouvrir une carrière à travers ce flot de concurrents pressés que la paix augmente chaque jour pousse la jeunesse dans toutes ces Écoles d'application, polytechnique, normale, de marine, d'état-major, des chartes, des forêts, consulats, d'agriculture, des ponts et chaussées, des mines, de droit ou de médecine et d'art vétérinaire qui, malgré l'exigence des examens, trouvent toujours des sujets en mesure de triompher de la sévérité des professeurs.

Nous avons beaucoup à faire en France pour regagner, sous le rapport de l'industrie, l'avance prise par nos voisins. Aussi l'activité s'est-elle dépensée jusqu'à présent presque exclusivement à l'intérieur, et le commerce d'exportation a-t-il été presque nul. En admettant, avec plusieurs économistes, que la somme totale des produits de la France s'élève de neuf à dix milliards, il faut bien reconnaître que presque tout s'emploie en échanges intérieurs, puisque l'exportation de nos produits indigènes n'atteint pas six cents millions. Mais quand nos fabriques auront rattrapé le temps perdu et pourront entrer en concurrence avec les marchés étrangers, nous ne doutons pas qu'elles ne le fassent avec avantage et qu'elles n'y soient bien reçues.

Ces réflexions nous portent à jeter un coup d'œil rapide sur le commerce de la France.

Si l'on considère que la France, située sous le climat le plus tempéré de l'Europe, est également à l'abri et des chaleurs excessives qui nuisent aux travaux et énervent l'homme, et des froids rigoureux qui gênent l'agriculture dans son principe, qu'elle jouit enfin presque toujours d'un beau ciel, on conviendra sans peine qu'il n'est peut-être point de contrée au monde qui, tout bien compensé, soit plus favorisée de la nature.

On conçoit facilement à quel degré de splendeur elle a dû parvenir, et peut monter encore avec de tels avantages; on peut même dire, avec vérité, qu'il n'y a point de nation en Europe dont le commerce soit plus actif et plus varié. Voyons maintenant quelles sont l'industrie et les manufactures de la France.

La manufacture des glaces de Paris, rivalisant presque avec celle de Saint-Gobain, qui est la première du monde; celle des tapisseries, dite Gobelins, aussi à Paris, et celle de porcelaine à Sèvres, qui n'ont pas d'égales dans l'univers; celle des tapis de la Savonnerie, que toute l'Europe admire, sont les manufactures de France où la pompe et le luxe national se déploient avec le plus de grandeur.

Les étoffes de soie de Lyon et l'orfévrerie de Paris sont également admirées.

Digitized by Google

Il n'est point de draps supérieurs à ceux d'Elbeuf, d'Abbeville, de Louviers et de Sedan, soit pour la qualité et la finesse, soit pour la solidité et la variété des couleurs. La fabrication des étoffes de laine, répandue presque partout, est immense, et donne lieu à une exportation considérable. Le total des métiers employés à fabriquer les étoffes de soie de Lyon, de Nîmes et de Tours, est presque innombrable. La bonneterie, les lainages, les toiles et les toileries de Rouen, des villes et des campagnes environnantes, les draps du Languedoc pour le commerce du Levant, et les bas de soie de cette province; les galons d'or, d'argent et de soie, les rubans et les gazes de Paris, forment des branches de fabrication et d'exportation aussi étendues qu'avantageuses.

Les toiles de Flandre, celles de Bretagne, les toiles connues sous le nom de Laval ou Mayenne; celles du Lyonnais; les dentelles de Valenciennes, les batistes et linons de la même ville, de Saint-Quentin et autres endroits répandus dans la Picardie, la Flandre, le Hainaut et l'Artois, les fils de Lille et autres lieux circonvoisins, le point d'Alençon, forment des objets de commerce non moins importants.

Les manufactures d'armes et les clouteries de Charleville, la quincaillerie et les manufactures d'armes de Saint-Étienne, les fabriques de rubans de cette ville et de Saint-Chamond, les clouteries du Forez, les fabriques d'épingles de l'Aigle et des environs, ne sont pas moins précieuses pour le commerce.

Les sergeteries et les bouracans d'Abbeville, les étoffes de laine d'Amiens, les étamines et les bougies du Mans, les draps et étoffes de laine de Reims; les papeteries d'Angoumois, aussi intéressantes par la quantité que par la qualité des papiers qu'elles répandent dans le commerce; celles d'Annonay, de Buges, de Courtalin, d'Essonnes, qui n'ont point d'égales dans l'Europe; les belles manufactures de faïence établies à Sceaux près Paris, à Toul, à Niederviller près Sarrebourg, et dans beaucoup d'autres endroits; les verreries de Baccarat, Saint-Quirin et autres lieux; les manufactures de porcelaine établies à Paris et en divers lieux de la France; celles de plomb laminé, les superbes manufactures de toiles peintes, sont aussi des branches d'industrie d'un produit considérable.

Les exportations de la France consistent en vins, vinaigres, eaux-de-vie, huiles, soies, satins, toiles, étoffes de laine, tapisseries de haute lisse, dentelles, broderies, papiers, impressions, livres, etc. Les importations se font en poteries, faïence, laitons, métaux, chanvres, lins, soies, laines, chevaux, denrées des Indes orientales et occidentales. Avant la révolution de 1789, son commerce maritime s'élevait à un million de tonneaux, et occupait cinquante mille marins : on estimait ses importations à 230 millions de francs, et ses exportations à 300 millions : la balance était de 70 millions à son avantage. Depuis, son commerce et ses manufactures, quoique cruellement éprouvés pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont pris une extension très-considérable.

Chose fort remarquable, Paris fournit à lui seul plus du cinquième des produits français exportés, et cela se conçoit : ce que l'étranger nous demande surtout, ce sont les œuvres de notre bon goût, les articles de toilette, de luxe ou d'art dont Paris est le grand producteur.

Avant de quitter Paris pour parcourir les lieux les plus remarquables de la France, il faut visiter rapidement ses environs; ils le méritent, et sont en gé-

Digitized by Google

néral dignes de la ville qu'ils encadrent. Toutefois nous ne nous arrêterons pas à ses environs trop immédiats; l'envahissement des maisons que nous nommerons volontiers de *demi-campagne*, les nombreux cabarets, les fortifications qui enceignent aujourd'hui la métropole, en ont détruit tout le charme. Belleville, Ménilmontant, Romainville, Montrouge, Ivry, etc., sont maintenant non plus des villages, mais des faubourgs. Dans les arrondissements de Sceaux et de Saint-Denis, il y a encore d'un côté des bois et des prairies, de l'autre des îles sur la Seine propres à fournir d'agréables promenades au Parisien qui ne peut disposer que de quelques heures. Le bois de Boulogne, Auteuil, Vincennes et sa forêt sont de dignes continuations des Champs-Élysées. Néanmoins, les approches de la grande ville, ses empiétements journaliers, et jusqu'à l'odeur de ses usines et de ses boues se font sentir dans toute la circonscription du département de la Seine.

Enfin la ville de Paris, par suite de ses nombreuses démolitions et de ses modernes reconstructions, a tout à fait la physionomie d'une ville toute jeune, toute fringante, toute coquette, qui viendrait de sortir du sein des décombres. Pour les personnes qui ont vu Paris, il y a seulement trente ans, c'est un spectacle absolument nouveau, spectacle magique et vraiment féerique comme aux solennelles représentations de l'Opéra. Les ponts, les maisons surgissent comme d'un coup de baguette. Ce que l'on voyait la veille, n'est plus ce que l'on voit le lendemain. C'est en vérité la ville des miracles.

Les limites de Paris, reculées forcément par l'établissement des fortifications, font de la grande cité un immense géant dont les bras s'étendent sans cesse vers la province. Les artistes, les gens de lettres, les ouvriers, chassés de leurs domiciles par la cherté des loyers ou par l'expropriation au nom de la loi, affluent dans les villages de la banlieue et tendent à y former une population nouvelle.

Pour trouver vraiment la campagne, il faut dépasser la ceinture de collines qui borde la Seine depuis les bois de Verrières jusqu'à Maisons, depuis Villeneuve Saint-Georges jusqu'à Montmorency, il faut entrer dans le département de Seine-et-Oise. Là le choix est large et la matière abondante ; mais comme on ne peut tout décrire, Versailles, Marly, Saint-Cloud, Saint-Germain et Montmorency seront les seuls points dont nous dirons quelques mots.

Versailles, que deux chemins de fer relient à présent à Paris, n'était, il y a cent cinquante ans, qu'un village avec un rendez-vous de chasse ; ce lieu n'avait rien qui pût intéresser en sa faveur, et était sans eau. Louis XIV, par des raisons qu'on ne peut trop concevoir, le choisit pour y bâtir un superbe palais et y faire sa résidence. Les sommes qu'il fallut dépenser pour embellir ce terrain sec et ce site sans vie furent énormes : lorsqu'on en présenta le mémoire au roi, il le déchira pour en dérober la connaissance au pays. Tous les arts ont concouru à embellir Versailles; on y peut admirer tout ce que l'architecture, la peinture, la sculpture et le crayon du dessinateur de jardins ont enfanté de plus beau. Bosquets, parterres, perrons, bassins, cascades, jets d'eau sous mille formes, canal de 1,600 mètres de long et de 64 de large, orangerie magnifique, à laquelle on descend par deux rampes en escaliers de plus de soixante marches en marbre et d'une longueur extraordinaire : telles sont en abrégé les principales beautés du parc. La construction de la ville répond assez à la grandeur du châ-

Digitized by Google

teau; elle a de vastes places et des rues très-larges; mais sous la monarchie même elle semblait déserte lorsque la cour était absente. Aujourd'hui Versailles compte à peine trente-cinq mille habitants, et sans le musée historique qui décore et anime le château, la ville serait bien triste. Toutes les avenues des environs, la plupart plantées depuis plus de cent ans, ont un caractère de majesté très-remarquable.

C'est de Marly, bourg à 6 kilomètres de là, qu'on tira l'eau nécessaire à Versailles. L'entreprise n'était pas facile : il s'agissait de faire monter cette eau au sommet d'une montagne élevée de 165 mètres au-dessus du lit de la rivière. Des sommes énormes furent encore dépensées pour établir la *machine* qui a été inventée à ce sujet; on les évalue à huit millions. Cette machine était véritablement un ouvrage de génie, mais d'un volume considérable et d'un entretien dispendieux. Quatorze roues de plus de 10 mètres de diamètre, mues par l'eau de la Seine, faisaient agir une multitude de manivelles, de balanciers et d'équipages de pompes, tellement que, lorsque la rivière se trouvait à une hauteur convenable, la machine pouvait donner en vingt-quatre heures plus de vingt-sept mille muids d'eau, dont elle fournissait les châteaux de Marly et de Versailles, avec leurs parcs, leurs jardins, leurs canaux et leurs bassins. Cette étonnante machine a été imaginée par un nommé Rannequin Sualem, né à Liége. Il ne jouit presque pas de l'honneur de son invention; l'ingénieur Deville s'en empara, et l'homme de génie fut presque oublié. Aujourd'hui une simple pompe à vapeur remplace tout cet attirail.

Saint-Cloud, autre ville à 10 kilomètres de Paris, est situé sur le bord de la Seine, dans une position charmante. La perspective dont jouit son château est célèbre; ses eaux sont aussi très-renommées : sa cascade est une des plus magnifiques de l'Europe, et l'on y voit un jet d'eau qui s'élève à 30 mètres. Le parc a été dessiné et planté par Lenôtre.

Un des endroits les plus riants et les plus beaux des environs de Paris est Saint-Germain en Laye. C'est une jolie petite ville située à 20 kilomètres de Paris, sur une montagne dont le pied est arrosé par la Seine. L'air y est très-sain, et cet avantage, joint à sa superbe position, engage nombre de vieillards de Paris qui jouissent de quelque aisance à s'y retirer. Plusieurs rois et reines de France y ont fait de longs séjours. Il y a auprès de la ville une forêt de 20 à 25 kilomètres de tour, percée d'un très-grand nombre de routes. Henri IV avait fait bâtir à Saint-Germain un château qui est aujourd'hui occupé par un pénitencier militaire. Il en existe un autre, qui a été agrandi par plusieurs princes. En sortant de ce château on arrive au boulingrin, grande pièce de gazon, d'où l'on passe sur une terrasse qui est de la plus grande beauté : la vue dont on y jouit est étonnante par son étendue et sa variété; l'imagination ne pourrait rien enfanter de plus beau. De là on arrive à une autre terrasse qui est peut-être la plus magnifique et la plus longue qu'il y ait au monde; elle est l'ouvrage de Lenôtre, et a 2,400 mètres de longueur sur 30 mètres de largeur : d'un côté, la forêt de Saint-Germain l'ombrage dans toute son étendue; de l'autre, une forêt que l'on voit presque en plan, la Seine, des campagnes, des châteaux, un lointain immense, offrent le tableau le plus varié et le plus sublime.

Le premier chemin de fer qui soit parti de Paris est celui de Saint-Germain.

Après Saint-Germain, pour admirer le lieu le plus agréable des environs de

Digitized by Google

la capitale, il faut aller dans la vallée de Montmorency, si célèbre par ses grosses et délicieuses cerises. Cette vallée, et la forêt qui est au sommet de la colline, semblent être destinées par la nature à servir de retraite au sage qui n'est pas fâché d'entendre de loin le fracas de la ville, afin de trouver encore plus de charme à sa solitude. Jean-Jacques Rousseau a vécu sept à huit ans dans ces cantons, où il herborisait souvent avec le célèbre botaniste Bernard de Jussieu.

Nous pourrions décrire ou citer beaucoup d'autres lieux. Mais nous ne voulons que donner une idée des différents peuples de la terre, et tracer rapidement les principaux traits qui caractérisent la surface des pays qu'ils habitent. Nous ne nous arrêterons qu'un instant dans chacune des parties de la France qui, par les mœurs des habitants ou par l'aspect du sol, contraste avec le reste du pays ou attire l'observation du voyageur.

Les parties placées au nord de la capitale sont les premières que nous visiterons, pour revenir ensuite vers le midi, passer les Alpes et entrer dans la belle Italie après un coup d'œil sur la Suisse.

Ce que l'on nommait Ile-de-France avant la division du territoire français en départements, est la première partie qui se présente; elle contient, outre les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, ceux de l'Aisne, de Seine-et-Marne et une partie de celui de l'Oise. L'avantage de posséder dans son sein la métropole du royaume, et son territoire extrêmement fertile en grains, faisaient de cette province une des plus importantes du royaume.

Le département de Seine-et-Oise présente de tous côtés, aussi bien que celui de Seine-et-Marne, l'image de l'activité et de la prospérité. La culture y déploie toutes ses richesses, et forme le fond d'un des tableaux les plus riants qu'on puisse demander à une nature civilisée toujours si mêlée de bien et de mal. Il y a dans ce département des cantons qui offrent les terres les plus riches de l'Europe.

Les paysans qui habitent ces fertiles contrées, où la propriété est excessivement divisée, sont laborieux, habiles cultivateurs, mais âpres au gain d'une manière excessive ; sans cesse entourés de luxe et de bourgeoisie, ils sont envieux et peu serviables ; leurs maisons sont généralement bien bâties, mais mal rangées et sans propreté extérieure ; ils ont de l'aisance et aiment le plaisir ; le voisinage des villes et celui des villas, plus dangereux encore à ce point de vue, leur fournit le tableau de bien des vices ; ils s'y livrent avec le sans-gêne de leur naturel et dépassent leurs modèles. Ils comprennent parfaitement leurs intérêts ; mais ils ont peu d'esprit proprement dit, et, sous ce rapport, le dernier paysan normand ou gascon serait de beaucoup leur maître.

Seine-et-Marne a pour chef-lieu Melun, ville de neuf mille âmes et sans grand intérêt. Toutefois, c'est près de Melun que s'élève le château de Vaux-lès-Praslin, où Fouquet, l'ami de la Fontaine et de Pélisson, donna à Louis XIV une fête qui le conduisit à la Bastille ; c'est aussi dans ses environs que Méchain et Delambre déterminèrent l'arc du méridien de 6,000 mètres qui servit de base à la mesure de la terre et au nouveau système décimal des poids et mesures. Non loin, sur l'autre rive de la Seine, s'étend Fontainebleau, célèbre par son immense forêt, ses rochers de grès, et surtout par son château, où Christine fit assassiner Monaldeschi, où Pie VII subit dix-huit mois de captivité, où Napoléon signa sa première abdication.

Digitized by Google

L'Oise et la Somme comprennent l'ancienne Picardie. Amiens, chef-lieu de ce dernier département, est une ville bien peuplée qui, par le canal de la Somme, communique avec l'Océan. Sa cathédrale, commencée en 1220 par Robert de Luzarches, est un chef-d'œuvre gothique. La maison des Vergeaux, joli monument de la Renaissance, vit naître du Cange ; Pierre l'Ermite, Voiture, Gresset étaient aussi d'Amiens. Péronne a de remarquable ses fortifications et ses marais ; Abbeville, patrie de Millevoye, ses manufactures de draps et de velours. La Somme et le Pas-de-Calais, qui renferme l'ancien Artois, présentent un pays onduleux, mais sans élévations marquées ; des plaines d'une vaste étendue où abondent le blé, le chanvre, le colza, les pâturages. Les principales villes du Pas-de-Calais sont : Arras, Calais, Saint-Omer, Boulogne. Arras, chef-lieu du département, avec ses places entourées d'arcades, son beffroi et son église gothique, est une ville intéressante à voir ; elle a des fabriques importantes et fait un commerce considérable en blé. Calais est le port le plus voisin de l'Angleterre. Chaque jour il en part un paquebot pour Douvres, et quatre fois par semaine pour Londres. A Boulogne aboutit l'un des embranchements du chemin de fer du Nord ; ses bains de mer peuvent rivaliser avec les plus beaux établissements de ce genre. Saint-Omer, où naquit Suger, est grande, bien bâtie, et a des manufactures de draps, de cotonnades, de pannes, etc. Les Picards sont vifs et prompts : « Têtes chaudes, » dit le proverbe ; leurs femmes sont belles en général ; les Artésiens participent du Picard et du Flamand, laborieux aussi, mais moins alertes et moins francs peut-être.

La petite province qu'on nommait la Flandre française, et qui forme le département du Nord, est très-considérable par les villes fortes et commerçantes qu'elle renferme. Ces villes sont : Lille, chef-lieu ; Dunkerque, Cassel, Douai, Valenciennes, Maubeuge et Cambrai. Cinq rivières, la Scarpe, l'Escaut, la Lys, la Deule et la Sambre, l'arrosent et servent de débouchés à son commerce ; plusieurs canaux ajoutent encore à ce grand avantage. Le terrain est, en général, excellent et très-productif en blé et en colza, dont on fait de l'huile ; il y a aussi de très-bons pâturages. Comme le pays est plat, on a divisé presque partout les champs en carrés de différentes grandeurs, que l'on a entourés de petits fossés pour y recevoir les eaux de la pluie, et d'une haie d'épine ou d'aunaies [1], ce qui rend le pays assez riant.

Dunkerque est une belle et grande ville, et la franchise accordée à son port en 1816 a rendu à son commerce une grande activité. Les objets de son industrie sont la pêche, les fabriques de tabac, les raffineries de sucre, les amidonneries, les corderies, les geniévreries et les verreries.

Cassel mérite d'être remarquée par sa situation seule. Elle est placée au sommet d'une montagne qui s'élève en pain de sucre, et qui paraît d'autant plus haute qu'elle est entourée d'un pays parfaitement plat. Quand on est parvenu au point le plus élevé, qui est au milieu de la ville, on jouit du plus magnifique coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer : l'horizon n'y a d'autre bornes que la faiblesse de la vue. En faisant un tour sur soi-même, on découvre une partie de la Flandre, de l'Artois, et les regards vont jusqu'à la mer. Ce superbe tableau est animé par plusieurs villes considérables et par une multitude de bourgs et de villages.

[1] Lieux plantés d'aunes.

Digitized by Google

Lille, placée dans une plaine, présente un autre aspect, celui d'une ville grande, riche, bien peuplée, et entourée de fortifications qui défient des armées entières. Sa citadelle, construite par Vauban, est une des plus fortes de l'Europe : elle ne s'élève pas de terre, elle semble au contraire s'y enfoncer; ce qui ne laisse presque aucune prise au canon ennemi. La ville est ornée de très-beaux édifices publics, et décorée d'une grande place. La Deule, qui va se jeter dans le canal de Bruges et se joindre à l'Escaut, offre un grand avantage à son commerce. Les habitants savent en profiter, et leurs relations commerciales sont très-étendues. Les productions naturelles de cette ville sont les graines grasses de toute espèce, les bois, les bestiaux, le beurre, le lin, le tabac et la garance. Ses fabriques jouissent depuis longtemps de la plus haute considération.

Douai, siége d'une cour royale, est assez grande et bien fortifiée. Au moyen de la Scarpe, qui la divise en deux parties, et d'un canal qui communique avec la Deule, elle correspond facilement avec Arras, Valenciennes, Condé, Dunkerque, la Belgique et la Hollande.

Valenciennes, au confluent de la Rhonelle et de l'Escaut, jadis capitale du Hainaut français, doit aussi à Vauban sa citadelle et ses fortifications. Si elle ne peut être mise au rang des premières places de commerce, elle est au moins très-recommandable du côté de l'industrie. Elle a auprès de ses murs, à Anzin, des mines de charbon de terre très-abondantes, et qui occupent jusqu'à seize mille ouvriers. La houille et la tourbe servent de chauffage aux habitants de la Flandre, des Pays-Bas et de l'Artois, et remplacent le bois qui y est très-rare. Les objets que fabrique Valenciennes consistent en toiles, en petites étoffes de laine, et surtout en superbes dentelles, qui portent le nom de la ville.

Maubeuge, sur la Sambre, est principalement renommée par ses manufactures d'armes. On trouve aussi des mines de charbon dans ses environs, ainsi que des carrières de marbre et d'ardoise.

Cambrai, sur l'Escaut, est assez grande, et très-bien défendue par une belle citadelle et un fort. Son commerce et ses fabriques sont les mêmes que dans les villes voisines ; ce qui la distingue, ce sont des blanchisseries et une manufacture de tapisseries de haute lisse. Elle eut le bonheur d'avoir longtemps l'illustre et vertueux Fénelon à la tête de son archevêché, qui, après avoir été supprimé, a été rétabli en 1841.

Tout ce pays, quoique ayant été tant de fois le théâtre de la guerre, est un des plus riches et des plus beaux de la France ; il doit cet avantage à son territoire très-fertile, à ses rivières, à ses canaux, à ses villes, à sa position et à l'industrie de ses habitants.

La division du territoire français en départements a déjà fait oublier en partie les noms des anciennes provinces ; mais il en est deux, la Champagne et la Bourgogne, à qui l'excellence de leurs vins doit assurer la célébrité. Les vins de Mareuil, d'Aï, de Bouzy, de Cumières sont connus jusqu'aux extrémités du monde, et leur exportation est devenue pour la Champagne une source de richesse d'autant plus précieuse qu'elle ne peut tarir. La Champagne compose les départements des Ardennes, de la Marne, de l'Aube, de la Haute-Marne, et en partie de l'Yonne et de l'Aisne.

Troyes, jadis capitale de la Champagne, est aujourd'hui le chef-lieu de

Digitized by Google

l'Aube. Sa cathédrale et ses manufactures de cotonnades lui donnent assez d'importance. C'est la patrie d'Urbain IV. Dans sa juridiction étaient la fameuse abbaye de Cîteaux et l'immense cuve dite de Saint-Bernard, de la contenance de 800 tonneaux. Dans la Haute-Marne, dont Chaumont est le chef-lieu, nous ne citerons que Langres, ville épiscopale d'une antique splendeur, aujourd'hui renommée particulièrement pour sa coutellerie et ses meubles ; sa cathédrale est un beau monument du moyen âge. Laon, chef-lieu de l'Aisne, possède une riche collection de chartes et d'autographes. Saint-Quentin est connu par son canal et ses manufactures ; son hôtel de ville est cité comme un bel édifice gothique. A Châlon, chef-lieu de la Marne, les amateurs visitent avec intérêt la cathédrale et le Jars, ou jardin public planté sur les bords de la Marne. Mais cette ville est plus connue par son école des arts et métiers, où quatre cent cinquante élèves sont entretenus et instruits aux frais de l'État. Non loin sont les restes d'une route romaine et les traces de l'enceinte où campa l'armée d'Attila. On sait que c'est aux environs de Châlon que le roi des Huns vit, en 451, fléchir sa fortune sous le courage des Francs et des Romains-Gaulois de Mérovée et d'Aétius.

Reims, située dans une petite plaine que fertilise la rivière de Vesle, est entourée de collines où l'on recueille un vin délicieux. C'est une des plus anciennes et des plus célèbres villes de France. Parmi les monuments qui attestent son antiquité, on voit plusieurs arcs de triomphe, ouvrages des Romains. La cathédrale, construite au douzième siècle, est un des monuments d'architecture les plus parfaits de la France. C'était dans cette basilique qu'on célébrait le sacre des rois de France. Reims est la ville natale de Colbert, habile et infatigable ministre à qui l'on vient enfin d'ériger une statue.

Le département des Ardennes a deux villes importantes : l'une, Mézières, par ses fortifications ; l'autre, Sedan, par ses draps noirs, dont le tiers à peine se consomme en France, et le reste passe à l'étranger ; la valeur totale de la fabrication est de seize millions de francs ; aussi ses environs sont-ils remplis d'usines et d'ateliers.

Tandis que nous sommes dans le département des Ardennes, ainsi nommé à cause de la forêt qui le couvre en partie, il faut dire un mot d'une espèce de phénomène assez peu connu, qui s'y trouve : c'est un lac, situé sur une montagne à 18 kilomètres de Mézières ; il ne reçoit aucune rivière, aucun ruisseau qui puisse l'alimenter, et ne s'épanche jamais ; cependant il conserve constamment la même hauteur, les eaux en sont toujours limpides et fraîches. On a essayé d'en connaître la profondeur ; mais une sonde de soixante brasses n'a pu atteindre le fond ; on a seulement appris, par cette expérience, que l'intérieur va en diminuant, en forme d'entonnoir. Il est probable que c'est le cratère de quelque volcan éteint depuis bien des siècles.

Quatre autres départements, la Moselle, la Meuse, la Meurthe et les Vosges, comprennent toute l'ancienne Lorraine. C'est un pays fertile, bien cultivé ; les coteaux y abondent en vignobles estimés et en bons pâturages. Les montagnes des Vosges fournissent d'excellents bois de construction et de menuiserie ; les eaux qui arrosent les vallées alimentent des papeteries considérables. Plombières et Bussang ont des eaux minérales qui attirent une foule de malades : d'autres parties de ces départements ont des sources d'eau salée, avantageuse-

Digitized by Google

ment exploitées ; enfin les Vosges renferment des mines de plomb, d'or et d'argent. Le chef-lieu de la Moselle est Metz, ville déjà célèbre sous les Romains, et qui fut la capitale de l'Austrasie. Déclarée ville libre sous Othon II, ville impériale sous Charles-Quint, elle fut prise par les Français en 1552. La cathédrale, l'admirable vue de son esplanade d'où l'on domine le cours de la Moselle, ses fortifications et son commerce, lui donnent un haut intérêt. Bar-le-Duc est le chef-lieu de la Meuse, et Épinal celui des Vosges. A ce département appartient l'honneur d'avoir donné le jour à Jeanne d'Arc, dont on voit la maison et le monument à Domremy, près Neufchâteau.

Nancy, métropole de la Lorraine et chef-lieu de la Meurthe, est une des plus belles villes de France : ses rues sont larges et bien alignées, ses places publiques vastes et ornées de belles fontaines ; elle doit ses plus beaux monuments au roi de Pologne Stanislas, dont elle fut longtemps la résidence. C'est dans un étang à demi desséché, situé à la porte de cette ancienne capitale, que Charles le Téméraire vit finir sa puissance et sa vie.

A l'est des Vosges s'étend l'Alsace, qui a formé les deux départements de Haut et Bas-Rhin. Colmar, chef-lieu du premier, n'est remarquable que par ses relations commerciales ; mais Strasbourg appelle l'observateur à d'autres titres. Par sa situation et ses fortifications, Strasbourg est une des villes les plus considérables de la France. Bâtie sur la rivière d'Ill, à 8 kilomètres du Rhin, et placée entre la France, la Suisse et l'Allemagne, elle devient l'entrepôt naturel des marchandises d'échange de ces trois pays. Le chemin de fer de Bâle la relie à la Suisse, et le pont de Kehl à la confédération germanique. Parmi les nombreux édifices qui la décorent, on distingue la cathédrale, dont le clocher est un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et l'un des plus beaux monuments de ce genre qui existe dans le monde. La tour, à laquelle on travailla cent soixante-deux ans, et qui fut terminée dans le quinzième siècle, est une pyramide de 150 mètres de hauteur, et passe pour la plus élevée de toute l'Europe : toute la flèche est travaillée à jour avec une délicatesse étonnante.

Dans la région du sud-est de la France s'étendent les départements de l'Yonne, de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, démembrements de l'ancienne Bourgogne. L'Yonne a pour chef-lieu Auxerre, ville antique, prise par César en 52 avant Jésus-Christ ; par les Sarrasins en 732 après Jésus-Christ ; par les Normands en 887, par les Anglais en 1559, enfin par les calvinistes qui la ravagèrent en 1567. Sens appelle l'attention par sa cathédrale où se conservent des reliques de saint Thomas Becket, et le fameux office des Fous, manuscrit in-folio du moyen âge. « A la fête des Fous, dit M. Huot, les diacres et les enfants de chœur créaient un évêque et un pape : celui-ci, suivi des assistants déguisés en rois, en ducs, d'autres en costumes d'animaux ou en femmes, conduisait un âne vêtu d'une chape d'or en l'honneur duquel on chantait une prose rimée. Toute cette cérémonie burlesque se terminait par une orgie et des jeux dans l'église même. » Dijon, résidence des anciens ducs de Bourgogne, et aujourd'hui chef-lieu de la Côte-d'Or, est situé dans une plaine fertile arrosée par l'Ouche et la Suzon. C'est une grande ville, ornée de belles églises et de places bien aérées. Elle a donné le jour à Bossuet, à Longepierre, à Crébillon le tragique, à Piron, Daubenton et Guyton de Morveau. Mâcon, chef-lieu de Saône-et-Loire, remonte à une haute antiquité, et possède de belles ruines,

Digitized by Google

entre autres celles d'un temple de Janus, d'un arc de triomphe, d'un pont jeté, dit-on, par César sur la Saône. Les vins de Bourgogne ne sont pas moins connus que ceux de la Champagne : Vosne, Clos-Vougeot, Nuits, Volnay, Chambertin, Corto, Pomard, Beaume, Chassagne et maints autres, sont des célébrités aussi répandues, et surtout aussi goûtées que celles de nos plus beaux génies.

En regagnant le centre de la France, nous rencontrons, à côté de la Bourgogne, l'ancien Nivernais, aujourd'hui département de la Nièvre, riche par ses forges et ses mines de fer. Les produits de la fonderie royale à Nevers, seule ville à visiter dans ce département, s'élèvent à 550,000 kilogrammes de fonte annuelle.

L'Indre, chef-lieu Châteauroux, et le Cher, chef-lieu Bourges, représentent la province du Berri, fertile en céréales, en pâturages, en bois, et surtout abondante en laines qui alimentent nos meilleures fabriques. Un amphithéâtre, près de Levroux, et un monument druidique non loin de Vatan, forment toutes les curiosités de l'Indre ; mais Bourges possède une des plus belles cathédrales gothiques qui soient en France, et un hôtel de ville qui fut la demeure de Jacques Cœur, le célèbre et malheureux argentier de Charles VII. Ce monarque, avant de reconquérir ses États sur les Anglais y fit une assez longue résidence. Aussi les Anglais, par dérision, l'appelaient-ils le *Roi de Bourges*.

En traversant la Loire, nous entrons dans l'Orléanais qui a donné trois départements, Loiret, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher. Blois, chef-lieu de ce dernier, compte au nombre de ses plus beaux édifices son château où naquit Louis XII, où résidèrent François I^er^, Charles IX et Henri III, et où furent assassinés les Guises. Blois fut le siége des états généraux en 1572 et 1588. Non loin de cette ville est Chambord, magnifique résidence que la France acheta en 1820 pour l'offrir en apanage au duc de Bordeaux.

Orléans, chef-lieu du Loiret, est aujourd'hui le point de réunion des chemins de fer de Tours, de Nantes et du Centre, et se trouve à trois heures de Paris. La Loire et ses canaux facilitent aussi son commerce. Mais sa gloire véritable est le siége mémorable qu'elle soutint contre les Anglais, dont Jeanne d'Arc la délivra. La gloire de Chartres, chef-lieu d'Eure-et-Loir, c'est sa magnifique cathédrale, admirée surtout pour ses clochers et ses sculptures. On y remarque aussi beaucoup de vieilles maisons en bois, offrant de curieux détails ; le territoire qui environne Chartres est l'ancienne Beauce, si renommée pour sa fertilité.

Nous entrons maintenant dans l'une des plus riches parties de la France, celle que l'on nommait Normandie, et qui se divise en cinq départements : la Seine-Inférieure, le Calvados, la Manche, l'Orne et l'Eure. Les vignes ne se retrouvent plus ici ; mais la nature y prodigue un autre bienfait : c'est une quantité de pommes et de poires dont on fait du cidre et du poiré. Les bons cantons produisent aussi une grande abondance de blé et d'autres grains. On y trouve également les meilleurs pâturages de la France, dans lesquels on élève ces chevaux normands si forts et si recherchés des agriculteurs et de magnifiques bœufs qui alimentent les marchés de Sceaux et de Poissy. Les côtes de la Normandie, qui ont 250 kilomètres d'étendue, offrent le tableau de l'industrie et de l'activité, et les habitants savent tirer d'aussi grands avantages de la mer que de la terre.

En général, les Normands sont laborieux, actifs, et ne se rebutent pas faci-

Digitized by Google

lement. Ils ont reçu presque tous une forte constitution et beaucoup d'intelligence. On les dit processifs, chicaneurs ; cela prouve seulement qu'ils tiennent beaucoup à ce qu'ils possèdent, et qu'ils ne veulent céder aucun de leurs droits. Le fait est qu'ils sont fort intéressés ; aussi réussissent-ils ordinairement dans le commerce quand ils l'entreprennent. Mais les hommes qui habitent aujourd'hui cette contrée ne ressemblent nullement à ceux dont ils descendent. On ne devrait donc plus rappeler, même par badinage, ces vieux dictons qui outragent, sans aucune raison, un peuple entier.

Parmi les Normands, il faut distinguer les Cauchois. C'est une magnifique race d'hommes ; les femmes surtout, par la vivacité de leur teint, leur taille robuste et élégante, et la régularité de leurs traits, pourraient rivaliser avec ce que l'Orient offre de plus beau. Leur manière de se coiffer, sans donner de la grâce aux traits, leur prête cependant une sorte de noblesse. Cette coiffure, comme l'on sait, est élevée ; les barbes du bonnet sont voltigeantes, et l'on met sur les cheveux, près de la figure, un galon d'argent, qui produit un joli effet. Les Cauchoises, en général, sont bien vêtues et avec propreté. Il ne manque à leur beauté qu'un peu de gentillesse pour tempérer l'espèce de gravité qui semble leur donner de la froideur.

La Normandie contient plusieurs villes considérables. Rouen, chef-lieu de la Seine-Inférieure, est la première qui se présente ; on y compte 96,000 habitants. La marée, en remontant la Seine, procure à cette place les avantages d'une ville maritime. Les bâtiments marchands viennent jusque dans ses murs lui apporter les productions les plus éloignées, et prendre celles qui sont le produit de son industrie. Cette facilité donne à son commerce la plus grande étendue. Un autre avantage inappréciable, c'est que Paris est près d'elle, et que la Seine sert de lien à ces deux villes : ce débouché seul enrichirait ses négociants. De l'autre côté, elle a, à l'embouchure de la Seine, le Havre, aux armements duquel elle prend ordinairement part. On conçoit qu'une ville placée aussi avantageusement puisse se livrer aux plus grandes spéculations dans tous les genres, d'autant plus aisément qu'aujourd'hui un chemin de fer relie Paris, Rouen et le Havre. Rouen est la patrie des deux Corneille, la gloire du théâtre français, de Fontenelle, de madame du Boccage, de Jouvenet, et d'un grand nombre de littérateurs et d'artistes distingués.

Le Havre, à l'embouchure de la Seine, a un port excellent et d'un accès facile. Sa position heureuse sous le rapport du commerce y attire journellement des navires de toutes les parties du monde. C'est la patrie du célèbre Malherbe. Cette ville a aussi donné le jour à Bernardin de Saint-Pierre, à Casimir Delavigne, à Ancelot, etc.

Caen, chef-lieu du Calvados, situé au confluent de l'Orne et de l'Odon, est la seconde capitale de l'ancienne Normandie et n'a que la moitié de la grandeur et des avantages de Rouen. Elle a produit beaucoup d'hommes remarquables, entre autres le célèbre chirurgien des armées Desgenettes.

La ville d'Alençon est encore plus petite : on n'y compte guère que 12,000 habitants. Il s'y fabrique beaucoup de dentelles, connues sous le nom de points d'Alençon. Ses environs sont remplis de forges ; on en compte au moins vingt-cinq, et la seule forêt d'Alençon en alimente sept. On y voit aussi un grand nombre de carrières de pierres fort bonnes pour la bâtisse. Dans ces carrières,

Digitized by Google

Digitized by Google

BÉHARNAISE ARLESIENNE BRETON

Digitized by Google

Digitized by Google

on trouve deux espèces de faux diamants, l'une de couleur brune, et l'autre blanche : le brun est généralement plus estimé et infiniment plus rare que le blanc ; mais ce dernier est si brillant que, bien monté, il joue la pierre fine.

Cherbourg est important par son port qui, depuis les grands travaux qu'on y a faits, peut recevoir de nombreux vaisseaux de guerre : il est, sur la Manche, le seul qui possède cet avantage.

On a divisé la Bretagne en cinq départements, ceux d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan et de la Loire-Inférieure. Ce pays, presque couvert d'arbres, donne peu de blé ; on y cultive en place beaucoup de sarrasin, qui devient la ressource des indigents. On en fait du pain qui est très noir et peu agréable ; le plus souvent les paysans en font, pour chaque repas, une espèce de galette qu'ils aiment beaucoup. Cette galette est la principale nourriture d'une partie des habitants de la Bretagne et de la Basse-Normandie. Dans quelques cantons, les châtaigniers donnent un surcroît considérable de subsistance ; le peuple s'y nourrit de châtaignes pendant cinq à six mois. Les pâturages excellents et les nombreux troupeaux que l'on élève fournissent une grande quantité de beurre très-estimé, et qui se vend dans le pays à un prix peu élevé.

L'aspect de la Bretagne, en général, est sombre et sévère : ici, ce sont des landes d'une immense étendue, arides et nues comme le désert; ailleurs, la quantité d'arbres qu'on y voit la fait ressembler à une forêt, aux yeux de celui qui est sur un lieu élevé. Les champs sont, comme en Flandre, entourés de fossés et de haies. On y rencontre un grand nombre de métairies isolées, qui animent un peu ces tristes campagnes. Les villages n'ont pas une brillante apparence, ce qui vient encore moins de la pauvreté des habitants que de leur peu de goût. Les villes les plus remarquables de la Bretagne sont : Rennes, Nantes et Brest.

Rennes, chef-lieu d'Ille-et-Vilaine, situé sur cette dernière rivière qui le partage en deux, est une assez grande ville, mais peu commerçante. Les productions qu'elle tire de son territoire, et dont elle alimente son commerce, sont des grains, des bois de construction, du plomb, de la cire, du lin, du chanvre, des bestiaux et du beurre très-estimé. La fabrique du fil est une des plus fortes branches de son commerce.

Nantes, chef-lieu de la Loire-Inférieure, est une ville beaucoup plus belle que Rennes ; c'est une des places les plus importantes de France. On y compte quatre faubourgs, plus considérables et aussi peuplés que la ville : celui de la Fosse, le plus riche et le plus étendu, est habité par les plus forts négociants. Ses quais jouissent d'une superbe vue que leur procurent l'aspect de la Loire, chargée de navires et de bateaux de toute espèce, une vaste et riante campagne en amphithéâtre, des îles charmantes et plusieurs promenades admirables par leur site et leurs embellissements. Nantes renferme plusieurs établissements consacrés aux sciences et aux arts, tels que bibliothèque publique, école d'anatomie et de chirurgie, société d'agriculture, de commerce et des arts, jardin des plantes, école d'hydrographie, etc. Sa population est de 75,000 habitants.

Placée sur la Loire, à 32 kilomètres de son embouchure, cette ville se trouverait dans la situation la plus heureuse, si la rivière avait assez de profondeur pour recevoir toute espèce de vaisseaux marchands ; mais les seuls bâtiments qui peuvent y remonter ne dépassent pas la charge de quatre-vingts tonneaux :

Digitized by Google

les autres sont obligés de s'arrêter à Paimbœuf, petite ville à 12 kilomètres de l'embouchure du fleuve dans l'Océan.

Brest, dans le Finistère, est l'un des meilleurs ports de France, mais peu commerçant. La ville est triste et assez mal bâtie ; son port est vraiment magnifique : il est formé par une grande baie que protége un château fort sur un rocher escarpé du côté de la mer ; la rade peut contenir jusqu'à cinq cents vaisseaux de guerre. L'entrée en est étroite et difficile, à cause des rochers cachés sous l'eau. On admire, sur le port, deux quais entourés de logements habités par les forçats, et de magasins immenses pourvus de tout ce qui est nécessaire pour les armements.

Si l'on renomme pour leur propreté les habitants de la Flandre, il faut citer ceux de la Bretagne pour les défauts contraires. Quand vous entrez dans l'habitation d'un Bas-Breton, vous trouvez le plus souvent toute la famille habitant presque pêle-mêle dans une seule pièce, avec les animaux domestiques : une barrière de bois sépare simplement le porc et la vache de la place où l'on mange. Les poules et d'autres animaux viennent ajouter au désordre de ces vraies étables. Sur les côtés du foyer on a établi deux espèces de grands coffres à double étage : c'est là dedans que couche la famille. Le père et la mère occupent l'étage d'en bas ; les enfants ont leur lit dans celui d'en haut. On conçoit combien ces habitations malsaines doivent influer sur la santé. Aussi un grand nombre de paysans sont-ils ordinairement tourmentés par des maladies cutanées, qui deviennent même héréditaires.

Les paysans bretons sont généralement petits, et leur façon de se vêtir ne contribue pas à relever leurs traits ; ils laissent ordinairement leurs cheveux pendre dans toute leur longueur et sans ordre sur leurs épaules et sur leur dos. Dans l'hiver, ils portent des vestes ou des manteaux de peau de chèvre avec le poil en dehors. Ce sont alors, pour l'apparence, de véritables sauvages. L'été, ils portent de larges braies de toile nouées aux genoux, un grand chapeau à bord tombant et une veste également de toile grossière.

Le Maine et l'Anjou sont devenus les départements de la Sarthe, de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Le chef-lieu de la Mayenne est Laval ; celui de la Sarthe est le Mans, curieux pour sa cathédrale et renommé pour ses chapons. A Angers, capitale de l'ancien Anjou et préfecture de Maine-et-Loire, ce qui frappe dès l'abord, ce sont les tourelles du vieux château et les belles ardoisières de ses environs. Six conciles ont eu lieu à Angers et ont rendu son nom populaire par leurs conférences.

Le département de la Charente a pour chef-lieu Angoulême, célèbre par ses papeteries ; cette ville est située sur une hauteur et l'on y arrive par quatre rampes assez roides ; un beau souvenir historique se rattache à son nom ; elle fut la patrie de Marguerite de Valois, sœur de François Ier et qui plus que lui peut-être contribua à faire fleurir les lettres. Rochefort et la Rochelle appartiennent toutes deux à la Charente-Inférieure. Cette dernière n'est pas très-grande, mais bien bâtie ; une partie de ses maisons est soutenue par des arcades et des portiques ; la place du Château est une des plus belles qu'on puisse voir. La bourse est un noble édifice. Le port, servi par de magnifiques bassins, est un des plus sûrs et des plus commodes. Les fortifications ont été construites par Vauban. Le commerce qui se fait dans cette ville est considérable, et s'alimente égale-

Digitized by Google

ment des denrées de nos provinces et de celles des pays étrangers. Tout le monde connaît le fameux siége que la Rochelle soutint contre le cardinal de Richelieu qui la reprit en 1628 aux protestants, conquête qui coûta quarante millions.

Rochefort, sur la Charente et à 20 kilomètres de son embouchure, est une ville belle et régulière, bâtie seulement en 1664. Louis XIV, sentant le besoin d'avoir sur l'Océan un port où les vaisseaux de guerre fussent en sûreté, fit sonder en plusieurs endroits. L'embouchure de la Charente donna la profondeur nécessaire aux grands bâtiments, et l'on y construisit Rochefort. Le port est très-commode, et défendu à l'entrée de la rivière par plusieurs forts. Cette ville a un chantier de construction, de vastes magasins pour l'armement et l'équipement des vaisseaux de guerre, un arsenal, un magnifique hôpital. Le port marchand est au-dessus de la ville; les navires de huit cents tonneaux peuvent y entrer et en sortir avec leurs cargaisons entières. Les armateurs de la Rochelle y envoient leurs grands bâtiments qui ne peuvent entrer dans le havre de cette dernière ville. Le séjour de Rochefort est malsain, surtout à la fin de l'été. La mauvaise qualité des eaux, la privation des vents du nord et les marécages qui environnent cette ville, contribuent beaucoup à cette insalubrité. Il existe à Rochefort un atelier de sculpture et de petits modèles où se peut étudier tout ce qui entre dans l'art naval. Ces deux départements de la Charente et de la Charente-Inférieure se composent de l'Angoumois, de la Saintonge et d'une partie de l'Aunis.

Le reste de l'Aunis et le Poitou entrent dans la circonscription des Deux-Sèvres, de la Vendée et de la Vienne. Poitiers, chef-lieu de la Vienne et ancienne capitale du Poitou, est une ville assez grande; mais sa population ne répond pas à son étendue. La rivière de Clain, et une autre petite rivière qui s'y jette, l'entourent presque entièrement. Elle est, en général, mal placée et mal bâtie; les rues y sont étroites et tortueuses; on y trouve plusieurs petites places et très-peu de bâtiments remarquables, au moins par la beauté de leur construction. On y voit encore plusieurs restes d'antiquités qui sont précieux, quoique mal conservés; les Romains l'avaient embellie d'un amphithéâtre, d'un magnifique aqueduc et de quelques autres édifices.

La Touraine n'était qu'une petite province, et n'a donné que le département d'Indre-et-Loire, mais son nom est célèbre à cause des richesses et des beautés qu'y présente la nature. La quantité de fruits excellents qu'elle produit l'a fait nommer le jardin de la France. Elle doit une partie de sa fécondité et de ses agréments aux rivières qui la coupent en tous sens, et dont les principales sont la Loire, le Cher, l'Indre, la Creuse et la Vienne. Tours, le chef-lieu du département, est situé dans une belle plaine, sur la rive gauche de la Loire, entre cette rivière, qu'on passe sur un beau pont, et le Cher qui s'y jette un peu plus bas. C'est une ville ancienne, grande et assez bien bâtie. Les maisons, construites d'une pierre blanche et couvertes d'ardoises, ont une belle apparence. La cathédrale est un magnifique édifice gothique; et l'église, que l'on nomme Saint-Martin, est une des plus vastes de l'Europe. Tours est une des principales villes manufacturières pour les soieries; elle rivalise avec Lyon et Nîmes. Ses productions et son commerce consistent en soies, en blés, vins, haricots, fèves, anis, prunes de Sainte-Catherine, fruits tapés, pruneaux, marrons, miel, huiles de noix et de chenevis.

Digitized by Google

Le Limousin a formé le département de la Corrèze et une partie de celui de la Haute-Vienne. On le divisait en haut et en bas Limousin. Dans le haut, le climat est plutôt froid que chaud; les montagnes, quoique peu considérables, qui abondent en ce pays, en sont la cause. Le bas Limousin est plus tempéré et plus fertile; il est même des cantons où l'air est presque aussi chaud qu'en Languedoc.

Le sol de la province, en général, est maigre, léger ou sablonneux; on y recueille très-peu de froment, mais beaucoup de seigle et de blé noir ou sarrasin. Les gelées blanches et les orages mêlés de grêle y sont fréquents, et enlèvent souvent le peu de récoltes que la stérilité du pays permettait d'espérer. Cette province est une des plus pauvres de la France. On y trouve une grande quantité de bois; mais l'espèce d'arbre, heureusement la plus abondante, est le châtaignier, dont le fruit est d'une grande ressource pour la plupart des habitants, qui, à défaut de grains, en forment leur principale nourriture. Il y a peu de vignes dans le haut Limousin; dans le bas, elles sont nombreuses, et l'on y recueille d'assez bons vins; mais la quantité ne suffit pas, à beaucoup près, pour l'usage de la province. Les prairies offrent une des meilleures récoltes du pays, parce que le terrain y est fort arrosé. Les principales rivières sont la Lozère, la Vienne, la Dordogne et quelques autres. On y exploite des mines de plomb, de cuivre, d'antimoine, de fer et de charbon de terre. Le commerce de la contrée consiste en étoffes de soie et en porcelaines fabriquées à Limoges, dont les manufactures sont assez nombreuses. Les papeteries sont aussi fort multipliées dans la province; mais le papier qui en sort n'est pas très-beau. Une des principales branches du commerce consiste dans la vente de chevaux fort estimés, et de bœufs destinés à l'approvisionnement de Paris.

La stérilité du sol a beaucoup influé sur le caractère des habitants, et les a de tout temps forcés de recourir à l'industrie pour se procurer la subsistance la plus nécessaire. Ils s'expatrient dans la belle saison, se répandent dans les différentes parties de la France, et rapportent en hiver à leurs familles une partie du prix de leurs travaux et de leurs fatigues; c'est avec ces épargnes qu'ils alimentent leurs ménages et payent leurs impositions. Ils sont presque tous maçons, et l'on peut dire qu'il est peu d'édifices en France auxquels des Limousins n'aient travaillé. On leur reproche d'agir comme ils parlent, assez lentement; mais, en récompense, ils sont constants dans le travail; par leur sobriété, leur économie et leur activité, ils suppléent à l'aridité du sol qui les a vus naître. Ils ne sont ni dissipés ni vains; ils ont beaucoup de bon sens et d'esprit naturel; ils paraissent surtout très-attachés aux pratiques de la religion.

Limoges, chef-lieu de la Haute-Vienne, est située au penchant d'une colline et baignée par la Vienne.

Tulle, ville d'environ 10,000 habitants et siége de la préfecture de la Corrèze, est connue par les dentelles auxquelles elle a donné son nom et par sa fabrique d'armes; sa cathédrale attire l'attention des voyageurs par son clocher pyramidal; Turenne et Pompadour, noms célèbres à des titres si divers, appartiennent tous les deux à ce département.

La Marche a fourni le territoire du département de la Creuse, dont Guéret, autrefois *Varacium*, est et fut la ville principale.

Parmi les départements du sud-est, le plus important, sans aucun doute, est

Digitized by Google

celui du Rhône, centre de l'ancien Lyonnais. Le climat de cette partie de la France est assez tempéré ; mais dans les plaines la température est humide et pluvieuse. La ville de Lyon est souvent couverte d'épais brouillards.

Lyon, que nous venons de nommer en passant, est tout à la fois le chef-lieu du Rhône et la seconde ville du royaume par son importance. Située au confluent de la Saône et du Rhône, sa position seule en faisait une place de commerce. Par le Rhône, elle communique avec les départements du Midi, et même avec ceux du Sud-Ouest par le canal du Languedoc. Par la Saône, dans laquelle se jette le Doubs, elle communique avec quelques départements au nord et à l'est. Enfin, par la Loire qui est navigable à Roanne, elle répand aisément les objets de son commerce à travers la France, de l'est à l'ouest jusqu'à l'Océan. Outre ces moyens de communication, il y a huit grandes routes qui se rendent à Lyon.

Cette ville est, en général, bien bâtie ; mais quelques-unes de ses rues sont étroites et bordées de trottoirs dont la largeur est insuffisante pour deux hommes de front. Le pavé, d'ailleurs, composé de cailloux roulés et arrondis dans les torrents, est incommode pour les piétons. Parmi les vingt quais qui la décorent, celui du Rhône est magnifique : il est large, bordé de trottoirs et orné de superbes édifices. Si l'on porte la vue du côté d'aval, le cours rapide du Rhône, chargé de bateaux ; la beauté des maisons qui le bordent ; le pont de la Guillotière ; le mouvement continuel que produit le commerce de cette grande ville, offrent le tableau le plus animé et le plus intéressant. La partie du quai, prolongée de 2 kilomètres environ par la presqu'île de Perrache, est plantée de peupliers d'Italie, et forme un tableau fort riant. On appelle presqu'île de Perrache les travaux exécutés par Perrache, qui ont éloigné le confluent du Rhône et de la Saône d'environ 2,200 mètres, et ont procuré à la ville, resserrée de tous côtés par deux rivières et deux montagnes, une immense quantité de terrain.

Lyon a plusieurs beaux monuments. L'hôtel de ville est un des plus remarquables et il ne le cède qu'à celui d'Amsterdam ; la principale façade se présente devant la place des Terreaux. L'église primatiale avait une horloge que l'on admirait à cause de son ancienneté et de la complication de ses mouvements. Cinquante-six places embellissent la ville ; entre elles on distingue celle de Bellecour ; elle était décorée de statues, de fontaines et d'édifices que le bombardement a détruits presque en entier.

Mais la principale gloire et les principaux avantages de Lyon sont dans son commerce et dans l'industrie de ses habitants. Sous le rapport du commerce que produisent ses manufactures, elle ne le cède à aucune autre ville de l'Europe, et ne peut être comparée qu'à Rouen. C'est surtout par ses manufactures de riches étoffes de soie qu'elle a acquis la prépondérance dont elle jouit : c'est peu que ses fabricants entendent mieux que les autres l'art de décomposer, d'assortir et de nuancer les couleurs ; c'est peu qu'ils sachent employer les trames nationales les plus belles, et en faire avec une délicatesse inconcevable le triage et l'assortiment, en observant toutes les gradations de qualité et de finesse : ils possèdent, ce qui est plus encore, l'art inimitable d'unir dans leurs dessins l'éclat et la légèreté avec la richesse ; ajoutez à tous ces avantages ceux d'une grande fécondité dans l'invention des dessins, et d'une grande perfection

Digitized by Google

dans la main-d'œuvre. Les principaux objets qui sortent de ces manufactures consistent en étoffes fond or et argent, gros de Tours brochés en or et argent, cirsakas, taffetas brochés, satins cannelés, taffetas chinés, droguets, moires, damas, etc. Ces étoffes circulent dans toutes les cours de l'Europe et dans le Levant. Après ces riches manufactures, viennent les fabriques de rubans, de galons, de passements, de gazes, de crêpes, de chapellerie, de bas de soie, et autres ouvrages de bonneterie. Dans l'énumération des objets de l'industrie des Lyonnais, il faut noter l'imprimerie, qui, sans être aussi considérable que celle de Paris, est néanmoins fort étendue, et forme avec la librairie, une branche de commerce intéressante.

Le sol en général est peu fertile en grains dans le Lyonnais, mais il y a de très-bons pâturages. Le long de la côte du Rhône on recueille de bons vins, et ceux du vignoble de Condrieux sont très-estimés. Le Forez, compris dans le département de la Loire, ainsi qu'une partie du Lyonnais et du Beaujolais, est plus montagneux encore que le département du Rhône, et si l'on en excepte quelques vastes plateaux et le bassin de la Loire, le reste est tout hérissé d'aspérités. Les divers groupes de montagnes qui, sous le nom de Cévennes, de Vivarais, de montagnes d'Auvergne et de montagnes du Forez, séparent le bassin de la Loire de celui de la Garonne, sont les plus élevées de celles qui appartiennent en propre à la France. Dans la chaîne du Forez, on distingue le mont Pila, célèbre par sa hauteur et ses curiosités naturelles. Après trois ou quatre heures de marche sur un terrain fort inégal, on se trouve sur le sommet d'un vaste plateau qui, quoique très-élevé, est encore surmonté par un énorme pic, appelé les Trois-Têtes. Ce pic est hérissé de blocs énormes de basaltes qui en rendent le sommet d'un accès très-difficile; mais ces difficultés, les fatigues indispensables de ce voyage, et le froid que l'on ressent sur ces hauteurs, même dans la saison la plus chaude de l'année, sont bientôt oubliés. Le spectacle magnifique qui se présente vous dédommage pleinement. A l'est, la vue n'est bornée que par les Alpes et les montagnes de la Suisse; au sud, par celles du Vivarais; à l'ouest, on découvre le mont du Cantal, ainsi que les monts Dore et le Puy-de-Dôme. D'après l'étendue de ce cadre, qui renferme de grandes villes, des rivières considérables, on peut juger de la variété des tableaux, de l'immensité des lointains, et du ravissement qui saisit l'âme de l'observateur à la vue de ce vaste et brillant panorama.

La ville la plus importante du département de la Loire n'est pas Montbrison, son chef-lieu, mais Saint-Étienne, ville renommée pour ses manufactures et ses fonderies. Trois chemins de fer, l'un de Saint-Étienne à la Loire, l'autre de la Loire à Roanne, et le troisième de Saint-Étienne à Lyon, la mettent en communication avec l'Océan et la Méditerranée. Il existe à 4 kilomètres de Saint-Étienne un phénomène digne d'être remarqué : c'est une carrière de charbon de terre enflammé, et qui brûle depuis plusieurs siècles. On voit un espace d'environ 600 mètres que le feu a parcouru dans une direction de l'est à l'ouest. Le feu se manifeste aujourd'hui à l'extrémité de cet espace par une vapeur bitumineuse et par de la fumée qui s'élève visiblement de plusieurs petits trous, formant autant de soupiraux de cette espèce de volcan. En mettant la main dans ces trous, on y éprouve une forte chaleur, semblable à celle que produit la vapeur de l'eau bouillante. Après quelques jours de pluie, cette

Digitized by Google

chaleur augmente considérablement, et elle est alors trop forte pour qu'on puisse la supporter quelque temps; la fumée s'épaissit dans ces occasions. On rapporte que cette mine n'a pas toujours été dans l'état de tranquillité où elle est aujourd'hui. Il y a plusieurs années qu'un événement entr'ouvrit le sol qui la couvre : aussitôt l'air atmosphérique s'étant communiqué dans l'intérieur et ayant donné de nouvelles forces à l'incendie, il se fit une forte explosion, et les flammes, s'élevant à une hauteur considérable, offrirent l'aspect épouvantable d'un volcan.

Au département de la Loire confinent ceux de l'Allier, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. L'Allier, chef-lieu Moulins, appartient à l'ancien Bourbonnais et n'est remarquable que par ses eaux minérales et ses gras pâturages; mais le Puy-de-Dôme, avec le Cantal qui y touche et une partie de la Haute-Loire, forme l'ancienne Auvergne, l'une des contrées de la France les plus accidentées. La partie montagneuse de l'Auvergne est un pays froid, entrecoupé de vallons, dont quelques-uns sont agréables et fertiles. On y recueille du seigle, et l'on y trouve d'excellents pâturages. Les plus hautes montagnes sont inaccessibles en hiver, à cause de la neige qui les couvre entièrement, et qui, en quelques endroits, s'y conserve jusqu'en été.

Dans la Basse-Auvergne, il y a une partie appelée la Limagne, qui est célèbre par les bienfaits dont la nature l'a comblée. Ce pays s'étend depuis Saint-Germain-Lambron jusqu'aux environs de Gannat, dans une longueur de 60 kilomètres. Sa largeur varie beaucoup; parfois elle n'a pas 4 kilomètres, et jamais plus de 10 à 15. La rivière d'Allier l'arrose dans toute sa longueur, et y reçoit une infinité de ruisseaux qui animent et fécondent cette belle contrée. La Limagne, à l'est et à l'ouest, est bornée par les hautes montagnes de l'Auvergne, et au nord par celles du Forez. Au sud, le bassin s'ouvre et laisse voir un lointain immense. L'intérieur est composé de plaines et de coteaux dépendants des hautes montagnes.

Il est peu de pays en France qui offrent un sol plus fertile et des paysages plus magnifiques que la Limagne. Ce n'est point cette fécondité nue, ces vastes champs de blé qui se montrent dans plusieurs autres provinces, tout dépouillés de verdure, et dont l'aspect est aussi triste que monotone; ici le vert des feuillages se mêle partout à l'or des moissons; les vergers, les vastes prairies sont embellis par des saules élevés, protégés par des haies touffues. Les grandes routes en droite ligne, bordées de superbes noyers, représentent les allées d'un jardin.

Les principales rivières qui coulent en Auvergne sont l'Allier, la Dore, la Sioule, l'Alagnon, la Truyère et la Dordogne.

Les montagnes y sont considérables. Celles de la Margueride forment une chaîne dépendante de celles du Vivarais et du Gévaudan; cette chaîne s'étend, dans une direction de l'est à l'ouest, jusqu'aux monts Cantal. Ces derniers forment un groupe fort étendu, dominé par une montagne principale, appelée particulièrement le Cantal. Cette montagne, dont l'énorme base s'étend du nord au sud dans une longueur d'environ 12,000 mètres comprend plusieurs pics particuliers, dont le plus considérable, situé vers le milieu de sa longueur, se nomme le Plomb du Cantal. Il s'élève au-dessus du niveau de la mer à 2,000 mètres. De cette montagne partent, comme en divergeant, une douzaine

Digitized by Google

de rivières ou torrents, parmi lesquels sont l'Alagnon, la Truyère et la Cère. Il y a plusieurs autres élévations moins considérables dans le même groupe. Ces montagnes, couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année, se parent de verdure dans la belle saison, et offrent d'excellents pâturages ; elles sont de tous côtés semées de petites maisons appelées burons, habitées, après la fonte des neiges, par des bergers chargés de la garde des bestiaux qui viennent en foule paître sur ces monts. C'est dans ces burons qu'ils recueillent le lait des vaches et qu'ils en font des fromages, célèbres dans la province sous le nom de fromages du Cantal, qui forment une des principales branches du commerce de la Haute-Auvergne.

En partant de ce groupe colossal, la chaîne se perpétue jusqu'à un autre groupe moins étendu, mais plus élevé, qu'on appelle les monts Dore ; ce sont les plus hautes montagnes de l'Auvergne. On découvre à des distances considérables leurs sommets toujours couverts de neige, et l'on peut imaginer l'immensité et la magnificence de la vue dont on jouit sur ces élévations. Ces monts sont renommés dans l'histoire de la nature par différents phénomènes, et surtout par les eaux thermales qui filtrent de leur sein et coulent à leurs pieds. La principale source s'appelle les Bains-de-César, et fait monter, par sa chaleur, le thermomètre de Réaumur à 36 degrés.

La même chaîne de montagnes, en s'abaissant dans une direction du sud au nord, présente par intervalles quelques montagnes élevées. La plus remarquable est celle du Puy-de-Dôme. Elle est célèbre par sa hauteur, son isolement, ses simples, et par l'expérience sur la pesanteur de l'air qu'y fit faire l'illustre Pascal. Elle est située à 8 kilomètres de Clermont. Sa forme est un cône à peu près régulier, dont la ligne d'élévation serait un peu plus grande que le diamètre de sa base ; sa hauteur est de 1,758 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 1,120 au-dessus de la partie inférieure de Clermont. On y monte facilement, en un peu plus d'une heure, par deux chemins qui s'élèvent autour de cette ligne spirale jusqu'à la cime.

« La magnificence et l'étendue du tableau qui se présente à ce sommet, dit Dulaure, vous ravit jusqu'à l'effroi ; l'œil intimidé semble hésiter, et n'ose d'abord parcourir un espace aussi vaste. On ne peut se défendre d'une émotion inconnue, mêlée de crainte et d'admiration ; il faut quelque temps pour s'accoutumer à un spectacle aussi magnifique. A l'ouest, la vue embrasse une grande partie de la Marche et du Limousin, semée d'une infinité de montagnes peu élevées. Au sud paraissent, à une distance de 24 kilomètres, les monts Dore, dont les cimes âpres et dégradées sont presque en tout temps blanchies de neige. A l'est et aux deux aspects adjacents, on voit le riche bassin de la Limagne, au milieu duquel serpente l'Allier. Des villes, des villages se présentent presque à vue d'oiseau ; de grandes routes bordées d'arbres rappellent les allées d'un jardin ; tout est riche, tout est brillant. Les montagnes de la Basse-Auvergne et celles du Forez, qui bordent, dans la même direction, la plaine de la Limagne, semblent s'éloigner, s'affaisser du côté du Bourbonnais, et ouvrir à l'œil un lointain immense, dont les extrémités se confondent avec les vapeurs de l'atmosphère. »

Le chef-lieu du Puy-de-Dôme est Clermont, ou Clermont-Ferrand, ville ancienne, mal bâtie et mal percée, mais riche et très-peuplée. Sa cathédrale

Digitized by Google

est fort remarquable par sa date (1248), ses rosaces et ses vitraux. L'église Notre-Dame est plus ancienne encore, et repose sur une crypte ou chapelle souterraine très-révérée. « Clermont, dit Balbi, est peut-être la ville la plus pittoresque de France, située qu'elle est au sommet d'une montagne et environnée de terrains volcaniques de l'aspect le plus varié. » Dans un des faubourgs de la ville est la fontaine de Saint-Allyre qui pétrifie, c'est-à-dire couvre d'un sédiment calcaire, des nids d'oiseau, des bouquets, des raisins que l'on place sous des points où son eau tombe en pluie fine. Cette source a formé dans l'espace d'environ 700 ans, par ses dépôts successifs, un pont naturel et une chaussée de 80 mètres. Clermont est la patrie de Pascal, du célèbre jurisconsulte Domat et du poëte Thomas.

Le Cantal a pour chef-lieu Aurillac, dont la population est d'environ 10,700 âmes. Saint-Flour, petite ville bâtie en lave sur un mont basaltique, est renommée par ses chaudrons.

Le chef-lieu de la Haute-Loire, le Puy, situé au milieu de grands rochers volcaniques, est une ville industrieuse et commerçante. Notre-Dame du Puy, statuette en bois de cèdre que l'on croit avoir été sculptée par les chrétiens du Liban et rapportée au huitième siècle, jouit d'une grande renommée. Plusieurs papes et neuf rois de France l'ont visitée. Près de Goudet, dans le même département, un courant de lave a figuré des constructions bizarres, une tour ronde et le péristyle d'un édifice orné de colonnes qu'on nomme dans le pays le temple naturel.

L'Auvergnat est actif, courageux, spirituel et fort intéressé. Les montagnards ont besoin de recourir, pour pourvoir à leur subsistance, à des moyens extraordinaires. Chaque année, à la renaissance du printemps, ils quittent leurs foyers, se répandent en grand nombre dans la Limagne, dans toutes les provinces de la France, se portent à Paris, où ils font les plus gros ouvrages, et s'étendent jusqu'en Espagne. Partout ils retirent de leur industrie, de leur activité et de leurs forces, un salaire qu'ils rapportent pour vivifier leurs ménages. La plupart de ceux qui ne s'expatrient point sont bergers et gardent, sur les montagnes, les bestiaux qu'on leur confie pendant six mois de l'année. Dans les montagnes de la Basse-Auvergne, les manufactures occupent une grande partie des habitants de la campagne. Quant à ceux de la Limagne, ils s'adonnent à l'agriculture. Ils diffèrent en plusieurs choses de leurs voisins : la plupart sont vêtus comme on l'était du temps d'Henri IV ; ils ont des guêtres, de très-larges culottes d'étoffe grise et un habit blanc, court, et plissé par derrière ; quelques-uns portent des fraises, et le plus grand nombre un rabat de toile blanche. Le dialecte romance, qu'on parle dans toute l'Auvergne, est plus doux, moins prononcé, moins guttural dans la Limagne que dans le pays des montagnes.

Les départements de la Dordogne, de la Gironde, de Lot-et-Garonne, du Lot, de l'Aveyron, du Gers, des Landes, de Tarn-et-Garonne et des Hautes-Pyrénées, forment ce qu'on nommait autrefois la Guienne propre et la Gascogne. Bordeaux, son ancienne capitale, est maintenant chef-lieu du département de la Gironde, et une des plus importantes villes du royaume ; son port, formé par la Gironde, est aussi un des plus beaux et des plus commerçants. Cette ville forme, en suivant la courbure de la Garonne, un croissant dont la partie orien-

Digitized by Google

tale contient la ville, et la partie occidentale le faubourg des Chartrons. Quand on arrive par eau du côté de Blaye, la largeur de la Garonne, les nombreux vaisseaux ancrés au port, les quais, les édifices modernes et uniformes qui suivent la vaste sinuosité de la rivière et la bordent dans une étendue de 3 kilomètres, offrent le tableau le plus varié et le plus magnifique qu'on puisse imaginer ; Paris n'a rien de si imposant. On entre dans Bordeaux par dix-neuf portes, dont douze sont du côté de la rivière, et sept du côté de la terre. Les rues, dans l'ancien Bordeaux, sont étroites, tortueuses, et le pavé mauvais. Mais la ville nouvelle, surtout les quartiers du Chapeau-Rouge et des Chartrons, présentent des rues larges et bien alignées, de belles places, des maisons élégantes. Peu de villes se sont plus heureusement transformées que Bordeaux depuis trente ans. Parmi les édifices publics, on remarque l'hôtel de ville, la cathédrale, l'église des Feuillants, le Grand Théâtre, un amphithéâtre romain, la bourse et le palais archiépiscopal. L'origine de Bordeaux remonte très-haut, et diverses antiquités annoncent quelle était sa splendeur sous les Romains. Les principales sont la Porte-Basse, que l'on croit avoir été construite sous Auguste, les ruines du palais Galien et les débris de l'amphithéâtre que nous venons de citer.

Voici comment Dulaure trace le caractère des Bordelais : « Les voyages, la fréquentation des étrangers, la politesse du siècle, une éducation plus soignée, ont beaucoup adouci à Bordeaux les traits peu avantageux qui caractérisent l'esprit dominant de toute la Gascogne. Les habitants de cette capitale se font surtout remarquer par leur activité et leur bonne foi dans le commerce ; mais ils sont méprisants pour tout ce qui n'est pas riche, pour tout ce qui n'est pas de Bordeaux. La jeunesse, bouillante et courageuse, a conservé ce caractère audacieux qui fait des héros dans les combats, et des tapageurs en temps de paix... Les meilleures dispositions à la raison y sont étouffées par la vanité d'usage : *paraître* est un mot dont la puissance occulte assujettit tous les esprits à la même loi. »

Il ne faut pas quitter Bordeaux sans dire un mot des landes qui sont aux environs. Ce terrain ingrat, composé d'un sable fin, s'étend depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Dans quelques parties, on voit des vignes ; on y recueille aussi par places du petit seigle ; les pins y viennent et donnent une grande quantité de résine, qu'on recueille avec soin. On tire également parti des liéges qui s'y trouvent. Voilà, avec des pâturages, tous les avantages qu'on a, jusqu'à présent, tirés des landes ; on avait formé, sous le règne de Louis XVI, le dessein de les rendre propres à l'agriculture. Au milieu de Dax, dans les landes, on voit un bassin large et profond, toujours plein d'une eau presque bouillante qui forme un ruisseau et va se jeter dans l'Adour.

Ces landes, qui occupent une partie de la Gascogne proprement dite, annoncent assez que le sol de cette province, en général, n'est pas très-fertile. Il y a cependant quelques parties qui font exception. On trouve à Barége et à Bagnères-de-Bigorre, sur l'Adour, des eaux minérales très-renommées, et dont les Romains mêmes ont éprouvé les effets salutaires. La Gascogne ne contient que des villes fort médiocres, dont les principales sont : Auch, chef-lieu du Gers ; Mont-de-Marsan, chef-lieu des Landes ; Tarbes, des Hautes-Pyrénées ; Cahors, du Lot, et Rodez, de l'Aveyron. Rodez a une belle cathédrale, et Roquefort, dans

Digitized by Google

le même département, est l'endroit où se préparent de célèbres fromages.

Périgueux, chef-lieu de la Dordogne et capitale de l'ancien Périgord, renferme une curieuse cathédrale, un amphithéâtre, un aqueduc et la célèbre tour de Vésone, édifice circulaire qu'on croit avoir été un temple de Vénus. Près de Miremont, la grotte de Cluseau est une des plus vastes de l'Europe. Le sol de ce département, d'ailleurs peu fertile, contient d'excellentes truffes.

La cathédrale de Montauban, chef-lieu de Tarn-et-Garonne, est un beau monument gothique qui date de 739. Dans ce département, la Garonne charrie des paillettes d'or.

Les Béarnais, voisins des Gascons, ont à peu près les mêmes mœurs et parlent la même langue. Le Béarn, contenu dans le département des Basses-Pyrénées, est un pays mêlé de montagnes et de plaines ; le sol y est en général un peu sec, mais il est fréquemment arrosé par des pluies que lui procure le voisinage des Pyrénées. Les plaines y sont assez fertiles, surtout le long des rivières : elles produisent du froment, du seigle, et surtout du blé d'Inde, appelé dans le pays *mailloc ;* ce grain est d'une grande ressource pour la subsistance du peuple. On recueille aussi du lin, dont on fait de belles toiles et des mouchoirs estimés. Sur les coteaux, il y a beaucoup de vignes, dont la plupart produisent de bons vins. Dans les montagnes, il existe diverses mines de plomb, de cuivre et de fer, des carrières de marbre et d'ardoises. On y coupe aussi une quantité de beaux sapins pour faire des mâts de navire, et d'autres arbres pour la construction et la charpente. Dans la vallée d'Ossan, on trouve les *eaux-chaudes* et les *eaux-bonnes,* fontaines renommées dans le pays. Les principales villes sont Pau, sur le Gave, chef-lieu des Basses-Pyrénées, médiocrement grande, mais assez bien bâtie, et Bayonne, située au confluent de la Nive et de l'Adour, et à 4 kilomètres de la mer ; son port est d'un accès difficile, mais les navires y sont en sûreté. Pau, patrie de Bernadotte, renferme le château où naquit Henri IV.

Bayonne est la principale ville de la contrée qu'on nommait le pays de Labourd. Ce pays, formé de montagnes peu élevées, est habité par les Basques, derniers débris de la race ibérique, qui, par leurs mœurs, leur costume et leur antique langage, diffèrent essentiellement de tout le reste de la France. Les Basques sont renommés par la légèreté de leur course et la vivacité de leur esprit, ce qui ne les empêche pas d'être une des races les plus attachées à ses anciennes coutumes. « Chez eux, dit Garat, tout a résisté aux siècles, et l'on dirait que derrière leurs montagnes ils ont trouvé un asile contre le temps, ainsi que contre les conquérants et leurs oppresseurs. »

C'est à Bayonne que fut inventée la baïonnette. Près d'Orthez est une source d'eau salée d'où se tire un sel excellent auquel on attribue la qualité supérieure des jambons dits de Bayonne.

C'est dans les ports du golfe de Gascogne et spécialement dans ceux de ce département qu'ont été armés les premiers navires pour la pêche de la baleine.

Les Pyrénées, qui de ce côté limitent la France, s'étendent depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, dans un espace de 320 kilomètres. Vues de loin, elles offrent l'aspect d'une barrière hérissée qui s'élève en amphithéâtre du côté de la France, descend de même du côté de l'Espagne, et forme, dans sa longueur, un quart de cercle dont les extrémités se courbent et vont mourir dans les deux

Digitized by Google

mers. Ces monts sont composés de bandes calcaires et de bandes argileuses qui se succèdent alternativement, et de masses de granit. On n'y pénètre qu'à la faveur des ravins creusés par des torrents. Leurs sommets, toujours couverts de neige, sont d'une aridité affreuse. Les monts les plus élevés sont les pics du Midi, le pic d'Anie, les tours de Marboré, le Canigou, etc. Il y a dans ces montagnes une grande quantité de mines de fer, de cuivre, de plomb, etc., et d'abondantes carrières de marbre et d'ardoises.

L'aridité du terrain des Pyrénées, et le degré de froid, s'accroissent en raison du voisinage de cette longue chaîne de montagnes. Celles dont le penchant se trouve entre l'est et le nord, ayant une pente plus douce, sont moins exposées aux dégradations : aussi l'eau n'y entraîne que peu de terre propre à la végétation. De ce côté, elles sont couvertes de bois et de pâturages : il ne faut donc pas être étonné si les Pyrénées offrent des points de vue plus agréables, quand on les parcourt du nord au sud, que lorsqu'on les traverse des côtés opposés, dont l'aspect est triste et aride.

La fonte lente des neiges, sur ces hautes montagnes, produit quelquefois des événements bien désastreux. L'eau, ne coulant point sur la surface, pénètre facilement dans les montagnes secondaires, dont le terrain est léger et sablonneux, en imbibe toute la masse, souvent à de très-grandes profondeurs; enfin, le terrain suffisamment imbibé, ne pouvant se contenir, rompt sa surface avec une explosion et un bruit épouvantable, prend son cours comme une matière fluide, entraîne souvent des rochers énormes ensevelis dans son sein, renverse tout sur son passage, et forme les vastes et profonds ravins qu'on trouve dans ces montagnes.

Un autre phénomène aussi fréquent et plus redoutable, ce sont les avalanches ou lavanges formées par la neige qu'un coup de vent détache du sommet des montagnes ; en roulant, elles s'amoncellent, se durcissent, et, se grossissant prodigieusement dans leur cours, elles entraînent des amas de terre, font quelquefois des ponts sur les torrents, comblent des vallons, engloutissent des villages. Une telle masse est ordinairement précédée, dans sa chute, par un violent courant d'air qui produit un sifflement horrible ; ce vent, par son impétuosité, renverse, même avant le choc de la lavange, les arbres les plus gros, des maisons, quelquefois des villages entiers.

Le Languedoc, qui touchait à la Guyenne, était l'une des plus grandes provinces de France, elle a fourni huit départements. La Haute-Garonne, chef-lieu Toulouse; l'Aude, chef-lieu Carcassonne; le Tarn, chef-lieu Albi ; l'Hérault, chef-lieu Montpellier ; le Gard, chef-lieu Nîmes ; la Lozère, chef-lieu Mende; et l'Ardèche, chef-lieu Privas. Une grande partie de la Haute-Loire ressort également du Languedoc.

Dans le haut Languedoc, le climat est doux et tempéré ; les fréquentes pluies qui y tombent empêchent que les chaleurs n'y soient excessives, et contribuent beaucoup aux récoltes qu'on y fait de toutes sortes de fruits. Le bas Languedoc ne jouit pas d'une température si heureuse : le climat y est très-chaud en été, et il le serait plus encore sans un petit vent appelé le *garbin*, qui vient de la mer et rafraîchit beaucoup depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Les hivers ne laissent pas d'être souvent froids, à cause du voisinage des montagnes couvertes de neige. Il n'y a presque pas de printemps ni d'automne ;

Digitized by Google

aussitôt que les neiges ont disparu par un certain vent qu'on appelle *auverousse*, on passe tout à coup du froid aux chaleurs.

Les rivières les plus remarquables du Languedoc sont la Garonne, qui le sépare de la Gascogne, le Rhône, le Tarn et l'Aude. Cette province a aussi plusieurs canaux; mais celui qui a été construit sous le règne de Louis XIV, et qu'on nommait le Canal Royal, eût suffi pour illustrer le siècle qui l'a vu construire.

Ce canal sert de communication entre la Méditerranée et l'Océan, et a été exécuté par Pierre-Paul de Riquet, d'après les plans et devis d'Andréossy, sous le ministère de Colbert. Il se divise en deux branches au point de partage : l'une se dirige vers la Méditerranée jusqu'à l'étang de Thau, où elle a son embouchure; l'autre se dirige vers la Garonne, où elle a son embouchure un peu au-dessous de Toulouse. La longueur totale du canal est de 20 myriamètres; sa largeur est assez régulièrement de 20 à 24 mètres à la surface de l'eau, sur 2 à 3 mètres de profondeur. Sa principale maçonnerie est composée de 103 écluses, dont 28 pour l'Océan et 75 pour la Méditerranée; de 58 aqueducs, dont 13 pour l'Océan et 45 pour la Méditerranée ; de 71 ponts, dont 16 pour l'Océan et 55 pour la Méditerranée.

Les écluses de Foncerane, dans les environs de Béziers, sont les plus curieuses. Elles sont composées de huit bassins accolés et dominant en amphithéâtre sur une ligne droite qui a 22 mètres de pente. On a divisé la différence du niveau entre ces deux points extrêmes en huit chutes de 2 mètres 70 centimètres chacune ; et par le moyen de la retenue de chaque écluse, les barques s'élèvent jusqu'au haut de la colline. L'ensemble de ces écluses forme une très-belle cascade sur une longueur de 250 mètres ; les éperons, disposés en amphithéâtre, produisent des effets très-variés.

Non loin de là, on trouve la fameuse voûte du Mal-Pas ; elle est au pied de la montagne d'Ancerune, que le canal traverse par une voûte souterraine à plus de 18 mètres de profondeur, en mesurant perpendiculairement depuis la surface du terrain. Le canal règne sous cette partie de montagne l'espace de 63 mètres ; c'est la longueur totale de la voûte, qui est partie en maçonnerie et partie taillée dans le roc.

Le Languedoc réunit de grands avantages, qu'il doit à son sol, à sa situation, et à l'industrie de ses habitants. Les grains qu'il produit suffisent à sa consommation ; ses vins et ses eaux-de-vie sont un objet très-important pour son commerce. La laine de ses troupeaux concourt, avec celle d'Espagne, à alimenter les nombreuses manufactures de draps établies à Lodève, à Carcassonne et dans d'autres villes. Ces draps composent la majeure partie des exportations de la France au Levant. Le Languedoc est encore la contrée du royaume où la culture des mûriers est le plus étendue ; par conséquent la récolte des soies forme une des principales ressources du pays.

Nous avons nommé les chefs-lieux des divers départements du ci-devant Languedoc. Parmi ces villes, les principales sont Toulouse, Nîmes et Montpellier. Toulouse, située sur la rive droite de la Garonne, à l'endroit où se termine le grand canal, est très-ancienne et assez grande; mais sa population ne répond point à son étendue. Les Toulousains n'ont pas toujours su profiter des avantages de leur situation. La vanité, lorsqu'ils étaient à leur aise, les portait autre-

Digitized by Google

fois plutôt à viser aux honneurs du capitoulat, qu'à former des entreprises commerciales qui eussent tourné à l'avantage de la société. C'est dans cette ville que les lettres françaises doivent en quelque sorte aller chercher leur berceau ; plusieurs de ses habitants les ont cultivées avec honneur. Toulouse vit fonder dans ses murs une université en 1229. Vers le commencement du quatorzième siècle, plusieurs littérateurs se réunirent, et publièrent le dessein qu'ils avaient formé, de donner une violette d'or à celui dont l'ouvrage obtiendrait le plus de suffrages. Ils écrivirent, au mois de novembre 1323, une lettre circulaire en vers provençaux, dans laquelle ils se qualifiaient de la Gaie Société des sept Troubadours de Toulouse, et invitaient tous les poëtes des différents pays du Languedoc à se rendre à Toulouse le 1er mai suivant, pour y faire la lecture de leurs ouvrages. L'assemblée fut nombreuse et brillante. Arnauld Vidal, de Castelnaudary, remporta le prix par un poëme en l'honneur de la Vierge. On dressa, en 1355, des statuts qui furent appelés Lois d'amour. Cette société reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle. Une dame de Toulouse, nommée Clémence Isaure, qui aimait passionnément les lettres, légua de grands biens pour augmenter la solennité des prix distribués tous les ans. Par reconnaissance, les capitouls et les habitants lui firent ériger une statue de marbre. Cette ville avait aussi une académie des sciences, et une autre de peinture et de sculpture.

Nîmes doit surtout être visitée par le voyageur, à cause de ses beaux restes d'antiquités romaines. L'amphithéâtre, qu'on nomme les Arènes, est le plus beau morceau. Sa forme est une ellipse parfaite, dont le grand axe se trouve dans la direction de l'est à l'ouest ; sa longueur est de 132 mètres et le petit axe a 102 mètres. La hauteur est de 22 mètres 32 centimètres : cette hauteur est divisée par deux rangs de portiques au nombre de soixante à chaque rang ; au rez de-chaussée, les portiques forment une galerie couverte qui règne au pourtour de l'édifice. Aux quatre points cardinaux sont quatre portes principales, par lesquelles on entre dans l'amphithéâtre. L'étage supérieur, composé du même nombre d'arcades, entre lesquelles sont des colonnes toscanes, se termine par un attique. Dans l'intérieur de cet amphithéâtre, trente-deux siéges régnaient tout autour, et servaient à y placer les spectateurs ; il n'en reste plus que dix-sept dans les endroits les moins délabrés. Cet amphithéâtre pouvait contenir environ vingt-sept mille spectateurs. La principale partie de cet édifice est bâtie sans mortier et sans ciment ; les pierres ont 6 mètres de long. Ce qui reste de la Tour-Magne a 26 mètres de hauteur ; elle était à sept faces et en pierres de taille ; on pense qu'elle a servi de phare. Le bâtiment que l'on nomme, à cause de sa forme, la Maison-Carrée, est aussi une superbe antiquité. La belle fontaine, qui avait été détruite dans les siècles de barbarie, a été rétablie de nos jours et magnifiquement décorée. — Nîmes est une ville grande, florissante par son commerce, et située dans une plaine fertile et délicieuse.

Montpellier, près de la Lez, et sur un cours d'eau qui le traverse par plusieurs canaux souterrains, est situé sur le penchant d'une montagne, ce qui a sans doute nui à la disposition de ses rues étroites et mal percées. Le commerce y est assez actif ; une de ses principales branches est le vert-de-gris qu'il doit à la propriété de ses caves et à la nature de ses vins singulièrement propres à la manipulation des cuivres.

Digitized by Google

Narbonne, dans l'Aude, a deux titres à la renommée : d'abord son miel qui se recueille dans les montagnes des Corbières, et par contre ses vinaigres et ses vert-de-gris ; en second lieu, son antiquité. Narbonne est la seconde colonie fondée par les Romains, la première qu'ils envoyèrent dans les Gaules ; au huitième siècle, les rois sarrasins y résidèrent quarante-cinq ans. Près d'Albi, dans le Tarn, on voit le Saut-de-Sabo, où cette rivière se précipite tout entière de 29 mètres de hauteur ; on y a établi une forge, et la force hydraulique qu'on retire de cette chute s'élève à 3,000 chevaux. Près de Castres, dans le Tarn, est un rocher tremblant, masse de 30,000 kilogrammes posée sur le bord d'une grosse roche et à laquelle un seul homme peut imprimer de petites oscillations sans que sa solidité soit ébranlée. Ce ne sont pas là les seules curiosités naturelles que renferment les départements de l'ancien Languedoc. Ceux de l'Ardèche et de l'Hérault surtout, bordés et hérissés de montagnes, en contiennent un grand nombre, nous indiquerons les principales. C'est dans l'Ardèche que se trouve Annonay, célèbre par ses papeteries et patrie de Montgolfier. Dans les environs de l'Argentière, près de Barjac, est la magnifique cascade de la Gueule de fer appelée aussi Gouffre de la Goule. Au milieu du plateau que forme la montagne, et dans le vallon appelé l'Enfoncement de la Goule, on voit le bassin de la Goule, creusé dans la roche vive, coupé à pic ou en pente rapide, depuis les lieux les plus élevés des montagnes environnantes jusqu'au fond du bassin. Les montagnes qui environnent ce bassin ont 32 kilomètres de tour en parcourant leurs sommets d'où partent les eaux qui vont se jeter dans le gouffre. Ces eaux ramassées vers le gouffre dans un petit bassin creusé par leur chute, tombent en forme de cataracte dans le précipice, qui est de figure ovale ; une cataracte souterraine succède à la première, et une troisième à la seconde, jusqu'à ce qu'on perde les eaux de vue ; on n'entend plus alors dans ses concavités qu'un bruit sourd qui annonce des cataractes plus profondes encore.

Près de Vallon, petit bourg sur l'Ardèche, se trouvent des grottes célèbres par la variété de leurs stalactites. On ne parvient qu'avec beaucoup de difficulté sur la montagne où est située leur entrée. On voit au-dessus de cette entrée une roche coupée à pic : c'est l'énorme carrière horizontale de pierres calcaires grisâtres, qui sert de toit à la grotte souterraine, dans laquelle on ne peut pénétrer qu'en se traînant l'espace de quelques toises. L'ouverture s'agrandit ensuite tout à coup, et, à l'aide des flambeaux un majestueux corridor s'offre devant vous, et paraît s'étendre à perte de vue.

Le pont de l'Arc, qui traverse l'Ardèche, est un pont naturel formé d'un seul roc de 60 mètres de long sur 30 mètres de hauteur. Le pont de la Beaume, composé de grands prismes basaltiques et le cratère de Saint-Léger, qui exhale de l'acide carbonique, attirent également l'un et l'autre l'attention des voyageurs. Dans l'Hérault, près de Ganges, est la Grotte des Demoiselles ou des Fées qui offre un grand et étonnant spectacle. Elle est située dans un bois aux environs de Ganges, où il y en a plusieurs autres moins intéressantes que celle dont nous allons donner la description. Le peuple, qui l'appelle la *Bauma de las Doumaisellas*, en raconte mille merveilles. Des voyageurs, munis d'échelles de cordes, de flambeaux, de vivres, etc., partirent le 7 juin 1780 pour visiter cette curiosité souterraine, et arrivèrent à la cime du roc escarpé. L'ouverture, en forme d'entonnoir, a environ 6 mètres 50 centimètres de diamètre et 10 de pro-

Digitized by Google

fondeur ; cette ouverture est ombragée de plantes, d'arbres, de vigne sauvage.

« Une corde tendue et accrochée à un rocher nous permit, dit M. Soulavie, de descendre, en nous y tenant fortement, jusqu'à l'endroit où l'on fit tomber une échelle de bois qui se trouva assez solidement établie ; cette difficulté vaincue, nous nous sommes trouvés à l'entrée de la première salle ; cette entrée va en descendant ; elle est couverte de capillaires ; à droite est une espèce d'antre qui ne mène pas loin.

« En face se voient quatre magnifiques piliers ayant la figure de palmiers alignés, et formant galerie ; ces piliers peuvent avoir 10 mètres de haut, et sont déjà des stalactites ; ce qu'ils offrent de plus singulier, c'est qu'ils ne touchent point à la voûte, qui est parfaitement unie, et qu'ils sont plus larges par en haut que par en bas, ce qui n'est pas la forme ordinaire des stalactites, qui tiennent à la terre. »

Dans cette première salle, séparée en deux par ces piliers, les voyageurs allumèrent des flambeaux, renonçant à la clarté du jour pour longtemps ; ils entrèrent dans une seconde salle ; on y pénètre en descendant par un passage fort étroit, où le corps ne peut aller que de côté ; cette descente est d'environ 6 mètres 70 centimètres. Cette seconde salle est immense ; à gauche en entrant, on voit un rideau de congélation d'une hauteur qu'on ne peut mesurer, parsemé de brillants, plissé avec grâce et touchant la terre de sa pointe, comme s'il avait été drapé par un artiste habile. Des cascades pétrifiées, brillantes comme l'émail ; d'autres jaunâtres, qui semblent tomber en vagues amoncelées ; plusieurs colonnes, les unes tronquées, d'autres en obélisques ; la voûte chargée de festons et de lances, les unes transparentes comme du verre, les autres blanches comme l'albâtre, etc. ; l'assemblage de ces objets nouveaux, le silence, l'obscurité de cette vaste caverne, remplirent nos voyageurs d'effroi et d'admiration.

En continuant sur la gauche, on trouve une troisième salle assez large, et surtout fort longue ; sa forme est celle d'une galerie tournante ; on y marche assez longtemps, et l'on s'arrête pour entrer sous une petite voûte écrasée où l'on ne peut marcher que courbé ; on appelle cette voûte le Four, à cause de sa forme ronde et basse. Ce four a deux issues ; les congélations y sont blanches, grenues, et ressemblent à s'y méprendre à des dragées de toutes les formes.

On laisse sur la droite un second four moins curieux, et l'on entre dans une salle assez grande, où l'on ne voit autre chose que des rochers renversés, brisés, roulés, suspendus, qui annoncent des convulsions violentes dans le sein de la terre ; tout est triste, lugubre dans cette caverne, et l'on en sort promptement, dans la crainte de voir se détacher une de ces énormes pierres, qui souvent semblent menacer votre tête.

Ces salles souterraines étaient connues dans le pays. Les voyageurs voulurent pousser plus loin leurs découvertes ; ils arrivèrent enfin à un passage étroit, où l'on ne peut avancer qu'en rampant. Ce trou conduit à une petite pièce où peuvent tenir une douzaine de personnes. Derrière trois petits piliers, se trouve un réservoir dont l'eau était sale et bourbeuse. Des chauves-souris habitaient ce réduit, où l'on voit des cristallisations en forme de plantes blanches et brillantes, et qui contrastaient avec le fond noir sur lequel elles se dessinaient. Cette salle est ouverte par le côté opposé à son entrée. Par cette ouver-

Digitized by Google

ture on apercevait un espace dont l'œil ne pouvait saisir l'étendue, et pour pénétrer dans cette profondeur, un rocher taillé à pic, de 16 mètres, formait le premier escalier à descendre ; une pierre jetée dans ce précipice horrible mettait un temps assez considérable dans sa chute ; on l'entendait sauter et rouler de rocher en rocher, puis on ne l'entendait plus.

Nos voyageurs, d'abord intimidés par l'horreur de cet abîme, puis encouragés par l'espoir d'une découverte, affrontèrent le danger, et tentèrent de s'y laisser couler par une échelle de corde ; leurs tentatives furent longues, pénibles et très-périlleuses. Mais sentant que les moyens leur manquaient, que leurs machines étaient insuffisantes, ils abandonnèrent leur expédition et la remirent à un autre voyage.

Le 15 juillet suivant, ils vinrent en plus grand nombre, munis de tous les outils, instruments, vivres, dont le premier voyage leur avait fait sentir la nécessité. Enfin, arrivés au lieu où ils avaient été arrêtés dans le premier voyage, après avoir longtemps marché sur un plan incliné, le pied tout à fait en dehors, les genoux gênés par le rocher, et ayant derrière eux un précipice ; après s'être laissés glisser le long des cordes et le long d'une pièce de bois ; enfin, après des travaux et des dangers multipliés, ils se trouvent dans une vaste salle dont le sol est affermi. A chaque pas, des stalactites de toutes les formes, des congélations bizarres ou régulières, blanches comme la neige, dures comme le marbre, les étonnent et les ravissent d'admiration : d'abord c'est un autel blanc comme la plus belle porcelaine, haut de 1 mètre, d'un ovale parfait, avec des marches régulières ; plus loin, quatre colonnes torses jaunâtres, mais transparentes en plusieurs endroits ; leur grosseur est telle que quatre hommes ne peuvent les embrasser ; leur hauteur ne peut s'estimer ; nous avons supposé, disent les voyageurs, qu'elles touchaient à la voûte, mais nous n'avons pu nous en assurer.

Cette salle est ronde ; on pourrait la comparer à une vaste basilique, entourée de chapelles plus ou moins élevées. Les voyageurs l'ont jugée grande à peu près comme la moitié de Ganges. Le milieu est un dôme dont l'élévation est d'environ 100 mètres. Dans plusieurs autres petites salles qui sont adjacentes, la terre est noire, et on y enfonce ; il en est une remarquable qui, ayant un pilier au milieu, ressemble parfaitement à une salle de manége. « Nous étions entourés, dit M. Soulavie, d'une quantité si prodigieuse d'objets, qu'elle nous plongeait dans une admiration muette et stupide. Entre autres, un obélisque aussi haut qu'un rocher, terminé en aiguille, parfaitement rond, de couleur roussâtre, ciselé dans toute son élévation et dans les proportions les plus exactes ; des masses aussi grosses que des églises, tantôt en forme de cascades, tantôt imitant des nuages, des piliers brisés en toutes directions ; des choux-fleurs, des dragées, tout ce que le hasard peut assembler de combinaisons variées..... Une tête de mort fut le seul objet qui troubla notre ivresse ; nous fûmes très-embarrassés de concevoir par où cet être malheureux avait pu pénétrer dans cette grotte, puisque nous n'y étions entrés qu'en faisant jouer la mine... Nous conclûmes que l'eau qui inonde ce souterrain tous les hivers avait apporté avec elle cette tête...

« Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale, posée sur un piédestal, représentant une femme qui tient deux enfants. Ce morceau serait

Digitized by Google

digne du plus grand souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservait la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement, et sans nous faire la moindre illusion. Cette statue de femme se voyait de plusieurs endroits; ce n'était point un effet de l'imagination : la ressemblance frappa les paysans qui nous accompagnaient ; ce ne fut qu'un même cri, qu'une même admiration. Un entre autres s'écria, séduit par tout ce qui l'entourait : *Qu'on m'apporte du pain, je reste ici un mois.*

« Partout dans ce vaste souterrain on voit des franges, des rideaux, des baldaquins, des enduits d'émail et de cristal, des dentelles, des rubans si délicatement travaillés, qu'il faut savoir que jamais homme n'a pénétré dans ces profondeurs, pour croire que ce ne sont pas les ouvrages d'un artiste... Le spath calcaire qui se trouve dans cette grotte est de la plus belle espèce, et doit produire un albâtre précieux. »

Les voyageurs admirèrent aussi un portique qui leur parut avoir 12 mètres de haut sur 6 de large. Derrière on apercevait deux files de stalactites alignées qui forment une galerie dont ce portique est l'entrée. Ce fut près de ce lieu, et au plus profond de la grotte, que les voyageurs, après avoir dîné, placèrent une bouteille bien scellée, renfermant le procès-verbal de leur descente, et une boîte de fer-blanc contenant leurs noms. Près du portique, ils attachèrent aussi une plaque de plomb où les mêmes noms étaient gravés. Enfin, après douze heures et demie passées tant dans cette salle que dans celles qui sont adjacentes, nos voyageurs, avertis surtout par les flambeaux qui finissaient, pensèrent à sortir de ces antres profonds. Le chemin, en montant, leur parut moins difficile et moins dangereux ; d'ailleurs, les fiches de fer qu'ils avaient posées et les autres travaux qu'ils avaient exécutés pour leur descente, facilitèrent beaucoup leur sortie.

Il y a encore dans les environs de Ganges quelques grottes curieuses, mais qui le sont bien moins que celle des Fées. On remarque celle qui se trouve sur le chemin même de Saint-Basile à Ganges, dans une vigne ; tout y est blanc, transparent, cristallisé, parsemé de brillants ; elle n'est point humide. On y voit des morceaux délicatement travaillés, un vaste bassin, et un précipice qui la termine.

On ne saurait quitter le Languedoc sans parler de la foire de Beaucaire, des mines de houille d'Alais, et surtout du pont du Gard, placé près de Remoulins, magnifique aqueduc romain qui servait à conduire les eaux de la fontaine d'Aure à la naumachie de l'ancienne *Nemausus*. Composé de trois rangs d'arcades, il occupe une étendue de 200 mètres et s'élève à la hauteur de 53 mètres.

Perpignan, capitale de l'ancien Roussillon, conquête récente de nos rois sur les Espagnols et aujourd'hui chef-lieu des Pyrénées-Orientales, offre à la curiosité du voyageur l'église Saint-Jean, la citadelle et le Castellot. Mont-Louis, situé dans le même département, est la ville de France la plus élevée au-dessus du niveau de la mer.

L'ancien comté de Foix forme maintenant le département de l'Ariége. Foix, son chef-lieu, était la résidence des comtes de ce nom. Ses marbres, ses fers, ses forges, lui donnent un vif intérêt. C'est à Tarascon, dans ce département, que la tradition place le triomphe de sainte Marthe, sœur de Marie-Madeleine, sur la Tarasque, sorte de gargouille ou de dragon qui désolait le pays. Tous les

Digitized by Google

ans on célèbre en grande pompe, dans la ville, la fête de cette délivrance, et une énorme gargouille en bois et en carton, qu'une jeune fille tire avec une écharpe, rappelle la façon divine dont ce monstre fut vaincu.

En traversant les chaînes de montagnes de la Lozère et du Vivarais, pour parcourir les départements du sud-est, la Provence est la première province qui s'offre à nous ; les départements qu'elle a formés sont les Basses-Alpes, les Bouches-du-Rhône et le Var. Digne, chef-lieu des Basses-Alpes, est assis au milieu des montagnes et a des eaux thermales dans ses environs. A Colmars, il existe une fontaine intermittente d'où l'eau coule de sept en sept minutes.

Le Var a pour chef-lieu Draguignan, dont les environs délicieux sont justement renommés. Fréjus (*forum Julii*) était une grande et belle ville au temps de César et d'Auguste, mais son port a été comblé par les atterrissements. C'est dans ce département, c'est à Cannes que Napoléon débarqua en 1815, lorsqu'il quitta l'île d'Elbe. Toulon, l'un de nos ports militaires les plus importants, est une ville fort ancienne, antérieure à Jésus-Christ de douze siècles, selon les uns, de quatre suivant les autres, et qui fut fortifiée par Charles-Quint. Elle a, du côté de la mer, des fortifications qui la rendent imprenable par la force seule; le côté de la terre est aussi très-fort. Le port est accompagné d'un magnifique arsenal, muni de tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'équipement des vaisseaux; la salle des voiles est immense, et la corderie, bâtie en pierre de taille, a plus de 600 mètres de longueur. Aux îles d'Hyères, voisines de Toulon, on a établi une sorte de jardin d'essai pour acclimater des plantes étrangères. On y cultive avec succès le bambou et la canne à sucre.

Aix, jadis capitale de la Provence, est maintenant une sous-préfecture des Bouches-du-Rhône ; elle possède dans le baptistère de sa cathédrale un ancien temple d'Apollon. A 4 kilomètres d'Aix est le romantique vallon du Tholonet, où se dressent encore des ruines romaines. Marseille est assurément la reine du midi, et c'est aussi probablement une des plus anciennes villes qui existent en France. On fait remonter sa fondation à environ 600 ans avant l'ère vulgaire, et on l'attribue à une colonie de Phocéens. Elle devint, presque dès son origine, une des plus commerçantes de l'Occident. Il s'y forma par la suite une des trois plus fameuses académies du monde, et elle fut à cet égard la rivale de Rhodes et d'Athènes. Son commerce a été considérable dans tous les temps. Son port est un des plus sûrs et des plus fréquentés de l'Europe. Il n'est pas assez profond pour recevoir des vaisseaux de ligne, mais il peut contenir jusqu'à neuf mille navires marchands. La ville se divise en vieille et en neuve. La première est construite sur le penchant très-rapide de la montagne, et est coupée de rues étroites, bordées de chétives maisons. La ville neuve, au contraire, réunit les agréments d'un sol uni et de rues régulières. Elle est séparée de la vieille ville par une longue rue, dont le Cours forme une partie. Depuis la conquête d'Alger, Marseille est le port le plus actif de France. Le produit de ses douanes dépasse 30,000,000 fr. Aussi a-t-on établi un nouveau port, appelé Dieudonné, et qui a été pris sur la rade.

Les environs de Marseille sont plus riants, plus singuliers que beaux. On y découvre une infinité de petites maisons appelées *bastides*, dont le nombre, dit-on, monte jusqu'à cinq mille, et fait illusion au voyageur, qui croit découvrir une ville sans bornes.

Digitized by Google

Le climat de la Provence est très-varié; la partie méridionale, qui forme la côte maritime, est aride et brûlante, les chaleurs y durent longtemps; la partie montagneuse et septentrionale est froide et humide, les pluies y sont presque continuelles même en été, où les orages deviennent très-fréquents. Entre ces deux extrémités est une contrée plus tempérée et plus fertile. On peut ajouter à cette singulière variété du climat, qu'en Provence les quatre saisons se trouvent dans le même temps. Pendant qu'on moissonne sur la côte maritime, on sème des grains dans la contrée des montagnes; et pendant que celle-là vendange, celle-ci moissonne : d'après cela, on voit qu'il est possible à des personnes aisées, en changeant à propos de demeure, de se procurer un printemps perpétuel.

Les vents contribuent beaucoup à varier la température. Celui du sud-est produit les effets les plus singuliers sur les habitants de la basse Provence; il relâche les fibres, éteint le feu de l'imagination, répand dans l'esprit la tristesse et la stupeur, et dans les facultés corporelles une lassitude insurmontable; les oiseaux ne chantent plus, il règne dans les campagnes un morne silence, et tout est dans l'engourdissement. Le vent le plus fréquent et le plus impétueux est celui du nord-ouest, que dans le pays on appelle *mistral*.

La Provence ne recueille presque jamais assez de blé pour sa consommation; mais indépendamment de ses vins et de ses pêcheries, elle a des productions analogues à son climat, telles que les citrons, les oranges, les grenades, et surtout les olives. Ces derniers fruits donnent une huile très-délicate, et la meilleure pour la table. Elle a aussi de belles plantations de mûriers, et nourrit beaucoup de vers à soie.

Ses principales rivières sont la Durance, le Var et le Gardon.

Les traits les plus saillants du caractère des Provençaux sont la vivacité et la jactance; ils aiment beaucoup à se vanter, c'est là un des principaux défauts de tous nos Français du Midi, défaut d'ailleurs qui ne nuit à personne, et qui souvent inspire l'envie de mériter les louanges que l'on se donne. Une imagination vive a dans tous les temps distingué les Provençaux; leurs troubadours ont eu beaucoup de réputation. La conversation d'un Provençal est en général animée, soutenue de métaphores et de traits saillants, que l'accent du pays rend plus piquants encore. La langue provençale a de la grâce dans la bouche d'une femme aimable, de l'énergie dans celle de l'homme instruit, et de la rudesse dans celle du paysan. Ce dernier est en Provence plus spirituel et moins lourd que dans tout le reste de la France. « Il débite si bien sa raison, dit un ancien écrivain, que l'on croirait que quelque habile homme, nourri parmi les affaires, l'a instruit en cette sorte. Ils sont tous, ajoute le même auteur, grands faiseurs de chansons, avec lesquelles ils passent bien souvent leurs fougues quand il leur arrive quelque trouble. »

Le Dauphiné, contigu à la Provence, a formé les Hautes-Alpes, la Drôme et l'Isère.

Ses principales villes sont Grenoble, Vienne, Gap, Embrun, Briançon et Valence. Le Dauphiné a quelques endroits très-fertiles en blé, vin, olives, pastel; il donne de la couperose, de la soie, du cristal et du fer. Les montagnes abondent en simples et en gibier de toute espèce; on y trouve beaucoup de fontaines minérales. Mais la plus grande partie du terrain est stérile, ce qui oblige les

Digitized by Google

habitants d'aller, pendant plusieurs mois de l'année, travailler dans d'autres provinces pour subsister et payer leurs impositions.

Gap est le chef-lieu des Hautes-Alpes ; sa cathédrale contient le mausolée du connétable de Lesdiguières. Au milieu du lac de Pelhotiers voisin de cette ville, se voit une petite île flottante connue sous le nom de Pré qui tremble. A Briançon, ville frontière et fortifiée, il existe, sur la Durance, un pont d'une seule arche d'environ 40 mètres. Le fort de l'Infernet est à 2,458 mètres au-dessus de la mer.

Valence, chef-lieu de la Drôme, offre à la curiosité des voyageurs le monument de Pie VI, sculpté par Canova, et qui décore sa cathédrale. Grenoble, chef-lieu de l'Isère, est renommé pour ses gants et ses liqueurs. A 5 ou 6 kilomètres de la ville, sur la rive gauche du Drac, se voient les grottes de Sassenage, sorte de souterrain étroit creusé par un torrent dans l'intérieur d'une montagne calcaire, et plus loin, à gauche de la route de Lyon, la fameuse Grande Chartreuse, bâtie par saint Bruno en 1084, et où se voit encore l'ermitage de son pieux fondateur. Il existe près de Saint-Barthélemi une fontaine ardente, d'où s'échappe un gaz qui s'enflamme lorsqu'on approche une bougie.

Le Comtat-Venaissin, qui forme maintenant le département de Vaucluse, appartenait au pape avant la révolution. Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, l'avait, en 1348, vendu au saint-siége pour la somme de 80,000 florins, que l'on prétend, avec assez de raison, n'avoir jamais été payée. Jeanne, d'ailleurs, était mineure et n'avait pas droit de vendre sans le consentement des états. La vente était donc nulle, aucun pape ne prouva jamais le contraire. La France, devenue libre, a repris ses droits sur cette partie d'elle-même. Le sol de ce département est pierreux, sec et convenable à la vigne ; aussi les vins qu'il produit sont-ils recherchés. Les mûriers, les lauriers y viennent très-bien, et y sont très-répandus. Ce département produit de belles soies, des laines, du safran et de la garance. Avignon était la capitale du Comtat, et est aujourd'hui le chef-lieu du département. Sa situation est fort belle. Elle a, au couchant, le Rhône qui coule le long de ses murailles ; l'impétuosité de ce fleuve est modérée par de beaux quais qui forment, entre la ville et le Rhône, une promenade très-agréable. Rien n'est plus beau et plus riant que ses environs ; mais le lieu le plus remarquable, celui que les voyageurs ne manquent jamais de visiter, c'est la fontaine de Vaucluse. Elle nous rappelle les amours de Pétrarque et de Laure, et fait désirer de relire les vers tendres et harmonieux que le poëte italien a consacrés à sa gloire.

Cette fontaine est à 16 kilomètres d'Avignon, et le chemin qui y conduit coupe une des plus belles plaines du Comtat. On arrive à un vallon au-dessus duquel s'élève, en forme de fer à cheval, une montagne de pierres vives. Pour parvenir jusqu'au pied du rocher, très-élevé et presque taillé à pic, d'où jaillit la fontaine, il faut monter par un chemin étroit et pierreux. Bientôt on aperçoit un antre assez profond, et que son obscurité rend effrayant à la vue. Si l'eau est basse, on peut y entrer ; alors on y voit deux grandes cavernes, dont la première a plus de 20 mètres de haut sous l'arc qui en forme l'entrée ; l'autre, qui semble avoir 35 mètres de large et presque autant de profondeur, n'a qu'environ 6 mètres d'élévation. C'est vers le milieu de cette voûte que s'élève, sans jets et sans bouillons, dans un bassin ovale d'environ 6 mètres de diamètre,

Digitized by Google

la source abondante de la rivière de Sorgues, qui porte bateau presque en sortant du rocher. Dans son état ordinaire, l'eau de cette source s'échappe par des conduits souterrains, arrive tranquillement jusqu'à son lit; mais après de grandes pluies, elle s'élève au-dessus d'une espèce de môle placé devant l'antre, y forme un bassin dont la surface est unie comme une glace; ensuite elle se précipite avec grand bruit à travers les débris de rochers, les blanchit de son écume; enfin, ayant heurté les nombreux obstacles qui arrêtent son impétuosité, elle va couler paisiblement, non loin de là, dans un lit commode. Son eau est extrêmement claire, mais crue, pesante et indigeste.

Orange, l'une des villes du département de Vaucluse, remarquable par un bel arc de triomphe romain, fut la capitale d'une principauté de ce nom qui appartenait à la maison de Nassau. C'est de cette maison, on le sait, que sont sortis les libérateurs de la Hollande, et plus tard les rois d'Angleterre.

Entre le Dauphiné et la Franche-Comté se trouvait intercalée une portion de l'ancienne Bourgogne dont on a fait le département de l'Ain. Bourg, son chef-lieu, offre à l'intérêt du voyageur l'église de Notre-Dame de Brou, construite par Marguerite de Valois, et remarquable par ses vitraux et ses mausolées; Bourg est la patrie de Jérôme de Lalande. Trévoux, également dans l'Ain, fut célèbre par le journal des jésuites qui lutta si chaudement contre les encyclopédistes et, par un rapprochement singulier, de l'autre côté de la frontière, est Ferney, retraite où Voltaire préparait ses élucubrations philosophiques. A Bellegarde, près Nantua, se voient la chute et la perte du Rhône qui, après s'être engouffré sous un rocher, ressort à un kilomètre de là et reprend majestueusement son cours impétueux.

Le Doubs dont Besançon est le chef-lieu, la Haute-Saône où Vesoul tient le même rang, et le Jura dont le chef-lieu est Lons-le-Saulnier, forment l'ancienne Franche-Comté. Le Jura est l'avant-scène des Alpes; le département auquel il a donné son nom se trouve divisé dans sa longueur par trois bandes ou lisières très-marquées, mais obliques et de largeur inégale entre elles. Au couchant, la basse plaine, large de 12 kilomètres; ensuite le premier degré des monts, qui s'élève subitement comme un mur, et forme un plateau de 16 kilomètres de large; enfin la montagne qui n'est qu'une série sans fin de cimes et de vallées, et qui forme au levant une lisière à peu près aussi large que les deux premières ensemble. En s'avançant vers ce département quand on vient de Paris, vous avez la richesse agricole et les belles forêts de chênes dans la basse plaine, et le vignoble régnant dans toute la longueur de la côte rapide qui monte au premier degré. Sur le premier plateau, l'agriculture décroissante, les forêts chétives d'arbres communs, et les cimes couvertes de buis. Plus loin le tapis épais et sombre des noires forêts de sapins, et les hautes cimes couvertes de neige six mois de l'année. Le climat varie suivant les hauteurs. Dans la basse plaine, il est humide en tout temps, et, dans la belle saison, chaud et malsain; il est sec et doux sur la côte, et se refroidit à mesure que l'on monte; il est à peine supportable sur les plus hauts sommets.

Lons-le-Saulnier, qui est assez peu étendu, et ne contient qu'environ 8,000 habitants, est dans le fond d'un bassin large d'une demi-lieue, et dont les bords, si l'on peut les appeler ainsi, sont tapissés de vignes qui produisent d'excellent vin. Cette ville est l'entrepôt du commerce du Jura pour Lyon et pour

Digitized by Google

l'intérieur de la France. Les bois, les fers, les cuirs et les fromages y sont des objets d'un négoce assez important ; mais sa principale richesse consiste dans le sel que l'on extrait de l'eau des sources salées. Ces sources et les travaux établis pour la dessiccation du sel méritent que nous nous arrêtions un instant à les examiner.

« C'est à l'angle septentrional que se trouve le puits très-remarquable des Salines ; il est creux de 20 mètres, large de 5 mètres environ ; il est de forme carrée et toujours plein, quoique sans cesse on y puise ; et c'est de l'eau salée naturellement qu'il contient. Un tournant, mû par un courant d'eau douce, fait mouvoir quatre pompes qui tirent sans discontinuation celle du puits ; cette eau salée se verse dans un auget de bois, en forme de canal, qui la porte à l'établissement des Salines, lequel est à 2 kilomètres de là ; et l'eau douce qui a mis la mécanique en jeu fait aussi la même route pour aller mouvoir encore d'autres tournants, à la saline même, afin d'élever sous le toit d'un bâtiment très-haut l'eau salée qu'elle vient déjà de tirer d'un trou très-profond..... Outre ce puits salé, que la ville même renferme, il y en a plusieurs autres dans la basse plaine, dont les eaux sont également conduites aux salines.....

« Dans la confection du sel, nous avons deux opérations principales à connaître : la graduation, et la cuite ou dessiccation .... Chacune a ses bâtiments distincts ; c'est la graduation qui précède, commençons par ce qui la concerne.

« Figurez-vous un bâtiment sans murailles, une halle, un hangar couvert de tous côtés, long de 660 mètres, large de 12 mètres, et haut de plus de 13 mètres sous le toit, qui s'élève encore de 3 mètres : il semble qu'on n'ait voulu qu'élever en l'air ce toit immense par sa longueur ; des piliers de bois en forme de potence s'élèvent pour le soutenir de chaque côté, et de 2 mètres en 2 mètres à la naissance du toit est un plancher ; dans le bas, les piliers se trouvent liés, comme en haut, par des poutres transversales qui portent une auge ou bassin immense en bois. Cette auge ou bassin n'a que 50 centimètres de profondeur ; mais il a, comme le bâtiment, 12 mètres de large en toute sa longueur ; il a parfaitement l'air d'un canal très-long et très-droit, où l'on aurait voulu mettre à couvert les voyageurs par le plancher et la toiture que les piliers supportent.

« Tout cela se tient, est d'une pièce, et ne porte point à terre..... Sur quoi est-ce placé ? sur de petits murs de 2 mètres de haut, fort solidement bâtis, qui traversent la largeur du bâtiment, et qui, sur toute la longueur, se répètent de 2 en 2 mètres, de même que les piliers ou potences. On passe à volonté entre les petits murs sous le bâtiment, dont l'élévation n'a pour but que d'en aérer toute la boiserie, d'empêcher la pourriture du long canal de bois et d'en faciliter les réparations.

« Tout l'intervalle qui sépare l'auge ou canal du plancher qui est au ras du toit, se remplit du haut en bas de fagots d'épines noires symétriquement arrangés et modérément pressés..... Ces épines forment un massif de 13 mètres de haut, et ce massif devient un vrai filtre à travers lequel on va voir passer l'eau salée.

« Des pompes mises en mouvement par un courant factice d'eau douce élèvent l'eau salée jusqu'au haut du bâtiment sous le toit ; là, des augets posés horizontalement sur le plancher la reçoivent, la portent également dans toute la longueur de l'édifice, et la font dégorger de partout avec une parfaite égalité.

Digitized by Google

Cette eau salée se répand alors sur le massif d'épines, descend au travers, est sans cesse arrêtée par les brindilles, et se subdivise sans cesse à mesure qu'elle descend ; elle étend à l'infini sa surface, se présente des milliers de fois au courant libre de l'air, en serpentant longuement dans la masse épineuse, et se repose enfin par gouttes dans le long canal de bois qui est au bas.

« Le but de cette filtration est de faire évaporer la plus grande quantité d'eau qu'il est possible, afin que ce qui en reste soit chargé de plus de sel, et que la dessiccation s'opère plus facilement.

« ..... L'eau se trouvant à la graduation requise, le travail de l'ébullition et de la dessiccation va commencer. Un autre édifice, ordinaire par sa structure, mais également immense par ses dimensions, renferme les magasins et les ateliers ; sa largeur est de 27 mètres, et c'est sur le sens de la largeur que sont établies les chaudières, vases monstrueux, qui ne sont point en rond comme les chaudières communes ; elles forment un carré long, ayant 7 mètres de largeur sur une longueur de 13 mètres, avec une profondeur seulement de 50 centimètres... Ce sont, quand *elles travaillent*, des étangs ignés où l'eau bout sans cesse avec force, s'évapore avec rapidité, s'épaissit à vue d'œil, et laisse enfin totalement à sec, et sous sa forme candie, le sel qui ne saurait s'élever dans l'évaporation, et qu'on retire par masses assez solides pour avoir besoin ensuite d'être réduit en grains.

« Ces vastes chaudières, composées de feuilles de tôle, sont assises par les bords sur des murailles qui les soutiennent tout autour, excepté d'un côté pour aller mettre le feu dessous. » (*Voyage dans le Jura*, par M. Lequinio.)

Les cuites se relèvent toutes les vingt-quatre heures, et de chacune on retire 9,000 kilogrammes pesant de sel, qui se débite en partie dans le département et les départements voisins ; le reste s'envoie en Suisse.

Ces salines nous conduisent à dire un mot de Salins, dans le même département, également renommé par des salines d'où il a tiré son nom. Cette petite ville, ancienne et mal bâtie, est placée le long d'une pente, au fond d'une gorge qui n'a pour ainsi dire que la largeur nécessaire au passage de la petite rivière de la Furieuse, qui l'arrose. Des montagnes qui paraissent avoir au moins 400 mètres de hauteur perpendiculaire, et dont la côte est extrêmement rapide, enveloppent la ville et la tiennent comme cachée dans le fond d'une longue boîte.

Au fond de cette gorge, où Salins même est bâti, un grand nombre de sources salées coulent à côté même de sources d'eau douce. Des voûtes considérables couvrent ces sources et tout le travail souterrain. On descend jusqu'au fond par des escaliers aussi faciles que ceux des édifices ordinaires. La rivière longe tout l'établissement, et coule à près de 3 mètres au-dessus du sol des voûtes ; un filet d'eau s'extrait de cette rivière et s'introduit sous les voûtes mêmes, pour donner le mouvement aux différentes machines. Cet atelier souterrain peut avoir 300 mètres de long sur environ 100 de large. On ne peut ici employer l'air avec autant d'avantage qu'à Lons-le-Saulnier ; on a recours au feu pour opérer la dessiccation.

Après Lons et Salins, importants par leurs salines, il ne faut pas oublier de visiter Saint-Claude. Il est bâti à mi-côte entre trois montagnes qui s'élèvent encore de 300 mètres au-dessus, le pressent entre leurs flancs, et semblent le

Digitized by Google

menacer perpétuellement de l'engloutir. Cette position l'a toujours empêché de s'agrandir autant que ses ressources commerciales et l'industrie de ses habitants auraient pu le permettre. Saint-Claude envoie dans toute la France et même à l'étranger les écritoires de corne et de buis, les tabatières de racine, et tous les ouvrages auxquels s'emploie le bois. Elle avait aussi de grandes papeteries et beaucoup de mécaniques à eau, que l'incendie de 1798 a consumées. Cet incendie a détruit une grande partie de la ville ; c'est ce qui arrive de loin en loin aux bourgs et aux villages de ces cantons, dont les maisons ne sont couvertes que de petites planches de sapin très-minces et fort sèches. Il ne faut là-dessus qu'une étincelle pour produire l'incendie le plus violent.

Le caractère et les mœurs des habitants du Jura ne sont pas tout à fait ceux de leurs voisins. « Dans le Jura, dit un voyageur déjà cité, les hommes ont assez généralement de l'esprit et surtout une extrême prudence ; ils sont froids sans être nonchalants. Une sorte d'égoïsme, peut-être l'effet du climat, les a soustraits à l'empire des passions impétueuses, si contraire au bonheur de soi-même et des autres. En général, ils font un grand cas de la supériorité de leur sexe, et n'aiment point ces petits soins minutieux qui composent ce qu'on nomme la galanterie. Ils sont amis des lois qui flattent cette supériorité des mâles, et le fils aîné, même dans les campagnes, absorbe la majeure partie de la prédilection paternelle ; ils parlent avec plaisir du droit de substitution des terres aux mâles, et de l'usage de doter les filles en argent. Voilà ce qu'on peut regarder comme universel dans le département.

« Dans les villes, ils sont amis de la vie douce, on pourrait même dire inoccupée... Ils aiment beaucoup la table, mais surtout le jeu, comme affaire d'intérêt...

« Les Jurassiens, en général, sont robustes et de stature élevée... Les femmes ne sont pas proportionnellement aussi grandes, et souvent elles sont affligées de goîtres. Il n'y a ni état, ni éducation, ni soin, qui en préservent dans les localités où cette difformité se rencontre. Plusieurs hommes ont aussi cette difformité du cou, et j'y ai vu des chiens en porter de même... Au loin, ajoute le voyageur, on croit que le goître est une difformité endémique des montagnes ; cela n'est pas ainsi dans le Jura : ce goître ne s'y voit que sur la lisière des bois, et spécialement à Lons-le-Saulnier et à Salins. Je ne crois pas en avoir vu dans les montagnes les plus élevées. »

Dans plusieurs parties de la montagne, la neige, en hiver, s'élève aussi haut que les toits ; la porte des habitations demeure scellée pendant plusieurs mois, et c'est par la cheminée que l'on sort. On marche par-dessus la neige avec de larges patins plats, façonnés en forme de semelles de souliers, et armés de crochets de tous les côtés, afin d'empêcher qu'on ne glisse. Si l'on sent que la neige est assez raffermie, on y creuse une voûte, et on ouvre, par-dessous, une route à la chaumière. On pense bien que les promenades ne sont pas très-multipliées, et qu'elles doivent être commandées par de pressants besoins. Pour que l'on puisse passer, ainsi renfermé, toute la rude saison, le pain est cuit d'avance, comme dans les vaisseaux qui partent pour un long voyage. Ce pain est fait de farine d'avoine, mais on n'y met pas de son ; il a la forme et la grosseur d'une pomme et la dureté du biscuit des marins. Quand il est trempé, il renfle beau-

Digitized by Google

coup ; un seul suffit au dîner d'un homme. De la vache salée, fumée et conservée dans la cheminée, quelque peu de lard salé, fumé et conservé de même ; du plus mauvais fromage, formé par le dépôt du petit-lait rebouilli, quand on en a retiré le bon fromage pour la vente ; le peu de lait que donnent les vaches pendant l'hiver, quelque peu de mauvais beurre ou d'huile de navette, et de la boisson aigre, faite avec des prunelles de haie, des pommes sauvages, du genièvre et de l'eau : tels sont les aliments dont ces familles se nourrissent pendant la durée de leur retraite forcée.

Les occupations alors consistent assez généralement à façonner le bois de buis ou de sapin, à en faire des cuillères, des boîtes, etc.

Dans le Jura on trouve beaucoup d'habitations isolées, et dans quelques-uns des cantons les plus élevés on a établi des chalets, qui sont les habitations des bergers et des troupeaux pendant l'été : par ce mot de chalais ou chalet, on entend indifféremment dans le pays ou la maison ou le troupeau. Les hommes seuls vont habiter ces chalets pendant quatre mois : c'est la saison des herbes et des fromages, le temps où la neige ne couvre point la terre, depuis le 1er juin jusqu'à la Saint-Denis, qui est le 9 octobre. Le nombre des hommes est proportionné à celui des vaches ; on en met ordinairement un par quinze ou vingt bêtes. Outre les bergers, il y a, par quatre-vingts vaches, un faiseur de fromages, qu'on appelle *fruitier ;* chaque fruitier a un marmiton, qui porte le nom de *gigue :* voilà la population des chalets. Les bergers n'ont que le soin de garder et traire les vaches. Les fruitiers cuisent et salent les fromages, les gigues fendent le bois et apprêtent la nourriture.

Avant de quitter la France, nous devons parler de la Corse, l'une des cinq grandes îles de la Méditerranée, qui forme aujourd'hui un seul département, dont le chef-lieu est Ajaccio.

Cette île appartenait depuis 1144 aux Génois, qui l'avaient prise sur les Sarrasins. Les Corses se soulevèrent contre eux en 1730. N'ayant pu les réduire, les Génois cédèrent leurs prétentions sur ce peuple aux Français, qui soumirent cette île en 1769, et l'ont toujours possédée depuis cette époque. Ajaccio est une ville assez bien bâtie, avec un bon port défendu par une citadelle. Ses habitants sont les plus polis de l'île. Le plus beau titre de gloire d'Ajaccio, c'est d'avoir donné le jour à Napoléon Bonaparte. Sur la côte orientale de l'île est Bastia, dont le port est assez bon, mais il n'y peut entrer que de petits bâtiments. Ses rues sont étroites et ses maisons assez mal bâties ; sa population est d'environ 13,000 âmes.

La Corse est située au nord de la Sardaigne, dont elle est séparée par le détroit de Bonifacio. Le milieu n'offre que des montagnes ; les plaines se voient sur les côtes. Sa superficie est de 874,745 hectares, dont 79,000 sont couverts de forêts. Entre les arbres résineux qu'on trouve dans ces forêts, le pin de Corse et le pin Laricio sont remarquables par leur belle venue et l'excellence de leur bois, particulièrement le dernier. Beaucoup d'espèces animales sont plus petites en Corse que sur notre continent. L'homme lui-même est plus petit, et le Corse originaire, de la grande stature, ne passe guère 1 mètre 65 centimètres de haut. Le terroir est assez bon, mais la paresse des habitants le laisse en friche ; il leur suffit de recueillir de quoi vivre, le reste ne les inquiète nullement. Leur manière de défricher est même aussi funeste que leur paresse : ils brûlent un can-

Digitized by Google

ton de bois ou de bruyères, y sèment, recueillent et l'abandonnent. Au surplus, ce ne sont pas eux qui font ces travaux, mais des habitants des côtes d'Italie, qu'ils désignent sous le nom général de Lucquois.

Naturellement, le Corse est vif, intrépide, adroit et spirituel, mais, comme nous disions, paresseux de corps et d'esprit. Agir et réfléchir, sont deux peines qu'il ne prend jamais qu'à la dernière extrémité. La culture, la bergerie, la chasse et la pêche sont ses seules occupations ; et il ne s'y livre qu'autant qu'il le faut pour s'empêcher de mourir de faim et de froid. Sa paresse lui fait donc borner ses soins au plus étroit nécessaire, suivant la condition où il est né.

Les Corses sont divisés en peuplades, et chaque famille a son chef. Le peuple, en général, selon eux, se divise en *gentilshommes*, en *caporaux*, en *citoyens*, en *plébéiens* et en *étrangers*. Ces derniers sont méprisés dans l'île. La caste caporale est composée de familles qui, par la considération qu'elles retirent de leur alliance, de leur clientèle, de leurs propriétés, possèdent effectivement la magistrature des *prièves* ou cantons où elles sont établies, et font prendre ou quitter les armes à volonté aux habitants de ces cantons.

Dans sa demeure, cette demeure patriarcale si paisible en apparence, le Corse passe ses neuf mois d'oisiveté à patiner ses armes, à jouer aux cartes ou aux osselets, et à racler un violon à deux cordes. Son ambition est d'avoir une nombreuse postérité. Sa demeure ne présente rien de superflu pour lui, rien de commode pour nous : rarement des fenêtres, jamais de cheminées ; le feu est au milieu d'une pièce. Au-dessus du feu est une claie servant à sécher les châtaignes et à boucaner la viande. Autour de ce feu, pendant l'hiver, sont les pieds de toute la famille, qui, la nuit, dort habillée, armée en temps de guerre, nue et sans chemise en temps de paix ; quelques peaux de mouton garnies de leur laine ; quelques panetières de peau de chèvre débourrée, mais non mégie ; quelques outres de bouc, dont une est destinée à pétrir le pain ou la galette, et à broyer les olives quand on fait de l'huile ; quelques nippes de femme vendues par les Génois ; une serpe, une escopette, une giberne à ceinturon, un ou deux pistolets, un baril défoncé, une ou deux gourdes, un ou deux vases de terre, une marmite de cuivre, un long couteau à gaine, terminé en carrelet ; enfin, une petite boîte d'onguent gris, ou de staphisaigre : tel est, pour l'ordinaire, le ménage d'un Corse.

Les bergers ou plutôt les pâtres corses sont un peuple de nomades dispersés sur la surface de l'île, sans autre but que d'exister, sans autres règles que leurs convenances. Propriétaires ou gardiens de leurs troupeaux, ils errent l'été sur leurs montagnes, l'hiver dans les plaines et les vallons, tantôt seuls, tantôt plusieurs, mais toujours accompagnés de leurs familles ; ils construisent des cabanes, les abandonnent pour en construire d'autres, sèment quelquefois un peu de blé et d'orge à l'endroit où ils se trouvent, mangent des châtaignes ou du gibier, boivent du lait, et font des fromages qu'ils envoient vendre à la ville.

Leur habillement ordinaire consiste en un casaquin noirâtre, une brayette et des beillards de même couleur, le tout en poil de chèvre ou en laine de mouton, d'une étoffe filée ou tissée par la famille, mais sans avoir été cardée ; un petit bonnet noir et pointu en velours de Gênes, avec des agréments ; un

Digitized by Google

manteau à capuchon, très-épais, tissé de même, ou plutôt cardé dans la famille, et souvent sans couture, une chaussure de peau écrue de porc ou de sanglier, faite par le Corse lui-même, ou bien une paire de souliers de pacotille génoise, qu'il ressemelle au besoin. Plusieurs de ceux qui habitent auprès des villes substituent une veste, une culotte et des guêtres de même étoffe, au casaquin, à la brayette et aux beillards. Aux environs de Bastia, la plupart ont un chapeau, mais sans déroger au bonnet de velours noir, qu'ils réservent pour le dimanche, et auquel le plébéien porte beaucoup de vénération, parce que les deux premières castes s'en décoraient anciennement par un privilége exclusif. Les femmes, qui, dans ce pays, sont les esclaves des hommes, sont un peu mieux mises, mais aussi pauvrement. A Bastia, le costume suit le torrent des grandes villes, et tient beaucoup de celui des Italiens.

Jamais un Corse ne sort sans ses armes dont il a le plus grand soin : c'est sa parure et sa sûreté. Sa ceinture est garnie de pistolets et d'un poignard, et ces armes ne lui sont point inutiles ; souvent les peuplades, ou les familles, sont en guerre. Une humeur vindicative, ou plutôt une coutume barbare, asservit, jusqu'au dernier des parents, toute une famille à venger la mort d'un des siens sur l'un des membres de celle du meurtrier : c'est ce qu'ils appellent la *vendetta*. Tant que cette terrible représaille n'a pas eu lieu, la famille lésée se regarde comme dans la honte. C'est en vain qu'on a voulu faire disparaître ce barbare point d'honneur, qui fait des Corses un peuple malheureux et méfiant : jusqu'à présent tous les efforts ont été inutiles ; c'est le fruit d'une longue anarchie. Un peuple livré à lui-même et sans lois ne connaît plus que celle du talion, qui lui paraît la plus naturelle.

LA SUISSE

Enclavée entre la France, l'Allemagne et l'Italie, et presque tout entière assise entre les hauts sommets des Alpes, la Suisse est semblable à une coupe d'où s'écoulent quatre fleuves qui arrosent les plus belles contrées de l'Europe. Vers le nord s'élance le Rhin, dont le cours féconde la Bavière et l'Alsace, la Prusse méridionale, puis la Hollande, et qui finit à la mer d'Allemagne ; à l'est, le Danube, qui traverse toute l'Autriche et s'ouvre une route vers la mer Noire ; au sud est le Pô, le plus grand et presque le seul grand fleuve de l'Italie, qui se jette dans l'Adriatique ; au sud-ouest, le Rhône, qui baigne la France et se verse dans la Méditerranée.

Depuis la Vattay, dans le canton de Vaud, jusqu'à Martinsbruck, chez les Grisons, la Suisse a 30 myriamètres de longueur. De Chiasso, dans le Tésin, jusqu'à Ober-Bargen, au nord de Schaffouse, elle compte 20 myriamètres de largeur.

Digitized by Google

Avant 1798, la Suisse formait une confédération composée, en premier lieu, de treize cantons régis les uns démocratiquement, les autres par une aristocratie; en second lieu, de sujets ou vassaux, pays dépendant de ces cantons; enfin, d'alliés qui faisaient cause commune avec eux. Depuis les traités de 1815, de nouvelles divisions, un nouveau pacte fédéral ont changé la position et le gouvernement de la république helvétique. Aujourd'hui, vingt-deux cantons la composent; une diète, qui réside à tour de rôle deux ans de suite à Zurich, à Berne et à Lucerne, manie le pouvoir exécutif. Le président de la diète a le titre de landamman. Chaque canton y est représenté et y vote pour une voix; il a en outre son administration particulière, et pour ainsi dire municipale, dont la forme est partout plus ou moins démocratique. Les cantons où est née la liberté suisse, ceux qui, par leur lutte contre l'Autriche d'abord et la Bourgogne ensuite, ont conquis l'indépendance nationale, sont précisément ceux qu'on appelle les petits cantons.

Schwitz, qui a donné son nom à la Suisse, Uri, patrie de Guillaume Tell, Unterwald et Lucerne, forment comme les quatre rives du lac des Waldstaetter, où se voient encore Kussnacht et la chapelle du héros d'Altorf, et le Rutli, où Stauffacher, Melchtal et Walter Furst jurèrent la délivrance du pays. C'est dans le canton de Schwitz que s'élève, au sein des montagnes, la belle abbaye d'Einsiedlen, où une image miraculeuse de la Vierge attire tous les ans de quinze à vingt mille pèlerins.

Unterwald n'a pas de ville importante; Stanz n'est qu'un gros bourg, mais Stanz peut montrer encore au voyageur la maison d'Arnold de Winckelried, et non loin de là Sachseln, où sont déposés les restes de Nicolas de Flue.

Altorf, du canton d'Uri, est une petite ville d'environ 1,500 âmes, mais elle offre en spectacle aux étrangers une tour ornée de peintures, élevée en l'honneur de Guillaume Tell, et une fontaine, à la place même où, dit-on, sa flèche abattit la pomme de dessus la tête de son fils. Sur la route qui mène d'Altorf en Italie par le Saint-Gothard, existait autrefois le fameux pont du Diable; aujourd'hui il est remplacé par un autre, beaucoup plus sûr et plus remarquable; mais l'ancien subsiste encore comme monument national.

Lucerne est situé à l'issue de la Reuss, rivière qui se jette dans le lac des Waldstaetter. Ses maisons sont anciennes et ses rues étroites, mais sa position est charmante, et le voyageur peut y visiter, outre le plan en relief de la Suisse relevé par le général Pfyffer, trois ponts en bois ornés de peintures, et le lion colossal sculpté dans la montagne, en l'honneur des Suisses tués aux Tuileries, le 10 août 1792.

Ces petits cantons, tous catholiques, tous de mœurs pures et guerrières, exploitent leurs bois et leurs troupeaux, mais sont peu commerçants.

Les cantons de Soleure, Argovie, Thurgovie, Fribourg, Zug, Glaris, Appenzell, ceux du Valais et de Saint-Gall, sont surtout agricoles; leurs magnifiques pâturages font la source de leur bien-être. Soleure, cependant, fait quelque peu de coutellerie. Fribourg, bâti sur un rocher que baigne la Sarine, est remarquable par sa cathédrale, son orgue si justement admiré, et son audacieux pont suspendu. C'est dans le canton de Fribourg que se trouve Gruyères, petite ville renommée par le commerce des fromages qui portent son nom. C'est dans ses environs qu'on les fait. On comprend cependant aussi sous le nom de fromages

Digitized by Google

de Gruyères ceux qui viennent des provinces de Gessenay et du haut et bas Simmenthal. On les contrefait en Franche-Comté, en Lorraine, en Savoie et en Dauphiné. Mais, quoique bons et fabriqués par des Suisses mêmes, ils n'approchent pas de ceux de Gruyères; ce qui provient probablement de la différence des pâturages.

Les bords de la Sarine offrent au voyageur une curiosité digne de l'arrêter un moment; c'est la grotte de la Madeleine, singulier ermitage taillé dans le roc par un seul ermite, qui y a travaillé vingt-cinq ans, et est mort en 1707. Cet ermitage est composé d'une chapelle, d'une salle qui a 28 pas de long sur 12 de large, et sur une hauteur de plus de 6 mètres, d'un cabinet, d'une cuisine, d'une cave et d'autres appartements.

Signalons en passant dans le Valais : Sion, sa capitale, qui est une ville fort ancienne; Albinen, village situé sur une roche escarpée, où l'on ne parvient qu'en gravissant huit énormes échelles posées les unes au-dessus des autres; la belle cascade de la Pissevache et la route du grand Saint-Bernard, qui commence à Martigny, route par laquelle Annibal et Napoléon pénétrèrent en Italie à travers tant de périls et à de si grands intervalles, et dont l'hospice reçoit maintenant annuellement plus de dix mille voyageurs. Signalons aussi, dans le canton de Saint-Gall, la vallée de la Tamina, rivière dont la source et la cascade font de cette sombre et verdoyante vallée une des plus agrestes de la Suisse; dans Glaris, le Martinslosch (le Trou de Martin), grand trou rond creusé par la nature dans la montagne de Falzaber.

Saint-Gall et Frauenfeld, capitale du canton de Thurgovie, ont l'une et l'autre d'importantes fabriques, la première, de toiles fines et de mousselines, qui s'exportent jusqu'en Souabe; la seconde, de soieries. Aarau est aussi assez industrieuse et se distingue par l'activité de ses presses. C'est dans le canton d'Argovie que s'élèvent, près de Schinznach, les ruines du château de Habsbourg, où prit naissance la puissante maison d'Autriche. Glaris fabrique des indiennes et des draps; ses habitants naissent colporteurs. Schaffouse est une ville d'environ 7,000 âmes, appuyée sur le Rhin, industrieuse et florissante. Dans ses environs se trouve Laufen; de l'un des balcons de ce château on voit le Rhin, large déjà de 150 mètres, se précipiter de 20 à 25 mètres de hauteur avec un immense bruit. Non loin est l'abbaye de Rheinau. Le canton de Neufchâtel est tout à l'industrie; il est la patrie de mécaniciens célèbres, entre autres de Pierre et Henri Droz. L'horlogerie s'y travaille jusqu'au sommet des montagnes. Bellinzona, capitale du Tessin, est une ville commerçante. Lugano, situé sur le lac de Côme, est pour l'Italie ce que Bruxelles est pour la France, un atelier de contrefaçons.

Le canton de Bâle est fertile en blé et en vin; il a aussi de belles prairies et de bons pâturages, mais ses manufactures sont le principal élément de sa prospérité. Bâle est la plus grande ville de Suisse, riche de ses fabriques de soieries, rubans, toiles, gants, etc.; vivifiée par le Rhin qui la coupe en deux parties et par le chemin de fer qui la rattache à Strasbourg, elle jouit d'un commerce considérable. Dans le canton des Grisons, dont la capitale est Coire, ville petite mais commerçante, sont la belle vallée de l'Engadine et la célèbre *Via-Mala*, qui commence non loin du confluent de l'Albula et du Rhin. C'est une gorge étroite qui s'étend entre Thusis et Zellis, et qui, dans certains endroits, n'a que

Digitized by Google

quelques mètres de large, bien qu'elle longe un abîme d'une effrayante profondeur. On y passe trois ponts d'une grande hardiesse, surtout le second, qui est à près de 160 mètres au-dessus du Rhin. Les cantons de Berne, de Zurich, de Vaud et de Genève sont de fertiles territoires et leurs villes sont riches : Berne, par ses produits agricoles, ses vins, ses chanvres, ses blés et ses bestiaux ; Zurich, par ses ateliers de soieries ; Lausanne, par ses vignobles et sa librairie ; Genève, par son orfévrerie et son horlogerie, qui fournit le monde entier.

Les environs de Lausanne sont délicieux et semés d'élégantes habitations. Coppet, retraite de madame de Staël, Vevey et plusieurs autres villages jetés sur les bords du lac de Genève, sont envahis par les étrangers. Zurich, patrie de Salomon Gesner, et qu'on appelle l'*Athènes allemande* de la Suisse, Genève, dont on a fait l'*Athènes française*, sont situées l'une et l'autre à l'extrémité de deux grands lacs qui portent leur nom. Leur position est également riante et favorable au commerce ; mais, sous ce dernier point de vue, Genève, placée sur la route du Simplon, de la Savoie et de la France, a un avantage marqué. Genève formait autrefois un État séparé de la Suisse, puis elle fut réunie à la France, puis, en 1815, on forma pour elle un canton avec des portions de territoire enlevées au pays de Gex et à la Savoie, et elle se réunit à la Suisse, dont elle est assurément l'une des villes les plus éclairées et les plus opulentes. Ses environs sont admirables, et du sommet du mont Salève, auquel est presque adossée la ville, vous pouvez embrasser du regard tout le lac Léman, le mont Blanc avec ses glaciers éternels, et la Savoie jusqu'au lac d'Annecy.

La Suisse, on le voit par ce rapide aperçu, n'a pas, eu égard à son étendue, un grand nombre de villes importantes ; mais, en revanche, on rencontre partout dans ses vallons, et jusqu'au sommet de ses montagnes, des villages brillants d'aisance et de propreté, de bonnes auberges, des habitations de plaisance et des maisons isolées qu'on nomme chalets, dans le genre de ceux que nous avons signalés dans le Jura.

La population de la Suisse peut s'élever à près de 2 millions d'habitants. C'est un peuple brave, hardi, industrieux, remarquable par sa fidélité et par son attachement à la liberté de son pays. Comme les anciens Romains, les Suisses sont endurcis aux fatigues de la guerre et à celles de l'agriculture. Une simplicité de mœurs générale, une franchise ouverte et naturelle, un esprit de liberté que rien ne peut détruire, voilà les traits qui caractérisent les habitants de la Suisse. C'est, en général, une nation très-éclairée. Le bas peuple y est beaucoup moins ignorant que dans les autres pays. Les personnes qui jouissent d'une certaine aisance, des personnes du peuple même, ont beaucoup de goût pour la littérature. En entrant dans ce pays, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'air de contentement et de satisfaction qui est peint sur la physionomie des habitants ; il est frappé de la propreté qui règne en toutes choses. Les jeunes gens sont accoutumés de bonne heure aux exercices militaires, tels que la course, la lutte, la chasse, et le tir au fusil ou à la carabine.

Le catholicisme et le calvinisme se partagent la Suisse. Le catholicisme est professé par les cantons de Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Appenzell intérieur, Tessin et Valais, et par la majorité de ceux de Fribourg, de Soleure et de Saint-Gall. Tous les autres cantons, c'est-à-dire les douze vingtièmes de la Suisse, sont calvinistes, à une faible minorité près.

Digitized by Google

La langue n'est pas la même non plus dans toute la république : les Suisses qui avoisinent la France parlent un mauvais français, et ceux qui habitent les frontières de l'Italie font usage d'un latin et d'un italien corrompus ; mais la langue allemande est celle qui domine en Suisse. Les écrivains de ce pays ont produit dans cette langue d'excellents ouvrages, qui rivalisent avec ceux qu'on doit aux meilleures plumes de la Saxe. Toute l'Europe connaît et admire les poésies délicates de Salomon Gesner. La belle ode de Haller sur les Alpes a été traduite dans toutes les langues où l'on fait cas des productions de l'esprit et du génie. Plusieurs autres excellents poëtes ont illustré la littérature des Suisses. Ce pays a aussi fourni sa part des savants et des philosophes qui, dans ces derniers siècles, ont si rapidement avancé les progrès des lumières. Plusieurs sociétés savantes se sont formées. Le gouvernement a également fondé des institutions pour l'enseignement des lettres et des sciences. L'université de Bâle, dont l'origine remonte à 1455, a un jardin de botanique très-curieux, et qui contient les plantes exotiques les mieux choisies. Près de la bibliothèque, dans laquelle on trouve quelques manuscrits intéressants, est un muséum qui renferme une grande quantité de curiosités naturelles et artificielles, et un nombre assez considérable de médailles et de peintures. Dans les cabinets d'Érasme et d'Amerbach, qui font aussi partie de cette université, on voit au moins vingt tableaux originaux de Holbein. Les autres universités qui, dans le fait, ne sont pour la plupart que des colléges privilégiés, sont celles de Berne, Lausanne, Zurich et Genève.

Mais la nature est bien autrement riche que les arts et les sciences dans ce pays de montagnes.

« Là, dit le comte Dandolo, nous retracerons, suivant notre coutume, quelques-uns des tableaux les plus frappants que nous ont donnés les voyageurs. Les chutes d'eau sont celles qui attirent d'abord l'attention. Celles qu'on voit sur les différentes montagnes sont en si grand nombre qu'on ne peut en faire l'énumération. Le seul mont Saint-Gothard présente des cataractes presque à cent pas de distance l'une de l'autre. Les cantons d'Uri, de Glaris, du Valais en offrent d'autres non moins remarquables. Mais la plus belle, que nous n'avons fait qu'indiquer plus haut, est la cararacte du Rhin à Laufen. La cascade, vue de face, se trouve partagée en trois chutes très-considérables, par deux rochers saillants et isolés qui s'élèvent entre mille bouillons d'eaux écumantes. Le mouvement de ces eaux est prodigieux par la hauteur de la chute, par leur grand volume, et par les différentes inégalités des rochers, qui, en multipliant les chutes, occasionnent des groupes de cascades entassées les unes sur les autres ; elles s'élèvent, se joignent, se séparent, et changent de forme avec une telle rapidité, que l'œil n'en peut saisir aucune. Les rochers saillants du milieu de la cataracte ont des formes singulières : ils sont minces par le bas, plus gros et plus renflés par le haut, couverts d'arbres et d'arbrisseaux ; sur la droite de la cascade, un groupe de fabriques paraît borner le tableau. Ce sont des fourneaux, des fonderies, des moulins, des usines entourées de charpentes, de canaux et de roues, qui font jaillir les eaux de tous côtés. Des arbres, des rochers, un coteau de vignes, des montagnes boisées par derrière, surmontent ces fabriques. Dans le fond, une montagne aride, en procurant un repos à l'œil, par son ton bleuâtre et vaporeux, fait valoir la blancheur et le brillant des eaux,

Digitized by Google

dont la vue devient insoutenable quand la lumière du soleil s'y réfléchit. Sur la gauche de la cascade, une montagne rapide s'élève très-haut, elle est couverte de différents arbres; les eaux semblent s'élancer de son pied. Le château de Laufen est sur le sommet de cette montagne ; c'est un groupe de maisons et de quelques tours, ceint d'une muraille crénelée. Ce château fait un fort bel effet par son heureuse position. Devant la cascade est un beau et large bassin, où les eaux tournent et reviennent sur elles-mêmes : elles semblent chercher à multiplier leur cours et quitter à regret ce bassin. Sur le devant, en deçà du Rhin, une très-grosse tour, accompagnée de quelques magasins, forme le premier plan. Des barques de pêcheurs de saumons, des transports de marchandises par eau, rendent ce tableau animé et vivant. Il n'est pas vrai que le château de Laufen soit dans un tremblement continuel, comme on l'a dit et écrit ; il faudrait pour cela que la montagne tremblât aussi. »

Il n'y a guère de pays en Europe qui possède autant de lacs que la Suisse. On en peut compter cinq grands, ceux de Constance, de Genève, de Zurich, de Lucerne et de Neufchâtel ; neuf médiocres, ceux de Lugano, de Wallenstadt, de Zug, de Thoun, de Brienz, de Morat, de Bienne, de Hallweil et de Sempach, et un grand nombre de petits. Dans les lieux où d'un côté un terrain élevé, de l'autre un banc de rochers, s'opposaient à l'écoulement des eaux, il s'est formé des lacs ; on en trouve jusqu'au pied des glaciers et entre les plus hautes cimes des Alpes ; leur étendue varie dans la même proportion que celle des vallons ; les lacs les plus grands sont situés dans le voisinage des plaines ou d'un pays ouvert. Ils se terminent presque généralement à l'extrémité supérieure où les eaux y entrent, dans des marais formés par le dépôt des rivières et des sources; de nouveaux dépôts les augmentent, et l'industrie les fertilise successivement. Les lacs les plus élevés sont entièrement glacés pendant une partie de l'année, et même tous les lacs de la Suisse sont plus ou moins sujets à être pris par la glace dans les hivers rigoureux. Mais presque tous les lacs ont une rivière ou un ruisseau qui en sort.

La Suisse contient aussi un grand nombre de glaciers de diverses espèces. Il y en a qui non-seulement ne se fondent jamais, mais qui croissent même à mesure qu'il tombe de nouvelle neige, au point qu'ils s'étendent peu à peu en long et en large, et ruinent les pays limitrophes. Les plus hauts monts, qui renferment les glaciers, sont vers le midi, surtout aux frontières de la Savoie, du Milanais et du Tyrol ; ceux de la partie septentrionale n'ont pas à beaucoup près autant de hauteur, et ne sont pas ensevelis sous des neiges qui ne fondent jamais. La description des glaciers de Chamouny, que nous donnerons à propos de la Savoie, suffira pour faire connaître tous les glaciers des Alpes. Il y a en Suisse nombre de fontaines qui ne jaillissent que pendant un temps : on les appelle fontaines de mai, parce que c'est dans ce mois qu'elles commencent à couler ; elles cessent en septembre. Le cours réglé de ces eaux n'a rien de surprenant : la neige qui couvre les montagnes ne commence pas à fondre avant le mois de mai, et elle est gelée de nouveau vers la mi-septembre. La plupart de ces fontaines jaillissent tout à coup et avec un bruit effrayant. Les fontaines journalières coulent à peu près comme celles de mai ; elles coulent lorsque les eaux contenues dans leurs réservoirs sont à la hauteur des canaux qui les con-

Digitized by Google

duisent au dehors. Le froid de la nuit, suspendant ou diminuant la fonte des neiges, peut suspendre le cours de ces eaux.

Parmi les singularités de la nature qu'offre la Suisse, on ne doit pas oublier les cavernes et les souterrains. En plusieurs districts du canton de Glaris, on découvre des trous et des cavernes dont la profondeur, presque perpendiculaire, est telle que si l'on y jette une pierre, on entend pendant plusieurs minutes la répercussion d'un bruit souterrain, qui finit comme si la pierre tombait dans l'eau.

Près de l'Aigle on voit une saline, appelée le Fondement, qui a de vastes souterrains creusés dans le roc. Une roue d'environ 12 mètres de diamètre, placée dans l'intérieur de la montagne à une profondeur étonnante, fait monter l'eau au-dessus par une ouverture de 1,318 mètres de profondeur, du fond de laquelle on peut en plein jour voir briller les étoiles; une galerie horizontale de 1,380 mètres y conduit du pied de la montagne.

L'ITALIE

ÉTATS SARDES

Le royaume de Sardaigne comprend l'ancien duché de Savoie, moins quelques portions de territoire cédées au canton de Genève ; la principauté de Piémont, les duchés d'Aoste et de Montferrat, la seigneurie de Verceil, les marquisats de Saluces et d'Yvrée, les comtés de Nice et d'Asti, quelques provinces de l'ancien Milanais, le duché de Gênes, l'île de Capraja et celle de Sardaigne. Voilà ce que l'ont fait le congrès de Vienne et le démembrement de nos conquêtes en Italie.

C'est, en général, une bonne et industrieuse contrée, nourrissant près de 4 millions d'habitants, gens économes, laborieux, bons soldats, et qui ne peuvent manquer de se développer utilement, si un gouvernement paternel continue de se prêter avec intelligence et sagesse au développemnnt raisonnable des institutions et au bien-être matériel de ceux que la Providence lui a confiés. La Savoie confine à la Suisse ; comme la Suisse, c'est un pays montagneux, entrecoupé de vallées profondes et de sommets sublimes ; le mont Blanc lui appartient, c'est la peindre en un mot. Aussi, nulle part ne serait-il plus à propos de donner une idée de ces Alpes gigantesques, qui font de la Suisse et de la Savoie un pays de merveilles. Nous empruntons sur ce sujet quelques détails à M. de Saussure ; peut-être pourrions-nous prendre ailleurs des descriptions plus fraîches de date et de style, mais nous n'en saurions rencontrer qui aient été faites avec plus de conscience et d'étude.

« Ces grandes chaînes, dit-il, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'atmosphère, semblent être le laboratoire de la nature et le réservoir dont elle tire les biens et les maux qu'elle répand sur la terre; les fleuves qui l'arrosent et les torrents qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent et les orages

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUISSESSE ITALIENS

Digitized by Google

Digitized by Google

qui la désolent. Tous les phénomènes de la physique générale s'y présentent avec une grandeur et une majesté dont les habitants des plaines n'ont aucune idée ; l'action des vents et celle de l'électricité aérienne s'y exercent avec une force étonnante ; les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, et souvent il voit naître sous ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines, tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui, et qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur et serein. De grands spectacles de tout genre varient à chaque instant la scène : ici un torrent se précipite du haut d'un rocher, forme des nappes et des cascades qui se résolvent en pluie et présentent aux spectateurs de doubles et triples arcs-en-ciel qui suivent ses pas et changent de place avec lui. Là, des avalanches [1] de neige s'élancent avec une rapidité comparable à celle de la foudre, traversant et sillonnant des forêts, en fauchant les plus grands arbres à fleur de terre avec un fracas plus terrible que celui du tonnerre. Plus loin de grands espaces hérissés de glaces éternelles donnent l'idée d'une mer subitement congelée, dans l'instant même où les aquilons soufflaient ses flots ; et à côté de ces glaces, au milieu de ces objets effrayants, des réduits délicieux, des prairies riantes exhalant le parfum de mille fleurs aussi rares que belles et salutaires, présentent la douce image du printemps dans un climat fortuné, et offrent au botaniste les plus riches moissons. »

Un des lieux les plus curieux de la Savoie est la vallée de Chamouny ou Chamonix. Un étroit défilé en permet l'entrée : « C'est sur les rochers qui la bordent que croissent les plantes vraiment alpines que l'on a le plaisir de rencontrer... J'aime, dit notre voyageur, à revoir, au commencement du printemps

[1] Les avalanges, avalanches ou lavanges, sont produites par les neiges amoncelées par leur chute naturelle, ou transportées par les vents en haut des montagnes rapides. Quand la quantité de neige a augmenté au point qu'elle est comme suspendue sur ces sommets, elle s'écroule, tombe et se précipite dans les fonds. Différentes causes produisent ces chutes de neige.

Le grand froid qui resserre la neige la réduit en poussière fine ou en très-petits glaçons, les prive des points d'adhérence qu'ils avaient entre eux, ou avec les corps sur lesquels la neige a été attachée ; c'est dans cet état que nous la voyons voltiger, et transporter par les vents comme de la poussière ; les parties en sont si dures et si anguleuses, qu'elles excitent sur la peau des picotements qui deviennent à la fin douloureux par la continuité, pour peu qu'elle soit chassée par le vent, qui devient d'autant plus violent sur les hautes montagnes, que les gorges et les vallons le resserrent et lui donnent une direction constante. La prodigieuse quantité de neige transportée forme des tourbillons qui obscurcissent le ciel, étouffent les hommes et les animaux qui sont ensevelis sous elle. Il n'y a point d'autres moyens de prévenir cette sorte d'avalanches, que de se jeter promptement derrière quelque grosse pierre ou autre abri, pour laisser passer cet ouragan ; ou de se jeter la face contre terre en se ménageant avec les mains de l'espace pour conserver la liberté de la respiration. On se dégage aisément de cette neige, qui est légère et n'a point d'adhérence. On peut comparer ces avalanches au transport subit des sables dans les plaines de l'Afrique. Dans les montagnes, cette neige comble les fonds et les vallées.

L'humidité, la fonte des neiges au printemps, occasionnent la seconde espèce d'avalanches, qui est la plus commune, et qui produit des effets plus terribles et plus violents. La neige fond plus en dessous qu'en dessus : ayant perdu ses points de contact, si elle est sur un plan incliné et rapide, elle glisse, entraine avec elle celle qui est au-dessous de proche en proche ; la vitesse s'accélère par la pente ; la force augmente par le poids qui s'accroit ; l'humidité de la neige la fait peloter et tasser ; le tout forme une masse énorme, qui a assez de force et de solidité pour renverser tous les obstacles qu'elle rencontre dans son chemin. Les arbres les plus forts sont rompus, brisés, transportés ; les plus grosses masses de roches, entrainées ; des maisons solides et bien bâties, détruites ; des terrains entiers sont déplacés, tout est accablé et couvert par ces amas prodigieux.

Digitized by Google

qui m'appelle dans les Alpes, le *rhododendron ferrugineum ;* cet arbrisseau charmant, dont les rameaux toujours verts sont couronnés de fleurs purpurines qui exhalent une odeur aussi douce que leur couleur est fine ; l'auricule des Alpes, qui a gagné dans nos jardins des couleurs plus riches, mais qui n'y a plus la suavité du parfum qu'elle répand sur les rochers, etc. Ce ne sont pas les plantes seules qui donnent à cette route un caractère alpestre : les rochers primitifs sur lesquels elle passe ; l'Arve, serrée dans un passage étroit et profond, son écume que l'on voit blanchir au travers des cimes des sapins qui sont fort au-dessous des pieds des voyageurs ; et, de l'autre côté, un rocher noir, taillé presque à pic, teint çà et là de couleurs métalliques, et portant de place en place, comme sur des étagères, de grands sapins dont le vert obscur contraste avec la blancheur des bouleaux : tels sont les objets qui caractérisent l'avenue de Chamouny... En sortant de ce défilé étroit et sauvage on entre dans la vallée, dont l'aspect au contraire est infiniment doux et riant. Le fond, en forme de berceau, est couvert de prairies, au milieu desquelles passe le chemin, bordé de petites palissades. On découvre successivement les différents glaciers qui descendent dans cette vallée. On ne voit d'abord que celui de Taconay, qui est presque suspendu sur la pente rapide d'une petite ravine dont il occupe le fond. Mais bientôt les yeux se fixent sur celui des Buissons, qu'on voit descendre du haut des sommités voisines du mont Blanc ; ses glaces, d'une blancheur éblouissante, dressées en forme de hautes pyramides, font un effet étonnant au milieu des forêts de sapins qu'elles traversent et qu'elles surpassent. On voit enfin de loin le grand glacier des Bois, qui en descendant se recourbe contre la vallée de Chamouny ; on distingue ses murs de glaces qui dominent des rocs jaunes taillés à pic.

« Ces glaciers majestueux, séparés par des forêts, couronnés par des rocs de granit d'une hauteur étonnante, qui sont taillés en forme de grands obélisques, et entremêlés de neiges et de glaces, présentent un des plus grands et des plus singuliers spectacles qu'il soit possible d'imaginer. L'air pur et frais qu'on respire, si différent de l'air étouffé des vallées de Sallanches et de Servoz, la belle culture de la vallée, les jolis hameaux que l'on rencontre à chaque pas, donnent, par un beau jour, l'idée d'un monde nouveau, d'une espèce de paradis terrestre renfermé par une divinité bienfaisante dans l'enceinte de ces montagnes. Quelquefois de grands éclats, semblables à des coups de tonnerre, et suivis, comme eux, par de longs roulements, interrompent cette rêverie, causent une espèce d'effroi quand on ignore leur cause, et montrent, quand on la connaît, combien est grande la masse de glaçons dont la chute produit un si terrible fracas...

« Je reconnais, continue M. de Saussure, deux genres de glaciers bien distincts, et auxquels on peut rapporter toutes leurs variétés, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Les uns sont renfermés dans des vallées plus ou moins profondes, qui, bien que très-élevées, sont cependant dominées par des montagnes encore plus hautes ; les autres ne sont point renfermés dans des vallées, mais étendus sur les pentes des hautes sommités.

« Les glaciers de la première classe, ceux qui sont renfermés dans le fond des hautes vallées, sont les plus considérables, tant pour l'étendue que pour la profondeur. On en voit dans les Alpes, dont la longueur est de plusieurs kilomètres ; celui des Bois, dans la vallée de Chamouny, a près de 20 kilomètres, sans aucune interruption, sur une largeur variable, mais qui, vers le haut, est de

Digitized by Google

plus de 4 kilomètres... L'épaisseur de la glace varie : dans le même glacier des Bois, je l'ai trouvée communément de 26 à 33 mètres ; mais on comprend que, partout où il se rencontre des creux ou des enfoncements, cette profondeur doit être beaucoup plus grande. On dit avoir trouvé des épaisseurs de glace de plus de 200 mètres ; et, quoique je ne l'aie pas vu, je n'ai pas cependant de peine à le croire.

« Ces grandes vallées de glaces ont communément leur fond plus profond ou moins incliné. Partout où sa pente est rapide, les glaces, entraînées par leur poids et inégalement soutenues par le fond raboteux qui les porte, se divisent en grandes tranches transversales, séparées par de profondes crevasses. Ces glaçons ainsi divisés, quelquefois même soulevés par la pression de ceux qui les suivent, présentent de grands et beaux accidents, des formes bizarres de pyramides, de tours, de grandes crêtes percées, etc. Mais partout où le fond est horizontal, ou du moins incliné en pente douce, la surface de la glace est aussi à peu près uniforme ; les crevasses y sont rares, et pour l'ordinaire assez étroites.

« Il ne faut point se figurer que ces glaces offrent une surface glissante comme celle des fossés et des lacs ; elle est au contraire rude, grenue, et l'on ne risque de glisser que dans les endroits où cette surface a une pente très-rapide. Sa substance même est très-poreuse, et nulle part on ne voit de grands morceaux transparents et exempts de bulles, ce qui fait croire qu'elle n'est formée que par la congélation de la neige imbibée d'eau...

« Tous les grands glaciers ont à leur extrémité inférieure, et le long de leurs bords, de grands amas de sables et de débris provenant des écoulements des montagnes qui les produisent... Les paysans de Chamouny donnent le nom de *moraines* à ces monceaux de débris... Ces sables et ces pierres s'arrêtent quelquefois sur les glaces, et y forment des bancs ou entassements étendus.

« Au-dessus du glacier des Bois est le Montanvert, de 856 mètres au-dessus de la vallée, et de 1,908 au-dessus de la mer. Il est au pied de l'aiguille des Charmos.

« En montant au Montanvert, on a toujours sous ses pieds la vue de la vallée de Chamouny, de l'Arve qui l'arrose dans toute sa longueur, d'une foule de villages et de hameaux entourés d'arbres et de champs bien cultivés. Au moment où l'on arrive au Montanvert la scène change, et au lieu de cette riante et fertile vallée, on se trouve presque au bord d'un précipice, dont le fond est une vallée beaucoup plus large et plus étendue, remplie de neige et de glace, et bordée de montagnes colossales, qui étonnent par leur hauteur et leurs formes, et qui effrayent par leur stérilité et leurs escarpements. C'est de leur extrémité inférieure que sort le torrent de l'Arveiron...

« Entre les montagnes qui dominent le glacier des Bois, celle qui fixe le plus les regards de l'observateur, est un grand obélisque de granit, qui est en face du Montanvert, de l'autre côté du glacier : on le nomme l'*Aiguille du Dru ;* et en effet sa forme arrondie et excessivement élancée lui donne plus de ressemblance avec une aiguille qu'avec un obélisque ; ses côtés semblent polis comme un ouvrage de l'art ; on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignes très-nettement tranchées... La hauteur de ce pic, au-dessus de la vallée de Chamouny, est de 2,844 mètres. Il est absolument inaccessible dans toute sa hauteur ; ainsi on est réduit à l'observer avec le télescope.

« Lorsque l'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et que l'on

Digitized by Google

s'est rassasié, si jamais on peut l'être, du grand spectacle que présentent le glacier et les montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide entre des rhododendrons, des mélèzes, des airelles, jusqu'au bord du glacier... Au bas de la pente, on trouve la moraine. De là on passe sur le glacier même ; et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut s'avancer au moins jusqu'à trois ou quatre cents pas pour s'en faire une idée juste. Du Montanvert, par exemple, on n'en distingue point les détails ; ses inégalités ne semblent être que les ondulations arrondies de la mer après l'orage; mais quand on est au milieu du glacier, ces ondes paraissent des montagnes, et leurs intervalles semblent être des vallées entre ces montagnes. Il faut d'ailleurs parcourir un peu le glacier pour voir ses beaux accidents, ses larges et profondes crevasses, ses grandes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau, renfermée dans des murs transparents de couleur d'aigue-marine; ses ruisseaux, d'une eau vive et claire, qui coulent dans des canaux de glace, et qui viennent se précipiter et former des cascades dans des abîmes également de glace...

« Après avoir traversé le glacier, je remontai vers le pied de l'aiguille du Dru et me reposai dans des pâturages que l'on nomme *la place de l'Aiguille*. Comme on ne peut y parvenir que par le glacier, toute la communauté qui veut y conduire ses bestiaux se rassemble au commencement de l'été pour leur frayer une route sur la glace : on y conduit ainsi un certain nombre de génisses et une ou deux vaches à lait pour la nourriture de leur gardien. Elles restent là jusqu'au commencement de l'automne, où l'on va de nouveau leur frayer un chemin pour le retour ; car celui qu'on avait fait pour les amener est souvent détruit quelques heures après par le mouvement continuel de la glace. Le berger lui-même ne descend au village qu'une ou deux fois dans la saison, pour chercher sa provision de pain ; et tout le reste du temps il demeure parfaitement seul avec son troupeau dans cette affreuse solitude. Lorsque je fus là, en 1760, je rencontrai le berger : c'était alors un vieillard à longue barbe, vêtu de peau de veau avec le poil en dehors ; il avait l'air aussi sauvage que le lieu même qu'il habitait. Il fut très-étonné de voir un étranger, et je crois bien que j'étais le premier dont il eût reçu la visite. J'aurais souhaité qu'il lui restât de cette visite un souvenir agréable, mais il ne désirait que du tabac, je n'en avais point, et l'argent que je lui donnai ne parut lui faire aucun plaisir...

« En revenant du Montanvert au prieuré de Chamouny, si l'on ne veut pas faire deux fois le même chemin, et que l'on ne craigne pas une descente rapide, on peut, en suivant d'assez près le glacier, descendre par une pente qu'on nomme *la Felia*. On arrive au bas du glacier, et l'on voit l'Arveiron en sortir par une arche de glace.

« Cette arche est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs. Que l'on se figure une profonde caverne dont l'entrée est une voûte de glace de plus de 33 mètres d'élévation, sur une largeur proportionnée : cette caverne, par le jeu de la lumière, paraît ici blanche et opaque comme de la neige; là, transparente et verte comme l'aigue-marine. Du fond, sort avec impétuosité une rivière blanche d'écume, et qui souvent roule dans les flots de gros rochers de glace. En élevant les yeux au-dessus de cette voûte, on voit un immense glacier couronné par des pyramides de glace, du milieu desquelles semble sortir l'obélisque du Dru, dont la cime va se perdre dans les nues ; enfin tout ce tableau est

Digitized by Google

encadré par les belles forêts du Montanvert et de l'aiguille du Bochard; et ces forêts accompagnent le glacier jusqu'à sa cime, qui se confond avec le ciel.

« On a quelquefois la curiosité d'entrer dans la caverne, et l'on peut, en effet, s'y enfoncer assez avant lorsqu'elle est large, et que l'Arveiron ne la remplit pas entièrement; mais c'est toujours une témérité, parce qu'il se détache fréquemment de grands fragments de sa voûte. Lorsque nous fûmes la visiter en 1778, nous remarquâmes dans l'arche qui formait l'entrée une grande crevasse presque horizontale, coupée à ses extrémités par des fentes verticales : il était aisé de présumer que toute cette pièce se détacherait bientôt. Effectivement on entendit dans la nuit un bruit semblable à un coup de tonnerre. Cette pièce, qui formait la clef de la voûte, était tombée, et avait entraîné par sa chute celle de toute la partie extérieure de l'arche; cet amas de glace suspendit pendant quelques moments le cours de l'Arveiron : ses eaux s'accumulèrent dans le fond de la caverne, et, rompant ensuite tout à coup cette digue, elles entraînèrent avec violence tous ces grands blocs de glace, les brisèrent contre les rochers dont est parsemé le lit du torrent, et en charrièrent des fragments à de grandes distances. Nous vîmes le lendemain, avec une espèce d'effroi, la place où nous nous étions arrêtés la veille couverte de grands quartiers de ces glaces. »

Notre savant voyageur ne peut quitter les montagnes et les glaciers qui entourent la vallée de Chamouny, sans dire quelques mots des mœurs des habitants de cette célèbre vallée. « Longtemps on les crut de véritables brigands; saint François de Sales cependant était allé lui-même, dans un temps de misère, leur porter des secours et des consolations. Mais en 1741, Pococke, étant venu au milieu d'eux, reconnut la fausseté de cette réputation injurieuse que l'on avait faite aux meilleures gens du monde, et il s'empressa de désabuser l'Europe, et de lui indiquer l'un des lieux les plus curieux qu'elle renferme. Les étrangers, sur cette relation, se rendirent sans crainte dans la vallée, et leur concours a bientôt été plus considérable que le nombre des auberges ne semblait le permettre. Ce concours et l'argent qui resta à Chamouny, observe notre voyageur, altérèrent un peu l'antique simplicité, et même la pureté des mœurs des habitants.

« Les hommes de Chamouny, de même que ceux de la plupart des hautes vallées, ne sont en général ni bien grands, ni d'une belle figure; mais ils sont trapus, nerveux et très-robustes. Il en est de même des femmes. Elles ne parviennent pas non plus à un âge très-avancé. Les hommes de quatre-vingts ans y sont extrêmement rares. Les Savoisiens sont généralement honnêtes, fidèles et très-attachés à la pratique des devoirs de leur religion. Ils savent être économes et en même temps charitables. Les orphelins et les vieillards qui n'ont aucun moyen de subsistance, sont nourris alternativement par tous les habitants de la paroisse : chacun à son tour les garde chez soi, et les entretient pendant un nombre de jours proportionné à ses facultés; et quand le tour est fini, on le recommence. Si un homme, à cause de ses infirmités et de son grand âge, ne peut pas faire valoir son bien et n'a pas de quoi entretenir des domestiques, ses voisins s'entendent entre eux pour le lui cultiver.

« S'il y avait quelque chose à désirer pour eux, ce seraient des fabriques ou des métiers qui occupassent les hommes pendant l'hiver, lorsque la terre couverte de neige se refuse à leurs travaux. Ceux qui ont de l'activité et le goût du travail trouvent bien le moyen de s'occuper utilement; mais il n'y a cependant

Digitized by Google

aucune occupation assez attrayante et assez lucrative pour les arracher tous aux séductions de l'oisiveté et de la paresse. Plusieurs d'entre eux passent alors leur vie dans les cabarets ; ils y jouent, et même très-gros jeu. J'en ai connu un qui avait un fonds de terre assez considérable et qui l'a perdu en entier, au point d'être réduit à aller à Paris faire le métier de décrotteur. C'est surtout dans les grands villages que règne ce désordre. Dans les hameaux, dès que la nuit est venue, on se réunit dans la maison dont la chambre à poêle est la plus grande : les femmes filent, teillent du chanvre, content des histoires ; les hommes font des seaux, des cuillers, ou d'autres petits ouvrages en bois ; et la maîtresse de la maison ne fait d'autres frais que ceux d'une cruche d'eau et d'un bassin de pommes sauvages, cuites sous la cendre, pour les personnes de la veillée.

« Leur esprit est vif, pénétrant ; leur caractère gai, enclin à la raillerie ; ils saisissent avec une finesse singulière les ridicules des étrangers, et ils les contrefont entre eux de la manière la plus plaisante.

« L'espérance de faire fortune, ou le simple besoin de quelque gain, emmène en Allemagne, et surtout à Paris, le plus grand nombre des hommes de Chamouny, comme des autres parties de la Savoie. Tous les travaux, par conséquent, retombent presque entièrement sur les femmes, ceux-là mêmes qui partout ailleurs sont dévolus uniquement aux hommes, comme de faucher, de couper du bois, de battre le blé : les animaux du même sexe n'y sont pas plus épargnés ; ce sont les vaches qui labourent la terre.

« La recherche du cristal et la chasse sont les seuls travaux qui soient demeurés le partage exclusif des hommes. Heureusement on s'occupe beaucoup moins qu'autrefois du premier de ces travaux ; je dis heureusement, parce qu'il y périssait beaucoup de monde : l'espérance de s'enrichir tout d'un coup en trouvant une caverne remplie de beaux cristaux était un attrait si puissant, qu'ils s'exposaient dans cette recherche aux dangers les plus affreux, et qu'il ne se passait pas d'année qu'il ne périt des hommes dans les glaces ou dans les précipices.

« Mais la chasse aux chamois, autant et peut-être plus dangereuse, occupe encore beaucoup d'habitants des montagnes, et enlève, souvent à la fleur de leur âge, des hommes précieux à leur famille ; et quand on sait comment se fait cette chasse, on s'étonne qu'un genre de vie tout à la fois si pénible et si périlleux ait des attraits irrésistibles pour ceux qui en ont pris l'habitude. Le chasseur part ordinairement dans la nuit pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les plus élevés, où les chamois viennent paître avant que les troupeaux y arrivent. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'avance et s'élève davantage ; mais, s'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux et de les approcher, en longeant quelque ravine, ou en se coulant derrière quelque éminence ou quelque rocher : arrivé au point de pouvoir distinguer leurs cornes, c'est à cela qu'il juge la distance, il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec bien du sang-froid, et rarement il le manque. Ce fusil est une longue carabine chargée à balles forcées, et souvent les carabines sont à deux coups, quoique à un seul canon ; les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. S'il a tué le chamois, il court à sa proie, s'en assure en lui coupant les jarrets ; puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour regagner

Digitized by Google

son village ; si la route est trop difficile, il écorche l'animal et ne prend que sa peau ; mais pour peu que le chemin soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules et la porte chez lui, souvent au travers des précipices et à de grandes distances. Il se nourrit avec sa famille de la chair, qui est très-bonne, surtout quand l'animal est jeune, et il fait sécher la peau pour la vendre.

« Mais si, comme c'est le cas le plus fréquent, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse dans les glaciers, sur les neiges et sur les rochers les plus escarpés. Il est surtout bien difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble : alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette; dès que cette sentinelle aperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement, à l'ouïe duquel tous les autres chamois accourent auprès d'elle pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger; et alors, s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles.

« C'est là que commencent les fatigues du chasseur : emporté par sa passion, il ne connaît plus le danger; il passe sur les neiges sans se soucier des abîmes qu'elles peuvent cacher; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite, mais il n'y renonce pas pour cela ; il se flatte que la même cause arrêtera aussi les chamois, et qu'il pourra les joindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent même sur des débris entassés où il n'y a pas la moindre espèce d'abri. Là, seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine qui fait sa nourriture ordinaire, pain si sec qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace; il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête, et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les chamois qu'il poursuit; mais bientôt éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois, boit un peu d'eau-de-vie, dont il porte toujours une petite provision avec lui, remet son sac sur son épaule, et s'en va courir de nouveaux hasards. Ces chasseurs restent quelquefois plusieurs jours de suite dans ces solitudes; et, pendant ce temps-là, leur famille, leurs malheureuses femmes surtout, sont livrées aux plus affreuses inquiétudes; elles n'osent pas même dormir dans la crainte de les voir en songe, car c'est une opinion reçue dans le pays que quand un homme a péri ou dans les glaces ou sur quelque rocher ignoré, il revient la nuit apparaître à la personne qui lui était la plus chère, pour lui dire où est son corps et pour la prier de lui rendre les derniers devoirs.

« D'après ce tableau fidèle de la vie des chasseurs de chamois, peut-on comprendre que cette chasse soit l'objet d'une passion absolument indomptable? J'ai connu un jeune homme de la paroisse de Sixt, bien fait, d'une jolie figure, qui venait d'épouser une femme charmante; il me disait à moi-même : Mon grand-père est mort à la chasse, mon père y est mort, je suis si persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, monsieur, et que je porte à la chasse,

Digitized by Google

je l'appelle mon drap mortuaire, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre ; et pourtant, si vous m'offriez de faire ma fortune à condition de renoncer à la chasse au chamois, je n'y renoncerais pas... J'ai fait sur les Alpes quelques courses avec cet homme ; il était d'une adresse et d'une force étonnantes ; mais sa témérité était plus grande encore que sa force, et j'ai su que, deux ans après, le pied lui avait manqué au bord d'un précipice où il avait subi la destinée à laquelle il s'était si bien attendu. Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier portent sur leur physionomie l'empreinte de la vie qu'ils ont menée ; un air sauvage, quelque chose de hagard et de farouche les fait reconnaître au milieu de la foule, lors même qu'ils ne sont point dans leur costume. »

Les autres habitants de la Savoie ressemblent à peu près à ceux de la vallée de Chamouny. Placés entre l'Italie et la France, ils s'y répandent en quantité tous les ans au retour de la saison : chaque famille envoie au moins un de ses membres à l'étranger. La misère du pays et le peu de ressources qui s'y trouve les forcent à cette émigration momentanée. Nous les retrouvons dans toutes nos grandes villes, faisant, pour un salaire modique, les travaux les plus pénibles : ils sont ordinairement ramoneurs, petits marchands, porte-balles, ou montrent la lanterne magique. Leur fidélité et leur bonne foi sont généralement connues. Ils sont aussi renommés par leur sobriété et leur économie. Cette dernière qualité les rend souvent intéressés ; mais on ne peut regarder comme un vice ce désir de gagner, dans des hommes qui ne veulent amasser que pour porter à leurs pauvres familles. Ils renferment soigneusement le produit de leurs sueurs dans une petite bourse de cuir qu'ils attachent à leur ceinture ; pour grossir ce petit trésor, ils se refusent presque le nécessaire ; ils se réunissent plusieurs ensemble, afin de vivre à meilleur compte, et se contentent des aliments les plus grossiers. La paille compose souvent tout leur lit. Mais cette vie dure et triste, à côté même des asiles du luxe le plus recherché, ne semble pas altérer leur gaieté et leur bonheur ; elle ne paraît même pas leur inspirer le désir d'une existence différente. Ils se reposent au pied d'un palais, aperçoivent toute la pompe des riches, et n'en reportent pas moins dans leurs montagnes les mœurs simples qu'ils avaient en les quittant.

En parlant des habitants des Alpes, il ne faut pas oublier de dire un mot des goîtres et du crétinisme. Les goîtres sont une grosseur plus ou moins forte, produite par un engorgement des glandes du cou ; on rencontre dans les montagnes une quantité de personnes affligées de ce mal. Le crétinisme est une véritable imbécillité, une inertie stupide. Les crétins ont tous des goîtres ; mais ce gonflement semble en eux l'effet d'un relâchement de la fibre plutôt qu'une obstruction proprement dite ; car tout indique en eux un relâchement extrême : leurs chairs sont molles et flasques, leur peau flétrie et pendante, leur langue épaisse, leurs lèvres et leurs paupières grosses et saillantes. Leur teint est d'un jaune tirant sur le brun. Le même relâchement se manifeste dans leur caractère ; et quoique les besoins les excitent aux mouvements indispensables pour la conservation de leur vie, on voit chez eux une apathie et une indolence excessives ; il y en a même qui ne sont capables d'aucun mouvement spontané, si ce n'est celui de la déglutition, et que l'on nourrit à la cuiller comme des enfants nouveau-nés. C'est là le degré extrême de cette maladie ; au-dessous de ce terme les

Digitized by Google

fonctions vitales cessent, et l'individu n'a plus le ressort nécessaire pour vivre. Mais depuis ce degré jusqu'à la parfaite intelligence, on trouve dans le Valais, dans la vallée d'Aoste, dans la Maurienne, toutes les nuances intermédiaires qu'il est possible d'imaginer. On voit des crétins qui ne profèrent que des sons inarticulés ; d'autres qui balbutient quelques mots ; d'autres qui, sans avoir l'usage de la raison, sont pourtant capables d'apprendre, par imitation, à vaquer à quelques-uns des travaux de la maison ou de la campagne ; on en voit même qui se marient, et remplissent tant bien que mal les devoirs de la société. Les personnes atteintes de cette infirmité ne se trouvent que dans les vallées ; les plaines et les hauteurs ne la connaissent point.

Le lieu le plus élevé de la Savoie, et même de toute l'Europe, est le mont Blanc ; il est à 4,892 mètres au-dessus de la mer. M. de Saussure ne put parvenir à sa cime ; il ne s'éleva qu'à environ 3,800 mètres au-dessus du même niveau ; et aucun observateur européen ne s'était avant lui élevé à une pareille hauteur. Il a fait une singulière remarque sur les plus hautes montagnes où il est parvenu, c'est qu'on se sent pressé d'un sommeil insurmontable, ce qui est l'effet de la rareté de l'air. Si l'on succombait à cette pressante envie, on serait bientôt engourdi au milieu des neiges et des glaçons, et l'on y périrait. Il faut, au contraire, s'agiter autant qu'il est possible ; ce besoin se perd, aussitôt qu'on est redescendu dans une atmosphère plus dense.

« Je ne puis quitter ces lieux sans visiter l'hospice du Grand-Saint-Bernard, l'une des institutions les plus utiles que la religion ait porté quelques hommes à former pour l'avantage de leurs semblables. Le mont Saint-Bernard est situé sur les confins du Valais et du Piémont. En partant de la cité d'Aoste pour s'y rendre, on traverse des vignes exposées au midi sur la pente d'une montagne brûlée et aride au-dessus d'elles, les cris aigus et répétés des cigales feraient croire que l'on est dans une contrée beaucoup plus méridionale ; et les mûriers, les amandiers, les micocouliers dont on est environné favorisent cette illusion. On désire alors la fraîcheur des ombrages ; mais, après avoir marché environ quatre heures, on commence à sentir un froid très-vif, et une heure après on arrive dans le climat du Spitzberg et du Groënland : on ne soupire plus qu'après les poêles chauds et le bon feu que l'on espère au couvent. Lorsque l'on a passé un sentier tortueux entre des rochers, on se trouve dans un petit vallon plat, à l'extrémité duquel on découvre l'hospice. Son aspect est assez triste ; c'est un grand bâtiment carré, dépourvu de toute espèce d'ornement : on ne voit autour de lui ni arbres ni verdure ; il remplit le fond d'une gorge serrée entre de hautes montagnes, au bord d'un petit lac qui paraît noir à cause de sa profondeur, et surtout à cause des neiges dont il est presque toujours environné.

« Le ciel était pur et tout à fait sans nuage, dit un voyageur, lorsque nous arrivâmes au couvent ; le soleil éclairait cette solitude. Il serait difficile de dire les différentes sensations qu'on éprouve à la fois : la première qui se fait démêler, est un saisissement occasionné par une gêne dans la respiration ; il semblait que nos poumons n'avaient pas leur élasticité ordinaire, et manquaient de capacité pour contenir l'air aspiré. La différence de celui qu'on respire à une pareille hauteur doit être très-sensible pour ceux qui ne sont accoutumés qu'à l'air des plaines ; il est plus raréfié et plus pur, parce qu'il est moins chargé de

Digitized by Google

vapeurs. Le ciel y est du plus bel azur foncé, d'une couleur vive, inconnue aux habitants des plaines. L'aspect de ces énormes montagnes arides fixe d'abord les regards. Le mélange d'une vive lumière, réfléchie par la blancheur des neiges qui couvrent tous les sommets, et celle de ces rocs pelés, nuancés par le soleil de couleur de rose et de bleu pâle, contrastaient singulièrement avec les grandes masses d'ombres occasionnées par les montagnes, dont les sommets paraissent déchirés, et sont couverts de pointes et d'aiguilles de rochers qui, sortant et perçant les neiges, couronnent le haut de ce tableau.

« Un religieux, préposé pour recevoir les voyageurs, nous prévenant par son honnêteté et son affabilité, nous tira de l'état d'extase et d'admiration dans lequel jettent les grands tableaux de la nature... Malgré la chaleur qu'il avait fait le jour de notre arrivée, la nuit fut froide. Le lendemain, 30 juillet, le haut de la montagne était enveloppé de nuages épais, mais tranquilles; il n'y avait point d'agitation dans l'air; on assurait qu'il faisait beau au-dessous de ce sommet..... Le soir il faisait froid; le thermomètre, qui était à 4 degrés au-dessus du point de congélation le matin, était parvenu à 3 degrés au-dessous à neuf heures du soir. Toute la nuit, il a fait une pluie horrible, mêlée de neige, accompagnée d'un grand vent. La pluie continua le jour suivant; la neige succéda, le vent augmenta venant de bas en haut; il poussait et roulait des nuages montant par la vallée par laquelle on arrive du Valais. Ces nuages se succédèrent rapidement à la file en suivant les contours et les sinuosités du terrain, pour aller se plonger dans un fond où est le petit lac; ces nuages s'y pressaient et s'y amassaient successivement; à l'abri au-dessous du courant du vent, ils restaient immobiles dans ce fond; leur épaisseur et leur obscurité augmentaient à mesure qu'il en arrivait davantage; à la fin, ce lieu devint très-ténébreux. La rigueur du froid et du vent nous avait obligés de quitter ce singulier spectacle pour approcher du feu. L'obscurité devint générale autour du couvent; le tonnerre commença à gronder sourdement, augmenta peu à peu, et devint violent; il semblait rouler dans les corridors de la maison, on l'entendait au-dessus et au-dessous de soi : la pluie, la neige, la grêle se succédaient, tombaient souvent ensemble, se mêlaient aux éclairs, et donnaient le spectacle du choc et du combat terrible entre les éléments les plus opposés. A peine voit-on devant soi quand on est enveloppé dans ces nuages épais; on risque de s'égarer et de se perdre dans ces rochers scabreux; il suffit d'être un moment dans ces nuages pour être couvert d'une fine rosée; on est bientôt percé et mouillé jusqu'à la peau. Cette variété de mauvais temps dura trois jours, et fut accompagnée d'un grand vent froid. Quoique le thermomètre ne fût descendu qu'à 4 degrés au-dessous de glace, le froid paraissait beaucoup plus vif, plus pénétrant qu'il ne l'est dans les plaines au même degré, et empêchait de quitter le feu. Il faisait apparemment le même effet sur les religieux, plus accoutumés que nous; car ils venaient souvent se brûler, plutôt que se chauffer à un grand feu de bois de pin, qui éclatait et éparpillait le feu de tous côtés. Tels sont, en général, les météores de la région supérieure des Alpes, nous les avons présentés dans l'ordre où nous les avons vus. Le ciel se découvrit, la température changea; et c'était le troisième jour de l'année qu'il avait fait si beau et serein, à ce que me dirent les religieux, ajoutant qu'il y avait des années où ils n'en pouvaient compter un entier.

Digitized by Google

« Il n'y a jamais guère que dix à douze religieux dans l'hospice... Il est intéressant, dans les jours de grand passage, de les voir empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion, sans s'informer, même en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent : le besoin ou la souffrance, voilà les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme *le maronnier* va, jusqu'à la moitié de la descente, au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou de deux grands chiens, qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et dans les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cette mission, pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels ; ils volent à leur aide, toutes les fois que le maronnier ne peut pas seul suffire à les sauver ; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid ou épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige. Il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait insensiblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air, dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux ; sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans qu'on s'en aperçoive.

« Malgré tous leurs soins, il ne se passe pas d'hiver que quelque voyageur ne meure ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés... C'est aussi dans la recherche des malheureux qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent ; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place : l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent : dans ce dernier cas, ils déblayent promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par le gel, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison, sans en rien exiger. »

D'après les observations faites par M. Pictet, le couvent du Grand-Saint-Bernard est élevé de 2,492 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'hiver y dure huit mois. Sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce

Digitized by Google

qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éternellement couvertes de neiges, et refroidissent continuellement tout ce qui les environne. Il est aisé de comprendre par là que l'on ne recueille absolument rien dans les environs du couvent. Les religieux ont seulement un petit jardin, abrité, et bien réchauffé par du fumier, où ils ont de la peine à faire venir, vers la fin d'août, quelques choux et quelques laitues de la plus petite espèce ; ils ne cultivent ce jardin que pour le plaisir de voir au moins un peu de végétation.

La Savoie fut anciennement habitée par les Nantuates qui occupaient les bords du lac Léman, les Centrons et les Allobroges. Les Centrons étaient au pied des Alpes Pennines ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Tarantaise. César y passa en venant dans les Gaules avec cinq légions. Les Allobroges, peuples fort redoutés des Romains, s'étendirent dans tout le pays qui est entre le Rhône, au sortir du lac Léman, et l'Isère. Cette contrée se divisait en six parties : la Savoie propre, le Génevois, le Chablais, le Faussigny, la Tarantaise. et la Murienne.

Le chef-lieu de l'intendance générale de la Savoie est Chambéry, ville située dans une belle vallée, mais assez peu remarquable par ses édifices, quoiqu'elle possède quelques rues larges et bien alignées, surtout une rue à arcades due à la munificence du général de Boignes Aix, à 12 kilomètres au nord de Chambéry, est célèbre par ses bains. Annecy, sur la route de Genève, est la seconde ville de la Savoie ; située au bord d'un lac, dans un vallon pittoresque, elle est également remarquable par le vieux château des anciens comtes de Genève et par les souvenirs de saint François de Sales, qui repose dans sa cathédrale, ainsi que sainte Chantal, qui institua, d'après ses conseils, la congrégation religieuse de la Visitation, célèbre par les services qu'elle rend à l'éducation des filles.

De l'autre côté des Alpes, et au pied de ces monts, comme son nom l'indique, est le Piémont, qui offre d'abord au voyageur toutes les sauvages beautés de la nature alpestre, et déploie ensuite à ses yeux toutes les riches fécondités de l'Italie. Son sol très-varié d'aspect l'est également dans ses productions. On y recueille en général de beau blé, du seigle, de l'orge, du maïs, des vins de médiocre qualité, des truffes très-estimées, du riz en abondance, et qui forme une branche de commerce considérable. De vastes pâturages y nourrissent de nombreux troupeaux. La soie y est récoltée en quantité, et elle est la meilleure de l'Italie, surtout pour les organsins.

La principale ville du Piémont est Turin, capitale du royaume de Sardaigne, et la résidence habituelle du souverain. Turin forme un carré presque parfait d'environ 4 kilomètres de tour. Les fortifications consistent en quinze bastions très-réguliers et très-forts, où l'on n'a point oublié de déployer le peu d'ornement et de luxe que peut comporter l'austérité de l'architecture militaire. L'un de ces ouvrages qui font, chacun isolément, une forteresse, est nommé le bastion vert, à cause de la charmante promenade que l'on a construite sur la plateforme. Les angles de tous ces bastions sont ornés d'une guérite en pierre de taille. Pour ne point rompre l'uniformité, on en a également construit une, mais plus élégante, sur le bastion vert; c'est une espèce de pavillon où l'on voyait autrefois un lit de repos et tous les agréments d'un boudoir.

Digitized by Google

Quatre belles portes, la Porte-Neuve, celle du Pô, de Suse, du Palais, exactement situées aux quatre points cardinaux, sont ornées de façades de marbre, de colonnes, de bronzes et d'inscriptions. Celle du Pô est particulièrement bâtie d'un style simple, mais noble et élégant.

Le Pô et la Doire confondent leurs eaux à peu de distance de la ville. Cette dernière sert à remplir les fossés; on détourne ses eaux, et, à minuit, toutes les rues se trouvent arrosées et nettoyées. La ville est divisée par les rues qui, la plupart, se coupent à angles droits, en cent quarante ou cent cinquante îles. Le quartier neuf est celui où l'alignement est le plus parfait. Il s'en faut de beaucoup que l'on retrouve la même régularité dans l'ancienne ville. La rue du Pô, la rue Neuve et celle Doria-Grossa ou du Mont-Cenis, sont les plus remarquables par la beauté des bâtiments, dont le rez-de-chaussée offre de superbes portiques. La dernière, construite sous un des derniers rois, a plus de 170 mètres de largeur.

La plupart des maisons sont en briques, sorte de construction solide et économique, qui ne se prête guère aux grands effets. Quelques hôtels ont été décorés en stuc; mais ce marbre factice prend aisément la poussière, et les pluies le dégradent très-vite; de façon que, si l'on tenait aux détails, le goût d'un amateur trouverait une foule d'objets dignes de sa critique; mais si l'on regarde à l'ensemble, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration.

La demeure royale présente d'un côté une façade gothique, et de l'autre de l'architecture grecque, ce qui rend cet édifice bizarre; son principal mérite consiste dans le luxe de l'ameublement et dans sa belle collection de tableaux, fruit d'un siècle de soins et de recherches. La place Royale, qui fait face au palais, est d'un bel effet.

L'ancien palais du duc de Savoie est remarquable par une colonnade qui rappelle celle du Louvre; on reproche seulement à la façade de ce château d'être un peu chargée de décorations.

Le théâtre est dans le voisinage du palais du roi. Il est beau et grand. La salle où les spectateurs sont assis est de forme ovale, à l'exemple de presque tous les grands théâtres d'Italie. L'avant-scène est bien ouverte, et se présente sous un aspect avantageux. Il est soutenu par deux grandes colonnes corinthiennes surmontées d'une corniche sans frise, et d'autres ornements que supportent des cariatides. La loge qui était réservée au roi a 10 mètres de largeur; les autres ont tout au plus 2 mètres d'ouverture, mais elles sont profondes, et peuvent contenir huit personnes fort à l'aise.

La longueur des spectacles en Italie fait dégénérer les théâtres en des salles d'assemblée où l'on se rend pour le seul plaisir de se réunir. Pendant presque toute la représentation, on prend des glaces, on joue aux cartes, on se rend des visites, et l'on s'occupe fort peu de la pièce, si ce n'est lorsque quelques beaux airs attirent l'attention.

Turin est riche de tout ce qui peut encourager et faciliter la culture des sciences et de la littérature. Le médaillier que les rois de Sardaigne ont rassemblé est un des plus complets de l'Europe. Le musée égyptien est aussi, dans son genre, la plus belle collection qui existe.

L'Académie de Turin a publié plusieurs volumes de mémoires estimés. C'est

Digitized by Google

de son sein qu'est sorti le célèbre mathématicien Lagrange, qui fut, en France, membre du Sénat conservateur.

Plusieurs églises attirent aussi l'admiration des voyageurs. Celles de Saint-Laurent, de Saint-Philippe de Néri et du Saint-Suaire sont les plus belles.

Les environs de la ville sont enchanteurs. La chaîne de hauteurs, appelée la Colline, est garnie de superbes maisons de plaisance. Le couvent des capucins occupe la situation la plus agréable.

Les autres principales villes du Piémont sont Alexandrie, élevée en l'honneur d'Alexandre III ; Asti, l'ancienne Hasta-Pompeïa, et Verceil (*Vercelli*) fondée, dit-on, par Bellovèse. C'est dans les environs de cette dernière que les Cimbres furent taillés en pièces par Marius.

Les Piémontais sont Italiens par les mœurs, les habitudes et le langage. Ils parlent un patois ou dialecte du toscan. Ils n'ont point cependant cette vivacité excessive des autres Italiens; les passions ne se peignent point aussi rapidement et avec autant d'énergie sur leur figure. Les Piémontais, doués d'une extrême finesse, nous dirions même enclins à l'astuce, sont défiants et taciturnes. Ils attendent naturellement des autres, dit un voyageur, les piéges qu'ils sont eux-mêmes disposés à leur tendre. C'est ce qui fait qu'ils se tiennent continuellement sur leurs gardes, comme s'ils étaient entourés de périls.

On ne donne rien pour rien dans ce pays: les moindres services qu'on vous rend dans les hôtelleries, les moindres attentions d'un garçon d'auberge sont intéressés. Demandez-vous à un homme du peuple quelques renseignements, il n'est pas rare de le voir tendre la main d'avance, et proportionner l'exactitude et l'étendue de sa réponse au salaire qu'il compte recevoir.

Naturellement rêveurs et mélancoliques, les Piémontais paraissent faire assez peu de cas de la poésie. Alfieri et Silvio Pellico exceptés, on cite à peine un poëte de génie parmi les enfants du Piémont. Les Piémontais réussissent mieux dans les ouvrages qui demandent de la logique et de l'étude; ils ont produit d'excellents traités de philosophie, de jurisprudence, de médecine et de mathématiques.

Le territoire de Gênes touche à celui du Piémont. Il s'étend au midi, le long de la Méditerranée, sur une échelle d'environ 180 kilom. Les Latins nommaient ce pays Ligurie littorale. Gênes avait la forme d'une des plus anciennes républiques de l'Europe. Son gouvernement était aristocratique et se trouvait entre les mains des nobles ; son chef portait le titre de doge. Nul n'était promu à cette dignité qu'il n'eût au moins cinquante ans. On renouvelait le doge tous les deux ans, et celui qui quittait cette dignité ne pouvait être réélu avant cinq ans. Pendant plusieurs siècles, Gênes, enrichie par son immense commerce, couvrit de ses flottes la Méditerranée et le Pont-Euxin, et sur les côtes de l'Asie Mineure on retrouve encore les traces de plusieurs de ses colonies. Le duché de Gênes, en général, est montagneux et peu fertile. On a presque toujours tiré le blé nécessaire à sa consommation de l'Afrique, de la Sicile et d'autres contrées. Gênes se trouve à peu près au centre de son territoire, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline et au bord de la mer. Sa population dépasse 100,000 âmes. « Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, dit un de nos écrivains voyageurs, il faut voir à Gênes la rue Novissima. Sur deux lignes très-prolongées et sur un pavé de laves, une foule de palais rivalisant ensemble de richesses, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs

Digitized by Google

portiques, leurs façades, leurs péristyles brillants d'un stuc noir, blanc, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux. Les maisons de Gênes sont très-hautes et les rues très-étroites; le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâtie que pour une saison, qu'elle est une ville d'été.

« Rien ne produit un plus singulier effet, surtout vues de loin, que les terrasses couvertes de jardins remplaçant la toiture des palais et des maisons. On ne se borne pas à y cultiver des arbustes et des plantes grimpantes : elles sont construites de manière à supporter une épaisse couche de terre d'où s'élancent des orangers de plus de 6 mètres de hauteur.

« On est frappé à Gênes de la propreté et de l'air d'aisance du peuple; les femmes y sont fort élégantes et portent avec grâce un grand voile blanc appelé mazzaro, dont elles cachent à moitié leurs épaules et leurs bras. Les Génois ont de la culture dans l'esprit, de la liberté dans les idées, et un goût prononcé pour le commerce. »

La Sardaigne, au sud de la Corse dont elle n'est séparée que par un bras de mer de 16 à 20 kilomètres, est une des grandes îles de la Méditerranée. Les Grecs la nommaient Ichnusa ou Sardon, et les Romains Sardinia. On prétend que les sardoines lui doivent leur nom, et que le rire sardonique était une maladie mortelle occasionnée par la racine d'une renonculacée qui croît dans l'île; ce qui est plus sûr, c'est que les sardines qui se pêchent sur ses côtes ont réellement reçu d'elle leur dénomination. Sa population s'élève à environ 500,000 habitants.

Son sol fécond produisait autrefois des moissons de blé si abondantes, que Rome regardait la Sardaigne comme un des greniers de la république; aujourd'hui il en produirait autant; mais on laisse subsister des forêts inutiles, et des eaux stagnantes qui corrompent l'air. Les bêtes à cornes se multiplient merveilleusement et fournissent beaucoup de cuirs et de fromages; les chevaux élevés dans cette île sont recherchés; les montagnes et les collines fourmillent de gibier de toute espèce; on y voit des forêts d'oliviers, de citronniers et d'orangers : tous les fruits y sont excellents, et la terre offre des fleurs toute l'année; dans les montagnes sont des mines de plomb, de fer, d'alun et de soufre; sur les côtes, on pêche le thon et les sardines. Ajoutons à ces avantages, que la Sardaigne présente au commerce de beaux ports, capables de recevoir toutes sortes de vaisseaux, et qu'elle produit comme l'Inde le coton et l'indigo.

La principale ville est Cagliari, située au bord d'un grand golfe qui porte son nom. Son port, qui est très-sûr, peut contenir un grand nombre de bâtiments. Les autres villes sont Sassari, Oristagni, Alghero et Terra-Nova. Du temps des Romains, qui, après les Pélasges, les Phéniciens, les Étrusques et les Carthaginois, la comptèrent au nombre de leurs conquêtes, elle avait quarante-deux villes.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

Au pied des Alpes, entre la Suisse, l'Adriatique et le Pô, s'étend une vaste plaine bien arrosée et féconde en soie, en riz, en céréales. C'est la Lombardie, dont l'ancien duché de Milan forme le noyau principal. L'Empire, l'Espagne et

Digitized by Google

la France se la sont disputée plusieurs fois. Du douzième au treizième siècle, le patriotisme de la ligue lombarde parvint à lui assurer une éphémère indépendance; mais à l'extinction de la maison Sforza, Charles-Quint s'empara du Milanais. En 1700, le duc étant mort, l'Autriche succéda à l'Espagne, et, forte de ce droit incontesté, elle en profita, lors des traités de 1815, pour en augmenter son héritage et se frayer une route au cœur de ses États italiens.

Venise, cette merveilleuse cité, solide au milieu des flots, création des Vénètes-Armoricains; Mantoue, immortelle par le génie de Virgile et la bonté des Gonzague; Vérone, asile du Dante, patrie de Catulle, de Pline et de Paul Véronèse; Bergame, célèbre par ses citrons, et Crémone par ses instruments de musique; Padoue, avec sa savante université, Padoue où naquirent Tite-Live et le franciscain saint Antoine; Pavie, aux cent tours, où François Ier perdit *tout fors l'honneur;* toutes ces belles contrées, en un mot, comprises entre le Tessin à l'ouest et le l'Isouzo à l'est, lui échurent en partage et composèrent le royaume lombardo-vénitien.

Milan est bâtie dans une plaine, et, pour y combattre la violence du vent, la plupart de ses rues décrivent des courbes. 170,000 habitants y occupent près de 5,000 maisons, au-dessus desquelles s'élève comme un géant le fameux dôme de la cathédrale. Commencé en 1386 par Jean Galéas Visconti, ce monument, digne de rivaliser avec les plus beaux de l'Italie, n'est pas encore terminé. Sa voûte a environ 80 mètres d'élévation, et la plus haute de ses tours 120. Une crypte, placée au-dessous du chœur, renferme dans un sarcophage en cristal le corps de saint Charles Borromée. Nulle part peut-être l'art gothique, si laborieux cependant et si prodigue de détails, n'a répandu plus d'ornements que dans cette magnifique église. Mais que signifie la masse imposante d'un édifice et pourquoi le génie aurait-il besoin de semblables cadres? Deux chefs-d'œuvre suffiraient pour appeler à Milan tous les vrais amateurs de l'art: l'un est au Musée, le Mariage de la Vierge, de Raphaël; l'autre est la Cène, de Léonard de Vinci, peints à fresque dans le réfectoire de l'ancien couvent des Dominicains, désigné sous le vocable de Sainte-Marie des Grâces.

Que dirons-nous de Venise, cette fière république qui lutta contre la puissance ottomane, et lui ravit la Dalmatie et la Morée; qui traita d'égal à égal durant neuf siècles avec les plus puissants États du monde, et qui s'éteint aujourd'hui tristement dans les flots de l'Adriatique comme une lampe sans aliment? Les palais de marbre se mirent dans les canaux silencieux; les noires gondoles emportent au Lido les ouvriers de l'arsenal, dont les chants viennent frapper les murs dorés de Saint-Georges et de la Dogana; le soldat autrichien prend des glaces et des sorbets sous les arcades de la Grande Place, tandis que, devant le majestueux portail de Saint-Marc, les Mages saluent l'enfant Jésus à chaque heure qui sonne, tandis que le voyageur pensif contemple avec tristesse l'escalier des Géants, le palais des vieux doges et les statues byzantines rapportées de Stamboul (Constantinople) par le Vénitien vainqueur, tandis qu'à Saint-Lazare l'Arménien studieux prépare pour ses frères d'Asie tous les éléments de la science. Voilà tout ce que nous avions à dire de cette puissance éclipsée que l'on a pu surnommer la *Palmyre maritime.*

Le duché de Parme, qui comprend aussi ceux de Plaisance et de Guastalla, est dans une sorte de vassalité à l'égard de l'empire d'Autriche; mais il a son

Digitized by Google

indépendance nominale [1]. Ce duché est borné par le Pô, l'État sarde et celui de Modène; Parme, sa capitale, est une jolie ville dont le théâtre, appelé Théâtre-Farnèse, est le plus vaste de l'Europe; le Corrège, le Parmesan, les Carrache, et Raphaël lui-même, ont peuplé ses églises de leurs fresques, et la cathédrale possède un magnifique baptistère. Le Stradone ou Corso de Plaisance est une des plus belles rues de l'Italie.

Modène, capitale du duché de ce nom, située entre la Secchia et le Panaro, a également une fort belle rue, bordée de beaux édifices; c'est la Strada-Maestra. Les femmes y portent le zendado ou sendal, pièce de soie noire qui couvre la tête, descend sur la poitrine, se croise au-dessous et s'attache derrière la taille.

Mais la république de Saint-Marin mérite un regard en passant. C'est une enclave de l'État romain près de l'Adriatique. La ville de San-Marino, assise au sommet d'une montagne, compte 7 à 800 habitants. La république entière en comporte à peu près 6,000. Mais leur amour pour la liberté les fait remarquer; ils sont fiers de cette liberté, et se vantent avec raison d'être les plus ancien républicains de l'Europe. C'est à un maçon, qui s'était fait ermite sur leur montagne, qu'ils doivent leur république. Cet ermite, dont on a fait un saint, jeta les bases d'une société libre, où tous les citoyens auraient les mêmes droits et les mêmes charges. Ses lois furent simples; elles existent encore. Cet État doit surtout sa conservation à son peu d'étendue.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

Le grand-duché de Toscane est compris entre les territoires de Lucques et de Modène, l'État romain et la Méditerranée. C'est ici la vieille Étrurie où les Pélasges, les Méoniens de Lydie, les Liguriens et d'autres anciens peuples vinrent successivement planter leurs tentes, puis importer leurs arts et leurs croyances. Rome vaincue, les Goths, les Lombards, les Francs de Charlemagne s'emparèrent à leur tour de cette partie de son héritage; puis Rome papale y établit des républiques dont les Médicis absorbèrent à leur profit les libertés et les richesses. Tel est le sort de tout ce qui est beau, d'exciter l'envie, et d'être un champ ou un sujet de guerre; car la Toscane, surtout depuis le desséchement des Maremmes, est une magnifique contrée, fertile en tous les produits du Midi, peuplée d'hommes actifs, spirituels, industrieux; et Florence, sa capitale, mérite son nom de ville des fleurs : fleurs de roses qui pendent par grappes sur ses murs, et fleurs du génie et des arts; car c'est la patrie de Michel-Ange, de Machiavel, de Galilée et de Dante qui rêva l'enfer aussitôt qu'il fut exilé de sa ville natale.

Florence, assise sur les bords de l'Arno, au milieu d'une plaine émaillée de fleurs, voit s'élever au second plan, à l'entour d'elle, une couronne de collines couvertes d'oliviers, de vignes et de délicieuses villas. Ses monuments sont dignes d'un tel encadrement. La cathédrale et le campanile sont d'architecture

[1] Les traités de 1815 avaient formé de ces possessions le douaire de l'impératrice Marie-Louise, veuve de Napoléon, mais avec la condition que ces États reviendraient à sa mort au prince de Lucques ou à ses descendants, issus des Bourbons d'Espagne. Cette clause a été remplie en l'année 1849.

Digitized by Google

admirable. Le palais Pitti, qu'habite aujourd'hui le grand-duc et dont les bases extérieures sont composées de gros rochers abruptes, étonne au dehors par sa robuste construction, au dedans par le luxe de ses décorations et les merveilles qu'il renferme. La place du Grand-Duc, avec sa tour moyen âge et la loggia dei Lanzi, noble portique abritant des statues, chefs-d'œuvre du ciseau italien, est d'un effet qu'on ne peut décrire. Si vous entrez à l'église Santa-Croce, quelle émotion n'éprouverez-vous pas à la vue des tombeaux de Galilée, de Michel-Ange, d'Alfieri, de Machiavel, et de Léonard Bruni l'Arétin. Le palais Strozzi, qui forme à lui seul un quartier et que bordent quatre rues, avec ses fenêtres étroites, ses espèces de meurtrières à la hauteur des rez-de-chaussée, qui semblent toujours préparées pour les séditions intérieures et les guerres civiles, est un vrai monument d'architecture florentine. Nous ne nommerons pas les bibliothèques des galeries, les précieuses collections que renferme la ville des Médicis, mais on ne peut s'éloigner de ses murs, sans citer au moins cette rotonde, ce tabernacle de l'art, où la Vénus de Médicis se lève sur son parvis de marbre, auprès de la Niobé, en face de la Vénus du Titien, de la Sainte Famille d'André del Sarto, et d'un choix d'autres chefs-d'œuvre groupés si heureusement qu'il n'y a rien de pareil au monde.

Ajouterons-nous, pour être complet autant que notre cadre le permet, que Florence est renommée pour ses mosaïques incrustées de pierres précieuses, ses soieries, ses chapeaux de paille et ses porcelaines?

Pise, l'ancienne rivale de Florence, et puissante république commerciale au treizième siècle, est encore une ville pleine de rêverie et d'intérêt. Sa Tour penchée, qui se dresse oblique sur une vaste place envahie par l'herbe, près de sa magnifique cathédrale de marbre, de son Baptistère, de son Campo-Santo, est encore un de ces spectacles qu'il ne suffit pas de voir, mais qu'il faut sentir et goûter. Le Campo-Santo est un cimetière, mais c'est le plus poétique qu'on puisse rêver; plus de six cents tombeaux, en marbre de Paros, peuplent cette religieuse enceinte; des fresques d'Orcagna le décorent, et la terre même qui le compose est venue de Jérusalem, apportée par de pieux guerriers après la troisième croisade.

Sienne est riche, industrieuse, bien peuplée; on y voit à peine un mendiant. Livourne est le port franc de la Toscane, ce qui donne à son commerce une grande extension; Livourne, qui n'était qu'une bourgade alors que Pise florissait fière de ses 120,000 âmes, en compte maintenant près de 80,000, et Pise n'en a pas 20,000 à cette heure.

Par l'effet des traités, le duché de Lucques est devenu une annexe du grand-duché de Toscane. Pendant près de quatre cents ans, les Lucquois se régirent en république, et, s'il faut en juger par leur population comparée à l'étendue de leur sol, ils furent heureux et prospères. Ils sont industrieux et ne fuient pas le travail; ils ont fait de leur territoire un jardin, qui produit en abondance des grains, des vignes, des oliviers, des châtaigniers et des mûriers; il y a des vallées si fertiles et si bien cultivées, qu'elles rapportent quinze et vingt pour un. Aussi les Lucquois ont un air d'aisance qui charme.

Lucques est une belle ville : ses rues sont larges, bien pavées et ornées de maisons bien bâties. Elle est régulièrement fortifiée de onze bastions. Le palais ducal est un vaste édifice, et contient un arsenal où l'on garde de quoi armer

Digitized by Google

20,000 hommes. On y trouve plusieurs manufactures de soie, et l'on y fait un assez grand commerce en huile, en mercerie, en vins, en fruits, et surtout en olives. Via-Reggio, bourg assez fort, est le seul port de ce petit État. Nous ne dirons rien de l'État de Monaco, dont la capitale a 1,200 âmes, et dont le prince vit en bourgeois à Paris.

ÉTATS ROMAINS.

Les États romains ont pour frontières, au nord, la Toscane et la Lombardie, et au midi le royaume de Naples ; à l'ouest, ils sont baignés par la Méditerranée, où se jette le Tibre de glorieuse mémoire ; à l'est, par l'Adriatique. — Sabins, Véïens, Samnites, Hérules, Volsques, Albains, etc., peuples fameux par leurs luttes contre l'empire naissant de Romulus, et plus encore par leur défaite, ont eu chacun leur part de ces contrées devenues l'héritage de saint Pierre. Trop de barbares ont tour à tour foulé le sol où s'élevaient leurs villes antiques, pour qu'il nous reste rien même de leurs ruines ; mais de glorieux souvenirs de toutes les époques, depuis Énée jusqu'à Napoléon, d'admirables beautés naturelles, cascades, lacs délicieux, palais impériaux, vont au-devant du voyageur à chaque pas qu'il fait, et forcent malgré lui son attention. Mais ce qui l'appelle avant tout, ce qui résume pour lui toute l'Italie, et celle des anciens jours et celle des temps modernes, c'est la ville des sept collines, c'est Rome.

Ferrare a ses palais déserts, les statues de l'Arioste et le cachot du Tasse ; Bologne, son université ancienne et célèbre, ses tours penchées et sa galerie de tableaux ; Faenza, ses poteries renommées ; Pérouse, la gloire du Pérugin ; Assise, les restes de saint François ; Ancône, la franchise de son port et le voisinage de Loreto ; Tivoli, ses cascatelles, sa villa d'Este, sa villa Adriana et ses délicieux ombrages où rêvèrent tour à tour Virgile, Horace, Catulle, et plus tard Zénobie ; Frascati, ses douces campagnes ; Ostie, le dernier adieu de saint Augustin à sa mère ; Viterbe est la ville aux belles fontaines ; Orvieto, celle aux vins excellents ; Spoleto rappelle les Pélasges ; Ravenne, Théodoric, Narsès et Bélisaire ; Sinigaglia a sa foire célèbre, Bénévent son arc de triomphe, Terracine ses marais Pontins et ses contes sinistres de brigands ; Terni, sa cascade immense ; enfin Subiaco montre au voyageur, dans le couvent de Saint-Benoît, ses feuilles de rosier où circulent de blancs serpentins. Mais toutes ces curieuses cités, malgré leur beauté propre, malgré les trésors particuliers de leur histoire et de leurs arts, disparaissent et s'éclipsent devant Rome, comme les étoiles au lever du jour.

Lorsque le voyageur débarque à Civita-Vecchia, et qu'entraîné par ces chevaux noirs si vifs qui appartiennent à l'Italie centrale, il monte et descend tour à tour les collines fluctueuses qui ondulent les Maremmes de ce côté, il traverse avec émotion cette campagne déserte qui s'ouvre devant lui ; mais bientôt il ne regarde plus que d'un œil distrait et ces champs de lis fleuris qui bordent la route, et ces grands bœufs qui paissent, et ces chèvres pendues aux rochers ; son regard, tendu vers l'horizon, cherche à dévorer la distance, à deviner un point dans l'espace, un point qu'il ignore, et que pourtant il pressent : c'est la coupole de Saint-Pierre, c'est Rome.

Digitized by Google

A peine a-t-il franchi les jardins entourés de roseaux, à peine a-t-il dépassé la porte Cavaligiera, que les merveilles de la ville éternelle commencent à se dérouler devant lui. A sa gauche se dressent aussitôt Saint-Pierre, le Vatican et sa colonnade; il tourne à sa droite, le château Saint-Ange s'offre à lui; il traverse le Tibre sur un pont orné de statues colossales ; il suit la voie des Contadini, il arrive à la place d'Espagne, il est au pied de la Scalinata ; devant lui se montre le Monte Pincio avec l'académie de France, la Trinità del Monte, et à l'angle de la via Festocalenda, la maison qu'habitait Poussin. Déjà il a traversé le Corso, qui aboutit d'un côté à la villa Borghèse, et de l'autre au palais de Venise ; le Corso où se font les courses de chevaux barberins et toutes les mille folies du carnaval.

Il est impossible de faire un pas à Rome sans retrouver des ruines plus ou moins bien conservées qui rappellent toute la série du passé, depuis les prisons Mamertines jusqu'à la maison de Rienzi. Entre les plus entières se distinguent les arcs de triomphe des empereurs Titus et Constantin. Le premier n'a qu'une arcade, dont le dedans est orné de bas-reliefs qui représentent, d'un côté, Titus dans un char tiré par quatre chevaux, après la prise de Jérusalem ; de l'autre, le chandelier à sept branches, la table d'or et les autres dépouilles du temple ; le second a trois arcades; il a été érigé par le sénat et le peuple romain en l'honneur de Constantin, après la victoire qu'il remporta sur Maxence. C'est au pied du mont Palatin qu'est l'arc triomphal de Titus. Sur ce mont était le Capitole, qui commanda à l'univers ; aujourd'hui son nom seul survit. Il est remplacé par un édifice moderne, riche musée de sculptures anciennes. La Roche Tarpéienne est de plus des trois quarts enterrée. Le mont Palatin contient plusieurs églises, le jardin de Montalte, l'un des plus beaux de Rome, et surtout la colonne Trajane : elle est debout, elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan elle porte aujourd'hui saint Pierre. Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est sculptée en triomphes; on y voit peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes. Sa base est magnifique; elle est revêtue de casques, de cuirasses et d'une foule d'instruments de guerre.

Mais c'est auprès de la place Navone qu'il faut voir le plus magnifique monument de l'antiquité, le Panthéon, qu'on n'appelle plus que la Rotonde. Il fut consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis par les papes à tous les saints. Cette dédicace l'a préservé de la destruction que la plupart des autres temples ont subie. Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche ; mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand ; il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes, mais il a conservé sa voûte, son péristyle et ses colonnes. Quel magnifique péristyle ! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel. Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis et de la durée de vingt siècles dont elles sont revêtues et ornées... La porte de la Rotonde est bien la porte d'un temple, c'est bien celle du Panthéon ; c'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les croyances de l'univers poussaient là... Le dessin de cet édifice est simple et grand ; une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'imagination romaine et n'étonna pas

Digitized by Google

celle de Michel-Ange ! Ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnées que la terre le porte : je le mettrai dans les airs. Le génie de Michel-Ange disait ces choses, et sa main les exécutait... Laissons à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichissent l'intérieur de cet édifice ; il possède un trésor bien plus précieux, ce sont les cendres de Raphaël.

Si le Panthéon est le plus beau monument du génie romain, le Colisée est, sans contredit, le plus admirable témoignage de sa puissance. A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent, à cette réunion de colonnes de tous les ordres qui s'élèvent circulairement les unes sur les autres pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers et esclave d'un empereur. Vespasien fit élever ce prodigieux amphithéâtre, qui fut nommé Flavien, du nom de la famille de cet empereur; et Colosseum, parce qu'on voyait près de l'endroit où il fut construit une statue colossale de Néron. Deux mille esclaves juifs, que Vespasien avait ramenés de son expédition de Judée, furent employés à sa construction, qui fut terminée en moins de deux années. Sa solidité est telle, qu'elle aurait triomphé du temps, si les Romains modernes n'en avaient hâté la ruine en le démolissant, pour en employer les matériaux à leurs nouvelles constructions. Le palais Farnèse, la chancellerie et le palais de Venise à Rome ont été élevés avec ses débris. La partie gauche du Colisée est heureusement encore assez conservée ; mais tout le reste de son enceinte, ainsi que presque tout l'intérieur, en est détruit. Les portiques du rez-de-chaussée et ceux du premier étage subsistent encore du côté qui a le moins souffert ; on y voit même des portions considérables des voûtes qui portaient les gradins sur lesquels étaient assis les spectateurs, mais dont il ne reste plus le moindre vestige. C'est du haut du plan incliné formé par ces voûtes qu'on jouit encore, mais avec un plaisir mêlé de regrets, de toute l'étendue de cette étonnante construction, et de l'effet qu'y devaient produire cent mille spectateurs réunis, et applaudissant ensemble au succès de quelque gladiateur.

Après ces monuments principaux, ce qui, dans Rome, rappelle et caractérise le plus l'idée de la grandeur des anciens dans leurs édifices publics, c'est la vue de ces aiguilles ou obélisques égyptiens qu'on rencontre encore dans quelques places de cette ville. Les Romains, ces illustres ravisseurs qui dépouillaient les nations vaincues de tous les objets de luxe qu'ils rencontraient, enlevèrent d'Égypte et trouvèrent moyen de transporter chez eux ces masses énormes. Ils les ont ensuite employées à décorer leurs cirques et leurs tombeaux. Auguste fut le premier qui les fit connaître en Italie ; il fit placer au milieu du grand cirque et consacra au soleil l'obélisque que l'on voit encore aujourd'hui en arrivant à Rome à la porte du Peuple. On lit dans Aurélius Victor qu'il y avait dans cette ville quarante obélisques pareils, mais de différentes grandeurs. Le plus élevé que l'on voie encore est celui que Sixte V fit placer devant l'église de Saint-Jean de Latran. Il a, en y comprenant le piédestal, 47 mètres de hauteur. Mais le plus beau et le mieux conservé est celui qui occupe le centre de la colonnade de Saint-Pierre, et qui fut également relevé par les ordres de Sixte V; il est d'un

Digitized by Google

morceau de granit oriental de 24 mètres de long : sa hauteur, avec le piédestal et la croix qui le termine, est de 41 mètres. La colonne Antonine, qui fut élevée en mémoire des victoires de Marc-Aurèle, est dans le genre de la colonne Trajane et presque aussi haute, mais d'un goût moins pur et ornée de bas-reliefs moins estimés.

Le Forum, cette place si célèbre autrefois, couverte de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde connu, et le théâtre de tant de révolutions, le Forum, aujourd'hui jonché de débris, n'est plus que le champ des Vaches, *il Campo vaccino*.

La nouvelle Rome n'a point la grandeur de l'ancienne ; mais par les édifices dont on l'a décorée, elle l'emporte peut-être sur la première. Cette ville, lorsqu'elle était la reine du monde, n'avait rien à comparer à l'église de Saint-Pierre, au palais du Vatican ; et peut-être beaucoup d'autres églises modernes effacent-elles les anciens temples par la beauté de l'architecture, la richesse des matériaux et des ornements. Mais arrêtons-nous en face de l'église Saint-Pierre, que nous avons entrevue au passage : une place magnifique se déploie en cercle devant ce superbe temple ; au milieu de cette enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales ; entre deux superbes bassins ornés de bronze d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élance promptement dans les airs le magnifique obélisque de granit dont nous venons de parler. Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice ; elle fut projetée par Jules II, entreprise par le génie de Léon X, qui désirait des chefs-d'œuvre ; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever. Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican ; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé ; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie Triomphale... On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres ; mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout : c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et le chef-d'œuvre en partie de Michel-Ange [1].

Elle est bâtie en forme de croix latine, et c'est au milieu de la croix que s'élève majestueusement le dôme, dont l'idée fut conçue par la vue du Panthéon. Sous ce dôme est l'autel principal. Le superbe baldaquin qui le couvre et le couronne est ce qui frappe le plus quand on entre dans le temple : il est soutenu par quatre grandes colonnes torses, composites. Elles ont été faites en entier, ainsi que la chaire de Saint-Pierre, avec le bronze que l'on retira de la voûte du Panthéon. Elles produisent l'effet le plus admirable. On en peut dire autant d'une autre grande composition du Bernin, appelée la *chaire* de Saint-Pierre, qui termine l'église de la manière la plus heureuse. Les quatre docteurs

[1] Bramante est celui qui donna le premier plan de cette église, et qui commença à l'exécuter ; il avait conçu le dôme plus hardi et plus superbe encore qu'il ne l'est ; mais il parut impossible de l'élever. Michel-Ange corrigea le plan de son prédécesseur, et imagina seulement ce que les hommes pouvaient exécuter de plus grand et de plus magnifique en architecture. C'est là que le vrai génie seul sait s'arrêter.

Digitized by Google

qui soutiennent cette chaire sont composés d'un grand style, et ont chacun 5 mètres de proportion. Aux deux côtés de cette machine colossale sont deux très-beaux mausolées des deux papes Paul et Urbain VIII. Ce magnifique baldaquin en bronze, dont nous venons de parler, peut, en quelque façon, servir d'échelle pour juger de la grandeur de l'édifice dans lequel il est placé, en songeant que depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix qui le termine, il a 41 mètres de hauteur ; mais comme rien n'est grand que par comparaison, ce baldaquin, qui serait colossal partout ailleurs, devient proportionné sous une coupole dont la hauteur intérieure est de 113 mètres sur un diamètre de 44 [1].

Le palais du Vatican, où réside le pape, est joint à l'église de Saint-Pierre. Ce n'est pas un bâtiment régulier, ce sont de beaux morceaux mal attachés ensemble. On y compte douze mille cinq cents chambres, salles ou cabinets, et l'on y remarque partout la plus grande magnificence. La bibliothèque qui y est rassemblée est fort considérable et possède une quantité de manuscrits précieux. Mais le trésor inépuisable du Vatican, ce sont les fresques de Raphaël.

Le peuple de Rome est généralement poli quoique digne et fier, sérieux, grave, impressionnable et vindicatif; un coup de couteau échappe de la main de celui qu'on offense, plus vite qu'une injure de sa bouche; les femmes de bas étage ont une bonne grâce et une dignité admirables ; mais, ce qui est bien remarquable chez un peuple à qui si longtemps on s'est plu à prêter toutes sortes de passions, nous connaissons tel voyageur qui a habité Rome deux mois de suite, parcourant toute espèce de quartier sans avoir jamais vu une image obscène sur les murailles, sans avoir jamais entendu une parole impure.

La facilité avec laquelle on peut vivre à Rome diminue beaucoup la somme des crimes et surtout des vols. La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains ; mais, rassasiés et vêtus de la fécondité, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre. La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; dans cette ville, elle devient un état assuré : un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelques guenilles dans les rues de Rome, ou étaler quelques plaies, ils trouvent tout de suite à manger.

Les Romains et les Italiens, en général, sont très-sobres ; c'est en eux un effet du climat. La viande leur plaît peu, ils préfèrent des herbages, des fruits, du poisson ; on ne fait volontiers qu'un repas par jour. « Après dîner, on se livre au sommeil : on dort jusqu'à six heures du soir ; ensuite on ne fait rien, ou l'on fait des riens. La nuit arrive, tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment ; hommes, femmes, filles, chacun prend alors la volée jusqu'à trois heures du matin, on va à la promenade dans la rue du Corso, à la conversation dans les coteries, à la collation dans les auberges ; les esprits même les

[1] Dominique Fontana, un des plus grands artistes, qui fut employé par Sixte V à cet édifice, a calculé que la dépense faite de son temps et avant lui montait à 45 millions d'écus romains, ce qui fait environ 245,230,000 francs de notre monnaie. Que l'on considère ensuite la quantité de marbres précieux, porphyres, granits, dont l'intérieur est orné ; qu'on y joigne les peintures en mosaïque ; qu'on estime les bronzes du baldaquin et de la chaire, ce qu'on dû coûter la place et le péristyle, et l'on verra qu'il ne suffira pas de doubler cette somme ; aussi doit-on dire qu'un édifice de ce genre ne pouvait, dans les temps modernes, avoir été fait qu'à Rome, et par des souverains qui, tels que les papes, eussent le droit d'attribuer d'aussi grandes sommes au culte d'un Dieu auquel ils doivent tout, et dont ils sont les premiers ministres.

Digitized by Google

plus graves s'abandonnent jusqu'à l'heure du sommeil. Chaque soirée est une fête publique.

Une gloire qu'on ne saurait contester aux Italiens, c'est d'avoir les premiers retiré les lettres et les beaux-arts des ténèbres de la barbarie. Nous avons déjà nommé à propos de Florence Dante, Galilée et Machiavel ; les Malpighi et Borelli dans les sciences, Boccace, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, pour ne citer que les sommités, leur font assurément un digne cortége.

Que serait-ce donc, si, à côté des Michel-Ange et des Raphaël, nous mentionnions ici par leurs noms, depuis Angelico de Fiésole, Orcagna et Pérugin, jusqu'au Titien et à Paul Véronèse, tous les peintres de génie qui ont enrichi les monuments et les musées italiens des merveilles de leur pinceau ?

ROYAUME DE NAPLES.

Le royaume de Naples ou des Deux-Siciles se divise d'abord en deux parties principales : le phare de Messine étant pris pour point de partage, on distingue les domaines en deçà du Phare, c'est-à-dire la terre de Labour, la principauté de Salerne, l'Abruzze, le comté de Molise, la Pouille, la Basilicate, la terre de Bari, celle d'Otrante, et les deux Calabres, toute la terre ferme en un mot; les domaines au delà du Phare sont les sept intendances de la Sicile qui comprennent l'île entière.

Sous le nom de Grande-Grèce qu'elles devaient à de nombreuses colonies helléniques, ces contrées si productives s'élevèrent à une haute prospérité et virent s'établir dans leurs villes tous les raffinements du luxe oriental : les mollesses de Sybaris et les délices de Capoue sont proverbiales dans l'histoire. Rien ne les rappelle aujourd'hui, si ce n'est la douceur du climat de ces beaux pays, l'émail fleuri de leurs campagnes, et la fécondité de leurs terres.

« C'est à partir, dit un voyageur, des environs de Fondi, qui sont les commencements du royaume de Naples, que l'on peut se faire une idée de la beauté et de la richesse de tout ce pays. Partout se présente l'image de la végétation la plus luxuriante. Dans le voisinage est un lac assez considérable, qui produit les plus belles anguilles du monde.

« La nature ne saurait rien offrir de plus riant que le môle de Gaëte. Aussi au bout du verger d'orangers qui forme le jardin, indique-t-on des débris baignés par la mer, comme les restes d'une villa de Cicéron. Nous passâmes, dans l'après-dîner, le Garigliano, le Liris des anciens, après avoir foulé les ruines de l'ancienne Minturnes, sur l'emplacement de laquelle on voit encore les restes d'un amphithéâtre à quelque distance du chemin... Enfin nous approchâmes de Naples, et après avoir traversé la plaine la plus fertile et la plus cultivée, le bourg d'Aversa, et deux villages aussi peuplés d'enfants que la campagne l'est d'arbres, nous arrivâmes à cette célèbre ville, dont l'entrée serait riante, si la plus impertinente douane ne venait chagriner l'esprit des voyageurs enchantés par l'aspect de la nature et du climat de cette heureuse contrée, qu'on a si justement nommée le jardin de l'Europe. »

Naples, qui fut probablement fondée par une colonie égyptienne ou phénicienne, est une très-ancienne ville : son origine se perd dans les temps fabuleux.

Digitized by Google

Le nom de Parthénope, qu'elle porta longtemps, était, suivant les poëtes, celui d'une des Sirènes qui cherchèrent à séduire Ulysse par le charme de leur voix. D'autres traditions aussi anciennes et plus vraisemblables disent qu'elle doit son origine à des habitants de Cumes, qui l'ont appelée Neapolis ou ville nouvelle. Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, offre un aspect admirable quand on y aborde par le port.

Ici pour donner de Naples et de son golfe une idée générale, nous emprunterons à un voyageur moderne les pages suivantes :

« Levez-vous avec le soleil, montez dans une barque de pêcheur et puis éloignez-vous de quelques lieues du rivage ; alors vous êtes au centre de l'immense cratère où la mer fait invasion pour former le golfe de Naples. Devant vous, sur une colline douce et arrondie, se déploie en amphithéâtre la ville de la Sirène, la ville de Saint-Janvier : les rubis de la mer forment à ses pieds un immense bracelet : la Villaréale semble un bouquet à sa ceinture ; et le soleil naissant derrière les hauteurs d'Amalfi la vient dorer au visage. A votre droite, au-dessus de plusieurs riants villages, se dresse le Vésuve ; seul, car l'Apennin se retire à l'écart et fait un large détour derrière lui, avant de rejoindre la mer. Sur le rivage, Castellamare, Vico, Massa, Sorrento dorment sous des berceaux de pampres et d'orangers. A gauche, c'est le Pausilippe avec ses tombes révérées et ses longues tresses de verdure ; derrière vous Caprée, Ischia, Procida dessinent sur un horizon de feu leurs formes admirables voilées de gazes bleues et blanches. Partout le ciel rayonne, la vague étincelle ; un paradis se dévoile à vos regards extasiés ; vous êtes à Naples !

« La brise souffle, vous vous rapprochez de la terre ; oh ! le beau spectacle encore : déjà les pêcheurs de la Margellina, couverts de leurs tabaros chamarrés, ramènent leurs barques à la plage ; et le dattier du Vico dattile chauffe ses rouges chatons près du palais démantelé de la reine Jeanne ; déjà les bateaux de Sorrento et de Castellamare, tout brillants de leurs cargaisons d'oranges, viennent verser leurs pommes d'or sur le quai de la Marine ; les cloches tintent l'Angelus aux cent églises de la cité, les légères voitures de Portici volent avec rapidité ; le bruit, le mouvement, les chants, l'air de fête sont partout ; vous êtes à Naples !

« Enfin vous débarquez ; triste changement ! Sur le quai, accroupies le long des maisons, de vieilles femmes terreuses, échevelées, au visage somnolent livrent un combat incessant à la vermine qui les dévore. Des guenilles, des lambeaux de toutes sortes se promènent devant vous ; des manteaux recousus de mille pièces se pavanent au soleil ; une odeur âcre vous saisit. Vous entrez dans les rues qui vont de la place del Carmine à Saint-Janvier, par exemple, ou à la porte Capouane ; des trognons de braccioli et de finocchi vous roulent sous les pieds ; les pauvres vous suivent, vous harcèlent ; aux fenêtres pendent des loques à demi lavées et qu'il est impossible de raccommoder. Vous cherchez vainement de l'air dans ces rues étroites et sales, une odeur de friture ou de légumes gâtés vous étouffe : partout la misère, la malpropreté vous presse, vous entoure. Vous échappez enfin, vous êtes rue de Toledo. Plein des traditions de votre guide, vous croyez entrer dans un quartier magnifique, pareil à la Piazza de Venise, à la rue de Rivoli de Paris ; vous reconnaissez la rue de la Ferronnerie avec ses aboutissants de la Halle et de la rue des Bourdonnais. Une foule perpétuelle, indolemment empressée, vous jette à droite, à gauche ; les voitu-

Digitized by Google

res de maître galopant avec des gueux sur le marchepied, les marchands de glace, les charrettes de la campagne attelées de bœufs embourbés, les piétons fumant, criant, gesticulant, vous poussent, vous roulent, vous assourdissent; c'est encore Naples.

« Il n'y a vraiment d'habitables ici que le quai de Sainte-Lucie, la Chiaja et la place Saint-François de Paule.

« Le caractère du bas peuple napolitain est celui de gens amoureux de plaisir, indolents, insoucieux, rejetant tout ce qui leur donne de la peine, et par là se refusant à plus d'un devoir.

« Ainsi vous ne trouvez pas chez eux ce soin, ce respect de la vieillesse si commun dans nos bonnes provinces. Le vieux père languit comme il plaît à Dieu. — « Il a eu ses bons jours, disent-ils; que voulez-vous ? c'est un vieillard. » — Ils sont paresseux, et comme toutes les natures paresseuses, ils aiment beaucoup le mouvement qui leur vient du dehors. Aussi mènent-ils les bêtes avec une vitesse brutale, les assommant, les rudoyant sans pitié ; et si quelqu'un prend le parti de la victime : « Tiens ! répondent-ils avec un air narquois, celui-« ci est donc un chrétien ? Je ne savais pas que mon âne avait trouvé un avo-« cat ! » Enfin ils aiment le bien-être ; mais ils ne veulent pas le payer au prix de leur sueur ; de là chez eux l'amour du jeu, et, le faut-il ajouter ? celui du vol. Le jeu, pour eux, c'est une émotion, plus une chance de fortune qui se court assis et sans fatigue ; le vol, chez eux, ce n'est pas une avarice, c'est une manière moins pénible que le travail de subvenir au besoin du moment : un lazzarone fourre adroitement la main dans votre poche et en extrait votre foulard ; le soir, rentré au cercle de famille, il ne se cache pas de son larcin, il en montre au contraire le fruit. « Aujourd'hui, dit-il, j'ai gagné ceci » (*oggi ho guadagnato quello.*)

Le palais du roi, devant la place Saint-François de Paule, a de la grandeur ; mais le palais Capo di monte, quoique entaché de raideur espagnole, est bien autrement grandiose. Les deux théâtres qu'il faut citer sont celui de Saint-Charles, un des plus beaux d'Italie, celui de San-Carlino, où joue une troupe de polichinelles et d'arlequins dont le répertoire est tout à fait dans la langue et dans l'esprit national. Le costume napolitain est extrêmement varié, mais en général il est avantageux et souvent pittoresque. Pour l'ordinaire, il est chargé de divers ajustements en or, comme réseaux, broderies, avec une quantité de chaînes ou espèces de chapelets d'or, dont les femmes ornent les étoffes avec lesquelles elles s'habillent, et qui sont habituellement des velours ou des damas de couleur très-vive. La magnificence n'est pas si grande chez les hommes : leurs habits de fête sont toujours composés des friperies de la cour; aussi voit-on souvent, le dimanche, un homme du peuple ayant un habit fond d'or avec une veste ou culotte de drap bleu, des bas de soie, avec le filet ou le petit bonnet de laine blanche à la tête. Cette singularité fait voir le goût des Napolitains pour le luxe ; il va chez eux jusqu'à la passion. Il y aura des femmes qui se passeront de manger pour parvenir à avoir des boucles d'oreilles d'or ; et elles seront quelquefois obligées de les mettre en gage pour vivre, peu de jours après les avoir achetées. Elles ne les en retirent que pour paraître un jour de fête de madone, ou d'autres fêtes, dans lesquelles on pourrait prendre le peuple de Naples pour celui du Pérou, tel au moins qu'on nous l'a dépeint ; le lendemain vous déса-

Digitized by Google

buse, et le déshabillé est loin de répondre à l'habit de gala. Les femmes de la campagne de Naples, surtout du côté d'Istri et des montagnes, portent souvent un habillement appelé *lo panno*, beaucoup plus simple et plus pittoresque que celui de la ville. Il est sans plis et sans coutures ; ce sont des pièces d'étoffe ployées en carré, posées par devant et par derrière, et liées avec une ceinture autour de leur corps. La coiffure est de même une pièce de mousseline claire, empesée, qui plisse et s'ajuste sur les cheveux tressés en rond, et arrêtés par une grande épingle d'argent qui les traverse. Ce costume, qui semble le plus négligé, est très-joli, ne gêne aucun mouvement et n'offense la peau et les formes d'aucune partie du corps. Sa simplicité est plus susceptible de propreté ; c'est celui qui pare le mieux les Napolitaines, parce qu'il se fatigue moins, dure davantage, et paraît neuf jusqu'à la fin. Sa magnificence consiste dans la finesse du drap, dans la beauté de sa couleur, et dans les franges qui terminent toutes les lisières et les ceintures.

L'usage du pays est de planter, au pied des arbres, trois ou quatre ceps qui les réunissent, et dont les branches vont de l'un à l'autre, comme autant de guirlandes. Ces berceaux naturels rendent les chemins et tout ce beau pays d'une fraîcheur, d'une richesse et d'un agrément infinis. Aussi c'est cette partie du royaume de Naples qu'on a appelée, dans tous les temps, et par excellence, *Campania felice*.

Les vins de la campagne de Naples sont de bonne qualité ; celui qu'on recueille sur le Vésuve, le lacryma-christi, est fort célèbre, ainsi que ceux de *piè di monte*, qui viennent vers les sources du Vulturno. Ceux de Garigliano, dans la Calabre, sont les plus parfaits de tous.

Nous venons de nommer le Vésuve qui domine Naples et la menace incessamment ; accompagnons jusqu'à son cratère l'auteur des *Lettres sur l'Italie* :

« Arrivé vers les six heures du soir à Resina, petit village au delà de Portici, je quitte, dit ce voyageur, la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une profusion de flambeaux. Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs. — On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort. — Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une lave immense. Le Vésuve l'a vomie dans une éruption, il y a environ soixante ans. Elle fit pâlir toute la ville de Naples ; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là. Quoique arrêtée et éteinte, elle effraye encore et menace. Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazon et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours. Après avoir suivi quelque temps un sentier difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante. Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme. Nous gravîmes péniblement des monceaux de scories, qui s'écroulaient sous nos pas. Je m'arrêtai un moment pour contempler.

« Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée

Digitized by Google

du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourants la côte du Pausilippe, Naples et la mer, tandis que sur l'île de Caprée la lune paraissait à l'horizon: de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile et abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai de gravir. Je parvins enfin au cratère.

« C'est donc là le formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense pas seulement à lui! Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feu : ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent; en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme, puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie. Cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle gronde, elle bouillonne, coule et sillonne en longs ruisseaux de feu les flancs noirs de la montagne.

« J'étais vraiment en extase. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé!... J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissants. Mais le vent, qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé, et je retournai sur mes pas. »

Les éruptions du Vésuve, sa fumée et le feu qu'il vomit continuellement, l'épouvante qu'il a répandue autour de lui à différentes époques, les villes et les villages qu'il a fait disparaître, n'ont pas rendu les hommes plus prudents; on a bâti Portici presque sur le lieu où furent ensevelis Herculanum et Pompeïa. Il n'y a que peu de temps qu'on a découvert ces deux dernières villes : elles sont restées seize siècles dans le sein de la terre et dans l'oubli.

Si l'on veut prendre sur le fait la vie romaine telle qu'elle était du temps d'Auguste et des Césars, et visiter une ville habitée par Salluste et ses contemporains, dont les habitants sont absents, mais ont laissé leurs portes ouvertes à la curiosité des passants, il faut visiter Pompeïa. Pompeïa n'était pas comme Herculanum englouti sous une masse compacte de lave, mais sous une pluie de pierre-ponce qui est entrée partout, a tout envahi, mais n'a rien endommagé que les toits des maisons qu'elle a effondrés. Aussi retrouve-t-on dans les boutiques les objets de commerce du temps, dans les cuisines des plats encore sur le réchaud, des verreries de toute espèce, des amphores à mettre le vin. On voit encore dans les rues pavées de dalles l'ornière des chars qui les parcouraient, et dans les corps de garde on distingue les caricatures et les noms que les soldats charbonnaient le long des murs.

Dans les fouilles d'Herculanum, on a trouvé des manuscrits, longs rouleaux de papyrus enroulés autour d'une baguette ronde; ils sont calcinés, et cependant, à force de soins et de patience, en les déroulant peu à peu sur une toile enduite de gomme, on est parvenu à les lire. Mais jusqu'à présent on a découvert peu

Digitized by Google

de monuments littéraires de quelque importance que les religieux du moyen âge ne nous eussent pas conservés ; ce qui est vraiment beau survit à tout.

Nous ne saurions parcourir tous les environs de Naples avec le soin studieux qu'ils méritent ; mais il est une promenade qu'il faut faire, c'est celle de Pouzzoles. Avant de traverser la grotte du Pausilippe, haut et large passage creusé dans le roc et pavé de laves, le voyageur ami des arts se rend sur le mont, s'arrête un instant auprès d'un tombeau qu'on dit être celui de Virgile ; parmi les ronces qui achèvent de le détruire, il voit s'élever un laurier; il en cueille un rameau avec respect, et va ensuite, s'il le juge à propos, visiter le tombeau d'un autre poëte, celui de Sannazar, qui est aux environs, dans une église desservie par les Servites. Au sortir de la grotte, on avance parmi des champs couverts de hauts peupliers unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs ; et au milieu de coteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, on trouve un vallon enchanteur. Ici sont les Étuves sulfureuses de Saint-Germain ; là, des ruines de châteaux antiques ; plus loin, la célèbre Grotte du Chien ; partout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense ; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, dont la moitié est couronnée de deux rangs de peupliers, celui d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent et sillonnent sans cesse à l'envi.

Les Étuves de Saint-Germain sont de petites cellules voûtées, où, dès qu'on y est entré, on se sent la sueur couler par tout le corps. On a peine à respirer, au milieu des vapeurs de soufre qui s'y élèvent ; le sol brûle la plante des pieds, et les murailles sont imprégnées de matières sulfureuses.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la Grotte du Chien. C'est une excavation dans le rocher, où l'on peut tenir trois personnes.

Les guides ont soin d'amener avec eux un chien pour faire devant les voyageurs une expérience singulière ; ils placent ce chien sur le côté. La vapeur qu'exhale la terre en cet endroit agit bientôt sur ce pauvre animal ; il enfle, se roidit, a des convulsions, perd le mouvement et va expirer. Les guides le prennent alors et l'exposent à l'air : un instant après, il court et mange comme s'il ne lui était rien arrivé. On tire aussi, à deux pouces du sol, dans cette grotte, un pistolet qui ne part pas. Un flambeau que l'on baisse s'éteint en approchant de la terre.

La montagne et le petit vallon qu'elle forme reposent sur un vaste foyer de soufre ; le sommet exhale continuellement des vapeurs épaisses et de la fumée. Le vallon s'appelle *la Solfatara* ou la Soufrière ; les habitants y ramassent beaucoup de soufre. Quand on y marche, la terre retentit sous les pieds comme si elle était portée sur une voûte, on sent même l'eau bouillir, et l'on en voit sortir de la fumée par plusieurs trous. Si l'on bouche un de ces trous avec une grosse pierre, la force de la vapeur ne tarde pas à la jeter loin de là. On aperçoit autour de cette vallée plus de deux mille trous semblables, par où il sort sans cesse une fumée de soufre, d'alun, de sel ammoniac, et d'autres minéraux que les médecins regardaient comme très-propres à guérir les maladies rhumatismales et cutanées.

Pouzzoles est agréablement située sur le bord de la mer. Tout auprès, dans les

Digitized by Google

flots, est une espèce de pont qu'on peut regarder comme l'édifice le plus hardi de l'Italie : il consiste en quatorze piliers larges de 20 mètres chacun et éloignés de 32 les uns des autres ; il y en avait autrefois vingt-cinq joints par des arcades élevées de plus de 16 mètres ; mais les vagues les ont brisées. Vis-à-vis de Pouzzoles, sont les ruines de Baïa, lieu de délices des anciens Romains, qui y venaient oublier l'ambition et y trouvaient toutes sortes de voluptés. Auprès est le lac Averne, au-dessus duquel les oiseaux passent impunément aujourd'hui, et qui, par sa jonction avec le lac Lucrin et sa communication avec la mer, pratiquée par Agrippa, formait autrefois le port Jules, dont l'étendue et la situation offraient une retraite assurée à un grand nombre de vaisseaux qu'on pouvait aisément y exercer à la manœuvre. Il n'en reste plus rien depuis le tremblement de terre de 1538, qui a tout à fait changé la face de ces lieux. Près de cet ancien port sont l'Achéron, les Champs-Élysées, et Cumes dont il ne reste que des ruines.

C'est près de Capaccio, dans la principauté de Salerne, que s'élèvent les ruines de Pæstum ou Posidonia. Les édifices dont elles sont les débris, construits par les Sybarites et détruits par les Sarrasins ou les Normands, consistaient en deux temples consacrés à Neptune et à Cérès, une basilique et un amphithéâtre ; des fouilles récentes ont fait découvrir une rue entière, une longue colonnade et un troisième temple.

Tarente, au fond du golfe du même nom, est célèbre par la résistance que les Romains y opposèrent à Annibal, et par la pêche que les anciens y faisaient du mollusque d'où ils tiraient la pourpre. Tarente a donné son nom à la tarentule, dont l'opinion populaire représentait la piqûre comme dangereuse. Une fois piqués, les uns, disait-on, riaient, les autres pleuraient, ceux-ci ne cessaient de chanter, ceux-là restaient mornes et silencieux ou assoupis, ceux-là dansaient avec fureur. La musique seule guérissait le malade ; aujourd'hui le moins docte médecin opère plus vite et plus sûrement.

Les premiers colonisateurs qui donnèrent leur nom à la Sicile furent des Sicanes, peuple de race basque ou ibérienne. Grecs, Carthaginois, Romains, Arabes, Espagnols et Normands se l'enlevèrent ensuite tour à tour. Et du reste, c'était vraiment une proie bien faite pour exciter l'avidité des ravisseurs. Toutes les productions de l'Égypte, le café, le papyrus, l'olivier, l'oranger, la canne à sucre, l'aloès, le cactus y croissent vigoureusement auprès de nos vignes et de nos céréales. Les blés de la Sicile nourrissaient Rome. Les porphyres, le jaspe, l'agate, l'émeraude, l'or, l'argent, le fer et le cuivre dorment inexploités dans ses montagnes. L'ambre s'y trouve au bord de la Giarretta ; la houille et le gypse surtout y sont en abondance ; mais toutes ces richesses naturelles demeurent à cette heure inutiles près de leurs possesseurs.

Messine, fondée, dit-on, dix siècles avant notre ère, fait presque face à Reggio, dans la Calabre. Sous ses murs bouillonnent les flots du détroit où jadis les anciens plaçaient les gouffres de Charybde et de Scylla. A 48 kilomètres au sud-ouest, sur le mont Taurus, est assise Taormina, dont le théâtre antique est taillé dans le roc, et donne, par sa conservation, l'idée la plus exacte de ce qu'étaient chez les anciens ces sortes d'édifices. Puis, sur le rivage au pied de l'Etna, se développe Catane qui fut une ville sept siècles avant Jésus-Christ, et une ville opulente, jusqu'à ce que Hiéron, tyran de Syracuse, eût exilé ses habitants. Sa cathédrale est magnifique, et le voyageur qui veut s'épargner l'ascen-

Digitized by Google

sion de l'Etna, n'a qu'à se rendre à la sacristie, il y verra, parmi les fresques dont elle est ornée, une peinture qui représente l'éruption de 1669. On voit descendre des cimes du volcan un torrent de lave, large de plus de 4 kilomètres (pas dans le tableau bien entendu); on la voit s'amonceler auprès des murs hauts de 20 mètres, les franchir, traverser la ville, et venir élever dans la mer un môle qui, maintenant, est un bienfait pour elle, car il augmente la sûreté du port.

A partir de Catane, on côtoye la mer pour gagner Syracuse; on perd l'aspect des campagnes si riantes qui entourent la première de ces cités, mais en revanche on retrouve à chaque pas des souvenirs de la Grèce et des douces fictions de ses poëtes. Le paysan qui vous guide est coiffé du bonnet phrygien : la rivière dont vous suivez les bords s'appelle pour lui la Giarretta, mais pour vous c'est le Simèthe; les fleurs parfumées qui croissent sur ses rives sont les mêmes que celles que Proserpine cueillait au moment où Pluton l'enleva pour lui faire partager le trône des enfers. Parmi les ruines de l'ancienne Syracuse, jaillit une fontaine abondante : c'est Aréthuse, que l'Alphée, nouveau Léandre, venait rejoindre autrefois à travers les flots de la mer, s'il faut en croire Théocrite et les autres poëtes. Aujourd'hui la nymphe transformée n'est plus qu'un lavoir de la ville neuve. Hélas! tout vieillit ici-bas, même les fontaines!

La Syracuse moderne doit, comme Catane, au voisinage de l'Etna, de fréquents tremblements de terre qui lui causent de grands dommages; aussi a-t-elle peu de monuments, si ce n'est la fameuse prison appelée l'Oreille de Denys, immense carrière creusée dans le roc, et si sonore que le déchirement d'un morceau de papier y produit autant de bruit que si l'on frappait avec un bâton sur une planche.

A peu près au milieu de la côte qui regarde l'Afrique, Girgenti, sur une haute montagne, occupe précisément l'emplacement non pas de l'ancienne Agrigente, mais de sa citadelle. Deux souvenirs sont demeurés de cette cité des anciens temps : celui de l'un de ses tyrans, Phalaris, qui faisait brûler ses victimes dans un taureau d'airain, et celui de la mollesse de ses voluptueux habitants, dignes rivaux des Sybarites. « Au temps de la splendeur de Carthage, dit un de nos meilleurs géographes, ils furent menacés d'une attaque par cette puissance avide d'étendre ses colonies; les magistrats arrêtèrent qu'on veillerait la nuit sur les remparts, et que, pour que ce service ne causât pas trop d'encombrement, chaque citoyen en faction n'aurait avec soi qu'une tente, une couverture de laine et deux oreillers. Cette discipline parut trop dure et excita un mécontentement général. »

Au nord-ouest de Girgenti, près de Castel-Vetrano, s'élevait autrefois Sélinonte, et avant elle peut-être une autre cité bâtie par une race plus forte ou plus hardie, si l'on en juge par les débris énormes qui gisent encore dans la poussière et que le Sicilien d'aujourd'hui, stupéfait de leur immensité, appelle les Piliers des Géants. Plus au nord encore, entre Trapani et Alcano, dans une contrée stérile d'où la végétation semble s'être retirée pour laisser briller seul un des plus beaux ouvrages de la main de l'homme, le temple à demi détruit de Vénus Érycine déjà désert au temps de Strabon. C'est tout ce qui subsiste aujourd'hui des ruines de Ségeste.

Enfin au centre de la côte nord-est de l'île se montre, dans une plaine fertile

Digitized by Google

et bien encadrée, au fond d'un golfe aux flots de saphir, Palerme, dont la délicieuse promenade, la Marina, longe la mer, comme à Naples la Villaréale. « Ici, dit un auteur, comme dans plusieurs autres villes du royaume, les boutiques des marchands d'eau à la glace contribuent à l'ornement des rues. On vend ce liquide dans de petites boutiques où sont empilés de chaque côté des citrons, des brugnons, des oranges et toutes sortes de fruits du Midi ; entre ces tas sont placés de grands bocaux de verre remplis d'eau, où se jouent des poissons dorés. Une multitude de petits jets d'eau s'élancent d'entre des fleurs odorantes, et le tout, au milieu de la rue dont la chaleur est brûlante, exhale une agréable fraîcheur. Dans le Palais-Royal, vaste édifice imposant par sa masse, s'offrent à la curiosité du voyageur la chapelle bâtie par Roger en 1129, et l'observatoire d'où Piazzi découvrit en 1801 la planète Cérès.

La cathédrale est un des plus beaux monuments gothiques de la Sicile ; Cordoue et Grenade n'ont, dit-on, rien de supérieur en édifices religieux. Mais le jour où il faut la voir, c'est le 15 juillet, au moment où l'on fête, avec sainte Rosalie, le souvenir de la santé qu'elle ramena dans la ville dévorée par la peste.

Ajoutons que le moment de cette fête est celui où le commerce de Palerme prend toute son activité. Le goût et l'attrait des cérémonies publiques font à ce point de vue, chez les peuples du Midi, ce que le besoin de bien-être et l'énergie naturelle inspirent de faire aux peuples septentrionaux. Ces cérémonies les réveillent, les rapprochent, et le commerce y gagne. Quel serait le commerce de l'Arabie intérieure sans les pèlerinages de la Mecque ?

ILES DE MALTE ET DE GOZZO.

Au sud du cap Passaro, en Sicile, sont les îles de Malte et de Gozzo, toutes deux aujourd'hui sous la dépendance de l'Angleterre.

L'histoire du rocher de Malte remonte aux temps les plus reculés. Je ne sais jusqu'à quel point il importe de savoir qu'il fut habité sous le nom d'Hypérie par des géants qui firent la guerre à Jupiter, et que, changeant ensuite ce nom en celui d'Ogygie, il fut l'asile de la déesse Calypso, qui reçut si bien Ulysse, qu'il en oublia presque sa petite patrie d'Ithaque. Le berceau de chaque nation est entouré de fables ; il fallait bien que Malte eût aussi les siennes. Les Grecs donnèrent ensuite le nom de Mélite à l'île. Sous eux, elle fit un grand commerce de coton renommé par sa finesse. Les peuples de la Sicile et de toute l'Italie achetaient ses étoffes. Son gouvernement était presque républicain. Pendant deux cents ans, les Grecs furent paisibles possesseurs de Mélite ; mais une colonie carthaginoise, qu'ils laissèrent s'y établir, s'empara du gouvernement. Ses richesses devaient nécessairement tenter ceux qui pouvaient s'en emparer. Les Romains la prirent, la perdirent et la reprirent après la ruine de Carthage. Sous ces maîtres, elle fleurit et fut presque libre. Ce fut à Mélite que saint Paul, qui allait de Césarée à Rome pour être jugé par l'empereur, échoua à l'entrée de la cale, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Paul ; il y fut mordu par un serpent, morsure qui fut sans effet. Après la ruine de l'empire romain, tour à tour dévastée par les barbares et les Arabes, Malte subit maintes révolu-

Digitized by Google

tions, maintes dominations, jusqu'en 1516, époque où elle fit partie des vastes domaines de Charles-Quint. Celui-ci sentit de quelle importance elle pouvait être par sa situation, et il conçut le projet d'y rétablir cette milice religieuse, cet ordre armé connu sous le nom de Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui, après un siége glorieux, venait d'être chassé de l'île de Rhodes par Soliman, et se trouvait alors errant sur les côtes de l'Italie. Charles-Quint signa, le 23 mars 1530, le diplôme de donation à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; et le 13 novembre, les chevaliers prirent possession de l'île, et furent connus sous le nom de chevaliers de Malte. Leur premier grand-maître dans cette ville fut Villiers de l'Isle-Adam. L'ordre, dans les cinq premières années, fit une guerre terrible aux Turcs, et les inquiéta si vivement, que Soliman, irrité, vint à la tête d'une armée formidable mettre le siége devant Malte. C'est ce siége qui couvrit de gloire les chevaliers de Malte, et particulièrement le grand-maître Jean de la Valette. Les Turcs furent contraints de lever le siége, après avoir perdu l'élite de leur armée. L'ordre de Malte répara lentement ses pertes et les ravages de la guerre; et les successeurs de la Valette, jusqu'au grand-maître Hompseck, le dernier, dépossédé par les Français, se sont toujours occupés d'augmenter les fortifications de l'île, de l'orner d'édifices et d'agrandir son commerce.

Jusqu'à ces derniers temps, on avait estimé Malte imprenable ; mais le 11 juin 1798 elle fut prise par les Français sous les ordres du général Bonaparte. Quelques mois après, les Français y furent attaqués par les escadres combinées des Anglais et des Portugais, sous les ordres de l'amiral Nelson. Les hostilités commencèrent par l'insurrection des Maltais, et bientôt les Français furent réduits à la seule ville de Malte. Ils en firent sortir la plus grande partie des habitants, et y soutinrent un siége qui dura près de deux ans, et qu'on peut regarder comme une des opérations les plus mémorables de la guerre. La plus horrible famine put seule les forcer à abandonner cette importante conquête, qu'ils eussent conservée à la république s'il n'eût fallu que du courage. Dès le 23 septembre 1799, suivant un extrait du journal du siége, certifié par le général Vaubois, un poulet se vendait 60 francs, une paire de pigeons 24 francs, un lapin 12 francs, un œuf 80 centimes, le cheval 2 francs la livre, un rat 2 francs, et le poisson 6 francs la livre. Le 1^er^ juillet, toutes les provisions de bois étaient épuisées; les dyssenteries s'étaient déclarées, et les citernes étaient à sec. Ce fut dans cet état que cette brave garnison reçut la huitième sommation, à laquelle elle répondit encore avec fermeté. Ce ne fut qu'au moment où il ne restait plus de pain que pour trois jours, que le général Vaubois se décida à capituler le 6 juillet 1800.

L'île de Malte, par le traité d'Amiens, devait être remise aux chevaliers ; mais les Anglais, au mépris de ce traité, ayant voulu la garder, les hostilités recommencèrent entre l'Angleterre et la France; de manière que le sort de cette île fut incertain jusqu'en 1814, où il fut reconnu qu'elle appartiendrait à l'Angleterre.

La côte méridionale de Malte n'offre que des écueils et des rochers inabordables ; les autres sont garnies de cales sûres et commodes, outre deux grands ports, Porto-Grande et Porto di Marza Muscetto, entre lesquels est située la cité Valette.

Malte, la capitale, est divisée en trois parties, qui sont la cité La Valette, du nom du grand-maître qui la fit bâtir en 1566, le Bourg ou la cité Victorieuse, l'île de

Digitized by Google

Saint-Michel ou de *Senglea*, parce qu'un grand-maître de ce nom l'a fait fortifier. L'île de Gozzo est protégée par une citadelle construite au haut des rochers, et par les forts Migiaro et Chambray, qui bordent le rivage. La petite île du Comino a aussi un fort. On trouve à l'ouest de l'île de Malte un grand nombre de maisons de campagne, et dans la partie de l'est, vingt-deux principaux villages ou casaux. Le Gozzo a six casaux.

Le sol de Malte est une espèce de tuf ou rocher calcaire, recouvert d'une légère couche de terre végétale. L'agriculteur ne parvient à rendre ce sol fertile qu'en y mettant une couche de fumier et de cailloux réduits en poussière ; alors il produit en abondance. Les terres ne sont mouillées que par la rosée des nuits. Les Maltais s'occupent principalement de la culture du blé et du coton. Malte produit les plus beaux melons de l'Europe. Ses oranges sont également les plus délicieuses, et il n'est pas un pays qui ait des roses dont le parfum soit si doux. L'île est couverte d'orangers, de citronniers, d'amandiers, de vignes, d'oliviers et de figuiers. Les murs, dont les insulaires environnent leurs champs pour garantir des vents les plantations, empêchent l'œil de jouir de l'effet de cette étendue de verdure, qui contraste singulièrement avec ces hauts rochers taillés à pic et rongés de vétusté. Les ânes et les chiens de cette île sont superbes. Les Romains recherchaient ces derniers.

Les campagnes de Malte et de Gozzo méritent d'être parcourues et examinées par les amateurs de l'antiquité et des phénomènes de la nature. Les ruines de la tour des Géants, qu'on voit à Gozzo, ont sans doute traversé bien des siècles. Elles sont, comme tous les monuments qui nous restent des peuples primitifs, un assemblage de pierres énormes entassées les unes sur les autres, sans liaison ni ciment. On trouve des restes d'un temple de Proserpine à l'ouest de Mdina.

Les Maltais, ayant presque toujours eu parmi eux des étrangers, semblent aussi un composé de plusieurs nations. Leur caractère est un mélange singulier de la rigueur africaine, de la hauteur espagnole, de la finesse italienne et de la gaieté française. Leur langue est principalement arabe, mais on y trouve des mots de plusieurs autres langues. Ils vivent en partie de poissons, de fruits et de légumes.

Le peuple de Malte et de Gozzo est un de ceux qui ont le plus conservé de leurs anciens usages. Dans les funérailles, les Maltais font marcher encore deux femmes en mante noire, portant des réchauds sur leurs têtes, où brûlent des aromates et des herbes odoriférantes. Quand un enfant est né dans une famille aisée, les parents et les amis se rassemblent pour ce qu'on appelle le *cucciha*. On présente au nouveau-né, si c'est un garçon, deux corbeilles, dans l'une desquelles sont des confitures et du blé, et dans l'autre de l'argent, une écritoire, une épée ; et si c'est une fille, des rubans, de la soie et des aiguilles. Les Maltais croient que le choix que le hasard fait faire à l'enfant détermine son caractère, son goût et sa vocation.

La Mnaria est la grande fête des habitants de la campagne. Le jour de Saint-Pierre, ils se portent en foule au Bosquet, le jardin du grand-maître ; on y fait des courses à pied, à cheval et sur des ânes. On danse dans une grotte spacieuse. Chaque famille ensuite, rassemblée sous un arbre, mange un pâté. On n'entend partout que la musique et des cris aigus ; ces cris expriment la joie à Malte. On célèbre le jour de l'Ascension, celui de Saint-Laurent par des promenades sur

Digitized by Google

l'eau. Le port, couvert tout le jour et toute la nuit de barques pleines de musiciens et ornées de banderoles de toutes couleurs, offre aux yeux un spectacle charmant.

EMPIRE D'AUTRICHE

Il en est des empires comme des hommes. Les uns ne s'élèvent qu'à force de courage et de persévérance ; sans secours extérieurs, dominant les circonstances même défavorables, ils se maintiennent à un beau point de fortune ; d'autres, au contraire, par leur seule position et presque sans efforts, se trouvent comme classés d'avance et atteignent de prime saut le même étage où les premiers ne sont arrivés qu'à grand'peine. C'est un peu là l'histoire de l'empire d'Autriche. Placé entre une portion de l'Allemagne, la plus arriérée, et la partie la plus policée de l'Europe, désignée par les conquêtes de Charlemagne au sceptre impérial, bouclier dressé entre l'Europe et les Osmanlis et aidée par tous à leur résister ; secondée surtout par la crainte de la France à qui elle faisait contrepoids dans le système qu'on a appelé depuis l'équilibre européen, l'Autriche a vu s'augmenter rapidement son importance et ses possessions. Aujourd'hui encore, malgré quelques fleurons ravis à sa couronne, l'empire d'Autriche s'étend sur la Lombardie arrachée à l'Italie, sur la Gallicie prise à la Pologne, cette Pologne dont un des enfants sauva Vienne du ravage des Turcs, sur le Tyrol, sur les races diverses de la Hongrie, sur les races slaves de la Bohême, sur les rudes matelots de la Dalmatie, sur les tristes restes de la grande Venise. On a vu à l'article *Italie* ce qui concerne la Lombardie et Venise, qui appartiennent bien réellement à la grande famille italienne. Nous n'avons à parler ici que des nations qui portent, par le costume et le langage, le caractère et les mœurs, le cachet des races autrichiennes.

L'Autriche proprement dite, l'archiduché d'Autriche, en y comprenant le duché de Salzbourg, touche à la Bavière et au Tyrol, à la Bohême et à la Moravie, à la Hongrie et à la Styrie ; c'est en partie l'ancienne Norique et la Pannonie des Romains : beau pays que l'Ems baigne et partage, et dans lequel des montagnes entremêlées de vallées verdoyantes fournissent les aspects les plus romantiques.

C'est dans cet archiduché que se trouve Vienne, capitale de la monarchie autrichienne et résidence des empereurs. Elle est située sur la rivière de Vienne et sur un bras du Danube. Cette ville rappelle encore ce qu'était Paris sous la seconde race de nos rois ; elle conserve toutes ces fortifications, qui cependant ne l'eussent pas préservée des Turcs, il y a un siècle, sans la présence de Sobieski. Dans le cas d'un siége, la distance des faubourgs à la ville donnerait un grand avantage aux assiégeants. Cette distance, qui est assez considérable, laisse la ville seule isolée avec ses tristes remparts. Ces faubourgs sont beaucoup plus

Digitized by Google

agréables que la ville même : celui de Léopold était habité jadis par des juifs; mais depuis qu'on les a chassés, on y trouve beaucoup de Turcs. Dans le faubourg d'Erberg est une maison de chasse, autrefois une auberge, où l'imprudent Richard (Cœur-de-Lion), travesti en pèlerin, reconnu comme il tournait la broche, fut arrêté par le lâche Léopold, duc d'Autriche.

La partie la plus soignée des bâtiments est celle des caves, où les habitants aisés ont soin de conserver le meilleur vin du Rhin et des pays méridionaux. Vienne n'a que quatre quartiers, mais ses faubourgs sont au nombre de vingt-six ; et l'étendue de la ville, y compris ses faubourgs, le cercle inhabité, les jardins, les promenades, est presque aussi grande que Paris. La population monte de 3 à 400,000 âmes. Il y a à peine dans la ville huit édifices dignes d'admiration. Le palais de l'empereur est un vieux bâtiment noir qui n'a ni beauté ni majesté ; c'est une grande masse de pierres bâtie à sept étages, afin qu'elle puisse contenir le plus de monde possible. Il est à remarquer en passant que tous les seconds étages des maisons de la cité appartiennent en quelque sorte à l'empereur, qui y loge ses officiers.

Les femmes de Vienne sont bien faites et belles sans être jolies ; elles ont de l'aisance dans leur démarche, leurs mouvements et leur conversation ; la vivacité ne leur est même pas étrangère. A Vienne, l'unique amusement qu'on mêle aux repas, c'est de dire quelques plaisanteries. Il est assez rare, chez les gens à leur aise, qu'on ne rencontre pas un bouffon qui se charge de faire rire la société. L'intervalle qui sépare le dîner du souper est presque toujours consacré à la promenade ou au théâtre.

Au reste, tout ceci ne peut avoir trait qu'aux gens de la moyenne classe, qui dans tous les pays sont, à proprement parler, le peuple : car, quant aux grands, ils sont, à quelques nuances près, les mêmes par toute l'Europe. Ce qui les distingue en Allemagne, c'est leur engouement pour leurs titres. Rien de plus fastueux que la haute noblesse à Vienne ; et l'on peut dire que l'économie est inconnue à toutes les classes. La musique est le seul art pour lequel la noblesse montre quelque goût, et il faut convenir qu'elle est généralement à même de l'apprécier. Après l'Italie, la musique trouve ses temples en Allemagne ; Mozart, Meyerbeer, Weber, Hændel, Mayseder et tant d'autres noms illustres justifient suffisamment ce que nous alléguons ici.

Pour voir les équipages de Vienne, il faut aller en été à un feu d'artifice au Prater. Le Prater est un bois de chênes et de hêtres situé sur une île du Danube, près de la ville. A l'entrée, sous les arbres, on aperçoit environ une trentaine de tentes garnies de chaises et de tables où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissements. Il y a du monde tous les jours ; mais, comme nous disons, le Prater ne paraît dans sa splendeur que les jours où l'on donne des feux d'artifice : environ douze mille personnes sont rassemblées, et soupent sous les arbres ; aux approches de la nuit, et à un signal donné, tout le monde se rassemble au lieu du spectacle : c'est une prairie entourée de grands arbres. Directement en face du feu d'artifice, est un magnifique amphithéâtre garni de plusieurs centaines de dames, dont les joyaux et les vêtements légers et frais forment un charmant spectacle. Les hommes sont entre l'amphithéâtre et le feu, au parterre qui est rempli autant qu'il peut l'être... L'Angarten est encore un lieu d'amusement où l'on rencontre dans l'été tout le beau monde. C'est un grand parc si-

Digitized by Google

tué dans la même île du Danube où est le Prater, mais plus à l'est... Il y a à Vienne plusieurs autres promenades publiques ; la plus fréquentée, c'est le Rempart, qui, quoique pleinement exposé à l'ardeur du soleil, est presque toujours rempli de monde.

L'Autriche a généralement l'apparence d'un pays heureux : on n'y voit point ce contraste frappant de richesse et de pauvreté qui vous choque dans la Hongrie ; tous les habitants, ceux de la capitale exceptés, jouissent de cette douce médiocrité qui est le fruit d'une administration sage et modérée. Le fermier a des biens-fonds, et les droits de la noblesse, qui jouit d'un pouvoir judiciaire subordonné, sont fixés.

Les parties méridionales de l'Autriche sont couvertes de montagnes qui s'élèvent par degrés des bords du Danube aux confins de la Styrie, et sont ombragées de vastes forêts ; elles se perdent dans la masse des montagnes qui s'étendent au sud de l'Allemagne, traversent toute la Styrie, la Carniole, la Carinthie et le Tyrol, jusqu'aux Alpes de la Suisse. Les habitants de cette longue chaîne de montagnes se rassemblent tous. Ils sont forts, grands, et, aux goîtres près, ce peuple est beau. Les habitants du Tyrol se distinguent par leur industrie. Quelques-uns font un commerce de figures de stuc et vont jusqu'en Hollande. D'autres font des ouvrages de pierre et de bois pour les églises. Malgré les bois et les montagnes couvertes de neiges dont le Tyrol est hérissé, ce pays est très-peuplé; il contient 900,000 âmes.

Les Carinthiens l'emportent sur les autres habitants de ces montagnes pour la force et par leur haute stature. Ils sont comme leurs chevaux, qui sont estimés les plus forts de l'Europe, et qui sont infatigables. Leur pain est fait de maïs, et leur pays produit le meilleur acier connu, dont les Anglais se servent pour leurs plus beaux ouvrages : la population est de 400,000 âmes. Les habitants de la Carinthie, de Goritz et de l'Istrie autrichienne, peuvent être évalués à 500,000. La Styrie contient environ 70,000 habitants. Gratz, la capitale, est une belle ville ; il y a, parmi ses habitants, des personnes qui ont 30 à 40,000 florins de revenu, et l'on ne peut exprimer le luxe qui y règne.

La Bohême est bornée au nord par la Saxe, au levant par la Silésie et la Moravie, au midi par l'Autriche, et au couchant par la Bavière, la Franconie et la Misnie. Ce pays était anciennement habité par les Suèves, peuple germain, lorsque les Boïens, peuple gaulois, après avoir passé le Rhin sous la conduite du général Sigovèse, s'y établirent au second siècle de la république romaine, et lui donnèrent le nom qu'il a conservé, en sorte que le nom *Bojemia* ou *Bohemia* est dérivé de celui de *Boii* ou *Bojii*. Les Marcomans, peuple germain, chassèrent une partie de ces Boïens, et les Slaves ou Sclavons vinrent à leur tour s'établir en Bohême, au sixième ou septième siècle : ils y sont restés, et y ont introduit leur langue, qui est encore en usage, le bohémien étant un dialecte de l'esclavon.

La Bohême est un des plus beaux pays de l'Europe. Elle est environnée de montagnes, qui font une partie de l'ancienne forêt Hercynie. Cette élévation du terrain fait que toutes les rivières qui l'arrosent y prennent leur source ; et elles en sortent sans qu'aucune y entre, excepté celle d'Eger ou Egra, qui a sa source dans la montagne Frehtelberg, en Franconie, et qui, après avoir coulé dans la Bohême, du couchant au levant, se jette dans l'Elbe, au milieu du pays.

Digitized by Google

Les deux principales rivières sont l'Elbe et la Moldaw. Ainsi la Bohême n'étant qu'un grand bassin ovale, environné de montagnes couvertes de forêts qui forment une espèce d'amphithéâtre, les rayons du soleil qui se concentrent dans le plat pays y réchauffent l'air et le rendent agréable : il y est pur, sain et léger ; mais le froid est moins salubre sur les montagnes; les eaux y sont belles et saines. Le terroir y est généralement fertile en grains, en fruits, en pâturages, en safran et en plantes médicinales; on y recueille d'assez mauvais vin; il est rare que le raisin y parvienne à une parfaite maturité; en revanche, on y fait d'excellente bière. Les rivières et les étangs, qui y sont en grand nombre, abondent en poisson ; les forêts sont pleines de gibier et de bêtes fauves : en un mot, des choses nécessaires à la vie, il n'y manque que le sel. On y trouve des mines de fer, de cuivre, d'étain, d'argent et même d'or; plusieurs minéraux, du cristal, des agates, des topazes et autres pierres précieuses; mais elles ne sont ni aussi dures, ni aussi éclatantes que celles d'Orient. Il y a aussi des sources minérales et thermales. On a établi, dans divers endroits, des haras où l'on élève de bons chevaux ; des verreries qui sont célèbres, et des manufactures de draps, de toiles, de papier, d'épées, de couteaux, de poterie ou de faïence.

Prague est la capitale de la Bohême. C'est une très-grande ville : elle a plus de trois milles de long et plus de deux de large ; mais sa population ne répond pas à son étendue : dans plusieurs quartiers on se croirait dans un village. Le nombre des habitants est de 70,000, et il y a environ cinq mille maisons. Le pont sur la Moldaw est de 224 mètres de longueur ; il est bâti de larges pierres de taille, et orné à droite et à gauche de statues de pierre. Il y a fort peu de beaux bâtiments, et presque tous ont un air malpropre. Mais la situation de la ville, en général, est très-belle. Le point de vue sur le pont est magnifique. On y a élevé une statue à Jean Népomucène, martyr de la confession. Les maisons forment un amphithéâtre fort vaste et très-haut. A droite, la montagne s'élève au-dessus des maisons jusqu'au palais impérial, situé majestueusement sur le sommet ; à gauche, elle est couverte, jusqu'au milieu, de jardins et de maisons de plaisance qui font un fort bel effet et forment de ce côté un autre amphithéâtre très-étendu. De ces jardins, on a une vue superbe sur la partie opposée de la ville. Au milieu de la Moldaw, qui est large, mais presque à sec, sont deux petites îles appelées Grande et Petite Venise, où les habitants font des parties de plaisir.

Les Bohémiens qui s'attachent à la culture des arts et des sciences y réussissent bien en général. Ils ne manquent point de génie et ont beaucoup d'industrie. La passion qu'ils ont pour la musique est étonnante. On trouve à Prague plusieurs orchestres qui égalent ceux de Paris pour le brillant de l'exécution, et les surpassent peut-être pour l'exactitude de l'harmonie. On rencontre dans toute l'Allemagne des joueurs de cor et de harpe de la Bohême. Comme ils rapportent toujours chez eux beaucoup d'argent, il n'y a guère de musiciens de ce genre qui n'aient voyagé.

On trouve aussi dans cette ville, comme à Vienne, des gens lettrés qui se contentent d'orner leurs chambres de bustes, de médailles, de gravures et de profils de savants célèbres, mais qui ne pensent et n'écrivent rien eux-mêmes. Leur titre de gens de lettres vient seulement de ce qu'ils ne tiennent à aucun corps ; car, dit Riesbeck, il en est ici comme à Vienne : quiconque n'a aucun

Digitized by Google

emploi civil ou militaire, qui n'est ni professeur, ni prêtre, ni marchand, ni ouvrier, ni valet, est censé homme de lettres, qu'il étudie ou non. Il y a cependant parmi eux quelques hommes savants et qui écrivent.

Les juifs composent une partie considérable des habitants de Prague : ils sont au nombre de 9 ou 10,000 mille. Ils ont des artistes et des ouvriers de leur religion, qui vivent dans la partie de la ville qui leur est destinée, et qu'on appelle *la Ville des Juifs*. Pour les distinguer des chrétiens, ils ont coutume de porter à leur bras un mouchoir jaune. En général, par leur pauvreté, ils font mentir le proverbe. Le célèbre astronome danois, Tycho-Brahé, a son tombeau dans une des églises de Prague.

Les Bohémiens sont une race d'hommes extrêmement forts. Ils sont beaux, bien faits, actifs, et paraissent descendre des Croates, un des plus beaux peuples de l'Europe. Leur tête est un peu trop grosse, mais leurs larges épaules et l'épaisseur de leur corps rendent cette disproportion moins sensible. Ce sont, sans contredit, les meilleurs soldats de l'empereur. Ils supportent les incommodités de la guerre plus longtemps que les autres, et souffrent même la faim pendant un temps considérable. La constitution et les usages du pays contribuent à les rendre propres à la vie de soldat. Les fermiers vivent dans une pauvreté qui les préserve de la mollesse et du luxe plus efficacement que ne pourrait le faire aucune loi somptuaire. En outre, le système disciplinaire qui domine, les accoutume dès leur jeunesse à une obéissance sans bornes, qui est la grande vertu militaire de nos jours.

Les femmes bohémiennes sont aussi belles que les hommes sont beaux, et elles le disputeraient en gaieté aux Françaises elles-mêmes. La gaieté est effectivement la marque distinctive de ce peuple. Rien n'attriste plus l'œil du voyageur que le spectacle de cette belle race d'hommes couverts à peine de haillons, au milieu des plaines les plus riches.

Ils l'aiment cependant, ce pays où ils trouvent un esclavage d'autant plus dur, qu'il leur vient des Allemands qu'ils haïssent. Quoique leur inclination les porte à voyager, ils reviennent toujours dans leur cadre de montagnes. On les rencontre par petites caravanes, trafiquant de diverses marchandises, surtout de verreries : ils vont jusqu'en Italie, en Angleterre. Leurs gains sont ordinairement assez bons. Tant qu'ils sont dans les pays étrangers, ils vivent en commun comme des frères, et ont les uns dans les autres une sorte de confiance qui les fait passer pour un peuple sauvage et barbare, quoiqu'ils ne le soient point en effet.

A l'époque où, conviés par une voix divine et intérieure au festin de l'Évangile, tous les peuples de l'ancien monde sortirent de leur retraite pour venir autour de Rome contempler la croix nouvellement plantée sur la ville éternelle, une horde dévastatrice parcourut l'Europe sous les ordres d'Attila. Ces Huns ou Ongres qui l'accompagnaient appartenaient à une race moitié turque et moitié finnoise ; vaincus à Châlons par Aëtius et Mérovée (451), ils se retirèrent sur les bords de la Theiss et du Danube ; ils y formèrent des établissements, et de leur nom le pays tout entier prit le nom de *Hongrie*.

Pour étudier la Hongrie et ses annexes il faudrait parcourir les Karpathes avec leurs riches mines de cuivre, de plomb, de fer, de mercure, et même d'or, les plaines baignées par la Theiss avec leurs grands lacs, leurs riches cultures.

Digitized by Google

leurs magnifiques troupeaux, et, sur les collines qui les environnent, les treilles de Menès, de Rupt et de Tokay dont les vins font les délices des têtes couronnées; puis la Transylvanie dont les trois grandes vallées encastrées dans les monts Karpathes renferment trois races distinctes; puis l'Esclavonie entre la Drave et la Save, la Croatie qui vient aboutir aux Alpes Juliennes, pays encore à demi sauvage, mais dont les races vigoureuses fournissent d'excellents soldats; enfin la Dalmatie qui descend sur les rivages de l'Adriatique.

Bude ou Ofen, qu'un pont de 450 mètres sur le Danube réunit à Pesth, qui doit, dit-on, son nom à Buda, frère d'Attila, est la capitale de la Hongrie; Presbourg lui a quelque temps enlevé cet avantage; mais Joseph II a rendu à Bude la couronne impériale, et elle a repris son rang. Située sur le plateau d'une montagne, elle voit se répandre à ses pieds une ville basse qui rejoint le fleuve. Outre le palais du vice-roi, l'étranger doit visiter à Pesth le Musée national où l'on remarque la belle collection de manuscrits du conseiller Keller, et toutes les richesses que renfermaient les galeries de Sankowicz. Bude et Pesth réunies donnent un ensemble d'environ 95,000 habitants.

Dans le serment solennel que prêtaient les rois de Hongrie, ils prenaient l'engagement de réunir à la couronne toute province qui, après avoir été perdue, serait reconquise ou recouvrée. Lorsque, dans le démembrement de la Pologne, Marie-Thérèse revendiqua, au nom de la Hongrie, les royaumes de Gallicie et de Lodomirie, elle leur donna néanmoins une administration à part.

Lemberg, capitale de la Gallicie, est une grande et belle ville d'environ 55,000 habitants. Des rues larges et bien bâties, des édifices d'un style noble et élevé, la distinguent de la majeure partie des villes polonaises, et rappellent qu'une émigration de Grecs, s'y réfugiant au treizième siècle, y apporta le goût des beaux-arts. Toutes les religions de l'Europe y ont des représentants. « Et vous y voyez vivre dans la meilleure harmonie, dit un voyageur, l'archevêque et le surintendant, l'évêque grec, le pontife arménien et le grand rabbin. L'ombre de Joseph II semble protéger encore ce pays; c'est la même liberté publique, la même tolérance religieuse. »

Dans la portion de la Gallicie qui appartenait autrefois à la haute Pologne, vivent côte à côte, quoique constamment hostiles, deux populations également célèbres dans les chansons et les traditions populaires de ces contrées : les *Mazurakes*, dont la danse nationale avec son rhythme accentué est connue aujourd'hui de totues les capitales, et les *Gorales*, sortes de highlanders ou montagnards dont les luttes avec les habitants de la plaine ont fourni le sujet de plus d'un drame sanglant. Toujours armés d'une hache, qu'ils lancent à plus de quarante pas sans jamais manquer leur but, ils ne la quittent jamais, même dans leurs jeux et leurs danses. Ces hardis chasseurs avaient fini par interdire aux Mazurakes l'accès des gorges de leurs Karpathes; la fermeté de l'administration autrichienne a mis fin à cet antagonisme et rendu la sécurité aux uns et aux autres.

Les salines de Bochnia, découvertes, en 1351, par sainte Cunégonde, princesse hongroise, épouse de Boleslas V, et surtout celles de Wieliczka, ouvrent à la Gallicie une mine inépuisable de richesses, et offrent au voyageur l'objet d'une curieuse excursion.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESPAGNOLS TORÉADOR

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ESPAGNE

La Péninsule hispanique repose sur une charpente solide de montagnes. Il fallait cela à une terre baignée de trois côtés par la mer, et destinée à soutenir l'effort du golfe de Gascogne, du grand Océan et de la Méditerranée. Les Pyrénées la séparent de la France : ce sont là toutes ses frontières. Peu de pays ont été traités par la nature avec plus de munificence ; ses sierras, couvertes de forêts et d'animaux sauvages, lui préparent au besoin des retraites sûres pour une guerre de partisans ; ses plateaux élevés sont propres à toutes les grandes cultures ; ses vallées et ses rivages voient croître avec puissance l'olivier, le palmier, toutes les plantes voisines des tropiques ; de magnifiques fleuves, l'Èbre, le Duero, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir l'arrosent et la divisent en cinq grands bassins, dont le premier se déverse dans la Méditerranée, et dont les quatre autres se jettent dans le Grand Océan en formant un large éventail depuis le détroit de Gibraltar jusqu'auprès du cap Finistère.

Span, en phénicien, veut dire lapin, et ce serait de ce mot que les grands colonisateurs de Tyr et de Sidon auraient tiré le nom de leur nouvelle colonie, à cause de la multitude de ces animaux qu'ils y trouvèrent ; car il fut un temps où la découverte de l'Espagne fut pour les premiers peuples navigateurs quelque chose comme la découverte de l'Amérique pour notre Espagne du seizième siècle. Les Ibères sont ses premiers habitants connus ; les Celtes, par leur mélange avec eux, vinrent former les Celtibères. Après eux se ruèrent successivement trois ou quatre peuples, Phéniciens ou Carthaginois, Grecs et Romains, que nous voyons tour à tour envahir pied à pied le bassin de la Méditerranée. Enfin les Vandales, les Visigoths, les Maures se la ravirent mutuellement l'un à l'autre, jusqu'à ce que des monarques dignes de ce nom eussent fixé sa destinée. Aujourd'hui divisée en deux États inégaux, le Portugal et l'Espagne proprement dite, elle représente encore assez volontiers le partage des Lusitaniens et des anciens Ibères.

L'Espagne, antérieurement aux révolutions de ce siècle, comptait quatorze provinces principales : Galice, Asturie, Biscaye, Navarre, Aragon, Catalogne, Valence, Murcie, Grenade, Andalousie, Estramadure, Nouvelle et Vieille-Castille et Léon. Beaucoup de ces provinces ont été des royaumes. Par le décret royal du 30 novembre 1833, tout le territoire espagnol a été divisé en quarante-neuf provinces qui, à l'exception de celles de Navarre, Biscaye, Alava et Guipuscoa prennent le nom de leurs chefs-lieux.

Nous jetterons un coup d'œil rapide sur une partie de ces villes principales qui ont joué de trop grands rôles dans l'histoire pour n'en pas avoir gardé quelques précieux monuments. La Navarre a cela de particulier que ses habitants, les Basques, descendent probablement des Celtibères et sont les derniers représentants de cette antique race ; Pampelune, sa capitale, est une place de guerre imposante et voisine de Roncevaux où quelques reliques rappellent encore la fin du fameux Roland. Bilbao, qui vend la laine de toutes les Espa-

Digitized by Google

gnes, repose auprès de la mer, sur les rives de l'Ansa, dans une riante contrée. Vitoria, capitale de l'Alava, est célèbre par deux grandes batailles, celle où les Cantabres furent défaits par Auguste dans la 189e olympiade, celle où Sanche le Grand battit les Sarrasins vers l'an 1000. Oviédo, dans les Asturies, possède une cathédrale gothique qui date de plus de onze siècles. Santiago de Galice ou Saint-Jacques de Compostelle jouit d'un pèlerinage renommé. Léon, dans le royaume de ce nom qui sert de limite orientale au Portugal, fut fondé par Galba dans l'emplacement même qu'occupait la seconde septième légion (*legio septima gemina*). C'est une ville antique de souvenirs et gothique de construction. Valladolid est renommée pour son château royal où naquit Philippe II ; Salamanque, par la variété de ses édifices de toutes époques et de tous styles, toutes deux par leurs universités. Près de Burgos dans la Vieille Castille est le tombeau du Cid, et dans la ville les restes de sa maison. Voyez à Ségovie cet alcazar flanqué de tourelles; il rappelle la prospérité de cette cité sous les Maures, et cet aqueduc à double rang d'arcades; depuis dix-sept siècles, il abreuve la ville; c'est Trajan qui l'a fait construire. Pour être immortelle, Saragosse n'a besoin que d'un souvenir, celui du siége inouï qu'elle soutint contre les Français en 1808. Barcelone, capitale de la Catalogne, renferme 120,000 habitants, dont le commerce et l'industrie ont classé leur ville au nombre des premières de l'Espagne. Ornée de beaux monuments modernes, elle conserve aussi des restes d'édifices romains; mais au point de vue des ruines antiques Tarazona l'emporte sur elle : des aqueducs, de nombreuses sépultures, parmi lesquelles le tombeau des Scipions, sont épars dans ses environs où s'élevèrent jadis toutes voisines *Tarraco* et *Carthago Vetus*. A Valence, les Romains n'ont plus que quelques inscriptions. Les Maures commencent à dominer; la cathédrale est une mosquée; sa *Lonja* ou Bourse gothique et couronnée de créneaux renferme une salle longue de 40 mètres, large de 26 et de 20 d'élévation, dont les voûtes reposent sur vingt-quatre colonnes. Alicante est renommé pour son vin, comme Rota, Xérès, Sanlucar et Malaga.

La province de Madrid a peu d'importance par elle-même, mais elle possède la capitale et par cela seul occupe le premier rang. Madrid en arabe revient à maison du bon air, c'est la métropole la plus élevée de l'Europe; elle est située à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer; aussi de juillet à décembre le thermomètre y parcourt-il souvent une différence de 45 à 50 degrés. Placée au centre de l'Espagne, sur les bords du Manzanarès, fleuve traversé par de magnifiques ponts, mais généralement sans eau, ses environs annoncent une grande ville ; plus de 8 kilomètres avant d'y arriver, la campagne devient assez nue, mais on rencontre des femmes se croisant en tous sens sur de petites bourriques avec leurs jupons bleus retroussés par-dessus la tête, en guise de voile, des hommes en gilets noirs sans manches, avec des réseaux verts autour de la tête, et enveloppés de manteaux bruns; des militaires de toutes armes, de longues files de mulets chargés de bagages, et des troupes de boricos à vide qui s'en reviennent du marché.

Madrid forme un carré régulier, dont deux côtés regardent le fleuve, et deux autres la campagne. La ville est environnée d'une muraille peu épaisse, mais assez haute et bâtie avec de la boue ; on en peut faire le tour à son aise en trois heures et demie. On compte, d'après les renseignements les plus nouveaux,

Digitized by Google

200,000 habitants, 8,190 maisons, 77 églises. Les maisons sont de briques, et plutôt faites pour l'ostentation que pour la commodité des habitants : aussi on passe communément par deux ou trois grands appartements inutiles pour parvenir, à l'extrémité, dans une petite chambre où se tient la famille. Ces maisons ont, en général, plutôt l'air de prisons que de demeures de gens qui jouissent de leur liberté. Outre que les fenêtres ont des balcons, elles sont souvent toutes grillées, mais particulièrement celles du rez-de-chaus sée. Plusieurs familles habitent ordinairement la même maison, comme à Paris.

« Jetons, dit Fischer, un coup d'œil sur une des rues vivantes, par exemple sur la *red de San-Luis*. Quelle foule variée ! quel tintamarre ! Des femmes vêtues de noir et voilées, des hommes en longs manteaux, des porteurs d'eau, des marchands de fruits, des équipages superbes, des diligences poudreuses, de légers calésins, des voitures de rouliers attelées de mulets gémissant sous leur énorme poids, une multitude d'ânes avec leurs bâts et des sonnettes au cou, des troupeaux de chèvres que des paysans vont traire de porte en porte, etc. ; plus loin, des musiciens aveugles qui chantent des tonadilles, et des alguazils criant des arrêts de police ; une foule de portefaix de Galice, des processions où l'on porte des chapelets, des gardes avec un tambour en tête, et des confréries qui escortent un convoi funéraire en chantant des psaumes, le bourdonnement des cloches de toutes les églises voisines, et enfin la procession solennelle du *Venerabile ;* les clochettes des enfants de chœur se font entendre, tout le monde s'agenouille, toutes les bouches sont muettes, tous les chapeaux bas, toutes les voitures s'arrêtent : cette masse tumultueuse semble comme pétrifiée... Deux minutes, et tout reprend le mouvement accoutumé.

« Le centre de Madrid, ou le rendez-vous général, est la place de la *Puerta del Sol*. C'est là que l'habitant de Madrid vient se délasser de ses travaux et se chauffer au soleil pendant l'hiver... Onze heures ont sonné ; une troupe d'officiers de la garde avec des bandoulières éclatantes, une foule d'ecclésiastiques en *talares* noires, des dames charmantes avec leurs voiles brodés en or, une file bigarrée et enveloppée de manteaux, débouchent de tous les coins des rues... La place se remplit au point qu'on a de la peine à y pénétrer.

« Voilà une heure, la foule se disperse. Les portefaix se rangent auprès des maisons pour prendre leur repas, et ensuite faire la *siesta* (la méridienne : dormir après le dîner, c'est la coutume de tous les Espagnols) ; toutes les boutiques se ferment; aux coins des rues les petits marchands couvrent leurs étalages ambulants pour s'étendre à côté sur le pavé ; la place est abandonnée, les rues bruyantes se trouvent comme mortes, et rarement l'on rencontre par-ci par-là quelques passants. Mais aussitôt que les vêpres sonnent tout semble se ranimer ; à quatre heures la place se remplit de nouveau...

« Peu à peu les équipages commencent à se rendre aux théâtres et au *Prado*. Enfin, le crépuscule tombe, les cloches sonnent l'Angelus, on allume des lanternes devant les madones et dans les maisons, les cabaretiers et les limonadiers éclairent leurs boutiques ; partout sont de petites tables garnies de pains au lait et de lanternes de papier... Le bruit croît à chaque instant, et la place est toute remplie de monde. Ici retentissent des guitares et des *violeros ;* là, une chanteuse entonne les vaudevilles les plus nouveaux et les histoires des

Digitized by Google

pendus; là, un éloquent missionnaire débite son sermon devant une populace contrite.

« Le Prado est presque au bout de la ville qu'il coupe dans une partie de sa longueur... Il offre plusieurs allées d'arbres et quelques fontaines... La vue qu'il présente, à commencer de la *calle de Alcala*, est superbe : la largeur de la rue, le palais, les couvents avec leurs terrasses et les autres édifices, tous d'une belle architecture ; la vue qui donne sur la porte magnifique où conduit une avenue, quatre files de grands arbres touffus, de superbes fontaines de marbre, tout cet ensemble produit un effet ravissant. On peut dire la même chose de la vue qui est du côté de la rue San Hieronimo, qui présente à son entrée un palais, un hospice magnifique, deux superbes couvents, et, dans le fond, le château royal de Buen-Retiro. Le troisième aspect, du côté de la rue du Jardin Botanique, est plus étroit et n'a rien de remarquable. Celui de la rue d'Atocha est extrêmement vivant, et la vue plonge dans une longue allée jusque sur le monastère de San Thomas...

« Il est une autre promenade dans le voisinage du Prado, c'est le jardin du Retiro. Quoique ce jardin se détériore chaque jour, il offre cependant encore assez d'agréments: sa situation élevée, qui domine sur une partie du Prado, sur la ville et sur les campagnes voisines, un air pur et rafraîchissant, de belles allées et des bosquets agréables, une grande pièce d'eau et plusieurs petits bassins, la place du Mail bien ombragée et une superbe ménagerie d'animaux étrangers, la grande fabrique de porcelaine et les habitations des ouvriers : tout cela attire chaque soir un grand concours de promeneurs. La classe distinguée semble surtout affectionner ce jardin, parce qu'il y règne liberté entière de costumes, et surtout parce que les femmes sont toutes obligées de se dévoiler à l'entrée.

« Le palais royal est sur une éminence, du côté occidental de la ville : c'est un édifice magnifique et spacieux qui consiste en trois cours, et qui commande une superbe perspective. Chacune des façades a 155 mètres de longueur et 33 de hauteur. Il n'y a pas de palais en Europe orné avec plus de magnificence.

« Les autres principaux palais qui environnent Madrid et qui servent de retraite aux rois, et de parc pour leurs chasses, sont Buen-Retiro, Casa del Campo, la Florida, el Pardo, Aranjuez et Saint-Ildephonse. On représente le palais d'Aranjuez et ses environs comme délicieux. Il s'y trouve un parc de plusieurs kilomètres de circonférence, où il y a plusieurs allées de deux, trois et quatre milles anglais d'étendue. Chacune de ces coupures est séparée par deux doubles rangées d'ormes, ce qui en rend l'ombrage plus épais. Ces allées sont assez grandes pour admettre quatre carrosses de front; et entre chaque double rangée il y a un canal étroit rempli d'eau courante. Dans l'espace qui sépare les allées il y a d'épais vergers d'arbres plus petits et de différentes sortes. Des milliers de daims et de sangliers se promènent fort à leur aise, et en outre beaucoup de lièvres, de lapins, de faisans, de perdrix et plusieurs autres espèces d'oiseaux. Le Tage passe par ce parc et le divise en deux parties inégales. Son point central est le palais du roi, qui est environné du jardin et extrêmement agréable. Il est orné de jets d'eau et de statues, et contient une immense variété des plus belles fleurs de l'Amérique et de l'Europe. Quant au palais même, c'est un édifice plutôt élégant que magnifique.

Digitized by Google

« Le palais de Saint-Ildephonse est en briques, mais aucune des parties d'architecture n'est agréable. Les jardins sont sur le penchant d'une colline, au haut de laquelle est un grand réservoir appelé *el Mar* (la mer), qui fournit de l'eau aux fontaines et aux bassins. Ce réservoir est entretenu par les torrents qui descendent des montagnes. Les travaux pour les eaux sont très-ingénieux, et surpassent ceux de Versailles. On voit, dans les jardins, vingt-sept fontaines avec des bassins de marbre blanc. Les statues, dont plusieurs sont excellentes, sont de plomb bronzé et doré. On y trouve en outre soixante-une statues en marbre de grandeur naturelle, vingt vases de plomb doré et vingt-huit de marbre. Les jardins sont du genre français. Près de Saint-Ildephonse, dans un bourg nommé la Grange, existent une verrerie et une manufacture de glaces, où se coulent les plus grandes que l'on ait faites.

« Mais le palais dont l'Espagne se vante le plus est l'Escurial : les Espagnols disent qu'il a coûté à bâtir plus qu'aucun autre palais de l'Europe. Philippe II, son fondateur, y dépensa, rapporte-t-on, 6 millions de ducats. Mais il ne suffit pas de dépenser des sommes énormes et même incroyables, il faut le goût, qu'on n'a pas toujours l'occasion d'acheter. Le plan de cet édifice est de la forme d'un gril, parce que saint Laurent, à qui il est consacré, fut brûlé sur un ustensile de cuisine de ce nom ; cette idée et celle d'en multiplier la figure dans tous les ornements, sur les portes, les fenêtres, les autels et les habits sacerdotaux, n'ont jamais pu entrer que dans la cervelle d'un Philippe II, qui l'éleva en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Français (avec l'aide des Anglais néanmoins) à Saint-Quentin, le jour de Saint-Laurent, en 1557. Le bâtiment est un carré long de 210 mètres sur 190. La hauteur de la voûte est de 190 sur 20 mètres. L'appartement occupé par le roi forme le manche du gril. Tout l'intérieur est décoré d'une immense variété de tableaux, de sculptures, de tapisseries, d'ornements d'or et d'argent, de marbre, de jaspe, de pierres précieuses et d'autres pierres curieuses. Cet édifice, outre le palais, contient une église, un mausolée, des cloîtres, un couvent, un collége et une bibliothèque où il se trouve trente mille volumes et plusieurs manuscrits grecs et arabes. Il y a aussi de grands appartements pour toutes sortes d'artistes, de belles promenades, des parcs et des jardins étendus, embellis de fontaines et d'autres ornements. Les moines qui habitaient le couvent étaient au nombre de deux cents et avaient un revenu de 288,000 francs. Le mausolée, ou le lieu de la sépulture des rois et des reines, s'appelle Panthéon, parce qu'il est bâti d'après le plan du Panthéon de Rome, comme l'église à laquelle il appartient est selon le modèle de Saint-Pierre. Il a 12 mètres de diamètre, et est incrusté de beaux marbres. »

Après la capitale, les villes de la province de Madrid offrent peu d'intérêt ; mais plus le voyageur avance vers le midi, plus les villes deviennent intéressantes par leurs souvenirs et leurs édifices mauresques.

Tolède, à 28 kilomètres d'Aranjuez, voit couler à ses pieds, entre des rochers nus et arides, le Tage, qu'on y traverse sur un beau pont mauresque ; l'Alcazar et la cathédrale, qui est une ancienne mosquée, fournissent aussi des témoignages de la domination arabe. Alcantara, dans l'Estrémadure, signifie le *pont*. C'est aux Maures qu'il doit ce nom, mais c'est à Trajan que revient l'honneur de ce pont magnifique, sur lequel on passe le Tage, et qui frappa d'admiration les vainqueurs infidèles. Jaen et Cordoue furent jadis deux royaumes musul-

Digitized by Google

mans. Jaen peut être fière de sa superbe cathédrale, qui trône à l'endroit même où s'élevait la mosquée ; mais Cordoue en offre une plus remarquable encore, car c'est la mosquée même d'Abdérame, celle qui rivalisait avec la Mekke, et qu'elle offre maintenant au voyageur décorée des insignes chrétiens. Au dehors de la ville le peuple vous montre les ruines d'un édifice qu'on nomme la Maison de Sénèque. Rien ne s'y oppose : Cordoue fut la patrie des deux Sénèque, de Lucain, d'Avicenne, d'Averroès et aussi du fameux Gonsalve Fernandez, surnommé Gonsalve de Cordoue. — Séville, autre province andalouse, est d'origine phénicienne, et partant une des plus anciennes de l'Espagne ; c'est d'elle que les Espagnols disent : « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille. » Merveille déchue toutefois, ville aux rues étroites et sales ; mais, il faut le reconnaître, l'archevêché est un grandiose monument, et l'Alcazar, achevé par Pierre le Cruel, est un chef-d'œuvre tout ensemble de magnificence, de luxe et de bizarrerie ; enfin sa cathédrale, peut-être la plus belle de l'Espagne, abrite des tombeaux qui feraient eux seuls la gloire d'une ville : ceux de saint Ferdinand, de saint Louis d'Espagne, d'Alphonse le Sage et de Christophe Colomb. Séville est sur le Guadalquivir. A l'embouchure de la Guadalète est Cadix, grande et forte ville et l'un des entrepôts principaux du commerce maritime espagnol.

En suivant la route de Cadix à Grenade, nous passons à 8 kilomètres de Gibraltar. Cette forteresse a trop de renommée pour que nous l'approchions de si près sans nous y arrêter un instant.

Après avoir traversé, à partir de Chiclanes, 4 myriamètres d'un pays inculte et presque désert, dit un voyageur, on entre dans un bois ; puis on commence à monter pour franchir l'énorme chaîne des montagnes escarpées, qui ne s'abaissent que sur le bord occidental de la baie de Gibraltar. Ces deux derniers myriamètres sont excessivement fatigants, et même dangereux en quelques endroits. On est bien dédommagé de ses peines lorsque, du sommet de ces montagnes, à 6 kilomètres de la baie, on aperçoit le fameux roc de Gibraltar, s'élevant du sein des ondes, comme le génie du cap des Tourmentes, qui a fourni au Camoëns un des plus beaux épisodes de son poëme. De ce point, on plonge sur la forteresse, dont les contours me parurent parfaitement dessinés dans l'horizon le plus serein. De là, le roc présente un immense catafalque vu de côté ; on embrasse du même coup d'œil le bourg d'Algésiras, tout le contour de la baie, deux petites rivières qui s'y rendent, le bourg de Saint-Roch, placé sur une éminence, la langue de terre plate qui le sépare de Gibraltar ; et dans le lointain, à droite, au bout de l'horizon, on devine, plutôt qu'on ne voit, les découpures de la côte d'Afrique.

Gibraltar, autrefois aux Espagnols, appartient maintenant aux Anglais. Jusqu'à l'arrivée des Sarrasins en Espagne, en 711 ou 712, ce rocher porta le nom de *Mons Calpe*. A leur arrivée, on y bâtit une forteresse, et il prit le nom de Gibraltar, d'après celui de Gib-el-Tarik, leur général. Il fut alternativement au pouvoir des Espagnols et des Maures, et finalement enlevé aux premiers par une flotte anglaise et hollandaise combinée, aux ordres de sir Georges Tooke, l'an 1704, et plutôt par l'effet du hasard que par suite des mesures qu'on avait prises. Le prince de Hesse débarqua sur l'isthme avec 1,800 hommes ; mais une attaque de ce côté-là parut impraticable, à cause du rocher. La flotte tira environ quinze mille coups de canon sans endommager les fortifications ; de sorte

Digitized by Google

que la forteresse fut également regardée comme imprenable par les Anglais et les Espagnols, à moins que ce ne fût par famine. Cependant, quelques matelots, qui avaient bu un peu de *grog* (mélange d'eau et d'eau-de-vie), ramèrent jusque sous le nouveau môle avec leurs chaloupes, et, voyant que la garnison, composée de cent hommes, ne faisait pas attention à eux, essayèrent de débarquer. Parvenus sur le môle, ils arborèrent un gilet rouge, comme signal qu'ils avaient pris possession de ce point. Ce signal ayant été observé de la flotte, on envoya un renfort de chaloupes et de matelots, qui, étant de même montés sur les fortifications, s'emparèrent d'une batterie, et forcèrent la ville à se rendre. Après diverses tentatives de la part des Espagnols pour reprendre Gibraltar, la possession en fut confirmée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, en 1713. Depuis, on fit de vaines tentatives pour l'enlever aux Anglais. La dernière guerre a rendu cette forteresse encore plus célèbre qu'elle ne l'était : elle soutint un long siége contre les forces réunies de l'Espagne et de la France, par terre et par mer. La nature en effet l'a rendue imprenable.

Le port est assez commode, et peut commander le passage du détroit, c'est-à-dire l'entrée de la Méditerranée ; mais sa rade n'est pas à l'abri des tempêtes et des ennemis. La baie a environ 8 myriamètres de circonférence ; le détroit en a 3 de long sur 2 de large. Il y passe toujours un courant de l'océan dans la Méditerranée, et il faut une forte brise pour y résister. Gibraltar n'est accessible, du côté de la terre, que par une langue étroite entre le rocher et la mer, que l'on a fortifiée autant qu'il a été possible, et qui est tellement environnée de montagnes escarpées, qu'il est presque impossible de pénétrer par ce passage. Il n'y a que deux portes, et pas davantage, du côté de la mer. Les Espagnols ont tiré une ligne de fortifications à travers cet isthme, principalement dans le dessein d'empêcher la garnison de Gibraltar d'avoir aucune communication avec le pays derrière elle.

Comme Jaen et Cordoue, Grenade et Murcie portèrent le titre de royaume ; et celui de Grenade fut le fleuron qui tomba le dernier de la couronne des Maures ; l'Alhambra couvre encore de son ombre cette ville qui comptait dans ses murs 400,000 habitants ; Murcie, riche et populeuse cité que baigne la Segura, possède des restes d'antiquités ; mais son plus splendide ornement, c'est sa cathédrale, aussi belle de ses sculptures au dehors que de ses décorations au dedans.

Rien de plus divers que le caractère et la physionomie des habitants de l'Espagne dans les diverses provinces qui la composent. Envahi par tant de races étrangères, séparé par des sierras élevées, par des lois et des usages politiques différents, on comprend que les Espagnols n'offrent pas la même unité de type que les autres empires de l'Europe.

« Il suffit de traverser l'Espagne en différents sens pour remarquer la taille légère et la beauté du Biscaïen, la haute stature du Galicien et du Catalan, la vigueur du Castillan, le teint basané de l'habitant de l'Estrémadure, les formes sveltes de l'Andalous et la pâleur du Murcien. Les femmes sont en général bien prises dans leur taille, et se font presque toutes remarquer par leur grâce et leur souplesse ; leur teint brun est relevé par des cheveux du plus beau noir, et leur physionomie expressive et animée contribue beaucoup à la réputation qu'elles ont d'être jolies. Les mêmes différences existent au moral. Le Biscaïen

Digitized by Google

est fier, irascible, emporté; le Galicien est triste, sérieux, peu sociable, mais laborieux et plein de courage; le Catalan est violent, indocile, infatigable; l'Aragonais est attaché à ses antiques coutumes et enthousiaste de son pays; le Castillan est grave, sévère, orgueilleux et insouciant; l'habitant de l'Estrémadure est pétri d'indolence et de vanité; l'Andalous se distingue par son arrogance : on l'a appelé le Gascon de l'Espagne; le Murcien lent et lourd est le plus ignorant et le plus soupçonneux de la Péninsule; le Valencien, au contraire, est inconstant, léger, gai, affable et industrieux.

« En général, on trouve peu chez les Espagnols ce que nous appelons affabilité, prévenance; ils ne vont point au-devant de vous, ils vous attendent. Mais cette enveloppe sévère cache souvent une âme bonne et obligeante, que vous retrouverez pour peu que vous la cherchiez. Ils sont économes de démonstrations, mais leurs cœurs s'épanouissent en même temps que leurs traits [1]. »

Les mœurs en Espagne offrent un singulier mélange de licence dans le langage et de pruderie dans les habitudes. Mais rien ne contraste plus avec cette prétendue décence et avec la gravité réelle des Espagnols que leur danse favorite, le fandango, danse fort ancienne, à ce qu'il paraît, et dont il ne serait pas impossible que l'introduction remontât jusqu'aux colonies phéniciennes. On sait que les peuples orientaux mêlaient autrefois la danse au culte de leurs divinités; sans doute celles d'Astarté devaient avoir des caractères assez bien reproduits par le fandango, la guarache et autres danses espagnoles.

Le peuple a quelques jeux qui se ressentent un peu de la gravité qu'on prête à toute la nation. L'un est une faible et triste image de ceux qui tenaient la force et l'adresse des anciens dans une continuelle activité. Il consiste à lancer, d'un bras vigoureux, une barre de fer à une certaine distance, et pour cette raison il se nomme *el juego de la barra*. Un autre jeu chéri des Espagnols, et dont ils partagent le goût avec les Italiens, réunit en cercle plusieurs hommes assis; chacun lève à son tour deux, quatre, cinq, six, dix doigts, et nomme rapidement et à haute voix le nombre exact des doigts levés. Quant aux personnes qu'on appelle de *bonne compagnie*, elles ont, comme chez nous, les ennuyeuses cartes pour principal amusement.

Le théâtre espagnol a produit ses grands hommes. Lope de Vega et Calderon de la Barca occupent un rang vraiment élevé dans l'échelle littéraire de l'Europe, aussi bien que Michel Cervantes, don Alonzo de Ercilla, et autres écrivains des bons siècles; mais, il faut le reconnaître, les lettres en Espagne ont été constamment comprimées par le peu de place qu'on leur a faite dans la vie sociale; les Maures, l'Amérique et la querelle de la maison d'Autriche ont absorbé le génie de la nation; aussi, malgré sa langue sonore et majestueuse, ce pays offre-t-il peu de monuments littéraires, ou du moins ils sont peu connus.

Mais un spectacle toujours cher aux Espagnols et toujours assuré de leur plaire, parce qu'il s'adresse à leurs fibres et à leurs sens plutôt qu'à leur bon goût et à leur délicatesse d'esprit, c'est le combat de taureaux.

Ce n'est guère que pendant l'été que se donnent les combats de taureaux, parce qu'alors ces animaux sont plus vigoureux, et que la saison permet les spectacles en plein air. Des castes privilégiées sont condamnées à cette espèce

[1] Laborde, Ancillon, Minano, etc.

Digitized by Google

de sacrifices. On distribue aux assistants une liste où l'on désigne le nombre et la patrie des victimes qui vont servir à leur plaisir. L'arène est un cirque, autour duquel règnent des gradins, dont le plus élevé seulement est couvert les loges occupent la partie supérieure de l'édifice. C'est vraiment un coup d'œil imposant que de voir ainsi tout un peuple rassemblé, attendant le signal de la fête, et portant à l'extérieur tous les caractères de l'impatience.

Le spectacle s'ouvre par une espèce de promenade autour de la place, où paraissent, tant à cheval qu'à pied, les athlètes qu'on va mettre aux prises avec l'animal, tous vêtus avec l'élégance du costume espagnol, les picadors coiffés d'un chapeau rond, à demi couverts d'un manteau court, dont ils laissent flotter les manches, enchâssés dans leur selle, et n'ayant d'autres chaussures que des guêtres de peau blanche ; ceux qui sont à pied, habillés de la manière la plus leste et la plus recherchée ; les uns et les autres portant une petite veste de soie d'une couleur brillante et garnie de rubans, une écharpe d'une autre couleur, et leurs cheveux dans un vaste réseau de soie dont les franges descendent jusqu'au bas des reins.

Le signal est donné : aussitôt l'animal, contenu dans une espèce de cabane, entre dans la place, et y est accueilli par les cris et le tumulte des spectateurs. Il a d'abord à lutter contre les combattants à cheval (*picadores*) qui l'attendent armés d'une lance. Souvent, sans être provoqué, il s'élance sur eux, et tout le monde augure favorablement de sa valeur. Si, malgré le fer aigu qui repousse son attaque, il revient aussitôt à la charge, les cris redoublent ; ce n'est plus du plaisir, c'est de l'enthousiasme ; mais si le taureau pacifique, interdit, erre lâchement autour de la place, les murmures, les sifflets retentissent dans tout le spectacle. Si rien ne peut aiguiser son courage, on le juge indigne d'être tourmenté par des hommes, et les cris de *perros ! perros !* (les chiens ! les chiens !) lui suscitent de nouveaux ennemis. On lâche sur lui d'énormes dogues qui s'attachent de son cou à ses oreilles. L'animal retrouve alors l'usage de ses armes naturelles. Les chiens sont lancés en l'air, retombent sur l'arène étourdis, et quelquefois déchirés ; ils se relèvent, recommencent le combat, et finissent ordinairement par terrasser leur adversaire, qui périt alors d'une mort ignoble.

Si au contraire, il s'est conduit au gré des spectateurs, il parcourt une carrière plus glorieuse, mais plus douloureuse et plus longue. Le premier acte de sa tragédie appartient aux combattants à cheval. L'animal irrité brave le fer qui fait à son cou de profondes blessures, s'acharne après le cheval qui porte son ennemi, lui déchire les flancs, et souvent le renverse avec son cavalier, qui dans cette crise, courrait un danger imminent, si des combattants à pied, qu'on nomme *chulos*, ne venaient distraire et provoquer le taureau, en agitant devant lui des étoffes de diverses couleurs. Mais c'est à leurs propres risques qu'ils sauvent ainsi le cavalier renversé. Souvent le taureau les poursuit ; ils ont alors besoin de toute leur agilité ; ils lui échappent en laissant tomber l'étoffe qui fait leur seule arme, et contre laquelle se perd la colère de l'animal trompé. Quelquefois il ne prend pas le change, et l'athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élancer lestement par-dessus la barrière de 2 mètres de haut qui forme l'enceinte intérieure de l'arène.

Lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté par les combattants à cheval, ceux-ci se retirent et l'abandonnent aux barbares agaceries des

Digitized by Google

combattants à pied. Ces derniers vont au-devant de l'animal, et à l'instant où il s'élance sur eux, lui enfoncent dans le cou, deux par deux, des *banderillas*, espèces de flèches terminées en forme d'hameçon, et garnies de petites banderoles de papier doré. Ce dernier supplice fait briller l'agilité de ses nouveaux adversaires. Lorsque la vigueur du taureau paraît à peu près épuisée, que son sang, qui s'échappe par vingt blessures, ruisselle le long de son cou, et humecte ses flancs robustes, et que l'impatience du peuple appelle une autre victime, le président de la fête donne le signal de sa mort, qui est annoncée au bruit des fanfares. Le *matador* s'avance et règne seul sur l'arène ; d'une main il tient une longue épée, de l'autre une espèce de drapeau qu'il fait flotter devant son adversaire. Après plusieurs manœuvres, qui recommencent le supplice de l'animal, le matador lui porte enfin le coup mortel ; et si le taureau tombe à l'instant, mille cris célèbrent le triomphe du vainqueur. Mais s'il survit, les murmures ne sont pas moins buyants dans leurs éclats. Le *toreador*, dont la gloire allait être portée aux nues, n'est plus qu'un boucher maladroit. Il cherche bientôt à prendre sa revanche. Son zèle alors va quelquefois jusqu'à la fureur aveugle, et fait trembler pour sa vie. Il porte enfin un coup mieux dirigé ; l'animal vomit le sang à gros bouillons, lutte encore contre la mort, chancelle, et tombe. Le vainqueur s'enivre des applaudissements du peuple. Trois mules chargées de sonnettes et de banderoles viennent terminer la séance. On attache le taureau par les cornes, et il est traîné hors de l'arène.

Si les motifs que nous avons expliqués plus haut ont empêché les Espagnols d'atteindre dans les lettres le degré auquel leur donnaient droit la vivacité de leur esprit et la fécondité de leur imagination, en revanche dans la peinture ils ont fondé une école qui peut lutter sans trop de désavantage même avec celles d'Italie : il suffit de nommer Murillo, Vélasquez, Zurbaran, Alonzo Cano, pour la classer à son rang.

En Espagne la monarchie est constitutionnelle ; les cortès et le sénat y jouent le rôle de nos anciens députés et de nos anciens pairs. La couronne est héréditaire, mais les femmes peuvent la porter.

La noblesse espagnole est composée de princes, de ducs, de marquis, comtes, vicomtes, barons, et de personnes qui portent des titres inférieurs. Les nobles non titrés s'appellent en général hidalgos. Ce mot, qui revient à celui de gentilhomme, est d'ailleurs assez vague ; et il y a des provinces entières, comme la Biscaye et les Asturies, où tous les particuliers ont la prétention d'être hidalgos. Les grands d'Espagne, qui sont divisés en trois classes, se tiennent couverts devant le roi, et sont traités en princes. On ne peut arrêter aucun d'eux sans un ordre du roi. Les cardinaux, les archevêques, les ambassadeurs, les chevaliers de la Toison d'or, et certains autres dignitaires de l'État et de l'Église, ont, comme les grands, le privilége de rester couverts devant le roi.

Un usage assez singulier, établi entre les nobles revêtus du titre de grandesse, est le tutoiement. Ils se tutoient dans toutes les circonstances, quelle que soit la différence de leurs âges et des places qu'ils occupent.

Digitized by Google

LE PORTUGAL

Cette partie de la Péninsule hispanique, nous l'avons dit ailleurs, correspond volontiers à l'ancienne Lusitanie.

Voici bien encore un pays à qui ses grandeurs passées reprochent amèrement sa présente décadence. Jeté à l'extrémité de l'Europe, entouré de voisins puissants, le Portugal a le premier ouvert à la civilisation moderne les routes de l'Océan et conquis des royaumes aux extrémités de l'ancien monde. Maître encore de belles et vastes colonies, Diu, Goa, Macao, les Açores, la Guyane, etc., son commerce s'éteint sous l'influence de l'Angleterre qui l'exploite comme allié, après l'avoir frappé comme rival.

Le Portugal est encore administrativement divisé en sept provinces. Entre-Duero-e-Minho, Tras-os-Montès, et Béira au nord, Estrémadure portugaise, Alentéjo, royaume d'Algarve au midi, et vis-à-vis de la côte d'Afrique, l'archipel des Açores.

L'Entre-Duero-e-Minho, province effectivement placée entre les deux fleuves de ce nom, le Duero et le Minho, est la plus peuplée et la plus active du royaume ; aussi la misère y est assez rare. Porto, ville épiscopale de cette province, est assise entre deux collines près de l'embouchure du Duero. Le commerce de ses vins est sa principale affaire, et une partie de la ville est, dit-on, occupée par des tonneliers. Guimarâes, ancienne capitale du Portugal, appartient également au Minho.

Tras-os-Montès est ainsi nommé parce qu'il est séparé du Minho par une chaîne de montagnes ; le sol en est fort élevé, et pourtant les chaleurs y sont excessives ; cette province est riche en céréales, surtout en seigles. La province de Béira est féconde et bien cultivée ; le maïs surtout y vient abondamment. Parmi ses *sierras* ou montagnes, on remarque le mont Estrella, l'*Herminius* des Romains. De Saint-Thomas, bourg situé au pied de ce mont, jusques à son sommet, il y a deux heures et demie de marche. A mesure qu'on s'élève pour y atteindre, des cavités profondes frappent le regard du voyageur, le bruit sourd d'un fleuve intérieur se fait entendre, puis une carrière d'albâtre fort beau attire son attention, puis, à la cime, de verts pâturages arrosés de ruisseaux limpides. Mais le spectacle le plus merveilleux est celui que présente un lac entouré de hauts rochers : son eau, qui est très-claire et médiocrement chaude, paraît sortir de dessous terre ; vers le milieu, il éprouve une sorte de bouillonnement, et il s'en élève des bulles d'air. Il est un endroit où une espèce d'attraction se fait sentir; on est tenté de l'attribuer à une ouverture par laquelle l'eau s'échappe et va former un lac inférieur. C'est sans doute de ce lac que sortent les ruisseaux dont le cours forme la rivière qui coule au pied de la montagne. Les habitants du pays se font de terribles idées de cette montagne et de son lac.

L'Estrémadure et l'Algarve ont beaucoup de parties incultes, quoique le maïs et les céréales réussissent assez bien dans la première. Les principaux pro-

Digitized by Google

duits de la seconde consistent en froment, en figues et en amandes. Dans les autres parties du royaume, on recueille des poires et des pommes excellentes; on cite celles de Colares et de Portalègre, comme les figues d'Almada. L'Estrémadure s'enrichit par ses oranges et ses citrons, renommés dans tout l'univers, et l'Alentéjo produit beaucoup d'olives. Le châtaignier abonde dans le Portugal.

Coïmbra appartient au Béira; bâtie en amphithéâtre sur une colline le long du Mondégo, elle offre un centre assez important au commerce intérieur, mais elle est surtout célèbre par son université.

Les naturalistes anciens, et Pline en particulier, exaltent fort la fertilité du Portugal; et l'on ne peut nier, en effet, que ce ne soit un pays de ressources; mais trois causes ont amené une misère relative. D'abord cette nonchalance, qui semble la conséquence forcée des plus beaux climats; ensuite, combiné à cette nonchalance, le développement maritime du Portugal qui, habitué à tirer de ses lointains domaines une richesse et une subsistance toutes faites, s'est volontiers reposé du travail intérieur; enfin l'alliance anglaise qui, nous l'avons déjà dit, pèse sur lui comme un monopole égoïste. Ce monopole va si loin, qu'il est devenu pour le Portugal une sorte d'interdiction et de privilége supérieur même aux droits des nationaux. La monarchie est héréditaire en Portugal. Jadis absolue, elle est aujourd'hui constitutionnelle.

Lisbonne, capitale du royaume, est bâtie sur les bords du Tage; on compte environ 20 kilomètres de ce port à l'embouchure du fleuve. Aux approches de cette ville, les églises, les couvents, les châteaux, les fermes et les jardins situés dans la partie du nord-ouest, présentent un air de richesse et de grandeur qui étonne; mais leur éclat disparaît, en quelque sorte, quand on les considère de près. La partie du sud-est offre un coup d'œil non moins imposant, et d'un genre vraiment pittoresque; c'est une longue chaîne d'alpes et de rochers suspendus. L'attention est bientôt détournée par la vue de Lisbonne, qui, des bords du Tage, s'élève insensiblement en un magnifique amphithéâtre. On ne pouvait pas faire choix d'un site plus analogue à la grandeur d'une métropole. Les maisons sont distribuées sur sept collines, qui ont chacune leur vallée intermédiaire. La plupart de ces édifices commandent la rivière et le pays d'Alentéjo qui lui est opposé. Le désagrément de l'inégalité du terrain est bien compensé par les belles vues que son élévation procure, et par l'aspect de la mer, qui fait de Lisbonne une ville délicieuse et salubre. Là, le Tage, dans sa partie la plus resserrée, peut avoir 2 kilomètres et demi de large, et 12 dans sa partie la plus ouverte. Rien de plus beau et de plus majestueux que la vue du port; mais l'entrée ne répond pas à cette magnifique apparence; la barre qui s'y est formée la rend difficile pour les pilotes qui n'en connaissent pas bien les fonds.

La ville est grande, et l'on évalue le nombre de ses habitants à 250,000. Les cruels effets du tremblement de terre de 1755 sont encore visibles dans plusieurs parties, et rappellent douloureusement à la mémoire un événement qui, d'après les calculs les plus exacts, a coûté la vie à 24,000 personnes. C'est un des plus grands fléaux du Portugal que les tremblements de terre. On voit souvent le Tage couvert de matières bitumineuses qui sortent de son sein, ainsi que des montagnes de la ville et de ses environs, ce qui indique que le sol inférieur au lit du fleuve et l'intérieur de ces montagnes renferment un foyer de

Digitized by Google

matières sulfureuses et salineuses, dont la fermentation continuelle produit des explosions plus ou moins considérables, suivant que ces matériaux inflammables sont plus ou moins abondants. Le résultat des observations des physiciens à ce sujet est une source inépuisable d'alarmes pour les malheureux habitants. Il paraît démontré que le foyer de la fermentation se trouve précisément au-dessous de la ville. Depuis plus de mille ans ses habitants ont, de siècle en siècle, essuyé périodiquement des tremblements de terre qui ont ruiné et détruit leur cité ; et, en la rebâtissant, l'expérience leur fait dire : « Nos fils ou petits-fils seront ense-« velis sous les ruines des édifices que nous élevons sur les débris de ceux qui « viennent d'écraser nos pères. »

Le tremblement de terre de 1755 abattit une grande partie de la ville : elle était alors fort mal bâtie, et n'offrait que des rues petites et irrégulières. Les édifices que l'on a reconstruits sont beaux, réguliers, et forment des rues larges, garnies de trottoirs, et bien percées. Les maisons nouvellement construites sont moitié charpente et moitié maçonnerie, de manière à résister à un nouveau tremblement de terre, ou au moins à diminuer les effets terribles qui suivent ces fléaux. Lisbonne ne dégoûte plus aujourd'hui les étrangers par sa malpropreté ; mais il y manque encore bien des choses nécessaires à l'agrément et à la salubrité. Des pièces qui composent les quatre étages d'une maison, l'attique est la plus agréable. Cette pièce est souvent ornée d'un balcon entouré d'une jolie balustrade de fer doré, et recouvert en soie ou en toile, sous lequel les dames, assises sur des coussins pendant la forte chaleur du jour, passent leur temps, soit à lire, soit à coudre, ou à correspondre au dehors avec les passants qu'elles connaissent, au moyen d'un langage mimique qu'elles sont parvenues à réduire en un système alphabétique parfaitement expressif. Les maisons des personnes riches, en général, sont magnifiquement meublées. On y rencontre plus d'objets des manufactures des Indes et de la Chine, que de celles de l'Europe. Les appartements sont distribués de manière à ce que la chaleur n'y puisse pénétrer. Il est extrêmement rare d'y voir des cheminées. Les hivers sont cependant assez froids en Portugal : alors les hommes et les femmes restent chez eux, enveloppés dans de larges manteaux de laine qu'ils gardent dans les rues, au spectacle, dans les églises, dans les sociétés.

La place la plus remarquable de Lisbonne est celle du Commerce. Cet établissement, d'une date nouvelle, a 205 mètres de long sur 185 de large ; trois de ses côtés sont fermés par des édifices, et le quatrième par le Tage. La douane et la bourse occupent la partie du nord. Tout le long règnent des arcades et des boutiques. Au centre de cette place est une statue en bronze de Joseph Ier, ouvrage d'un grand mérite, et le seul de cette espèce qui ait encore été élevé en l'honneur d'un roi de Portugal. Le Roscio est une autre belle place de Lisbonne ; tout auprès sont des promenades publiques plantées d'arbres et bordées d'espaliers.

C'est sur ces promenades que sont les deux théâtres de Lisbonne. On n'y voit que très-peu de femmes, et toujours séparées des hommes. L'orchestre et la musique, dit Murphy, valent quelque chose, mais tout le reste est détestable. En général le théâtre portugais a tous les défauts du théâtre espagnol, sans en avoir les beautés. Les principaux auteurs sont Diaz Balthazard, Gil Vicente, Antonio Joseph, dont les pièces sont fréquemment représentées. Dans ces der-

Digitized by Google

niers temps, le répertoire s'est enrichi de plusieurs pièces traduites du français et de l'anglais.

Le cirque destiné aux combats des taureaux n'est qu'à une petite distance des deux théâtres. Ces sortes de combats, propres à amuser un peuple peu policé, passent insensiblement de mode dans la capitale, mais sont encore très-recherchés dans les autres villes du Portugal.

Au point de vue des mœurs générales, le Portugal a suivi, à quelque vingt ans près, les mêmes phases que le reste de l'Europe. Longtemps la noblesse et le clergé y ont exercé une influence dominatrice. Opulente, riche de territoire, pleine d'ordre sans être avare, attachée à ses devoirs de cour, cette noblesse a montré durant le moyen âge un esprit et un courage aventureux qui ont fait la gloire de sa patrie. C'est de là que sont partis, sous le règne des Henri, des Jean, des Alphonse, ces Vasco de Gama, ces Albuquerque, et tant d'autres qui sont allés semer la foi et planter le drapeau national en Afrique, dans les Indes, dans la Chine, et depuis dans le Brésil. Plus tard, avec le repos sont venues la mollesse et l'ignorance, dit-on. Le clergé portugais, d'abord si admirable de zèle et de bravoure dans les missions, s'est vu depuis accusé de fanatisme et de dégradation morale. Mais on sait que ce fut une des fureurs du siècle dernier que de juger avec une sévérité souvent calomnieuse tous les pays ennemis de l'école philosophique.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier qu'aujourd'hui il n'y ait et dans la noblesse et dans le clergé un esprit d'étude et de tolérance digne du siècle ; et déjà les travaux d'érudition qui paraissent annuellement dans les mémoires des diverses académies prouvent que, si le jugement porté par les anciens voyageurs fut réel, il n'est du moins plus mérité. Quant aux marchands et aux laboureurs, chez eux le travail intérieur de la pensée a moins d'action en général sur les habitudes du dehors, et nous les retrouvons à peu près tels que nous les ont dépeints Murphy et du Châtelet.

Le marchand de Lisbonne emploie son temps comme il suit : il va à la messe à huit heures, à la bourse à onze, dîne à une heure, fait la sieste jusqu'à trois, collationne à quatre avec du fruit, et soupe à neuf. Les intervalles sont remplis par le travail du cabinet, les visites ou le jeu.

Les dames prennent rarement le grand air, si ce n'est dans leur court trajet de chez elles à l'église voisine, qu'elles visitent régulièrement au moins une fois par jour. Les femmes ne font presque de dépenses que pour leur habillement, car elles sont fort sobres et ne boivent volontiers que de l'eau. Celle qui sentirait le vin ferait naître des soupçons sur la pureté de ses mœurs. En général, elles ont de la vivacité dans l'esprit et dans les actions, les cheveux d'un beau noir, les dents blanches et bien rangées, et beaucoup de bonne grâce. Les hommes ont le teint des provinces méridionales ; ils sont d'une taille peu élevée, mais bien prise. La province de Minho, le Tras-os-Montès et les montagnes d'Estrella produisent les plus beaux hommes et les plus robustes du royaume. Ce qui caractérise les Portugais, en général, c'est une douceur qui ne se dément point, même pendant les commotions politiques ; c'est une politesse qui se fait remarquer depuis les rangs les plus élevés jusqu'à la plus basse classe du peuple ; c'est envers les étrangers une prévenance qui le distingue de l'Espagnol.

« Comme caractère particulier des provinces, l'habitant du Minho est plein

Digitized by Google

de feu, d'esprit et d'industrie ; celui du Tras-os-Montès rachète des dehors grossiers par des mœurs pures et simples, par sa bravoure et son activité ; celui du Béira est le plus audacieux ; celui de l'Estrémadure est le plus policé, mais indolent ; l'Algarvien surpasse tous les autres par sa vivacité [1]. » Tous sont attachés à leur patrie, amis généreux, fidèles, sobres, charitables.

Comme génie, comme amour des beaux-arts, le Portugal ne saurait lutter avec l'Italie, par exemple ; la mer a fait sa gloire, et pour qu'un chef-d'œuvre de poésie pût surnager et surmonter l'oubli, il a fallu tout le courage du Camoëns, soldat-poëte qui fut banni, persécuté et mourut dans un hôpital, après avoir sauvé des flots et sa vie et sa *Lusiade*. Toutefois, dans la poésie didactique et lyrique, le Portugal peut offrir beaucoup d'ouvrages distingués ; mais nous croyons que, pour les arts comme pour les sciences et les lettres, il y a pour lui plus d'avenir à espérer que de passé à glorifier.

Vif et chaud d'imagination, le Portugais aime la dissipation, les spectacles, les cérémonies. La musique est un de ses grands plaisirs, et c'est le seul art qu'il cultive avec succès. Le paysan même le possède assez pour y trouver une jouissance au milieu de ses fatigues : il s'amuse assez souvent à chanter en s'accompagnant de la guitare. La danse a aussi beaucoup d'attraits pour lui : dès qu'il a fini sa journée, il chante d'abord ses vêpres, et court ensuite à un *foffa*, danse qu'on aime en Portugal avec autant de fureur que le fandango en Espagne.

Nous ne dirons qu'un mot sur le costume ; les hommes s'habillent comme nous ; les femmes suivent les modes espagnoles.

LES AÇORES

Les Açores font administrativement partie du royaume de Portugal ; c'est un archipel composé de neuf îles. Terceira est la principale ; Angra, sa capitale et celle de tout l'archipel, est une ville épiscopale assez commerçante et peuplée d'environ 1,300 habitants. A l'époque où le régime du royaume y était établi, on y publiait un journal intitulé : *Chronique de Terceira* qui faisait honneur aux presses du pays. Ponta-del-Gada, dans l'île de San-Miguel, l'emporte sur Angra par le développement de son commerce et de son industrie ; aussi sa population s'élève-t-elle à 16,000 habitants.

Ce groupe fut découvert au milieu du quinzième siècle par un marchand flamand ; des colons de cette nation commencèrent à le peupler et lui donnèrent le nom d'*Iles flamandes*. Mais les Portugais, qui s'en emparèrent presque aussitôt, lui imposèrent celui d'Açores, du mot portugais *Azor*, milan, dont ils y trouvèrent une immense quantité. Ce sont de magnifiques contrées riches de verdure, propres à la culture, où la vigne, le cédrat et la canne à sucre croissent en abondance près de l'olivier et du bananier.

La mer qui baigne les côtes de cet archipel fournit une multitude de poissons excellents, de tortues et d'huîtres ; autrefois on y pêchait le cachalot. Les bestiaux profitent rapidement dans les pâturages de l'intérieur. Le climat y est parfaitement sain et la population qui, en 1789, s'élevait à 150,174 habitants,

[1] Malte-Brun et Ad. Balbi.

Digitized by Google

dépassait 220,000 en 1826, bien qu'ils eussent fourni de nombreux colons au Brésil et au Portugal lui-même dans la province d'Alentéjo.

La nature volcanique de ces îles appelle aussi l'attention du voyageur, et sans admettre légèrement la tradition qui veut que l'île de Corvo soit sortie de la mer par suite d'une éruption, il est positif qu'en 1757 dix-huit îlots s'élevèrent subitement à 500 mètres du rivage au-dessus des eaux de la mer, et vinrent augmenter l'étendue de cet archipel.

ILES BRITANNIQUES

Les îles Britanniques proprement dites se composent de la Grande-Bretagne comprenant l'Angleterre, la principauté de Galles et l'Écosse, et de l'Irlande. Maintenant on réunit sous le même nom les îles Hébrides à l'ouest de l'Écosse, au nord les Orcades et les îles Shetland; au sud de l'Angleterre, les îles anglo-normandes, Jersey, Guernesey, etc., et au sud-ouest les îles Sorlingues. Cet archipel est tout entier enveloppé par l'océan Atlantique qui prend le nom de Manche, dans le détroit entre la France et l'Angleterre, et celui de mer d'Allemagne à l'ouest de l'Écosse.

La Grande-Bretagne ou Albion doit, dit-on, le premier de ces deux noms aux Phéniciens qui venaient y chercher l'étain, appelé *Bratanac* en leur langue; celui d'Albion, à la blancheur de ses côtes. Les Galls ou Gaëls, peuples celtes qui habitaient ces contrées avant l'invasion des races germaniques ont laissé leur nom au pays de Galles; les Angles, de souche saxonne, ont donné le leur à l'Angleterre.

L'Angleterre est séparée de l'Écosse par les monts Cheviots et la Tweed. Elle est divisée administrativement en cinquante-deux shires ou comtés, dont douze appartiennent à la principauté de Galles. Sa superficie, toujours y compris le pays de Galles, est de 7,669 lieues géographiques carrées; sa population, de 13,894,574 habitants.

L'Angleterre n'est pas un pays que l'on parcourt, comme l'Italie ou l'Espagne, pour admirer ses monuments ou recueillir les traditions de ses ruines; un seul fait y domine tout : le commerce. Le commerce, y compris l'industrie et l'agriculture, voilà la beauté, voilà la fortune, voilà la loi et la vie de l'Angleterre. Là tendent son développement intellectuel, sa politique, sa science et ses arts. Si le commerce va, l'or abonde, le luxe prospère, le peuple boit; s'il s'arrête, le peuple meurt de misère, les faillites atteignent les sommités financières, l'État est en danger. Aussi le voyageur qui explore l'Angleterre peut regarder toutes ses villes comme des ateliers, et toutes ses campagnes comme des fermes. A ce point de vue, nous nous contenterons de nommer les villes qui peuvent le mieux donner une idée des autres.

Les principales villes maritimes sont en Angleterre après Londres : Liver-

Digitized by Google

pool, Bristol, Hull, Newcastle, Plymouth, Southampton, Portsmouth, etc. Les plus importantes par leur industrie sont Birmingham, Manchester, Sheffield, Leeds, etc., etc. Canterbury est célèbre par son archevêché, Cambridge et Oxford par leurs universités; toutes sans exception par l'esprit de négoce qui les stimule et les vivifie.

Les premiers regards que l'on jette en sortant de Douvres ne sont pas satisfaisants. On n'observe qu'un terrain de craie qui ne mérite pas les sueurs du laboureur; mais à mesure que l'on entre dans les terres, elles se montrent meilleures et susceptibles d'une culture productive. Ce qui attire surtout l'attention, c'est la beauté des chemins et leur commodité; ils ne sont point pavés, mais ferrés en silex, solidement encaissés et bien entretenus. Ce sont les voyageurs qui fournissent à l'entretien : on a établi des péages à cet effet, qui sont très-fréquents et fermés par des barrières où l'on paye la valeur d'un sou de France par cheval. Les chemins des deux côtés sont garnis de trottoirs pour les piétons; et le gouvernement a porté l'attention jusqu'à faire mettre des bancs de pierre çà et là, où le voyageur fatigué se repose, en lui rendant grâces de cette attention bienfaisante. Les chemins, dans cette contrée, suivent la sinuosité des héritages, parce que la propriété est sacrée en Angleterre, et que les lois l'ont mise à l'abri des actes du niveleur, arpenteur ou ingénieur. Riche de son commerce intérieur, l'Angleterre a dû nécessairement perfectionner autant que possible ses voies de communication. Ses canaux surtout, formant un centre de rayonnement autour de chaque grande ville, Manchester, Liverpool, Londres et Birmingham, offrent le système hydraulique le mieux combiné. Riche aussi et surtout du commerce extérieur qu'elle fait avec ses colonies et même avec le monde entier où elle déverse le trop-plein de ses manufactures, elle a multiplié à l'infini les moyens de navigation à vapeur. Ses paquebots parcourent toutes les mers, et vont, courriers fidèles, porter des nouvelles et des produits de la mère-patrie depuis le fond de l'Australie et le sud de la mer Rouge jusqu'au nord du Canada.

Entre l'Angleterre et la France, les bateaux à vapeur de l'une et de l'autre nation conduisent chaque jour et pour ainsi dire chaque heure de nombreux passagers à Douvres, à Londres, à Portsmouth.

Les fermes ou les habitations des paysans qui bordent les chemins ou les avoisinent annoncent le séjour de l'aisance; la plupart sont bâties en briques et couvertes en tuiles. Les cultivateurs sont vêtus en bon drap, ont de bonnes redingotes et sont bien chaussés.

On compte de Douvres à Londres 96 kilomètres, et l'on rencontre sur la route Canterbury et Rochester. La première de ces villes est la capitale du comté de Kent et le siége de l'archevêque primat; elle vaut à peine Douvres pour la grandeur. Sa cathédrale est un vaste édifice, illustré par le nom de Thomas Becket. Rochester, située sur la Medway, n'est guère plus considérable, si l'on en sépare Chatham, qui commence à une de ses extrémités. Cette ville a un pont de pierre, qui, après ceux de Londres, est un des plus longs et des plus hauts qu'il y ait en Angleterre. Chatham, que l'on peut considérer comme un de ses faubourgs, est le principal atelier de la marine royale, et n'est presque habité que par des marins. L'arsenal offre en abondance tout ce qui sert à la construction des vaisseaux. De Rochester à Londres, la campagne est charmante, et

Digitized by Google

offre un coup d'œil unique ; sur la droite on a la Tamise, dont les bords présentent successivement la plus riante verdure, relevée par de riches plantations. Dans le lointain, on aperçoit la mâture des vaisseaux ou navires qui montent ou descendent la Tamise. Bientôt on jouit de la vue de Londres même. On entre dans la ville par le quartier de Westminster. Le premier objet qui frappe la vue de l'étranger est un pont superbe : il est regardé comme une des constructions de ce genre les plus parfaites et les plus élégantes. Il coupe la rivière dans une largeur de 389 mètres. De chaque côté règne une belle balustrade en pierre avec un abri contre la pluie. Cinq autres ponts également beaux traversent la Tamise : celui de Waterloo, qui est en granit, est le plus grand et le plus magnifique de tous ; celui de Black-Friars, le nouveau pont de Londres et celui de Southwark sont également remarquables. Mais le plus curieux de tous est celui qui, au lieu d'étendre son arc par-dessus la Tamise, passe au-dessous. Ce tunnel ou pont souterrain, qui est l'œuvre d'un Français, de l'ingénieur Brunel, a l'avantage de permettre la circulation d'une rive à l'autre sans entraver la navigation.

La Tamise coule du sud au nord, et dans cette direction elle a Westminster et Whitehall sur la gauche ; elle tourne ensuite de l'ouest à l'est, et côtoie Londres dans toute sa longueur, qui est au moins de cinq milles. Un des défauts qu'on reproche à cette ville, c'est qu'elle n'a point de quais, et qu'on ne communique à la rivière que par les *stairs*, rampes ou escaliers, qui sont aussi mesquins qu'incommodes. Le port, qui est situé au-dessous du vieux pont, est remarquable par son étendue et la commodité qu'il offre aux plus grands vaisseaux de venir se charger ou se décharger jusqu'à la porte des magasins. L'affluence y est immense ; on entreprendrait en vain de la décrire, de peindre ce concours nombreux de vaisseaux de toutes dimensions qui sans cesse y abordent ou en partent. Rien ne donne une plus haute idée du commerce et de la richesse des Anglais, que ce spectacle. Le règne des lois et l'heureuse situation de Londres près de l'embouchure de la Tamise ont produit et entretiennent cette affluence. Les habitants de cette capitale sont si persuadés que c'est à ces deux causes qu'ils la doivent, que Jacques I^er^, les menaçant un jour d'aller établir sa résidence loin de Londres, et de se faire suivre par tous les tribunaux : *Au moins, Votre Majesté n'emportera pas la Tamise !* lui dit le lord-maire auquel le roi faisait cette menace. Cette rivière a, depuis sa source jusqu'à son embouchure, un cours d'environ 240 kilomètres. Londres est à environ 80 kilomètres dans les terres ; et cette situation, par le moyen de la Tamise, la fait jouir de tous les avantages de la navigation, sans qu'elle soit exposée aux surprises d'une flotte ennemie, ni à l'insalubrité des vapeurs humides de la mer.

En entrant du côté de la mer, cette ville se présente avec une régularité imposante sur les bords de la rivière ; elle s'étend sur les deux rives, parcourt une longueur prodigieuse de l'est à l'ouest, s'élève en amphithéâtre vers le nord, et se prolonge à près de 28 kilomètres à la ronde, par une suite de magnifiques maisons de plaisance et de villages populeux, de domiciles champêtres de nobles et de négociants, qui viennent y chercher un air salubre et s'y délasser du tracas des affaires. Sa population dépasse celle des plus grandes métropoles du monde. Elle était en 1832 de 1,474,069 âmes ; le dernier recensement de 1841 la porte à 1,870,727 habitants.

Digitized by Google

En 1666, le 2 septembre, vers minuit un incendie se manifesta dans la partie de l'est de Londres, et acquit tant d'activité par la violence du vent, qu'il se répandit au loin avec une rapidité incroyable. Tous les secours furent inutiles ; l'incendie dévora une surface de 145 hectares, contenant quatre cents rues, treize mille maisons et quatre-vingt-neuf églises : il dura trois jours. Ce fléau épouvantable tourna cependant à l'avantage de la ville. Londres était alors sans élégance, incommode et insalubre ; le plus grand nombre des maisons était en bois : une ville nouvelle sortit des ruines de l'ancienne, plus régulière, plus ouverte, plus salubre que la première.

Le quartier de Westminster est le plus beau de la ville. Ceux parallèles à celui de Saint-Paul et au parc de Saint-James sont les plus modernes, et ne ressemblent en rien aux anciens. Les maisons ont deux étages, et rarement trois, sans y comprendre une espèce de souterrain qui donne au rez-de-chaussée toute la salubrité d'un premier étage. Ce souterrain, qui reçoit le jour par un soupirail, est ordinairement destiné à la cuisine et aux offices. La façade des maisons est presque partout la même. La rue offre de chaque côté un trottoir pour les piétons, et laisse le milieu aux équipages. Une des beautés des maisons de Londres, c'est leur extrême propreté, même extérieure.

Les rues les plus brillantes de Londres sont Regent-Street, Oxford-Street, Piccadilly, Pall-Mall, etc. « Mais rien au monde, dit M. Balbi, ne surpasse en magnificence, en variété, en élégance, cet ensemble de constructions monumentales qui entourent Regent-Park, au milieu duquel est situé le jardin de la Société zoologique. Malgré l'éclat et la décoration toujours croissante de nos boutiques parisiennes, il paraît qu'elles ne peuvent rivaliser avec le faste qu'étalent celles des marchands de Londres, où toutes les commodités, toutes les recherches du luxe le plus raffiné se trouvent avec profusion. Ces boutiques magnifiques ne sont pas dix à douze à la suite l'une de l'autre, mais se prolongent sans interruption quelquefois l'espace d'un mille anglais, qui équivaut à un kilomètre et demi. La partie de ces boutiques qui donne sur la rue est fermée par de grandes croisées en glace, derrière lesquelles le marchand étale, avec un art qu'on ne trouve nulle part, tout ce que la mode a de plus riche et de plus recherché. Ce coup d'œil tient de la féerie.

Les quartiers de Westminster, et les nouveaux qui lui sont adjacents, sont coupés, et se communiquent par des places carrées, dont plusieurs sont d'une très-grande étendue. Les Anglais les appellent squares ; la plupart sont ceintes d'un superbe grillage, et ont, au milieu, des boulingrins ou des pièces d'eau. Grosvenor-Square est la plus remarquable de toutes et la mieux décorée.

Si, des quartiers dont nous venons de parler, on passe dans la Cité, on se croit transporté dans un autre monde. On ne peut mieux la comparer qu'au quartier Saint-Jacques, à Paris ; il n'y a que des maisons mal bâties, obscures et entassées les unes sur les autres ; ce sont de petites rues tortueuses et infectes. Les manières de vivre y sont, par rapport à celles des quartiers de Westminster, aussi différentes que les demeures ; et ces différences ont fait naître une espèce d'antipathie entre les habitants.

Le palais de Saint-James semble, comme résidence royale, attirer la première attention ; mais il n'a pas de quoi la soutenir. Ce n'est qu'un amas de bâtiments en briques, que le hasard semble avoir placés les uns à côté des autres :

Digitized by Google

rien n'y annonce une demeure souveraine. Le célèbre parc Saint-James est près de là ; c'est un grand enclos où l'on a planté des tilleuls magnifiques. L'endroit le plus remarquable de ce parc est le Mail, qui est la promenade dans les beaux jours d'hiver, ainsi que les deux allées qui lui sont parallèles ; elles ont 27 mètres de largeur sur 335 mètres de long, et, dans cette longueur, règne un superbe canal. Au bout du Mail est un édifice d'une assez belle apparence, qu'on appelle le Palais de la Reine.

L'abbaye de Westminster mérite véritablement les regards du voyageur ; c'est un des plus beaux monuments d'architecture gothique qui existe encore. La beauté des colonnes, la hardiesse des voûtes, la vaste étendue du vaisseau, la distribution qui en est des mieux entendues, tout excite l'admiration ; et ce qui ajoute au sentiment qu'on éprouve dans cette enceinte, c'est la vue d'une multitude de tombeaux renfermant les cendres des hommes qui ont immortalisé l'Angleterre. Un des premiers que l'on cherche et que l'on rencontre est celui de Newton : c'est un des chefs-d'œuvre de l'art ; mais lorsqu'on le considère, on ne s'occupe volontiers que de l'homme dont la dépouille mortelle y repose. On lit sur ce monument que Newton était chevalier baronnet ; assurément le nom seul de Newton eût commandé le respect.

Shakespeare appelle les Anglais non loin de là : c'est le père de leur tragédie ; c'est en quelque sorte leur divinité poétique. La statue de cet homme de génie est du plus beau marbre et parfaitement exécutée. Le poëte est en pied, et le coude appuyé sur un piédestal chargé de quelques volumes de ses pièces ; sous les livres est un rouleau qui se déploie, et présente quelques vers tirés du drame intitulé la *Tempête*, qui sont de l'énergie la plus fortement prononcée, et expriment le néant des choses d'ici-bas. On lit sur ce monument : *Guillelmo Shakespeare ; anno post mortem CXXIV, amor publicus posuit.* Ce fut cent vingt-quatre ans après sa mort, comme l'on voit, qu'on lui rendit cet hommage bien mérité. Il était mort à Stratford, sa patrie, l'an 1616. L'immortel Pope, le comte de Burlington et le docteur Mead, conçurent le dessein de lui ériger ce monument. Pour subvenir aux frais, on donna, à Drury-Lane, une représentation de *Jules-César*, tragédie de ce poëte ; les billets furent portés à un prix exorbitant, et on se les arracha. Le transport des restes de Shakespeare se fit avec la plus grande magnificence et au milieu d'un enthousiasme général.

Le célèbre Garrick a aussi une place à Westminster : ce fut le plus sublime acteur des Anglais, et peut-être de l'Europe entière. Congrève, John Gay, Prior, Butler, Ben-Johnson, Chaucer, Cowley, Milton, Dryden, reposent de même parmi une multitude de rois, de guerriers, et même de gens que l'or seul a placés dans ce lieu.

En sortant de l'abbaye de Westminster, on trouve les restes d'un palais réduit en cendres sous le règne de Henri VIII. C'est dans une des parties échappées à l'incendie que s'assemblent les deux chambres du parlement. Dans une des dépendances du même édifice, on voit encore avec étonnement la salle dite de Westminster ou Westminster-Hall. Ce morceau, unique par sa construction, date du onzième siècle ; le comble ou plafond, qui est de la plus grande dimension, n'est supporté par aucun pilier. C'est là qu'est célébrée la fête du couronnement des rois et des reines, et que les lords tiennent leur haute cour lorsqu'il s'agit de juger quelques-uns de leurs pairs.

Digitized by Google

La Tour de Londres est une ancienne forteresse, jadis la demeure des rois et quelquefois prison d'État. Elle a été détruite par un incendie il y a quelques années.

La Banque d'Angleterre, l'Hôtel de la Compagnie des Indes occidentales, la Monnaie, etc., sont également des édifices remarquables. Nous ne nous arrêterons qu'un instant devant le Monument, avant de parler des habitants mêmes, qu'il nous importe davantage de connaître.

Le Monument est une colonne élevée aux frais de la cité pour rappeler à la postérité le trop fameux incendie de 1666, et la restauration des édifices qui en avaient été la proie. Cette colonne, située à quelque distance du pont de Londres, est un des chefs-d'œuvre de sir Christophe Wren. Parmi ses inscriptions, on en remarque une qui attribue l'incendie aux catholiques : injustice aussi ridicule que celle de Néron, qui attribuait l'incendie de Rome aux chrétiens. On a pratiqué dans l'intérieur de la colonne un escalier pour arriver à un sommet figuré en urne, d'où s'échappe une flamme.

Le gouvernement de la ville de Londres est confié à trois autorités distinctes, mais qui ne peuvent rien l'une sans l'autre. La première est le lord-maire ; la seconde, le corps de aldermen ; et la troisième, le commun-conseil. Le lord-maire est élu et tiré du corps des aldermen, et ne peut prétendre à cette place éminente qu'après avoir été shériff ou juge du comté de Midlesex. Ce sont les liverymen, c'est-à-dire les bourgeois formant les douze corporations et ayant droit de voter, qui le choisissent. Les honneurs qui lui sont rendus et les priviléges dont il jouit assimilent, en quelque sorte, ce magistrat du peuple aux rois. Son train est des plus magnifiques. Il occupe un palais somptueux, et a plus de 1000 livres sterling par an, pour sa table seulement. Lorsqu'il sort, six chevaux de prix le promènent lentement dans le carrosse d'État, et des gentils-hommes d'honneur portent à chaque portière les principaux emblèmes de sa dignité. Il est très-rare de voir la même personne devenir deux fois lord-maire. Les aldermen sont au nombre de vingt-six, ce qui est aussi le nombre des wards ou quartiers qui divisent la cité. Leurs places sont à vie ; chaque alderman gouverne un ward. Le commun-conseil est composé d'un grand nombre de citoyens choisis dans chaque ward, parmi les liverymen ou bourgeois.

On croirait volontiers qu'une ville aussi immense et aussi populeuse doit exiger un grand déploiement de police. Il n'en est rien. Londres n'est gardé la nuit que par quelques vieillards pris dans le peuple. Ces hommes, qu'on appele watchman, n'ont pour toute arme qu'un bâton, lequel ne doit servir qu'à leur défense. Leurs guérites sont à cinquante pas environ les unes des autres. Les fonctions de ces veilleurs, car le mot de watchman ne veut pas dire autre chose, sont de s'assurer si les portes des maisons sont bien fermées, de répéter, chacun à son poste, l'heure quand elle sonne, en indiquant l'état du ciel, s'il pleut ou s'il fait beau temps.

En cas de quelque désordre ou incendie, les watchmen donnent l'alarme, au moyen d'une grosse crécelle, qui se trouve dans chaque guérite. Si c'est pour quelque délit qu'ils ont fait entendre la crécelle, voici comment ils s'y prennent pour cerner le délinquant. Le watchman le plus près du lieu où l'on a appelé du secours donne un coup de crécelle, et court à l'endroit d'où est parti le cri ;

Digitized by Google

son voisin fait de même, et cette manœuvre est si promptement exécutée, que le coupable échappe rarement.

La sûreté de Londres est encore confiée plus particulièrement à un nombre déterminé de constables, qui sont tenus de veiller jusqu'à minuit pour répondre à toutes les réquisitions qui leur sont faites. En cas de querelle ou de rixe, le constable est appelé, et son intervention seule arrête le querelleur le plus emporté, parce que le respect de la loi est chez les Anglais plus fort que la passion. La place de constable dure un an, et est comptée parmi les charges bourgeoises dont personne ne peut se dispenser quand il y est appelé, quoiqu'il n'y ait point d'honoraires. La marque distinctive de celui qui en est revêtu est un grand bâton blanc, sur lequel sont gravées les armes d'Angleterre.

En général, les Anglais ont la tête bien prise, les traits réguliers, souvent beaux, et un teint qui annonce la fraîcheur et la santé. Ils sont communément blonds. La taille, les traits et le teint des femmes ont fait dire que l'Angleterre est le pays natal de la beauté. « Il me semble, dit Muralt, en parlant du caractère des Anglais, qu'ils ont de grandes vertus ou de grands défauts, et assez souvent l'un et l'autre. On leur trouve beaucoup de bon sens, mais il est entremêlé de boutades ; ils ont le cœur grand et élevé, mais leurs inégalités les mettent aussi souvent au-dessous qu'au-dessus des autres nations. La plupart ont de l'imagination, mais dont le feu ressemble à celui de leur charbon de terre, en ce qu'il a plus de force que de lueur... Ils sont assez raisonnables dans leurs dépenses, pour tâcher moins de paraître heureux que de l'être en effet. C'est ainsi qu'en beaucoup de choses on les voit faire dépendre leur bonheur d'eux-mêmes ; ils se mettent peu en peine des jugements que les autres portent d'eux, et ils ne font guère attention aux actions des autres. Ils vont hardiment contre un usage, quelque bien établi qu'il soit, lorsque leur raisonnement ou leur inclination les en éloigne. La plupart négligent les manières et les agréments, mais ils cultivent leur raison ; et dans les choses nouvelles, comme dans les affaires imposantes, ils osent s'en servir. » Ce portrait, comme il est facile de le voir, ne convient pas à tous les Anglais ; mais il offre les traits caractéristiques de la nation.

Voici l'emploi de la journée pour les habitants aisés de Londres : Les Anglais se lèvent tard, surtout dans le quartier de Westminster. A peine sont-ils levés qu'ils pensent au déjeuner, lequel se fait en famille, avec du thé à la crème et des tartines de beurre. Pendant ce repas, on lit les papiers-nouvelles, ensuite les hommes vont à leurs affaires ou font leurs visites. Les femmes s'amusent à lire, et presque toujours des romans ; rarement elles s'occupent d'ouvrages à l'aiguille : ce travail n'est point un amusement pour elles. Les soins du ménage cependant sont toujours remplis avec exactitude ; c'est là un des traits qui les distinguent. Comme en général, elles aiment beaucoup leur famille, elles prennent plaisir à rendre autour d'elles tout le monde heureux. Très-peu d'entre elles se dispensent de nourrir leurs enfants ; et ce soin maternel, le premier le plus sacré de tous, est la source des vertus domestiques les plus essentielles. Cette vie utile et passée en famille contribue beaucoup à cette gravité, ou plutôt à ce sérieux qui caractérise les beautés anglaises.

Pour ce qui concerne l'alimentation, les Anglais préfèrent volontiers les morceaux copieux aux morceaux choisis : ce sont d'ordinaire de grosses pièces de

Digitized by Google

bœuf, de veau et de mouton, rôties ou grillées ; le pudding est un de leurs mets favoris : c'est un mets qu'ils varient à l'infini ; la base est ordinairement de la mie de pain, du lait, de la moelle de bœuf, des raisins secs, du riz, etc. On le cuit au pot ou au four. En général on mange fort, c'est-à-dire beaucoup de viande, mais peu de pain. Il en est de même chez les personnes qui ne vivent que de leur travail : elles ont deux besoins auxquels elles pourvoient très-bien, la table et le vêtement ; mais la table passe avant tout. Ces deux objets ne sont cependant pas à bon marché à Londres, mais l'argent n'y est pas rare ; et si l'on paye cher, on fait payer cher aussi les travaux : ainsi tout se compense. Le luxe des grandes tables, c'est le vin : on y boit les meilleurs et les plus chers qui croissent en France et en Portugal. Le peuple se contente de porter ou bière forte, et d'ale ou bière fine. Il en boit beaucoup. En hiver, il y ajoute une espèce de punch, fait avec de la bière, de l'eau-de-vie, des jaunes d'œufs et du sucre, le tout bouilli ensemble. Il use aussi d'une liqueur appelée *sillabud*, qui est composée de vinaigre, de lait et de sucre.

Les tavernes et les cafés sont très-nombreux à Londres et dans toutes les autres villes. Ces maisons présentent une des grandes récréations anglaises. Ce mot de taverne ne doit pas effrayer nos oreilles : il n'a pas chez les Anglais la signification que nous lui donnons : il revient à ce que nous appelons restaurant. Les plus grands seigneurs et les savants y vont sans que cela tire à conséquence. C'est là que se rassemblent les sociétaires des différents clubs, pour s'y réjouir et y resserrer les liens qui les unissent déjà.

Quant aux cafés anglais, on n'y entend pas le moindre bruit : on peut les comparer à nos cabinets littéraires, où l'on se rend pour lire les journaux et autres feuilles. Les cafés de Londres les plus achalandés souscrivent pour dix à douze exemplaires des mêmes feuilles, afin de ne pas faire attendre les curieux, et cela avec d'autant plus de raison que, malgré son grand flegme, l'Anglais est, de tous les Européens, celui qui aime le moins à attendre.

Les clubs viennent après les cafés, pour les rendez-vous d'habitude ; ils se tiennent pour la plupart dans des cafés-tavernes. Leur nombre est prodigieux à Londres. Depuis le pair qui siége au parlement, jusqu'au plus simple marchand de la Cité, tout a son club. Il en est de fameux : tels que le *Whig-club*, qui veille à ce que le monarque, ou plutôt les ministres, n'étendent point les prérogatives du trône au delà des bornes de la constitution anglaise ; tels que l'*Human-society*, qui adjuge des prix à toutes les inventions tendant à alléger la misère et les maux qui accablent la nature humaine. Ces sociétés ont rendu de grands services, et n'ont pas peu servi à entretenir cet esprit public admirable qui règne en Angleterre.

Les Anglais aiment alternativement à vivre seuls et à se rassembler, quand même ils n'auraient rien à se dire. La basse classe a aussi ses lieux de rendez-vous ; ce sont les cabarets qui sont, pour l'ordinaire, extrêmement propres ; tables, bancs, vitres et pots d'étain, tout est à s'y mirer.

La populace de Londres a encore conservé l'habitude de ces fameux combats à coups de poing, que les étrangers voient avec pitié, et les Anglais avec orgueil. Quelques écrivains ont avancé que ces combats étaient propres à donner à la nation de l'énergie et du courage ; ils sont, tout au plus, propres à faire des rustres dangereux. Du reste, la police ne se mêle point des querelles des

Digitized by Google

boxers, c'est le nom qu'on donne aux gens qui font de ces luttes une sorte de métier, et elle les laisse paisiblement se gourmer au milieu de la rue. « Je fus un jour, dit Chantreau, témoin d'un de ces combats près de Billings-Gate, qui est le marché au poisson : les deux hommes qui se battaient étaient du marché, et tous deux, me dit-on, habiles boxers ; ils étaient en chemise, dans une attitude réellement pittoresque ; changeant alternativement de position, ils avaient les bras dans un mouvement continuel. L'un, celui de gauche, était plié horizontalement à la hauteur du visage, et lui servait de bouclier, tandis que recourbé, le bras droit assenait à l'adversaire force coups de poing vers la poitrine et le visage, mais dont la plupart étaient parés avec une adresse étonnante. Le coup, pour être jugé bon et loyal, doit être porté à poing fermé, et jamais dans le temps que l'ennemi chancelle ou qu'il se relève. En effet, un des deux hommes que je vis combattre ayant fait un faux pas et étant tombé, plusieurs autres s'élancèrent de la foule pour le relever, criant à l'autre de s'arrêter. Ce cri était inutile, car celui-ci s'arrêta dès qu'il vit son adversaire tomber ; il resta fièrement immobile jusqu'à ce qu'il se fût remis ; mais tomber, se relever, revenir à la charge, tout cela fut aussi prompt que l'éclair. Le combat dura encore près d'un quart d'heure. Les coups portés et reçus étaient proportionnés à la force de ces hommes nerveux, et ils me faisaient frissonner. L'un d'eux, ayant reçu un coup sur l'œil droit, sauta en arrière, demanda quartier, et le combat finit. Il doit finir aussitôt qu'un des combattants déclare qu'il en a assez, ou que, renversé, il refuse de se lever ; car alors il est censé vaincu. J'avais vu le combat, je voulus être témoin de la réconciliation ; elle eut lieu sur-le-champ même ; et ces deux hommes, si animés quelques minutes auparavant, se rapprochèrent et se serrèrent tendrement la main, comme auraient fait les meilleurs amis. »

On a dit autrefois des Anglais qu'ils étaient généreux chez les étrangers, et fort économes chez eux : c'est une vérité, mais leur économie est fort bien entendue, et ne les empêche pas de sacrifier des sommes importantes au soulagement de l'humanité souffrante. Les pauvres et les malheureux sont secourus en Angleterre avec une libéralité qui devient même nuisible à l'industrie, parce qu'elle ôte à la dernière classe du peuple les motifs ordinaires qui portent au travail, c'est-à-dire la nécessité de se ménager, ainsi qu'à leur famille, quelques ressources pour l'âge des infirmités. Les mêmes personnes qui contribuent à ces souscriptions sont taxées, conformément à leur fortune, pour les pauvres de leur paroisse ; et cette taxe s'élève annuellement pour l'Angleterre seule à 6,509,466 livres sterling, pour le pays de Galles à 288,422. Cependant, en dépit de ces généreuses profusions, qui dans tout autre pays devraient bannir la pauvreté, les rues de Londres et les chemins d'Angleterre sont assiégés de mendiants qui bravent les peines sévères portées par les lois. Une autre vérité également incontestable, c'est que, chez les Anglais de tous les rangs, la richesse l'emporte sur toutes les considérations et supplée à toutes les vertus. Cette erreur funeste, et qui dégrade toujours un peuple, a sa source dans les habitudes commerciales de la majeure partie de la nation, dont le grand objet est le lucre.

Malgré ce désir général du gain, l'Anglais sait cependant s'arrêter. Ses entreprises, ses peines, tout tend à un but fort sage, celui de se reposer aux ap-

Digitized by Google

proches de la vieillesse; et l'avarice vient rarement lui dire : Amasse encore. Un marchand économe, avec un train de commerce assez actif, est, en général, quand il parvient à l'âge de cinquante ans, en état de se retirer des affaires, c'est-à-dire d'acheter une terre ou de placer son argent dans les fonds publics. Il choisit alors pour sa résidence une maison commode et bien bâtie, à la campagne, souvent dans le comté dont il est originaire, et a la prétention d'être traité en gentilhomme [1]; mais il a toujours le bon sens de conformer sa manière de vivre à sa fortune.

Ce goût qui porte le marchand à aller passer ses derniers jours à la campagne est commun à tous les Anglais. Les beautés de la nature ont des charmes puissants sur leur âme; et leur esprit, porté à la méditation, s'accommode beaucoup de la paix des champs. Peut-être cette tendance a-t-elle tourné au profit de la nation, en inspirant aux Anglais le désir de s'occuper de l'agriculture plus que ne font les autres peuples. Ainsi leur avidité pour le gain a fait leur grand commerce; et leur amour pour la campagne, leur agriculture, qui naguère était au-dessus de toute comparaison. Quoique flegmatique en apparence, l'Anglais aime le plaisir : les grandes chasses, surtout celles au renard, ont un immense attrait pour lui. Jadis les courses de chevaux et les combats de coqs lui fournissaient l'occasion de paris considérables. Aujourd'hui les bals, les théâtres sont ses distractions principales.

Londres renferme treize théâtres : nous citerons entre autres l'Opéra Italien, King's theatre, qui peut contenir environ 2,400 personnes, celui de Drury-Lane, celui de Covent-Garden, et enfin les théâtres de Hay-Market, de l'Opéra Anglais, du Cirque Royal, etc., etc. Drury-Lane et Covent-Garden donnent des représentations tous les jours, excepté le dimanche, jour où toute espèce d'amusements publics sont suspendus, et où l'Anglais n'a d'autre ressource, pour tuer les douze mortelles heures de cette journée, que les tavernes et les cabarets à bière.

Quant au mérite littéraire des pièces qu'on y représente, la question de leur prééminence ou de leur infériorité à l'égard des nôtres a fourni depuis un siècle la matière de bien des discussions, non-seulement entre les hommes de lettres de chaque côté de la Manche, mais entre les hommes de lettres français eux-mêmes qui ont pris part pour ou contre.

Le grand défaut que les Anglais trouvent à nos meilleures tragédies, c'est de n'offrir que de magnifiques conversations et point d'action : le reproche a du vrai, et il faut avouer que plusieurs même des chefs-d'œuvre de notre ancien répertoire sont d'un assez médiocre intérêt. Shakespeare, avec toute la grossièreté et le délire de son génie, intéresse le spectateur, tient son attention toujours en suspens, et le frappe quelquefois avec une force étonnante. Mais laissons un Anglais même juger ce coryphée de sa nation.

« La tragédie anglaise, dit Hugh Blair, est en général plus animée, plus passionnée, mais moins régulière, moins correcte, moins élégante et moins décente que la tragédie française. Il ne faut pas toutefois oublier que le pathétique est

[1] *Gentleman.* Ce mot ne signifie pas précisément *gentilhomme*, comme nous l'entendons. On le donne aux nobles et aux roturiers également. Il indique un homme aisé et qui vit honorablement.

Digitized by Google

l'âme de la tragédie ; et il est en conséquence incontestable que les Anglais ont tendu vers le plus haut mérite de cette composition ; mais il faut avouer qu'ils ont trop souvent négligé les beautés qui doivent accompagner le pathétique.

« Le premier objet qui attire nos regards sur la scène anglaise est le grand Shakespeare ; il a complétement mérité le nom de Grand par la force et l'étendue de son génie naturel, et sa force est égale pour la tragédie et la comédie ; mais il faut convenir que c'est le génie tout brut, sans goût, sans instruction et sans art. Idolâtré par la nation anglaise, il est depuis longtemps le texte des conversations, et les écrivains ont épuisé tout ce qu'il est possible d'en dire. On a commenté jusqu'au moindre de ses bons mots, et cependant on en est encore à douter, si ses beautés ou ses défauts emportent la balance. On trouve dans ses pièces des scènes admirables et des passages fort supérieurs à ceux de tout autre poëte dramatique ; mais parmi ses pièces on en citerait à peine une véritablement bonne, qu'on puisse lire depuis le commencement jusqu'à la fin avec le même plaisir. Indépendamment de ses extrêmes irrégularités dans la conduite de ses drames, et du mélange grotesque de sérieux et de comique qui les défigure, on est souvent distrait par des pensées forcées, des expressions dures, du phébus obscur, et des jeux de mots qu'il se plaît à prolonger ; et ces distractions ou suspensions déplaisantes arrivent fréquemment dans le moment où le lecteur aurait plus désiré de ne point faire de pareilles rencontres. Mais Shakespeare couvre tous ses défauts des deux plus brillants avantages qu'un poëte tragique puisse posséder, la grande variété de ses tableaux de caractères, et la manière véhémente et naturelle d'exprimer le langage des passions. C'est dans ces deux admirables talents que consiste son principal mérite. Malgré ses nombreuses absurdités, en lisant ses pièces, nous nous trouvons toujours au milieu de nos semblables ; nous trouvons toujours des hommes, grossiers peut-être dans leurs manières, brusques et rudes dans leurs sentiments ; mais ce sont des hommes qui parlent le langage de la nature, qui sont agités par les passions humaines, et nous prenons intérêt à ce qu'ils disent et à ce qu'ils font, parce que nous sentons que nous sommes de même nature. »

Hugh Blair, après avoir fait un nouveau mérite à Shakespeare de ses fées, de ses sorciers et de ses spectres, ajoute : « Depuis le siècle de ce grand poëte, l'Angleterre a produit de très-belles tragédies, mais peu d'écrivains dramatiques dont les compositions méritent une critique particulière ou de grands éloges. »

Si de la tragédie anglaise on passe à la comédie, on la trouve bien inférieure : Ben-Johnson, le meilleur poëte comique, est, dans son genre, loin de Shakspeare dans le sien. A proprement parler, les Anglais n'ont point de comédie ; ils y suppléent par des farces et des satires.

Le théâtre nous conduit naturellement à parler des lettres et des sciences. Elles sont parvenues, en Angleterre, à un haut degré de gloire, et leur origine remonte à une époque très-reculée. Alfred le Grand les cultivait déjà au temps des Saxons, lorsque les ténèbres épaisses de la barbarie et de l'ignorance étaient répandues sur le reste de l'Europe ; et, depuis son règne, ce pays a produit une succession non interrompue de savants. Les institutions anglaises en faveur des études tiennent du caractère de la nation ; elles sont solides, et elles pourvoient à l'aisance, à la liberté d'esprit, au calme et à la fortune des profes-

Digitized by Google

seurs ; témoin les universités d'Oxford et de Cambridge, établissements, dit Guthrie, qui n'ont point d'égaux au monde, et qui furent respectés, même au milieu des fureurs de la guerre civile. Avant de passer au temps où la littérature anglaise commença à prendre un caractère distinctif, on serait inexcusable d'omettre ce prodige de savoir et de philosophie naturelle, Roger Bacon, le précurseur du grand Bacon, lord Vérulam, qui le fut à son tour d'Isaac Newton. Roger Bacon vécut sous Henri III, et mourut à Oxford vers l'an 1294. Mais si l'Angleterre a droit de s'enorgueillir d'avoir produit un homme aussi étonnant dans un siècle d'ignorance presque universelle, elle ne peut le compter au nombre des écrivains qui ont illustré sa langue : cette langue n'était encore rien à cette époque.

Depuis la réforme religieuse, le cardinal Wolsey, d'ailleurs ministre dangereux et imprudent, contribua puissamment à la renaissance des lettres en Angleterre. Édouard VI, pendant la courte durée de son règne, fit beaucoup pour elles. Le savoir, comme la liberté, souffrit quelques moments sous le règne malheureux de Marie. Élisabeth, sa sœur, était très-instruite : elle éleva des personnes distinguées par leurs talents aux premières places de l'Église et de l'État ; mais elle semble n'avoir considéré leur mérite littéraire que comme subordonné à leur mérite civil.

Des encouragements furent donnés aux savants étrangers sous Jacques Ier ; mais le pédantisme de ce monarque corrompit le goût, et son exemple fit naître une foule de théologiens parfaitement inutiles. Ce qui lui fit le plus d'honneur fut d'avoir protégé le second Bacon, à qui il donna le titre de vicomte de Vérulam.

Son fils, Charles Ier, eut du goût pour les arts, spécialement pour la sculpture, la peinture et l'architecture. Il protégea Rubens, Van Dyck, Inigo Jones, et plusieurs autres célèbres artistes. Les collections qu'il fit sont étonnantes, vu les embarras pécuniaires où il se trouvait. Son favori, le duc de Buckingham, l'imita sous ce rapport, et dépensa la somme prodigieuse de 9,600,000 francs en peintures et en raretés. Cependant le comte d'Arundel fut le grand Mécène de cet âge, et les acquisitions immenses qu'il fit d'objets antiques, et surtout des fameux marbres qui maintenant portent son nom, le mettent de niveau, quant aux encouragements donnés aux connaissances utiles, avec les plus grands princes de la maison de Médicis. Charles et sa cour n'eurent que peu ou point de goût pour la poésie ; cependant ce prince porta le traitement de son poëte lauréat, le célèbre Ben-Johnson, de 100 marcs à 2,400 fr. par an et une tierce de vin d'Espagne.

Les encouragements publics donnés aux sciences et aux arts souffrirent une interruption durant les guerres civiles et l'interrègne qui les suivit. Beaucoup de savants trouvèrent néanmoins sous Cromwell une situation si aisée, qu'ils purent, en suivant leurs études, reculer les bornes de chaque branche de la littérature ; et plusieurs ouvrages d'un grand mérite littéraire vinrent à bout de percer la nuit de ces temps malheureux. Usher, Walton, Harrington, Wilkins, et beaucoup d'autres grands noms, furent respectés, et même favorisés par l'usurpateur, qui aurait aussi rempli ses universités d'hommes à talents, s'il avait cru pouvoir le faire avec quelque sûreté pour son gouvernement.

Le règne de Charles II fut distingué par les grands progrès des sciences natu-

Digitized by Google

relles, et spécialement par l'institution de la Société royale. L'admirable *Paradis perdu* de Milton parut sous son règne ; mais il resta ignoré à cette époque. Malgré le mauvais goût qui régnait à la cour de Charles II, quelques écrivains regardent son règne comme le siècle d'Auguste pour l'Angleterre ; et, à la vérité, ce siècle présente à la fois les noms célèbres de Boyle, Halley, Hooke, Sydenham, Harvey, Temple, Tillotson, Barrow, Butler, Cowley, Waller, Dryden, Wicherley et Ottway.

Le pauvre Jacques II ne fit éclore que des théologiens.

Les noms de Newton et de Locke firent la gloire du règne de Guillaume III. Ce prince eut une estime particulière pour le dernier, ainsi que pour Tillotson et Burnet. Quoiqu'il fût loin d'être libéral à l'égard des hommes de génie, les sciences fleurirent pourtant sous son règne, mais uniquement à raison de l'excellence du sol où elles étaient semées.

Les sciences et les beaux-arts parvinrent à un haut degré de splendeur sous les auspices de la reine Anne. La plupart des grands hommes qui avaient figuré sous les règnes des Stuarts et des Guillaume étaient encore vivants, quand une nouvelle génération s'éleva dans la république des arts et des lettres. Addison, Prior, Pope, Swift, Bolingbroke, Shaftesbury, Arbuthnot, Congrève, Steele, Rowe, Sterne, et une foule d'écrivains en prose et en vers, n'ont besoin que d'être nommés pour exciter l'admiration. La philosophie naturelle et morale marcha de front avec les beaux-arts; et les disputes, même religieuses et politiques, contribuèrent aux progrès des sciences, grâce à la liberté illimitée que les lois tolèrent dans les matières purement spéculatives : liberté dont on a éprouvé les effets les plus heureux pour l'avancement des véritables connaissances.

Les ministres de Georges Ier furent les protecteurs du savoir, et quelques-uns étaient eux-mêmes fort érudits. Georges ne fut pas un Mécène ; cependant son règne ne le céda à aucun des précédents, quant au nombre des savants et des beaux-esprits qui l'illustrèrent... Après la révolte de 1745, la barrière qui subsistait entre le gouvernement et les savants fut renversée, et les hommes de génie commencèrent à se ressentir des bienfaits du trône. Depuis cette époque, les beaux-arts ont fait de grands progrès en Angleterre. L'académie royale a été instituée, d'habiles artistes se sont formés, et les expositions annuelles de peinture et de sculpture ont été extrêmement favorables aux arts en excitant l'émulation, et en rendant le public plus attentif aux chefs-d'œuvre du génie en ce genre. Mais quelque favorables que soient ces circonstances, les beaux-arts sont loin d'éprouver cette protection nationale à laquelle ils ont de si justes droits. En Angleterre peu d'édifices publics sont ornés de peintures ou de statues. Les statuaires n'y trouvent guère d'occupation, et la peinture d'histoire n'est pas encouragée, quoique les artistes anglais de ce siècle aient prouvé que leur génie peut égaler celui des artistes étrangers.

Il n'en est pas de même des lettres ; l'immense étendue de pays où l'on parle la langue anglaise, la richesse de ceux qui la parlent donnent à sa littérature un débouché qui n'est égalé que par celui de la littérature française. Aussi Londres compte-t-elle des librairies considérables et fort riches. Depuis le commencement de ce siècle, trois hommes ont porté le nom anglais aux limites de la civilisation : lord Byron, Thomas Moore et Walter Scott; ce dernier, que tant

Digitized by Google

d'imitateurs, plus ou moins heureux, ont suivi tant en Amérique qu'en Europe, a défrayé, pendant dix ans, tous les cabinets de lecture de l'Europe.

Du reste, le roman est un genre de productions dans lequel les Anglais ont presque toujours excellé; ils ont pour ce genre une aptitude singulière : leur imagination semble intarissable; et personne, mieux que leurs écrivains, n'a su retracer ces petits détails qui peignent si bien les hommes. Sous ce dernier rapport, Richardson doit être placé au rang des premiers romanciers anglais. Son roman de *Clarisse Harlowe*, que les gens frivoles trouvent si long, est le premier et le seul ouvrage où l'on ait encore mis aussi fidèlement les hommes en scène. Ceux de Fielding et de miss Burney ne lui cèdent guère.

La presse quotidienne, les revues, ont aussi acquis en Angleterre un immense développement.

Le gouvernement anglais est une monarchie constitutionnelle basée sur la Grande charte signée par le roi Jean, en 1215, modifiée en 1265, en 1272, et surtout en 1688. Le pouvoir du roi n'a d'autre base que les lois : quand il part d'ailleurs, la nation peut s'y soustraire; ce pouvoir n'est qu'exécutif, et la constitution lui a prescrit des bornes. Le roi ne peut faire de nouvelles lois, ni lever de nouvelle taxes, ni agir d'une manière contraire aux lois reçues; mais il peut faire la guerre et la paix, envoyer et recevoir des ambassadeurs, faire des traités d'alliance et de commerce; convoquer le parlement, l'ajourner, le proroger ou le dissoudre; refuser sa sanction aux *bills*, même après qu'ils ont passé dans les deux chambres, de façon qu'ils n'ont pas plus de force de loi que s'ils n'avaient jamais été présentés: mais c'est là une prérogative que les rois d'Angleterre se hasardent rarement d'exercer. Le souverain a le droit de composer son conseil privé, de nommer tous les grands officiers de la couronne, tous les hauts dignitaires de l'Église; enfin il est la source d'où découlent tous les degrés de noblesse et de chevalerie. Telle est la dignité, tel est le pouvoir du roi des îles Britanniques.

Le trône est héréditaire, et à défaut d'héritiers mâles, les femmes succèdent à la couronne. Nous en avons une preuve vivante dans la reine Victoria.

Le parlement, qui est la représentation nationale, le pouvoir législatif anglais, se compose du roi, de ses ministres, de la chambre des pairs et de celle des communes. La chambre des pairs compte 429 membres parmi lesquels siégent les évêques et archevêques. La chambre des communes est composée de propriétaires. Ainsi les parties constituantes du pouvoir sont le roi, les lords spirituels et temporels, et les communes, et chacune d'elles est si nécessaire, que, sans le consentement des trois, aucune loi ne pourrait être obligatoire. Tout ce qui est décrété par une ou par deux seulement n'a point force de statut, et on ne doit y avoir aucun égard, si ce n'est dans les matières relatives à leurs priviléges.

Les forces de terre, jusqu'à ces derniers temps, ont été peu de chose en comparaison des forces maritimes. Les Anglais, jaloux de leurs droits et de leur liberté, ont craint de mettre des forces trop considérables entre les mains de leurs rois. L'esprit des lois, sous le rapport militaire, fut, dans l'origine, de ne pas faire, autant que possible, de la profession des armes un ordre distinct. Pour la milice, on disciplina un certain nombre d'habitants de chaque comté, choisis par le sort pour trois ans, et commandés par le lord lieutenant, les dé-

Digitized by Google

putés lieutenants et autres principaux propriétaires, qui tiennent leur commission de la couronne. On ne pouvait les obliger à marcher hors de leur comté, si ce n'est en cas d'invasion ou de rébellion; et dans aucun cas il n'est permis de les faire sortir du royaume. Mais, comme la coutume d'entretenir des armées régulières a généralement prévalu en Europe, la législature a jugé nécessaire de maintenir, même en temps de paix, pour la sûreté du royaume et l'équilibre en Europe, un corps de troupes réglées, sous le commandement du roi, lequel pourtant est dissous de fait à l'expiration de chaque année, s'il n'est continué par le parlement. Les forces de terres, si l'on y comprend celles employées dans les colonies, s'élèvent à 236,756 hommes.

Quant à la marine royale, elle a toujours été la plus grande défense de l'Angleterre, et est devenue la source de son immense commerce. Dans les premières guerres de la révolution, l'Angleterre a porté ses forces maritimes à 661 vaisseaux, dont 155 de ligne, 210 frégates et 256 sloops. Le matériel de la marine royale sur le pied de paix est aujourd'hui fixé à 759 vaisseaux, frégates, steamers, etc.

Personne n'ignore que c'est au commerce et aux manufactures que le peuple anglais doit le rang qu'il tient dans les quatre parties du monde, et le degré de puissance auquel il s'est élevé. Ce n'est guère que vers le règne d'Élisabeth, que l'Angleterre commença à sentir quel poids elle pouvait mettre dans la balance du commerce... Avant qu'elle eût des colonies, le nombre des habitants de Londres n'était évalué qu'à 100 mille ; à la mort d'Élisabeth, il était de 150 mille.

La Grande-Bretagne est assurément un des pays du monde le plus favorisé. Son commerce d'exportation a pour objet les marchandises les plus nécessaires à la vie, ou les produits de ses mines, houillères et manufactures.

Voici pour en donner une idée le relevé de ses produits naturels annuels dans les trois règnes : plomb, 300,000 quintaux ; cuivré, 150,000 ; étain, 100,000; fer, 5,500,000; houille, 180,000,000; sel, 3,530,000. La récolte en grains s'élève à 262,500,000 boisseaux. Les champs et céréales occupent 67,500,000 arpents, les prairies et pâturages, 30,000,000 ; les forêts, 1,482,000. Le règne animal fournit 1,900,000 chevaux et mulets; 10,500,000 bœufs ; 44,100,000 bêtes à laine ; 5,250,000 porcs.

Il n'y a presque pas de manufacture en Europe qui n'ait été portée à la perfection en Angleterre. Celles de laine sont les plus considérables, et surpassent, pour la beauté et la quantité de leurs produits, celles de quelque pays que ce soit. La quincaillerie n'est pas un article moins capital : les serrures, instruments tranchants, fusils, épées et autres armes, sont d'une qualité supérieure. Les ustensiles de ménage en cuivre, fer et étain, sont aussi pour l'Angleterre des objets d'une grande importance : les montres et les pendules jouissent de la plus haute estime, etc.

Dans l'état général de la balance du commerce entre l'Angleterre et les étrangers, on a évalué les exportations à 41,649,192 livres sterling. (Estimation de 1834.)

L'agriculture a fait autant de progrès que le commerce et les manufactures ; la pratique et la théorie ont marché de front avec le même succès. On a multiplié les institutions pour l'étude de ce premier des arts. Les membres qui les

Digitized by Google

composent, impriment, à diverses époques, des tableaux de leurs expériences et de leurs découvertes, qui tendent à prouver que le jardinage et l'agriculture sont encore susceptibles d'une plus grande perfection. Enfin, l'industrie a compensé, en Angleterre, les faveurs que la nature a prodiguées à d'autres pays, et même souvent elle les surpasse. Rien n'égale la beauté des aspects, qu'offrent les parties cultivées. Les variétés des terres hautes et basses, qui forment des vues aussi riches que l'imagination peut en créer; les plaines couvertes de blé ou tapissées de magnifiques prairies; le mélange de clos et de plantations, les châteaux, les maisons commodes, les villages riants, les fermes opulentes, souvent dans le voisinage des villes, décorées des plus vives couleurs de la nature : tout cela est d'une beauté et d'une richesse inexprimables. Les lieux les plus stériles ne sont pas sans verdure ; mais ce qui doit donner la plus haute idée de l'industrie anglaise, c'est que quelques-uns des plus riants coteaux du royaume, naturellement stériles, n'ont dû leur fertilité qu'au travail.

Le sol semble être spécialement propre à produire des bois de construction, et les plantations d'arbres autour des maisons sont un des embellissements du pays.

Le climat n'est pas très-salubre, surtout pour les étrangers et les personnes d'une constitution délicate. La température est capricieuse. En beaucoup d'endroits l'air est chargé de vapeurs que les vents d'ouest apportent de l'océan Atlantique ; mais ces vapeurs sont ordinairement dissipées par d'autres vents ou par des tempêtes. L'époque où chacune des saisons paraît est indéterminée. Le printemps commence tantôt en février et tantôt en avril. En mai, la face du pays est souvent couverte de givre, au lieu de la première verdure. Les premiers jours de juin sont souvent aussi froids que le milieu de décembre, et d'autres fois le thermomètre s'élève aussi haut qu'en Italie. Août même a ses vicissitudes de chaud et de froid ; et septembre, ainsi qu'octobre, sont en général les deux mois les plus agréables de l'année. Les habitants éprouvent quelquefois les quatre saisons en un seul jour, c'est-à-dire, le froid, le tempéré, la chaleur étouffante et la chaleur douce.

Ainsi qu'on l'a vu par le tableau que nous avons cité plus haut, la houille est une des richesses de l'Angleterre. C'est dans les environs de Newcastle qu'on en trouve les mines les plus importantes. On peut les regarder non-seulement comme un des plus grands magasins de l'Angleterre, mais encore comme fournissant au commerce extérieur un objet de vente et de profits considérables. Il part journellement de cet endroit, et pour ainsi dire à toute heure, des vaisseaux chargés de charbon, soit pour Londres, soit pour divers ports de l'Europe; et il en résulte, outre le commerce, un avantage incalculable pour la marine, c'est là que se forme la grande pépinière des matelots, et qu'en temps de guerre plus de mille vaisseaux charbonniers arment en course, et font un mal considérable au commerce ennemi.

Les curiosités naturelles sont très-variées en Angleterre. Le nombre des sources d'eaux médicinales est considérable. Celles de Bath sont renommées; on en trouve à Scarbouroug et dans d'autres endroits du comté d'York, à Tunbridge, dans le comté de Kent, à Epsom et Dulwich en Surrey, à Acton et à Islington, dans le comté de Midlesex. Il y a aussi beaucoup d'autres sources remarquables, imprégnées ou de sel, comme celles de Droitwich et Worcester,

Digitized by Google

ou d'une matière bitumineuse, telle que celle de Pitchford en Shrospshire, ou de soufre, comme le fameux puits du Vigan, dans le comté de Lancastre. L'eau de ce puits est froide et sans odeur; cependant il sort avec le courant une si forte vapeur de soufre, que, pour peu qu'on approche une lumière, la surface de l'eau se couvre d'une flamme pareille à celle d'une liqueur spiritueuse, qui dure quelques heures, et produit assez de chaleur pour cuire les aliments. Le fluide ne brûle pas lorsqu'il est hors du puits.

Parmi les ouvrages de la nature, il ne faut pas oublier la fameuse grotte de Castleton dans le Derbyshire. Cette grotte est située au pied d'un grand escarpement, formé par la nature, sur la croupe d'une montagne coupée à pic, au-dessus de laquelle est un vieux château bâti, dit-on, du temps d'Édouard, surnommé le prince Noir. L'entrée principale a 40 mètres, sur une largeur de 13 mètres. La longueur totale de la grotte, depuis l'entrée jusqu'à l'extrémité, où se trouve l'amas de stalactites, appelé clocher de Lincoln, est d'environ 930 mètres.

L'Angleterre offre plusieurs autres ouvrages de la nature dignes d'intéresser la curiosité du lecteur; mais les bornes de ce livre ne nous permettent pas d'entrer dans de grands détails. Bien que moins riches, nous l'avons déjà dit, que les contrées méridionales de l'Europe sous le rapport des ruines, elle présente également plusieurs restes d'antiquités romaines, saxonnes, bretonnes, danoises et anglo-normandes, qui peuvent servir à débrouiller l'ancienne histoire du pays, sans présenter des traits bien curieux dans une relation.

La rapidité de notre course nous interdit de nous arrêter, comme il serait nécessaire de le faire, aux environs immédiats de Londres. Nous ne ferons donc que nommer Chelsea, où 400 militaires invalides ont leur Hôtel, où 1,200 enfants de soldats sont élevés aux frais de l'État dans le Royal-Military-Asylum; Kensington, connu par son P alais royal, dont les allées ombragées sont le rendez-vous d'été de tous les fashionables; Kew, célèbre par son Observatoire; Windsor, résidence ordinaire des rois d'Angleterre, au milieu des beaux jardins de laquelle s'élève, sur une masse de rochers, la statue colossale de Georges III; Eton enfin et le hameau de Slough, où l'astronome Herschell construisit son fameux télescope. Quant aux autres villes de l'Angleterre, leur description, nécessaire dans une géographie, n'ajouterait rien à notre dessein, qui est de faire connaître les mœurs des peuples, le climat et l'aspect du pays. D'ailleurs, toutes les villes de l'Europe se ressemblent plus ou moins; nous nous sommes contenté de nommer les principales; nous nous bornerons là.

L'Écosse, séparée de l'Angleterre par la Tweed et les monts Cheviots, est divisée en trente-trois shires dont la superficie ne forme que 3,830 lieues, en y comprenant les îles; on la partage plus naturellement en haute et basse terre, highlands et lowlands, comme disent les Écossais, division fondée tout ensemble sur la différence des plaines et montagnes, et sur la différence des mœurs des habitants. L'air y est plus tempéré qu'on ne l'imaginerait dans un climat aussi septentrional. Cette température résulte en partie du nombre des collines, des vallées, des rivières et des lacs, mais principalement, comme en Angleterre, du voisinage de la mer, d'où viennent des vents chauds, qui non-seulement adoucissent la vivacité naturelle de l'air, mais, en le tenant dans une perpétuelle agitation, le rendent pur et salubre, et empêchent ces épidémies

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉCOSSAIS MONTAGNARD PAYSANS HONGROIS

Digitized by Google

Digitized by Google

qui règnent dans d'autres contrées. Cependant aux environs des hautes montagnes, qui sont en général couvertes de neige, l'air est froid et piquant pendant près de neuf mois. Le sol n'est pas aussi fertile qu'en Angleterre, et dans plusieurs cantons il est moins propre au labourage ; mais aussi il y a quelques plaines et quelques vallées d'une fertilité extraordinaire. L'Écosse offre une grande variété de sols. La surface en est charmante et agréablement diversifiée par le mélange des productions de la nature. Les grandes et nombreuses inégalités de terrains, si elles ne sont pas favorables aux travaux du cultivateur, plaisent du moins au voyageur, et produisent des sites délicieux pour les maisons de campagne que la noblesse et la bourgeoisie d'Écosse se sont bâties avec beaucoup de goût.

Dans certains endroits, l'agriculture de l'Écosse est aussi belle et aussi bien entendue que celle de l'Angleterre. C'est principalement dans les comtés qui bordent la rivière de Forth, et qui portent le nom de Lothian, que l'on aperçoit les fruits du travail et de l'industrie : les fermiers qui, pour la plupart, ont des baux de 7,000 à 12,000 francs, sont bien nourris, bien vêtus, et passablement logés. Mais on peut remarquer tout le contraire dans une très-grande partie de l'Écosse, encore fort arriérée, et où les propriétaires des terres, aveugles sur leurs vrais intérêts, refusent d'adopter un mode de location qui encouragerait leurs fermiers à perfectionner l'agriculture. Aussi dans ces cantons, le laboureur peut à peine vivre du glanage d'une chétive ferme, qui excède rarement 5 à 800 francs de loyer. Le bétail est petit et maigre, les maisons sont pauvres, et l'aspect du pays porte les marques les plus déplorables de la misère. Le sol produit, en général, froment, seigle, orge, avoine, chanvre, lin, foin et pâturages. Les parties incultes des terres élevées abondent en différentes espèces de petits fruits très-sains et d'un goût agréable. Les côtes produisent l'algue marine, le duls ou dulish, herbe nourrissante, et beaucoup d'autres herbes marines également propres à la nourriture des hommes. Il se trouve aussi de très-grands terrains qui ne sont couverts que d'une grosse bruyère.

L'Écosse joua autrefois un grand rôle, mais sa réunion avec l'Angleterre, en lui ôtant sa nationalité, lui enleva quelques-uns de ses moyens de prospérité. Le siége du gouvernement une fois transporté en Angleterre, le commerce fut entravé, l'agriculture négligée, et le peuple des campagnes obligé d'aller chercher du pain dans d'autres pays. Ce n'est que depuis quelques années que son industrie a reparu avec un nouvel éclat. Sa marine, depuis trente ans, s'est accrue considérablement. La prospérité de Glascow et de son voisinage est due, en partie, aux relations commerciales de cette ville avec la Virginie et les îles de l'Amérique. Les pêcheries d'Écosse ne sont pas restreintes aux côtes du royaume, et les Écossais ont une grande part dans la pêche de la baleine qui se fait sur la côte du Spitzberg. Les progrès journaliers que font ces pêcheries, assurent aux habitants de nouvelles sources de richesse. Les fabrications qui se font dans l'intérieur du pays, particulièrement celle du fer, à Caron, dans le comté de Stirling, donnent aussi de grands profits. Les manufactures de toiles sont florissantes, quoique rivalisées par celles d'Irlande. Le fil que l'on fabrique en Écosse est égal, s'il n'est même supérieur, à celui de toute autre manufacture ; et les dentelles ont paru dignes d'être admirées et portées par les têtes couronnées. Sans pouvoir rivaliser avec les Anglais dans la fabrique

Digitized by Google

des draps fins, les Écossais ont réussi dans l'établissement de leurs manufactures d'étoffes de laine, et ils commencent à exporter en assez grande quantité des bonnets, des bas, des mitaines, et d'autres articles fabriqués avec leurs laines. Leur commerce de charbon de terre avec les Anglais est considérable. La ville de Paisley occupe un nombre incroyable de mains à fabriquer une espèce particulière de linon broché et rayé, d'un prix modéré et d'un usage agréable. Des raffineries de sucre, des verreries de toute espèce, des faïenceries, des papeteries s'élèvent de toutes parts. Les tapis d'Écosse sont propres et solides. Depuis quelque temps on a fait les essais les plus heureux pour porter cette branche de manufacture à un degré de perfection capable d'égaler ce que l'Europe a de mieux en ce genre. Les imprimeries de Glascow sont célèbres, et méritent leur célébrité. La Société gallique, composée de savants et de gens de lettres, a beaucoup contribué aux belles éditions sorties de cette ville. Enfin l'Écosse, maintenant encouragée par le gouvernement anglais, améliore chaque jour son commerce, et son industrie marche de pair avec celle des autres contrées du Royaume-Uni.

Édimbourg est la capitale de l'Écosse, et contient 165,000 âmes ; elle est bâtie sur le sommet et la pente d'une montagne. Son fondateur semble n'avoir eu égard qu'à la position heureuse du château, qui se trouve au lieu le plus élevé. Ainsi, à l'exception de la Grande rue, il faut, dans la vieille ville, sans cesse monter et descendre. Cette grande rue a une très-belle apparence, et monte uniformément l'espace d'un mille, à partir du palais d'Holyrood à l'est, et est terminée à l'ouest par la masse imposante du château, construit sur la cime d'un roc inaccessible de tous côtés, excepté de celui qui vient de la ville. Ce château domine non-seulement la ville, ses environs, la ville Neuve, et la belle et riche campagne d'alentour ; mais il y a une vue très-étendue sur la rivière de Forth, les vaisseaux dont le port est couvert, la côte de Fife vis-à-vis, et même à 48 ou 60 kilomètres jusqu'aux montagnes, qui confinent à la haute Écosse. Cette vue est des plus magnifiques que l'on puisse trouver. Dans l'intérieur du château, il y a quelques appartements spacieux qui conviennent plutôt à un palais qu'à une forteresse.

Holyrood était, dans l'origine, un monastère habité par des moines de Saint-Augustin. C'est un édifice bâti d'après les dessins de William Bruce, architecte célèbre pour le siècle où il vivait. La pièce la plus remarquable est une longue galerie où l'on a placé chronologiquement la majeure partie des portraits des rois d'Écosse. L'hôpital fondé par Georges Herriot, orfévre sous Jacques VI, et que l'on appelle communément l'Œuvre d'Herriot, est dans un site magnifique au sud-ouest du château : c'est, dans le genre gothique, un des plus beaux monuments que l'on puisse voir en Angleterre ; les jardins qui l'entourent lui donnent un aspect fort agréable. La place du Parlement, ou, comme on l'appelle, l'Enclos, faisait autrefois le principal ornement de la ville ; elle forme un carré long d'une noble architecture, au milieu duquel est une statue équestre de Charles II. La cathédrale, appelée Saint-Gilles, est un bâtiment gothique si vaste, qu'il est divisé en quatre églises ; son clocher, surmonté d'arcades, présente l'apparence d'une couronne impériale et produit un fort bel effet. Parmi les autres édifices antérieurs à la révolution, on distingue l'Université, une des plus célèbres des îles Britanniques ; elle a d'excellents

Digitized by Google

professeurs dans les différentes sciences ; et ses écoles, où l'on enseigne toutes les parties de la science médicale, rivalisent avec les plus renommées de l'Europe.

Les édifices modernes qu'on remarque dans Édimbourg sont la Bourse, une grande quantité d'hôtels, plusieurs ponts et quelques hôpitaux. On a observé que les Écossais qui ont voyagé ont profité, plus que les Anglais, des beaux modèles que la Grèce et l'ancienne Rome ont offerts à leurs yeux.

Ce n'est point dans cette capitale, ni dans les autres grandes villes du même royaume, qu'il faut étudier les mœurs vraiment écossaises; celles de l'Angleterre les ont absolument remplacées : les nobles et les riches marchands ne sont plus, à proprement parler, Écossais, mais Anglais. C'est donc dans la haute Écosse, et surtout dans les montagnes, qu'il faut aller chercher les anciens habitants.

« Si les Écossais, dit Chantreau, se font remarquer par leurs facultés intellectuelles, ils sont aussi remarquables par leur physique. Il en est peu d'entre eux qui aient de l'embonpoint, et presque tous ont, avec une figure un peu allongée, une physionomie caractéristique où se peint une âme forte. Leur stature est petite, mais leur construction est robuste et capable des plus rudes fatigues. Il n'est point d'homme qui, plus que l'Écossais, chérisse le pays qui l'a vu naître.

« Ceux qui habitent les montagnes, et qu'on appelle highlanders, ont des mœurs beaucoup plus agrestes que ceux de la plaine. Ils diffèrent un peu par le dialecte, et presque entièrement par le costume. Mais le paysan de l'une et l'autre contrée, quoique avec des idées très-bornées, sait plus qu'aucun autre homme de l'Europe, se conformer à son état. Son esprit, dès l'enfance, est plié à une obéissance passive pour le chef du *clan* ; c'est ainsi qu'on appelle les cantons des tribus qui divisent l'Écosse, surtout dans la partie des montagnes. Nous avons aussi remarqué dans nos différentes courses, que ces bonnes gens vivent contents dans les bornes de la plus rigide économie, et que la nature les récompense de leurs privations par une santé robuste, imperturbable. Ils forment rarement seuls quelque entreprise hardie, mais lorsqu'ils agissent de concert, ils mettent dans l'exécution des affaires, même les plus désespérées, autant de hardiesse que de sagacité. C'est dans ces occasions qu'ils observent le plus religieusement la fidélité qu'ils se sont jurée : menaces ou tourments, promesses ou espoir de la fortune la plus brillante, rien ne peut les porter à enfreindre les serments qu'ils se sont faits...

« Ce peuple, plus qu'aucun autre de l'Europe, a conservé un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, pour l'idiome qu'ils parlaient, et pour beaucoup d'usages qui leur étaient particuliers... Mais ce qui frappe le plus l'étranger, c'est le costume, surtout celui des montagnards. Ils portent sur la chemise un plaid d'une étoffe plus ou moins fine, que dans le pays on appelle tartan, bariolée ou croisée de carreaux verts, rouges et bleus; ce plaid a quelquefois douze mètres de large, mais toujours plus de sept; on le relève sur les épaules, comme les anciens Romains faisaient de leurs toges. Souvent les Écossais tournent cette étoffe autour de leur corps, et l'attachent vers le milieu avec une ceinture de cuir, de manière qu'ils sont enveloppés du haut en bas, et la partie inférieure du plaid forme une espèce de jupe qui leur tient lieu de culottes.

Digitized by Google

Souvent les montagnards, et cela dans l'été, n'ont qu'une simple jupe de tartan, qu'ils assujettissent avec leur ceinture. Leurs bas sont aussi de tartan. Leurs souliers sont carrés et très-découverts. Le bas peuple a pour chaussure un cuir simple, qui n'a reçu d'autre préparation que d'avoir été séché, il se couvre la tête d'un feutre grossier, mais qui est toujours de couleur bleue. Riches ou pauvres attachent toujours à leur ceinture un couteau ou poignard appelé dirck, et une paire de pistolets, qui sont souvent d'un travail très-curieux. Les chefs des montagnards portent toujours sur le devant de leur ceinture une longue bourse de cuir garnie en filigrane d'argent; et cette bourse est un des principaux ornements du costume.

« L'habillement des femmes, dans les montagnes, consiste en une jupe et un justaucorps; les femmes de la campagne et du peuple portent une robe large, fermée par en bas, et assujettie par une boucle d'une forme particulière, qui est ordinairement du plus bel acier d'Angleterre. Leur coiffure, qui est presque toujours de toile très-fine ou de mousseline, reçoit différentes formes, toutes agréables. De tout temps, les Écossais ont rempli, avec une sorte de culte, les devoirs de l'hospitalité. »

Dans les villes et dans la partie de l'Ecosse la plus rapprochée de l'Angleterre, on parle généralement anglais; mais dans les montagnes, surtout vers Fochabers et Badenoch, on parle une langue qui dérive de l'ancien celte. Il y a, dans cette langue, plusieurs poëmes que les Écossais se sont transmis par tradition. Ceux du barde Ossian, qui vivait, à ce que l'on croit, dans le quatrième siècle, sont les plus célèbres. Ils étaient encore ignorés dans le reste de l'Europe au siècle dernier lorsque Macpherson les recueillit et les publia en anglais. On prétend que le traducteur a beaucoup embelli ces poésies, et qu'il en a placé plusieurs sous le nom d'Ossian, qui sont de différents bardes. Les paysans écossais des montagnes, et surtout les habitants des îles Hébrides, chantent communément ces poésies comme l'on chante dans nos campagnes de vieilles romances. En général, ces peuples, qui mènent une vie toute pastorale, ont eu de tout temps une passion décidée pour la poésie et le chant. Leur instrument favori est la cornemuse. « Les Hébridiens surtout, dit Johnson, ont longtemps regardé la cornemuse comme un plaisir et un adoucissement à leurs peines... Quelques-unes des familles principales entretiennent encore un joueur de cornemuse, dont l'office était anciennement héréditaire. Les airs pour cet instrument sont transmis par tradition. Il y avait dans l'île de Skye (l'une des Hébrides), de temps immémorial, un collége ou société de joueurs de cornemuse, qui n'est pas encore tout à fait aboli. Il y en avait un autre dans l'île de Mull. Les airs que l'on joue sont nationaux; ils rappellent de grands événements aux Écossais; mais ils sont absolument inintelligibles et sans aucun attrait pour les étrangers. »

L'habitant des plaines, comme nous l'avons fait observer, a perdu ses anciennes mœurs; le montagnard commence à en changer; mais les Hébridiens sont encore ce qu'ils étaient autrefois, et rappellent toujours les anciens Calédoniens, leurs ancêtres. S'ils n'ont plus leurs fameux bardes, ils ont en place des schanachies ou conteurs, qui sont les historiens ou plutôt les généalogistes, ainsi que les poëtes de la nation et de la famille. Le chef, dens ses courses, a encore son musicien ou joueur de musette. Les habitants ont toujours le plus grand

Digitized by Google

respect et beaucoup d'affection pour leurs divers chefs. En général, le peuple n'est pas dans l'opulence ; mais il a en abondance du poisson, de la volaille, du fromage, du beurre, du lait et des bestiaux. Le pain d'avoine est le seul dont on fasse usage.

Entre ces îles, il en est une fort petite, que la nature a rendue digne de la curiosité des hommes, même les plus instruits, c'est celle de Staffa, qui n'a qu'un kilomètre dans sa longueur, et dans sa largeur seulement un sixième. C'est là que se trouve cette fameuse grotte naturelle que les Hébridiens appellent la *Grotte de Fingal*. M. Banks, célèbre naturaliste anglais, la fit connaître aux Européens. Suivons un moment M. Faujas Saint-Fond, qui a été aussi la visiter.

« Nous quittâmes l'île de Mull à quatre heures du matin, par un très-beau jour, rencontre fort rare sur ces mers sans cesse agitées. Nos rameurs étaient quatre jeunes Hébridiens déterminés, qui semblaient faire ce petit voyage avec plaisir, car ils aiment tout ce qui leur rappelle Ossian... Ils se préparèrent à entonner en chœur des chansons de leur poëte favori. Une sorte de psalmodie pleine de dignité, mêlée de tons plaintifs et mélancoliques, formait la caractère principal de ces chants ; les rames, qui tombaient toujours en mesure, rendaient la monotonie plus complète.

« La forme de Staffa est irrégulière et oblongue ; ses bords sont escarpés de toutes parts, entourés des plus superbes chaussées basaltiques et percées de diverses grottes, telles que celles de Fingal et de Corvoran..... De très-belles colonnades de basalte occupent plus de la moitié de la circonférence de l'île, et sont absolument à découvert à l'extérieur du côté de la mer ; elles reposent, en général, sur un courant de lave graveleuse qui leur sert de base et de support... Le sommet du couronnement est recouvert d'un peu de terre végétale avec un gazon maigre et aride... Tel est ce grand rocher volcanique. Venons à la grotte.

« Ce superbe monument d'un grand incendie souterrain qui se perd dans l'antiquité des temps a un caractère d'ordre et de régularité si étonnant, qu'il est difficile à l'observateur le plus froid de n'être pas singulièrement étonné à l'aspect de ce palais naturel, qui semble tenir du prodige... Le sud-ouest de l'île est l'endroit le plus remarquable par ses colonnes. Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés, que nos yeux furent frappés d'une magnificence à laquelle nous étions bien loin de nous attendre. La totalité de cette extrémité de l'île porte sur des rangées de colonnes, dont la plupart ont plus de 16 mètres de hauteur, et offrent un ordre superbe de colonnades naturelles, qui décrivent les mêmes contours que les baies et les points de l'île, et sont appuyées partout sur une base solide d'un rocher brut et informe... Nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la grotte, qui, sans contredit, offre le plus magnifique spectacle dont aucun voyageur ait jamais donné la description.

« L'imagination aurait de la peine à se peindre quelque chose de plus étonnant que la profondeur de cette grotte, dont les côtés sont supportés par des rangées de piliers ou de colonnes, et dont le plafond est composé des extrémités de celles qui ont été cassées pour la fermer : une matière jaunâtre, qui est sortie par les angles en forme de stalagmites, sert à rendre les jointures fort distinctes, et à varier les nuances de couleur de la manière la plus agréable à la vue.

Digitized by Google

Le fond de la grotte n'est éclairé que du jour qui y donne par l'entrée; ce qui ajoute encore beaucoup à sa beauté, et on le voit très-clairement du dehors. Le mouvement que la marée y entretient rend l'air sec et sain, et en chasse toutes les vapeurs qui, pour l'ordinaire, remplissent ces sortes de cavernes.

« La mer pénètre jusqu'à l'extrémité de la grotte; et sans cesse agitées, ses vagues se brisent et se divisent en écume, en frappant avec fracas contre le fond et les parois de la caverne. Le jour pénètre, en se dégradant, dans toute sa profondeur, avec des accidents de lumière d'un effet merveilleux. Le côté droit de l'entrée présente, à sa partie extérieure, un amphithéâtre assez vaste, formé par divers rangs de gros prismes tronqués, sur lesquels on peut facilement marcher. Plusieurs de ces prismes sont articulés, c'est-à-dire concaves d'un côté et convexes de l'autre; d'autres sont divisés par de simples coupures transversales. Les prismes d'un basalte noir extrêmement pur et d'une grande dureté, ont depuis 30 centimètres jusqu'à 1 mètre de diamètre; on en distingue de triangulaires, de tétraèdres, de pentagones, d'hexagones; quelques-uns sont à sept et à huit pans.

« On peut entrer dans la grotte par le côté droit seulement, en suivant la plate-forme dont j'ai parlé; mais la voie se rétrécit et la route devient bien difficile à mesure qu'on avance, car cette espèce de galerie intérieure, exhaussée de plus de 5 mètres sur le niveau de l'eau, n'est formée que de prismes tronqués, placés verticalement et plus ou moins élevés, entre lesquels il faut avoir l'adresse de choisir des passages, qui sont quelquefois si étroits et si glissants, à cause des suintements, que je pris le parti très-prudent de marcher pieds nus... Comme je voulais pénétrer jusqu'au fond, j'en vins à bout, non sans peine et sans danger. A mesure qu'on avance, l'espèce de balcon hardi sur lequel on a cheminé s'agrandit et présente un emplacement assez vaste, disposé en plan incliné, formé par des milliers de colonnes verticales tronquées. On arrive ainsi à l'extrémité de la grotte, terminée par un mur de colonnes d'un seul jet et d'une inégale grandeur, qui imitent un buffet d'orgue.

« Un fait digne de remarque, c'est que lorsque M. Troïl visita la grotte, la mer, par un de ces cas extraordinaires qui n'arrivent pas tous les dix ans, était si calme, qu'elle lui permit d'y entrer en bateau : « Tout au fond de la grotte, « dit M. Troïl, il y a, un peu au-dessus de la surface de l'eau une espèce d'antre « d'où sort un bruit fort agréable, à chaque fois que le gouffre absorbe l'eau. »

« Comme la mer n'était pas, à beaucoup près, aussi tranquille lorsque je visitai cette grotte, j'entendais un bruit d'une nature bien différente, toutes les fois que les vagues, se succédant avec rapidité, venaient se briser contre le fond de la caverne. Ce bruit était semblable à celui que produirait un corps dur d'un gros volume, qui frapperait lourdement et avec force contre un autre corps dur, dans un lieu souterrain et caverneux : le choc en était tel, qu'on l'entendait au loin, et que la grotte en était comme ébranlée... »

La population totale de l'Écosse est de 2,365,807 habitants.

L'Irlande forme une île séparée située à l'ouest de l'Angleterre, grande de 3,971 lieues géographiques carrées, et peuplée de 7,784,536 habitants. Les anciens la nommaient Hibernia, les Irlandais l'appelent Érin, et les Anglais Ireland. On la divise en quatre provinces, Leinster, Ulster, Connaught, Munster, et en trente-deux comtés. Son climat diffère peu de celui de l'Angleterre, si ce n'est

Digitized by Google

qu'il est plus humide, parce que le ciel est en général pluvieux : sous d'autres rapports, il y est cependant plus agréable; les étés y sont moins chauds et les hivers moins rigoureux. On n'y connaît ni les gelées perçantes, ni les neiges profondes, ni les terribles effets de la foudre, dont l'Angleterre est trop souvent affligée. Le sol en général est rocailleux, sans que cette qualité nuise à la fertilité; sous ce rapport, il l'emporte même sur le sol de l'Angleterre. On y trouve d'excellents fonds, tant en prairies naturelles qu'en terres labourables. On recueille dans quelques-unes des parties septentrionales beaucoup de lin et de chanvre : cette culture est particulièrement utile pour l'entretien des manufactures de toiles. Ses diverses productions, d'ailleurs, sont à peu près les mêmes que celles d'Angleterre. Elle donne de la tourbe et de la mousse, bien nécessaires pour le chauffage dans un pays où le bois et le charbon de terre sont fort rares. L'humidité du climat étant surtout favorable à la croissance de l'herbe, les habitants ont cru devoir donner tous leurs soins au bétail et recueillent des laines excellentes. Les quantités prodigieuses de beurre et de provisions salées qui sont embarquées à Cork prouvent incontestablement la fertilité naturelle du sol de l'Irlande.

Peu de pays sont arrosés par d'aussi grandes et d'aussi belles rivières; et l'on remarque que les terres qui bordent ces rivières sont bien meilleures que celles qui sont situées ailleurs : tels sont les bords du Suire, du Blackwater, de la Liffey, de la Boyne, du Nore, du Barrow, et partie de ceux du Shannon; toutes ces rivières arrosent de magnifiques paysages. Cependant il y a peu de ces rivières, tant le pays est généralement pierreux, qui ne soient embarrassées par des bancs de gravier, ce qui gêne beaucoup la navigation intérieure.

Il y a juste assez de montagnes pour accidenter le pays ; les principales sont : Maugerton et les Recks, dans le comté de Kery; les Galties, dans celui de Cork; les hauteurs de Mourne dans celui de Down; Crowpatrick et Nephin, dans celui de Mayo.

L'Irlande contient un grand nombre de lacs, principalement dans les provinces d'Ulster et de Connaught. Le grand lac de Neagh, situé entre Antrim, Down et Armagh, est remarquable par la qualité pétrifiante de ses eaux. Le bois qu'on jette sur ses bords se pétrifie en fort peu de temps; si on le retire au bout de quelques jours, on trouve que l'intérieur n'a subi aucune métamorphose, qu'il est toujours combustible, mais que des parties minérales y ont pénétré, qu'il est plus compacte, a beaucoup plus de poids, et que l'écorce en est déjà pétrifiée. Au bout d'un mois, il cesse d'être bois, il n'a conservé que sa forme. Quelques lacs d'Irlande offrent les plus magnifiques perspectives, entre autres celui de Killarney. Ce lac, qu'on peut diviser en trois parties, est entouré de montagnes, de rochers et de précipices ; ces élévations sont couvertes de bois, et, en quelques endroits, de ces arbres verts qui conservent en toute saison leur verdure. Ces bois s'étendent depuis les sommets, ou peu s'en faut, jusqu'au pied des montagnes que baignent les eaux du lac ; de tous côtés, on voit des ruisseaux tomber le long des précipices, quelques-uns de la hauteur de 100 mètres. Sur le sommet d'une montagne voisine, est un petit lac de forme ronde, et dont le diamètre est à peu près d'un quart de mille ; on l'appelle le *Bol à punch du Diable*. Entre les bords du bol et la surface de l'eau, la distance est d'environ 300 mètres; et la vue de ce bassin, si on le regarde des hauteurs, est

Digitized by Google

des plus pittoresques. L'eau est très-profonde, quoiqu'elle ne soit pas sans fond comme le prétendent les habitants des environs. Ce trop-plein des eaux de ce lac qui s'écoule par une ouverture forme une des plus belles cascades qui soient au monde ; elle a 150 mètres de long. On trouve dans les montagnes qui environnent ce lac, du côté du sud, des échos surprenants.

Parmi les curiosités naturelles qui sont nombreuses en Irlande, on ne peut oublier la *Chaussée des Géants ;* elle se trouve dans le comté d'Antrim, sur le bord de la mer, à huit milles de Coleraine, dans la partie septentrionale de l'Irlande. Cette merveilleuse chaussée ressemble à un môle régulier ; sa longueur est d'environ 200 mètres ; sa plus grande largeur est de 80 mètres, et de 40 dans les endroits les plus étroits. Sa hauteur est aussi très-inégale ; elle est de 12 mètres au-dessus du rivage dans sa plus grande élévation, et de 5 dans celle qui est la plus basse. Elle est composée de plusieurs milliers de colonnes de basalte, espèce de cristallisation qui est du plus beau noir, et dont le grain est aussi fin que luisant ; elle donne du feu comme le caillou, et l'on essayerait en vain de la tailler. La plupart des colonnes sont perpendiculaires à l'horizon, et contiguës les unes aux autres ; mais ce qui forme un coup d'œil unique, c'est que dans un très-grand espace ces colonnes, ces piliers prismatiques sont d'une égale hauteur, en sorte que leurs sommets forment une surface plane et entièrement unie.

Les principales villes d'Irlande sont: Dublin, Cork et Waterford. Cork jouit d'un commerce considérable ; son port est profond et bien protégé contre tous les vents : c'est le premier des ports marchands du royaume. La ville a 8,500 maisons et contient 110,000 habitants. Waterford est aussi un port, mais assez mal situé pour le commerce ; on y compte 33,000 habitants.

Dublin est la capitale de l'Irlande et la seconde ville des États du roi d'Angleterre. Sa grandeur peut se comparer à celle de Marseille. On évalue sa population à 265,000 âmes. Elle est située à 12 kilomètres de la mer, dans le fond d'une grande baie, et sur la rivière de la Liffey, qui la sépare en deux parties égales. La rivière est bordée des deux côtés, dans toute la longueur de la ville, de quais très-spacieux, où les navires chargent et déchargent devant les portes et les magasins des marchands. Du milieu de la baie, qui a environ 12 kilomètres de large, on jouit d'une perspective magnifique en se tournant vers la terre : c'est un amphithéâtre, dont la partie la moins élevée est la ville ; ensuite se déploie majestueusement une superbe campagne, et dans le fond, vers la partie la plus élevée, sont les campagnes du comté de Wicklow. La ville a beaucoup de ressemblance avec Londres ; les maisons y sont de briques, et les anciennes rues étroites et obscures ; mais les nouveaux quartiers y sont aussi beaux que dans la capitale de la Grande-Bretagne. Les promenades y sont beaucoup plus belles, en ce qu'elles sont moins symétriques et mieux assises. Les bords de la Liffey donnent surtout des sites uniques. Quoique petite, cette rivière est navigable pour les bâtiments jusqu'à la douane, qui est presque au centre de la ville. Dublin présente plusieurs édifices remarquables et des rues fort belles. Le luxe y est aussi grand qu'à Londres, et l'on y retrouve les mêmes usages : aussi ce n'est pas là qu'il faut aller pour connaître les véritables mœurs du pays.

L'étranger observateur, en parcourant l'Irlande, s'aperçoit bientôt qu'elle est

Digitized by Google

peuplée de trois espèces d'hommes : 1° de celle que dans le pays on appelle Old-Irish, anciens Irlandais ; 2° des descendants des Anglais, auxquels on donna les biens confisqués sur les vaincus, pendant les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier ; 3° des émigrés écossais qui ont abandonné leur patrie pour cause de religion.

La première caste, celle des anciens Irlandais, se trouve communément répandue dans les provinces de Connaught et dans l'intérieur de l'Irlande ; elle est à la seconde comme 8 est à 1, et à la troisième comme 15 est à 1. Elle offre des hommes, pour la plupart ignorants et grossiers, souffrant impatiemment l'injustice ou l'injure, implacables dans leur haine et extrêmes dans leurs affections, mais exempts de toute crainte, et susceptibles du plus grand sang-froid au milieu des dangers ; patients dans l'adversité, n'abandonnant un projet dont ils ont tenté l'exécution qu'après avoir mis en usage tous les moyens qui ont pu en faciliter le succès ; hospitaliers envers l'étranger, et prompts à l'aider lorsqu'il implore des secours. La portion la plus pauvre de cette classe habite, pour la plupart, de misérables chaumières, formées de claies remplies d'argile et de paille, lesquelles sont partagées par le milieu, par une frêle cloison, au moyen de laquelle ils ont deux pièces : dans la première est la famille, qui couche pêle-mêle et sans distinction de sexe ; au milieu est un foyer où l'on brûle de la tourbe, dont la fumée épaisse remplit la cabane et n'en sort, en partie, que par un trou pratiqué dans la couverture de la maison, sans aucune apparence de cheminée ; dans l'autre pièce sont la vache, la volaille et quelques provisions, qui sont toujours très-peu abondantes. Cette classe parle l'ancien irlandais, qu'on dit être un dialecte de la langue phénicienne ; elle a beaucoup d'analogie avec celle qui est parlée dans les montagnes d'Écosse et dans les Hébrides.

En conservant le langage de leurs aïeux, ces peuples ont aussi conservé beaucoup de leurs usages, que l'on retrouve principalement dans leurs festins, dans leurs noces et dans leurs cérémonies funéraires.

Les Irlandais, comme les Écossais, chérissent le son de la cornemuse, et font le plus grand cas d'un *bag-piper* ; c'est le nom qu'ils donnent à ceux qui font métier d'en jouer. Leurs airs diffèrent de ceux des Écossais, en ce qu'ils sont plus mélancoliques et plus doux ; ils en ont quelques-uns qui, chantés par un gosier réellement *irish*, ne déplaisent point à l'oreille, et deviennent très-divertissants quand le chanteur joint le geste au ton.

Les descendants des Anglais, qui forment la seconde classe d'habitants, sont la portion la plus riche ; c'est dans cette caste que se trouvent les principaux négociants. Presque toutes ces familles habitent Dublin, Waterford, Cork, et cette partie des côtes qui fait face à l'Angleterre. Londonderry et Belfast sont le pays qui offre le sol le plus ingrat de l'Irlande, et le mieux cultivé de tous.

Les émigrés d'Écosse, qui forment la troisième caste et se confondent presque avec la seconde, sont beaucoup moins nombreux que les Anglais. Ils habitent les comtés de Down, d'Antrim, de Londonderry et de Donegal. Ceux des villes ont de l'activité et ont élevé plusieurs manufactures, qui ont été et sont encore pour l'Irlande une source de richesses, à l'aide desquelles elle est parvenue à se retirer de cet état de misère où l'inertie de ses habitants l'avait plongée. Mais les Écossais qui habitent les campagnes, et ne s'adonnent point au commerce et à

Digitized by Google

la pêche, ressemblent parfaitement aux anciens Irlandais, dont les mœurs ont tant d'analogie avec celles des Écossais des Hébrides.

Ces différences que nous venons de faire remarquer parmi les habitants de l'Irlande disparaissent entièrement dans la classe des gens qu'on appelle la bonne compagnie. Le langage, la manière de se mettre, celle de vivre, les mœurs, sont absolument semblables à ceux des habitants de la Grande-Bretagne.

Toutefois, un mérite qui reste propre aux Irlandais de vieille race, et qui leur donne sur tous leurs voisins une incontestable supériorité, c'est leur admirable attachement à la religion de leurs pères. A travers les persécutions que le protestantisme et la politique de l'Angleterre ont fait subir à l'Irlande, ses nobles fils ont su conserver brillant et pur le flambeau de leur antique foi. S'ils sont pauvres, abattus sous le joug, c'est à cela qu'ils le doivent, et ils n'en sont que plus dévoués à l'Église catholique. Aussi, malgré la résistance acharnée que les parlements ont toujours opposée à leur émancipation, gagnent-ils peu à peu du terrain dans le champ de la liberté. N'en doutons pas, la grande ombre d'O'Connell continuera à les faire jouir de ses inspirations salutaires et saura veiller sur l'avenir de la noble et courageuse Érin.

LA HOLLANDE.

Les anciens peuples de ces contrées, les Frisons et les Bataves, durent leurs noms, les premiers, aux défrichements qu'ils avaient opérés: en langue germanique, *friesen* signifie défricher, creuser des marais; les seconds, à la position qu'ils occupaient dans le pays sablonneux, fangeux, compris entre le Rhin et la Meuse, et que pour cette raison on appelle *Wattawer* [1], d'où les Romains tirèrent leur nom de *Batavi*.

Bien des révolutions physiques et politiques ont agité ce coin de terre, et il ne fallait rien moins que la patiente énergie des Hollandais pour résister à tant de vicissitudes et se maintenir au degré de prospérité qu'ils occupent encore.

La Hollande actuelle est bornée au nord et à l'ouest par la mer du Nord, au sud par la Belgique, à l'est par le Hanovre et le grand-duché du Rhin. Lorsque sous le titre de Provinces-Unies elle eut conquis son indépendance, ces provinces étaient au nombre de sept : Groningue, Frise, Over-Yssel, Gueldre, Utrecht, Hollande et Zélande. Le pays de Drenthe et le Brabant hollandais, qui étaient alors alliés des provinces, font aujourd'hui partie intégrante de la monarchie néerlandaise, ainsi qu'une portion du Limbourg et du Luxembourg. — Dans son développement actuel, la Hollande renferme 3 millions 232,325 hectares de superficie, et compte 2 millions 775,484 habitants. On évalue à 9 mil-

[1] *Watte*, banc de sable; *awer*, pays bas, prairie.

Digitized by Google

lions 426,450 ceux que renferment ses colonies. — Son armée de terre, sur le pied de paix, est de 26,000 hommes, sur le pied de guerre elle s'élève à 70,050. L'armée de mer emploie environ 3,102 hommes d'équipages; 37 vaisseaux et bâtiments inférieurs suffisent au pied de paix; 70 peuvent être équipés en temps de guerre. Le revenu total de la monarchie est évalué à 44 millions 702,000 florins, représentant 95 millions 215,260 francs.

La Hollande est un véritable champ de bataille, entre l'avidité tenace de la mer et l'industrieuse volonté de l'homme. Contrée basse, couverte d'alluvions et de dépôts tourbeux, formée d'atterrissements à peine consolidés, entrecoupée par de nombreux cours d'eau : l'Ems, le Wecht, l'Yssel, le Rhin, qui se divise avant d'y trouver son cours et se perd dans des sables et dans des marécages, enfin la Meuse et l'Escaut; baignée par des lacs qui n'ont pas même de rive fixe, ce n'est que par d'immenses travaux, par des endiguements incessamment surveillés, que la Hollande parvient à se soustraire aux envahissements de l'Océan, toujours avide de rentrer dans ces conquêtes qu'on lui arrache. Malgré les efforts et la vigilance de ce peuple admirable, les flots reprennent le dessus de temps à autre et recouvrent une partie de leur domaine; ainsi le grand lac qu'on nomme mer de Harlem fut formé il y a trois siècles et demi par une irruption de la mer. Le Bies-Bosch, lac situé sur la frontière du Brabant septentrional, dut son origine à une rupture de digues qui eut lieu le 19 novembre 1421, et par suite de laquelle soixante-douze villages, peuplés de 100,000 individus furent submergés. Le golfe de Dollars, qui reçoit les eaux de l'Ems, est le résultat de la terrible inondation de 1277, qui engloutit trente-trois villages. Le Zuyderzée, qui forme une mer entre la Hollande et la Frise, fut creusé en 1225 par une irruption de l'Océan qui couvrit 120 kilomètres de pays.

On conçoit qu'un sol ainsi créé de main d'homme, pour ainsi dire, doive piquer la curiosité. Un tel pays est nécessairement plat, à peine entrecoupé de petites collines et peu boisé; aussi offre-t-il peu de pittoresque, mais d'immenses prairies; des canaux sans nombre, qui activent le commerce et la navigation intérieure, lui donnent un aspect à part digne d'attirer l'observateur. Et non-seulement l'été ces canaux se couvrent de barques et de navires qui animent le paysage, et dont on voit les mâts circuler à travers les polders, mais l'hiver, lorsqu'ils sont pris de glace, les paysannes viennent en patinant gracieusement apporter à la ville leurs légumes et leurs provisions.

Dans un pays aussi mouillé, l'air ne peut qu'être épais et le ciel nébuleux. L'humidité rouille les métaux et pourrit les bois beaucoup plus promptement qu'ailleurs, mais les vents d'est et les gelées d'hiver purifient cet air insalubre. Malgré la fertilité que les canaux et l'humidité donnent à une terre naturellement peu féconde, les grains que ces provinces produisent sont loin de suffire à la consommation; mais, en revanche, les pâturages permettent d'élever de magnifiques troupeaux de gros bétail, et de faire une quantité considérable de beurre et les meilleurs fromages de l'Europe. Ils ont une excellente race de brebis dont la laine est très-estimée. Leurs chevaux et leurs bêtes à cornes sont plus massifs que ceux des autres nations de l'Europe. Le pays produit de la garance, du tabac et quelques fruits : on y trouve des mines de fer et de la tourbe pour le chauffage; mais il faut faire venir de l'étranger le charbon de

Digitized by Google

terre. Le bois de construction vient aussi d'ailleurs, ou, pour mieux dire, ils sont obligés de demander à leurs voisins presque tous les objets nécessaires à l'existence. Mais malgré cette pauvreté du pays, il n'y a pas eu, jusqu'à ces derniers temps, de nation mieux fournie de tout ce que les hommes peuvent désirer pour les besoins et pour le luxe. Même au fond des campagnes, les moindres habitations sont de charmantes maisonnettes bien bâties, bien blanchies, avec des portes et des fenêtres peintes soigneusement. La propreté la plus recherchée invite à les visiter. Dans les villages les rues sont pavées, et souvent embellies de deux rangées de tilleuls. Le commerce immense des Hollandais fait tout abonder chez eux, et à un prix aussi modéré que partout ailleurs. Ce peuple laborieux a suppléé à tout ce que la nature lui a refusé; et le peu qu'elle lui a accordé, il a su en tirer autant d'avantage qu'il était possible. On compte parmi ces marais, sur un sol ingrat, cent treize villes et quatorze mille villages.

Groningue, au nord du Drenthe et de la Frise, est située sur le Hunsé, au point de jonction de trois canaux importants; aussi est-ce une cité florissante. Son pont passe pour un chef-d'œuvre, et sa cathédrale, dédiée à saint Martin, est un beau monument gothique. Leeuwarden, capitale de la Frise, renferme l'ancien palais et les tombeaux des princes d'Orange. On a découvert des tombeaux germains dans les environs d'Assen, chef-lieu du Drenthe.

Près de Zwooll, capitale de l'Over-Yssel, vivait, au quinzième siècle, Augustin Thomas-a-Kempis, l'un des auteurs supposés de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Deventer, dans la même province, fut la patrie de Gronovius. Zutphen, ville importante de la province de Gueldre, qui fit autrefois partie de la ligue anséatique, montre au voyageur son Hôtel de ville, l'église de Sainte-Walburge avec sa haute tour, et le palais des ducs de Gueldre, dont les tombeaux sont à Arnheim, chef-lieu actuel dela province. A quelques kilomètres, au midi d'Arnheim, est Nimègue, célèbre par ses deux traités de paix de 1678 et 1679 et par ses antiquités. Elle fut la patrie de Canisius. C'est à Utrecht que fut signé, en 1579, l'acte d'union qui proclama l'indépendance de la république hollandaise, et en 1713 le traité qui fonda sa marine. Les velours lui ont fait également une renommée plus méritée, parce qu'elle est plus réellement l'œuvre de ses habitants. Qu'est-ce que des traités qui se détruisent l'un l'autre? La politique passe et les velours restent. A l'embouchure du Jaon, dans le golfe de l'Y, Saardam rappelle un grand souvenir historique : c'est là que Pierre le Grand, sous le nom de Pierre Mikhaïlof, vint, en qualité de simple charpentier, apprendre à construire et à fonder une marine.

Amsterdam, située au fond du Zuyderzée, au confluent de l'Amstel et de l'Y, est la principale ville de la monarchie néerlandaise.

Avant les dernières guerres, on regardait Amsterdam comme la ville la plus commerçante de l'Europe. Sa situation ne paraît pas d'abord favorable au commerce de mer, parce que le Pampus, qu'il faut traverser en y arrivant par le Zuyderzée, n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et qu'il faut attendre le vent d'est ou de nord-est pour passer le détroit de Marsdiep, et gagner de là la mer d'Allemagne; mais les Hollandais ont trouvé le moyen de surmonter ces obstacles. Un des plus grands avantages d'Amsterdam, c'est qu'elle communique facilement et promptement avec les autres villes de la Frise, de la

Digitized by Google

Nord-Hollande, d'Over-Yssel et de Gueldre. L'assiette de cette place est marécageuse; aussi a-t-on eu soin de bâtir toutes les maisons sur pilotis. Il est difficile de concevoir le nombre des canaux, tous navigables dont elle est entrecoupée dans son intérieur. Ces canaux favorisent singulièrement le commerce; mais bien qu'agités incessamment par le mouvement des écluses, ils exhalent une vapeur fétide quand l'air est calme et chaud. Ils partagent la ville en quatre-vingt-dix îles, qui se communiquent par deux cent quatre-vingts ponts de pierre ou de bois. Quoique l'eau abonde de tous côtés, celle qui est utile aux premiers besoins de la vie, l'eau douce, manque; il faut recueillir avec soin celle que donnent les pluies dans le cours de l'année, ou bien l'on va chercher celle de la Vecht, petite rivière à quelque distance de la ville. Vue du côté du port, Amsterdam a la forme d'un demi-cercle; partout ailleurs elle est entourée d'un rempart fortifié de vingt-six bastions. Son port est si grand qu'il peut contenir plus de mille bâtiments. Il est bordé d'un quai qui a près de 2 kilomètres de long. On porte la population de cette ville à 220,000 âmes. Plusieurs beaux édifices en font l'ornement. Ses rues, droites et bien pavées, sont garnies de trottoirs; celles de Heeren-Gragt et de Keiser-Gragt sont magnifiques, et le luxe incroyable qui règne dans l'étalage de leurs boutiques rappelle la ville qui posséda longtemps le monopole du commerce de l'univers.

On peut se rendre d'Amsterdam à Harlem par un canal qui a environ 13 kilomètres. Ces sortes de voyages sont fort agréables. Des barques partent d'heure en heure, et de certaines villes de demi-heure en demi-heure. Elles sont extrêmement propres et fort commodes. On les a divisées en deux parties, ou deux salles, l'une qu'on nomme le roof, et l'autre le ruim. Le roof est pour les voyageurs qui veulent payer davantage; il est bien éclairé et contient toutes les petites commodités qu'on peut désirer dans un voyage. Le ruim est pour le peuple, qui peut y fumer, boire, manger et converser avec des personnes de toutes les nations. Ces véhicules sont si commodes, que sans un changement fréquent de barques, à cause des écluses, on irait aux extrémités de la Hollande, dans un repos continuel. Les personnes riches et les employés du gouvernement ont des barques particulières qu'on appelle yachts; on y trouve des lits, un cabinet charmant, et tout ce qui peut adoucir et faire oublier l'ennui d'un voyage.

Harlem, célèbre par le siége qu'elle soutint en 1573 contre le duc d'Albe, est la patrie de Wouvermans et de Laurent Coster, regardé par les Hollandais comme l'inventeur de l'imprimerie. Leyde est celle de Gérard Dow et de Rembrandt.

Leyde est une des grandes villes de la Hollande; un bras du Rhin, qui conserve encore son nom, la traverse, fournit plusieurs canaux qui la partagent en cinquante îles, et va se perdre à 4 kilomètres dons les sables de Catvick; ce n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il entre dans l'Océan. Les égouts souterrains de Leyde sont plus utiles que de beaux monuments; un de ces égouts, long d'un kilomètre, reçoit des bateaux pour le nettoyer. C'est dans cette ville qu'on fabrique les plus beaux draps de Hollande; mais le commerce y est bien déchu. L'imprimerie n'y est plus aussi ce qu'elle était au temps des Elzévirs. Son université, la plus fameuse des Provinces-Unies, conserve encore une partie de sa réputation. Les Scaliger, les Saumaise, les Heinsius, les s'Gravesande, les Boërhaave, et autres ont donné des leçons dans cette université.

Digitized by Google

La Hollande a produit beaucoup de savants célèbres, surtout dans la médecine et l'histoire; mais ses littérateurs sont à peine connus, et l'on ne pourrait distinguer parmi eux un seul homme de génie, s'ils n'avaient pas eu Érasme; si même on doit compter comme auteurs nationaux des écrivains qui ont dédaigné la langue de leur patrie. Cette langue, d'un usage réservé, et ignorée des nations savantes, n'était pas faite à la vérité pour tenter des hommes qui voulaient s'illustrer, et surtout être lus; ils ont donc eu recours au latin, et la langue nationale est restée dans une sorte d'oubli. Les ouvrages composés en hollandais ne sont volontiers que pour le peuple. D'ailleurs, les professeurs exceptés, on songe si peu à encourager les gens de lettres, que le meilleur et le plus célèbre auteur dramatique hollandais du commencement de ce siècle est mort dans un hôpital. Il est à croire que l'esprit n'est pas une excellente branche de commerce en Hollande.

Revenons à Leyde. Ses environs sont fort agréables, les chemins sont très-bien entretenus, et ombragés d'épais tilleuls. Mais les environs de la Haye l'emportent de beaucoup pour l'agrément; la nature y est aussi belle qu'elle peut l'être dans un pays plat. On voit, de côté et d'autre, de charmantes habitations, les unes grandes et commodes, et les autres si noblement conçues et si magnifiquement décorées, qu'elles mériteraient plutôt le nom de palais. La propreté la plus recherchée brille jusque dans les moindres détails, et annonce l'aisance. La Haye est bâtie sur un vaste plateau, fermé par des fossés. Un grand nombre de canaux renfermés dans des quais plantés de tilleuls ornent la plupart de ses rues; celles où il n'y a point de canal sont aussi plantées de tilleuls dans le milieu. Elle contient plus de six mille maisons, non compris les édifices publics. On remarque que les mœurs y sont plus polies, les habillements plus recherchés, les voitures plus élégantes, et le luxe plus grand que dans le reste du royaume. Le Musée, renfermé dans le palais bâti par Maurice de Nassau, contient plus de quatre cents tableaux, chefs-d'œuvre des écoles flamande et hollandaise; un autre musée offre au public une collection considérable de curiosités chinoises et japonaises. La Haye, en un mot, est une des riches et belles villes de l'Europe et ses 50,000 habitants déploient autant de luxe et de goût pour les arts et les sciences que ceux d'aucune de nos capitales.

Les trois places principales du Brabant septentrional sont trois places de guerre, Berg-op-Zoom, Bois-le-Duc et Breda. Middelbourg et Flessingue, dans la Zélande, sont remarquables l'une, par son industrie, l'autre où naquit Ruyter, par son excellent port. Enfin en regagnant la Hollande méridionale, Rotterdam, sa capitale, vient éveiller notre attention. « Une partie de la ville, dit M. le Peintre, est spacieuse et située agréablement : des canaux larges et profonds que le flux et le reflux de la Meuse empêchent d'être insalubres, où l'on voit les plus gros navires à l'ancre, devant les magasins et les boutiques les plus riches, et communiquant les uns aux autres par des milliers de ponts-levis; des quais magnifiques sur le bord de ces canaux, ornés de rangées de gros tilleuls et garnis de hautes maisons, voilà le coup d'œil général. » Sur le pont de la Meuse, à Rotterdam, est la statue en bronze d'Érasme qui fut un écrivain savant, spirituel et de plus, Hollandais.

Les Hollandais sont si bien faits pour leur pays, et leur pays pour eux, qu'on ne sait si leur nature physique et morale est le résultat de l'influence locale, ou

Digitized by Google

si la Providence les a créés et choisis tout exprès pour faire valoir le pays qu'ils habitent. Pour l'ordinaire, les hommes sont robustes; rarement l'on rencontre des figures dont les proportions soient fines et élégantes. Les traits des Hollandais sont prononcés : ils sont hauts en couleur; leur teint est assez blanc, mais sans transparence. Leurs yeux bleus ou gris, et à demi cachés sous des sourcils bruns et épais, ne projettent que des regards froids; les coins de la bouche sont très-marqués, et annoncent une sorte de gaieté mêlée de réserve. On remarque dans leur physionomie et dans leurs actions une espèce de méthodisme et de retenue. On chercherait vainement dans leurs traits cette mobilité aimable, ces nuances subtiles qui distinguent d'autres nations. Ici le génie populaire est lourd et n'a qu'une face; cependant il n'est pas sans originalité, sans énergie. Les femmes offrent des traits assez doux, mais tranquilles. Le costume ne contribue pas à relever leurs grâces. Nous parlons ici des femmes du peuple; les femmes riches imitent les modes françaises autant que cela leur est permis par la nature. Leur costume consiste en un simple corset d'étoffe blanche, dont la taille courte et serrée marque, non celle des Hollandaises, mais leurs contours. Leur coiffure consiste en une espèce de bonnet empesé; les femmes de la campagne le surmontent d'un chapeau de paille, qui, à Rotterdam, n'a point de bords par derrière, tandis qu'à la Haye il est de forme ronde et à larges bords. Le costume des hommes est encore moins recherché. Le peuple paraît préférer la couleur brune à toutes les autres; les marins sont vêtus d'habillements de cette couleur ou de marron foncé.

La grande, la première passion des Hollandais, c'est l'argent. Ne leur reprochons point cependant cette âpreté; elle était nécessaire à des hommes qui n'avaient rien chez eux, et qui voulaient tenir un rang distingué parmi les nations; elle a fait leur fortune, elle les a portés au commerce, et leur a ménagé des ressources qui les ont mis à même de le pratiquer avec autant d'éclat que de probité. Sur un terrain ingrat, ou plutôt sur ces sables dérobés à la mer, qu'eussent-ils pu faire sans le commerce? et comment eussent-ils pu l'amener à un si haut point de splendeur, sans cette sévère économie qui leur permettait à peine de prendre pour leurs besoins sur les gains qu'ils faisaient? Ils se sont enrichis au milieu des privations, ou plutôt par ces privations mêmes. Dans le gros de la nation, l'ameublement est aussi peu recherché que l'habillement; mais tout y est essuyé et lavé chaque jour, le plancher, les murs, les latrines même. Cette propreté a quelque chose de si riant, qu'elle parvient même à déguiser la misère du pauvre. Il faut être bien indigent pour n'avoir pas sa porte peinte en vert ou en gris, et un rideau de mousseline à sa croisée. Le foyer est toujours brillant; les parois de la cheminée, ordinairement revêtues de carreaux de faïence peints, sont à peine tachées par la fumée, qu'on s'empresse de les laver et de les frotter : on aimerait mieux se passer de feu que de les voir noircies par la suie. Cette propreté est l'affaire perpétuelle des femmes. Une Hollandaise de la classe commune semble n'être née que pour passer sa vie à laver sa maison.

Quoique peu sensibles, les Hollandais sont bons époux et bons pères; le calme, chez eux, et l'amour des devoirs, équivalent à la tendresse; l'intérieur de leurs ménages offre généralement cette union qui doit toujours exister entre le mari, la femme et les enfants. On y fait peu de bruit. Pensif, plutôt que réfléchi, le Hollandais fume gravement sa pipe, boit du thé, et dit quelques mots de temps

Digitized by Google

en temps. Dans ce pays où l'on a tant imprimé, où l'on a eu des imprimeurs si distingués, on ne lit guère ; les Hollandais font de leurs livres comme des autres marchandises, ils les ont pour leurs voisins.

LA BELGIQUE.

Autrefois partie du royaume des Pays-Bas, la Belgique a été érigée en royaume, le 20 décembre 1830, en faveur du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Ce petit royaume est borné au nord par la Hollande, à l'est par la Hollande et la Prusse rhénane, au sud par la France, qui la borne encore à l'ouest avec la mer du Nord.

La Belgique est divisée administrativement en neuf provinces, savoir : le Brabant méridional, dont Bruxelles est le chef-lieu en même temps que la capitale du royaume ; la province d'Anvers, chef-lieu Anvers ; la Flandre orientale, chef-lieu Gand ; la Flandre occidentale, chef-lieu Bruges ; le Hainaut, chef-lieu Mons ; la province de Namur, chef-lieu Namur ; la province de Liége, chef-lieu Liége ; le Limbourg belge, chef-lieu Hasselt ; le Luxembourg belge, chef-lieu Arlon.

Ce pays jouit d'une température douce et saine. Son sol montre une grande variété de bois, de prairies et de champs. Il est arrosé par trois principaux fleuves, l'Escaut, la Meuse et le Rhin. L'industrie des Belges est connue depuis longtemps ; elle s'exerce surtout sur les dentelles, les toiles, les cotons imprimés, les tapis, les draps, les tanneries, les brasseries, etc.

Le gouvernement de la Belgique est une monarchie constitutionnelle, avec une chambre des sénateurs et une chambre des députés. Le catholicisme est la religion dominante.

Disons quelques mots des principales villes. Bruxelles, ville commerçante et industrieuse, est la résidence ordinaire du roi et du gouvernement. La promenade du parc est magnifique ; elle est bordée de palais et d'hôtels. Bruxelles est la patrie du peintre Philippe de Champagne. Non loin de ses murs eut lieu la célèbre bataille de Waterloo, que Napoléon perdit, ainsi que le trône, en 1815. Dans la même province, on voit Louvain, ville autrefois fameuse par ses fabriques de draps, et qui n'est connue aujourd'hui que par son université et par sa bière. Son Hôtel de ville est d'une admirable construction gothique.

La ville d'Anvers, sur l'Escaut, est grande et belle. Elle a un vaste port qui peut contenir 1,000 vaisseaux, et un immense chantier de marine. Elle a donné le jour à Rubens, à Van Dyck, à Téniers et autres peintres éminents. Sa cathédrale est la merveille de la Belgique; on y voit la fameuse *Descente de Croix* par Rubens. On vante aussi avec raison la cathédrale de Malines, qui est le siége d'un archevêché, et dont les dentelles sont renommées.

Gand, au confluent de l'Escaut, de la Lys et de plusieurs autres rivières et canaux, qui la coupent en vingt-six îles réunies par plus de trois cents ponts,

Digitized by Google

a l'honneur d'être la patrie de l'empereur Charles-Quint. C'est une ville forte, populeuse et commerçante.

Bruges, dans la Flandre occidentale, était du treizième au quinzième siècle l'une des cités les plus commerçantes de l'Europe. On voit dans sa cathédrale les tombeaux de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et de sa fille Marie. Dans la même province, on rencontre Ostende, ville forte et port de mer, dont les huîtres sont en haute estime auprès des gourmets.

Avant de quitter cette partie de l'ancienne Flandre hollandaise, il est juste de mentionner encore le bourg de Biervliet, aujourd'hui place forte, situé au bord de la mer, et qui a donné le jour à Wilhem Beukels, inventeur de l'art de caquer les harengs. Lorsque, en 1556, l'empereur Charles-Quint vint visiter son royaume des Pays-Bas, il dit à ce qu'on rapporte, à sa sœur, la reine de Hongrie : « Marguerite, Wilhem Beukels a plus fait pour le bonheur et la prospérité des Pays-Bas que je ne puis faire moi-même, tout empereur que je suis... Sans cet homme, pourtant, bien des tonnes d'or qui se trouvent au fond des caves de mes sujets des Flandres n'y seraient point, et ne les serviraient pas dans leurs projets de révolte contre leur souverain. » En effet, en Hollande, on appelait et on appelle encore l'art de caquer les harengs le *trésor de l'État.*

Le Hainaut renferme Mons, qui fut prise par Louis XIV en 1691, et qui possède de riches houillères dans ses environs. Non loin de là est Jemmapes, où Dumouriez battit les Prussiens en 1792. Le sol de cette province est marqué par de brillantes victoires remportées par des généraux français : celle de Fontenoy par le maréchal Maurice de Saxe, celles de Lens et de Steinkerque par le maréchal de Luxembourg, celle de Senef par le grand Condé, enfin celles de Fleurus par Luxembourg (1694), par Jourdan (1790), et par Napoléon (1815).

Namur est une ville forte, au confluent de la Sambre et de la Meuse. Elle fut prise par Louis XIV en personne. On voit dans cette province deux autres villes fortes, Philippeville et Marienbourg.

La province de Liége possède une ville célèbre du même nom sur la Meuse. Elle est grande et commerçante. On y voit une fonderie de canons et une manufacture d'armes à feu. C'est la patrie du compositeur Grétry, la gloire de notre opéra-comique. Le voyageur rencontre aussi dans cette province plusieurs villes qui ont conservé un glorieux souvenir des armes françaises : Rocoux, théâtre d'une victoire remportée en 1746 par le maréchal de Saxe ; Lauden, où le maréchal de Luxembourg défit les alliés en 1693. Spa possède une source d'eaux minérales très-renommée.

La Belgique a un grand nombre de canaux et de chemins de fer qui concourent merveilleusement à sa prospérité. Quant à sa population, elle est nombreuse relativement. La géographie de Balbi dit qu'on peut partager tous ses habitants en deux souches distinctes : *souche germanique*, à laquelle appartiennent les Belges ou Néerlandais, qui parlent le flamand, dialecte de la langue néerlandaise, et le très-petit nombre d'Allemands parlant allemand ; *souche gréco-latine*, à laquelle appartiennent tous les Vallons ou Belges parlant le français-flamand et le vallon, deux dialectes de la langue française.

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE.

Du Rhin aux monts Karpathes, et de l'Adriatique au Niémen, s'étend une immense contrée bien arrosée, coupée de montagnes peu élevées, mais serrées et verdoyantes, riches de vastes plateaux, bordée de plaines et de pâturages considérables et peuplée d'une race presque tout entière homologue; c'est l'Allemagne, c'est le centre de l'Europe où la vieille souche germanique s'est établie solidement. La politique a divisé ce grand pays de cent manières différentes, le maniant, le remaniant sans cesse; mais en dépit de ces partages, le sentiment de l'unité tend sans cesse à rapprocher en un seul corps de nation ceux de ces peuples qui ont une commune origine. Pour faire connaître l'Allemagne, nous ne tiendrons donc qu'un compte assez léger des coupures établies par les nécessités politiques; nous nommerons en passant les différents États; mais nous tâcherons surtout, suivant le plan ordinaire de notre livre, de faire connaître les points les plus remarquables par les beautés naturelles, l'état des villes, les mœurs des habitants.

A l'heure où nous écrivons, l'Allemagne, dans l'acception la plus étendue, c'est-à-dire en y comprenant toutes les possessions prussiennes et autrichiennes, s'appuie au midi sur le Pô et les Alpes, puis remontant à l'ouest contourne la Suisse, occupe la rive droite du Rhin supérieur, vient au nord de notre frontière regagner la Moselle, puis les Ardennes, borde sur toute leur limite orientale les Pays-Bas suivant une ligne de convention, et atteint la mer du Nord à l'embouchure de l'Ems. A partir de ce point, toute cette mer et tout le sud de la Baltique lui appartiennent, excepté du sixième au huitième degré, où le Danemark s'ente sur le Hanovre et le Mecklembourg, comme une branche sur un tronc principal; encore les trois provinces méridionales du Danemark relèvent-elles de la Confédération germanique. Au nord-est, le Niémen, qui coule entre elle et la Russie dont elle continue d'être limitrophe du nord au sud en raison d'un partage tout factice, jusqu'à ce que, rejoignant les Karpathes et le Danube, elle trouve une frontière naturelle qui la borne du côté de la Turquie depuis Belgrade jusqu'aux Alpes Juliennes. Enfin des possessions dont elle a hérité en Italie lui donnent le fond de l'Adriatique jusqu'au Pô qui borde les États romains.

Cette vaste circonscription peut se ranger sous trois titres principaux : l'Allemagne proprement dite, où seront groupés les différents États de la confédération germanique et les Villes anséatiques; l'Autriche, qui tient encore le sceptre de l'Empire et la Prusse qui, par sa puissance réelle, se montre digne de le lui disputer.

En quittant la Hollande par le nord, c'est-à-dire en traversant le Wolter et l'Ems, le premier État que nous rencontrons est le royaume de Hanovre, qui renferme comme une vaste enclave le duché d'Oldembourg. Depuis les rivages de la mer du Nord où ils s'étalent dans les marais de l'Ems, du Weser et de

Digitized by Google

l'Elbe, le Hanovre et l'Oldembourg vont toujours se relevant jusqu'aux monts Harz. Cette contrée, riche de métaux, était jadis couverte d'épais bois de sapins, que les Germains appelaient *Harzwald* et les Latins *Forêt hercynienne*. De ces plaines humides et de ces sombres hauteurs sortirent diverses peuplades conquérantes qui se firent une part glorieuse dans le démembrement de l'empire romain. Les Lombards, qui soumirent le nord de l'Italie, et les Angles, qui imposèrent leur nom à la Grande-Bretagne, habitaient les rives de l'Elbe. Les Bructères, les Chamaves et les Chérusques vivaient dans le Harzwald.

C'est dans l'Oldembourg, près d'Oberstein, que se rencontrent ces amas d'agates, de jaspes, de calcédoines exploités par les habitants de ce village. La ville d'Oldembourg compte environ 7,000 habitants qui montrent avec complaisance à l'étranger leur château ducal orné des peintures de Feschbein et de Strack, et leurs trois temples luthériens dont Saint-Lambert, le principal, renferme les tombeaux de la maison régnante.

Hanovre, capitale du royaume de ce nom, est plus importante et renferme 28,000 habitants. Entourée du Linden et autres belles promenades, et de sites pittoresques, de loin elle ressemble à un jardin parsemé d'édifices. Hanovre est la patrie de l'astronome Herschell. La jeunesse de cette ville est studieuse et trouve dans les bibliothèques de la ville un fécond élément de travail; mais sous ce rapport, toutefois, elle cède le pas à Gœttingen, placée au pied du mont Heimberg, sur les rives de la Leine, et l'une des universités les plus célèbres de l'Allemagne; plus de 1,600 étudiants sont inscrits sur ses registres, et 300,000 volumes, qui ont en partie appartenu à Leibnitz, composent sa bibliothèque. Au nord de Gœttingen s'élève Hildesheim, où les prêtres d'Irmensul avaient un collége. Leur divinité se dressait sur une colonne que Charlemagne fit enterrer sous les sables du Weser; relevée depuis et transportée dans l'église principale de la ville, elle porte aujourd'hui une statue de la Vierge, douce expiation du sang versé au nom de la sanguinaire divinité dont elle était jadis le piédestal.

Le Hanovre est généralement un pays aisé : ses mines exploitées par près de 60,000 mineurs et ses beaux pâturages par d'habiles cultivateurs sont une double source de bien-être. « Les fermiers du Hanovre, dit Hodgson, comparés aux autres fermiers de l'Allemagne, vivent dans l'abondance et la splendeur. Ils mangent de la viande trois ou quatre fois par jour, et, au lieu d'être vêtus de grosse laine filée par leurs femmes, ils portent de beaux habits anglais et ont l'air de *gentlemen*. Leurs fils partent comme officiers, et l'on dit que leurs filles lisent le *Journal des Modes*. Les propriétaires se rendent à la ville à cheval pour prendre leur café, jouer au billard, savoir les nouvelles et parler politique; chez eux, ils boivent leur vin dans des verres taillés et prennent leur thé dans des tasses de porcelaine. Leurs maisons sont toutes entourées de grands arbres et de jardins élégants; les planchers sont couverts de tapis et les fenêtres sont garnies de larges vitres. Les propriétaires dirigent les opérations agricoles sans travailler beaucoup eux-mêmes, et, par leurs manières cordiales, ils ressemblent aux fermiers anglais. »

De chaque côté du Holstein, province allemande qui relève du Danemark, se dressent, comme deux yeux, Hambourg et Lubeck, dont l'un s'ouvre sur la mer du Nord, et l'autre sur la Baltique. Hambourg semble une annexe du Hanovre et Lubeck du Mecklenbourg. Toutes deux restent, avec Brême, les seuls

Digitized by Google

représentants de cette grande association commerciale qui commença entre elles en 1241, à laquelle cinquante-huit villes de l'Europe demandèrent successivement droit d'accession et qui prit le nom de Ligue anséatique. A mesure que les grandes nationalités absorbèrent les intérêts municipaux, les villes étrangères à l'Allemagne se détachèrent de cette union, et aujourd'hui la ligue anséatique ne compte plus que les cités germaniques entre lesquelles elle commença.

Hambourg, située au confluent de l'Elbe et de l'Alterfluss, contient 142,000 âmes, et demeure une des villes les plus riches de l'Europe. Soumise à un gouvernement démocratique fort doux, composé d'un sénat, du comité des soixante et du comité des anciens, elle a sa voix dans les assemblées plénières de la confédération. Au premier aspect, cette ville paraît fort laide. Les rues en sont étroites et obscures, la populace grossière et malpropre. On conçoit de la ville une idée plus favorable quand on a visité les principaux habitants, et surtout quand on a été admis à leur table ; car on trouve chez ces riches marchands non-seulement du goût et du luxe, mais une minutieuse abondance. Dans les grandes maisons, on change autant de fois de sortes de vins que l'on change de mets : chacun de ces mets a même son vin particulier ; ainsi, avec de petites fèves et des harengs frais, les Hambourgeois ne boivent ordinairement que du malaga ; le bourgogne est le véhicule consacré aux petits pois ; les huîtres doivent de toute nécessité nager dans le champagne ; et les viandes salées n'admettent que les vins de Porto et de Madère. Il ne faut pas croire que ces raffinements n'aient lieu que les jours de fêtes ; c'est la nourriture journalière des riches ; et leur système de vie répond, dans tous les autres points, à cet exemple. Avec ce goût gastronomique, le caractère est vif et gai. On compte dans cette ville plusieurs sociétés littéraires. L'histoire naturelle y est particulièrement florissante et en grande réputation. Les Hambourgeois sont grands voyageurs, ce qui rend leur société généralement fort agréable. Les femmes sont douces, belles, et plus libres dans le maintien qu'elles ne le sont pour l'ordinaire dans les pays protestants.

Le Hambourgeois est commerçant comme le Hollandais ; mais il en diffère par le caractère et la conduite : l'un aime autant la dépense que l'autre est économe. Hardi, entreprenant, le Hambourgeois fait plus d'affaires avec peu d'argent que le prudent Hollandais avec beaucoup. Au surplus, personne n'entend mieux le commerce que le Hambourgeois.

Les environs de Hambourg, quoique ce soit un pays plat, sont fort agréables. La ville d'Altona fournit aux Hambourgeois des occasions d'amusement. Elle n'est qu'à une demi-lieue de leurs portes. C'est la jalousie du roi de Danemark qui la transforma, de village qu'elle était, en une ville puissante, afin de l'opposer à Hambourg. Elle peut avoir 24,000 habitants, et fait un commerce considérable. Après Hambourg, il faut voir Lubeck. Placée sur la Baltique, Lubeck est loin de pouvoir rivaliser avec ses deux sœurs de la mer du Nord, et ne renferme que 27,000 habitants. Fondée en 1144, déclarée ville libre et impériale par Frédéric II en 1242, elle devint la capitale de la Hanse, et garde encore le siége du tribunal supérieur d'appel des quatre villes libres. Quant à Brême, située sur le Weser, elle rivalise Hambourg par son commerce, surtout pour la Hollande, l'Angleterre, les pays voisins du Rhin et du Weser, et l'Amérique septentrio-

Digitized by Google

nale. L'exportation seule de ses toiles produit 4 à 5 millions d'écus par an. Sa population s'élève à 46,000 âmes.

A l'est du territoire de Lubeck commence le grand-duché de Mecklenbourg, que la mer Baltique baigne au nord et que la Prusse entoure comme une ceinture jusqu'à l'Elbe à l'ouest où le Hanovre et le Holstein lui servent de frontière. Vaste plaine sablonneuse coupée çà et là de grands lacs, le Mecklenbourg est riche de beaux pâturages d'où sortent de nombreux troupeaux, et surtout de fort beaux chevaux. Du sein de ses dunes et de ses prairies partirent, au quatrième siècle, ces farouches Vandales qui, après avoir ravagé le centre de l'empire romain, passèrent en Afrique et imposèrent leur domination à Carthage, à Hippone, où le grand évêque Augustin siégeait encore.

La maison régnante de Mecklenbourg est assurément une des plus anciennes de l'Europe : les uns la rattachent à Genséric lui-même ; d'autres placent son origine parmi les rois des Wendes et Obotrites, races slaves qui s'emparèrent du pays après l'émigration des Vandales. Plusieurs princes distingués honorèrent cette maison par leur bravoure et par le soin avec lequel ils administrèrent leurs États. Enfin, vers la moitié du dix-septième siècle, les deux fils d'Adolphe-Frédéric Ier, Frédéric et Adolphe-Frédéric, se partagèrent l'héritage de leur père et fondèrent les maisons actuelles de Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strélitz. Bien que chacun de ces grands-ducs ait sa cour et son autorité séparées, la vieille constitution féodale du Mecklenbourg a conservé son unité : il n'y a pour les deux duchés qu'une seule assemblée d'états, qu'une seule cour suprême d'appel établie à Prachin, et toute la noblesse forme un seul conseil désigné sous le nom de *Vieille Union du pays*, qui prépare des lois et des requêtes à l'un et à l'autre souverain.

Neustrelitz, capitale du duché de ce nom, n'offre rien de remarquable que la régularité de ses rues ; Schwerin, chef-lieu de l'autre duché, n'est ni moins régulière ni moins belle comme construction. Le palais grand-ducal renferme, outre une belle galerie de tableaux, une curieuse collection d'antiquités des Slaves ou Wendes. Quant à la cité qui donna son nom à tout le pays, l'ancienne capitale du royaume des Obotrites, Mecklenbourg n'est plus aujourd'hui qu'un village de 600 âmes, chef-lieu d'un petit bailliage.

Maintenant, hâtons-nous de parcourir au pas de course ces petits États de l'Allemagne centrale qui, enclavés les uns dans les autres, se ramifient en divisions reconnaissables sans doute pour les princes qui les régissent, mais fort peu pour le voyageur qui peut se demander à chaque mille allemand : « Chez qui suis-je à présent ? »

Entre le Hanovre et la Prusse s'étend, fluctueux et contourné comme une lanière élastique que l'on presserait entre les mains, le grand-duché de Brunswick. Sa capitale, Brunswick, montre aux curieux un lion de bronze fondu au douzième siècle par Henri le Lion, et le monument en fer élevé aux deux princes de cette maison, qui périrent, l'un en 1806 à Auerstadt, l'autre en 1815 aux Quatre-Bras. Autant vaut-il rappeler que c'est dans cette ville que furent inventés, en 1534, le rouet à filer, et, à la fin du dernier siècle, le café de chicorée, invention que goûtent peu les gourmets.

S'il est vrai que la maison de Brunswick descende d'Azzo, premier marquis d'Este, en Italie, mort vers la fin du dixième siècle, celle d'Anhalt se glorifie de

Digitized by Google

descendre de Witikind le Grand. Un historien allemand, Limnæus, n'a pas hésité à la faire remonter jusqu'à Ascanus, arrière-petit-fils de Noé. Voilà de la noblesse à quartiers, et il est fâcheux que cette antique famille n'ait pas conservé tous les portraits de ses ancêtres; ce serait une curieuse collection de costumes. Les trois duchés d'Anhalt, enclavés dans le territoire prussien, n'offrent du reste rien d'intéressant, non plus que Dessau, Bernbourg et Coethen, leurs trois capitales.

Que dirons-nous du duché de Nassau, sinon qu'il a fourni des rois à la Hollande? Que dirons-nous encore des principautés de Lippe-Detmold, de Lippe-Schauenbourg, de Waldeck, de Schwarzbourg-Rudolstadt, de Schwarzbourg-Sondershausen, de Reuss-Greitz, de Reuss-Schleitz, de Reuss-Loberstein-Ebersdorf, et même de Reuss-Kostritz? c'est que nous souhaitons beaucoup de bonheur à leurs habitants, qui le méritent assurément par leurs mœurs douces, leurs mœurs allemandes.

Les quatre États de la maison de Hesse : Hesse-Électorale, Hesse-Cassel, grand-duché de Hesse-Darmstadt et landgraviat de Hesse-Hombourg, généralement montagneux et boisés, sont habités par une race d'hommes assez rudes et très-propres à faire d'excellents soldats. Cassel, capitale de la Hesse-Électorale, est une belle ville. La partie la plus nouvelle, surtout, a des places, des rues, des édifices de la plus grande élégance : la rue de Belle-Vue a peu d'égales en Europe pour la beauté du coup d'œil. On remarque aussi le château, la place de Frédéric avec la statue du landgrave Frédéric II, le Musée, l'église catholique, l'opéra, etc. Son industrie consiste en manufactures d'indiennes, de cotonnades, de lainages, de faïence, de salpêtre, de laiton, de jaune de Cassel, d'excellents chapeaux, de papiers peints, de café-chicorée, etc. Le nombre des habitants est de 20,000. Les mœurs sont réservées et même tristes; tout s'y ressent du caractère sévère des princes hessois.

Cassel était, sous l'empire de Napoléon, la capitale du royaume de Westphalie. Dans la Hesse-Darmstadt, Worms est une ville antique souvent ruinée, toujours relevée de ses cendres. Mayence est trop connue par ses jambons pour avoir besoin d'autre gloire, bien qu'elle dispute à Harlem et à Strasbourg l'invention de l'imprimerie. Il est certain que Guttenberg y naquit en 1400; mais c'est à Strasbourg, en 1436, qu'il inventa l'art de reproduire la pensée à l'infini.

En remontant le Mein, nous rencontrons la république de Francfort, dont le nom *Frankenfurt* (gué ou passage des Francs), rappelle encore qu'au cinquième siècle c'est là que les Francs se rassemblèrent pour entreprendre la conquête des Gaules. Avec Hambourg, c'est la seule ville impériale qui ait conservé toute sa splendeur. L'extérieur des maisons est beau, et tout y annonce l'opulence : meubles, jardins, équipages, vêtements. Le nombre des habitants peut aller à 40,000. Comme les chemins qui joignent aux principales routes d'Allemagne passent par Francfort, toutes les personnes de distinction qui vont aux bains et aux eaux prennent ordinairement cette route. On y voit toujours un concours de riches étrangers; et l'appareil de la foire, le luxe qui y règne alors, forment un spectacle vraiment curieux. Dans le temps de cette foire, il y a comédie, concert, vauxhall et danses publiques.

Les habitants de Francfort sont, en général, un peu raides dans leur main-

Digitized by Google

tien ; mais cela n'empêche pas que leur société ne soit fort agréable. On y trouve des littérateurs fort distingués, et des gens versés dans les arts et dans les sciences. L'inquisition du clergé luthérien, qui y forme la principale église, a long-temps nui à la liberté de penser et aux progrès de l'industrie. Le nombre des juifs est considérable dans cette ville, et ils y font, comme partout ailleurs, trafic de tout ce qui peut leur valoir de l'argent. Ils habitent un quartier séparé. Francfort, comme Leipsig, est célèbre par la grande foire où tous les ans la librairie allemande vient échanger ses productions et se fournir des dépôts mutuels, dont les comptes ne sont réglés qu'à la foire suivante. Francfort est la patrie de Charles-le-Chauve et aussi celle de Goethe, mais son importance réelle est d'être le siége de la confédération germanique.

C'est ici le lieu de dire un mot de l'ancienne constitution politique de l'Allemagne. L'empereur Maximilien, aïeul de Charles-Quint, avait divisé l'Allemagne en dix grands cercles ; mais par la suite le cercle de Bourgogne, ou les dix-sept provinces unies, en fut détaché. Trois cents princes souverains gouvernaient, avec un pouvoir plus ou moins absolu, les nombreuses provinces et districts de ces cercles. Ils formaient entre eux une fédération dont l'empereur était le pouvoir exécutif, et la Diète le pouvoir législatif. La Diète se composait de l'empereur et de trois colléges, celui des électeurs, celui des princes, celui des villes impériales. Les électeurs allaient de pair avec les rois, à ce que disent les publicistes allemands : le reste de l'Europe l'ignorait. Après eux venaient les princes de l'Empire, ecclésiastiques ou séculiers, c'est-à-dire archevêques, évêques, abbés, archiducs, ducs, comtes palatins, margraves, landgraves, princes, burgraves et comtes princiers. Les villes libres ou impériales tenaient le troisième rang. Après avoir été élective, la dignité impériale a fini par être déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche.

Le pouvoir de l'empereur était réglé d'après la capitulation qu'il signait à son élection. Il pouvait donner des titres et des franchises de villes et de bourgs ; mais il n'avait pas, comme empereur, le droit de lever les impôts, ni de déclarer la guerre et de faire la paix sans le consentement de la Diète. Quand ce consentement était obtenu, chaque prince était obligé de fournir son contingent d'hommes et d'argent, selon l'évaluation faite dans le rôle des fournitures, quand même il aurait été d'un parti différent de celui de la Diète ; mais par la suite des temps cette obligation était devenue en quelque sorte illusoire : elle était ouvertement foulée aux pieds par les princes auxquels leurs forces et leur position le permettaient. Si l'empereur du saint-empire romain n'eût été qu'empereur, il eût fait une triste figure. Ses revenus impériaux allaient à peine à 60,000 florins. C'était là une des raisons qui portaient à élire un prince déjà puissant par ses États.

Il est essentiel d'observer qu'il existait une très-grande différence entre les formes de gouvernement adoptées dans ces différents États. D'abord les princes ecclésiastiques étaient choisis par le chapitre de leur cathédrale, et n'avaient qu'un pouvoir très-borné. Les chanoines, qui étaient toujours des nobles, étaient ordinairement ceux qui gouvernaient le pays. Comme les chanoines et l'évêque ne pensaient qu'à jouir de leur dignité temporaire, il était extrêmement rare de voir un pays ecclésiastique bien gouverné. Chez les abbés et les prévôts c'était exactement la même chose en petit. Les princes séculiers avaient, en

Digitized by Google

grande partie, su se rendre absolus. Cependant la Prusse et l'Autriche même avaient des provinces où les États conservaient encore une ombre de liberté ; telles que la Bohême, la Silésie, l'Ost-Frise. Le landgrave de Hesse-Cassel était absolu ; les duchés de Wurtemberg et de Mecklenbourg étaient bornés par des États qui avaient l'administration des finances. En Bavière et en Saxe, les états avaient un pouvoir moins étendu, et leurs votes étaient toujours conformes à la volonté du souverain. Quelques villes, Hambourg, par exemple, avaient et ont encore un gouvernement assez conforme aux principes de la liberté ; d'autres, et c'était la majorité, étaient sous la verge de leurs patriciens, comme Nuremberg et Augsbourg, ou vivaient sous celle d'un sénat ignorant et despote, mille fois plus esclaves que les sujets des rois.

Les sujets des petits princes étaient ordinairement les plus malheureux, car ces princes, affectant la grandeur et la magnificence des souverains dans le nombre et l'apparence de leurs officiers, dans leurs palais, dans leur train, étaient obligés de soutenir cette ridicule et vaine pompe aux dépens de leurs vassaux, qu'ils écrasaient d'impôts. Quelques maisons souveraines se partageaient leurs domaines jusqu'à l'infini : de là cette innombrable foule de princes qui avaient à peine quelques villages et un vieux château pour toute possession.

Aujourd'hui les guerres avec la France et l'accroissement de la Prusse ont changé ses divisions administratives, et la confédération germanique a nécessairement modifié ses bases. Elle se compose à l'heure qu'il est de quarante États alliés entre eux pour assurer l'intégrité de leurs territoires respectifs et la sûreté extérieure de l'Allemagne. Chacun doit un contingent de troupes à l'armée fédérale, dont le chiffre est fixé à 303,494 hommes. Les affaires des confédérés sont traitées à la Diète (*Bundes-Versamlung*), qui se réunit, suivant l'importance des affaires, en comités ou en assemblées plénières. Dans le comité, le nombre des voix est de dix-sept ; dans l'assemblée générale, il est de soixante-neuf. C'est à Vienne, le 8 juin 1815, qu'ont été fixées les bases de la nouvelle confédération germanique, et c'est en 1820 que sa constitution, censée définitive, a été arrêtée. Je dis censée définitive, car en 1830 elle a commencé à subir de nouvelles modifications, et depuis le 24 février 1848, l'Allemagne s'agite dans un tel travail qu'il est impossible d'en prévoir le terme et l'issue.

Nous atteignons un État (la Saxe) que ces mêmes traités de 1815 ont notablement amoindri ; ils lui ont enlevé près d'un million d'habitants, mais ce qui lui reste est encore une des parties les plus distinguées de l'Allemagne, et le monarque qui règne sur Dresde et Leipsig peut encore s'enorgueillir de l'activité et de l'aisance de ses sujets.

« Quand on quitte l'Autriche pour entrer en Saxe, dit un voyageur, on est agréablement frappé de la différence ; on entend pour la première fois le bas peuple parler un allemand intelligible ; on reconnaît à l'entretien de la terre plus d'intelligence et de réflexion chez le fermier. De plus belles tailles, un air plus animé, des mouvements plus aisés, une propreté générale, frappent aussitôt l'observateur.

« Dresde a une magnifique apparence et offre de tous côtés de superbes objets. C'est sans comparaison, poursuit Riesbeck, la plus belle ville que j'aie encore vue en Allemagne. Les maisons sont d'un bien meilleur goût que celles de Vienne, et l'œil est ébloui par le long et magnifique pont bâti sur l'Elbe. Cette

Digitized by Google

rivière qui, à quelque distance de la ville, coule dans un lit fort étroit, s'élargit par degrés en approchant de Dresde, et forme ici un grand fleuve qui répond à la magnificence de la ville et de la cour. Les montagnes opposées au Lawsniss, et celles qui sont des deux côtés de la rivière, en partie nues et en partie couvertes de vignobles, forment une perspective de la plus grande beauté.

« On compte aussi peu de gens très-riches, et l'on en voit peu également qui soient très-pauvres. Dresde est une des villes d'Allemagne où l'aisance et l'abondance sont (au moins en apparence) plus générales. La circulation de l'argent est excitée par l'industrie du peuple; et c'est ce qui distingue cette ville de Vienne et de Munich, qui ne subsistent que par les dépenses de la cour. Dresde seule contient plus d'ouvriers, de manufactures et d'artistes utiles, que toute la Bavière. Ils fabriquent des serges, des draps, des étoffes de soie, etc., dont ils font un grand commerce dans toute l'Allemagne. Comme l'argent ne se gagne ici qu'à force de travail, il n'est pas étonnant qu'ils en soient si ménagers. »

Le théâtre de Dresde, autrefois le plus brillant de l'Allemagne, est aujourd'hui bien tombé ; c'est encore une suite de l'économie des habitants. La galerie des tableaux et des gravures du palais du roi mérite l'attention des connaisseurs. Le Caveau vert, ou trésor privé du palais, renferme plusieurs chefs-d'œuvre en ivoire, en argent, en marbre, et une collection de pierres précieuses. Le palais du Japon contient de la porcelaine de Saxe, depuis le commencement de l'établissement des manufactures jusqu'au degré de perfection qu'elles ont aujourd'hui. L'académie de peinture et de sculpture est une excellente école pour les artistes, les graveurs, les sculpteurs et les peintres.

Leipsig, à 6 myriamètres de Dresde, est une fort belle ville. Le nombre de ses habitants, en comptant ceux des faubourgs, monte à environ 45,000. Il y règne beaucoup plus de luxe qu'à Dresde. Les femmes sont fort inférieures pour l'économie aux femmes des autres villes du même pays ; mais elles s'accordent avec elles dans le goût de la parure et de la coquetterie. Peut-être ce manque d'économie vient-il de la richesse du pays. Leipsig est le centre de tout le commerce de l'Allemagne et l'entrepôt des laines de toute la Saxe. On y trouve beaucoup de maisons opulentes ; on y compte 192 manufactures de différentes marchandises, telles que brocart, papiers, cartes, soie, toiles, des fonderies de caractères, et des imprimeries. La librairie est la principale branche de commerce pendant la foire qui se tient dans cette ville. Leipsig se maintient en la possession de ce commerce autant parce qu'il en est devenu le canal, qu'à raison de la grande quantité de livres qui se débitent dans la ville elle-même et de sa situation au centre d'un pays où tous les arts sont florissants, et où généralement tout le monde lit. Les libraires y sont riches et très-bien assortis. Cette ville doit cet important commerce, le seul de ce genre qui soit dans l'Europe, au mérite littéraire de ses habitants et de ceux des autres parties de la Saxe.

Les habitants des plus petits villages dans les montagnes de Saxe, quoique séparés du reste du monde par ces masses énormes, sont plus polis, mieux élevés, et ont plus de vivacité que ceux des plus grandes villes du sud de l'Allemagne. La lecture est un goût général dans ce pays. La sociabilité et l'hospitalité accompagnent et encouragent les plus durs travaux. Même les sociétés

Digitized by Google

des rangs inférieurs sont distinguées par la libéralité, la connaissance du monde, l'esprit et la gaieté qu'on y rencontre.

Si à ces noms de Dresde et de Leipsig nous ajoutons ceux de Weimar, d'Iéna, d'Eisenach, de Gotha, qui appartiennent à la Saxe ducale, noms glorieux pour les arts et les belles-lettres, où placerions-nous mieux qu'à propos de la Saxe, cette patrie de la vraie langue allemande, un coup d'œil rapide sur cette littérature qui a jeté tant d'éclat depuis un demi-siècle?

La Saxe ducale se divise en grand-duché de Saxe-Weimar, et c'est à lui qu'appartiennent Weimar, Iéna et Eisenach; en duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, duché de Saxe-Altenbourg et duché de Saxe-Cobourg-Gotha, dont la maison régnante a pris tant d'importance en Europe depuis 1830.

Le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Baden comprennent les meilleures parties de l'ancienne Souabe, et presque toute la Forêt-Noire, c'est-à-dire la vraie patrie des anciens Allemands, qui, repoussés de la Gaule par Clovis, ont donné leur nom au centre de la Germanie. Stuttgard est la capitale du royaume de Wurtemberg et la résidence du souverain; ses habitants sont au nombre d'environ 40,000. De beaux monuments et de riches collections la décorent. Esslingen et Ulm, célèbres par les victoires que la France y a remportées, appartiennent au Wurtemberg aussi bien que Hohenstaufen, dont le vieux château fut longtemps le séjour de Barberousse, et qui n'est plus qu'un bourg pittoresque.

« Le peuple wurtembergeois, dit un auteur, a conservé la franchise, la gaieté et la bonhomie des anciens Germains. Leur dialecte rude et leurs manières brusques les exposent aux railleries des Allemands septentrionaux. Dans le moyen âge, la Souabe fut la Provence de l'Allemagne; les chansons des *Minnesænger* respiraient la même galanterie, la même vivacité que les romances des troubadours. Encore à présent, les assemblées des bergers du Wurtemberg retracent l'image de l'Arcadie. On y voit les jeunes villageoises, légèrement vêtues, disputer le prix de la course. Les jeux commencent avec le jour, les danses se prolongent dans la nuit, à la clarté de la lune. Il règne pourtant dans ces assemblées, comme dans celles de la Suisse, beaucoup de décence et d'ordre. »

Carlsruhe et Manheim, villes parfaitement bâties; Bade, célèbre par ses eaux où se réunit toute la fashion de l'Europe; Heidelberg, connue par son université, et Constance, qui se baigne dans les eaux de son magnifique lac, sont les cités les plus remarquables du grand-duché de Bade.

Pour les principautés de Hohenzollern-Sigmaringen, de Hohenzollern-Hechingen et de Lichtenstein, il suffit de les avoir nommées; mais il n'en est pas de même de la Bavière, ce royaume qui côtoie le Rhin, suit le Danube dans une partie notable de son cours, et compte au nombre de ses villes principales Munich, Ratisbonne, Augsbourg et Nuremberg.

Si Dresde, Weimar et Iéna nous ont rappelé la littérature allemande, Munich et Nuremberg nous reportent vers sa peinture; Nuremberg fut la patrie du père de la peinture allemande, Albert Durer, et Munich celle d'Overbeck, chef de l'école actuelle, qui, par son spiritualisme, la pureté céleste de ses formes et la douceur du coloris, semble continuer Angelico da Fiesole; Munich, grande et belle ville de près de 100,000 âmes, où le goût éclairé de ses princes a réuni

Digitized by Google

plus de 1,600 tableaux des écoles allemandes modernes ou du moyen âge, et de l'école flamande, leur sœur, sans oublier les écoles étrangères. Dans la chapelle de la cour trône un magnifique Michel-Ange, non loin des fresques où Schnorr a représenté les principales scènes des Niebelungen. Comment le goût des arts ne se développerait-il pas près de souverains qui savent les aimer et les protéger?

Un chemin de fer relie Munich à Augsbourg, une des plus anciennes villes d'Allemagne.

C'est à Augsbourg et à Nuremberg que l'on trouve les plus anciens vestiges des arts et de l'industrie germaniques. Dans les quatorzième et quinzième siècles, il n'était aucune partie de l'Allemagne méridionale qui fît un commerce aussi étendu; et elle a beaucoup contribué à la civilisation du pays, en y introduisant les ouvrages de l'art et une infinité d'objets d'agrément et de commodité. Plusieurs événements qui ont pris naissance dans cette ville ont grandement contribué au sort de l'humanité : outre qu'il s'est tenu à Augsbourg plusieurs diètes importantes de l'Empire, c'est ici qu'en 1530 les protestants firent leur protestation de foi devant l'empereur et les autres États germaniques, et qu'en 1555 fut signé le fameux traité de paix qui fixa en Allemagne la liberté de religion. La plupart des maisons de cette ville sont vieilles et d'une mauvaise architecture; mais la partie moderne offre plusieurs édifices vraiment beaux. Après les courtiers et les faiseurs d'affaires par commission, les graveurs, les statuaires et les peintres forment la portion la plus considérable de la classe qui vit de son travail. Leurs productions, comme les jouets de Nuremberg, vont partout. Il y a toujours parmi eux quelques hommes de génie; mais les demandes qu'on fait de leurs articles sont si rares, ils sont si peu encouragés, que, pour vivre, ils sont le plus souvent réduits à fabriquer de petits ouvrages de piété. Ils fournissent toute l'Allemagne de petites peintures pour les livres de prières, et pour être attachées aux murs des maisons bourgeoises.

« Un portrait des mœurs et du caractère bavarois, fait par Hogarth, dit Riesbeck, serait singulièrement intéressant... En général le Bavarois est fort, musclé et charnu; on en voit pourtant quelques-uns de plus sveltes. Ils ont les joues moins colorées que les Souabes, différence qui provient sans doute de ce que les Bavarois boivent de la bière, et les autres du vin. Ce qui distingue à l'œil un Bavarois, c'est une tête fort ronde, un menton un peu pointu, un gros ventre et un teint pâle. Ils ont de plus les pieds courts et ramassés, les épaules étroites et le cou court. Ils sont lourds dans leur démarche. Il n'en est pas de même des femmes : en général elles sont fort belles, un peu épaisses, il est vrai, mais leur carnation est tout à fait charmante.

« Dans la capitale, les deux sexes s'habillent, ou du moins croient s'habiller à la française; car les hommes sont toujours trop amateurs des dorures et des couleurs mélangées; les gens de la campagne se mettent absolument sans goût. Le principal vêtement des hommes est une veste large et longue, étrangement brodée, au-dessous de laquelle pend fort bas une culotte très-ample. Les femmes se parent ou se déguisent avec une espèce de corps, en forme d'entonnoir, qui leur couvre la poitrine et les épaules, et leur cache toute la gorge; cette cuirasse est couverte de grains et de chaînes d'argent. Dans plusieurs endroits, la maîtresse de la maison porte un trousseau de

Digitized by Google

clefs et un couteau pendus à sa ceinture, et qui touchent presque à terre.

« Quant aux mœurs et au caractère bavarois, les habitants de la capitale diffèrent beaucoup de ceux de la campagne. Le caractère des habitants de Munich est assez peu décidé.

« Les paysans sont extrêmement malpropres. A quelques milles de la capitale, on a peine à se figurer que leurs chaumières soient des habitations d'hommes; plusieurs ont de grands bourbiers devant leurs portes, et sont obligés de marcher sur des planches pour entrer dans leurs maisons. Les toits de chaume de nos paysans, dans plusieurs parties de la France, ont une meilleure apparence que les misérables huttes des paysans bavarois, quoique couvertes de pierres, parce que ces toits sont moins sujets à être emportés par le vent... » -

---

LA PRUSSE.

A côté du vieil empire d'Allemagne le génie d'un homme supérieur a élevé une puissance rivale qui pourrait aujourd'hui lui disputer la suprématie : Frédéric le Grand a créé la Prusse qui, par son association douanière, détruisant les limites de tous les petits États de l'Allemagne, a fait de cette vaste contrée une seule patrie pour le commerce et l'industrie, et préparé, par là, plus que ne l'eût fait la politique, cette unité qui, tôt ou tard, effacera les divisions féodales, et formera de tous les enfants de la véritable race germanique une seule et même grande nation.

Les anciens Pruthes ou Prussiens appartenaient à la même race que les Lithuaniens. Sortis comme eux de ces races indo-caucasiennes qui avaient apporté dans le nord de l'Europe leur langage et leurs traditions orientales, ils conservèrent jusqu'au dixième siècle leur indépendance et leurs superstitions. A cette époque, les Polonais, déjà chrétiens, et les chevaliers de l'ordre Teutonique ayant tour à tour entrepris contre eux de pieuses croisades, les Pruthes tombèrent sous le joug de fer de ces guerriers missionnaires; les idoles furent détruites, la croix s'éleva sur leurs piédestaux ; Marienbourg devint le château fort et la capitale de l'ordre Teutonique. Mais ces chevaliers n'avaient apporté que la lettre de l'Évangile à leurs sujets ; le despotisme qu'ils exercèrent sur eux obligea enfin les Pruthes à chercher un refuge auprès des rois de Pologne. De là des guerres sanglantes qui se terminèrent par la ruine et l'extinction de l'ordre. En 1525, leur grand-maître, Albert de Brandebourg, se fit reconnaître, par un traité, duc héréditaire de la Prusse, où il introduisit le luthéranisme et fonda l'université de Kœnigsberg. En 1618, l'électeur Joachim-Frédéric assura à la maison électorale de Brandebourg ce même duché de Prusse dont Frédéric Ier fit un royaume et Frédéric II une puissance.

Un voyageur qui sortirait de France par Sarreguemines et suivrait la Sarre

Digitized by Google

se trouverait immédiatement dans la partie méridionale des États prussiens, que j'appellerais volontiers ses conquêtes diplomatiques, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de provinces Rhénanes. La Moselle et le Rhin les parcourent en effet du sud-est au nord-ouest. A l'est, ces provinces s'appuient sur les plus petites divisions de la confédération germanique ; à l'ouest, elles côtoient le duché de Luxembourg, la Belgique et la Hollande ; au nord, elles s'arrêtent devant les frontières du Hanovre.

Nous regrettons vivement que les bornes qui nous sont imposées nous empêchent de peindre avec le détail qu'elles méritent ces belles provinces si remarquables par leur culture, par leurs souvenirs historiques, par leurs vieux châteaux encore pleins de traditions, et par les nobles cités qui bordent les rivages du grand fleuve ou de ses affluents. Trèves, où Constantin résida après d'autres empereurs et qui fut appelée la seconde Rome, qui, ruinée tour à tour par les Romains, les Huns, les Goths, les Vandales et les Francs, a toujours su renaître de ses débris et reprendre son éclat; Bacharach (*ara Bacchi*, autel de Bacchus), célèbre par ses vins, dignes émules des Johannisberg et des Tokaï ; Coblentz, qui servit d'asile aux Bourbons et aux émigrés français durant nos grandes convulsions politiques; Bonn, où Drusus construisit un pont sur le Rhin ; Aix-la-Chapelle, patrie de Charlemagne, qui fut longtemps le siége principal de sa puissance et où ses restes reposent encore. Que d'empereurs couronnés dans sa cathédrale, sur le siége en marbre blanc où s'assirent, depuis le fondateur du moderne empire romain, Louis le Débonnaire et Charles-Quint ! Combien aussi de reliques merveilleuses, présents d'Haroun-al-Raschid, y sont exposées à la vénération du peuple ! Cologne surtout, Cologne dont la magnifique cathédrale, quoique inachevée, est encore un des beaux monuments gothiques de l'Europe : cent colonnes, dont les quatre principales ont 10 mètres de circonférence, en supportent l'immense vaisseau long de 133 mètres et haut de 66. Parlerons-nous des reliques des douze apôtres et du sarcophage des trois mages ? Parlerons-nous aussi de celles des onze mille vierges dont les têtes sont rangées symétriquement dans une chapelle de l'église Sainte-Ursule ? C'est à Cologne que naquirent saint Bruno et Rubens, dans la maison même où mourut depuis Marie de Médicis. Nous décrirons aussi Zülpich, le *Tolbiacum* de Tacite, où Clovis défit les Allemands, jura de se faire chrétien et assura l'avenir de la monarchie française en arrêtant le torrent des invasions germaniques ; près d'Elberfeld, Solingen connue par ses excellentes armes ; Dusseldorf, grande et belle ville, dont l'*Assomption de la Vierge*, par Rubens, orne encore le château ; Emmerich, assise sur le Rhin entre des débris romains de toute sorte ; Clèves, enfin, avec sa vieille tour du Cygne, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et, non loin de là, le Reichwald, ancien bois sacré où, suivant Tacite, Claudius Civilis appela les Bataves à l'insurrection contre les Romains.

La Westphalie, d'où sortirent jadis les Bructères, les Marses et les Sicambres, touche au nord des provinces Rhénanes. Elle est divisée en trois régences qui ont pour chefs-lieux : Minden, Munster et Arnsberg, c'est près de Minden que s'élève la petite ville d'Enger où résidait Witikind le Grand. Il y fut enterré dans l'église principale où l'on voit encore son tombeau et ses coupes de festin. Près de Paderborn que fonda Charlemagne, un hameau porte encore le nom de *Romerfeld* (champ des Romains) ; c'est là qu'Arminius détruisit les légions de Varus.

Digitized by Google

Après avoir traversé le grand-duché de Brunswick, situé à l'est de la Westphalie, nous retrouvons la Prusse qui côtoie à l'ouest le Hanovre et le Mecklenbourg et vient s'épanouir au sud-ouest entre les petits États de la confédération, comme une mer envahissante entre sur un terrain sans défense au milieu de collines découpées. Berlin occupe à peu près le centre de cette contrée, dont la plus grande partie composait autrefois la marche de Brandebourg où naquit la puissance prussienne.

C'est à Berlin, capitale de l'électorat de Brandebourg, que le roi fait sa résidence ordinaire. Cette ville, située sur la Sprée, est grande et belle. En 1700, elle n'avait encore que 29,000 habitants ; aujourd'hui elle en compte 288,000, non compris 24,000 hommes de garnison. La partie qui a été bâtie par Frédéric le Grand a des rues larges et droites, des maisons superbes, mais peu habitées. La rue de Frédéric, longue de 4 kilomètres ; l'allée des Tilleuls ; la place de Guillaume avec les statues de quatre généraux prussiens ; le pont avec la statue de Guillaume surnommé le Grand-Électeur ; le château royal dont une grande partie est gothique, mais qui contient plusieurs collections de curiosités ; l'opéra, les églises de Sainte-Hedwige, de la garnison et celle dite de la paroisse ; un arsenal très-fourni qui contient des armes pour 200,000 hommes ; l'hôpital de la Charité, la maison des Invalides : voilà ce que Berlin offre de plus intéressant au voyageur curieux. Elle a une académie des sciences, célèbre parmi celles de l'Europe, une autre des beaux-arts, une d'architecture, plusieurs colléges et gymnases très-estimés, une école militaire, une de sourds-muets, d'excellentes institutions pour l'éducation, et des bibliothèques. Les fabriques et manufactures sont très-considérables ; elles occupent environ 20,000 ouvriers. Les branches les plus considérables de commerce qu'elles produisent sont des galons d'or et d'argent, des soieries, des lainages, des cotons, des toiles, des chapeaux, des glaces, des tapisseries, de la porcelaine, des cuirs, des sucres raffinés, etc. Les sciences et les lettres sont cultivées avec gloire à Berlin ; on y connaît leur prix : le grand Frédéric les y a rendues respectables par ses encouragements et son exemple même. Elles ont influé considérablement sur les mœurs publiques. Les Berlinois montrent, en général, de l'esprit, des connaissances et du savoir-vivre.

Les anciens habitants du Brandebourg appartenaient aux familles lombarde, bourguignonne et semnone. Sigefroi, comte de Saxe, fut, en 927, le premier titulaire du margraviat ; l'un de ses successeurs, Albert l'Ours, qui le conquit, l'embellit, y fonda des villes : Berlin, Bernau, Francfort-sur-l'Oder et Landsberg qu'il peupla d'Allemands. Le Brandebourg passa plus tard aux mains de Sigismond de Hongrie qui fut élu empereur ; puis il fut vendu par ce prince à Frédéric, burgrave de Merenberg, pour 400,000 florins d'or ; c'est de cette maison que sortit plus tard celui qui amena son patrimoine et la Prusse tout entière à l'état où nous la voyons.

Les Prussiens sont robustes, laborieux et bons soldats ; leurs mœurs ressemblent à celles des autres peuples de l'Allemagne. Ils sont presque tous luthériens ou calvinistes ; mais toutes les sectes du christianisme peuvent être adoptées et suivies en toute liberté : la tolérance à ce sujet est une des maximes fondamentales du gouvernement. Quel que soit le nombre des garçons qui naissent d'un paysan, tous appartiennent au service militaire, excepté un seul

Digitized by Google

qui demeure pour aider aux travaux de la ferme. Les autres portent, dès leur enfance, une marque qui indique qu'ils sont soldats et obligés d'entrer au service dès qu'ils en sont requis. On conçoit qu'avec cette organisation de la landwehr qui fait de chaque homme un soldat, la Prusse soit une nation redoutable au début d'une guerre ; mais si cette guerre se prolonge, et que des revers la signalent, bientôt son agriculture et son industrie languissent, sa population s'épuise, elle est obligée de céder.

En redescendant au sud et suivant la frontière de la Saxe et de la Bohême, nous parcourons la Silésie prussienne qui vient aboutir au sud-est sur la Gallicie et la république de Cracovie. Lorsque Frédéric II commença ses guerres de conquêtes, la Silésie fut la première province qu'il réunit à ses États héréditaires.

Breslau, son ancienne capitale, est située au confluent de l'Ohlen et de l'Oder, dans une plaine riche de culture et coupée de jardins. On peut évaluer sa population à 90,000 âmes.

Les habitants de la Silésie appartiennent les uns à la race allemande, et ce sont les plus industrieux, les plus aisés ; les autres à la race slave qui s'y établit vers le sixième siècle. Ces anciens Wendes, qui forment la population campagnarde, se couvrent encore aujourd'hui de peaux de mouton et habitent de misérables chaumières. L'hiver, ils voyagent sur de longs et frêles patins de bois comme ceux de la Norwége et de la Laponie.

Les habitants du grand-duché de Posen, qui s'étend en demi-cercle au nord de la Silésie, ne se montrent pas beaucoup plus civilisés. Lorsque, dans le premier démembrement de la Pologne, la Prusse occidentale et le district de Netze échurent en partage au grand Frédéric, il écrivait à Voltaire que l'indigence et la saleté des rustres, l'arrogance et la licence de leurs maîtres, l'avaient touché de pitié. Son successeur aurait pu tenir à peu près le même langage au sujet du duché de Posen. Mais le côté par où cette population, surtout la partie éclairée, se relève aux yeux de l'étranger, c'est par sa fidélité à la religion et à la nationalité de ses pères.

Une belle cathédrale, un remarquable hôtel de ville fixent l'attention du voyageur à Posen, ancienne capitale de la grande Pologne, qui, au seizième siècle, a compté jusqu'à 80,000 âmes et qui aujourd'hui n'atteint pas la moitié de ce chiffre. Nous ne quitterons pas cette province sans citer au moins le nom de Gnesne, la plus ancienne ville de la Pologne, où reposent les restes de saint Adalbert, l'un de ses premiers évêques, qui fut martyrisé par les Prussiens vers le dixième siècle de notre ère. Il se tient encore près de cette antique cité une foire de huit semaines qui, d'après Bernouilli, mérite l'attention des curieux. « Des milliers de chevaux, dit-il, folâtrent en hennissant ; d'autres milliers de bœufs restent attachés à une haie dans une serre dont on ne voit pas la fin. Les nobles polonais fourmillent dans la ville. Jadis ils s'amusaient à se donner des coups de sabre en pleine rue ; aujourd'hui policés, ils se rassemblent au pharaon et au trente et un, pour jouer argent, chevaux, bœufs, terres et châteaux. Les classes plus humbles se logent dans le bois qui borde la route ; chacun se choisit une place convenable sur le gazon ; le feu est allumé, le souper cuit, et, en attendant, on chante, on danse, on fait retentir la flûte et le hautbois. Ces mille feux répandent, sous l'ombrage des arbres et des buissons, mille reflets de lumière, et semblent changer la forêt en un jardin enchanté. »

Digitized by Google

Si nous tendons toujours vers le nord, nous trouvons la Prusse orientale, puis à l'ouest de celle-ci la Prusse occidentale, véritable berceau de la race prussienne, et enfin plus à l'ouest encore, la Poméranie. Ces trois provinces, les seules maritimes du royaume, sont baignées par la mer Baltique, depuis le Niémen jusqu'au Trébel. C'est sur leurs rivages sablonneux que se trouve l'ambre, objet d'un commerce considérable dans l'antiquité, puisqu'il tenait les nations slaves de la Baltique en communication avec les Vénètes de l'Adriatique.

Une particularité du Niémen et de la Vistule, qui tous deux arrivent à la mer dans les deux Prusses, c'est que ces fleuves, à leur embouchure, se perdent dans de grands lacs, nommés l'un Kurische-Haff et l'autre Frische-Haff, tous deux également séparés par de longues barres de sable de la mer où ils se déversent par un étroit canal. Kœnigsberg, capitale de l'ancienne Prusse, est bâtie sur le Frische-Haff. Kœnigsberg, comme Thorn et Marienbourg, est une création de l'ordre Teutonique, et révèle par ses constructions gothiques, par ses châteaux forts avec leurs vastes salles, son origine et le caractère de ses fondateurs.

Les Kures, peuples pêcheurs des rivages du Kurische-Haff, et en général les paysans de la Prusse orientale, ont conservé le cachet et en partie l'idiome de leurs ancêtres prusso-lithuaniens. Sur plusieurs points, les femmes portent des bottes et le bonnet polonais ; les hommes se drapent dans une sorte de manteau long nommé *margin*, que les uns tournent à la ceinture, que les autres roulent sur leur poitrine en le passant sous le bras droit et sur l'épaule opposée, à la manière du plaid écossais. Serait-ce une preuve suffisante de l'assertion de Pline que les anciens *Æstyi* étaient parents des Calédoniens et des Bretons ?

Dantzig, à l'embouchure de l'un des bras de la Vistule et au fond du golfe qui porte son nom, est une ville riche et commerçante, connue en Europe par ses distilleries d'eau d'or ou eau-de-vie de Dantzig. Les habitants de cette grande cité, tous adonnés au commerce et à l'industrie, offrent une des populations les plus tranquilles et les plus rangées. Doués de mœurs douces et gaies, exempts, quoique riches, de la plupart des vices que le luxe enfante, ils placent leur bonheur dans la vie intérieure où les femmes soumises à une autorité amicale mais ferme, savent accroître et affermir la fortune de leurs maris, sans avoir, comme ailleurs, la triste faculté de les ruiner en caprices de toilette et de plaisir.

Stettin, Stralsund, dans la Poméranie, sont des villes trop ordinaires pour que nous devions nous y arrêter. Vis-à-vis de Stettin s'élève l'île de Rugen qui est à la mythologie slave de la Baltique ce que l'île de Sein est au vieux culte celtique de la Bretagne. « Il y a là, dit Tacite, un bois religieux où se trouve un char sacré couvert d'un voile, et qu'il n'est permis qu'au prêtre de toucher. Celui-ci sait le moment où la déesse (Hertha) habite le sanctuaire de ce char. Ce sont alors des jours de joie, de grandes fêtes ; alors point de guerre, point d'armes ; tout fer disparaît jusqu'à ce que le même prêtre ramène dans le temple la déesse rassasiée de la compagnie des mortels. Aussitôt le char et le voile reçoivent une ablution dans un lac secret qui engloutit soudain les esclaves employés à ce service. » Ce bois sacré, ce lac aux eaux noires où nagent des poissons noirs, sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Rugiens ; ils savent encore en partie les vieux chants de leurs bardes et vous montreront dans l'église d'Altenkirchen la statue de Swuetowid, divinité à quatre visages qui présidait à la guerre et aux saisons.

Digitized by Google

LE DANEMARK.

Au nord du Hanovre et du Mecklenbourg se dresse, entre la mer du Nord et la mer Baltique, une presqu'île de médiocre étendue, flanquée à l'est d'un groupe d'îles; c'est le Danemark. Le bras de mer important qui baigne son extrémité septentrionale et le sépare de la Norwége prend le nom de Skager-Rack ; ceux qui le divisent de la Suède sont le Cattégat et le Sund. Connu des anciens sous la désignation de Chersonèse cimbrique, le Danemark fut le berceau de ces guerriers cimbres, qui, pressés sans doute par l'invasion des races scandinaves, par les Jutes ou Goths et par les Angles, traversèrent l'Europe centrale et vinrent échouer devant le génie de Marius.

Depuis, le Danemark fournit son contingent à ces puissantes émigrations maritimes, à ces hordes de pirates, qui désolèrent tour à tour l'Angleterre et la France du neuvième au douzième siècle, et que les peuples du Midi confondirent sous le nom général de Northmans ou Normans.

Tantôt feudataire de l'Allemagne, tantôt vainqueur de la Suède et de la Norwége, le Danemark se vit enfin dépouillé en 1814 de ce beau fleuron de sa couronne scandinave, et réduit aux cinq provinces qui le composent aujourd'hui, savoir le Danemark proprement dit ou archipel danois, dont Copenhague est chef-lieu, le Jutland, chef-lieu Viborg ; le duché de Sleswig et celui de Lauenbourg, qui tirent leur nom de leurs villes principales, et enfin le duché de Holstein, chef-lieu Gluckstadt. C'est par ces trois dernières provinces que le Danemark se trouve rattaché à la confédération germanique où son roi a trois voix. La population totale du royaume, dans ses limites actuelles, est de 2 millions 132,000 habitants, répandus sur une superficie de 56,600 kilomètres carrés.

Le climat de cette presqu'île est généralement plus doux que sa latitude ne l'annonce; son sol est plat et n'offre presque partout que des plaines basses, sablonneuses ou marécageuses, mais fertiles en beaux pâturages où s'élèvent ces chevaux de race danoise si propres à la cavalerie militaire. Le Jutland est à ce point de vue la meilleure province ; ses pâturages fournissent de nombreux bestiaux qui, après s'y être engraissés, passent dans le Holstein pour être vendus aux marchands de Hambourg, de Lubeck et d'Amsterdam.

L'industrie n'est pas fort développée en Danemark, mais le commerce y est assez considérable ; et indépendamment de Copenhague dont le nom signifie port des marchands, Altona, Kiel, qu'un chemin de fer unit à cette dernière ville, et Aalborg dans le Jutland, offrent des entrepôts importants.

Copenhague, ou *Kjœbenhavn*, est la capitale du Danemark. Elle est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'île de Seeland et en partie sur celle d'Amack. Elle présente un aspect vraiment magnifique. C'est la ville la mieux bâtie de tout le Nord ; car si l'on voit à Pétersbourg de plus superbes édifices, d'un autre côté on ne trouve point ici de chétives maisons en bois; l'œi

Digitized by Google

n'y est point choqué par le contraste de la misère et de la magnificence, et il y règne plus d'égalité et d'uniformité. La ville est environnée, du côté de terre, de fortifications régulières ; ce sont des bastions, un large fossé plein d'eau, et quelques forts extérieurs ; elle a quatre à cinq milles de tour. Les rues sont bien pavées, avec un trottoir de chaque côté, mais le plus souvent trop étroit pour être d'un usage commode. La plus grande partie des maisons est bâtie de briques ; un petit nombre l'est de pierres de taille qu'on apporte d'Allemagne. Les hôtels où demeure la noblesse sont en général splendides et bâtis dans le goût de ceux d'Italie ; le mouvement qu'on observe de tous côtés annonce une ville commerçante. Le port est toujours rempli de vaisseaux marchands. Plusieurs rues sont coupées par de larges canaux, au moyen desquels on peut décharger les marchandises devant les magasins qui bordent les quais. Cette ville doit principalement sa beauté au terrible incendie de 1728, après lequel cinq églises et soixante-sept rues ont été rebâties dans le goût moderne.

Ses principaux monuments sont : l'église de Notre-Dame, avec ses treize statues de Jésus-Christ et des douze apôtres, par Thorwaldsen, celle de la Trinité, dont le dôme renferme la bibliothèque de l'Université et le grand globe de Tycho-Brahé. Mais la véritable magnificence de Copenhague consiste dans son port, formé par un canal spacieux qui traverse la ville. Les vaisseaux ne peuvent y entrer que l'un après l'autre; mais il est assez grand pour en contenir cinq cents. La population de cette capitale s'élève à 125,000 âmes. La partie de Copenhague nommée Christianshaven, du nom de Christian IV, qui la fit bâtir en 1618, est dans l'île d'Amack, séparée de celle de Seeland par un très-petit bras de mer qu'on passe sur deux ponts. Amack offre des singularités qui attirent l'attention des étrangers.

Cette île a quatre milles de longueur sur une largeur de deux, et elle est principalement peuplée par une colonie de paysans de la Frise, que le roi Christian II y établit en 1515, à la prière de la reine Élisabeth, sa femme, sœur de Charles-Quint. Élevée dans les Pays-Bas, cette princesse désirait retrouver en Danemark les aliments auxquels elle était accoutumée, et particulièrement les plantes potagères, le beurre et le fromage, qui apparemment n'étaient pas alors d'une aussi bonne qualité en Danemark que dans son pays. Quoique ces colons se soient mêlés aux Danois, ils s'en distinguent encore par un habillement particulier, et ils jouissent de divers priviléges précieux. L'île contient, en tout, neuf villages et 3 à 4,000 habitants. Il y a deux églises, dont les ministres prêchent quelquefois en hollandais, et quelquefois en danois. Les habitants ont leurs propres cours inférieures de justice ; mais les cas importants sont portés devant le tribunal du roi, à Copenhague. Ils conservent encore leur ancien habit national, qu'ils apportèrent des Pays-Bas ; il ne ressemble pas mal à l'habit des anciens quakers, tel qu'il est représenté dans les tableaux des peintres hollandais et flamands. Les hommes portent des chapeaux à larges bords, une jaquette noire, des hauts-de-chausses très-amples, de même couleur, qui ne sont point attachés au genou, mais en haut autour de la veste. Les femmes portent des jaquettes noires et un cotillon, et une pièce de drap de couleur bleue autour de la tête. Les jardins et les prairies occupent toute l'île, et, suivant la première destination de cette colonie, elle fournit la capitale de lait, de beurre et de végétaux.

Digitized by Google

Le roi fait sa résidence à Copenhague. Son autorité est absolue, et s'étend même sur les lois, qu'il peut modifier à son gré. Les nobles gouvernent sous lui, et le peuple des campagnes a, jusque dans ces derniers temps, été esclave. A la sollicitation du prince, héritier présomptif de la couronne, ces odieux restes de féodalité ont enfin disparu. Un édit du roi a restitué aux paysans leur ancienne liberté, qui a tant contribué autrefois à la gloire de l'État.

La religion du Danemark est le luthéranisme : c'est bien en Danemark comme en Angleterre que la réforme a fait son œuvre au profit du pouvoir temporel. Le roi est le premier évêque, le *summus episcopus* du royaume; les autres ministres n'ont pas la moindre influence sur les affaires civiles. Ils sont aux gages de l'État, le gouvernement s'étant approprié, lors de la réformation, toutes les terres de l'Église.

Le gouvernement protége les arts et les lettres. Il y a deux universités, l'une à Copenhague, et l'autre à Kiel ; deux colléges académiques, à Féroé et Odensée, et trente-deux autres grandes écoles fondées dans les villes principales. A Copenhague, il y a une Société royale des sciences, une Société historique pour l'étude de l'histoire du Nord, une Société d'histoire et de littérature islandaise, une Académie de peinture et d'architecture, un collége de médecine et de chirurgie. Le Danemark a produit plusieurs savants célèbres. Parmi eux on distingue Tycho-Brahé, qui contribua tant à une révolution totale dans l'astronomie ; Logomontan, disciple digne d'un si grand maître ; Roemer, autre astronome célèbre ; Gaspard Bartholin et ses fils, anatomistes du premier rang ; Worm (Olaüs), anatomiste et littérateur profond ; Borrichius, chimiste ; Winslow, dont l'éloge est dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, et plusieurs autres.

LA NORWÉGE.

La Norwége fait partie intégrante de la Scandinavie. Bornée au nord par l'océan Arctique, à l'ouest par la mer du Nord, au sud par le Skager-Rack, elle est séparée à l'est de la Laponie russe par l'Alten et la Tana, affluents de l'océan Arctique, et par les Alpes scandinaves de la Suède avec laquelle, depuis 1814, elle forme un seul royaume. Sa superficie est de 329,000 kilomètres carrés, sa population de 1,150,000 habitants. Trois grandes régions la divisent, et dix-sept préfectures la partagent administrativement ; ses villes les plus intéressantes sont Christiania, Bergen et Drontheim.

La préfecture d'Aggershuus, qui occupe le midi de la Norwége, en est le meilleur pays ; c'est là que se trouvent les plus riches mines de fer du royaume. Christiania, la capitale, fut élevée, en 1624, par Christian IV, sur l'emplacement d'Opslo qu'il venait de brûler. C'est une ville bâtie régulièrement, composée de rues larges et droites, et de maisons en général assez belles. Le vieux

Digitized by Google

château d'Aggershuus, qui se dresse sur le sommet d'une hauteur voisine, la commande et la défend. Christiania est située sur le bord du *fiord* ou golfe qui en porte le nom. Ce golfe pénètre, par différents bras, bien avant dans les terres, et procure de grands avantages à cette ville, dont il favorise le commerce et la pêche. Les navires qui se rendent dans le port sont la plupart destinés à charger des planches pour l'Angleterre et la Hollande.

« J'ai séjourné quelque temps à Christiania, dit un voyageur ; j'y ai été engagé par la grande hospitalité des habitants, et par la facilité que j'ai trouvée de m'instruire dans la conversation des diverses personnes distinguées par leur rang, leurs emplois et leurs lumières... On me conseilla de ne pas m'éloigner sans aller voir les mines d'argent de Kongsberg, qui n'en sont qu'à deux petites journées... Le chemin qui y mène est fort agréable dans la belle saison. On suit le fond d'une vallée qui offre alternativement de belles prairies et de hautes forêts de sapins. Ces forêts, ces prairies du plus beau vert, les maisons éparses sur le penchant des montagnes, les ruisseaux, les torrents qui tombent, tout rappelle les vallées des Alpes de Suisse.

« Kongsberg est au milieu d'un pays aride, sauvage, et borné par des montagnes absolument stériles. Les mines d'argent qu'on y a découvertes ont porté à y bâtir une ville dont la population se monte à 4,000 âmes. Il y a un hôtel des monnaies, un collége pour l'instruction des mineurs, et une commission qui a l'inspection sur tout ce qui a rapport aux mines.

« J'avais apporté dans ce voyage un sentiment très-pénible, et qui m'en avait d'abord détourné. Je m'étais persuadé que je ne trouverais ici qu'un peuple de malheureux. Je ne pouvais croire que des hommes qui travaillent dans des antres, privés de la lumière du jour, à un labeur toujours uniforme et toujours atigant, pussent le faire sans contrainte et sans un sentiment de peine ou de dégoût. Quelques jours passés à Kongsberg m'ont absolument désabusé. Tout ce peuple de mineurs a de la santé, de l'aisance et de la satisfaction; ils sont bien nourris, bien vêtus; leur travail est modéré. Ceux qui n'ont pas une mauvaise conduite vivent à leur aise au sein de leur famille, car ils se marient presque tous ; et leurs enfants étant occupés de très-bonne heure, ils ne leur sont pas à charge.

« Après avoir vu la Monnaie, je partis de bon matin à cheval, et parvins, non sans peine, au sommet d'une montagne. J'y allai voir l'intendant des mines: c'était un vieillard respectable qui me donna, en très-bon latin, tous les éclaircissements que je lui demandai... Après nous être tous vêtus en mineurs, ou plutôt en ramoneurs, il m'a conduit à l'entrée de la plus riche mine qui s'exploitait dans ce moment; et là, après une nouvelle et courte exhortation en latin, pour m'engager à considérer mûrement que je serais obligé de descendre à peu près perpendiculairement et par des échelles à une profondeur de 233 mètres au moins, voyant que je persistais dans ma résolution, il m'a donné quelques conseils ; et ayant fait allumer des lampes, nous avons commencé à descendre lentement et silencieusement. Cet exercice est fatigant pour ceux qui n'y sont pas habitués ; mais éclairés et escortés comme nous l'étions, avec la facilité de faire une pause au bas de chaque échelle, il n'y aguère de danger. Les échelles sont très-solides, et appuyées d'espace en espace sur le bord d'un nouveau puits : tous ces puits sont creusés dans le rocher; et, sans les eaux qui y

Digitized by Google

filtrent, et qui mouillent les échelons, qu'il faut pourtant saisir avec la main, il n'y aurait pas plus d'incommodité que de danger dans cette manière de cheminer.

« Quand nous fûmes arrivés au point où nous devions nous arrêter, je me trouvai dans un labyrinthe immense où s'ouvraient de tous côtés des allées ou longues voûtes remplies d'ouvriers qui taillaient le roc dans lequel l'argent, plus ou moins pur, se trouve semé par veines. Dans un petit nombre d'endroits, ce roc est si dur, qu'on ne peut l'entamer qu'après l'avoir échauffé par un feu violent. Mais les ouvriers chargés de cette tâche incommode sont bientôt relevés par d'autres; et l'habitude leur fait supporter un degré de chaleur dont je fus extrêmement étonné. Les autres sont relevés tous les jours et couchent dans leurs maisons. Ils s'éclairent au moyen d'éclats de bois de sapin allumés ; et quand on voit de loin cette multitude d'hommes travaillant dans de longs et vastes souterrains, à la lueur de ces flambeaux brillants, il faut convenir qu'on jouit d'un spectacle dont rien de ce qui se passe à la surface de la terre ne saurait donner une juste idée. Il y a plus de vingt mines pareilles autour de Kongsberg ; quelques-unes se communiquent sous terre, et il y en a dont la profondeur est bien plus grande que celle où je descendis. »

On conçoit qu'un pays d'environ 1,400 kilomètres de longueur du sud au nord, hérissé de montagnes qu'arrosent une multitude de lacs, de cours d'eau, que d'immenses forêts de sapins assombrissent, où quelques clairières, quelques vallées étroites donnent des terres labourables et des prairies, dont les côtes extrêmement découpées laissent entrer profondément la mer dans l'intérieur, on conçoit, dis-je, que le climat et la température d'une telle contrée doivent être fort variables. Les productions ne le sont pas moins prises ensemble; ces productions forment un commerce assez considérable : c'est de l'argent, du cuivre, du fer travaillé en barres, des canons, des fourneaux, des pots de fer, du plomb, des mâts, des poutres, des planches et d'autres bois de construction ; du marbre, du talc, des meules, de l'aimant, une grande quantité de poissons secs et salés, surtout de morues, de harengs, de saumons, etc.; des cuirs, des peaux, des pelleteries, de l'édredon et autres plumes, du beurre, du suif, de l'huile de baleine, du goudron, du sel, de l'alun, du verre, du soufre, du vitriol, de la potasse, etc. Les Norwégiens transportent une partie de ces marchandises sur leurs navires. Les étrangers, et surtout les Anglais et les Hollandais, viennent en charger une autre partie dans leurs ports. Les Norwégiens sont d'excellents marins. Ils construisent et frètent leurs navires à meilleur marché que les autres nations ; et c'est encore là, surtout en temps de guerre, une source de richesses pour eux. Depuis plus d'un demi-siècle, ils ont des manufactures; autrefois ils étaient obligés de tout tirer de l'étranger.

La Norwége abonde en mines de toute espèce; celles de cuivre sont les plus communes : on en exploite une de ce métal à Roraas, dans le bailliage de Trondihem, qui passe pour la plus riche de l'Europe. Dans un pays aussi rempli de montagnes, les sites extraordinaires, les cavernes, les cataractes doivent être en grand nombre. Deux ecclésiastiques visitèrent, en 1750, la caverne de Dolsteen, et s'y avancèrent jusqu'à un endroit où ils entendirent le bruit des vagues de la mer au-dessus de leurs têtes ; le passage était aussi spacieux et aussi élevé qu'une église ordinaire; les côtés étaient perpendiculaires, et le comble formait

Digitized by Google

une voûte. Ils descendirent un escalier fait par la nature ; mais, arrivés à un autre, ils n'osèrent pas se hasarder plus loin, et revinrent sur leurs pas. La chaîne de montagnes qui traverse la Norwége présente des hauteurs considérables : le point culminant, le Skagstlos-Tind, dans les Dofrines, atteint 2,559 mètres. La traverse d'Ardanges est d'environ 80 kilomètres, et celle des autres montagnes à peu près de 60. En 1719, 7,000 Suédois, partis pour attaquer Drontheim, périrent dans les neiges des montagnes qui sont en face de cette ville. Les rivières et les cataractes qui entrecoupent ces effrayants précipices ne se passent souvent que sur des ponts de bois très-fragiles. La plupart des rivières ne sont que des torrents qui se précipitent des hauteurs et qui, embarrassés par des rochers, forment quelquefois des cascades étonnantes. On remarque entre autres celle de Glammer, qui, à quelque distance de son embouchure, se précipite de si haut, qu'on en entend le bruit à 48 kilomètres de là. La singularité la plus remarquable des lacs de ce pays est qu'on y voit des îles flottantes, formées par la cohésion des racines, des arbres et des plantes. Quoique détachées de la terre, elles produisent des herbages et des arbres. En 1702, le terrain de Borge, situé près de Friderickstadt et appartenant à une famille noble, fut subitement englouti, avec ses tours et ses dépendances, dans un abîme de cent toises de profondeur. Son site fut immédiatement rempli d'eau, et forma un lac d'environ 340 mètres de long sur moitié de large. Ce funeste accident, qui fit périr quatorze personnes et deux cents animaux domestiques, fut occasionné par les eaux d'une rivière qui avaient miné les fondations.

Les animaux les plus communs de ces contrées sont des ours, des loups, des lynx, des gloutons, des rennes, des élans, etc. Les ours fournissent des jambons très-estimés; le lynx et le glouton donnent de belles fourrures; mais, sous ce rapport, l'hermine est une des richesses du pays. Les côtes sont peuplées de faucons et d'aigles d'une grande force, dont les habitants, hardis à grimper sur les rochers, enlèvent les œufs et les petits. Les premiers fournissent une nourriture recherchée, les seconds un duvet qui se vend très-bien. Les mers qui baignent ces rivages abondent en poissons de toute nature à la tête desquels il faut placer les baleines et les harengs. Des essaims innombrables de cette espèce sortent de dessous les glaces du pôle arctique, et à la latitude de l'Islande ils forment trois grandes divisions, dont une fournit les îles et les côtes occidentales de l'Écosse; une autre dirige sa course vers la partie orientale de la Grande-Bretagne jusqu'à la Manche; la troisième entre dans la mer Baltique par le détroit du Sund. C'est en grande partie de ces poissons que se nourrit la classe du peuple la moins aisée. Les morues, les cabillauds et plusieurs autres espèces de poissons suivent la piste des harengs, dont ils dévorent le frai, et on les prend en grande quantité dans les endroits où l'eau a 50 ou 60 toises de profondeur. Leurs laites, et l'huile qu'on extrait de leurs foies, forment une branche d'exportation très-productive. On fait aussi sécher des morues sur les rochers, et c'est ce qu'on appelle du *stockfisch*.

Les Norwégiens sont généralement robustes, vigoureux et braves. Ils se sont peu mêlés avec leurs voisins, et ont conservé les traits qu'on donnait aux anciens habitants du Nord en général : ils ont presque tous les cheveux blonds, les yeux bleus et vifs, et le teint fort blanc. Le nombre des nobles d'origine est petit : la tyrannie de quelques rois de Danemark les a réduits presque à rien ;

Digitized by Google

encore la plupart sont-ils fort pauvres, et obligés de s'adonner à la culture de la terre. L'orgueil ne les a pas tout à fait abandonnés dans leur indigence; ils conservent à côté des instruments du labourage qui les font vivre les armoiries et les généalogies, qui les consolent. Ils ne s'allient qu'entre eux ; mais, d'ailleurs, ils ne cherchent à se distinguer en rien des autres paysans. Ces paysans sont beaucoup plus heureux que ceux du Danemark, et ils doivent cet avantage à la liberté qu'ils ont conservée. Ils possèdent leurs domaines en toute propriété, jouissent du droit de chasse, et ne relèvent d'aucune autre juridiction que de celle du roi. L'aîné des enfants est celui qui hérite des terres; les autres ont une part en argent ou en effets mobiliers. Quand un Norwégien vend son patrimoine, il a le droit de le racheter pendant vingt ans. Le sentiment de ses prérogatives produit d'heureux effets chez le peuple de Norwége : il y a dans son caractère une sorte de générosité, dans son esprit un degré d'élévation, qui sont assez rares ailleurs dans la même classe. Il est officieux, prévenant, et surtout hospitalier.

L'industrie des paysans est vantée avec raison, quoique cette qualité soit commune à presque tous les montagnards. Ils ont beaucoup d'adresse, et font eux-mêmes la plupart des habillements, des meubles, des souliers, des bottes, des filets, des outils, des instruments pour l'agriculture et la pêche, dont ils ont besoin. Plusieurs vont plus loin encore; sans maître, sans étude, sans connaissance des règles, ils construisent des navires excellents, des instruments de musique, des ouvrages de sculpture en bois et en pierre, dont plusieurs méritent l'admiration, et sont conservés dans les cabinets des curieux.

Peu de nations produisent de meilleurs marins et de meilleurs soldats. Ils réunissent à l'honneur, à l'intrépidité, toute la force du corps nécessaire dans le métier des armes. On chercherait vainement ailleurs une race d'hommes plus sains et plus vigoureux que dans les provinces orientales et montueuses. On voit, sur presque tous les visages, cet air de vie, de sérénité, de gaieté même, qui est le signe certain de la santé et du bonheur; et si ces montagnards sont heureux, ils ont encore l'avantage de l'être longtemps : en général, leur vie est longue. Pontoppidan, évêque de Bergen, qui a écrit sur l'histoire naturelle de son pays, en rapporte des exemples étonnants. Il cite entre autres quatre hommes et quatre femmes mariés, qu'on présenta en 1733, au roi Christian IV, lorsqu'il passa à Friderics-Hald. Leur âge total passait de beaucoup les huit cents ans, puisque aucun de ces époux n'en avait pas moins de cent. Ils étaient tous du voisinage de cette ville, et se portaient si bien, qu'ils dansèrent leur danse ordinaire en présence du roi. La fécondité des femmes norwégiennes n'est pas moins remarquable ; les familles composées de dix, douze, quinze enfants, ne sont point ici des merveilles, et la population deviendrait bientôt excessive, sans la perte continuelle que le métier de matelot et celui de pêcheur lui font nécessairement essuyer.

La force accompagne la santé, et l'habitude de braver toutes les intempéries ne fait que rendre l'une et l'autre plus durables. Il est très-commun de voir des paysans norwégiens marcher pieds nus sur la glace, aller dans les bois, au cœur de l'hiver, la poitrine nue et couverte de neige, et chargés de fardeaux qu'ailleurs on ne ferait traîner qu'à des chevaux. « Lorsque l'excès de la fatigue les met en sueur, dit Pontoppidan, ils se jettent sur la neige toutes les demi-heures

Digitized by Google

pour s'y reposer et en faire des boules pour s'essuyer le visage ou s'en remplir la bouche, afin de se désaltérer. Pendant ce temps-là, ils chantent des chansons propres à les égayer; et après neuf heures de travaux incroyables, ils s'en vont en courant chez eux avec un air de gaieté et de satisfaction qui étonne. » Ce bon évêque attribue le grand nombre de centenaires qu'on trouve chez eux à cette humeur joviale qui leur est naturelle.

Les habitants des côtes, quoiqu'en général moins sains et moins vigoureux que ceux des montagnes, sont encore un des peuples les plus robustes du monde. Ils supportent les fatigues de leur profession avec le même courage et la même gaieté que les montagnards. On les voit, au milieu de janvier, se réunir par centaines, hommes et femmes, passer les jours entiers et les nuits, quand la lune leur prête sa lumière, sur la mer, dans des bateaux ouverts, qu'ils quittent rarement pour aller se coucher dans de mauvaises huttes, avec leurs habits mouillés, et recommencer le lendemain le même travail avec le même empressement.

Le Norwégien n'a, pour entretenir ses forces, qu'une nourriture grossière. Le pain de froment ne lui est presque pas connu; ce grain est très-rare en Norwége comme dans tous les pays exposés au même degré de froid. C'est avec de l'avoine que se fait presque tout le pain des habitants des campagnes: ce grain est ici plus blanc et plus nourri que dans nos contrées. La manière d'en faire du pain est assez extraordinaire: on lui donne la forme de gâteaux ronds et minces comme une pièce de monnaie. Il se cuit sur une plaque de fer sous laquelle on tient du feu; et deux femmes, dont l'une l'étend et l'autre le lève, en peuvent faire dans un jour la provision d'une famille pour une année. Ce pain est fort peu agréable au palais qui n'y est pas accoutumé. Il se garde autant qu'on veut, et sans altération, dans un lieu sec; on en a conservé pendant près de vingt ans. Mais la récolte de l'avoine, ainsi que celle des autres grains, est exposée dans le Nord à de grands et fréquents accidents. Aussi dans les années et les cantons stériles, le paysan norwégien a-t-il quelquefois recours, à l'exemple de ses pères, à l'écorce de sapin qu'il fait sécher dans un four. Le pain fait de cet étrange ingrédient est d'un goût amer résineux, et nourrit peu. La nourriture la plus ordinaire du paysan est, avec le pain, le gruau d'avoine et d'orge, seul ou mêlé avec du poisson sec et salé, ou cuit avec du lait aigre. La viande fraîche n'est pas abondante en Norwége; on en sale autant que l'on peut pour les provisions d'hiver. La boisson est communément du lait mêlé avec de l'eau, ou du petit-lait aigre également trempé. On connaît aussi la bière, et la plus forte est réservée pour les fêtes et autres grandes occasions. Si l'on peut ajouter à ces aliments de l'eau-de-vie et du tabac, le paysan norwégien est le plus heureux des hommes. Les habitants des villes ont une existence plus confortable; en général, ils font meilleure chère que les personnes de pareille condition dans les autres pays. Du reste, le paysan et le bourgeois ont tous deux un très-grand appétit, et consomment beaucoup plus que les habitants du Midi.

Les logements, quoique construits en bois, sont propres et chauds. Ces maisons, épaisses et solides, sont ordinairement couvertes en planches sur lesquelles on étend des écorces de bouleau, et par-dessus un lit de gazon; ce gazon produit, dans la saison, une herbe abondante qui attire souvent les chèvres sur ces toits. Quand ces demeures sont revêtues de planches peintes à l'huile,

Digitized by Google

comme c'est la coutume dans les villes, et que les vides en sont bien remplis de mousse et de poix ou de goudron, elles joignent, à un air de propreté qui plaît à l'œil, l'avantage d'être plus chaudes et moins humides que celles bâties en pierre. La crainte des incendies engage les habitants des campagnes à construire ces maisons assez loin les unes des autres ; elles sont au milieu des terres qui appartiennent à la famille, et l'on en voit souvent qui forment les points de vue les plus pittoresques. Ce sont des habitations assises sur quelques pointes de rochers élevés, et quelquefois très-escarpés, au haut desquels on ne monte que par un sentier très-étroit, où il a souvent fallu pratiquer des degrés de bois ou de pierre. Ces maisons attirent d'autant plus l'attention des voyageurs par leurs situations singulières, que ce ne sont pas de simples et chétives cabanes, mais ordinairement six, huit ou dix bâtiments différents (lors même qu'une seule famille y est logée), qui ont tous leur différente destination : les greniers, les étables, les bûchers, etc., sont des bâtiments distincts ; il y en a un quelquefois uniquement pour la cuisine ; le plus souvent aussi le maître de la maison a une forge et un moulin à eau pour son usage particulier. Dans l'intérieur du pays, où le bois est plus abondant, on rencontre souvent des maisons si grandes et si bien construites, qu'un voyageur qui n'a pas été en Suisse se persuade difficilement qu'elles puissent appartenir à de simples paysans. Elles ont un étage avec de bonnes chambres proprement boisées, de bonnes fenêtres, et, ce qui est une autre conformité avec celles des paysans suisses, une galerie de bois sur l'un des côtés. Pontoppidan dit que dans son diocèse de Bergen, des paysans, même très-aisés, s'éclairent par un trou carré pratiqué au haut du toit, ce qui équivaut souvent à ne voir goutte. Il faut observer que les chambres n'ont point de plancher supérieur, que le toit seul en fait les fonctions, et que le trou se ferme à volonté, au moyen d'un panneau de bois sur lequel on tend de la baudruche ou la vessie de quelque animal. On baisse ou on lève le panneau, au moyen d'une longue perche, qui est encore, à d'autres égards, un meuble de grande importance ; car tout homme qui entre dans la maison pour y remplir quelque commission, surtout pour y faire des propositions de mariage, doit tenir cette perche dans ses mains pendant tout le temps qu'il expose le sujet de sa visite. Ce même trou sert, comme dans beaucoup d'autres pays, au passage de la fumée, et par là on évite la dépense d'une cheminée.

Nous avons parlé des dispositions naturelles des Norwégiens pour les arts, et des progrès qu'ils y font même sans le secours d'aucune théorie. Il est constant qu'ils n'en ont pas moins pour les sciences, et particulièrement ceux qui habitent l'intérieur du pays et les montagnes paraissent doués de la vivacité et de la pénétration qui peuvent faire réussir dans cette étude. Loin que le froid glace et engourdisse chez eux les facultés de l'esprit, on a remarqué que plus on va au nord, plus on leur trouve de feu et de vivacité ; en sorte que la province de Drontheim, la plus septentrionale du royaume, est celle qui produit les hommes les plus intelligents. L'ancienne histoire de Norwége prouve la vérité de cette observation, autant que les relations modernes. En effet, tous les succès des Islandais dans l'histoire et la poésie, succès si étonnants dans le siècle de ténèbres où ils firent briller ce rayon presque unique de goût et de connaissances, on doit en faire honneur aux Norwégiens, surtout à ceux de la province de Drontheim, les plus voisins de l'Islande, qui peuplèrent cette île peu de temps

Digitized by Google

avant cette époque, et qui ne firent pendant longtemps presque qu'une seule nation avec les Islandais. On ne peut douter que ceux qui s'établirent dans cette île les premiers n'y aient porté avec eux ce goût et ces talents pour la poésie et l'histoire. La liste des poëtes du Nord qui se rendirent célèbres dans ce siècle reculé et dans les suivants est très-étendue, et les Norwégiens y occupent une place distinguée.

L'ISLANDE.

L'Islande, grande île de l'océan Arctique, appartient autant à l'Amérique qu'à l'Europe ; nous la plaçons ici parce qu'elle dépend du Danemark. Elle a 480 kilomètres de long sur environ 300 de large, et ne fournit qu'une maigre nourriture aux 50 ou 60,000 habitants dispersés sur sa surface. Les grains de première nécessité, tels que le blé, l'orge et le seigle, y poussent assez rapidement ; mais les trois quarts ne mûrissent pas. Autrefois, rapportent les vieilles chroniques, l'île offrait plusieurs forêts ; aujourd'hui on n'y voit que des taillis de bois rabougris, dont le tronc a tout au plus deux ou trois pouces de diamètre. Les arbres qui croissent le plus facilement sont les bouleaux ; on en rencontre quelques-uns qui sont venus à une hauteur ordinaire. Les habitants qui ont le bonheur d'en posséder un ou deux dans leurs contrées les conservent soigneusement et les montrent aux étrangers comme des objets fort rares. L'Islande fut-elle connue des anciens ? est-ce bien leur *ultima Thule?* Ce qui paraît plus positif, c'est qu'elle fut, sinon découverte, au moins retrouvée en 861 par le pirate scandinave Nadodd qui la nomma Snœland (terre de neige). De 868 à 875, deux Jarles norwégiens, Ingolfr et Hiorleifr, s'y établirent et lui donnèrent le nom d'Island (terre de glaces). Le christianisme y pénétra vers 981. Le gouvernement fut aristocratique pendant environ trois cent quatre-vingt-sept ans ; mais en 1261 les Islandais se soumirent volontairement au roi de Norwége, et passèrent, en 1387, sous la domination du Danemark. Le christianisme réformé s'y introduisit en 1551 et y excita des troubles. Le Danemark a divisé cette contrée administrativement en trois préfectures ou *amtel*. La capitale était autrefois Skalholt, près du Hritaa ; aujourd'hui c'est Reikiavick, située sur la côte occidentale, qui possède 800 habitants, un lycée, une bibliothèque, trois sociétés savantes et deux journaux.

Les Islandais sont en général peu robustes et d'une taille moyenne, surtout ceux qui habitent les rivages. La pêche, à laquelle ils s'adonnent, n'est pas favorable à leur santé. Ceux de l'intérieur ont meilleure mine, et vivent, pour l'ordinaire, plus longtemps. Ils sont naturellement graves, taciturnes, même mélancoliques.

Dans les campagnes, les logements sont aussi mauvais qu'on peut les faire dans un pays où l'on n'emploie pas la pierre, et où l'on ne trouve point de bois.

Digitized by Google

On est obligé de se servir de celui que les naufrages envoient sur les côtes, et des plus grands os de baleine. Si l'on se servait de pierres, on courrait risque d'être écrasé dessous, lors des tremblements de terre, qui sont fréquents et considérables. Du reste, on rend ces demeures aussi commodes et aussi agréables que l'on peut. Ordinairement on ne fait point de cheminées, mais un trou carré dans le comble par où la fumée s'échappe. On se sert, pour le chauffage, de tourbe, de fiente desséchée et d'os de poissons.

Le paysan islandais fait ses trois repas par jour. Sa nourriture se compose de lait caillé, de poisson séché, de bouillie et de galette, qui se fait en Islande comme on la fait encore en Basse-Normandie et en Bretagne, avec de la farine délayée et cuite sur une tôle ou haitier.

Le dimanche on mange quelques mets d'extra, comme du gruau d'orge ou de sarrasin cuit dans du lait, de la soupe grasse, de la viande macérée dans du petit-lait. A Noël et à Pâques, les indigènes seraient désespérés s'ils n'avaient pas de la viande fumée : cette viande n'est point ordinairement salée ; l'Islandais préfère la mettre en presse, pour en tirer le suc ; il la laisse ensuite reposer deux jours, afin que le restant du suc se dessèche, et il la pend, après cette opération, à environ trois mètres au-dessus du foyer préparé ; ainsi elle se conserve très-bien. Les paysans, et même des personnes riches, font aussi putréfier plusieurs espèces de poissons pour les manger : ils prétendent que si les muscles et les filaments n'étaient pas attendris par cette putréfaction, ils seraient très-indigestes et pourraient faire du mal. Il ne faut pas parler de la nourriture en légumes ; ils sont presque inconnus dans l'île ; il fallut une ordonnance du roi, en 1750, pour contraindre les habitants à cultiver des choux. Cette culture cependant est loin d'être générale. La boisson ordinaire est le petit-lait, auquel on ajoute un peu d'eau, lorsqu'il a acquis le degré d'aigre et de force qu'il doit avoir. On appelle cette boisson *blanda*. On boit aussi du lait doux, et, dans les jours de fêtes, de la bière qui est assez bonne.

Les Islandais, comme les montagnards norwégiens, leurs ancêtres, apprennent d'eux-mêmes à fabriquer toutes sortes d'ustensiles de ménage, soit en cuivre, en fer, en bois, ou en toute autre matière. On rencontre même de ces ouvriers qui ont tout autant de talents que les nôtres, et il n'y a pas de paroisse où l'on ne trouve au moins un de ces *smidours ;* c'est le nom qu'on donne à un homme qui sait toutes sortes de métiers. Ce peuple est aussi très-industrieux à inventer des traquets, des piéges, des hameçons, pour prendre les renards, les chiens marins, les oiseaux et le saumon. Les hommes, en général, s'occupent de la pêche, principalement sur les côtes, et de la nourriture des vaches, des chevaux et des brebis. Les femmes les aident quelquefois ; mais le plus souvent elles ne vaquent qu'aux soins intérieurs du ménage. Ce sont elles qui filent la laine, qui tricotent les bas, les camisoles, et font le gros drap dont s'habillent leurs familles : ce drap s'appelle *vadmel*, il est ordinairement noir ; les paysans, qui tous portent le même costume, semblent porter un deuil perpétuel.

Le costume consiste en une veste à manches de tricot, par-dessus laquelle, lorsque l'on voyage, on met un petit manteau court, de couleur noire. On porte un chapeau ou un bonnet fourré, et des souliers de cuir non apprêté. En été, le principal plaisir des Islandais est la lutte qu'ils nomment *glüme*, dans laquelle les jeunes gens de tel ou tel hameau s'intéressent quelquefois tous ensemble.

Digitized by Google

Dans les longues soirées d'hiver, leurs principales distractions sont les jeux de dames et de cartes, les échecs, jeu auquel ils excellent, des espèces d'ombres chinoises, qu'ils appellent *glander ;* et en tout temps, le chant et la lecture. Dans les entr'actes du glander, ceux qui sont invités à cette sorte de spectacle forment un concert dansant qu'ils appellent *psikévaka*. Un homme prend une femme par les mains, et chante avec elle des vers sur différents airs. Ces vers ont communément quelque rapport à l'un des chanteurs, ou bien à tous deux. Tout en chantant, ils penchent le corps tantôt en avant, tantôt en arrière, se tenant, par intervalles, en équilibre sur une jambe, mais sans changer de place.

Comme la race celtique avait ses bardes et la Grèce ses rapsodes qui rimaient et chantaient publiquement les faits historiques et les traditions du pays, le paysan islandais a encore aujourd'hui les Scaldes qui vont chantant dans les campagnes les *runes* nationaux. Les paysans, en général, sont si passionnés pour tout ce qui est histoire et tradition, qu'ils font recopier et conservent manuscrit tout ce qu'ils peuvent recueillir dans les livres ou chansons populaires. La lecture est leur distraction la plus attachante : anciennement, dit Olafsen, on se réunissait en assemblée pour lire la *Gamla-Saga*, recueil d'histoires norwégiennes et islandaises. A défaut d'écrit, le plus instruit des assistants prenait la parole et racontait tout ce qu'il avait appris de ses aïeux. Les Scaldes mettaient en vers ces traditions ; pour en conserver la mémoire, on en faisait sculpter ou peindre les tableaux sur les portes, sur les bois de lit, sur les lambris ; aussi, dès le treizième siècle, l'Islande avait-elle des recueils importants de *Sagas* ou mémoires historiques. La langue des Islandais est la même que celle que l'on parlait anciennement en Suède, en Danemark et en Norvége ; elle s'est conservée si pure chez ces insulaires, qu'ils lisent et entendent avec facilité leurs plus anciennes traditions historiques. Cette langue a des poëtes dignes d'estime et très-anciens. On distingue parmi eux Egill-Skallagrimson, Kormak, Ormundson, Glum-Geirson et Thorlief-Jarlaa. Avant l'an 1000, l'art d'écrire était encore peu cultivé, quoique les caractères runiques fussent connus dans ce pays avant cette période ; et c'est probablement de la Norwége qu'on les apporta. Immédiatement après l'établissement du christianisme, on adopta les caractères latins, parce que l'alphabet runique, composé seulement de seize lettres, parut insuffisant. Isleif, premier évêque islandais, fonda une école à Skalholt, et peu de temps après on en fonda quatre autres, dans lesquelles on enseignait à la jeunesse la langue latine, la théologie, et quelques parties de la philosophie spéculative. Presque tous leurs ouvrages furent composés dans les onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, et quelques-uns ont été imprimés. Sir Joseph Banks fit présent de 162 manuscrits islandais au Musée britannique.

Malgré tant de lumières et d'habitudes méditatives, la sombre mythologie du Nord a laissé des traces parmi les paysans islandais ; les grandes luttes des Scandinaves avec les nains et les géants finnois vivent encore dans les croyances populaires, et il serait difficile qu'il en fût autrement dans une contrée si sombre et si sauvage. L'aspect seul de la nature aurait suffi dans cette île pour frapper fortement l'esprit de l'homme : la rigueur du climat, les glaces énormes, les montagnes couvertes de neiges ou déchirées par les volcans, le bruit effrayant des feux souterrains, les sources jaillissantes et brûlantes, les météores fréquents, le terrain hérissé de rochers et de basaltes, tout se réunit pour don-

Digitized by Google

ner à ces contrées un caractère imposant, et même propre à inspirer l'effroi.

Tout prouve que l'île, presque en général, repose sur un vaste foyer de feux qui semblent l'avoir entièrement bouleversée, et qui peut-être un jour porteront encore le désordre jusque dans ses fondements. En 1783, dans le mois d'août, ces feux terribles opérèrent une sorte de prodige qui jeta l'épouvante dans tous les cœurs. Au sud de Grinbourg, à environ 12 kilomètres du Roc des oiseaux, on vit la mer bouillonner avec force, on entendit la terre mugir dans ses entrailles, on la sentit s'ébranler; bientôt les eaux parurent lancer des flammes; de leur sein s'éleva une terre nouvelle, ou plutôt un amas de laves et de matières volcaniques, qui, entr'ouvert dans sa partie la plus élevée, servit de cheminée à un foyer souterrain qui cherchait à s'échapper. Cette île s'agrandit peu à peu depuis cette époque, et continua de lancer des flammes.

Outre les volcans qui sont en différents endroits de l'île, il y a plusieurs fentes et plusieurs soupiraux, par où l'on entend le bruit continuel des feux qui brûlent dans l'intérieur de la terre.

Le mont Hécla est fameux dans le monde par son volcan, situé dans la partie méridionale de l'île, à environ 5 kilomètres de la mer. Son sommet forme trois pointes : celle du milieu est la plus haute ; il faut quatre heures de marche pénible pour y parvenir. On a estimé son élévation perpendiculaire à 1,685 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce n'est cependant pas une des plus hautes montagnes de l'Islande. Il sort souvent de son sommet des flammes et des torrents de matières brûlantes. Ce fut en 1693 que ses irruptions firent les plus grands ravages. Elles étaient si violentes que les cendres furent lancées dans toutes les parties de l'île jusqu'à la distance de 240 kilomètres. Elles commencèrent le 5 avril, et continuèrent presque sans interruption jusqu'au 7 septembre suivant ; mais le cratère ne vomit point de laves. D'autres montagnes, surtout celles d'Ocraife et de Kotlegan, en ont jeté d'assez violentes pour répandre la terreur dans ce pays. Il est digne de remarque qu'on a quelquefois trouvé, après les irruptions du mont Hécla, du sel en si grande quantité, qu'on en ramassait la charge de plusieurs chevaux.

Les tremblements de terre sont les suites naturelles de ces feux souterrains, ainsi que les sources d'eaux chaudes. Ces dernières sont extrêmement nombreuses dans l'Islande ; on en trouve de tous côtés. Les tremblements de terre en tarissent de temps en temps quelques-unes, et en font sourdre de nouvelles. Celles de ces sources qui sortent paisiblement, sont appelées *bains;* on nomme *chaudières* ou *geyser* (c'est-à-dire furieux) celles qui sortent à gros bouillons et en s'élançant. Ces sources n'ont pas toutes le même degré de chaleur: le docteur Van Troïl en a vu qui faisaient monter à 188 degrés le thermomètre de Fahrenheit: Olafsen et Povelsen trouvèrent les eaux de Geyser, Reykum et Langarvatn, à 212 et 213 degrés. Les Islandais se baignent dans les ruisseaux qui en découlent, et qui s'attiédissent peu à peu ou se tempèrent par la jonction des ruisseaux d'eau froide. Ces bains leur sont très-favorables et les guérissent de plusieurs maladies. On a remarqué que les vaches qui boivent de l'eau de ces sources donnent une quantité de lait plus grande ; de même les poissons qui vivent dans les ruisseaux devenus tièdes par le mélange de ces eaux, sont beaucoup plus beaux et d'un meilleur goût que ceux de la même espèce que l'on trouve ailleurs. Les habitants des environs de ces sources bouil-

Digitized by Google

lantes les font servir assez ordinairement à cuire leurs aliments, herbages, poissons, coquillages ou viande. Il suffit de suspendre, au-dessus de l'ouverture de la source, le pot ou la marmite, pour que ce qui y est contenu soit cuit en peu de temps. La viande et le poisson deviennent plus tendres, et acquièrent un goût plus agréable que devant un feu ordinaire.

Olafsen décrit de la manière suivante le geyser qui est à 9 kilomètres de Skalholt et où l'eau jaillit d'un rocher par intervalles à certaines heures du jour.

« Au moment de notre arrivée au geyser, dit-il, l'eau était haute dans son bassin, et débordait de tous côtés ; bientôt après, un bruit souterrain et es détonations lentes se firent entendre : ce fut le signal de l'élancement des eaux, qui commencèrent dès l'instant à jaillir ; mais cette fois elles ne s'élevèrent qu'à environ 20 mètres. Le jet cessa soudain, et recommença à plusieurs reprises par intervalles de quelques minutes : la violence des élancements diminua par gradation jusqu'à ce que le bassin fût entièrement vide. Le geyser resta tranquille toute la nuit ; les eaux montaient lentement, et le bassin ne fut plein qu'à quatre heures du matin. Nous restâmes dans le voisinage pour ne pas manquer d'observer les élancements ; et pour connaître la force des jets nous avions jeté dans le bassin quelques dalles et pierres de concrétions de thermes, que nous trouvâmes partout.

« Enfin les élancements s'annoncèrent par un bruit sourd sous nos pieds, semblable à des coups de canon qu'on entendait de loin ; cinq coups pareils se succédèrent, mais le second fut plus fort que le premier, et ainsi de suite, comme si le canon s'approchait ; nous sentîmes en même temps le terrain s'ébranler, comme s'il allait se soulever et crever : au sixième coup, le premier élancement partit, et l'eau jaillit très-haut ; et par la suite chaque coup était le signal d'un nouvel élancement, dont chacun faisait jaillir l'eau plus haut que le précédent. Les dalles et les pierres que nous avions jetées dans le bassin furent lancées en mille morceaux, plus haut même que les colonnes d'eau qui se terminaient toujours en pointe.

« Les élancements du geyser étaient cette fois des plus considérables et des plus violents. Nous jugeâmes à vue d'œil que les plus hauts jets n'égalaient pas tout à fait la hauteur de la montagne de Langafell, qui est vis-à-vis du geyser, et qui peut avoir environ 70 toises d'élévation, de sorte que nous estimons la hauteur des plus forts élancements à 60 toises. Les habitants circonvoisins qui voient journellement le geyser prétendent cependant l'avoir souvent vu élever son eau aussi haut que la cime de cette montagne, et lorsque cela arrive, ils attendent un temps pluvieux et venteux. Les élancements duraient en tout 10 minutes, et il y avait un intervalle de trois secondes environ entre chaque coup ou détonation souterraine qui annonçait les élancements ; par conséquent, il y en eut environ deux cents en total cette fois. »

Les feux souterrains ont, par leur action, produit plusieurs cavernes. Celle du Souther, dans le quartier occidental, est la plus considérable ; elle peut avoir environ 840 toises de profondeur.

Les sommets des montagnes élevées sont ordinairement couverts de neiges ; quelques-uns sont d'immenses glaciers qui présentent au voyageur de nouvelles horreurs à contempler. Les extrémités se touchent dans cette île, et l'homme n'y vit qu'au milieu de périls de tous genres.

Digitized by Google

LA LAPONIE.

La Laponie, qui forme l'extrémité septentrionale de l'Europe, se divise en Laponie suédoise dans le Finmarck, dont la population est évaluée à environ 68,000 habitants, et en Laponie russe, qui n'en contient guère que 5,000; comme les mœurs et le climat sont les mêmes dans l'une et dans l'autre, nous laisserons l'une et l'autre sous le même titre.

Au nord de cette triste contrée, le soleil, pendant six mois de l'année, disparaît à peine de l'horizon ; pendant six autres mois, au contraire, il ne s'y montre pas, et le pays resterait plongé dans l'obscurité, si la Providence n'avait pas allumé près du pôle le flambeau des aurores boréales, qui remplacent le jour.

Le printemps et l'automne sont inconnus sous ce rigoureux climat. Les chaleurs succèdent tout à coup aux froids. L'herbe croît aussitôt, les fleurs naissent, passent, et le fruit mûrit ; la nature craintive hâte la naissance de ses trésors, et abandonne ensuite la terre aux neiges et aux glaces. Le sol de la Laponie, gelé pendant dix mois de l'année, ne saurait être bien productif ; quelques céréales dures, quelques arbres chétifs et sans fruits, quelques arbustes à baies, des lichens et des mousses, composent surtout au nord toute la végétation.

La vie serait presque impossible dans ces contrées boréales sans le renne, qui tient seul lieu au Lapon de tous nos animaux domestiques. Le renne ressemble assez au cerf, si ce n'est qu'il baisse un peu la tête, et a son bois projeté en avant. Comme il est destiné à marcher sur les neiges, son pied est conformé de manière à ce qu'il ne s'y enfonce pas ; le sabot, en s'appliquant sur la terre, s'élargit extraordinairement, et fait l'effet d'un patin ou d'une raquette. Le même sabot, quand l'animal lève la jambe pour avancer, réunit les deux parties, ce qui produit un craquement, ou plutôt un choc bruyant dont les voyageurs ont été surpris. Des poils couvrent entièrement le dessous de ce sabot, sans doute pour atténuer le froid des glaces et des neiges. La sobriété du renne est d'accord avec la stérilité de son pays : en été il se nourrit de feuilles, et en hiver de mousse. Quand la neige cache cette mousse, ces animaux montrent une sagacité singulière pour la trouver, et se mettent alors à creuser la neige avec leurs pieds.

Pour voyager, les Lapons attellent les rennes à un *pulkas*, espèce de traîneau coupé en forme de petit bateau ; le voyageur se place dans cette voiture, après s'être bien prémuni contre le froid ; il prend les guides d'une main, et tient de l'autre une sorte de massue pour empêcher le traîneau de heurter contre les

Digitized by Google

glaces. Le renne, dont le harnais est fort simple, et qu'on dirige avec la plus grande facilité, part et continue sa route avec une prodigieuse célérité. Cet animal est extrêmement doux ; et son instinct est si sûr, qu'on n'a presque jamais rien à craindre avec lui. La nuit, il cherche sa nourriture ; et après avoir transporté son maître l'espace quelquefois de 150 kilomètres, il lui donne encore son lait.

Outre cette utilité, considérable sans doute, surtout dans un pays où les chevaux coûteraient fort cher, et resteraient oisifs une partie de l'année, le renne fournit encore à plusieurs des premiers besoins de la vie. Avec son lait, on fait de bons fromages ; et sa chair, soit fraîche, soit séchée, est d'un goût excellent ; sa peau sert à faire des vêtements et des couvertures de lit. Rien de lui ne reste sans usage : ses intestins et ses tendons sont encore employés à faire des cordages et du fil. Sans cet animal, enfin, la Laponie et plusieurs régions du Nord ne seraient peut-être pas plus peuplées que les déserts de l'Arabie, si le chameau n'existait pas.

Il en est ainsi des rennes sauvages qui vont par troupes, et auxquels on fait la chasse pour en avoir la chair et la peau. Tous les Lapons ont de ces animaux apprivoisés, et les plus riches en ont des troupeaux qui montent jusqu'à mille têtes.

Le nombre des ours est assez grand en Laponie, et il y en a de très-féroces. On y voit des élans, des cerfs, des daims, et, en très-grand nombre, des loups dont le poil tire sur le blanc ; des castors, des loutres, des renards, des zibelines, des martres, des écureuils, des gloutons, animaux amphibies, semblables aux loutres, mais plus grands ; des hermines, des lièvres, gris en été et blancs en hiver. Les rivières, les lacs, les côtes de la mer Glaciale, sont remplis d'une quantité prodigieuse de poissons. Telles sont les ressources de la Laponie, et c'est aussi sur ces productions qu'est fondé son commerce. Il n'y a pas encore longtemps, il se faisait par échange ; mais maintenant les signes monétaires sont connus des Lapons.

Il ne faut pas chercher une ville dans ce pays; il y a à peine un bourg ou deux, encore sont-ils habités par des étrangers. Le Lapon tient à l'habitation qu'il se fabrique, mais nullement au lieu où il l'assoit, et il n'a pas fallu moins qu'une loi positive de la part du roi de Suède, dans la partie qui lui appartient, pour arrêter ces changements continuels de demeures, qui ne permettaient jamais de baser la répartition des impôts, et qui devaient faire encore longtemps des Lapons un peuple sauvage.

Un mètre 50 centimètres, voilà la hauteur ordinaire des Lapons. Quoi qu'il en soit, ils sont bien proportionnés, mais maigres et laids. Leur teint tire un peu sur le noir, ce qui vient peut-être de ce qu'ils sont sans cesse au milieu de la fumée qui obscurcit leurs cabanes. Leurs yeux se ressentent du mal que leur font la fumée et l'éclat de la neige qui les frappe trop vivement ; ils les ont rouges, chassieux, enfoncés, et il est assez rare qu'ils ne soient point aveugles dans leur vieillesse. Leur tête est grosse, leur nez court, camus, le menton allongé, la bouche grande et toujours ouverte. Leurs cheveux sont noirs, courts et hérissés ; ils n'ont presque point de barbe. Leurs jambes et leurs pieds sont déliés, mais leurs bras sont forts et nerveux. Ils sont extrêmement légers à la course, cependant ils marchent un peu courbés ; c'est l'effet de l'habitude, car

Digitized by Google

ils restent une partie de leur vie dans leurs basses demeures, assis sur leurs jambes croisées. Ils ont toute l'adresse qu'il faut pour faire leurs meubles, les sculpter même, et bâtir leurs huttes. A la vérité, ces habitations ne demandent pas, pour leur construction, le génie d'un architecte ; ce sont des cabanes placées sur quatre pieux, terminées en pyramide, et couvertes de grosses étoffes de laine sur lesquelles on met des branchages, des feuillages et des gazons. Le foyer, qui est toujours allumé, se trouve placé au milieu de la cabane, il est environné de pierres. On étend des peaux de rennes sur des tas de feuilles, et ce sont des lits où le sommeil se goûte aussi bien qu'ailleurs. Hors de la cabane, on place sur des pieux de grandes armoires où l'on conserve les provisions.

Les Lapons qui habitent les montagnes vivent du lait et du fromage de rennes, de la chair de ces animaux et de celle de quelques autres pris à la chasse. Ceux qui sont auprès des lacs, des rivières et de la mer, pêchent beaucoup de poisson, qu'ils font sécher pour le garder. Ils aiment surtout la chair d'ours. Ce n'est que depuis peu de temps qu'ils connaissent l'usage du pain. Autrefois ils mangeaient de la viande fraîche toute crue ; aujourd'hui ils la font cuire un peu. Quant à la viande desséchée par le grand froid, ils la mangent ainsi.

Un Lapon qui veut se marier est obligé de faire des présents au père et à la mère de la fille qu'il recherche. Après le mariage, le gendre est tenu de servir pendant un an son beau-père, et de rester dans sa cabane. Ce temps expiré, le père donne à sa fille les rennes qui lui appartiennent, et tout ce qui lui est nécessaire dans sa nouvelle demeure. Les filles qui ont le plus de rennes sont les plus recherchées, car chez les Lapons on connaît l'intérêt comme partout ailleurs. A la naissance d'un enfant, ses parents lui assurent un certain nombre de rennes, suivant leurs facultés, et tout ce qui en provient est sa propriété. Dès que l'enfant est né, on le plonge dans l'eau froide ou dans la neige jusqu'à la tête : on le fait ensuite baigner dans de l'eau tiède, et on l'enveloppe dans des fourrures. Lorsqu'il est grand, son père lui apprend à chasser et à pêcher, c'est la seule éducation qu'on croit nécessaire chez ce peuple.

Dans leurs vêtements, les Lapons n'usent point de linge. Les hommes portent des pantalons faits de peau brute, pointus et relevés du devant ; dans l'hiver, ils mettent dedans un peu de foin. Leur veste est ouverte sur la poitrine ; ils portent par-dessus un habit serré avec des manches étroites, dont les basques descendent jusqu'aux genoux, et qui tient autour de leur corps par une ceinture de cuir ornée d'une plaque de fer-blanc ou de cuivre jaune, à laquelle ils attachent leur couteau, leur pipe, le briquet et les autres ustensiles à fumer. Leurs habits sont de fourrure, de cuir ou de drap : le justaucorps est toujours bordé de fourrure ou de bandes de drap de couleurs différentes. Leurs bonnets sont également fourrés et s'élèvent en pointe; les quatre coutures en sont ornées de lisières. Les femmes portent le même vêtement, et aussi à la ceinture la pipe, le briquet et le couteau. En outre, elles ont des mouchoirs et de petits tabliers faits de drap peint; des anneaux aux doigts, des boucles d'oreilles auxquelles elles suspendent quelquefois des chaînes d'argent qui font deux ou trois fois le tour de leur cou. Leur coiffure ordinaire est un bonnet plissé en façon de turban; elles ont soin de l'orner de broderies de fil de laiton, ou au moins de lisières de diverses couleurs. La coquetterie fait aussi le tourment et la joie d'une femme laponne.

Digitized by Google

LA SUÈDE.

La Suède, séparée de la Norwége par les Alpes scandinaves, s'étend au sud entre le Cattegat, le Sund et la Baltique; elle s'appuie, au nord, contre la Norwége et la Russie. Elle est divisée en trois grandes régions, Suède propre, Gothie et Nordland, qui se subdivisent elles-mêmes en vingt-quatre *lan* ou préfectures. 436,000 kilomètres carrés y renferment environ 3 millions d'habitants. La Suède a, sur la Norwége et le Danemark, l'avantage de cours d'eau plus considérables; mais ses lacs nombreux, ses montagnes, ses rochers de granit, y réduisent beaucoup l'étendue des terres cultivables. Le climat y est à peu près invariable; le printemps et l'automne y sont à peine sensibles; au sortir d'un hiver long et rigoureux la température s'élève rapidement. La terre se hâte d'enfanter et de donner ses richesses. La Suède produit assez de grains pour sa consommation; mais sa principale richesse vient des mines d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, et aussi de ses bois de construction.

Stockholm est sa capitale, et sa population est de 80,000 habitants. Située dans l'Upland, province de la Suède propre, cette ville occupe deux presqu'îles et plusieurs îles, qui ne sont que des rochers épars dans le lac Melarn, dans le courant par lequel ce lac se décharge, et dans une baie de la mer Baltique. Elle est longue et de forme irrégulière. Sa situation extraordinaire et tout à fait pittoresque frappe singulièrement les étrangers. On découvre partout des points de vue variés et charmants, formés par une multitude de rochers de granit qui s'élèvent du sein de l'eau, les uns nus et escarpés, les autres couverts de maisons, d'autres ornés de forêts. Le port communique avec la mer Baltique; l'eau en est claire comme du cristal, et si profonde que les plus gros vaisseaux peuvent aborder jusqu'au port, qui est spacieux et bordé de grandes maisons et de vastes magasins. A l'extrémité du port plusieurs rues s'élèvent l'une sur l'autre en amphithéâtre, et le sommet de la colline est couronné par le Palais royal, qui est un bâtiment magnifique. Du côté de la mer, à deux ou trois milles de la ville, le port se rétrécit et n'est plus qu'un détroit qui, se courbant entre des rochers, échappe à la vue, bornée au loin par des collines et des forêts. « Il est, dit Coxe, bien au-dessus du pouvoir des paroles, ou même du pinceau, de peindre ce beau et singulier spectacle. » L'île du milieu, qui est Stockholm proprement dite, et celle de Ritterholm, sont les plus belles parties de la ville. Ce mot de *holm*, si commun dans les langues suédoise, danoise et norwégienne, signifie un écueil, une petite île. Stockholm se trouve assise sur sept petites îles. Le mot *stock*, qui signifie pieu ou bâton, indique qu'il a fallu bâtir une partie de cette ville sur pilotis. Presque toutes les maisons sont de pierres ou de briques; les faubourgs seuls en offrent une grande partie construites en bois et peintes en rouge. Sa position est si charmante qu'on l'a appelée la Naples du Nord.

Stockholm a une académie royale des sciences, qui doit son établissement à six hommes d'un savoir distingué, au nombre desquels était le célèbre Linné.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAYSAN RUSSE FEMMES TARTARE ET FINLANDAISE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La langue suédoise appartient au rayon scandinave et gothique de la famille germanique. Il y a trois universités en Suède : celle d'Upsal, celle de Lunden en Scanie, et celle d'Abo en Finlande. Il y a de plus douze colléges, nommés gymnases, dont la moitié a été fondée par la reine Christine pour l'instruction de la jeunesse. Dans toutes les villes d'une certaine grandeur, il y a aussi une école établie par le gouvernement, où l'on élève les enfants jusqu'à l'âge de onze ans ; alors ils passent dans les gymnases, et de ceux-ci, à l'âge de seize ans, dans les universités.

C'est à Stockholm que le roi fait sa résidence ordinaire. Autrefois le gouvernement de Suède était celui d'un État libre : la noblesse, le clergé, les citadins et les paysans nommaient les députés de leurs corps respectifs pour composer leurs états ou diètes. Dans les trois premiers corps on choisissait en outre quatorze personnes qui formaient le sénat. Ce sénat gouvernait avec le roi, ou plutôt celui-ci n'en était que le président. Ce gouvernement, en quelque sorte républicain, avait été établi après la mort du roi Charles XII ; mais en 1772 Gustave III se rendit roi absolu. Ce prince fut assassiné, en 1792, par Ankarstroem, à la suite d'une conspiration formée par plusieurs nobles mécontents.

La classe des paysans suédoise st, généralement, assez heureuse et aussi libre qu'elle peut désirer de l'être. En général, ils sont industrieux. « Lorsque j'entrais chez eux, dit Coxe, je trouvais ordinairement toute la famille occupée à carder du lin, à filer de la grosse toile au métier, ou quelquefois du drap. Ils savent faire servir les plus grossiers matériaux à quelque chose d'utile : ils font des cordes avec des soies de cochon, des crins de cheval, de l'écorce d'arbre, des brides avec des peaux d'anguilles. Ils se nourrissent principalement de viande salée, de poissons, d'œufs, de lait, de pain dur. Ils tuent les bœufs à la Saint-Michel, et les salent pour l'usage de l'hiver et du printemps suivant. Ils font deux fois l'année du pain, auquel ils donnent la forme de grands gâteaux ronds qu'ils enfilent à des bâtons ; ils les tiennent ainsi suspendus au plancher de leurs maisons. Ce pain est si dur, qu'il faut quelquefois le couper avec une hache, mais il n'est pas désagréable. La bière est leur boisson ordinaire, et ils aiment beaucoup l'eau-de-vie. Pour l'ordinaire ils sont bien habillés d'un gros drap qu'ils font eux-mêmes. Leurs maisons, quoique de bois et à un seul étage, sont bonnes et commodes ; la chambre où couche la famille renferme un rang de lits élevés les uns sur les autres ; au-dessus du ciel des lits où couchent les femmes, il y en a d'autres à l'usage des hommes, où l'on monte avec des échelles. »

La religion de la Suède est la religion luthérienne, qui y fut propagée sous le règne de Gustave-Wasa, vers l'an 1523.

LA RUSSIE

Si, pour parler de l'empire russe, nous ne consultions que les écrivains nationaux, on nous accuserait peut-être de courtisanerie. Citons des autorités,

Digitized by Google

sinon moins suspectes, au moins plus détachée de ce que l'on appelle patriotisme. Ce sont des Français que nous appellerons en témoignage. Ce sont les comtes de Ségur père et fils, et M. Chopin, ancien bibliothécaire du prince Kourakin.

Ce grand et puissant empire se compose de la moitié de l'Europe et du tiers de l'Asie ; il est la neuvième partie de la terre ferme.

Mais il ne faut pas croire que ce vaste empire, qui renferme tant de richesses dans son sein, soit arrivé tout d'un coup à ce développement colossal que nous connaissons. Cela est le fruit du temps et du travail. Les cinq capitales qu'il s'est successivement données, prouvent une sorte de tâtonnement. On remarque dans l'histoire de Russie cinq grandes périodes : la première de 862 à 1054, présente dans un espace de 192 ans, la fondation de l'empire dans Novgorod par Rurick le Grand, chef des Varègues de la mer Baltique. Oleg, plus grand encore que Rurick, donne à cet empire naissant une nouvelle capitale. C'est Kiew ou Kiow. Wladimir le Grand, qui occupait le trône en 998, est la plus grande gloire gothique de l'empire russe, et son frère Jaroslaf le législateur, est le cinquième grand homme de cette dynastie. De 1054 à 1236, période de cent quatre-vingts années, toute de discordes et de déchirements intérieurs, l'empire se divise et se subdivise comme une propriété particulière, entre les descendants de Rurik. Deux hommes remarquables honorent cette époque. C'est Wladimir Monomaque, qui rendit un moment d'ensemble à l'empire par l'ascendant de sa valeur et de ses vertus. C'est André, qui éleva sa politique au-dessus de ce temps de malheurs, et fit de Wladimir la nouvelle capitale de l'empire. La troisième période s'ouvre en 1237 par l'asservissement de la Russie, résultat de ses dissensions intestines. Cette période, qui se prolonge deux cent vingt-trois ans, offre parmi ses princes un véritable grand homme dans toutes les acceptions de ce mot. C'est saint Alexandre Newski, le vainqueur des chevaliers Porte-Glaives, des Suédois et même des Lithuaniens. Cet homme est le martyr du dévouement le plus patriotique : il va trois fois jusqu'au fond de l'Asie conjurer la colère tartare prête à écraser les restes de ses sujets imprudents et indociles.

Iwan Ier, dit *Kalita*, fait de Moscou la capitale de l'empire ; on voit dans la personne de ce grand prince se former, se développer son système de concentration du pouvoir qui annonce ce qu'il doit être un jour, ce que nous le voyons aujourd'hui. Enfin en 1462 commence l'autorité incontestée d'Iwan III qui finit par vaincre les Tartares, et par tenir d'une main ferme les rênes de son vaste empire. Nous passons sous silence Iwan IV, qui ne fut grand que dans le crime. Mais, au moment où l'empire semble prêt à se dissoudre, les Romanoff montent au trône en 1613, et lui donnent un éclat qu'on ne lui connaissait point. Les règnes de Pierre le Grand, de Catherine le Grand aussi, d'Alexandre et de Nicolas font voir une unité de vues, un plan suivi avec une louable persévérance, une énergie plus ou moins heureuse. C'est toujours le même système d'agrandissement : ce sont les fils du barbare Rurik, créateur de cet empire, qui nous semble appelé à commander un jour au monde.

Jetons maintenant un coup d'œil sur cet immense colosse.

Quand, après avoir franchi la chaîne des Dofrines, on arrive sur les rives de la Tana, fameuse par ses saumons, on entre dans la Laponie russe. Ce que nous avons dit des Lapons relevant de la Norwége s'applique aux Lapons de l'empire russe : mêmes habitudes de vie, même commerce, le renne pour toute richesse,

Digitized by Google

la hutte, à de rares exceptions près, pour toute habitation. Sur l'autre bord de la mer Blanche, jusque par delà le golfe de Kara, dans l'océan Glacial, habitent les Samoyèdes, à qui la conformité d'une nature plus rude encore que celle de la Laponie a imposé des mœurs analogues. Mais le Samoyède est plus élevé de taille ; jambes courtes, visage plat, yeux petits et allongés, nez enfoncé dans la face, cheveux noirs et luisants, tel est leur portrait. Chez eux la polygamie est permise ; la fille s'achète de ses parents comme parmi les tribus arabes ; une belle fille coûte parfois jusqu'à cent cinquante rennes. C'est en face des marais et des forêts de pins peuplés par les Samoyèdes que s'élève l'île de la Nouvelle-Zemble, dont les rennes, les ours blancs, les renards, les morses, et de temps à autre quelques pêcheurs russes sont les seuls habitants.

Avant que les Scandinaves fussent venus s'établir autour de la Baltique, il paraît qu'une race gigantesque et une race de nains vivaient l'une près de l'autre, et la seconde soumise à la première, parmi ces contrées boréales. Si nous lisons les anciennes sagas de la Norwége, nous y voyons à chaque instant figurer de ces hommes féroces, à taille démesurée, contre lesquels combattaient les compagnons d'Odin ; on les représente vivant dans une caverne comme Polyphème et entretenant le feu sous leur immense chaudière ; ils se nommaient *Lottes* ou *Lettes*, Rises ou Trolls ; ils périrent tous par une grande peste que les dieux de l'Asgard leur envoyèrent. Or, sur les bords de la Petchora, on observe un grand nombre de cavernes, arrangées pour recevoir une fermeture, dans lesquelles on a trouvé de vieux chaudrons, d'autres ustensiles, et même de grands ossements humains, voilà les Lettes retrouvés. Leurs descendants, race dégénérée, habitent aujourd'hui les contrées entre la Duna et le Niémen, tandis que la race *finnoise* ou *tschoude* (du mot russe *tschoud*, étranger) occupe maintenant le nord-est de la Russie jusqu'aux bords de l'océan Glacial.

L'édredon, les pelleteries, l'huile de poisson, les bois de sapin, sont à peu près les seuls produits de ces terres glacées ; comme objet de commerce, il leur fallait un entrepôt, et ce besoin créa Arkhangel, qui, bâtie en 1584 non loin de l'embouchure de la Dvina et de l'Onéga, renferme aujourd'hui 15 églises, 1,500 maisons et à peu près 11,000 habitants. Arkhangel est située par environ 64° 50′ de latitude N. ; elle est presque entièrement bâtie en bois, et exposée à de fréquents incendies.

En gagnant à l'est et vers l'Oural, le voyageur traverse les steppes non moins désertes que le rivage de la mer Blanche, et habitées par des peuplades finnoises dont la langue indique la parenté avec les Lapons, d'une part, et avec les Hongrois de l'autre ; nous ne chercherons pas à entasser ici tout ce catalogue de noms finnois, tatars, cosaques, caucasiens qui désignent les tribus plus ou moins nomades répandues depuis l'Oural jusqu'au Dniester, sur les bords du Volga, du Don, du Dniéper, dans les plaines marécageuses qui séparent ces fleuves, sur les rives de la mer Caspienne, de la mer Noire et de celle d'Azof, ou dans les contrées plus douces et plus fertiles du Caucase : la Circassie, l'Abasie, le Daghestan, la Permie, l'Esthonie, la Livonie, la Finlande, portent encore des noms finnois ; nous retrouvons la même race sur les bords du Volga et dans les monts Ourals. Les anciens connaissaient la meilleure partie de ces vastes contrées sous le nom de Scythie. Qu'étaient-ce donc que les Scythes ? Autant que l'on peut en juger par l'ensemble des renseignements que la science moderne

Digitized by Google

est parvenue à réunir, les Scythes sortaient de la Perse et de la Médie. Fidèles à l'ancienne constitution politique de ces temps reculés, ils étendirent leur empire sur les tribus finnoises et autres qui avaient fondé de vastes et riches établissements, depuis la mer Caspienne jusqu'à la Baltique et à la mer Blanche, les dominant sans les détruire, usant de leur industrie et de leur travail comme le boyard moderne use de ceux de son serf russe. Ce fait explique comment on retrouve sur les mêmes points et aux mêmes époques des nations différentes de nom et de langue, qui ne se sont fondues qu'avec le temps. Parmi ces peuples encore à demi barbares, il en est qui offrent des traits de mœurs dignes d'observation. Ainsi, dans le gouvernement d'Orembourg, les Baschkirs, descendants d'un mélange de Hongrois et de Tatars, quoique musulmans en apparence, offrent encore, comme les mages, un culte au soleil. Lorsqu'ils se marient, le mollah qui les unit donne une flèche au mari en lui disant : « Sois brave et protége ta femme. » Il en est parmi eux qui possèdent jusqu'à deux mille chevaux.

Chez les Tchouvaches, quinze branches de rosier suspendues dans leur kil's ou cabane forment un dieu, nommé Serik, que l'on vénère profondément. Dans cette tribu les filles se vendent et deviennent esclaves de leurs maris ; les veuves et les orphelins sont nourris aux frais de tous.

Les Tchérémisses sacrifient un cheval alezan à l'esprit du printemps, et un cheval blanc sur la tombe de leurs chefs. Leurs oratoires sont des aires battues au milieu des forêts de pins, ils ne connaissent aucune sorte d'écriture, et prétendent qu'une grande vache a dévoré le livre de leurs ancêtres. Les Votiaks ont rarement plus de deux femmes qu'ils achètent.

Les Cosaques, qui sont encore de nombreuses et guerrières tribus répandues entre le Volga et le Dniéper, formaient naguère des espèces de corporations, dont le but unique était la guerre. Quand ils manquaient de femmes, ils enlevaient celles de leurs voisins, mais sans leur donner entrée dans leur *setcha* ou camp ; leur chef ou ataman (hetman) était élu chaque année ; des peines sévères entretenaient chez eux la police et la discipline, et toute la rudesse de leurs mœurs était dépensée contre leurs ennemis.

Parmi les nombreuses peuplades qui habitent les montagnes et les vallées du Caucase, et qu'on désigne souvent sous la dénomination assez vague de Circassiens, nous citons les Lesghis, peuple farouche, cruel et adonné au brigandage. Le Lesghi, qui, dans ses foyers, ne connaît pas le mot d'obéissance, se conforme rigoureusement pendant la guerre à tous les ordres du *beladi* ou chef, choisi par la troupe à laquelle il appartient. Quand un Lesghi veut servir sous les ordres d'un tel chef, il vient le trouver et lui présente un morceau de bois pourri ou un tison : — « Que je devienne ainsi, lui dit-il, si je manque à la fidélité que je te jure, ou si je t'abandonne ! » — Ce peuple l'emporte sur tous ses voisins en bravoure, et on a vu souvent une dizaine d'hommes, placés derrière un petit retranchement, tenir tête à une centaine d'ennemis. Il n'existe pas de religion proprement dite chez les peuplades des hautes montagnes du Caucase ; elles ne sont réellement ni chrétiennes, ni mahométanes ; leur croyance n'est accompagnée d'aucun culte extérieur et généralement adopté ; elles n'ont pas non plus de véritables prêtres. Cependant la plupart de ces tribus avaient été anciennement converties à la religion chrétienne par le zèle des empereurs

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rouargue Frères del. et sc.

MOSCOU.

Imp.ie Lemercier et cie rue de Montmorency, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

grecs et des rois de Géorgie. Chez les Tcherkesses, qui n'habitent pas les hautes montagnes, le christianisme s'est maintenu plus longtemps que chez leurs voisins ; aussi voit-on encore dans leur pays un grand nombre de croix, qu'ils respectent sans savoir ce qu'elles représentent. Les forêts qui entourent ces croix sont réputées sacrées ; personne n'oserait y couper des arbres, ni même toucher aux objets qu'on vient y déposer. Les Tcherkesses et les Abases se rassemblent devant ces croix à certains jours de l'année, marqués par des fêtes solennelles. Ceux qui fonctionnent comme prêtres s'avancent, revêtus d'un manteau de feutre, vers la croix et adressent, au milieu du plus profond silence, des prières à la divinité protectrice du pays, pour lui demander la conservation des champs, l'abondance des moissons et la grâce de préserver le peuple de la peste. De petits cierges sont attachés à la croix ; on en prend un avec lequel on brûle un peu de poil d'un bœuf destiné à être immolé. La cérémonie se termine par un festin, auquel tous les habitants du canton, même ceux qui professent la religion musulmane, peuvent prendre part, et enfin par des danses et des jeux.

Les montagnards païens observent encore le grand jeûne de l'Église grecque, qui précède la fête de Pâques et qui dure huit semaines, pendant lesquelles ils s'abstiennent de viande, de beurre et de lait, ils ne mangent alors que du pain et des végétaux. Après le grand carême, ils se rassemblent près des chapelles, les vieillards font la prière et l'on mange de la viande en commun, après avoir pratiqué la cérémonie suivante : avant de brûler les os de l'animal qu'on vient d'immoler, le plus âgé de la commune se met à genoux, tenant à la main un bâton, au bout duquel est suspendu un morceau de graisse ; il en distribue aux assistants et jette le reste au feu. Toute la cérémonie a quelque chose d'analogue avec celle de l'agneau pascal des Juifs.

Le jour de Saint-Michel, les Tcherkesses tuent des bœufs ; à Noël, ils tuent des chèvres, et le jour de l'an, des porcs : ils vouent un culte particulier à saint Georges, à saint Michel et à saint Nicolas ; ils prétendent que ce dernier se montre souvent sous la forme d'un aigle.

La plupart des tribus montagnardes ont des devins, qui habitent des rochers sacrés, et qu'on appelle saints hommes ; ils sont chargés d'accomplir les cérémonies dans les sacrifices ordinaires, et moyennant un cadeau, ils révèlent l'avenir à ceux qui les consultent. On voit aussi des vieillards et des femmes âgés, le soir de la Saint-Silvestre, tomber dans un état d'extase ou de clairvoyance, pendant lequel ils restent sans mouvement couchés par terre. En s'éveillant, ils racontent leurs visions aux assistants, et leur prédisent l'avenir. Toutes ces peuplades n'ont pas de lois proprement dites, et la propriété n'est en sûreté qu'autant qu'elle est défendue par la force ; cependant deux principes généralement adoptés parmi eux, contribuent puissamment à brider les terribles passions des farouches habitants du Caucase : c'est le droit de l'hospitalité et la vengeance du sang répandu.

Voilà quelques traits particuliers de ces myriades de tribus diverses qui habitent l'est et le sud de la Russie européenne. Les villes les plus remarquables sont Astracan, célèbre par ses pelleteries, Kazan et Bakhtchéseraï, antiques capitales des Tartars dont les ruines attestent le luxe et la richesse ; et dans la Crimée, Odessa, aujourd'hui l'une des cités les plus belles, les plus commer-

Digitized by Google

çantes et les plus populeuses de l'empire russe, dont les rapides développements sont dus à un Français émigré, l'habile duc de Richelieu.

A l'autre extrémité de ce même empire, sur les bords de la Baltique, la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Livonie, la Courlande et la Lithuanie, habitées par des peuples finnois mêlés avec des Polonais et des Allemands, offriraient des traditions, des chants populaires, des usages intéressants pour l'observateur, s'il nous était possible de tout recueillir, de tout consigner. C'est au fond du golfe de Finlande, où la Néwa déverse les eaux du grand lac Ladoga, que le génie de Pierre le Grand a su placer sa capitale.

Saint-Pétersbourg a environ 8 kilomètres d'étendue sur tous les sens, et renferme tous les genres d'édifices, soit pour l'embellissement et la magnificence, soit pour l'avantage des arts, de la navigation, de la guerre, du commerce, et l'accroissement des revenus publics, tels qu'on en peut trouver dans les villes les plus célèbres de l'Europe.

« En me promenant autour de cette capitale, dit Coxe, j'étais rempli d'étonnement, lorsque je réfléchissais qu'encore au commencement de ce siècle (1703), le terrain sur lequel Pétersbourg est bâti n'était qu'un vaste marais, habité seulement par quelques pêcheurs. Le premier bâtiment qu'on y a élevé est d'une date assez récente pour que plusieurs personnes encore vivantes en aient conservé le souvenir (Coxe écrivait vers 1780). Les progrès successifs de cette ville sont aisés à suivre depuis la fondation de son premier édifice. Aussitôt que Pierre le Grand eut conquis l'Ingrie sur les Suédois et reculé les limites de son empire jusqu'aux bords de la mer Baltique, il résolut de faire bâtir une forteresse dans une petite île qui est à l'embouchure de la Néwa, afin d'assurer ses conquêtes et d'ouvrir une nouvelle route au commerce... On construisit en outre quelques baraques de bois dans cette forteresse, et Pierre voulut qu'il y eût dans une île voisine une petite hutte pour son propre usage. Cette île, qu'il nomma l'île de Saint-Pierre, a donné son nom ensuite à la capitale : cette hutte est basse et étroite, et on la conserve encore en mémoire du souverain qui a voulu y loger. Bientôt après il fit bâtir, dans le voisinage, une autre maison de bois, plus grande et plus commode, où logea Menzikoff, et où il donnait audience aux ministres étrangers. A une petite distance de là était une auberge très-fréquentée par les courtisans et par des personnes de tout rang. Pierre lui-même y allait souvent le dimanche après le service divin ; il y buvait avec les personnes de sa suite et avec tous ceux qui y étaient attirés par les feux d'artifice et les autres divertissements qu'il ordonnait... En 1710, on construisit une nouvelle forteresse. Le comte Golovkin bâtit la première maison de briques, et l'année suivante l'empereur posa lui-même les fondements d'une maison bâtie des mêmes matériaux.

« Tels ont été les faibles commencements de la capitale de l'empire russe. En moins de neuf années, à dater de la construction de ces premières huttes de bois, le siége de l'empire a été transféré de Moscou à Saint-Pétersbourg. On peut juger de l'autorité de Pierre, de son zèle pour agrandir et embellir sa capitale, et pour la rendre la rivale des autres villes de l'Europe, par les détails suivants. En 1714, il ordonna que toutes les maisons dans l'île de Saint-Pétersbourg et dans les quartiers de l'amirauté, particulièrement celles des bords de la Néwa, fussent bâties à la manière allemande, en briques et en bois ; que

Digitized by Google

toutes les personnes de l'ordre de la noblesse et les principaux marchands eussent une maison à Pétersbourg ; que tout grand navire qui entrerait dans le port eût à y apporter trente pierres, les petits dix, et chaque chariot de paysan trois, qu'on emploierait à la construction des ponts et autres édifices publics ; que les faîtes des maisons ne fussent plus couverts de planches et d'écorces, trop exposées aux incendies, mais de tuiles ou de gazon. En 1716, l'empereur donna son approbation à un plan régulier pour la nouvelle ville, et il le fit publier... Les successeurs de Pierre ont continué à l'embellir ; Catherine II surtout y a donné plus de soins qu'aucun de ses successeurs... Les rues sont en général très-larges, principalement celles où il y a des canaux. Il y en a trois entre autres qui partent de l'Amirauté, et s'étendent jusqu'à l'extrémité des faubourgs qui ont au moins deux milles de longueur : la plupart sont pavées : on laisse cependant subsister dans quelques-unes des planchers à l'ancienne mode russe. Dans quelques quartiers, et surtout dans celui de Vassili-Ostrof, on voit des maisons de bois qui ne sont guère que des chaumières à côté des bâtiments publics ; mais cette bigarrure y est bien moins commune qu'à Moscou, la seule ville où on puisse se former une idée de ce qu'était autrefois une ville russe. Les maisons de briques sont revêtues d'une espèce de stuc.

« Les hôtels des seigneurs et de la noblesse sont la plupart de vastes masses de bâtiments, quoiqu'en général moins grands et moins magnifiques que plusieurs de ceux que l'on voit à Moscou. Ils sont richement meublés, et avec autant d'élégance qu'à Paris ou à Londres. La plupart sont sur la rive méridionale de la Néwa ou dans le quartier de l'Amirauté, ou dans les faubourgs de Livonie et de Moscou, qui sont les plus beaux quartiers de la ville.

« Les bords de la Néwa offrent le spectacle le plus grand et le plus vaste. Ce fleuve est en plusieurs endroits plus large que la Tamise à Londres ; il est profond, rapide, et l'eau en est claire comme du cristal. Ses bords sont ornés partout de belles maisons. Du côté du nord, la cidatelle, l'hôtel de l'Académie des sciences et celui de l'Académie des arts sont les édifices les plus frappants. De l'autre est le Palais-Impérial, l'Amirauté, plusieurs hôtels appartenant à des seigneurs et les maisons des Anglais rangées sur une même ligne. En face de ces bâtiments, du côté du sud, est un quai de trois milles de longueur, et qui n'est interrompu que par les bâtiments de l'Amirauté. Dans toute cette étendue, on a élevé un quai aux frais de l'impératrice. Le mur s'élève à hauteur d'appui, et il est revêtu de quartiers de granit, en sorte que c'est un monument aussi beau que durable de la magnificence de Catherine.

« Un des plus nobles monuments, selon l'expression de M. Wraxall, que la reconnaissance et l'admiration aient élevés à Pierre le Grand, c'est sa statue équestre en bronze. Elle est de grandeur colossale : c'est l'ouvrage de M. Falconet, célèbre sculpteur français. Le monarque y est représenté montant sur un rocher escarpé et sur le point d'en atteindre le sommet. Il est couronné de lauriers, vêtu à la manière asiatique, assis sur une peau d'ours ; il tend une main comme pour bénir son peuple, et tient la bride de l'autre. Le dessin est d'un grand maître, et l'attitude pleine d'audace et de feu. Le cheval est dressé sur les jambes de derrière ; sa queue, qui est longue et flottante, touche légèrement un serpent de bronze qui a été heureusement imaginé pour aider a

Digitized by Google

tenir la statue en équilibre. Le contraste qu'on remarque entre l'air calme et tranquille de Pierre et l'ardeur avec laquelle son cheval s'efforce d'atteindre le sommet du rocher est véritablement frappant. On ne lit pour inscription que ces mots en russe et en latin : A PIERRE PREMIER, CATHERINE SECONDE, 1782. Le rocher sur lequel s'élève la statue est énorme ; avant qu'on l'eût dégrossi pour le rendre convenable à l'objet auquel on le destinait, il pesait 3,000,000. Le sculpteur le trouva au milieu d'un marais, où il était à moitié enterré : l'amener au milieu de Pétersbourg paraissait impossible ; on trouva cependant les moyens de le faire avancer 6 kilomètres par terre et 14 par eau. Cette entreprise vraiment romaine fut achevée en moins de six mois, après la découverte du rocher.

« On évalue le nombre des habitants de Pétersbourg à plus de 476,000. Cette ville a peu de manufactures et de fabriques importantes : les principales sont celles de soie pour des mouchoirs, des bas, des gants, etc. ; celles de gaze, d'indiennes et de perses, de cartes à jouer, de tapisseries et de papier. On trouve encore, tant dans la ville que dans les environs, des moulins à papier, des blanchisseries de cire, des manufactures de toile cirée, un grand nombre de tanneries considérables, des raffineries de sucre, des fabriques d'or et d'argent, de glaces, et des fonderies de caractères d'imprimerie. La porcelaine, la faïence et la tapisserie de haute lisse s'y font pour le compte de l'empereur. Le commerce y est considérable, mais presque entièrement entre les mains des étrangers, surtout des Anglais, qui y portent et vendent leurs produits, et rapportent en retour des marchandises russes.

« La noblesse se distingue, à Pétersbourg et à Moscou, par son hospitalité. Dès que nous avions été présentés à quelque personne distinguée, dit Coxe, nous étions regardés comme les amis de la maison. Plusieurs seigneurs tiennent table ouverte, et quand on y a été invité une fois, on est censé l'être toujours. La table des seigneurs russes est servie avec goût et profusion. Quoiqu'ils aient adopté les raffinements de la cuisine française, ils n'affectent pas de mépriser les plats de leur pays, et ne dédaignent pas non plus les plats de résistance qui caractérisent la cuisine anglaise. Les viandes communes, comme celles qui sont les plus recherchées, viennent également de pays très-éloignés. J'ai souvent vu servir au même repas le sterlet du Volga, le veau d'Arkhangel, le mouton d'Astracan, le bœuf d'Ukraine, et le faisan de Hongrie ou de Bohême. Les vins les plus communs sont le bordeaux, le bourgogne et le champagne ; je n'ai jamais vu de meilleure bière d'Angleterre et en plus grande abondance qu'ici. C'est l'usage, même dans les plus grandes maisons, de servir avant le dîner quelques plats de caviars, de harengs secs ou marinés, de jambon ou de langue fumée, du beurre, du fromage avec différentes sortes de liqueurs ; et il y a peu de personnes de l'un et de l'autre sexe qui ne préludent ainsi au festin qui les attend. C'est ordinairement à trois heures que l'on dîne. »

Lorsqu'ils adressent la parole, les Russes ne joignent jamais à leurs noms aucun titre d'honneur, et de quelque rang qu'ils soient, ils s'appellent les uns les autres par leurs noms de baptême, et d'un nom provenant de la famille. Ce dernier se forme souvent par l'addition de la particule *vitch* au nom de baptême du père, et plus souvent par celle d'*of* ou *ef*. La première manière ne s'emploie que pour les personnes de condition ; l'autre est pour celles d'un

Digitized by Google

rang inférieur. Ainsi, Ivan Ivanovitch ou Ivan Ivanof veut dire *Ivan, fils d'Ivan;* Peter Alexiovitch ou Peter Alexeof, *Pierre, fils d'Alexis ;* pour les femmes, on emploie la particule *evna* ou *ovna*, comme Sophie Alexéevna, *Sophie, fille d'Alexis.*

Les étrangers qui ont connu par eux-mêmes toute la politesse et le goût qui règnent aujourd'hui dans les manières, dans les sociétés et les amusements de la noblesse russe, doivent être bien surpris lorsqu'ils relisent les règlements que Pierre Ier crut nécessaire de publier à cette occasion, il y a près d'un siècle et demi. Tout ce qui était relatif à la manière de tenir une assemblée était prescrit par cette loi singulière. Elle commence par définir ce que c'est qu'une *assemblée*, qui était alors si peu connue en Russie, qu'il fallait employer plusieurs mots pour en donner une idée.

La richesse et la splendeur de la cour de Russie surpassent tout ce qu'on pourrait en dire. On y retrouve diverses choses qui tiennent de la magnificence asiatique, réunies aux recherches ingénieuses du luxe européen.

Le climat est extrêmement âpre dans la Russie. Un médecin anglais qui y a résidé pendant onze ans observe que le froid à Pétersbourg, d'après le thermomètre de Fahrenheit, pendant les mois de décembre, janvier et février, va communément de 8 à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro, c'est-à-dire de 40 ou 52 degrés au-dessous de la glace; quoique, communément, dans le cours de l'hiver, il descende de quelques degrés de plus pendant huit ou dix jours. Le même écrivain remarque qu'il est difficile, pour un habitant de notre climat tempéré, de se faire une idée d'un froid aussi grand; il observe que lorsqu'une personne sort dans cette saison rigoureuse, le froid lui fait verser des larmes qui gèlent aussitôt, et restent suspendues aux cils en forme de glaçons. Comme les paysans sont dans l'usage de porter leur barbe longue, on voit de longs glaçons pendre de leurs mentons. Néanmoins, dans cette circonstance, la barbe est d'un grand secours pour protéger les glandes de la gorge; et les soldats qui n'en portent point sont obligés d'y suppléer en enveloppant leur menton d'un mouchoir. Toutes les parties du visage qui restent à découvert sont très-sujettes à être gelées. On remarque souvent que ceux qui sont attaqués de la gelée l'ignorent jusqu'à ce que quelqu'un les en avertisse; alors on se frotte la figure avec de la neige. Cette friction et celle faite avec de la flanelle sont le remède ordinaire; mais si on a l'imprudence d'approcher du feu ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée, elle se mortifie et se détruit sur-le-champ.

« Durant trois jours, dit Coxe, du 9 au 11 janvier 1778, le froid fut aussi vif qu'on l'avait jamais éprouvé à Pétersbourg, le mercure étant descendu à soixante-trois degrés de congélation [1]. Ce froid cependant ne m'obligea pas à rester enfermé ; je sortis comme à l'ordinaire, sans autre précaution que de m'envelopper de ma pelisse, de mes bottes et de mon bonnet, et le soleil étant fort brillant, je ne trouvai pas ce temps très-désagréable. Le 12 au matin, en traversant la ville, je vis plusieurs personnes qui avaient senti les effets du froid d'une manière dangereuse : elles avaient de grandes escarres sur les joues, comme si on y avait passé un fer chaud.

[1] L'hiver durant lequel le professeur Braun réussit à geler du mercure fut si rigoureux, que le thermomètre de Fahrenheit marqua 65 degrés au-dessous de la congélation.

Digitized by Google

« Les gens du peuple cependant continuaient à travailler comme à l'ordinaire. Les cochers menaient leurs traîneaux dans les rues sans paraître affectés du froid ; leurs barbes étaient tout en glaçons, et les chevaux en étaient couverts. Le peuple ne paraissait pas avoir rien ajouté à son vêtement d'hiver ordinaire qui est, à la vérité, très-bien imaginé pour en soutenir la rigueur. Ils mettent tous leurs soins à bien garantir les extrémités ; ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains et leur tête. Leur habit de dessus est de peau de mouton, dont la laine est tournée en dedans, et ils le serrent autour de leur corps avec une ceinture, mais ils ont le cou nu, et la poitrine couverte seulement d'une mauvaise chemise. Il est vrai que ces parties sont garanties par leurs barbes, qui, par cette raison, sont fort utiles dans ce pays. Je fus très-surpris de voir que pendant un froid si extrême, des femmes lavaient du linge dans la Néwa ou dans les canaux. Elles ouvrent la glace à coups de hache, trempent leur linge dans ces trous avec leurs mains nues, et pendant qu'elles battent, la glace se forme de nouveau ; en sorte qu'elles sont continuellement obligées de la rompre. Il y en a qui lavent deux heures de suite sans cesser, dans les temps où le thermomètre marque soixante degrés au-dessous de la glace, ce qui prouve bien que nos corps peuvent se faire à tout.

« Il arrive quelquefois que les cochers et les domestiques, en attendant leurs maîtres, meurent gelés. Pour prévenir autant que l'on peut ces tristes accidents, on allume de grands feux, avec des arbres entiers, dans la cour du palais, et dans les principales places. Les flammes de ces arbres entassés s'élèvent au-dessus des toits des maisons, et répandent au loin une grande clarté. C'était pour moi un spectacle très-amusant, que de considérer ce groupe pittoresque de Russes, avec leurs habits asiatiques et leurs longues barbes, assemblés autour de ces feux.

« Rien de plus animé et de plus varié que la surface de la Néwa pendant l'hiver. Aussi ne se passait-il pas de jour que je ne me promenasse à pied ou en traîneau sur cette rivière. Les voitures, les traîneaux, un nombre infini de piétons la traversent, et forment ainsi une succession d'objets toujours en action. Divers groupes de gens du peuple, ou dispersés ou réunis, s'occupent ou s'amusent chacun à sa manière. Icice sont de longs espaces environnés de barrières, en faveur de ceux qui vont en patins ; plus loin c'est un autre enclos, dans lequel on exerce les chevaux comme dans un manége. Dans un autre endroit la foule est attirée par le spectacle d'une course de traîneaux. La carrière est de forme ovale, d'environ un mille de longueur, et assez large pour que le traîneau puisse tourner. Les montagnes que l'on fait avec de la glace sont encore un autre amusement continuel pour le peuple. On élève sur la rivière un échafaud, qui peut avoir 10 mètres de haut, avec une plate-forme au sommet, sur laquelle on monte avec une échelle. On porte sur ces planches des glaçons carrés d'environ quatre pouces d'épaisseur ; on les serre près les uns des autres, pour qu'il n'y ait point de vides, et on jette dessus de l'eau qui, se gelant sur-le-champ, n'en fait plus qu'une seule masse ; et l'on a ainsi un plan incliné, couvert de glace dans toute son étendue. De l'endroit où il touche la terre, on trace un chemin de deux cents verges sur quatre de largeur, on en ôte la neige, on le borde de pins et de sapins, aussi bien que la montagne : alors ceux qui ont un traîneau montent au sommet, se placent sur le traîneau,

Digitized by Google

et de là ils se laissent aller sur le plan incliné, avec une telle rapidité que le traîneau continue à avancer encore plus de cent verges dans le chemin tracé sur la glace qui couvre la rivière. Au bout de la carrière, il y a ordinairement une autre montagne de glace toute semblable, en sorte que celui qui est descendu de l'une monte sur l'autre quand sa course est finie ; et cela se répète aussi souvent qu'on y prend plaisir. Ces montagnes forment un point de vue tout à fait agréable sur la rivière, à cause des arbres dont elles sont ornées, et des objets animés qui y sont dans un mouvement continuel.

« Le marché qui se tient sur la Néwa mérite bien aussi qu'on en fasse mention. Lorsque le long jeûne, qui dure jusqu'au 24 décembre, est fini, les Russes font leurs provisions pour le reste de l'hiver ; on tient pour cet effet un marché annuel qui dure trois jours, sur la rivière, près de la forteresse. Des deux côtés d'une rue qui a un mille de longueur, on expose en vente une quantité immense de provisions, suffisante pour nourrir les habitants de la capitale pendant trois mois. On y apporte plusieurs milliers de bœufs, de brebis, de porcs, de cochons de lait, d'oies, d'oiseaux, tous morts et gelés. Les grands animaux sont rangés en cercle, les jambes de derrière fixées dans la neige, celles de devant et la tête tournées les unes contre les autres. Comme ils s'élèvent plus haut, ils sont placés dans le dernier rang. Dans celui qui suit, ce sont les animaux un peu moins grands, et de là chaque rang est formé proportionnellement d'animaux plus petits. Les intervalles sont remplis de volailles et de gibier arrangés en forme de festons, par des tas de poissons, d'œufs et de beurre. Je m'aperçus qu'aucune loi ne gênait en Russie la vente du gibier, qui est très-abondant, surtout les perdrix, les faisans, les bécasses et les oiseaux de marais. J'y vis aussi la preuve de ce qu'on a souvent avancé, que les oiseaux et la plupart des autres animaux blanchissent en hiver dans les pays du Nord : plusieurs animaux de couleur noire étaient devenus blancs ; quelques autres, qui avaient été pris avant que leur métamorphose fût complète, étaient bigarrés de plumes blanches et noires. »

Par rapport aux comestibles, la rigueur du climat est un grand avantage en Russie. Dès les premières gelées, vers la fin d'octobre, les bonnes ménagères tuent leurs volailles, et les entassent dans des caves avec des couches de neige qui les séparent ; elles les tirent de là à mesure que leurs besoins le demandent. Par ce moyen elles économisent la nourriture de plusieurs mois de ces animaux. Un autre avantage, c'est de porter au loin et sans risque les provisions. Le meilleur veau que l'on mange à Pétersbourg vient d'Arkhangel, qui en est éloigné de 380 milles ; il se conserve si bien qu'on ne peut le distinguer de celui qui est fraîchement tué. La méthode que l'on emploie pour dégeler ces viandes consiste à les plonger dans l'eau froide ; car, lorsqu'on les fait dégeler par la chaleur, il en résulte une violente fermentation, et presque une putréfaction soudaine ; au lieu que, si l'on emploie l'eau froide, la glace semble être attirée au dehors, et forme une incrustation transparente autour du corps d'où elle est chassée. Lorsqu'on dégèle avec de l'eau froide un chou glacé jusqu'au cœur, il redevient aussi frais que s'il venait d'être cueilli ; mais si on le dégèle par le moyen du feu ou de l'eau chaude, il devient d'un goût rance et si fort qu'on ne peut le manger.

La saison qui succède à l'hiver n'est point le printemps, comme chez nous,

Digitized by Google

mais l'été ; l'automne y est aussi inconnu. La chaleur est très-vive, et la végétation y est aussi prompte qu'en Suède et en Norwége.

Après avoir visité Pétersbourg, Moscow ou Moscou réclame notre attention : c'était autrefois la capitale et la gloire de l'empire. Sa grandeur et les restes de sa magnificence la rendent encore une des principales villes de l'Europe. Une grande et belle route y conduit à partir de Pétersbourg, et est coupée en ligne presque directe au travers des bois. Les voyageurs la disent fort ennuyeuse. A quelque distance de Pétersbourg, on entre dans d'immenses forêts, d'où l'on ne sort presque jamais que quand on rencontre des villages, autour desquels il y a ordinairement un peu de terrain cultivé. Des deux côtés du chemin on a coupé les arbres à la distance d'environ 40 à 50 pas. Ce chemin est constamment de la même largeur, et voici comment il est fait : on couche en travers des troncs d'arbres rangés parallèlement, et attachés ensemble par le milieu, et à chaque extrémité par de longues perches ou par de grosses solives que l'on fait tenir à la terre avec des chevilles de bois qu'on y enfonce ; ces troncs sont recouverts d'un lit de branches sur lesquelles on met encore une couche de sable ou de terre. Les chemins sont très-bons pendant qu'ils sont neufs ; mais lorsque ces troncs sont gâtés ou qu'ils se sont enfoncés dans la terre, quand le sable qui les couvre a été emporté par les pluies, alors (et cela arrive souvent dans l'espace de plusieurs milles) le chemin est comme défoncé de tous côtés, et on y est cahoté d'une manière incroyable.

Les voitures de voyage, qu'on nomme *kibitks*, sont de petits chariots, où deux personnes peuvent s'asseoir de front, outre le cocher qui est à l'une des extrémités, tout près des chevaux. Le kibitk peut avoir 165 centimètres de longueur ; la partie de derrière est couverte d'un dais fait avec des branches entrelacées, sur lesquelles on étend des écorces de bouleau et de hêtre. Il n'y a pas un morceau de fer dans toute cette machine ; elle n'a point de ressort, et n'est attachée qu'avec des chevilles, des cordes et des bâtons aux quatre roues. Pour adoucir les secousses de cette voiture, on a soin de mettre dedans des lits de plumes sur lesquels on se couche. En hiver, au lieu du kibitk, on se sert du traîneau. Cette voiture est beaucoup plus agréable que l'autre ; à peine s'aperçoit-on d'aucun mouvement sur la neige battue qui forme alors les chemins. Ces traîneaux sont en partie ouverts, en partie fermés ; ils ont la forme d'un berceau. La banne qui les couvre et se projette de 66 centimètres sur le devant est ouverte à l'extrémité et pourvue de rideaux qu'on peut fermer dans les mauvais temps. Elle est couverte en dehors de nattes et de peaux huilées ; au dedans est une grosse toile. Dans l'intérieur sont ordinairement un matelas et une couverture ; on se couche ou l'on se tient assis à sa volonté.

Lorsqu'il n'y avait pas encore de postes établies en Russie, les paysans étaient obligés de fournir des chevaux aux voyageurs ; et le prix qu'on était tenu de leur donner était si exigu, qu'ils mettaient dans leur service toute la mauvaise grâce possible. Cela ne les empêchait pas d'être de fort bonne humeur le long de la route : ils chantaient presque toujours. « J'ai observé avec surprise, dit Coxe, la passion que les Russes ont pour le chant. A peine nos cochers ou postillons étaient-ils sur le siége ou en selle, qu'ils commençaient à fredonner un air, et cela durait plusieurs heures sans cesser un instant. Ce qui m'étonna plus encore, c'est qu'ils chantaient quelquefois en parties, et exécutaient un

Digitized by Google

dialogue en musique, se faisant des questions et des réponses, comme s'ils eussent chanté, si je puis parler ainsi, leur conversation ordinaire. Les postillons chantent sans cesse d'une station à l'autre ; les soldats chantent pendant tout le temps qu'ils sont en marche ; les paysans chantent en travaillant ; les cabarets retentissent de cantiques, et le soir il arrive, au travers des airs, des chants de tous les villages voisins. »

Sur la route de Pétersbourg à Moscou, on rencontre Novgorod. Une plaine marécageuse l'entoure. Cette ville présente, à une certaine distance, la plus magnifique apparence ; un grand nombre d'églises et de couvents qui frappent alors les regards semblent promettre une ville considérable ; mais en y entrant, on trouve son attente bien trompée. « Je n'ai jamais vu, dit Coxe, de ville qui me frappât autant par le triste spectacle des débris de son ancienne grandeur, que Novgorod ; c'est une des plus anciennes de Russie, et on l'appelait autrefois la *Grande Novgorod*, pour la distinguer de toutes celles qui portent le même nom. » C'était l'entrepôt du commerce entre la Russie et les villes anséatiques. Sa population allait alors jusqu'à 400,000 âmes ; à peine en compte-t-on aujourd'hui 8,000. La fondation de Pétersbourg lui a porté le dernier coup : les restes de son commerce ont été transportes sur la mer Baltique. Cette ville s'étend sur les bords du Volga, belle rivière d'une profondeur et d'une rapidité considérables. On y voit encore un grand nombre d'églises et de couvents, tristes débris restés comme pour attester l'ancienne magnificence qui régnait dans cette enceinte.

Moscou, depuis que les empereurs font leur résidence à Pétersbourg, a aussi éprouvé quelque affaiblissement dans sa population et sa splendeur. C'est cependant encore la ville la plus peuplée de l'empire, et on peut évaluer le nombre de ses habitants à 340,000 ; et celui des villages adjacents, à 50,000 [1]. C'est à Moscou que sont fixés ceux des grands qui ne sont pas attachés à la cour par des emplois ; ils y tiennent un état de maison et y font une dépense considérable ; leur goût les porte encore à cette magnificence sauvage qui leur rappelle l'ancienne grandeur de la noblesse, et ils n'y sont pas, comme dans la capitale, éclipsés par l'autorité et la présence de la cour. Moscou est peut-être la plus grande ville de l'Europe : sa circonférence en dedans des remparts qui environnent les faubourgs est de trente-neuf verstes ou vingt-six milles anglais ; mais elle est bâtie d'une manière si inégale, et il y reste tant de vides, que sa population ne répond nullement à son étendue. Elle renferme une si grande quantité de jardins, de bosquets, de prairies et de ruisseaux, qu'en bien des endroits elle ressemble plutôt à une campagne qu'à une ville. « Je n'en ai jamais vu d'aussi irrégulière, dit Coxe, et qui offrit de si grands contrastes. Les rues sont, en général, extrêmement longues et larges, quelques-unes pavées, d'autres jonchées de troncs d'arbres et de planches comme une chambre ; ces dernières sont plus communes dans les faubourgs. De misérables huttes se trouvent à côté de vastes palais ; des maisons de briques y sont couvertes de planches ; il y a des maisons de bois qui sont peintes ; d'autres ont des portes et des toits en fer. Un grand nombre d'églises, bâties d'un goût d'architecture singu-

[1] Un chemin de fer en construction, qui la liera à Saint-Pétersbourg, va sans doute lui rendre une partie de son ancienne splendeur.

Digitized by Google

lier, se présentent de toutes parts. Quelques-unes ont des dômes couverts de cuivre, d'autres d'étain, d'autres peints en vert ou dorés, plusieurs ne sont que de bois. On doit considérer Moscou comme une ville qui a d'abord été bâtie dans le goût asiatique, et qui peu à peu est devenue européenne. Elle a été presque entièrement rebâtie depuis le mémorable incendie de 1812, qui en consuma les deux tiers. La Mosca-reka ou Moska qui a donné son nom à la ville, la traverse en serpentant; mais, excepté au printemps, elle n'est navigable que pour les radeaux. Quant à la Neglina et à l'Iaousa qui s'y jettent, ce ne sont que des ruisseaux presque à sec dans l'été. »

Moscou est la ville du monde qui contient le plus d'églises et de couvents; le nombre s'en élève à six cents. Elle a quarante-trois palais. Busching prétend que le Gostinoï-dvor, bazar immense dans le quartier du commerce, appelé *la Ville Chinoise*, contient environ six mille belles boutiques, remplies de marchandises du commerce d'exportation et d'importation avec la Chine. Le Kremlin, ou palais impérial, est cité comme une des plus magnifiques constructions; il est dans l'enceinte de la ville, et contient l'ancien et le nouveau palais impérial, une maison de plaisance, des écuries, un magasin de vivres, le palais qui appartenait autrefois au patriarche, neuf cathédrales, cinq couvents, quatre églises paroissiales, l'arsenal, les colléges et autres établissements publics. Les habitants de Moscou sont très-passionnés pour les cloches; ils en possèdent une qui est, dit-on, la plus grande qui soit au monde: elle pèse 215,000 kilogrammes, a 9 mètres de hauteur, 126 de circonférence par le bas, et 65 centimètres dans sa plus grande épaisseur. Elle fut jetée en fonte sous le règne de l'impératrice Anne; mais la pièce de charpente sur laquelle elle était montée ayant été brûlée, elle tomba, et il s'en brisa un morceau considérable; depuis ce temps, elle est restée sans usage.

L'intérieur de toutes les églises est fort riche; mais ce qui intéresse le plus le philosophe à Moscou, c'est l'hospice des Enfants trouvés. Il a été fondé par Catherine II, et se soutient par des contributions volontaires, des legs, et d'autres secours de la charité. Les orphelins, au nombre d'environ 3,000, sont tenus avec grand soin; à quatorze ans, ils sont libres de choisir un état, et pour leur en donner la facilité, il y a différentes manufactures établies dans l'hospice. Lorsqu'ils ont fait un apprentissage, ou qu'ils ont atteint l'âge de vingt ans, on leur accorde la liberté de s'établir pour leur compte, et il y a pour cela une somme d'argent destinée à chaque orphelin; ils peuvent faire le commerce dans quelque partie que ce soit de l'empire russe: ils ont le bonheur d'être libres.

On doit mettre au nombre des curiosités de Moscou le Marché aux maisons: il se tient dans une vaste place d'un des faubourgs, et présente une grande variété de maisons à acheter, étendues sur la terre, et fort près les unes des autres. Celui qui a besoin d'une maison vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient. Quelquefois elle est payée sur-le-champ, et l'acheteur l'emporte avec lui; quelquefois il fait son prix à condition qu'on la lui porte, et il la monte au lieu où il veut l'avoir. Il est constant que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever et être habitée dans l'espace d'une semaine. Ce qui explique une chose aussi singulière, c'est que ces maisons ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres avec des tenons

Digitized by Google

et des mortaises aux extrémités, en sorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler quand on en a besoin.

Cette manière si abrégée de bâtir n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses : il y en a de grandes et d'une belle apparence que l'on bâtit en Russie, quand le besoin l'exige, avec une promptitude tout aussi grande, ce qui paraîtrait impossible dans tout autre pays. On en vit un exemple remarquable dans un des voyages de Catherine II, à Moscou : l'impératrice se proposait d'occuper l'hôtel du prince de Galitzin, qu'on regarde comme le plus grand de Moscou ; mais cet hôtel ne s'étant pas trouvé suffisant, on résolut d'y ajouter instantanément les bâtiments nécessaires ; ces bâtiments, plus grands que l'hôtel même, et qui contenaient un grand nombre d'appartements magnifiques, furent commencés et finis dans l'espace de six semaines. On les trouva si beaux et si commodes que, les ayant défaits au départ de l'impératrice, on les a reconstruits de nouveau pour en faire une maison de plaisance, sur une colline voisine de cette ville.

« Je fus fort surpris, dit Coxe, de voir que la plus grande partie des bois employés dans ce vaste bâtiment n'avaient été travaillés qu'avec la hache, comme ceux des chaumières ordinaires des paysans. Quoique j'aie souvent vu des charpentiers à l'ouvrage, je ne les ai jamais vus manier une scie : ils coupent les arbres avec la hache, ils taillent les planches avec la hache, ils façonnent les poutres avec la hache, ils les assemblent avec la hache. Avec ce seul outil, ils font des mortaises et des tenons dans les petites comme dans les grandes pièces de bois. Enfin, ils viennent à bout de polir les planches pour les parquets avec la plus grande exactitude, sans aucun autre secours. Leur dextérité à manier cet instrument est sans doute admirable, mais il est évident que cet usage doit entraîner une prodigieuse perte de temps et de bois. »

Les paysans russes paraissent être en général une race d'hommes grands, endurcis à la fatigue et très-forts. Leur habillement consiste dans un chapeau rond ou un bonnet fort élevé, une robe de mauvais drap, ou en hiver une fourrure de peau de mouton qui descend jusqu'au-dessous du genou, et s'attache à la veste avec une ceinture ; un haut-de-chausses d'une toile aussi forte que celle dont on fait les sacs, une pièce de drap ou de flanelle roulée autour des jambes en place de bas, des sandales de cordes d'écorce, tressées et attachées avec des liens de même matière, qui remontent autour de la jambe et servent de jarretières. En été, la chemise et la culotte de toile composent le plus souvent tout leur habillement.

Leurs cabanes sont construites en bois ; la forme en est carrée, et elles sont bâties avec des arbres entiers, entassés les uns sur les autres, et joints dans les angles par des mortaises et des tenons ; les vides entre ces arbres sont remplis de mousse ; en dedans, ils sont unis avec la hache et ressemblent à une cloison ; au dehors, on les laisse tels qu'ils étaient avec leur écorce. Le toit à deux pentes est généralement construit d'écorce, ou de bardeau recouvert de terre glaise ou de gazon. Les fenêtres sont des ouvertures carrées, qu'on ferme avec un volet glissant dans une rainure ; et les portes sont si basses, qu'un homme de taille ordinaire doit se baisser pour y passer. Ces cabanes ont rarement deux étages ; dans ce cas, celui de dessous sert de magasin pour les provisions, et celui d'en haut sert à loger la famille. L'escalier est une espèce d'échelle posée

Digitized by Google

en dehors ; mais le plus souvent la cabane n'a qu'un rez-de-chaussée et une seule chambre.

Les lits sont presque inconnus en Russie, les paysans n'en font aucun usage. La famille en général est couchée sur des bancs, à terre ou sur le poêle, espèce de four de briques qui occupe presque un quart de la chambre, et qui est plat par-dessus. Souvent les hommes, les femmes et les enfants sont couchés pêle-mêle ; quelquefois on a une espèce de table, haute de 2 mètres qu'on transporte d'un bout de la chambre à l'autre, suivant le besoin ; il y a au-dessous plusieurs planches attachées en travers, formant des espèces de tablettes sur lesquelles quelques personnes couchent, ayant souvent la tête et les pieds pendants.

Dans le milieu de chaque chambre sont suspendus, au plafond, un vase d'eau bénite et une lampe qu'on n'allume que dans certaines occasions. Chaque maison est aussi pourvue de l'image de quelque saint ; tous les membres de la famille, en se levant et en se couchant, se tiennent debout devant cette image ; et pendant plusieurs minutes, ils font des signes de croix, de profondes révérences, et quelquefois même se prosternent jusqu'à terre : chaque paysan qui entre dans sa chambre commence aussi, avant de parler, par lui marquer sa vénération.

Les paysans russes sont fort polis les uns envers les autres ; ils ôtent leur chapeau quand ils se rencontrent, ils s'inclinent fréquemment et avec beaucoup de cérémonie : dans la conversation ordinaire, ils parlent avec beaucoup d'action, gesticulent sans cesse, et marquent surtout leur respect à leurs supérieurs ; quand ils abordent un grand personnage, ils se prosternent et baissent leur front jusqu'à terre.

En général, les paysans russes paraissent avoir une nourriture saine et abondante. Leur pain de seigle choque d'abord les yeux par sa noirceur, et le palais par son goût aigre ; mais c'est un aliment nourrissant, et quand on y est accoutumé, on ne le trouve pas désagréable. Ils l'assaisonnent en le farcissant avec des oignons, du gruau, des carottes, des concombres et de l'huile. Ils mettent de l'ail dans tout. Leurs principaux aliments sont des œufs, du poisson salé, du lard et des mousserons. Ces mousserons sont si communs, qu'ils font une partie très-considérable de la nourriture. On entre rarement dans une chaumière, sans en voir une grande provision ; les marchés en sont remplis. Leur variété n'est pas moins surprenante : il y en a de diverses couleurs, des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes, des verts, des ponceaux. La boisson ordinaire est ce qu'on nomme le *kvass*, liqueur fermentée, qui a le goût du moût, et que l'on fait en versant de l'eau chaude sur de la farine de seigle ou d'orge. On estime que c'est un excellent antiscorbutique. Ils aiment singulièrement l'eau-de-vie de grain, que les pauvres ne peuvent boire que rarement, et dont ils font volontiers un grand excès.

Quoique ne pouvant jouir en sûreté de leurs possessions, les paysans russes aiment beaucoup à acquérir : ils sont avides d'argent ; mais la crainte qu'ils ont que leurs maîtres ne le leur enlèvent les engage à le cacher soigneusement, même à l'enterrer.

« La plus légère attention suffit pour s'apercevoir à quel point le paysan russe est arriéré, comparativement aux autres nations, dans tout ce qui tient aux arts

Digitized by Google

mécaniques. A mesure que nous approchions de Pétersbourg et des parties plus civilisées de l'Europe, nous nous apercevions cependant que l'on trouvait chez les paysans plus de civilisation et une connaissance plus grande des arts mécaniques qu'entre Toula et Moscou. Les planches n'étaient pas toujours taillées à coups de hache ; on trouvait des moulins à scie ; les maisons des paysans étaient plus spacieuses, plus commodes, elles avaient de plus grandes fenêtres, et assez généralement des cheminées. On y trouvait aussi plus de meubles et d'ustensiles. »

Si nous jetons un regard d'ensemble sur ce vaste empire, qui embrasse presque à lui seul l'est de l'Europe, et tout le nord de l'Asie, nous y trouvons tous les climats et ce qui en dépend, la plus grande variété dans les produits du sol. Le long des côtes de l'océan Glacial, la terre est toujours couverte de glaces et de neiges ; l'immense monotonie de ces vastes plaines stériles n'est interrompue que par quelques collines également garnies de neiges ; çà et là quelques arbustes rabougris et de rares lichens. Les habitants clair-semés de ce triste séjour ne sont dédommagés que par l'abondance du poisson, et cet animal éminemment utile qui suffit presque à tous leurs besoins, le renne. Vers le sud, nous entrons dans la région des forêts, qui fournissent d'excellent bois pour la construction et le chauffage, et une grande quantité de gibier. Encore plus au sud du gouvernement de Vologda jusqu'au gouvernement de Tchernigov, nous découvrons de vastes champs de blé, la partie la plus fertile de la Russie en grains de toute espèce ; et enfin, sur les bords de la mer Noire jusqu'à Ekaterinoslav, se présentent à perte de vue ces riches pâturages connus sous le nom de *steppes*, et qui commencent, par le travail des colons dont le nombre augmente toujours, à se convertir en champs de tabac, de froment, de millet et en plantations de mûriers ; la vigne, la garance, la soie et même la canne à sucre, et d'autres produits du sud, se trouvent en Crimée et dans les contrées méridionales du Caucase, tandis que ces grandes chaînes qui bordent la mer Caspienne, le lac Aral et la Sibérie, les montagnes de l'Oural et de l'Altaï, abondent en toute sorte de métaux, et surtout en mines d'or d'une richesse inépuisable, en pierres précieuses, comme en porphyre, jaspe et malachite.

Avec de telles ressources, la Russie ne pouvait manquer de jouer un grand rôle dans les destinées de l'Europe, une fois que les rayons de la civilisation eurent pénétré dans ce pays pour éclairer le peuple qui l'habite. Depuis le règne de ce farouche despote Iwan IV Wassiliéwitch, dit *le Terrible* (1534-1584), les gouvernements successifs n'ont pas un seul instant abandonné leur mission civilisatrice pour élever le pays au rang qui lui convenait. — « L'impulsion, dit un homme d'État russe, qu'a imprimée le puissant génie de Pierre le Grand, pour faire entrer la Russie dans les rapports sociaux et politiques de l'Europe, étonna bientôt par ses progrès rapides. Engagées dans des luttes politiques, les aigles russes victorieuses planèrent sur presque toutes les capitales de l'Europe, et même sur quelques-unes de l'Asie. Les relations intimes qui s'introduisirent ainsi entre la Russie et l'Occident amenèrent de considérables réformes depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

« Le gouvernement a appuyé de toute son énergie ces réformes ; il s'en est ensuivi le système manufacturier et celui des finances, les chemins de fer, les télégraphes, les paquebots à vapeur, et tant d'autres importations, imitation fidèle

Digitized by Google

de l'Occident, même jusqu'aux énormes dettes à l'étranger, à l'instar des autres pays de l'Europe.

« L'instruction publique, les mœurs, la littérature nationale même, ont puisé largement dans la civilisation occidentale qui venait de s'implanter sous le ciel de Russie. Mais en poursuivant ainsi le développement du progrès, le gouvernement jeta la base d'une mesure de haute importance. Le *tiers état*, qui jusqu'ici ne pouvait s'établir en Russie, surgit de diverses nouvelles institutions provoquées par le progrès. » — Lorsque le gouvernement actuel aura accompli son œuvre par la grande mesure qu'il ne cesse de poursuivre, c'est-à-dire l'*affranchissement de trente millions de serfs*, soumis à la volonté arbitraire d'environ vingt mille maîtres, toute cette population asservie sortira de sa léthargie, et la prospérité rejaillira sur tout le pays. L'énergie puissante de l'empereur Nicolas aurait été capable de mener à bonne fin cette grande œuvre ; mais il a laissé un fils qui s'est montré digne de porter avec gloire la couronne des czars et qui ne laissera échapper aucune occasion de concourir à son éclat. Le Russe, je parle de la noblesse et de la bourgeoisie, aime singulièrement la nation française. Il en parle la langue avec facilité, élégance; on le croirait presque français. Un instinct secret le pousse vers nous, il semblerait pressentir que deux grandes nations sont faites pour régner sur le monde, et que c'est de leur entente cordiale que peut surgir un nouvel ordre de choses. Obscurs calculs de la politique des hommes qui cède souvent aux volontés de celui qui tient dans ses mains le destin des empires.

Le Russe est brave soldat ; s'il n'a point cette *furia francese* qui caractérise notre nation, il sait mourir intrépidement à son poste. Il l'a prouvé dans la dernière guerre de Crimée, où tant de vaillance, une défense si énergique durent céder aux efforts réunis des deux plus fortes marines du monde et d'une coalition formidable.

LA POLOGNE.

Par décision du congrès de Vienne en 1815, cet ancien royaume est devenu une annexe de l'empire de Russie, et depuis ce moment le czar prend le titre de roi de Pologne.

Avant son démembrement en 1793, avant le partage définitif de 1795, la Pologne, y compris la Lithuanie, était bornée, au nord, par la Livonie, la Russie et la mer Baltique; au sud, par la Hongrie, la Turquie et la petite Tartarie, et à l'ouest par l'Allemagne. Son climat varie en raison de son étendue : les provinces situées au nord sont froides, mais saines; les monts Karpathes, qui séparaient la Pologne de la Hongrie, sont toujours couverts de neige l'été ; mais en général le pays est plat et d'une fertilité naturelle qui ne demande qu'à être secondée par un peuple plus heureux. Il fournit une telle abondance de blés, qu'on en transporte une grande quantité à l'étranger. Les pâturages, notamment ceux de la Podolie, sont si plantureux, qu'à peine aperçoit-on les bestiaux dans les prairies. La Pologne contient des mines d'argent, de cuivre, de fer, de charbon et de sel. La Lithuanie abonde en fer, ocre, agate noire, pyrite de fer et de cuivre; en granit rouge et gris, en diamants faux et en pétrifications marines : on y trouve aussi une quantité considérable d'ambre jaune.

Digitized by Google

Les forêts de la Mazovie contiennent beaucoup de buffles, de chevaux sauvages, de loups, de sangliers, de gloutons, d'élans et de daims. Parmi les animaux de la Pologne, on en distingue particulièrement un appelé *bohac*, et qui ressemble assez au porc de Guinée. Les animaux de cette espèce vivent en société comme les castors, et se creusent des logements dans la terre ; ils y entrent en octobre, et jusqu'au mois d'avril ils n'en sortent que rarement pour chercher leur nourriture. Ils ont des cases séparées pour leurs provisions, leurs logements et leurs morts.

Au pied des montagnes qui avoisinent Kiev, dans les déserts de la Podolie, il y a des grottes où l'on trouve des corps humains bien conservés, quoiqu'ils y soient depuis bien des années. Ils ne sont ni aussi noirs ni aussi durs que les momies d'Égypte. On y voit deux princes revêtus des habits qu'ils avaient coutume de porter. On croit que la cause de cette propriété conservatrice se trouve dans la qualité du terrain, qui est sec et sablonneux.

Varsovie était et est encore la capitale de la Pologne ; sa situation n'est pas désagréable. Cette ville est bâtie partie dans une plaine, et partie sur la pente sensible d'une colline qui s'élève sur les bords de la Vistule. Ce fleuve a, dans cet endroit, à peu près la largeur de la Tamise, sous le pont de Westminster ; mais il a peu de profondeur en été. La ville et ses faubourgs occupent une grande étendue de terrain. On y compte environ 100,000 habitants, dont une partie sont étrangers. En général, Varsovie a l'air triste, par une suite de ce contraste de richesse et de pauvreté, de luxe et de misère, qui se fait sentir dans tout ce malheureux pays. Les rues sont grandes, mais mal pavées, les églises et les bâtiments vastes et magnifiques ; les hôtels ou palais des grands sont beaux et nombreux ; mais les maisons, surtout dans les faubourgs, ne sont pour la plupart que des cabanes chétives et mal bâties.

Varsovie était la résidence des rois de Pologne ; elle est encore le chef-lieu du gouvernement du pays. Jadis ce gouvernement était un mélange d'aristocratie et de royauté. Le roi n'était que le chef de la république ; il était élu par la noblesse et le clergé, dans les plaines de Varsovie. Les électeurs étaient à cheval, et, s'il y avait une minorité réfractaire, la majorité n'avait sur elle d'autre moyen de persuasion que de la tailler en pièces ; si la majorité était en force, il s'ensuivait une guerre civile. Immédiatement après son élection, le roi signait les *pacta conventa* du royaume. Cet acte portait que la couronne continuerait d'être élective ; que les diètes seraient convoquées tous les deux ans ; que tout noble polonais pourrait voter dans la diète pour l'élection, et, qu'en cas que le roi portât atteinte aux lois et aux prérogatives des nobles, ses sujets seraient déliés du serment d'allégeance. Ainsi le roi n'était volontiers que le président du sénat et des diètes. Les nobles seuls formaient cette espèce de république ; le reste du peuple n'était qu'un misérable troupeau de serfs. Voici le tableau que Coxe a tracé de ce pays à la fin du siècle dernier :

« La nation a peu de manufactures, et presque aucun commerce ; un roi sans autorité, des nobles dont rien ne peut réprimer les excès, des paysans qui gémissent sous le joug du despotisme féodal, plus pesant mille fois que le sceptre d'un monarque absolu. Je n'avais jamais vu nulle part un partage si inégal des fortunes. De quelque côté que je jetasse les yeux, des richesses immenses ou une extrême pauvreté ; la magnificence et la misère étaient à côté l'une de l'autre ;

Digitized by Google

en un mot, cette liberté, si vantée par quelques Polonais, était réservée uniquement aux nobles, et la généralité du peuple n'y avait aucune part. »

Dans les derniers temps, quelques-uns de ces nobles avaient adouci le sort de leurs paysans ; un certain nombre avaient même poussé l'humanité jusqu'à les affranchir entièrement; mais le reste conservait avec jalousie leurs priviléges.

Si l'on considère les traits, le regard, les coutumes et tout l'extérieur des Polonais, on trouve qu'ils ressemblent plutôt aux Asiatiques qu'aux Européens. Leurs ancêtres, dit Coxe, ont été indubitablement un peuple tartare. En général, les Polonais ont bonne mine et sont bien proportionnés. Leur teint est brun; ils ont une grande vivacité, et gesticulent beaucoup en parlant. Ils sont courageux, honnêtes et hospitaliers. Leurs divertissements sont mâles et guerriers; les nobles sont sans cesse à cheval; ils croiraient même au-dessous d'eux d'aller à pied. La chasse, la course et la danse leur plaisent beaucoup. Ces nobles affectent, autant qu'il est possible, le plus grand luxe ; ils font leurs repas au son des trompettes et d'autres instruments de musique. A table ils sont entourés de valets, qui tous les servent avec les marques du plus grand respect. Les nobles pauvres sont souvent obligés de servir les riches ; mais leurs maîtres ont pour eux des égards ; ils permettent même aux plus anciens de manger à leur table la tête nue, et chacun d'eux a, pour les servir, un jeune paysan entretenu aux frais du maître. Parmi ces nobles, on trouve des personnes d'un esprit parfaitement cultivé, ayant le meilleur ton et toute la politesse des pays les plus civilisés; mais ce n'est que l'apanage d'un petit nombre.

L'ancien habillement des Polonais était assez singulier; ils se rasaient la tête, et n'y laissaient qu'un cercle de cheveux sur le sommet. Les hommes de toutes les conditions, dit un voyageur, portaient en général de grandes moustaches ; ils avaient une veste qui descendait jusqu'au milieu de la jambe, et par-dessus, une sorte de robe fourrée, qu'ils serraient avec une ceinture, et dont les manches sont aussi justes que celles d'un habit ; leurs culottes sont amples et tiennent à leurs bas ; ils portent un bonnet fourré ; leurs chemises n'ont ni collets ni poignets, et ils ne portent ni col ni cravate. Pour chaussure, ils ont des bottes de cuir de Turquie avec des semelles très-minces. Ils sont armés d'une hache d'armes, et ont au côté un sabre ou un coutelas. Quand ils sont à cheval, ils portent ordinairement un petit manteau doublé de fourrure. L'habillement des femmes approche beaucoup de celui des hommes ; c'est une simple polonaise ou longue robe bordée de fourrure. Maintenant toutes les personnes de bon ton suivent les modes françaises et anglaises.

Les paysans se couvrent l'hiver avec une peau de mouton dont la laine est en dedans; et l'été, ils portent une étoffe épaisse et grossière, et n'ont point de linge. Pour bottes, ils ont des écorces d'arbres entortillées autour de leurs jambes, et la partie la plus épaisse leur sert de semelle. Les femmes du peuple portent sur leur tête une espèce de voile de linge blanc, sous lequel leurs cheveux sont noués et pendent en deux tresses. On en voit plusieurs avec une longue pièce de toile blanche suspendue autour du visage, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Cette singulière espèce de voile les fait ressembler à des pénitentes. Les paysannes veillent soigneusement sur leurs filles ; et dans la Samogitie, par exemple, elles leur font porter des clochettes devant et derrière, afin qu'elles sachent où elles sont, et à quoi elles s'occupent.

Digitized by Google

Les juifs forment une partie considérable de la Pologne. Ils y sont entrés du temps de Casimir le Grand, et y ont joui de priviléges qui ne leur ont été accordés nulle part, excepté en Hollande et en Angleterre ; aussi y ont-ils prodigieusement multiplié. Le principal commerce a toujours été entre leurs mains ; ils tiennent aussi presque toutes les auberges. On évalue leur nombre à 600,000.

Les mines de sel de la Pologne sont des cavernes vraiment surprenantes. Celles de Wieliczka, à trois lieues de Cracovie, sont les plus considérables. Elles tirent leur nom d'un petit village, et se trouvent dans une chaîne de collines qui se joint au nord avec les monts Krapacks. Coxe décrit ces fameuses mines dans son *Voyage en Pologne* : accompagnons-le. « A notre arrivée à Wieliczka, dit-il, nous nous rendîmes à une des entrées de la mine ; on attacha trois petits lits de sangle autour de la grande corde qui sert à monter le sel ; nous nous y trouvâmes commodément assis, et nous descendîmes ainsi doucement, sans la moindre apparence de danger, environ 160 verges au-dessous de la première couche de sel. Ayant quitté nos lits, nous descendîmes par un long chemin, quelquefois assez large pour que plusieurs voitures y puissent passer de front, quelquefois coupé en forme de degrés taillés dans le sel, qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais. Chacun de nous portait un flambeau, et plusieurs guidents nous précédaient avec des lampes à la main. La réflexion de ces lumières sur les côtés brillants de la mine produisait un très-bel effet ; mais nous ne lui trouvâmes pas cet éclat que les auteurs de quelques relations comparent à celui des pierres précieuses.

« Le sel que l'on tire a d'autant plus de qualité, qu'on le prend plus avant dans la mine..... Sa dureté, égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper avec beaucoup de peine en grandes pièces, dont plusieurs pèsent 300 à 330 kilogrammes.... La mine paraît inépuisable : sa largeur connue est de 338 mètres, sa longueur de 2,229 mètres, et sa profondeur de 248 mètres. Ceux qui la connaissent le mieux supposent, avec beaucoup de probabilité, qu'elle se divise en plusieurs branches qui suivent différentes directions dont on ne peut évaluer l'étendue, puisqu'on n'a pu calculer que celle de la partie qui a été fouillée. Notre guide n'oublia pas de nous faire observer, comme une des curiosités les plus remarquables de ce lieu, de petites chapelles creusées dans le sel, où l'on dit la messe à certains jours de l'année. Une de ces chapelles a plus de 10 mètres de longueur sur 8 de largeur ; l'autel, le crucifix, les ornements, les statues de plusieurs saints, tout y est fait de sel.

« Plusieurs des excavations d'où le sel a été tiré sont d'une immense étendue. Quelques-unes sont soutenues par des poutres, d'autres par de grands piliers de sel qu'on y a laissés dans ce dessein ; d'autres, quoique très-vastes, n'ont aucun support dans le milieu. J'en remarquai une de cette dernière sorte, qui avait certainement 27 mètres de haut, et qui était si longue et si large, que dans cette obscurité souterraine elle semblait n'avoir point de limites ; le plafond de cette voûte était tout plat. Les mineurs ne demeurent jamais sous terre plus de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres... Nous trouvâmes ces mines parfaitement sèches, sans aucune vapeur ni humidité ; et dans toute la partie que nous parcourûmes, nous n'observâmes qu'une seule petite source qui est imprégnée de sel. C'est un phénomène bien admi-

Digitized by Google

rable dans l'histoire du globe, que cette énorme masse de sel. Il y a plus de six cents ans qu'on exploite cette mine, et l'on ne peut prévoir encore combien il faudrait de siècles pour l'épuiser. Il en est fait mention dans les *Annales de Pologne*, en 1237, comme d'une découverte qui n'était pas récente ; et il n'est pas aisé de deviner l'époque où l'on commença à l'ouvrir. » Le produit annuel de cette mine se monte à près de 6 millions de francs.

RÉPUBLIQUE DE KRAKOVIE.

Cet État, qui faisait partie de l'ancienne Pologne, est aujourd'hui sous la domination de l'Autriche. Krakovie est une grande ville située au confluent de la Vistule et de la Roudawa ; elle est assise dans une vaste plaine arrosée par la Vistule. Son étendue, en y comprenant ses faubourgs, est considérable. La grande place, qui se trouve au milieu, est fort spacieuse ; on y voit plusieurs maisons bien bâties, qui étaient autrefois richement meublées, mais qui sont pour la plupart aujourd'hui ou abandonnées ou près de tomber en ruine. Il y a plusieurs rues larges et belles qui offrent ce même spectacle de grandeur et de ruine ; et la ville, en général, n'est plus qu'une ombre de son ancienne magnificence. Sa population, qui, sous Sigismond I^er^, s'élevait à 80,000 âmes, était descendue au-dessous de 18,000 âmes ; mais aujourd'hui elle dépasse 25,000. La cathédrale est admirable et renferme les tombeaux de saint Stanislas, de Kosciusko, de Poniatowski, de Dombrowski et de Jean Sobieski.

Dans le même palatinat de Krakovie on voit une source dont les effets paraissent trop extraordinaires pour qu'on ne soupçonne pas de l'exagération dans ce que l'on en rapporte. Les eaux de cette source augmentent ou diminuent avec la lune, et ont, dit-on, la vertu de prolonger l'existence. On assure que les habitants des environs vivent ordinairement cent ans, que quelques-uns vont même jusqu'à cent cinquante. Cette source est inflammable : lorsqu'on y jette un flambeau allumé, l'eau prend feu comme l'esprit-de-vin le plus subtil. Cependant la flamme voltige sur la surface de l'eau sans l'échauffer ; et si l'on n'a pas soin de l'éteindre, ce qui peut arriver, elle pénètre par des conduits souterrains aux racines des arbres d'une forêt voisine et les consume. Un malheur de cette espèce arriva il y a environ quarante ans, et le feu dura trois années avant qu'il fût possible de l'éteindre tout à fait.

TURQUIE D'EUROPE

La nature a prodigué aux habitants de la Turquie ses bienfaits les plus précieux. L'air y est salubre et d'une pureté qui égaye l'imagination, à moins qu'il ne soit corrompu par les émanations malfaisantes des contrées voisines et la malpropreté dans la manière de vivre. Le sol, quoique mal cultivé, est productif au delà de l'expression. Les saisons y sont d'une agréable régularité ; elles

Digitized by Google

Digitized by Google

CONSTANTINOPLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ont été chantées dans les siècles les plus reculés ; les eaux y sont aussi limpides que salubres. Enfin la nature n'a rien refusé à ces magnifiques contrées.

C'est par le port qu'il faut entrer dans Constantinople pour se faire une idée de la beauté de sa situation. « Il est difficile, dit Olivier, d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville et de ses habitants : sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente ; l'entrée du Bosphore, le port et les faubourgs de Galata, de Péra et de Saint-Dimitri ; Scutari et les collines verdoyantes qui se trouvent en arrière ; la Propontide avec ses îles ; plus loin le mont Olympe couvert de neige ; partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe ; tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle des environs de Constantinople, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste. Lorsque nous entrâmes dans Constantinople, nous passâmes rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration occasionnée par la beauté des sites et par la vue de tant d'objets divers, à une seconde de surprise et de défaveur : nous fûmes désagréablement frappés de la voir si sale, si mal bâtie. Les rues sont étroites, mal pavées ; les maisons sont irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Nous fûmes surpris du silence qui règne partout, de l'air fier, de la démarche grave des musulmans, de l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens et même des Grecs. Ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien de l'homme, s'il est musulman ou raïa, sans connaître encore la manière de les distinguer par la coiffure et par la chaussure. » Tout cela est bien changé depuis la réforme du sultan Mahmoud, réforme continuée avec persévérance par son successeur Abdul-Medjid, actuellement régnant. Il est vrai que ces réformes ne portent que sur le costume. Mais on sait l'empire du costume et des modes sur l'esprit du peuple.

Constantinople, que les Arabes, les Persans et les Turcs nomment Istamboul ou Stamboul (ville de l'Islamisme), est la capitale de l'empire ottoman et la résidence du Grand-Seigneur. Elle fut bâtie sur les ruines de Byzance par Constantin le Grand ; elle devint alors la capitale de l'empire grec, et ayant échappé à la fureur destructive des nations barbares, elle fut la plus grande comme la plus belle ville de l'Europe, et la seule qui, dans les siècles gothiques, conserva quelque image de l'ancienne délicatesse dans les arts et les mœurs. Tant qu'elle resta en la possession des empereurs grecs, elle fut le seul marché de l'Europe pour les productions de l'Inde. Sa situation semble l'avoir destinée à être en effet la métropole du monde. Placée sur les confins des deux plus belles parties de la terre, elle unit encore le Nord au Midi, et commande également à la mer Noire et à la Méditerranée. Toutes les productions des pays septentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui les parcourent, peuvent descendre sur la mer Noire et aborder facilement à Constantinople ; tandis que vers le sud cette ville communique par l'Hellespont avec toute la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte et l'Inde même. La richesse des provinces qui l'entourent accroît encore son opulence ; sa position est si heureuse qu'elle est une des plus importantes places de commerce. Toutes les nations éparses sur le globe se trouvent réunies par son port. Un mouvement, une activité générale, ajoutent au tableau magnifique

Digitized by Google

qu'offre cette ville qui contient environ un demi-million d'habitants. Cette affluence continuelle répare à mesure les pertes considérables que causent la peste et les incendies, fléaux si terribles dans cette grande cité.

Constantinople forme une espèce de triangle assez semblable à une harpe ; sa circonférence peut être de 12 à 14 milles. Il y a plusieurs faubourgs : Galata, Péra, Saint-Dimitri, le Fanal ou Fanar, et Scutari. Ce dernier est de l'autre côté du détroit, en face du sérail, et peut passer pour une ville séparée. Les maisons sont construites en bois, comme nous avons dit, et revêtues de planches peintes. Les édifices publics seuls, tels que les bains, les caravanserails ou auberges, les bezestins ou marchés, sont bâtis en maçonnerie avec beaucoup de solidité. Quant aux mosquées, construites sur le modèle des anciennes églises grecques, la plupart sont d'une assez belle forme. Les colonnes de marbre, d'albâtre, de granit et de porphyre y sont placées avec beaucoup de goût. Les minarets qui les surmontent, au nombre de un, de deux, de quatre ou de six, font un effet très-pittoresque et très-agréable à la vue. Ces minarets sont des espèces de cloches en forme de colonnes, dans lesquels est pratiqué un escalier pour monter à une galerie construite vers l'extrémité.

C'est auprès du sérail qu'est la fameuse mosquée de Sainte-Sophie, bâtie sous Justinien ; monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusque dans leur patrie même ; on l'admire depuis douze siècles, et son architecture a servi de modèle aux sultans turcs qui ont fait élever des temples. Cet édifice représente une croix grecque dans un rectangle ; sa largeur est de 81 mètres, et l'on peut estimer à 89 sa plus grande longueur, depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le vestibule, et du vestibule au portique extérieur. Des demi-dômes et des combles, dont l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du spectateur qui examine la masse de ce monument : la façade occidentale manque de simplicité et de magnificence, et une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimension ; mais l'architecte qui le premier éleva une coupole dans les airs mérite des éloges pour cette conception hardie et pour la manière savante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une si petite courbe, que sa profondeur n'excède pas un sixième de son diamètre. Ce diamètre est de 40 mètres, et le point le plus élevé du centre, où le croissant a supplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de 60 mètres environ au-dessus du pavé.

On ne peut entrer dans cette mosquée sans un firman ou ordre du Grand-Seigneur. Il y en a plusieurs autres qui, par leur beauté, méritent d'être vues après Sainte-Sophie. Les sultans qui les ont fondées n'ont pas seulement satisfait leur attachement à la religion en élevant ces magnifiques édifices, ils ont encore contribué au bien public en attachant à ces fondations des hôpitaux, des écoles et des professeurs. La plupart des mosquées impériales ont aussi des bibliothèques ; il y en a treize publiques à Constantinople, dont chacune ne contient pas moins de deux mille volumes, tous manuscrits. Leur prix est fort élevé : on paye 4 ou 500 francs pour un in-folio assez mince. L'indispensable nécessité où sont les musulmans de faire leurs ablutions les oblige à construire de grands cloîtres auprès des mosquées impériales ; une fontaine est toujours placée au milieu, et les endroits pour se laver sont aux environs ; celle qui est dans le cloître de Solimanieh (mosquée fondée par Soliman II) offre d'au-

Digitized by Google

tres petites fontaines ; la cour qui la renferme est très-belle et plantée d'arbres.

Constantinople, malgré les tremblements de terre qu'elle a éprouvés et les dévastations de différents peuples barbares qui s'en sont emparés, conserve encore des monuments anciens dignes de la curiosité des voyageurs. La partie la plus régulière de la ville est le Bézestin, fermé de murs et de portes, où les commerçants ont leurs boutiques rangées avec beaucoup d'ordre. Dans un autre quartier est ce que les Grecs appelaient l'Hippodrome, et que l'on nomme aujourd'hui l'At-Meidani ; c'est un grand cirque, long de plus de 240 mètres, et large de 300. Il y a d'un côté la mosquée du sultan Achmet, et de l'autre un grand édifice ancien où l'on enferme les fous, que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils pensent que la folie et l'imbécillité sont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en est atteint. Il reste dans l'At-Meidani trois monuments des Grecs, deux colonnes et un obélisque d'environ 25 mètres de haut, d'un seul morceau, apporté de Thèbes en Égypte. Dans la plupart des cérémonies publiques où assiste le sultan, la marche se porte à l'At-Meidani. On voit aussi dans cette place les Turcs se livrer à une sorte d'exercice militaire appelé djérid. Deux ou trois combattants, montés sur des chevaux très-vifs, sont armés d'un bâton blanc d'un peu plus d'un mètre de long, qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence. L'adresse consiste à éviter le coup et à poursuivre son adversaire dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, ou à se baisser assez pour ramasser le djérid à terre sans quitter la selle. Les Turcs étonnent par l'agilité avec laquelle ils exécutent ces évolutions fatigantes et dangereuses, qui sont une partie nécessaire de l'éducation.

Le sérail du Grand-Seigneur est bâti à l'un des angles de Constantinople, d'où il jouit de la magnifique vue que présente la côte de l'Asie Mineure. Par ce mot de sérail il ne faut pas entendre les appartements où sont confinées les femmes de l'empereur, comme on se l'imagine communément, mais toute l'enceinte du palais, qui égale en étendue une petite ville. Le palais n'est qu'un composé d'édifices rassemblés sans goût et seulement pour l'utilité. Le mur qui les environne a 10 mètres de hauteur, avec des créneaux, des embrasures et des tours dans le style des anciennes fortifications ; il est percé de neuf portes, dont deux seulement sont belles ; c'est de l'une de ces dernières que la cour ottomane, dans les actes publics, prend le nom de Porte ou Sublime Porte.

Le nombre des personnes attachées au Grand-Seigneur, à son palais ou à ses différentes maisons de campagne, est extrêmement considérable et d'un entretien fort dispendieux ; on peut même dire qu'à cet égard aucun souverain en Europe ne peut lui être comparé pour le luxe intérieur du sérail.

On remarque vers le milieu de la rue de Péra un palais considérable, dans lequel un grand nombre de jeunes gens sont logés, nourris et entretenus aux frais de l'État ; on les nomme icoglans ; ils sont destinés à être pages du sultan et à occuper les principales charges de la cour. Des *codjas* ou précepteurs viennent tous les jours leur enseigner le turc, l'arabe et le persan, leur montrer à écrire, et les instruire dans les préceptes du Koran. On les exerce aussi à lancer le djérid, à monter à cheval et à manier le sabre avec dextérité. Les eunuques blancs, à la garde desquels ils sont confiés, les traitent avec la plus grande sévérité. Ils sont vêtus de blanc et nourris avec sobriété. Ce sont des enfants de chrétiens pris à la guerre ou achetés en Géorgie, en Circassie ; il en

Digitized by Google

vient des diverses frontières de l'empire : on y admet aussi des fils de musulmans depuis que les Turcs ne sont plus en guerre comme autrefois avec les peuples de la chrétienté. Les icoglans qui montrent le plus de capacité sont les premiers admis parmi les pages; ils remplissent successivement les places vacantes, et occupent à leur tour les plus grandes charges du sérail.

Parmi les jeunes gens pris à la guerre, achetés ou venus de toutes parts, le plus grand nombre, sous le nom d'*adjem-oglan*, est destiné aux moindres emplois du sérail : on en fait des portiers, des fendeurs de bois, des cuisiniers, des bouchers, des porteurs d'eau, enfin des domestiques.

Les bostangis ou jardiniers sont au nombre d'environ dix mille ; leur chef se nomme bostangi-bachi; son pouvoir est très-étendu : il a non seulement le commandement absolu sur tous les palais et les jardins du Grand-Seigneur, mais il a en outre la police des environs de la capitale, et du canal jusqu'à l'embouchure de la mer Noire. Les bostangis sont tous fils de musulmans, reçoivent une assez bonne paye, et sont presque tous mariés.

Suivant les mœurs orientales, il n'y a point de visites, point de conférences secrètes, sans que des serviteurs ou des esclaves soient présents. La politesse exige qu'on apporte du café, qu'on présente de temps en temps une pipe garnie et allumée, et, suivant le grade et la dignité de l'étranger, on doit lui offrir des sorbets, des essences, des parfums. Lors même qu'un musulman est seul, il lui faut de temps en temps une pipe et du café.

Les capidgis ou portiers, dont le nombre est assez considérable, veillent aux portes extérieures du palais ; il ne faut pas les confondre avec les capidgis-bachis, espèce de chambellans dont la place est honorable et lucrative, et qui sont chargés d'exécuter les ordres du sultan, ceux, par exemple, de couper la tête d'un rebelle ou d'un concussionnaire, de porter la nouvelle de la nomination à un gouvernement, d'aller recueillir les successions des grands officiers de l'empire, etc. ; leur chef, toujours tiré de ce corps, se nomme *mir-alem*. Les capidgis-bachis sont quelquefois élevés à la dignité de pacha à deux queues.

Comme successeur des califes, le sultan réunit en lui tous les pouvoirs: il est souverain absolu, législateur, pontife et chef suprême de la religion; il peut créer, changer et modifier selon son désir ou son caprice les lois de l'État; il est maître de la vie et de la fortune de tous ses officiers et de tous les agents qu'il soudoie ; cependant il trouverait des obstacles insurmontables s'il touchait aux lois fondamentales déposées dans le livre du prophète, et même à la plupart de celles qu'un usage immémorial a rendues pour ainsi dire aussi sacrées que les autres. En établissant des impôts, il a l'attention de ne pas trop charger le peuple, toujours prêt à manifester son indignation, à se soulever, à demander la tête du vizir, même à déposer le sultan et à se porter à toutes sortes d'excès. L'histoire de ce peuple présente une foule d'exemples de sultans et de vizirs tués ou déposés. Nous disons que le sultan est le maître de la vie de tous ceux qui reçoivent un traitement de l'État, depuis le grand vizir jusqu'au simple soldat ; il dispose de leur vie et de leurs biens à sa volonté ; mais il ne peut légalement faire mourir un simple particulier, ni s'emparer de ses propriétés, sans un jugement préalable et une sentence de la justice.

Le grand vizir, ou *vizir-azem*, est le premier ministre, ou plutôt le lieutenant du sultan. Son pouvoir est immense, mais sa responsabilité est grande. Le

Digitized by Google

chiaya est le second en pouvoir ; le reis-effendi ou secrétaire d'État, et l'aga des janissaires sont après eux les plus considérables. Communément, par l'application et l'assiduité, on monte de l'état le plus bas à ces places, aussi bien qu'à celle de muphti ou grand prêtre, de pachas ou gouverneurs de provinces, de juges civils et autres ; et ce sont souvent des enfants d'esclaves pris à la guerre sur les Tartares ou les chrétiens. Élevés à l'école de l'adversité et arrivant à ces places éminentes à travers mille difficultés et mille dangers, ils sont d'ordinaire fort distingués par leur habileté.

C'est entre les mains des oulémas qu'est remis le dépôt des lois, et c'est à eux qu'il appartient de les interpréter. Ils sont aussi les interprètes de la religion, et le Koran est le code universel où ils puisent leurs sentences. Voici l'ordre que présente ce corps, le plus instruit de l'empire ottoman.

Le mufti ou *cheik-islam* est le chef suprême de la religion de Mahomet e l'oracle que l'on consulte ; ses décisions se nomment *fetfas*. Le sultan a recours à lui dans tous les cas difficiles et épineux, et il ne rend aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt sans avoir obtenu un fetfa. Cette place éminente servirait sans doute de contre-poids à l'autorité presque absolue du souverain, si celui-ci n'avait la faculté de nommer le mufti, de l'exiler, de le déposer, et même de le faire mourir après l'avoir déposé ; aussi arrive-t-il rarement qu'un mufti s'oppose aux volontés du sultan et de ses ministres : du reste, ce dignitaire jouit de la plus grande considération.

Le mufti présente annuellement une liste au sultan pour la nomination de deux *kadileskers*, du *stambol-effendi*, et des *mollas* des principales villes. Il y a à Constantinople deux kadileskers, celui de la Romélie ou Turquie européenne, et celui de l'Anatolie ou Turquie asiatique. Ils assistent l'un et l'autre au divan du grand vizir, écoutent et discutent les affaires qui s'y présentent : après quoi le kadilesker de Romélie prononce seul la sentence. Ils ne restent qu'une année en place. Ce sont eux qui nomment tous les simples kadis de l'empire, avantage très-grand dans un pays où tout est vénal.

Après eux vient le stambol effendi, mollah ou juge de la capitale. C'est lui qui prend particulièrement connaissance de toutes les affaires, de tous les procès qui interviennent parmi les personnes qui exercent les différents arts et métiers. Il a l'inspection générale des grains et autres denrées qui arrivent pour l'approvisionnement de la ville. De temps en temps il doit se porter dans les divers quartiers, pour examiner les comestibles que l'on vend en détail, et vérifier les poids et mesures. Il punit sur-le-champ de la bastonnade ceux qui sont trouvés avec de faux poids, ou avec des marchandises altérées, et quelquefois il les fait clouer par une oreille contre la porte de la boutique. Les récidives sont presque toujours punies de mort.

Aux mosquées impériales sont attachés des *madressés* ou colléges, auxquels on envoie de toutes les parties de l'empire des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse et criminelle, et pour connaître toutes les opinions, toutes les subtilités des commentateurs du Koran. On leur fait subir divers examens, et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *muderis* ou professeurs. Ceux de ces muderis qui ne veulent pas suivre la carrière de professeur, et obtenir le grade éminent de mollah, sollicitent une place de kadi, ou juge des affaires contentieuses d'une petite ville,

Digitized by Google

Les muderis qui se destinent aux places les plus importantes, à celles de mollah, de kadilesker, de mufti, passent après de nombreux examens, à la mosquée de Suleïmanieh ou de Soliman Ier, et attendent que, à leur tour, leur mérite ou la faveur les fassent placer.

Les deux fêtes du beiram sont les deux seules fêtes religieuses du musulmanisme : la première est d'un jour, et la seconde de quatre. La célébration de ces deux beïrams se fait toujours avec le plus pompeux appareil ; les parents et les amis se font des visites ; mais on ne voit aucun de ces plaisirs publics qui marquent les jours de joie chez les autres nations de l'Europe. Naturellement religieux, et surtout très-attentifs à remplir les devoirs du culte extérieur, les mahométans se livrent d'une manière plus particulière encore aux exercices de piété pendant la lune du ramazan. Le jeûne le plus rigoureux dure tout le jour, et la majeure partie de la nuit est consacrée à la prière et à des actes de pénitence.

Si le pouvoir judiciaire réside en même temps que le pouvoir religieux entre les mains des oulémas, les pachas, de leur côté, réunissent le pouvoir militaire et administratif : ils sont gouverneurs, commandants militaires, commandants de leurs provinces, et par un abus infiniment préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entre eux ont la ferme générale des impôts. Le mutselim est un vice-gouverneur ou lieutenant de pacha. Le waïvode est gouverneur d'une petite province ou d'une ville qui ne fait point partie d'un pachalik.

Les *kodjakians* ou gens de plume forment un corps nombreux, surtout dans la capitale : c'est la profession qui tient le milieu entre les militaires et les hommes de loi ; elle est considérée, aussi instruite qu'on peut l'être en Turquie, et même assez puissante. Presque tous les ministres, tous les employés aux diverses administrations, aux douanes, aux mosquées ; tous les commis, tous les maîtres d'école, en un mot, tous les écrivains, depuis le simple *kiatib* qui copie les livres, les placets, les mémoires, et celui qui s'applique à écrire purement et correctement la langue, jusqu'au reis-effendi qui en est le chef, tous sont désignés par le nom de kodja, et font partie de cette espèce de corporation.

L'art de transcrire les livres nationaux, et surtout le Koran, forme la pépinière des gens de plume. Le nombre des copistes de ces livres est prodigieux dans la capitale. Les jeunes gens qui n'ont point de fortune et qui veulent embrasser cet état, après avoir appris à lire et à écrire dans les écoles, s'appliquent d'abord à vendre et à copier des livres ; ils rédigent encore des placets, des mémoires pour ceux qui leur en demandent.

Les musulmans doivent aux kodjas un grand nombre d'ouvrages estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane et à la géographie de leurs provinces ; et c'est parmi eux que l'on trouve ordinairement les hommes d'État les plus instruits et les plus capables d'administrer. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, l'opposition de presque tous les écrivains puissants, le refus des gens de loi de laisser imprimer le Koran et les autres livres de religion, et sans doute aussi l'aversion décidée que montrent les musulmans pour les pratiques et les arts européens, sont autant de motifs qui concourent à empêcher que l'imprimerie ne s'établisse chez eux d'une manière solide.

Chaque art, chaque métier est soumis à des lois particulières, et ceux qui les

Digitized by Google

exercent forment des corporations distinctes et séparées. Dès l'aube du jour, toutes les boutiques s'ouvrent, et à l'entrée de la nuit elles sont régulièrement fermées. Le travail manuel ni les affaires de commerce n'éprouvent jamais la moindre interruption, excepté pendant les deux fêtes du beïram. Tous les sujets de l'empire indistinctement font le commerce intérieur. Il consiste à verser les fruits de la nature et les productions des arts d'une contrée dans une autre. Des caravanes nombreuses et fréquentes parcourent toute l'étendue de l'empire, et une multitude de navires couvrent les mers et les fleuves navigables. Les Grecs, les Arméniens et les juifs ont aussi part à ce commerce ; mais le commerce extérieur est presque entièrement entre les mains des étrangers.

Quoique l'agriculture ne soit pas dans un état de prospérité chez les Ottomans, elle y est cependant assez soignée pour que chaque province trouve sa subsistance dans le produit même de ses terres ; et les contrées les plus fertiles, comme la Valachie, la Moldavie, la basse Anatolie, la Syrie, etc., versent tous les ans leur superflu dans les cantons les plus stériles et les plus montagneux.

Lorsqu'un Européen arrive en Turquie, ce qui le frappe le plus dans les habitants est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres : l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre eux et nous. Un extérieur religieux règne sur les visages, dans les propos et dans les gestes : l'on ne voit dans les rues que des mains armées de chapelets. Les Orientaux ont un air grave et flegmatique dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent. Au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage calme, austère ou mélancolique ; rarement ils rient. S'ils parlent, c'est sans empressement, sans passion. Ils écoutent sans interrompre, ils gardent le silence des journées entières ; s'ils marchent, c'est posément et pour affaires ; la promenade leur est inconnue ; toujours assis, ils passent ainsi des jours entiers, rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, et presque sans changer d'attitude.

C'est aux lois canoniques que les musulmans sont redevables de ce genre de vie uniforme, ou plutôt apathique, qui de siècle en siècle s'est perpétué chez eux sans beaucoup d'altération ; ils leur doivent l'espèce de sobriété dont ils se glorifient. Comme ces lois prononcent sur la nature des comestibles, en déterminant la pureté ou l'impureté des uns et des autres, il n'est point de mahométan qui, conformément aux préceptes de sa religion, ne soit très-circonspect sur la qualité des mets et de tout ce qui est dans l'ordre des aliments. De toutes les viandes de boucherie, celle de mouton et celle d'agneau sont presque les seules dont ces peuples se nourrissent. Le bœuf paraît rarement sur leurs tables ; la volaille est très-commune, même dans les maisons les moins aisées. Si les mahométans mangent peu de gibier, c'est moins par dégoût pour cette viande, que dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui aurait pu être tué contre l'esprit de la loi ; d'ailleurs, il en est beaucoup qui ont pour principe de ne jamais maltraiter les animaux : aussi dans aucun temps on ne voit chez ces peuples un goût bien marqué pour la chasse. Ils ne recherchent guère davantage le poisson. Quant à la viande de porc et de sanglier, toutes les peuples musulmans ont pour elle la plus grande aversion. Ils font toute l'année un grand usage des végétaux, des légumes, de la pâtisserie, du laitage, des sucreries, et des fruits, qui sont délicieux dans toutes les contrées de l'Orient.

Digitized by Google

Les entrées, les entremets, les rôtis même ne se servent que coupés par petits morceaux ; jamais on n'a besoin de couteau ni de fourchette. La volaille que l'on met à la broche est cuite de manière que l'on peut aisément la découper et s'en servir avec les doigts. Dans presque toutes les familles, les hommes mangent séparés de leurs femmes : ils font deux repas par jour : ils dînent entre dix et onze heures du matin, et soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille fait presque toujours seul ses repas ; les enfants dînent et soupent à part ; les femmes mangent dans le harem, et chacune à part, pour éviter des jalousies. Si le maître a quelques convives, ce sont ordinairement des parents, des amis intimes ou des clients. En général, les tables ne sont que pour cinq à six personnes au plus. Dans la belle saison, on se place volontiers dans l'endroit le plus gai de la maison pour prendre le repas ; cela est d'autant plus facile, que le service de ce repas n'exige pas un grand attirail. A l'heure du dîner, des valets apportent sur leur tête des plats rangés sur des espèces de plateaux. Les tables sur lesquelles on mange sont petites, rondes et de cuivre bien étamé ; elles sont placées sur une espèce d'escabeau qui leur sert de pied, et par-dessous est une grande toile, que l'on étend pour plus grande propreté sur le parquet devant le sopha. Un ou deux amis avec le maître y sont assis les genoux croisés, ou un pied allongé sous la table ; les autres se placent tout autour sur des carreaux qui tiennent lieu de chaises. Dès que le dîner est servi, chacun porte la main au plat ; c'est toujours le maître qui commence. Le potage est présenté le premier, et le pilau le dernier. C'est un mets national fait de riz cuit au bouillon ; on y a ajouté quelquefois de l'agneau, du mouton et de la volaille. Ce n'est que pour ces deux plats qu'on présente des cuillères.

Le *khoschab*, par où se terminent tous les repas, est une boisson douce, faite avec des pistaches, des raisins secs, des pommes, des poires, des prunes, des cerises, des abricots, et autres fruits cuits au sucre et avec beaucoup d'eau. Cette boisson est presque la seule dont on fasse usage. Peu de personnes demandent à boire pendant le repas, surtout en hiver, et on ne leur présente que de l'eau pure, dans de grands vases de cristal. Chez les Européens, celui qui boit porte la santé aux autres ; par un usage un peu plus raisonnable, chez les Ottomans c'est le contraire. Le Koran défend avec sévérité le vin et toute liqueur fermentée ; les dévots se conforment à cette défense, mais les philosophes du pays transgressent assez souvent la loi ; le seul soin qu'ils prennent est de savourer en secret la liqueur prohibée.

Pour remplacer l'ivresse du vin, les musulmans recherchent celle que procure l'opium. Les différentes sortes d'opiats que l'on en fait s'appellent *madjoun ;* les effets en sont plus ou moins violents, selon la qualité des ingrédients qui les composent et suivant la force des tempéraments. Le madjoun ordinaire est un mélange d'opium, de pavot, d'aloes et de diverses épiceries ; les personnes opulentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de la cochenille, du musc et autres aromates ou essences précieuses. On porte cette drogue sur soi dans de petites boîtes, et on en prend une ou deux fois par jour, avec un demi-verre d'eau ou une tasse de café ; cet usage est aussi général que celui du café, du tabac et des parfums.

Il n'est point de ville, de village, de bourgade, dans toute l'étendue de l'em-

Digitized by Google

pire, qui n'ait ses cafés; on en voit partout, même dans les promenades publiques et le long des grandes routes. La plupart sont bâtis en forme de kiosques, et presque toûjours dans les sites les plus gais et les plus attrayants. Les gens oisifs y passent des heures entières, fumant, jouant aux dames, aux échecs, et s'entretenant des nouvelles du temps; c'est là que les romanciers, les conteurs et les jongleurs déploient leurs talents, surtout en hiver, en racontant des fables et des historiettes, avec la grâce et l'énergie propres à la langue nationale. Si l'on ajoute à ces narrations, des joueurs de gobelets, des bouffons, des lutteurs, des danseurs de corde, et surtout des ombres chinoises, on connaîtra tous les spectacles de la Turquie.

Les Orientaux, plus simples que nous dans leur ameublement, ne connaissent pas le luxe des lits : ils ont dans leurs maisons un certain nombre de matelas fort légers, de laine ou de coton, qu'ils étendent par terrre ou sur des sophas à l'heure du coucher, et sur lesquels ils passent la nuit. Les femmes ôtent leurs colifichets et quittent leur parure; les hommes se dépouillent de leurs habits de cérémonie, changent de turban, se couchent habillés, ainsi que les femmes. Ils se couvrent avec des couvertures piquées, auxquelles les riches attachent un drap de toile de coton, qu'ils ne changent ordinairement que lorsqu'il est bien sale et presque usé. Le lendemain on enlève ces matelas, ces couvertures; on les enferme dans des armoires, et la chambre à coucher redevient salon de compagnie et salle à manger. Chez les Grecs, les Arméniens et les juifs pauvres, toute la famille couche dans la même chambre; mais chez les musulmans, l'appartement des hommes est séparé de celui des femmes. Comme l'usage des chaises est également inconnu dans l'Orient, les sophas sont les principaux, et presque les seuls meubles des appartements; ils sont immédiatement posés sur le plancher, ou élevés de quelques centimètres au moyen d'une estrade formée de planches.

Les maisons n'ont ordinairement point de cheminée; on se chauffe par le moyen d'un brasier en terre ou en cuivre, qu'on nomme *mangal*, et que l'on place sous une table ronde ou carrée, couverte de plusieurs tapis qui vont jusqu'à terre dans tous les sens : un banc rembourré, placé tout autour, permet à plusieurs personnes de s'asseoir, d'avancer les jambes vers le mangal, et de recevoir la chaleur jusqu'à la ceinture. Cette table est nommée *tandour*.

Avant les cinq prières du jour, avant et après les repas, toutes les fois qu'il a été touché par quelque corps impur, le musulman doit se purifier par des lotions partielles : dans d'autres circonstances il est assujetti à des bains entiers. Les femmes y sont également astreintes; mais c'est pour elles une de leurs plus grandes parties de plaisir. C'est aux bains qu'elles se rencontrent ou se donnent des rendez-vous, et qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle elles sont soumises. Les femmes riches peuvent y montrer dans le plus grand détail leur parure brillante : elles s'y font servir du moka pur, des restaurants exquis, des collations somptueuses; elles y prodiguent les essences et les parfums; et la fête est souvent terminée par la musique, les baladins et les ombres chinoises; mais dans ces occasions le bain est fermé au public pour toute la journée.

Les maisons des musulmans sont disposées de manière que le logement des

Digitized by Google

femmes est toujours séparé de celui des hommes : le premier se nomme harem, ou lieu sacré ; le second *selamlik*.

Les femmes d'un certain rang ne paraissent que très-rarement en public ; il n'est pas du bon ton qu'elles sortent de chez elles, à moins qu'elles n'y soient forcées pour des causes indispensables ; c'est pourquoi l'on ne rencontre ordinairement dans les rues que des femmes du vulgaire, mais toujours voilées, observant la plus grande circonspection, et n'adressant presque jamais la parole à personne. Ce serait le comble de l'indécence pour les hommes d'arrêter leurs regards sur elles ; et si quelqu'un s'oubliait au point de se permettre un mot équivoque ou quelque liberté à leur égard, rien ne pourrait le sauver des poursuites de la police, et même des habitants, qui, témoins de sa témérité, ont le droit de l'arrêter, et de l'assommer à coups de bâton en cas de résistance.

Les Turcs ont à peu près les mêmes idées de la beauté des femmes que les Européens, si ce n'est qu'ils préfèrent, en général, les blanches et les brunes aux blondes, et l'embonpoint excessif à la maigreur. Les femmes esclaves dont on fait le plus de cas dans tout l'Orient viennent de la Géorgie et de la Circassie ; elles sont généralement belles et très-bien proportionnées.

On aurait une fausse idée de l'esclavage chez les Turcs et les Persans, si on en jugeait d'après celui que les Européens ont établi dans leurs colonies, et surtout d'après le récit des malheureux captifs des côtes de Barbarie, à qui l'on faisait éprouver de rudes traitements, que l'on tourmentait de mille manières, pour les obliger à embrasser la religion musulmane. En Turquie et en Perse, les esclaves des deux sexes, achetés ordinairement fort jeunes, sont élevés dans la religion de Mahomet, et traités avec la même douceur et presque avec les mêmes égards que les fils de la maison. Il est rare qu'un Turc revende un esclave dont il est mécontent ; il se contente de le punir comme il punirait son fils. Après un service plus ou moins long, suivant que ce musulman est plus ou moins exact observateur des préceptes de Mahomet, qui fixe l'esclavage à neuf ans, il l'affranchit et le marie. Presque toujours à sa mort, ses esclaves deviennent libres, soit qu'il ait pu dicter ses volontés, soit parce que ses héritiers se font un devoir de suivre son intention à cet égard... Les préjugés de l'Europe à l'égard de la naissance n'étant point connus dans le Levant, la plupart des Turcs épousent sans difficulté des esclaves, ou les font épouser à leurs fils. Ils donnent de même, sans répugnance, leurs filles en mariage aux esclaves mâles, dont ils sont satisfaits, et qu'ils affranchissent. Ils les mettent ensuite dans une situation aussi avantageuse qu'il leur est possible... Plusieurs pachas et grands-officiers se sont ainsi élevés du sein de l'esclavage même.

Avant la révolution qui s'est opérée dans les mœurs et le costume des Turcs, toutes les familles opulentes faisaient usage des habits de soie et des plus riches étoffes. Leur diversité était infinie, tant pour le prix que pour la qualité : il y en avait d'unies, de rayées, en fleurs de toute espèce, en soie, en or et en argent. Ces deux dernières qualités n'étaient cependant que pour l'usage des femmes ; les hommes ne portaient jamais ni or ni argent sur leurs habits. Parmi les étoffes des Indes, il faut distinguer les châles, qui sont d'une laine extrêmement fine, et du plus grand prix ; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces châles, qui ont communément quatre mètres de long sur un de large, pourraient passer dans une bague ; ils servaient de ceinture aux hommes comme aux

Digitized by Google

femmes. En hiver, les hommes, soit à pied, soit à cheval, s'en couvraient la tête pour se garantir du mauvais temps. Le peuple portait des châles communs et fabriqués dans le pays.

Les pelleteries étaient le plus grand luxe de l'un et de l'autre sexe. Il n'était point de simple artisan, de soldat, de paysan, qui ne portât en hiver une pelisse de peau d'agneau ou de mouton, de chat, d'écureuil, etc.; l'hermine, la martre, le renard blanc, la zibeline, formaient la garde-robe des personnes opulentes et distinguées. Le renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries, était réservée au Grand-Seigneur; personne n'avait la liberté de la porter : quelquefois cependant le sultan en faisait présent au grand vizir, ou à un pacha dont il était satisfait; c'était une des plus grandes faveurs. Quant aux femmes, elles avaient le droit de porter toutes ces fourrures, et de ne consulter que leur goût. Aujourd'hui le désir de se rapprocher des autres nations européennes a décidé les Turcs à abandonner leur beau et riche costume national. Ils portent tous uniformément le soulier, le pantalon et la redingote de drap; le fez ou chichara, sorte de calotte en laine rouge, est la seule partie qui leur reste de leur ancien turban.

Les femmes n'entendent aucune raison sous le rapport du luxe. Quoiqu'elles soient rarement dans le cas de faire parade de leur habillement, elles se chargent d'autant de richesses qu'il leur est possible. Il n'en est point qui n'ait des boucles d'oreilles, des bracelets, des colliers et des boucles de ceinture en or et en argent. Dans les rangs élevés, ces ornements et ces joyaux sont en perles fines, en diamants et en pierreries. Leur luxe est quelquefois si exagéré, qu'elles portent cinq à six bagues à la fois. Leurs hautes coiffures, toujours de mousseline unie ou brodée, sont ordinairement garnies de fleurs, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Quelques-unes portent aussi des plumes de héron. Les femmes d'un état médiocre portent au cou de longues chaînes d'or, qui descendent jusqu'au milieu du corps : il y en a même qui sont composées de 60 à 80 sequins neufs, ou bien de médailles de différentes formes. Il est encore en usage, chez les femmes de qualité, de tenir dans leurs mains un long chapelet, dont les grains sont, pour l'ordinaire, de jaspe, d'agate, d'ambre blanc ou de corail. Les femmes, comme les hommes, s'en servent par manière d'amusement et de contenance.

Quand les femmes sortent, elles sont vêtues d'une longue robe, et ont le visage couvert de deux voiles de mousseline : le premier part du milieu du nez, et descend jusqu'à la ceinture en couvrant leur sein; le second enveloppe la tête jusqu'aux paupières; le tout est arrangé de façon qu'on leur voit à peine les yeux.

Dans la portion de l'empire où l'ancien costume a conservé quelque vigueur, les lois qui jadis réglementaient l'emploi des couleurs subsistent encore et sont, comme autrefois, rigoureusement observées. Le vert est la principale et la plus distinguée; c'est comme une couleur sacrée, qui n'appartient qu'aux descendants du prophète; le turban noir est pour les juifs; le blanc et le rouge sont ceux que portent la majeure partie des musulmans.

Parmi les contrées et les nationalités que le Turc a englouties dans l'envahissement de ses conquêtes, il en est deux surtout qu'on ne saurait passer sous silence : l'une est la Macédoine, patrie d'Alexandre le Grand et de

Digitized by Google

Méhémet-Ali; l'autre, l'Épire, aujourd'hui l'Albanie, patrie de Pyrrhus et de Scanderbeg.

Les Turcs appellent la Macédoine, Mackdonia. Elle est bornée, au nord, par le Nessus ou Nestus ; au sud, par la Livadie ; à l'est, par l'Archipel ; et à l'ouest, par l'Albanie. On la divise en trois parties : l'Iamboli, la Veria et la Thessalie. L'air est vif et salubre dans ces contrées ; le sol y est d'une fertilité extrême ; aussi est-ce une des provinces les moins dépeuplées sous la domination des Turcs. « Ici, dit un voyageur, la nature combat sans cesse les vices du gouvernement. Le climat de la Grèce, ajoute-t-il, est admirable : il influe puissamment sur l'espèce humaine, en lui donnant et plus d'ardeur et plus de fécondité ; et il agit encore sur la nature animale et végétale, en rendant l'une et l'autre plus productives. Il ne faut qu'une erreur des gouvernements pour rendre l'espèce humaine clair-semée dans les parties septentrionales du globe, tandis que la plus insensée des administrations ne peut étouffer la population sans cesse renaissante des contrées méridionales. Les victoires de Charles XII ont fait de la Suède un désert; mais ni les folies du gouvernement turc, ni les délires de la superstition, n'ont pu dépeupler les riantes vallées de la Macédoine. On est ici dans le pays de Pyrrha et de Deucalion : les hommes poussent comme les arbres des forêts, et les pierres jetées par terre se métamorphosent en hommes. En parlant des superbes provinces qui composent l'empire ottoman, on finit toujours par la même pensée : la nature a tout fait dans ce pays, et le gouvernement a tout gâté. »

L'Iamboli contient deux villes considérables, Salonique et Sérès. Salonique est l'ancienne Thessalonique ; elle est située au fond d'un golfe, et devient, par cette position même, l'entrepôt du commerce de la Turquie. Aussi n'est-ce que sous ce rapport qu'elle est une des plus importantes villes des Turcs : comme place de guerre, elle ne peut compter pour rien. Bâtie en forme de croissant sur le bord de la mer, elle s'élève en amphithéâtre et présente un aspect magnifique ; mais l'intérieur, composé de maisons mesquines, de rues étroites et tortueuses, est loin de répondre à cette belle annonce : on se croirait volontiers dans un grand village. La population monte à environ 60,000 habitants. Plusieurs précieux débris donnent encore une idée de son ancienne splendeur ; c'est, après Athènes, la ville de la Grèce où il reste le plus d'antiquités. On y remarque, entre autres, quatre monuments : la porte du Vardar, les *Encantades*, la Rotonde et l'arc de triomphe de Constantin. La porte qu'on nomme Vardar, parce qu'elle conduit à ce fleuve, est formée par un arc de triomphe du meilleur goût; il fut élevé à Octave et à Marc-Antoine par les habitants de Thessalonique. L'arc de Constantin subsiste aussi en son entier ; mais on ne voit plus que quelques vestiges du marbre dont il était revêtu. L'époque des beaux-arts était déjà passée quand il fut construit. Au nord de ce monument est la Rotonde, édifice bâti sur le modèle du Panthéon de Rome. Ce que les juifs castillans établis à Thessalonique appellent *Encantades* (figures enchantées), est un reste d'une colonnade d'ordre corinthien, bâtie sous Néron. Cette colonnade soutenait deux rangs de statues d'un goût exquis. Ce sont les plus belles figures qui aient échappé aux ravages du temps et des barbares ; elles sont de grandeur naturelle, et représentent les sujets les plus voluptueux de l'antiquité. Il en existe encore huit, qui sont adossées à la colonnade supérieure, dans le goût des cariatides.

Digitized by Google

Serès est une ville renommée dans la Turquie d'Europe par son riche marché ; elle est située au milieu d'une vaste plaine arrosée et fécondée par le Strymon. Toute la vallée où coule ce fleuve est mise en culture réglée du coton, et est couverte de près de trois cents villages, qui, vus du sommet du mont Cercina, paraissent tous se toucher et présenter l'aspect imposant d'une immense cité. Les agas qui gouvernent et oppriment ces cantons vivent dans leurs donjons toujours environnés d'une garde d'Albanais, et ils se font la guerre entre eux comme faisaient nos anciens seigneurs feudataires. Le vainqueur brûle les plantations du vaincu, enlève les femmes et les bestiaux, et n'interrompt ses ravages qu'à certaines fêtes musulmanes, où les hostilités sont suspendues par une espèce de trêve de Dieu. Naguère encore la Porte Ottomane fomentait secrètement les divisions des agas ; et lorsqu'elle était obligée de se prononcer, elle envoyait le cordon au plus faible, et les queues au plus fort.

C'est aussi dans la même province que se trouve Philippi, village situé sur les ruines de Philippes, ville si célèbre par la défaite des deux derniers Romains, Cassius et Brutus.

La Thessalie, que les Turcs appellent Janniah ou Janina, offre aussi au voyageur de grands souvenirs, et le ravit sans cesse par la beauté de ses sites et la fertilité de son sol. Elle est bornée de trois côtés par des montagnes célèbres chez les poëtes : par l'Olympe au nord, par le Pinde au couchant, et par l'Ossa au midi. Le fleuve du Pénée, aux ondes si limpides, la traverse d'occident en orient, et se jette dans un bras de la mer Égée, après avoir arrosé le vallon si fameux de Tempé.

Ce pays, hérissé de montagnes, eut toujours peu de grandes villes dans son sein ; Larisse fut une des plus distinguées, parce qu'elle était le centre de la petite souveraineté d'Achille. Les Turcs l'appellent maintenant Jenhi Chehsr ; elle peut avoir 20,000 habitants. C'est après avoir laissé Larisse sur sa droite, que le Pénée se resserre dans une gorge entre l'Olympe et l'Ossa, non loin de Tempé. Le voyageur qui a lu les magnifiques descriptions que l'on a faites de ce vallon si célèbre, et cependant presque perdu dans le monde, est cruellement détrompé en arrivant à cette gorge. Il cherche un vallon délicieux, à l'abri des vents, ombragé de lauriers, de myrtes, et couvert d'un tapis de verdure et de fleurs ; il s'avance et ne voit qu'une espèce de précipice affreux. « Le Tempé, dit Pococke, a toujours été et est encore une gorge très-étroite et très-profonde, entre deux montagnes si élevées, qu'on peut à peine regarder de haut en bas sans être saisi d'horreur, et même frappé de vertige à l'aspect d'un précipice si épouvantable, où le fleuve Pénée coule d'occident en orient, et laisse si peu d'espace sur son rivage, qu'à peine dix hommes peuvent y passer de front, en suivant la route qui conduit de Larisse à Salonique. Au moment où le Pénée se répand avec beaucoup de fracas dans cette fondrière, il y reçoit un ruisseau empoisonné, venu de la Macédoine, et qu'on nommait le Titarèse, qui flétrissait la verdure sur son passage, et brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ses eaux, chargées d'un principe de bitume caustique qu'on voyait y surnager, ainsi qu'une matière oléagineuse. Les forêts qui sont d'un côté sur le flanc du mont Olympe, et de l'autre sur celui du mont Ossa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice sous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempé le Lycostome, ou la Gueule-du-

Digitized by Google

Loup parce qu'il s'offre sous un aspect de ce genre du côté de la mer vers l'embouchure du Pénée. Telle est cette fondrière sauvage, plus propre à inspirer une mélancolie profonde, que cette douce joie qu'on éprouve à l'aspect d'une belle contrée, habitée par des mortels libres et heureux. »

Une petite ville, nommée Pharsala, rappelle Pharsale, si célèbre par la victoire de César et l'extinction de la république romaine.

Yania ou Janina est la ville capitale de la province et la résidence du pacha.

L'Albanie contient l'ancienne Illyrie grecque et l'Épire. On la divise en deux parties : l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs et des chrétiens catholiques. Ces derniers font la force du pacha de Scutari. Les habitants des bouches de Cattaro sont au nombre de 10,000 hommes en état de porter les armes. On compte parmi ceux qui habitent le Montenegro 25,000 hommes, tous indépendants et ennemis mortels du nom turc : les uns et les autres suivent le rit grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer jusqu'à la montagne.

L'autre partie de l'Albanie commence à Valona, distante de cent milles de la frontière de la Dalmatie, et s'étend jusqu'à l'isthme de la Morée.

Toute l'Albanie, en général, est extrêmement peuplée. Les Albanais sont grands, robustes, courageux, excellents cavaliers, et surtout grands brigands. Les Turcs en tirèrent d'importants services contre les Grecs révoltés, pendant la guerre qu'ils eurent à soutenir contre la Russie, et qui fut terminée en 1774. Pendant les cinq années qui ont suivi, ils ont également tué et pillé Grecs et mahométans, et il a fallu envoyer une armée pour arrêter leurs déprédations dans ce malheureux pays. Cinq pachas font peser sur ce peuple un sceptre de fer : ces pachas se font continuellement la guerre entre eux, ou la font au Grand-Seigneur ; et par conséquent les habitants ont toujours les armes à la main.

Parmi les Albanais, il faut distinguer ceux de Paramithia, dont le courage et l'amour pour la liberté font trembler les Turcs. Leur ville est située à 36 kilomètres de Janina ; ils possèdent un territoire de 36 kilomètres de circonférence, et peuvent mettre en campagne 20,000 hommes. Retirés dans des montagnes inaccessibles à tout ennemi, ils méprisent les Turcs et les Grecs qui les environnent, et jouissent de la paix et de la liberté. Leur gouvernement n'a rien de régulier, mais il convient à des hommes encore près de la nature : chaque famille ou réunion d'alliés, qu'on peut nommer un clan, administre la justice dans son sein ; et les clans les plus nombreux sont ceux qui ont le plus d'influence dans le pays pour tout ce qui concerne les affaires publiques ; ils prennent bien garde de ne pas tuer un individu dans un autre clan, parce que ses parents vengent sa mort ; et quand une fois il a été versé du sang, les massacres se succèdent jusqu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autre clan. Leur habitude, lorsqu'ils sortent de chez eux, est de porter leur fusil ; ils ne restent pas même dans leurs maisons, sans avoir à leur ceinture une paire de pistolets sous leur oreiller, et leur fusil à côté du lit. La plupart des Albanais de Paramithia sont mahométans, mais peu attachés à leur religion ; ils souffrent parmi eux des chrétiens grecs, et les traitent comme leurs frères. Ils forment même des unions entre eux sans la moindre difficulté. Ils trouvent le vin trop bon pour s'en passer ; le précepte du prophète à cet égard leur est parfaitement inconnu. Ils s'abstiennent seulement de chair de porc ; mais si le mari et la femme sont

Digitized by Google

Digitized by Google

GRECS DALMATE

Imp.ie Charaire aine et Fils Rue de Vaugirard-Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

de religions différentes, ils ne se font aucun scrupule de faire cuire dans le même vase un morceau de porc et un morceau de mouton. Ils sont très-hospitaliers, mais envers les étrangers qui sont sous la protection d'un Paramithiota; tous les habitants leur montrent alors la plus grande bienveillance. Si, au contraire, un étranger, Grec, Turc ou Européen, vient seul dans leurs montagnes, il est aussitôt saisi, conduit au marché et vendu. Il ne faut pas trop les blâmer de cette conduite violente : elle tient à leur amour pour la liberté de leur pays. S'ils laissaient trop facilement les étrangers pénétrer chez eux, ils en porteraient bientôt la peine ; ils agissent plus politiquement en tenant tout ce qui les environne dans la crainte et l'épouvante.

LA GRÈCE

Connaissez-vous une terre à laquelle l'imagination prête toutes les beautés; connaissez-vous une terre dont le nom ne marche dans le souvenir des hommes qu'environné du magnifique cortége de tous les noms les plus glorieux par les arts, la poésie, l'éloquence, la valeur guerrière; c'est la patrie d'Homère et de Pindare, de Sophocle et d'Euripide, de Périclès et de Démosthènes, de Miltiade et de Thémistocle, de Léonidas et d'Épaminondas, de Platon et d'Aristote, de Socrate et d'Alcibiade, de Phidias et d'Apelles, c'est la Grèce; c'est la patrie de tout ce qui fournit au monde entier des modèles admirables pour l'esprit et pour le cœur.

Quatre siècles durant, esclave languissante et méprisée des fils d'Osman, la Grèce enfin s'est relevée de ses ruines, et grâce au courageux martyre de ses klephtes et de ses corsaires, elle a connu de nouveau l'indépendance. Elle a été érigée, en 1830, en monarchie héréditaire en faveur d'un prince de Bavière.

La Grèce, à l'heure qu'il est, forme un royaume dont l'antique Hellade, aujourd'hui Livadie, le Péloponèse, non moins moderne, et l'Archipel indiquent les divisions principales, à qui les Thermopyles et l'Aspro-Potamos tracent une frontière qui aboutit à l'embouchure du Sperchius.

Le Taygète, l'Hæmus et le Parnasse ont repris leurs doux noms. Corinthe, redressée sur son rocher, offre ses raisins si connus; Argos a de beaux pâturages et de riches laines; l'Attique, un miel transparent et parfumé; Misitra près des ruines de Sparte, Tripolitza, près de celles de Tégée, se relèvent rapidement des assauts meurtriers que le croissant leur a fait subir.

Mais les deux villes principales de la Grèce moderne sont Athènes et Nauplie. Nauplie renferme 10,000 âmes et Athènes 45,000, sans y compter le Pirée qui, en 1838, n'avait qu'une baraque pour la douane et qui aujourd'hui compte déjà trois cents maisons.

Le nom antique d'Athènes se retrouve encore dans celui d'Athina ou Setines, que lui donnent les Grecs modernes et les Turcs. C'est sans contredit une des plus anciennes cités du monde; elle fut fondée par Cécrops. Sa beauté, ses richesses, et surtout les grands hommes qu'elle a produits dans tous les genres,

Digitized by Google

lui ont assuré une gloire immortelle. Périclès est celui qui l'orna des plus beaux monuments ; plusieurs subsistent encore après tant de siècles, et leurs ruines majestueuses déposent contre le mauvais goût des édifices publics qu'a élevés devant elles le gouvernement turc. Ceux de ses monuments qui ont le plus résisté au temps sont : le Théâtre de Bacchus, la Tour des vents, le Stade, le Temple de Minerve Suniade, le Parthénon, le Temple de Thésée, les Propylées et la Lanterne de Démosthènes.

Le Théâtre de Bacchus est au pied de la montagne qui regarde le sud-ouest, et entièrement bâti de grosses pierres de taille. La plus grande partie des gradins est taillée dans le roc ; la scène a près de 35 mètres, et la longueur de l'édifice entier peut être de 82.

La Tour des vents est de marbre et à huit faces. On a sculpté sur chacune de ces faces l'image d'un vent, qui est représenté dans l'attitude d'un génie ailé, avec son nom au-dessous, et un emblème relatif à la saison de l'année où il a coutume de faire sentir ses influences. Le comble est terminé par une pyramide de marbre, servant de base à un triton d'airain armé d'une baguette. Le mécanisme de l'ouvrage est tel, que les vents font tourner le triton, et qu'il se trouve toujours en face de celui qui règne alors dans l'atmosphère. Ce monument est entre deux rues.

Le Stade a été plusieurs fois détruit et réparé. Celui qui subsiste aujourd'hui fut construit aux frais d'un certain Hérode, l'un des plus riches particuliers du monde romain. Adrien y donna, en un seul jour, un combat de mille bêtes féroces.

Le Temple de Minerve Suniade est le dernier monument de l'Athènes de Périclès. Il fut élevé sur le promontoire de Sunium, où l'Attique va se terminer; il n'en reste plus que dix-sept colonnes, qu'on voit de si loin, quand on navigue dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de Cap-Colonne.

Le Parthénon, ou le temple de Minerve, s'élevait encore dans presque toute son intégrité, il y a un peu plus d'un siècle ; mais dans la guerre que les Turcs soutinrent, en 1677, contre les Vénitiens, ce peuple, ennemi né des arts, changea ce beau monument en un magasin à poudre : une bombe, dirigée par les chefs de l'artillerie de Morosini, tomba précisément sur cet arsenal, et fit sauter le temple en l'air, à l'exception de l'extrémité occidentale et d'un petit nombre de colonnes. Le gouvernement musulman, non moins destructeur que la bombe de Morosini, a fait depuis ériger une mosquée d'un goût barbare, au milieu même de ces ruines d'un des plus beaux monuments du siècle d'Alexandre.

Au nord-ouest de la citadelle, on voit les débris du Temple de Thésée, qui a beaucoup de rapports pour l'ensemble avec celui de Minerve. Les bas-reliefs qui subsistent encore attirent l'attention des connaisseurs.

Les Propylées sont un des plus beaux monuments érigés par Périclès. Ils s'annoncent du côté de la ville par deux portiques parallèles, terminés chacun par un massif qui sert de base à une statue équestre. Le corps principal de l'édifice est un péristyle dans le goût de ceux qui précèdent les temples grecs : il conduit aux cinq portes par lesquelles on entrait dans la citadelle. Quand les Turcs se virent maîtres paisibles d'Athènes, ils firent un magasin à poudre des Propylées. La foudre y tomba en 1657, et fit sauter tous les plafonds de l'édifice.

Enfin, l'un des monuments les mieux conservés est la Lanterne de Démosthènes,

Digitized by Google

située à l'extrémité sud-est du rocher de la citadelle. C'est une petite tour de marbre. L'entablement est soutenu par six colonnes d'ordre corinthien, cannelées et d'un seul bloc chacune; des six entre-colonnes, les unes sont ouvertes, les autres sont remplies par de grandes tables de marbre, surmontées de trépieds en bas-reliefs. Le comble, qui est taillé en écaille, ne forme qu'une mince pièce avec la frise : l'édifice est terminé par une espèce de chapiteau corinthien. Cet élégant édifice a toujours excité l'admiration des gens de l'art. Nous en avons vu, au commencement de 1802, pendant l'exposition des produits de l'industrie française, une belle copie en terre cuite que l'on exposa au milieu de la cour du palais du Louvre, à Paris.

Plusieurs observateurs éclairés, étonnés de la parfaite conservation des monuments qui ont échappé à la barbarie des hommes, ont cherché comment ils avaient pu résister si longtemps aux intempéries du climat, et ont remarqué que cette conservation ne devait être attribuée qu'à la sécheresse et à la pureté de l'air.

Non-seulement Athènes appelle les voyageurs par les beaux débris que le passé lui a légués : l'Acropolis, le Parthénon, les Propylées qui, malgré les ravages des Turcs et de lord Elgin, prennent rang parmi les plus nobles ruines; mais la ville moderne annonce déjà une cité destinée à une riche population : de grandes rues bien bâties et où l'omnibus circule comme à Paris et à Londres, un chemin qui la relie au Pirée, de vastes édifices, des écoles, un commerce important prédisent à l'antique patrie des arts un avenir digne de son passé.

Athènes appartient à la Livadie. Cette contrée, outre l'Achaïe, qui était ce qu'on appelait la pure Grèce ou la Hellade, renfermait plusieurs régions. Les principales étaient l'Attique, la Béotie, la Phocide, le pays des Locriens, la Doride, l'Étolie; tous pays qui contenaient des villes également célèbres, aujourd'hui effacées de dessus la terre, ou dont il reste à peine assez de débris pour rappeler la gloire qu'elles ont eue.

Tous les lieux de l'Attique sont célèbres: ce sont le temple de Cérès Éleusine à Lessina; Mégare au couchant d'Éleusis, entre Athènes et Corinthe; le mont Cithéron qui sépare l'Attique de la Béotie; Marathon qui n'est plus qu'un chétif hameau; tous ces lieux sont encore charmants; la nature ne s'est point lassée de les couvrir d'oliviers et d'orangers; pourquoi l'homme seul s'est-il laissé dégrader ?

La Béotie, au nord de l'Attique, présente encore quelques restes de l'antique Thèbes, sous le nom moderne de Thiva. C'est dans la Béotie qu'est le fameux Hélicon et la fontaine d'Hippocrène, consacrés aux Muses; Orchomène, renommée par son temple des Grâces et sa fontaine Acidalie, dédiée à Vénus. C'est encore dans la Béotie qu'on voit le port d'Aulide, où se rassemblèrent les capitaines grecs partant pour le siége de Troie, et où se fit le sacrifice d'Iphigénie. Sa plus grande ville est maintenant Livadia, autrefois Lebadea.

Au nord de la Béotie était la Phocide, actuellement presque déserte. C'est dans cette contrée qu'étaient Delphes et son fameux temple; on y voit encore le Parnasse où les poëtes ont placé Apollon et les Muses. La Locride, la Doride, et l'Étolie où coule l'Achéloüs, offrent également de grands souvenirs; aujourd'hui on n'y rencontre çà et là que quelques pauvres caloyers vivant d'aumônes,

Digitized by Google

ou des fruits de la terre qu'ils cultivent et du lait des troupeaux qu'ils gardent dans ces déserts.

La Morée, que les Turcs appellent Morah ou Morah Vilaïeti, à cause de l'abondance de ses mûriers, est l'ancien Péloponèse. Le golfe de Lépante et l'isthme de Corinthe la bornent au nord; la mer Ionienne l'environne de tous les autres côtés.

Corinthe était avantageusement placée dans l'isthme qui rattache la Morée à la Grèce, et peut avoir environ cinq milles de largeur. Cette position, que Philippe de Macédoine appelait la clef et les entraves de la Grèce, donnait sur terre et sur mer une grande force à la république de Corinthe; mais la magnificence de sa ville lui donnait encore plus de célébrité. Elle doit en partie cette splendeur à l'affluence considérable des Grecs qui y accouraient de toutes parts pour assister aux jeux isthmiques qui s'y célébraient. C'était à ces jeux, comme à ceux d'Olympie, que les divers États de la Grèce et les particuliers recevaient, par l'applaudissement général de toute la nation, la récompense des plus grandes actions. Corinthe, qu'on nomme maintenant Corintho, ou, d'après les Turcs, Ghérémé, n'est plus guère qu'un bourg dont les habitations sont entremêlées de terres labourées et de jardins. On n'y retrouve de son ancienne magnificence que les débris d'un temple.

Argos, Sicyone et Mycènes, qui s'élevaient aussi avec orgueil dans le Péloponèse, ne sont plus de même que de misérables villages que l'on ne daignerait pas regarder, si d'anciens souvenirs n'y attiraient les regards du voyageur. L'Arcadie n'offre aucun des heureux pasteurs que les poëtes y ont placés, ni même ses villes qui étaient plus réelles. A côté est la Laconie. C'est là qu'il faut s'arrêter un moment en mémoire de Sparte.

Cette ville, si célèbre par les lois que Lycurgue y établit et par le courage de ses habitants, a perdu jusqu'à son nom. Misitra n'a pas été bâtie sur son emplacement, mais à deux milles de là. En quittant cette nouvelle ville, après avoir passé un ruisseau, on trouve un petit village; c'est là que commencent les ruines de Sparte : ces ruines sont peu nombreuses ; ce sont des colonnes brisées, des corniches, des chapiteaux épars dans la campagne. On reconnaît encore la forme du théâtre et du dromos; le premier avait 250 pas dans sa plus grande ouverture. En face du théâtre sont plusieurs débris de colonnes et de murailles de briques, qu'on dit être les restes du tombeau de Pausanias ; là était aussi la colonne où l'on avait gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défense des Thermopyles; on fait, dit-on, encore voir cette colonne dans une église de Misitra où elle a été transportée. Le dromos était un cirque où la jeunesse s'exerçait à la course des chevaux. Sparte était située en partie sur de petites hauteurs, au pied d'une montagne de la Messénie qui, formant une espèce de courbe, vient en diminuant se terminer en une pointe qui regarde le sud-quart à l'est. La plaine rétrécie par cette montagne qui la divise, commence à s'élargir à Sparte, où elle peut avoir 6 kilomètres de large et 24 ou 28 d'étendue du côté de la mer. C'est dans cette plaine que coule l'Eurotas. La principale parure de cette rivière, si célèbre dans la mythologie, consistait en des bosquets de myrtes et de lauriers qui en ornaient naturellement les bords, et en une prodigieuse quantité de cygnes. On pouvait à peine contenir ses eaux par les digues les plus solides lors de la fonte des

Digitized by Google

neiges, tandis qu'au cœur de l'été l'Eurotas finissait par n'être pas navigable pour les moindres bateaux.

Quand on a traversé les bois qui sont à l'orient de la ville, on découvre dans le lointain les sommets des deux rochers escarpés que les anciens habitants nommaient les Thyrrides; ils s'élèvent sous la forme d'un immense obélisque sur le promontoire du Ténare (aujourd'hui le cap Matapan), dont toute la base a été excavée par l'action des feux souterrains. C'est à l'entrée même de ces cavernes, noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologues plaçaient non-seulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages et l'étable des chevaux de Neptune; ce dieu avait un temple creusé dans le roc, en forme de grotte, et environné d'une forêt de sapins dont l'obscurité augmentait l'horreur.

C'est dans ces contrées qu'habitent les Maïnotes, descendants des Spartiates, ou, comme d'autres le prétendent, des habitants de la Laconie. Ils sont dignes de leur illustre origine par leur amour pour la liberté et par leur résistance aux efforts qu'ont faits les Turcs pour les asservir; et si la Grèce a reconquis son indépendance, elle le doit en partie à ces braves.

Maïna, suivant la tradition des habitants de cette contrée, tire son nom du mot grec *mania* (fureur), pour exprimer l'ardeur avec laquelle ce peuple se battait contre ceux qui voulaient l'opprimer. Ce pays, quoique hérissé de rochers et de montagnes, contient une population d'environ 45,000 âmes: on y compte 360 villages, dont Vitilo est le plus considérable. Ses principales productions sont le blé, l'orge et les lupins; on les sème alternativement d'année en année, de manière que la terre ne reste jamais inculte. L'huile d'olives fait, avec la soie, la meilleure branche de commerce avec les étrangers qui viennent les chercher dans les ports de Coron et de Modon. Les Maïnotes ne connaissent ni l'extrême pauvreté ni les grandes richesses; la nature leur donne à peu près tout ce qui contente leurs désirs, et ils ont assez de vertus pour s'aider mutuellement dans leurs besoins.

Les femmes sont animées du même courage que les hommes, et les soutiennent de leurs paroles et de leurs soins dans les combats. Les mœurs, du reste, rappellent assez celles des autres Grecs; la religion et les superstitions sont les mêmes.

Les Grecs d'Athènes et de l'Attique sont encore remarquables par leur sagacité et leur pénétration. Tous les habitants des îles sont gais, vifs, passionnés pour la musique, et d'un bon naturel: de tous les Grecs, ce sont en général les meilleurs. Le caractère national des Grecs a conservé presque toutes ses formes antiques. Ils ont toujours cette vivacité qui en faisait un des peuples les plus aimables de l'antiquité. Écoutez-les causer entre eux; à leurs gestes, à leurs mouvements, à leur ton animé, vous croiriez qu'ils disputent, même assez vivement: ce n'est que l'effet de cette vivacité naturelle qui leur rend, en quelque sorte, présents, les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles surtout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaisons leur sont familières, et les serments viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conservent encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Celle que parle le peuple, ou le

Digitized by Google

grec vulgaire, ressemble cependant beaucoup à cette ancienne et belle langue ; et, quoique défigurée par des mots étrangers, elle en a encore la richesse, l'énergie et la douceur. « On n'apprend pas le grec vulgaire, dit un voyageur, sans apprendre des fables et des proverbes en vers. Les Grecs sont toujours sentencieux, et ils aiment beaucoup les contes. Dans leurs chansons érotiques et dans leurs autres poésies, ils ont adopté la rime des Italiens. »

La même sensibilité et la même vivacité d'imagination se retrouvent dans la religion, et, jointes à l'ignorance, elles ont facilement entraîné le peuple à la superstition. Le peuple est d'une crédulité excessive en fait de prodiges, d'augures, de songes, et jeûne avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

La hiérarchie de l'Église grecque est composée de quelques patriarches, qui reconnaissent pour chef celui de Constantinople ; d'archevêques, d'évêques, de proto-papas, de papas et de caloyers. Le haut clergé offre ordinairement des gens qui ont reçu une certaine éducation ; il n'en est pas de même des papas: pris dans la basse classe du peuple, ils sont d'une ignorance extrême. Eux seuls ont le droit de se marier, mais une fois seulement ; aussi ont-ils un grand soin de prendre une femme robuste, et qui promette une longue vie. Ceux qui aspirent aux dignités supérieures doivent garder le célibat et prendre l'état monastique. Les caloyers ou moines grecs vivent réunis dans les monastères, comme les moines catholiques romains.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de spectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat dont il pouvait être susceptible. La plupart de celles en usage chez les anciens Grecs le sont aussi chez les modernes.

Le deuil se manifeste d'une manière particulière : quand une mère perd un de ses enfants ou son époux, elle se désole à grands cris, s'arrache les cheveux, et veut se précipiter dans leur tombe. Elle reste pendant plusieurs jours avec ses amies, et elles chantent ensemble les louanges du défunt et leurs regrets. « Nous traitons de folies ces emportements de la douleur, dit Savary, parce que la nature abandonnée à son énergie choque nos bienséances factices et notre politesse artificielle; voyez, ajoute-t-il, chez les Grecs du dix-huitième siècle, ce que j'ai été à portée de voir et d'entendre : madame Tigonini, la plus belle des Grecques modernes, aimait tendrement son frère ; elle eut le malheur de le perdre ; suivant l'usage du pays, elle accompagna le convoi ; tout annonçait l'abattement de cette âme sensible ; le désordre de son voile et de ses habits, la négligence de sa coiffure, ajoutaient de nouveaux traits aux marques de sa douleur. Le corps fut reçu à la porte de l'église par le patriarche ; après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, et à laquelle ils ont donnée le nom de dernier adieu. Après que le patriarche eut embrassé le corps, les parents et ceux qui formaient le convoi en firent de même. Cette scène que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendrissante, le devint encore plus, quand cette sœur éplorée, qui n'écoutait que les mouvements de sa douleur, déchira ses habits et arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore, et qu'elle ne doit bientôt plus voir ; on fit des efforts pour abréger cette scène lugubre, et pour ramener la sœur affligée dans sa maison.»

Les tombeaux des Grecs sont, comme ceux des Turcs et des autres peuples de

Digitized by Google

l'Orient, situés sur le chemin des villes et des villages. Une pierre et une colonne indiquent chaque tombeau, que des pins et des cyprès couvrent de leur triste ombrage.

Dans toutes les maisons, l'appartement des hommes est séparé de celui des femmes. Les lits y sont inconnus comme chez les Turcs ; on jette seulement des matelas sur les sophas pour être couché plus mollement. Une lampe brûle toute la nuit ordinairement devant quelque image de saint ou de sainte. La broderie est l'occupation des femmes grecques ; elles sortent peu, et celles qui ont besoin de travailler pour entretenir leur famille brodent sans relâche du matin au soir. Le cortége d'esclaves et de suivantes qui accompagnent dans les rues une femme grecque est pour le pays ce qu'est parmi nous un bel équipage ; avec la différence qu'une honnête femme ne peut sortir chez les Grecs sans avoir au moins une suivante avec elle ; celles qui sont riches ou d'un rang supérieur se font suivre par plusieurs esclaves.

Les Grecs aiment toujours les fêtes ; les plus grandes solennités de leur religion sont toujours pour eux des réjouissances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faste ; mais ils courent avec encore plus d'empressement à ces dévotions particulières qui les attirent à la campagne. Le peuple inonde le vaste champ où l'on se rassemble. Les jeux, les festins, les danses, sont de la partie, et les femmes s'y montrent avec plus de liberté. L'usage de chanter à table est très-ancien chez les Grecs. Ils boivent chacun à leur tour à la santé de leurs maîtresses, et souvent autant de coups qu'il y a de lettres à leurs noms. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux et cuits au four, sont les principaux mets de ces repas. On s'échauffe ensuite, on apporte des cruches pleines de vin, on verse sans mesure et l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chansons, qui ont commencé par des paroles graves, deviennent plus libres et plus gaies ; enfin, on prend la lyre, et quelques convives se lèvent pour danser. Au milieu de la joie du repas, on se couronne de fleurs, et l'on en répand sur la table entre les mets.

La lyre et la guitare sont les instruments de musique favoris des Grecs, et un berger joue indifféremment de ces instruments et de la musette.

Les Grecs aiment autant la danse que le chant, et, à l'instar de leurs ancêtres, ils ont des danses qui rappellent quelques événements ou expriment les sentiments dont ils sont animés. On voit encore dans la Grèce des bandes de danseurs se tenant par la main, courant les rues et les campagnes, rappeler les anciennes danses qui faisaient une partie du culte public. « J'ai vu, dit un voyageur, dans l'île des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler pour puiser de l'eau, et former, autour du puits, des danses en chantant ; l'air en est tendre et débute lentement, ensuite il devient plus vif et plus animé ; celle qui mène la danse dessine quantité de figures et de contours, dont la variété forme un spectacle très-agréable. »

Dans les villes on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche, on va en dansant au son de la lyre visiter les champs ; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux. Le jour marqué pour la moisson, on retourne aux champs, encore en dansant, avec la serpe pendue aux épaules. Le joueur de lyre chante un air auquel on répond en

Digitized by Google

chœur, et jusqu'au bruit que fait la serpe en sciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette musique.

Les danses en l'honneur de Flore se renouvellent de même tous les ans à l'île des Princes et ailleurs : les femmes et les filles des villages vont, le 1er mai, danser dans la prairie, cueillir et répandre des fleurs, et s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore et le Printemps, dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. Une jeune fille chante : *Soyez la bien venue, nymphe, déesse du mois de mai!* et le chœur, à chaque couplet, répète : *Déesse du mois de mai! Déesse du mois de mai!* L'air de l'hymne est tendre, plein d'expression et de sentiment ; tout, dans cette danse, peint les charmes de Flore et les douceurs du printemps.

On n'a point de maîtres pour apprendre ces danses : une mère, au sein de sa famille, apprend à ses enfants la même danse qu'on lui a apprise ; elle la danse avec eux, et leur chante en même temps l'histoire dont cette danse est le sujet.

Les îles de la Grèce, ou, comme l'appelaient les anciens, l'Archipel, n'offrent pas des mœurs moins intéressantes que celles de la Livadie ou de la Morée. Ces îles sont en grand nombre, et les anciens les divisaient en Cyclades et en Sporades ; les îles Cyclades ou circulaires, sont celles qui forment une espèce de cercle autour de l'île de Délos ; les îles Sporades ou éparses, sont celles qui sont disséminées loin de Délos dans l'Archipel. Plusieurs ne sont que des rochers inhabités ; et celles qui ont des habitants peuvent être regardées comme désertes, si l'on compare leur population avec celle des temps où la Grèce jouissait de toute sa splendeur.

Les principales s'élèvent au nombre d'environ quarante. La plus grande et la première qui se présente du côté de l'Europe est Candie, célèbre treize cents ans avant l'ère chrétienne, sous le nom de Crète ; elle a environ soixante lieues de longueur, sur vingt dans sa plus grande largeur. Au temps de sa gloire, quand les lois de Minos étaient encore en vigueur, elle contenait jusqu'à cent villes. Sa position semble lui assurer l'empire et le commerce de la Méditerranée : elle est à une distance à peu près égale de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique. Quelques-uns de ses ports sont aussi bons que spacieux, et il serait facile d'y préparer des expéditions pour ces trois parties du monde.

Le mont Ida, fameux par la naissance de Jupiter, n'est qu'une chaîne de rochers stériles, couverts de neige durant la plus grande partie de l'année. Candie, capitale de l'île, occupe l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Les murs qui l'entourent ont plus d'une lieue de circuit, sont bien entretenus, et défendus par des fossés profonds. Cette ville, lorsqu'elle appartenait aux Vénitiens, était riche, bien peuplée et très-commerçante.

Gortyne, ville de la plus haute antiquité, est à une journée et demie de Candie, sur la côte opposée de l'île, à cinq lieues de la mer. Homère en parle comme d'une cité puissante, entourée de murailles. Aujourd'hui on ne se forme une idée de sa splendeur passée que par les monceaux de ruines qui couvrent son emplacement. Auprès coule une petite rivière qu'on nommait le Léthé. Dans les environs de ces ruines on peut encore visiter le fameux labyrinthe, où Thésée tua le minotaure. Suivons Savary qui pénétra dans ses détours en 1779.

« Le chemin qui conduit de Gortyne à ce lieu mémorable, dit-il, est rude et

Digitized by Google

escarpé; il nous fallut monter pendant près d'une heure. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'est-à-dire une ficelle de 800 mètres de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux janissaires pour la garder, avec défense de laisser entrer personne. Pour se conduire dans ce séjour ténébreux, chacun de nous tenait à la main un gros flambeau. Deux Grecs portaient le peloton de ficelle, qu'ils déroulaient ou retiraient suivant les circonstances. Nous nous égarâmes d'abord dans diverses allées sans issue, et il fallut revenir sur nos pas. Enfin nous trouvâmes le canal véritable. Il est à droite en entrant. On y monte par un sentier étroit, et l'on est obligé d'y ramper sur les pieds et les mains l'espace de cent pas, parce que la voûte est extrêmement basse. Au bout de ce conduit étroit, le plafond s'exhaussa tout à coup, et nous pûmes marcher debout. Au milieu des épaisses ténèbres qui nous environnaient, des routes nombreuses qui s'écartent de chaque côté et se croisent en différents sens, les deux Grecs que nous avions loués tremblaient de frayeur; la sueur coulait de leur front, et ils ne voulaient pas avancer, à moins que nous ne fussions à leur tête.

« Les allées que nous parcourions sont ordinairement hautes de 2 à 3 mètres et de même largeur. Toutes sont taillées au ciseau dans le rocher, dont les pierres, d'un gris sale, sont posées par couches horizontales. En quelques endroits, de gros blocs de ces pierres, à moitié détachés de la voûte, semblent près de tomber. Il fallait se baisser pour passer dessous, au risque d'être écrasé par leur chute. Les tremblements de terre, très-fréquents dans l'île de Crète, ont sans doute causé ces dégâts.

« Après nous être promenés pendant longtemps dans l'antre épouvantable du Minotaure, nous arrivâmes à l'extrémité de l'allée qu'avait suivie Tournefort. Nous y trouvâmes une grande salle ornée de chiffres, dont les plus anciens ne remontent pas au delà du quatorzième siècle. Un autre à peu près semblable est à droite. Chacune peut avoir 8 ou 11 mètres en carré. Nous avions déroulé presque toute notre ficelle pour y arriver, c'est-à-dire parcouru environ 800 mètres. Je ne parle point des excursions diverses que nous fîmes. Nous restâmes trois heures dans le labyrinthe, et nous ne cessâmes de marcher, sans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je crois qu'il serait impossible à un homme d'en sortir s'il était abandonné sans fil et sans flambeau. Il s'égarerait dans mille détours ; l'horreur du lieu, l'épaisseur des ténèbres, porteraient la frayeur dans son âme, et il périrait misérablement.

« A notre retour, nous visitâmes un tournant que nous ne connaissions pas. Il nous conduisit à une belle grotte élevée en dôme et taillée par les mains de la nature. Elle n'a point de stalactites; il n'en paraît pas une seule dans l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre pas. Tout y est sec, et comme l'air ne s'y renouvelle pas, il a une odeur très-désagréable. Des milliers de chauves-souris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce séjour ténébreux. Ce sont les seuls monstres que nous y découvrîmes. »

Après Candie, les villes les plus considérables sont Réthymo et la Canée. Réthymo, autrefois Rethymna, est assez forte et bien peuplée; elle a un fort défendu par une citadelle. Sa situation, dans une belle campagne, est fort agréable. Les fruits et les autres denrées y sont meilleurs que dans toutes les autres parties de l'île; ses soies, son miel et ses huiles sont aussi plus recherchés. L'eau dont la ville est fournie sort à gros bouillons du fond d'un puits,

Digitized by Google

dans une vallée étroite, à un quart de lieue de la ville. A l'ouest on ne voit que des rochers ; à l'est et au sud, les campagnes sont belles et couvertes de jardins.

La Canée rappelle l'ancienne Cydon, qu'elle a remplacée. Son port, maintenant meilleur que celui de Candie, y a attiré tout le commerce ; il consiste en huile d'olive, en cire, en soies, en blé, etc. Cette ville est assez forte et assez belle ; sa population s'élève à 5 ou 6.000 habitants, Grecs, Turcs et Juifs. Ses environs sont admirables : on n'y voit de tous côtés que des forêts d'oliviers entrecoupées de champs plantés de vignes, de jardins et de ruisseaux bordés de myrtes et de lauriers-roses.

« De tous les pays que j'ai habités, dit Savary, il n'en est point dont la température soit aussi saine et aussi agréable que celle de Crète. Les chaleurs n'y sont jamais excessives, et les froids violents ne se font point sentir dans la plaine.

« Les monts, les côteaux sont couverts de diverses espèces de thym, de sarriettes, de serpolet, de cistes odoriférants et d'une foule de plantes balsamiques. Les myrtes et les lauriers-roses bordent les ruisseaux qui fuient dans les vallées; les campagnes offrent de toutes parts des bosquets d'orangers, de citronniers et d'amandiers ; des touffes de jasmin d'Arabie sont répandues dans les jardins; des tapis de violette les décorent au printemps ; le safran couvre de vastes champs ; le dictame, dont l'odeur est très-suave, tapisse le creux des rochers ; en un mot, les montagnes, les vallons et les plaines exhalent de tous côtés des vapeurs aromatiques qui parfument l'air et le rendent délicieux à respirer. »

L'île de Santorin, ou Saint-Érini, anciennement Théra, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéressants. Les anciens ont écrit qu'elle était sortie du sein de la mer ; et cette opinion vient sans doute de ce que les cinq petites îles qui l'entourent en sont réellement sorties par l'effet de feux souterrains. Pline nous apprend l'époque de la première révolution qu'éprouva l'île de Théra, quand il dit que Thérasia en fut séparée la quatrième année de la cent trente-cinquième olympiade, ce qui revient à la deux cent trente-septième avant notre ère. L'an 197, également avant notre ère, il parut une île nouvelle entre les deux précédentes, et on la nomma Hiéra ou Sacrée. On l'appelle aujourd'hui Caïmeni, ou île brûlée. L'an 46, sous l'empire de Claude, il parut une troisième île qui reçut le nom de Theïa, divine; elle fut sans doute engloutie depuis, ou jointe à celle de Caïmeni, car on ne la retrouve plus. En 713 et en 1427, tous les phénomènes inséparables de ces sortes d'éruptions reparurent avec fureur ; mais les matières vomies du sein de la mer ne formèrent point d'îles nouvelles; elles s'attachèrent à celle de Caïmeni. En 1573, parut, à la suite d'une éruption sans doute très-violente, l'île qu'on appelle aujourd'hui la Petite-Caïmeni. Les matières dont elle est formée furent vomies par six cratères encore existants.

Enfin, en 1707, une éruption terrible, et qui dura plus d'un an, produisit une nouvelle île entre la grande et la petite Caïmeni. « Le 23 mars de cette année, on aperçut de Scaro et de toute la côte de Santorin le commencement de l'île nouvelle. Ceux qui furent les premiers à l'apercevoir la prirent d'abord pour les débris d'un naufrage. Mais quel fut leur étonnement en trouvant une masse de rochers qui sortaient du fond des eaux et s'étendaient sur leur surface ! Quel-

Digitized by Google

ques Grecs eurent la hardiesse de débarquer sur cette terre nouvelle; ils la trouvèrent couverte d'une pierre fort blanche et fort molle et de quantité d'huitres fraîches, dont on ne voit presque jamais à Santorin. Ils étaient occupés à les ramasser, lorsqu'ils sentirent la terre se mouvoir, s'élever sous leurs pieds, et les porter avec elle. Effrayés, ils sautèrent dans leur bateau, et l'on vit en très-peu de jours la nouvelle île croître de 7 mètres en hauteur, et presque du double en largeur. Elle continua pendant deux mois à recevoir de nouveaux accroissements, que souvent elle reperdait ailleurs. D'énormes rochers, portés sur les eaux, se montraient, disparaissaient, et se fixaient enfin pour augmenter son volume... »

Toutes ces îles sont incultes et inhabitées, et, excepté celle de Thérasia, qui offre à l'œil quelques habitations et un peu de verdure, les autres ne présentent qu'un amas de rochers et de pierres ponces. Celle de Santorin, au contraire, est très-fertile et fort peuplée, et même proportionnellement à son étendue, qui n'est que de 12 kilomètres de long sur 8 ou 12 de largeur; c'est une de celles de l'Archipel dont la population est la plus considérable ; elle contient environ 12,000 Grecs, dont un tiers suit la religion catholique. Ils sont tous fort industrieux, et tirent un parti admirable du sol de leur île. Ils ont cinq petites villes et une vingtaine de villages.

Naxia ou Naxos rappelle encore le séjour et les bienfaits de Bacchus. Les dons que la nature y prodiguait à ses habitants durent sans doute les disposer à recevoir le culte de cette divinité. En avançant dans l'île, on trouve des vallées délicieuses arrosées de mille ruisseaux, des forêts d'orangers, de figuiers et de grenadiers. La terre, par sa fécondité, semble prévenir les besoins des hommes. Elle nourrit une grande quantité de bestiaux, de gibier. Le blé, l'huile, les figues y sont en abondance. On y recueille aussi de la soie. Tant d'avantages l'ont fait nommer par les anciens la Petite-Sicile, et célébrer par tous les poëtes. Son vin est le meilleur de toute la Grèce; mais il est si délicat, qu'on ne peut le transporter même aux îles les plus voisines.

Elle compte environ 6,000 habitants, dont un cinquième de catholiques. Il y reste peu d'antiquités. On trouve seulement à droite du port de Naxia quelques débris du temple de Bacchus.

On montre aussi dans la ville une fontaine où chaque jour, dit-on, Ariane venait verser des larmes, et où Bacchus, aussi frappé de sa beauté que de son infortune, parvint à lui faire oublier l'ingrat Thésée.

La ville de Naxia ou Naxie (Naxos), la capitale, peut avoir une population de près de 3,000 âmes. Elle est située sur une éminence au bord de la mer, et défendue par un château que les Turcs ont détruit en partie.

Paros est une des Cyclades les plus célèbres ; ses richesses et sa population lui donnèrent toujours une grande influence sur le sort des îles voisines, et le courage de ses habitants assura longtemps sa liberté. Aujourd'hui, sa population s'élève à peine à 2,000 âmes, et tout y porte l'empreinte de la destruction. L'île est couverte des débris les plus riches. Ces restes de la magnificence des anciens n'ont servi, depuis longtemps, qu'à construire des chaumières, et ces chaumières mêmes sont en très-grande partie abandonnées.

Parecchia, bâtie sur les ruines de l'ancienne Paros, est encore le lieu le plus considérable de l'île. On y voit un vieux château entièrement construit aux

Digitized by Google

dépens des plus superbes édifices qu'ait jamais élevés l'antiquité. Les murailles ne sont formées que de colonnes et de chapitaux entassés. Souvent une statue y est pressée entre deux corniches parfaitement sculptées. Ce sont sans doute les restes de ce temple fameux, consacré à Cérès, dont parlent les historiens.

Parmi les débris échappés au temps, il ne faut pas oublier de noter les fameux marbres dits de Paros ou d'Arundel. Ce monument, qui a fourni de nouvelles lumières à la chronologie, contient les principales époques de l'histoire grecque, à partir de Cécrops, fondateur d'Athènes, jusqu'au temps d'Alexandre. Cette chronique embrassait un intervalle de treize cent dix-huit ans, et se prolongeait jusqu'en l'an 263 avant Jésus-Christ; mais le temps a détruit les dernières époques et occasionné dans le corps de l'inscription des lacunes qui ont occasionné des tortures aux critiques. On conserve aujourd'hui ces marbres à Oxford : aussi les appelle-t-on *marbres d'Arundel ou d'Oxford.*

L'île de Paros a fourni aux anciens le plus beau marbre qu'ils employassent; on y voit encore les carrières d'où ils le tiraient.

Délos, que la mythologie a rendue si célèbre chez les anciens, s'appelle maintenant Dili ou Sdili. Ce n'est qu'un rocher de deux lieues de circonférence. Les anciens pensaient que cette île avait autrefois erré au gré des flots : quand Latone s'y réfugia pour accoucher paisiblement d'Apollon et de Diane, Délos se fixa. Cette croyance ferait supposer que Délos sortit par l'action des feux souterrains du fond des eaux, comme les îles Santorin en sortirent depuis. Quoi qu'il en soit, cette île n'a aujourd'hui rien de remarquable que les ruines magnifiques dont elle est couverte ; le temple qu'on y avait élevé à Apollon était extrêmement riche, ainsi que celui de Diane. On voit encore les ruines de ce beau temple, confondues avec celles de la ville de Délos, et qui consistent en une prodigieuse quantité de superbes fragments de marbre et de granit dont l'île abonde. Le fameux mont Cynthien, d'où Apollon avait pris le nom de Cynthius, est lui-même une colline granitique. Le rocher de Délos est maintenant inhabité; il sert seulement de retraite aux pirates de l'Archipel.

Andro, arrosée par une multitude de sources, est une des îles les plus agréables de l'Archipel. Arna est sa ville principale.

Scyros, si célèbre par le séjour d'Achille, est fort peu de chose aujourd'hui.

Négrepont, anciennement Eubée, est, après Candie, l'île la plus considérable de l'Archipel ; elle peut avoir quarante lieues de longueur sur une largeur de dix. Un bras de mer, le détroit de Négrepont, qui jadis s'appelait l'Euripe, la sépare de la Livadie. Les eaux de ce détroit dans cette île ont vraisemblablement donné lieu à cette opinion. Stalimène peut avoir 40 kilomètres de long sur 2 de large. Ses habitants sont industrieux et actifs ; ils occupent soixante-quinze villages en outre de la ville. Cette ville est bâtie sur une colline auprès de la mer. Quoique cette île produise en abondance du blé, du vin, de l'huile, de la soie, du coton, etc., sa principale richesse provient d'une terre que l'on tire d'une colline, et dont on fait un grand usage en médecine contre les morsures des serpents, les plaies et le flux de sang. On l'appelle terre sigillée, parce qu'elle est envoyée sous cachet par les Turcs, qui en retirent un revenu considérable.

Mételin ou Lesbos est une grande et belle île ; elle a environ 80 kilomètres de long et 4 de large. Malgré son étendue, elle n'a guère que 40,000 habitants,

Digitized by Google

moitié grecs et moitié musulmans. Sa ville capitale, Metelin, peut en contenir 7 à 8,000. Cette ville est assez belle : elle est bâtie presque entièrement sur les ruines de l'ancienne Mitylène, aux environs de laquelle on voit encore de beaux restes de sa splendeur passée. Lesbos doit surtout sa célébrité à ses figues et aux personnages distingués qu'elle a produits; Théophraste, Alcée, Phryné, Sapho, Pittacus, et depuis les deux Barberousse, enfants d'un potier de terre, qui, de simples matelots, devinrent des pirates, et, par suite de leurs exploits, souverains d'Alger.

Chio ou Scio est riche et peuplée de plus de 110,000 âmes ; on la nommait jadis le Paradis de la Grèce.

Chio est la ville du Levant la mieux bâtie. Ses maisons, construites par les Génois et les Vénitiens, ont une élégance et des agréments qu'on est étonné de rencontrer dans l'Archipel. L'île est coupée par plusieurs chaînes de montagnes fort arides; mais les vallées, arrosées par un grand nombre de ruisseaux, sont remplies d'orangers, de citronniers, de grenadiers. Partout ses campagnes offrent les tableaux les plus séduisants. Les vignes de Chio ont toujours été célèbres; elles font encore la principale richesse de cette île ; ses vins, si vantés par les anciens, méritent toujours leur réputation.

On fabrique à Chio beaucoup d'étoffes de soie, d'or et d'argent. Le nombre des métiers est cependant fort diminué depuis quelques années. Mais il est une autre branche de commerce particulière à l'île de Chio, et qui, quoique fort restreinte, ne laisse pas d'y faire entrer une somme considérable ; c'est la culture des lentisques [1], qui fournissent cette gomme appelée *mastic*, dont les dames turques et grecques font une grande consommation. Elles en mâchent continuellement. Cette drogue donne à leur haleine une odeur aromatique, qu'on peut ne pas trouver désagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents.

On sait que l'île de Chio est une de celles qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le père de la poésie grecque. Ses habitants conservent encore quelque souvenir de ce grand poëte, et prétendent qu'il venait donner ses leçons sur un rocher qui se trouve à un kilomètre au nord de la ville, sur le bord de la mer, et qui paraît s'être originairement détaché de la montagne. Il est inutile de relever le peu de vraisemblance de cette tradition. La partie supérieure de ce rocher a été aplanie et creusée ; elle forme un bassin ovale, entouré d'une banquette. Au milieu est une espèce de siége, sur la base duquel on croit distinguer de petites têtes de lion. On pense que c'était un temple de Cybèle, dont la statue a été brisée, et dont les restes mutilés n'offrent plus que le siége sur lequel elle était placée.

[1] Le lentisque se plaît singulièrement dans l'Archipel, et surtout dans l'île de Chio. C'est un arbre toujours vert. Ceux qui croissent dans les pays méridionaux de la France, en Espagne et en Italie, donnent peu de mastic. Le mastic de Chio est le plus estimé : il se casse sous la dent, s'enflamme sur le charbon et s'amollit à la chaleur comme la cire. Pour en préparer la récolte, on nettoie bien le pied de l'arbre et l'on y fait, au milieu de l'été, une première incision. La résine coule le long de l'arbre jusqu'à terre ; celle qui se fige sur l'écorce, est la plus propre et la meilleure. A la fin de l'été, on ramasse cette résine par un temps sec et serein ; puis on fait de nouvelles incisions à l'arbre pour obtenir une seconde récolte au commencement de l'automne. Les jeunes arbres en donnent plus que les vieux.

Digitized by Google

Malgré le séjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville de Chio, les femmes y jouissent de la plus grande liberté. Elles sont gaies, vives et piquantes. Elles forment un spectacle charmant, lorsque, assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant ; leur gaieté naturelle et le désir de vendre leurs ouvrages les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi, et qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourrait les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu loin leur affabilité, mais on aurait tort ; nulle part les femmes ne sont si libres et si sages.

Samos est aussi une des îles de l'Archipel les plus favorisées de la nature. Sa position est très-avantageuse au commerce ; elle a de très-bons ports, dont le meilleur est Vathi, au fond du golfe ; son sol est fertile, son climat sain, son air pur, et ses eaux sont excellentes. Ses habitants, au nombre d'environ 12,000, passent pour les plus polis et les plus spirituels des Grecs. Cette île a vu naître plusieurs grands hommes, parmi lesquels on distingue Pythagore et Timante, qui compte parmi les plus habiles peintres de la Grèce. Elle était consacrée à Junon, qui y était née, et y avait un magnifique temple, dont on voit encore les ruines. Sa ville capitale est Cora, bâtie auprès des ruines de l'ancienne Samos. Elle est le siége d'un évêché.

Les îles de la mer Ionienne, qui appartenaient anciennement à la Grèce, forment aujourd'hui un État, sous le titre de République des îles Ioniennes. Les Vénitiens les avaient cédées, par le traité de Campo-Formio, aux Français, qui s'en étaient déjà emparés, et qui y établirent un gouvernement républicain. Un an après, en 1799, les Turcs et les Russes s'en rendirent maîtres ; mais ils ne changèrent point le gouvernement. Depuis 1814, cette petite république est sous le protectorat de l'Angleterre.

Corfou est la première de ces îles qui se présente à l'entrée du golfe de Venise. Cette situation l'a toujours fait considérer comme une place importante, et le boulevard de l'Italie ; aussi est-elle la seule que l'on ait sérieusement pris soin de fortifier. Son port est grand, et peut contenir des vaisseaux de haut bord. Sa figure, qui est à peu près celle d'une faux, lui fit d'abord porter le nom de Drepanès ; ensuite elle s'appela Macris. Homère, qui fait échouer sur ses côtes le vaisseau d'Ulysse, l'appelle Phéacie. Elle fut ensuite nommée Corcyre, et l'on suppose que le nom moderne de Corfou lui vient des écrivains du moyen âge, qui donnèrent le nom de Coryphée à un des pics les plus élevés de l'île.

L'île de Corfou se partage ordinairement en quatre territoires, c'est dans celui du milieu que se trouve Corfou, la capitale, située sur le bord de la mer, en face de la côte de l'ancienne Épire. Elle peut avoir trois milles de circonférence, sans y comprendre ses ouvrages de fortification. Sa population est de 7 à 8,000 âmes. Les Corfiotes parlent généralement la langue italienne ; les Grecs seuls se servent entre eux de l'idiome qui leur est propre. Les habitants de la campagne ne parlent que le grec. Corfou ayant été longtemps le siége du gouvernement, les mœurs et les usages des Vénitiens s'y trouvent établis dans toutes les classes d'habitants. Il n'en est pas de même dans les campagnes, où les Grecs vivent presque sans mélange de Latins, et où ils conservent les usages et les costumes des Orientaux. A Corfou, les hommes et les femmes s'habillent à la vénitienne, c'est-à-dire à la française.

Digitized by Google

L'île de Corfou a environ 160 kilomètres de circonférence, et sa population peut s'élever à 50,000 âmes. Plusieurs petites îles en dépendent, ainsi que quelques postes sur le continent, entre autres un fort sur les ruines de l'ancienne ville de Buthrotum. On y tient un marché où les Corfiotes vont acheter des grains et des bestiaux.

Sainte-Maure était autrefois une presqu'île qui tenait à l'Acarnanie, et que les Carthaginois, d'autres disent les Corinthiens, détachèrent de la terre ferme en creusant un canal, qui s'est bien agrandi depuis, puisqu'aujourd'hui, entre l'île et le continent, le canal a 500 pas de largeur. Moins grande que Corfou, elle n'a que 64 kilomètres de tour. Ses productions sont les mêmes que celles de l'autre île. Elle est très-fertile en blé, en vin, en huile, en limons, en amandes, en oranges, citrons et autres fruits; on y trouve du sel en abondance.

Autrefois elle se nommait Leucade, et les Grecs l'appellent encore Leucada. C'est effectivement à la pointe de cette île qu'était l'ancien promontoire de Leucade, aujourd'hui cap Ducato. On y voyait un temple fameux consacré à Apollon. Auprès du lieu où il était assis, s'élève une roche inclinée sur la mer, où montaient les amants malheureux, qui se précipitaient dans les flots, follement persuadés que ce saut les guérirait pour toujours de leur passion. C'est là que périt Sapho.

La ville de Sainte-Maure est située à l'extrémité de l'île, sur une langue de terre étroite qui, s'étendant depuis le territoire de Friné presque jusqu'à la terre ferme de l'Épire, forme un golfe peu profond. Sa population est d'environ 6,000 âmes. On remarque dans cette ville un superbe aqueduc de pierre, qui d'un côté s'appuie au continent, et de l'autre tient au bourg d'Amaxichi, traversant la mer et séparant le golfe d'avec le grand étang ; il est soutenu par 570 arches. Toutes les petites îles qui sont entre celle de Sainte-Maure et le continent communiquent entre elles par des ponts.

Entre les îles de Sainte-Maure et de Céphalonie, se trouve celle d'Ithaque, que l'on nomme maintenant Théaki ; elle n'a guère que 40 kilomètres de circonférence. Ce n'est qu'un coin de terre stérile ; mais Ulysse y régnait, Homère a chanté Ulysse, et Ithaque est demeurée plus fameuse que les plus riches cités de l'Égypte. Sa population actuelle est de 6 à 7,000 habitants, répandus dans quatre ou cinq villages, dont le plus considérable se nomme Vathi. Ses productions consistent en blé, en raisins de Corinthe, en huiles, en vins, en fruits et en légumes. Les habitants s'occupent de la pêche, et font le commerce des productions de leur île.

Un peu moins grande que Corfou, Céphalonie peut avoir 60,000 habitants. Elle eut aussi ses révolutions, qui furent nombreuses. On ne sait pas au juste à quelle époque elle passa au pouvoir des Vénitiens ; mais il est certain qu'en 1499 leur général, Benoît Pesaro, s'en empara, et que depuis lors elle resta sous leur domination.

Ses ressources sont plus grandes encore que celles de Corfou, et ses habitants, moins paresseux, tirent quelque parti de leurs richesses naturelles; ils vendangent quatre fois l'année, et leur principal commerce est en raisins secs, à très-petits grains, qu'ils vendent principalement aux Anglais, sous le nom de raisin de Corinthe, parce que le plant de leurs vignes vient du territoire de cette

Digitized by Google

ville. Leurs vins sont fort estimés, ainsi que leurs rossolis, dont ils font aussi un grand commerce.

Céphalonie, capitale de l'île, est bâtie près des ruines de l'antique Grane, l'une des quatre villes anciennes de Céphalonie. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1765. Son port, qu'on nomme Argostoli, est excellent : il s'étend entre cette ville et Lixuri, qui est la seconde place de l'île ; il renferme une marine marchande, composée de plus de cent cinquante voiles.

Les habitants de Céphalonie sont spirituels, mais ils abusent trop souvent de leur esprit ; des querelles interminables naissent parmi eux de la subtilité et de la finesse de leur logique pointilleuse. Ils passent pour être haineux et vindicatifs.

Zante, située près de la côte occidentale de la Morée, renferme une ville qui lui donne son nom, et une cinquantaine de villages. Elle s'appelait anciennement Zacynthe. Son étendue est de 24 kilomètres en longueur sur une largeur de 16. Sa population totale va jusqu'à 30,000 âmes, la plupart grecs et catholiques romains.

L'île est très-sujette aux tremblements de terre, qui n'ont jamais permis d'y élever aucune fortification. Les habitants construisent leurs maisons en bois, et très-basses. A deux cents pas de la mer, et vis-à-vis l'écueil Morothonisi, est une fontaine dont on tire tous les ans cent barils de poix noire. Cette poix et les fréquents tremblements de terre font conjecturer que l'île repose sur des volcans.

La ville de Zante est située sur le bord de la mer, au pied d'une montagne. Son port est sûr, mais peu commode. Elle contient environ 19,000 habitants, dont 1,000 de la religion juive. Deux évêques y font leur résidence ; l'un est grec, et l'autre est latin. Cette ville est riche et commerçante. Les femmes n'y sortent jamais que voilées ou masquées.

A Cérigo, l'antique Cythère, il n'est resté pour souvenir de Vénus, que des tourterelles en grand nombre. Les rochers stériles qui l'entourent feraient volontiers accuser les poëtes de mensonge, si, en pénétrant dans l'intérieur, on ne retrouvait pas de fraîches et fertiles vallées qui justifient leurs éloges.

Le petite ville de Cérigo, située sur la côte méridionale, a un port défendu par un château fort. On retrouve encore à Paléopolis quelques ruines de l'ancienne ville de Cythère et de son temple fameux.

Digitized by Google

L'ASIE

Avant d'entrer dans le détail des diverses parties qui composent cette antique et importante partie de l'ancien continent, il sera bon de donner quelques notions d'ensemble sur son passé et sur son état politique actuel.

L'Asie est considérée à juste titre comme le berceau du genre humain. Elle fut le siége des premiers et des plus grands empires de l'antiquité, celui des nations les plus industrieuses et les plus commerçantes, et des villes les plus riches et les plus policées. Elle vit le peuple de Dieu, la nation juive, s'établir dans la terre promise, et elle donna le jour à Jésus-Christ. C'est de l'Asie que sont sorties les nombreuses nations qui ont peuplé ou ravagé l'Europe ; c'est aussi de là que partirent les apôtres qui ont porté dans le monde entier la lumière de l'Évangile. Civilisation, sciences, arts, lois, religion, tout est venu de l'Asie pour se répandre en Égypte, en Grèce, et enfin en Italie, et dans le reste de l'Europe.

L'Asie est la plus orientale des trois parties du monde des anciens. Jamais les Grecs et les Romains n'en connurent les véritables limites au nord et à l'est. A mesure que leurs connaissances s'étendirent par la guerre, le commerce et les voyages, ils reculèrent ces bornes jusqu'au mont Taurus, jusqu'au Tigre, jusqu'à l'Indus, enfin jusqu'au Gange et même au Daona ; mais jamais ils n'allèrent au delà, de sorte qu'ils ne connurent guère que le tiers de son étendue. Dans les temps les plus anciens, le nom d'Asie n'appartenait qu'à cette portion de la Lydie qui est arrosée par le Caïstre, et dont les habitants s'appelaient *Asiones*. Quand les Grecs s'établirent sur les côtes, ce nom reçut alors une plus grande extension et désigna toutes les contrées à l'orient de l'Europe.

L'Asie a pour bornes : au nord, l'océan Glacial arctique jusqu'au détroit de Béring ; à l'est, le Grand Océan ou mer Pacifique ; au sud-est, le passage entre l'île Formose et les îles Philippines avec le détroit de Malacca ; au sud, l'océan Indien ; à l'ouest, la mer Rouge, l'isthme de Suez (isthme d'Égypte), la Méditerranée, l'Archipel, le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit d'Iénikalé, la mer Caspienne, le fleuve Oural, les monts Ourals, les monts Poyas, et le fleuve Kara, tributaire de l'océan Arctique.

Après l'Amérique, l'Asie est la plus vaste des cinq parties du monde : sa plus grande longueur, du sud-est (isthme de Suez) au nord-est (détroit de Béring), est de 1,150 myriamètres ; sa plus grande largeur, du nord-ouest (cap Sévéro-vostotchnoï, c'est-à-dire cap Sacré) au sud-est, est de 850 myriamètres. Il y a des contrées de l'Asie qui sont d'une exubérance luxueuse. Cette étonnante

Digitized by Google

fécondité de la nature est due principalement à l'action des eaux. A peu d'exceptions près, partout on admire une végétation extrêmement riche, extrêmement variée. « Toutes les familles naturelles, dit Adr. Balbi, semblent, en effet, avoir des représentants dans les plantes de l'Asie, car la vaste étendue de son continent réunit les climats les plus disparates. Depuis les humbles végétaux de la mer Glaciale, qui composent la flore arctique, jusqu'aux arbres gigantesques et aux plantes des Indes orientales, admirables par le luxe de leur végétation, on trouve en Asie tous les intermédiaires ; quelquefois les extrêmes semblent exister dans une même contrée, comme, par exemple, dans le nord de la presqu'île en deçà du Gange, où la haute chaîne des monts Himalayas présente une végétation polaire. Mais la plupart des autres pays de l'Asie offrent chacun une végétation homogène et tellement caractéristique, que pour donner une idée générale des plantes qui couvrent le continent asiatique, nous croyons convenable de le diviser en plusieurs grandes régions... Mais ces régions, qui présentent sur leurs bords des nuances qui se fondent entre elles de manière à ne point offrir de limites précises, se lient aussi par les plus grands rapports avec les autres parties du monde qui les avoisinent. Ainsi, la végétation de l'une a l'aspect européen, tandis que l'autre est ou africaine ou océanique, selon qu'elle est soumise aux mêmes influences climatériques que l'Afrique ou l'Océanie. » Les régions suivant lesquelles l'habile géographe divise l'Asie sous le point de vue botanique, sont la région sibérique, la région sinico-japonique, la région arabico-persique et la région indique.

On signale dans l'Asie les plus hautes montagnes du globe. Les chaînes principales sont le mont Caucase ; les monts Ourals et Poyas; les monts Thian-Chan, ou monts Célestes dans la Chine; les monts Himalayas, qui ont une hauteur de de 8,580 mètres, entre la Chine et l'Hindoustan : c'est le point le plus élevé de la terre; le mont Taurus, où l'on distingue le Macie ou Agri-Tagh (Ararat), et le Liban, où l'on distingue le Thabor et le Carmel ; enfin les monts El-Ared, dans l'Arabie, qui renferment le Sinaï et l'Horeb.

Parmi les grands fleuves qui arrosent l'Asie, les plus célèbres sont le Gange, l'Indus, le Tigre, l'Euphrate et le Jourdain, qui traverse la Palestine dans la Turquie d'Asie.

Entrons maintenant dans l'examen rapide des contrées qui composent l'Asie, en nous conformant toujours au plan que nous avons adopté.

L'ASIE OTTOMANE

La plupart des contrées qui jadis tombèrent sous le sceptre des califes arabes font aujourd'hui partie des possessions des Ottomans. Leur empire, encore à peu près intact en Asie, s'étend depuis l'Asie russe au nord et à l'est jusqu'aux déserts de l'Arabie au sud; à l'ouest, la Méditerranée forme sa limite.

L'Asie Mineure ou Anatolie, l'Arménie et une portion de la Géorgie, le Kur-

Digitized by Google

distan, la Mésopotamie, la Syrie, tous ces pays magnifiques où fleurirent dans l'antiquité de si puissants États, et qui furent le berceau du monde, forment aujourd'hui des dépendances de la Turquie.

L'Asie Mineure est cette longue et montagneuse presqu'île qui se développe entre la mer Noire, l'Archipel et la Méditerranée, et qu'un détroit de quelques kilomètres de largeur sépare seul de Constantinople. De nombreuses rivières l'arrosent : la principale est le Kizil-Irmak, le célèbre Halys des anciens, qui descend des hautes vallées du Taurus, et se rend à la mer Noire. Plusieurs chaînes de montagnes lui servent de ceinture ; le Taurus, qui l'entoure au nord et à l'ouest, et va rejoindre le système Altaï-Himalayen, surpasse toutes les autres, et forme, pour ainsi dire, la charpente de l'Anatolie.

Des royaumes prospères et commerçants se sont jadis disputé pied à pied le territoire fécond de cette presqu'île si heureusement placée pour faire face aux trois continents de l'ancien monde : l'ignorance et le despotisme turcs y ont étouffé la vie ; mais, malgré le sabre de leurs pachas et l'égoïsme étroit de leurs mollahs, la vie exubérante dans ces contrées du soleil se relève, et donne encore une sorte de lustre à cette partie de l'empire musulman.

Koutaïeh, résidence du beiler-bey d'Anatolie, n'a guère de remarquable qu'une grande et vieille mosquée dont l'architecture frappe par sa bizarrerie. Au reste, si, en Anatolie, comme en Syrie, comme en Palestine, le voyageur bornait ses observations à ce que le pays lui offre d'actuel, il y trouverait bien peu d'intérêt ; mais, sous ces villes, sous ces villages pauvres et mesquins, qu'il fouille le sol, qu'il interroge l'histoire, et il verra surgir devant lui des noms et des souvenirs dignes de toute sa curieuse admiration.

Ainsi le village de Seidi-Gazi ne réveillera rien dans son esprit ; mais la science lui dira que sous ces chaumières à demi désertes dorment les cendres d'une ville de l'ancienne Phrygie ; il pourra voir encore taillé dans le roc un tombeau que son inscription reporte à la dynastie de Midas, c'est-à-dire à huit siècles avant l'ère chrétienne. Sous Eski-Cheher, il devinera Dorylæum ; près d'Azani l'attendent les magnifiques ruines d'un théâtre et d'un temple en l'honneur de Jupiter.

Broussa, au pied du mont Olympe, est encore une ville importante par son industrie et son commerce ; ses belles fontaines, ses caravansérails, ses mosquées et le tombeau d'Orkhan, les mosquées d'Othman, Murad et Bayazid, indiquent assez que jusqu'à la prise d'Andrinople elle fut la capitale de l'empire ottoman. Mais Pruse aussi fut la résidence des rois de Bithynie. Non loin s'élevait Nicée, maintenant Isnik, antique métropole de ce royaume, et si célèbre par ce premier concile général qui formula le symbole des chrétiens. Ici, dans Iznik-Mid, il faut reconnaître Nicomédie ; là, dans ce bourg de pêcheurs, appelé Aboullioun, gît l'Apollonie des anciens. Ailleurs, à travers les masures de Boudraun, il reconnaît les restes d'Halicarnasse dans une petite presqu'île de l'Archipel. Fokia repose sur les ruines de Phocée, cette mère féconde qui enfanta notre Marseille et peupla l'Espagne de ses colonies. Vous vous étonnez de rencontrer dans ce misérable village, que le Turc nomme Ayasalouk, des chapiteaux, des restes de sculpture dignes du ciseau de Phidias : ce sont les débris d'Éphèse, où Marie, la sainte Vierge, se retira après la Passion, où saint Jean venait la visiter et lui demander des avis. Ces marbres ont été arrachés au ma-

Digitized by Google

gnifique temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde. Ces huttes à demi sauvages, appelées *Palatsha*, ce fut Milet qui couvrit le Pont-Euxin de ses vaisseaux, et les rivages de ses colonies. A l'est et au nord de Smyrne, cherchons encore parmi ces villages de mendiants quel fut le passé de ces ruines vivantes. Voici *Sart*, où fument indolemment quelques paysans turcs ; c'est l'ancienne Sardes cependant, la riche cité des rois de Lydie, que Florus appelait la seconde Rome, où saint Jean fonda l'un des sept premiers évêchés de l'Église ; les débris de son ancienne cathédrale, ceux du temple de Cybèle, et le colossal tumulus d'Alyattès, père de Crésus, en attestent l'identité. Puis vient Pergame, qui, du moins, a gardé son nom et une partie de sa prospérité ; mais cette reine de la vallée du Caïcus, qu'Attale avait fondée si belle, que sont devenues ses richesses, sa gloire, ses palais ? qu'est devenue même l'histoire de cette cité qui, la première, prépara la peau des animaux pour en écrire les souvenirs ?

Ici le voyageur s'arrête ; Homère et le Chevalier à la main, il cherche à retrouver les traces du passé, car son pied foule le sol de la Troade. Chaque torrent qu'il va rencontrer est célèbre dans les vers du poëte ; ce sont ces fleuves qui guideront sa route et fixeront son incertitude. Il côtoie donc la mer Égée, à quelque distance du cap Loctor, aujourd'hui cap Baba, il reconnaît les ruines d'Alexandria-Troas, car Alexandre a voulu accoler son nom à celui de cette terre qui vit la gloire d'Achille. Mais l'enceinte flanquée de tours de cette autre Alexandrie ne renferme plus que des ruines, repaire des oiseaux de nuit.

En se dirigeant vers le mont Ida, des monticules qui ont gardé le nom de *tépé*, le même que les Égyptiens donnaient à leurs tombeaux, commencent à s'offrir. Du haut de l'un de ces tépés, il aperçoit au midi les ruines qu'il vient de quitter, celles de l'Alexandrie-Troas ; à l'est, les pics élevés de l'Ida ; à l'ouest, la mer Égée, l'île de Ténédos, si fatale à Laocoon et aux Troyens ; celles d'Imbros et de Lemnos, et jusqu'au sommet du mont Athos. Il voit se dérouler à ses pieds, au nord, une vaste plaine entourée de collines, et qu'arrosent des fleuves sortis des gorges du Cotylus. De différents côtés il voit, semés çà et là, des tumulus semblables au tépé d'où il contemple ce magnifique spectacle ; la plaine qu'il a sous les yeux, c'est l'empire de Priam, ce sont les champs où fut Troie !

Le voyageur remonte, à travers les troncs d'arbres et les rochers escarpés qui l'enserrent depuis Bournar-Bachi jusqu'à la plaine, un torrent qui se fait jour impétueusement à travers ces obstacles. Des saules, des peupliers, des amandiers et des platanes croissent tristement dans cet étroit vallon. Il gravit à travers des sapins les flancs du Cotylus ; c'est de là que s'élance le fleuve qu'il a suivi. Bientôt, à l'est de la plaine, au pied d'une autre colline, il voit deux autres sources isolées, abondantes, jaillir à gros bouillons du fond d'un large bassin formé de fragments de granit et de marbre. En hiver, l'une d'elles est chaude et exhale une épaisse fumée qui embrume les arbres aux alentours. Puis, toutes deux réunies, s'élancent, rapides et vivantes, entre leurs rives verdoyantes et fleuries. Un vieux saule sert de pont pour traverser. Le voyageur le suit et devine le point où jadis ce second fleuve, aujourd'hui détourné par la main de l'homme, allait se perdre dans le premier. Plus de doute : le premier de ces fleuves est le Simoïs, le second, c'est le Scamandre ; c'est là que se rencontrèrent Achille et Hector : « Car, dit Homère, les deux guerriers arrivent « enfin à l'endroit où jaillissent les deux belles sources du Scamandre : l'une

Digitized by Google

« est chaude, et il s'en élève de la fumée comme autour d'une flamme ; l'autre, « en été, est froide comme la grêle, la neige ou la glace transparente. » Les rives du Scamandre sont encore couvertes de roseaux épais et élevés ; c'est sous de pareils abris que les filles de Troie venaient se baigner avant leurs noces.

Il y a sur le cap Sigée un pauvre village habité par les Grecs, et que l'on appelle Giaour-Keui. Un voyageur y fut retenu par le mauvais temps toute une journée, et il eut occasion de voir une noce grecque. Nous en rapporterons la relation comme un petit tableau qui donne une idée des mœurs des Grecs répandus dans ces contrées.

Presque en face de Constantinople, avant d'entrer dans la mer Noire ou Pont-Euxin, le voyageur rencontre un village appelé Cadi-Keui : c'est l'ancienne Chalcédoine, ville considérable et rivale de Byzance. Puis il arrive à Erékli, bourg bâti sur les ruines d'Héraclée. Ce dut être une des belles villes de l'Orient, si l'on en juge par ce qui reste de ses murailles, et par les colonnes, les architraves, les inscriptions, débris épars de tous côtés sur le rivage.

Au delà du cap Pisello, l'ancien Carambis, s'élève Sinope, ville assez commerçante, dont le port renferme une douzaine de chantiers pour la construction des vaisseaux. En général, les côtes de la mer Noire, couvertes de forêts, fournissent abondamment tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement des arsenaux maritimes.

En approchant de Trébizonde, on découvre Cérasonte, aujourd'hui Kirisonto. Les collines qui l'environnent produisent encore d'elles-mêmes le cerisier que Lucullus rapporta comme un trophée après avoir vaincu Mithridate, et dont il gratifia l'Europe.

Trébizonde ne laisse guère soupçonner à présent l'éclat qu'elle a jeté, lorsque l'un des Comnène y établit le siége d'un empire auquel elle prêta son nom, quoiqu'elle ait encore de l'importance par son port, par son commerce d'esclaves et de métaux. Les ruines d'un temple d'Apollon aujourd'hui converti en chapelle réveillent le souvenir des luttes que Mithridate y soutint contre les Romains ; mais cette ville, si populeuse autrefois, ne compte pas aujourd'hui plus de 50,000 habitants. Ce qui n'a pas changé, ce qui a gardé toute sa splendeur, c'est la campagne qui l'environne ; il est difficile de jouir d'un climat plus doux et d'une nature plus fertile et plus fleurie.

Après avoir côtoyé la mer Noire, nous rentrons dans l'intérieur des terres pour jeter un coup d'œil rapide sur les villes de l'Asie Mineure que nous n'avons pas encore nommées et qui offrent un intérêt actuel, ou, à défaut de celui-là, un intérêt de souvenir et de tradition.

Konieh se présente d'abord à nous comme résidence du pacha qui gouverne l'eyalet de son nom. Konieh, jadis Iconium, fut autrefois la résidence des sultans seldjoukides de Roum. On n'évalue pas maintenant sa population à plus de 30,000 âmes, mais elle jette encore un certain lustre par son commerce et ses manufactures. C'est dans un rayon assez rapproché de cette ville que gisent les débris de Larenda qui ont servi à construire Caraman, et non loin d'elle aussi se trouve le vaste lac salé de Touzla dont les débordements laissent sur le sol une quantité considérable de sel.

Dans un ravin, au milieu de grandes montagnes, est situé Tokat, sur une des branches du Kizil-Irmak. Tokat est une ville grande et bien bâtie ; ses rues sont

Digitized by Google

étroites, mais bien pavées; ses maisons ont plusieurs étages et une apparence tout à fait européenne. Son industrie principale consiste en vaisselle de cuivre, marmites, tasses, chandeliers qu'on y travaille fort habilement. Mais un grand avantage pour Tokat, c'est d'être pour tout le commerce de l'Asie Mineure une espèce de centre.

Sivas a deux mérites, mais ce sont à peu près les seuls : elle s'appelait autrefois Sébaste et le pacha de l'eyalet y réside. Amasie appelle l'attention par les ruines qui l'environnent; les murs de son antique citadelle subsistent encore, ainsi que les débris d'un temple antique.

Au surplus, comment les temples, les inscriptions, les sculptures de toute sorte, n'abonderaient-ils pas sur une terre où les royaumes, serrés les uns contre les autres, rivalisaient de luxe et de richesses? Nous avons déjà parcouru les débris d'Ilion; nous avons retrouvé dans la poudre les métropoles de l'Ionie, de la Phrygie, de la Lydie, du Pont; voici venir celles de la Cappadoce, Césarée qui voyait s'agiter dans ses murs 400,000 habitants lorsque, sous le règne de Valérien, à qui les Scythes enlevèrent Trébizonde, elle fut prise et saccagée par Sapor, roi de Perse. Et, sans doute, Césarée elle-même ne fut qu'une ville nouvelle élevée sur une ruine plus antique, car des fouilles ont fait découvrir dans les champs environnants des briques couvertes d'inscriptions cunéiformes, et des objets propres au culte de Mythra, c'est-à-dire en un mot des débris analogues à ceux de Babylone, à ceux de l'époque chaldéenne.

Voici venir encore Tarsous (*Tarsus*), jadis la ville la plus puissante de la Cilicie, la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie, puis Patara devenue déserte depuis que son oracle d'Apollon est devenu muet; Physcus, sous le nom de Marmoritza, Telmessus sous celui de Macri, non loin duquel se lisent encore sur des tombeaux des inscriptions en caractères lyciens, puis encore Seleucia, devenue Selefkeh, puis Pompeïopolis, que le Turc nomme Mezelu, et qui montre encore dressées à l'entrée de son port quarante-quatre colonnes.

Sur l'une des routes que suivent les caravanes pour venir de Tokat à Smyrne, à dix jours de marche de Tokat, est Angora, l'ancienne Ancyre. « Cette ville que les Turcs appellent Engours, dit Tournefort, qui parcourut toutes ces contrées en botaniste et en observateur, nous réjouit plus qu'aucune du Levant, nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupaient autrefois les environs de Toulouse et le pays qui est entre les Cévennes et les Pyrénées, coulait encore dans les veines des habitants de cette place. Ces généreux Gaulois, trop resserrés dans leurs terres, partirent au nombre de 30,000 hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs chefs, dont Brennus était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce, et qu'il pillait le temple de Delphes, où il y avait des richesses immenses, 20,000 hommes de cette armée passèrent dans la Thrace; ils soumirent tout le pays jusqu'à Byzance, et descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils le traversèrent pour entrer en Bithynie.

« Les Gaulois jetèrent la terreur dans toute l'Asie, jusque vers le mont Taurus. De 20,000 Gaulois qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guère que la moitié, mais tout cédait à leur valeur; ils mirent tout le pays à contribution. Enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte, que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hel-

Digitized by Google

lesport, les autres habitèrent l'Éolide et l'Ionie ; et les plus fameux, qu'on appelait Tectosages, pénétrèrent plus avant et s'étendirent jusqu'au fleuve Halys, à une journée d'Angora, qui est l'ancienne ville d'Ancyre : ainsi nos Toulousains occupèrent la grande Phrygie jusqu'à la Cappadoce et à la Paphlagonie, et tout le pays où ils s'établirent fut nommé la Galatie ou Gallo-Grèce, comme qui dirait la Grèce des Gaulois. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties ; que chacune avait son roi et ses officiers de justice et de guerre, et surtout qu'ils n'avaient pas oublié de rendre la justice au milieu des bois de chênes, suivant la coutume de leurs ancêtres.

« L'empereur Auguste avait sans doute embelli Ancyre, et ce fut apparemment par reconnaissance que les habitants lui consacrèrent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Cet édifice était tout entier de marbre blanc, et les encoignures du vestibule qui subsistent encore sont alternativement d'une seule pièce à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtés ont un mètre de long. Les maîtresses murailles ont encore 10 à 11 mètres de haut ; la façade est entièrement détruite ; il ne reste plus que la porte où l'on entrait du vestibule dans la maison. Cette porte, qui est carrée, a 8 mètres de haut sur 3 de large. C'est à côté de cette porte, qui est chargée d'ornements, que l'on grava, il y a plus de dix-sept cents ans, la vie d'Auguste en beau latin et en beaux caractères : l'inscription est à trois colonnes, à droite et à gauche, mais les lettres sont la plupart effacées ; d'ailleurs, tout est plein de grands trous semblables à ceux qu'auraient pu faire des boulets de canon ; et ces trous, que les paysans ont faits pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caractères.

« On trouve dans l'enceinte de cet édifice les ruines d'une pauvre église ; on découvrirait peut-être quelque chose de plus particulier concernant cet édifice, si l'on pouvait déchiffrer plusieurs inscriptions grecques que l'on avait gravées sur les murailles en dehors ; car ce bâtiment était sans doute isolé. On trouve présentement ces inscriptions dans les cheminées de quelques particuliers, où elles sont couvertes de suie ; ces maisons sont adossées à la muraille.

« Tout ce qu'on vient de dire montre assez qu'Ancyre était une des plus illustres villes du Levant. Ses habitants étaient les principaux Galates à qui saint Paul adressa une de ses lettres.

« Ancyre est actuellement une des meilleures villes de l'Anatolie, et montre partout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les rues que colonnes et vieux marbres.

« On compte dans Angora 40,000 Turcs, 4 ou 5,000 Arméniens et 600 Grecs. C'est dans les environs de cette ville, à quatre journées de marche, que l'on nourrit les plus belles chèvres du monde ; elles éblouissent par leur blancheur ; et leur poil, qui est aussi fin que la soie, frisé naturellement par tresses de 8 à 9 pouces de long, est la matière de plusieurs belles étoffes, et surtout du camelot. On ne permet guère de transporter ces belles toisons sans les filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Beibazar, qui est à trois journées d'Angora, nourrit aussi des chèvres superbes ; le quartier où elles broutent est sec, pelé, et n'offre que quelques brins d'herbe ; on présume que c'est ce qui contribue à la beauté de leur toison, qui se perd quand on les change de climat et de pâturages. Les bergers de Beibazar et d'Angora les peignent souvent et les lavent dans les ruisseaux. »

Digitized by Google

D'Angora les caravanes de la Perse se rendent à Smyrne en dix-sept jours et là elles entrent en relation avec le commerce européen. Smyrne est une des plus belles, des plus riches et des plus grandes villes de la Turquie. La sûreté de son port y attire un concours prodigieux de marchands de toutes les nations, par mer et par caravanes ; aussi son commerce est-il considérable. Tous les peuples commerçants y entretiennent des consuls : les Français y sont en grand nombre et fort considérés. Sa situation est admirable ; elle s'étend tout le long de la côte, au pied d'une colline qui domine le port ; elle est à huit journées de Constantinople par terre, à quatre cents milles par eau, et à vingt-cinq journées d'Alep par les caravanes ; celles de Perse ne cessent d'y arriver depuis la fin de l'automne jusqu'à la fin du printemps. Smyrne offre un mélange unique de toutes les nations ; il y a cependant des quartiers pour chacune d'elles ; les Turcs paraissent rarement dans la rue des Francs, laquelle traverse toute la ville ; quand on est dans cette rue, on se croirait transporté en Europe : on n'y parle qu'italien, français, hollandais et anglais. La langue provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup de Provençaux, et l'on n'y connaît guère que les manières et les mœurs européennes. Les juifs sont, dans cette ville, beaucoup plus considérés que dans tout autre endroit dépendant des Turcs ; leur habileté fait passer presque tout le commerce par leurs mains, et leur manière de vivre ressemble à celle de tous les autres juifs, qui paraissent n'avoir l'avidité du gain que pour amasser, et non pour jouir.

MARMARA, RHODES, CHYPRE, ETC.

Pendant que nous parcourons le bassin de la Méditerranée, pourquoi ne visiterions-nous pas quelques îles qui relèvent de l'Asie et appartiennent à l'empire ottoman ?

Marmara ou Marmoritza est l'île la plus grande de la Propontide, qu'elle a fait appeler du nom de mer de Marmara ; elle peut avoir 48 kilomètres de circuit ; élevée, montueuse, mais d'un sol fertile et agréable, elle contient plusieurs petites villes ou villages assez peuplés, et a deux petits ports. Les vignes, les oliviers et les cotonniers ornent tous ses coteaux et font sa richesse. On y exploite, depuis les temps les plus reculés, un marbre blanc, veiné de gris et de bleu, assez peu estimé, et qui n'est employé maintenant qu'aux tombeaux des Turcs et des Arméniens. Ce marbre a donné à l'île le nom qu'elle porte.

L'île de Rhodes est un exemple bien frappant des vicissitudes du temps et des révolutions politiques. C'est la plus orientale et la plus belle des Cyclades ; elle présente des collines formées en amphithéâtre, et terminées par une autre montagne : sa longueur est d'environ 80 kilomètres, et sa largeur de 48. Ses premiers habitants étaient sortis de Crète. La ville qu'ils fondèrent était à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient, au même endroit où s'élève la ville moderne. Le terrain étant en pente, l'architecte y conforma son plan, et perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant en amphithéâtre, tous les yeux étaient frappés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des armes, et l'on concevait une haute idée de sa puissance. Strabon disait : « La beauté de ses portes, de ses rues, la magnificence de ses monuments, l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en

Digitized by Google

est aucune qu'on puisse lui comparer. » Ajoutez à cette description, des temples superbes dont les portiques étaient enrichis des tableaux des plus grands peintres, une foule de colonnes et de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venaient de toutes les parties du monde, payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez-y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, et vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers.

Nous n'aurons garde d'oublier le fameux colosse de Rhodes, qui représentait Apollon. Cette statue, regardée comme une des sept merveilles du monde, était l'ouvrage de Charès, élève du célèbre Lysippe. Voici ce qu'en dit Pline : « Ce colosse avait 60 coudées de haut (environ 34 mètres). Un tremblement de terre le renversa, cinquante-six ans après son érection. Dans cet état, il paraît une merveille : peu d'hommes peuvent embrasser son pouce ; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues. Ses membres fracassés laissent apercevoir dans son intérieur de profondes cavités remplies d'énormes pierres que l'artiste y a fait entrer pour l'affermir sur sa base. On dit qu'il employa douze années à l'achever, qu'il coûta trois cents talents, somme que les Rhodiens tirèrent des machines de guerre que Démétrius avait laissées devant leurs murs lorsqu'il en leva le siége. On voit dans cette ville cent autres colosses, moins grands à la vérité, mais assez beaux pour que chacun d'eux illustrât la place où il serait érigé. » Quelques historiens modernes, peu satisfaits de cette description qui étonne, y ajoutèrent des traits merveilleux, afin de frapper davantage ; ils prétendirent que le colosse avait les pieds posés sur deux rochers situés à l'entrée du port, et que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Ce conte a été fidèlement copié par une foule de compilateurs, qui ne se sont pas souciés d'en examiner la vraisemblance, et qui n'ont pas remarqué que l'antiquité se tait sur cette circonstance si digne d'attention. Il est au contraire à observer que les débris de ce colosse étaient renversés sur la terre, et non dans la mer, comme cela serait arrivé s'il eût occupé la place qu'on lui donne. Ses débris restèrent sur le rivage pendant près de neuf cents ans ; ce ne fut qu'en 692, qu'un juif, qui les avait achetés, les fit relever, et en chargea neuf cents chameaux pour les conduire à Émèse.

Tout a bien changé : l'ambition des Romains, le fanatisme des Arabes, les tremblements de terre, ont tour à tour dévasté l'île de Rhodes. L'ancien despotisme des Turcs, succédant à ces fléaux, y a causé des maux non moins funestes : monuments, sciences, arts, il a achevé de tout détruire. La ville moderne, bâtie sur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de son étendue, et ne présente pas même des vestiges de sa splendeur passée. A ces rues larges et percées avec art, à ces édifices parfaitement alignés, ont succédé des rues étroites et tortueuses, des maisons bâties sans goût, sans ordre et sans décoration. Rhodes n'a plus que deux ports ; et les Turcs, qui, depuis la conquête de ce pays, n'en ont pas ôté un grain de sable, les laissent se remplir peu à peu. Le pacha est le gouverneur général de l'île, et ne jouit d'un pouvoir absolu que pour le faire durement sentir. Les Grecs et les juifs ont un intendant, qui veille à leurs intérêts.

Le sol de Rhodes est sec et sablonneux ; mais les sources nombreuses qui l'arrosent fertilisent la terre et la rendent abondante.

Digitized by Google

Le blé y est très-beau ; et si l'on cultivait les campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auraient bien au delà de leur consommation ; mais les Turcs ne sont pas cultivateurs ; et les Grecs, accablés de corvées et découragés par la crainte de ne pas jouir des fruits de leurs travaux, laissent en friche des plaines superbes.

Outre la ville de Rhodes, cette île renferme encore plusieurs bourgs considérables, et une autre ville appelée Lindo ou Linde, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de ce nom. On voit encore auprès les ruines d'un temple consacré à Minerve.

Une montagne, nommée Artemira, s'élève au milieu de l'île, et a sur son sommet une petite chapelle où les Grecs vont en pèlerinage. On jouit de cette hauteur, où l'on n'arrive qu'après quatre heures d'une marche pénible, d'un des plus magnifiques points de vue de l'univers. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline insensiblement et se prolonge en pente douce jusque sous les eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent des vignobles qui produisent encore ce vin parfumé que recherchaient les anciens ; il serait aisé de multiplier ces vignes précieuses et d'en couvrir des collines d'une grande étendue, qui restent sans culture. En parcourant ce malheureux pays, on rencontre à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, de cabanes, pas même de traces de culture. Le figuier, le citronnier et l'oranger y croissent facilement, et y donnent une ombre charmante. Le sommet des montagnes est couvert d'antiques pins, que les Grecs sont condamnés à couper et à transporter dans l'un des ports de Rhodes, pour la construction des caravelles et des autres bâtiments du Grand-Seigneur. C'est de là que sortent la plus grande partie des vaisseaux qui forment la force maritime des Ottomans.

Casso se nommait anciennement Casos : c'est une des Cyclades. Comme elle n'a pas de forts, les Turcs n'osent l'habiter, dans la crainte des corsaires. C'est un bonheur pour les Grecs qui y sont établis ; ils en ont plus d'aisance et de liberté. La description que Savary fait de cette petite île est trop agréable pour ne pas la rapporter en partie. Un des principaux insulaires l'ayant rencontré sur le rivage, le mena chez lui, et le fit entrer dans une salle qui, sans être magnifiquement meublée, annonçait la propreté et l'aisance. « Un sopha régnait à l'entour, dit l'auteur, il me fit asseoir sur une estrade élevée, et se plaça au bas, tandis qu'on préparait le déjeuner. Bientôt sa femme et sa fille parurent, portant à la main des œufs frais, des figues et du raisin. Tandis que nous déjeunions de bon appétit, et que mon hôte me versait d'excellent vin dans un large verre, la plupart des femmes vinrent lui faire visite, nous saluèrent, et s'assirent sans façon autour de l'appartement. Vers la fin du repas, on fit passer la coupe de main en main. La gaieté s'empara des convives, lorsqu'un bruit d'instrument nous fit lever de table.

« Une vingtaine de jeunes filles toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement : elles conduisaient un jeune homme qui jouait de la lyre et s'accompagnait de la voix. Elles commencèrent à se ranger en rond, et m'invitèrent à danser. Je ne me fis point prier. Le cercle que nous formâmes était singulier par la manière dont il se trouvait tracé. Le danseur ne donne point la main aux deux personnes qui sont le plus près de lui, mais aux deux suivantes, de façon que l'on a les bras croisés devant et der-

Digitized by Google

rière ses voisines, qui se trouvent entrelacés dans les anneaux d'une double chaîne. Au milieu du rond se tenait le musicien ; il jouait et chantait en même temps. Tout le monde suit exactement la mesure, soit en avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui.

« Le lendemain je parcourus le village. Il est composé d'une centaine de maisons bien bâties. J'entrai dans plusieurs, où je trouvai des femmes occupées à filer et à broder.

« Désirant connaître l'île, je partis du village, et dirigeai ma course vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. Au-dessus de la hauteur d'où j'observais, est une petite chapelle entourée de quelques figures. De cet endroit part une chaîne de collines qui, se recourbant en demi-cercle, laissent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitants avec une peine infinie. La pente des coteaux est couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. »

Où est le peuple riche et voluptueux qui habitait la délicieuse Chypre ? où sont les temples de Vénus ? Je ne vois que de misérables Grecs, quelques juifs et quelques Arméniens, à qui les gouverneurs arrachent ce que la nature voudrait leur prodiguer. Je veux aller à Amathonte, et l'on m'indique un triste bourg, rempli de ruines, de décombres, et que l'on nomme Limasol. Je cherche en vain la riante Idalie.

La nature, en dépit des hommes, n'a point cessé d'étaler ses richesses et sa magnificence sous cet heureux climat : le sol, quoique montueux, est d'une fertilité admirable ; le blé y est bon, les fruits très-beaux et les vins délicieux. L'île n'a point de rivières, mais les sources sortent de tous côtés, et des ruisseaux nombreux généralisent la fertilité. A l'aspect de tant d'avantages et de tant de beautés, le voyageur ne doute nullement des récits de l'antiquité sur le bonheur et la vie voluptueuse de Chypre.

Chypre, située à 35 kilomètres des côtes de la Syrie et de la Palestine, a une longueur de 220 kilomètres sur une largeur de 150. Elle ne possède dans cette étendue que 20,000 habitants. Nicosie est la capitale et la résidence du gouverneur général, qui a sous lui sept sandgiacs ou gouverneurs particuliers. Les principaux lieux après cette ville sont : Famagouste, Larnaca, Limasol, Cérines et Baffa. Ce ne sont guère que de gros bourgs, avec des ports assez mal entretenus, où il se fait un assez bon commerce des productions de l'île.

L'île de Chypre fut conquise en 1190 par Richard Cœur-de-lion, roi d'Angleterre, puis cédée comme fief anglais à la maison de Lusignan, qui venait de perdre récemment le trône de Jérusalem. Elle fut gouvernée deux cent quarante ans par des rois de cette famille, puis occupée par la république de Venise, à qui les Turcs l'enlevèrent en 1571. Les droits sur les royaumes de Chypre et de Jérusalem ont passé dans la maison royale de Sardaigne, par le mariage d'un duc de Savoie avec l'héritière de la maison de Lusignan.

Après la chute des colonies chrétiennes de la Palestine, l'île de Rhodes devint la résidence des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, jusqu'en 1523, époque de sa conquête par Soliman. Aujourd'hui elle est bien loin de ce qu'elle était dans l'antiquité et dans le moyen âge. Néanmoins, elle a encore quelque importance par les fortifications et par les chantiers de construction qu'elle possède, ainsi que par les grandes franchises que le sultan actuel lui a accordées.

Digitized by Google

L'île de Rhodes fait un grand commerce de navires et de bois de rose.

Le voyageur rencontre encore dans les autres îles appartenant aux Turcs des souvenirs mythologiques et historiques. C'est Baffa (Paphos), remarquable par les ruines d'un temple de Vénus, d'une grande magnificence, ainsi que par ses grottes sépulcrales. C'est Stan-Cho (Cos) qui fournit beaucoup de pierres à aiguiser (en latin *Cos*, *Cotis*); Nicaria (*Icaria*) au nord-ouest, les habitants de cette île, aussi pauvres que fiers, se prétendent issus des empereurs Constantin. Castel-Rosso (Mégiste des anciens Grecs), remarquable par ses tombeaux taillés dans le roc, par son théâtre, et d'autres anciens monuments assez bien conservés; Mételin (Lesbos des anciens Grecs), importante par sa grande fertilité, sa population assez nombreuse, et surtout par ses beaux ports militaires; Demonesi ou îles des Princes, groupe d'îlots, situé à l'entrée du Bosphore, et fréquenté par les habitants de la métropole qui vont y faire des parties de plaisir, ou s'y établissent temporairement pour rétablir leur santé.

LA SYRIE

Le midi de la Syrie, c'est-à-dire le bassin du Jourdain, est un pays de volcans; les sources bitumineuses et soufrées du lac Asphaltite, les lacs, les pierres ponces et les bains chauds, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. Les tremblements de terre s'y font toujours sentir, la côte en général y est sujette.

La Syrie partage avec l'Égypte, la Perse et presque tout le midi de l'Asie, un autre fléau non moins redoutable; les nuées de sauterelles dont les voyageurs ont parlé, et dont il est question aussi dans les livres de Moïse. La quantité de ces insectes est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même; la terre en est couverte sur un espace de plusieurs kilomètres; on entend de loin le bruit qu'elles font, en broutant les herbes et les arbres, c'est comme une armée qui fourrage : on dirait que le feu suit leurs traces; partout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne comme un rideau qu'on plie. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la lettre que le ciel en est obscurci. Heureusement que ce fléau est assez rare, car il n'en est point qui amène aussi sûrement la famine et les maladies qui la suivent; quand les sauterelles paraissent sur les frontières d'un pays cultivé, les habitants s'efforcent de les détourner en leur opposant des torrents de fumée; ils creusent aussi des fosses où il s'en engloutit beaucoup : l'oiseau appelé *sumat-mar*, et qui ressemble assez au loriot, les suit en troupes nombreuses, comme celles des étourneaux, et non-seulement il en mange à satiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer; aussi les paysans le respectent-ils, et ne permettent-ils point qu'on tire dessus. Quand les vents du sud et du sud-est soufflent, ils chassent violemment des nuées de sauterelles sur la Méditerranée, et ils les y noient en

Digitized by Google

si grande quantité, que lorsque leurs cadavres sont rejetés sur le rivage, ils infectent l'air pendant plusieurs jours à une grande distance.

On voit peu de pays où les objets soient mieux en harmonie et qui soient si pittoresquement peuplés. L'habillement long et flottant de ces peuples, la variété des couleurs gaies de leurs vêtements, la marche grave des chameaux dans de vastes plaines, ou la précaution avec laquelle ils suivent les détours d'une montagne sur les bords des précipices; toutes ces circonstances sont parfaitement d'accord avec le caractère du lieu de la scène. La vue des villages turcs environnés de cyprès avec les minarets, tout cela donne une variété de spectacle qui fait oublier quelque temps les ruines et la désolation dont on est entouré.

Les plaines sont garnies de fontaines construites par une piété utile, et placées entre elles à cette distance où la soif qui presse le voyageur harassé lui fait désirer avec ardeur de rencontrer un frais ruisseau. Si les fontaines ainsi répandues ne sont pas toujours pittoresques par leur construction, elles ont toujours un caractère intéressant, surtout quand elles sont ombragées de quelques platanes, et qu'à l'heure de midi on y observe le dévot musulman, après son ablution, se prosternant sur le tapis qu'il porte avec lui, adressant à Dieu la prière prescrite par son prophète. On a coutume, pour la commodité des voyageurs, d'élever auprès de ces fontaines ou de ces puits un petit bâtiment qu'on appelle *mocots*.

Le sang y suit à peu près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature du climat; ainsi les habitants des plaines du midi sont plus basanés que ceux du nord, et ceux-là beaucoup plus que les habitants des montagnes. Dans le Liban et le pays des Druses, le teint ne diffère pas de celui des provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas et de Tripoli pour leur blancheur et la régularité de leurs traits. En général, les Syriens sont de stature moyenne. L'idiome commun de la Syrie est l'arabe, mais les dialectes varient et changent en chaque endroit; le syriaque n'est plus qu'une langue morte, que peu de personnes possèdent; le turc est parlé par les hommes de loi et de guerre, et la langue franque par les commerçants. Cette langue franque, qui se trouve si répandue dans tout le Levant, est un italien corrompu, et chargé d'une quantité de mots qui appartiennent à d'autres idiomes.

Le peuple de Syrie est, en général, musulman ou chrétien. Cette différence dans le culte a les effets les plus fâcheux dans l'état civil : se traitant mutuellement d'infidèles, de rebelles, d'impies, les partisans de l'Évangile et ceux du Koran ont les uns pour les autres une aversion qui entretient une sorte de guerre perpétuelle. Toute démonstration publique de culte est interdite aux chrétiens. Un de ceux-ci ne peut frapper un musulman sans risquer sa vie; et si un musulman tue un chrétien, il en est quitte pour une rançon. Les chrétiens ne peuvent monter à cheval dans les villes; il leur est défendu de porter des pantoufles jaunes, des châles blancs et toute couleur verte : s'ils voyagent, on les arrête en mille endroits pour payer des péages, dont les musulmans sont exempts. En justice, le serment de deux chrétiens n'est compté que pour un; et telle est la partialité des cadis, qu'il est presque impossible qu'un chrétien gagne son procès.

Les conditions, en Syrie, se réduisent à quatre ou cinq, qui sont les cultiva-

Digitized by Google

teurs ou paysans, les artisans, les marchands, les militaires et les hommes de loi. Il n'existe qu'un seul impôt, que l'on nomme miri; l'on ne peut ni l'augmenter ni le diminuer; mais par les abus inhérents à la constitution, les pachas et leurs agents ont trouvé le moyen de le rendre ruineux; n'osant violer la loi établie sur l'invariabilité de l'impôt, ils ont introduit une foule d'impôts qui, sans en avoir le nom, en ont les effets, et qui retombent principalement sur le cultivateur. Ce dernier a aussi à craindre les Arabes bédouins, qui le pillent à titre d'ennemi; aussi sa condition est si misérable, qu'il lui est presque impossible d'avoir les instruments nécessaires à la culture. On laboure avec des ânes, des vaches; et dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans des souterrains; et l'on n'en sème qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins.

Dans les villes, même les plus actives, telles que Alep et Damas, tous les amusements se réduisent à aller au bain ou à se rassembler dans des cafés qui n'ont des nôtres que le nom. Là, dans une grande pièce enfumée, assis sur des nattes en lambeaux, les personnes aisées passent des journées entières à fumer leur pipe, causant d'affaires par phrases rares et courtes, et souvent gardant un profond silence. Quelquefois, pour ranimer cette assemblée silencieuse, il se présente un chanteur ou des danseuses, ou un de ces conteurs d'histoires que l'on appelle nachid. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur; grands et petits, tous ont une passion extrême pour les narrateurs. Un voyageur qui arrive de l'Europe n'est pas médiocrement surpris de voir les matelots se rassembler pendant le calme sur le tillac, et passer deux ou trois heures à entendre l'un d'eux déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnaît pour de la poésie. La populace des villes, quoique criailleuse, n'est jamais aussi brutale que chez nous; elle a le grand mérite d'être sobre et exempte des mauvaises habitudes qui corrompent nos campagnes; c'est peut-être le seul avantage réel qu'ait produit la législation de Mahomet.

La Syrie confine à l'Asie Mineure, s'étend le long de la Méditerranée jusqu'aux déserts de l'Arabie et s'appuie à l'est contre la Mésopotamie qui lui sert de limite.

Ici ce ne sont plus seulement les ruines de palais assyriens ou persans, les débris d'édifices romains ou grecs qui révèlent, comme dans l'Asie Mineure, le triste spectacle d'une riche contrée déchue. Tout ce que l'histoire du monde a connu de plus grand touche par un point quelconque à la Syrie. Là le Kurde Abraham trouva la terre promise; là Salomon, allié des Phéniciens, envahit un instant le commerce du monde; là tout ce que l'Asie ou l'Europe orientale produisirent de grands guerriers vint marquer son passage et recueillir des richesses, Là le Christ naquit et mourut dans la pauvreté; là des millions de croisés vinrent répandre leur sang pour arracher aux infidèles le sépulcre vide du Dieu fait homme.

Cinq villes offrent en Syrie des stations principales aux voyageurs : Alep, Tripoli, Acre, Damas et Jérusalem; les quatre premières sont la résidence des gouverneurs des eyalets de leur nom. Nous grouperons autour d'elles quelques-uns des souvenirs qui surgissent à chaque pas dans cette patrie des traditions.

Alep, située sur plusieurs hauteurs baignées par le Koïk, était une ville fort

Digitized by Google

belle et digne de rivaliser avec Constantinople et le Kaire jusqu'au tremblement de terre de 1822 qui la couvrit de ruines. Elle est toujours fort importante par son commerce. La grande caravane de Bagdad et de Bassorah lui apporte les productions de l'Inde ou de la Perse, tandis qu'elle reçoit par Latakieh et Alexandrette celles de l'Europe et de l'Amérique. Le négoce s'y fait le plus souvent par échanges; les bazars s'y tiennent dans des rues longues et étroites faites en arcade. Le café, les confitures et les fruits y sont excellents.

Avant sa ruine, Alep offrait un aspect imposant par ses dômes et ses minarets. Chaque maison, outre le rez-de-chaussée, a un étage supérieur avec une galerie, le toit est plat et pavé ou enduit de plâtre. La plupart des habitants font placer leurs lits sur ces plates-formes et y couchent pour éviter la chaleur des appartements. On pratique des ouvertures aux galeries qui environnent ces plates-formes, afin de pouvoir communiquer d'une maison à l'autre. C'est l'usage dans cette ville d'écrire sur les portes des maisons des passages du Koran, ou de quelque poëte fameux chez les Turcs.

Alep est fort peuplée, et les habitants s'y font remarquer par un langage de politesse qu'on ne trouve guère dans les autres villes de Syrie. On n'y fait usage ni de carrosses, ni d'autres voitures, mais les personnes de qualité vont à cheval, précédées d'un plus ou moins grand nombre de domestiques, suivant leur rang. La poste aux pigeons, qui depuis a été imitée entre Paris, Londres et Bruxelles, existait autrefois entre Alep, Alexandrette et Bagdad; mais elle a cessé d'avoir lieu, parce que les Kurdes se sont avisés de tuer les pigeons au passage afin de connaître leurs dépêches.

Il y a, à environ un demi-mille au nord d'Alep, une éminence avec une belle mosquée entourée de cyprès et un édifice assez étendu; c'est un couvent de derviches. On nomme ainsi des espèces de moines musulmans, d'anachorètes, attachés à des instituts et des règles différentes, mais qui ont toutes pour but principal l'austérité et l'expiation. La plupart des derviches laissent croître leur barbe et leurs moustaches; une partie d'entre eux portent encore de longs cheveux, en mémoire de ce que pratiquaient le prophète lui-même et plusieurs de ses disciples; les uns les laissent flotter sur leurs épaules, les autres les relèvent en forme de chignon et les attachent derrière le turban. Si les musulmans laïques sont dans l'usage de tenir à la main des chapelets par manière de contenance, les derviches ne s'en servent jamais que dans un esprit de religion, et sont obligés de le réciter plusieurs fois dans la journée, avec les prières particulières à chaque ordre.

Les pratiques communes et obligatoires pour les derviches ne sont pas les seules qui exercent leur dévotion : les plus zélés d'entre eux se vouent encore volontairement aux actes les plus austères; les uns s'enferment dans leurs cellules pour y vaquer, pendant des heures entières, à la prière et à la méditation; les autres passent souvent toute une nuit à proférer le mot *Allah;* pour se dérober au sommeil, quelques-uns se tiennent durant les nuits dans des positions très-incommodes; assis, les pieds posés sur la terre, et les deux mains appuyées sur les genoux, ils se fixent dans cette attitude par une lanière de cuir qui leur embrasse le cou et les jambes; d'autres lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond. Quelques-uns d'entre eux cherchent à se rendre utiles aux pauvres en leur distribuant de l'eau. Le dos chargé d'une outre, ils parcourent

Digitized by Google

les rues en criant : *Fusebil-Allah !* c'est-à-dire dans le sentier de Dieu ! et donnent de l'eau à tous ceux qui en veulent, sans jamais rien exiger.

On voit de ces sociétés d'anachorètes dans tous les pays mahométans ; chaque couvent en contient vingt, trente ou quarante sous l'autorité d'un cheik, et ils sont dotés par la charité publique. Plusieurs derviches sont mariés, et ont alors le droit d'avoir une habitation particulière.

Le pachalik d'Alep répond à peu près à la Comagène, à la Cyrrhestique, à la Chalcidique, à la Séleucie et à l'Antiochène de la haute Syrie des Romains. Celui de Tripoli renferme Caffiotis, de la même province, et du nord de la Phénicie ; celui d'Acre représente la vraie Phénicie antique, la Cœlé-Syrie et la Galilée ; enfin, l'eyalet de Damas comprend les anciennes villes Apamée et Palmyrène, la Cœlé-Syrie orientale et la Palestine, moins la Galilée.

Presque au confluent de l'Oronte et de l'Aphrin, une ville d'environ 8 à 10,000 âmes porte le nom d'Antakieh. Qui reconnaîtrait dans cette bourgade ainsi déchue l'Antioche si florissante lorsque saint Pierre, avant d'aller à Rome, y établit le siége de son évêché, l'Antioche où résidaient les rois Séleucides, où fixèrent leur séjour plusieurs empereurs romains, et qui comptait alors 6 à 700,000 habitants ?

Alexandrette ou Iscanderoun, placée au nord d'Antioche, à l'extrémité de la Méditerranée, est, pour ainsi dire, le port d'Alep. Elle est bâtie sur le terrain d'Alexandrie, et a dans ses environs de superbes restes d'antiquités. Nous citerons rapidement sur les rives de l'Oronte, Famieh, autrefois Apamée, où les rois de Syrie entretenaient cinq cents éléphants et le plus important de leurs haras. A l'extrémité du pachalik, sur les bords de l'Euphrate, Membig, corruption turque de Mabog, le nom syriaque d'Hiérapolis, dont les murs subsistent encore ; Hiérapolis était consacrée au culte d'Astarté, de cette Vénus phénicienne représentée moitié femme et moitié poisson, dont trois cents prêtres desservaient le temple magnifique. Lorsque Crassus avec ses légions romaines vint piller le trésor amassé par ses prêtres, il y recueillit des sommes énormes.

La côte qui relève des deux gouvernements d'Alep et de Tripoli est malsaine ; mais la chaleur humide qui y développe ces germes pestilentiels y entretient une admirable verdure. Les orangers, les limoniers, les grenadiers, les jasmins jaunes et blancs, y forment de riants bosquets. C'est bien là cette terre admirable dont Ammien Marcellin disait qu'elle est pleine de grâce et de beauté, et dont Byron a dit depuis, que tout est divin hormis l'esprit de l'homme.

Tripoli est une ville d'assez médiocre étendue, non loin de l'embouchure de Nahr-el-Kadich, fortifiée, commerçante, environnée de beaux et fertiles jardins. Sur les versants du Liban qui dépendent de cet eyalet, se dressaient jadis des cèdres colossaux, séculaires, que les Orientaux font remonter à Salomon. Il faut bien reconnaître, en effet, que tout n'est pas éphémère, même dans les œuvres des hommes, quand, auprès du village de Balbeck, qui fut le repaire des Moutoualis, féroces tributaires de la Porte, on voit encore en partie debout ces immenses colonnes, ces portiques, ces sculptures admirables, qui rappellent le palais et le temple du Soleil, de la superbe Héliopolis.

Beyrouth et Latakieh sont deux ports importants. Beyrouth, où résident des consuls européens, est, par exception, une ville très-saine, assez commerçante et qui tend à se développer. Latakieh occupe l'emplacement de l'ancienne Lao-

Digitized by Google

dicée ; on y voit encore un arc de triomphe et des catacombes ; mais ce qui fait sa fortune aujourd'hui, c'est son tabac ; et assurément la plupart de ceux qui fûment dans leurs chibouques plus ou moins orientales le latakieh de notre régie ne se doutent guère que leur narcotique porte le nom de la mère de Séleucus Nicator.

Avant d'aborder la Phénicie et la Judée, ces deux régions fameuses à des titres divers, nous quitterons un instant le rivage de la mer, pour gravir les montagnes qui nous séparent de la vallée de l'Oronte. « Après avoir traversé les collines qui sont à l'orient de Tripoli, dit Pococke, nous arrivâmes, au bout de trois heures, au pied de la montagne du Liban. Puis nous montâmes pendant quatre heures et nous entrâmes dans une vallée dont la situation est la plus extraordinaire qu'on puisse voir : elle est fermée de tous côtés par des rochers à perte de vue, presque entièrement couverts de bois ; la rivière Aboualé coule à travers avec un bruit affreux ; mais elle est tellement couverte d'arbres, qu'on ne peut la voir que dans quelques endroits. Nous fîmes la moitié du tour de la vallée, pour arriver à un couvent de Maronites qui est presque entièrement taillé dans le roc ; l'église, qui est fort grande, consiste en une grotte naturelle qui s'étend très-avant dans les terres, et où l'on trouve un grand nombre de pétrifications. Cet endroit est fameux par la bonté de ses vins : les moines le gardent, ainsi qu'on le pratique dans tout l'Orient, dans de grosses cruches de terre qu'ils bouchent avec de la glaise. Je les trouvai à l'église, placés quatre à quatre devant de gros lutrins carrés ; ils chantent alternativement appuyés sur des béquilles pour se moins fatiguer, car leurs offices sont très-longs.

« Je fus de là à Kanobin, où le patriarche des Maronites réside. On y arrive par un chemin étroit et extrêmement raide. Le couvent est éloigné d'environ trois quarts de mille du sommet de la montagne, et composé de plusieurs grottes taillées dans le roc ; ce lieu est le plus agreste et le plus solitaire qu'on puisse imaginer ; on ne peut y arriver que par cet endroit, et c'est ce qui fait la sûreté de cette retraite. L'église consiste dans une grotte qui prend du jour par plusieurs fenêtres, dans l'une desquelles on a placé trois cloches.

« Comme je m'en retournais, le 13, je rencontrai un prêtre maronite qui, voyant que j'avais mis pied à terre, prit mon cheval par la bride, et voulut à toute force que j'allasse chez lui. Il me conduisit sous un arbre, et m'offrit une fricassée d'œufs, du lait aigre et des olives. Ces montagnes sont habitées, partie par des Maronites et partie par des Arabes amadéens de la secte d'Ali. Je rencontrai à l'orient un village nommé Apen, à cause de sa situation, de ses eaux et de la fertilité de son terrain ; il y a de part et d'autre des cascades superbes qui forment une perspective magnifique.

« Nous arrivâmes, au bout d'une heure, par une montée fort douce, dans une grande plaine située entre les plus hauts monts du Liban ; c'est dans l'encoignure qui est au nord que sont les fameux cèdres : ils forment un bois d'environ un mille de circuit, composé de quelques gros cèdres assez près les uns des autres, d'un grand nombre d'autres plus jeunes, et de quelques pins. Les premiers ressemblent de loin à des chênes touffus : le tronc de l'arbre est fort court ; il se partage au bas en trois ou quatre branches qui, s'élevant ensemble à la hauteur d'environ 3 mètres, ressemblent à des colonnes gothiques accouplées ! mais au-dessus elles prennent une direction horizontale : le plus rond, mais qui n'était

Digitized by Google

pas le plus gros, avait 8 mètres de circonférence; et un autre, dont le tronc était triple et d'une figure triangulaire, 4 mètres de chaque côté; j'en comptai quinze de gros. Les chrétiens des environs ont coutume de s'y rendre le jour de la Transfiguration, pour célébrer la fête; ils ont construit des autels au pied des plus gros.

« Nous marchâmes pendant trois heures sur la neige et sur la glace. On découvre du haut du Liban la plus charmante perspective du monde; enfin, après avoir marché encore deux heures vers l'orient, entre des collines couvertes d'arbres, nous arrivâmes dans la plaine de Balbeck. La rivière d'Ase, qui est l'Oronte des anciens, prend sa source au nord de cette plaine. »

Il paraît que les Maronites doivent leur origine première à un ermite nommé Marouan, qui vivait sur les bords de l'Oronte à la fin du sixième siècle; ses jeûnes, ses austérités et les services même qu'il rendit aux Occidentaux, lui attirèrent une si grande considération, qu'après sa mort on lui éleva dans la ville d'Hamah un tombeau et une chapelle; des pèlerinages s'y établirent. Des prêtres en profitèrent; ils formèrent un couvent qui jouit d'une grande réputation dans la Syrie : on nomma les moines et les habitants des environs Maronites. Ils suivent la communion des Latins et reconnaissent la suprématie du pape. Longtemps ils luttèrent contre les forces ottomanes; mais ces combats eurent une issue peu heureuse : car Amurat III ayant envoyé contre eux Ibrahim, pacha du Kaire, ce général les réduisit en 1588, à l'obéissance, et les soumit à un tribut annuel qu'ils payent encore. Depuis ce temps, les pachas ont souvent tenté d'introduire dans les montagnes des Maronites, leurs garnisons et leurs agas; mais toujours repoussés, ils ont été forcés de s'en tenir à la première capitulation.

On peut considérer la nation comme partagée en deux classes, le peuple et les chaiks, c'est-à-dire les plus notables des habitants, ceux à qui l'ancienneté de leurs familles et l'aisance de leur fortune donnent un état plus distingué que celui de la foule. Tous vivent répandus dans les montagnes, par villages, par hameaux, même par maisons isolées; ce qui n'a pas lieu dans la plaine. La nation entière est agricole : chacun fait valoir par ses mains le petit domaine qu'il possède ou qu'il tient à bail. Les chaiks eux-mêmes n'ont pas une autre manière de se conduire; tous vivent frugalement, sans beaucoup de jouissances, mais aussi sans beaucoup de privations, attendu qu'ils connaissent peu d'objets de luxe. La propriété y est aussi sacrée qu'en Europe. On voyage de nuit et de jour avec une sécurité inconnue dans le reste de l'empire. L'étranger y trouve l'hospitalité comme chez les Arabes. Conformément aux préceptes du christianisme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épousent souvent sans l'avoir vue, toujours sans l'avoir fréquentée. Par une habitude fondée sur la défiance et l'état politique du pays, tous les hommes, chaiks ou paysans, marchent sans cesse armés du fusil et du poignard. Les recensements que l'on a eu occasion de faire portent à 35,000 le nombre des hommes en état de manier les armes. Dans les rapports ordinaires, ce nombre supposerait une population totale d'environ 115,000 âmes : population qui, comparée à la surface du pays, donne 190 habitants par kilomètre carré.

Les prêtres, quoique dépendants de Rome, se marient comme aux premiers temps de l'Église, mais ils ne peuvent passer à de secondes noces, ni épouser des veuves. Ils disent la messe en syriaque; chaque village a sa chapelle, son desser-

Digitized by Google

vant, et chaque chapelle a sa cloche, chose inouïe dans le reste de la Turquie. Les Maronites en tirent vanité, et, pour s'assurer la durée de ces franchises, ils ne permettent à aucun musulman d'habiter parmi eux. Dans le petit espace qui compose le pays des Maronites, on compte plus de 200 couvents d'hommes et de femmes ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que les moines vivent frugalement et travaillent beaucoup. La plus remarquable de ces maisons est à six heures de Tripoli : c'est là qu'on exorcise, comme aux premiers temps de l'Église, les possédés du diable. Il s'en trouve encore dans ces cantons.

Les Druses sont un autre petit peuple qui, pour le genre de vie, la forme de gouvernement, ressemblent infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Ils ne pratiquent ni circoncision, ni jeûnes, ni prières ; ils n'observent ni prohibition, ni fêtes ; ils boivent du vin, mangent du porc, et se marient de frère à sœur. D'après ceci, l'on conclura, avec raison que les Druses n'ont pas de culte ; il faut cependant en excepter une classe qui a des usages religieux marqués. Ils se donnent le nom d'oqqals, qui veut dire spiritualistes ; ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat : on les reconnaît au turban blanc, qu'ils affectent de porter comme un symbole de leur pureté ; et ils mettent tant d'orgueil à cette pureté, qu'ils se croient souillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, si l'on boit dans leur vase, ils les brisent. Toutes leurs pratiques sont enveloppées de mystères ; ils ont des oratoires toujours isolés, toujours placés sur de hauts lieux, et ils y tiennent des assemblées secrètes où les femmes sont admises. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en présence d'une petite statue qui représente un bœuf ou un veau. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec le plus grand soin ; des personnes qui les ont lus assurent qu'ils ne contiennent qu'un jargon mystique, dont l'obscurité fait sans doute le prix pour les adeptes. Du reste, ces sectaires ont toute la morgue et tous les scrupules de la superstition.

Le reste des Druses, étranger à cet esprit, est tout à fait insouciant des choses religieuses ; chacun, livré à son caractère, suit la route qui lui plaît, et ces opinions sont celles qui se présentent le plus naturellement aux esprits simples.

Ainsi que les Maronites, les Druses sont cultivateurs et se partagent en deux classes : le peuple et les notables qu'on nomme chaiks ou émirs. Le chef suprême s'appelle émir, et est une espèce de roi ou général, qui réunit en sa personne les pouvoirs civils et militaires, mais qui ne peut faire aucune action importante, telle que d'augmenter les impôts, de faire la guerre ou la paix, sans le consentement des notables, qui, lorsque le besoin l'exige, se réunissent en assemblée générale : tout chaik et tout paysan qui, par son esprit et son courage, jouit de quelque crédit, a droit d'y donner sa voix. On n'entretient point de troupes ; tout homme en état de porter les armes est soldat, et doit marcher dès que la guerre est déclarée : chacun prend un petit sac de farine, un fusil, des balles, de la poudre, et se rend au lieu désigné par l'émir.

Lorsque l'assemblée générale a décidé la guerre, des crieurs montent le soir sur le sommet de la plus proche montagne, et de là ils se mettent à crier à haute voix : « A la guerre ! à la guerre ! prenez le fusil, prenez les pistolets : nobles chaiks, montez à cheval ; armez-vous de la lance et du sabre ; rendez-vous demain à tel endroit. Zèle de Dieu, zèle des combats ! » Cet appel, entendu des villages voisins, y est répété ; et comme tout le pays n'est qu'un entassement de

Digitized by Google

hautes montagnes et de vallées profondes, les cris passent en peu d'heures jusqu'aux frontières. Dans le silence de la nuit, l'accent des cris et le long retentissement des échos, joints à la nature du sujet, ont quelque chose d'imposant et de terrible. Ces troupes, comme l'on pense bien, n'ont rien de la discipline des nôtres : tout l'art de chaque soldat consiste à gravir sur les rochers, à se glisser parmi les broussailles et les blocs de pierre, et à faire de là un feu assez dangereux, en ce qu'ils sont à couvert, tirent à leur aise, et qu'ils ont acquis l'habitude de tirer juste.

Dans les derniers recensements des hommes armés, on en a compté près de 40,000, ce qui suppose pour le total de la population, 120,000 âmes; la surface du pays étant de 42 myriamètres carrés, il en résulte pour chaque myriamètre 2,450 âmes, ce qui égale la population de nos meilleures provinces.

D'où vient, dit l'auteur qui nous fournit ces détails, d'où vient donc cette affluence d'hommes sur un si petit espace? Toute analyse faite, je n'en puis voir de cause que le rayon de liberté qui y luit. Là, à la différence des pays turcs, chacun jouit avec sécurité de sa propriété et de sa vie. Le paysan n'y est pas plus aisé qu'ailleurs ; mais il est tranquille, exempt de la violence et des insultes du despotisme. Les Druses se regardent comme des hommes plus parfaits que leurs voisins, parce qu'ils ont le bonheur d'être moins avilis. De là, s'est formé un caractère plus fier, plus énergique, plus actif, un véritable esprit républicain.

Aucun peuple n'est plus hospitalier que les Druses. Quiconque se présente à leur porte à titre de suppliant ou de passager est sûr de recevoir le logement et la nourriture de la manière la plus généreuse et la moins affectée. Les deux sexes vivent dans la plus grande réserve, l'un à l'égard de l'autre ; les femmes sont toujours voilées, et chaque homme ne connaît de visages de femmes que ceux de la sienne, de sa mère, de sa sœur et de sa belle-sœur. Chacun vit au sein de sa famille : seulement le soir, les hommes s'assemblent quelquefois dans la cour, ou dans la maison du chef du village ou de la famille ; et là, assis en rond, les jambes croisées, la pipe à la bouche, le poignard à la ceinture, ils parlent de la récolte et des travaux, de la disette ou de l'abondance, de la paix ou de la guerre, de la conduite de l'émir, des faits du passé, des intérêts du présent, des conjectures sur l'avenir. Souvent les enfants, las de leurs jeux, viennent écouter. Chaiks ou paysans, tous se traitent avec cette familiarité raisonnable qui ne tient ni de la licence, ni de la servitude.

Nous avons déjà fait connaître les déprédations que les Arabes bédouins d'un côté, et les Kurdes de l'autre, exercent sur le commerce de l'Asie ottomane. Ces tribus errantes ne sont pas les seules à redouter. Il faut y ajouter aussi les Turkomans, hordes tartares qui, lors de la grande révolution de l'empire des Califes quittèrent les contrées à l'est de la mer Caspienne, et se répandirent dans les places de l'Arménie et de l'Asie Mineure. Ils campent de préférence aux environs d'Antioche, et ont un genre de vie assez semblable à celui des Bédouins. Nous les nommons ici en passant, comme population flottante de la Syrie.

Voilà les routes difficiles, voilà les dangereuses peuplades qu'il faut traverser pour arriver à Damas. Le pachalik auquel cette ville donne son nom est d'une nature variée, mais généralement fertile; les plaines y produisent du froment,

Digitized by Google

de l'orge et du coton. Les collines y sont couvertes de mûriers, d'oliviers, de vignes, dont les raisins servent à faire, non pas du vin, mais du dibs, espèce de substance saccharine qui remplace le sucre.

Damas s'élève au pied du Liban oriental, dans une vaste prairie qu'arrosent de nombreux ruisseaux. Les Turcs l'appellent Dimichk-al-Cham, du nom même de la Syrie qui est Cham. « Damas, dit Balbi, est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est mentionnée dans l'histoire d'Abraham. Plus fortunée que ses contemporaines, Ninive, Babylone, Memphis, Damas, sans avoir jamais atteint la renommée de ces anciennes capitales, non-seulement leur a survécu, mais elle est encore restée une des villes les plus belles et les plus florissantes de l'Orient. »

Les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, et ils ne cessent de vanter la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la quantité des courants d'eaux vives, sans compter le Barrady, la limpidité des jets et des sources. C'est aussi le seul lieu où il y ait des maisons de plaisance isolées et en rase campagne. La ville peut avoir un peu plus de 6 kilomètres de circuit, et contient environ 140,000 habitants. Ses rues sont étroites, et ses maisons bâties de briques cuites au soleil. Chacune de ces maisons renferme une ou plusieurs fontaines garnies de marbre, des appartements somptueux, dont les plafonds et les panneaux sont richement peints ou dorés, et, pour l'ordinaire, une cour carrée et fort grande qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'est toujours beaucoup chez les personnes opulentes. La richesse des ornements et la pauvreté de l'édifice offrent le contraste le plus frappant et le plus bizarre. Le peuple y est le plus méchant de tout l'empire, même au jugement des Turcs : c'est une engeance fanatique, qui, aux mauvaises qualités ordinaires à toute populace, joint tout ce que la superstition a de plus grossier et de plus intolérant : les chrétiens y sont dans un état de gêne habituel, et les Francs ne peuvent y former d'établissement.

Voici un proverbe arabe qui peint l'estime qu'ils en font : *Masery harami*, disent-ils, *halebi tchelebi, schami schoumi ;* c'est-à-dire : « Les gens du Kaire sont vindicatifs ; ceux d'Alep, sont petits-maîtres ; ceux de Damas, sont traîtres. » Damas est célèbre par ses sabres qui, composés de fines lames de fer et d'acier entremêlées, étaient extrêmement flexibles et coupaient le fer lui-même. Tamerlan a détruit pour Damas le secret de cette fabrication, en emmenant ses ouvriers en Perse ; quoique travaillée habilement, l'armurerie actuelle ne peut rivaliser avec l'ancienne.

Damas est le lieu de rassemblement des pèlerins de tout le nord de l'Asie. Chaque année, du temps de Volney, le nombre s'en élevait jusqu'à 50,000. « Alors, dit-il, Damas ressemble à une foire immense ; on ne voit qu'étrangers de toutes les parties de la Turquie, et même de la Perse ; tout est plein de chameaux, de chevaux, de mulets et de marchandises. Après quelques jours de préparatifs, toute cette foule se met confusément en marche, et faisant route par la frontière du désert, elle arrive en quarante jours à la Mecque, pour la fête du Beïram. Comme cette caravane traverse le pays de plusieurs tribus arabes dépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bédouins, leur accorder des droits de passage, et les prendre pour guides.....

« Il ne faut pas croire, ajoute le voyageur, que le motif de tant de frais et de

Digitized by Google

fatigues soit uniquement la dévotion. L'intérêt pécuniaire y a une part encore plus considérable. La caravane est le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Presque tous les pèlerins en font un objet de spéculation. En partant de chez eux, ils se chargent de marchandises qu'ils vendent sur la route ; l'or qui en provient, joint à celui dont ils se sont munis chez eux, est transporté à la Mecque, et là il s'échange contre les mousselines et les indiennes du Malabar et du Bengale, les châles de Cachemire, l'aloès de Tonquin, les diamants de Golconde, les perles de Bahraïn, quelque peu de poivre, et beaucoup de café d'Yémen. Quelquefois les Arabes du désert trompent l'espoir des marchands, en pillant les traînards, en enlevant des portions de caravanes. Mais ordinairement les pèlerins reviennent à bon port, et alors leurs profits sont considérables. Dans tous les cas, ils se payent par la vénération qui est attachée au titre de hadji (pèlerins), et par le plaisir de vanter à leurs compatriotes les merveilles de la Kaaba et du mont Ararat, de parler avec emphase de la prodigieuse foule des pèlerins et de la quantité des victimes le jour du Beïram, des fatigues qu'ils ont essuyées, des figures extraordinaires des Bédouins, du désert sans eau, et du tombeau du prophète à Médine, qui n'est ni suspendu par un aimant, ni l'objet principal du pèlerinage. Ces récits, faits au loin, produisent leur effet ordinaire, c'est-à-dire qu'ils excitent l'admiration et l'enthousiasme des auditeurs, quoique, de l'aveu des pèlerins sincères, il n'y ait rien de plus misérable que ce voyage ; aussi cette admiration passagère n'a pas empêché d'établir un proverbe peu honorable pour ces voyageurs : « Défie-toi de ton voisin, dit l'Arabe, s'il a fait un hadji ; mais s'il en a fait deux, hâte-toi de déloger ; » et, en effet, l'expérience a prouvé que la plupart des dévots de la Mecque ont une insolence et une mauvaise foi particulières, comme s'ils voulaient se venger d'avoir été dupes, en se faisant fripons.

« Au moyen de cette caravane, Damas est le centre d'une circulation très-étendue. Par Alep, elle communique à l'Arménie, à l'Anatolie, au Diarbekir et mène à la Perse. Elle envoie au Kaire des caravanes, qui suivent une route fréquentée dès le temps des patriarches, marchent par Tabarieh, Naplouse et Gaza. Elle reçoit des marchandises de Constantinople et d'Europe par Saïde et Beyrouth. Ce qu'elle consomme dans son enceinte est acquitté avec les étoffes de soie et de coton qui s'y fabriquent en quantité et avec art ; avec les fruits secs de son territoire, et les pâtes sucrées de rose, d'abricot, de pêche, etc., dont la Turquie consomme pour près d'un million ; le reste, traité par échanges, verse un argent considérable, soit par les droits de douane, soit par le salaire que les marchands s'attribuent pour leur entremise. L'existence de ce commerce dans ces cantons est de la plus haute antiquité. Il a suivi diverses routes, selon les circonstances des gouvernements et des lieux ; partout il a constamment produit sur ses pas une opulence dont les traces ont survécu à sa propre destruction. »

Au sud de Damas s'étend une magnifique plaine arrosée par des ouadi ou torrents ; c'est dans un des districts de cette fertile contrée, dans le Bothin, la Batanea des anciens, qu'un voyageur moderne a découvert les ruines de Gerasa, aujourd'hui Djerrach, émules en intérêt, sinon supérieures, de celles de Balbeck et de Palmyre.

Nous venons de nommer Palmyre. Quels sont en effet ces débris d'édifices,

Digitized by Google

ces myriades de colonnes corinthiennes debout ou renversées? Quel magnifique amas de bases, de piliers, de chapiteaux! Que veulent dire, et cette colonnade longue d'environ 140 mètres, qui n'aboutit qu'à un tombeau, et ces portiques, ces péristyles, ces sculptures admirables, formées des matières les plus précieuses? C'est Palmyre; c'est la Tadmor du désert, élevée par Salomon dans une oasis abondante en eaux excellentes. Voici le temple du Soleil, converti depuis en mosquée, ses colonnes de granit et son enceinte immense, où le marbre sculpté semble amoncelé comme dans une carrière.

Palmyre, autant qu'on peut en juger par ses débris, avait à peu près 12 kilomètres de circuit. Entrepôt du commerce de l'Inde par le golfe Persique, de la Phénicie et de l'Asie Mineure, elle vit s'accumuler dans son sein des richesses immenses, et sa puissance devint assez importante pour qu'Odenat et Zénobie osassent lutter contre la fortune de Rome; mais Aurélien s'en empara, la saccagea comme un barbare et traîna captive au Capitole la protectrice de Longin, la noble et courageuse reine de Palmyre.

Que de pensées doit faire naître le spectacle de ces débris, au milieu de ce brûlant désert! Quel haut intérêt excitent les deux noms qui s'y rattachent: Salomon, l'un des plus grands propagateurs du commerce oriental; Zénobie, la pauvre esclave, qui va mourir isolée, humiliée, près des cascades de Tivoli! Mais quittons ces ruines pour d'autres ruines; car sous l'empire du croissant, presque tout est tombé. Nous gagnons de nouveau les rivages de la mer; nous sommes à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre, Acre, Akka, car les noms mêmes manquent de solidité parmi ces races transitoires.

Acre est sur une baie, et renferme une population d'environ 20,000 habitants. Les souvenirs anciens qui s'y rattachent se sont effacés de la mémoire des Turcs, mais ils sont fiers de la résistance que Djezzar-Pacha et Sidney-Smith y opposèrent à Bonaparte, et cette gloire récente leur rend Saint-Jean d'Acre précieux.

A Saint-Jean d'Acre, nous abordons le terrain des traditions phéniciennes et sacrées; ainsi nous sommes presque au pied du mont Carmel, qu'Élie et son disciple Élisée ont illustré par leurs miracles, et sur les bords de la mer voici le môle qu'Alexandre éleva pour arriver à son œuvre de destruction; voici Tyr, qui fut à l'antiquité ce que Lisbonne, Amsterdam et Londres furent tour à tour pour le monde moderne; Tyr d'où sortit Carthage. Voici Sidon, encore subsistante sous le nom de Seïd, et qui fut le berceau de toute la puissance phénicienne. Que sont devenues ces reines du monde, pourquoi Dieu déplace-t-il ainsi d'un point du globe à l'autre la puissance et la vie? C'est pour nous apprendre que les nations, comme les individus, doivent être modestes à leur apogée, parce qu'elles auront leur décadence et leur chute.

Où du reste puiser une leçon plus profonde d'humilité qu'entre Sidon et Jérusalem? car nous touchons à la Terre-Sainte; le Jourdain coule à nos pieds; et nous sépare de la fertile et pittoresque Galilée, aujourd'hui district de Safad, Safad est, dit-on, Bétulie, qui vit naître Judith et Tobie. Tibérias a fait place à Tabarieh, sur le bord de cette mer de Galilée où Jésus recueillit ses deux premiers apôtres. Dans le bas de la ville, au bord du lac, est une petite chapelle à la place de la maison qu'occupait Simon, fils de Jonas, le pêcheur. Un peu plus loin, vers le nord-est, se trouvait Capharnaüm, dont il n'existe plus de trace.

Digitized by Google

Un peu à l'ouest en gagnant la montagne se dresse, adossée à une sorte de falaise, une ville dont presque toutes les maisons ont une partie souterraine creusée dans le rocher; c'est Nazareth, c'est là que fut élevé le Sauveur. Cette église de l'Annonciation, la plus belle de la Judée après le Saint-Sépulcre de Jérusalem, repose sur une crypte, et cette crypte, où le pèlerin s'agenouille avec émotion, fut la demeure de la plus pure des femmes, de Marie. Plus loin, un religieux vous montre l'atelier de Joseph, l'école que fréquentait Jésus enfant, et, dans les environs, Cana, où toute la sainte famille étant invitée à un repas de noce, Jésus fit son premier miracle et changea l'eau en vin. A 8 kilomètres au sud de Nazareth, s'élève une colline verdoyante couronnée d'oliviers et de sycomores : c'est le Thabor, où Jésus fut transfiguré.

Si le voyageur continue à remonter l'étroite vallée qui fleurit entre le Jourdain et le Carmel, il va rencontrer Naplouse, cette Sichem aux gras pâturages, avec les grottes sépulcrales de Joseph, de Jacob et de Josué, puis, sur la hauteur, Garizim, où les Samaritains avaient leur temple, puis, parmi des vergers, les ruines de Samarie. Il entre alors dans la Judée proprement dite, que se partagent aujourd'hui trois districts, celui de Gaza, pays des Philistins, celui d'Hébron et celui d'Elkoda ou de Jérusalem. Dans le premier s'élève Jaffa, l'ancienne Joppé, où Noé construisit l'arche, où Salomon fit débarquer les matériaux du temple, où s'embarqua Jonas, où Pierre ressuscita Tabithe, où Bonaparte rassurait naguère ses soldats atteints de la peste. Nous voici bien dans cette terre de Chanaan, où le citronnier devient fort comme nos chênes, où un seul sycomore abrite trente personnes, où les vignes de Bethléem, berceau du Sauveur, donnent un vin délicieux et des raisins énormes, où les oliviers de Jéricho fournissent des olives triples des nôtres et une huile excellente.

« En s'approchant du centre de la Judée, dit M. de Châteaubriand, les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la végétation se retire et meurt, les mousses mêmes disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. »

L'emplacement du temple de Salomon est maintenant occupé par une mosquée, et non loin l'église du Saint-Sépulcre, fondée par sainte Hélène, protége de ses murailles la colline du Calvaire et la grotte où fut déposé le corps du Christ. « En 1811, dit Malte-Brun, un incendie réduisit en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes; le cénotaphe qui couvre l'entrée du tombeau résista, comme par miracle, à la chute de la coupole enflammée. »

A l'orient de la Judée, entre deux chaînes de montagnes aux flancs noirâtres et âpres, s'étend, silencieuse et lugubre, la mer Morte, cette expiation de Sodome et de Gomorrhe, dont les eaux ne nourrissent pas de poissons et dont l'eau est si pesante, que l'homme surnage à sa surface et n'y peut enfoncer, dit-on. C'est au sud-ouest de ce grand lac Asphaltite, nommé par les Arabes Bahr-

Digitized by Google

el-Louth, mer de Loth, qu'est situé Hébron, l'antique Cariath-Arbé, plus ancienne que Tunis et Memphis suivant les historiens hébreux. Abraham y séjourna, David y fut élu roi, et sainte Hélène y fit bâtir une église sur le point où quelques traditions placent le tombeau du patriarche. Elkhalil, c'est-à-dire la demeure de l'ami de Dieu, est aujourd'hui une petite ville de 4 à 5,000 âmes, assez mal habitée, mais riche de ses verreries et de son sucre de raisins.

Citons encore, avant de quitter cette terre des grands souvenirs, Ascalon, si renommée par ses vins, ses pigeons et ses oignons, mais surtout pour avoir été la patrie de Sémiramis.

Avant de quitter la Syrie, nous dirons quelque chose de son climat, d'après un voyageur français, qui fait autorité en cette matière, le célèbre Volney, qui pour mieux étudier le pays, se renferma volontairement dans un couvent des Druses, situé au milieu des montagnes du Liban. On sait que la relation de ce voyageur est le chef-d'œuvre du genre. Son exactitude a été hautement attestée par les savants qui depuis firent partie de l'expédition d'Égypte. Cet ouvrage, suivant le général Berthier, était le principal guide des Français dans ces contrées lointaines, et c'est aussi le seul qui ne les ait jamais trompés. Écoutons donc le savant voyageur :

« On est assez généralement dans l'opinion que la Syrie est un pays très-chaud; mais cette idée, pour être exacte, demande des distinctions : 1° à raison des latitudes, qui ne laissent pas quede différer de 600 kilomètres du fort au faible ; en second lieu, à raison de la division naturelle du terrain en pays bas et plat, et en pays haut ou de montagnes. Cette division cause des différences bien plus sensibles, car tandis que le thermomètre de Réaumur atteint sur les bords de la mer 25 et 26 degrés, à peine dans les montagnes s'élève-t-il à 20 et 21 degrés [1].

« Aussi, dans l'hiver, toute la chaîne de montagnes se couvre de neige pendant que les terrains inférieurs n'en ont jamais, ou ne la gardent qu'un instant. On devrait donc établir deux climats généraux : l'un très-chaud, qui est celui de la côte et des plaines inférieures, telles que celles de Balbeck, Antioche, Tripoli, Acre, Gaza, Hauran, etc. ; l'autre, tempéré et presque semblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes, surtout quand elles prennent une certaine élévation. L'été de 1784 a passé chez les Druses pour un des plus chauds dont on eût mémoire ; cependant je ne lui ai rien trouvé de comparable aux chaleurs de Saïde ou de Beyrouth.

« Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France. L'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux. Il ne se passe point d'année sans neiges, et souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, et pendant plusieurs mois entiers. Le printemps et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'avec octobre. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers, et autres arbres délicats, croissent en terre.

[1] Sur toute la côte de Syrie, et notamment à Tripoli, les plus bas degrés du thermomètre en hiver sont 9 et 8 degrés au-dessus de glace; en été, dans les appartements bien clos, il va jusqu'à 25°,30′ et 26. Quant au baromètre, il est remarquable que, dans les derniers jours de mai, il se fixe à 28 pouces et ne varie plus jusqu'en octobre.

Digitized by Google

C'est un spectacle pittoresque pour un Européen, dans Tripoli, de voir sous ses fenêtres, en janvier, des orangers chargés de fleurs et de fruits, pendant que sur sa tête le Liban est hérissé de frimas et de neiges. Il faut néanmoins remarquer que dans les parties du nord et à l'est des montagnes, l'hiver est plus rigoureux, sans que l'été soit moins chaud. A Antioche, à Alep, à Damas, on a tous les hivers plusieurs semaines de glace et de neige, ce qui vient du gisement des terres encore plus que des latitudes. En effet, toute la plaine, à l'est des montagnes, est un pays fort élevé au-dessus du niveau de la mer, ouvert aux vents secs de nord et de nord-est, et à l'abri des vents humides d'ouest et de sud-ouest. Enfin, Antioche et Alep reçoivent des montagnes d'Alexandrette, qui sont en vue, un air que la neige dont elles sont longtemps couvertes ne peut manquer de rendre très-piquant.

« Par cette disposition, la Syrie réunit sous un même ciel des climats différents, et rassemble dans une enceinte étroite des jouissances que la nature a dispersées ailleurs à de grandes distances de temps et de lieux. Chez nous, par exemple, elle a séparé les saisons par des mois ; là, on peut dire qu'elles ne le sont que par des heures. Est-on importuné, dans Saïde ou Tripoli, des chaleurs de juillet, six heures de marche transportent sur les montagnes voisines, à la température de mars. Par inverse, est-on tourmenté à Becharrai des frimas de décembre, une journée ramène au rivage parmi les fleurs de mai [1]. Aussi les poëtes arabes ont-ils dit que le Sannine portait l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, pendant que l'été dormait à ses pieds. J'ai connu moi-même la vérité de cette image dans le séjour de huit mois que j'ai fait au monastère de Mar-Hanna, couvent de religieux grecs-catholiques, situé à deux kilomètres de Beyrouth. J'avais laissé à Tripoli, sur la fin de février, les légumes nouveaux en pleine saison, et les fleurs écloses : arrivé à Antoura, maison occupée par les lazaristes, je trouvai les herbes seulement naissantes, et à Mar-Hanna tout était encore sous la neige. Le Sannine n'en fut dépouillé que sur la fin d'avril ; et déjà dans le vallon qu'il domine, on commençait à voir boutonner les roses. Les figues primes étaient passées à Beyrouth, quand nous mangions les premières, et les vers à soie y étaient en cocons lorsque chez nous l'on n'avait effeuillé que la moitié des mûriers. A ce premier avantage, qui perpétue les jouissances par leur succession, la Syrie en joint un second, celui de les multiplier par la variété de ses productions. Si l'on venait au secours de la nature, on pourrait y rapprocher, dans un espace de 80 kilomètres, celles des contrées les plus distantes. On est étonné de la liste des produits que fournit cette province. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton-plante qu'on y cultive partout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux. La Palestine abonde en sésame propre à l'huile, et en doura, sorte de millet pareil à celui d'Égypte. Je n'ai jamais vu en Syrie de sarrasin, et l'avoine est rare. On ne donne aux chevaux que de l'orge et de la paille. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbeck, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de Haoulé. On ne s'est avisé que depuis peu (l'auteur écrivait vers 1788) de planter des cannes à sucre dans les jardins de

[1] C'est ce que pratiquent plusieurs des habitants de ce canton, qui passent l'hiver près de Tripoli pendant que leurs maisons sont ensevelies sous la neige.

Digitized by Google

Saïde et de Beyrouth ; elles y ont égalé celle du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de Bisân, et il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les coteaux de Latakieh produisent des tabacs à fumer qui font la base des relations de commerce avec Damiette et le Kaire. Cette culture est répandue désormais dans toutes les montagnes. En arbres, l'olivier de Provence croît à Antioche et à Ramlé, à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druses, par les belles soies qu'il procure ; et la vigne élevée en échalas, ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges et blancs qui pourraient égaler ceux de Bordeaux. Avant le ravage des derniers troubles, Jaffa voyait dans ses jardins deux plants du coton-arbre de l'Inde, qui grandissaient à vue d'œil ; et cette ville n'a pas perdu ses limons, ni ses poncires énormes [1], ni ses pastèques préférées à celles de l'Égypte même. Gaza a des dattes comme la Mecque, et des grenades comme Alger. Tripoli produit des oranges comme Malte ; Beyrouth, des figues comme Marseille, et des bananes comme Saint-Domingue ; Alep a le privilége exclusif des pistaches ; et Damas se vante avec justice de réunir tous les fruits de nos provinces. Son sol pierreux convient également aux pommes de la Normandie, aux prunes de la Touraine et aux pêches de Paris. On y compte vingt espèces d'abricots, dont l'une contient une amande qui la fait rechercher dans toute la Turquie. Enfin, la plante à cochenille, qui croît sur toute la côte, nourrit peut-être déjà cet insecte précieux comme au Mexique et à Saint-Domingue ; et si l'on fait attention que les montagnes de l'Yémen, qui produisent un café si exquis, sont une suite de celles de la Syrie, et que leur sol et leur température sont presque les mêmes, on sera porté à croire que la Judée surtout pourrait s'approprier cette denrée de l'Arabie. Avec ces avantages nombreux de climat et de sol, il n'est pas étonnant que la Syrie ait passé de tout temps pour un pays délicieux, et que les Grecs et les Romains l'aient mise au rang de leurs plus belles provinces, à l'égal même de l'Égypte. Aussi, dans ces derniers temps, un pacha qui les connaît toutes deux, étant interrogé à laquelle il donnait la préférence, répondit : « L'Égypte, sans doute, est une excellente métairie ; mais la Syrie est une charmante maison de campagne. »

« Pour compléter l'histoire naturelle de la Syrie, ajoute Volney, il convient de dire qu'elle produit tous nos animaux domestiques ; mais elle y joint le buffle et le chameau, dont l'utilité est si connue. En fauves, on y trouve dans les plaines des gazelles qui remplacent notre chevreuil ; dans les montagnes et les marais, des sangliers moins grands et moins féroces que les nôtres. Le cerf et le daim n'y sont pas connus ; le loup et le vrai renard le sont très-peu ; mais il y a une très-grande quantité de l'espèce mitoyenne appelée chacal (en Syrie on le nomme *ouâoui*, par imitation de son cri ; en Égypte *dib* ou loup). Les chacals habitent par troupes aux environs des villes, dont ils mangent les charognes ; ils n'attaquent jamais personne, et ne savent défendre leur vie que par la fuite. Chaque soir, ils semblent se donner le mot pour hurler, et leurs cris, qui sont très-lugubres, durent quelquefois un quart d'heure. Il y a aussi dans les lieux écartés des hyènes (en arabe *daba*), et des onces, faussement appelés tigres. Le Liban, le pays des Druses et des Nablous, le mont Carmel et les envi-

[1] Espèce de citron. Volney dit qu'il en a vu qui pesaient dix-huit livres (9 kilog.).

Digitized by Google

rons d'Alexandrette, sont leurs principaux séjours. En récompense, on est exempt des lions et des ours. Le gibier d'eau est très-abondant ; celui de terre n'est que par cantons. Le lièvre et la grosse perdrix rouge sont les plus communs ; le lapin, s'il y en a, est infiniment rare ; le francolin ne l'est point à Tripoli et près de Jaffa. Enfin il ne faut pas oublier d'observer que l'espèce du colibri existe dans le territoire de Saïde. C'est, avec le pélican, le seul oiseau bien remarquable de la Syrie. »

(*Voyage en Égypte et en Syrie*, par C. F. Volney.)

LA MÉSOPOTAMIE

Un grand nom vient de se présenter à notre mémoire, celui de Sémiramis ; entrons dans le pays qu'elle étonna jadis par son courage et sa magnificence.

Car la Mésopotamie ou l'Al-Djezyreh, qui comprend le Diarbekir et l'Irak-Arabi, n'est pas moins riche en souvenirs historiques que l'Anatolie ou la Syrie ; baignée et comme enceinte, entre le Tigre et l'Euphrate, elle vit s'étendre sur le bord et au delà de ces grands fleuves les empires, puissants pour leur époque, de Ninive et de Babylone. Quatre eyalets la divisent : Bagdad, Diarbekir, Rakka, Mossoul.

Diarbekir, anciennement Amida, est sur la rive droite du Tigre au sein d'un territoire si fertile qu'il produit, assure-t-on, des pastèques du poids de 50 kilogrammes. Les bords du fleuve sont couverts de jardins et de parterres, où les habitants vont passer les beaux jours ; ce qui frappe surtout dans cette ville, c'est la douceur et la politesse du peuple. De toutes les villes de la Turquie, Diarbekir est la seule où les femmes jouissent d'une liberté honnête. Entre le mont Abd-el-Abas et l'Euphrate, se trouve, dans le même pachalik, Orfa, qui fut tour à tour Édesse et plus anciennement Ur, la ville chaldéenne dont Abraham s'éloigna pour aller habiter Haran.

Sur la même rive que Diarbekir, un peu avant le confluent du Zarb, est située Mossoul, ville commerçante, d'au moins 60,000 âmes et dans les environs de laquelle se trouve Nounia, village bâti sur l'emplacement de Ninive. Ninive, la métropole de l'Assyrie, n'est plus que poussière et n'a plus même de ruines ; le principal commerce de Mossoul est dans ces belles et fines toiles de coton que, de son nom, nous appelons mousseline.

A Rakka, sur la rive gauche de l'Euphrate, se voient encore les restes d'un palais, c'est celui d'Haroun-al-Raschid, ce fameux calife de Bagdad, contemporain de notre Charlemagne, qui jouit de moins de gloire peut-être, mais de non moins de puissance.

Pour arriver à Bagdad, cette cité de la féerie que Sindbad, le marin, parfumait d'eau de rose, s'il faut en croire *les Mille et une Nuits*, nous entrons dans l'Irak-Arabi. Les voyageurs ont observé à vingt milles au sud de Bagdad, et sur la rive orientale du Tigre, les ruines des palais de Ctésiphon, ville grande et très-peuplée à l'époque où vivait Julien. La gloire et le nom de Séleucie, située

Digitized by Google

aux environs, n'existent plus, et les restes de cette colonie grecque ont pris, avec la langue et les mœurs de la Turquie, une dénomination arabe, on l'appelle Selefkeh.

Bagdad, quoique située à peu près aux mêmes lieux que Babylone, n'est pas la même que cette capitale d'Assyrie : celle-ci était assise sur l'Euphrate ; l'autre est maintenant sur le Tigre. Elle fut la métropole du califat sous les Sarrasins, dans le douzième siècle : c'était l'époque de sa gloire et de sa splendeur ; ses habitants étaient remarquables par la pureté et l'élégance de leur dialecte ; ils avaient parmi eux des poëtes et des écrivains pleins d'esprit, et surtout d'imagination. Cette ville est bien déchue ; sa position avantageuse lui a cependant fait conserver un rang dans le commerce, et l'a rendue le siége du gouvernement turc. Sa forme est celle d'un carré régulier ; elle est environnée de fortes murailles de briques, et de cent soixante bastions, mais d'une structure assez grossière. On estime le nombre de ses maisons à quatre-vingt mille ; en général elles sont grandes, bâties en briques et en ciment, et voûtées pour faciliter davantage la circulation de l'air. Une partie des fenêtres est vitrée en belles glaces de Venise, et les plafonds sont ornés de dessins bigarrés. Le plus communément on trouve une cour d'entrée, au milieu de laquelle est une petite plantation d'orangers ; ce qui donne aux habitations un air de vie et de fraîcheur. Le palais du pacha est grand et magnifique ; ses jardins ont beaucoup plus d'étendue que ceux du Grand Seigneur à Constantinople, et sont plantés d'orangers, de citronniers et de cyprès, dont l'ordre et les proportions forment des promenades charmantes. Les bains, les colléges et les caravansérails sont en grand nombre dans cette ville ; les mosquées sont presque toutes enrichies de marbre, de porphyre, d'azur, et deux sont couvertes en tuiles vernissées de différentes couleurs : ce qu'elles ont encore de plus curieux, ce sont leurs minarets ; ils sont tous penchés vers la Mecque, et le peuple superstitieux assure que c'est un miracle du ciel en faveur du prophète. Les bazars où les marchands tiennent leurs boutiques sont assez beaux et assez étendus pour contenir douze mille boutiques de marchandises de tout genre. On n'a toléré que deux chapelles, pour l'usage des chrétiens grecs et romains.

Le commerce de Bagdad est fort considérable, et consiste en étoffes de toiles des Indes qui viennent de Bassorah, en châles de Cachemire, en drogues et en soieries de Perse, et surtout en dattes de son territoire, que l'on estime beaucoup, et qui sont une grande ressource pour les Arabes du désert, dont elles forment la principale nourriture. Cette ville reçoit chaque année la visite des caravanes de Smyrne, d'Alep et des provinces occidentales, qui vont à Bassorah et aux Indes.

Les femmes de Bagdad sont dans l'usage de ne jamais sortir qu'à cheval ; celles qui n'en ont pas les moyens aiment mieux rester enfermées dans leurs maisons, que de paraître en public sans cette monture.

On donne plusieurs étymologies au nom de Bagdad. La plus probable est que les rois de Perse y firent bâtir un château, ou *jardin de Dad*, parce qu'un ermite de ce nom y avait sa cellule et son jardin.

En descendant le Tigre et l'Euphrate, on trouve Bassorah ou Balsora, à une demi-lieue au-dessous de l'endroit où ces deux fleuves se réunissent pour se jeter ensemble dans le golfe Persique. Le territoire qui se trouve entre ces fleu-

Digitized by Google

ves, depuis Bagdad jusqu'au point de leur réunion, se nomme Irak-Arabi, ou seulement Irak.

Bassorah, capitale d'un gouvernement du même nom, a été bâtie par ordre du calife Omar, en 636. Elle est située dans un territoire sablonneux, où il ne pleut presque point en hiver, et jamais en été ; mais elle a dans son voisinage une petite rivière qui coule auprès de la ville d'Obollah, et qui rend la vallée si délicieuse et si fertile en toutes sortes de fruits, que les Arabes l'appellent un des paradis terrestres. Un canal qui communique avec l'Euphrate traverse la ville et porte des vaisseaux de 150 tonneaux ; l'entrée en est défendue par une forteresse. Le commerce de cette place est très-grand, et son port est fréquenté par les vaisseaux de l'Inde et de l'Europe qui y apportent des épiceries, des mousselines, des toiles, du fer, des étoffes d'Europe, et s'y fournissent des productions des contrées voisines. On y mange un grand nombre d'aloses sèches, de sauterelles qui ne ressemblent pas aux nôtres, et de dattes qui se trouvent dans le pays. Le territoire des environs abonde cependant en blé, légumes, riz, en diverses sortes de fruits d'Europe, et en gibier. Cette ville a donné le jour à un grand nombre d'auteurs arabes ; mais aujourd'hui les habitants, désolés par les dernières guerres, et les maladies provenant des marais fangeux qui les environnent, retombent dans l'ignorance et sont réduits à un petit nombre, plus occupés de leur misère que du désir de s'instruire.

Le pays, au surplus, est si bas, que, sans une digue qui arrête les flots de la mer dont il est cependant éloigné de 560 kilomètres, il serait souvent inondé ; cette digue a plus d'un kilomètre de long, et est bâtie en bonnes pierres de taille si bien jointes, que la mer ne peut les rompre.

Le Tigre est navigable de Diarbékir à Mossoul. A partir de Mossoul jusqu'à Badgad, il devient d'une navigation beaucoup plus difficile ; il est d'une rapidité extrême, et forme des cascades qui obligent les mariniers à faire une espèce de radeau de branches d'arbre, sur lesquelles ils placent des outres de vent, bien serrées les unes contre les autres, et qu'ils couvrent de feutre ; après y avoir attaché leurs marchandises, ils s'abandonnent dans leurs nacelles dirigées par quatre rames, et se laissent aller au courant des cascades, aussi légèrement que les Égyptiens qui descendent les cataractes du Nil.

Les plaines sablonneuses de la Mésopotamie sont abandonnées aux gazelles et aux onagres du désert ; mais des villes assez peuplées et de petits villages couvrent les bords de l'Euphrate et des îles que forme ce fleuve. La fertile province d'Assyrie, qui se prolongeait au delà du Tigre jusqu'aux montagnes de la Médie, formait une étendue d'environ quatre cents milles, de l'ancien mur de Mauprata au territoire de Bassorah, où l'Euphrate et le Tigre réunis ont leur embouchure dans le golfe Persique. Une foule de canaux, creusés sans beaucoup de travail dans une terre molle, établissaient la communication des deux rivières, et coupaient la plaine d'Assyrie ; ils conduisaient les eaux superflues d'une rivière à l'autre, à l'époque de leur inondation respective. Comme ils formaient ensuite un grand nombre de petites branches de diverses grandeurs, ils arrosaient les terres sèches et suppléaient à la pluie ; ils facilitaient la culture et les opérations du commerce ; et comme on pouvait en un moment briser les écluses, ils offraient au désespoir des habitants le moyen d'arrêter, par une inondation, les progrès des ennemis.

Digitized by Google

La nature a refusé au sol et au climat de l'Assyrie le vin, l'olive, le figuier et quelques autres de ses dons les plus précieux ; mais elle y produit, avec une fertilité inépuisable, tout ce qu'exige la subsistance de l'homme, et en particulier le froment et l'orge ; et il n'est pas rare de voir chacun des grains semés par les cultivateurs en rapporter deux et mêmes trois cents. D'innombrables palmiers y offrent une multitude de bocages, et les habitants du pays célèbrent en vers et en prose les trois cent soixante usages qu'on fait du tronc, des branches, des feuilles, du suc et du fruit de cet arbre si utile.

La Mésopotamie, s'il faut en croire la tradition orientale, fut l'ancien emplacement du paradis terrestre. Défiguré par le déluge, il n'est donc pas étonnant que ce soit près de ce berceau du monde que les hommes élevèrent la tour de Babel, première assiette de l'empire babylonien. « Babylone, dit un géographe, qui, par ses superbes quais, ses portes de bronze, ses jardins suspendus, son temple de Bélus, sa formidable et vaste enceinte et ses nombreux palais, était regardée par Hérodote, qui cependant avait vu l'Égypte, comme la première ville de l'univers, n'offre plus que d'informes débris ; ses ruines mêmes n'ont commencé à être étudiées que dans ces dernières années. Elle était située sur les deux rives de l'Euphrate, et avait 480 stades de circonférence. Sur la rive orientale on distingue parmi des monceaux de décombres une colline appelée par les Arabes du pays Alcasar, ou le palais, et qui paraît répondre au palais bâti par Nabuchodonosor, où Alexandre le Grand rendit le dernier soupir. A côté l'on remarque des pans d'un mur qui semblent avoir servi de fondement aux jardins suspendus, et où subsiste encore un arbre enté sur un vieux tronc. Ces divers débris offrent de longs corridors et des chambres qui servent de repaires aux lions et aux autres bêtes féroces. Pour la colline, elle forme un carré dont le côté est d'environ 666 mètres, et elle diminue chaque jour parce qu'on ne cesse d'en retirer des briques. Celles-ci sont de la plus belle espèce. Cuites au feu et parfaitement moulées, elles offrent une inscription sur la face qui est au-dessous. Quoique le ciment n'ait pas une ligne d'épaisseur, les couches en sont si bien liées qu'on a une peine extrême à en détacher quelque chose. A côté des monceaux de briques se trouvent mêlés des fragments de vases d'albâtre, de pots de terre, de tables de marbre et de tuiles vernies. Le débris le plus imposant qui se soit conservé, sur la rive occidentale, est une espèce de colline située à plusieurs milles du fleuve, et que les habitants appellent Birs-Nembrod, du nom de Nembrod, dont il est parlé dans la Bible. Ce débris, selon M. Ker-Porter, qui, le premier, l'a examiné avec attention, a 666 mètres de tour, et 66 mètres de haut ; au-dessus est une tour tronquée qui est haute de 12 mètres. On distingue encore trois des huit terrasses qui, probablement, en couronnaient jadis le sommet. Tout porte à croire que c'est ici la tour de Babel, le premier édifice imposant dont les hommes aient conservé le souvenir, et qui, sous le nom de Temple de Bélus, occupait encore une place immense au temps d'Alexandre. Les parties qui sont encore debout n'ont pour habitants que les bêtes sauvages. Ainsi a été accomplie la parole du prophète Isaïe : « Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui faisait l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, et ne sera plus rebâtie dans la suite des siècles. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point faire reposer leurs troupeaux. Les bêtes s'y retireront. Les hiboux hurleront à

Digitized by Google

l'envi l'un de l'autre dans ses maisons superbes, et les dragons habiteront dans ses palais de délices. »

Les inscriptions imprimées sur les briques se composent de caractères cunéiformes, c'est-à-dire en forme de clous ou de coins ; mais ces caractères ne paraissent pas être les mêmes que ceux qu'on rencontre à Persépolis, à Van, à Kirmanchah, quoique le trait en forme de clou se rencontre dans toutes les inscriptions des monuments qui furent élevés par les Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes et les Perses. Il paraît que c'est l'écriture primitive de ces peuples; seulement, comme elle était d'un usage peu commode, l'on en avait imaginé une autre pour les besoins courants de la vie, et celle-là ne servait que pour les monuments publics. Les principaux musées d'Europe, par exemple, celui de Paris, renferment des briques et d'autres débris babyloniens. Ces briques portent ordinairement des inscriptions, et quelquefois des figures d'animaux réels ou fantastiques.

Babylone, étant la capitale de la Chaldée, perdit sa plus grande importance, lorsque la Chaldée devint une des provinces de l'empire perse. Alexandre annonça l'intention d'en faire la capitale de ses immenses conquêtes et de la rendre plus brillante qu'elle ne l'avait jamais été. Mais il mourut; et Séleucus, un de ses lieutenants, étant devenu maître de la Mésopotamie, fonda, dans le voisinage, sur le bord occidental du Tigre, la ville de Séleucie qui s'éleva aux dépens de Babylone. Plus tard, les rois parthes bâtirent, en face de Séleucie, sur la rive orientale du Tigre, la ville de Ctésiphon qui porta un nouveau coup à Babylone. Cependant, lorsque Trajan parcourut en vainqueur l'Orient, Babylone était encore debout, et ce prince put contempler la chambre où Alexandre était mort. Mais bientôt la ville se dépeupla entièrement, et les bêtes fauves y accoururent de toutes parts; elle devint comme un vaste parc, où les monarques persans allaient de temps en temps jouir du plaisir de la chasse.

L'ARMÉNIE

L'Arménie ottomane comprend, outre l'Arménie proprement dite, une partie du Kurdistan et de la Géorgie. Trois eyalets se partagent ces provinces : celui d'Erzeroum, de Van et de Kars.

Dans toutes ces contrées de l'empire turc, aussi bien que dans l'Anatolie, la Mésopotamie et la Syrie, les voyages ne se font que par caravanes. On compte les distances d'une ville à une autre par journées de marche des caravanes. Ce terme, qui est propre à l'Orient, signifie une troupe, une assemblée de voyageurs et de pèlerins, et plus particulièrement de marchands qui, pour leur sûreté, marchent ensemble, afin de traverser les déserts ou les montagnes infestés, les uns de Bédouins, les autres de tribus insoumises.

« Il y a un aga, ou chef qui commande la caravane, et qui a un nombre de janissaires ou autres milices, suivant les États d'où les caravanes partent, suffisant pour les défendre et les faire arriver aux jours et aux lieux marqués. La ca-

Digitized by Google

ravane campe tous les soirs auprès des puits ou ruisseaux qui sont connus des guides, et il s'y observe une discipline aussi exacte qu'à la guerre. Les chevaux, mais plus particulièrement les chameaux, sont les moyens de transport dont on se sert ; ces derniers animaux étant d'une grande fatigue mangent peu, et surtout se passent, pendant trois ou quatre jours, de boire.

« Pour former une caravane, il faut avoir par écrit la permission d'un souverain, approuvée et pour ainsi dire légalisée au moins par deux souverains voisins. Cette permission doit contenir le nombre d'hommes, de bêtes de somme et de marchandises qui composeront la caravane ; ce sont ceux à qui elle appartient qui peuvent choisir les officiers et régler tout ce qui concerne la police qui doit s'observer dans la marche.

« Il y a ordinairement quatre principaux officiers, savoir : le caravanbachi, ou chef de la caravane, le capitaine de conduite, le capitaine de repos et celui de distribution. Le premier commande absolument à tous les autres ; le second est absolu pendant la marche ; le troisième n'exerce son emploi que lorsque la caravane s'arrête et séjourne, et le quatrième a soin de disposer toutes les parties de la caravane en cas d'attaque et de combat. Outre cette fonction, ce dernier a encore inspection pendant la marche sur la distribution des provisions de bouche, qui se fait sous lui par divers distributeurs qui donnent caution au maître de la caravane, et qui sont chargés chacun d'un certain nombre d'hommes, d'éléphants, de dromadaires, etc. Le cinquième officier de la caravane est le payeur ou trésorier, qui a sous ses ordres un grand nombre de commis ou d'interprètes qui tiennent des journaux de tout ce qui se passe ; et c'est sur ces journaux, signés des officiers supérieurs, que les intéressés à la caravane jugent s'ils ont été bien servis. Une autre espèce d'officiers sont des mathématiciens arabes, sans lesquels aucune caravane ne voudrait marcher ; il y en a ordinairement jusqu'à trois dans les grandes caravanes. Ces officiers tiennent lieu tout ensemble de maréchaux des logis et d'aides de camp, guidant les troupes quand la caravane est attaquée, et traçant les logements où elle doit camper.

« On distingue quatre espèces de caravanes : les caravanes pesantes, composées d'éléphants, de dromadaires, de chameaux et de chevaux ; les caravanes légères, où il entre peu d'éléphants ; les caravanes ordinaires, où il n'en entre point du tout ; les caravanes de chevaux dans lesquelles on ne se sert ni de chameaux ni de dromadaires.

« La proportion qu'on garde dans les caravanes pesantes est que, lorsqu'il y a 500 éléphants, on met 1,000 dromadaires et 2,000 chevaux au moins : l'escorte est alors de 4,000 cavaliers. Il faut deux hommes pour conduire un éléphant, cinq pour trois dromadaires, et sept pour douze chameaux. Cette multitude de valets, jointe aux officiers et aux passagers dont le nombre n'est point fixé, soutient l'escorte dans le combat, et rend la caravane plus terrible et plus sûre : les passagers, à la vérité, ne sont pas obligés de combattre ; mais s'ils refusent de le faire, ils ne doivent plus compter sur les provisions de la caravane, même en payant.

« On appelle voyages de terre ceux qui se font dans les pays habités, où tous les soirs on trouve un caravansérail ; les voyages de course sont ceux qui se font à travers les déserts.

« Comme la plupart des princes arabes n'ont point d'autres ressources pour

Digitized by Google

subsister que le brigandage, ils entretiennent des espions pour être avertis du départ des caravanes, qu'ils attaquent très-souvent avec des forces supérieures, faisant leurs plus grands efforts contre le centre, afin de couper et d'enlever, s'il se peut, l'avant-garde; ce qui leur réussit assez souvent. Lorsqu'ils ont été repoussés, on en vient ordinairement à un accommodement dont les conditions ne manquent guère d'être observées, surtout si ce sont des Arabes naturels; mais si la caravane est battue, elle est absolument pillée, et toute l'escorte demeure esclave : les étrangers sont traités avec plus d'indulgence. Quelquefois la prise d'une seule caravane suffit pour enrichir ces princes.

« La peste étant fort commune en Orient, on est obligé à de grandes précautions pour empêcher que les caravanes ne la puissent communiquer aux lieux par où elles passent, ou qu'elles n'en puissent être infectées. Ainsi, lorsqu'on arrive près des villes, on s'interroge mutuellement sur l'état de la santé, et l'on s'avertit de bonne foi de part et d'autre de ce qu'il y aurait à craindre; et quand il y a quelque soupçon de maladie, on fournit des vivres par-dessus les murailles, ne se permettant réciproquement aucune communication.

« Les incommodités que l'on a à supporter dans ces sortes de voyages ne sont pas légères; il faut, pour ainsi dire, ne compter pour rien ni la mauvaise qualité des aliments, ni le goût insupportable des eaux, qui souvent manquent tout à fait, ni l'effroyable confusion de langues et de nation, ni la fatigue des longues marches, qui en été commencent à cinq heures du soir, et durent seize heures, ni les droits excessifs qu'on paye pour les douanes, particulièrement aux Francs, à cause de la réputation qu'ils ont d'être riches; enfin, ni les vols hardis et les filouteries subtiles auxquels on est exposé au milieu de cet amas de vagabonds qui ne fréquentent les caravanes que dans le dessein de vivre aux dépens de voyageurs sans précautions.

« Les journées de caravanes ne sont pas toujours égales; elles arrivent au gîte plus tôt ou plus tard, selon que l'on trouve des eaux ou des caravansérails, ou des endroits propres à camper, où l'on sait qu'on doit apporter des provisions et des fourrages des montagnes. Il y a des lieux où il est besoin de faire provision de paille et d'orge pour deux ou trois jours...

« Il y a deux sortes de caravansérails : les uns riches, et on y est reçu charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le sont pas, et on y paye ce qu'on y prend pour ses repas. Il ne s'en voit guère des premiers que depuis Bude jusqu'à Constantinople, et il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mère et aux sœurs du grand vizir, ou aux vizirs et aux pachas qui se sont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces sortes de caravansérails, qui d'ordinaire sont bâtis du produit de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passants, et, quand ils partent, ils n'ont qu'à remercier le concierge sans rien débourser; mais depuis Constantinople jusqu'en Perse, les caravansérails ne sont point riches, et on ne vous y offre que des chambres toutes nues. Les autres caravansérails sont destinés à loger et à recevoir les caravanes. C'est ordinairement un vaste et grand bâtiment carré, dans le milieu duquel se trouve une cour très-spacieuse; sous les arcades qui l'environnent règne une espèce de banquette élevée de quelques pieds au-dessus du rez-de-chaussée, où les marchands et les voyageurs se logent comme ils peuvent, eux et leurs équipages, les bêtes de somme étant attachées au pied de la banquette; au-dessus des por-

Digitized by Google

tes qui donnent entrée dans la cour, il y a quelquefois de petites chambres que les concierges des caravansérails louent très-cher à ceux qui veulent être et rester seuls. Les caravansérails tiennent en quelque sorte lieu, en Orient, des hôtelleries ou des auberges d'Europe ; mais avec une différence très-grande : c'est que dans les caravansérails on ne trouve absolument rien pour les hommes ni pour les animaux, et qu'il faut tout porter.

« Il n'y a guère de villes dans l'Orient, surtout de celles qui sont dans les États du Grand Seigneur, du roi de Perse et du Mogol, qui n'aient de ces sortes de bâtiments. Les caravansérails de Constantinople, d'Ispahan et d'Agrah, capitales des trois empires de Turquie, de Perse et du Mogol, sont surtout célèbres et par leur nombre et par leur magnificence ; c'est là que les marchands étrangers tiennent la plupart de leurs magasins, y en ayant plusieurs dans ces trois villes, qui, outre ce qu'on a dit ci-dessus de la construction ordinaire des caravansérails, ont des lieux et des appartements sûrs et commodes pour les marchandises et les marchands. Les caravansérails de Chiraz et de Casbin, villes considérables de la Perse, sont aussi en grande réputation, et ne le cèdent guère à ceux de la capitale. Outre les caravansérails, qui tiennent lieu, dans les villes d'Orient, d'hôtelleries et de chambres garnies pour les marchands, il y en a aussi à Ispahan, qu'on peut appeler des bazars ou halles couvertes, dans lesquels il y a des boutiques et des magasins où se serrent et s'étalent diverses sortes de marchandises et d'ouvrages, dont l'intendant, ou gardien des caravansérails, répond moyennant un certain droit qu'on lui paye. »

Tournefort, à qui sont empruntés ces détails, parcourut ainsi l'Asie Mineure et l'Arménie à la suite d'un pacha. Il observe que les voleurs fuyaient cette caravane avec le même empressement qu'ils suivent les autres, par la raison que lorsqu'un pacha marche, autant de voleurs pris, autant de têtes coupées sur-le-champ.

Erzeroum est une assez grande ville, à cinq journées de la mer Noire et à dix de la frontière de Perse. Le pacha qui y réside est le séraskier permanent de l'armée de Perse, et son autorité s'étend jusqu'à Trébizonde et Mossoul, sur tous les territoires environnant Erzeroum. Elle est bâtie dans une plaine, au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la mer Noire, et l'obligent de se porter du côté du midi. Ce pays est si froid, que la moisson ne se fait qu'en septembre ; les hivers y sont longs et rudes ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que le bois y est rare et fort cher : on n'y connaît que celui de pin, qu'on va chercher à trois journées de la ville. Tout le reste du pays est découvert ; on n'y voit ni arbres, ni buissons, et l'on n'y brûle communément que de la bouse de vache. On ne saurait imaginer quelle horrible odeur répand cette bouse dans les maisons, qu'on ne peut comparer qu'à des renardières. Tout ce qu'on y mange sent la fumée. Les collines voisines fournissent de très-belles sources, qui, après avoir arrosé la campagne, procurent des fontaines dans toute la ville. Cette quantité de sources donne une très-grande fertilité aux plaines.

Erzeroum est le passage de l'entrepôt de toutes les marchandises des Indes, surtout lorsque les Arabes courent autour d'Alep et de Bagdad. Son plus grand commerce est en fourrures et en ustensiles de cuivre. Elle tire ce métal de belles mines qui sont aux environs ; les Grecs le travaillent, et se sont rassemblés

Digitized by Google

dans un faubourg où ils font un bruit qui n'accommoderait nullement les Turcs qui habitent la ville. Le maïdan, ou la grande place, est un carré de quatre cents pas de diamètre, planté de beaux arbres. On y voit aussi des bazars ou marchés, des bains et des caravansérails. Elle a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont de boue séchée au soleil ; il est presque ovale et si vaste, qu'il renferme plus de huit cents maisons; il est du côté du nord, sur le bord d'un précipice affreux qui en empêche l'accès.

Erzeroum n'est point précisément sur l'Euphrate, mais dans une sorte de presqu'île formée par des sources de cette fameuse rivière. La première de ces sources coule à une journée de la ville, et l'autre à une journée et demie. Ces sources sont du côté du levant, dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant presque toute l'année. La plaine d'Erzeroum est donc renfermée entre deux beaux ruisseaux qui forment l'Euphrate, et se rejoignent à trois journées au-dessous de la ville.

Tournefort fut curieux de visiter les sources de ce fleuve célèbre ; mais il fut obligé d'avoir recours à des précautions à cause des Kurdes, peuples voleurs, qui tiennent la campagne autour d'Erzeroum jusqu'à ce que les grandes neiges les obligent de se retirer, et sont toujours en embuscade pour piller les caravanes. Le Kurdistan, ou le pays des Kurdes, est au-dessus des sources de l'Euphrate et est traversé par le Taurus. Il a plusieurs villes assez considérables ; celles qui se trouvent sur le lac de Van sont habitées par des Arméniens. Les Kurdes descendent, à ce qu'on prétend, des anciens Chaldéens ; ils ont toutes les mœurs des Parthes, peuple pasteur ; ils voyagent continuellement avec leurs troupeaux, se répandent en hiver sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et reviennent ensuite vers le lac de Van. Excellents cavaliers, ils tirent leurs carabines par derrière en fuyant à toute bride ; ils sont grands voleurs, et il est dangereux de se trouver en plus petit nombre qu'eux sur leur passage. Les caravanes qui traversent leur pays sont obligées de payer de fortes rançons pour acheter leur sûreté.

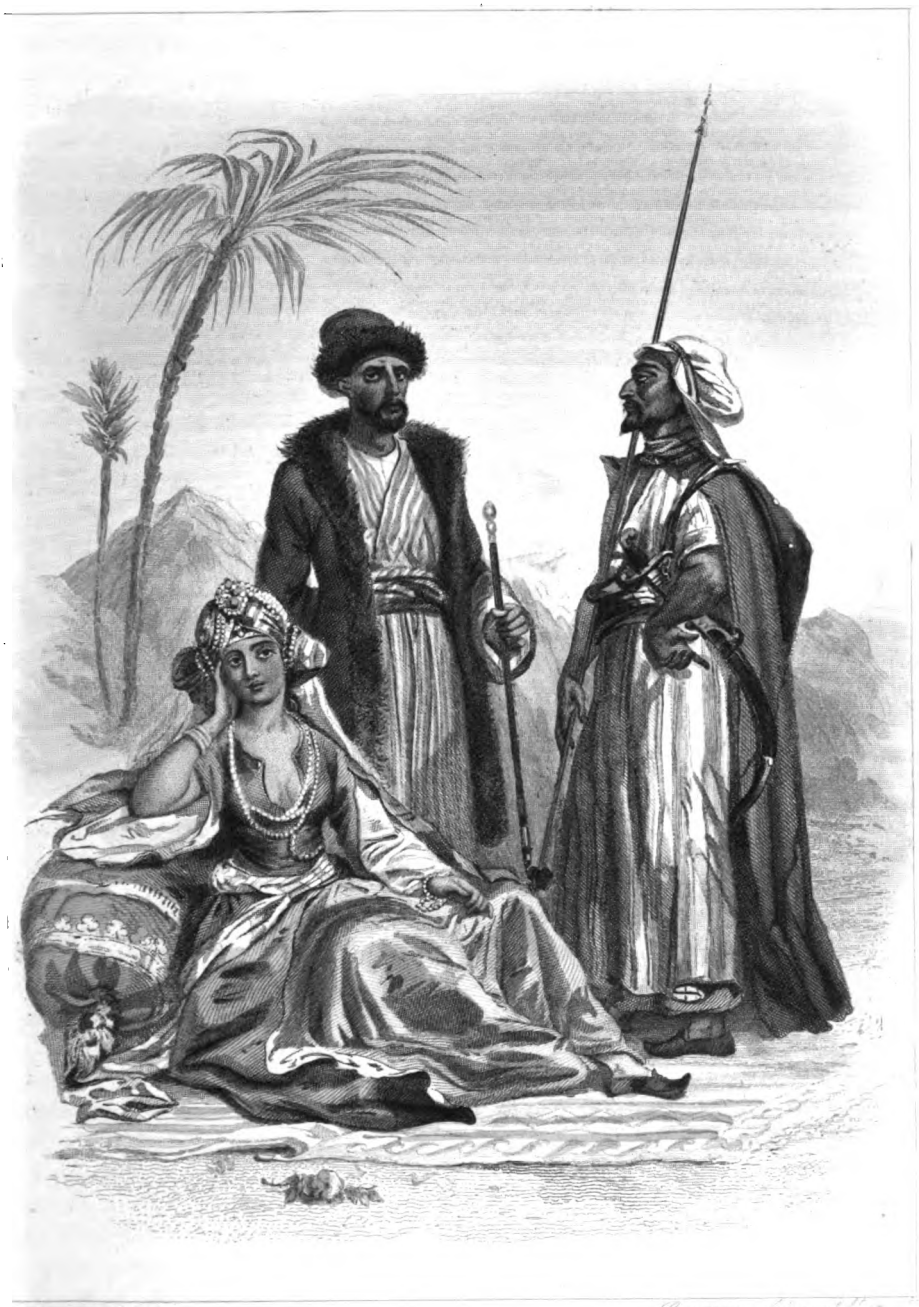
Tournefort trouva un évêque arménien et un vieillard, amis de ces Kurdes, qui lui servirent de guides. « Nous entrâmes, dit-il, dans de belles plaines où l'Euphrate serpente ; mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse et neige ; les forêts en sont bannies pour le reste des siècles : cependant le paysage est agréable, et les ruisseaux qui tombent de tous côtés font un spectacle agréable. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre notre nappe et pour nous délasser avec le vin du monastère, qui valait mieux que celui d'Erzeroum (il est très-mauvais). Là, revenus de la peur que ce nom de Kurdes n'avait pas laissé d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate. Une circonstance troublait nos innocents plaisirs : de temps en temps nous voyions venir à nous de certains émissaires des Kurdes qui s'avançaient à cheval, la lance en arrêt, pour s'informer quelles gens nous étions. L'évêque et le vieillard s'avancèrent à quelques pas, nous faisant signe de la main de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensés d'aller faire la révérence à ces parlementaires. Après les compliments, qui ne furent pas longs, ils s'approchèrent tous ensemble vers nous, et commencèrent à délibérer fort gravement entre eux.

« La conférence de l'évêque et des Kurdes ne laissa pas de nous inquiéter par

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



LEVANTINS KURDS

Digitized by Google

Digitized by Google

sa longueur; nous fûmes un peu rassurés quand notre drogman nous dit que les Kurdes avaient donné un fromage à l'évêque. En même temps, le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau-de-vie qu'il leur présenta. Après qu'ils eurent bu, ils se retirèrent, et l'évêque revint à moi avec un visage fort gai. Nous le remerciâmes très-humblement; mais il aurait pu se dispenser de nous jeter dans de nouvelles inquiétudes. Ce bonhomme, par politesse, comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Kurdes et de leur distribuer le reste de notre eau-de-vie. Nous aurions fort approuvé son procédé, si nous n'eussions pas été de la partie, et qu'il n'eût pas fallu approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé, fort épais et fort grossier, qui sert de couvert à ces sortes de maisons portatives, dont l'enceinte est un carré long, fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissées en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leurs maisons comme des paravents, et les chargent avec leurs ustensiles et leurs enfants sur des bœufs. Les hommes sont bien montés, et prennent soin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Nous vîmes approcher une troupe de leurs femmes qui venaient pour voir l'évêque, et surtout nous qui passions pour des ours qu'on menait promener. Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines; on nous assura que c'étaient des fiancées : elles paraissaient fortes et vigoureuses, mais elles étaient fort laides, et avaient dans la physionomie un certain air de férocité. »

Tournefort fit une excursion d'Erzeroum à Tiflis en Géorgie. Dans sa route, il passa à Kars, capitale du troisième eyalet de l'Arménie turque. Kars est aux confins de la Géorgie : c'est moins une ville de commerce que de guerre; ses habitants sont peu traitables et accueillent assez mal les étrangers.

Van, capitale de l'autre gouvernement d'Arménie, se trouve vers les sources de l'Euphrate, sur les confins des deux empires turc et russe. Ses habitants sont pour la plupart arméniens. Près de la ville est un lac du même nom, qui a 200 kilomètres de circuit; on n'y trouve qu'une sorte de poisson un peu plus gros que nos sardines, et dont il se fait un grand débit en Perse et en Arménie. Van compte encore, dit-on, 40,000 habitants; mais, s'il faut en croire Moïse de Khoren, historien arménien du cinquième siècle, sa prospérité fut jadis bien autrement considérable. Sémiramis, après avoir conquis l'Arménie, y fonda une résidence royale. Les rois de Perse et ceux d'Assyrie aimaient aussi le séjour de Van. Une multitude de débris couverts d'inscriptions cunéiformes témoignent de sa splendeur éclipsée.

Ani fut également une des capitales de l'ancienne Arménie. Située sur l'Arpatchaï, au nord et à l'est, elle est fermée de murailles et de tours imposantes. A son extrémité orientale, se voit encore le palais des anciens rois d'Arménie, et, dit M. Ker-Porter, on ne saurait décrire la variété et la richesse des sculptures qui en couvrent toutes les parties ni des dessins en mosaïque qui ornent le sol de ses salles innombrables.

En quittant Tiflis, notre voyageur voulut visiter la fameuse campagne des Trois-Églises. Il marcha pendant cinq jours, et vit cette campagne, qui lui parut assez agréable pour donner l'idée d'un paradis. Elle est arrosée par une quantité de ruisseaux qui la rendent extrêmement fertile; on y recueille toutes sortes de denrées; les melons surtout y sont délicieux. Cette plaine est à environ

Digitized by Google

80 kilomètres des sources de l'Euphrate, de l'Araxe et du Phase. Les Arméniens y ont un bourg et un monastère qu'ils visitent avec la plus grande dévotion.

Tournefort fut ensuite à Erivan, capitale de l'Arménie russe qui est à trois heures du chemin des Trois-Églises, afin d'obtenir la protection du patriarche pour visiter le mont Ararat. On sait que les Orientaux indiquent cette montagne comme le point où s'arrêta l'arche de Noé, et ils croient qu'elle y existe encore sous les neiges où elle est ensevelie. Ce qui fait paraître l'Ararat plus élevé encore qu'il ne l'est, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Le fleuve d'Aros, autrefois si connu sous le nom d'Araxe, passe à 16 kilomètres de sa base. Cette montagne offre peut-être un des plus tristes et des plus désagréables aspects qu'il y ait sur la terre; on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux; il n'y a d'êtres vivants qu'au bas de la montagne et vers le milieu. « Ceux, dit Tournefort, qui occupent la première région, sont de pauvres bergers et des troupeaux galeux, parmi lesquels on voit quelques perdrix; ceux de la seconde région sont des tigres et des corneilles. Tout le reste de l'Ararat, ou pour mieux dire sa moitié, est couvert de neiges qui sont cachées pendant six mois sous des nuages fort épais. » Le voyageur parvint, après des peines infinies, à peu près à ces neiges, et descendit ensuite sans avoir tiré grand avantage de ses tentatives.

Après cette visite, il revint par Kars à Erzeroum où il séjourna un temps suffisant pour lui faire connaître le caractère et les mœurs des Arméniens. Nous rapporterons un précis de ce qu'il en dit : « Ce sont, dit-il, les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon sens et de probité. Je les estimerais heureux de ne pas savoir manier les armes, s'il n'était nécessaire, de la manière dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour se soustraire à leur cruauté. Quoi qu'il en soit, les Arméniens ne se mêlent que de leur commerce, et s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non-seulement ils sont maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne; ils passent au Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines et dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

« Ces Arméniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les autres marchands, sont infatigables dans les voyages, et ne tiennent aucun compte des rigueurs de la saison. Nous en avons vu plusieurs passer de grandes rivières à pied, ayant de l'eau jusqu'au cou, pour relever les chevaux qui étaient abattus et y garantir leurs ballots; car les voituriers turcs ne s'embarrassent pas des marchandises qu'ils conduisent et ne répondent de rien. Les Arméniens, dans les passages des rivières, escortent leurs chevaux, et rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux pendant la marche des caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent guère dans leurs manières; toujours égaux, ils fuient les étrangers qui sont trop turbulents, autant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques; ils les logent volontiers, et leur donnent à manger avec plaisir. Quand nous soulagions quelques-uns de leurs camarades, toute la caravane nous en remerciait; lorsqu'ils sont instruits qu'une caravane doit passer, ils vont un jour ou deux au-devant de leurs compatriotes, leur porter des rafraîchissements, et surtout du meilleur vin.

Digitized by Google

« Quand ils séjournent dans les villes, ils se mettent par chambrées et vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais sans filets; ils pêchent sur leur route, et ils nous ont fait souvent manger d'excellent poisson. Quelque fatigués qu'ils soient, ils observent les jeûnes de l'Église, comme s'ils étaient en repos dans leurs domiciles, et ne connaissent nullement de dispenses, même pendant leurs maladies.

« Nous ne pouvions nous empêcher de rire, dans les caravansérails d'Erzeroum, en leur voyant faire leurs marchés; on commence, de même que chez les Turcs, par mettre de l'argent sur la table; après cela, on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une pièce sur l'autre; cette chicane ne se fait pas sans bruit : nous nous imaginions, à les entendre parler, qu'ils étaient prêts à se couper la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être poussés et repoussés avec violence, les courtiers ou entremetteurs du marché serrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre qu'ils le font crier, et ne le quittent pas qu'il n'ait consenti au prix qui a été proposé; ensuite chacun rit de son côté. Ils prétendent, avec raison, que la vue de l'argent fait plus tôt conclure les marchés.

« Tout le monde sait que les Arméniens sont chrétiens, mais chrétiens schismatiques. Le clergé d'Arménie est composé du patriarche, des archevêques, des évêques, des prêtres séculiers et des moines. Le patriarche porte le nom de *catholicos* depuis longtemps. Ce patriarche est vêtu aussi simplement que les autres prêtres; il vit très-frugalement et n'a qu'un petit nombre de domestiques; mais c'est un des prélats les plus considérables du monde par l'autorité qu'il a sur sa nation, qui tremble à la moindre menace d'excommunication.

« Les curés et les prêtres séculiers se marient de même que les papas grecs, et ne sauraient passer à de secondes noces. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie et pour entretenir leurs familles.

« Les Arméniens ont des règles particulières pour le mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme veuve, et une femme de même ne peut pas épouser un garçon. Quand on est convenu des articles du mariage, la mère du jeune homme vient au logis de la fille accompagnée d'un prêtre et de deux vieilles femmes; elle présente à la future une bague de la part de son fils; le jeune homme se présente en même temps avec le plus grand sérieux, car il n'est pas permis de rire à la première entrevue. On offre à boire au curé qui fait les fiançailles. La veille des noces, le fiancé envoie des habits, et quelques heures après il vient recevoir chez sa fiancée le présent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval, et l'on n'oublie rien pour en avoir de beaux. Le fiancé, sortant de la maison de sa future, marche le premier, la tête couverte d'un réseau d'or ou d'argent ou d'un voile de gaze incarnat, suivant la qualité; ce voile ou réseau descend jusqu'à la moitié du corps; il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout. Ce voile tombe jusque sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parents, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'église au son des instruments, le cierge à la main, et en procession. On met pied à terre à la porte de l'église, et les fiancés vont jusqu'aux marches du sanctuaire, tenant toujours la ceinture par les deux bouts; ils approchent, et le prêtre, leur

Digitized by Google

ayant mis la Bible sur la tête, leur demande s'ils veulent bien se prendre pour mari et pour femme; ils inclinent la tête pour marquer leur consentement. Le prêtre prononce alors les paroles sacramentelles; il fait la cérémonie des anneaux et dit la messe. On se retire ensuite chez l'épousée dans le même ordre qu'on était venu. »

L'Arménie, prise en général, est située entre les 38e et 42e degrés de latitude et les 58e et 68e de longitude. Elle est bornée au nord par la Natolie, par le mont Caucase, qui la sépare de l'ancienne Colchide ou la Géorgie; au levant, par le même mont Caucase, qui la sépare de l'Ibérie, et par le fleuve Cyrus, aujourd'hui le Kour, au delà duquel est l'Albanie ou le Chirvan; au midi, par le Kurdistan et le Diarbékir, et au couchant par le Pont et la Cappadoce. On la divise en grande et petite Arménie. La première, qui prend aujourd'hui le nom de Turcomanie, renferme les pachaliks turcs d'Erzeroum, de Kars, d'Akhalzich, de Van, ainsi que la province d'Érivan, cédée à la Russie en 1828. La petite Arménie, qu'on appelle aussi l'Acadulie, appartient entièrement aux Turcs et forme deux pachaliks.

L'ARABIE

L'Arabie forme une grande presqu'île, appuyée au nord contre la Syrie, et baignée à l'est par le golfe d'Oman, au sud par l'océan Indien, à l'ouest par la mer Rouge.

Les Arabes sont les descendants d'Ismaël, de ce fils répudié d'Abraham et d'Agar, à qui il a été dit dans l'Écriture : « Tu dresseras ta tente contre tes frères, et tu seras en guerre avec eux. » Souvent vaincus par des conquérants étrangers, ils sont sortis de leurs défaites indépendants et insaisissables. Comment en effet assujettir au joug des hommes qui, dispersés sur une terre brûlante et inhospitalière, transportent leurs tentes et leurs troupeaux partout où le caprice les porte? L'Arabe des villes a pu subir des maîtres, l'Arabe du désert leur échappe, se perd dans ses immenses plaines de sable, et y laisse périr le soldat qui veut l'enchaîner.

A un jour donné cependant, ce peuple errant se rassembla à la voix de Mahomet, croyant reconnaître en lui le prophète de Dieu; il le suivit le sabre au poing, et la moitié du monde plia sous son enthousiasme farouche : l'Inde, la Perse, l'Afrique, l'Espagne, la Sicile et le midi de la France durent fléchir sous la puissance du Sarrasin. Les Califes ou lieutenants du prophète fondèrent des empires immenses; sous leur autorité la poésie, les arts, les sciences se développèrent avec rapidité; des médecins tels qu'Avicenne et Averrhoès, des historiens, des astronomes, des poëtes éminents prêtèrent l'auréole de leur gloire à ces successeurs des Romains. Dans un temps où notre Europe se débattait dans les langes de la barbarie, Haroun-al-Raschid envoyait à Charlemagne une horloge sonnante, et l'usage des chiffres indiens pénétrait parmi nous avec les présents du Commandeur des croyants.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAURESSE ARABE FEMME ARABE

Digitized by Google

Digitized by Google

Mais du moment que l'Arabe eut accepté la civilisation avec son cortége d'entraves, ses villes, ses palais, son luxe, ses besoins inutiles, il en subit toutes les vicissitudes. L'Espagne secoua son joug et reconquit peu à peu les beaux royaumes de Grenade, de Cordoue, de Murcie; les Turcs sortis de l'Altaï vinrent lui arracher une à une toutes ses possessions, et jusqu'à l'étendard même du prophète; l'Arabe du désert seul garda sa liberté, et son empire à lui lui est resté.

On divise quelquefois cette vaste contrée en Arabie heureuse, Arabie déserte, Arabie pétrée. Les Arabes ne connaissent pas cette division; ils ont cinq coupures principales qui partagent la presqu'île; c'est à ces sortes de provinces que nous rapporterons nos divisions.

L'Hedjaz comprend l'Arabie pétrée de nos cartes et toute la côte orientale de la mer Rouge jusqu'aux frontières de l'Yémen. C'est à l'Hedjaz qu'appartiennent les deux villes saintes de l'islamisme, Médine et la Mecque. Djiddah, sur la mer Rouge, est le port où l'on aborde pour aller à la Mecque; cette dernière ville en est à 30 kilomètres de distance; elle est située dans une vallée stérile entre des montagnes; elle est grande, assez régulière; ses maisons sont bâties en pierre. C'est là que naquit Mahomet, là qu'il commença de jeter les fondements de sa doctrine et qu'il vint jouir de sa gloire après son triomphe; aussi voulut-il que tout bon musulman visitât au moins une fois en sa vie cette cité sainte entre toutes les autres. — La principale mosquée de la Mecque est le chef-d'œuvre de l'islamisme; son dôme qui est très-élevé est couvert d'or, et deux tours d'une admirable architecture l'accompagnent et appellent l'œil de très-loin. La mosquée a cent portes et une fenêtre au-dessus de chaque porte; tout l'intérieur est décoré de riches dorures et de magnifiques tapisseries. Mais ce n'est pas le seul titre de la Mecque à la vénération. S'il faut en croire la tradition orientale, c'est à la Mecque qu'Adam et Ève, après leur pénitence, obtinrent de Dieu leur pardon; c'est à la Mecque que se réfugia Ismaël d'où sortit l'illustre tribu des Koreschites qui donna le jour à Mahomet; c'est à la Mecque qu'Abraham vint plusieurs fois visiter son fils exilé par Sara, et c'est là qu'il bâtit pour lui une sorte de temple au Seigneur : ce temple est la Kaaba qui n'a pas cessé depuis d'attirer la dévotion des Arabes et leur profond respect. La Kaaba est un petit édifice carré haut de 12 mètres sur 9 de large, placé au milieu d'une grande cour entourée d'un triple rang de colonnes et de voûtes d'un remarquable effet. Le seuil de la porte est assez élevé de terre pour qu'un homme de taille ordinaire ne puisse pas y atteindre avec la main; cette porte est d'argent massif; elle s'ouvre à deux battants, et a près de 2 mètres de largeur sur 3,50 de hauteur. On y monte par une échelle posée sur quatre roues, qu'un iman pousse contre le mur. Ces portes ne s'ouvrent que trois fois par an, une pour les hommes, une pour les femmes et une dernière fois pour la nettoyer. Dans un angle de la Kaaba, est encastrée la fameuse pierre noire, objet de la vénération des fidèles. Le dedans de la Kaaba est orné d'étoffes de soie blanche et rouge, et le dehors d'une étoffe de soie noire, bordée en haut et en bas de franges ou ceintures d'or; ces étoffes sont fournies aux frais du Grand Seigneur; on les renouvelle tous les ans, et les anciennes sont partagées, comme de précieuses reliques, entre Sa Hautesse et le chérif de la Mecque, qui en tire un parti considérable. Le chameau qui porte ces étoffes est considéré comme sanctifié; on le couvre de fleurs à son retour, et on ne l'emploie plus à aucun travail.

Digitized by Google

Dans le temps où la ferveur du pèlerinage ou hadji atteignit son apogée, la population de la Mecque s'éléva jusqu'à 100,000 âmes; puis elle fut réduite à 18,000; maintenant ce nombre est de 34,000 qui, à l'époque du Hadji, peut monter à 80,000. « Pendant ce temps, dit M. Larenaudière, la Mecque offre l'aspect d'une grande et belle foire, avec prières du jour, prières du soir, illumination de la grande mosquée, illumination des tentes des pachas et des seigneurs, courses à l'Orafat, jeux et divertissements, feux d'artifices et nombreuses salves d'artillerie. Alors, si les gens pieux font leurs affaires avec le ciel, d'autres gens, et ce n'est pas le plus petit nombre, font leurs affaires avec la terre. Les Hindous, les Malais musulmans, les Cachemiriens, les hommes de Boukhara et de Samarcande, de la Tartarie, de la Perse, des côtes de Mélinde, de Monbase et de tous les points de l'Arabie, se mettent en rapport avec les hommes de l'Occident, avec les peuples de l'Afrique septentrionale intérieure, avec les Égyptiens, avec les Turcs, les Albanais, toute l'Asie Mineure et même avec les Arméniens qui se mêlent partout. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui les spéculations lucratives du commerce sont le principal motif du voyage de l'Hedjaz. »

Médine, dont le nom ancien était Yatreb, est l'abrégé de Medinet-al-Nebi, ville du prophète: c'est le nom qu'elle porte depuis que Mahomet vint y chercher un refuge. Située entre des montagnes arides, dans un vallon profond arrosé par l'Aïoun-Zarkeh, Médine n'a pas d'autre source de fortune que le tombeau du prophète, et des deux premiers Califes Abou-Bekr et Omar. Son château, assis sur un rocher avec ses murs épais élevés de 30 mètres et flanqués de quarante tours, passe pour la place imprenable de l'Hedjaz.

Le port de Médine est Yambo où débarquent les pèlerins. Et voici dans son voisinage les points les plus propres à piquer la curiosité : d'abord El-Ssafra, le grand marché des tribus voisines et l'entrepôt du fameux baume de la Mecque, résine liquide d'un goût âcre aromatique, ayant l'odeur de citron, et que produit un arbrisseau appelé baumier. Plus au nord le long de la mer Rouge est Akaba, pauvre petite ville aujourd'hui, mais près de laquelle était située la fameuse Asiongaber, d'où les Phéniciens embarquaient pour l'Inde, l'Yémen et l'Afrique, et d'où partaient pour Ophir les vaisseaux de Salomon. Enfin à l'ouest et aux limites de l'Arabie s'élèvent l'Horeb et le Sinaï où il lui donna les tables de la loi et commanda à tous les peuples de n'adorer que lui seul, leur Seigneur et leur Dieu ; et comme si la voix de Dieu tonnait encore, comme un écho lointain, dans les flancs de la montagne, un bruit sourd, un tremblement profond semblable aux battements d'une pendule, s'y fait entendre. Gray et l'infortuné Seetzen, quand ils visitèrent ces lieux, ouïrent ce bruit sous leurs pieds, et déjà du temps de Justinien, Procope remarque que le sommet de Sinaï était inhabité à cause du bruit terrible qu'on y entendait toutes les nuits. Autour du Sinaï sont répandus divers lieux célèbres par leurs traditions religieuses. Là fut dressé le serpent d'airain, ici sont les tombeaux de Moïse et d'Aaron, ailleurs la grotte où vécut saint Athanase et la chaire de Moïse. Enfin, au pied de la montagne, le couvent de Sainte-Catherine, pieuse citadelle obligée tantôt de défendre, tantôt de racheter son indépendance, attend les Arabes pillards les armes à la main et les voyageurs avec un panier et un cabestan, dont assurément un poëte persan ne manquerait pas de dire qu'ils font de l'hospitalité du couvent une sorte de paradis où l'on n'arrive qu'en se détachant de la terre.

Digitized by Google

Aux limites nord de l'Hedjaz, et vers le sud de la mer Morte, non loin d'un petit village de 2 à 300 maisons, appelé El-Djy, s'étendent des ruines imposantes et dignes sœurs de celles de Balbeck, de Djerrach et de Palmyre. Ce sont les restes de Petra avec sa superbe avenue de tombeaux taillés dans le roc, et de près de 4 kilomètres de longueur. « En contemplant ces monuments, dit Walckenaër, ces édifices, ces sépulcres, les uns mutilés, les autres encore debout et intacts, on croit voir comme une ville qui vient d'être dévastée par l'ennemi et que ses habitants ont momentanément abandonnée. Souveraine du désert, cette forteresse dont la nature construisit les gigantesques murailles, cette antique cité placée entre l'Asie et l'Afrique, dut avoir une grande influence sur les premiers temps de la civilisation et du commerce de ces deux parties du monde. »

En quittant l'Hedjaz et descendant la mer Rouge, toute la partie de la péninsule comprise entre le territoire de la Mecque et le cap d'Aden est l'Yémen, ou l'Arabie heureuse. Quoique sablonneuse et peu arrosée, l'Yémen est une terre fertile, riche en productions médicinales et en parfums, surtout entre la côte et les monts... Le baume de Judée [1], la myrrhe [2], la casse [3], la manne d'aloès [4], l'encens [5], le nard [6], et autres gommes précieuses, le cinnamome, le poivre, le cardamome, les oranges, citrons, grenades, figues et autres fruits excellents, le miel et la cire, en abondance, quelque peu de froment et de vin, témoignent assez que cette terre n'est point ingrate. Mais la principale richesse de ces contrées, ce sont les dattes et le café. Le seul imamat de Sanaa paye annuellement au Grand Seigneur un tribut de 2,000 quintaux de café. Moka, pour avoir été longtemps l'entrepôt principal du commerce de café, a prêté son nom à tous ceux de l'Arabie [7]. Le port qui, selon toute apparence, aura le monopole de

[1] Le *baume de Judée* est une résine liquide, d'un goût âcre, aromatique et ayant l'odeur de citron.

[2] La *myrrhe* est une substance gommo-résineuse qui découle d'un arbre. On s'en sert en médecine; mais on doute que celle qui nous est connue soit la myrrhe si vantée des anciens : la nôtre est loin d'avoir les mêmes propriétés.

[3] La *casse* est le fruit d'un arbre grand comme nos noyers. Ses fruits sont comme de petits bâtons de la grosseur d'un pouce; quand ils sont en grand nombre sur l'arbre, et agités par les vents, ils produisent, en se heurtant, un bruit capable d'étonner le voyageur. C'est un purgatif fort doux.

[4] Il y a plusieurs espèces d'aloès, les uns en arbre et les autres en plantes. Les feuilles, en général, partent de la racine et sont disposées en rond; elles sont fort grandes, très-épaisses, charnues, longues, la plupart armées de piquants sur les bords, et remplies d'une substance gluante, claire, verdâtre, qui devient violette en séchant, d'une odeur d'herbe et d'un goût amer. C'est l'aloès proprement dit, qui sert en médecine, et qu'on exprime des feuilles; c'est un suc gommo-résineux qu'on dessèche par l'évaporation. Du faisceau des feuilles s'élève une tige grosse comme le doigt, et haute de soixante-six centimètres à un mètre, terminée par un épi de fleurs monopétales découpées en six parties.

[5] Autre substance résineuse aromatique et d'une odeur agréable, qui découle d'un arbre.

[6] Plante dont la tige est longue, mince, et porte plusieurs épis. C'est un bon stomachique; il y en a de plusieurs espèces.

[7] C'est dans le royaume d'Yémen, et surtout dans les environs de Sanaa, de Galbani et de Betelfagui ou Beit-el-Fakin que croit l'arbre qui donne ce grain dont nous faisons maintenant un si grand usage. On le cultive dans une étendue de 200 kilomètres sur une largeur de 45 à 60, dont le terroir n'est presque qu'un sable aride. L'analogie de l'arbrisseau qui le produit avec le jasmin le fait nommer, par quelques botanistes, *jasmin d'Arabie*. Son tronc porte des branches sou-

Digitized by Google

tout le commerce de la côte occidentale de l'Arabie, c'est Aden, ville riche et puissante, où les Anglais viennent de former un établissement dans l'intérêt de leur ligne de steamers entre Suez et Bombay.

Déjà dans l'Oman, province située à l'extrémité orientale de la Péninsule, l'Angleterre, en prêtant secours à l'iman de Mascate contre les Wahabites, s'est ouvert les portes de la capitale de cette province, et en a fait l'entrepôt de toutes les marchandises qui vont de l'Inde dans le golfe Persique. C'est du reste un puissant seigneur que l'iman de Mascate ; il possède, sous la suzeraineté de la Perse, une partie du Moghistan, les îles Kichm et Hormouz, et en Afrique l'île Zanzibar et quelques places.

Après l'Oman, en remontant le golfe Persique, vient la province de Lahsa, remarquable seulement par ses riches pêcheries de perles et par les intrépides corsaires de Rhas-al-Khyma, qui, avec 63 bâtiments et 19,000 hommes, infestèrent ces parages jusqu'à ce qu'en 1809 les Anglais les eussent détruits et réduits à néant.

Mais la province arabe par excellence, c'est Barria ou Barr-Abad, c'est cette vaste région déserte qui s'étend entre l'Euphrate, les frontières ottomanes de la Syrie, et les confins du Nedjed, où s'égarent en liberté les Anaseh, les Chararat, les Beni-Pahher, les Maouly, et cent autres nombreuses tribus de Bédouins.

« Il n'y a là, dit le docteur Shaw, ni pâturages couverts de troupeaux, ni vallées où ondoient les blés ; on n'y voit ni treilles, ni champs d'oliviers, mais seulement un désert triste et sauvage, qui n'a d'autre diversité au milieu de ses campagnes de sables, que des montagnes de rochers nus et des précipices affreux. L'œil fatigué cherche en vain un peu de verdure ; si l'on voit par hasard quelques végétaux, c'est une aride bruyère où le voyageur n'a point d'ombrage à espérer. En vain l'on aspire après un ruisseau ; la terre n'offre que son sable

ples, couvertes d'une écorce qui se gerce en se desséchant, et opposées deux à deux, de manière qu'une paire croise l'autre. Les feuilles sont assez semblables à celles du laurier-cerise, et ne tombent point l'hiver. C'est de leurs aisselles que sortent les fleurs, au nombre de quatre ou cinq, soutenues chacune par un petit pédoncule ; elles sont blanches, quelquefois d'un rouge pâle, d'une odeur fort légère, monopétales, c'est-à-dire d'une seule pièce, en forme d'entonnoir, partagées le plus souvent en cinq découpures, comme le jasmin d'Espagne. A ces fleurs succèdent des baies, ou fruits mous, d'une chair mucilagineuse, ronds ou oblongs, et assez semblables aux bigarreaux. L'intérieur contient deux loges qui renferment chacune une semence. Cette semence est le café même. Le caféyer ou cafier croît jusqu'à la hauteur de sept à huit mètres, s'étend en rond, et forme, par la souplesse de ses branches, une sorte de parasol. L'avantage de prendre le café en nature est réservé aux personnes riches : la masse du peuple est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse fève ; ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café sans en avoir l'arôme et la force. L'usage du café vint de Constantinople à Paris en 1672.

« L'Europe, dit M. de Jussieu, a l'obligation de la culture du caféyer aux Hollandais, qui, de Moka, l'ont fait passer à Batavia, de Batavia au jardin d'Amsterdam, où il n'est cultivé que pour la rareté et l'étude de la botanique. Le Jardin des Plantes de Paris en reçut un pied de M. Bresson ; et M. Déclieux porta quelques-unes de ces plantes précieuses de la France à la Martinique, où elles réussirent très-bien, ainsi que dans diverses autres colonies où on les multiplia. Il faut apprendre, à la gloire de ce zélé citoyen, que, dans le passage, qui fut long et pénible, l'eau douce du vaisseau devenant rare et n'étant distribuée à chacun qu'avec mesure, il fut souvent obligé de partager avec quelques-uns des arbustes qu'il portait à un autre monde la portion qu'on lui donnait pour sa boisson, afin de conserver le précieux dépôt qui dans la suite devait procurer des richesses et des jouissances nouvelles à la société. »

Digitized by Google

brûlant ; si les pluies arrosent quelquefois ce sol altéré, c'est seulement aux équinoxes. »

Parfois les vents soulèvent dans ces déserts des flots de sables qui engloutissent les voyageurs ; que de nouveaux vents viennent déblayer ces amas, vous retrouverez les cadavres non corrompus, mais desséchés, et devenus si légers que si l'on met le pied sur le pied de l'un d'eux, il se dresse devant vous.

Il est un vent plus terrible que les autres, c'est le simoun, qui donne la mort comme la morsure d'un serpent. A son approche l'air s'agite en tourbillons, le ciel paraît en feu : aussitôt le chameau se couche et s'enfonce la tête dans le sable, l'Arabe suit son exemple, car comme un ange de destruction à qui le Seigneur aurait imposé une loi, le simoun passe toujours à soixante-six centimètres de la terre. Malheur à l'imprudent qui est resté tête levée ; dès que le souffle pestilentiel l'atteint, il tombe, mais on croirait qu'il n'est qu'assoupi ; et si vous le tirez pour l'éveiller, son bras se détache et vous reste dans la main. Et quand les vents épargnent une caravane, souvent un autre fléau plus affreux encore l'attend, c'est la soif ; car parfois le simoun a desséché les outres ; voici le triste tableau d'une de ces catastrophes, tracé par un voyageur ; nous l'empruntons à l'*Histoire générale des Voyages*.

« Nous étions, dit-il, accablés par tous les maux et toutes les peines qu'on peut se figurer sous un ciel semblable, et dans des régions dénuées de toutes ressources, lorsque nous vîmes venir à nous, à toute bride, deux cavaliers armés. Nous les prîmes d'abord pour deux avant-coureurs des Arabes voleurs, et nous nous crûmes perdus. Nous nous apprêtions à les recevoir aussi vigoureusement qu'il nous était possible, lorsqu'ils nous firent des signes d'amitié. Notre conducteur alors se détacha avec quelques autres passagers ; je voulus être du nombre. Le plus apparent des deux cavaliers s'expliqua aussitôt que nous l'eûmes joint : c'était un marchand d'esclaves ; l'eau lui manquait depuis plusieurs jours, et il se trouvait dans une position horrible ; il nous demandait à nous en acheter un peu, à quelque prix que ce fût. Malheureusement pour lui notre provision était extrêmement petite, et nous courions grand risque d'éprouver tous les maux que souffrait sa caravane : malgré ses prières, notre conducteur, qui connaissait notre route et nos besoins à venir, fut inflexible. Ce marchand, sans doute dans l'intention de nous attendrir, nous conduisit alors à sa caravane, qui était campée à peu de distance de la nôtre, derrière un monticule. Je voudrais en vain peindre le tableau qui s'offrit à nos regards ; ce sujet est au-dessus de mon talent..... tous ces pauvres gens étaient à moitié morts. Mais ce qui nous navra plus profondément, ce fut une trentaine de femmes esclaves, étendues par terre, haletantes, sans force, et suppliant tout le monde de leur donner un peu d'eau, seulement pour mouiller leurs lèvres. Toutes étaient jeunes, et plusieurs étaient encore très-jolies, malgré la soif brûlante qu'elles enduraient et les fatigues qu'elles avaient éprouvées. Jamais spectacle ne m'a tant fait souffrir de ma vie. Le marchand courait et se désolait au milieu d'elles ; mais ce n'était pas de leur malheur qu'était touché ce barbare ; il ne s'affligeait que de la perte qu'il allait faire, et il s'écriait sans cesse : Je suis ruiné ! je suis ruiné !..... Une de ces malheureuses créatures, une des plus belles, criait plus fort que ses compagnes, et paraissait près de rendre l'âme. Le barbare marchand s'étant arrêté devant elle, l'ayant examinée et sans

Digitized by Google

doute n'en espérant plus rien, la traîna à trente pas de là, la laissa tomber par terre, et arrachant rapidement un des pistolets qu'il avait à sa ceinture, il en brûla la cervelle à cette infortunée, qui fut ainsi délivrée des souffrances affreuses qu'elle ne pouvait plus supporter. Ce dernier coup m'anéantit. Nous nous retirâmes, doublement accablés de la peine d'avoir vu une misère aussi profonde sans avoir pu la soulager, et de la crainte que cette misère ne nous assaillit à quelques jours de là, sans espoir de trouver plus de secours que ces pauvres gens. »

La Providence, qui place toujours le remède auprès du mal, a donné aux enfants du désert un secours sans lequel ils ne pourraient l'habiter ; c'est le chameau. « L'Arabie, dit Buffon, est le pays du monde le plus aride, et où l'eau est le plus rare. Le chameau est le plus sobre des animaux, et peut passer plusieurs jours sans boire. Le terrain est presque partout sec et sablonneux. Le chameau a les pieds faits pour marcher dans les sables, et ne peut au contraire se soutenir dans les terrains humides et glissants. L'herbe et les pâturages manquent à cette terre, le bœuf y manque, et le chameau remplace cette bête de somme..... Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni voyager, ni commercer. Le lait des chamelles fait leur nourriture ordinaire; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes, qui est très-bonne à leur goût. Le poil de ces animaux, qui est fin et moelleux, et qui se renouvelle par une mue complète tous les ans, leur sert à fabriquer les étoffes dont ils font leurs vêtements. Avec leurs chameaux, non-seulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre en un seul jour 200 kilomètres de désert entre eux et leurs ennemis. Toutes les armées du monde périraient à la suite d'une troupe d'Arabes ; aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. » Pour accoutumer le chameau à supporter les travaux pénibles auxquels il est destiné, son maître lui ploie les jambes sous le ventre peu de jours après sa naissance ; il le contraint à demeurer à terre, et le charge dans cette situation d'un poids assez fort, qu'il ne lui ôte que pour lui en donner un plus fort. Au lieu de le laisser paître à toute heure et boire à sa soif, il commence par régler ses repas et les éloigne peu à peu à de grandes distances, en diminuant la dose de nourriture. Cet animal fait aisément cent vingt myriamètres en huit jours; et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il peut rester chargé, prendre peu de repos sur ses jambes ployées, et se contenter d'une pelote de pâte. Il reste jusqu'à dix jours sans boire, mais aussi il sent l'eau d'une mare ou d'un fleuve à plus de quatre kilomètres ; il y court, et boit pour huit ou dix autres jours. Les lieux où l'on trouve de l'eau sont toujours entourés d'un peu de verdure et de palmiers, ce qui les fait paraître comme des espèces d'oasis dans ces plaines d'une aridité uniforme. Au reste, cette facilité qu'a le chameau de s'abstenir de boire ne vient pas de l'habitude, mais de la nature; il y a dans cet animal, outre les quatre estomacs propres à tous les animaux ruminants, un cinquième estomac destiné à conserver de l'eau pure et sans aucun mélange, et d'où le chameau la fait remonter au besoin pour broyer ses aliments.

L'âne est encore un animal de l'Arabie, et sa sobriété est de même d'accord avec la stérilité du sol. Là il déploie toutes les facultés qu'il a reçues de la na-

Digitized by Google

ture, et égale le cheval autant qu'il lui est permis. Il y est d'une grande et belle taille, d'un beau poil ; il a quelque fierté, de la bonne humeur même, et court avec une légèreté telle qu'on ne peut le suivre qu'en galopant.

Voilà les animaux simplement utiles de l'Arabe ; mais l'animal favori, celui que son maître traite en ami, c'est le cheval. Les Arabes, peu curieux de connaître leurs aïeux, ne sont pas aussi indifférents sur les ancêtres de leurs chevaux. Ils ont des races nobles et des races vulgaires ; ils se gardent bien de les mêler. La propagation des nobles races est une grande affaire pour les Arabes. Le magistrat dresse un acte que signent des témoins, et dans lequel on cite les différentes générations de la race de ces animaux, et les noms de leurs ancêtres. Quand la jument a donné le jour à un poulain, on dresse un second acte avec les mêmes formalités, dans lequel on certifie du temps de la naissance, du sexe, de la figure, du poil et des marques du poulain ; et cet acte décide du prix de l'animal.

Les Arabes, en général, préfèrent les juments aux chevaux, parce qu'elles résistent mieux à la fatigue, à la faim et à la soif, et surtout parce qu'elles ne hennissent pas, ce qui leur est fort commode dans les embuscades, où ils se mettent pour surprendre et détrousser les voyageurs. Ces juments sont extrêmement légères, et sautent les fossés comme des biches. Si par hasard le cavalier vient à tomber dans le plus fort de leur course, elles s'arrêtent tout aussitôt, et lui donnent le temps de remonter. Ce qui les rend si dociles et si douces, c'est la manière dont elles sont élevées. Elles n'ont point d'autre demeure que la tente même de leurs maîtres, qui vivent familièrement avec elles. Jamais ils ne les battent ; ils les caressent au contraire, parlent et raisonnent avec elles, et en prennent les mêmes soins que de leurs enfants. « Mes yeux, mon cœur, dit un Arabe à un de ces animaux, je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille, je ne t'ai jamais battue, ni grondée ; je t'ai caressée de tout mon cœur : Dieu te conserve, ma gazelle ! Tu es belle, tu es douce, tu es aimable ; Dieu te préserve du regard des envieux, ma bien-aimée ! » Voilà une esquisse des discours d'un Arabe à sa jument.

Puisque le nom de la gazelle se présente ici, nous allons en donner une idée. Elle ressemble un peu au chevreuil, mais est un peu plus grande. Elle aime à vivre en société. C'est un plaisir de voir des troupeaux entiers de ces jolis animaux, vifs et légers à la course. Il y en a de plusieurs espèces, parmi lesquelles on distingue celle qui donne le musc. En général, les Orientaux aiment beaucoup cet innocent animal. Quand les Arabes veulent exprimer la beauté d'une femme, ils disent qu'elle a les yeux d'une gazelle. Les yeux de la gazelle sont en effet fort beaux, grands, pleins de douceur et d'une timidité qui intéresse en faveur de ce gracieux quadrupède.

Les Bédouins ou Arabes du désert logent sous des tentes faites de poil de chèvre teint en noir, et n'ont point de demeure fixe. Ils transplantent ces tentes selon les besoins de leurs troupeaux, qui ne consistent qu'en moutons et en chèvres. Le pays qui, dans quelques endroits, ne produit que du tamarin et des bruyères, ne peut guère nourrir d'autres animaux. Le peu qu'il y a de pâturages sert, avec de l'orge, à la nourriture des chevaux. Les Bédouins n'ont d'autre occupation, après le soin des animaux qui les environnent, que de voler les passants. Ils campent en été sur des collines, d'où ils découvrent de fort

Digitized by Google

loin tous ceux qui vont et viennent. S'ils se sentent en état de combattre avec avantage, ils se précipitent aussitôt avec une rapidité extraordinaire. Comme ils n'ont que des lances et des sabres, ils attaquent avec précaution et évitent prudemment le feu de la mousqueterie. Il faut dire à leur louange, si cependant on peut louer des brigands, qu'ils ne tuent ni n'agissent avec inhumanité quand ils peuvent s'en dispenser. Ils dépouillent les voyageurs le plus honnêtement qu'il leur est possible ; ils leur présentent même souvent le café avec politesse. La nécessité les contraint à ce brigandage, et, pour s'excuser à leurs propres yeux, ils disent que tous les autres peuples sont leurs ennemis, et que le droit de la guerre permet de piller. Ils ont quelquefois formé des armées considérables pour tomber sur la riche caravane qui va tous les ans à la Mecque. Les Turcs, pour éviter leur rencontre, s'assujettissent à payer un certain tribut aux plus puissants émirs, qui sont les chefs des camps.

On aurait tort cependant de juger les Arabes par ce brigandage extérieur. Entre eux, il est impossible d'avoir plus de douceur, et même de probité. Ce que les voyageurs rapportent de leurs mœurs est vraiment admirable. « Toute notre politesse, dit un écrivain, ne mérite pas d'être mise en comparaison avec la simplicité et la naïve humanité des Bédouins : nous avons l'écorce, le jargon des vertus ; ils en ont l'âme, l'esprit et l'expression naturelle. Ces hommes qui dépouillent sans pitié les passants, sont en même temps les plus hospitaliers du monde.

« Quand un étranger arrive dans leur camp, surtout s'il y est conduit par des gens de leur nation, on le reçoit sous une tente, où il trouve une natte pour s'asseoir et pour se coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes et plus précieux. Après une infinité de démonstrations, pour lui témoigner la joie qu'ils ont de son arrivée, ils lui demandent de temps en temps quel est l'état de sa santé, lui servent du café, lui présentent du tabac, et l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes nécessaires pour le régaler, et que d'autres personnes prennent soin de panser les chevaux, de ranger le bagage et de pourvoir à toutes les choses dont lui, sa compagne, s'il en a, et ses domestiques, peuvent avoir besoin. Le souper étant servi, chacun prend place autour des jattes pleines de riz, de potage et de viandes accommodées à leur manière, et personne ne parle pendant le repas. Lorsqu'il est fini, on sert encore du tabac et du café, et la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir. Alors chacun se retire de son côté, et on laisse l'étranger avec ses gens en pleine liberté. Si cet étranger mérite quelque considération particulière, l'émir qui commande le camp lui envoie des matelas, des coussins et des couvertures. On a soin de le faire déjeuner dès qu'il est levé, et on lui fait ensuite partager tous les plaisirs connus dans la tribu. Quand il veut poursuivre son voyage, il remercie ses hôtes et part sans autre cérémonie ; et les bons Bédouins font mille souhaits pour sa santé et pour l'heureux succès de ses affaires. Si l'on veut, par reconnaissance, faire quelque présent au chaik ou quelque gratification à ses domestiques, on le reçoit ; mais ce n'est pas la coutume des Arabes de rien demander : ils exercent l'hospitalité sans intérêt et pour elle-même. »

Ces peuples vivent dans des camps comme des militaires, et sont subordonnés à des chefs, qu'ils appellent émirs. Ceux-ci ont sous eux des officiers subal-

Digitized by Google

ternes, que l'on nomme chaiks, et qui commandent à une plus petite troupe d'Arabes. Malgré cette subordination, les Bédouins sont une nation libre, et leurs émirs ne sont pas des rois, mais de simples chefs qui ne peuvent s'écarter des coutumes. Le Koran est le code des lois ; on en suit tout ce qu'il y a de bon ou de possible ; le reste est abandonné au bon sens de la nature. Quoique mahométans, ils sont loin de présenter le spectacle des misérables superstitions que l'on voit chez les Turcs. Chacun fait la prière en son particulier, sous des tentes, ou au milieu de la campagne, sans aucune affectation. Les vendredis et les jours du ramadan, les émirs, les chérifs et les autres principaux personnages, les seuls qui sachent lire, font étendre des tapis et des nattes au milieu du camp, ou dans quelque lieu propre et agréable, et ils prient Dieu en commun et écoutent la lecture du Koran. Ils ont, comme les autres mahométans, adopté la circoncision et le jeûne ; mais la nature du pays ne leur permet pas d'être aussi exacts sur le chapitre des ablutions ; ils s'en acquittent seulement autant que les circonstances le permettent.

Ils en auraient cependant grand besoin, car, en général, ils ne sont pas très-propres. L'habitude qu'ils ont de manger avec les doigts de leur main droite toutes sortes de nourritures fermes ou liquides, fait presque soulever le cœur des étrangers. Quand ils peuvent se laver les mains, ils le font ; quand cela ne se peut, ils se contentent de les frotter avec de la terre, ce qui les rend encore un peu plus sales.

L'habillement des émirs et des chaiks diffère peu de celui des Turcs ; les autres Arabes n'ont qu'une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un caftan d'une grosse toile de coton, fait en forme de robe, et qui descend jusqu'à mi-jambe, une sangle de cuir où pend un poignard, et un aba ou manteau de baracan rayé de blanc et de noir. En hiver, ils ont des vestes composées de plusieurs peaux d'agneau, cousues les unes aux autres ; ils mettent le poil en dedans quand il fait beau, et en dehors quand il pleut. Leur turban est un petit bonnet de drap rouge, entouré d'une mousseline blanche, dont ils laissent pendre un bout en forme de panache ; et l'autre, qui est beaucoup plus long, ils le passent autour du cou, pour se garantir des ardeurs du soleil. Dans le camp, ils ont les pieds nus dans des babouches, et à cheval, dans des bottes : ils ne font point usage de bas.

Les Arabes du commun n'ont pour tout meuble dans leurs demeures que des nattes sur lesquelles ils s'asseyent et se couchent, et quelques couvertures. Leur chevet est d'ordinaire une pierre, qu'ils mettent par-dessus la natte. Leurs ustensiles consistent en quelques chaudrons, deux ou trois jattes de bois, un petit moulin à bras, quelques cruches, et des sacs de poil de chèvre pour serrer leurs habits.

Les émirs ont toujours plusieurs tentes pour eux, leurs femmes et leurs gens ; ils ont des matelas, des tapis et des couvertures très-belles, des étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, d'excellents coussins, et quelques autres meubles qui annoncent le luxe et la recherche.

Les Arabes n'ont qu'une tente qu'ils séparent intérieurement ; ils forment toujours une espèce d'appartement destiné aux femmes, et où les hommes, excepté les maîtres, n'entrent jamais. Comme les autres mahométans, ils peuvent avoir plusieurs femmes ; mais, soit modération, soit embarras de les nour-

Digitized by Google

rir, il n'y a guère que les chefs qui jouissent du privilége que leur donne à ce sujet la loi de Mahomet. Un jeune homme qui veut se marier fait demander la fille qu'il désire épouser, et qu'il ne connaît encore que de nom (car les femmes ne sortent presque jamais et sont toujours voilées) ; les parents ou les amis chargés de la demande traitent du prix de la fille, que le gendre doit payer au beau-père, en moutons, en chameaux ou en chevaux, et jamais en argent. Lorsque les parties sont d'accord, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux pour faire l'office de cadi ou de juge, ou, en son absence, par le secrétaire de l'émir. Le jour pris pour la célébration des noces, les époux se baignent chacun de leur côté. Les hommes de la noce se réjouissent tranquillement avec l'époux (car les Arabes sont très-graves), tandis que les femmes dansent et font grand bruit dans une tente séparée. A l'entrée de la nuit, elles conduisent l'épousée à l'époux, qui l'attend seul et assis. Les femmes font un compliment au jeune homme, qui garde le silence et ne fait aucun mouvement jusqu'à ce que l'épousée s'étant prosternée devant lui, il lui met une pièce d'or ou d'argent sur le front. Cette cérémonie se renouvelle trois fois dans la soirée ; et à mesure qu'on fait changer d'habits à la nouvelle mariée, on la présente à l'époux, qui la reçoit de la même façon et avec la même gravité. C'est une espèce de magnificence en Orient que de déshabiller souvent la mariée, et de la revêtir, en un seul jour, de tous les habits qu'on lui a faits pour ses noces. La troisième fois que la fille est présentée, le mari se lève, l'embrasse et la porte lui-même dans la tente qui doit être leur habitation. Après un quart d'heure, ils reparaissent, et l'on continue de se réjouir pendant la nuit et le jour suivant.

Les funérailles sont plus simples encore que les mariages. Lorsqu'un Bédouin est mort, on le lave, on le coud dans un drap, et plusieurs hommes le portent, en chantant des prières, au cimetière commun, qui est dans un endroit élevé et écarté du camp. Les hommes ne pleurent point, parce qu'ils espèrent retrouver leurs parents et leurs amis dans le paradis. Les femmes, au contraire, pleurent beaucoup, s'égratignent le visage, se jettent sur la terre, et font mille contorsions de douleur, parce que la religion ne leur permet point d'entrer dans le paradis des hommes, mais leur annonce qu'elles demeureront seulement dans les environs : ainsi l'épouse qui perd un époux adoré n'a plus l'espoir de jamais le retrouver. La religion de Mahomet est trop cruelle : quand un imposteur veut tromper les pauvres humains, il devrait au moins, par pitié, ne leur donner que des erreurs propres à rendre heureux dans tous les moments de la vie. Mahomet, qui voulait régner, avait besoin de soldats, et il n'a promis la félicité qu'aux hommes ; il a tout fait pour eux, et rien pour les femmes.

ILE DE SOCOTORA.

L'île de Socotora est après Madagascar la plus grande des îles africaines ; et quoiqu'elle appartienne à un autre continent nous la plaçons à la suite de l'Arabie, parce qu'elle est censée appartenir à l'iman de Mascate. De fait, elle est sous l'influence de la compagnie des Indes, qui vient de la faire occuper comme une relâche sûre et commode pour ses paquebots de Suez à Bombay.

Déjà les peuples anciens qui commerçaient de la mer Rouge au golfe Persi-

Digitized by Google

Digitized by Google

PERSANS GÉORGIEN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

que, avaient compris l'avantage de cette position ; et Alexandre le Grand y avait, dit-on, envoyé une colonie. Socotora est une île aride et pierreuse située à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb ; l'air y est chaud, et l'eau y est peu abondante ; pourtant on y recueille de l'aloès excellent, de l'indigo, de l'encens, et surtout des dattes, qui réduites en une espèce de pâte, tiennent lieu de pain aux habitants. L'ambre gris, la civette, les peaux de chèvre et le beurre, sont aussi pour Socotora des objets importants d'exportation.

LA PERSE

Les monts Altaï, le Tigre, l'Indus et le golfe d'Oman, voilà les frontières naturelles de la Perse. Mais la conquête étrangère et les révolutions intérieures ont tant de fois dilacéré ces contrées, où régnèrent Cyrus, Darius, Sapor, et les Khosroës, que le nom seul de cet antique royaume est demeuré. Depuis le dernier partage qui s'est opéré en 1747, après la mort de Thamas-Kouli-Khan, les rois de la Perse actuelle ou de l'Iran, ne possèdent plus que la moitié de l'ancien territoire appelé de ce nom. Le reste est divisé entre les Afghans qui dominent dans le territoire de Caboul et dans celui de Candahar, et les Béloutchis dont la confédération s'étend jusqu'à Lahore.

La Perse, proprement dite, renferme douze provinces : l'Irak-Adjemi, le Thabaristan, le Mazanderan, le Ghilan, l'Adzerbaïdjan, le Kurdistan, le Khouzistan, le Fars ou Farsistan, berceau de la Perse primitive et de Cyrus, le Kerman, le Kouhistan, le Khorassan occidental, et le royaume tributaire de Hérat, ou Khorassan oriental.

Les provinces du nord sont soumises à des vents froids et vifs qui descendent des montagnes neigeuses de l'Altaï ; celles du midi aux chaleurs et aux influences insalubres de l'Hindoustan ; celles du centre, au contraire, jouissent d'un beau ciel et d'une grande fertilité. Malheureusement, la Perse, occupant un plateau élevé entre l'Altaï et l'Himalaya, se trouve peu arrosée, quelques-uns de ses courants d'eau se perdent dans des lacs ou des sables, sans atteindre les mers auxquels ils semblent destinés.

Poussés par des raisons politiques, ou par de simples caprices, les monarques persans ont souvent changé leur résidence royale. Aujourd'hui, leur capitale est Téhéran, dans l'Irak-Adjemi. Cette ville, dont toute l'industrie consiste à fabriquer des tapis et à travailler le fer, n'offre rien de bien remarquable sous le rapport des monuments, si ce n'est l'Arag, espèce de citadelle où se trouve le palais du roi, entouré de bâtiments considérables et de beaux jardins.

Dans les environs de Téhéran, s'élève un modeste village, connu sous le nom de Chah-Abdoulazim ; trois à quatre cents familles en forment tous les habitants. Et cependant, sous les masures de ce pauvre village, gît, détruite, une antique cité, qui, au temps du kalife Haroun-al-Raschid, était encore une des plus grandes de l'Asie, dont les immenses débris, et trois tours énormes demeu-

Digitized by Google

rées debout, attestent la puissance. Rei, l'ancienne Arsacia des rois parthes, la Rhagès de la Bible où se passa la scène de Tobie.

Ispahan, quoique déchue de son rang de capitale, est plus fait que Téhéran pour piquer la curiosité du voyageur. Ispahan est situé dans une belle plaine de l'Irak-Adjemi, à peu près à deux kilomètres de la rivière de Zenderh-rou qui lui fournit de l'eau.

Cette ville, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, est encore une des principales de l'Orient ; on lui donne 12 kilomètres environ de circuit, mais ses maisons ne sont qu'à un étage, et presque toutes ont de grands jardins, où l'on voit dans toutes les saisons des fruits et des fleurs. Les principales rues sont larges et bordées de grands arbres appelés *tchinars*, presque aussi hauts et aussi droits que nos sapins, et qui, de leurs troncs, jettent beaucoup de branches. Cette multitude d'arbres, jointe au peu d'élévation des maisons, empêche qu'en approchant de la ville on ne découvre aucun édifice ; on la prendrait plutôt pour une forêt que pour la capitale d'un empire. En général elle est assez mal bâtie ; ses maisons sont de briques, mais les murs en sont enduits d'un mortier mêlé de chaux et de talc, qui jette un très-bel éclat ; le haut de l'édifice se termine ordinairement par une plate-forme, où les familles ont coutume de se rassembler pour passer les soirées d'été, extrêmement agréables dans ces climats.

Cette ville a plusieurs belles places ; celle que l'on nomme Royale a 7 à 800 mètres de longueur, sur une largeur d'environ la moitié. Elle est entourée de maisons bien bâties, couvertes en terrasses et toutes de niveau, au nombre de deux cents. Au bas des maisons, à une distance de 18 mètres, est un canal bordé de platanes qui fournissent un ombrage délicieux. En dehors de la place règnent de longues galeries appelées le Grand-Bazar, où les marchands étalent leurs denrées. Rien n'est plus commode dans un grand nombre de villes de l'Orient, que ces bazars, pour se mettre à l'abri de la chaleur et du mauvais temps. A Ispahan, par exemple, ils sont en si grand nombre, que dans les jours pluvieux on peut traverser la ville d'un bout à l'autre à pied sec. Cette quantité de bazars ou marchés indique que cette ville est le centre du commerce de la Perse. C'est de là que partent les caravanes qui vont porter à Bender-Abassi les marchandises que les facteurs des nations étrangères y ont achetées ; et c'est là qu'il en arrive tous les ans plusieurs, soit du dedans du royaume, soit du dehors, comme celle de Chiraz, de Lar, d'Alep, de Bagdad, de Bassorah, et toutes celles du Levant. C'est à Ispahan que résident les facteurs des principales nations de l'Europe. Les Anglais et les Hollandais y ont des maisons, ou plutôt des palais, pour leur servir tout ensemble de logements et de magasins. Il n'y a guère de villes où le commerce rassemble plus d'étrangers ; les plus considérables sont les Arméniens et les Indiens, qui s'y trouvent en grand nombre, et tiennent leurs magasins dans le grand Meidan ou marché, près de ceux des Persans.

On découvre de la place Royale une partie considérable du palais des sophis ; c'est un magnifique édifice de plus de 4 kilomètres de circonférence. Les richesses y sont entassées pour ainsi dire les unes sur les autres, mais sans goût, sans délicatesse et sans art. Les Orientaux ne connaissent point ces rapports combinés, ces proportions fines qui règnent dans l'intérieur de nos palais, et qui plaisent bien plus par leur ordre et par leur symétrie, que par l'or et par les marbres qui les couvrent ; c'est le seul genre de richesse que connaissent les Per-

Digitized by Google

sans. Tout ce qui frappe fortement les sens leur paraît seul grand et magnifique ; ce qui n'est pas or ou matière précieuse n'est à leurs yeux d'aucun mérite. Un des agréments particuliers aux belles maisons de la Perse est un grand bassin revêtu de marbre ou de porphyre, qui se trouve ordinairement dans une salle richement décorée. Ce bassin est toujours plein d'une eau limpide, qui se renouvelle continuellement ; c'est sur ses bords que les Persans paresseux viennent se reposer, et passer une partie du jour assis sur leurs jambes croisées.

L'eau doit naturellement plaire dans ces climats où la religion fait un devoir de se baigner souvent. On compte en conséquence, à Ispahan, deux cent soixante bains publics ; qui, tous, sont très fréquentés. Les lieux où les habitants aiment encore à se rendre sont les cafés ; le nombre en est considérable, et leur intérieur mérite notre attention. Tandis que chacun s'occupe à humer quelque liqueur ou à jouer, un orateur gagé se tient au milieu de la salle, et récite avec assez de grâce quelques contes joyeux, ou débite des épigrammes et des bons mots. D'un autre côté, un poëte fait entendre diverses pièces de vers ; on y voit même des mollahs déclamer contre les vanités du siècle. C'est une chose risible que de voir chacun de ces champions s'agiter, se tourmenter pour réveiller l'attention des auditeurs, qui ne songent pour l'ordinaire qu'à leurs jeux ou à leurs affaires. Un autre spectacle curieux dans ces cafés, c'est d'y voir un Persan, tristement accroupi sur ses jambes croisées, passer une partie de la journée sans remuer ; cette sorte d'apathie est commune à la plupart des Orientaux.

Ispahan contient cent soixante mosquées, presque toutes magnifiquement ornées. Le nombre des caravansérais est proportionné à celui des étrangers qui viennent dans cette grande ville : on les porte à dix-huit cents ; chaque province et chaque nation a le sien. Ainsi un étranger, ou un homme de la campagne qui arrive, s'informe au premier endroit d'un logement : on lui demande de quel pays il est ; sur sa réponse, on lui indique le caravansérai de sa nation ; il est d'ailleurs libre de loger dans tel caravansérai qu'il lui plaît. Ces maisons publiques sont communes dans toutes les villes et sur toutes les routes de la Perse ; les unes sont gratuites ; mais on y est si mal servi, qu'à moins de payer, on manque des choses les plus nécessaires ; les autres sont affermées à des particuliers qui en rendent un certain revenu ; on y est beaucoup mieux que dans les autres, et cela, par la raison fort simple, que la charité est rarement aussi active que l'intérêt.

En général, les Persans de l'un et de l'autre sexe sont beaux. L'alliance des hommes avec les Géorgiennes et les Circassiennes a beaucoup contribué à embellir cette nation. Les hommes sont communément de belle taille et vigoureux, quoique la paresse soit leur plus vif penchant ; les femmes sont d'une physionomie agréable, elles ont les yeux noirs et vifs, la peau belle et le teint délicat. L'engouement et la sensibilité font la base de leur caractère ; mais elles sont très-portées au plaisir. Les hommes se rasent la tête et conservent leur barbe. Comme ils sont persuadés, ainsi que l'étaient les anciens Perses, qu'il est essentiel de se tenir la tête chaude, ils l'entourent d'épais turbans, qu'ils n'ôtent jamais, pas même devant le roi. Leur habillement est fort simple. Ils ont sur la peau une chemise de grosse mousseline ; sur la chemise un habit qui descend plus bas que les genoux, et est retenu par une ceinture ; et sur le tout une robe ouverte un peu plus courte. Leur chaussure est une espèce de bottes molles, ou des panphe,

Digitized by Google

toufles. En tout temps ils portent un poignard à la ceinture, et des pantalons de toile. Les collets de la chemise et des habits sont ouverts. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; et pour l'un et l'autre sexe il est aussi riche que les moyens le permettent. Les femmes surtout aiment singulièrement la parure; elles connaissent les différents fards, les eaux cosmétiques, et tout ce que l'art de plaire peut imaginer. Le grand faible des Persans est le luxe des vêtements et des équipages : c'est, comme l'on sait, une vieille maladie chez eux. Sous ce rapport, ils ne sont pas plus sages aujourd'hui que du temps d'Hérodote. Ils n'épargnent rien pour avoir de beaux chevaux richement enharnachés. Leur table coûte beaucoup moins.

Le matin ils déjeunent de très-bonne heure avec du café; à onze heures ils dînent avec des fruits, des confitures et du lait. Leur principal repas se fait le soir. Ils mangent des gâteaux de riz, de fleur de farine, et ont pour plats ordinaires du mouton et de la volaille; le tout est coupé en petites bouchées, très-faciles à partager. Dès que la table est dressée, ils se mettent à manger fort vite, et sans aucune cérémonie. Dans les intervalles des repas, les personnes qui n'ont rien de mieux à faire fument du tabac par un long tuyau qui passe dans l'eau; c'est là un des plus grands plaisirs, ou plutôt une des passions des Persans. Ils aiment aussi l'opium, mais ils en usent avec plus de modération que les Turcs.

Ils sont très-hospitaliers; c'est une des vertus de l'Orient; mais ils n'ont pas cette grossièreté des Turcs qui leur fait mépriser tout ce qui n'est pas mahométan. Ils accueillent très-bien, au contraire, les étrangers, et paraissent curieux de connaître les mœurs et les usages des autres pays. Ils regardent comme un honneur qu'on veuille bien entrer chez eux, et comme un affront qu'on en sorte sans y avoir pris quelques rafraîchissements, ou, au moins, fumé un caléan. Chaque plat, disent-ils en proverbe, que l'on partage avec un étranger, vaut une bénédiction.

Les offres qu'ils font sont toujours accompagnées de paroles obligeantes; ils sont même beaucoup trop complimenteurs. Si l'on prenait à la lettre leurs politesses, on croirait qu'ils offrent jusqu'à leur fortune et leurs personnes. Ces hyperboles sont de simples formules, que l'on sait apprécier en Perse comme chez nous. Une conversation libre et sans contrainte est inconnue chez eux : Les murs ont des oreilles, disent-ils sans cesse. Et comment des hommes qui tremblent toujours de laisser échapper un mot indiscret, ne seraient-ils pas dissimulés?

La religion mahométane est celle du pays : ainsi nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet; nous nous contenterons d'observer que les Persans suivent la secte d'Ali, ce qui les rend naturellement ennemis des Turcs, qui suivent celle d'Omar. Les funérailles s'y font à peu près comme chez les autres peuples mahométans. A la mort d'un musulman, ses parents et amis se rassemblent pour faire de bruyantes acclamations autour du cadavre, qui est ensuite lavé, couché dans une bière, et porté au cimetière hors des murs, accompagné par un mollah qui, dans le chemin, psalmodie quelques passages du Koran. Si, par hasard, un musulman rencontre le convoi, il doit, suivant les préceptes de sa religion, s'approcher du cercueil et s'offrir pour le porter à la sépulture, criant en même temps : *Lah Illah, ill Lillah! il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* L'enterrement fini, les parents du décédé retournent à la maison, où les femmes font un

Digitized by Google

mélange de farine, de miel et d'épices que l'on mange en mémoire du mort. Une partie de ces mets est envoyée aux amis et aux connaissances, afin qu'ils puissent rendre au défunt le même honneur.

Les mariages se font très-facilement en Perse. Ordinairement les parents cherchent pour un jeune homme le parti qu'ils croient lui convenir. Ils vont donc chez le père de la fille lui en faire la demande ; s'il consent, il fait apporter des confitures. Le futur envoie alors les présents, qui, pour les personnes d'une moyenne fortune, consistent habituellement en deux habillements complets, en une bague, un miroir, et une petite bourse de dix ou douze tornans (le tornan vaut environ quarante-cinq francs de notre monnaie). Le contrat se passe devant le cadi pendant le jour, et le soir on conduit la fiancée chez son prétendu. Elle est voilée et montée sur un cheval que l'époux a soin d'envoyer, et dont un de ses amis tient la bride. La musique et la danse font les honneurs de l'escorte ; les présents portés dans des malles par des hommes, viennent ensuite ; les parents et les amis suivent en faisant grand bruit, et, pour l'ordinaire, une cavalcade ferme la marche.

Les mariages ne sont pas indissolubles ; en rendant la dot on se sépare ; et ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que l'on se marie pour un temps limité, après lequel on se quitte ou l'on recommence un nouveau ménage. Les marchands, qui sont obligés de voyager, font communément de ces mariages, qui sont aussi légaux que les autres.

Les femmes sont ici soigneusement renfermées, comme dans tout le reste de l'Asie. Si elles sortent, elles doivent être absolument voilées. Les gens riches les tiennent dans des enceintes séparées ; les autres les font seulement rester dans l'endroit le plus retiré de la maison, et où jamais aucun étranger ne met le pied.

Sultanieh et Hamadan appartiennent également à l'Irak-Adjemi. Sultanieh, ville déserte et qui ne vit plus que dans ses ruines, fut un moment la capitale de la Perse sous les Tatars de la race de Gengis-Khan. « Dans les environs de Hamadan, au pied de l'Elvend, s'élevait jadis Ecbatane, capitale de la Médie, dont Hérodote et Polybe nous ont laissé une si brillante description. On reconnaît encore, dit Alby, l'emplacement du palais où les monarques persans venaient passer l'été. Sa magnificence ne le cédait en rien à ceux de Suze et de Babylone. Il était placé au-dessus de la citadelle et avait sept stades de circonférence. Toute la boiserie était de cèdre ou de cyprès ; les solives, les plafonds, les colonnes, dans les péristyles et dans les cours, étaient garnis de plaques d'argent et d'or ; toutes les tuiles étaient en argent. On y montre encore le prétendu tombeau de Mardochée et d'Esther, en grande vénération parmi les Juifs, et qui, probablement, occupe l'emplacement du véritable tombeau, détruit par Tamerlan lors du pillage de cette ville. »

Tauris ou Tébris, dans l'Adzerbaïdjan, n'est plus telle que Chardin l'a décrite ; mais elle est encore le plus grand établissement militaire de la Perse. Chouster, chef-lieu du Khouzistan, est de médiocre étendue et ne mériterait pas une mention, si le voyageur ne devait pas rencontrer dans ses environs, comme dans ceux de Hamadan, une autre reine des cités antiques de la Perse, Suze, où les rois de Perse avaient établi leur résidence d'hiver ; Suze où le vainqueur de Darius trouva dans les trésors du vaincu quarante-neuf mille talents d'or et d'argent ; Suze, où régnait Esther, où le Juif Mardochée fut promené en triomphe,

Digitized by Google

où Néhémie obtint d'Artaxerce de retourner en Judée et de relever Jérusalem. Suze n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, une triste solitude, où retentissent les cris plaintifs de l'hyène, et où les lions viennent chercher un refuge près du tombeau du prophète Daniel. Car cet hôte, respecté du roi du désert, est resté seul maître de Suze, et les Juifs y viennent en pieux pèlerinage honorer le souvenir qui prédit le Messie et la destruction de l'Orient.

Le Fars, ou Farsistan, est non-seulement la patrie de Cyrus, mais c'est le jardin de la Perse. On ne saurait, au rapport des voyageurs, rien imaginer de plus enchanteur que la ville de Chiraz, chef-lieu de cette province. Mahomet, disent les Persans, ne voulut jamais y pénétrer, dans la crainte de se corrompre. L'air y est pur, la vie facile et abondante. Les champs produisent en quantité du riz, du froment et de l'orge, qui, commençant à mûrir au mois de mai, sont moissonnés à la mi-juillet. La plupart des fruits qu'on voit en Europe s'y retrouvent; mais la bonté du climat a influé sur eux, et leur grosseur et leur goût les mettent hors de comparaison avec les nôtres. Le raisin, surtout, semble y être dans sa véritable patrie. Il y en a de plusieurs espèces, et toutes sont délicieuses; on en distingue cependant trois principales : une de raisin blanc à gros grain, une autre à petit grain, et une troisième de couleur noire. La fraîcheur, le suc et le parfum que ces fruits excellents répandent dans la bouche, passent l'imagination. Le vin que l'on en fait est un véritable nectar; les personnes qui en ont bu pendant quelque temps ne peuvent plus en boire d'autres. Ce vin, que font les Juifs et les Arméniens, est transporté à Aboucherh et dans les autres parties du golfe Persique, où il alimente des marchés indiens. Les Persans, à qui leur religion défend de boire cette liqueur bienfaisante, prennent les raisins à demi-mûrs, et les font confire au vinaigre pour s'en rafraîchir pendant les chaleurs de l'été. Les abricots sont aussi d'une beauté surprenante dans cette heureuse vallée, et les grenades qui y mûrissent sont communément nommées par les Persans les *fruits du paradis*.

Les chevaux y étaient autrefois du plus grand prix; mais les malheurs des derniers temps en ont fait négliger l'éducation et détériorer la race. Les moutons qui paissent dans ces contrées y acquièrent une chair délicate et parfumée, et donnent une toison d'une finesse extrême. Ces animaux ont la queue d'une grosseur extraordinaire. M. Franklin, l'un des derniers voyageurs dans ce pays, dit qu'il a vu de ces queues qui pesaient jusqu'à trente livres. Les bœufs y sont gros et forts, mais les habitants se nourrissent peu de leur chair; ils préfèrent celle du mouton et de la volaille.

Les rafraîchissements sont ce que peuvent désirer le plus ardemment des peuples placés sous un ciel trop chaud; les habitants de Chiraz sont très-bien servis sous ce rapport : les montagnes voisines conservent toute l'année, sur leurs sommets, assez de neige pour qu'on en puisse transporter au marché une quantité suffisante dans des barils. Le moindre artisan de Chiraz peut donc rafraîchir son eau et ses fruits à peu de frais.

Enfin cette vallée, très-renommée dans l'Orient, semble être une suite de jardins charmants au milieu desquels se trouve Chiraz. Cette ville est grande, mais ouverte. Son commerce est florissant, et quelques-uns de ses édifices ont de la magnificence. Le nombre de ses mosquées est considérable, et elle renferme un collége où l'on enseigne toutes les sciences orientales. On y trouve

Digitized by Google

aussi des maisons de gymnase, appelées *Zoor-Khana*, où l'on se rassemble pour se livrer à des exercices gymnastiques. Ces maisons consistent en une salle dont le plancher est de deux pieds plus bas que le niveau du terrain, et qui reçoit le jour et l'air par de petites ouvertures percées dans le toit. Au milieu est un grand carré en terre bien battue, murée et nivelée: de chaque côté sont de petites estrades ou alcôves de deux pieds, pour servir aux musiciens et aux spectateurs. Lorsque les lutteurs sont rassemblés, ce qui a lieu tous les vendredis au point du jour, ils se dépouillent jusqu'à la ceinture, mettent de gros caleçons de laine, et arment leurs mains de deux massues de bois de 50 centimètres de long environ et taillées en forme de poire. Ils tiennent cette massue sur leurs épaules, tandis qu'au son de la musique ils vont et viennent en avant, en arrière, avec une grande agilité, frappent la mesure avec le pied, et tendent leurs nerfs jusqu'à ce qu'ils se sentent dans un état de transpiration abondante. Après une demi-heure de cet exercice, ils quittent à un certain signal leurs massues, et, se prenant les mains en cercle, ils agitent leurs pieds en cadence à l'unisson de la musique qui, pendant ce temps, joue des airs fort gais. Lorsqu'ils ont dansé ainsi, ils commencent à lutter : le maître de la maison est toujours le tenant; et comme il est accoutumé à ce genre de combat, il est ordinairement vainqueur. Chaque spectateur paye une pièce de monnaie de la valeur de 30 centimes, pour laquelle, outre le plaisir du spectacle, il a du café et une pipe.

Aux portes de Chiraz se voient deux tombeaux, restaurés par Kérim-Khan, et environnés de beaux jardins : l'un est le tombeau de Saadi, l'autre est celui de Hafiz. Il était naturel que ces deux roses de la poésie persane vinssent s'endormir dans l'Éden de la Perse. Le tombeau de Saadi est à 2 kilomètres de la ville. Dans les beaux jours du printemps, les habitants de Chiraz se donnent rendez-vous sous les cyprès qui l'entourent. Là, assis sur des tapis ou sur le gazon, ils fument leur *caléan* (espèce de pipe), jouent aux échecs ou devisent. La jeunesse peut lire sur le marbre blanc du tombeau, gravés en talik, des vers choisis de l'auteur de *Gulistan* (Pays ou Jardin des Roses).

Ces honneurs rendus à un poëte annoncent assez le goût que les Persans ont pour la poésie. En général, quoique ampoulés de style, ils ont le goût fin et l'esprit délicat. Ils sont élégants dans leurs discours, citent fréquemment des vers, aiment les pensées concises et brillamment rendues.

Avec des qualités aussi remarquables, il n'est pas étonnant qu'ils aient acquis un grand éclat dans les sciences et dans les lettres; mais le souvenir de leurs poëtes est à peu près tout ce qui leur en reste aujourd'hui. Saadi naquit à Chiraz en 1193; il quitta sa patrie, que les Turcs désolaient alors, et voyagea pendant quarante ans. Les Français de Tripoli le firent prisonnier, et il fut condamné à travailler aux retranchements et à fouiller la terre. Il fut ensuite racheté par un marchand d'Alep, qui, charmé de son esprit, de son heureux caractère, lui donna sa fille en mariage, avec une dot de 100 sequins. Cette femme était méchante, et Saadi y trouva un nouveau sujet d'exercer sa philosophie. On cite de lui plusieurs moralités intéressantes. « Un jour, dit-il, que je me promenais à midi sous un berceau de verdure impénétrable aux rayons du soleil, je vis l'injuste sur le gazon : il dormait. « Grand Dieu ! disais-je, le « souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc point le repos de l'in-

Digitized by Google

« juste ? » Un ami, qui était avec moi, me dit : « Dieu accorde le sommeil aux « méchants, afin que les bons soient un instant tranquilles. » Le fils d'un avare était dangereusement malade, et ses amis lui disaient qu'il fallait, pour fléchir le ciel, ou distribuer des aumônes, ou lire le Koran auprès de son lit. Le vieillard fut de ce dernier avis. « Il a pris ce parti, observait Saadi, parce que le Koran est sur ses lèvres et que son or est dans ses entrailles. » Un homme opulent disait devant lui, par dérision, que l'on voyait l'homme d'esprit à la porte du riche, et jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit. « C'est, répondit le philosophe, parce que l'homme d'esprit connaît le prix des richesses, et que le riche ignore celui des lumières. » Les ouvrages de ce poëte sont en grande vénération parmi les Persans. Quelques-uns ont été traduits dans notre langue ; ils sont intitulés : *les Rayons, le Jardin des fruits, le Jardin des roses.*

Après Saadi, Ferdoucy est le plus célèbre : il a renfermé l'histoire de la Perse dans une suite de poëmes épiques qui l'ont occupé trente ans, et qui, au rapport de M. Jones, sont un monument glorieux du génie et des connaissances des Persans. Shemsheddin fut un des plus grands poëtes lyriques de l'Asie ; et Nakhsheb a composé un livre intitulé *Contes du perroquet*, dans le genre du Décaméron de Boccace. Jami, poëte du quinzième siècle, a mis dans ses compositions beaucoup d'élégance et de sentiment ; ses ouvrages charmants sur une multitude de sujets divers sont conservés à Oxford en vingt-deux volumes. Hariri a composé dans un style riche, délicat et fleuri, un ouvrage moral en cinquante dissertations sur les vicissitudes de la vie humaine ; le tout entremêlé d'aventures agréables et de plusieurs beaux morceaux de poésie. Hafiz est le plus ingénieux de tous : il a chanté les plaisirs, et ses vers ont souvent une délicatesse et une mollesse voluptueuses que ne désavoueraient pas les meilleurs poëtes de l'Europe.

La langue persane est riche et élégante. Elle appartient au système de langues qui, de l'Inde et du Caucase, a passé en Europe. Aussi offre-t-elle beaucoup de rapports avec les idiomes germaniques et latins. Depuis l'intronisation de l'islamisme en Perse, l'arabe, dont les Persans ont adopté l'écriture, est devenu un élément essentiel du persan et lui a fourni une multitude de mots. L'imprimerie et l'instruction publique ne sont pas oubliées en Perse, et il existe des éditions d'ouvrages imprimés à Tauris qui rivalisent avec celles que l'on fait chez nous.

Non loin et au nord de Chiraz, près de Merdacht, au pied d'une haute montagne de marbre gris, s'étend une vaste plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux ; c'est l'ancien palais de Darius que fit brûler Alexandre égaré par l'ivresse. Les Persans appellent ces débris *Tchihl-Minar* ou les Quarante Colonnes. Le voyageur européen nomme, en le voyant, les ruines de Persépolis. De loin, ces ruines, dans leur ensemble, forment amphithéâtre. Le palais est composé de trois enceintes et de trois murailles ; les pierres qui le composent sont noires et polies comme du marbre. Des escaliers, assez larges pour fournir le passage à dix cavaliers de front, montent d'une terrasse à l'autre ; celui qui semble l'entrée principale compte cent trois degrés. Il aboutit à un vaste portique bordé de pilastres et de colonnes de marbre blanc à demi ruinées ; les pilastres qui subsistent encore paraissent appuyés sur des figures d'animaux monstrueux et gigantesques. Sur la terrasse

Digitized by Google

supérieure se dresse un triple rang de figures d'hommes au nombre de plus de soixante, toutes sur la même ligne. L'un de ces trois rangs a été rompu, et l'on ne voit plus que la moitié des statues. Les deux autres sont dans leur entier et représentent une espèce de triomphe. Des colonnes de marbre, hautes de seize mètres et de cinq mètres de circonférence remplissent l'enceinte qui est au bas de la terrasse. Beaucoup sont renversées et couvertes de terre. A en juger par ces débris, il pouvait y avoir six rangs de ces colonnes, et trente-six colonnes à chaque rang.

Vers le fond, contre le rocher auquel cet immense édifice était adossé, sont deux tombeaux taillés dans le roc, dont on n'a pu découvrir l'entrée. Tous ces débris offrent des inscriptions et de curieux bas-reliefs dont nos savants commencent à déchiffrer le sens.

Avant de quitter la Perse nous nommerons encore Yezd, ville florissante par ses manufactures de soie et de drap, et où se rencontrent encore des *Gaures*, restes des anciens Guèbres, dont le culte remonte à Zoroastre, et qui, aujourd'hui, adorent la Divinité sous le symbole du feu qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré dans la nature; ils croient aux deux principes du bien et du mal (Oromaze et Arimane), au paradis et à l'enfer. Ces hommes sont doux, pacifiques, obligeants, s'occupent du commerce où ils mettent de la bonne foi, et n'en sont pas moins traités avec dureté et intolérance par les mahométans. Ils ont un temple près d'Yezd, sur une montagne, où l'on conserve le feu sacré qui, dit-on, y brûle depuis quelque mille ans.

Le chef de leur religion et ses confrères habitent près de ce temple, dans une espèce de monastère, où l'on veille tour à tour à l'entretien du feu sacré. Ils ont un autre lieu de dévotion trop remarquable pour le passer sous silence; c'est un terrain combustible, à 12 ou 14 kilomètres de Bakou, ville du Shirvan, dans le nord de la Perse; on y trouve plusieurs sources de naphte, espèce d'huile bitumineuse qu'on brûle dans des lampes. Ces sources ont sans doute communiqué au terrain ses qualités inflammables. Les Gaures ont en cet endroit plusieurs temples fort anciens, dans l'un desquels ils prétendent conserver les flammes sacrées du feu universel; ce feu s'exhale de l'extrémité d'un gros tube creux enfoncé en terre, et qui fait l'effet d'une lampe alimentée par une matière très-pure.

Le Khorassan est divisé en deux parties, dont l'une dépend immédiatement de la Perse : Mechhed en est la capitale, et près d'elle se trouvent les ruines de Thous, où mourut Haroun-al-Raschid; l'autre moitié forme le royaume vassal et tributaire de Hérat, ville riche et bien fortifiée, où fleurirent les historiens Mirkhond et Khondemi et le poëte Djami.

Le commerce de la Perse est bien déchu; cependant les Persans ont une grande aptitude pour les arts mécaniques : ils excellent surtout dans la fabrication des sabres, dans le travail du fer et du cuivre, dans la préparation des cuirs, des parfums, des poteries, dans les manufactures de soies unies et brodées, des tapis, des feutres, des toiles peintes et des châles.

L'Afghanistan, qui comprend les royaumes de Kaboul et de Kandahar, est agité par des guerres trop fréquentes; les provinces et les villes y changent trop souvent de maîtres pour qu'on puisse asseoir des données bien précises sur leurs limites.

Digitized by Google

Kaboul est une ville de médiocre étendue, enceinte d'un mur de briques; mais son territoire est une plaine magnifique, bien cultivée, très-peuplée, et arrosée par le Kaboul qui la rend très-fertile. Kandahar est au contraire une des plus belles villes de l'Asie; tous les chefs Douranis tiennent à honneur d'y posséder une habitation élégante et luxueuse. Le milieu de la ville est occupé par une vaste rotonde voûtée appelée le Tcha-Sou; c'est le point central du commerce : une foule de boutiques y sont disposées à couvert, et les quatre rues principales de la ville y aboutissent.

Quant aux Béloutchis, leur capitale est Kélat, ville située sur une hauteur, au milieu d'un plateau fertile, mais froid. Son commerce a quelque importance; cependant sa population ne dépasse pas 15,000 habitants.

LA CHINE

Cette immense contrée de l'Asie, située entre les 69° et 141° de longitude orientale, et les 18° et 51° de latitude est bornée à l'est par la mer; à l'ouest par de hautes montagnes et de vastes déserts; au sud par l'Océan, le royaume de Tonquin, Laos et la Cochinchine; au nord par la grande Tartarie, dont elle est séparée par une muraille de 1,500 milles de longueur.

On ne sait rien de positif, rien de précis sur l'origine des Chinois; nous n'avons point à examiner les opinions diverses émises sur ce sujet. Celle qui nous semble la plus probable, c'est que les Chinois sont Tartares d'origine, descendant de certaines tribus sauvages qui habitaient le mont Imaüs. Quoi qu'il en soit, les savants ne disent rien de positif à cet égard.

« De tous les phénomènes historiques qui frappaient l'intelligence humaine, dit M. Pauthier, le docte sinologue, de tous ceux qu'elle cherche à comprendre quand elle veut embrasser l'ensemble de la vie universelle et du développement général de l'humanité, le plus curieux et le plus extraordinaire est assurément l'existence indéfinie de l'empire chinois. Comme le grand fleuve de l'Égypte qui dérobe aux voyageurs la moitié de son cours, le grand empire de la haute Asie ne s'est révélé à l'Europe qu'après avoir traversé une région inconnue de plus de quarante siècles d'existence. Ce fut pendant le moyen âge, époque d'une nuit profonde en Occident, et d'un mouvement immense en Orient, que le bruit d'un empire colossal de l'extrémité de l'Asie arriva aux oreilles européennes avec le cliquetis des armées tartares qui commençaient à se ruer sur l'Occident effrayé. Comme tout ce qui est nouveau a le privilége de saisir vivement l'imagination, les récits du Vénitien Marco Polo (lequel, en fournissant de marchandises européennes le grand khan de Tartarie, alors maître du Cathay ou de la Chine, était devenu ministre dans cette contrée) séduisirent l'imagination européenne, avide de choses merveilleuses; et, comme ces récits non exagérés, représentaient les nombreux empires d'Orient en possession de richesses presque fabuleuses, ils secondèrent ce grand mouvement de l'Occident vers l'Orient, dont les croisades furent une des nombreuses mani-

Digitized by Google

festations. C'est à ces récits que l'on doit, chose bizarre ! la découverte du continent américain par Colomb. Ce grand et simple génie, confiant dans les fausses données géographiques de Ptolémée, croyait aborder au Cathay de Marco Polo, lorsqu'un vent providentiel le faisait toucher aux rivages d'un nouveau monde, aussi riche, sinon aussi merveilleux que celui qu'il s'attendait à découvrir !

« Ce nom de Cathay, ou Khilaï, donné à l'empire chinois, n'est pas employé par les indigènes. Il vient du nom des Khitans qui occupaient les provinces septentrionales de l'empire, à l'époque de l'invasion mongole [1]. Il s'est conservé chez les Russes qui s'en servent encore aujourd'hui pour désigner la Chine. Les Grecs et les Romains, qui eurent une idée vague de cet empire, le désignèrent sous le nom de Sérique, *pays de la soie*, parce que dès la plus haute antiquité le commerce de la soie se fit avec la Chine par les contrées centrales de l'Asie. Le nom de *Thsin*, fut celui que lui donnèrent toutes les nations orientales de couche sémitique ou arabe ; les Indiens l'ont nommée *Tchina*, dans les vieilles lois de Manou, où il est dit que ce furent des guerriers indiens dégénérés qui commencèrent à le peupler. La dénomination nationale que les Chinois eux-mêmes donnent à leur empire est celle-ci : *Royaume du milieu*, non pas qu'ils le croient placé au centre de la terre, comme on l'a quelquefois prétendu, mais parce que c'est une dénomination très-ancienne et qui a une origine fort simple. A l'époque de Confucius, cinq à six cents ans avant notre ère, la Chine était divisée en un grand nombre de petits royaumes qui dépendaient ou qui devaient dépendre d'un royaume supérieur *placé au milieu d'eux ;* c'était donc le royaume du milieu qui avait la suprématie sur les autres, et dont la dénomination de position est devenue par la suite celle de tout l'empire, à l'époque où les petits royaumes furent réunis dans une grande agglomération.

« Depuis que les Tartares Mandchoux sont maîtres de la Chine, ils nomment leur empire : le *grand et pur empire*, comme ils nomment leur dynastie : la *grande et pure dynastie.* »

Beaucoup de fables ont été débitées sur la Chine. C'est dans les relations des missionnaires catholiques qui ont visité ce pays depuis deux cents ans qu'on peut puiser à cet égard les notions les plus complètes et les plus exactes. Aujourd'hui des voyageurs tout récents n'ont fait bien souvent que confirmer ces relations.

Entrons maintenant dans quelques détails.

L'empire chinois a 5,340 kilomètres de l'ouest à l'est, 2,540 du nord au sud. Il est divisé en dix-huit provinces, savoir : celles de Tchy-li, Chan-si, Chen-si et Kan-son, situées au nord et au nord-ouest ; celles de Sse-tchuen et Yun-nan, à l'ouest ; celles de Kouang-si et Kouang-tong, au midi ; celles de Fo-kien, Tche-kiang, Kiang-nan, Ngan-hoeï et Chan-tong, à l'est ; celles de Kiang-si, Hou-nan, Hou-pé, Koueï-tcheou et Ho-nan, au centre de l'empire.

[1] En 1240, le général mongol, qui commandait la grande expédition tartare contre l'Europe, Bâtou-Khan, après avoir envahi la Russie, prit Moscou, s'avança sur la Pologne : il détruisit Kracovie, et, avec 500,000 hommes, il pénétra en Hongrie. L'alarme fut si grande en Europe que la reine Blanche, mère de saint Louis, dit à ce prince : « Cette irruption terrible des Tartares semble nous menacer d'une ruine totale, nous et notre sainte Église. — Mère, répliqua le roi, cherchons notre consolation dans le ciel ; si les Tartares arrivent, nous les ferons retourner au Tartare d'où ils viennent ; ou bien, nous-mêmes nous irons trouver la félicité au ciel. »

Digitized by Google

Dans le courant du siècle dernier, les empereurs chinois étendirent leur domination sur diverses contrées occidentales, de sorte qu'aujourd'hui ce vaste empire peut être considéré comme remplissant depuis l'océan Pacifique, appelé les mers Chinoise et du Japon, jusqu'aux rivières de Kara-sou et de Sihoun à l'ouest, un espace d'environ 12,000 myriamètres carrés en superficie.

Cet empire admet aussi trois principales divisions, savoir : la Chine proprement dite, la contrée des Mandchoux et Mongols au nord et à l'ouest ; enfin, l'intéressante province du Thibet.

L'agriculture est en grande vénération dans l'empire de la Chine. Ce qui frappe surtout l'étranger, c'est le soin extrême avec lequel la terre est cultivée. Dans plusieurs endroits elle donne jusqu'à deux moissons de riz et d'autres grains, parce que la culture est proportionnée à la nature du terrain, dont les défectuosités sont réparées par le mélange d'autres terres, les engrais, les arrosements, etc. L'agriculture est considérée là comme le premier des arts. On respecte celui qui s'y livre, au point de ne pas le tourmenter pour les impôts, tant que ses travaux ne sont point achevés. Ce respect est d'un gouvernement aussi sage qu'humain. Les soldats cultivent aussi la terre ; et l'empereur lui-même, par une cérémonie touchante et instructive, semble ne pas dédaigner de la fertiliser de ses mains. C'est dans le plus beau temple de Péking, et immédiatement après son couronnement, qu'il donne cette belle leçon, qui honore l'agriculteur, et rappelle les hommes à ce qui est vraiment utile. Il commence par offrir un sacrifice au dieu de la terre ; ensuite il se revêt d'un habit de laboureur, et, conduisant deux bœufs qui ont les cornes dorées, et une charrue vernie de rouge avec des rais d'or, il se met à labourer une petite pièce de terre qui est dans l'enclos du temple. Pendant son travail, l'impératrice, accompagnée de ses dames, lui prépare dans un appartement voisin un dîner, qu'elle lui apporte et qu'elle mange avec lui. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie pour rappeler à leurs monarques que les revenus sur lesquels est fondée leur puissance, venant du travail et de la sueur du peuple, ne doivent point être employés au faste et à la débauche, mais aux nécessités de l'État.

La culture s'attache surtout à multiplier le riz et le coton, dont la masse des habitants tire sa nourriture et ses vêtements. Les arbres rares et les productions aromatiques, tant médicinales que d'agrément, qui abondent dans les autres parties du monde, se trouvent aussi à la Chine ; mais il en est d'autres dont le catalogue serait considérable. Parmi ces productions indigènes, il faut distinguer l'arbre à suif [1], l'arbre au vernis [2], l'arbre à la cire [3], le bois de

[1] L'arbre à suif croit à la hauteur de nos cerisiers. On retire, par expression, de son fruit une substance oléagineuse semblable au suif fondu, qui, mêlée avec de l'huile, donne de la chandelle assez bonne. L'arbre à suif croit aussi à la Guyane.

[2] L'arbre au vernis donne une liqueur si corrosive que sa vapeur seule occasionne des pustules sur la peau. On la recueille avec le plus grand soin. Les ouvriers, avant de travailler, se frottent le visage et les mains avec une panne de porc trempée dans de l'huile, se couvrent le visage d'un masque, mettent des gants, des bottines, et un plastron de peau sur l'estomac. Ils vont faire des incisions aux arbres, appliquent dessous des coquilles de moule, dans lesquelles le vernis coule comme de la poix : environ trois heures après, ils viennent le recueillir et le versent dans de petits seaux de bois de bambou. Ce vernis est d'abord de couleur rousse, et devient ensuite d'un beau noir.

[3] L'arbre à la cire croît encore à la Louisiane et à la Caroline. On retire de ses petites baies,

Digitized by Google

fer [1], le litchi [2], le thé [3] et l'oranger. Ce dernier arbre, maintenant naturalisé dans tous les climats qui ont pu lui être favorables, est originaire de la Chine. Quoi qu'on puisse dire de ces arbres, et de plusieurs autres non moins beaux et non moins utiles, les Chinois, malgré leur industrie, tiennent si fort à leurs anciennes habitudes, que les espèces ne sont nullement améliorées par la culture. La même chose peut se dire de leurs fruits les plus précieux, qui, en général, sont loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique, et cela vient de ce que les Chinois ne font pas usage de la greffe, et n'entendent rien aux expériences qu'on peut tenter dans un jardin. Il ne faut pas oublier, parmi les productions indigènes, le ver à soie, cet insecte si utile, qui, de la Chine, s'est répandu dans tous les pays qui lui ont offert assez de chaleur pour y vivre et y filer sa précieuse coque; ni le genseng [4], si fameux par les qualités médicinales qu'on lui attribue : les Chinois le regardent comme un remède universel; mais sans doute qu'apporté en Europe il a perdu de ses qualités extraordinaires, car il est loin de produire les merveilles qu'on s'en promettrait sur la foi des anciennes relations. La plante qui a obtenu le plus grand

en les faisant bouillir dans de l'eau, une espèce de cire dont on fait des bougies vertes très-bonnes. Une livre de ces graines peut donner deux onces de cire. En la mêlant avec la cire des abeilles et l'exposant sur le pré à la rosée, elle prend plus de corps et un peu de blancheur.

[1] Le bois de fer annonce sa dureté par son nom même. On l'emploie en menuiserie, à cause de cette dureté, de sa couleur rougeâtre et du poli dont il est susceptible. Les Chinois en font surtout des ancres pour leurs vaisseaux de guerre. Il y a, à la Guyane, une autre espèce de bois de fer.

[2] Le fruit du litchi ou letchi est, suivant toutes les relations, le plus délicieux du monde. Sa grosseur est celle d'une noix de galle; il est couvert d'une écorce chagrinée, d'un rouge éclatant, qui renferme une espèce de pruneau dans lequel on trouve un petit noyau pierreux, de la forme d'un girofle. Les Chinois font sécher des litchis pour en manger toute l'année; ils en mêlent même dans le thé pour le rendre plus agréable encore.

[3] Le thé se recueille sur un petit arbrisseau que l'on cultive avec le plus grand soin à la Chine. Quarante ou cinquante follicules de thé jetées dans des fosses profondes de sept à huit pouces, et recouvertes de terre, donnent dix ou douze arbustes que l'on étête pour les empêcher de s'élever. Les feuilles, qui sont le thé même, ne peuvent être recueillies qu'après trois ans. Les différents thés viennent de la différence de l'âge de l'arbuste, du terroir, du climat et du temps de la récolte. Le mois de mars, lorsque le temps est sec, est celui où l'on commence à cueillir les feuilles à mesure qu'elles paraissent. Mères, enfants, servantes, quittent la maison, visitent les arbres à toute heure du jour, s'exposent à l'ardeur du soleil, et le soir emportent dans des paniers les feuilles pour les faire sécher sur des plaques de fer chaud. Quand elles sont parvenues à une parfaite siccité, on les met ou dans des bouteilles bien bouchées, ou dans des boîtes d'étain, recouvertes de sapin, en sorte que l'air humide n'y puisse pénétrer.

Le thé impérial ne diffère des autres que parce que sa culture est plus soignée. La récolte s'en fait dans une petite ville du Japon, avec le plus grand appareil. Ceux qui doivent la faire ne mangent ni poisson, ni certaines viandes, se lavent deux fois par jour dans la rivière et dans un bain chaud, ne touchent aux feuilles qu'avec des gants, et ne cueillent volontiers que celles qui paraissent à peine déployées au sommet des plus petits rameaux. Le plant est environné d'un vaste et profond fossé; les allées de ces arbrisseaux sont balayées tous les jours; des commis veillent à la culture et à la récolte. Cette sorte de thé est envoyée, sous cachet et avec une escorte, à la cour impériale. Ce que l'empereur a choisi est conservé dans des vases de porcelaine, et les principaux mandarins usent seuls, après le souverain, de ce thé.

[4] Le genseng, ou gin-sing, est une plante dont la racine est nommée emphatiquement, par les Chinois, *esprit pur de la terre*, *simple spiritueux*, *recette d'immortalité*. La récolte que l'on en fait produit un grand revenu à l'empereur, qui, seul, en fait le commerce. La province où croît le genseng est composée d'une longue suite de montagnes couvertes d'épaisses forêts, habitées par des bêtes sauvages. Le genseng y croît à l'ombre, dans les endroits les plus touffus. Toute

Digitized by Google

succès chez les Chinois est le thé, dont les feuilles sont l'objet d'un commerce immense, tant dans l'intérieur du pays que chez un grand nombre de peuples.

La Chine est aussi favorisée dans le règne minéral que dans le règne végétal; elle produit tous les métaux et minéraux connus. Le cuivre blanc est une espèce qui lui est particulière. Il ressemble à l'argent, et a un grain très-serré ; on l'emploie dans la fabrication de toutes sortes d'ustensiles très-propres et très-jolis. Les Chinois sont fort habiles à fondre le fer, et, selon Macartney, ils en font des plaques beaucoup plus minces que celles que l'on voit en Europe. Quant aux matières d'or et d'argent, on en verrait bien davantage dans l'empire, si une sage politique n'avait soin d'en arrêter la surabondance, dans la crainte qu'elle n'éteigne l'industrie. Ces matières n'ont cours dans le commerce qu'à titre de marchandises; elles sont par lingots, et ne sont reçues qu'au poids. La monnaie courante est de cuivre mêlé de plomb, de la couleur et de la grandeur de nos sous. Elle ne porte point l'image du prince ; on regarderait comme une injure que cette effigie révérée passât continuellement par toutes sortes de mains. On y met diverses inscriptions qui contiennent ou des titres fastueux, ou le prix même de la monnaie. Ces pièces, percées d'un trou carré dans le milieu, s'enfilent dans un cordon auquel on fait un nœud à chaque cent. Avec une de ces pièces, on achète une tasse de thé, une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Un mendiant qui en a trois peut faire un bon repas.

L'immense population de la Chine nécessite une activité continuelle : aussi le commerce y est-il considérable. L'industrie des habitants répond à la fécondité de la terre, qui produit quantité de matières premières pour les manufactures. Il ne manque que le goût et l'élégance. Il ne faut pas cependant le faire observer aux Chinois : leur sot orgueil leur fait croire, au contraire, que personne ne réussit mieux qu'eux dans ce qu'ils entreprennent. Aussi ne veulent-ils faire aucun échange avec les commerçants étrangers : il faut acheter chez eux argent comptant. Mais leur commerce à l'étranger a bien baissé depuis que nous savons mieux qu'eux faire la porcelaine et employer la soie. Le thé est leur exportation la plus considérable. D'ailleurs, le commerce qu'ils font dans l'intérieur de l'empire leur suffit pour mettre en activité les hommes, et faire circuler les richesses.

cette province est séparée des autres par une palissade de pieux. Des gardes veillent sans cesse pour que l'on ne pénètre pas dans cette enceinte, et celui qui y serait surpris perdrait sa liberté. Au temps de la récolte, 10,000 Tartares viennent avec des provisions pour recueillir la précieuse racine: ils se partagent le terrain sous divers étendards; chaque troupe est de deux cents. On se range sur une ligne, en laissant une certaine distance de dix en dix, et l'on parcourt ainsi tous ensemble, en cherchant le genseng à travers les buissons, les épines, pendant plusieurs jours, un espace de terrain désigné. Cette récolte dure six mois, depuis le commencement de l'automne jusqu'au printemps. Les Tartares y éprouvent de rudes fatigues; ils couchent sur la terre et courent souvent risque de s'égarer, ou d'être dévorés dans ces horribles déserts. On met en tas dans la terre toutes les racines que l'on peut ramasser dans l'espace de douze ou quinze jours; on les ratisse ensuite avec un couteau de bambou; on les expose sur des vases à la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis du millet jaune et du riz. Les racines desséchées sont dures, paraissent comme résineuses et demi-transparentes. On prétend que leur principale propriété est de réparer l'épuisement des forces physiques : elles se vendent presque au poids de l'argent.

Digitized by Google

Tout est admirablement disposé pour ce commerce intérieur. Les chemins et les canaux y sont aussi sûrs que magnifiques. Le gouvernement prend même le soin de faire imprimer des itinéraires qui marquent la route qu'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. Les chemins sont d'ordinaire fort larges, bien unis et pavés, surtout dans les provinces méridionales. Pour les rendre plus commodes et les tenir de niveau autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers, et même des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de deux à trois mètres, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs : ces murs ont des ouvertures à certains intervalles pour ouvrir le passage des chemins de traverse qui conduisent aux différents villages. La bienveillance s'est distinguée par de petits établissements qui marquent l'intérêt que l'on porte aux hommes ; on a bâti de loin en loin de petits reposoirs en forme de grottes, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie, du froid et de la chaleur. Ces hospices agréables et commodes sont ordinairement bâtis par de vieux mandarins qui, retirés de leurs provinces, cherchent à se rendre recommandables par des ouvrages utiles au public. On trouve aussi sur ces belles routes des monastères de bonzes où l'on exerce l'hospitalité. Les hôtelleries sont d'ailleurs assez mal pourvues ; souvent on n'y trouve rien à manger, et jamais de lit ; il faut porter le sien, ou se résoudre à coucher sur une natte. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement sur les chemins des rafraîchissements aux pauvres voyageurs ; et, en hiver, des liqueurs chaudes. Un établissement qui rend les routes parfaitement sûres est celui de petites tourelles, nommées maisons de postes, bâties à quelque distance l'une de l'autre. On y voit flotter le drapeau impérial. Ces postes sont gardés par des soldats qui courent avec une grande célérité de l'un à l'autre, portant les dépêches qui intéressent l'empereur. On a pris soin de placer ces tourelles en vue l'une de l'autre, de manière que par des signaux convenus elles peuvent faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. La nuit, on se sert de feu pour signal. De cette manière la cour se trouve instruite, dans le moins de temps possible, de tous les troubles qui arrivent aux extrémités de l'empire.

Les canaux sont encore beaucoup plus merveilleux que les grands chemins. Seuls ils suffiraient pour donner aux anciens Chinois la réputation d'un peuple sage et industrieux. On en voit un de 720 kilomètres de long, qui passe sous des montagnes, dans des vallées, à travers des rivières et des lacs. C'est le plus grand et le plus ancien ouvrage de ce genre. Quelques-uns ont jusqu'à 1,200 kilomètres de longueur, et sont assez profonds pour porter de gros navires approvisionnés de toutes les commodités de la vie. La plupart de ces canaux sont bordés de quais en pierre, et ont des ponts quelquefois d'une construction étonnante. Ces eaux, qui coupent la Chine en mille endroits, portent de tous côtés la fertilité, et embellissent singulièrement les paysages. Les principales rivières sont l'Amour et l'Argoun, qui forment la limite entre la Tartarie russe et la Tartarie chinoise ; le Houang-ho ou la rivière Jaune, le Kiang ou la rivière Bleue, et le Tay. En général l'eau, en Chine, n'est pas de bonne qualité, et dans plusieurs lieux il faut la faire bouillir pour la rendre potable. Cette mauvaise qualité des eaux a peut-être fait découvrir l'usage du thé.

On compte dans cet empire trois cent trente-un ponts, remarquables par leur

Digitized by Google

construction. Ces ponts sont d'une beauté qui frappe d'étonnement. Il y en a dont le sol est absolument plat ; c'est-à-dire qu'au lieu d'y faire des voûtes, on a couché transversalement de gros quartiers de pierre, qui portent sur des piliers isolés. On remarque un de ces ponts, qui a au moins 833 mètres de longueur, et est soutenu par plus de trois cents piliers, assez élevés pour donner passage à de grosses barques, avec leurs mâts et leurs voiles. Les deux côtés sont bordés de balustrades, sur lesquelles on voit, à égale distance, des globes, des lions et des pyramides. On rencontre communément des ponts de sept, huit ou neuf arches, toutes de marbre. D'autres sont ornés aux deux extrémités d'arcs de triomphe hauts, majestueux et d'une parfaite exécution. Le pont du fossé qui environne à Péking le palais de l'empereur est un ouvrage merveilleux. Il représente un dragon d'une taille extraordinaire, dont les pieds servent de piliers ; le corps forme l'arche du milieu, la queue une autre, et la tête une troisième. La masse entière est de jaspe noir, et toutes ses parties sont si parfaitement jointes, qu'on les croirait d'une seule pièce. Celui qu'on nomme le Pont de fer est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal. Il est bâti sur un torrent dont le lit est très-profond. La multitude de ces ponts forme une perspective fort agréable, dans les lieux où les canaux sont en droite ligne. Il y en a un que l'on nomme pont Volant, parce qu'il paraît construit dans les airs. Il est d'une seule arche : ses deux extrémités sont appuyées sur des hauteurs, entre lesquelles une rivière coule dans une vallée profonde : sa longueur a plus de 200 mètres, et sa hauteur plus de 230. L'architecture ne peut rien présenter de plus hardi ; et l'on a peine à concevoir comment les hommes ont pu construire de pareils ouvrages. Les Chinois sont si industrieux, qu'ils ont même imaginé des îles flottantes. Elles sont composées de bambous entrelacés de façon que l'eau n'y pénètre pas ; on bâtit dessus quelques maisonnettes, et plusieurs familles y trouvent leur demeure. Lorsque les habitants veulent changer de lieu, ils font avancer leur domaine comme un grand bateau, et vont amarrer leur île au lieu où ils désirent se fixer.

Péking se trouve dans la province de Tchy-li ; elle a 24 kilomètres de circuit, sans y comprendre treize faubourgs ; on estime qu'elle est trois fois aussi grande que Paris. Cette immense grandeur répond à la fois au puissant monarque qui y fait sa résidence, et au vaste royaume dont elle est la capitale. Quoique ses maisons soient plus basses que les nôtres, elles n'en contiennent pas moins de monde ; car dix Chinois logent à l'aise où trois Français se trouveraient à l'étroit. D'ailleurs, la plupart des ouvriers, les portefaix, les pauvres n'ont point leur domicile dans Péking ; ils occupent les barques dont le port est couvert, et qui forment une seconde ville presque aussi peuplée que la première. Ajoutez à cela cette foule innombrable de paysans qui arrivent tous les jours des villages voisins, et rendent cette capitale encore plus vivante. Ce qui en augmente surtout le mouvement, c'est que les artisans, les barbiers, les tailleurs, les menuisiers, etc., au lieu de rester dans leurs maisons, courent les rues, vont chercher de l'ouvrage en ville, et portent avec eux tous les instruments propres à leur profession. Enfin toutes les personnes riches, celles même qui sont d'une condition médiocre, se font suivre par les gens qui leur sont subordonnés ; et il faut noter que dans ce concours prodigieux il ne se rencontre pas une femme ; d'où il est facile de juger du peuple de Péking, puisque ses rues

Digitized by Google

peuvent à peine en contenir la moitié. On peut compléter le tableau en imaginant cette multitude infinie de chevaux, de chariots et de voitures qui circulent de tous côtés. Pour douze ou quinze sous on se fait mener, pendant une journée entière, à cheval ou sur une mule. Les conducteurs tiennent leurs bêtes par la bride, pour se faire passage plus aisément à travers la foule, et les voitures ne vont pas plus vite que les piétons. A Péking on sait ce que l'on doit au genre humain ; à Paris on s'en moque, on épouvante et l'on écrase les gens pour avoir le plaisir d'arriver quelques minutes plus tôt à un simple rendez-vous. La police de Péking vaut donc mieux que celle de Paris, quoiqu'on fasse semblant ici d'avoir plus d'humanité et plus de respect pour les trois quarts et demi de la nation qui vont à pied.

Les rues de Péking sont heureusement fort larges ; car, malgré la précaution des riches pour ne point écraser les pauvres, on ne se tirerait jamais de tant d'embarras. Elles sont presque toutes tirées au cordeau ; les plus larges ont 40 mètres, et 4 kilomètres de longueur. Elles sont bordées de riches boutiques qui font un effet admirable, quoiqu'en général le peu d'élévation des maisons nuise à la beauté de la vue. Les boutiques où se vendent les soieries et les autres marchandises de la Chine occupent communément toute la rue. Elles sont peintes, dorées et bien ornées ; au-dessus de quelques-unes il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. On voit devant les portes des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier ; et la forme en est si diversifiée, que les Chinois semblent y avoir épuisé tout leur art.

De tous les édifices de cette grande ville, le plus remarquable est le palais impérial, dont la grandeur consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture, que dans la multitude de ses bâtiments, de ses cours et de ses jardins, tous régulièrement arrangés ; car les murs du palais renferment non-seulement l'habitation de l'empereur, mais une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et un grand nombre d'artisans employés et entretenus aux frais de l'État. Les maisons de ceux-ci sont basses et mal distribuées. Le palais a 4 kilomètres de circonférence ; la façade du bâtiment brille de peintures, de dorures et de vernis, et l'intérieur est meublé et orné de ce qu'offrent de plus précieux la Chine, l'Inde et l'Europe. Les jardins sont un vaste terrain dans lequel sont élevées, à des distances convenables, des montagnes artificielles de 6 à 20 mètres de haut, qui forment entre elles de petites vallées abondamment arrosées de canaux. Ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs, sur lesquels voguent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés de rangées de bâtiments, parmi lesquels on n'en trouve pas deux semblables, diversité qui produit le plus charmant effet. Dans chaque vallée est une grande maison de plaisance assez vaste. Plusieurs sont bâties en cèdres, que l'on apporte à grands frais de 2,000 kilomètres de là. On compte plus de deux cents de ces belles maisons dans l'enceinte du palais. Au milieu d'un lac qui a près de 2 kilomètres de diamètre, est une île de rochers sur laquelle est construit un palais divisé en plus de cent appartements. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, et particulièrement de ceux qui produisent de belles fleurs aromatiques. Ces canaux sont bordés de rochers si artistement disposés, que l'on serait tenté de prendre cet ingénieux ouvrage des hommes pour un beau désordre de la nature.

Digitized by Google

Cette description du palais impérial suffit pour donner une idée du luxe des Chinois et de leur goût, qui ne ressemble en rien au nôtre, qui a moins de noblesse, mais qui doit offrir plus d'agrément. Qu'on se figure cet assemblage d'édifices, composé de pavillons, de galeries, de colonnes, de balustrades et d'escaliers de marbre ; cette multitude de toits dont les tuiles vernies de jaune, de vert, de bleu, jettent un éclat si brillant, qu'au lever du soleil on les croirait d'or pur, émaillé d'azur et de vert ; qu'on imagine cet amas d'ouvrages et d'ornements, les nattes, les tapis, les peintures, les pavés de marbre ou de porcelaine ; qu'on se peigne les paysages charmants qui séparent les différentes maisons ; et l'on aura idée d'un des plus beaux lieux du monde. Quoique ces différentes constructions soient d'une architecture assez bizarre, l'ensemble forme cependant un tout majestueux. Il ne faut chercher là ni jets d'eau, ni statues de marbre et de bronze, ni de ces ornements qui décorent nos palais d'Europe : les Chinois savent faire de jolies choses, mais rien de beau ni de noble. La principale beauté des édifices du pays consiste dans la disposition régulière des appartements, dans la structure de leurs toits élevés, ornés sur l'arête d'une plate-bande à fleurons, et retroussés par les extrémités avec des dragons saillants dans les coins. Au-dessous règne un second toit, aussi brillant que le premier, et dont les appuis, peints en vert, sont semés de figures dorées.

Tant de magnificence est réservée pour le seul palais de l'empereur ; les autres maisons sont propres et commodes, mais de la plus grande simplicité. Les palais même des premiers mandarins n'ont rien de remarquable que leur étendue. Cette simplicité vient moins du goût de la nation, qui aime au contraire le faste, que d'un ancien usage politique : il y aurait du danger à vouloir se distinguer. On ferait un crime à un mandarin de bâtir une trop belle maison ; les censeurs établis par la police l'accuseraient devant le prince, et le moins qui pourrait lui arriver serait d'être obligé d'abattre sa maison.

La forme de Péking est un carré long qui se divise en deux parties. Celui où est le palais de l'empereur se nomme la ville tartare, parce que les maisons en furent données aux Tartares lorsque la famille actuellement régnante parvint au trône ; et ceux-ci interdirent aux Chinois la faculté d'habiter dans la ville, les forcèrent de s'établir hors des murs, où une ville nouvelle fut élevée en peu de temps. Les deux villes sont ceintes d'un mur qui est fort beau dans la vieille cité, et digne de la plus grande capitale du monde ; il s'élève à la hauteur surprenante de 50 coudées, en sorte qu'il cache la ville : cette hauteur ne l'empêche pas d'être assez large pour qu'on y puisse placer des sentinelles à cheval, qui montent de l'intérieur de la ville par de longs chemins en pente. Il y a neuf portes, dont la hauteur prodigieuse présente au loin un aspect imposant ; ce sont de gros pavillons de neuf étages, garnis de fenêtres et d'embrasures, et qui reposent sur de magnifiques voûtes de marbre. Tous ces ouvrages sont d'un grand peuple.

Le gouverneur de Péking exerce la juridiction sur toutes les matières civiles, sur les troupes et sur le peuple. On ne se lasse point d'admirer la parfaite tranquillité qui règne parmi un peuple si nombreux. Il se passe des années entières sans qu'on entende parler de la moindre violence dans les maisons et dans les rues, parce qu'il serait impossible aux coupables d'éviter le châtiment. Toutes les grandes rues ont des corps de garde, où nuit et jour un certain nombre de

Digitized by Google

soldats, l'épée au côté et le fouet à la main, punissent sans distinction les auteurs du moindre trouble, et s'assurent de ceux qui ont la hardiesse de résister. Les petites rues qui traversent les grandes ont, à chaque coin, des portes de bois, au travers desquelles les passants peuvent être vus par des gardes qui sont dans les grandes rues. Elles se ferment le soir, et s'ouvrent rarement pendant la nuit, excepté pour les personnes qui se présentent une lanterne à la main, ou qui ont quitté leur maison pour quelque besoin pressant, tel que celui d'appeler un médecin. Aussitôt que la grosse cloche [1] a sonné la retraite, un ou deux soldats font patrouille d'un corps de garde à l'autre, en jouant d'une espèce de crécelle pour avertir le public de leur passage. La ville n'est point éclairée, et c'est ce qui les porte à ne souffrir personne dehors pendant les ténèbres.

Outre la garde du jour et de la nuit, l'office des soldats est encore d'entretenir la propreté des rues, en obligeant chacun de balayer devant sa porte, et d'arroser soir et matin dans les temps de sécheresse. Après avoir enlevé les boues (car les rues ne sont point pavées), ils battent le terrain ou le sèchent en y mêlant d'autre terre ; de sorte que deux heures après les plus grosses pluies, on peut marcher à pied sec dans toute la ville.

La ville est partagée en une infinité de quartiers, soumis à de certains chefs, qui ont inspection sur dix ménages, et rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre et se garder mutuellement ; s'il s'y commet un vol ou quelque autre désordre, elles en sont toutes responsables. Chaque père de famille répond aussi de la conduite de ses enfants et de ses domestiques ; il est obligé de mettre un écriteau sur sa porte, qui indique le nombre et la qualité de ceux qui y demeurent. Une police aussi active et en même temps aussi douce annonce une grande sagesse et la bienveillance du gouvernement. Les Chinois ont raison d'appeler l'empereur leur père ; c'est ainsi qu'on traite des enfants. Un gouvernement moins prévoyant et moins paternel aurait sans doute beaucoup de peine à contenir une fourmilière humaine aussi immense. Les derniers voyageurs portent la population de Péking à 3 millions d'âmes ; c'est la ville la plus peuplée de la terre, et ce serait la plus grande si Nanking n'existait pas.

Jetons maintenant un coup d'œil sur cette dernière ville. Placée dans la province la plus agréable et la plus riche de l'empire, elle était anciennement le siége des empereurs ; mais ils le transférèrent à Péking en 1412, afin d'être plus à portée de surveiller et de réprimer les mouvements des Tartares, qui leur donnaient une inquiétude continuelle. C'est sans contredit la plus grande ville du monde ; on lui donne 48 kilomètres de circuit, sans compter ses faubourgs. Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, sa population est encore immense, et rivalise avec celle de Péking. Sa situation est charmante, et son territoire d'une fécondité prodigieuse. Le Kiang, qui, dans cet endroit, a plus de 2 kilomètres de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent

[1] La cloche de la ville, qui sert à sonner les heures de la nuit, est peut-être la plus grosse cloche du monde ; elle pèse 60,000 kilogrammes. Elle fut élevée sur la tour par les Jésuites, avec des machines qui firent l'étonnement de la cour de Péking. On ignore le temps où les cloches ont pris naissance à la Chine ; ce qui surprend d'autant moins, qu'en Europe même, on connaît peu leur origine. Les cloches chinoises n'ont point de battant de fer, mais un marteau de bois, ce qui en rend le son moins aigu que celui des nôtres.

Digitized by Google

toute la cité, et dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Aussi Nanking l'emporte-t-elle sur toutes les autres villes par le commerce : ses manufactures valent aussi beaucoup mieux que celles des autres parties de l'empire. Le peuple s'y distingue également par plus de politesse, par un langage plus épuré et par son amour pour les sciences ; les bibliothèques y sont en plus grand nombre, et les livres qu'on y imprime y sont plus corrects et sur un plus beau papier. Les palais et la plupart des autres édifices, qui formaient les principaux établissements de la ville, ont été brûlés, en 1645, par les Tartares ; mais ses portes seules et la fameuse tour de porcelaine feraient encore sa gloire. Cette tour mérite une description ; c'est un des monuments les plus étonnants de toute l'Asie.

Le voyageur la voit de loin s'élever bien au-dessus de tous les autres édifices de Nanking. Elle a neuf étages, divisés en dehors par autant de corniches parfaitement travaillées ; il faut monter huit cent quatre-vingt-quatre marches pour parvenir au sommet. Chaque étage a quatre fenêtres qui répondent aux quatre points cardinaux, et est orné de galeries pleines de pagodes et de peintures. La forme de cette tour est octogone ; elle a environ 13 mètres de circuit, c'est-à-dire que chaque face en a deux. Les dehors et les dedans sont revêtus de briques de diverses couleurs, qui imitent la porcelaine, ce qui lui fait donner son nom, et toutes les parties en sont liées avec tant d'art, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent des clochettes en quantité, qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet de la tour, si l'on en croit les habitants, est une pomme de pin d'or massif. Toute la sculpture est dorée, et l'ouvrage entier paraît de marbre ou de pierre ciselée. Cette tour fut construite il y a bientôt quatre siècles, et fait partie d'un temple appelé le Temple de la Reconnaissance. Ce temple et la tour furent élevés hors des murs de la ville par un empereur, pour un mandarin qui, après avoir rendu de grands services, se retira du monde et se fit bonze.

Pendant que nous sommes en train de citer les merveilles de la Chine, parlons d'un autre ouvrage, prodige aussi étonnant que les fameuses pyramides d'Égypte, et qui, dans son origine, eut un but beaucoup plus utile : c'est la grande muraille. Elle sépare la Chine de la Tartarie, et fut élevée il y a près de deux mille ans pour arrêter les incursions des Tartares, qui se moquent aujourd'hui de cette barrière. Elle a, suivant les relations, 1,600 à 2,000 kilomètres de longueur. Elle passe sur des montagnes, traverse des vallées, et s'étend de la province de Chen-si au Houang-ho, ou mer Jaune. En plusieurs endroits elle est bâtie de briques et de mortier, et si solidement que, malgré son antiquité, elle n'a subi que de rares dégradations. Le commencement de cette étonnante muraille est un large boulevard de pierre, construit dans la mer, à 80 kilomètres de Péking. Dans toute son étendue, elle s'élève de 7 à 8 mètres, et se termine en terrasse. Cette terrasse est partout pavée, et peut contenir cinq à six cavaliers de front. Le monde n'offre pas un second ouvrage de ce genre.

Nous recommandons aussi à l'attention du voyageur plusieurs villes intéressantes à différents titres : c'est d'abord Canton ou Kouang-tcheou, ville immense avec un port, le seul de la Chine où les Européens étaient admis, et par où s'exporte tout le thé ; Macao, beau port, établissement portugais, sur une petite île de la baie de Canton. C'est, dit Balbi, un des points les plus remar-

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rouargue Frères del. et sc.

MACAO.

Imp.ie Chardon aîné et Fils, 3, r. de Lentefeuille, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

quables de l'Asie, étant le centre du commerce de l'Orient pendant la domination des Portugais dans ces mers. On peut regarder Macao comme le centre de ce commerce immense qui, de nos jours, s'est concentré dans la ville de Canton pour étendre de là son influence sur tout le globe. C'est là que Camoens composa son poëme des Lusiades, où il célèbre la découverte des Indes. Citons encore Chan-Toung, patrie du philosophe Confucius.

Après avoir entendu le récit de tant de choses extraordinaires, on doit naturellement être curieux de connaître le peuple qui les a produites.

En général, les Chinois ont le front large, les paupières élevées, les yeux petits et fendus, les sourcils grands, le nez court et un peu écrasé, la bouche ordinaire, les dents de la mâchoire supérieure saillantes en dehors, une physionomie qui n'a cependant rien de désagréable, les cheveux noirs, les oreilles longues et larges, le corps replet, les épaules rondes, les jambes grosses, une taille moyenne, la peau blanche, et surtout un maintien grave. A trente ans on laisse croître la barbe, que l'on tresse et que l'on noue.

La physionomie des femmes a le caractère de celle des hommes. Les yeux petits et le nez plat sont des beautés ; aussi les jeunes filles, d'après les avis de leurs mères, ont grand soin de tirer leurs paupières et d'écraser leur nez. Les dames mettent du rouge et du blanc : partout elles veulent être plus belles que ne l'a voulu la nature. Elles mâchent continuellement du bétel, ce qui gâte leurs dents, et remplit leur bouche d'une liqueur rouge qui découle de leurs lèvres. Mais le trait caractéristique de la beauté pour une Chinoise, c'est la petitesse du pied : il n'est pas de moyen que l'on n'emploie pour se procurer ce charme, qui opère toujours puissamment sur un Chinois. Dès qu'une fille vient au monde, on s'empresse de lui garrotter les pieds pour les empêcher de grossir. Ces pauvres femmes se condamnent ainsi, par coquetterie, à ne pouvoir marcher qu'avec la plus grande difficulté. En cela elles perdent fort peu de chose, car la jalousie, d'un autre côté, les force à garder la maison presque toute leur vie. On prétend même que cette jalousie a eu beaucoup de part à la mode des petits pieds. Les femmes se servent de caleçons de soie qui leur tombent jusqu'au milieu de la jambe; le reste est couvert d'un bas fort court de même étoffe. La pointe des mules est relevée et le talon bien carré. Une robe traînante, dont les manches sont fort étroites, ne laisse voir que le visage. On met sur ce premier habit un collet de satin blanc, et une autre robe à manches larges et amples qui leur servent de gants et de manchon. Ce serait une indécence pour une Chinoise que de montrer sa main, et surtout son bras. Elle a droit seulement de laisser entrevoir son petit pied couvert d'un soulier de satin; il faut bien que la coquetterie ait quelque chose. La coiffure ordinaire consiste à partager les cheveux en plusieurs boucles, et à y entrelacer des fleurs d'or, d'argent et des pierreries. Souvent on y ajoute une figure d'oiseau, dont les ailes déployées tombent sur les tempes ; sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête ; au-dessus du front est le corps de l'animal, dont le cou et le bec se trouvent précisément sur le nez. Cet ornement n'appartient qu'aux femmes de distinction.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des femmes. Il consiste en une longue veste qui descend jusqu'à terre, et par-dessus un habit un peu plus court, à larges manches et sans collet. La coiffure est un bonnet de carton rond,

Digitized by Google

terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, à la pointe duquel est un gros flocon de crin ou de soie rouge qui flotte jusque sur les bords. Toutes les couleurs ne sont pas indistinctement permises à la Chine : le jaune n'appartient qu'à l'empereur et aux princes du sang ; le rouge, aux mandarins ; le noir, le bleu et le violet, à tout le monde. Les modes, à la Chine, comme dans presque toute l'Asie, ne varient point ; celles que l'on suit durent, dit-on, depuis quatre mille ans. Une Française, n'eût-elle que cinquante ans à vivre, mourrait de désespoir si on l'assurait qu'elle et sa postérité doivent, pendant un aussi long espace de siècles, porter des vêtements d'une même forme. Le seul changement que les modes des Chinois aient subi, fut à l'arrivée des Tartares ; on les condamna alors à couper leurs cheveux à l'exception d'une petite touffe. Un grand nombre aimèrent mieux se laisser couper la tête.

Quant au caractère, les Chinois sont assez doux, et surtout très-graves. La pétulance des Européens est un sujet d'étonnement pour eux. Il leur faut du temps pour parler et pour écouter : ils ne disent pas en un mois autant de paroles qu'il s'en échappe de la bouche d'un Français en une heure. Les personnes lettrées, surtout, ont l'extérieur si composé, que jamais elles ne font suivre leurs expressions du moindre geste. Cette gravité est toujours accompagnée de beaucoup d'orgueil, défaut capital de cette nation. Les Chinois se croient le premier peuple de l'univers, et en conséquence ils ne veulent rien apprendre des étrangers. Quoique cultivant les arts depuis très-longtemps, ils y ont fait peu de progrès ; ce sont des esprits routiniers. Des mandarins furent très-étonnés d'apprendre qu'il y avait au delà des mers des pays plus étendus que leur empire, et des hommes plus instruits que leurs lettrés. On leur fit voir, sur une mappemonde, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Où est donc la Chine ? demandèrent-ils. Dans ce petit coin, leur répondit-on. Alors, se regardant avec une sorte de confusion, ils répliquèrent : Elle est bien petite.

Malgré leur froideur, ou plutôt leur air composé, les Chinois n'en ont pas moins des vices : ils sont dissimulés, de mauvaise foi, principalement avec les étrangers, et savent employer la ruse ; ils sont processifs, et connaissent la haine. Pour satisfaire leur désir de vengeance, ils attendent avec une patience étonnante le moment favorable ; ils se vengent en lâches qui aiment à prendre leurs sûretés ; et, quel que soit le temps qu'il faille attendre, leur haine ne s'affaiblit point. Il faut donc regarder ces grandes maximes de morale, qui sortent sans cesse de leur bouche, et cet air si tranquille et si poli, comme un masque qui cache à la Chine, ainsi que partout ailleurs, ce que les âmes ont de répréhensible. Avec un fond de caractère aussi méprisable, il n'est pas étonnant qu'une poignée de Tartares braves et aguerris aient plus d'une fois subjugué l'empire de la Chine : des gens qui attendent patiemment une vengeance aussi tranquillement, seront toujours de mauvais soldats.

Ce défaut capital est remplacé par plusieurs vertus. Le Chinois est actif, laborieux et sobre. Le peuple qui ne doit sa subsistance qu'à la continuité de son travail, emploie les jours entiers à remuer la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux ; et le soir il se croit heureux d'avoir, pour son souper, un peu de riz, un potage d'herbes et du thé.

Malgré cette activité et cette sobriété le nombre des hommes est si prodigieux, que la terre, quoique fertile et partout très-cultivée, peut à peine nourrir ses

Digitized by Google

habitants. Aussi la plupart sont-ils exposés à beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que l'impuissance d'élever leurs enfants les oblige de les exposer dans les rues. D'autres poussent la barbarie jusqu'à noyer les filles au moment de leur naissance. On n'en fait aucun crime aux parents. Un père vend quelquefois son fils, sa femme, et se vend lui-même s'il ne peut subvenir à sa subsistance. A la Chine, on ne sait, de la famille, respecter que les auteurs de ses jours, et l'on croit avoir le droit d'outrager la nature dans ses enfants. Ce respect que l'on a pour les parents va jusqu'à la superstition, mais on ne peut que l'admirer. Les Chinois sont persuadés que si les enfants sont soumis à ceux dont ils tiennent le jour, si le peuple regarde le souverain et les magistrats comme leurs pères, toute la nation ne sera qu'une famille bien réglée, et c'est là-dessus qu'est établi le fondement de leur monarchie et de leur politique. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie; les lois la rendent si absolue, qu'il n'y a ni âge, ni rang, ni prétexte, qui puissent en dispenser les enfants : une mère peut faire donner la bastonnade à son fils, fût-il mandarin de première classe. Un fils n'ose plaider contre son père, qu'avec le consentement des parents, des amis et des magistrats, ni présenter une requête contre lui, à moins qu'elle ne soit signée par le grand-père; et alors, s'il se trouve la moindre fausseté dans la plainte, la vie du fils n'est pas sans danger. Un père, au contraire, qui accuse son enfant de lui avoir manqué de respect, est cru sur parole. L'aîné des fils, à la mort du père, hérite de tous ses droits aux respects de la famille; mais il doit aussi se charger de la nourrir, et de l'établir si elle ne l'est déjà. Ce respect des enfants pour les parents passe de la jeunesse à la vieillesse : devant un vieillard on doit être soumis, modeste, respectueux; le souverain même se fait gloire de révérer le grand âge. Dans une audience publique, on fit remarquer à l'empereur un mandarin du troisième ordre qui finissait sa centième année. Le prince lui envoya dire de s'approcher, se leva pour lui faire honneur, et le félicita de sa longue vie.

Il n'y a aucun pays au monde aussi bien pourvu que la Chine de magistrats chargés de rendre la justice tant au civil qu'au criminel; mais souvent cet avantage, surtout au civil, devient nul par le défaut de vertus publiques dans les magistrats, qui, n'étant pas assez salariés, ne sont pas toujours à l'abri de la tentation. Les peines les plus ordinaires sont l'amende, l'emprisonnement, la bastonnade et l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, contre l'empereur, ou avoir versé le sang; ce qui n'admet ni grâce ni commutation. Parmi les supplices qui donnent la mort, les Chinois regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête.

La première chose qui frappe les étrangers chez ce peuple, c'est l'extrême politesse qui règne entre toutes les personnes, de quelque rang qu'elles soient. Ce n'est pas peu de chose que de bien posséder le protocole des cérémonies, de savoir comment on doit parler à un mandarin, à un homme riche ou à un paysan; comment il faut demander des nouvelles de son ami : cette science, très-estimée du grave Chinois, demande plusieurs années d'étude et d'exercice. Il y a un gros livre, composé, dit-on, depuis trois mille ans, pour apprendre toutes ces précieuses niaiseries. Les courtisans le savent par cœur.

La religion à la Chine mérite d'attirer l'œil du philosophe. Il est curieux de

Digitized by Google

voir un pays où l'on entretient le peuple dans la plus grossière superstition, tandis que les lettrés et les employés du gouvernement, suivant une autre religion, ont un culte plus pur et des idées plus nobles de la Divinité. On compte dans l'empire trois religions principales : celle dont Confucius est l'auteur, et que les grands et les docteurs ont adoptée ; celle des disciples de Lao-Kium, qui n'est qu'un tissu d'extravagances ; et celle de Foë, instituteur des bonzes et de la doctrine de la métempsycose.

La religion que suivent l'empereur, les mandarins et tout ce qu'il y a de plus éclairé dans la nation, a été, non pas précisément donnée par Confucius ou Kon-fu-tsée, mais seulement exposée par lui avec méthode. Avant ce philosophe, cette religion était déjà connue et suivie dans la Chine. Elle reconnaît un Dieu, seul auteur et maître de tout, et que l'on nomme Chang-ti, Seigneur souverain, ou Tien, le Ciel. L'âme est, suivant elle, une émanation de la Divinité, qui remontera vers elle. Outre le Tien, il y a des génies inférieurs qui agissent sous ses ordres. La morale qui accompagne ces principes religieux est vraiment sublime, et nulle part dans les livres du législateur chinois on ne trouve des traces de la superstition. On conçoit qu'une religion si simple ne peut guère convenir au peuple et aux ignorants, qui ne croient se rapprocher du ciel qu'en outrageant le bon sens, et quelquefois la nature. On a créé un tribunal des rites, pour empêcher que la morale et la religion de Confucius ne fussent altérées par des idées étrangères.

Avant Confucius, Lao-Kium avait introduit à la Chine une secte qui croit aux esprits, aux enchantements et aux prestiges : cela ne l'empêcha pas de placer à côté de ces extravagances une morale aussi bienfaisante que philosophique.

Quant à Foë, il était Indien, et vivait longtemps avant Pythagore. Ses disciples s'introduisirent à la Chine, et y prêchèrent la doctrine de leur instituteur, qu'ils regardent comme un dieu. Cet instituteur a enseigné le dogme de la métempsycose, et toutes les absurdités qui en résultent. Il a laissé à ses disciples plus de cinq cents préceptes d'une obligation indispensable, entre lesquels on remarque qu'il ne faut tuer aucune créature vivante, ni s'emparer du bien d'autrui, ni commettre d'impuretés, ni boire de vin. Les principaux ministres de cet instituteur-dieu sont les bonzes, espèce fainéante, fourbe et hypocrite, qui exercent sur les esprits une influence délétère. Ces misérables s'emparent de l'esprit du peuple, et en ôtent le peu de raison qui pourrait s'y trouver. Leur grande maxime est que, pour être heureux dans l'autre vie, il faut dans celle-ci faire du bien aux religieux. Les bonzes paraissent mener la vie la plus austère. Ils s'imposent de rudes pénitences, surtout dans les places publiques. Ils se chargent de grosses chaînes, qu'ils traînent très-péniblement ; ils se frappent la tête et la poitrine avec de gros cailloux, et s'arrêtent à chaque porte : Voyez, disent-ils aux habitants, ce qu'il nous en coûte pour expier vos péchés ! Ne pouvez-vous nous faire une petite aumône ? Un missionnaire rapporte qu'il a vu un de ces fourbes, debout dans une chaise portée par deux hommes, bien fermée, et hérissée en dedans de quantité de longues pointes de clous. « Je ne sortirai point de ce lieu où je suis pour le bien de vos âmes, disait aux spectateurs l'avide pénitent, que vous n'ayez acheté tous ces clous ; chacun vaut dix sous. » Le stratagème lui réussit, et l'imposteur eut un prompt débit de sa marchandise. Malgré leur austérité apparente, et même leur succès parmi la populace,

Digitized by Google

les bonzes sont si méprisés, que personne d'une honnête naissance ne veut entrer dans cette corporation. Ils sont obligés d'acheter des esclaves pour en remplir leurs monastères.

Les Chinois semblent encore, outre les rites des religions qu'ils suivent, rendre un culte aux mânes de leurs pères morts. Deux sortes de cérémonies s'observent à ce sujet tous les ans. Les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année ; et il n'y a point de famille qui n'ait une pièce destinée à cet usage. Là se rendent toutes les branches d'une même souche, composée quelquefois de 7 à 8,000 personnes, sans aucune distinction de rang : l'artisan, le lettré, le laboureur, le mandarin, sont confondus et ne se méconnaissent point. Le plus âgé, même quand il est le plus pauvre, a la première place. Sur une longue table, chargée de gradins, sont les images ou les noms des principaux ancêtres. Tous les parents s'assemblent au printemps, et quelquefois en automne. Les autres cérémonies se pratiquent dans le lieu même de la sépulture ; on place sur la tombe différents mets, qui servent à régaler les parents.

Toutes ces cérémonies sont d'une grande importance : un père mourrait désespéré, s'il était persuadé qu'on ne rendra aucun honneur à sa tombe. Un autre soin qui agite encore un homme parvenu au milieu de son âge, c'est de se procurer un cercueil. La prévoyance des Chinois va même si loin sur ce sujet, que plusieurs se privent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se donner une bière qui leur fasse honneur après leur mort. Chez nous, un mort se trouve fort bien entre quatre misérables planches de sapin, qui sont à peine clouées, et qui coûtent six francs ; mais à la Chine, on y met plus de façon : une bière est un objet de luxe. On la veut de bois précieux, embellie de sculptures et d'ornements dorés. On l'achète d'avance, afin d'être sûr de l'avoir et de la montrer à ses amis ; cela tranquillise l'esprit et satisfait la vanité. (Où cette maudite vanité ne se trouve-t-elle donc pas ?)

Lorsqu'un homme approche de la mort, le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans son lit et qu'on l'étende à terre, afin que sa vie finisse comme elle a commencé ; car le même rituel veut qu'on y couche les enfants aussitôt qu'ils sont nés, pour faire connaître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils sont venus. Avant de mettre le cadavre dans le cercueil, on le lave, on l'embaume et on le revêt de ses plus beaux habits. On expose ensuite ce cercueil dans une salle bien parée, où sa femme, ses enfants et ses parents viennent se prosterner. Les funérailles ne se font assez souvent que plusieurs mois après la mort. Pour les gens riches la marche de la maison au lieu des sépultures est une pompe vraiment magnifique, et qui quelquefois ruine la famille. Arrivé au lieu de la sépulture, le corps est déposé dans un caveau. On brûle alors dessus des parfums, on fait des libations, on offre des viandes, et l'on jette dans les flammes un grand nombre de petites figures de carton, représentant des eunuques, des esclaves, des chevaux, des chameaux, etc., dans la persuasion que ces objets figurés se réaliseront pour l'avantage du mort dans l'autre monde. Les cimetières sont loin d'avoir cet air triste et désagréable des nôtres. Ils sont toujours hors des villes. C'est ordinairement une grotte faite exprès, consistant en trois salles, et ayant chacune une porte et un toit retroussé par les angles. Autant qu'il est possible, on le construit sur des collines ou des terrasses for-

Digitized by Google

mées à dessein. Elles sont environnées de bosquets de cyprès, et présentent de loin un aspect qui contribue à la beauté du paysage.

Le mariage demande beaucoup moins de cérémonies que les funérailles. C'est une affaire de parents. Un époux ne voit jamais sa femme qu'au moment où on la lui amène dans une chaise fermée, pour habiter sa maison. Pour l'obtenir, il a été obligé de faire des présents qui ont servi à acheter le trousseau : voilà toute la dot des dames chinoises. Ainsi, à la Chine, les mariages ne se font ni par amour ni par intérêt ; ils n'en sont pas plus mauvais qu'ailleurs. La femme est entièrement soumise au mari, ne sort jamais que très-voilée, et habite un appartement où aucun homme que son époux n'a le droit d'entrer. Elle est tout entière à ses devoirs de mère, et donne encore quelques instants à la parure, quoiqu'elle ne doive voir aucun étranger. Le divorce est permis dans certains cas. L'empereur reconnaît trois épouses légitimes qui portent un nom qui revient à celui de reines ; mais une seule a des droits que n'ont pas les autres.

Avant de passer aux sciences et aux arts, disons un mot de la cuisine chinoise. Elle est très-recherchée ; on y fait des potages qui surprendraient même nos riches gastronomes ; du reste, on ne regarde pas de trop près aux espèces de mets que l'on mange. La viande de souris, de rat et de chien, est fort estimée ; on se nourrit sans répugnance de celle des chevaux, des chameaux et des ânes morts de vieillesse ou de maladie ; mais les mets favoris sont la viande de porc, la chair des juments sauvages, les huîtres, les pieds d'ours, les nerfs de cerf, et surtout certains nids d'oiseaux. Chaque saison fournit plusieurs sortes d'herbes et de légumes inconnus en Europe. De la graine de ces herbes on tire une huile qui entre dans presque toutes les sauces. Un aliment fort en usage est un gâteau fait avec une espèce de fèves ; tous les Chinois, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, en mangent de préférence à toute autre nourriture. La liqueur que l'on boit en place de vin est extraite du riz, du froment, du millet et du sarrasin ; elle enivre facilement, et serait dangereuse si l'on en faisait excès. Voyons maintenant les connaissances des Chinois.

La langue chinoise ne contient que trois cent trente mots, tous monosyllabiques ; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses inflexions, qui ont chacune leur sens différent, que l'on peut exprimer à peu près toutes les pensées. Ces trois cent trente mots se combinent par des inflexions dans le langage, et par des signes dans l'écriture, jusqu'à quatre-vingt mille fois. Par exemple, le mot *chu*, prononcé en traînant sur *u*, et élevant la voix, signifie *seigneur et maître ;* d'un ton uni et allongé, il signifie *pourceau ;* d'un ton bref il veut dire *cuisine*, et d'un ton fort et mâle qui s'adoucit sur la fin, il signifie *colonne*. De même la syllabe *po*, suivant ses différents noms et ses différentes prononciations, n'a pas moins de onze différents sens : elle signifie *verre, bouillir, vanner du riz, prudent, libéral, préparer, vieille femme, casser* ou *fendre, incliné, fort peu, arroser, esclave* ou *captif*. Il en faut conclure que les Chinois doivent avoir l'oreille bien délicate pour ne pas se tromper sur le sens des mots prononcés. Comme ils n'ont point d'accents écrits pour varier les sons, ils sont obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons par lesquels son sens est varié ; ils ont avec cela des caractères qui expriment deux ou trois mots et quelquefois des phrases entières. Il est aisé de s'imaginer combien

Digitized by Google

l'étude d'un si grand nombre de caractères demande d'années, non-seulement pour les distinguer dans leur composition, mais pour se souvenir même de leur signification et de leurs formes. Cependant, lorsqu'on en sait parfaitement dix mille, on peut fort bien s'exprimer dans cette langue, et lire une quantité de livres. Celui qui en sait le plus passe pour le plus savant.

Une remarque curieuse à faire, c'est que les caractères de la Cochinchine, du Tonquin et du Japon sont les mêmes qu'à la Chine, et signifient les mêmes choses. Quoique les peuples de ces quatre régions aient un langage si différent qu'ils ne peuvent s'entendre dans le discours, ils s'entendent parfaitement par écrit, et leurs livres sont communs entre eux. Ainsi leurs caractères peuvent être comparés aux chiffres ou figures des nombres, qui portent différents noms en divers pays, mais dont le sens est partout le même.

L'écriture ne se trace ni avec la plume ni avec un crayon, mais avec un pinceau. Ils tiennent ce pinceau perpendiculairement, comme s'ils voulaient piquer le papier, et font aller leurs lignes du haut en bas. Chacun s'exerce à bien écrire ; c'est un grand honneur que de bien former des caractères ; une belle écriture est préférée au tableau le plus fini. C'est de cette perfection que l'on exige dans l'écriture que dépend la beauté de l'impression. L'imprimerie chinoise n'a rien de commun avec la nôtre. Le graveur colle chaque feuille du manuscrit sur une planche de bois dur et poli, et avec un burin il suit les caractères en relief, abattant tout le bois sur lequel il n'y a rien de tracé. Tels furent les premiers essais de notre imprimerie ; on les abandonna aussitôt pour adopter les caractères mobiles de fonte ; mais les Chinois ne peuvent aller au delà de leurs planches de bois, parce qu'il serait d'une dépense énorme de graver et de fondre cinquante à soixante mille caractères différents ; et quand même on les fondrait, il ne se trouverait point de compositeur qui eût assez de mémoire pour s'en servir. Comme le papier est fort mince, on n'imprime que d'un côté. On croit que l'invention de cette imprimerie remonte bien avant l'ère chinoise.

Les Chinois connaissaient aussi la poudre à canon presque du même temps ; mais ils ne l'employaient point à la guerre comme nous, et depuis qu'ils ont reçu l'artillerie ils ne lui ont fait faire aucun progrès. Ce qu'ils ont perfectionné depuis un temps immémorial, ce sont les feux d'artifice : les nôtres, dit-on, n'en approchent pas.

L'astronomie est également très-ancienne chez eux : on a cultivé cette science avec le plus grand soin, même par les ordres de l'empereur ; mais les progrès, comme dans tout le reste, n'ont pas répondu au temps que l'on y a employé. Une nation qui s'occupait depuis plus de deux mille ans à étudier les mouvements du ciel, fut fort étonnée de se convaincre, à l'arrivée des missionnaires, qu'elle était encore fort ignorante dans une science où elle croyait exceller. C'est cette ignorance qui fit la fortune des missionnaires à la cour de Péking ; l'empereur les accueillit comme des gens qui pouvaient communiquer aux Chinois des connaissances précieuses dans une science que l'on estimait une des premières. Cette estime de l'astronomie n'était pas, comme l'on pourrait croire, fondée sur l'utilité seule de la science, mais sur l'idée extravagante que l'on avait que Dieu marque dans les cieux les événements des empires de la terre.

Achevons rapidement le tour des vastes possessions de la Chine. Voici dans

Digitized by Google

la Mandchourie la ville de Moukden, qui était la résidence des princes mandchoux avant la conquête de la Chine, en 1643, et qui peut être regardée comme le berceau de la famille impériale régnante. On voit dans cette contrée de longues barrières en pieux qui se rattachent à la grande muraille. Dans la Kalmoukie, on trouve Gouldja sur l'Ili, qui est le grand entrepôt du commerce de l'Asie centrale avec les extrémités de l'ouest et de l'est. Plus loin, dans la petite Boukharie, on rencontre Yarkand, sur le Tarim, ville très-commerçante qui compte douze mille maisons; et Kachgar (Casia Regio), avec 40,000 habitants et qui était l'ancienne résidence des khans.

La Mongolie, patrie du fameux Gengis-Khan, n'offre que des tribus nomades, des ruines; et la célèbre Caracorum (Karakhorin), capitale de l'empire mongol, le plus vaste qui ait jamais existé.

H'lassa, capitale du Tibet, est située dans un des plus beaux pays du monde; c'est la résidence du gouverneur chinois. Non loin de là est placé le palais du dalaï-lama, qui est le chef de l'État et de la religion du pays: ce palais a 98 mètres de haut, il est doré tout entier. On y voit d'innombrables tours et statues; les unes faites d'or, les autres d'argent ou de bronze. Sa construction date de 626 à 649 de Jésus-Christ.

C'est du sein du Tibet que partent toutes les chaînes de montagnes qui envoient leurs ramifications dans la Tartarie, la Chine, etc.; de là découlent les plus grands fleuves de l'Asie, le Gange, le Brahmapoutra, le Menang-Khang, etc., etc. Les rivières qui l'arrosent forment autant de superbes vallons. Néanmoins, l'aspect général de ce pays est triste et aride. Les plaines ne produisent qu'à grand'peine quelques céréales chétives. Malgré tous ces désavantages du climat, le pays abonde en gibier et en animaux domestiques. Les toisons des nombreux troupeaux de bêtes à cornes qu'on élève dans le Tibet, et particulièrement des moutons à grosses queues, sont très-renommées dans tout l'univers. La population du Tibet, qui est sous la domination des Chinois depuis 1720, est évaluée à 6 millions d'âmes.

Le gouvernement du Tibet est une véritable théocratie, ainsi que celui du Boutan ou pays du deb-radja. On voit à Tassisudon, dans cette dernière contrée, un château de sept étages; au quatrième réside le deb-radja, prince séculier du pays, ou vicaire du pontife; et au septième le dharma-radja, le pontife souverain, regardé comme une incarnation de la Divinité.

La presqu'île de Corée, aussi grande que l'Italie, et quelques îles qui recèlent des mines d'or et produisent du bois de rose, de violette, etc., complètent cette revue de l'empire de la Chine. Parmi ces îles, on distingue Formose, île aussi belle que peuplée, longue de 365 kilomètres et large de 156. Les Portugais l'ont nommée Formose, ou la Belle, parce que l'air y est toujours pur et serein, et la terre très-fertile. Les Chinois lui donnent le nom de Taï-Houan. Le gouvernement de la Chine est patriarcal. L'empereur est un souverain absolu, mais les exemples de tyrannie sont rares, instruit qu'il est de bonne heure à regarder ses sujets comme ses enfants et non comme ses esclaves: c'est dans ce sens qu'il prend le titre de grand père. Il s'intitule aussi quelquefois le *seul gouverneur du monde* et le *fils du ciel*.

Digitized by Google

L'ASIE RUSSE

Les possessions de la Russie, ce vaste empire que nous avons déjà vu en parcourant l'Europe, s'étendent en Asie, sur des contrées qui, réunies, offrent une population de près de 6 millions d'habitants.

La Russie d'Asie se divise en deux grandes parties, savoir : la région caucasienne, ou pays du Caucase, et la Sibérie.

La région caucasienne, bornée au nord par la Russie d'Europe et le Caucase, à l'est par la mer Caspienne, au sud par la Perse, à l'ouest par la Turquie d'Asie et la mer Noire, se compose des conquêtes récentes que les Russes ont faites sur les Turcs et les Persans. Les peuples y diffèrent de mœurs, de langage et de croyances. Les femmes y sont remarquables par leur beauté sans pareille. C'est le type le plus parfait qu'on connaisse. Un grand nombre d'habitants de cette contrée sont chrétiens-grecs, et les autres mahométans ou idolâtres.

Toutes les montagnes de cette région appartiennent au système tauro-caucasien. Les principaux fleuves qui l'arrosent ont dans l'histoire une certaine célébrité : ce sont le Kour (Cyrus), l'Aras (Araxe) et le Rion (Phase). Le faisan est indigène sur les bords de ce dernier fleuve, qui se jette dans la mer Noire.

Le climat de la région caucasienne est généralement salubre, excepté dans l'Imérétie. Les vallées, toutes fertiles, donnent les productions des pays chauds, olivier, pêcher, amandier, figuier ; et les montagnes, celles des pays froids.

Cette contrée se divise en six provinces, savoir : la Géorgie, capitale Tiflis; l'Abasie, l'Imérétie, le Chirvan, l'Arménie russe et le Pays des Montagnes.

Tiflis, chef-lieu de la province de Géorgie, jadis capitale du royaume de ce nom, est aujourd'hui la résidence du gouverneur-général de toute la région du Caucase, d'un archevêque géorgien et d'un archevêque arménien. La ville ancienne est mal bâtie et malpropre ; la ville nouvelle, au contraire, qui date de l'administration du général Yermolof, a des rues larges, de belles places, de grandes casernes, des hôpitaux assez bien entretenus, de vastes caravanserais et de beaux et grands édifices. Parmi les anciennes constructions, la cathédrale se fait remarquer par son antiquité, son étendue et son architecture. Tiflis, qui possède plusieurs écoles, une société pour l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie, est devenue le passage ordinaire d'un grand nombre d'Anglais qui viennent de l'Inde en Europe à travers la Perse et la Russie. « Ils s'embarquent à Bombay, dit Adrien Balbi, et arrivent en quinze ou vingt jours à Bender-Bouchehr, sur le golfe Persique, d'où, en six semaines, ils se rendent à Tiflis. Le commerce de cette ville est considérable.

Le voyageur rencontre encore dans la Géorgie plusieurs villes : Mtskhetha, l'une des plus anciennes cités de l'Asie, mais qui est presque ruinée, à l'exception de la forteresse, qui est encore assez bien conservée ; Elisavethpol, autrefois capitale du khanat de Gandjah, ville très-déchue aujourd'hui. « Dans ses environs immédiats, dit un géographe estimé, on voit d'immenses ruines, dont quelques-unes sont en pierres, d'autres en briques liées entre elles avec du ciment; on y découvre de temps en temps des médailles perses, parthes, sassanides,

Digitized by Google

grecques et romaines. » On y voit deux villages bâtis, il y a quelques années, par des colons allemands. « Plus loin sont situées des mines de fer et une d'alun : cette dernière est d'une excellente qualité, enfin la colonne de Chamkhos, qui nous paraît être le monument le plus curieux de cette région. On ne connaît pas positivement l'usage auquel il servait primitivement : les mollahs en ont fait usage pour appeler les musulmans à la prière ; on ne connaît pas non plus son origine, qui se perd dans la nuit des temps : la tradition l'attribue à Alexandre le Grand. Un escalier en spirale, assez large pour deux hommes de front, mais très-dégradé, conduisait à une galerie qui régnait extérieurement autour de la colonne. Tout ce monument est en briques rouges posées de la manière la plus régulière par assises, et peut avoir 60 mètres de hauteur. Des ruines plus ou moins considérables l'environnent, et attestent l'existence d'une population riche et puissante établie jadis dans ces solitudes que parcourent aujourd'hui quelques nomades. »

Le chef-lieu de la province de Chirvan est Vieux-Chamakhi, ville qui fut en partie détruite par Pierre le Grand, mais dont la belle situation a déterminé à relever ses murailles. Des rues repeuplées, des bazars animés, des caravanserais remplis de marchandises, ont rendu sa primitive physionomie à cet ancien entrepôt du commerce de l'Orient. On voit aussi dans cette province Salian et Bakou, petites villes très-importantes par leurs riches pêches. Les parages de Bakou fournissent particulièrement des phoques. C'est aussi dans les environs de cette ville qu'on trouve les célèbres puits de naphte, dont l'abondant produit est une des branches principales du revenu de cette riche province.

Dans l'Arménie, récemment conquise sur la Perse, le voyageur rencontre Érivan, ville importante par sa forte citadelle. C'est dans son voisinage qu'on voit le célèbre couvent d'Etchmiadzin, ancien chef-lieu de la religion arménienne, et Nackhichevan, autrefois très-grande et très-florissante ville de l'Arménie, qui n'offre plus maintenant qu'une chétive bourgade.

L'Imerethi, ancienne Colchide, renferme K'houthaïssi (Kotatis), sur le Phase, petite ville assez commerçante, autrefois capitale d'un royaume, à présent chef-lieu de la province du même nom. Elle est la résidence d'un gouverneur qui étend sa juridiction non-seulement sur toute l'Imerethi, mais encore sur la Mingrélie, le Ghouria, la grande Abasie, et sur toutes les places et forts où les Russes tiennent garnison. On y remarque encore : Oni, petit bourg, près duquel se trouve le district montueux de Ratcha, l'une des parties les plus curieuses de cette région ; Zourdidi, misérable bourgade, résidence du dadian, ou prince de la Mingrélie ; Redoutkaley, avec un port très-fréquenté sur cette côte ; Pothi, Anaklia et Anapa : ces deux dernières villes ont été un des principaux sujets de la dernière guerre entre la Russie et la Perse.

C'est non loin de Sokhoum-Kaléh, petite ville située sur la mer Noire, dans la grande Abasie, que les savants croient avoir trouvé les vestiges du port de Dioscurias, une des villes les plus commerçantes de l'antiquité. On y voyait des marchands de trois cents langues différentes. C'est dans la belle baie de Sokhoum-Kaléh que stationne ordinairement l'escadre russe qui parcourt la côte de la grande Abasie et de la Mingrélie pour protéger les navires marchands contre les attaques des Abases et des Tcherkesses ou Circassiens, peuples adonnés à la piraterie.

Digitized by Google

Occupé par des peuplades indépendantes, le Pays des Montagnes ne contient que fort peu de villes : Vladislavkas, forteresse principale et le chef-lieu de cette division ; Dariel, qui donne son nom au défilé jadis nommé Porte-Caspienne : il faut le traverser pour aller de Mosdok à Tiflis ; Kazbek, résidence d'un chef géorgien qui commande aux Ossètes de la vallée du Terek.

La Circassie est divisée en grande Kabarda, située sur le bassin du Kouban, et petite Kabarda, dans la partie moyenne de celui du Terek. Toutes deux sont habitées par les Circassiens, république aristocratique militaire, redoutable aux Russes par leurs fréquentes incursions sur leur territoire.

Parmi les peuplades du Pays des Montagnes, il faut distinguer les Lesghis, farouches, cruels et adonnés au brigandage ; les Tchetchenses, brigands encore plus déterminés que les Lesghis, et les habitants du pays des Koumuks, qui sont agriculteurs et reconnaissent la suprématie de la Russie.

Akoucha, dans les pays des Lesghis, chef-lieu de la république de ce nom, est habitée par des pasteurs fort industrieux qui excellent dans la fabrication d'un drap fort estimé dans le Caucase. Koubitchi, gros bourg, chef-lieu d'une autre république dont tous les citoyens sont connus dans tout l'Orient sous le nom de *zer-keran* (faiseurs de cottes de maille) ; ils sont aussi renommés pour la fabrication des armes et du drap.

Il y a aussi plusieurs villes assez importantes dans le Daghestan : c'est Kouba, actuellement chef-lieu de la province ; Derbend, grande ville dont les fortifications du temps de Nouchirvan étaient un des boulevards de la Perse, et plusieurs autres villes, résidences de différents khans, sorte de vassaux des Russes. Quant à la province du Caucase, elle offre Stavropol, assez jolie ville, fortifiée ; Piatigorsk, petite ville de nouvelle construction ; Mozdok, ville commerçante, l'une des principales stations militaires russes ; Kizliar, ville et forteresse importante sur un bras du Terek ; et les ruines de Madjari, ancienne ville tartare, cité qui était autrefois grande et magnifique, et d'où sortaient, au quatorzième siècle, les khans ou princes de la horde dorée.

Donnons actuellement de rapides détails sur les diverses peuplades de la région caucasienne. Les seigneurs de la Mingrélie ou de l'Imerethi, et les dames de la cour du dadian, prince souverain de la Mingrélie, ont des vêtements remarquables, sinon par leur propreté, du moins par une apparence de luxe. Les dames portent des manteaux écarlates et des chapeaux de feutre de même couleur, garnis de galons d'or et de petites plaques ou de pièces de monnaie de même métal. Les nobles voyagent à cheval, et leurs vassaux les accompagnent à pied, par respect pour le droit de suzeraineté. La condition du peuple est des plus malheureuses ; elle s'est pourtant améliorée beaucoup depuis l'incorporation de ce pays à la Russie. Les gentilshommes n'ont plus droit de vie et de mort sur leurs vassaux ; mais ils possèdent sur leurs biens et leurs personnes des priviléges qui céderont tôt ou tard au souffle de la civilisation. Les nobles mingréliens sont amateurs passionnés de la chasse ; et comme leur pays abonde en oiseaux de proie de toute espèce, ils passent la plus grande partie de leur temps à les dresser à cet exercice. Les hommes de basse condition vivent très-misérablement ; ils vont les jambes nues en toutes saisons ; ils ont quelquefois pour chaussure un simple morceau de peau apprêtée, nouée autour de la cheville, mais, plus ordinairement, une sorte de sandales beaucoup plus larges que le

Digitized by Google

pied, et tressée comme une claie d'osier. Selon l'usage commun à tous les peuples du Caucase, ils ne marchent pas sans leurs armes.

Les Abases, peuple fort ancien dans le Caucase, ont subi successivement le joug des Lazes, des Géorgiens, des Romains, des Mongols et des Persans. Ils vivent dans un état perpétuel d'hostilité avec leurs voisins les Russes et les Mingréliens; mais ils n'ont pas d'ennemis plus redoutables que le peuple avec lequel précisément ils sembleraient devoir le mieux sympathiser, les Tcherkesses ou Circassiens. L'Abase se considère presque comme l'esclave né du Tcherkesse.

Quant aux Tcherkesses, ils forment trois classes : les princes, les nobles ou ouzden, les vassaux ou paysans. Les princes tcherkesses sont de véritables paladins, toujours bardés de fer, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, montés sur de magnifiques chevaux et vivant dans un état perpétuel de guerre avec leurs voisins. Ils se disent descendus d'une famille arabe, qui devait elle-même tenir son origine de Sem, fils du patriarche Noé. Les ouzden servaient d'écuyers aux princes. Les vassaux ou paysans font en quelque sorte partie du patrimoine des princes et des nobles, et peuvent être transmis par héritage. Habituellement ils fournissent à leurs seigneurs un tribut qui consiste en une certaine quantité de foin, de céréales, en têtes de bestiaux et en plusieurs journées de travail. Mais s'ils n'ont rien, absolument rien qui ne soit la propriété des nobles, en revanche ils ont le droit de demander à ceux-ci les vêtements et les meubles qui sont à leur convenance. Aussi voit-on quelquefois un ouzden rentrer chez lui couvert de haillons, après en être sorti richement vêtu; c'est qu'alors il a rencontré un paysan auquel il a plu de lui proposer un échange de vêtements.

Les Tcherkesses ne sont soumis qu'en apparence à la Russie; par le fait, ils sont indépendants. Chez cette nation, les hommes ont l'air martial et fier, la taille élancée et svelte, les cheveux et les yeux noirs, et le teint brun. Nous avons déjà parlé de la beauté des Circassiennes ; on peut dire cependant qu'avec toutes leurs mauvaises habitudes elles font tous leurs efforts pour s'enlaidir.

Les tribus tcherkesses sont très-nombreuses; la plus importante est celle des Abaziks, chez laquelle on trouve quelques esclaves et déserteurs russes.

Les autres peuples du Pays des Montagnes sont les Lesghis, les Ossètes et les Tcherkesses, que nous avons déjà eu occasion de mentionner, et qui forment une infinité de tribus, prenant, pour la plupart, leur nom de la montagne ou de la rivière la plus voisine. Ces peuples sont généralement cruels, pillards et audacieux.

La Sibérie est l'autre partie de la Russie asiatique. Cette contrée est bornée au nord par l'océan Glacial; à l'est par le détroit de Béring qui la sépare de l'Amérique, par la mer de Béring et par celle d'Okhotsk ; au sud par l'empire de la Chine et le Turkestan ; et à l'ouest par la Russie d'Europe, dont les monts Ourals la séparent.

L'hiver, un hiver presque sans soleil, règne en Sibérie de neuf à dix mois de l'année. Les chaleurs y sont donc très-courtes, mais excessives. Les aurores boréales y sont fréquentes au nord. Le sud et l'ouest sont d'une fertilité remarquables, mais l'agriculture disparaît au 60e de latitude. La Sibérie est le lieu d'exil ordinaire pour les criminels d'État.

Digitized by Google

Néanmoins il faut dire que ce lieu de désolation est le Pérou de la Russie : mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'aimant, de béryl, d'opales, d'agates, de lazulites, de malachites et autres substances précieuses, s'y trouvent en abondance extraordinaire. Ces minéraux sont, avec les fourrures, la richesse de ce pays. C'est principalement dans les montagnes que l'on trouve tous ces trésors. Les monts Ourals, situés à l'ouest, le petit Altaï et les monts Sayaniens, au sud, les monts Jablonoï qui vont se terminer au cap Oriental, sont les lieux où la nature recèle ces richesses, objet des désirs insatiables de l'homme. La Sibérie est arrosée par plusieurs fleuves : l'Obi, l'Iénisseï, la Léna, l'Olenek et l'Anadyr sont les principaux.

Un grand nombre d'animaux particuliers à la Sibérie vivent dans cette froide contrée : le renard, le chien de Sibérie, son rival, les chevaux mongols rayés comme le tigre ou tachetés comme le léopard, le mouton à large queue, les zibelines, le renard noir ou blanc, ou rouge, les hermines, les marmottes, les martres, les écureuils, composent les principales ressources offertes par le règne animal ; mais, en ce pays comme en Amérique, on peut observer que les chasses, déjà peu productives, cesseront enfin d'être un objet de spéculation à mesure que les hommes s'empareront des lieux où ces animaux vivaient en paix.

En Sibérie on a signalé une différence très-notable entre l'ouest et l'est, relativement aux glaciers : sous le même parallèle et à la même hauteur, les glaces peuvent fondre à l'ouest pendant l'été, tandis qu'à l'autre extrémité du continent rien ne dégèle, et que des fleuves, tels que la Léna, ne sont débarrassés de glaces que vers leurs sources.

Les exhalaisons des marais sont très-malfaisantes ; et, sans l'action d'un hiver presque continu, les plaines de la Sibérie deviendraient le tombeau de tous ceux que le sort y aurait conduits. Un autre inconvénient du climat de cette contrée, dans les montagnes comme dans les plaines, c'est la brusque transition d'une température à une autre qui transporte sur-le-champ à une autre saison ; il n'est pas rare d'y voir en quelques heures des variations de plus de 20 degrés de l'échelle de Réaumur. C'est ce qui justifie cette expression énergique du voyageur Volney : *Le ciel y est bourru*, dit-il, pour caractériser le ciel de la Sibérie. On y éprouve de temps en temps des froids au-dessous de la congélation du mercure et des chaleurs presque aussi fortes que celles du Sénégal.

Les régions montagneuses de la Sibérie sont beaucoup plus habitables que les plaines, mais elles ne forment qu'une petite portion d'un tout aussi gigantesque. Vers la mer Glaciale, il n'y a plus de montagnes, et les bassins des fleuves n'ont pour limites connues que des coteaux, dont la plus grande élévation n'excède point 500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

La Sibérie, comme tout le reste de l'empire de Russie, est divisée en gouvernements et en districts. Ce sont les gouvernements de Tobolsk, d'Omsk, de Tomsk, d'Iénisséïsk et d'Irkoutsk, et les districts d'Okhotsk, d'Iakoutsk, du Tchouktchi et du Kamtschatka. Les trois premiers gouvernements appartiennent à la Sibérie occidentale, et les autres à la Sibérie orientale.

Tobolsk était autrefois considérée comme la capitale de la Sibérie ; mais elle n'est plus aujourd'hui qu'une ville du second ordre, quoiqu'elle ait une population de 30,000 habitants, et qu'on y trouve un entrepôt de toutes les mar-

Digitized by Google

chandises européennes et chinoises. C'est à Irkoutsk que les richesses affluent et s'accumulent, et que la population se condense d'une manière remarquable. En effet, cette ville, située sur l'Angara, non loin du lac Baïkal, est le grand entrepôt du commerce que la Russie fait, par caravanes, avec la Chine. Le luxe européen y fait arriver ses modes, ses recherches délicates. C'est ce qui explique le développement rapide de cette ville, qui n'était qu'un petit fort palissadé à la fin du dix-septième siècle.

Les autres villes de la Sibérie sont : Berezov et Pelym, horribles lieux d'exil ; Omsk, sur l'Irtyche, résidence d'une garnison chargée de défendre l'empire contre les nomades Kirghiz ; Tomsk, où passe la grande route de la Chine ; Krasnoïarsk, foyer naissant de lumière pour la Sibérie centrale ; Irkoutsk, rendez-vous de tous les chasseurs qui y apportent les fourrures des animaux qu'ils ont tués sur les bords de la Léna, où sont les plus belles zibelines du monde ; Okhotsk, port sur la mer du même nom ; Pétropavlosk, où Saint-Pierre et Saint-Paul, vis-à-vis de la grande passe de Béring, près d'un terrible volcan ; la presqu'île du Kamtschatka offre plusieurs autres monts ignivomes.

La géologie a fait d'intéressantes découvertes en Sibérie. On a remarqué que des ossements de grands quadrupèdes, charriés par les eaux de la Léna, ont formé à l'embouchure du fleuve une île dont on connaît à peine la superficie, et qui a reçu le nom de Liaikof, qui était celui du navigateur qui la découvrit. On a trouvé dans cette contrée une immense quantité d'éléphants fossiles, de rhinocéros, de grands cétacés dans un état parfait de conservation.

Nous n'en dirons pas davantage sur la Sibérie, sinon qu'elle est habitée par plusieurs peuplades indigènes qui vivent à l'état de barbarie. Ce sont les Samoyèdes, les Kalmouks, les Baskirs, les Toungouses, les Ostiaks, tous d'origine tartare ou mongole. L'infanticide, extrêmement commun chez ces barbares, n'y est exposé à aucune poursuite juridique.

LE JAPON

La position astronomique du Japon s'exprime ainsi : longitude orientale, entre 126° et 148° ; latitude, entre 29° et 47°.

Les confins de cet empire sont, au nord, la partie indépendante de l'île Tarrakaï (Sakhalian) et les îles Kouriles dépendant de l'empire russe ; à l'est, le Grand Océan ; au sud, ce même océan, la mer Orientale ou le Thoang-Haï des Chinois ; à l'ouest, le canal occidental de la Corée, la mer du Japon et sa branche nommée Manche de Tartarie.

Cet empire se compose de plusieurs grandes îles ; il n'a pas nécessairement de grands fleuves. Ses courants les plus considérables sont dans l'île de Niphon. Ils se rendent tous, comme ceux des autres îles, dans les mers qui environnent le Japon.

L'air y est sain, le terroir peu fertile, mais l'industrie y supplée largement. Le Japon semble être la région des fleurs par excellence, pour la richesse des

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAPONAIS CHINOIS CHINOISE

Digitized by Google

Digitized by Google

couleurs. Parmi les plantes singulières, on remarque le kadzi ou arbre à papier, nommé ainsi parce que de son écorce on fait du papier ; on en fait aussi des cordes, du drap, des étoffes et des mèches ; l'urusi, qui produit un jus blanchâtre, dont on se sert pour vernir les meubles, les plats et les assiettes ; le kur ou arbre de camphre, parce que le camphre est une décoction des racines et du bois de cet arbre. Il y a encore une infinité de plantes dont les racines, les feuilles, les fleurs et les fruits servent de nourriture aux habitants, ou qu'ils emploient à d'autres usages. On distingue encore deux espèces de chênes fort différents des nôtres, et dont ils mangent les fruits bouillis. Les orangers, les citronniers, les pêchers, les abricotiers et les pruniers y viennent merveilleusement.

Les Japonais ressemblent assez aux Chinois. En général, ils sont de taille médiocre, d'un teint olivâtre, ont les traits communs et peu de barbe, qu'ils s'arrachent. Comme à la Chine, l'agriculture est en grand honneur parmi eux : c'est surtout le riz, leur principale nourriture, qu'ils cultivent avec un soin extrême. L'éducation leur inspire aussi, comme aux Chinois, un grand respect pour leurs parents et leurs supérieurs. D'un autre côté, c'est un des premiers devoirs pour les pères que de faire instruire leurs enfants dans les lettres et dans la morale. On met la frugalité au rang des principales vertus, et on la recommande tout particulièrement : un ivrogne est une rareté dans ce pays. Il est vrai qu'on n'y boit pas de vin : on se contente de thé et d'une sorte de bière. Dans les instants de repos, on s'amuse à fumer ; c'est un plaisir que les deux sexes prennent également dans des pipes de bambou verni. Un des traits qui les rapprochent le plus des Chinois, ce sont les cérémonies qui constituent la politesse. Quand on va visiter quelqu'un, il faut toujours lui faire quelque présent, quoique de peu de valeur ; en retour on reçoit une tasse de thé et une pipe de tabac.

Les Japonais détestent le mensonge, et se font un grand honneur de tenir leur parole ; cela ne les empêche pas d'être méfiants. L'orgueil est leur plus grand défaut ; il ôte à leur société une partie de ses agréments : un grand est toujours sur ses gardes pour ne perdre aucun des honneurs que lui doivent ses inférieurs. Le désir de la vengeance naît naturellement de cet orgueil que très-peu de chose offense ; et, comme le Chinois, le Japonais attend patiemment le moment de se venger.

Les femmes japonaises n'ont pas, comme les nôtres, le pouvoir de changer leur costume quand il leur plaît. L'habillement national date de la plus haute antiquité ; à la richesse près, il est le même pour tous les rangs. Il consiste, pour les hommes, en une ou plusieurs robes qui descendent presque en bas des jambes et sont serrées vers le milieu du corps avec une ceinture ; les riches les portent de soie, et les pauvres, de coton. Pour les femmes, elles descendent jusqu'aux talons, et sont ordinairement d'étoffes à fleurs d'or et d'argent. La coiffure est aussi uniforme, la tête est rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux sur le sommet : l'on ne met un chapeau, qui est de paille et de forme conique, que quand on est en voyage ; les femmes ornent quelquefois de fleurs leur petit toupet de cheveux. Un autre trait de beauté, selon elles, est d'avoir les dents noires et bleues : aussi ont-elles grand soin de se les teindre avec des drogues préparées à cet effet.

Digitized by Google

Les maisons sont construites en bois, blanchies en dehors, et ordinairement à deux étages. Elles n'ont point de cheminées; on chauffe les appartements avec du charbon préparé de manière à ne point incommoder. Les nattes qui couvrent le plancher servent de siége le jour, et de lit la nuit. Pour se coucher on étend dessus un matelas de coton. Des paravents tiennent lieu de cloisons et forment les chambres.

Les Japonais aiment les sciences et les cultivent avec le même succès que les Chinois. Quoique les langues soient différentes, les livres sont cependant communs aux deux nations ; ainsi au Japon on se sert des caractères, de l'écriture et de l'imprimerie employés à la Chine. La langue est d'un mécanisme qui ne ressemble nullement à celui de nos langues européennes ; comme elle manque de la lettre *E*, elle a une quantité de sons qu'il serait impossible de rendre avec nos lettres. L'astronomie est aussi étudiée au Japon, et elle l'est autant pour l'utilité de la science elle-même, que par cette singulière superstition qui a fait croire à la moitié du genre humain que les événements de la terre étaient indiqués dans le ciel. Les Japonais divisent leur année par le cours de la lune, et ont ainsi des années de douze et de treize mois. Le jour et la nuit ont chacun douze heures : le jour est censé commencer à six heures du matin, et la nuit à six heures du soir. Cela est aussi raisonnable que de finir et commencer le jour à minuit. L'année commence à une époque qui répond au commencement de notre mois de mars, c'est-à-dire au moment où la nature semble se réveiller. Ce premier jour de l'année est une grande fête ; on s'habille le plus magnifiquement que l'on peut; on se visite et l'on se fait des souhaits mutuels. C'est absolument comme chez nous; mais au lieu d'avoir quatre jours de repos par mois, les Japonais n'en ont que deux, au commencement et au milieu du mois; tout le reste du temps appartient au travail.

La religion du Japon se divise en deux sectes : celle de Sinto, et le Boudhisme sous le nom de Boutsdo.

Les sectateurs de Sinto reconnaissent un Être suprême, qui règne au plus haut des cieux, mais dont la majesté est si élevée, qu'il ne s'aperçoit pas de leurs hommages et de leurs adorations : aussi ne lui en rendent-ils aucun, persuadés d'ailleurs qu'il a pourvu à tout par sa providence infinie, et qu'il n'a pas plus besoin de nos prières pour nous donner ce qui nous est nécessaire et nous rendre la justice, que de nos hommages pour le satisfaire lui-même. L'idée qu'ils se forment de Dieu est si grande, qu'ils craignent de la dégrader en lui prêtant rien de ce qui ressemble à nos petites passions. C'est à des divinités subalternes qu'ils adressent leurs hommages ; ces divinités, en nombre infini, sont censées veiller sur l'univers, tout voir et tout entendre. Aussi est-ce à elles qu'ils ont dédié les temples, et l'on n'aperçoit, dans chacun de ces édifices, qu'une petite image, symbole de la divinité qui y est invoquée. Au milieu du temple on découvre ordinairement un grand miroir de métal fondu, pour annoncer aux hommes que les dieux voient les souillures cachées dans leurs cœurs, tout aussi distinctement qu'eux-mêmes aperçoivent dans ce miroir les taches de leur figure. Les Japonais, bien parés, s'avancent jusqu'à ce grand miroir, se prosternent devant, font leur prière, et se retirent en silence et avec modestie, après avoir fait quelque offrande, et en sonnant une petite cloche suspendue sur leur passage. Ils reconnaissent l'immortalité de l'âme, et pensent

Digitized by Google

que les âmes des gens de bien habiteront le ciel, tandis que celles des méchants seront errantes.

Les sectateurs de Bouddha reconnaissent aussi un Être suprême qu'ils nomment Amida ; mais ils y ajoutent un mauvais génie puissant, qu'ils appellent Iemma. Une figure gigantesque, entourée d'une multitude de petites figurines, représente à leurs yeux l'Être suprême au milieu des divinités subalternes.

L'âme, suivant leur opinion, est immortelle, et sera, après la mort, punie ou récompensée suivant ses mérites : il y a différents degrés de peines et de récompenses. Les âmes des méchants sont condamnées à habiter les corps des animaux jusqu'à leur parfaite purification ; alors il leur est permis d'animer de nouveau des corps humains.

Les temples de ces deux sectes sont ordinairement bâtis hors des villes, sur des collines, dans des endroits charmants. L'on n'y parvient que par des chemins bordés des plus beaux arbres ; et l'on dirait qu'on a voulu, par les plus beaux effets de la nature, disposer les hommes à adorer avec plus de plaisir celui qui en est l'auteur.

Outre les deux sectes que nous venons de nommer, il existe encore un grand nombre de disciples de Confucius, qui sont très-respectés des sintoïstes et des boudhistes, quoiqu'ils n'aient point leurs opinions. Ils reconnaissent une âme universelle qui anime tout l'univers, et croient tous les cultes inutiles ; en revanche, ils pratiquent toutes les vertus avec zèle ; et c'est là le plus bel hommage que l'on puisse rendre et adresser à la Divinité.

Le gouvernement japonais se divise en deux branches, l'une pour le temporel et l'autre pour le spirituel. Le souverain pour le temporel, s'appelle koubo. Autrefois il partageait son autorité avec le daïri, qui est le souverain spirituel ; mais maintenant il est seul roi : sa puissance est cependant limitée par un conseil formé des principaux personnages de la nation. C'est lui qui nomme tous les gouverneurs, qui se fait rendre compte de leur conduite, et qui les casse, s'ils ont malversé. Ses revenus montent à un milliard, et il entretient une armée de cent mille hommes d'infanterie et vingt mille de cavalerie.

C'est à Méaco, ville de l'île de Niphon que réside le daïri. Méaco est très-grande, fort marchande, et peuplée d'environ 600,000 âmes. Le palais du daïri est un château de pierres de taille, extrêmement fortifié et dont personne n'approche. Ce prince, que l'on respecte comme s'il était réellement le lieutenant de la Divinité sur la terre, et à qui l'on rend une espèce de culte, ne sort presque jamais de sa magnifique prison. Quand il veut se promener, ses domestiques le portent, et évitent avec grand soin de lui laisser toucher la terre, qui, sans doute, est indigne de le porter. Comme on ne doit jamais le voir, des signaux avertissent de son approche. C'est toujours dans ses jardins que ce souverain fait sa triste et majestueuse promenade. L'intérieur de son palais est, rapporte-t-on, de la plus grande magnificence ; mais il en jouit avec si peu de monde ! Ses parents, et ceux à qui il distribue des bienfaits, composent seuls sa cour ; le reste de la nation doit ignorer ce qu'est sa personne ; on n'apprend même son nom que longtemps après sa mort. Il faut bien éviter qu'un mortel impur ne touche à ce qui lui a servi ; aussi brûle-t-on ses vêtements, qu'il ne porte jamais qu'une fois, et a-t-on soin de briser les vases dans lesquels il vient de prendre son repas.

Digitized by Google

Le commerce du Japon est assez considérable. Les Portugais qui découvrirent ce pays, furent pendant près de cent ans les seuls Européens qui y commercèrent; les Espagnols et les Anglais y vinrent ensuite, et depuis 1641 les Hollandais, d'après un traité fait avec l'empereur du Japon, eurent seuls le droit d'y aborder avec les Chinois; encore eut-on soin de ne les laisser venir qu'en petit nombre, et leur fit-on remettre, à leur arrivée, leurs voiles et leurs canons. Depuis ils sont reçus à Nangasaki; mais ils ne pénètrent point dans l'intérieur de l'empire. Un Japonais ne peut, sous peine de mort, quitter son pays.

Les principales villes du Japon, dont nous n'avons fait qu'indiquer quelques-unes incidemment, sont : Yédo, dans l'île de Niphon qui a 133 myriamètres de longueur et 40 dans sa plus grande largeur. Elle est fort sujette aux ouragans, qui la dévastèrent à la fin de 1800. Yédo est la capitale de l'empire et la résidence du koubo, dont le palais, majestueux et superbe, a, dit-on 12 kilomètres de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer châteaux extérieurs; le troisième, qui fait le centre et qui est la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Le trésor du souverain est gardé dans un lieu dont les toits sont de cuivre et les portes de fer, afin de le garantir du feu. Il offre le salon dit des Cent Nattes, qui a 100 mètres de long sur 98 de large. Les portes et les linteaux en sont vernissés et les ferrures dorées; des dragons dorés en ornent les toits; mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or. C'est là qu'on voit la grande bibliothèque impériale, qui, suivant Adrien Balbi, peut contenir cent cinquante mille volumes. Les auteurs japonais donnent à Yédo deux cent quatre-vingt mille maisons et l'on évalue à 1,300,000 le nombre de ses habitants. Elle est le séjour des grands feudataires de l'empire, de leurs familles et de leurs nombreuses suites. Cette grande capitale est sujette aux incendies.

Méaco ou Miaco, au sud-ouest, est la résidence du daïri, dont la cour forme une espèce d'académie où l'on cultive la littérature, les sciences et les beaux-arts. Cette ville offre les monuments les plus remarquables du Japon, dont elle a été pendant longtemps la capitale. Le temple de Fô-Kosi est célèbre dans tout l'empire par l'image colossale de Daïbouts ou grand-Bouddha. « Cette statue, dit Klaproth, représente Daïbouts assis à la manière indienne sur une fleur de lotus. Elle était primitivement en bronze doré. Mais ayant été fort maltraitée par le tremblement de terre de 1662, on la remplaça par une statue en bois recouverte en papier doré, qui a 27 mètres de haut. L'intérieur du temple est pavé en carreaux de marbre blanc et orné de quatre-vingt-seize colonnes en bois de cèdre. Dans un édifice situé dans le voisinage de ce temple est la plus grande cloche connue dans le monde entier. Elle a 5 mètres et demi de haut, et pèse plus de 1,000,000 de kilog. Méaco doit renfermer au moins un demi-million d'habitants. L'industrie et le commerce y sont comme dans leur centre.

Les autres villes du Japon qui méritent d'être mentionnées sont : Matsmaï (ville du détroit), chef-lieu sur le détroit de ce nom. C'est un beau port avec une forteresse inaccessible du côté de la terre; Tarakaï ou Oukou-Yeso, qui est séparée de l'île d'Yeso par le canal de la Pérouse, ainsi nommé parce qu'il fut découvert par l'infortuné navigateur de ce nom; Nangasaki, le seul port dans

Digitized by Google

lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre ; naguère encore les Japonais ne commerçaient qu'avec la Chine et la Hollande ; Sanga, célèbre par sa porcelaine dont la transparence est sans égale.

« Les Japonais, dit un savant, sont le peuple le plus spirituel et le plus policé de l'Asie ; cette nation est noble, fière, ingénieuse, comprend avec facilité, et cultive les sciences avec succès ; elle n'estimait dans les autres peuples, dont les mauvais procédés, la conduite inconvenante et l'amour du gain excitaient son mépris, que leurs connaissances dans les sciences et dans les arts : l'arrivée des Européens et leurs leçons ont fait faire de grands pas aux Japonais. L'histoire, l'astronomie, les sciences médicales sont cultivées avec succès. Cependant ces deux dernières sciences et la connaissance du globe ne leur sont pas familières. La poésie, la musique et la peinture jouissent d'une grande considération : le Japon a devancé la Chine dans ce genre de connaissance ; il s'attribue, comme cette nation, la découverte de la poudre à canon et de l'imprimerie. Les enfants sont envoyés très-jeunes à l'école et élevés avec sévérité. L'exportation des livres est défendue et surtout celle des ouvrages relatifs au gouvernement et au pays, ainsi qu'à la typographie et aux monnaies de l'empire. L'introduction des livres religieux étrangers n'est également pas tolérée... Les Japonais sont studieux, économes, laborieux, d'un caractère doux, enjoué ; ils aiment le plaisir et parfois aussi la vengeance. »

L'INDE

Entre l'Arabie et l'empire Birman s'étend, au sein de l'océan Pacifique, à peu près comme l'Italie entre l'Espagne et la Dalmatie une vaste contrée mesurant 240 myriamètres de l'est à l'ouest, 280 du nord au sud, et abondante en toutes les productions de la nature.

Au nord l'Himalaya, la chaîne de montagnes la plus élevée de l'ancien monde la sépare du Tibet et de la Chine ; à l'ouest l'Indus, à l'est le Gange lui servent de limites ; de tous les autres côtés la mer la baigne. Cette contrée, c'est l'Inde ou l'Hindoustan. Bien des maîtres étrangers ont passé tour à tour sur cette terre bénie, depuis Alexandre qui vint y conquérir de la gloire jusques à Tamerlan qui vint y chercher des richesses et y fonder l'empire des Mogols ; aujourd'hui l'Inde appartient aux Anglais, sinon tout entière à titre de domination, du moins à titre d'exploitation. L'Anglais exploite et ne règne pas.

Le cadre étroit que nous nous sommes imposé ne nous permet pas d'étudier l'Inde autant qu'elle mériterait d'être étudiée. Nous jetterons seulement un rapide coup d'œil sur ses provinces, ses villes principales, et aussi sur les mœurs et les croyances de ses habitants. C'est là notre marche habituelle.

A n'envisager que ses coupures naturelles, l'Inde se partage en deux grandes divisions principales dont l'une part de l'Himalaya et s'arrête à la chaîne qui borde le Naradda, c'est l'Hindoustan ; l'autre va de ce fleuve au cap Comorin, c'est le Dekkan. L'Hindoustan se divise lui-même en septentrional et méridional.

Digitized by Google

Le premier commence au pied de l'Himalaya, s'étend sur la rive gauche du Setledge, un des affluents de l'Indus, embrasse la haute et magnifique vallée du Kachemyr, le Gherwal, le Kemaoun et le Népal, qui forme sa frontière à l'est. — Le Gherwal est la Suisse de l'Inde ; ses hameaux, assis comme des nids entre les immenses pitons de l'Himalaya, sont élevés de dix à douze mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. — Le Népal, royaume qui confine au Tibet, offre un sol riche et fertile, mais des villes de peu d'importance. Catmandou, la principale, n'a que des rues étroites et sales, des maisons mal construites, quoique assez hautes, et à peu près 20,000 habitants. Bhatgong, ancienne capitale du royaume, est mieux bâtie, plus étendue et plus importante par son industrie, ses écoles, ses bibliothèques. — La province la plus remarquable de l'Hindoustan septentrional est, sans conteste, celle du Kachemyr, immense touffe de fleurs épanouie au pied de la montagne près des sources de l'Indus. La ville de Kachemyr s'élève au centre de cette vallée sur les bords du Djilem. Sa délicieuse situation, la douceur de son climat, sa richesse, l'ont fait aussi nommer Serinagar (habitation du bonheur). Ses habitants sont presque aussi blancs que les Européens et ses femmes ne sont ni moins jolies, ni moins spirituelles. Tout le monde connaît les admirables châles qui portent le nom de cachemires. Ils sont tissus d'une laine très-fine que donne une espèce de chèvre particulière au pays.

Au pied du plateau de Kachemyr se développe la province de Lahore. Ici nous entrons dans l'Hindoustan méridional ou Hindoustan proprement dit, qui comprend presque, à lui seul, tout l'ancien empire des Mogols. Treize provinces principales aujourd'hui morcelées en présidences anglaises, en royaumes nouveaux et changeants, rappellent encore par leur nom et celui de leurs capitales les anciennes divisions de l'Inde, ce sont : le Lahore, le Sindh, le Katch, le Guzerate, le Moultan, le Malwa, l'Adjemir, le Dehli, l'Agra, l'Aoudh, l'Allahabad, le Behar et le Bengale.

Lahore, sur la Râvi, était autrefois une des résidences du Grand Mogol ; elle est aujourd'hui la capitale du vaste royaume qu'un des seikhs confédérés, Randjit-Singh, a formé des débris du Caboul, du Moultan, du Peichaouer, du Tchotch, du Kachemyr, etc. La campagne qui l'entoure est fertile et bien cultivée; son sucre est le meilleur de l'Inde. Amretsir, autre ville importante du même royaume, située à l'est de Lahore, est le foyer de la religion de Nanck, et dans ses murs s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-Singh, où l'on voit sous un dais de soie le livre des lois écrit par ce réformateur. La population d'Amretsir, comme celle de Lahore, est d'à peu près 100,000 âmes.

Le Moultan, riche en très-beau coton, sucre, opium, noix de galle, indigo [1],

[1] L'indigotier est une plante que l'on cueille au bout de deux ans, et que l'on met macérer dans une cuve avec de l'eau où elle fermente. Les particules colorantes s'étant détachées, on fait couler l'eau, qui en est chargée, dans une autre cuve, où on la bat avec des manivelles. Quand la fécule commence à se précipiter, on fait couler le tout dans une troisième cuve. La fécule s'y dépose ; on la recueille ensuite, et on la met dans des chausses coniques pour la faire sécher dans un lieu aéré et à l'ombre ; car le soleil détruirait la couleur, et l'humidité la gâterait. Cette fécule desséchée est la pâte d'indigo, qui donne un bleu foncé si beau, et qui sert à la teinture des laines, des cotons et des soies. On l'emploie aussi dans la peinture en détrempe. L'indigotier a environ 66 centimètres de haut et est, suivant quelques voyageurs, une espèce de sainfoin.

Digitized by Google

soufre, fer, chevaux et chameaux que l'on envoie en Perse par Kandahar, et dans le nord des Indes par Lahore, a pour ville principale Moultan, où se faisaient les meilleurs arcs de l'Inde, et qui est située, suivant Burnes, sur l'emplacement de la capitale des anciens *Malli*, du temps du conquérant macédonien.

La principauté du Sindhy ou Sindh, qui est aussi un démembrement du Kaboul, borde l'Indus, qu'on nomme Sindeh dans le pays, sur une étendue de 400 kilomètres. Ce beau fleuve, comme le Nil, inonde et fertilise tous les ans les terres qui l'avoisinent. Hayderabad est la résidence des oumirs qui gouvernent cette principauté. Son industrie principale est la fabrication des armes. Tatta, ancienne capitale du Sindhy, en est réduite à une quinzaine de mille habitants; elle est encore renommée dans l'Inde pour la fabrication des palanquins. Il faut mentionner aussi dans le Sindhy Sihouan, ville célèbre par le tombeau de Lab-Chab-Baz où les pèlerins affluent, et plus encore par les ruines d'un vieux château qui remonte au moins au temps des Grecs et que les Sindhs attribuent à Bader-our-Djamal, fée illustre à laquelle ils font honneur de tout ce qu'ils ne peuvent expliquer.

Le royaume de Sindhia, aujourd'hui resserré de tous côtés par les possessions anglaises, se compose de débris du Malwa, de l'Agra, du Dehli et du Kandeich. Oudjeïn et Goualior, ses capitales, sont des villes vastes et bien bâties. Goualior est remarquable par son immense forteresse située sur une colline qui domine la ville de 342 pieds anglais et où l'on ne pénètre que par un escalier faillé dans le roc. Oudjeïn ressemble de loin à une forêt parce qu'il y a un arbre devant chaque maison.

Ces quatre royaumes ou principautés de Sindhia, de Lahore, du Népal et du Sindhy forment la portion à peu près indépendante de l'Hindoustan. En avançant vers l'est et le sud, c'est-à-dire vers la mer, chaque pas nous entre plus avant dans l'empire Anglo-Britannique. Des vastes possessions qui le composent, les unes relèvent de l'Angleterre directement, tel est Ceylan; les autres dépendent de la compagnie des Indes orientales, soit médiatement, c'est-à-dire qu'elles sont gouvernées par leurs princes nationaux sous la vassalité de la compagnie, soit immédiatement, c'est-à-dire qu'elles sont réglées par les propres agents de la compagnie. Médiates ou immédiates, toutes ces possessions sont divisées en quatre présidences, celles de Calcutta et d'Allahabad au nord; celles de Madras et de Bombay qui renferment tout le Dekkan.

L'Allahabad a des mines de diamants renommées; sa capitale, du même nom, est regardée par les Hindous comme la reine des cités saintes et par les Anglais comme leur principale place d'armes. Cependant Bénarès, qui appartient à la même province, est tout autrement important. Bénarès est sur les rives sacrées du Gange, ville immense, ville sainte et savante ; c'est l'Athènes, ou plutôt c'est la Rome des Hindous, car c'est l'asile des colléges de brahmes et de la littérature sanskrite. Les maisons de Bénarès sont hautes, à charpentes sculptées; les temples y abondent et sont journellement visités par une population de plus de 600,000 âmes. Des taureaux consacrés à Siva, familiers comme des chiens, circulent librement dans les rues, tandis que des groupes de singes consacrés à Harnaman sautillent d'un toit à l'autre. Mais Bénarès n'est pas seulement la résidence du Vidalaya (université brahmanique), c'est encore une place industrieuse, c'est le grand marché des châles du nord, des diamants et des pier-

Digitized by Google

reries du midi, des mousselines du Dekkan et des marchandises anglaises.

Patna, chef-lieu du Béhar, est une des plus grandes villes asiatiques : quoique déchue de ses splendeurs passées, elle compte encore plus de 300,000 habitants et de nombreuses manufactures de cotonnades et d'opium ; car le Béhar est la contrée du monde où il se trouve le plus de pavots ; les campagnes en sont couvertes, et l'on sait quel immense commerce les Anglais font de l'opium qui se tire du suc de ces pavots [1].

L'Agra et le Dehli tirent leur nom de leurs capitales ; ce sont aussi de riches et fertiles provinces. L'ancienne métropole des grands mogols, Agra, est maintenant peuplée de ruines, vaste enceinte d'où les hommes se sont éloignés, où les palais se sont affaissés avec le pouvoir de leur maître ; sauf toutefois le palais impérial, bâti par Akbar et le moti-mesdjid, une des plus belles mosquées de l'Asie. Mais ce qui domine tous ces édifices, c'est le tombeau d'une femme, celle de Châh-Djhan, mausolée tout de marbre blanc incrusté d'inscriptions et de fleurs en mosaïque, en jaspe, en lapis-lazuli, et surmonté d'un dôme aussi de marbre qui ne compte pas moins de 23 mètres de diamètre.

Maintenant c'est à Dehli que réside l'héritier des mogols, pensionné par les Anglais ; il habite une partie de l'ancien palais impérial, vaste assemblage de bâtiments en granit rouge, de près de deux kilomètres de circonférence, entouré de hautes et fortes murailles et d'un fossé profond.

Mais la principale de toutes ces provinces, c'est le Bengale, et la première de toutes les cités indiennes, aujourd'hui, c'est Calcutta.

Situé au fond d'un golfe auquel il donne son nom, entre les deux presqu'îles de l'Inde transgangétique et du Dekkan, le Bengale, cette patrie des roses, est en même temps le point commercial le plus important du globe. Le Gange l'arrose, l'inonde et le fertilise ; les campagnes couvertes tour à tour de cultures, de villas ou de villes annoncent partout la richesse.

Calcutta, posée, comme Saint-Pétersbourg, dans un marécage, sur la rive gauche du Hougli, un des bras du Gange, est un vaste port capable de donner abri à des navires de 500 tonneaux. Le quartier musulman, appelé Ville Noire, n'offre guère que des huttes de bambou couvertes en feuilles ; mais la partie européenne, admirablement bâtie, semble une ville de palais. En 1717, Calcutta n'était encore qu'un village ; aujourd'hui c'est la métropole de l'Inde anglaise, une cité de 600,000 âmes, où se sont fondées, parmi les Asiatiques eux-mêmes, des fortunes égales à celles des Rothschild et des Baring. Comment

[1] Les pavots qui donnent l'opium sont les blancs. Lorsque le pavot est dans la force de la séve, et que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions, d'où découlent quelques larmes de liqueur laiteuse, que l'on recueille lorsqu'elles sont figées. Cette opération se répète jusqu'à trois fois ; mais le produit va toujours en diminuant pour la qualité et la quantité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte et on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix. On le réduit en petits pains. On préfère celui qui est mou, inflammable, de couleur brune, noirâtre, d'une odeur forte et puante. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, et les doses que l'on en prend, il assoupit, procure des idées agréables ou rend furieux. Les peuples qui sont à l'est de l'Inde ont tous le goût le plus vif pour cette espèce de poison. Malgré les défenses réitérées, on en fait une grande consommation à la Chine ; elle est encore plus considérable à Malacca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Sumatra et dans toutes les îles de cet immense archipel. Ces insulaires fument l'opium avec le tabac.

Digitized by Google

en serait-il autrement? Là est l'entrepôt de l'Europe, de l'Asie et de l'Océanie. Là s'accumulent le musc et la rhubarbe que les montagnards du Tibet ont échangés à Patna contre du fer, des toiles, des draps d'Europe; de là partent pour l'Agra et le Dehli, le sel, l'opium, le sucre, la soie et les mousselines; là s'embarquent le riz, les grosses toiles et soieries qui vont s'échanger aux Maldives, contre les cauris, petits coquillages qui servent de monnaie; de là s'exportent pour Assam des cargaisons de sel, qui rendent en retour de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme laque, et surtout de la soie; car à Assam, le mûrier porte la soie sans que le ver qui la donne ait besoin des soins de l'homme, l'habitant n'a que la peine de la recueillir; les cocons oubliés renouvellent la semence, et douze fois par an l'arbre pousse de lui-même ces sortes de fruits d'or. Toutes ces richesses, auxquelles le Bengale ajoute de son propre fonds le borax, le salpêtre, mille produits réexportés à leur tour aux côtes de Malabar et de Coromandel, en Chine, dans le golfe Persique ou la mer Rouge, sont payées en épices, en eau de rose, en or, que l'Europe achète au prix de toute son industrie.

Avant de quitter l'Hindoustan, nous jetterons un coup d'œil sur les croyances et les mœurs de ses habitants. L'Inde, en butte comme une proie abondante à l'avidité des étrangers, a des représentants de tous les cultes : l'islamisme s'y est introduit avec les Perses et les Mongols; le magisme des Parsis ou Guèbres y a trouvé un refuge vers le dix-septième siècle. C'est dans le Guzarate surtout que les Parsis se sont retirés; c'est là que, sans temples ni prêtres, devant un autel, où le feu brûle, dans leurs maisons, ils prient la Divinité en se tenant assis.

La religion de nanêk, sorte d'intermédiaire entre l'islamisme et le bouddhisme, domine chez les Seikhs et dans le Lahore; le bouddhisme, si répandu dans tout l'est de l'Asie, a de nombreux adeptes à Ceylan, dans le Kemaoun, le Nepal et le Sikkim; partout où les Européens ont régné, le christianisme, le catholicisme surtout ont laissé des fidèles. Mais la religion nationale de l'Inde, c'est le brahmanisme.

Dans son essence le brahmanisme est une religion purement spirituelle : Brahma, qui juge les âmes; Vichnou, dieu conservateur; Shiva, dieu de la destruction et de la reproduction; Latchinis, déesse de la fortune; Doorga ou Parrati, divinité guerrière; Buffinna, qui fait éclore les plantes et instruit les hommes, ne sont que des divinités intermédiaires; les idoles sont leurs images faites à l'usage du peuple. Le fond du dogme hindou, c'est la métempsycose, c'est-à-dire une suite de transmigrations de l'âme d'une existence à une autre, et que l'âme doit subir jusqu'à ce qu'ayant tué en elle l'impureté que le corps, la matière lui communiquent, elle soit digne d'aller, toute dégagée de passions, se confondre dans le sein de la Divinité. Autour de cette doctrine, pour ainsi dire canonique, mille sectes se sont groupées, mille systèmes ont cherché des adeptes, et l'on peut dire que depuis l'idolâtrie jusqu'à l'athéisme, en passant par le panthéisme, toutes les erreurs humaines ont dans l'Inde des noms propres et des sectaires qui les défendent.

On compte, dit-on, quatre-vingt-trois de ces sectes, que l'on groupe ensuite sous les quatre dénominations principales de ceurawaths, samaraths, bisnaux, et gougys. Les deux premières ont un tel respect des animaux qu'elles ne mangent pas de chair et fondent des hôpitaux pour les bêtes vieilles ou infirmes. Le

Digitized by Google

dieu des bisnaux s'appelle Ram-Ram, et leur culte est un concert perpétuel mêlé de danses devant les idoles. Pour les gongys, le culte principal est la contemplation; c'est à leur secte qu'appartiennent les fakirs qui ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères fuient le mariage et se croiraient souillés si une femme les touchait en passant. Leur vie se consume à courir les chemins et les bois, où la plupart vivent d'herbes vertes et de fruits sauvages. Ils vont presque nus, ne se font raser ni la tête ni la barbe, ne se peignent et ne se lavent jamais, et vivent d'aumônes qu'on leur donne, mais qu'ils ne demandent pas.

La plupart des sectes indiennes brûlent leurs morts, et dans plusieurs les femmes se brûlaient vives avec leurs maris, usage affreux que les musulmans d'abord et les Anglais surtout ont à peu près détruit.

Malgré la diversité des croyances individuelles, le brahmanisme a conservé politiquement tout son empire, parce que, outre qu'il est la religion organisée et reconnue, il est aussi la base et le lien de la constitution sociale des Hindous.

De temps immémorial, les Hindous sont étagés en différentes castes dont ils ne peuvent sortir que par indignité et pour tomber dans une caste inférieure et comme hors la loi. La première est celle des brahmanes ou prêtres; la théocratie est le point de départ de la constitution politique de l'Inde. Dépositaires des livres sacrés des *Védas*, du *Baghvat-Gito* et autres écrits en langue sanscrite, ils ont seuls la desserte des temples et la direction du culte. La seconde caste, celle des kchatrias ou guerriers, répond à l'ancien ordre de la noblesse, dans notre Europe féodale. La bourgeoisie est assez bien représentée par les Baïsas ou banians, auxquels appartiennent les commerçants, banquiers, manufacturiers; c'est la classe la plus étendue, la plus riche et aussi la plus intelligente. Enfin viennent les vhoudras, sorte de serfs attachés aux professions manuelles. Au-dessous d'eux il n'y a plus que les harris ou parias, tribu pénitentiaire, abjecte, jetée sous le mépris de toutes les autres, où tombe, lui, les siens et sa postérité, tout Hindou dégradé de sa caste native.

Les mariages sont circonscrits dans chaque tribu ; et dans chaque classe, de génération en génération, chacun reste lié à la profession de ses ancêtres ; de là, sans doute, le haut degré de perfection, qu'atteint l'industrie indienne. L'invention ne lui fait point faire des pas rapides comme chez nous, mais le temps, l'habitude et la tradition l'amènent patiemment à son maximum d'adresse et d'habileté.

On fait monter à 10 millions le nombre des Tartares, Persans ou Arabes qui habitent l'Inde, et à plus de 100 millions celui des indigènes. Ceux-ci, nommés Hindous ou Gentons, ont le teint fort basané, mais les traits réguliers, assez beaux et la chevelure longue. Suivant le témoignage de tous les voyageurs, ils n'y a point d'Indiens plus doux, plus civils et de meilleure foi que les Banians. Leurs boutiques sont d'ordinaire fort belles, et leurs magasins richement fournis. Quelques-uns font un grand commerce maritime et possèdent d'énormes capitaux. Ils sont vêtus d'étoffe blanche de la tête aux pieds; leurs robes sont de fine toile de coton, dont ils font aussi leurs turbans. Leur usage est de se faire marquer, tous les jours, au front, d'une tache jaune de la largeur d'un doigt, avec un mélange d'eau et de bois de sandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs brahmanes qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque pagode.

Digitized by Google

Leurs femmes ne se couvrent pas le visage comme celles des mahométans, mais elles parent leurs têtes de pendants et de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton qui leur descend jusqu'au milieu des jambes, et qui est si fine qu'elle en est transparente; elles mettent par-dessus une sorte de veste qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Pendant l'été elles ne portent qu'une chaussure de bois qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies; l'hiver elles ont des souliers de velours ou de brocart, garni de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. La plupart ont le tour du visage bien fait, et beaucoup d'agrément. Leurs cheveux noirs et lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, et sont attachés par un nœud de ruban. Elles ont, comme les mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez et dans les oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes et aux gros doigts des pieds. Comme l'usage du bétel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. « Fi! disaient-elles à un voyageur, vous avez les dents blanches comme les chiens et les singes! » Les enfants de l'un et de l'autre sexe vont nus jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Les hommes sont d'une propreté extrême; et le plus grand nombre font consister le point essentiel de la religion dans la purification corporelle, et ne passent aucun jour sans se laver. Ceux qui habitent les bords d'une rivière s'y baignent tous les jours de grand matin, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, tenant à la main une paille qu'ils reçoivent de leurs prêtres, et à laquelle ils attachent la vertu de chasser les démons. Pendant qu'ils se baignent, un brahmane leur donne la bénédiction et leur prêche ses dogmes.

Si discrètement qu'il nous convienne d'écrire, nous ne saurions passer sous silence la renommée des bayadères indiennes qui, attachées aux pagodes sous la dépendance des brahmanes, font, par leurs danses, une partie essentielle du culte. « On distingue, dit M. Haussman, deux classes de bayadères : les unes sont attachées aux temples et vouées uniquement au service divin ; les autres, comme les almées égyptiennes, ont pour métier d'aller dans les maisons particulières où on ne les fait demander qu'à l'occasion de certaines fêtes. Les premières se recrutent habituellement très-jeunes dans la classe des tisserands : chaque famille de cette caste possédant quatre filles est tenue d'en vouer une à la pagode. Beaucoup de parents des basses classes offrent aussi spontanément leurs filles; mais on n'y admet que celles qui se font remarquer par leur beauté. Quand les brahmanes ne les trouvent plus *du goût de leur dieu*, ils les abandonnent au public. Il est de fort bon ton, chez les nababs et les rajahs puissants, d'avoir à leur solde un certain nombre de bayadères. »

Vers le vingt-deuxième degré de latitude, l'Inde est comme coupée en deux parties par une chaîne secondaire de montagnes qui commence aux bords du Gange, et vient s'épanouir à Baroda, devant le golfe de Cambaye. Le long de ces montagnes coule le Nerbuddah; c'est la frontière du Dekhan, grande presqu'île qui finit au cap Comorin, et comprend dans ses divisions principales : le Kandeich, l'Orissa; les royaumes du Dekhan, ou Nidzam, du Nagpour, du Mysore; le Malabar, le Salem, le Kanara, l'Aurangabad, le Bedjapour, etc.; les Indes française et portugaise. Les Gates, chaîne de montagnes presque verticales au

Digitized by Google

cours du Nerbuddah, traversent cette grande presqu'île du nord au sud ; le versant occidental se nomme côte de Malabar ; l'oriental, plus éloigné de beaucoup du plateau supérieur, est la côte de Coromandel. Leur élévation produit un remarquable phénomène. Des vents réguliers, que l'on appelle *moussons*, soufflent sur la côte du Malabar depuis le mois de mai jusqu'en octobre ; ils y amoncellent les nuages, y apportent des orages et des pluies, y tourmentent violemment la mer : c'est l'hiver au Malabar. Cependant les Gates, arrêtant tout court et refoulant par leur hauteur cette violence de la mousson, la côte de Coromandel se trouve abritée et jouit de l'été durant le même temps. En octobre, le vent passe à l'est jusqu'en février, c'est alors la belle saison au Malabar et l'hiver au Coromandel. C'est surtout au cap Comorin que cette différence de température est vraiment surprenante. Le cap n'a pas plus de trois lieues d'étendue ; et malgré cet étroit théâtre, tandis que les pluies et les tempêtes règnent d'un côté, de l'autre s'épanouissent des fleurs, à la chaleur vivifiante d'un ciel pur et sans trouble. En général, l'air est chaud dans le Dekhan, mais les brises le tempèrent : après avoir soufflé la chaleur depuis minuit jusqu'à midi, elles changent de direction et apportent de la mer une fraîcheur qui ranime. Les Indiens de la presqu'île ont le teint plus noir que ceux de l'Inde transgangétique elle-même ; ce qui donne lieu de penser qu'il y a du sang africain dans leurs veines, et qu'ils descendent peut-être de colonies abyssines ou éthiopiennes.

Recommençons maintenant notre rapide voyage à travers les provinces de la presqu'île indienne. En quittant le Bengale et suivant la côte du golfe, la province d'Orissa, qui dépend de la présidence de Calcutta, s'offre à nous la première ; un seul point y mérite l'attention, c'est la pagode de Djaggernat, assemblage de divers bâtiments ceints d'une haute muraille extérieure. Le portail qui y mène est l'édifice le plus haut de toute l'Inde ; il s'élève à plus de cent mètres. On y adore quatre idoles, dont l'une représente le dieu Késora, et les trois autres, sa femme, son frère et sa sœur. La statue de Késora est d'or massif, enrichie de pierres précieuses ; celle de sa femme est d'or, sans ornements ; les deux autres sont de bois de sandal. Ce temple est fort riche, aussi trois mille brahmanes vivent-ils paisibles dans son enceinte. Autrefois, des troupes de pèlerins, et surtout de fakirs, arrivaient en caravanes rendre hommage au dieu Késora ; et quand l'idole, traînée dans un char pesant, parcourait les rues de la ville à certains jours de fête, des fanatiques se précipitaient sous les roues ; mais depuis que les Européens sont maîtres de l'Inde, Késora perd beaucoup de son crédit. Dans les quatre années antérieures à 1820, trois énergumènes seulement se sont fait écraser en son honneur, et le nombre des pèlerins va diminuant sans cesse.

Après la province d'Orissa commence la présidence de Madras. — Madras occupe une étendue de près de 12 kilomètres de diamètre ; ses différents quartiers sont séparés les uns des autres par des places immenses, du centre desquelles on n'aperçoit presque plus de maisons. Madras est défendu par le fort Saint-Georges, qui a jadis donné son nom à cette présidence. Il est entouré d'une triple enceinte et renferme un fort bel arsenal. Dans le fort se trouve le palais du gouverneur. Cette ville possède un grand nombre de fabriques de coton, et fait un commerce très-étendu, quoique inférieur à celui de Calcutta, et

Digitized by Google

de Bombay. Dans ses environs s'élèvent des forêts de bambous d'une hauteur égale à nos plus hautes futaies, si épaisses en quelques endroits qu'elles sont inaccessibles aux hommes ; mais en revanche, elles sont peuplées d'une quantité de singes qui, dit-on, se cantonnent dans telle ou telle portion de la forêt, s'assignent des limites, et combattent impitoyablement les imprudents qui les transgressent.

Depuis la paix de 1814, l'Inde française est réduite à 100 ou 104 kilomètres carrés ; nous possédons dans le Bengale Chandernagor ; sur la côte de Malabar, le comptoir de Mahé ; et sur celle de Coromandel, Yanaon, Carikal et Pondichéry, notre chef-lieu. On est frappé, en entrant à Pondichéry, de la largeur et du bel alignement des rues. Sur les bords de la mer s'élève la ville Blanche, qui renferme quatre cent trente-deux maisons élégantes, quoique basses, et terminées par de riantes terrasses ; dans la ville Noire, les maisons sont petites, sales et couvertes en chaume ; le palais du gouverneur, la bibliothèque, deux églises catholiques et deux pagodes sont les principaux édifices. C'est aux environs de Pondichéry que se trouve la nababie d'Arkot, dont les Mogols ont revêtu quelques-uns de nos gouverneurs.

En rentrant dans l'intérieur des terres, deux royaumes s'offrent à parcourir : celui de Nagpour, qui appartient aux Maharattes, et n'offre pas d'intérêt ; celui du Dekkan, qui, au contraire, mérite toute l'attention du voyageur. C'est du Dekkan que relèvent et la province du Bider et celle du Bérar, abondantes en blé, en riz, en objets de consommation de toute espèce, et surtout en pavots dont on extrait l'opium. Les cannes à sucre y croissent presque sans culture ; les bœufs y passent pour les meilleurs de l'Inde ; les béliers et brebis que produit cette province ont le cou allongé, la queue courte, les oreilles longues, et leur laine n'est point frisée. Il y existe dans les forêts et sur les montagnes une espèce de chèvres dans la vessie desquelles on trouve le bézoard [1]. Les forêts du Bérar, comme celles de plusieurs autres provinces de l'Inde, nourrissent aussi un grand nombre d'éléphants. Les anciens souverains brahmanes les employaient à la guerre ; les empereurs mogols en faisaient élever un grand nombre ; c'était une partie de leur luxe. On y trouve quelquefois, mais très-rarement, des éléphants blancs ; c'est une espèce si estimée, qu'on l'a dans les Indes presque en vénération. Quand un des rois de cette contrée en possédait un, il prenait avec orgueil le titre de *Roi de l'éléphant blanc*. Souvent même les princes se battaient pour la possession de ce rare animal, et c'était à qui le logerait avec le plus de magnificence et le nourrirait avec le plus de respect. L'éléphant se trouvait fort bien de ce singulier préjugé, et paraissait même sentir le prix de la grandeur où on l'élevait : il marchait gravement, et semblait avoir conscience des honneurs qu'on lui rendait.

La capitale du royaume de Dekhan ou Nidzam est Haïderabad, grande ville de 200,000 âmes située à la droite du Mousah. Le palais où réside le souverain qui a le titre de Nidzam, celui qu'il a fait bâtir pour loger le résident anglais, et la mosquée dite de la Mecque, sont, avec quelques tombeaux, les bâtiments

[1] Cette substance ressemble à une pierre, et est employée dans la médecine comme contre-poison. Le bézoard le plus ordinaire se trouve dans la fiente d'une espèce de bouc et de chevreuil qu'on nomme *pazan*. Les singes en donnent aussi.

Digitized by Google

les plus remarquables. Dans ses environs est située Golconde, autrefois capitale du royaume de Tellingana ; Golconde si célèbre dans les *Mille et une Nuits* par ses belles princesses, et dans l'histoire commerciale par ses mines de diamants.

Les mines de Golconde étaient les plus riches lorsque Tavernier les visita. Elles sont situées à cinq journées de la capitale, dans des montagnes. Aux environs du lieu d'où l'on tire les diamants, la terre est sablonneuse et pleine de rochers et de taillis. Ces rochers ont plusieurs veines, larges tantôt d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt entier ; et les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout qu'ils enfoncent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamants ; mais comme les veines ne vont pas toujours droit, et que tantôt elles baissent, tantôt elles haussent, ils sont contraints de casser ces rochers pour ne pas perdre leurs traces. Après les avoir ouvertes, ils ramassent la terre ou le sable, qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamants. C'est dans ces mines que se trouvent les pierres les plus nettes et de la plus belle eau.

Tavernier visita une autre mine de diamants à sept journées de Bagnagour. Soixante mille personnes y travaillaient alors continuellement ; mais les procédés employés pour découvrir les pierres précieuses sont différents de ceux qu'on emploie aux mines de Golconde. La nature du terrain exige cette différence. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les mineurs aplanissent une autre place à peu près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'à peu près deux pieds de haut. Au pied de ce mur ils ménagent de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, et les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes et enfants avec le maître qui les emploie, accompagné de ses parents et de ses amis.

Les hommes fouillent la terre, que les femmes et les enfants portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à 3 ou 4 mètres de profondeur ; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend avec des cruches l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre pour la détremper : après quoi les trous faits au mur sont ouverts pour donner passage à l'eau ; et l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon et qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil, ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers à peu près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable pour le secouer, comme nous secouons le blé. La poussière achève de se dissiper, et le gros sable est remis sur le fond, qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout ce sable, ils l'étendent avec une espèce de rateau qui le rend fort uni. C'est alors que, se mettant tous ensemble sur ce fond de sable, avec un gros pilon de bois large d'un demi-pied par le bas, ils le battent d'un bout à l'autre de deux ou trois grands coups, qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans les paniers, le vannent encore et recommencent à l'étendre. Ensuite, pour chercher le diamant, ils pressent cette poudre dans leurs mains, et mettent à part toutes les pierres précieuses qu'ils ne peuvent pas manquer de sentir.

Nous citerons avant de quitter le côté oriental de la presqu'île, dans le Karnatik, la magnifique pagode de Seringham, où les Indiens croient que l'on con-

Digitized by Google

serve la véritable image de Vichnou, ce qui attire quantité de pèlerins et d'offrandes; dans le royaume vassal de Mysore, Seringapatnam où Tippou-Saïb défendit courageusement contre les Anglais, à la fin du dernier siècle, les restes de son autorité; dans les Circars du nord, Mazulipatam, sur un bras du Krichna, ville renommée par la belle couleur, la finesse et le brillant de ses toiles peintes, nommées *chintz*. La province de Madura termine la côte jusqu'au cap Comorin. Sa richesse, à elle, c'est sa pêcherie de perles, que des plongeurs vont tous les ans chercher au fond de la mer et recueillent dans une espèce d'huître dont la nacre fine et brillante, piquée par un ver, s'enfle et forme ce globule argenté dont nous avons fait un précieux ornement.

La première contrée qui se rencontre après avoir quitté le cap Comorin, c'est le royaume de Travankore; Trivanderam en est la capitale; mais la ville la plus florissante est Kotchin, place fortifiée, assez bien bâtie, où l'on construit beaucoup de navires. Puis vient Kalicat ou Calicut, dont le commerce en poivre et en pierreries est considérable. Elle était autrefois la résidence du zamorin ou empereur du Malabar. Son port, à demi comblé, est célèbre dans les fastes de l'histoire; c'est le premier port de l'Inde où aborda Vasco de Gama. Un peu plus au nord se trouve Mahé, le seul comptoir que la France ait à l'ouest de l'Inde.

C'est à peu près à cette hauteur que s'arrête le Malabar proprement dit, admirable contrée où l'air est sain, où la terre est fertile, où les campagnes sont variées de rizières, de pâturages et de cultures de toutes sortes, entrecoupées de grandes rivières, de gros ruisseaux et de torrents d'eau pure; toutes ces eaux sont pleines de poissons. Les arbres y sont couverts d'une verdure perpétuelle, de fleurs et de fruits excellents. On y recueille du poivre [1], du cardamome et de la cannelle, qui s'exportent en Perse, en Arabie et jusqu'en Europe. Mais un des présents les plus beaux que la Providence ait faits à cette heureuse contrée, c'est le cocotier, dont le Malabar semble être la patrie primitive.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *tonga* au cocotier et à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de 10 à 13 mètres. Il est d'une grosseur médiocre, fort droit, et sans autres branches que dix ou douze feuilles qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un demi-mètre et longues de 3 ou 4. On les emploie sèches et tressées pour couvrir les maisons. Elles resistent pendant plusieurs années à l'air et à la pluie. De leurs filaments les plus déliés on fait de très-belles nattes qui se transportent dans toutes les

[1] Le poivre le plus connu est le fruit d'une plante sarmenteuse, placée communément au pied des aréquiers, des cocotiers et d'autres arbres, afin qu'en naissant elle trouve un appui avec lequel elle puisse unir sa destinée. Le poivrier porte ses fleurs en grappes; il leur succede des fruits d'abord verdatres, puis rouges et enfin noirâtres; chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige donne vingt a trente grains. C'est quatre mois apres que les fleurs ont disparu qu'on recueille les fruits; souvent le poivrier fleurit deux fois par an. On reproduit cette plante par des boutures, comme la vigne.

Il y a plusieurs sortes de poivres et de plantes qui les produisent; mais communément on distingue le poivre des Indes en blanc et en noir : ce n'est cependant que le fruit du meme arbrisseau. Pour aider à la nature et contenter le goût des hommes, on enlève la petite peau noire du poivre, et voila du poivre blanc. Pour parvenir à ce résultat, on fait tremper les grains de poivre dans l'eau de mer; on les fait ensuite sécher au soleil, et la petite écorce noire tombe facilement après cette préparation.

Digitized by Google

Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui est comme la tige de la feuille, et qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit aux cocotiers un nombre de feuilles presque toujours égal, parce qu'il en succède continuellement de nouvelles aux anciennes.

Le bois de l'arbre est spongieux et se divise en une infinité de filaments; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maisons et des vaisseaux que dans sa vieillesse, lorsqu'il devient plus solide. Ses racines sont en fort grand nombre et très-déliées. Au sommet du cocotier, on trouve entre les feuilles une sorte de cœur ou de gros germe, qui approche du chou-fleur par la figure et le goût, mais qui a quelque chose de plus agréable. Un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes. Cependant on en fait peu d'usage, parce qu'aussitôt qu'il est cueilli, l'arbre meurt. Entre ce chou et les fleurs, il sort plusieurs boutons fort tendres, à peu près de la grosseur du bras. En coupant leur extrémité, on en fait distiller une liqueur blanche, douce, et d'un goût très-agréable, qu'on recueille avec soin dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la tribu s'attache particulièrement à l'agriculture, montent chaque jour, soir et matin, au sommet des cocotiers. Ils portent à leur ceinture un vase dans lequel ils renversent ce qu'il a distillé depuis le matin ou le soir du jour précédent. Cette liqueur porte au Malabar, comme dans l'Hindoustan, le nom de *tari* ou *souri*. C'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la côte. Elle n'a pas les agréments du vin, mais elle enivre de même. Dans sa fraîcheur, elle est douce à l'excès; gardée quelques heures, elle devient plus piquante et plus agréable, mais elle est dans sa perfection du soir au matin ; après quoi elle commence à s'altérer, et dans l'espace de vingt-quatre heures elle est tout à fait aigre. En la distillant dans sa plus grande force, on en fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient même très-violente lorsqu'elle a passé trois fois à l'alambic. Si le tari frais est jeté dans une poêle pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaissit avec la consistance du miel ; s'il bout un peu plus longtemps, il acquiert la solidité du sucre, et même sa blancheur; mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes.

Les cocotiers dont on fait distiller le tari par l'incision des bourgeons ne portent aucun fruit, parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme et se nourrit ; mais ceux qu'on épargne pour en tirer des cocos poussent de chacun de leurs bourgeons une sorte de grappe composée de dix, douze ou quinze cocos au plus. La superficie de leur première écorce est d'abord verte et fort tendre; elle contient une liqueur claire, agréable, saine et rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce qui la renferme immédiatement se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre ; elle a le goût des fonds d'artichaut ; mais à mesure que les cocos mûrissent, une portion de cette eau se change infailliblement en une substance blanche, molle et douce, qui a le goût de la crème. Dans leur parfaite maturité, il ne reste que très-peu d'eau : le goût en devient moins agréable à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide et aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur et le goût. Les cuisiniers indiens en expriment le suc dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle est égale en bonté à l'huile d'amandes douces ; en vieillis-

Digitized by Google

sant, elle acquiert le goût d'huile de noix, mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons et donne de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des cocos est à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent. La première écorce des cocos est fort polie et toujours verte, quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce, ce qui reste est épais de trois doigts : on le divise en filaments, qui servent à faire toutes sortes de cordages, et même des câbles pour les plus gros vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure et de l'épaisseur d'un pouce ; c'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses, des cuillères, des poires à poudre et d'autres petits ouvrages; le reste se brûle pour en faire du charbon, qui sert aux forges des artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc dont le peuple nourrit les pourceaux et la volaille, et dont quantité de pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Les Malabares ont, dit-on, plus de courage et de fierté nationale que les Indiens de la côte orientale. Les naïrs, qui après les brahmanes composent la plus haute caste et la plus nombreuse, font tous profession des armes. Un naïr nu, à la réserve d'un morceau de toile autour des reins, qui lui descend jusqu'aux genoux, le sabre d'une main et le fusil de l'autre, passe sa vie dans cet état, et se fait un point d'honneur de son oisiveté, parce que la moindre œuvre servile le ferait déroger de sa caste. La plupart des naïrs s'engagent en qualité de gardes au service des rois, des princes, des gouverneurs et de quelques particuliers puissants qui résident ou qui passent dans le pays. Ils se louent aussi pour escorter les voyageurs, et c'est une précaution que ceux-ci ne doivent pas négliger; ils s'exposeraient à toutes sortes d'insultes de la part des gens de cette tribu. Ces naïrs subsistent de leur profession et de quelques terres qu'ils afferment aux Tives, tribu inférieure qui leur est subordonnée. Ceux-ci font labourer ces mêmes terres par les pouliahs, caste très basse et tellement méprisée, qu'un naïr qui veut éprouver ses armes tire de sang-froid sur le premier pouliah qu'il rencontre, et le tue ou l'estropie impunément. Dès qu'on aperçoit un de ces infortunés, on lui fait signe de se retirer à l'écart, et s'il n'obéit pas à l'instant, on a droit de tirer sur lui. Aussi s'assujettissent-ils à crier continuellement sur les chemins, afin que ceux qui viennent à leur rencontre les avertissent de leur approche par un autre cri qui leur donne le temps de s'éloigner. Les pouliahs vont presque nus, n'ont point de demeure fixe, errent dans les champs et dans les forêts, n'ont d'autre asile que le creux des arbres, des cavernes, ou des huttes de feuilles de palmier, qu'ils font à la hâte. Cette malheureuse espèce d'hommes se nourrit de toutes les immondices qu'elle trouve en son chemin, sans en excepter les charognes ; aussi devient-on infâme en les touchant, et il suffit même de les aborder de vingt pas pour contracter une souillure qui assujettit à des expiations indispensables. Il ne leur est pas permis d'entrer dans les temples, ni même d'en approcher ; mais les prêtres veulent bien avoir l'indulgence de recevoir leurs offrandes, pourvu qu'elles soient en or ou en argent, et qu'on les pose à terre à quelque distance de la pagode. Le brahmane qui va les prendre

Digitized by Google

attend que le pouliah se soit écarté, les lave avant de les présenter à l'idole, et se purifie lui-même pour les lui offrir.

Les habitants originaires du Malabar sont noirs ou très-bruns ; mais la plupart ont la taille belle et les cheveux fort longs. L'habillement des hommes et des femmes est à peu près le même. Les deux sexes se ceignent d'une pièce de toile qui les couvre de la ceinture aux genoux ; ils sont nus quant au reste du corps, sans en excepter la tête et les pieds. Les deux sexes ont également des bagues et des pendants d'oreilles d'or, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure aux enfants, et de leur mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier sèche et roulée. Cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, et rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules, et par l'ouverture desquelles on passerait aisément les poings.

Le Malabar est peuplé d'une multitude de perroquets aux plumages les plus riches et les plus variés, de paons qui ne leur cèdent point pour la beauté des couleurs, et auxquels on fait une chasse active à cause de leurs plumes ocellées qui fournissent de matière à toute l'Asie pour les parasols, les éventails et les chasse-mouches.

En revanche, d'énormes chauves-souris font contraste à ce tableau ; le tigre royal est également commun au Malabar, et diverses espèces de serpents détruisent en partie le charme du paysage. Un des plus dangereux est le serpent vert, de la grosseur du doigt, mais long de 2 mètres environ ; il se cache dans les buissons, ne fuit pas quand on l'approche, et s'élance sur les passants dont il attaque presque toujours les yeux, le nez ou les oreilles. La capelle que les Indiens nomment *nalle-pambou* (bonne couleuvre), et les Portugais *cobra-capelle*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large qui forme une espèce de chapeau, a le corps émaillé de couleurs très-vives ; sa vue est aussi agréable que ses blessures sont dangereuses. Les Indiens de presque toute la presqu'île la regardent comme sacrée, lui adressent des prières et des offrandes.

« Un Malabare qui trouve une capelle dans sa maison la supplie d'abord d'en sortir. Si les prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors en lui présentant du lait ou quelque autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer, on appelle les brahmanes qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare et les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce ; mais on n'use pas envers elle d'autre rigueur. » Il y a des jongleurs indiens qui se font suivre des capelles, les endorment ou les font danser au son de leur flûte ; nous en parlerons en traitant de Ceylan.

Avant de quitter le Malabar, nous mentionnerons le buffle et la civette qui y sont fort nombreux. On sait que la civette, sorte de fouine très-irascible, sécrète dans une poche placée au-dessous de l'anus une sorte de musc que l'on recueille, et qui naguère encore avait une certaine valeur dans le commerce. C'est maintenant un parfum passé de mode.

Du douzième au seizième degré, la côte prend le nom de Canara. A peu près au centre trônait autrefois dans toute sa splendeur Goa, métropole des Indes portugaises, et d'où saint François Xavier s'élança, pour sa seconde mission,

Digitized by Google

jusqu'aux rivages de la Chine et du Japon. Aujourd'hui Goa n'est plus qu'un désert où vivent disséminés quelques moines, une trentaine de nonnes et quelques centaines d'Indiens restés fidèles au catholicisme. La résidence actuelle du vice-roi portugais et de l'archevêque, qui prend le titre de primat des Indes, est à Pandjim, ou Villa Nova de Goa, à environ 7 kilomètres de l'ancienne métropole.

Un puissant royaume florissait jadis dans ces contrées, celui de Déjapour ou Vizapour, non moins célèbre que Kachemyr et Golconde. De beaux mausolées, de vastes mosquées, aussi remarquables par le travail que par le matériel de leur construction, rappellent presque seuls aujourd'hui les magnificences de cette Palmyre du Dekkan.

Bombay, située sur la petite île de ce nom, est la capitale de l'Inde occidentale et de la troisième présidence anglaise. Entrepôt du golfe Persique, de l'Arabie et de l'Abyssinie, Bombay ne le cède qu'à Calcutta pour l'importance commerciale, et cette importance s'accroît encore, grâce à la ligne de steamers qui vient d'y être établie, et qui, transmettant ses dépêches par la mer Rouge, Suez et Alexandrie, place Bombay à quarante jours de Londres. Les Guèbres ou Parsis tiennent là, comme à Surate, le haut bout du commerce indigène, et ils y ont fait construire pour leur culte jusqu'alors mystérieusement retiré autour du foyer domestique, un temple qui n'a pas coûté moins de deux millions de francs.

Surate, sur la rive gauche du Tapti, n'offre que des rues étroites et tortueuses, des maisons hautes, bâties en charpentes; mais ces charpentes sont sculptées avec soin, et l'intérieur des appartements est d'une grande magnificence; les vases précieux y sont répandus à profusion et les planchers et les murs y sont tapissés de porcelaine, ce qui donne à ces appartements beaucoup de fraîcheur et de propreté. Les Guèbres, nous l'avons dit, y sont nombreux, industrieux et riches. La piété des Indiens qui, pareille à la bonté de Dieu, s'étend sur toute la nature, a fait élever auprès de cette ville un de ces hôpitaux déjà mentionnés plus haut, non-seulement pour les animaux utiles, mais pour les singes, les tortues, et, dit-on, aussi, les punaises et autres vermines. Nous ne garantissons pas le récit de quelques voyageurs qui ajoutent que de temps à autre un pauvre, lié sur un lit durant une nuit entière, est payé pour servir de pâture aux hôtes de l'établissement.

Ici se termine la presqu'île, et nous rejoignons l'Hindoustan par le Guzerate et le golfe de Cambaye. Arrêtons-nous un instant à la ville qui porte ce même nom de Cambaye pour rapporter le récit que fait un voyageur de la mort d'une femme qui monta sur un bûcher pour ne point survivre à son mari. Nous ne pouvons quitter l'Inde sans jeter un coup d'œil sur ce spectacle, triste effet des préjugés barbares.

L'Indienne qui devait se sacrifier aussi cruellement était veuve d'un Raspout, tué à 40 kilomètres de Cambaye. En apprenant sa mort, elle avait juré de ne pas lui survivre. Comme le grand-mogol et ses officiers n'épargnaient rien pour abolir un usage si abominable, on avait résisté longtemps à ses désirs; mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avait enfin permis de satisfaire aux lois de sa religion. Elle n'avait pas plus de vingt ans. Le voyageur la vit arriver au lieu de son supplice avec tant de constance et de gaieté, qu'il crut qu'on avait troublé sa raison par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort

Digitized by Google

commun dans les Indes. Son cortége formait une longue procession, qui était précédée de la musique du pays, c'est-à-dire des hautbois et des timbales. Une foule de femmes et de filles dansaient autour de la victime. Elle était parée de ses plus beaux habits : ses bras, ses doigts et ses jambes étaient chargés de bracelets et de bagues. Une troupe d'hommes et d'enfants fermait la marche. Le bûcher qui l'attendait sur le bord de la rivière était de bois d'abricotier, mêlé de sandal et de cannelle. Aussitôt qu'elle put l'apercevoir, elle s'arrêta quelques moments pour le regarder d'un œil de mépris ; et prenant congé de ses parents et de ses amis, elle distribua parmi eux ses bracelets et ses bagues. Le voyageur se tenait à cheval auprès d'elle, avec deux marchands anglais. « Je crois, dit-il, que mon air lui fit connaître qu'elle m'inspirait de la pitié ; et ce fut apparemment par cette raison qu'elle me jeta un de ses bracelets que j'acceptai, et que je garde encore en mémoire d'un si triste événement. Lorsqu'elle fut montée sur le bûcher, on y mit le feu. Elle se versa sur la tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris aussitôt, elle fut étouffée en un instant sans qu'on vît aucune altération sur son visage. Quelques assistants jetèrent dans le bûcher plusieurs cruches d'huile, qui, précipitant l'action des flammes, achevèrent de réduire le corps en cendres. Les cris de l'assemblée auraient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle aurait eu le temps d'en pousser. Nous terminerons ce récit en observant qu'au temps dont nous parlons, c'est-à-dire il y a plus de cent ans, ces sacrifices horribles étaient déjà fort rares, et qu'ils le sont encore plus à présent. On ne voit guère que les femmes des brahmanes rappeler de loin en loin ce déplorable usage, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps.

ROYAUME DES MALDIVES.

Ce royaume, qui dépend de l'Inde, est un vaste assemblage de plusieurs milliers d'îlots divisés en dix-sept groupes ou atollons. Le sultan des Maldives (c'est le titre qu'il se donne) tient sa cour dans l'île de Male. Son palais, deux mosquées et la ville qui les entoure occupent l'île entière, qui n'a guère que 4 kilomètres de tour. Tous les ans, quelques petits bâtiments partent de Male pour Atchin dans l'île de Sumatra, et pour Balassore dans l'Orissa. Les cocotiers, orangers et citronniers sont les principales ressources de ces îles, qui ne produisent ni riz ni blé. L'ambre, le corail, l'écaille de tortue et surtout les cauris sont les principaux objets de leur commerce. On sait que les cauris sont de petites coquilles qui servent de monnaie dans les Indes, la Guinée et sur quelques autres points de l'Afrique. La livre de cauris, payée autrefois 30 centimes aux Maldives, valait en Guinée jusqu'à 1 franc 75 centimes.

Les crocodiles sont nombreux dans ces parages et les îlots inhabités fournissent une grande quantité de crabes et de pingouins assez bons à manger.

Les Maldivais sont en général spirituels, courageux, industrieux et amis du plaisir. Leurs femmes sont bien faites, et presque aussi blanches que des Européennes. Les demeures des riches sont en pierre, les autres en bois de palmier ; la religion de ces insulaires est un mélange de mahométisme et de pratiques indiennes, et, bien que chaque île ait un idiome différent, l'arabe est pour toutes la langue religieuse et savante.

Digitized by Google

CEYLAN.

L'île de Ceylan, située à l'est et à l'extrémité du cap Comorin, relève directement de l'Angleterre. « L'aspect du pays, dit M. Haussman, à qui nous empruntons nos renseignements, est des plus pittoresques. Le midi et le centre de l'île présentent plusieurs chaînes de hautes montagnes; le nord est occupé par de vastes plaines. Colombo, centre du commerce anglais, est situé sur la côte occidentale; Pointe-de-Galles, au sud ; Trinquemale, au nord-est ; Candy, l'ancienne capitale de Ceylan, est placée dans l'intérieur. Il règne dans l'île, à des époques régulières, quoique différentes pour l'est et l'ouest, des pluies violentes qui entretiennent la fraîcheur et une admirable verdure. Aussi cultive-t-on avec succès le café, le cacao, la canne à sucre, le girofle et le cotonnier. La cannelle de Ceylan est la plus renommée ; il en existe des bois entiers qui, dit-on, parfument l'air à plusieurs lieues en mer. Ceylan est peut-être le pays de la terre le plus riche en topazes, en rubis, en saphirs, zircônes, calcédoines et autres pierres précieuses. Toutes les variétés de cristal de roche et de quartz s'y rencontrent en abondance. Les règnes végétal et animal y sont d'une richesse extrême. » Ici l'on voit de nombreux troupeaux d'éléphants venir s'abreuver sur les bords de la rivière ; plus loin, le buffle sauvage va se plonger au milieu de la vase des marais. Là, c'est l'antilope ou le singe qui attirent l'attention du chasseur. Les serpents de toute espèce pullulent à Ceylan; on en rencontre partout dans les bois, sur les routes, dans les maisons; les plus venimeux sont le tiopolongo et la caravilla. Or, c'est un métier dans l'Inde que de magnétiser ces reptiles. Vous êtes fort étonné de voir un Indien, grotesquement coiffé d'une espèce de béret à plumes, se présenter gravement à vous, puis tirer d'un sac ou d'un panier bien fermé quelques jolis serpents luisants et vifs qui se mettent à se tortiller avec une grâce infinie, mais d'un air assez peu rassurant pour le spectateur. Le jongleur entre en action ; il se met à agiter circulairement les bras, à faire mille gestes, mille contorsions bizarres. Ses jambes mêmes prennent part à la pantomime; il fascine le serpent par l'immobilité de son regard ; il l'étourdit par un déluge de paroles cabalistiques prononcées avec une volubilité extraordinaire. Enfin, l'animal est sous le charme et magnétisé, si bien que le jongleur applique impunément son nez, ses lèvres, sa langue, sur cette tête engourdie qui, par un léger mouvement, causerait la mort la plus cruelle. »

La tradition remonte bien haut à Ceylan; une des montagnes de l'île porte le nom de Pic d'Adam; une suite d'îlots à fleur d'eau, qui la séparent de l'Inde, s'appelle Pont d'Adam, parce que, selon les Arabes, c'est à Ceylan qu'Adam se retira après son péché. L'histoire elle-même prétend faire remonter à plus de deux mille ans la puissance des rois de Ceylan dont le trône était héréditaire de mâle en mâle, et qui régnaient avec un cortége de ministres, de prêtres et d'officiers dignes des cours de Babylone ou de Suze. Depuis 1506, les Portugais d'abord, les Hollandais ensuite, et enfin les Anglais se sont emparés des ports de mer, et n'ont laissé de libres aux anciens habitants que l'intérieur et la partie sud-ouest de l'île.

Ces habitants aborigènes se nomment Cingalais ; on les distingue aisément des Malabares ou Arabes acclimatés depuis des siècles dans le nord et l'est de

Digitized by Google

l'île. Le pur Cingalais rappelle entièrement le type hindou. Ses traits expriment la finesse et l'intelligence ; sa peau est d'un brun clair. Son vêtement consiste en deux pagnes dont il s'entoure le corps, ou en une espèce de tunique blanche ; il se coiffe d'une petite calotte ou d'un mouchoir disposé en turban et qui laisse le sommet de la tête à découvert. Ses cheveux, d'un beau noir, atteignent une grande longueur, et sont souvent rassemblés en tresse par derrière.

La classification par castes existe à Ceylan, mais moins marquée que sur le continent indien. La langue n'est pas non plus la même que dans l'Inde ; les hautes et basses classes ont chacune un idiome spécial ; mais toutes aiment la musique, la poésie, les sculptures. Sans avoir de grandes vertus ni de grands vices, les Cingalais sont sociables, cérémonieux et très-causeurs. Ils aiment le jeu avec passion. Les femmes sont bonnes ménagères. Les habitants de l'intérieur vivent généralement dans des huttes isolées, ce qui oblige chaque famille à pourvoir elle-même à tous ses besoins. Heureusement ils sont fort modérés : du riz, du lait, des fruits, de l'huile de coco, voilà pour l'alimentation. Un métier, auquel travaille la ménagère, pendant les heures qu'elle peut dérober aux occupations des champs et aux soins domestiques, fournit à la famille les grossiers tissus qui lui sont indispensables. Quant aux autres menus objets, on se les procure par échange dans quelque chaumière voisine, bien que les indigènes aient aussi leurs monnaies d'or, d'argent et de cuivre.

Pour donner une idée du commerce de Ceylan, depuis que les Anglais en ont fait une colonie, il suffit de dire que les exportations de Colombo s'élèvent annuellement à un chiffre très-considérable relativement.

La population de l'île de Ceylan, dont le chiffre évalué par Colquhoun à 6,000 blancs et 800,000 indigènes, et par d'autres à plus de 2,000,000 de ces derniers, se divise, abstraction faite des colons, en deux races tout à fait distinctes l'une de l'autre : les Veddhas, peuple grossier qui vit dans l'épaisseur des forêts, et les Cingalais qui ont atteint, ainsi qu'on l'a dit, un certain degré de civilisation. Ils suivent tous le culte de Bouddha.

Sur la côte orientale de l'île se trouve le port de Trinquemale, qui est le plus sûr de l'Inde, et sert de station à la flotte anglaise sur la côte septentrionale ; il y a un autre fort nommé Jafnapatam.

L'INDE TRANSGANGÉTIQUE

C'est le nom que nous croyons devoir adopter, d'après l'opinion d'habiles géographes modernes, pour remplacer celui d'*Indo-Chine*, qui semble tout à fait impropre a l'égard d'un pays dont les habitants n'ont rien de commun ni avec les Hindous ni avec les Chinois.

L'Inde Transgangétique a bien son importance, puisqu'on lui donne 24,000,000 d'habitants. Suivant les géographes, elle a pour limites, au nord l'empire chinois, c'est-à-dire le Boutan, le Tibet et la Chine proprement dite ; à l'est, la Chine le long d'un petit espace, ensuite la mer de la Chine ; au sud, cette même

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

INDIENS FEMME BRAMINE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIRMAN JAVANAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

mer, le détroit de Singapour et le golfe de Bengale; à l'ouest, le détroit ou canal de Malacca, le golfe du Bengale, le Bengale dans l'Inde et le Boutan dans l'empire chinois.

Les principaux États dont se compose l'Inde Transgangétique sont l'empire Birman, le royaume de Siam, l'empire d'An-nam ou de Viet-nam, le royaume d'Assam et le Malacca indépendant.

EMPIRE BIRMAN.

Les Birmans ou Braghmons, originaires de l'Ava, d'abord sujets du roi de Pégu, se rendirent indépendants au seizième siècle, soumirent l'Arakan en 1783, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Merghi. Mais les Anglais, par un traité conclu en 1826 avec l'empereur du Birman, obtinrent la cession de plusieurs territoires étendus. Ces peuples professent le bouddhisme. Le gouvernement est absolu. La contrée qu'habitent les Birmans est riche en mines d'or, d'argent, de rubis et autres pierres précieuses. Elle est aussi très-fertile ; elle produit du froment, des cannes à sucre, du tabac, du coton et d'excellents fruits. Outre le theack [1], qui croît au nord d'Ummérapoura, on y rencontre presque toutes les espèces de bois connues dans l'Inde, et particulièrement de très-beaux sapins. On y trouve aussi, près de la rivière d'Ova, une grande quantité d'un ambre [2] extrêmement pur et transparent.

Les Birmans aiment les fêtes et en font à tout propos. Très-souvent elles durent plusieurs jours. La plus singulière se célèbre le dernier jour de l'an; on la nomme *sapan daiche* ou *fête de l'eau ;* son but est de purifier les souillures de l'année : en conséquence on se jette mutuellement de l'eau partout où l'on se rencontre. C'est plutôt un amusement qu'une dévotion. Le roi et la reine se mouillent avec de l'eau de rose. Les grands seigneurs en ont aussi dans des vases qu'ils tiennent à la main, avec laquelle ils s'arrosent tant que dure la fête. Le peuple, de son côté, est dans le tumulte de la joie. Les femmes et les jeunes filles, armées de grands pots et de seringues, arrosent abondamment tous les hommes qu'elles rencontrent; des torrents tombent de toutes les fenêtres, et il est impossible ce jour-là de sortir un instant sans rentrer tout inondé.

[1] Le theack, theck ou theka, est une espèce de chêne dont on trouve des forêts entières dans le Malabar. Ses feuilles, très grandes et bonnes à manger, répandent, par le froissement, un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie à teindre les soies et les cotons. Ses fleurs, petites et blanchâtres, d'une odeur suave, forment, au sommet des jeunes rameaux, une panicule ample et pyramidale. Bouillies dans le miel du pays, elles donnent un sirop vanté pour guérir l'hydropisie. Son bois, dur comme celui de nos chênes, est employé à la construction des vaisseaux et des édifices.

[2] Il y a deux sortes d'ambre, le gris et le jaune. L'ambre gris se trouve flottant dans diverses mers. L'origine de cet aromate rare et précieux est encore inconnue; mais on présume que c'est un bitume qui a coulé dans la mer. Ses propriétés sont d'être inflammable, dissoluble en partie dans l'esprit de vin, et de se fondre sur le feu en forme de résine de couleur dorée. Piqué avec une épingle chaude, il répand une odeur fort agréable. L'ambre jaune ou succin se trouve dans les terres, surtout sur les côtes de la mer Baltique. Frotté, il devient odorant et acquiert une vertu électrique. On le polit parfaitement, et on l'emploie à différents jolis bijoux, tels que vases, tabatières et autres objets d'agrément.

Digitized by Google

Les fêtes sont toujours accompagnées de différents jeux ; la lutte et le pugilat comptent parmi les premiers, et les Birmans y montrent beaucoup d'adresse et de force ; on fait aussi des courses de bateaux que le souverain honore quelquefois de sa présence. Les vainqueurs reçoivent en présent, de l'officier public, deux pièces de toile de coton qu'il leur étend sur les épaules. Les jeux dramatiques ont aussi leur tour. Les pièces offrent quelque intérêt pour ceux qui entendent la langue. Suivant M. Symes, le dialogue en est vif, naturel, l'action rapide et vraisemblable. Pendant les entr'actes un bouffon amuse les spectateurs.

La poésie est aussi au rang des amusements. On dit que les vers sont harmonieux et doux, quand ils sont bien déclamés. Les Birmans ont des poëmes héroïques et religieux très-célèbres parmi eux. Leur langue a trente-trois sons pleins, que leur alphabet figure par autant de caractères : les accents servent à les modifier. L'écriture va, comme la nôtre, de gauche à droite. Les livres sont composés de feuilles de palmier sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin. Enfin, la musique est également cultivée avec beaucoup de soin parmi les Birmans.

Amarapoûrâ est la capitale de l'empire Birman. C'est une des plus belles villes de l'Orient ; sa situation l'a fait comparer à Venise. La population y est nombreuse ; on y compte 175,000 habitants. Les rues sont belles, larges, bien pavées en briques ; mais les maisons sont basses, construites en bois et couvertes en tuiles. Les boutiques, ouvertes sur la rue, sont très-brillantes. Le palais est un grand bâtiment en briques, précédé de plusieurs cours spacieuses : l'intérieur en est d'une richesse immense.

Ava, à quatre kilomètres d'Amarapoura, est bien déchue depuis qu'elle n'est plus le siége de l'empire. Elle avait plus de 12 kilomètres de circuit.

Arakan, capitale de l'ancien royaume de ce nom, est fort grande ; mais ses maisons sont basses et mal construites. On fait monter le nombre de ses pagodes à six cents.

Pégu n'est presque plus rien depuis sa destruction, lors de la révolution de l'empire : il n'y a guère que 6 à 8,000 habitants. On y voit encore la fameuse pyramide de Choumadour (temple d'or), bâtie soixante ans avant Jésus-Christ, et dont la hauteur est de 108 mètres ; la circonférence de la base est de 420 mètres.

Rangoun, sur une branche de l'Iraouaddy, est le premier port et la ville la plus commerçante de l'empire. Son port, l'un des plus beaux de l'Orient, est très-fréquenté par les négociants arméniens, musulmans, français, anglais, hollandais, portugais, etc. Sa population, composée de toutes sortes de nations, est de 30,000 âmes. Cette ville est depuis longtemps le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde ; les Birmans les accueillent avec bienveillance, et leur laissent faire quelque négoce. C'est un spectacle curieux que la bourse de Rangoun ; elle présente un mélange de figures que l'on chercherait vainement dans les plus grandes villes. C'est là que le politique philosophe peut se convaincre que le lien naturel des peuples est le commerce, et que si l'intérêt divise les hommes, il est facile aussi de les réunir par ce même intérêt.

Digitized by Google

ROYAUME DE SIAM.

Cette contrée est une grande vallée encaissée dans de hautes montagnes, et arrosée par le fleuve Ménam, qui la partage dans toute sa longueur. La vallée seule est cultivée. C'est dans les montagnes couvertes de forêts vierges que vivent de nombreux éléphants et rhinocéros; les éléphants de Siam ont acquis une certaine réputation de beauté et d'intelligence. L'éléphant blanc reçoit des Siamois une espèce de culte, parce qu'on s'imagine qu'il renferme l'âme des rois décédés.

La capitale actuelle du royaume de Siam est Bangkok, près de l'embouchure du Ménam, avec un vaste port fréquenté par les Européens. On y voit un temple orné de 1,500 statues. Elle compte 90,000 habitants, la plupart Chinois d'origine.

Quant à Siam, l'ancienne capitale, qui n'est plus qu'un vaste amas de ruines; elle était une des plus belles villes de l'Inde Transgangétique.

Les productions du royaume de Siam consistent en maïs, riz, melons d'eau, cafés, cotons, sucres et fruits savoureux du tropique. Les forêts offrent d'excellents bois de construction, et l'on y trouve, entre autres arbres, le tek, le sapan, le bois de rose, l'aloès, le bois de fer, la gomme laque, la cannelle sauvage. Sur les montagnes croissent le bambou, divers bois de teinture, et l'arbre de Tonka qui sert à fabriquer le papier. On y trouve des mines d'or et autres métaux.

L'industrie des Siamois se borne à la fabrication des tissus de coton et de soie et de quelques produits ouvrés des métaux.

Le commerce du royaume de Siam est plus considérable que son industrie. Le roi, comme propriétaire du sol, en a le monopole exclusif, car le gouvernement est essentiellement despotique. Les sujets travaillent six mois de l'année pour le souverain. Ils sont divisés en trois classes : la garde du maître, les travailleurs publics et les employés du gouvernement. Ces derniers n'ont point de traitement; le travail des personnes placées sous leurs ordres leur en tient lieu.

La religion dominante dans le royaume de Siam est le bouddhisme. Les Siamois croient à un dieu générateur qu'ils nomment *Phrahiu*, et à son fils *Phra-Phu-Tichan*. Les rites que suivent leurs prêtres (talapoins) ressemblent beaucoup à ceux des catholiques romains.

Au delà du seizième siècle, on ne rencontre que des fables dans l'histoire de ce peuple. Un souvenir que nous rappellerons avec plaisir parce qu'il est honorable pour la France, c'est celui des deux ambassades que le roi de Siam envoya à Louis XIV, en 1684 et 1686; hommage tout volontaire, dont on fit alors beaucoup d'étalage, mais qui, en définitive, n'amenèrent avec elles aucun résultat utile.

EMPIRE D'AN-NAM.

Cet État, par suite des révolutions, a été fondé sur les ruines du Tonquin et de la Cochinchine. Le gouvernement en est despotique, et le souverain s'intitule fastueusement, *Roi des cieux*.

Voici les principales villes de cet empire : Hué, première place d'armes de

Digitized by Google

l'Asie, dont les remparts sont garnis de 1,200 canons; elle a 100,000 habitants; Ketcho, ancienne capitale de l'empire, que l'on dit aussi grande que Paris, mais qui ne compte plus que 40,000 habitants; Saïgong, avec un palais impérial et une cidatelle immense, première ville commerçante de l'empire; Camboge, célèbre par sa gomme d'où l'on tire une belle couleur jaune. Le royaume de Camboge, réuni en 1824 à l'empire d'An-nam, abonde en ivoire, en bois de rose, de sandal, etc.

MALACCA INDÉPENDANT.

C'est une presqu'île située entre le détroit de son nom et le golfe de Siam. Elle fut colonisée du neuvième au treizième siècle de notre ère, par des Malais, originaires de Sumatra. Au commencement du siècle actuel, elle avait secoué le joug du roi de Siam; mais elle est rentrée entièrement sous la domination étrangère. Le roi de Siam en possède le centre, et les Anglais tout le reste.

Le mahométisme est la religion de ce pays, qui est couvert de forêts impénétrables.

Digitized by Google

L'AFRIQUE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

Voici encore une partie de l'ancien monde qui est riche de merveilles, de souvenirs bibliques et historiques, et qui offre en foule des preuves d'une antique civilisation. L'Afrique a vu Moïse et les Pharaons ; elle a été le théâtre de plusieurs des guerres les plus acharnées des anciens Romains ; au moyen âge, elle se réveilla au bruit des croisades ; plus près de nous, un jeune et intrépide général appelé aux plus hautes destinées, vint à la tête d'une armée française y porter l'éclat de nos armes, et haranguer ses soldats au pied des Pyramides, assises dans le désert depuis quarante siècles. Enfin, naguère, cette même France, amenée sur cette même terre d'Afrique, a pu implanter, après une guerre incessante et meurtrière, notre drapeau victorieux sur un sol longtemps occupé par les États barbaresques.

L'Afrique, appelée par les Grecs Libye (*Libya*), est une immense presqu'île formée par la mer Intérieure au nord, par l'océan Atlantique et l'océan Éthiopien à l'ouest, par la mer des Indes au sud, par la mer Érythrée et le golfe Arabique ou mer Rouge à l'est. Elle est située entre le premier et le cinquantième degré de longitude, le trente-quatrième de latitude sud, et le trente-septième degré de latitude nord, et se trouve jointe à l'Asie par l'isthme de Suez, dont on projette le percement, et qui aurait pour résultat immédiat la jonction des deux mers.

Elle renferme 100 à 110 millions d'habitants répartis sur une superficie d'environ 456,000 myriamètres carrés.

L'Afrique connue des anciens Grecs et des Romains offrait un mélange de complète stérilité et de très-riche fertilité. Elle présente encore les mêmes caractères aujourd'hui. Elle a toujours ces mêmes fleuves qui portaient dans plusieurs de ses contrées un luxe extraordinaire de végétation et leur faisaient produire en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Elle a toujours aussi ces contrées sans eau et dévorées par les ardeurs du soleil, qui n'offraient aux yeux fatigués que d'immenses plaines d'un sable aride.

C'est la partie de l'ancien continent dont l'intérieur est le moins connu. Au quinzième siècle, les Portugais, en doublant les premiers le cap de Bonne-Espérance, firent le tour de cette vaste péninsule et apprirent à en connaître les côtes. Nous en connaissons à peine davantage aujourd'hui. Un voile épais couvre encore l'intérieur de cette vaste contrée. « Peu d'hommes, dit un savant géographe, ont essayé de soulever ce voile, et de ce petit nombre, bien peu ont

Digitized by Google

eu le bonheur de revenir nous faire part de leurs découvertes. La plupart des voyageurs intrépides qui poussèrent assez loin le courage et l'oubli d'eux-mêmes pour tenter cette téméraire entreprise, périrent victimes de la férocité des habitants de l'Afrique ou de son climat dévorant. Cependant, depuis les vingt dernières années, les épaisses ténèbres qui cachaient à nos regards l'intérieur de cette terre mystérieuse se sont un peu dissipées. Bientôt, il faut l'espérer, les nuages qui la couvrent encore disparaîtront, et les bienfaits des sciences et de la civilisation viendront éclairer un pays que naguère encore on regardait comme condamné à rester dans une obscurité éternelle. »

Strabon avait donné à l'Afrique la configuration d'un rectangle, dont les côtes septentrionales formaient la base, le Nil et les côtes de la mer d'Éthiopie, l'angle droit et la côte occidentale l'hypoténuse. En effet, le géographe de l'antiquité avait assez bien jugé : car la forme de cette partie du globe est assez semblable à celle d'un triangle régulier, dont la partie septentrionale, depuis le golfe de Sidra, jusqu'au grand désert, est un pays montagneux et fertile.

Les chaînes de montagnes connues de l'Afrique sont le grand et le petit Atlas ; le premier se dirigeant vers le sud, et le second vers la côte ; la chaîne libyque à l'ouest, et la chaîne arabique à l'est, qui vont se joindre au Geibb-el-Kamar (montagne de la Lune), dont on place le pic principal sous le cinquantième degré de longitude ; les chaînes de Lupata et Spina-Mundi, qui s'étendent du nord au sud en suivant la côte orientale ; tout à fait au sud se trouvent les montagnes de neige, et plusieurs autres, qui toutes s'étendent plus ou moins vers le cap de Bonne-Espérance, où l'on remarque surtout le pic de Guardafui.

Parmi les grands fleuves qui arrosent et fertilisent diverses contrées de l'Afrique, on distingue surtout le Nil, ce roi des fleuves, si célèbre dans l'histoire ancienne et dans la moderne, qui forme plusieurs cataractes fameuses, traverse le grand désert (la Nubie), et forme deux bras, dont le premier se jette dans la Méditerranée, près de Rosette, tandis que le second, beaucoup plus considérable, va rejoindre la mer à Damiette. Les autres fleuves sont : le Sénégal, la Gambie, le Djoliba ou Niger, le Zaïre ou Coango, le Couanza, l'Orange, et le Zanbièze, ou Couama. Au centre, se trouve un grand bassin, qui ne paraît verser ses eaux dans aucune mer, et au milieu duquel est le lac Tchad.

« L'Afrique, située presque tout entière sous la zone torride, dit un savant, ne connaît que deux saisons : la saison de la sécheresse, ou l'été ; la saison des pluies, ou l'hiver. Au nord de l'équateur, la saison des pluies commence un peu après l'équinoxe de printemps, et le temps de la sécheresse après l'équinoxe d'automne. Les époques sont en sens inverse au sud de l'équateur. Le principal caractère du climat est une chaleur extraordinaire, surtout dans les contrées situées entre l'Atlas et le pays des Hottentots. C'est de l'intérieur de l'Afrique que sort ce vent qui, après avoir traversé les immenses déserts qu'elle renferme, apporte avec lui ces vapeurs brûlantes et quelquefois mortelles qui l'ont fait nommer, selon le pays qu'il parcourt, *simoun* (en arabe, poison), *chamsin*, en Égypte, *hermattan* et les *tornados*. Quoique très-affaibli, ce vent pénètre jusqu'en Espagne sous le nom de *solano*, et en Italie sous celui de *sirocco*. Lorsqu'il arrive en Suisse sous le nom de *fohn*, il est singulièrement rafraîchi par les montagnes de neige qu'il a franchies ; mais il est toujours pesant, épais et malsain. »

Digitized by Google

Digitized by Google

ABYSSIN ÉGYPTIENS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La population de l'Afrique se divise en plusieurs races : 1° Les Abyssins, les Nubiens et les Coptes ; 2° les Maures ou Berbers ; 3° les Nègres, parmi lesquels il faut distinguer les Iolofs, les plus beaux et les plus noirs de tous, les Mandingues et les Foulahs ou Fellatahs ; 4° les Cafres et les Hottentots ; 5° les Madécasses ou Malgaches, peuple dominant de Madagascar, et qui paraît appartenir à la race malaise.

Le fétichisme est la religion la plus répandue. Le mahométisme occupe le second rang. Les Coptes et les Abyssins sont chrétiens. On trouve en Afrique toutes les formes de gouvernement ; mais les États purement despotiques y dominent.

Parlons maintenant des productions du sol de cette terre qui offre les plus grands contrastes. Partout où l'eau se montre, la végétation est puissante et magnifique. Aussi le règne végétal offre-t-il des fruits excellents, des légumes savoureux, le blé, le millet, le maïs, le manioc, le palmier-dattier, le figuier, le sycomore, le bananier, le tamarinier, le cassier, le séné, l'ébénier, le sandal, le chi ou arbre à beurre, l'arbre à épices, à gomme, à encens, le baobab, dont le tronc a quelquefois 33 mètres de circonférence, et qui est par conséquent le colosse du règne végétal. On récolte aussi dans plusieurs contrées l'indigo, le coton, le chanvre, le lin, le riz, le sucre, etc.

Dans le règne animal, les espèces nuisibles abondent : le lion, le tigre, la panthère, le léopard, le chacal, l'hyène s'y trouvent en grand nombre. D'énormes crocodiles, de monstrueux hippopotames, des serpents d'une grandeur extraordinaire, infestent les fleuves et les forêts. On trouve, en outre, la girafe, l'éléphant, le zèbre, la gazelle, le rhinocéros, le buffle, sans parler du dromadaire et du chameau qui sont aussi communs en Afrique qu'en Arabie. On y voit aussi, parmi les oiseaux, l'autruche, le flamant, la grue, les perroquets.

Parmi les nuées d'insectes qui désolent l'Afrique, il faut surtout mentionner les moustiques, dont la morsure passe pour mortelle, les insondis, sorte de fourmis énormes qui font périr l'éléphant en s'insinuant dans sa trompe, et les sauterelles, capables de dévaster des provinces entières. Nous passons sous silence les détroits, golfes, îles, caps, lacs de l'Afrique, quoiqu'il y ait à dire quelque chose d'intéressant à cet égard. Mais nous aurons occasion d'en parler tout naturellement lorsqu'ils s'offriront à nous dans le cours de la description que réclame chaque contrée. Il est beaucoup de détails que ne saurait embrasser un coup d'œil général.

L'ÉGYPTE

Comme l'Inde, comme l'Asie Mineure, comme la Chine, l'Égypte est une de ces contrées dont les souvenirs se perdent dans la nuit des temps. Asile ou berceau d'une race puissante qui perfectionna l'agriculture, étudia la politique, fit avancer les arts et les sciences, son histoire touche d'un côté à celle de

Digitized by Google

l'Éthiopie, de l'autre à celle de la Phénicie et de la Grèce; aussi de glorieuses traditions, de gigantesques monuments attestent le rôle qu'a joué l'empire des Pharaons. Après eux, Grecs, Romains, Arabes et Turcomans y ont tour à tour imprimé leur trace; et depuis Méroé jusqu'à Alexandrie, les bords du Nil conservent, comme une sorte de musée, des vestiges de toutes les grandeurs. Du reste, l'importance de l'Égypte, avait, comme toutes les choses humaines, sa raison d'être dans des circonstances providentielles.

Placée au fond de la Méditerranée, baignée sur une autre de ses faces par la mer Rouge qui lui ouvre le chemin de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie, arrosée par un fleuve immense qui la lie aux contrées les plus centrales de l'Afrique, la patrie de Sésostris s'est trouvée mêlée et a presque servi de pivot aux principaux mouvements du monde ancien.

Géographiquement parlant, l'Égypte, bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'isthme de Suez, qui rattache l'Afrique à l'Asie, à l'ouest par le grand désert de Libye, au sud par l'Abyssinie, n'est en réalité que la vallée du Nil ; le Nil, le plus grand fleuve des anciens continents, le Nil dont on a si longtemps ignoré les sources ; dont une branche, le Bahr-el-Azrek, sort d'un plateau de l'Abyssinie où il est encore adoré comme une divinité ; dont l'autre, moins connue, le Bahr-el-Abiad, paraît être, à certaines époques de l'année, en communication avec le Niger et vient par conséquent du milieu de l'Afrique, en longeant les monts El-Kamar. Cette dernière branche, après avoir arrosé le Donga et divers autres pays habités par les nègres Chelouks, se réunit au Nil bleu un peu au-dessous de Damer; puis le fleuve, sans affluents désormais, fait un grand détour au sud-ouest dans le Dongolah, franchit deux cataractes, dont une dans la Nubie inférieure, et entre en Égypte près de Syène ou Assouan au moment où il dépasse la dernière de ses chutes.

De Syène au Caire, il coule dans une vallée d'environ 20 kilomètres de largeur et flanquée de deux chaînes de montagnes, dont une se perd dans la mer Rouge, et l'autre dans le désert de Libye. Près de Syouth, la chaîne occidentale s'écarte assez pour laisser un désert de sable entre ses bases et les cultures; plus bas, à Beni-Soueyf, elles s'abaissent et découvrent les fertiles plaines du Fayoum. A partir du Caire, les deux chaînes de montagnes qui étaient venues resserrer le fleuve s'ouvrent de manière à décrire un large contour, et le Nil, qui se partage lui-même en deux branches, forme le Delta, ainsi nommé parce que cette figure rappelle celle du Δ ou delta grec.

De grandes pluies qui tombent régulièrement sous les tropiques créent des espèces de lacs temporaires sur les hauts plateaux de l'Afrique, d'où, se déversant ensuite dans les vallées principales, ils font croître les fleuves qui arrosent ces vallées dans une proportion considérable. L'Égypte est un terrain bas et presque uni dans lequel ces crues se développent largement; et comme les eaux qui les occasionnent sont chargées de limon, elles engraissent par un séjour momentané les terres où elles passent. De là, cette fertilité si renommée de l'Égypte qui, couverte par l'inondation depuis le commencement de l'été jusqu'à celui de l'hiver, voit, dans les six mois qui lui restent, le cultivateur jeter ses semences, sans labourage, sur cette vase encore molle, et, quelques mois après, y récolter de riches et abondantes moissons.

A l'Égypte se rattachent tant d'idées merveilleuses, tant de traditions d'une

Digitized by Google

antiquité presque fabuleuse, que pour essayer de faire comprendre l'intérêt qu'elle inspire, il faut, pour ainsi dire, soulever à chaque pas le pays actuel et chercher, sous ce qui existe, les souvenirs du passé.

Quels furent les premiers habitants de cette fertile contrée? Sortirent-ils des plateaux chaldéens de l'Asie, pour remonter le fleuve? Ou bien, au contraire, l'Éthiopie fut-elle la mère patrie d'une race intelligente qui, après avoir fondé le riche empire de Méroé, descendit peu à peu jusqu'aux rivages de la Méditerranée? Nous l'ignorons; mais ce que l'histoire nous apprend, c'est que l'Égypte fut tour à tour gouvernée par des Pharaons et des rois pasteurs. C'est sous le règne des premiers que les petits-fils d'Abraham vinrent y chercher un refuge contre la famine, que Joseph, l'un d'eux, y fut élevé au faite de la puissance. Plus tard, envahie et dévastée par Cambyse, elle devint, durant 193 ans, vassale de la Perse. Alexandre le Grand, vainqueur de Darius, lui enleva aussi cette riche proie; et pendant deux siècles, les Ptolémées rendirent à l'ancienne institutrice de la Grèce ses arts et son commerce. Puis vinrent les Romains, qui la gouvernèrent durant 666 années, et à qui les kalifes de l'Islam la ravirent, pour la céder eux-mêmes aux Turcomans et aux Mamelouks. A ceux-ci les Français l'arrachèrent en 1798, pour l'abandonner en 1800; les Anglais essayèrent à leur tour, mais en vain, de s'y maintenir six mois en l'année 1807. Après ces secousses étrangères, la barbarie et l'anarchie s'étaient ruées sur cette terre magnifique, lorsqu'un pacha volontaire et rusé, Macédonien comme Alexandre, Méhémet-Ali, parvint à détruire les débris des Mamelouks et à créer une puissance solide, depuis le fond de la haute Nubie jusqu'au sein de l'Arabie et aux confins du grand désert.

« Les anciens, dit Malte-Brun, avaient divisé l'Égypte, d'après une indication donnée par le cours du fleuve, en haute Égypte, nommée Thébaïde, à cause de Thèbes qui en était la capitale; Égypte du milieu, appelée aussi les sept gouvernements ou l'Heptanomide, et enfin la basse Égypte ou Delta qui s'étendait jusqu'à la mer.

« Les Arabes et les Ottomans n'ont fait que changer ces noms. Les Français y trouvèrent les divisions suivantes :

« 1° Le Saïd ou la haute Égypte, renfermant les provinces de Thèbes, Djyzéh et Syouth;

« 2° Le Vostani ou l'Égypte du milieu, comprenant les provinces de Fayoum, Béni-Soueyf et Minieh;

« 3° Le Bahari, ou la basse Égypte, embrassant les provinces de Bahyréh, Rosette ou Rachyd, Garbyéh, Ménouf, Mansourah, Charkyéh, Djyzéh, Damiette et le district du Caire, composé des subdivisions de Kelioub et Atfiéh.

« Il faut faire observer que la dénomination de haute Égypte, prise dans un sens rigoureusement physique, s'est quelquefois étendue sur toutes les provinces au-dessus du Caire. C'est d'après ce principe qu'Aboul-Feda et Ebn-Kaukal divisent l'Égypte en deux parties : le Rif et le Saïd, c'est-à-dire la côte et le haut pays. Un autre Arabe appelle ces divisions Kibli et Bahari, c'est-à-dire le midi et le rivage. »

A l'Égypte proprement dite il est bon de joindre la Nubie, qui en est, pour ainsi dire une dépendance naturelle, parce que c'est toujours la vallée du Nil, et aussi parce que les ruines qui s'y rencontrent prouvent que ces deux contrées

Digitized by Google

ont été constamment soumises à la même domination et ont le même caractère d'architecture et de sculpture.

Nous disions tout à l'heure qu'il était difficile de décider si les premiers habitants de l'Égypte avaient remonté ou descendu le Nil ; mais ce qu'il est aisé de comprendre, c'est que la basse Égypte ayant été le théâtre d'un plus grand nombre de révolutions, les vestiges du passé sont d'autant mieux conservés qu'on s'éloigne davantage des rivages de la Méditerranée et qu'on approche de la Nubie.

La Nubie, l'Éthiopie sur Égypte (*sub Ægypto*) des anciens, est une vaste contrée d'environ 1,400 kilomètres de long sur 1,000 de large, qui confine au sud-est à l'Abyssinie, au sud-ouest et à l'est à la Nigritie et au Sahara. Après un été dévorant qui dure de janvier en avril, vient une saison de pluie et d'inondation, à la suite de laquelle commence celle de la fertilité et d'une douce température. Malgré les variations de l'air, la haute Nubie est assez salubre ; mais celle qui reçoit les eaux stagnantes du fleuve est fort malsaine. Le grand désert, situé entre le Nil et la mer Rouge, est infesté par les Bicharys, les Beljah, les Hassangas et autres tribus pillardes et sanguinaires, qui s'embusquent auprès des sources et s'y jettent sur le voyageur comme des bêtes fauves. Les contrées méridionales de la Nubie, c'est-à-dire celles qui touchent à l'Abyssinie et qui font face à l'Arabie heureuse, sont arrosées non-seulement par le Bahr-el-Abiad ou Nil blanc et le Bahr-el-Azrek ou Nil bleu, mais encore par l'Atbarah et son affluent le Taccaze.

Aussi, près de leurs eaux bienfaisantes s'étendent de vastes ombrages sous lesquels on voit circuler la vie. La partie occidentale de cette portion de la Nubie prend le nom de Sennaar.

Le Sennaar, l'antique Macrobie du temps de Cambyse, eut, après le règne de ce conquérant, des princes de sa nation. Solidaire des diverses révolutions de l'Égypte, il finit par tomber entre les mains des Arabes qui s'y étaient établis, lorsque des nègres sortis du Soudan envahirent le pays, ruinèrent la ville d'Arbaguy, et fondèrent celle de Sennaar où ils régnèrent durant plus de trois siècles. Les hommes de Sennaar rappellent, par les teintes de leur peau, qui varient du safrané au verdâtre, les races nombreuses qui l'ont habité ; en général, les hommes y sont robustes et bien faits, les femmes belles et gracieuses ; mais les uns et les autres sont fourbes et dépravés, dit-on.

Les Sennaariens sont surtout agriculteurs ; cependant ils font un commerce d'entrepôt assez important entre l'Afrique centrale et l'Égypte. On prétend que leur capitale, Sennaar, a compté jusqu'à 100,000 habitants ; M. Cailliaud affirme qu'aujourd'hui elle n'en renferme pas 10,000. Les maisons y consistent en huttes rondes et couvertes en chaume.

Au confluent du Bahr-el-Abiad et du Bahr-el-Azrek, commence le pays d'Halfay. S'il faut en croire M. Cailliaud, Sohah, triste village qui appartient à cette circonscription et près duquel des monceaux de débris informes couvrent un quart de kilomètre de circonférence, serait la fameuse Saba, dont la reine vint visiter Salomon.

Entre le Bahr-el-Abiad et l'Atbarah, qui se réunissait à Damer, s'étend un pays riche et fertile, que les anciens avaient pris pour une île, et qui fut jadis le centre du célèbre empire de Méroé. Bruce a cru reconnaître les ruines de

Digitized by Google

Méroé au-dessous de Chendy, vis-à-vis de l'île de Kourkos, qui s'élève au milieu du Nil. Près du village d'Assour où Hachour se dressent encore des pyramides disposées en groupe, des temples en ruine, des monuments, tout ce que laisse enfin longtemps après avoir cessé d'être, une ville qui fut florissante. Chendy, que nous venons de nommer, et qui est bâtie sur la rive droite du Nil, est une ville de 6 à 7,000 habitants, très-commerçante, au moins comme entrepôt, fort corrompue, et où tous les vices des Arabes semblent s'être alliés à ceux des civilisations orientales.

Deux autres villages ont conservé des restes de l'ancienne splendeur de ces contrées : Naga où sept temples se dressent encore parmi de nombreuses ruines ; et Etmetsaourat, où d'immenses constructions et des temples nombreux ont fait penser à M. Cailliaud que là résidait le collége des prêtres de Méroé.

Aussitôt après le confluent de l'Atbarah et du Nil blanc, on entre dans le pays des Barbares ou Berbers, pays dont l'air est pur et dont les habitants sont assez beaux de taille. Hommes et femmes y vont presque nus. Les Berbers entreprennent de fréquents voyages en Égypte et font le courtage, ou pour mieux dire, le transport des marchandises qui viennent par caravanes des pays nègres.

La province de Chaykiéh, située plus bas, dans un coude sud-est du fleuve, renferme, près de Moraouy, des pyramides, des sphinx et d'autres restes importants qui ont fait supposer à M. Cailliaud que ce bourg occupait l'emplacement de Napata, antique capitale de la Nubie, détruite par les Romains.

Sur la rive ouest du Nil s'étend le Dongolah, dont la terre est à peine cultivée, et dont les villes, représentées par les auteurs arabes comme fort peuplées jadis, ne comptent aujourd'hui qu'un petit nombre d'habitants. A partir de ce point, il n'est presque pas un village placé sur l'un ou sur l'autre bord du Nil qui ne renferme des vestiges d'antiquités. Ici c'est Semneh avec son temple et sa statue brisée d'Osiris. Là, c'est Ebsambol, où se voient deux temples creusés dans le plein roc : l'un dédié à l'épouse de Sésostris le Grand, offre aux regards du voyageur six statues colossales de 12 mètres de haut ; l'autre, sous l'invocation de Phré, dieu du soleil, présente une façade de 37 mètres de largeur sur 30 de hauteur, et quatre statues dont chacune a 20 mètres d'élévation. Plus loin apparaît El-Deyr ou Derri, également riche de ruines, puis Ibrim, la Premnis de Strabon, Dakkeh, l'ancienne Pselcis, dont le temple brille par la profusion des ornements et la beauté de ses sculptures. Teffah, la Taphis d'autrefois, qui montre encore à côté de ses cabanes de boue des débris de monuments dignes des plus célèbres cités.

Entre la basse Nubie et l'Égypte vivent des tribus de caractères, de mœurs et d'usages différents dont les uns, les Ababdéhs, occupent les déserts à l'est du Nil jusqu'à la vallée de Kosséir ; et les autres, nommés Barabras ou Kenouz, vivent dans les hautes terres de la frontière nubienne. Ces derniers sont des hommes vifs et bons, d'une constitution sèche, mais nerveuse et élastique, qui remplissent dans les villes d'Égypte l'emploi de garçons de magasin et d'hommes de confiance.

Pour arriver des frontières de l'Abyssinie au point où nous nous arrêtons, nous avons parcouru environ 62 kilomètres du fleuve, toujours voguant entre de misérables villages où végètent des races abâtardies, mais parmi les huttes desquelles, des sphinx, des colonnes, des débris de toute nature rappellent tout

Digitized by Google

ce qu'un peuple est capable de faire quand un gouvernement sage, la paix et le commerce lui laissent le temps et lui donnent le moyen d'écouter les inspirations de son génie.

En continuant à descendre le Nil nous arrivons à la dernière cataracte que le noble fleuve ait à franchir ; sorte de brisant où l'eau s'écoule à travers des rochers en formant çà et là des cascades de quelques centimètres de hauteur. C'est là que commence l'Égypte proprement dite, la haute Égypte, l'antique Thébaïde. La première ville que rencontre le voyageur, après cette frontière méridionale, c'est Assouan, autrefois Syène. Placée presque sous le tropique du Cancer, elle est échelonnée sur un coteau planté de dattiers. C'est à Syène, c'était dans les rochers de syénite rosâtre qui bordent le fleuve, que les anciens taillaient les obélisques et les statues colossales de leurs temples. Vis-à-vis de cette cité une suite d'îles verdoyantes et couvertes d'arbres à fruit avaient mérité le nom de Jardins du Tropique. Là étaient Éléphantine et Philé, dont les quais et les temples attestent encore la prospérité passée.

Après Assouan viennent tour à tour Edfou, Esnéh, Louqsor, Karnak ; puis les ruines de Thèbes, puis enfin Kéneh ou Kous, anciennement Coptos.

Le commerce de Kéneh est encore assez considérable, et ses vergers rendent les environs délicieux ; mais ce qui attire principalement la curiosité et l'admiration, à ce point du voyage, ce sont les ruines magnifiques et colossales de l'antique Thèbes, qui se trouvent au sud à quelques lieues de là. Ces ruines, éparses sur les deux rives du Nil, occupent un espace d'environ 12 kilomètres à l'est et à l'ouest du fleuve. Elles vont jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire qu'elles remplissent les deux côtés de la vallée, qui ont ensemble un demi-kilomètre de large. Le Nil a, dans cet endroit, une largeur de trois cents pas ; ainsi la circonférence de Thèbes était d'environ 36 kilomètres. Sa gloire, qui a retenti dans la plus haute antiquité, est venue jusqu'à nous ; les débris de ses monuments confirment tout ce que la tradition nous raconte de ses merveilles. Suivons M. Sonnini sur ce théâtre de la destruction.

« Nous partîmes, dit-il, de Kous, accompagnés de quatre Arabes. Nous suivîmes le Nil, à cheval, du côté de l'orient. Nous arrivâmes bientôt à Karnak, misérable village, dont les chaumières serviraient à rehausser l'éclat des superbes ruines qui les entourent, s'il y avait dans le monde rien de comparable aux restes de Thèbes. Un quart de kilomètre plus loin est Louqsor, autre village bâti à l'extrémité méridionale de l'emplacement que cette ville fameuse occupait de ce côté du fleuve. Je demeurai longtemps immobile de ravissement, devant des monuments dont l'élévation paraissait au-dessus du génie et des forces de l'homme.

« Des obélisques, des statues colossales, d'autres gigantesques ; des avenues formées par des sphinx, et que l'on voit encore, quoique la plupart des statues soient mutilées ou cachées sous les sables ; des portiques d'une élévation prodigieuse, parmi lesquels il en existe un de 55 mètres de hauteur sur 66 de largeur ; des colonnades immenses, dont les colonnes ont plus de 7 mètres de hauteur, et quelques-unes jusqu'à 10 mètres de circonférence ; des couleurs encore étonnantes par leur éclat ; le granit et le marbre prodigués dans ces constructions ; des pierres monstrueuses par leurs dimensions, soutenues par des chapiteaux et formant la couverture de ces magnifiques bâtiments ; enfin, des

Digitized by Google

milliers de colonnes renversées occupent un terrain d'une vaste étendue.... »

Les plus considérables de ces ruines sont à l'est du Nil, et consistent en plusieurs temples, dont un forme un carré long d'une vaste étendue, ayant à chaque extrémité une double colonnade; ses énormes colonnes et ses murs sont couverts d'hiéroglyphes qui ont dû coûter un immense travail. Un autre temple presque aussi vaste, et presque aussi colossal, se fait remarquer dans un lieu appelé Abouhadjadi.

« La partie occidentale de la ville ne le cédait pas, sans doute, en magnificence, à celle qui en est séparée par le Nil; mais les monuments y sont moins bien conservés, et les débris y sont entassés dans le plus grand désordre. On remarque, entre autres choses, des avenues, le long desquelles, de distance en distance, et de chaque côté, sont des sphinx de taille colossale, au bout, les restes d'un grand temple, parmi lesquels on distingue deux statues énormes, représentant l'une un homme, et l'autre une femme.

« C'est entre ces deux figures, dit M. Denon, que, selon les descriptions d'Hérodote, de Strabon et de ceux qui ont copié ces écrivains, était la fameuse statue d'Osymandias, le plus grand de tous les colosses. Osymandias lui-même avait été si glorieux de l'exécution d'une entreprise si hardie, qu'il avait fait graver une inscription sur le piédestal de cette statue, dans laquelle il défiait la puissance des hommes d'attenter à ce monument, ainsi qu'à son tombeau, dont la fastueuse description ne paraît qu'un rêve. Les deux statues encore debout sont sans doute celles de la mère et du fils de ce prince, dont Hérodote fait mention : celle du roi a disparu; le temps et la jalousie s'étant disputé à l'envi sa destruction, il n'en reste plus qu'un rocher informe de granit; il faut le regard obstiné de l'observateur accoutumé à voir, pour distinguer quelques parties de cette figure échappées à la destruction. Les deux qui sont encore existantes ont 17 à 18 mètres de proportion. Elles sont assises, les deux mains sur les genoux, le pied droit un peu en avant... Ces deux statues n'ont rien qui séduise; mais cette simplicité de pose, cette nullité d'expression a quelque chose de grave et de grand qui impose. Si, pour exprimer quelque passion, les membres de ces statues étaient contractés, la sagesse de leurs lignes en serait altérée; elles conserveraient moins de formes à un quart de kilomètre d'où on les aperçoit et d'où elles font déjà un grand effet.... Les bas-reliefs et les petites figures qui composent le fauteuil de celle qui est plus au sud, ne manquent cependant ni de charme ni de délicatesse dans l'exécution. C'est contre la jambe de la statue du nord que sont écrits en grec le nom des illustres et anciens voyageurs qui sont venus entendre les sons de la statue de Memnon. »

Le magnifique édifice qu'on appelle le palais de Memnon est sur la même rive de l'ouest à peu de distance des deux statues. Quelques colonnes de cet édifice ont 13 mètres de haut et 3 de diamètre, et sont d'une seule pierre. Elles sont toutes, ainsi que les murailles, chargées d'hiéroglyphes. M. Denon y a vu des sculptures en bas-relief représentant les exploits d'un héros.

Des monuments non moins curieux sont les fameuses cavernes, regardées comme les tombeaux des rois d'Égypte. Elles sont situées au nord-ouest de la ville, sur un plateau de la partie basse des montagnes, et sont peu éloignées des ruines du palais de Memnon. En taillant le roc sur un plan incliné, trois côtés ont offert naturellement des escarpements, dans lesquels on a creusé de

Digitized by Google

doubles galeries, et derrière, des chambres sépulcrales. Ces excavations sont innombrables et occupent un espace de plus de 2 kilomètres carrés. La première fois que Denon s'y présenta avec le général Desaix, on leur lança de l'intérieur des pierres et des piques; la seconde fois, on tira sur eux des coups de fusil; enfin la troisième, pendant des pourparlers de paix, M. Denon fut assez heureux, à l'aide de son argent, pour pénétrer dans un grand nombre de ces chambres souterraines.

« Accompagné de quelques soldats, dit-il, je commençai mes perquisitions: j'observai les grottes que nous avions prises d'assaut; elles étaient sans magnificence. Derrière une double galerie régulière soutenue par des piliers, était une file de chambres, souvent doubles et assez régulières; si l'on n'y eût pas trouvé des sépultures, et même encore des restes de momies, on aurait pu croire que c'était là la première demeure des habitants de l'Égypte.

« A mesure que ces grottes s'élèvent sur la côte, elles deviennent plus décorées, et bientôt je ne pus pas douter, non-seulement à la magnificence des peintures et des sculptures, mais aux sujets qu'elles représentent, que j'étais dans les tombeaux des grands ou des héros... Les sculptures étaient incomparablement plus soignées que tout ce que j'avais vu dans ces temples; c'était de la ciselure. J'étais émerveillé que la perfection fût réservée à des tombeaux, à des lieux condamnés au silence et à l'obscurité. Ces galeries ont quelquefois traversé des bancs d'une glaise calcaire d'un grain très-fin; alors les détails des hiéroglyphes y ont été travaillés avec une fermeté de touche et une précision que le marbre n'offre presque nulle part, les figures rendues par des contours d'une souplesse et d'une pureté dont je n'aurais jamais cru la sculpture égyptienne susceptible... On est bien étonné du peu d'analogie de la plupart des sujets sculptés avec le lieu où ils se trouvent: j'y ai trouvé des bas-reliefs représentant des jeux, comme des sauteurs sur la corde, des ânes auxquels on fait faire des tours, que l'on élève sur les pattes de derrière, etc.

« Le plan de ces excavations n'est pas moins étrange : il y en a de si vastes et de si compliquées, qu'on les prendrait pour des labyrinthes, pour des temples souterrains. Quelques-uns des habitants me servaient de guides : nous pénétrâmes avec eux dans ces dédales, qui véritablement ressemblent, par leurs distributions mystérieuses, à des temples construits pour servir aux épreuves des initiations. Après les pièces si bien décorées que je viens de décrire, on entre dans de longues et sombres galeries, qui, par plusieurs angles, vont et reviennent, et paraissent occuper de grands espaces; elles sont tristes, sévères et sans décorations. On rencontre de temps à autre des chambres couvertes d'hiéroglyphes, des chemins étroits à côté de précipices, des puits profonds, où l'on ne peut descendre qu'en s'aidant contre les parois de l'excavation, et mettant les pieds dans des trous pratiqués dans le rocher; au fond de ces puits, on trouve de nouvelles chambres décorées, ensuite de nouveaux puits et d'autres chambres; et par une longue rampe ascendante, on arrive enfin à une pièce ouverte, et qui se trouve être tout à côté de celle où l'on a commencé son voyage.

« Je fus conduit à de nouvelles sépultures moins sinistres, et qui auraient pu servir d'habitations agréables par le jour, la salubrité, l'air et le beau point de vue dont on jouit dans leur situation. Elles n'ont au reste rien qui les distingue des autres. Le rocher, d'une nature graveleuse, est enduit d'un stuc uni sur le-

Digitized by Google

quel sont peintes en toutes couleurs des pompes funèbres d'un travail infiniment moins recherché que celui des bas-reliefs, mais non moins curieux pour les sujets qui y sont représentés : on regrette que l'enduit dégradé ne laisse pas suivre la marche des cérémonies ; on voit par les fragments qui en sont conservés que ces actes funèbres étaient d'une extrême magnificence.

« On m'apportait des fragments de momies : je promettais tout ce qu'on voulait pour en avoir de complètes et d'intactes ; mais l'avarice des Arabes me priva de cette satisfaction. Ils vendent au Caire la résine qu'ils trouvent dans les entrailles et dans le crâne de ces momies, et rien ne peut les empêcher de la leur arracher ; ensuite la crainte d'en livrer une qui contînt quelque trésor (et ils n'en ont jamais trouvé dans de semblables fouilles), leur fait toujours casser les enveloppes de bois, et déchirer celles de toiles peintes qui couvrent les corps dans les grands embaumements.

« Après de pénibles et infructueuses recherches, nous arrivâmes cependant à un trou devant lequel étaient épars de nombreux fragments de momies ; l'ouverture était étroite. Après nous être traînés plus de cent pas sur un tas de corps morts et à demi consumés, la voûte s'éleva, le lieu devint spacieux et décoré d'une manière recherchée. Nous pûmes remarquer que le caveau avait été fait pour la sépulture de deux hommes considérables, dont les figures en ronde bosse, de 2 mètres 33 centimètres de proportion, se tenaient par la main ; au-dessus de leurs têtes était un bas-relief, où deux chiens en laisse étaient couchés sur un autel, et deux figures à genoux avaient l'air de les adorer, ce qui pourrait faire présumer que cette sépulture était celle de deux amis qui n'avaient pas voulu être séparés par la mort. Des chambres latérales sans ornements étaient remplies de cadavres dont l'embaumement était plus ou moins soigné, ce qui me fit voir avec évidence que si les tombeaux étaient entrepris et décorés par des chefs de famille, non-seulement leurs corps y étaient déposés, mais ceux de leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis et de tous les serviteurs de la maison. Des corps emmaillottés et sans caisse étaient posés sur le sol, et il y en avait autant que l'espace pouvait en contenir dans un ordre régulier. Je vis là pourquoi on trouvait si fréquemment de petites figures de terre vernissée, tenant d'une main un fléau et de l'autre un bâton crochu.

« L'enthousiasme religieux allait jusqu'au point de faire poser les momies sur des lits formés de ces petites divinités : j'en remplis mes poches en les ramassant à la poignée. Nombre de corps qui n'étaient point emmaillottés me laissèrent voir que les cheveux des femmes étaient longs et lisses ; que le caractère de tête de la plupart tenait du beau style. Je rapportai une tête de vieille femme qui était aussi belle que celles des sibylles de Michel-Ange, et leur ressemblait beaucoup. Nous descendîmes assez incommodément dans des puits très-profonds où nous trouvâmes encore des momies et de grands pots longs de terre cuite, dont le couvercle représentait des têtes humaines ; il n'y avait dedans que de la matière résineuse... »

M. Denon avait visité, quelques jours auparavant, des tombeaux qu'il suppose avoir été destinés aux rois.

« Les peintures que l'on trouve, dit-il, dans la plupart de ces chambres sépulcrales sont d'une parfaite conservation, et les couleurs en sont aussi fraîches que si elles venaient d'être appliquées. Les plafonds, observe le voya-

Digitized by Google

geur, sont d'un goût qui décorerait nos plus élégants salons. Dans de petites chambres séparées, il trouva peintes sur les murs les représentations de toutes les armes, telles que masses, cottes de mailles, peaux de tigre, arcs, flèches, carquois, piques, javelots, sabres, casques, cravaches et fouets; dans une autre collection, des meubles divers, tels que coffre à tiroir, commode, chaise, fauteuil, tabouret, lit de repos et pliant, d'une forme exquise. Comme la peinture ne copie que ce qui existe, on doit rester convaincu que les Égyptiens employaient pour leurs meubles les bois des Indes sculptés et dorés, et qu'ils les recouvraient d'étoffes brochées. A cela était jointe la représentation d'ustensiles, comme vases, cafetière, aiguière avec sa soucoupe, théière et corbeille. Une autre chambre était consacrée à l'agriculture, avec les outils aratoires, une charrue telle que celles d'à présent, un homme qui sème sur le bord d'un canal des rives duquel l'inondation se retire, une moisson faite à la faucille, des champs de riz que l'on soigne. Dans une quatrième, une figure, vêtue de blanc, jouant d'une harpe à onze cordes; la harpe sculptée avec des ornements de la même teinte et du même bois que celui dont on se sert actuellement pour fabriquer les nôtres. Enfin ces excavations sont un trésor d'antiquités. »

Bruce, se rendant en Abyssinie, visita aussi les ruines de Thèbes; il vit les tombeaux des rois. Le premier dans lequel il entra est celui que l'on prétend avoir été construit pour Ménès ou pour Osymandias, et qui, peut être, ne le fut ni pour l'un ni pour l'autre. « Dans ce tombeau, dit-il, on a peint sur un des panneaux stucqués divers instruments de musique. On y voit surtout plusieurs hautbois avec un chalumeau de roseau et des flûtes ordinaires; des jarres dont l'ouverture paraît recouverte de parchemin, et qui, cordées sur les côtés comme un tambour, étaient sans doute cette espèce d'instrument nommé *tabor*, qui, dans les premiers siècles, s'accordait avec la harpe dont on se sert en Abyssinie, quoique la harpe n'y soit plus en usage. Les trois panneaux suivants sont également décorés d'une fresque représentant trois harpes, qui sont dignes de la plus grande attention, tant pour l'élégance de la forme qu'on a donnée à ces instruments, que pour la perfection de toutes leurs parties. En les considérant, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur les progrès étonnants que la musique avait déjà faits pour qu'un artiste pût inventer de pareils instruments. »

C'est à la hauteur de l'espace compris entre Assouan et Kéneh que le désert situé à l'ouest du fleuve est semé de fertiles oasis dont la plus célèbre et la plus considérable fut celle de Thèbes; les Arabes l'appellent El-Khardjeh, du nom du principal village. Tout le sol de cette île de terre ferme est criblé de puits carrés qui allaient jusqu'à 133 mètres de profondeur, et qui prouvent combien et comment il fut autrefois cultivé. Près du bourg d'El-Khardjeh, se voient encore des ruines de temple et une nécropole antique. Cinq mille Arabes environ sont aujourd'hui les seuls habitants de cette terre jadis si riche et si peuplée.

Une autre oasis non moins célèbre est celle d'Ammon; elle prend aujourd'hui le nom de Syouah, son plus important village. A un quart de kilomètre du temple ruiné de Jupiter Ammon, s'étend un lac d'environ 8 kilomètres de longueur, près duquel mûrissent les meilleures dattes de l'Égypte, et dont les bords sont embellis par des bocages de bananiers, d'oliviers, de figuiers, etc. Mais reprenons le cours du fleuve. Kéneh, la *Cænopolis* des anciens est remar-

Digitized by Google

quable par ses poteries et ses beaux jardins. S'il faut en croire le voyageur anglais Irwin, cette ville a gardé des traces de ses usages païens. Dans les processions funèbres, les femmes y dansent au bruit d'une musique lugubre; les fêtes qui s'y donnent la nuit et sur le Nil sont terminées par des pantomimes où les danseuses presques nue se plongent et nagent dans le fleuve.

Entre cette ville et Girgeh on rencontre le bourg de Dendérah, dont le zodiaque a rendu le nom populaire, et qui fut dans le passé Tentyra ou Tentyris, l'une des plus grandes villes de la Thébaïde.

Dendérah est bâti à quelque distance de la rive occidentale du Nil, à l'extrémité d'une plaine extrêmement fertile. Des vergers l'entourent et y procurent une fraîcheur délicieuse. Une forêt de palmiers et d'arbres fruitiers, dont les anciens ont parlé, existe encore dans ses environs, et fournit la plus grande partie du charbon que l'on consomme en Égypte.

Deux kilomètres environ séparent le bourg actuel de Dendérah, des ruines de Tentyris, ruines assez bien conservées pour donner encore une idée exacte de l'architecture égyptienne. « Là, dit un voyageur en parlant du grand temple que les siècles ont le plus épargné, je me trouvais devant l'un des plus beaux monuments de l'Égypte ; devant l'un des édifices les plus imposants que l'antiquité ait cherché à marquer du sceau de l'immortalité, que les Égyptiens ont eue constamment en vue dans les ouvrages prodigieux qu'ils ont exécutés. Il fut consacré à Isis, et cette divinité tutélaire de l'Égypte y était adorée sous la forme d'une chatte.

« Le temple est bâti en carré long et de pierres blanches, tirées des rochers calcaires dont les montagnes voisines sont composées. La façade a 44 mètres environ de longueur. Au milieu de la corniche, un peu au-dessous du cordon, est un globe soutenu par les queues de deux poissons. D'énormes colonnes, qui ont 7 mètres de circonférence, supportent un grand vestibule. Leurs chapiteaux, d'une seule pièce, représentent des espèces de têtes, ou de larges faces opposées l'une à l'autre, et placées sur une draperie. Elles sont surmontées d'un bloc en carré, dont les fronteaux, qui débordent les figures, ont quelque ressemblance avec des panneaux. L'intérieur de l'édifice est divisé en plusieurs salles, dont les murailles sont couvertes d'hiéroglyphes et de figures symboliques. Les murs extérieurs en sont tellement chargés, que la vie d'un dessinateur suffirait à peine pour en tracer la représentation. Ces hiéroglyphes et ces figures sont non-seulement sculptés, tantôt en relief, tantôt en creux, mais ils sont encore peints; le tout, d'ailleurs, offre plus de patience que de goût...

« Ce n'était pas seulement dans leur architecture que les Égyptiens montraient ce désir d'immortaliser leurs ouvrages ; ils voulaient encore que la peinture qu'ils employaient fût également durable. Les couleurs dont ils faisaient usage, le mordant servant à les incorporer intimement et à jamais dans des corps durs et solides comme la pierre, sont autant de preuves de leurs profondes connaissances dans les arts, et autant de secrets que nos recherches n'ont pu encore saisir. Le plafond d'une partie du temple de Dendérah est peint à fresque, de la couleur resplendissante du bleu d'azur dont la voûte du firmament brille dans les beaux jours ; les figures en relief dont ce fond est parsemé ont été peintes en beau jaune ; et ces peintures, au bout de plusieurs milliers d'années, ont encore un éclat dont nos couleurs les plus fraîches n'approchent

Digitized by Google

pas, et elles sont encore aussi vives que si elles venaient d'être appliquées.

« J'ai dit que la façade de ce temple, ouvrage admirable, et peu connu, du génie et de la patience, qui, chez le peuple ancien de l'Égypte, enfantaient des merveilles, avait 44 mètres environ de longueur. J'ai pris ses autres dimensions avec la même exactitude. Le fond du péristyle est de 38 mètres. Les deux côtés de l'édifice ont 36 mètres de longueur; enfin le fond a 36 mètres. Le sommet du temple est aplati et formé de très-grandes pierres qui posent d'une colonne à l'autre, ou d'un mur à une colonne, ou sur deux murailles de séparation. Plusieurs de ces masses ont 6 mètres de long sur 2 mètres de large. Les décombres amoncelés derrière le temple, et le sable qui s'y arrête, ont mis le sol au niveau de la couverture de l'édifice, et l'on y monte aisément par le derrière, quoique la façade soit encore élevée de 23 mètres au-dessus du terrain. Les habitants de ces cantons avaient profité de cette disposition; ils avaient bâti un village sur le sommet même du temple, comme sur une base plus solide que les sables inconstants ou la terre limoneuse, sur lesquels ils posent ordinairement leurs habitations. Lorsque j'étais à Dendérah, ce village était abandonné et renversé; ses ruines de limon durci contrastaient singulièrement avec les débris magnifiques de l'ancienne ville de Tentyris. »

Bruce fait, à propos de ces ruines, une observation qu'il n'est pas inutile de rapporter. « Il me fut impossible, dit-il, de découvrir à Dendérah aucune trace des maisons qu'habitaient les anciens. Il n'en reste pas plus là que dans les autres villes de l'Égypte. J'imagine que les premiers habitants de ces brûlantes contrées se bâtirent des maisons fort peu solides, après qu'ils eurent abandonné les cavernes où ils se retiraient dans les montagnes. Qu'avaient-ils en effet besoin d'autre chose? Ne connaissant pas la régularité des inondations du Nil, ils ne devaient jamais se croire en sûreté contre cette espèce de déluge. Aussi c'est vraisemblablement la coutume de bâtir très-légèrement les maisons particulières, qui est cause qu'on trouve si peu de restes des nombreuses villes qui ont jadis couvert l'Égypte. »

Les anciens habitants de Tentyris étaient fameux par la guerre continuelle qu'ils faisaient aux crocodiles. Dendérah est le premier point en remontant le Nil où l'on trouve ces reptiles hideux. A partir de là, on en voit sur toutes les îles se promenant par centaines. Malgré cela, les habitants de Dendérah font baigner dans le Nil leur bétail de toute espèce, et ils l'y laissent même quelquefois des heures entières. Les femmes et les filles vont aussi y puiser de l'eau, dans laquelle elles restent assez longtemps sans témoigner aucune crainte. Plus haut, on a soin, pour éviter les atteintes dangereuses de ces animaux, de faire, dans certains endroits, des palissades de pieux qui retiennent les crocodiles au delà.

Girgeh, ville d'environ 10,000 âmes, est aujourd'hui la capitale de la haute Égypte ou Saïd; elle doit son nom et son origine à un couvent dédié à saint Georges. Sur la rive droite, à environ 3 myriamètres au-dessous, est Akhmym, bourg considérable, bâti sur l'emplacement de Panopolis ou Chemmis, dont on voit encore des ruines. Ses maisons ne sont que de briques que l'on n'a pas fait cuire: les murs en sont rehaussés par plusieurs rangées de grands pots de terre, de formes et de grandeurs différentes, lesquels servent d'asile aux pigeons, qui sont en grand nombre dans ces contrées; presque toutes les maisons ont, en

Digitized by Google

outre, leur terrasse surmontée d'un colombier, espèce de tour carrée et spacieuse. C'est dans cet endroit que l'on élève la meilleure volaille de l'Égypte. La raison en est que les environs d'Akhmym, autrefois *Chemnis* ou *Panopolis*, fournissent le plus beau blé du monde. « Trente-deux grains, dit Bruce, formaient un volume égal à quarante-neuf grains du plus beau blé de Barbarie. »

Syouth, où fut Lycopolis, est une des grandes villes du Saïd. Bâtie à un kilomètre environ au couchant du Nil, sur une hauteur artificielle, un canal y conduit les eaux du fleuve. Les montagnes des environs sont remplies de cavernes creusées par les anciens, soit pour y puiser la pierre, soit pour en faire des lieux de sépulture. Ces espèces de grottes servirent d'asile, durant les premiers siècles de l'Église, aux anachorètes dont les miracles remplissent tant et de si curieuses pages de nos légendes. Quelques-unes de ces grottes sont en voûte, les autres en carré long. Elles sont d'un beau travail et chargées de figures symboliques. La plupart des cavités forment des salles très-spacieuses, et toutes d'environ dix mètres. Quelques-unes ont leur intérieur couvert de figures et de caractères hiéroglyphiques; l'on y distingue encore des restes de peintures sur les plafonds et dans les creux des figures. Ces salles reçoivent la lumière par des soupiraux ménagés dans le rocher; elles ont aussi des puits profonds et creusés en carrés.

C'est à la ville de Syouth que se rendent les caravanes, qui remontent de là jusque dans la Nubie. C'est aussi là qu'arrivent les caravanes de nègres de la Nubie, qui apportent dans la capitale de l'Égypte les objets précieux que la nature semble avoir placés dans leurs parages pour les dédommager de la chaleur insupportable du climat et de la rudesse aride et brûlante du sol. Outre l'or et les marchandises, ces Africains amènent encore des animaux, comme des singes et des perruches, qui font l'amusement des personnes riches du Caire, et l'une des ressources que les bateleurs y emploient pour attirer la multitude.

Les campagnes dont Syouth est environnée sont remarquables par leur abondance. Les plantes céréales en usage dans ces contrées s'y font admirer par une végétation prompte et par un rapport surprenant. Les vergers y donnent des fruits de toute espèce. Mais celui qui, par sa chair et son eau rafraîchissante, convient le mieux pour tempérer l'ardeur que le climat excite dans les viscères, est la pastèque ou melon d'eau; c'est une des cultures les plus suivies dans la haute Égypte. Les marchés en sont remplis, et elles se vendent au plus bas prix; en sorte que le pauvre comme le riche peut s'y rafraîchir de leur suc aqueux et sucré. Il y a aussi d'autres espèces de melons moins estimées. Le chanvre se cultive dans les plaines des mêmes contrées; mais l'on n'en tire pas du fil comme en Europe, quoiqu'il puisse vraisemblablement en fournir. Au défaut de liqueurs enivrantes, les Arabes et les Égyptiens en composent diverses préparations avec lesquelles ils se procurent une sorte d'ivresse douce, un état de rêverie qui occasionne de la gaieté et des songes agréables. Cette espèce d'anéantissement de la faculté de penser, cette sorte de sommeil de l'âme n'a aucun rapport avec l'ivresse causée par le vin ou les liqueurs fortes. La préparation de ce chanvre la plus usitée se fait en pilant les fruits avec leurs capsules membraneuses; on met cuire la pâte qui en résulte avec du miel, du poivre et de la muscade, et l'on avale de cette confiture gros comme une noix. Les

Digitized by Google

pauvres, qui veulent charmer leur misère par l'étourdissement que le chanvre leur procure, se contentent de broyer avec de l'eau les capsules des graines et d'en manger la pâte. Les Égyptiens mangent aussi ces capsules sans aucune préparation, et ils les mêlent encore avec le tabac à fumer. D'autres fois ils réduisent en poudre fine les capsules et les pistils seulement, en rejetant les graines. Ils mêlent cette poudre avec partie égale de tabac, et ils fument ce mélange dans une espèce de pipe, imitation très-simple, mais grossière, de la pipe à la persane. Ce n'est qu'une noix de coco, creusée et remplie d'eau, au travers de laquelle on aspire une fumée âcre et enivrante. Cette manière de fumer est un des passe-temps les plus ordinaires des femmes de la partie méridionale de l'Égypte.

Au-dessous de Syouth, nous pourrions indiquer encore au voyageur des lieux où il reste également des débris de quelque intérêt; mais il nous suffit d'avoir indiqué les principales ruines pour donner une idée de leur caractère.

Enfin, nous arrivons à Boulaq, grande et belle ville où se trouvent aujourd'hui de florissantes manufactures, une imprimerie, une école polytechnique, 16 à 18,000 habitants et où s'arrêtent les voyageurs qui veulent visiter le Caire : le Caire, capitale de l'Égypte moderne ; El-Kahirah, c'est-à-dire le victorieux; le Caire où furent rédigées, dit-on, les *Mille et une Nuits*, et que les poëtes arabes ont peint comme une des merveilles du monde. D'après Abd-el-Raschyd, c'est le kalife Al-Mansour qui, en 970, fonda cette cité peuplée aujourd'hui de plus de 300,000 âmes.

Ce serait se faire une fausse idée de cette ville que de se la représenter semblable à celles de l'Europe ; les maisons n'ont ni la forme ni l'élégance des nôtres : des rues étroites, sans pavé, sans alignement ; des places immenses et irrégulières, sans bâtiments qui les décorent, sans aucune espèce de monuments qui en fixent et embellissent le centre, sont, pour la plupart, de vastes bassins d'eau pendant l'inondation du Nil, et des champs ou des jardins lorsqu'il est rentré dans son lit. Les mosquées sont les seuls édifices qui relèvent l'aspect de la ville.

Une foule d'hommes, appartenant à toutes les nations orientales, courent, se pressent dans les rues, et y disputent le passage au cheval, à la mule de l'homme de loi, aux nombreux chameaux qui suppléent aux voitures et aux ânes, monture la plus ordinaire des commerçants et des étrangers. Plus longue que large, cette ville couvre un espace d'environ douze kilomètres. Comme dans toutes les grandes villes, la misère s'y trouve à côté de l'opulence ; l'ignorance seule y a été longtemps commune à l'orgueilleux bey qui commande et au Copte que tout le monde méprise, bien qu'il soit descendant des anciens maîtres de cette terre.

Le Caire est divisé en vieux et en nouveau Caire. Quoique assez désagréable à voir, et plus désagréable encore à habiter, à cause de l'air pestilentiel qui y règne, les gens du pays ne l'en appellent pas moins *Misr* sans pareil, *Misr*, mère du monde. Il est, en effet, le centre du commerce de l'Afrique orientale; on y voit fréquemment arriver des caravanes qui viennent du Sennaar, du Darfour et du Fezzan, qui conduisent des esclaves et portent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, etc. Elle reçoit de l'Yémen du café, des parfums, des pierres précieuses et des drogues médici-

Digitized by Google

nales ; des Indes, des mousselines, des étoffes de coton et des épiceries ; de Kachemyr, de superbes châles. Son commerce est considérable, à cause de sa situation.

La chaleur du climat engage les habitants à tendre des toiles d'une maison à l'autre dans les rues, afin de procurer de l'ombre aux passants ; dans ce cas, les rues que les Européens trouvent trop étroites sont ce qu'elles doivent être pour les habitants qui préfèrent un abri salutaire à une belle perspective d'architecture. Les maisons élevées, mais sans fenêtres au dehors, ressemblent à des prisons. Une populace nombreuse est entassée dans les plus petites et les plus basses. Celles qu'occupent les riches sont, pour l'ordinaire, entourées d'une cour, mais sans architecture, sans décorations. Dans leur intérieur, est une grande salle pavée en marbre, au milieu de laquelle il y a un ou plusieurs bassins ou jets d'eau, dont le fond est aussi en marbre. Ces salles ont toute la hauteur de la maison. Un petit dôme les surmonte : il est ouvert du côté du nord par une espèce d'entonnoir, dans lequel le vent s'engage ; et, passant avec rapidité par une coulisse étroite, il se répand dans la salle, et y apporte la fraîcheur qu'y entretiennent le marbre et les eaux.

En 1176, Salah-ed-Din ou Saladin avait fait construire des remparts qui entouraient entièrement la ville : maintenant, ils sont compris dans l'intérieur et ne peuvent plus servir à sa défense ; mais il lui reste un vieux château dont les fortifications ont quatre kilomètres de tour ; il est situé sur le revers de la chaîne de montagnes qui est à l'orient du Nil. Il domine la ville ; mais il est lui-même dominé par le sommet de la montagne sur laquelle il est bâti. L'on y jouit d'une vue admirable. A l'extrémité occidentale, sont les restes de magnifiques appartements, dont quelques-uns sont couverts de dômes et ornés de peintures mosaïques. Au milieu de son enceinte, est la profonde excavation que l'on nomme communément le Puits de Joseph ; non qu'il ait été creusé sous le patriarche de ce nom, ainsi que beaucoup de gens l'ont imaginé, mais parce qu'il est l'ouvrage de Joseph, visir du sultan Mahomet, fils de Calaun. Ce puits, qu'il n'a pas été difficile de creuser dans un rocher calcaire et tendre, est formé de deux coupes qui ne sont pas perpendiculaires l'une à l'autre. L'on y descend par une rampe dont la pente est douce ; et sur la plate-forme qui sépare les deux coupes, des bœufs travaillent à tourner une roue qui élève du fond une eau excessivement saumâtre. On donne à ce double puits 94 mètres de profondeur, et 14 mètres de circonférence.

Un large canal, dont l'ouverture est un peu au-dessous du vieux Caire, traverse la ville dans son milieu, de l'ouest au nord-est. On le passe, en divers endroits, sur des ponts chargés de chaque côté d'un rang de maisons. Ce canal est de la plus haute antiquité. Son lit était revêtu de marbre, suivant les historiens arabes. A présent, des couches épaisses de limon couvrent ce pavé magnifique. Le Nil n'y coule plus que pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. Il remplit de ses eaux de grandes places, qui, à cette époque, forment des lacs, autour desquels les maisons des grands sont bâties. Des bateaux richement décorés y flottent à la clarté des torches et des illuminations. Des groupes de mauvais musiciens voguent çà et là, et un grand concours de monde, qui vient y respirer la fraîcheur de la soirée, fait, de ces vastes bassins, des lieux délicieux de fête et d'agrément. Mais le canal à demi comblé ne per-

Digitized by Google

met pas qu'elles aient une longue durée. Ces places inondées, et qui ont présenté un coup d'œil charmant, deviennent bientôt des marais infects, des plaines de fange et de boue, que l'on voit avec étonnement se couvrir, peu de temps après, de l'or des moissons et de la verdure des plantes potagères et fourragères. Le canal se transforme en une rue plus large et aussi fréquentée que les autres. L'on y voit alors des danseuses, dont les pas et les sauts n'ont pas de rapports avec les danses de nos contrées. Le visage de ces danseuses est à découvert et généralement assez laid. Des charlatans, des joueurs de gobelets et des sauteurs succèdent à ces femmes. Ces sortes de gens sont répandus par toute l'Égypte, ainsi que les diseurs de bonne aventure. On rencontre aussi des improvisateurs; ces poëtes, à moitié nus et la tête couverte d'une calotte de jonc, composent des vers en l'honneur des passants, dont ils espèrent tirer quelque argent.

Il ne faut pas toutefois confondre avec ces danseuses des rues les almées, sorte d'improvisatrices, qui sont reçues dans l'intérieur des maisons, apprenant aux femmes des danses et des chants dictés en arabe assez pur, et égayent les repas par une musique et des pantomimes qui rappellent celles de la voluptueuse Babylone.

C'est sur la rive gauche du Nil, au sud du Caire et à un myriamètre environ de cette ville, qu'était située l'ancienne Memphis; des monceaux de décombres, parmi lesquels se trouvent quelques fragments de sculpture, indiquent seuls l'emplacement qu'elle occupait. Non loin est Gizèh, près duquel se dressent les pyramides, tombeaux immenses qui semblent antérieurs même à l'usage des hiéroglyphes. « Il y en a quatre, dit un voyageur, qui méritent l'attention des curieux, et après lesquelles les sept ou huit autres que l'on voit aux environs n'offrent que peu d'intérêt. Ces quatre principales sont sur une même ligne diagonale, et distantes l'une de l'autre d'environ quatre cents pas. Leurs quatre faces répondent précisément aux quatre points cardinaux. Les deux pyramides les plus septentrionales sont les plus grandes; elles ont près de 165 mètres de hauteur perpendiculaire. Les deux autres sont bien moindres, mais elles ont quelques particularités qui sont cause qu'on les examine et qu'on les admire... On connaît si bien la figure d'une pyramide, qu'il serait superflu de la décrire. J'observerai néanmoins que c'est la figure la plus solide qu'il soit possible de donner à un corps de bâtiment..... La plus septentrionale de ces grandes pyramides est la seule qui soit ouverte..... Il faut en être près, et pour ainsi dire mesurer sa propre grandeur avec elle, pour pourvoir discerner l'étendue de cette masse énorme. Elle est, ainsi que les autres, tant grandes que petites, sans fondements artificiels : la nature les lui fournit par le moyen du roc, qui en lui-même est assez fort pour supporter ce poids, véritablement immense.

« L'extérieur de la pyramide est, pour la plus grande partie, construit de grandes pierres carrées, taillées dans le roc qui se trouve le long du Nil, et où, encore aujourd'hui, on voit les grottes d'où on les a tirées. Elles ne sont pas aussi dures qu'on pourrait se l'imaginer et ne doivent leur longue conservation qu'au climat où elles se trouvent : le côté du nord cependant est tout vermoulu. Dans le corps de l'édifice, on a employé des pierres irrégulières, liées entre elles par un mortier mêlé de chaux, de terre et d'argile.

« L'entrée de cette pyramide est du côté du nord... Quand on se trouve à

Digitized by Google

cette ouverture, on tire quelques coups de pistolet pour en chasser les chauves-souris ; après quoi on fait entrer les deux Arabes que l'on a pris pour guides, afin d'écarter le sable qui bouche presque entièrement le passage. Après ces préambules nécessaires, on a la précaution de se déshabiller entièrement, à cause de l'excessive chaleur qui règne dans la pyramide. On entre en cet état dans le canal ou passage, qui a un mètre de large, et qui est revêtu sur toutes ses faces de grandes pierres de marbre blanc, tellement polies, qu'elles seraient impraticables, si l'on ne trouvait de pas en pas de petits trous pour assurer les pieds. Malgré cette précaution, celui qui fait un faux pas peut compter qu'il retournera à reculons malgré lui, jusqu'à l'endroit d'où il est parti. Chacun a une bougie à la main, car on n'allume point les flambeaux que l'on ne soit dans les chambres, de crainte de causer trop de fumée.

« Après avoir traversé cinq couloirs extrêmement étroits, on arrive dans la grande chambre supérieure. Ce qu'il y a de curieux dans cette chambre, revêtue, comme l'autre, de granit, c'est une grande urne, ou, pour mieux dire, un sarcophage de même matière, qui a simplement la figure d'un parallélipipède, sans aucun ornement d'ailleurs. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette pièce est fort bien creusée, et qu'elle sonne comme une cloche quand on la frappe avec une clef. Ordinairement, dans ce salon, on tire quelques coups de pistolet, pour se donner le plaisir d'entendre un bruit pareil à celui du tonnerre. »

La principale pyramide a 158 mètres d'élévation, et la longueur de sa base est de 238 mètres. Chacune des autres va toujours en diminuant. Rien n'est plus imposant que ces admirables masses d'architecture si simples de forme, et cependant d'un travail si précis : « Ce sont, a dit un voyageur avec un grand bonheur d'expression, les derniers chaînons qui lient les colosses de l'art à ceux de la nature. » La plus grande des pyramides porte le nom de Chéops. Elle fut construite, d'après quelques documents historiques, neuf siècles avant Jésus-Christ. On a calculé qu'avec les pierres de ce monument on pourrait construire un mur de 33 centimètres d'épaisseur sur 3 mètres de hauteur qui entourerait la France entière. Dans celle dite de Chéphénès, lorsqu'on ouvrit le sarcophage qui occupait la salle principale, les ossements qu'on y rencontra furent reconnus être ceux d'un bœuf. Au pied de cette pyramide s'élève la statue colossale du sphinx, qui a 46 mètres de longueur sur 9 de hauteur.

Au-dessous du Caire commence l'Égypte, qu'on pourrait appeler plus particulièrement l'Égypte grecque et romaine. Trois villes y appellent surtout notre attention : Alexandrie, Rosette et Damiette. La ville qui ouvre aux voyageurs d'outre-mer l'entrée de l'Égypte, c'est Alexandrie.

« Alexandre, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siége de son empire, que par ses plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe. Son port est le seul mouillage des 2,000 kilomètres de côtes qui s'étendent depuis Tunis ou l'ancienne Carthage jusqu'à Alexandrette ; il est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller, et dans le vieux port elles sont à l'abri des vents et de toute attaque. »

D'après un de nos orientalistes, une ville du nom de Racendah existait depuis

Digitized by Google

les Pharaons sur le même emplacement, et de nombreuses ruines égyptiennes appuient cette assertion.

Alexandrie est bâtie en grande partie sur le bord de la mer. Ses maisons, comme toutes celles du Levant, ont leurs combles en terrasses ; elles sont sans fenêtres, et les jours qui en tiennent lieu sont presque entièrement bouchés par un treillis de bois saillant, de différentes formes, et si serré, que la clarté peut à peine y pénétrer. Le quartier européen est bâti avec élégance et le consulat de France s'y fait remarquer. Dans le reste de la ville, les rues sont généralement étroites, mal ordonnées, sans pavé et sans police. Sur les 60,000 âmes qui forment à peu près la population actuelle, on compte environ 20,000 Arabes, 6,000 Turcs, 10,000 Juifs ou Coptes et 5,000 Européens. Le commerce y attire, en outre, de toutes les contrées de l'Orient, des étrangers qui n'y font qu'un séjour momentané. Cet assemblage confus d'hommes de diverses nations jalouses et presque toujours ennemies les unes des autres, offre à l'observateur un mélange singulier de coutumes et de mœurs. On les voit se presser dans les rues, et y courir plutôt qu'y marcher : ils crient aussi plutôt qu'ils ne parlent... Cette coutume de donner à sa voix la plus forte inflexion en parlant est commune à presque tous les peuples orientaux, à l'exception des Turcs, dont le maintien et les habitudes sont plus posés.

La langue du pays est, comme pour le reste de l'Égypte, l'arabe ; il y en a une autre en usage dans le commerce, c'est la langue franque, composée de mauvais italien, d'espagnol et d'arabe, qui sert de patois neutre à presque tous les indigènes et aux Européens commerçant dans les possessions arabes ou turques riveraines de la Méditerranée.

L'ancienne Alexandrie avait environ 32 kilomètres de circuit ; celle d'aujourd'hui est entourée d'une muraille qui n'en a que 8, et c'est une étendue beaucoup trop grande encore pour la ville, qui ne l'occupe pas en entier. La muraille qui, par places, a jusqu'à 13 mètres de haut, est épaisse et flanquée de cent tours voûtées. Les Français qui, comme tout le monde le sait, sont entrés dans la ville en l'an VI, ont beaucoup ajouté à ces premières fortifications, bâties par les Sarrasins dans le treizième siècle. Alexandrie et ses environs sont remplis de ruines grecques et romaines. Vers l'extrémité orientale du croissant formé par le port neuf, et près de la côte, sont deux obélisques. On s'est accordé à les appeler Aiguilles de Cléopâtre, quoiqu'il ne soit pas certain qu'elles soient l'ouvrage de cette reine. L'une de ces aiguilles a été transportée à Paris ; c'est l'obélisque de Louqsor, l'autre, offerte par le pacha à l'Angleterre, est renversée et presque entièrement couverte par les sables. Elles ont 20 mètres de hauteur, et 2 de largeur sur chaque face de leur base. Elles ont été taillées d'un seul morceau de granit, et elles sont chargées sur chaque pan de caractères hiéroglyphiques.

Si l'on sort de la ville par la porte du Midi, l'on trouve un autre monument beaucoup plus étonnant encore : c'est la colonne de Pompée ; elle est du granit le plus beau et le plus dur, et formée de trois morceaux, avec lesquels on a taillé le chapiteau, le fût et le piédestal : sa hauteur est de 30 mètres. Le nom que porte cette colonne indique l'opinion la plus générale, que c'est César qui la fit ériger pour perpétuer le souvenir de la victoire qu'il avait remportée sur Pompée ; mais cette opinion n'est rien moins que fondée : « C'est, dit Malte-Brun,

Digitized by Google

la grande colonne qui servait de principal ornement au Sérapion, vaste édifice qui, après la dévastation du Muséum, devint l'asile de la bibliothèque Alexandrine, inappréciable trésor brûlé par les ordres d'Omar. » Ce qui doit rendre désormais ce monument intéressant pour nous, c'est qu'il fut le quartier général d'où Bonaparte commanda l'escalade et la prise d'Alexandrie, que les corps des Français qui ont péri victimes de leur bravoure sont déposés autour du piédestal, et que leurs noms y sont gravés. On trouve encore dans les environs d'Alexandrie les catacombes, immenses souterrains d'où vraisemblablement on tira d'abord les pierres nécessaires à la construction de la ville, et qui ensuite devinrent la dernière demeure des habitants. On rencontre dans quelques allées encore vides de ces vastes cavités des tombeaux placés de chaque côté, sur trois rangs, les uns au-dessus des autres.

Anciennement Alexandrie était environnée de superbes jardins et d'une culture soignée ; les eaux du lac Maréotis, qui n'en était qu'à une petite distance, et celles de deux larges canaux qui partaient du Nil, y entretenaient une fraîcheur salutaire, en même temps qu'elles y favorisaient la végétation. Les mêmes avantages se perpétuèrent jusque sous la domination des kalifes. Sous celle des Turcs tout a été perdu : l'esprit destructeur et la grossière indifférence de ces peuples ont desséché ces amas d'eau qui développaient la fertilité, comme ils ont tari les sources des connaissances et de l'énergie dans l'âme des peuples.

Alexandrie avait pris un développement considérable sous les Ptolémées et les Romains, parce qu'alors tout le commerce et les relations de l'Égypte avaient lieu entre l'Italie, la Grèce et la côte asiatique. Sous Auguste, elle comptait 300,000 habitants libres et le double d'esclaves ; aujourd'hui elle renferme environ 60,000 âmes.

Le pacha Méhémet-Ali a fait rétablir l'ancien canal qui joint le bras du Nil, débouchant à Rosette, avec la ville d'Alexandrie.

Rosette ou Raschid, est située à huit milles de là. Après avoir parcouru des plaines de sable, que le soleil chauffe sans cesse, et où l'on n'aperçoit de loin en loin que quelques palmiers, avec quelle volupté ne doit-on pas contempler la culture animée des environs de Rosette, et respirer le frais sous les berceaux de verdure qui ombragent les bords du Nil ! Rosette est une jolie ville, bien peuplée, simplement bâtie. Elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près de quatre kilomètres de long sur un de large. Les rues n'ont rien de remarquable ; mais toutes les maisons, bâties en terrasses, sont bien percées, bien entretenues ; les jalousies et les tentes qu'on dresse tempèrent les rayons du soleil. Les seuls édifices qu'on y voit sont les mosquées, accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de hardiesse et de légèreté : leur vue produit un effet pittoresque dans une ville où tous les toits sont plats. Un vaste terrain s'étend au nord de la ville : l'on en a formé des jardins. La froide main de la symétrie ne les a point alignés ; tout y semble jeté au hasard ; l'oranger et le citronnier entrelacent leurs rameaux, et la grenade pend à côté du corossol. Le soleil peut à peine introduire ses rayons au travers de ces vergers touffus ; de petits ruisseaux y amènent, en serpentant, la fraîcheur et l'aliment de la végétation. C'est là, dit Sonnini, que le Turc oisif, assis toute une journée, avec une pipe et du café, semble méditer profondément et ne pense à rien. Les tourterelles, que l'on n'inquiète jamais, sont accoutumées à la présence de l'homme et ne le

Digitized by Google

fuient point. On dirait que ces sites charmants et les occupations plus rapprochées de la nature ont influé sur les mœurs; les habitants de Rosette sont plus doux, plus tolérants que ceux d'Alexandrie; ils prennent même moins de plaisir à tourmenter les étrangers, et c'est beaucoup pour des musulmans.

Si l'on porte les yeux de l'autre côté du Nil, on découvre une plaine qui n'a d'autres bornes que l'horizon : c'est le Delta. Sorti du sein des eaux, il conserve la fraîcheur de son origine. A l'or des guérets succède, dans la même année, la verdure des prairies. Des vergers semblables à ceux qui sont près de Rosette, des groupes d'arbres toujours verts, d'autres épars, des troupeaux de toute espèce, diversifient les points de vue, et animent cette riche et verdoyante partie de l'Égypte. Des bourgs, des villages nombreux ajoutent à la beauté du paysage. Ici des villes montrent, par des échappées, leurs hauts et étroits minarets; là sont des lacs et des canaux, source d'une fécondité inépuisable; partout on reconnaît les signes d'une culture facile, d'un printemps éternel et d'une fertilité sans cesse renaissante et variée. La position de Rosette, ses agréments, sa culture, ses bosquets et ses richesses, lui ont fait donner le nom de jardin de l'Égypte. La culture du riz, la première richesse du pays, occupe une partie des habitants des environs.

Aboukir, sur la côte, à quatre heures de chemin d'Alexandrie, n'est qu'un très-petit village qui ne mériterait aucune attention, si son port ne servait de retraite aux vaisseaux dans les mauvais temps, et s'il n'était devenu célèbre par le combat naval qui s'y donna, en 1798, entre les Français commandés par l'amiral Brueys, et les Anglais sous les ordres de l'amiral Nelson, et par la victoire remportée, environ un an après, sur les Anglais et les Turcs par le général Bonaparte. Le triste village d'Aboukir repose sur les ruines de l'ancienne Canope. C'était une ville opulente, voluptueuse, et dont on devine encore la grandeur par les débris qui couvrent une vaste étendue de terrain.

Damiette, rendue fameuse dans l'histoire des croisades par l'héroïque courage du roi saint Louis, est une ville d'environ 30,000 âmes qui s'étend en forme de croissant entre le Nil et le lac Menzalèh. Ses habitants l'emportent sur la plupart de ceux de l'Égypte pour la malpropreté; aussi les ophthalmies et autres maladies y sont-elles très-fréquentes. Ses environs sont célèbres par leurs rizières. On sait que le riz se sème dans la basse Égypte depuis le mois de mars jusqu'à celui de mai. Pendant l'inondation du Nil, les champs sont couverts par ses eaux, et, pour les y retenir le plus longtemps possible, l'on pratique autour de chaque champ de petites digues, des espèces de rebords élevés qui les empêchent de s'écouler. Des rigoles servent à y en conduire de nouvelles; car il faut, pour que la plante prospère, que sa racine soit constamment baignée. La terre se trouve tellement imbibée, qu'en quelques endroits l'on s'y enfonce jusqu'à mi-corps. Le riz a besoin d'environ six mois avant d'atteindre sa maturité : il est généralement coupé pour la mi-novembre. Aussitôt que cette récolte est faite, on sème dans le même champ une belle variété de trèfle, que les Égyptiens appellent barsim. Sa graine est répandue sans labourer ni remuer le terrain, et elle s'enfonce suffisamment dans un sol qui, à cette époque, est encore très-humide. Ce trèfle donne trois récoltes avant de céder de nouveau la place au riz. L'occasion se présente ici de dire un mot des principales productions de l'Égypte.

Digitized by Google

Le froment et l'orge se sèment en octobre et en mai; en novembre on fait sortir le bétail des pâturages, et dans l'espace de six semaines rien ne peut être comparé au paysage charmant que présente la surface entière du pays; c'est du blé qui s'élève, ce sont des végétaux et de la verdure de toute espèce. Les orangers, les limons et les autres fruits parfument l'air. On entretient la culture des légumes, des melons, des cannes à sucre et des autres végétaux qui demandent de l'humidité, par le moyen de l'eau des citernes et des réservoirs. Le sol produit en abondance des dattes, des raisins, des figues et des palmiers, dont on extrait le vin. Nous n'oublierons pas les oignons; ils y sont excellents, comme du temps où les Israélites, moins touchés des charmes de la liberté que des plaisirs grossiers d'une ignoble gourmandise, regrettaient dans le désert, le coin du feu des Égyptiens, l'écume des marmites, et surtout les beaux oignons qu'ils ne devaient point retrouver dans leur ancienne patrie. Ces oignons, d'une blancheur diaphane, ne sont pas âcres comme les nôtres; ils ont, au contraire, un goût doux et agréable : aussi toutes les classes des Égyptiens en font leur consommation presque habituelle. On fait aussi généralement usage des concombres et des melons, qui, sous un climat aussi chaud, procurent une nourriture rafraîchissante. L'arbre le plus utile de l'Égypte est l'atlé, qui devient aussi grand et aussi gros que nos chênes. Son bois, le plus commun du pays, sert à différents usages, et aussi à faire du charbon.

Le lin d'Égypte a eu trop de célébrité pour le passer sous silence. Il est encore aujourd'hui un objet considérable de commerce : long, doux et soyeux, il ferait de très-belles toiles, si l'on savait le filer. Enfin il est peu de portions du globe qui présentent autant de ressources pour une agriculture brillante et prospère que la terre de l'Égypte : sa fertilité incomparable accueille tous les genres de cultures. Pour valoir tout ce que promet la nature, il ne manque à cette terre que d'être habitée par des peuples plus industrieux, plus actifs, et d'être gouvernée par des lois sages, et non par les caprices du despotisme. Les anciens Égyptiens tiraient bien un autre parti de cette contrée favorisée que les habitants d'aujourd'hui : ils avaient su conduire les eaux fécondantes du Nil dans les plaines qui maintenant ne sont plus que des déserts de sable. Hors les bords du fleuve et les campagnes du Delta, tout le reste de l'Égypte n'offre qu'un sol brûlé et aride comme dans l'Arabie déserte; ces immenses plaines de sable sont également habitées par les Arabes Bédouins, qui n'ont d'autres occupations que d'élever des chevaux, des ânes et des chameaux, et de voler les caravanes.

Un voyageur qui est allé visiter un couvent de Coptes dans les déserts voisins du Delta nous en a laissé une description qui, pour avoir quelques années de date, n'en offre pas moins un vif intérêt :

« Nous entrâmes, dit-il, dans une des portions dépeuplées du globe, dans une des vastes coupures entre les terres habitables, séjour d'une sécheresse perpétuelle et d'une aridité brûlante, et qui, semblables aux plaines liquides de l'Océan, ont aussi leurs pirates et leurs naufrages. L'immense désert de la Libye s'ouvrait devant nous : aucun chemin, aucun sentier ne peut y guider les pas; des traces à peine empreintes y sont aussitôt effacées, et des flots de sable, soulevés par des vents impétueux, y engloutissent quelquefois les hommes. L'Arabe, familiarisé avec ses solitudes, sans route comme sans boussole, sait les parcou-

Digitized by Google

rir dans tous les sens, et, guidé par l'inspection des astres, il ne s'y égare jamais. Le nom arabe de ces lieux de nudité, dans lesquels il n'existe pas un atome de terre végétale, et où tout est sable et pierre, est *djebel*, qui veut dire montagne. En effet, le sol s'y élève par une pente douce qui forme d'abord des éminences, puis des collines, et enfin des montagnes... Sur ces espaces rudes et raboteux, aucune plante ne récrée de sa verdure la vue fatiguée, et aucun arbre ne présente un ombrage sous lequel un voyageur puisse respirer. Ce n'est que dans les lieux moins élevés, dans les gorges qui séparent les collines, où un sable plus atténué est assez divisé pour retenir une portion de la fraîcheur des rosées (qui tombent en abondance pendant les nuits), et où des couches profondes ne sont point pressées par une multitude de pierres, que rampent quelques plantes dures et maigres, quelques espèces d'arbrisseaux à feuillage rare, et dont la plupart poussent autant d'épines que de feuilles. Ces arbustes, presque toujours éloignés entre eux, sont quelquefois réunis en bosquets, dans des places moins disgraciées, et forment de tristes garennes dans lesquelles les lièvres trouvent leur nourriture et leur gîte, et les gazelles et d'autres animaux sauvages, des lieux de retraite et de pâture. »

Les lièvres sont très-multipliés dans le désert. On y rencontre aussi des bœufs sauvages, qui vont huit à dix ensemble ; des axis, animaux qui tiennent du cerf et du daim ; des gazelles en troupes nombreuses, et des autruches dont la chasse est un des grands plaisirs des Arabes. Ces oiseaux, dont la description est connue de tout le monde, courent avec une rapidité étonnante. L'Arabe à cheval poursuit souvent l'autruche une journée entière, et ne parvient que le soir, lorsque la fatigue a ralenti sa course, à lui jeter un bâton entre les jambes pour la faire tomber. On ne fait point usage de sa chair ; on se contente d'arracher ses belles plumes qui sont un objet de commerce, et de prendre sa graisse qui sert à la préparation des mets. Ses œufs, que l'on trouve dans le sable, sont fort bons à manger, et un seul peut suffire au repas d'un homme ; on en suspend communément les coquilles aux voûtes des mosquées et des églises des Grecs et des Coptes, pour servir d'ornements. Mais des animaux plus terribles que ceux que nous venons de nommer sont le tigre, la panthère, l'once et le léopard, qui parcourent ces solitudes et y répandent la terreur et le carnage. Le sol brûlant de l'Afrique semble être la patrie primitive de tous ces animaux terribles.

Cependant notre voyageur atteignit, à travers cette étendue, le bord des lacs de natron, objets principaux de sa curiosité : ils sont au fond d'un vallon considérable. « Ils captivent, dit-il, les regards du voyageur fatigué de l'effrayante monotonie du désert. Un vaste bassin d'eau, la multitude d'arbrisseaux qui ombragent ses bords, les roseaux et les plantes aquatiques dont sa surface est verdie ; les troupeaux de bêtes fauves qui s'y réunissent pour se désaltérer ; des oiseaux, au milieu desquels le brillant phénicoptère (le flamant) se fait distinguer par l'éclat de son plumage, offrent sur ce point le tableau de la nature riante, lorsque tout ce qui l'entoure ne présente que les symptômes de la nature morte. Il n'est pas possible de fixer l'étendue des lacs dans lesquels se forme le natron ; elle varie selon les saisons ; dans celle où l'eau abonde le plus, les deux lacs n'en font plus qu'un, beaucoup plus long que large, et qui occupe un espace de plusieurs kilomètres : à d'autres époques, ce ne sont plus que des

Digitized by Google

étangs peu spacieux. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces crues et ces diminutions sont en raison inverse de celles du Nil.

Quand les eaux se retirent, le terrain qu'elles avaient inondé, et qu'elles laissent à découvert, est chargé d'un sédiment cristallisé et durci par le soleil; c'est le natron. A certaines époques, cette substance couvre toute la surface des eaux. Le voyageur Granger raconte qu'à la fin d'août il trouva le sol du lac tellement congelé et si épais, qu'il put passer dessus avec ses chameaux. C'est dans le mois d'août même qu'on le recueille. On le détache avec des instruments de fer, et on le transporte à dos de chameau jusqu'à Tarrana, où on l'embarque sur le Nil pour être conduit au Caire et à Rosette.

L'Égypte a longtemps subi le joug des Mamelouks, esclaves armés dont les sultans Fathimites avaient fait leur garde, et qui avaient détrôné leurs maîtres. Lorsque Méhémet-Ali voulut y établir son autorité, son premier soin fut de se défaire de ces dangereux concurrents. Il les invita à un repas et les fit massacrer. Débarrassé de la crainte qu'ils lui inspiraient, ce remarquable pacha s'est appliqué avec succès à rendre à l'Égypte un peu de son ancienne splendeur.

Après l'avoir divisée en gouvernements, en départements et en cantons, il a donné à l'administration assez de consistance pour atteindre à deux résultats, rendre la justice tant bien que mal, et percevoir l'impôt. Grâce à lui, grâce à son incessante vigilance, le budget de l'Égypte s'est élevé, sous son règne, de 35 à 60 millions de francs. L'armée a été portée successivement de 20 à 130,000 hommes. Des hôpitaux, des écoles militaires et civiles, de nombreuses manufactures ont été fondés par ses soins. Annuellement un certain nombre de jeunes gens égyptiens de bonnes familles sont envoyés en France aux frais de l'État pour s'y instruire dans nos sciences et nos arts; et si les événements continuent à seconder la bonne volonté de son successeur, il est permis d'espérer que l'Égypte pourra reprendre, dans un délai assez court, son rang parmi les nations civilisées.

La population de l'Égypte est un composé de Turcs et de Grecs, de Syriens et de Barbaresques, d'Arméniens, de Juifs et de Coptes. Nous connaissons d'ailleurs chacune des autres populations; mais les Coptes, débris presque annihilés des anciens habitants du pays, méritent une mention particulière.

Les Coptes ou Cophtes, restes infortunés des anciens Égyptiens, que toutes les nations voisines semblent avoir pris à tâche d'anéantir, sont chrétiens, mais d'une secte qui les rend ennemis des catholiques romains. Leur séjour au milieu des mahométans, et le besoin qu'ils ont de ne point effaroucher le dur fanatisme de ceux-ci, ont donné à leurs mœurs, et même à leur religion, une teinte de mahométisme. Ils vivent, à peu de chose près, comme les Turcs; ils ont seulement renoncé à la grossière ignorance de ceux-ci; ils s'instruisent, non cependant pour être savants, mais pour gagner de l'argent et se rendre utiles à leurs oppresseurs. Ce sont les meilleurs écrivains et les meilleurs calculateurs du pays, ou plutôt, les Européens exceptés, ce sont les seuls: aussi sont-ils volontiers intendants, hommes d'affaires et secrétaires des personnes riches et puissantes; et ils savent tout aussi bien qu'ailleurs tirer parti de la confiance et de l'incapacité de ceux dont ils régissent les propriétés. Plusieurs acquièrent de grandes richesses, mais ils n'osent en jouir que dans l'intérieur de leurs maisons; il y aurait trop de danger pour eux à laisser voir leur opulence à des despotes ha-

Digitized by Google

bitués à regarder la fortune des autres comme leur appartenant. En général, ceux des Coptes que leur industrie n'a pu tirer de l'avilissement où on les retient sont sales, de mauvaise mine, et ont le teint brûlé par le soleil. L'esclavage où ils sont réduits les a naturellement rendus dissimulés, insinuants et trompeurs.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Région du Magreb.

I. RÉGENCE DE TRIPOLI.

Il est une vaste contrée, célèbre dans les annales de l'antiquité, et non moins souvent citée dans l'histoire des temps modernes. C'est cette région qui, partant du Nil, va aboutir à peu près au cap Blanc ou à l'embouchure du Sénégal. Les géographes arabes l'ont appelée région du Couchant ou Magreb, d'où le nom de Maugrabins donné à ses habitants au moyen âge ; nos géographes européens l'ont comprise tout entière sous le nom de Barbarie, désignation qu'elle doit, sans doute, aux Berbers ou Barbars, ses anciens habitants.

Située vis-à-vis de l'Europe, elle a souvent été conquise par elle ; un moment, du temps de la splendeur de Carthage, elle a failli la soumettre à ses lois ; voisine de l'Égypte, elle a participé à ses révolutions. Parfois aussi, elle a eu sa vie propre et a vu sortir de son sein des princes qui n'ont pas manqué de grandeur.

Cinq principales divisions partagent cette immense contrée qui renferme le plus grand désert connu et une chaîne de montagnes non moins considérable et non moins renommée. En partant de l'est, le premier État qui se présente est celui de Tripoli. Après vient la régence de Tunis, puis l'Algérie qui maintenant appartient à la France ; à l'extrémité occidentale de l'Afrique, l'empire du Maroc ; enfin au sud de ces divers États, le Biledulgéryd et le Sahara dont nous ferons rapidement connaître les divers habitants.

De la régence de Tripoli relève le pays de Barkah, si florissant autrefois sous le nom de Pentapole ou Cyrénaïque. On sait comment des Grecs, poussés par un oracle, fondèrent une colonie près de la fontaine de Pyré et combien cette ville devint florissante avec le temps ; c'est dans ses murs que naquit le philosophe Aristippe ; le poëte Callimaque composa ses poésies peut-être près de ce marché, cité dans les chants de Pindare ; enfin le géomètre Érastosthène était également un enfant de Cyrène, Cyrène qui déploya longtemps toute la richesse et la splendeur orientales à côté des arts de la Grèce. Aujourd'hui une pauvre tribu plante les piquets de ses tentes brunes parmi les marbres de la grande cité. Ses chèvres bondissent sur les débris de statues renversées. Ptolémaïs a disparu sous les maisons sales et basses de Tolometa ; la Bérénice antique est devenue Ben-Ghazy ; Barcé a laissé son nom à Barkah ; Toukrah occupe l'empla-

Digitized by Google

cement d'Arsinoé, et la Krennah des Arabes rappelle encore le doux nom de Cyrène.

D'immenses débris, des statues, des colonnades, une vaste nécropole surtout se dressent encore comme de glorieux souvenirs parmi les sables foulés jadis par une population compacte; une seule des richesses de Cyrène a conservé toute sa pureté et toute sa valeur : c'est la source qui attira les colons grecs sur cette côte africaine et qui a survécu à leur puissance.

Le terroir de Tripoli est stérile et sablonneux; on recueille pourtant le long des côtes les mêmes fruits qui appartiennent à cette région; son safran passe pour être d'une qualité supérieure. Deux autres plantes particulières à cette régence ont joui pareillement d'une réputation considérable dans l'antiquité, le lotos et le silphium.

Malte-Brun observe que les anciens distinguaient deux espèces de lotos, dont l'une était un arbrisseau, l'autre une plante aquatique.

La première était le *rhammus lotus* de Linnée, décrit par Théophraste sous le nom de *lotus*, que l'on suppose être le dudaïne des livres hébreux, ce fruit qui charma les compagnons d'Ulysse, et dont parle Mungo-Park dans son voyage en Afrique.

La seconde espèce était le *nymphœa lotus* de Pline, connu sous le nom de *lotos* d'Égypte, que Théophraste appelle *faba ægyptiaca*, qui est une plante aquatique.

Le *rhammus lotus* de Linnée est le lotus des anciens, dont les fruits servaient de nourriture aux Lotophages, habitant les côtes de l'Afrique septentrionale; c'est une espèce de jujubier, le *zizyphus lotus* de Desfontaines et de Shaw.

Quant au silphium, c'était le suc d'une plante purgative; les anciens y attachaient tant de vertu et de valeur que les Romains l'enfermaient dans le trésor public comme une ressource nationale, et que, pour subvenir aux frais de la guerre civile, César, alors dictateur, l'en retira et réalisa quinze cents marcs d'argent.

Tripoli portait déjà le nom de Tripolis avant la domination arabe, et elle devait ce nom à la réunion de trois villes, Sabrata, Oca et Leptis, qu'elle avait renfermées dans son enceinte. La ville moderne présente au voyageur comme remarquables le palais du pacha qui est vaste et dont l'architecture ne manque pas de style; un arc de triomphe, l'un des plus beaux et des plus grands que les anciens nous aient légués, mais qui malheureusement est en partie enseveli sous des décombres. La population s'élève de 20 à 25,000 âmes.

II. RÉGENCE DE TUNIS.

Si la régence de Tripoli a le triste honneur de reposer sur les villes détruites de la Cyrénaïque, celle de Tunis couvre des ruines bien autrement illustres, des ruines sur lesquelles Marius méditait sa propre grandeur déchue, celles de la patrie d'Annibal, de la rivale de Rome, de Carthage.

Carthage était située à un myriamètre environ de l'emplacement qu'occupe Tunis; il en reste à peine aujourd'hui quelques vestiges. On y remarque cependant encore de belles et spacieuses citernes; elles étaient remplies par un magnifique aqueduc qui y amenait l'eau d'environ 6 myriamètres de distance en

Digitized by Google

passant par-dessus plusieurs montagnes ; on en voit encore des arches entières dont les pierres sont d'une grosseur prodigieuse. Carthage était une colonie phénicienne fondée sur le rivage d'Afrique, vers l'an 1260 avant notre ère, dans une position très-bien choisie. Elle était située sur l'isthme d'une péninsule fort étendue, dans le golfe actuel de Tunis. Plus tard, vers 800, Didon vint de Tyr pour y fonder une nouvelle colonie. Elle agrandit considérablement Carthage, et en fit la Tyr de l'Afrique. Elle hérita du commerce de cette dernière quand celle-ci fut totalement ruinée. Elle forma d'abord une république de marchands, et soutint contre Rome trois guerres cruelles qui ne finirent qu'à la destruction complète de Carthage. Enfin sur ses ruines s'éleva la moderne Tunis. Disons, en passant, que Carthage avait donné le jour au poëte latin Térence, à Tertullien et à saint Cyprien, Père de l'Église.

Au nord et à l'extrémité du golfe s'élevait Utique, où le souvenir de Caton plane encore et rappelle un grand dévouement.

Tunis, bâtie en amphithéâtre, sur un coteau, au fond d'une lagune, est enceinte de murailles et de fortifications qui ont environ six kilomètres de pourtour. Les maisons, sans être élégantes, sont propres et commodes ; de nombreuses fabriques y décèlent l'industrie, la richesse et l'esprit commercial de ses habitants dont le chiffre atteint 150,000. Les Tunisiens cultivent l'amitié des États européens, et particulièrement de la France. Dans ces derniers temps, on leur a porté les arts et les manufactures de l'Europe, et l'on dit qu'ils connaissent aujourd'hui parfaitement la fabrication des étoffes. Des officiers français y instruisent les troupes à nos manœuvres ; des sœurs de charité y desservent les hôpitaux, et l'esclavage y est aboli. Les femmes y sont belles ; leur teint est très-frais, quoique le soleil rende les hommes basanés. Elles sont propres et élégantes dans leur habillement. En général, les Tunisiens riches sont sobres et économes ; leur conduite est officieuse, et un ordre surprenant règne dans leur ville.

Le territoire de Tunis est un des plus fertiles et des mieux cultivés du Magreb ; aussi la France qui possède de si belles contrées sur la même côte est-elle encore tributaire de la régence pour plusieurs denrées, et particulièrement pour l'huile d'olive. Les tapis de Tunis, ses châles, ses étoffes brochées d'or et ses parfums, surtout les essences de rose et de jasmin, jouissent d'une réputation méritée.

C'est aussi sur le territoire de la régence de Tunis qu'on voit Biserte, ville maritime, fondée par les Phéniciens sous le nom d'Hippone-Zaryte et qui fut fortifiée vers l'an 310 avant J.-C. par Agathocle, tyran de Syracuse.

III. ALGÉRIE.

Nous atteignons cette portion des États barbaresques dont nos armes ont fait une France africaine. Un regret nous saisit en inscrivant son nom : celui de ne pouvoir faire connaître convenablement à nos lecteurs cette contrée si intéressante, si riche de passé et d'avenir, où chaque jour, sous le soc de nos colons et la pioche de nos soldats, la civilisation trace ses routes et commence ses récoltes. Mais notre cadre est restreint, et nous ne pouvons que parcourir à vol d'oiseau un pays qui demanderait à lui seul un volume.

Digitized by Google

L'Algérie, qui confine d'un côté à la régence de Tunis, de l'autre au Maroc, et par le sud se perd dans le désert, est divisé en trois provinces ou départements principaux : celui d'Alger au centre, celui de Constantine à l'est, et celui d'Oran à l'ouest. Fidèles à la marche que nous avons commencé de suivre de l'est à l'ouest, nous parlerons d'abord de la province de Constantine ; c'est, du reste, la plus féconde, la plus riche de culture et aussi de souvenirs, car cette province répond à l'ancienne Numidie, et Constantine occupe, selon toute apparence, l'emplacement de la Cirtha de Jugurtha et de Massinissa.

La première ville de quelque importance que l'on rencontre sur le territoire français, après avoir passé la frontière tunisienne, c'est la Calle, ancien comptoir français, bien connu des pêcheurs de corail qui s'y réunissaient. Le mouillage y est assez difficile, mais la ville qui compte un millier d'habitants est pittoresquement élevée sur un rocher. Toute la campagne environnante est couverte de forêts de liége et de chênes zahn. Trois lacs baignent ses prairies, et malgré ces eaux stagnantes, l'air y est sain, et les fièvres contractées sur d'autres points de la côte s'y guérissent promptement. A peu de distance est ouverte une mine de plomb argentifère fort abondante, d'une exploitation facile, et qui, nous l'espérons, donnera à cette localité si riante la vie et la population qui lui manquent.

Droit au sud, à environ 17 kilomètres et demi de la côte, s'élève Tébessa, ancienne ville romaine, où l'on fabrique encore d'assez belles étoffes de laine, mais dont la possession nous est acquise plutôt de droit que de fait, et si le drapeau français n'était pas de temps à autre promené parmi les puissantes et guerrières tribus qui l'enserrent, l'impôt s'y recueillerait difficilement. De Tébessa en revenant vers Bone, le point le plus important est Guelma, l'ancienne Calama. Cette ville, que nous avons sortie de l'oubli et de ses ruines, commence à reprendre vie, et les centres créés depuis deux ans dans ses environs ont rendu à son commerce de l'activité et de l'aisance. Les territoires qui l'entourent, particulièrement celui des Ouled-Dan, sont bien boisés et d'une végétation magnifique ; à 16 kilomètres au delà, sur la route de Constantine, sourdent les eaux chaudes nommées Hammam-mes-Kontin, dont on recherche les effets salutaires ; au delà jusqu'à Constantine, s'étend une plaine nue et sèche qui donne un avant-goût du désert.

En suivant, au contraire, le cours de la Seibouse et revenant vers la mer, le voyageur arrive à Bone, autrefois Hippone-Royale, où saint Augustin fut évêque, où Salluste avait une maison de campagne. Bone, située au fond d'une petite anse dans laquelle se jettent la Seibouse et la Méboudja, est bâtie en partie sur un rocher et en partie sur une plaine basse, que les soins de l'administration tendent à relever journellement ; de tous côtés aux environs se montrent des jardins potagers, des maisons de campagne, de beaux bouquets d'oliviers ; et au fond l'Edough, haute montagne couverte de chênes zahn et de liéges, dont les eaux sont amenées à la ville au moyen d'un aqueduc et alimentent un assez grand nombre de fontaines, une entre autres sur la place principale, qui est plantée d'arbres et entourée de maisons à colonnades.

Bone ne compte pas plus de 12,000 habitants, dont à peu près moitié d'Européens, le surplus de Juifs et de Maures ; et cependant bien peu de villes de France, d'une population même supérieure, offrent autant de mouvement et

Digitized by Google

d'animation. Des restes de quais sur la Seibouse, deux ponts sur la Boudjima, des ruines parsemées çà et là et des citernes ensevelies sous des masses de verdure à moitié pente d'un mamelon, laissent deviner à peu près l'emplacement de la ville romaine.

De l'autre côté et à l'ouest du cap de Fer, dans l'ancien golfe de Numidie, il existait jadis une ville, connue sous le nom de Rusicada ; de beaux débris, des statues, et surtout de magnifiques citernes qui viennent d'être restaurées, démontrent qu'une cité riche et populeuse a jadis brillé sur ce rivage. Mais les Arabes avaient passé sur ces ruines et presque tout avait disparu. Ce qui faisait l'importance de Ruscicada, c'est que c'était l'entrepôt de Cirtha, capitale de la Numidie. Cette situation a frappé l'autorité française ; une ville nouvelle, nécessitée par le même besoin d'un port, à portée de Constantine, a été commencée à peu près sur le même emplacement. C'est Philippeville, qui compte déjà près de 7,000 âmes. A un demi-myriamètre à l'ouest, quelques maisons et une fontaine couverte gardent le nom de Stora, qui sert d'avant-port à Philippeville.

Après Philippeville se dressent successivement sur le bord de la mer, Collo, le Collops des Latins, Gigelli, et Bougie qui a donné son nom aux chandelles de cire, où les restes d'une ville ancienne apparaissent encore à chaque pas parmi les maisons modernes. Bougie est une ville d'avenir et qui jouera sans doute plus tard un rôle important dans la colonie, parce que, située à l'entrée de la Kabylie, elle est non-seulement l'une des baies les plus sûres de la côte algérienne, mais encore le point le plus rapproché de Sétif, ville intérieure qui, comme point stratégique et commercial, nous paraît également appelée à acquérir de l'importance.

Au delà de Constantine en gagnant vers le désert, on rencontre encore deux villes d'un certain intérêt : la première est Bathna, près de laquelle s'étendent de vastes forêts de cèdres ; forêts précieuses, aujourd'hui que le Liban a perdu les siennes ; la seconde est Biskarh, dont les habitants, véritables Auvergnats de l'Algérie, viennent remplir dans les villes maritimes le métier de portefaix. Entre Bathna et Biskarah, le voyageur, après avoir parcouru péniblement une terre dénudée, et des montagnes dont la pierre brûle ses pieds, contourne une roche immense entre des pentes abruptes qui bornent son horizon à quelques pas ; tout à coup il voit devant lui un pont romain jeté sur un étroit et profond ravin ; il avance, et le plus admirable spectacle se développe à ses regards ; le désert est là tout entier ; mais le désert avec ses belles oasis et ses mille palmiers, qui balancent, au gré de la brise, leurs longues feuilles vertes et leurs régimes empourprés, tandis qu'un soleil d'or et de pourpre répand sa palette, riche de toutes les nuances du feu, sur un horizon sans limites.

Constantine, chef-lieu de la province ou du département auquel elle donne son nom, n'offre que bien peu de traces de son passé numide ou romain ; Jugurtha, non plus que les proconsuls, ses vainqueurs, n'y ont rien laissé de leur empreinte. C'est une ville tout arabe, une ville aux rues étroites, aux cours intérieures avec galeries soutenues sur des colonnes torses, aux terrasses étagées et se dominant l'une l'autre. Mais ce qui donne à Constantine un cachet tout particulier, c'est sa position ; élevée comme un nid d'aigle sur un roc isolé, elle domine de toute sa hauteur le Rummel, qui s'est ouvert à ses pieds un profond ravin et s'y précipite avec un bruit incessant. Il y a quelques vergers, quelques

Digitized by Google

djénanes dans les environs de Constantine, mais en général la campagne y est sèche et déboisée. Du reste, il y a du commerce, et le chiffre de la population dépasse 20,000 âmes.

Mais reprenons notre course vers Alger. Après avoir dépassé Bougie, on rencontre encore sur la côte le joli village de Dellys, qui du haut d'une colline verdoyante se mire dans les flots. Enfin, à 80 kilomètres de Dellys, on aperçoit le blanc triangle d'Alger, qui, la base baignée dans la mer, appuie son sommet sur la Kasbah.

C'est une grande et belle ville qu'Alger, l'*El-Djezaïra* des Arabes, surtout depuis qu'elle est française et que nos habiles ingénieurs ont commencé de l'embellir. La jetée qui forme le port est remarquable. Les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued sont formées de maisons dignes de Paris, et la place du Gouvernement, ceinte de balustres sur l'une de ses faces, celle qui forme terrasse au-dessus de la mer, ayant vue sur le port, la rade et les coteaux riants des environs, offrent un spectacle vraiment magnifique. De fort belles maisons moresques existent encore dans des rues où certes on ne les soupçonnerait pas. Et maintenant, si, un jour de marché, on parcourt ces rues animées, où se croisent des uniformes français et des Maures aux riches costumes, des juives avec leurs corsages et leurs coiffures dorées et des Bédouines enveloppées dans leurs toiles bleues ou blanches, des Maltais aux vestes boutonnées de vermeil et des Espagnols aux feutres galonnés de velours, il est impossible de ne pas s'arrêter un instant, pour contempler et comprendre cette fusion croissante de toutes les nations qui entourent le bassin de la Méditerranée. La population d'Alger est d'environ 50,000 âmes.

Parmi les établissements les plus intéressants de cette capitale de l'Afrique française, nous citerons un jardin d'essai dans lequel s'élèvent maintenant plus de dix mille pieds d'arbres étrangers à l'Algérie et qui paraissent s'y acclimater à merveille.

Une sorte d'omnibus vous conduit, au fond de la plaine, à Blidah, ville agréable, assise au pied de l'Atlas et dont de limpides ruisseaux arrosent les massifs d'orangers. Les rues y sont droites, et des berceaux de plantes grimpantes qui passent d'une maison à l'autre y entretiennent l'ombre et la fraîcheur. Entre Alger et Blidah, sur un plateau qui domine la fameuse plaine de la Mitidja, se dresse Bouffarik, qui trois fois a été détruite avec sa population par les exhalaisons meurtrières des marécages, et qui aujourd'hui, habitée de nouveau, n'offre plus d'insalubrité.

En gagnant la première chaîne de l'Atlas, le voyageur voit se détacher, sur un plateau verdoyant, Médéah, ex-résidence du bey de Titery, où l'eau est apportée par un aqueduc composé d'un double rang d'arcades; mais ses environs ne montrent plus la végétation africaine. Ce ne sont plus des cactus, des agavés qui entourent ces jardins ; ce sont des haies d'épine, et la vigne, le pommier, le prunier, y remplacent l'oranger et le grenadier. Milianah est encore plus élevé dans la montagne ; aussi le climat y est-il assez rigoureux l'hiver.

La province de l'Ouest, quoique l'administration se soit appliquée de prédilection à hâter son développement, est loin d'offrir les mêmes ressources que celle d'Alger, et surtout que celle de Constantine. La terre y est sèche et sablonneuse. Les palmiers nains y couvrent des espaces considérables et rendent

Digitized by Google

les défrichements coûteux. Mais plusieurs de ses villes méritent de fixer l'attention.

Cherchel, la *Jol* des Numides, la *Julia-Cœsarea* des Romains, fut longtemps la capitale de la Mauritanie. Aujourd'hui ce n'est qu'un fort bourg, mais de construction pittoresque, mêlé de ruines antiques et renommé dans toute la Barbarie pour l'industrie de ses artisans en poterie et en ouvrages d'acier. Ténès compte environ deux cent cinquante maisons, mais tous ses habitants sont Kabyles.

Arzew est le meilleur mouillage de la côte. Mostaganem, après avoir été occupée par les Français, puis abandonnée aux indigènes, a été occupée de nouveau et a pris, depuis quelques années, beaucoup de développement. Masthaiah réunit le double avantage d'un climat sain et d'un territoire fertile. Mais la ville importante de cette province, c'est Oran, qui, tombée deux fois au pouvoir de l'Espagne, venait à peine de rentrer aux mains du dey d'Alger au moment où nous nous en sommes emparés. Les fortifications que les Espagnols y avaient construites sont encore debout, et l'autorité française n'a eu que peu de chose à y faire pour approprier à son usage, non-seulement les galeries et les remparts, mais aussi l'hôpital militaire et la citadelle, remarquables édifices qui nous rendent aujourd'hui de grands services. La ville elle-même est composée d'assez misérables maisons, sauf les constructions européennes; mais elle compte près de 20,000 habitants, a un bon port à Mers-el-Kebir et fait un commerce important. Après avoir donné un aperçu des villes de l'Algérie, il nous faut faire connaître la nature de ses productions et les mœurs de ses habitants indigènes.

En général, les pluies commencent sur la côte barbaresque dans les premiers jours d'octobre. A peine en est-il tombé durant trois ou quatre fois vingt-quatre heures, que la terre, sèche et d'un jaune sale la veille, se couvre de verdure. Toutes les fleurs du printemps, cyclamens, pâquerettes, bruyères, sortent à l'envi; bientôt les arbustes fleurissent et se couvrent de feuillage. Au mois d'avril, l'Algérie est un véritable parterre : les prairies, émaillées de mille nuances, portent des herbes qu'un cavalier peut toucher de la main sans se baisser; les bois jettent des pousses d'un mètre; mais rien n'est délicieux comme le bord des ravins. Un courant d'eau, en Algérie, c'est un berceau sur lequel s'entrelacent des lierres, des vignes, des trembles, des oliviers, des caroubiers, des pistachiers et des clématites admirables. Dans les forêts qui se trouvent aux pentes des montagnes élevées, il n'est pas rare de voir des vignes et des lierres qui s'élancent, d'un jet de 10 mètres et plus, après les premières branches des chênes, et dont le tronc a plus de 20 centimètres de diamètre.

Les lièvres, les sangliers, les lynx, les panthères, les lions, sont très-communs en Algérie; les chacals et les hyènes y sont partout en grand nombre. Tous les soirs, au printemps, on entend d'une colline à l'autre des troupes de chacals s'appeler en aboyant, des hyènes pousser leurs cris lugubres jusqu'à ce que leurs pourvoyeurs se soient mis en chasse avec elles. Dès que les chacals ont répondu à leur appel, une sorte de rire féroce et saccadé remplace leur gémissement, puis toute la bande se met en course en hurlant. La rencontre de ces animaux n'est nullement dangereuse pour l'homme, à moins qu'il ne soit surpris endormi. Le lion et surtout la panthère sont seuls sérieusement à craindre; aussi

Digitized by Google

les Arabes s'aventurent-ils rarement à voyager dans des lieux écartés après le coucher du soleil.

Au milieu de ces contrées tour à tour si riches de végétation et si dénudées, on comprend que l'Arabe inhabitué au travail ait préféré la vie nomade à la vie sédentaire. De longues toiles de laine cousues ensemble et retenues à terre par des cordes et des piquets forment la demeure de l'Arabe; une toile commune jetée en travers de cette tente forme le gynécée de quelques-uns d'entre eux; des chiens veillent à l'entour. Les bestiaux dorment derrière une haie de broussailles; les chevaux et les mulets sont attachés par les pieds de devant à une corde tendue sur le sol. S'agit-il de changer de résidence, les nattes et les ustensiles sont entassés dans deux larges coffres sur le dos des mulets. Une des femmes avec les enfants monte sur cet amas; un cheval porte la tente; les bœufs et moutons suivent, chassés par le reste de la famille, et la tribu voyageuse s'en va ainsi, à chaque changement de saison, de la plaine à la montagne, de la montagne à la plaine.

Nous avons parlé de la sobriété des Arabes; elle est incroyable. Un ouvrier kabyle ou bédouin, travaillant une journée entière, se contente pour toute nourriture de deux petites galettes et d'un verre d'eau. Sous la tente, les jours de gala, on y ajoute du lait sucré, des œufs durs, une poule, un peu de miel, et surtout un kouskous, c'est-à-dire une sorte de semoule composée de farine roulée avec une goutte d'eau sous les doigts des femmes du douar, assaisonnée de jus et flanquée d'un quartier de mouton. L'Arabe porte pour vêtement une simple tunique en laine ou en coton, une calotte longue en feutre ou en carton par-dessus laquelle passe le capuchon du bournous, qui y est retenu par une corde de poil de chameau. Les femmes portent, dans la campagne, une pièce de toile fendue des deux côtés et reliée par une ceinture, une sorte de bournous bleu ou blanc en cotonnade, et dans les cheveux des tresses de poil de chameau.

L'Arabe est généralement grave, sérieux, ou du moins il feint le sérieux et la gravité : seul, il s'abandonne à lui-même; mais si une autorité, si un étranger de marque le visite, vous lui verrez prendre un maintien patriarcal, garder un silence affecté, jouer en un mot une comédie incessante. En résumé, on peut dire que le mensonge, la diplomatie, l'égoïsme, l'avarice et la vanité la plus exagérée sont les traits dominants du caractère arabe. Il donne souvent, mais toujours par orgueil, et souvent il vous volera, lui-même le soir, au péril de sa vie, ce qu'il vous aura, le matin, offert avec emphase. Quant à la superstition, à la haine profonde de tout ce qui n'est pas musulman, nous n'en parlerons pas, cela est proverbial.

L'Algérie est en position de produire presque toutes les denrées qui font défaut à la France, et pour lesquelles la mère patrie est tributaire de l'étranger : tabac, soie, coton, huile d'olive, sésame, arachide, etc., etc. Les millions qui, chaque année, sortent de France pour l'achat de ces produits passeront aux mains de nos nationaux, et feront la richesse de notre colonie dès que l'agriculture y aura remplacé l'usure et y sera sérieusement protégée contre les vols et les petites vexations des indigènes.

Sur quelques plateaux des montagnes de l'Algérie, vivent des peuples de race différente des Arabes, les Kabyles, dont on ignore l'origine exacte, mais qui

Digitized by Google

paraissent être un mélange de ceux qui tour à tour ont possédé cette terre et que les révolutions ont contraints à chercher un asile sur ces hauteurs de difficile accès. On rencontre parmi les Kabyles beaucoup de têtes blondes, de visages au type européen; leur industrie, leur disposition au travail accusent également une race différente des Arabes; mais ce qui les distingue principalement, c'est un courage à toute épreuve.

Les Kabyles, quoique musulmans en général, ne vivent pas sous la tente; ils ont des villages, des jardins bien plantés, bien cultivés et entourés de haies ou de murs en pierre sèche; chez eux la propriété est individuelle, tandis que chez les Arabes une tribu possède en commun son territoire, et le cheik partage annuellement ce que chacun doit labourer et ensemencer. Les Arabes sont avant tout pasteurs, les Kabyles sont agriculteurs. En outre, ils travaillent le fer, savent faire la poudre à canon et exercent avec succès un certain nombre de métiers. Comme costume, ils sont reconnaissables en ce qu'ils portent un bournous à manches, et le plus souvent, lorsqu'ils travaillent, un tablier de cuir comme celui des forgerons. Les Kabyles, longtemps indociles et insoumis, ont méconnu l'autorité française. De fréquentes prises d'armes nécessitaient la présence d'une armée sans cesse aux aguets, toujours sur le *qui vive;* le gouvernement général du maréchal Randon a mis fin à cet état de choses. L'expédition faite au printemps de l'année 1857 a vu ces rebelles céder à la force, et la conquête, en échange, leur a apporté ses bienfaits. Déjà (août 1856) un puits artésien, à Tamerna, le premier qu'on aura vu dans ces contrées, a rendu la vie à plusieurs oasis de l'Oued-Rir, en attachant les populations à leurs foyers et au cimetière où reposent les ossements de leurs pères. Cependant nos armes ne feront pas tout; l'esprit commercial des Kabyles sera aussi un de nos plus puissants auxiliaires : le besoin d'écouler les riches produits d'une contrée fertile et d'une population industrieuse doit amener infailliblement une soumission plus complète que ne peut l'être celle provenant du sabre et du canon.

IV. EMPIRE DU MAROC.

L'empire du Maroc occupe la partie la plus occidentale de la Barbarie. Aussi les Arabes le nomment-ils *Maghreb-el-Akssá,* occident extrême. La Méditerranée le borne au nord, l'Océan à l'ouest, l'Algérie à l'est, et le Sahara au sud. Il a environ 760 kilomètres de long sur 600 de large. Son territoire répond à l'ancienne Mauritanie Tingitane et à une partie de la Gétulie. L'Atlas, qui s'élève entre le Tell marocain et le désert, atteint, sur certains points, au delà de 4,000 mètres en hauteur.

L'empire du Maroc est le seul débris considérable des grands royaumes maures qui furent fondés sur la côte africaine du septième siècle jusqu'au douzième. C'est en 1547 qu'un chérif, ou descendant de Mahomet, fonda la dynastie actuelle du Maroc sur les ruines des dynasties précédentes.

La population marocaine se compose de différentes sortes d'habitants : des Maures, qui sont les anciens habitants, fainéants, superstitieux et cruels; des Arabes, dispersés en douars ou villages ambulants; chaque douar est composé de quelques familles qui campent sous des tentes et qui y couchent pêle-mêle avec

Digitized by Google

leurs bestiaux ; des Berbers, peuples pasteurs, errant une partie de l'année pour conduire leurs troupeaux dans les meilleurs pâturages; ils ont des villages et cultivent les terres; quoique mahométans, ils n'ont ni mosquées, ni juges, et paraissent s'inquiéter fort peu de la religion ; des juifs, nombreux, mais pauvres et méprisés plus que partout ailleurs ; des Kabyles ou montagnards, qui vivent dans la province de Fez; des Amazighs et Touariks, près de la frontière du désert, et enfin des Boukhariès, qui sont des nègres achetés dans la Guinée.

Les principales villes de l'empire sont : Maroc, Fez, Méquinez, Mélilla, Tanger, Tétuan, Salé, Saffi, etc.

Maroc, la capitale de l'empire, est située dans une belle vallée formée par une chaîne de montagnes au nord, et par celles du mont Atlas dont elle est distante d'environ 28 kilomètres au sud et à l'est. Son étendue est à peu près tout ce qu'elle a de remarquable ; les murailles qui l'entourent forment une circonférence d'environ 12 kilomètres; elles sont flanquées de tours carrées et environnées d'un fossé large et profond. Mais cette étendue est loin de répondre à la population, que l'on n'évalue guère qu'à 25,000 habitants. Les rues sont étroites, malpropres et souvent bordées de maisons inhabitées et qui tombent en ruine. Des aqueducs en grand nombre et des mosquées sont les restes de son ancienne splendeur; ils n'en contrastent que davantage avec la misère présente. Le palais du prince est le plus bel édifice. Les juifs, nombreux dans cette ville, où ils ont le libre exercice de leur religion, ont un très-grand quartier, qu'ils habitent seuls sous la surveillance d'un officier de l'empereur. Quand ils sortent de ce quartier pour entrer dans la ville des Maures, ces malheureux, qu'on ne tolère que par rapport à leurs talents commerciaux, sont obligés de marcher nu-pieds par respect pour tous ceux qui les entourent.

Fez est une plus belle ville que Maroc et contient près de 80,000 habitants. Les palais y sont superbes, et l'on y compte cent cinquante mosquées dont cinquante sont remarquables par les piliers de marbre et les ornements dont elles sont décorées. Les maisons, construites en briques et en pierres, sont enrichies de mosaïques; les toits, aplatis à la mode orientale, servent de retraite aux habitants pendant les belles nuits d'été. Celles qui sont bâties en briques sont ordinairement peintes de couleurs éblouissantes, et ont dans leurs cours de vastes bassins carrés revêtus de marbre. Les jardins sont remplis de plantes et de fleurs odoriférantes : de sorte que cette ville, dit un voyageur, est comme un paradis terrestre. On y compte plus de cent bains, plusieurs hôpitaux et deux superbes maisons pour les études des jeunes gens. Le commerce, qui y a établi son centre, y attire de grandes richesses et met les habitants fort à leur aise. En général, ils sont habillés comme les Turcs et recherchent le faste. La parure des femmes, en hiver, est très-brillante ; en été, elles n'ont qu'une chemise.

Méquinez, ordinairement la résidence de l'empereur à cause de la salubrité de son air et des agréments de ses environs, est une ville assez grande, mais moins belle que Fez. Les juifs, qui y habitent un quartier où on les tient renfermés toutes les nuits, y sont plus maltraités encore que dans les autres parties de l'empire. Il y a près de Méquinez, au nord-ouest, une grande ville habitée par des nègres Boukhariès où l'empereur recrute sa garde.

Digitized by Google

Le Maroc a plusieurs ports excellents. Les Espagnols, les Portugais et les Anglais en ont possédé plusieurs sur ses côtes; mais les Espagnols seuls, aujourd'hui, y conservent encore Ceuta, sur le détroit de Gibraltar. C'est une place très-forte, que l'empereur du Maroc a vainement tenté de reprendre.

Les plaines sont superbes, presque toutes cultivées, et produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Celles qui sont incultes ne restent sans doute ainsi que par le manque de bras occasionné par les ravages des divers partis. Les montagnes sont des plus escarpées; la chaîne de celles que l'on nomme Atlas commence à Sainte-Croix de Barbarie. Il y a cela de particulier, que les habitants maures de ces cantons ne laissent pas une parcelle de terrain inutile; sans doute la situation des lieux les rend moins sujets que les autres à être pillés. Quelques kilomètres plus loin, on trouve de superbes vallées d'une terre excellente, presque entièrement abandonnées. Quand la moisson est faite, on a soin de mettre le feu aux herbes dans tout le pays; cet usage le préserve d'un grand nombre de serpents et de scorpions qui fourmillent de tous côtés; il sert de plus à améliorer la terre. On a aussi grand soin de brûler les bois morts sur pied; on assemble pour cet effet les bois morts au pied des arbres, on y met le feu; ce moyen est très-utile pour éloigner les lions et les tigres dont les forêts sont remplies et assure la salubrité du climat. On peut affirmer, dit un voyageur, que ce pays est le plus beau et le plus fertile de la terre; il ne lui manque que des habitants moins sauvages et une domination moins barbare.

V. BLED-EL-GÉRID OU BILEDULGÉRID.

Le Bled-el-Gérid, ce qui veut dire Pays des dattes, s'étend en longueur depuis l'Océan jusqu'à l'Égypte, et sépare les États barbaresques proprement dits du Grand Désert. Cette longue étendue de terrain contient plusieurs petits États, la plupart républicains. Les Mosselmis surtout, qui habitent les lieux voisins de la mer, vivent dans une condition libre et sacrifient tout ce qu'ils ont de plus cher au maintien de leur liberté. Tous les ans ils se choisissent leurs chefs; ordinairement le mérite attire les suffrages. En temps de guerre, les chefs sont choisis indistinctement parmi les Maures fugitifs, ou dans la nation. Leur autorité ne dure que pendant la campagne; mais elle est absolue pendant tout le temps du commandement. Le temps expiré, ou l'expédition terminée, ils rendent alors compte de leurs actions aux vieillards assemblés, et reçoivent d'eux la récompense ou la punition, plutôt suivant le résultat de leur entreprise que selon leur conduite. On leur choisit des successeurs, et ils servent ensuite dans les armées, ou rentrent dans la classe des simples particuliers.

Cette nation a des espèces de bourgades situées sur le penchant des montagnes. Les riches, les artisans et les juifs, qui s'occupent à divers travaux et au commerce, en sont les seuls habitants. Le reste du peuple est répandu dans les campagnes. Plus industrieux que leurs voisins du désert, ils s'adonnent à la culture de la terre. Le chef de chaque famille va choisir le terrain qui lui paraît le plus avantageux; on le laboure légèrement avec des espèces de houlettes, puis on l'ensemence. La récolte se fait environ trois mois après; c'est sur la fin de mars. On coupe les grains à 15 centimètres environ des épis; on brûle ensuite la paille qui est restée sur pied, et le champ est abandonné pour deux ou trois ans,

Digitized by Google

quelquefois plus. Leur méthode pour conserver le grain est la même que celle des habitants de la Barbarie. Ils font pour cet effet un grand trou en terre; ils l'emplissent de bois, et y mettent le feu pour dessécher la terre et lui donner une consistance solide. Cette opération faite, ils nettoient les fosses et y mettent leurs grains à demi vannés; puis ils prennent de gros madriers qu'ils posent les uns près des autres, et recouvrent le tout de terre. Par ce moyen, on ne peut leur couper les vivres en temps de guerre, et l'ennemi marche, sans le savoir, sur des monceaux de grains.

Les habitants des plaines ne s'arrêtent que dans le temps des semailles et de la récolte; le reste de l'année, ils se portent de côté et d'autre avec leurs bestiaux, emportant seulement le nécessaire. Quand, dans les tentes, on voit que la provision de grains tire à sa fin, les femmes en avertissent; alors plusieurs particuliers partent avec leurs chameaux, et vont au magasin de la horde chercher la provision générale : chacun en a une part, suivant le monde qu'il a employé au travail commun.

L'hospitalité est générale parmi ces peuples errants; le voyageur est nourri partout sans payer, excepté dans les bourgades, où l'affluence des étrangers finirait par ruiner les habitants. Les nègres esclaves sont traités assez durement dans ces pays. Les Mosselmis marchent toujours armés, même lorsqu'ils ne font que se rendre visite. Plus riches que les peuples qui sont sous la domination de l'empereur de Maroc, ils sont aussi mieux vêtus et ne craignent pas que le fruit de leur industrie, de leur commerce ou de leur pillage leur soit enlevé.

Les femmes y ont aussi plus de liberté : celles des villes seulement habitent dans des espèces de gynécées; mais celles de la campagne peuvent recevoir qui il leur plaît. Chaque homme a le droit d'en prendre autant qu'il peut en nourrir. La religion, quoique mahométane, ne les exclut point du paradis, à condition cependant qu'elles seront fidèles; car encore faut-il que les hommes gagnent quelque chose à cela.

VI. SAHARA.

Voici encore un de ces grands espace que la nature semble avoir marqués du sceau d'une stérilité éternelle: on le nomme par excellence le Désert; c'est ce que signifie le mot arabe Sahra, Sahara ou Zahara. Cet espace sépare les États barbaresques des pays de la Nigritie, c'est-à-dire la terre des hommes blancs, ou plutôt basanés, de celle des hommes tout à fait noirs. A l'ouest, il est baigné par l'Océan depuis le Bled-el-Gérid jusqu'au Sénégal; à l'est, le Fezzan et le Cathua coupent sa triste uniformité, ou plutôt ces deux pays sont comme des îles au milieu des mers de sable : car le Désert, c'est-à-dire cette longue bande stérile, s'étend, sous différents noms, au delà de ces pays, arrive jusqu'au Nil, dont les rivages l'interrompent encore, et se prolonge jusqu'à la mer Rouge.

Quoique ces lieux nous paraissent inhabitables, ils sont cependant occupés par différents peuples : ceux que nous connaissons le mieux sont les Berbers, ou anciens habitants, et les Arabes, qui, sous le nom de Maures, ont traversé, dans le septième siècle, la Barbarie pour fondre sur l'Espagne, d'où ils ont été chassés vers 1492 : alors ils revinrent en Barbarie, s'y établirent, et s'étendirent jusque

Digitized by Google

dans le Grand Désert. Ces lieux, brûlés continuellement par le soleil, semblent être un domaine naturel qui leur a été départi : nous y péririons; eux seuls s'y trouvent à l'aise. Les peuples anciens qui habitaient les côtes de l'Océan s'appelaient Gétules ; ceux qui étaient à l'est, dans l'intérieur, portaient le nom de Garamantes. Aujourd'hui on divise cette contrée en cinq déserts, dont la plupart ont reçu leurs noms des petits peuples qui en habitent certains cantons : ce sont ceux de Zanhaga, de Zuensiga, de Targa, de Lemta et de Bedoa. Nous ne connaissons guère que le Zanhaga qui occupe les bords de la mer.

M. Follie, officier d'administration dans les colonies, qui, par suite d'un naufrage, a été esclave dans le Désert, donne de ces contrées une idée qui en fait désirer une connaissance plus ample. Il parle principalement des Mougeares, chez qui il a passé le temps de son esclavage ; mais, les mœurs des voisins étant à peu près les mêmes, nous nous contenterons d'abréger ce que ce voyageur a dit des premiers.

Les Mougeares lui paraissent un mélange d'Arabes errants et de Portugais qui, lors de l'irruption des chérifs, devinrent captifs et furent obligés de renoncer à leur religion. C'est un peuple pasteur fort pauvre. Leurs bestiaux font presque toute leur occupation ; ils ne cultivent aucun canton, quoique dans le Désert, on rencontre quelquefois des plaines qui pourraient produire les choses nécessaires à la vie. Ils tirent le grain dont ils font usage de chez leurs voisins et se contentent, d'ailleurs, presque de leur seul laitage. Aussi paresseux que sobres, ils ne s'occupent que du présent, et à tel point que l'on ne prépare jamais d'avance plus de nourriture qu'il en faut pour le repas : quand on a faim, on y pense ; souvent il en manque, et alors on a recours au laitage. Pendant que les femmes sont occupées à travailler ou à s'amuser dans les tentes, les enfants et les nègres captifs mènent paître les troupeaux ; ils partent ordinairement sur les neuf ou dix heures du matin, et ne reviennent que le soir ; les enfants ont soin de prendre quelque nourriture ; mais les nègres s'en vont à jeun, et n'ont leur repas qu'au retour. Il est vrai que, quelque sauvage que soit le pays, ils y trouvent toujours de petits fruits rouges, des racines et des herbes qu'ils mangent sans répugnance. Les maîtres vont à la chasse et aux marchés pour se procurer ce qui leur est nécessaire.

Comme ils n'ont point d'ouvriers parmi eux, ils se rendent en caravane dans le Bled-el-Gérid pour se procurer tous les effets dont ils ont besoin, et pour lesquels ils donnent en échange des bestiaux, de la laine, des chameaux, des plumes d'autruche, etc. Ces effets les plus ordinaires sont leurs vêtements, qui consistent en une chemise de Guinée des Indes d'un bleu très-foncé, en une espèce de couverture de laine de 5 à 6 mètres, et un lourd manteau de poil de chèvre pour les temps de pluie. Ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile ou d'étoffe en forme de turban. Leurs armes sont des fusils très-bien entretenus, un poignard, des zagaies en forme de hallebarde, et un sabre.

Après le soin de leurs troupeaux, les seules choses qu'ils sachent faire sont leurs tentes. Elles sont tissues de poil de chèvre et de poil de chameau et soutenues par des perches de 3 mètres. Là on ne voit d'autres meubles que quelques peaux, un moulin, quelques jattes en plateau, et une natte, qui est le lit commun de toute la famille. La nuit on fait entrer sous la tente une partie du troupeau pour le mettre à l'abri des bêtes féroces qui infestent ces contrées.

Digitized by Google

Chaque famille a son chef qui est ordinairement l'aîné : elles sont plus ou moins nombreuses ; on en voit qui ont 120 à 150 ménages. Alors elles se subdivisent et forment deux corps différents. Le chef, qui porte le nom de *reï*, est celui qui a soin de tous les bestiaux, du campement, et qui, de concert avec les vieillards, juge les différends. Sa tente, qui est la plus grande, occupe toujours le milieu du camp. Quand le canton ne fournit plus de pâturage, on va s'établir ailleurs. Le besoin d'eau nécessite les décampements autant que la disette du pâturage. Comme elle est extrêmement rare dans le Sahara, les habitants ont soin de faire de grands trous de côté et d'autre, dans les terrains bas, pour y réunir l'eau des pluies qui tombe en abondance pendant trois mois de l'année. Cette eau, toute corrompue qu'elle est, surtout dans l'arrière-saison, sert de boisson aux hommes et aux bestiaux. Quand elle manque, on a recours à l'urine de chameau, que l'on mélange avec du lait : cette boisson, quoique détestable, peut cependant apaiser la soif. La disette d'eau fait que les troupeaux ne sont composés que de chameaux, de moutons et de chèvres, et que l'on n'y voit ni bœufs ni vaches, et presque point de chevaux, du moins dans certains cantons.

Pasteur et guerrier est le seul et même état parmi cette nation. Tout homme dans le cas de porter les armes est soldat ; il se nourrit, s'équipe et s'entretient pendant le temps des expéditions. Afin d'inspirer le courage nécessaire à tout le peuple, on a imaginé un moyen assez singulier. C'est à sept ans que l'on fait subir aux enfants la douloureuse opération de la circoncision ; à la même époque on leur rase la tête, sur laquelle on ne laisse que quatre petits toupets que l'on abat à chaque action remarquable que l'enfant a faite.

AFRIQUE CENTRALE

NIGRITIE INTÉRIEURE OU SOUDAN.

Nous avons dépassé la partie de l'Afrique qu'on pourrait appeler méditerranéenne et nous entrons dans celle où la race chananéenne, la race noire, domine presque exclusivement. C'est assurément la portion du globe qui renferme les nations les moins connues, quoique de courageux voyageurs aient souvent tenté avec plus ou moins de succès de les traverser rapidement. Aussi les noms qu'ont imposés à ces contrées les anciens géographes ne représentent-ils nullement les divisions réelles, naturelles ou politiques, qui séparent les uns des autres les milliers d'États situés au centre de l'Afrique. D'un autre côté, ces mille divisions intérieures qui partagent les indigènes sont si souvent troublées et changées par la guerre, que pour l'Européen qui ne peut en relever les modifications qu'à intervalles éloignés, il est encore plus simple et plus clair d'adopter les quatre grandes sections établies dans les géographies. Nous continuerons donc d'appeler Soudan ou, avec M. Balbi, Nigritie intérieure, toute la région com-

Digitized by Google

prise entre le Sahara et la Guinée, la Sénégambie et la vallée du Nil. La Sénégambie ou Nigritie occidentale sera le pays situé entre la partie ouest du Sahara et la côte de Sierra-Leone. Sous le nom de Guinée ou Nigritie maritime nous désignerons tous les pays bornés par la Sénégambie au nord et le Congo au sud, l'Océan et le Soudan. Cette partie de l'Afrique a été subdivisée par les géographes en une suite de côtes qui portent le nom de Sierra-Leone, du Poivre, des Graines, de l'Ivoire, de l'Or, des Esclaves, de Calabar, de Gabon, etc. ; mais, nous le répétons, ces dénominations arbitraires ne sauraient donner aucune idée des délimitations établies entre les divers peuples de ces contrées. Enfin, le Congo ou Nigritie méridionale renferme tous les pays compris entre le cap Lopez et le cap Frio, c'est-à-dire que le Congo commence à l'équateur : le thermomètre y monte jusqu'à 70°. Ses frontières orientales ne peuvent pas être déterminées d'une manière précise ; on est convenu de les placer aux sources présumées des fleuves Congo et Coanza, bien que le royaume des Molouas et quelques autres s'étendent plus avant vers la section orientale de l'Afrique.

Nous entrerons dans cette immense région des Nègres par le Soudan ou Nigritie intérieure. Deux grands bassins partagent cette vaste contrée : l'un est celui du lac Tchad, espèce de mer ou marais intérieur qui reçoit dans son sein deux fleuves : le Yeou, grossi par le Chacham, et le Chari. Le second bassin est celui du Niger ou Djoliba, fleuve fameux, à la recherche duquel bien des Européens ont sacrifié leur vie et qu'on est encore loin de connaître dans son ensemble.

Les trois principaux États situés dans le bassin du lac Tchad sont : le royaume de Bornou, celui de Baghermeh et celui de Mobba.

Le Mobba, que les indigènes appellent Dar-Szaleyh, renferme, dit-on, huit grandes montagnes dont les habitants parlent, sur chacune, une langue particulière. De nombreux torrents arrosent ces chaudes contrées et y laissent, quand ils se dessèchent, des sortes de lacs et d'étangs : aussi le pays est-il bien boisé ; le palmier, le sycomore, l'ébénier, le tamarinier, le mimosa du Nil et l'arbre à beurre y forment d'épaisses forêts. Les habitants sont pour la plupart mahométans ; mais le culte des fétiches nègres reparaît souvent à la surface et domine le Koran. Des villes d'une certaine importance s'élèvent au milieu de ces collines et de ces bois. Kiama, avec ses 30,000 habitants ; Ouara, capitale du Mobba ; Kouka, célèbre par ses écoles ; Boussa, et Ouaoua, qui passe pour une des plus jolies villes du royaume. Boussa s'élève au milieu d'une belle et vaste plaine, où croissent des arbres séculaires, où paissent de nombreux troupeaux d'antilopes. « La ville, disent Richard et John Lander, se compose d'un grand nombre de groupes de huttes, qui tous sont à peu de distance les uns des autres. Elle est ceinte d'un côté par le fleuve Qouarra, et de l'autre par une longue muraille garnie de tours et de fossés qui forme un complet demi-cercle. Quoique ainsi défendue par l'art et par la nature, elle a cependant été prise une fois par les Fellans. Le sol d'alentour, généralement fertile, produit en abondance du riz, du blé, des yames, etc. Le dowah, espèce de froment, y pousse aussi à merveille ; il rapporte cinq cents pour cent, et constitue la principale nourriture des habitants riches et pauvres. On y cultive encore une autre variété de froment, qui porte huit épis sur une seule tige et dont le grain est fort petit, mais fort doux. L'arbre à beurre fleurit dans et hors la ville. L'huile de palmier

Digitized by Google

s'importe du Nouffie ; mais elle est toujours si rare et si chère qu'on ne l'emploie que comme aliment ; encore n'y a-t-il que le roi et quelques grands personnages qui en usent. Le roi et la reine ont chacun des troupeaux considérables de beau bétail ; mais pas un de leurs sujets ne possède ni un seul taureau ni une seule vache. Ces derniers, cependant, ne manquent ni de moutons ni de chèvres, et tirent du Niger d'immenses quantités de poissons. Un étang salé, situé sur les bords du fleuve, à environ dix jours de marche vers le nord, donne de très-bon sel, tandis que le poivre se trouve dans toutes les parties de la contrée. On y rencontre également par milliers des pintades, des faisans, des perdrix, et différentes sortes d'oiseaux aquatiques qui fourniraient aux voyageurs européens une excellente chasse, mais que les naturels avec leurs flèches atteignent très-rarement. »

On voit, par ce que nous venons de dire, que le Mobba appartient autant au bassin du Djoliba qu'à celui du Tchad, puisqu'une partie de ses villes principales sont voisines du fleuve. Il en est de même de ce que l'on est convenu d'appeler l'empire des Fellatahs ou Fellans, qui fut fondé vers la fin du dernier siècle. Les Fellans sont une des grandes familles nègres. Originaires du Soudan, ils se sont répandus dans toute l'Afrique centrale intérieure et maritime. Leur arme principale est un arc en fer, très-court, avec lequel ils lancent des flèches empoisonnées ; eux-mêmes portent toujours sur eux le contre-poison. Quelques tribus sont idolâtres, celles qui avoisinent le Bornou se disent mahométanes. C'est dans une de ces provinces centrales, le Gouber, qu'un de leurs chefs, connu sous le nom de Hatman-Danfodio, conçut la pensée de réunir ses compatriotes sous une bannière religieuse et d'en faire les soutiens d'une mission conquérante. Les Fellans avaient jusque-là vécu pasteurs dans les collines boisées du Soudan ; Danfodio sut les arracher à cette existence paisible et leur inspirer son enthousiasme religieux ; maître de ces dociles soldats, il les précipita comme un torrent sur la province de Kano, sur le Gouber dont il tua le sultan ; s'empara du Haoussa, du Kobbi, du Yaouri ; enleva des provinces au Niffé, au Bornou, au Yarriba ; enfin, il poussa ses conquêtes jusqu'à la côte et distribua à ses sujets fellans le territoire et les maisons des vaincus. En 1802, Danfodio devint fou à force de fanatisme religieux ; et beaucoup de provinces conquises par lui formèrent une ligue pour recouvrer leur indépendance. Mais son fils Mohammed Bello, aussi brave que son père, parvint à en remettre une grande partie sous le joug. Lors du voyage de Clapperton, Sackatou était sa résidence habituelle ; cette ville avait été fondée, en 1805, par les Fellans : son nom signifie halte. Les maisons en sont assez bien bâties et forment des rues régulières. Les murs ont 10 mètres de hauteur. Deux mosquées, un marché spacieux, et une grande place carrée devant le palais du prince, donnent à cette ville une bonne apparence. Malte-Brun lui accorde de 70 à 80,000 habitants. Cachenah, Kalaouaoua, chef-lieu du Gouber, Zirmi ou Zamfra, Zariya, située dans le Zeg-Zeg et qui compte, dit-on, 50,000 âmes ; Magaria, Katounga, Katagoum, sur le Yeou ; enfin, Kano, le plus grand marché actuel de l'Afrique centrale, sont les principales villes des Fellans. Nous emprunterons à Denham et à Clapperton quelques pages sur cette dernière et importante cité. « Kano, disent-ils, est située par 12° 19″ de latitude nord, et par 9° 20′ de longitude est. La population s'élève à 30 ou 40,000 âmes. Dans ce nombre il ne faut pas comprendre les

Digitized by Google

étrangers qui, pendant la belle saison, y affluent de toutes les parties de l'Afrique, de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, du Sennaar et de l'Achanti.

« La ville est fort insalubre à cause d'un vaste marais qui la divise presque en deux parties, sans parler des nombreux étangs d'eau croupissante formés par l'enlèvement des terres qui ont servi à bâtir les maisons. En outre, les eaux ménagères sont toujours jetées dans la rue et occasionnent souvent une puanteur abominable. Dans la partie septentrionale, sont deux éminences dignes de remarque, hautes chacune de 66 mètres, situées presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre et assez voisines. La ville a la forme d'un ovale régulier, et quinze milles de circonférence ; elle est entourée d'un mur de terre, élevé de 10 mètres et de deux fossés sans eau, l'un en dehors, l'autre en dedans. Il y a quinze portes de bois couvertes en feuilles de fer, qui sont régulièrement ouvertes et fermées au lever et au coucher du soleil. Une plate-forme intérieure avec deux corps de garde au-dessous sert à défendre chaque entrée. Le quart seul de l'emplacement ceint par les murs est occupé par les maisons ; le reste est divisé en champs et en jardins. Le vaste marais qui coupe presque entièrement la ville de l'est à l'ouest et que traverse une petite langue de terre où se tient le marché est inondé dans la saison pluvieuse. L'eau de la ville passant pour malsaine, on rencontre constamment dans les rues des femmes qui vendent de l'eau puisée à des sources favorites dans le voisinage. Les maisons construites en terre sont, pour la plupart, de forme carrée et à la moresque, avec une pièce au centre dont le toit est soutenu par des troncs de palmiers et où l'on reçoit d'ordinaire les visiteurs. Tous les appartements du rez-de-chaussée ouvrent sur cette salle de réception et servent de magasins. Un escalier mène à une galerie découverte, au-dessus de ladite salle, conduisant aux diverses chambres du premier étage, qui sont éclairées par de petites fenêtres. Dans l'enceinte où s'élève la maison, il y a encore quelques huttes rondes en terre, couvertes de paille, remarquables par leur apparence de propreté. La résidence du gouverneur occupe un vaste espace de terrain et ressemble à un village entouré de murs ; elle contient même une mosquée et plusieurs tours hautes de trois ou quatre étages avec des fenêtres dans le style européen, mais sans vitres ni châssis. Il faut traverser deux de ces tours pour arriver à l'enfilade d'appartements intérieurs qu'habitent les dignitaires.

« Le souk ou marché est bien approvisionné en toute espèce d'objets de nécessité ou de luxe qu'emploient les peuples du centre. Il se tient, ainsi qu'il a déjà été dit, sur une langue de terre entre deux marais ; mais, comme cet endroit est couvert d'eau pendant la saison pluvieuse, le marché n'a nécessairement lieu que pendant les mois de sécheresse ; il est alors fréquenté par une multitude innombrable d'étrangers aussi bien que d'habitants et est le mieux réglé de tous ceux de l'Afrique. Un commissaire qui en a la direction loue les boutiques à tant par mois, et le produit des loyers forme une grande partie des revenus du gouverneur ; il fixe aussi les prix de chaque denrée, et, pour ce travail, reçoit une petite commission de cinquante cauris par vente s'élevant à quatre dollars ou huit mille cauris ; car tel est le rapport qui existe entre la monnaie d'argent et ces coquilles employées comme numéraire. Il y a une autre coutume assez bizarre et généralement suivie qu'on ne doit pas omettre ; le vendeur fait toujours remise à l'acquéreur d'une certaine partie du prix ; c'est

Digitized by Google

un escompte de deux pour cent. Toutefois, si la vente a lieu, non en place publique, mais dans la maison d'un tiers, à ce dernier appartient le droit d'empocher l'aubaine. On ne saurait dire combien est commode et avantageuse l'admission du cauris au rang des monnaies: d'abord, il défie l'art des faux monnayeurs; ensuite, vu son peu de valeur nominale et la dextérité qu'ont, néanmoins, les naturels pour compter les plus grosses sommes, il forme un intermédiaire d'échange qui toujours se prête aux transactions quelles qu'elles soient, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes.

« Les denrées, qui sont de tous les genres imaginables, occupent chacune un emplacement particulier. Il n'est pas de jour qu'on n'immole par dizaines les taureaux et les moutons. On trouve même quelquefois de la viande de chameau; mais presque toujours elle est fort maigre; car on ne tue cet animal, comme disait un bouvier irlandais, que pour qu'il ne meure pas. Ces Arabes lui trouvent cependant une saveur exquise lorsqu'il est gras. Les bouchers du pays ne sont pas moins habiles que les nôtres: ils pratiquent des fentes dans la viande pour montrer l'épaisseur de la graisse, retournent les morceaux du meilleur côté, et quelquefois même piquent un peu de laine sur un gigot de bouc, afin de le faire passer aux yeux des ignorants pour un gigot de mouton. Quand on amène sur le marché un taureau gras pour le tuer, ses cornes sont peintes en rouge, des tambours l'accompagnent, un attroupement se forme bientôt, on se parle de la taille et de la graisse de l'animal, et tout le monde court en acheter. Non loin des étaux sont un grand nombre de cuisines en plein air qui ne consistent chacune qu'en un feu ardent, autour duquel rôtissent des tranches fort minces de graisse et de viande, grandes à peine comme une pièce de deux sous, et fichées alternativement dans de longues brochettes de bois. C'est partout un air de propreté appétissant; et chaque cuisinière, faisant une table de ses genoux qu'elle a recouverts d'une natte en guise de nappe et de plat, sert avec attention ses différents hôtes, qui l'environnent assis sur leurs jambes. Ceux qui ont des maisons mangent chez eux; mais les femmes ne prennent jamais leurs repas en public, et même dans l'intérieur du ménage elles ne s'asseyent pas à la même table que les hommes.

« Chaque jour, sans même excepter le vendredi qui est le jour de repos, le marché est encombré de monde depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

« Les marchands qui le fréquentent comprennent les avantages du monopole aussi bien que ceux des autres pays. Par exemple, ils ont soin de ne jamais approvisionner trop le marché; et lorsqu'une marchandise vient à baisser de prix, ils la font aussitôt disparaître pour quelque temps. D'ailleurs, de sages règlements, qui sont toujours exécutés d'une manière rigoureuse, empêchent que la fraude ne se glisse dans les ventes. Ainsi, lorsqu'une tunique ou une pièce d'étoffe achetée à Kano est emportée dans le Bornou ou dans toute autre contrée lointaine sans être employée, mais que l'acheteur découvre ensuite qu'elle est de mauvaise qualité, il la renvoie sur-le-champ: c'est une chose toute simple et même fort facile, car le nom du courtier est toujours écrit dans l'intérieur. En ce cas, il faut que le courtier retrouve le vendeur qui, par les lois de Kano, est incontinent obligé de rendre le prix qu'il avait reçu.

« Le marché aux esclaves se tient sous deux longs hangars, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes; ils y sont assis en rang et magnifiquement

Digitized by Google

parés pour la montre ; le propriétaire ou un de ses fidèles domestiques est assis près d'eux. Jeunes ou vieux, gras ou maigres, beaux ou laids, ils sont vendus sans distinction ; mais, sous les autres rapports, l'acquéreur les inspecte avec le plus grand soin, à peu près de la même façon qu'un chirurgien examine un marin volontaire qui s'engage : il regarde la langue, les dents, les yeux, les bras, les jambes, et tâche de découvrir quelque défaut de constitution en les faisant tousser. Si, lors même que le marché a été conclu, on leur trouve des vices de santé, on peut, sans qu'il soit besoin de spécifier un motif de plainte, les renvoyer sous trois jours au marchand. L'usage est que l'acheteur les emmène chez lui habillés de leurs beaux vêtements, qu'il renvoie ensuite au premier propriétaire. L'esclavage est si commun dans ce pays, ou l'esprit des esclaves y est tellement façonné, qu'ils paraissent plus heureux que leurs maîtres, les femmes surtout, qui ne cessent de chanter d'une voix joyeuse pendant toute la durée de leur travail. Les esclaves le sont par naissance ou comme prisonniers de guerre. Les Felletahs en affranchissent souvent à la mort du maître ou à l'occasion de quelque fête religieuse. L'acte d'affranchissement doit être signé devant le cadi par la personne qui est propriétaire de l'esclave, et par deux témoins. Quand on ne sait pas écrire, on y supplée comme chez nous en figurant une croix. Les esclaves mâles sont employés à bâtir, à travailler le fer, à tisser, à confectionner des chaussures ou des vêtements, et à trafiquer; les femmes, à filer, à préparer les aliments et à vendre de l'eau dans les rues. Des différents peuples qui fréquentent Kano, ceux du Niffé sont réputés les plus intrépides travailleurs. Aussi les esclaves appartenant à cette nation sont-ils fort recherchés : une fois entrés dans le pays, ils n'en sortent plus ; on ne les revend jamais au dehors. »

Un voyageur nous a fait connaître les luttes auxquelles se livrent les habitants de Kano. Nous croyons devoir reproduire le tableau qu'il en a tracé : « Deux jongleurs, dit-il, vinrent à ma porte. Deux serpents furent tirés d'un sac, et un des deux hommes se mit à battre d'un petit tambour. Les serpents se dressèrent aussitôt sur la queue et exécutèrent une espèce de danse. Les jongleurs firent ensuite différents tours avec eux, tantôt les nouant comme une cravate autour de leur cou, tantôt les réchauffant dans leur sein, tantôt les jetant au milieu de la foule. Puis ils leur montrèrent le doigt, et les serpents se levèrent comme s'ils voulaient s'élancer pour mordre ; mais, après les avoir longtemps excités, et mis véritablement en fureur, ils n'eurent qu'à leur cracher à la face pour les faire retirer d'un air tout piteux. J'en mesurai un qui avait deux mètres environ de longueur. Les dents venimeuses leur avaient été arrachées ; cependant les jongleurs, par mesure de précaution, avaient le bras droit entouré d'un grand morceau d'étoffe rouge. Leur piqûre donne, dit-on, la mort, et devient fatale en une demi-heure à un cheval ou à une vache.

« Comme j'avais beaucoup entendu parler des boxeurs de l'Haoussa, j'étais curieux de me former une idée de leur savoir-faire. En conséquence, j'avais envoyé la veille au soir mon domestique offrir deux mille cauris pour une représentation qui devait avoir lieu le lendemain au matin. Attendu que la mort d'un des deux combattants est presque toujours certaine avant que la bataille ne finisse, j'avais expressément défendu toute lutte sérieuse, car il eût été honteux et pour moi et pour mes compatriotes de payer des gens pour qu'ils se tuassent, afin de satisfaire ma frivole curiosité. Peu après les jongleurs, les

Digitized by Google

boxeurs arrivèrent accompagnés de deux tambours et de toute la corporation des bouchers, qui à Kano représentent les amateurs. Un cercle fut bientôt formé par le maître des cérémonies, qui jetait de la poussière aux spectateurs pour les faire reculer. Les tambours entrèrent dans le cercle et se mirent à battre de toute leur force. Un des boxeurs les suivit entièrement nu, si ce n'est qu'une peau lui ceignait le milieu du corps. Il prit l'attitude d'un homme disposé à repousser son antagoniste, bien que celui-ci se tînt encore à l'écart, et mit tous ses muscles en action pour montrer, ce qui était vraisemblable, que chacun de ses nerfs était en état de soutenir une lutte prochaine. Puis, s'approchant de temps en temps du cercle et présentant son bras aux assistants, il leur disait : « Je suis une hyène ; je suis un lion ; je suis capable de tuer quiconque se présentera pour mon adversaire. » Les spectateurs auxquels il se présentait ainsi mettaient la main sur son épaule et lui répliquaient : « Que la bénédiction de Dieu tombe sur toi !... tu es une hyène ; ... tu es un lion. » Au bout de quelque temps, il abandonna l'arène à un autre qui répéta le même manége, et le second fut successivement remplacé par tous ceux qui devaient aussi combattre. Lorsque cette cérémonie préliminaire fut achevée, la main droite jusqu'au milieu des doigts, le poing, le poignet et l'avant-bras des athlètes, leur furent fortement serrés avec une bande étroite d'étoffe indigène ; puis on les opposa deux par deux les uns aux autres. Si le hasard faisait que deux amis se rencontrassent, ils s'appuyaient deux fois sein gauche contre sein gauche et s'écriaient : « Nous sommes lions ; ... nous sommes amis. » L'un quittait alors le cercle et un autre se présentait. S'il n'existait entre eux aucun lien d'amitié, l'action commençait sur-le-champ. Les deux boxeurs prenaient d'abord position l'un contre l'autre, puis s'avançaient peu à peu, et, quand ils arrivaient à portée, parant avec leur main gauche ouverte, ils frappaient avec la droite, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. Ils visaient généralement au creux de l'estomac et sous les côtes. Souvent, quand ils en étaient venus à se battre de près, l'un serrait la tête de l'autre sous ses bras et la lui meurtrissait à coups de poing, en même temps qu'avec son genou il frappait les cuisses. Dans cette position, lorsqu'ils tiennent ainsi la tête de leur ennemi comme dans un étau, on dit qu'ils cherchent souvent à lui crever ou à lui arracher un œil. Quand leur fureur finit par ne plus connaître de bornes, ils ne manquent jamais de lui assener un violent coup de talon entre les côtes ou même sous l'oreille gauche. Ce sont ces coups qui souvent donnent la mort..... Les combattants furent plusieurs fois séparés par mes ordres dès qu'ils commençaient à montrer trop d'acharnement. Lorsque le bruit de ce spectacle s'était répandu, les jeunes filles avaient laissé leurs cruches aux fontaines, les gens du marché avaient jeté leurs corbeilles, et chacun était accouru pour assister au combat. Toute la place devant ma maison était encombrée de monde. Lorsque six couples se furent battus à plusieurs reprises, je leur fis distribuer, à leur grande satisfaction, la récompense promise, et la foule se retira. »

Le Haoussa, qui, nous l'avons dit, relève de l'empire des Fellans, verse une partie de ses eaux dans le Niger et l'autre dans le Tchad ; il s'appuie à l'est sur l'empire de Bornou qui, malgré les conquêtes récentes des Fellans, est encore d'une grande étendue, puisqu'il s'étend jusqu'au lac Tchad et vient au nord rejoindre le Sahara. Angornou, bâtie tout près des bords du lac, est actuellement, dit Balbi, la ville la plus commerçante de l'empire bornouan. L'ancienne capi-

Digitized by Google

tale Akumbo ou Birnie, qui s'élevait sur les rives de l'Yeou, et qui fut détruite par les Fellans, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Mais des monceaux de briques rouges, des murs épais d'un mètre et plus, témoignent de son ancienne splendeur : on dit que cette vaste cité a renfermé jusqu'à 200,000 âmes. « On m'avait toujours parlé du Caire, du grand Caire, dit un géographe arabe; mais c'est une bagatelle en comparaison de Birnie. Un jour ne suffirait pas pour la parcourir d'un bout à l'autre, et si un enfant s'égare dans la ville, il a perdu ses parents à jamais, car il lui est impossible de les retrouver. »

Quant au Baghermeh, situé au sud-est du lac Tchad, il est trop peu connu pour que nous nous y arrêtions. Mais nous ne quitterons pas ces contrées lointaines sans emprunter au major Denham les notes suivantes sur le lac qu'on appelait autrefois la mer de Nigritie.

Ce lac a une étendue considérable ; son eau est douce et agréable. Au nord, ses rives sont entrecoupées de grandes mares, dont l'eau est fortement saturée de carbonate de soude. Pendant la saison sèche, ses bords sont couverts de grandes herbes tellement hautes que les éléphants s'y réfugient. Il y croît un arbre nommé Sogo dont le bois sert à faire des boucliers. Les îles qui s'élèvent au milieu du lac sont habitées par des Biddoumah, nègres cruels et qui font le métier de pirates aux dépens de leurs voisins.

L'Yeou est un des affluents du lac. La manière de pêcher dans ce fleuve ne doit pas être passée sous silence, car la pêche est la principale branche de commerce des naturels qui en habitent les rives. Le poisson séché de l'Yeou est porté dans toutes les villes du sud-ouest jusqu'aux montagnes. Les Bornouans font d'excellents filets avec une espèce de corde dont la matière n'est autre que les filaments d'une plante appelée Kalimbœa. Les instruments de pêche sont ingénieux, quoique simples : deux vastes gourdes dont la pesanteur est rigoureusement balancée au moyen de petits sacs de cuir remplis de sable et garnies de bois légers qui les soutiennent sur l'eau, sont attachées aux extrémités d'une forte branche de bambou. Le pêcheur pose cette machine sur la rivière, se met à cheval entre les deux gourdes et, naviguant ainsi, jette son filet ; il remonte le courant au moyen de ses mains et de ses pieds qui lui servent de rames, avant de tirer le filet ; lorsqu'il le tire enfin, il a soin de ne l'amener qu'à la surface de l'eau, et alors, avec une espèce de petite massue qu'il porte exprès, il étourdit les poissons d'un seul coup ; quand cette besogne est terminée, il les ôte du filet et les jette dans les gourdes qui sont ouvertes par le haut pour recevoir le produit de sa pêche ; aussitôt que ces réservoirs sont pleins, il retourne au rivage, les vide et recommence le même manége.

Le Niger ou Djoliba, nous l'avons dit en commençant, a été longtemps entouré de plus de mystères encore que le Nil. Les anciens pensaient que ces deux fleuves n'en faisaient qu'un, et que le Niger, après avoir plusieurs fois disparu sous terre et traversé un lac, venait alimenter le bras occidental du fleuve égyptien. Les voyages récents qui ont eu lieu dans l'Afrique centrale ont permis des conjectures plus vraisemblables. On sait maintenant que le Niger prend sa source au pied du mont Loma, à 2,400 toises à peu près au-dessus du niveau de l'Océan. Pendant environ 600 kilomètres il court au nord-est, puis à l'est pendant près de 400 kilomètres ; ensuite il descend vers le sud. Ici commence l'hypothèse : la plus probable paraît être celle de M. Reichard : « A l'ouest du

Digitized by Google

Ouangara (ou Guinée), dit-il, le Niger coule au sud, et le Misselad, après avoir traversé le lac de Fittre, puis celui de Sémégonda se partage, en sortant de celui-ci, en deux branches principales qui entourent le Ouangara et se jettent dans le Niger ; ensuite ce dernier fleuve continue à couler au sud-ouest jusqu'à son embouchure dans le coin du golfe de Guinée, où il forme un delta, dont le bras oriental est le Rio-Formoso ou la rivière de Bénin, et le bras occidental le Rio-del-Rey.

Quoi qu'il en soit, la partie connue de son cours est bordée d'États puissants et de villes importantes, qui méritent l'attention du voyageur. Le Sangara est situé aux sources mêmes du fleuve, entre les monts Loma et les monts Kong. C'est une vaste et riche contrée peuplée par des nègres idolâtres, abondante en pâturages et en bestiaux et partagée entre différents chefs souvent ennemis les uns des autres.

Dans le Bouré, pays montagneux soumis à un chef mahométan, la grande occupation des habitants est la recherche de l'or dont les sables abondent. Bouré, sa capitale, est bâtie sur le Tanquisso, l'un des affluents du Niger.

Au nord du Sangara s'étend le Kankan, dont la capitale porte le même nom. Cette ville est située à deux portées de fusil de la rive gauche du Milo, jolie rivière qui vient du sud et arrose le pays de Kissi où elle prend sa source. Elle coule au nord et se perd dans le Niger à deux ou trois journées du Kankan ; elle est large, profonde et susceptible de porter des embarcations tirant de six à sept pieds d'eau. Dans les mois d'août et de septembre, elle déborde et fertilise les pays qu'elle arrose. La ville de Kankan est entourée d'une belle haie vive, très-épaisse, qui la défend mieux qu'un mur en terre ; elle a deux portes, une à l'ouest et l'autre à l'est. Elle contient environ six mille habitants, et s'élève dans une plaine fertile terminée par des monticules. Dans le lointain, on aperçoit, dans toutes les directions, de jolis villages désignés sous le nom générique d'*Ourandès*. C'est là qu'on envoie les esclaves pour cultiver les terres et récolter l'igname, le maïs, le riz, le foigné, l'oignon, la pistache et le gombaut qui y viennent en abondance.

Les habitants du Kankan sont gouvernés par un chef qu'ils appellent Doujou-Tigui ; mais ce chef ne décide jamais rien sans assembler le conseil des vieillards, dans lequel règne le plus profond silence ; les décisions ne sont jamais prises qu'avec une extrême circonspection ; toujours on craint de se tromper : aussi les délibérations durent-elles longtemps. On y professe le mahométisme, et on porte une haine mortelle aux païens ou infidèles.

A l'époque où Mungo-Park s'aventurait sur les bords ignorés du Niger, le Bambara formait un royaume prépondérant dans cette partie de l'Afrique. Depuis il a été divisé en deux gouvernements, dont l'un a fixé son siége à Ségo et l'autre à Djenné.

Ségo est bâtie sur le Niger ; ses maisons, qui sont assez jolies, sont construites en argile et blanchies. Elle est percée de rues suffisamment larges et entourée d'une muraille en terre. C'est une ville fort commerçante, dont Mungo-Park porte la population à 30,000 habitants.

Djenné, que le Foulah Sego-Ahmadou a choisie pour sa résidence, est située par 13 degrés de latitude nord et 9 degrés de longitude ouest, dans une île enfermée par un bras secondaire du fleuve. Cette ville peut avoir deux milles et demi de

Digitized by Google

tour; elle est fermée par un mur en terre assez mal construit, ayant 3 mètres 40 centimètres d'élévation et 36 centimètres d'épaisseur. Il y a plusieurs portes, mais elles sont toutes petites; les maisons sont en briques cuites au soleil; elles sont aussi grandes que celles des villages européens; la plupart ont un étage; toutes sont en terrasse; elles n'ont pas de fenêtres à l'extérieur et les chambres ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Leur unique entrée, d'une grandeur ordinaire, est formée de planches assez épaisses et sciées. Cette porte ferme en dedans avec une double chaîne de fer, et en dehors avec une serrure en bois ou en fer. Les chambres sont toutes longues et étroites; les murs, surtout à l'extérieur, sont très-bien crépis en sable, car il n'y a pas de chaux. Chaque maison a un escalier pour conduire sur la terrasse; il n'y a pas de cheminée, et assez souvent les esclaves font leur cuisine en plein air.

Les rues de Djenné ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures; on peut y passer huit ou neuf personnes de front; elles sont très-propres et balayées presque tous les jours. Les environs de Djenné sont marécageux et entièrement dénués d'arbres. On aperçoit cependant, à des distances très-éloignées, sur de petites élévations, des bouquets de rouniers; les plaines sont labourées avant les pluies et toutes ensemencées en riz, qui croît avec les eaux du fleuve; les esclaves sont chargés de la culture. Sur les bords du Niger, ils récoltent un peu de gombaut, de tabac et de giraumont; dans la saison des pluies, on récolte aussi des choux et des carottes, dont les graines ont été apportées du Tafilet. On coupe dans les marais une espèce de fourrage qu'on fait sécher au soleil, pour nourrir les bestiaux: Dans les endroits qui ne sont pas exposés aux débordements du fleuve, on ne cultive que du mil et du maïs.

La ville de Djenné est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive des caravanes nombreuses de marchands qui apportent toutes sortes de productions utiles. Djenné a une grande mosquée en terre dominée par deux tours massives et peu élevées; elle est grossièrement construite, bien que très-grande; elle est abandonnée à des milliers d'hirondelles, dont les nids exhalent une odeur infecte. Les abords de cette mosquée sont obstrués par des mendiants et des vieillards aveugles ou infirmes. La ville est ombragée de quelques baobabs, dattiers, rouniers et mimosas. Djenné contient beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambaras et Maures; on y parle les langues propres à ces quatre tribus, et de plus un dialecte particulier, appelé Kissour, qui est la langue adoptée jusqu'à Tombouctou. La population peut s'élever à 8 ou 10,000 habitants.

Le Borgou, qui s'étend sur la rive droite du fleuve, forme une espèce d'État fédéral dans lequel plusieurs rois alliés se prêtent main-forte pour la défense commune; c'est près de Boussa, l'une des villes principales du Borgou, que Mungo-Park fit naufrage.

Katonga, capitale du Yarriba, est située sous 8 degrés 59 minutes de latitude nord, et sous 6 degrés 12 minutes de longitude est. Elle est bâtie sur le penchant et au pied d'une petite chaîne de montagnes qui, pour ainsi dire, forment la défense de la ville. Elles consistent en blocs énormes de granit gris de l'espèce la plus molle, les uns suspendus en l'air de la plus effrayante façon, les autres reposant sur une base si étroite, qu'il semble que pour les précipiter au fond de

Digitized by Google

la vallée il n'y aurait besoin que de les toucher du doigt. Le sol sur lequel la ville est construite est un mélange d'argile, de gravier et de sable qui a été évidemment produit par l'émiettement du granit. L'aspect de ces montagnes est celui d'une masse de roc que la marée laisserait à nu en se retirant. Une ceinture de bois épais entoure les murs qui sont bâtis d'argile, hauts d'environ six à sept mètres et environnés d'un fossé sans eau. Il y a dix portes dans les murs qui ont vingt milles de circonférence, une forme ovale, quatre milles de diamètre dans un sens et six dans l'autre. L'extrémité méridionale de la ville s'appuie contre les montagnes de rochers qui forment de ce côté une barrière inaccessible. Les maisons du roi et celles de ses femmes, qui couvrent à peu près un mille carré, sont situées sur le flanc méridional des montagnes et ont deux vastes parcs; l'un par devant, l'autre regardant le nord. Elles sont toutes bâties et ont des toits de chaume pareils à ceux qu'on voit plus près de la côte. Les différents piliers et les portes des maisons du roi sont généralement sculptés avec soin, et représentent soit un boa qui tue un porc ou une gazelle, soit une bande de guerriers que précède un tambour. Les bas-reliefs où l'on voit ce dernier sujet sont surtout exécutés avec une habileté rare, puisqu'on distingue sur la figure du commandant une expression d'orgueil, et sur celle du tambour le plaisir qu'il éprouve à faire retentir les airs de son étourdissante musique. Il y a dans la ville sept différents marchés, qui se tiennent chaque soir et qui durent de trois à quatre heures. Les principaux objets qu'on y peut acheter sont des ignames, du grain, du plantain, des bananes et du beurre végétal, qui forment la nourriture la plus ordinaire des habitants ; des confitures, des volailles, des chèvres, des moutons et des agneaux; enfin des étoffes indigènes et divers instruments d'agriculture.

L'empire de Tombouctou ou Temboctou, dont la capitale a longtemps passé pour un problème, a été une des puissances prépondérantes de la Nigritie au quatorzième siècle, une pléiade de royaumes; ceux de Guatala, d'Aghadès, de Melli, de Kano, de Cachenah, de Zeg-Zeg et de Zamfara, reconnaissaient sa suzeraineté. Tributaire du Maroc de 1642 à 1727, il n'échappa à cette domination éloignée que pour subir la vassalité du Bambara et du Haoussa. Maintenant, il a recouvré son indépendance ; mais ses frontières se sont considérablement resserrées, et ce qui fait sa grande importance aujourd'hui, c'est son commerce.

C'est à un Français, M. Caillié, qu'appartient l'honneur d'avoir le premier donné des notions précises sur cette ville, objet de tant de rêves. Nous emprunterons à sa relation les documents suivants :

« Tombouctou n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La chaleur étant excessive, le marché ne se tient que le soir. M. Caillié vit exposés en vente beaucoup de fusils doubles français, des verroteries, de l'ambre, du corail, du soufre et des dents d'éléphant. Tombouctou est habitée par des nègres de la nation Kissour. Le roi est un nègre que rien ne distingue des autres ; il n'a pas plus de luxe dans son logement que les Maures commerçants ; il est marchand lui-même. Sa dignité est héréditaire ; il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers ; cependant, on lui fait des cadeaux ; il n'a pas non plus d'administration, c'est un père de famille qui gouverne ses enfants avec les mœurs douces et simples des anciens

Digitized by Google

patriarches. En cas de guerre, tous sont forcés de prendre les armes ; en général, ces peuples sont inoffensifs et très-pacifiques entre eux.

Il y a beaucoup de Maures établis à Tombouctou ; ils ont les plus belles maisons de la ville ; le commerce les enrichit promptement ; on leur envoie en consignation des marchandises d'Adrah et de Tafilet ; il leur en vient aussi de Taouat, Ardamas, Tripoli, Tunis, Alger ; ils reçoivent beaucoup de tabac et de marchandises d'Europe, qu'ils expédient sur des embarcations pour la ville de Djenné. Tombouctou peut être considéré comme le principal entrepôt de l'Afrique ; on y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyna, et il est apporté par des caravanes à dos de chameau.

NIGRITIE OCCIDENTALE OU SÉNÉGAMBIE.

La Sénégambie, c'est-à-dire le vaste pays qu'arrosent le Sénégal et la Gambie, est partagée presque tout entière entre trois races principales, les Yolofs, les Peuls et les Mandingues, qui ont fondé plusieurs États indépendants. Un fait digne d'observation, c'est que chacune de ces races a établi dans les États qu'elle possède une forme de gouvernement invariable. Ainsi, chez les Yolofs, ce sont des espèces de monarchies féodales ; chez les Peuls, elles sont sacerdotales et électives ; héréditaires et despotiques chez les Mandingues.

Les Yolofs étaient autrefois une nation puissante et belliqueuse ; mais ils se sont affaiblis par des divisions sans nombre, et forment aujourd'hui six États indépendants. C'est toujours une race active, et relativement belle.

Les principaux États appartenant à cette race sont le Ouàlo, qui avoisine l'embouchure du Sénégal ; le Kayor, qui s'étend le long de la côte jusqu'au delà du cap Vert ; enfin le Yolof proprement dit, État bien déchu de sa puissance passée, mais qui cependant est encore le plus considérable de cette souche.

Parmi les États peuls, nous citerons rapidement le Fouta-Toro, situé sur la rive gauche du Sénégal ; le Fouta-Ghialo, qui occupe la région montagneuse d'où sortent le Sénégal, la Gambie, la Falémé, le Rio-Grande, le Fouladou, le Kasso et le Bondou.

Les Mandingues possèdent un plus grand nombre d'États indépendants que les deux autres races ; nous nous bornerons aux plus importants : tels sont le Kaarta, dont Ghioka est la capitale actuelle, et qui s'étend au nord du Sénégal ; le Dentilia, assis sur la rive gauche de la Falémé, et renommé par l'industrie de ses habitants ; enfin le Yani, ou royaume de Kataba, ainsi appelé du nom de la capitale.

Les Peuls, ou Foulahs Fellans, ont la peau d'un noir plus foncé, les cheveux soyeux et les traits agréables. Très-attachés à la vie pastorale et agricole, ils se sont répandus dans plusieurs royaumes de cette côte pour y être bergers ou laboureurs. Lorsqu'ils rencontrent quelques bons pâturages, ils s'y établissent avec la permission du roi, et y restent tant qu'il y a de l'herbe. La vie de ces hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces sur la terre, et contre les crocodiles sur les bords des rivières. La nuit, ils rassemblent leurs bestiaux au centre de leurs terres et de leurs cabanes ; ils allument un grand nombre de feux et font la garde autour du troupeau. Ces peuples ressemblent un peu aux Arabes dont la langue

Digitized by Google

s'apprend dans leurs écoles, comme étant celle de la religion. Ils ont des chefs qui les gouvernent avec douceur. Ils vivent en société, et bâtissent des villes, sans être assujettis au prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation, ils détruisent leur ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. Ces villes ne sont composées que de cabanes dont les murs sont de terre et les toits de chaume. Une palissade de pieux, pour arrêter les bêtes féroces, telles que les tigres, les lions et les loups, entoure ces habitations, qui ne suivent d'autre ordre que le caprice ou la commodité des propriétaires. Les Foulahs ne cultivent guère que les environs de leurs villes ou de leurs camps pour en tirer ce qui est vraiment nécessaire à leurs besoins ; c'est ordinairement du tabac, du coton, du maïs, du riz, du blé de Guinée, avec une autre sorte de blé qui se nomme mansarock. Leur douceur naturelle les porte à exercer l'hospitalité, et l'aisance dont ils jouissent ne leur permet jamais de craindre de nourrir un hôte. Quoique d'un caractère très-doux, ils sont cependant bons guerriers, et savent se servir adroitement de leurs armes. Leur religion est le mahométisme, auquel ils sont très-attachés.

Mais la plus nombreuse de toutes les nations qui habitent les bords de la Gambie et toute l'étendue même de cette côte sont les Mandingues. Leur langue est parlée, ou du moins entendue dans presque toute cette partie du continent ; c'est celle que Mungo-Park apprit pour communiquer avec tous les peuples nègres chez lesquels il passa. Chez les Mandingues, nous l'avons dit, le pouvoir des princes n'est pas illimité : dans toutes les affaires importantes, ils sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, dont les conseils les dirigent, et sans lesquels ils ne peuvent ni déclarer la guerre, ni conclure la paix. Dans toutes les grandes villes, ils ont un premier magistrat qui porte le titre de kaïd, et dont la place est héréditaire. Ce kaïd est chargé de maintenir l'ordre dans la ville, de percevoir les taxes qu'on impose aux voyageurs et de présider toutes les séances de la juridiction du lieu. Cette juridiction est composée de vieillards de condition libre ; elle tient ses séances en plein air, et avec beaucoup de solennité : là, les affaires sont examinées avec une grande franchise, les témoins publiquement entendus, et les décisions des juges reçues ordinairement avec l'approbation de tous les spectateurs. Comme ils n'ont point de langue écrite, ils jugent en général les affaires d'après leurs anciennes coutumes. Ceux qui suivent le mahométisme se servent, en outre, du Koran comme d'un code de lois. Parmi ces païens on trouve des espèces d'avocats, ou interprètes des lois, qui plaident pour l'accusé ou l'accusateur. Mungo-Park dit qu'ils valent proportionnellement, sous le rapport de la chicane, ceux d'Europe. Ce n'est pas peu dire.

Les Mandingues se montrent, en général, d'un caractère doux, sociable et bienveillant. Les hommes de cette nation sont, pour la plupart, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, robustes, et capables de grands travaux. Les femmes sont bonnes, vives et jolies. Les deux sexes sont vêtus de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui tombent jusqu'à mi-jambe, et une tunique flottante sur leurs épaules. Ils portent des sandales et des bonnets de coton. L'habillement des femmes consiste en deux pièces de toile de deux mètres de long et d'un mètre de large : l'une, ceinte autour de leurs reins, et retombant jusqu'à la cheville du pied, fait l'effet

Digitized by Google

d'une jupe ; l'autre enveloppe négligemment leur sein et leurs épaules.

Nous donnerons, à propos des Mandingues et autres peuplades des Nigrities occidentale et centrale, un aperçu des mœurs et coutumes particulières aux nègres. Presque tous ont des usages qui leur sont communs, et ce que nous dirons de certaines races en particulier ne laissera pas de fournir d'utiles notions sur l'ensemble.

Nous venons d'indiquer le vêtement des nègres mandingues. Cette descriptions convient également à presque tous les habitants de cette partie de l'Afrique. Il n'y a de mode particulière que dans la coiffure des femmes. Dans les contrées arrosées par la Gambie, elles ont une coiffure qu'elles appellent *jalla* : c'est une étroite bande de coton, qui, à partir du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A Bondou, elles portent plusieurs tours de grains de verroterie blanche, avec une petite plaque d'or sur le milieu du front. Dans le Kassou, les femmes parent leur tête de petits coquillages blancs, qu'elles arrangent d'une manière très-agréable. Dans le Kaarta et dans le Ludamar, elles se servent d'un coussinet pour lever leurs cheveux très-haut, comme faisaient autrefois les dames françaises, et ce coussinet est orné de morceaux d'une espèce de corail qu'on pêche dans la mer Rouge, et que les pèlerins qui reviennent de la Mecque vendent fort cher.

Dans la construction de leurs habitations, les Mandingues suivent l'usage de toutes les autres nations de cette partie du continent. Ils se contentent de chaumières petites et commodes. Un mur de terre d'environ 1 mètre 30 centimètres, sur lequel est une couverture conique, faite de bambou et de chaume, sert pour la demeure du roi comme pour celle du plus simple esclave. Leurs meubles sont également simples. Leurs lits sont faits d'une claie de roseaux, placée sur des pieux de 66 centimètres de haut, et couverte d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire cuire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses et un ou deux tabourets, composent le reste de leur ameublement. Tous les Mandingues de condition libre ont plusieurs femmes, et c'est sans doute pour prévenir les disputes entre elles qu'elles ont chacune une chaumière particulière. Toutes ces chaumières, appartenant à la même famille, sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, et forment ce qu'on appelle un sirk ou sourk. Plusieurs de ces enclos, séparés par d'étroits passages, composent une ville ; mais les chaumières sont placées avec beaucoup d'irrégularité, et suivant le caprice de celui à qui elles appartiennent. La seule chose à laquelle on paraît faire attention, c'est de mettre la porte vis-à-vis du sud-ouest, afin que la brise de mer y entre directement.

Dans chaque ville il y a une espèce de grand théâtre, qu'on nomme *bantang*, et qui sert de maison de ville. Il est fait de roseaux entrelacés, et ordinairement placé sous un grand arbre qui le met à l'abri du soleil. C'est là qu'on traite des affaires publiques et qu'on juge les procès ; là aussi les oisifs et les désœuvrés vont fumer leur pipe et apprendre les nouvelles. Comme il n'y a point d'auberge dans les villes d'Afrique, les voyageurs s'y rendent directement, s'ils ne connaissent personne dans la ville ; et assez ordinairement quelque habitant vient leur offrir l'hospitalité. Mungo-Park fut souvent obligé d'y passer la nuit, faute d'invitation.

Digitized by Google

C'est aussi dans le bantang que se donnent les spectacles publics ; car les nègres en ont tout comme les autres peuples. A Koujar, l'hôte de Mungo-Park l'invita à se rendre avec lui au bantang de la ville pour y voir une lutte ; c'est un amusement dont on jouit souvent dans les pays mandingues. Les spectateurs forment un grand cercle autour des lutteurs, qui sont toujours des hommes jeunes, agiles, robustes et accoutumés dès l'enfance à cet exercice. Ils n'ont d'autre vêtement qu'une paire de caleçons courts ; et, avant de combattre, ils oignent leurs corps avec de l'huile ou du beurre végétal appelé *chetoulou*. Ils s'approchent ensuite, s'évitent, étendent un bras pendant longtemps ; enfin, l'un d'eux s'élance et saisit son adversaire par le genou. La force et l'adresse finissent par triompher. Pendant le combat le tambour dirige et anime les lutteurs. La danse succède communément à la lutte. Les danseurs sont en grand nombre et ont, autour de leurs bras et de leurs jambes, de petits grelots dont le son s'accorde avec celui du tambour.

En général, la danse est le plaisir favori des nègres. Dans quelque lieu que le balafo [1] se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de peuple, qui s'assemble pour danser, jusqu'à ce que le musicien soit épuisé de fatigue. Les femmes ne se lassent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers et les genoux fort souples ; elles penchent la tête d'un air gracieux. Leurs mouvements sont vifs, et leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, et les assistants les applaudissent, en battant des mains par intervalles, comme pour soutenir la mesure. Elles dansent aussi sans le secours du balafo, et chantent alors tout ce qui leur vient à l'esprit. Elles sont en rond, et ne sortent point de leur place, à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes, qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent, en dansant, une main sur la tête et l'autre sur le côté, jettent le corps en avant, et battent du pied contre terre. Dans ces bals fréquents, une calebasse ou un chaudron peuvent servir au défaut du balafo.

Les principaux instruments de musique des nègres sont le kouting, sorte de guitare à trois cordes ; le korro, grande harpe à dix-huit cordes ; le simbing, petite harpe à sept cordes ; le tan-tang, tambour qui est ouvert à son extrémité inférieure ; le tabala, grand tambour qui s'emploie ordinairement pour répandre l'alarme dans le pays ; de petites flûtes, des dents d'éléphants percées, des cloches, et même des cordes d'arc ; mais le principal instrument est le balafo. Il est élevé d'un pied au-dessus de la terre, et creux par-dessous. Du côté supérieur, il a sept petites clefs de bois, rangées comme celles d'un orgue, auxquelles sont attachés autant de cordes et de fils d'archal, de la grosseur d'un tuyau de plume, et de la longueur de 35 centimètres, qui fait toute la largeur de l'instrument. A l'autre extrémité, sont deux gourdes suspendues comme deux bouteilles, qui reçoivent et redoublent le son. Le musicien est assis par terre, vis-à-vis le centre du balafo, et frappe les clefs avec deux bâtons de 35 centimètres de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat. Au long des bras, il y a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soutiennent de plus petits, et d'autres pièces de métal. Le mouvement que cette

[1] Espèce d'instrument de musique.

Digitized by Google

chaîne reçoit de l'exercice du bras produit une espèce de son musical, qui se joint à celui de l'instrument et qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le balafo n'a pas toujours la même forme.

Ceux qui font profession de jouer du balafo sont ordinairement musiciens et poëtes tout ensemble ; on pourrait les comparer aux bardes des îles Britanniques, et à nos premiers troubadours. Chez les Yolofs ou les Peuls, on les appelle guiriots, et jillykeas chez les Mandingues. Barbot dit que, dans la langue du Sénégal, guiriot signifie bouffon. Les rois et les principaux personnages du pays en ont toujours auprès d'eux un certain nombre, pour leur amusement et pour celui des étrangers qui paraissent à leur cour. On en trouve dans toutes les villes un ou plusieurs. Ils improvisent des chansons en l'honneur de leurs chefs, ou de toutes les personnes disposées à récompenser leurs flatteries. Barbot a vu des nègres pousser la reconnaissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les offrir à ces louangeurs intéressés. Aussi les guiriots sont-ils communément fort à leur aise ; leurs femmes sont souvent mieux fournies en parures de cristal et de pierres bleues que les reines et les femmes des grands. Au surplus, les chansons de ces guiriots consistent à répéter cent fois : Il est grand homme, il est riche, il est généreux, il a donné du sangara (de l'eau-de-vie), et d'autres lieux communs de la même nature, avec des grimaces et des cris insupportables. Ils se donnent beaucoup plus de peine et se font plus d'honneur quand il s'agit de chanter les événements historiques du pays. Dans les temps de guerre, ils accompagnent les soldats sur le champ de bataille, afin d'exciter en eux une noble émulation, en leur racontant les hauts faits de leurs ancêtres. Ils ont seuls, pendant le combat, droit de battre du tabala ou grand tambour. C'est là la plus brillante partie de leurs fonctions.

Il ne faut pas croire cependant que l'art de composer des chansons appartienne aux guiriots seuls ; chacun en fait, et avec la plus grande facilité du monde. Mungo-Park en rapporte un exemple intéressant. Ce voyageur, après avoir éprouvé plusieurs malheurs et avoir été volé par les rois, les gouverneurs et les brigands, arriva à Ségo, capitale du Bambara. Il ne lui restait plus aucune ressource. Le roi, à qui il avait fait apprendre son arrivée, lui fit défendre d'entrer dans la ville. On lui conseilla de se retirer dans un village des environs. « Ce contre-temps, dit le voyageur lui-même, était extrêmement désagréable ; mais, n'y voyant pas de remède, je partis pour le village, où, à ma grande humiliation, personne ne voulut me recevoir dans sa maison. Chacun me regardait d'un air de crainte et de surprise, et je fus obligé de rester toute la journée sans manger, assis sous un arbre. La nuit paraissait devoir être encore plus fâcheuse, car le vent s'était élevé, et tout semblait annoncer une forte pluie. Les bêtes féroces sont d'ailleurs si communes dans ce canton, que j'aurais été obligé de grimper sur l'arbre, et de dormir sur quelqu'une de ses branches. Cependant, vers le coucher du soleil, une femme qui revenait de travailler aux champs s'arrêta pour me regarder. Remarquant que j'étais abattu et fatigué, elle s'informa de ma position, que je lui exposai en peu de mots : sur quoi, avec un air de grande compassion, elle me dit de la suivre. M'ayant conduit dans sa hutte, elle alluma une lampe, étendit une natte sur le sol, et me dit que je pouvais rester là pour la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle dit qu'elle allait me procurer quelque chose à manger. Elle sortit en conséquence,

Digitized by Google

et revint bientôt avec un fort beau poisson, qu'elle fit griller à moitié sur quelques charbons, et me le donna pour souper. Ayant ainsi rempli les devoirs de l'hospitalité envers un étranger malheureux, ma digne bienfaitrice me montra la natte, et me dit que je pouvais m'y reposer sans crainte; puis elle dit aux femmes de sa maison, qui pendant tout ce temps n'avaient cessé de me contempler, qu'elles pouvaient reprendre leur travail, qui consistait à filer du coton. Elles continuèrent à s'en occuper pendant une grande partie de la nuit. Pour abréger le temps, elles avaient recours à des chansons, dont une fut improvisée sur-le-champ, car j'en étais le sujet. Elle était chantée par une femme seule; les autres se joignaient à elle par intervalles, en forme de chœur. L'air en était doux et plaintif, et les paroles, traduites littéralement, répondaient à celles-ci : « Les vents rugissaient et la pluie tombait. Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. » Le chœur : « Ayons pitié de l'homme blanc : il n'a point de mère, » etc. Ces détails peuvent paraître de peu d'importance au lecteur; mais dans la position où je me trouvais j'en fus extrêmement touché. Ému jusqu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, je n'eus plus besoin de sommeil. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste. C'était le seul don que j'eusse à lui offrir en témoignage de ma reconnaissance. »

Ce passage, que nous avons pris plaisir à transcrire, nous donne occasion de dire que Mungo-Park eut partout à se louer de la douce sensibilité des femmes et de leur générosité. En Afrique, comme dans toutes les autres parties du monde, elles ont bien plus de délicatesse et de zèle envers les malheureux que les hommes.

Les femmes nègres sont chargées de tous les travaux pénibles du ménage. Non-seulement elles préparent les aliments et les liqueurs, mais elles sont chargées de la culture des grains et du tabac, de broyer le millet, de filer le coton, de fournir la maison d'eau et de bois, et de faire une partie de ce qui appartient à l'autre sexe dans les régions mieux policées. Tandis que les hommes passent le temps dans une conversation oiseuse, ce sont les femmes qui veillent à les garantir des mouches, et qui leur servent la pipe et le tabac.

Les nègres ont le droit de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Les musulmans, d'après leur religion, ne doivent pas en prendre plus de quatre. Quand un homme veut se marier, il va trouver le père de la fille sur laquelle il a jeté ses vues, et convient du prix qu'il en donnera; cela se traite de gré à gré, suivant la beauté de la fille. Quand le marché est arrêté, le prétendu présente des noix de kolla aux parents; ce sont là les arrhes, et l'on ne doit plus revenir sur sa parole. Le consentement de la fille n'entre pour rien là dedans : on ne peut, il est vrai, la forcer à se marier; mais si elle s'avise de refuser celui que ses parents ont choisi, il faut qu'elle renonce au mariage, car elle ne peut dès lors être donnée à un autre. Si les parents le faisaient, l'amant serait autorisé à la reprendre comme son esclave. Lorsque le jour des noces est fixé, on invite un certain nombre de personnes à assister à la cérémonie. On tue un bouc ou un taureau, et l'on prépare beaucoup de mets. Aussitôt qu'il est nuit, la mariée est conduite dans une hutte, où une troupe de matrones l'aident à arranger la robe nuptiale, qui est toujours de coton blanc, et faite de manière à ca-

Digitized by Google

cher la personne de la tête aux pieds. Ainsi accoutrée, elle est assise sur une natte au milieu de la chambre, et les vieilles femmes, placées en cercle autour d'elle, lui donnent alors leurs instructions. Cette leçon est souvent interrompue par des jeunes filles qui amusent la compagnie par des chansons, par des danses, dans lesquelles il règne plus de gaieté folle que de délicatesse. Tandis que la mariée reste ainsi dans la hutte avec les femmes, le futur s'occupe en dehors des convives des deux sexes, qui s'assemblent devant la porte. Lorsque le souper est fini, la compagnie reste à chanter et à danser pendant presque toute la nuit : on ne se sépare guère qu'à la pointe du jour.

Quoique les femmes ne soient guère regardées que comme de premières servantes, elles sont cependant traitées avec assez de douceur, et ont la permission de participer aux divertissements publics. Si elles ont quelques disputes entre elles, le mari interpose son autorité et rétablit quelquefois le calme par une correction corporelle. Si une femme croit que son mari l'a battue injustement, elle peut se plaindre à l'assemblée de la juridiction; mais comme ce sont des hommes qui jugent, il est rare que l'on écoute sérieusement ses plaintes. Si elle s'avise de murmurer contre la décision du tribunal, la baguette magique du *mumbo-jumbo* termine aussitôt l'affaire.

« La nourriture ordinaire des nègres varie un peu, suivant les divers districts. En général, les gens de condition libre déjeunent à la pointe du jour avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour lui donner un goût acide. Vers deux heures de l'après-midi, on mange le plus ordinairement une espèce de poudding fait avec un peu de beurre de chéa. C'est le souper qui est le principal repas ; on ne le commence guère avant minuit. Il consiste principalemeut en kouskous [1], mêlé d'un peu de viande ou de beurre de chéa. Les païens, ainsi que les mahométans, ne se servent, en mangeant, que de la main droite. Le breuvage des nègres païens est de la bière et de l'hydromel. Les musulmans boivent de l'eau. Toutes les classes prennent du tabac et en fument. Dans les contrées de l'intérieur, le luxe le plus recherché est le sel. Un Européen serait fort surpris de voir un enfant sucer un morceau de sel gemme comme un morceau de sucre. Dans ces mêmes contrées, la classe la plus pauvre a si rarement la faculté de se satisfaire sur ce précieux article, que dire qu'un homme mange du sel avec ses aliments, c'est la même chose que de dire qu'il est riche. »

Il faut apprendre ici ce que c'est que le beurre végétal ou de chéa, appelé dans le pays *chetoulou*, communément employé dans une partie de la Nigritie. Ce beurre est extrait d'une espèce de noix, et ressemble au beurre ordinaire, en a la consistance et le remplace très-bien. Suivant Mungo-Park, il est même d'un goût plus agréable. Il peut se conserver une année entière sans sel, et tient en-

[1] Pour faire le kouskous, qui est la principale nourriture, on commence par humecter de la farine avec de l'eau, après quoi on la bat dans une grande calebasse, jusqu'à ce qu'elle devienne grenue. Alors on la met dans un pot de terre, dont le fond est percé de beaucoup de petits trous, et, ce pot étant placé sur un autre qui n'est point percé, on les unit bien ensemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouse de vache, puis on les met sur le feu. Le pot de dessous est ordinairement rempli d'eau, dans laquelle il y a de la viande, et dont la vapeur, pénétrant à travers les trous de celui qui est au-dessus, ramollit et cuit le kouskous. Les nègres, n'ayant pas de moulin, se servent de mortier pour réduire le grain en farine.

Digitized by Google

core lieu d'huile. L'arbre qui le donne s'appelle chéa, ressemble assez au chêne américain, et croît de lui-même au milieu des forêts. Son fruit a l'apparence d'une olive d'Espagne ; le noyau est enveloppé d'une pulpe douce que recouvre une mince écorce verte. C'est ce noyau qui donne le beurre par le moyen de l'eau bouillante, après avoir été séché au soleil.

Les nègres ont souvent été accusés de paresse par les blancs, qui semblent saisir tous les moyens de justifier leur cruauté à leur égard ; mais Mungo-Park les disculpe de ce reproche, et prouve qu'on ne doit point appeler fainéants des peuples qui, maîtrisant le désir, ou plutôt le besoin de repos produit par le climat, se procurent la subsistance, le vêtement et la sûreté par un travail presque continu, et souvent pénible. Tandis que les femmes s'occupent des soins du ménage, et tissent les petites bandes de coton qui doivent former l'habillement, les hommes cultivent les terres, suivent les troupeaux, ou vont à la chasse et à la pêche. Outre ces occupations, communes à tout le monde, il n'y a que trois professions particulières, les guiriots, les forgerons et les tanneurs.

Nous avons déjà fait entendre que le mahométisme avait pénétré dans une grande partie de la Nigritie. Comme il paraît y avoir été apporté par les Maures du Désert, c'est principalement dans les contrées qui les avoisinent qu'il est suivi. S'il a été de quelque utilité aux nègres, c'est en leur donnant une légère connaissance de la lecture et de l'écriture par le Koran. Les nègres marabouts, quoique très-attachés aux préceptes de leur religion, sont cependant tolérants, et voient sans peine les nègres qui vivent encore dans leur ancienne croyance. On nomme *buschréens* les musulmans, et *kafirs*, c'est-à-dire infidèles, ceux qui ne le sont pas. Il serait difficile de dire quelle est la religion de ces derniers. Mungo-Park assure seulement que la croyance d'un Dieu, créateur de tout, et d'un état futur de peines et de récompenses, est universelle chez eux. Du reste, ils n'offrent aucun sacrifice, ne font aucune prière. La seule marque de culte que l'on retrouve chez eux, est une invocation qu'ils font à la nouvelle lune. Le principal point de leurs superstitions consiste dans les saphis ou gris-gris, espèce de talismans écrits que l'on porte attachés à quelque partie du corps. Cet article est d'un excellent revenu pour les marabouts, car les nègres mahométans ne sont pas plus sages sur ce point que les kafirs. Les marabouts, cependant, ne sont pas les seuls dispensateurs de ces précieux talismans. Les nègres, qui regardent l'écriture comme une sorte d'art magique, en demandent à tous ceux qui savent écrire. Mungo-Park dut, dans son malheur, quelques repas à cette superstition. Les habitants lui demandaient de petits morceaux de papier écrit et lui donnaient du kouskous en retour ; ils ne s'informaient même pas de ce que contenait l'écriture ; il leur suffisait de voir des caractères, et ils se les attachaient aussitôt sur le corps.

La plus grande partie de tout ce que nous venons de rapporter convient seulement aux nègres de condition libre, qui ne font guère qu'un quart de la population de cette partie de l'Afrique ; les trois autres quarts sont esclaves, et appartiennent, en toute propriété, au petit nombre des habitants libres. Ils n'ont d'autre salaire de leurs services que le vêtement et la nourriture, et sont traités avec douceur ou dureté, suivant le caprice de leurs maîtres. L'usage a cependant établi certaines règles qu'il serait honteux de violer. Ainsi les esclaves domestiques, ou qui sont nés dans la maison du maître, sont traités avec plus

Digitized by Google

de douceur que ceux qu'on a achetés à prix d'argent. Le maître n'a jamais le droit de leur ôter la vie : son autorité dans le châtiment se borne à une correction raisonnable. Hors les temps de famine, il ne peut même les vendre sans les avoir traduits devant les chefs du lieu, qui examinent si les fautes qu'ils ont commises emportent cette punition. Mais ces restrictions à l'autorité du maître ne s'appliquent point aux prisonniers faits à la guerre, ni aux esclaves achetés. Ces malheureux sont considérés comme des étrangers, qui n'ont point droit à la protection des lois. Leur maître peut les traiter à son gré, les battre, les tuer ou les vendre. Il y a des marchés réguliers où l'on conduit ces sortes d'esclaves. On les amène, pour la plupart, en grandes caravanes, des pays intérieurs, dont plusieurs sont inconnus même de nom aux Européens ; dans le trajet, pour les empêcher de fuir, on les tient enchaînés deux à deux par le cou, et chaque couple est réuni par une corde de cuir à trois ou quatre autres. La nourriture leur est donnée d'une main avare, mais les coups leur sont prodigués. Aussi la plupart meurent de besoin ou de désespoir. Les esclaves de ce second genre le deviennent ordinairement par l'un des moyens suivants : 1° la guerre ; 2° la famine ; 3° l'insolvabilité ; 4° les délits. Le premier moyen, comme l'on présume, n'est pas très-propre à entretenir la paix ; dans l'espoir de faire des esclaves, on déclare la guerre sous le moindre prétexte ; souvent même les petits rois, sans autre raison que leur intérêt, se volent réciproquement leurs sujets pour les aller vendre aux Européens. La seconde cause d'esclavage, la famine, réduit souvent de malheureux parents à vendre leurs enfants pour un peu de nourriture, et quelquefois à se livrer eux-mêmes à la servitude pour éviter la mort. L'insolvabilité emporte de droit la peine d'esclavage, et le créancier s'empare sans pitié du débiteur. Différents délits emportent la même peine ; et quand le *mansa* (le roi) juge, il trouve rarement des innocents.

Outre les esclaves, la cire, le miel, les cuirs, les gommes et les bois de teinture sont aussi pour les nègres des objets d'exportation. La poudre d'or est également un objet de commerce. Les grains de ce métal entraînés par la violence des eaux qui descendent en torrents des montagnes, sont lavés par les femmes, accoutumées à ce travail dès l'enfance. D'une partie de cet or on fait des bijoux ; une autre partie sert aux slatées pour les frais de leurs voyages ; mais la plus grande portion passe chez les Maures, qui apportent des marchandises, et surtout du sel. L'ivoire est aussi une des branches importantes du commerce de ces contrées. Les nègres ne peuvent se figurer de quel usage il est aux Européens. Quoiqu'on leur montre des couteaux à manche d'ivoire, des peignes et d'autres petits objets faits de cette matière, ils soupçonnent toujours qu'on l'emploie en objets beaucoup plus importants, qu'on leur cache avec soin, de peur qu'ils n'augmentent le prix de cette denrée. Ils ne peuvent se persuader que l'on construise des vaisseaux, et que l'on entreprenne de si longs voyages pour avoir des manches de couteaux d'ivoire, qui seraient tout aussi bons en bois. La plus grande partie de l'ivoire que l'on vend sur les rivières de la Gambie et du Sénégal vient des pays intérieurs, où les éléphants sont très-nombreux. Les naturels, au lieu d'apprivoiser ces animaux comme en Asie, leur font une guerre continuelle, dans l'espoir d'en manger la chair, de faire des sandales avec leur peau, et de vendre les dents aux Européens. On trouve dans les forêts une quantité de dents endommagées.

Digitized by Google

Si les nègres savaient profiter de l'étonnante fécondité de leur sol, ils pourraient ajouter considérablement à leurs richesses commerciales ; mais sous le système de leurs lois, de leurs mœurs, et d'après l'encouragement que les Européens donnent à leur trafic d'esclaves, on ne peut rien attendre de plus de leur part. Ils ne cultivent guère de terres que celles qui leur produisent le strict nécessaire ; ils ne connaissent rien au delà. Cette négligence dans la culture, jointe au commerce étranger d'esclaves, doit nécessairement mettre la population bien au-dessous des ressources du pays ; aussi Mungo-Park dit-il qu'il trouva plusieurs beaux et grands districts absolument dépourvus d'habitants, ainsi que les frontières de différents royaumes qu'il a traversés.

Le défaut de culture laisse pousser une quantité d'herbes auxquelles on met le feu quand elles sont sèches. « Cette combustion, dit Mungo-Park, présente un aspect effrayant : au milieu de la nuit, je voyais, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, les plaines et les montagnes traversées par des lignes de feu. La lumière qui s'en réfléchissait dans l'atmosphère faisait paraître les cieux enflammés. Pendant le jour on apercevait dans toutes les directions des colonnes de fumée. Les oiseaux de proie, voltigeant autour de l'incendie, saisissaient les serpents, les lézards et autres reptiles qui tâchaient d'échapper aux flammes. Cette combustion annuelle est bientôt suivie d'une nouvelle et fraîche verdure ; le pays en devient plus agréable et plus sain.

Vers le milieu de juin, l'atmosphère enflammée et lourde est agitée par de violents coups de vent, ou plutôt par des ouragans accompagnés de tonnerre et de pluie. C'est le prélude de la saison pluvieuse, qui continue jusqu'au mois de novembre. La fin de cette saison est aussi accompagnée d'ouragans, après lesquels le vent passe au nord-est, et souffle de ce côté pendant le reste de l'année.

Lorsque le vent se fixe au nord-est, il produit dans l'aspect du pays un changement surprenant. L'herbe sèche aussitôt et meurt ; les rivières baissent rapidement et les arbres perdent leurs feuilles. C'est vers cette époque que l'on sent ordinairement le harmattan, vent sec et brûlant qui souffle du nord-est et qu'accompagne une sorte de vapeur épaisse, à travers laquelle on voit le soleil rougeâtre. En passant par-dessus le grand désert de Sahara, le vent acquiert une puissante attraction pour l'humidité, et brûle tout ce qui se trouve sur son passage. Il est cependant regardé comme très-salutaire, surtout pour les Européens, qui, en général, recouvrent la santé lorsqu'il souffle. Pendant la saison pluvieuse, au contraire, l'air est si chargé d'humidité, que les vêtements, les souliers, les coffres, et généralement tout ce qui n'est pas placé près du feu devient humide et se moisit. On peut dire que les habitants vivent alors dans un bain de vapeur.

Ce sont peut-être ces vapeurs qui contribuent à abréger leur vie. « Les Mandingues, dit Mungo-Park, parviennent rarement à une extrême vieillesse. A quarante ans, la plupart ont les cheveux blancs et sont couverts de rides ; très-peu vont au delà de cinquante ou soixante ans.

NIGRITIE MARITIME OU GUINÉE.

La Nigritie maritime, comprise entre la Sénégambie, le Congo et le Soudan, répond à l'ancienne Guinée, moins deux ou trois royaumes qu'on a reconnu ap-

Digitized by Google

partenir au bassin du Niger et qu'on a classés dans le Soudan. Tels sont les royaumes de Bénin, de Kong, etc.

Cette contrée est, comme toutes les autres portions de l'Afrique, possédée par les nègres, scindés en un trop grand nombre de nations indépendantes pour qu'il nous soit possible de les étudier toutes. Leur énumération n'offrirait qu'une nomenclature dénuée d'intérêt. Fidèles à notre plan, nous nous contenterons de nommer les principales et de faire connaître à nos lecteurs les traits les plus caractéristiques de leurs habitants.

Parmi les États que les géographes modernes ont ainsi détachés de la Guinée pour les réunir au Soudan, il faut compter le royaume de Bénin, l'un des plus considérables et des plus puissants de la Nigritie. Bénin, sa capitale, quoique d'une assez grande étendue, n'est pas fort peuplée. Palissot de Beauvois lui prête trente rues droites et larges, mais dont les maisons sont fort basses. Tout près est le palais du roi, qui est vaste, formé de murailles avec de belles galeries soutenues par des piliers de bois garnis de cuivre et où sont gravées des figures. Non loin est le puits profond et toujours ouvert qui sert de sépulture aux souverains, et dans lequel, lorsque le roi défunt a été descendu, on voit s'élancer volontairement ses serviteurs, ses favoris, et durant trois jours y précipiter, par force, tous ceux que les affidés du nouveau roi rencontrent.

En général, les nègres de Bénin sont d'un bon naturel, doux, civils et raisonnables. Ils aiment à obliger, et ne reçoivent volontiers de présents que pour en faire à leur tour. Quoique réservés et défiants dans le commerce, ils recherchent avec empressement les Européens, à l'exception des Portugais qu'ils détestent, et les traitent avec tous les égards dont ils sont capables. Ils aiment les plaisirs. Le goût de la bonne chère est commun à toute la nation, et les personnes riches n'épargnent rien pour leur table. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont leurs mets ordinaires, et la poudre ou la farine d'igname bouillie à l'eau, ou cuite sous la cendre, leur compose une espèce de pain. Ils se traitent souvent les uns les autres, et les restes de leurs festins sont distribués aux pauvres. Dans les conditions inférieures, la nourriture commune est du poisson frais, cuit à l'eau ou séché au soleil après avoir été salé.

L'oisiveté fait leurs délices après la table et les plaisirs des sens; aussi sont-ils fort peu industrieux. Tous ceux qui ne sont point assez pauvres pour se trouver forcés d'employer leurs bras laissent le fardeau des occupations, manuelles à leurs femmes et à leurs esclaves. Sous le rapport de la probité, ils paraissent valoir mieux que la plupart des autres nègres ; on ne leur voit pas ce penchant décidé pour le vol, si commun sur toutes ces côtes. Les meurtriers, parmi eux, sont punis de mort et sont très-rares. Cependant, s'il arrive à quelqu'un de tuer son ennemi d'un coup de poing ou d'une manière qui ne soit pas sanglante, le coupable peut s'exempter du supplice à deux conditions : l'une, de faire enterrer le mort à ses dépens; et l'autre, de fournir un esclave pour être exécuté à sa place ; après quoi, il est rétabli dans tous les droits de citoyen, et les amis du mort sont obligés de paraître satisfaits. Tous les autres crimes, à l'exception de l'adultère, s'effacent avec de l'argent. L'amende est proportionnée à la nature de l'offense: si les criminels sont insolvables, ils sont condamnés à des peines corporelles. Il y a plusieurs punitions pour l'adultère, la bastonnade pour le peuple, et la mort parmi les grands. La pluralité des femmes est en

Digitized by Google

usage, comme chez tous les autres nègres ; mais les maris en sont très-jaloux, et les tiennent renfermées dans un appartement intérieur. On circoncit les enfants.

Tous les esclaves qui servent ou se vendent dans le pays sont étrangers ; si quelque habitant est condamné à l'esclavage pour ses crimes, il est défendu de le vendre pour le transport. C'est là un des droits les plus précieux de la nation. Les femmes seules ne participent point au bienfait de cette loi, et peuvent être vendues aux Européens.

Toutes les superstitions dont nous avons déjà parlé se retrouvent ici ; mais on y ajoute le sacrifice abominable des hommes. A la fête qu'on célèbre en l'honneur des morts, on fait périr, outre un grand nombre d'animaux, plusieurs criminels condamnés à mort et réservés pour cette solennité ; l'usage en demande vingt-cinq. S'il s'en trouve moins, les officiers du roi ont ordre de parcourir les rues de Bénin, pendant la nuit, et d'enlever indifféremment toutes les personnes qu'ils rencontrent dans les ténèbres. On permet cependant aux riches de se racheter ; mais les pauvres sont immolés sans pitié. Nulle part il n'y a d'exemption pour eux.

En faisant remonter jusqu'à Sierra-Leone la Nigritie maritime, on doit y comprendre un établissement anglais fondé en 1794 sur la côte, et en 1825 dans l'île de Cherbro, établissement dont le but est de civiliser et d'habituer à une vie morale et laborieuse les nègres arrachés à l'esclavage par les croiseurs. Cette colonie philanthropique a coûté à l'Angleterre plus de 400 millions ; mais elle marche à pleines voiles vers le but proposé. Déjà 18,000 habitants noirs y sont établis, y fécondent la terre, et montrent par leurs progrès journaliers qu'ils sont capables de travail et de civilisation.

Le Timmanie, le Kouranko et le Soulimana, dont les habitants sont les plus policés de cette partie de la Nigritie, s'étendent entre la Sierra-Leone et la côte dite des Graines ou de Malaguette, nom qui lui vient d'une sorte de poivre qu'on y recueille et qui, dit-on, s'appelle *emanaguetta*. Parmi les États indépendants que comprend cette dernière côte, le royaume de Sanguin était autrefois l'un des plus considérables. Il est tout à fait sur le rivage. Ses habitants sont moins malpropres que n'ont coutume de l'être les autres nègres. Les résidences du roi et des grands sont bâties en long. On en voit de deux étages, avec une voûte de roseaux ou de feuilles de palmier si bien entrelacées, qu'elle est impénétrable au soleil et à la pluie. L'espace est divisé en plusieurs appartements. La première pièce, qui est la salle d'audience, et qui sert aussi de salle à manger, est entourée d'une espèce de sopha de terre large de 1 mètre et demi à 2 mètres, quoiqu'il n'ait que 33 centimètres de hauteur. Ce banc est couvert de belles nattes, qui sont un tissu de jonc ou de feuilles de palmier, teint de très-belles couleurs et capable de durer fort longtemps. C'est le lieu où les grands et les riches passent la plus grande partie du temps, à demi couchés et la tête sur les genoux de leurs femmes. Dans cette position ils causent, ils fument, et boivent du vin de palmier.

Le langage change un peu à mesure qu'on avance sur la côte. Leur langue, comme on peut se l'imaginer, n'est formée que d'un petit nombre de mots qui expriment les principales nécessités de la vie.

Les maisons de ce pays sont les mieux bâties de la côte. Au centre de chaque

Digitized by Google

village, on voit une sorte de théâtre, couvert comme une halle de marché, qui s'élève d'environ 2 mètres, sur lequel on monte de plusieurs côtés par des échelles; c'est le *bantang* des Mandingues. Ici il s'appelle *kaldès*, lieu de conversation. C'est là que les négociants s'assemblent pour traiter d'affaires, les oisifs pour fumer, et les curieux pour entendre des nouvelles. Les riches y font apporter par leurs esclaves des nattes sur lesquelles ils s'asseyent; d'autres en apportent, d'autres en louent.

L'empire dominant de toute cette portion de l'Afrique est celui des Achantis, qui fut fondé il y a un peu plus d'un siècle par Saï-Toutou, lequel bâtit Goumassie, assez grande ville, assise dans une vallée profonde et boisée, renfermant environ 15,000 habitants.

Les Achantis sont des peuples guerriers. Ils en sont souvent venus aux mains avec les Anglais, les ont vaincus et les ont forcés de restreindre considérablement leurs établissements sur la Côte-d'Or. Le grand Bassam et plusieurs autres petits royaumes situés sur la côte sont tributaires des Achantis. Toutes les villes de cet empire font un grand commerce d'or, dont les plus riches mines sont placées dans le Ouarsa et le Dankara, royaumes également tributaires.

Le Dahomey, quoique bien déchu depuis le dernier siècle, est encore un des grands États de la Nigritie. Abomey en est la capitale ; Judah et Grand-Popo sont ensuite les villes les plus importantes.

Tous les Européens qui ont fait le voyage de Judah conviennent que c'est une des plus délicieuses contrées de l'univers. Les arbres y sont d'une grandeur et d'une beauté admirables. La verdure des campagnes bien cultivées, qui ne sont divisées que par des bosquets ou par d'agréables sentiers, et la multitude des villages qui se présentent dans un si bel espace, forment la plus charmante perspective qu'on puisse imaginer. Il n'y a ni montagnes ni collines qui arrêtent la vue. Tout le pays s'élève doucement jusqu'à 30 ou 40 milles de la côte, comme un large et magnifique amphithéâtre, d'où les yeux se promènent jusqu'à la mer. Cette contrée présente un spectacle charmant. C'est un mélange de petits bois et de grands arbres. Ce sont des groupes de bananiers, de figuiers, d'orangers, etc., au travers desquels on découvre les toits d'une infinité de villages, dont les maisons, couvertes de paille et couronnées de cannes, forment un très-beau paysage.

Ce sont les nègres qui, dans leurs canots, débarquent les Européens et leurs marchandises, à cause de la barre, qui est fort dangereuse en cet endroit. Cette barre, qui règne tout le long de la côte de Guinée, est plus ou moins périlleuse, suivant la position des canots et suivant la nature des vents auxquels elle est exposée. Par ce terme de barre, on entend l'effet produit par trois vagues qui viennent se briser successivement contre la côte, et dont la dernière est toujours la plus dangereuse, parce qu'elle forme une sorte d'arcade assez haute et d'un assez grand diamètre pour couvrir entièrement un canot, le remplir d'eau, et l'abîmer avant qu'il puisse toucher au rivage. L'adresse des rameurs consiste à sauter promptement dans l'eau, et à soutenir le canot des deux côtés, pour empêcher qu'il ne chavire. Cette opération le conduit promptement à terre, avec autant de sûreté pour les passagers que pour les marchandises.

Les habitants de cette contrée sont généralement de haute taille, bien faits

Digitized by Google

et robustes. Leur couleur n'est pas d'un noir de jais si luisant que sur la Côte-d'Or, et l'est encore moins sur le Sénégal et sur la Gambie. Mais ils sont beaucoup plus industrieux et plus capables de travail, sans être moins ignorants. Ils entendent parfaitement le commerce et savent en profiter. La monnaie courante, dans tous les marchés, est de la poudre d'or ou du bujis, espèce de coquillage comme les kauris.

Ce que l'on nomme de politesse en usage parmi ces peuples, surtout chez ceux de Judah, passe toutes les cérémonies chinoises. Dès qu'un nègre en rencontre un autre qu'il reconnaît pour son supérieur, il se jette à genoux, baise trois fois la terre, en frappant des mains, souhaite le bonjour à celui qu'il se croit obligé d'honorer, et le félicite sur sa santé ou sur d'autres avantages dont il le voit jouir. De l'autre côté, le supérieur, sans changer de posture, fait une réponse obligeante, bat doucement les mains, et souhaite aussi le bonjour. Les enfants ne sont pas moins respectueux pour leurs pères, et les femmes pour leurs maris. S'ils leur parlent, c'est en se couvrant la bouche de la main, dans la crainte de les incommoder par leur haleine. Deux personnes d'une égale condition, qui se rencontrent, commencent par se mettre à genoux et frappent des mains : après quoi elles se saluent, en faisant des vœux pour leur bonheur et leur santé mutuels. Cette politesse gênante est aujourd'hui un peu diminuée par l'effet du commerce des Européens et de la conquête du Dahomey.

Les nègres, sur cette côte, sont très-religieux ; on les voit quelquefois accablés sous le poids des fétiches ; ils en font même porter à leurs chiens et à leurs brebis. Tous les coins de leurs maisons sont remplis de figures d'hommes, qu'ils se fabriquent avec de la terre glaise ou du bois, et qu'ils peignent de diverses couleurs. L'idée d'un Dieu créateur leur est aussi particulière, mais elle n'entre presque pour rien dans leurs superstitions. L'objet principal de leurs adorations et de leurs offrandes est une espèce de serpent à peu près de la longueur et de la grosseur du bras, qui ne fait de mal à personne et se bat avec ardeur contre les serpents venimeux. Le fond de sa couleur est gris, entremêlé de raies jaunes et brunes. Un Européen aurait à se repentir de l'attaquer et de le tuer. Les Anglais, lorsqu'ils commencèrent à s'établir dans le royaume de Judah, en firent une cruelle expérience. Des gens d'un équipage qui venait de débarquer sur le rivage trouvèrent pendant la nuit un serpent fétiche, qu'ils tuèrent et qu'ils jetèrent devant leur porte, sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques nègres qui reconnurent le sacrilége, et qui apprirent quels en étaient les auteurs, par la confession même des Anglais, ne tardèrent pas à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitants du canton se rassemblèrent ; ils fondirent sur l'équipage, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu leurs marchandises et la cabane qui les abritait.

Les animaux coupables du même crime ne sont pas plus exempts du châtiment que les hommes. En 1697, un porc qui avait été tourmenté par un serpent se jetta dessus et le dévora. Les prêtres portèrent sur-le-champ leurs plaintes au roi, et personne n'osant prendre la défense des porcs, ils obtinrent de ce prince une sentence qui condamnait à mort tous ces animaux qu'on trouverait dans le pays. Des milliers de nègres armés d'épées et de massues commencèrent aussitôt cette sanglante exécution.

Quoique ces serpents soient incapables de nuire, ils ne laissent pas d'être

Digitized by Google

fort incommodes par l'excès de familiarité à laquelle ils s'accoutument. Dans les grandes chaleurs, ils entrent quelquefois cinq ou six ensemble jusqu'au fond des maisons, et même dans les lits. On a pris soin de construire, dans tout le pays, des loges ou des temples pour l'habitation et l'entretien de ces serpents.

Chaque temple quelque peu considérable a son école, où les prêtresses apprennent aux enfants à chanter et à danser ; la danse des fétiches se pratique presque chaque jour. On voit une multitude de jeunes filles, entretenues aux frais de la nation, qui ne font autre chose que de chanter dans le temple et de danser en public.

SÉNÉGAL.

Du moment où l'Europe a senti le besoin d'étendre, par des colonies, ses marchés de commerce, le riche pays situé entre le Sénégal et la Gambie, et auquel, des noms réunis de ces deux fleuves, on a donné celui de Sénégambie, a fixé l'attention des peuples navigateurs.

Dès l'année 1617 les Hollandais possédaient l'île de Gorée ; en 1637 les Français marchèrent sur leurs traces et fondèrent un établissement à l'embouchure du Sénégal. Conquis deux fois par les Anglais, en 1756 et en 1792, cet établissement est rentré en la possession des Français en 1817, et il n'a pas cessé de nous appartenir depuis.

La colonie est divisée en deux arrondissements, celui de Saint-Louis et celui de Gorée. Le premier comprend l'île du même nom, trois autres îles de peu d'importance, le village de Guetn'dar, sur la rive droite du Sénégal, une partie du pays d'Oualo, et quatre escales (lieux de marché) où les indigènes et les Maures viennent livrer leurs denrées, et particulièrement la gomme, au commerce européen.

Un voyageur, M. Perrottet, décrit ainsi le tableau de l'escale du Coq, une des plus considérables, au moment où les Maures y arrivent chargés de gomme de la forêt d'Afatoé. « Ces nomades, dit-il, amènent avec eux leurs tentes en poil de chèvre, de mouton et de chameau, grossièrement tissues ; ils les dressent sur le bord du fleuve, et élèvent à côté des espèces de magasins en chaume pour y serrer la gomme et les autres marchandises qu'ils apportent ; leurs esclaves sont chargés de les garder. Ces cabanes, de forme carrée plus ou moins allongée, sont divisées intérieurement en trois, et même en quatre compartiments ; elles ont de 3 à 4 mètres de haut et sont couvertes de chaume ou de roseaux. L'entrée présente un trou de 1 mètre au plus de hauteur sur 1 mètre et demi environ de largeur. Quelques-unes sont habitées par des forgerons, des bourreliers, ou cordonniers de même race, qui, pendant tout le temps de la traite, fabriquent divers objets de leur métier, dont ils trafiquent avec les commerçants. Devant ce camp de Maures et sur la berge du fleuve, sont placés les chantiers des habitants de Saint-Louis, espèce de hangars en paille, sous lesquels on construit et on radoube les embarcations qui servent aux traitants pour communiquer avec leurs navires.

« L'autre arrondissement renferme, outre l'île de Gorée, dont le chef-lieu compte environ 3,000 habitants, tous les divers établissements répandus sur la côte depuis la baie d'Iof jusqu'au comptoir d'Albreda.

Digitized by Google

« Saint-Louis est une assez jolie ville, dont l'hôtel du gouverneur, les casernes, l'hôpital et l'église sont les édifices principaux. On y compte deux écoles gratuites, une société d'agriculture, et environ 6,000 habitants. L'arrondissement entier en renferme 13,000. L'île de Gorée, la ville comprise, a 5,900 habitants. Les importations de la colonie se sont élevées, en 1836, à 6 millions 950,000 fr.; les exportations, à 4 millions 50,000 fr. Le mouvement total du commerce a donc été de 11 millions 10,000 fr. »

Iles faisant face à l'Afrique occidentale.

ILES DE MADÈRE.

Ces îles sont au nombre de trois. La plus grande, qu'on appelle Madère, ou plutôt Mathère, parce qu'elle était autrefois presque entièrement couverte de bois, a donné son nom aux deux autres. Elle a environ 100 kilomètres de long sur 80 de large. Les Portugais la découvrirent en 1519 et l'ont conservée. Des forêts presque impénétrables la couvraient ; on y mit le feu, et les cendres qui résultèrent de cette immense incendie donnèrent à la terre une fertilité singulière. On y cultive la canne à sucre avec succès. C'est, dit-on, le premier lieu de l'Occident où l'on a commencé à tirer de cette espèce de roseau cette concrétion excellente et d'un usage si commun maintenant. Les procédés de la fabrication du sucre ont passé de là au Brésil, en Amérique. Celui que l'on fait à Madère est très-beau, et laisse, en fondant dans la bouche, une odeur de violette fort agréable. Le rapport de cette fabrication n'est pas considérable cependant; aussi les Portugais ont-ils arraché une partie des cannes pour planter des vignes. Le succès cette fois a passé de beaucoup leur espérance. Les différents vins qu'ils récoltent doivent se placer à côté des meilleurs que l'on connaisse; ceux qui portent les noms de Madère, de Malvoisie et d'Alicante, jouissent de la plus grande réputation, et sont la principale fortune de l'île. On dit qu'on n'en exporte pas moins de vingt mille barriques par an ; la plus grande partie est envoyée aux colonies occidentales, et surtout aux Barbades. Non-seulement le vin de Madère supporte mieux que d'autres la chaleur du climat, mais même il s'améliore lorsqu'on l'expose au soleil dans des barils dont on a ôté la bonde.

Les principaux objets du commerce, après le vin et le sucre, sont le miel, la cire, des cuirs, et des fruits tant verts que confits. Les habitants de cette île passent pour faire les meilleures confitures du monde, et réussissent d'une manière surprenante à conserver les citrons, les oranges, et à faire des pâtes odoriférantes bien supérieures à celles de Gênes. Madère produit de superbes cèdres, et la plupart des arbres qui donnent le sang de dragon, le mastic et diverses gommes. Les bois sont pleins de sangliers, de bêtes sauvages, et l'on prétend qu'aucun animal venimeux ne peut exister dans l'île. Cette île n'est qu'une montagne prolongée, d'un élévation prodigieuse, et qui s'étend de l'est à l'ouest. La pente qui est au sud est celle que l'on cultive : les maisons de campagne qui se trouvent au milieu des vignes et des autres plantations produisent

Digitized by Google

un coup d'œil tout à fait charmant. Funchal, la seule ville de l'île, se trouve au bas de ce magnifique coteau, au fond d'une grande baie.

L'autre île, qui, prise séparément, s'appelle Porto-Santo, est peu éloignée de Madère, et n'a que 12 kilomètres de circonférence. La troisième n'est qu'un rocher stérile sans aucune importance.

ILES CANARIES.

Les Carthaginois, qui, dans les temps anciens, découvrirent ces îles et y formèrent des établissements, les trouvèrent si agréables, qu'ils leur donnèrent le beau nom d'îles Fortunées. Elles le méritent en partie. Les Romains ayant renversé la puissance carthaginoise, et la navigation se trouvant interrompue sur la côte occidentale de l'Afrique, les Canaries restèrent ignorées jusqu'en 1405, époque où elles furent de nouveau découvertes par les Espagnols, qui s'y établirent et qui les possèdent encore aujourd'hui. Les peuples qu'ils y trouvèrent ressemblaient par la couleur à ceux de la partie de l'Afrique qui se trouve en face; mais ils en étaient séparés sans doute depuis un temps infini, car ils n'avaient aucun de leurs usages et parlaient une langue différente; ils étaient même si ignorants de tout ce qui se passait sur le reste de la terre, qu'ils s'en croyaient les seulshabi tants.

Les Canaries sont au nombre de huit, savoir : la Grande-Canarie, Ténériffe, l'Ile-de-Fer, Palma, Santa-Cruz, Forta-Ventura, Gomère et Lancerotte. Nous ne parlerons que des quatre premières.

La Grande-Canarie a environ 200 kilomètres de circonférence et quatre villes, Canarie ou la Cité des Palmes, qui est la capitale, Telde, Calder et Guya. Sa population est d'environ 18,000 âmes. Son port est excellent, et il s'y fait un grand commerce en sucre, en fruits secs et confits, en miel, cire, gomme, cuir, en gros et menu bétail, que les navires qui y trafiquent achètent pour leurs ravitaillements; mais le principal article est le vin, connu sous le nom de Canarie. Il y est excellent comme à Madère, et donne de grands produits à ceux qui le cultivent; l'exportation de toutes les îles se monte, par an, à dix mille barriques. Cette île, qui jouit d'un air tempéré, est abondante en fruits délicieux. Outre le raisin, elle produit des melons, des oranges, des limons, des grenades, des figues, pêches, abricots, poires et pommes, et toutes sortes de légumes. Les palmiers, le pin, l'olivier, le laurier, le peuplier, l'aloès, le figuier d'Inde et d'autres arbres, y croissent parfaitement bien. Les bois sont remplis d'oiseaux, parmi lesquels on distingue les serins, si communs et si recherchés parmi nous; c'est là surtout qu'ils font entendre leur chant délicieux; il n'est plus le même dans un pays étranger.

L'île de Ténériffe, qui a 120 kilomètres de circonférence, est remplie de montagnes. Elle se fait principalement remarquer par celle que l'on nomme le Pic. A sa base, ce pic a 20 kilomètres de circonférence, et il s'élève ensuite en forme de pain de sucre jusqu'à la hauteur de 3,748 mètres au-dessus de la mer. Cette montagne renferme dans ses flancs un volcan considérable, et vomit quelquefois une telle quantité de soufre et de métal fondu, que les terres les plus fertiles, inondées par ces laves, ne produisent plus rien.

L'île de Fer ne mérite une mention séparée que parce que c'est là que les

Digitized by Google

géographes français placèrent leur premier méridien, après une ordonnance de Louis XIII. Son étendue est de 24 kilomètres de longueur sur une largeur de 20. Elle a un bourg assez mal peuplé.

L'île de Palma a, comme celle de Ténériffe, un volcan, qui s'ouvrit en 1652, et dont l'éruption fut accompagnée d'un tremblement de terre qui se fit sentir jusqu'à cette dernière île, quoiqu'elle soit à 100 kilomètres de là. Son terrain est très-fertile et produit le vin le plus délicat des Canaries. Palma, sa capitale est assez considérable et a un port assez fréquenté. L'île a environ 100 kilomètres de circonférence.

COTES ORIENTALES

ABYSSINIE.

Au sud de la Nubie, comprise encore dans le bassin du Nil et bornée par la chaîne des monts El-Kamar qui aboutit au golfe d'Aden, s'étend l'ancienne Éthiopie méridionale, aujourd'hui l'Abyssinie. Les Abyssins ont gardé le souvenir de ce vieux nom de leur patrie, aujourd'hui si déchue ; ils l'appellent encore Ithiopia, et se nomment eux-mêmes Ityopaouyân ; mais la dénomination plus habituelle qu'ils se donnent est celle de Ghez ou Agazi.

L'Abyssinie est un pays volcanique, arrosé de nombreux cours d'eau, torrentiels et très-abondants, qui se précipitent en chutes fort élevées dans les vallées inclinées. Les montagnes de l'Abyssinie ont ce singulier caractère qu'elles sont abruptes et taillées presque partout à pic ; on n'y monte qu'au moyen de cordages et d'échelles. L'Amba-Gschen, l'Amba-Rai et le mont Bareda conservent des neiges éternelles, ce qui annonce 4,500 à 5,000 mètres de hauteur. Le pays est peu boisé ; de temps à autre seulement on voit dans les vallées des bouquets de grands arbres, parmi lesquels se remarquent des sycomores gigantesques ; quant à des forêts proprement dites, elles y sont inconnues. La brucée ferrugi-née, dont on extrait la brucine, appartient à ces contrées si riches de végétation. Les arbres qui produisent le baume de Judée et la myrrhe y sont également indigènes ; les roses, les jasmins, les œillets, et une foule d'autres plantes odoriférantes y embaument l'air durant plusieurs mois de l'année.

L'Abyssinie a subi de nombreuses révolutions qui ont successivement imposé à son territoire des divisions politiques différentes. D'après les relations des derniers voyageurs, elle serait actuellement divisée en six ras ou États indépendants : L'Hururgué, le Tigré, le Lasta, l'Amhara, le Semen, et le Choa. Au royaume de Tigré, grande province qui a près de 40 myriamètres de longueur sur 30 myriamètre de largeur, appartient Aksoum ancienne capitale de l'Éthiopie, située à 12 myriamètres de la mer Rouge. Elle offre des ruines assez considérables, une quarantaine d'obélisques ; et d'assez pauvres maisons, qui ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône, sont les demeures des habitants actuels.

Digitized by Google

La ville principale est Adova, qui compte près de 10,000 âmes, et où l'architecture arabe, au moins en ce qui concerne les maisons des particuliers, a souvent remplacé la forme conique. C'est le grand entrepôt du commerce entre l'intérieur et la mer.

Au sud-ouest du Tigré, s'étale dans les riches plaines qui entourent le lac de Tana le ras d'Amhara, dont la ville importante est Gondar. Gondar est bâtie sur une montagne très-haute dont le sommet est assez uni. Les arbres qui croissent entres les maisons lui donnent de loin l'aspect d'une forêt. Elle contient environ dix mille familles en temps de paix. La plupart des édifices sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône. A l'occident de la ville, on distingue le palais du roi. Jadis, c'était un grand bâtiment carré, à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées, d'où la vue s'étendait du côté du midi, sur toute la campagne jusqu'au lac Tana. Mais cet édifice, brûlé à différentes reprises, n'offre presque plus qu'un monceau de ruines. On n'habite que dans les deux premiers étages, où est une salle d'audience de 40 mètres de long. Divers monarques ont fait bâtir des appartements autour du palais, tous en argile et à la mode du pays ; ce qui forme un contraste singulier avec le principal édifice bâti sous le règne de Facilidus, par des ouvriers venus des Indes, et par quelques Abyssins, qui avaient profité des talents des jésuites portugais pour l'architecture. Le palais et toutes les maisons qui l'avoisinent se trouvent renfermés par un mur de pierre de 10 mètres de hauteur, dans lequel il y a des ouvertures en manière de créneaux. L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet, et l'on peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au dehors.

La montagne sur laquelle s'élève Gondar est environnée d'une vallée profonde. La rivière de Caha traverse la vallée au midi de la ville ; et la rivière d'Angrab, qui vient du nord, la contourne au nord-nord-est ; puis ces deux rivières vont se réunir au pied de la montagne, à environ un quart de mille au sud de la ville. De l'autre côté de la rivière de Caha, et vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par des mahométans, et contenant environ mille maisons. Ces mahométans sont tous actifs et laborieux, et la plupart ont soin des équipages du roi et des grands, tant lorsqu'on entre en campagne que lorsqu'on en est revenu.

Le gouvernement est un despotisme adouci. La couronne est élective dans une seule famille, mais non pas précisément pour le fils aîné ; celui qui peut s'en emparer est celui qui règne ; l'essentiel est qu'il soit de la famille royale. Comme cette famille est fort nombreuse, il en sortirait souvent de hardis ambitieux, qui troubleraient l'État dès que leur intérêt les y porterait, si l'on n'avait pris des mesures propres à prévenir ces sortes d'événements. On confine donc tous les princes de la race royale sur une montagne très-élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire et à écrire ; mais c'est là que se borne leur éducation. L'État paye les frais de leur entretien, et ils se trouvent bien ou mal suivant les circonstances. Quelquefois ils sont très-sévèrement traités ; et il est même arrivé qu'on en a mis une partie à mort, afin d'assurer davantage sur le trône quelques princes soupçonneux et cruels.

A son couronnement, le roi est oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête ; et pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains à peu près de la même manière que ses soldats se frottent

Digitized by Google

la tête avec du beurre. La couronne ressemble à la mitre d'un évêque. Les autres attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent, et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou plus souvent de mousseline, qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derrière, et dont les bouts flottent sur les épaules.

La religion est une espèce de christianisme du rit grec, avec un assez bon nombre de pratiques superstitieuses. On rencontre des églises de tous côtés. On a grand soin de les placer auprès des eaux courantes, à cause de l'observance rigoureuse des lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions et aux purifications. La circoncision est en usage parmi eux, et le jour où elle s'opère dans une famille, celle-ci fait purifier les vases qui ont servi à des étrangers ou à des personnes d'une autre religion ; car les Abyssins ont horreur de manger ou de boire après ceux qui ne suivent pas les mêmes principes religieux que les leurs.

Quoique chrétiens, les Abyssins ne font entrer la religion pour rien dans leurs mariages ; il n'y a même, à proprement parler, point de mariage en Abyssinie. Quand on se convient mutuellement, on se lie, on se quitte, on se reprend. L'usage du divorce n'est pas plus réglé que celui du mariage. Le voyageur Bruce vit à Koscan, chez la reine-mère, une femme notable formant cercle, avec sept hommes qui tous avaient été ses maris.

Le grand régal des Abyssins, leur nourriture de choix, est la viande de bœuf crue ; ils en coupent des tranches et les avalent en quelque sorte vivantes. Laissons Bruce s'exprimer lui-même à ce sujet. Il venait de quitter Axum, et continuait sa route vers Gondar avec sa petite caravane, lorsqu'ils rencontrèrent trois soldats qui poussaient devant eux une vache. « Lorsqu'on eut fait halte, dit le voyageur, ils saisirent la vache et la jetèrent rudement à terre. L'un s'assit sur son cou en la tenant par les cornes, l'autre lui lia les pieds de devant avec un licou ; et le troisième, qui tenait un couteau à la main, au lieu de le lui enfoncer dans la gorge, se mit à califourchon sur son dos, et lui donna un grand coup sur le bas de la croupe... Je dis à mes compagnons que nous ferions bien d'acheter une partie de cette vache ; mais ils me répondirent qu'ils avaient appris en causant avec les trois soldats qu'ils ne la tueraient point, et qu'ils ne pouvaient pas la vendre, parce qu'elle ne leur appartenait pas en entier. Cela excita ma curiosité. Je laissai mes gens aller devant, et je vis que les soldats tenaient à la main deux morceaux de la cuisse de la vache, plus longs et plus épais que nos tranches ordinaires de beef-steak. Après avoir coupé les deux morceaux de viande, ils les étendirent sur un de leurs boucliers. L'un des soldats continuait à tenir les cornes de la vache, tandis que les deux autres arrangeaient la blessure. Ils ne firent pas non plus cette opération d'une manière ordinaire. Ils laissèrent la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et ils la rattachèrent avec quelques petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles. Je ne sais pas s'ils mirent quelque chose entre le cuir et la chair, mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue; après quoi ils forcèrent l'animal à se lever, et ils le firent marcher devant eux pour qu'il leur pût fournir sans doute un nouveau repas le soir, quand ils auraient rejoint leurs camarades. »

Bruce crut d'abord que c'était là une invention dictée par la nécessité et l'en-

Digitized by Google

vie de n'être point retardé ; mais dans la suite il vit que c'était une coutume générale, et que l'on ne sait à quoi attribuer; manger le bœuf vivant est un des grands plaisirs des festins.

« Comme l'objet de mon ouvrage, dit le même voyageur, est de décrire les mœurs et les coutumes, tant bonnes que mauvaises, que j'ai observées chez les différentes nations parmi lesquelles j'ai voyagé, je ne puis m'empêcher de tracer ici le tableau de ces banquets dignes de Polyphème. J'essayerai cependant de ne pas révolter mes lecteurs. On place dans une grande salle une longue table entourée de bancs sur lesquels les convives s'asseyent. Cet usage des tables et des bancs a été introduit en Abyssinie par les Portugais. Autrefois on ne se servait dans les maisons que de cuirs de bœuf, qu'on étendait à terre, et sur lesquels on se couchait à demi, comme on le fait encore à l'armée et dans la campagne. On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse ; et quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge, et que nous appelons le fanon ; mais on la fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui compose ce fanon, et à se contenter de percer quelques petites veines, d'où l'on fait couler à terre cinq à six gouttes de sang seulement. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse en répandant quelques gouttes de sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à l'ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos : ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever : puis ils dépècent la viande, sans toucher aux os, et les mugissements du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

« Au lieu d'assiette, on sert devant chaque convive des gâteaux ronds de l'épaisseur d'environ un demi-travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain, d'un goût un peu aigre, mais agréable et facile à digérer. On le fait avec du teff. Il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très-blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires, dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dînant, et que les esclaves mangent ensuite.

« Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff, servant à la fois de plats et de nappes; tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux, à peu près pareils à nos couteaux de deux sous.

« La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pièces de beef-steak anglais, et l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssins d'une classe au-dessus du commun ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes, de la grosseur du petit doigt ; et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre noir, de la même espèce que le poivre de Cayenne, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Digitized by Google

Les hommes, ayant remis leurs coutelas dans les fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée et la bouche ouverte, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau. Celui qui avale les plus gros morceaux et qui fait le plus de bruit en les mâchant est regardé comme le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe qui dit : Les mendiants et les voleurs n'avalent que de petits morceaux sans faire de bruit.

« Dès qu'un homme a expédié le morceaux présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger; et avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, et il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois, et par ce moyen il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger ; et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant : Vive la joie et la jeunesse. On se livre à une gaieté bruyante et à des jeux qui finissent rarement sans querelle. Il est à remarquer en passant, que s'enivrer, quand on n'a aucun devoir à remplir, n'est pas honteux en Abyssinie.

« Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée et dévorée en partie saigne toujours, mais peu, à la porte de ce barbare banquet, parce que, tant qu'on peut enlever de la viande, sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses ni aucune des parties où sont les artères ; mais enfin on en vient là ; et bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec les dents, et de la dévorer comme de vrais chiens. »

Ces mœurs, de véritables brutes, feraient volontiers croire que les Abyssins sont tout à fait sauvages. Bruce les peint cependant à demi civilisés, spirituels, et ayant des procédés les uns envers les autres. La manière même dont ils accueillirent le voyageur anglais est une preuve que les lois de l'hospitalité leur sont connues. Le roi favorisa, autant qu'il lui fut possible, au milieu des troubles de son empire, les projets de Bruce, qui avaient pour but de découvrir les sources du Nil, encore si mal connues des Européens. Ce prince alla même jusqu'à donner au voyageur le gouvernement d'une petite contrée où se trouvent les sources du fleuve, afin qu'il eût moins de risques à courir parmi les sauvages, et qu'il trouvât plus de facilité dans ses recherches.

Les peuples qui habitent aux environs des sources du Nil ne sont pas chrétiens, et rendent des honneurs divins à ce fleuve. Ces peuples se nomment Agows. Dès le village Goutto, sur la frontière de leur pays, Bruce s'aperçut de ce respect extraordinaire pour le fleuve : comme il allait le traverser, à un gué, avec ses bêtes de somme et ses gens, des paysans accoururent, et le supplièrent de ne point entrer dans l'eau avec ses chaussures; ils ôtèrent les leurs eux-mêmes, passèrent le gué, et portèrent à l'autre rivage les hommes et les ballots. Quand Bruce approcha des sources, il fut obligé également de se déchausser pour traverser un marais au milieu duquel elles se trouve. Ce marais, situé au pied de la montagne de Geeh, est triangulaire, et a 172 mètres de large sur 572 de long. Vers le milieu, c'est-à-dire à environ 80 mètres de distance

Digitized by Google

des bords, on voit une éminence en forme circulaire qui a 1 mètre au-dessus de la surface du marais, et qui paraît en avoir d'avantage au-dessous. Cette éminence a un peu moins de 4 mètres de diamètre, et elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau, et la force de s'écouler du côté du levant. Tout cela est construit solidement avec des plaques de terre revêtues de gazon, qu'on prend aux environs du marais, et qu'on entretient avec beaucoup de soin. C'est sur cet autel que les Agows font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait ou élargi par la main des hommes. On a grande attention d'empêcher qu'il ne pousse aucune espèce d'herbe tout autour et au-dedans de ce trou : aussi l'eau y est-elle très-pure, très-limpide et parfaitement tranquille. Cette ouverture a 1 mètre de diamètre, et l'eau s'élève à environ 5 centimètres au-dessus du bord. La profondeur est de 2 mètres.

A 3 mètres de cette première source, un peu à l'ouest, on voit la seconde, qui a 30 centimètres de diamètre et 3 mètres de profondeur; et à 7 mètres de la première, il y en a une troisième au sud-ouest. Celle-ci a un peu moins de 65 centimètres d'ouverture et 2 mètres de profondeur. Elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ 1 mètre de diamètre. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source, et de là prennent leur cours vers la pointe du marais qui fait face au levant, et forment un courant qui pourrait remplir un tuyau de 5 centimètres de diamètre. L'eau de ces sources est fort bonne, sans goût, très-légère et très-fraîche, quoique exposée à toutes les ardeurs du soleil. La plaine où elles sont se termine en un précipice de 100 mètres de profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'Assoa; et cette contrée se prolonge toujours à peu près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve cette plaine qui a déjà fait un grand circuit autour des provinces de Gojam et de Damot.

Bruce était logé, dans le village de Geeh, à six cents pas des sources, chez le shum ou chef du village, qui était en même temps grand prêtre du Nil. « C'est, dit-il, à la principale source et sur l'autel de gazon que j'ai décrit, que tous les ans, à la première apparition de la canicule, le prêtre assemble les chefs des tribus; ayant sacrifié une génisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source, et pour que personne ne puisse plus la voir, il s'empresse de l'envelopper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin de bien arroser en dedans et en dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la génisse qu'on nettoie avec beaucoup de soin ; puis on le place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les aînés des familles, et ceux qui sont les plus distingués, vont puiser de l'eau aux deux autres sources, et la portent dans le creux de leurs deux mains jointes. Tout le monde se rassemble sur une petite colline qui est vis-à-vis, et là on partage la génisse en autant de portions qu'il y a de tribus. Après l'avoir mangée toute crue, et après avoir bu de l'eau pure du Nil, les Agows en rassemblent les os et les brûlent dans l'endroit même où ils ont fait leur festin. Ensuite ils prennent la tête, toujours bien enveloppée dans la peau, et ils la portent au fond d'une immense caverne, qui se trouve sur le revers d'un précipice dont nous avons parlé, et qui va, dit-on, jusqu'au pied des sources ; et là, sans torches, mais avec un grand nombre de chandelles ordinaires, ils accomplissent des cérémonies dont je n'ai jamais pu apprendre les détails. Ce

Digitized by Google

sont des pratiques comme celles des francs-maçons, que tout le monde connaît et que personne n'ose révéler.

« Il est certain que les Agows invoquent l'esprit qu'ils croient résider dans le fleuve, et qu'ils l'appellent le Dieu éternel, la Lumière du monde, l'Œil de la terre, le Dieu de paix, le Sauveur, le Père de l'Univers. Le shum, notre hôte, ne se faisait point scrupule de prier devant nous, pour demander de la pluie, de l'herbe en abondance, et la conservation des serpents, ou du moins d'une espèce de ces reptiles. Il disait en même temps beaucoup de mal du tonnerre, et il prononçait toujours ses prières d'un ton très-religieux, et comme une espèce de chant.

« J'avais eu grand soin, poursuit Bruce, de m'insinuer dans les bonnes grâces du prêtre du Nil. Je lui demandai s'il avait vu quelquefois l'esprit ; et il me répondit sans hésiter, oui ; qu'il l'avait vu fréquemment. Il l'avait vu la dernière fois sous un arbre qu'il m'indiqua du bout du doigt, et il ajouta qu'il lui avait annoncé notre arrivée ; qu'effrayé de cette prédiction, il avait consulté son serpent, mais que son serpent avait mangé de bon appétit, ce qui lui avait prouvé que nous ne lui ferions aucun mal. Je le priai aussi de me dire pourquoi il anathématisait le tonnerre. Il me répondit que c'était parce que le tonnerre faisait beaucoup de mal aux abeilles, et que le principal revenu du pays consistait en miel et en cire. — Et pourquoi, lui dis-je encore, priez-vous pour les serpents ? — Parce qu'ils ont, me répondit-il, la science du bien et du mal. Cet homme portait le titre de kefla abay, le serviteur du fleuve. »

Les Agows sont l'une des nations les plus nombreuses d'Abyssinie : ce sont les pourvoyeurs de Gondar et de tout le pays voisin de cette capitale. Ils lui fournissent le bétail, le miel, la cire, le beurre, le froment et un grand nombre d'autres objets. On voit sans cesse arriver dans la capitale des troupes de mille ou quinze cents Agows conduisant de grands troupeaux de bœufs ou chargés de marchandises. Ils sont aussi les principaux fournisseurs de leurs noirs et sauvages voisins les Changallahs aux cheveux laineux. Quoique au milieu des richesses, ils n'en sont pas moins accablés de misère ; et c'est l'effet des taxes, des tributs et des services continuels qu'exigent d'eux leurs tyrans. On rencontre souvent les femmes de ce peuple infortuné, le visage crispé, ridé par le hâle, au point qu'elles n'ont presque plus la figure humaine, errant aux ardeurs d'un soleil brûlant, avec un ou deux enfants attachés sur leurs dos, et ramassant les graines de jonc sauvage pour en faire une espèce de pain.

Les vêtements des Agows sont faits de peaux qu'ils savent préparer et assouplir. Les enfants vont nus. Dès l'âge de neuf ans, les femmes sont nubiles, mais à trente elles cessent d'être fécondes. Quoique le pays soit beau et le climat assez agréable, on n'y vit cependant pas longtemps. En général, les Agows sont d'un bon caractère et aiment la paix ; les différentes tribus vivent entre elles dans la plus parfaite intelligence.

Outre les Agows, on distingue, parmi les peuplades qui entourent l'Abyssinie, les Gallas, divisés en tribus, et vivant à la manière des Arabes, en faisant voyager leurs familles et leurs troupeaux ; ils sont noirs et presque nus. Ce sont de véritables barbares, toujours disposés à voler et à faire la guerre. Les rois d'Abyssinie les ont souvent vus révoltés contre leur puissance, et

Digitized by Google

les provinces par où ils passent alors sont toujours complétement ruinées.

Les saisons sont partagées en Abyssinie, comme dans toutes les contrées tropicales, en sèche et en pluvieuse. Les pluies commencent au mois d'avril, et ne finissent qu'en septembre. A ces pluies succèdent, sans intervalles, un ciel sans nuage et un soleil vertical. Les journées sont d'une chaleur excessive ; mais les nuits sont très-froides ; la terre, qui a été considérablement imbibée d'eau pendant la saison pluvieuse, exhale une fraîcheur moite et malsaine, lorsque le soleil a passé l'horizon. Les jours et les nuits sont presque égaux, et le crépuscule, le matin et le soir, n'est que d'un instant à peine sensible. La quantité de pluie qui tombe dans l'hiver inonde presque entièrement les terres, et coupe toutes les communications. Les armées restent alors dans les villes, les caravanes ne sortent point, le pays est dans l'inaction. Une multitude de torrents roulent de tous côtés, et tous les lieux bas forment des lacs plus ou moins étendus. On conçoit facilement que cette abondance d'eau, qui se rend en partie dans le Nil, cause le débordement annuel de ce fleuve ; elle entretient aussi plusieurs lacs dans ces contrées : les principaux sont le Tana, le Gooderoo et le Court-Ohha. Le premier est le plus considérable : il a douze lieues dans sa plus grande largeur, et seize dans sa longueur. Le Nil le traverse à une des extrémités, et fait remarquer son passage par sa rapidité. Dans la saison des sécheresses, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de mars, le lac décroît beaucoup ; mais lorsque les pluies ont grossi toutes les rivières, qui viennent s'y réunir comme les rayons d'une roue en se réunissant au centre, il augmente et déborde dans une partie de la plaine. Si l'on en croit les Abyssins, il y a dans le lac Tana quarante-cinq îles habitées ; mais ce nombre peut se réduire à onze. Ces îles étaient autrefois les prisons où l'on envoyait les grands, ou bien ils les choisissaient eux-mêmes pour leur retraite quand ils étaient mécontents de la cour, ou lorsque enfin, dans les temps de trouble, ils voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux.

Cette quantité d'eau favorise beaucoup la végétation ; elle est surtout très-avantageuse à la culture du riz, et si cette culture était aussi étendue que le climat le permet, l'Abyssinie seule fournirait aux besoins de l'Afrique. Le blé, l'orge, le sarrasin, le millet et l'avoine y croissent aussi en abondance. La canne à sucre y serait d'un très-grand rapport, si les habitants savaient en tirer parti. Le papyrus, cette fameuse plante qui donnait une espèce de papier aux Égyptiens, semble s'y trouver dans son clinat naturel. Parmi les plantes les plus utiles, on distingue l'ensette et le teff. L'ensette est une plante herbeuse qui croît et vient parfaitement aux environs de Gondar, mais que l'on cultive principalement dans la partie de Matzoua et de Goutto qui est à l'ouest du Nil : il y en a des plantations considérables, et c'est presque la seule nourriture des sauvages Gallas. Cette plante est une nourriture délicieuse lorsqu'elle est tendre, bien bouillie comme le turneps, et qu'on la mange avec du lait et du beurre ; elle est tout à la fois saine, nourrissante, et de digestion facile. Le teff est une espèce de grain que l'on sème ordinairement dans toute l'Abyssinie, et qui sert à faire le pain que l'on mange dans le pays. Un grand nombre de plantes médicinales, telles que le séné, l'aloès, la casse, le tamarin, etc., s'offrent à la main des hommes. On y recueille du lin aussi beau que celui de l'Égypte, et beaucoup de coton. Les fruits ne sont pas rares non plus : les limons, les citrons, les

Digitized by Google

oranges et les figues sont répandus avec profusion, comme pour calmer la soif qu'excite la chaleur du midi. Parmi les arbres on remarque le baobab ou dooma, le plus grand de toute l'Abyssinie. Le tronc n'en est cependant jamais très haut. Il vient en diminuant depuis le faîte jusqu'au pied ; et quoique assez régulier, l'effet n'en est pas beau : il ressemble assez à un grand canon. Ses branches sont très-fortes et très-multipliées. Le fruit a la forme d'un melon allongé, et est divisé en petite cellules remplies de graines noires, qu'enveloppe une substance légère, semblable à du sucre fin, d'un goût doux et pourtant agréablement acidulé. Son bois mou, spongieux, ne peut être d'aucun usage. Les abeilles sauvages en percent le tronc pour y déposer leur miel, et ce miel est préféré à tout autre par les Abyssins. La cire qu'elles produisent suffit seule à l'éclairage.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui nourrisse une aussi grande quantité d'animaux, tant domestiques que sauvages. Parmi les premiers, on remarque un nombre considérable de vaches de toute espèce et de toute taille. Les gazelles couvrent les campagnes, ainsi que les hyènes, leurs éternelles ennemies. Le nombre de ces dernières, dit Bruce, semble surpasser même celui des moutons. C'est le plus grand fléau de toute l'Abyssinie. Ces animaux, dès qu'il est nuit, viennent dans les villes. « Gondar, dit notre voyageur, en était remplie depuis le soir jusqu'à la pointe du jour ; Ils y venaient s'y disputer les restes des animaux dépecés, que ces peuples cruels ne se donnaient pas la peine d'enterrer. Aussi dès que le soleil paraît, un des officiers du roi sort devant le palais et fait claquer un très-grand fouet, afin de mettre en fuite ces bêtes dangereuses qui ne se seraient pas encore éloignées. On voit aussi des chacals qui se réunissent par troupes pour chasser les autres animaux. On trouve souvent dans les marais et dans les bois qui bordent les rivières des sangliers semblables à ceux d'Europe, mais plus petits, et dont la chair délicate pourrait offrir une nourriture agréable, si les habitants, par un reste de préjugé judaïque, ne se l'étaient pas interdite. Ils ne mangent point non plus le lièvre, dont l'espèce est très-nombreuse dans le pays. l'éléphant, le rhinocéros et la girafe, hatitent la partie basse du pays chaud. Le lion, le léopard et la panthère ne se trouvent que dans la partie élevée. La plupart des rivières et des lacs nourrissent des crocodiles et des hippopotames. »

Les oiseaux sont en aussi grand nombre que les autres animaux. Tout le pays est ravagé par plusieurs sortes d'aigles, d'éperviers, et par une quantité plus grande encore d'oiseaux de l'espèce du vautour. Au retour du soleil, après la saison des pluies, on voit régulièrement arriver une espèce de milan fort commun en Égypte. Le nissar ou aigle d'or est non-seulement le plus grand des aigles, mais sûrement un des plus grands oiseaux : il a plus de 2 mètres et demi d'envergure, c'est-à-dire d'une aile à l'autre. On voit aussi une variété prodigieuse de cigognes dans le mois de mai, lorsque les pluies commencent.

Parmi les insectes, les voyageurs remarquent surtout celui que l'on nomme le tsaltsalya. Il est un peu plus grand qu'une abeille et un peu plus effilé. Lorsqu'il paraît ou que son bourdonnement se fait entendre, les bestiaux quittent leurs pâturages, et courent égarés dans les campagnes jusqu'à ce qu'ils meurent de fatigue, de frayeur et de faim. Le seul remède, quand ces insectes sont en grand nombre, est de s'éloigner de toute terre végétale, de gagner les sables sté-

Digitized by Google

riles d'Atbara, et d'y rester tant que les pluies continuent, cette espèce dangereuse disparaissant à l'approche du soleil. Quoique le chameau soit d'une grande taille et d'une force prodigieuse, que son corps soit couvert d'une peau épaisse et garanti par une grande masse de chair, il ne peut résister aux piqûres violentes que cette mouche lui fait avec sa trompe pointue; il faut qu'il s'empresse d'aller chercher un refuge parmi les sables d'Atbara; autrement, une fois piqué, tout son corps, sa tête, ses jambes, se couvrent de larges bosses qui enflent, percent, occasionnent la putréfaction, et causent infailliblement la mort de l'animal.

CÔTE D'AJAN.

Prise dans sa plus grande extension, la côte d'Ajan partirait du détroit de Bab-el-Mandeb et se terminerait à celle de Zanguebar. Depuis le cap d'Orfoui, elle ne présente aux yeux du voyageur que des rochers et des sables arides. Elle renferme cependant divers États qui méritent d'être mentionnés, et dont les principaux sont les royaumes d'Adel et de Makatchou ou Magadoxo.

Zeylah, qui a un port à l'embouchure de la rivière du même nom, sur la mer d'Arabie, est une ville grande, peuplée et commerçante; c'est la capitale du royaume d'Adel, dont le souverain prend le titre d'iman. Barbora est un autre port sur la même côte, où le commerce est aussi considérable.

Les peuples de cette côte, mélange d'Abyssins et d'Arabes, ont les traits fins, sont remarquablement beaux et bien faits, teignent leurs cheveux en jaune. Les bœufs y ont les cornes extrêmement développées, et les moutons, comme ceux de la Barbarie, y ont des queues fort grosses, et qui pèsent jusqu'à 12 kilogrammes et demi. Cet État dépendait autrefois de l'Abyssinie, à laquelle il confine; un prince mahométan en fit un royaume séparé au commencement du seizième siècle. Le territoire est très-fertile et nourrit une quantité de bestiaux.

Makatchou ou Mogadoxo, capitale du royaume auquel elle prête son nom, ville considérable et assez bien bâtie, est située près de la mer. On y remarque un riche palais, plusieurs mosquées et des maisons peintes à fresques. Les Portugais ont trouvé des ennemis intraitables dans les habitants du Magadoxo, et ils n'ont pu les subjuguer. Le roi et ses sujets sont mahométans.

COTES DU ZANGUEBAR.

On comprend souvent sous le nom de côtes de Zanguebar cette vaste étendue de rivages qui s'étendent depuis le Monomotapa jusqu'à la côte d'Ajan, en y renfermant le Mozambique. Si l'on fait un partage de ces deux terres, le Zanguebar commence au cap d'Elgado et il est arrosé par un grand fleuve que l'on suppose être le Zebée.

Toutes ces côtes, remplies de marais, sont généralement malsaines et d'une médiocre fertilité. Cependant, en quelques endroits, le blé, le millet, les oranges et les citrons viennent convenablement. Mais les principales richesses du pays sont l'or et l'ivoire, dont les habitants font un grand commerce. Les peuples y sont noirs pour la plupart, et n'ont rien de barbare dans le caractère. On trouve parmi eux beaucoup de mahométans et quelques chrétiens dans les

Digitized by Google

établissements portugais. Les principaux États de cette côte sont, outre celui de Mozambique, Mauruca, Mongallo, Quiloa, Monbaza et Mélinde.

Le Mozambique est situé en face de Madagascar, et donne son nom au canal qui sépare cette île du continent africain. L'île de Mozambique renferme la capitale de cet État; elle est entre les mains des Portugais, qui, de là, dominent sur tous les petits royaumes voisins. Le gouverneur dépend du vice-roi de Goa, et le roi de Mozambique, qui est absolu dans son île, dépend de ce gouverneur. Ce prince et les principaux seigneurs sont mahométans; le peuple suit l'ancienne religion du pays. L'air qui règne dans l'île de Mozambique est si malsain, que les Portugais y relèguent leurs criminels; ils n'y vivent que peu d'années. Pour échapper à cette insalubrité, ils ont bâti au fond de la baie la ville de Mesuril, qui compte déjà, dit-on, près de 10,000 habitants.

Le Mauraca est habité par une partie des Mocuas, nation fort répandue sur la côte de Zanguebar, et jusque dans les îles qui sont à l'embouchure du Manica.

Le royaume de Mongale, ou Mongallo, vient à la suite de celui de Mauruca; il est fort peuplé et abondant en or.

Les Portugais sont en quelque sorte les maîtres du royaume de Quiloa : le roi leur paye un tribut considérable. Cette dépendance ne l'empêche pas de jouir de l'autorité la plus absolue sur ses sujets; c'était autrefois le plus puissant prince de cette côte. Il est mahométan.

Le royaume de Monbaza dépendait aussi autrefois des Portugais : ils avaient converti au christianisme une partie du peuple; mais depuis qu'ils ont été expulsés du pays, l'islamisme a repris l'avantage.

Le royaume de Mélinde est également gouverné par un roi musulman; il paye un tribut aux Portugais, qui ont une forteresse et dix-sept églises dans sa capitale, ville riche et bien peuplée, avec un bon port et où il se fait beaucoup de commerce.

EMPIRE DU MONOMOTAPA.

Le Monomotapa formait autrefois un vaste empire; mais, comme l'Abyssinie, il a été démembré et partagé entre divers peuples, parmi lesquels se distinguent, comme les plus puissants : Les Maravis, les Casembes, les Méropua, et les Bororos. Le chef des premiers siége à Zimbaoé, ancienne capitale de l'empire; aussi est-il considéré comme le successeur des empereurs du Monomotapa.

La rivière de Manica, d'un côté, celle de Zambèse ou Cuama, de l'autre, forment les limites maritimes de cette contrée; mais le pays s'élargit dans l'intérieur, et est presque renfermé comme une île par ces deux fleuves, qui, voisins à leur source, l'entourent au nord et au midi.

Quelques savants ont cru reconnaître dans le Monomotapa, riche en mines d'or et d'argent, l'Ophir de Salomon, et dans Sofala, Sophira. Mais où n'a-t-on pas reconnu Ophir et Sophira?

Parmi les modernes, les Portugais sont à peu près les seuls qui aient sur ces côtes des comptoirs de commerce; le principal est Tête, situé à 480 kilomètres dans l'intérieur sur la rive droite du Zambèse.

Digitized by Google

On dit que le Monomotapa est très peuplé, que les habitants en sont noirs et d'une taille moyenne; ils ont l'humeur guerrière, sont légers à la course; plusieurs peuplades sont fort industrieuses; les habitants de la côte sont généralement musulmans et se servent de la langue arabe.

TERRE DE NATAL.

Cette côte, la plus méridionale après la Hottentotie, doit son nom à une rivière qui a son embouchure dans l'Océan, à 29 degrés de latitude sud. C'est, dit-on, un des plus beaux pays de l'Afrique, arrosé par une multitude de ruisseaux, ombragé par de vastes et profondes forêts.

Sur leurs lisières s'étendent des plaines immenses, que l'homme de ces contrées pourrait couvrir de richesses, si une paresse invétérée ne s'y opposait. A la vérité, la nature semble favoriser cette paresse, et peut-être en est-elle seule la cause, en donnant d'elle-même tout ce qu'exigent les besoins de l'homme. Les forêts sont pleines d'animaux; les rhinocéros, les éléphants, les zèbres y sont très-communs; presque tous nos animaux domestiques s'y trouvent. C'est là principalement qu'on voit les chiens dans leur état primitif; ces animaux réunis en grandes bandes, choisissent un hallier épais pour gîte; c'est aussi à ce hallier qu'ils apportent en commun ce qu'ils ont pris à la chasse. Quand ils arrivent dans un endroit, ils déclarent la guerre aux animaux les plus forts, et ne se retirent du lieu où ils sont venus que lorsqu'ils ont détruit leurs ennemis. Jamais ils n'attaquent les sauvages; ils souffrent même qu'ils viennent choisir les meilleurs morceaux de leurs magasins. Ces animaux se retrouvent dans toutes les forêts de la Cafrerie.

Quoique voisins des Hottentots, les habitants des rives du Natal ne leur ressemblent en rien. Ils sont beaucoup plus actifs et moins sales. Leurs dents sont fort blanches, leurs yeux vifs, les cheveux crépus et la physionomie agréable. Ils cultivent quelques portions de terrain qu'ils ont coutume d'entourer pour les garantir du ravage des bêtes fauves. Leurs habitations sont carrées, et bâties en plâtre, dont la blancheur, à travers les arbres, offre un coup d'œil assez riant, et n'annonce point cette profonde misère des autres peuplades sauvages, ou cette nonchalance dégoûtante, plus déplorable encore que la misère même.

Les hordes sont rassemblées par villages, sous un chef pour chaque bourgade. La polygamie est en usage, et le mariage ne consiste qu'à prendre avec soi une femme, pour laquelle on donne à son père quelques pièces de bétail ou quelques autres objets. La religion se réduit à la croyance d'un Dieu créateur, et le culte consiste en chants et en danses.

Digitized by Google

Iles faisant face à la Côte orientale.

MADAGASCAR.

En parcourant sur la carte la portion de l'océan Indien la plus rapprochée de l'Afrique, notre regard y est tout d'abord attiré par une grande île de près de 86 myriamètres de long sur 20 à 29 de large : c'est Madagascar.

Séparée du continent africain par un bras de mer houleux et plein de courants, que l'on appelle canal de Mozambique, cette île fut découverte en 1492 par les Portugais. Les Français en prirent possession en 1641 ; mais, en 1673, les naturels égorgèrent la garnison et expulsèrent les colons. Attaqués depuis par des Anglais et des Hollandais, ils surent leur résister et conserver leur indépendance.

Madagascar est remplie de montagnes fort roides et très-hautes ; mais l'on trouve à côté des plaines superbes, des forêts profondes dont les arbres conservent, sous ce climat, une verdure éternelle. Partout l'on aperçoit des bosquets de citronniers, d'orangers, de grenadiers et beaucoup d'autres arbres fruitiers. Les rivières, les fontaines, viennent embellir ces ombres et mêler leur fraîcheur aux parfums les plus suaves. Sur ces rivages, entre ces bosquets embaumés, errent de nombreux troupeaux, la première et la plus sûre richesse du pays. Le riz blanc et rouge, les racines, y viennent assez facilement ; le blé et le raisin réussissent moins bien, et mûrissent difficilement. Le sol convient mieux à l'orge et à l'avoine, surtout au mil, qui est la ressource du pays. Les étangs, les rivières, les côtes, abondent en poisson ; les forêts en bêtes fauves, surtout en singes, et partout l'on entend les concerts de toutes sortes d'oiseaux. Les vers à soie, les abeilles, y sont en grand nombre ; enfin, cette île contient tout ce qui est utile et agréable à l'homme.

Parmi les habitants de l'île, on distingue aisément les basanés, qui descendent de la race arabe, et les noirs, qui appartiennent à la race malaise et forment le fond de la population.

Aujourd'hui, la nation dominante à Madagascar est celle des Ovas, qui habitent entre le seizième et le dix-septième parallèle ; leur pays, qui est placé au centre de l'île, sur des plateaux élevés, est pur et sain, mais froid ; les hommes y sont robustes, braves, bien faits et industrieux ; la population est considérable ; les plaines et les crêtes de montagnes y sont parsemées de villages. Un jeune chef s'est élevé parmi eux, digne de commander à des hommes aussi bien disposés, et capable de les pousser dans les voies de la civilisation. Radama, après avoir formé une sorte d'armée, qu'il a habituée à la plus sévère discipline et accoutumée aux manœuvres européennes, a soumis rapidement les Bombetoc, les Séclaves, les Antavares, les Betimsaras, et presque tous ceux qui habitent l'intérieur de l'île. Il s'est créé une cavalerie, a institué des écoles, et envoyé quelques jeunes gens en Angleterre et en France pour y apprendre nos arts et métiers ; en un mot, il a su en quelques années donner un tel élan à ses sujets, que d'une peuplade à demi sauvage il a fait une nation puissante et presque civilisée.

Digitized by Google

Sa capitale Tananarive, compte environ 80,000, habitants; elle est bâtie sur une montagne conique fort élevée; mais Radama, qui avait l'intention de fonder une ville nouvelle dans la plaine, sur les bords d'une petite rivière appelée Kioupia, s'y est fait édifier un remarquable palais par les soins de M. Gros, architecte français. « Cet édifice, dit l'auteur d'une notice sur les Ovas, a 40 mètres carrés; il est construit tout en pierre. Le premier étage est décoré d'une belle galerie en fer qui en fait le tour et qui repose sur une colonnade superbe; on y compte quarante-cinq appartements complets et une salle du trône qui a 20 mètres carrés. »

Il serait assez difficile de se rendre un compte exact de la religion des Malgaches; elle consiste plutôt en pratiques qu'en croyances. Cependant ils ont l'idée d'un bon et d'un mauvais principe, de bons et mauvais génies, de mauvais surtout, contre lesquels ils sont en guerre perpétuelle. Quoique n'ayant pas de notions sur la foi musulmane, ils pratiquent tous la circoncision.

Les Malgaches ont un très-grand respect pour les tombeaux. Quand un homme est mort, ils font des sacrifices, et tâchent, pendant la nuit, d'éloigner de sa case, avec leurs armes, les mauvais esprits qui voudraient s'en emparer; puis, après l'avoir revêtu de ses plus beaux habits, ils le portent au lieu des sépultures. Ils croient à la métempsycose, et se consolent de la mort d'un ami en s'imaginant que son corps a passé dans le corps d'un animal. Ils ont des médecins et des devins: ces deux espèces marchent toujours avec les maladies humaines. On remarque parmi eux des gens plus savants que les autres, qui chantent les exploits des guerriers, et quelquefois l'éloge des belles. Les Malgaches ont des poëtes, mais les autres arts ne leur sont guère connus. Leur langue est poétique et très-abondante; ils se servent, pour l'écrire, de caractères arabes, qu'ils ont empruntés aux habitants de la côte. Leur papier est fait avec l'écorce préparée d'un certain arbre.

Quelques comptoirs européens sont établis sur les côtes de Madagascar. Les Anglais relâchent généralement dans la baie de Saint-Augustin. Les Français ont un établissement nommé Sainte-Marie, vis-à-vis le territoire de Pointe-à-Larrée, et un autre dans la baie d'Antongil.

ILE DE FRANCE OU ILE MAURICE.

Deux autres îles, situées dans le même Océan, ont également appartenu à la France. L'île Maurice, qu'on appelait aussi île de France, peut avoir environ 11 kilomètres de circonférence. Les Hollandais s'étaient établis dans cette île en 1639, mais ils l'abandonnèrent en 1712 pour aller fonder la colonie du Cap. Vers 1734 les Français s'y établirent d'une manière solide; mais, en 1810, une armée anglaise s'en empara, et en 1814 l'île fut définitivement abandonnée à l'Angleterre.

Le climat y est extrêmement agréable et beaucoup plus sain qu'à Madagascar. Les montagnes y sont en grand nombre, et si élevées, que, quoique sous le tropique, leurs sommets sont couverts de neige. Leur penchant est couvert de forêts dans lesquelles on trouve des bois très-précieux, entre autres l'ébène le plus beau du monde. Les eaux qu'elles attirent sans cesse des nuages sont rendues au terroir en petites rivières fort poissonneuses et en une multitude de

Digitized by Google

ruisseaux ; aussi le terrain, qui de lui-même n'est pas très-fertile, produit en abondance du riz, du tabac, des fruits, et nourrit une grande quantité de bestiaux, de chèvres, de moutons et de bêtes fauves.

La population du Port-Nord-Ouest, ou Port-Louis, a doublé depuis l'administration anglaise ; il renferme aujourd'hui 8,000 blancs et 16,000 hommes de couleur.

C'est à l'île de France que Bernardin de Saint-Pierre a placé le drame si touchant de Paul et Virginie ; c'est dans son livre qu'il faut chercher des descriptions de l'île aussi magnifiques que fidèles.

ILE BOURBON OU DE LA RÉUNION.

L'île Bourbon, appelée aussi île de la Réunion, avait été nommée Mascareigne par les Portugais, du nom de l'un de leurs navigateurs, Mascarenhas, qui la découvrit en 1545. En 1673, les Français, expulsés de Madagascar, vinrent s'y établir, et c'est aujourd'hui notre principale et presque unique relâche entre le cap de Bonne-Espérance et les Indes. L'île offre l'aspect le plus agréable : les ruisseaux coulent et les sources sourdent de tous côtés ; les pâturages couvrent la terre et nourrissent de très-beaux troupeaux de gros bétail, de porcs et de chèvres ; le tabac y croît facilement, et le café n'y cède en bonté qu'au moka ; l'aloès, le poivre blanc, l'ébène, les palmiers et beaucoup d'arbres fruitiers y présentent mille ombrages. Les bois sont aussi remplis d'habitants ; on y entend un grand nombre de tourterelles, de perroquets, de pigeons et d'autres oiseaux, aussi agréables au goût qu'à la vue et à l'oreille. Le terrain produit des vignes et du benjoin excellent. Les rivières sont remplies de poissons, et les côtes abondent en tortues. On trouve sur le rivage de l'ambre gris, du corail et de magnifiques coquillages.

Au premier coup d'œil, Bourbon ne semble composé que de deux montagnes volcaniques ; celle du sud a encore des feux souterrains qui rejettent au dehors des matières sulfureuses.

Saint-Denis offre le seul accès par où l'on puisse pénétrer dans l'île ; mais cette rade, ouverte et sans défense, assure peu le mouillage des bâtiments. On a fait depuis quelques années des travaux dans l'anse de Saint-Gilles, où la rade et le port pourront du moins mettre les vaisseaux à l'abri des terribles ouragans qui, parfois, semblent ébranler l'île jusque dans ses fondements.

Les cultures principales sont celles du girofle introduit par M. Poivre en 1776 ; du café, dont nous venons de parler ; du coton, qui va à 20 ou 25,000 kil. ; du blé, qui atteint 7 millions de kil. pesant ; du sucre, environ 6 millions de kil. ; du cacao, 15 à 20,000 kil. ; de la muscade, 300 à 350 kil. La population se compose d'à peu près 80,350 habitants, répartis en onze communes, qui sont administrées comme en France.

Digitized by Google

AFRIQUE MÉRIDIONALE

CAFRERIE.

Au moment où les Arabes formèrent des établissements sous la côte orientale de l'Afrique, ils appelèrent Kafirs, infidèles, les peuplades qui ne reconnaissaient pas la foi musulmane, et Cafarah, les pays qu'ils habitaient; de là vinrent le nom de Cafres et celui de Cafrerie, sous lequel on a désigné les contrées comprises entre l'Hottentotie, la Nigritie, et les royaumes situés sur la côte est de l'Afrique. Quant aux peuples qu'il a plu aux Arabes de désigner sous ce nom de mépris, ils l'ignorent, et s'appellent Koussas, Manbougis, Tamboukis, Macquinis, Biris et Bedjouanas.

C'est à une des tribus des Bedjouanas, aux Matchapis, qu'appartenait la ville de Litakou, située sur les bords du Garien, qui fut visitée, vers 1815, par le voyageur Burchell.

Litakou était par 26 degrés de latitude sud, à environ 291 myriamètres du cap (972 mille anglais) ; cette ville ne se compose pas de rues alignées, mais bien de petits enclos jetés çà et là au hasard, et dans lesquels chaque habitant renferme sa maison, ses étables, et tout ce qui lui appartient. Burchell nous a laissé le détail d'une de ces habitations. Nous le reproduisons ici, parce que, ainsi qu'il nous le dit lui-même, nous y puiserons une idée exacte de toutes les autres.

« C'était, disait-il, une des plus grandes maisons de la ville, et plus que dans toutes les autres le soin, la propreté, le bon ordre, y régnaient. Dans la cour de derrière étaient encore deux bâtiments, mais de plus petite dimension, l'un servant de magasin, et l'autre de dortoir pour les domestiques. Toutes ces constructions, comme aussi la barrière qui les environnait, étaient circulaires. Le propriétaire lui-même et sa famille habitaient la grande maison. L'appartement intérieur, qui constituait le cintre, ou corps principal de l'habitation, avait environ 3 mètres de haut, et autant de diamètre. Le toit, recouvert avec de longues herbes, dépassait la muraille de plus de 1 mètre ; et les solives qui le formaient étaient soutenues à 2 mètres d'élévation du sol, par des piliers de bois mal équarris, mais dont l'écorce avait été entièrement arrachée ; ces piliers étaient retenus en bas par un petit mur épais de 15 centimètres, et soigneusement bâti avec un mélange de sable, ou de terre grasse et de fiente d'animaux, de sorte qu'il y avait, du côté de la façade, une espèce de portique, sous lequel la famille se tenait généralement assise pendant tout le jour et une partie de la soirée. Trois jeunes filles, qui alors s'y trouvaient, étaient occupées à broyer et à préparer de l'ocre rouge pour s'en peindre le corps. Cette substance, néanmoins, est principalement employée par les hommes. A l'une des extrémités du portique on avait creusé dans la terre un trou, lequel, entouré d'un rebord qui le rendait plus spacieux, était destiné à recevoir du feu dans les occasions où la fraîcheur de l'air nécessitait qu'on en allumât ; aucun des trois bâtiments n'avait de fenêtres, ni même de trous qui admissent la lumière dans la pièce intérieure ;

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MADÉCASSE MOZAMBIQUE CAFRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

la porte, large à peine de 52 centimètres, et haute d'environ 2 mètres, était la seule ouverture. La barrière, qui ressemblait plutôt à un mur qu'à une haie, ceignait la totalité des bâtiments à une distance de 2 mètres 50 centimètres, et était fermée par de gros pieux fichés perpendiculairement dans le sol, et fortement attachés ensemble; la cour de devant, dans laquelle nous étions assemblés, était séparée de celle de derrière par une barrière transversale et pareille; le fond de la maison, qui correspondait au portique, était occupé par des espèces de silos larges de 1 mètre, profonds de 2, et dépassant la surface du sol de 15 à 30 centimètres, où le propriétaire renfermait son grain et ses différentes provisions. »

Les mœurs et les habitudes des peuplades cafres sont toutes à peu près les mêmes; ce sont en général des hommes d'un caractère guerrier et courageux, quoique d'une force corporelle médiocre; l'agilité à la course est leur qualité physique prédominante. Dans leurs relations avec les étrangers, ils sont généralement astucieux, mais non pas absolument perfides. Dans leur intérieur, ils sont doux et serviables. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les femmes cafres, quoique vivant vis-à-vis des hommes dans une espèce de servilité, y sont traitées avec bonté et convenance; elles-mêmes sont laborieuses, très-propres dans leur intérieur, très-soumises, et d'une conduite rarement reprochable.

Quelques-unes de ces tribus savent travailler le fer et l'ivoire. Le maïs, le blé dur et les troupeaux sont leurs principales richesses. Les animaux les plus répandus dans le pays sont les éléphants, les antilopes et l'hippopotame. Les hyènes, les lions, les chacals, les panthères, y sont également nombreux et, l'on y observe une multitude d'oiseaux de proie.

La polygamie est permise. La célébration du mariage se réduit à quelques cérémonies fort simples, et à des réjouissances qui durent aussi longtemps que l'abondance le permet. En voici un tableau tracé par Damberger, qui en fut témoin. Il était logé chez le mampa, qui était un jeune homme plein de gaieté et de bienveillance. « Il faisait à peine jour, dit le voyageur, que j'entendis marcher et parler dans les environs de notre hutte, avant que personne y fût encore levé. J'eusse bien voulu pouvoir ouvrir la porte, mais tous mes efforts furent inutiles, par la manière extraordinaire dont elle était fermée. Ce n'est point une serrure en fer dont on se sert dans ce pays pour fermer les portes, mais quelques morceaux de bois que l'on arrange pour cet usage. Au bout de quelque temps, on vint frapper à notre hutte ainsi qu'à toutes celles du voisinage, où tout le monde dormait encore, et l'on se mit à chanter. Chacun alors s'étant éveillé, nous sortîmes de la hutte, que nous trouvâmes entièrement recouverte, depuis le haut jusqu'en bas, de branches de palmier. On environna aussitôt le mampa, à qui l'on présenta deux palmes que l'on enfonça dans sa ceinture, et qui formèrent comme un bois de cerf au-dessus de sa tête qu'elles ombrageaient. On lui mit ensuite dans chaque main deux autres palmes, et le cortége se mit en mouvement. Après avoir fait le tour de chaque hutte, ce qui dura deux heures, on alluma au milieu un grand feu, autour duquel vinrent s'asseoir la plupart des spectateurs, qui se mirent à chanter.

« Jusqu'alors les femmes étaient restées en silence et dans l'inaction; mais aussitôt que les hommes eurent pris place autour du feu, elles s'avancèrent à leur tour, portant chacune deux branches de palmier, qui furent offertes aux

Digitized by Google

maris par leurs femmes, et aux garçons par les jeunes filles, au milieu de beaucoup de cérémonies et de postures différentes. On dansa autour du feu, et l'on y jeta à la fin les branches de palmier. Cette danse finie, les femmes allèrent dans leurs huttes chercher du lait, que mangèrent les hommes qui s'étaient assis autour du feu. On amena ensuite, pour la cérémonie du mariage, deux jeunes garçons et deux jeunes filles que l'on fit placer en rond de la manière suivante : les mères tenant d'une main celles des jeunes filles, et de l'autre deux paniers pleins de lait, en s'avançant vers le feu. Quand elles s'en furent approchées à six pas environ, elles s'arrêtèrent ; alors les pères des deux jeunes filles se levèrent pour présenter, suivant l'usage, ces jeunes filles à leurs futurs. Ceux-ci, leur ayant offert la main en signe d'accueil, s'arrêtèrent pour savoir quelle était la dot qu'ils devaient recevoir ; elle consistait en quelques moutons, buffles et autres choses semblables. Pendant que l'on traitait cette question, les mères s'avancèrent en présentant aux nouveaux mariés une corbeille de lait. Les plus proches parents s'approchèrent à leur tour pour terminer ce qui était relatif à la dot. Aussitôt qu'on fut d'accord, on but du lait qui était dans la corbeille, et les pères remirent à leurs gendres les tabliers des deux fiancées. Ceux-ci les rattachèrent autour des reins de leurs nouvelles épouses, en observant beaucoup de cérémonies qui signifiaient qu'à compter de ce jour personne n'avait plus droit de lier ni de délier ces tabliers. Ensuite on tua quelques moutons dont on fit rôtir la chair, que l'on distribua à tous les assistants, et l'on se mit à chanter et à danser, ce qui dura une grande partie de la nuit. Les deux jeunes épousées retournèrent dans la hutte de leurs pères.

« Le lendemain, tous les gens de la noce se réunirent de bonne heure pour bâtir des huttes aux nouveaux mariés : en deux heures on eut élevé la demeure des jeunes époux. On se livra alors à la joie, on se mit à danser, à chanter ; on se plaça en rond autour de la nouvelle hutte, etc. Je vis servir pour mets et pour rafraîchissements des oghangs (espèce de prunes), des batonis (espèce de mil) et du mélis (blé de Turquie), et suspendre beaucoup d'autres choses semblables à l'extrémité de la hutte, en signe de présents de noce. Pour ne point le céder en générosité à chaque convive, je fus suspendre à mon tour deux florins, et je vis que ce présent n'était pas le moins agréable de tous ceux que l'on avait offerts aux nouveaux mariés. »

La danse, le chant et le jeu plaisent beaucoup aux Cafres ; c'est pour cette raison qu'il se donne souvent parmi eux des fêtes, particulièrement dans la saison où les nuits sont belles, et lorsqu'il fait clair de lune. Leur musique ressemble assez à celle des Hottentots.

Quoique les femmes aient peu d'autorité, et qu'elles soient regardées en quelque sorte comme des esclaves, elles jouissent cependant de plusieurs priviléges. Un mari ne doit jamais les battre, les lois le défendent, et celui qui les enfreindrait serait méprisé par tous les habitants de son kraal. Le divorce est permis ; mais c'est presque toujours l'homme qui a le droit de le demander ; la femme est tenue de vivre avec lui aussi longtemps qu'il le veut ; si cependant elle insiste pour que la séparation ait lieu, elle l'obtient ; mais elle est obligée dès ce moment de quitter le kraal. L'adultère est puni sévèrement, et d'après l'arrêt d'un conseil des principaux habitants. Au surplus, il est difficile de trouver plus d'union dans les ménages que parmi ces peuples. « Pendant mon séjour parmi

Digitized by Google

eux, dit Damberger, je n'ai jamais vu ni entendu un homme se quereller avec sa femme, ni prendre avec elle le ton d'un maître impérieux ; chacun fait sa besogne le mieux qu'il peut et suivant l'étendue de ses forces. »

Levaillant, qui n'a fait qu'une excursion chez les Cafres, prétend qu'ils jettent leurs morts dans une grande fosse, où les bêtes sauvages viennent les dévorer ; mais Damberger réfute cette assertion, et assure, au contraire, qu'on les enterre à part, et que l'on veille soigneusement à ce que les animaux carnassiers ne touchent point à leurs cadavres.

Les Cafres ont l'idée d'un Être suprême, et paraissent rendre quelque hommage au soleil et à la lune, ou plutôt ils se divertissent quand ils les voient, et s'affligent quand les nuages les couvrent. Les cérémonies qu'on trouve parmi eux consistent en processions avec des palmes en main, en chants et en danses. Au reste, chacun adore la Divinité à sa manière, et sa croyance sur ce point est aussi libre que sa pensée. Ils n'ont ni prêtres ni temples. Ce sont les plus âgés de la famille, hommes et femmes, qui instruisent la jeunesse ; le grand-père, par exemple, se charge de l'instruction des garçons, et la grand'mère de celles des filles.

Pris généralement, les Cafres sont plus grands et plus robustes que les Hottentots ; leur figure est aussi plus agréable : ils n'ont ni les pommettes saillantes, ni le nez écrasé, ni les lèvres de leur voisins les nègres de Mozambique. Une figure animée, un nez peu épaté, un front élevé et de grands yeux leur donnent un air ouvert et spirituel, et si ce n'était la couleur de leur peau, qui est d'un noir de jais, plusieurs femmes cafres pourraient passer pour jolies, même à côté des Européennes. Ils ne s'arrachent ni la barbe ni les sourcils ; comme les Hottentots, ils ne chargent point non plus de graisse leurs cheveux crépus, et ne s'en frottent le corps que dans la seule vue d'entretenir la souplesse et la vigueur.

Leur manière de s'habiller approche beaucoup de celle des Hottentots ; ils portent un tablier et un kross ou manteau qui s'attache sur les épaules, et qui est fait d'une peau de mouton. Les hommes tressent leurs longs cheveux crépus, et les attachent en forme de houppe sur le haut de leur tête par le moyen d'une bande d'étoffe qui les retient. Les femmes font avec les leurs des tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules.

JAGAS.

Pour compléter les notions, bien vagues assurément, que nous pouvons donner sur l'Afrique méridionale, nous ferons connaître ici quelques bizarres coutumes que des voyageurs et de sérieux géographes, après eux, attribuent à certaines peuplades de ces contrées.

Ainsi les Jagas, qui errent à l'est du Congo, ont les plus barbares habitudes ; leur état constant est la guerre et la rapine ; leur chef ou général ne marche au combat que frotté de graisse humaine ; les femmes y enterrent vifs leurs enfants ; elles ne veulent élever que ceux qui ont été arrachés à des tribus voisines ; ils ne cultivent point, ne gardent pas de troupeaux ; il faut qu'ils aient enlevé à un ennemi ce qui sert à leurs aliments. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, on l'enterre revêtu de ses plus beaux habits, et deux de ses femmes

Digitized by Google

sont enfermées vivantes avec lui. Inutile d'ajouter qu'ils mangent leurs prisonniers.

ROYAUME DE MOU-NIMIGI.

Sur les bords septentrionaux du lac Maravi s'étend un royaume peu connu, dont le chef porte le nom de Mou-Nimigi. Ce roi barbare jouit d'une autorité absolue sur ses sujets. S'il conclut un marché avec des étrangers, il prend parmi ses sujets tels jeunes gens ou jeunes filles que bon lui semble, et les donne en payement comme esclaves : celui qui se plaint est condamné à mort. Au décès d'un particulier de quelque importance on brûle tout ce qui lui a appartenu, même les arbres qui entouraient sa maison, afin, dit-on, de ne pas lui laisser de regrets. A l'avénement d'un nouveau roi, celui-ci fait rechercher tous ceux de ses sujets qui peuvent être atteints de la teigne et leur fait couper la tête, de peur que, de proche en proche, la maladie n'arrive jusqu'à lui. — Son trône est une espèce de cage placée au sommet de sa maison ; c'est de là qu'il fait des gestes à ses visiteurs, donne des ordres et tient audience. Si par hasard le soleil est levé avant que le roi ait occupé sa cage, il ne bouge plus de chez lui de la journée parce que, dit-on, il serait mal séant que le roi, qui est le premier soleil, ne commençât à briller qu'après l'autre.

Ainsi l'orgueil et la flatterie sont poussés jusqu'au raffinement, là où les premiers sentiments de l'humanité n'ont pas encore ou n'ont plus de place.

HOTTENTOTS.

Les Hottentots sont les anciens habitants du pays dont les Hollandais se sont emparés. Kolbe en a compté dix-sept tribus ; mais ce voyageur, qui a rapporté des choses si extraordinaires de ce peuple, est aujourd'hui regardé comme un romancier qui n'a vu que la ville du Cap, d'où il n'est pas sorti, et qui s'est contenté de recueillir avec soin tous les contes que les Hollandais ont bien voulu lui faire.

Il y a dans les traits des Hottentots quelque chose de particulier qui les distingue, à un certain degré, de la généralité de l'espèce humaine. Les os de leurs joues sont excessivement saillants ; de sorte que le visage est très-large dans cette partie, et les os de la mâchoire, au contraire, très-étroits ; il continue encore à diminuer jusqu'à l'extrémité du menton. Cette forme leur donne un air de maigreur qui fait paraître la tête disproportionnée et trop petite pour le corps gros et potelé. Le nez aplati peut à peine avoir six lignes dans sa plus grande élévation ; les narines, en revanche, sont très-ouvertes, et dépassent souvent, en hauteur, le dos du nez. La bouche est grande et meublée de dents petites, bien perlées et d'une parfaite blancheur. Les yeux très-beaux et bien ouverts inclinent un peu du côté du nez, comme ceux des Chinois. A l'œil, ainsi qu'au toucher, les cheveux ressemblent à de la laine : ils sont courts, frisés et d'un noir d'ébène ; les sourcils sont totalement dégarnis, et la barbe ne croît que sous le nez et à l'extrémité du menton ; on ne manque point de l'arracher aussitôt qu'elle paraît. Cette précaution donne aux hommes un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle qui les caractérise, leur enlève cette

Digitized by Google

imposante fierté commune à tous les hommes de la nature. Quant aux proportions du corps, les Hottentots sont parfaitement faits ; leur démarche est souple, facile, et leurs mouvements aisés.

Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure ; elles sont également bien faites, ont la gorge admirablement placée et de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites et les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales ; le timbre de leur voix est doux, et leur idiome, en passant par leur gosier, ne manque pas d'harmonie ; elles se livrent, en conversant, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du développement et des grâces. La couleur a quelque chose de plus désagréable et de plus repoussant pour un Européen que le noir des habitants de la Guinée ; c'est une teinte jaunâtre qui fait paraître la peau comme si elle était couverte d'huile d'olive. On serait tenté de croire que cette couleur ne leur plaît pas à eux-mêmes, par le soin qu'ils prennent de se frotter le corps avec de la suie et de la graisse, ce qui les fait ressembler à des nègres. Cette coutume, cependant, est moins une parure qu'une précaution essentielle qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteraient l'impétuosité des vents et les ardeurs du soleil.

L'habillement est à peu près le même pour les deux sexes : la principale pièce est le kross, peau de veau ou de mouton que l'on porte sur le dos comme un manteau. Quand il fait chaud, on met le poil en dehors, et en dedans quand l'air est rafraîchi. Ce kross, qui sert de vêtement le jour, devient la nuit une couverture : le Hottentot se blottit et se cache dessous tout entier. Un autre kross lui tient lieu de matelas. La seconde pièce du vêtement est le ckal, morceau de peau de l'animal de ce nom, que l'on place, en forme de petit tablier, devant les parties sexuelles : les hommes le portent beaucoup plus petit que les femmes ; celles-ci, surtout parmi les hordes qui ne sont pas dans les colonies, se font un ckal de peau de zèbre ; ce petit tablier blanc, rayé fortement de noir, produit un effet singulier sur leur peau. Quand il fait chaud, ou que l'on travaille, on ôte le kross, et l'on reste alors absolument nu, à l'exception du ckal ; les femmes ont cependant le plus souvent un autre morceau de peau qui leur pend par derrière jusqu'aux mollets. Comme elles aiment beaucoup à se parer à leur manière, elles se chargent de bracelets, de ceintures et de colliers de verroterie. Leur bonnet, fait de peau, est aussi surchargé de ces sortes d'ornements.

Le Hottentot, naturellement timide, est très-peu entreprenant. Son sang-froid flegmatique et son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve, qu'il ne dépose même pas dans les moments de sa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les nations noires et basanées se livrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif et la gaieté la plus vive. Une insouciance profonde le porte à l'inaction et à la paresse : la garde de ses troupeaux et le soin de sa subsistance, voilà sa plus grande affaire ; il ne se livre point à la chasse en chasseur, mais en homme que son estomac presse et tourmente. Du reste, oubliant le passé, sans inquiétude sur l'avenir, le présent seul le frappe et l'intéresse. Mais, ce qui rachète bien ses défauts, il est serviable et le plus généreux comme le plus hospitalier des peuples. Quiconque voyage chez lui est assuré d'y trouver le gîte et la nourriture ; ils reçoivent, mais n'exigent pas. Si le voyageur a une

Digitized by Google

longue route à faire ; si, d'après les éclaircissements qu'il demande, on conçoit qu'il est sans espoir de rencontrer de sitôt d'autres hordes, celle qu'il va quitter l'approvisionne, autant que ses moyens le lui permettent, de toutes les choses dont il a besoin pour continuer sa marche et gagner le pays.

Dans cette contrée, si peu peuplée en raison de son étendue, les naturels se rassemblent en bourgades, que l'on nomme kraals ; chaque horde compose un kraal particulier sous un chef choisi par la horde, chez les Hottentots encore libres, c'est-à-dire, les plus éloignés, et nommé par le gouverneur du Cap chez les Hottentots des colonies. Les chefs des kraals libres sont les protecteurs et les amis de ceux qu'ils commandent. Levaillant décrit un kraal de horde libre, celui des Hottentots-Gonaaquas. Il était sur le penchant d'une colline, et traversé par un ruisseau. Toutes les huttes, au nombre d'à peu près quarante, bâties sur un espace de 200 mètres carrés, formaient plusieurs demi-cercles ; elles étaient reliées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est là que chaque famille enferme, pendant le jour, les veaux et les agneaux, qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères, et qui ne tettent que le matin et le soir ; temps auquel les femmes trayent les vaches et les chèvres. Il y avait, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir, pendant la nuit seulement, le troupeau général de la horde. En général, les huttes sont rondes et ressemblent à des moitiés de globes ; elles portent environ 3 mètres de diamètre, et sont couvertes de nattes. Une seule entrée étroite et fort basse ne permet d'y pénétrer qu'en rampant : on prendrait le tout pour un four. C'est au milieu que la famille entretient son feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières, et qui n'a d'autre issue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferait l'Européen qui aurait le courage d'y rester quelques minutes : l'habitude rend tout cela supportable à ces pauvres sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent que pendant la nuit, où chacun repose tranquillement étendu sur sa natte de jonc ou sur sa peau de mouton. Toute la famille couche pêle-mêle ; mais jamais rien n'y blesse la décence.

Le Hottentot colon a pris quelque chose des mœurs hollandaises ; il cultive quelquefois la terre pour ses maîtres ; mais le Hottentot sauvage ne sait ce que c'est que planter ou semer : son troupeau et sa chasse, voilà ses ressources. Il poursuit les bêtes féroces avec des flèches empoisonnées, qui leur portent toujours une mort certaine. Quelquefois il se sert de la zagaie ou azagaie ; c'est une arme qui a la forme d'une lance, et qu'on jette vers le but à force de bras. Ses bestiaux sont des moutons, des bœufs et des chèvres. Il mange quelquefois la chair des premiers, fait des bêtes de somme des seconds, et boit le lait des dernières. Quant à la chair des bêtes prises à la chasse, on la mange volontiers grillée ou rôtie ; il est très-rare qu'on la fasse bouillir. Le peu de poterie que l'on possède ne sert qu'à faire les graisses, que l'on conserve ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de mouton ou des vessies. On met souvent le lait dans de petits paniers ronds et creux, et faits avec tant d'industrie, que la liqueur ne peut passer à travers : c'est là le seul meuble qui montre ce que serait capable de faire le Hottentot s'il pouvait se résoudre à travailler.

On n'estime point la volaille parmi ce peuple : il ne pourrait même en élever, puisque, ne semant rien, il ne recueille aucune espèce de grain. Les racines dont on fait le plus particulièrement usage se réduisent à un petit nombre ; jamais

Digitized by Google

on ne les fait cuire. « Celle à laquelle je donnais la préférence, dit Levaillant, connue sous le nom hottentot kamero, est de la forme d'un radis, grosse comme un melon, et d'une saveur agréable et douce, merveilleuse surtout pour étancher la soif. Deux autres racines de la grosseur du doigt, mais fort longues, me procuraient un égal soulagement; elles étaient douces et tendres; un léger parfum de fenouil et d'anis me les faisait même préférer lorsque j'avais le bonheur d'en découvrir. » Il croît dans les cantons pierreux une espèce de pomme de terre que les sauvages nomment kaa-nap; sa figure est irrégulière; elle contient un suc laiteux d'une grande douceur; on suce uniquement cette espèce de pulpe pour en extraire et en savourer le lait. Quelques autres racines cuites sous la cendre à la manière des châtaignes en approchent beaucoup pour le goût.

Les boissons les plus ordinaires sont l'eau et le lait. On fait quelquefois une liqueur enivrante, composée de miel et d'une racine que l'on a laissée fermenter dans une certaine quantité d'eau; c'est une sorte d'hydromel. Cette boisson n'est qu'un régal qu'on se procure de temps en temps. En général, les Hottentots sont gourmands tant qu'ils ont des provisions en abondance; mais aussi, dans la disette, ils savent se contenter de peu. La suite de leur prodigalité ne les inquiète jamais. On chassera, disent-ils, ou l'on dormira. Dormir est pour eux une ressource qui les sert au besoin. « Je n'ai jamais passé, dit Levaillant, dans des contrées âpres et stériles où le gibier est rare, que je n'aie trouvé des hordes entières de sauvages endormis dans leurs kraals, indice trop certain de leur position misérable. Mais ce qui surprendra beaucoup, et que je n'avance que sur des observations vingt fois répétées, c'est qu'ils commandent au sommeil et trompent à leur gré le plus puissant besoin de la nature. Il est pourtant des moments de veille au-dessus de leurs forces et de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange: c'est de se serrer l'estomac avec une courroie. Ce plaisant moyen des ligatures est encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie souffrante, et pensent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à disparaître. »

« J'ai beaucoup aimé, dit Damberger, la manière dont ils se conduisent à l'égard des morts. On n'enterre personne que l'on n'ait essayé auparavant tous les moyens de le rappeler à la vie. Quelque temps après qu'un malade, mort d'une maladie de langueur, a rendu le dernier soupir, on le bat à grands coups de poing; on lui frotte les côtés; on le secoue dans tous les sens. Quand on ne remarque en lui aucun signe de vie, on l'enterre le même jour au soir, après avoir fait cependant une nouvelle tentative pour le tirer de la léthargie où il pourrait être tombé. Quand une personne jeune vient de mourir subitement, on a recours à d'autres moyens pour s'assurer si elle est morte; on lui perce la plante des pieds avec une zagaie, on lui présente un fer rouge devant le nez, et l'on frotte différentes parties de son corps. Si elle ne donne aucun signe de vie, on l'enterre le lendemain au soir. On emporte aussitôt le mort hors de la hutte, et on le place devant la porte, où il est gardé par des personnes de la famille, qui continuent de lui rendre ce devoir vingt-huit jours encore après qu'il est enterré, afin d'empêcher les bêtes sauvages d'en approcher. « Cette dernière précaution est d'autant plus nécessaire, que le cadavre n'est qu'à peu de pro-

Digitized by Google

fondeur, et que l'on ne met, après la terre, que quelques pierres dessus, ce qui ne serait qu'un faible obstacle pour le chacal et l'hyène.

Le mariage se fait avec autant de simplicité que les funérailles. A douze ou treize ans, une fille est nubile, et, dès qu'un garçon lui a plu, elle reçoit de ses parents la permission d'habiter avec lui. Ainsi toute la formalité du mariage se réduit à une promesse pure et simple de vivre ensemble tant qu'on se conviendra. On se quitte aussi facilement quand on en sent la nécessité. La seule chose qui marque la noce est un festin fait à frais communs. Les parents donnent quelques bestiaux aux jeunes gens, ceux-ci se construisent une hutte, et les voilà mariés.

Leur musique est aussi simple, ou, pour mieux dire, aussi grossière que celle des nègres; ils sont de même poëtes-improvisateurs, et peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet, en répétant mille fois les mêmes mots. Ils aiment aussi beaucoup la danse, qui ne vaut pas mieux que leur musique.

La langue des Hottentots a toujours effrayé les oreilles étrangères; on peut cependant l'apprendre avec plus de facilité qu'on ne le croirait d'abord ; la prononciation n'est pas aisée, il est vrai, et est d'autant plus importante, qu'elle décide souvent du sens des mots, le même pouvant signifier plusieurs choses, suivant la manière dont il est prononcé, c'est-à-dire suivant le claquement de la langue qui le précède ou l'accompagne. On distingue trois sortes de claquements : le faible, qui ressemble à ce petit bruit que l'on fait lorsque, obsédés par un importun, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente; le second est plus fort, et imite le bruit de la langue qu'emploie un écuyer pour faire partir des chevaux ou accélérer leur marche ; le troisième a plus de force encore. Ces divers claquements ont en outre une modulation différente, et peuvent être plus ou moins difficiles à exécuter, suivant la lettre ou la syllabe qu'ils frappent, et avec lesquelles il faut qu'ils soient liés pour ne pas faire de contresens. Cette singularité, dans la langue des Hottentots, était trop extraordinaire pour ne pas la noter.

Ces sauvages ont, comme l'on pense bien, fort peu de connaissances : ils mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluie, division, ainsi qu'on a pu le remarquer, générale pour l'habitant des tropiques; ils la subdivisent par les lunes. Ils ne comptent plus les jours, si le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire dix. Passé cela, ils désignent le jour ou le temps par quelque époque remarquable; par exemple, un orage extraordinaire, un eléphant tué, une épizootie, une émigration, etc. Ils indiquent les instants du jour par le cours du soleil. Ils vous disent, en montrant une partie du ciel avec le doigt: « Il était là quand je suis parti, et là quand je suis arrivé. »

Les femmes aiment beaucoup leurs enfants : dès qu'il en est né un, il ne quitte point le dos de sa mère ; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle ; un autre, attaché avec des courroies sur le derrière de l'enfant, le soutient et l'empêche de glisser; ce second tablier, formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à la carnassière d'un chasseur : on l'orne ordinairement avec des rassades, et voilà tout ce qui compose la layette du nouveau-né. Soit que la mère aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende à la danse, et même qu'elle y prenne part, elle ne se débarrasse point de son enfant. Ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, si ce n'est lorsqu'il

Digitized by Google

éprouve le besoin de teter ; la mère alors le fait tourner et l'attire de côté, sans qu'il soit nécessaire qu'elle le démaillote. L'enfant satisfait cesse alors de pleurer, et la nourrice continue sa danse.

COLONIE DU CAP.

Lorsqu'on aborde l'Afrique par son extrémité la plus méridionale, le cap de Bonne-Espérance, on est frappé de la beauté des côtes, qui paraissent tantôt pourpre, tantôt couleur d'or, grâce à la quantité de fleurs qui les décorent. La Pointe-Verte, la montagne du Lion, celle de la Table, prêtent au fond du paysage un aspect pittoresque. Au pied de ces élévations, dont la hauteur varie de 2 à 3,000 pieds anglais, s'étend la ville du Cap.

« Rien de plus agréable, dit Burchell, que l'aspect de cette ville, qui, du bord de la mer, s'étend à travers la vallée, jusqu'aux montagnes dont elle est environnée de toutes parts ; elle renferme plus de vingt rues, qui toutes, se coupant à angles droits, courent ou dans une direction nord-ouest, parallèlement au rivage, ou dans une direction sud-ouest du rivage vers la montagne de la Table. Ces rues, quoiqué non pavées, sont toujours tenues en très-bon état, et reçoivent une douce fraîcheur des beaux arbres qui, de distance en distance, y sont plantés à droite et à gauche. Les maisons, bâties en briques et revêtues d'une couche de ciment, ont d'ordinaire la façade embellie de corniches et de divers ornements architecturaux, souvent même de gracieuses figures en relief. Devant chaque maison, et de la même longueur, est une plate-forme d'allée, ordinairement large d'environ 3 mètres, et communément élevée de 1 mètre 20 centimètres au-dessus du niveau de la rue; on y monte par un escalier de quelques marches, et d'ordinaire il y a un banc à chacune de ses extrémités. Cette plate-forme s'appelle le pas, et les habitants ont la coutume de venir le soir, quelquefois même le jour, s'y asseoir ou s'y promener pour causer avec leurs amis. Les toits sont plats et presque horizontaux, n'ayant jamais que le degré d'inclinaison exactement nécessaire pour l'écoulement des eaux ; les croisées sont fort larges, mais les panneaux de vitres sont fort petits. Le bois le plus en usage pour les constructions est celui que les habitants nomment Stinck-Hout, bois très-beau, qui, pour la couleur et la qualité, ressemble à l'acajou. Il sert aussi à confectionner les ameublements. Telle est, au Cap, la douceur des hivers, qu'on n'y aperçoit nulle part de cheminées, si ce n'est dans les cuisines. A l'intérieur, au premier coup d'œil, les appartements paraissent nus, parce qu'on évite les tapis, et tout ce qui est inutile, comme servant de refuge aux insectes ; mais la hauteur et l'étendue des pièces leur donnent, outre la fraîcheur, beaucoup de magnificence. A l'extérieur, au contraire, les maisons mêmes des habitants les plus pauvres se font remarquer par l'élégance de leur architecture.

Le Cap renferme deux églises : l'une servant aux calvinistes et aux anglicans, l'autre aux luthériens, qui sont fort nombreux. Il y a en outre une vaste salle ouverte aux prédicateurs des différentes religions. Enfin, les Malais ont aussi un édifice consacré à l'exercice du culte mahométan, avec un prêtre régulièrement établi et qu'ils payent eux-mêmes.

La résidence du gouverneur de la colonie est située dans la ville et au milieu

Digitized by Google

d'un jardin qui consiste en plusieurs acres de terre, dont la presque totalité est plantée en quinconces de beaux chênes. Ce jardin, qui offre pendant la chaleur du jour la plus délicieuse des promenades, est en tout temps et à toute heure ouvert au public. L'emplacement où les Hollandais avaient autrefois un parterre n'offrait plus en 1815, dit Burchell, qu'un piteux potager. « Quel beau parterre, ajoute notre voyageur, il serait facile de former avec les seules plantes, avec les seules fleurs indigènes ! mais non ; l'homme, parmi ses bizarres travers, a surtout celui de mépriser tout ce qui est à sa portée, tout ce qui ne saurait lui coûter aucune peine à obtenir ; tandis qu'il recherche des choses lointaines qui n'ont par elles-mêmes aucune valeur. Ainsi, dans la ville du Cap, les fleurs les plus communes d'Europe sont fort estimées ; l'on vous montre avec orgueil des œillets, des passe-roses, des balsamines, et l'on ne regarde toutes les admirables productions des montagnes d'alentour que comme de mauvaises herbes. »

La partie de l'Afrique à laquelle on peut donner le nom de péninsule du cap de Bonne-Espérance renferme la ville du Cap, la baie Camp, la baie Hout et la ville de Simons'tadt. Elle ne consiste presque qu'en une chaîne irrégulière de montagnes qui commence à la Croupe du Lion, se termine au cap Pointe, lequel est le cap de Bonne-Espérance proprement dit, Cabo Tormentoso, ou encore cap des Tempêtes, découvert en l'année 1483 par le portugais Barthoméo Diaz, et doublé en 1498 par Vasco de Gama. Cette péninsule est réunie au continent par un isthme plat et sablonneux, large de douze à treize milles anglais, et séparant la baie False de la baie de la Table.

La colonie anglaise qui porte le nom de gouvernement du Cap est bornée au nord par la Hottentotie, dont elle est en partie séparée par les monts Nieuweld et Roggeweld ; à l'est par la Cafrerie, qui, comme elle, a pour limites la rivière du Grand-Poisson ; au sud par l'océan Indien et à l'ouest par l'Atlantique. Elle est comprise entre 29 et 35 degrés de latitude sud, et entre 15 et 25 degrés de longitude est. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 920 kilomètres, sa largeur moyenne de 280 kilomètres, et sa surperficie de 60,000 kilomètres carrés. Dans le nord de la colonie s'étendent un grand nombre de plateaux stériles que le manque d'eau rend inhabitables. Ces plateaux sont connus sous le nom de Karro, mot qui dans la langue hottentote signifie sec. Il y en a de fort considérables. Le sol est composé de glaise et de pierres, très-plat, et, quoique manquant d'herbes, généralement couvert de broussailles rabougries et de plantes remplies de suc. Dans la saison pluvieuse, cependant, une végétation plus abondante s'y développe ; et alors les fermiers voisins se transportent avec leurs troupeaux dans ces plaines.

La contrée, que coupent en divers sens plusieurs chaînes de hautes montagnes, est divisée en sept districts principaux, dont l'étendue n'est nullement proportionnée. Ce sont les districts du Cap, de Stellenbosch, de Tulbach, de Swellendam, de Graham's-Town, de Graaf-Reynet et d'Albany. Nous les avons énumérés dans l'ordre de leur distance par rapport à la ville du Cap. Chacun de ces districts est administré par un représentant du gouverneur général, qui porte le nom de landdrost, jouit d'une autorité presque absolue, et veille à l'exécution des lois et des règlements.

Les fermes sont toutes très-vastes, surtout celles des districts lointains. Il y

Digitized by Google

en a qui occupent une circonférence de terrain dont le diamètre n'a pas moins de 4 kilomètres; mais le manque d'ouvriers et l'éloignement des marchés font que ceux des fermiers qui ne résident pas à une certaine proximité es villag s ne cultivent que ce qui est nécessaire à leur consommation. La seule manière de voyager dans le pays est à dos de cheval ou dans des chariots traînés par des bœufs, dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à seize ou dix-huit.

Les habitants des districts de la colonie sont principalement hollandais; car ce furent des colons partis de Hollande qui vinrent les premiers, en 1651, sous la conduite de Van-Riebeck, s'établir à la ville du Cap. Beaucoup sont d'origine allemande; et de 1680 à 1690, un nombre considérable de familles françaises, chassées de leur pays par suite des persécutions auxquelles les protestants étaient alors en butte, se réfugièrent au cap de Bonne-Espérance; enfin, la Suède et le Danemark, à différentes époques, envoyèrent aussi dans cette partie de l'Afrique plusieurs de leurs enfants; au contraire, on n'y compte que très-peu d'Anglais. Les Hottentots de la colonie sont beaucoup moins nombreux que les blancs; mais si leur nombre on ajoute celui des esclaves (en 1815), le chiffre de la population noire l'emportera considérablement. Les nations limitrophes de la colonie sont les Hottentots-Namaquas au nord-ouest, les Hottentots-Bosjemans ou hommes des bois, au nord et au nord-est, enfin les Kousses ou Cafres à l'est. L'établissement du Cap fut pris par les Anglais, pour la première fois, en l'année 1796; mais à la conclusion de la paix entre les deux peuples il fut restitué aux Hollandais en février 1803. La guerre recommençant bientôt après, il retomba le 8 janvier 1806 au pouvoir des Anglais, à qui le traité de 1814 en a confirmé la possession.

Une des excursions les plus intéressantes que l'on puisse faire dans les environs du Cap est celle de la montagne de la Table. Mais il faut s'armer de résolution et de courage pour entreprendre cette pénible ascension, dans laquelle on a parfois à gravir des pentes de 35, 40 et même 45 degrés. Quoique d'en bas cette montagne paraisse unie et plate, la surface vue de plain-pied présente une foule d'aspérités qui ne ressemblent pas mal à des morceaux de cornes d'élan. Elle est d'ailleurs couverte de végétation, et l'on y trouve plusieurs petites mares. La hauteur de la Table, au-dessus de l'Océan, est de 3,582 pieds anglais. Du sommet, comme on l'imagine, la vue est immense. D'abord, dit notre voyageur, on n'apercevait au sud et à l'ouest que la montagne elle-même, mais au delà s'étendait l'Océan, et plus près à gauche apparaissait le promontoire du Lion. Au loin en mer se montrait l'île Dassen; et en continuant de regarder vers la droite, on distingue faiblement à travers la vapeur cette partie occidentale de l'Afrique qui avoisine la baie de Saldanha. Moins éloignée et plus à droite, était l'île Kobben; tandis qu'au nord-est, du côté opposé de la baie de la Table, une suite de montagnes, suivies d'autres chaînes plus élevées, s'échelonnaient jusqu'à la Hollande hottentote. Sous nos pieds, comme une carte soigneusement dessinée, se développait la ville du Cap.

Une grosse espèce de singe à longue fourrure verdâtre, appelée Bariaon par les colons, habite la montagne de la Table. C'est un animal qui se trouve, du reste, dans diverses parties de l'Afrique méridionale.

Le cap de Bonne-Espérance, par sa position géographique, est très-précieux comme station militaire, comme port et station navale, comme entrepôt de

Digitized by Google

commerce, enfin comme possession territoriale. Sa distance de la côte du Brésil exige un mois de traversée ; mais on peut en six semaines se rendre du Cap aux colonies hollandaises de Surinam, de Démérary, Berbice, Essequibo, ainsi qu'aux autres îles des Indes occidentales, à la mer Rouge ; il faut deux mois pour aborder aux côtes de Malabar et de Coromandel. Aussi le géographe Balbi n'hésite-t-il pas à regarder le Cap comme un des points les plus importants du globe, sous le rapport militaire et commercial ; car, dit-il, cette ville est la plus forte place de l'Afrique et la relâche ordinaire des vaisseaux qui vont en Asie ou qui en reviennent.

La valeur du territoire du Cap ne peut pas être estimée d'après l'étendue de sa superficie, que nous avons donnée. Cette surface est en grande partie couverte de montagnes arides et de plaines peu productives. Les rivières qui traversent le pays présentent peu d'avantages sous le rapport de l'agriculture et de la navigation ; la principale est la rivière des Éléphants, qui coule dans une direction septentrionale, au pied de la chaîne occidentale des montagnes, et se jette dans la mer Atlantique. On distingue encore la rivière des Montagnes, ainsi appelée parce qu'elle prend sa source dans les montagnes qui avoisinent la vallée de Drakenstein ; puis elle a son embouchure non loin de la baie de Sainte-Hélène.

Les Hollandais, lorsqu'ils étaient maîtres de cette colonie, avaient essayé avec succès d'y acclimater la vigne. On recueille à Constantia ou Constance, gros village situé à peu de distance du Cap, des vins qui sont justement renommés, et dont les plants sont, dit-on, originaires de la Bourgogne.

Le promontoire qui domine la colonie, situé à l'extrémité de la partie méridionale de l'Afrique, avait reçu d'abord le nom de cap des Tempêtes ; mais à ce nom Jean II, roi de Portugal, substitua celui de cap de Bonne-Espérance, parce qu'il crut qu'on allait découvrir là le passage aux Indes, si longtemps désiré.

Digitized by Google

L'AMÉRIQUE

NOTIONS GÉNÉRALES.

L'ancien monde ne connaissait que les trois parties de la terre dont nous avons essayé de donner une description, lorsque, en l'année 1492, Christophe Colomb, navigateur génois au service de l'Espagne, découvrit et visita une quatrième partie du globe, qu'on appela Nouveau-Monde. D'abord il aborda à Guanahani (San-Salvador), l'une des îles Lucayes, en 1492, puis à Saint-Domingue (Santo-Domingo). Mais en 1497 le Florentin Américic Vespuce, ayant découvert l'Amérique méridionale, publia une relation de son voyage, la première qui ait paru sur cette partie de la terre, qui reçut alors le nom d'Amérique.

Cette quatrième partie, formant un nouveau continent, est la plus grande des cinq parties de la terre. Elle est bornée, au nord, par l'océan Glacial arctique; à l'est, par l'océan Atlantique; au sud, par l'océan Austral; et à l'ouest, par le grand Océan. Elle est située dans l'hémisphère occidental de notre globe, et se compose, à vrai dire, de deux continents réunis par l'isthme de Panama, et qui, suivant leur position, prennent les noms d'Amérique septentrionale et d'Amérique méridionale. Cet isthme de Panama est formé par une chaîne de rochers élevés, formant une sorte de digue immense qui s'élève au fond du grand golfe atlantique comme les restes gigantesques d'un monde détruit.

Au nord, le sol de l'Amérique se perd sous les glaces vers le quatre-vingtième degré de latitude nord. L'Amérique méridionale se termine au cinquante-quatrième degré de latitude sud, où elle est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Magellan.

L'étendue de l'Amérique est de 428,800 myriamètres carrés et sa population de 48,000,000 d'habitants. Quant à sa position astronomique, on la trouve entre les 36° et 170° de longitude ouest, entre le 79° de latitude nord, et le 56° de latitude sud.

Cette vaste contrée, baignée par trois grandes mers, qui sont l'océan Glacial arctique, l'océan Atlantique, et le grand Océan, et par quatre petites, telles que la mer de Béhring et la mer des Antilles, offre des détroits, des golfes, des baies, des îlots, des presqu'îles, des caps, des fleuves, des rivières, des lacs, que nous ferons connaître à mesure qu'ils se présenteront à nous.

Il y a dans l'Amérique cinq chaînes de montagnes principales, savoir: trois dans l'Amérique septentrionale, qui sont : la Cordilière maritime, la Cordilière des

Digitized by Google

montagnes Rocheuses, qui parcourent l'Amérique septentrionale du nord au sud, les montagnes Bleues, appelées aussi Alléghanys ou Apalaches, dont le point culminant est le mont Washington, haut de 2,205 mètres; et dans l'Amérique méridionale, la Cordillère des Andes, dont les points culminants sont le Chimboraço, de 6,500 mètres de hauteur, l'Illimani, le Sorata et l'Acongagua, hauts de 7, à 8,000 mètres; ce sont les plus hautes montagnes du globe après l'Hymalaya. Les volcans de l'Amérique sont au nombre de huit, dont les plus connus sont le Pichincha et le Chimboraço dans la Colombie, et l'Aréquipa, dans le Pérou.

L'Amérique, passant par toutes les zones, comprend tous les climats, depuis le plus froid jusqu'au plus chaud. Les montagnes et les plateaux, même sous la zone torride, jouissent d'une température printanière; à quelques kilomètres dans les plaines pèse une chaleur étouffante. D'où il résulte deux sortes de végétations : la flore de la zone torride touche à celle de la zone tempérée.

Aucun pays de la terre n'est aussi riche que l'Amérique en minéraux précieux. Tous les métaux, fer, cuivre, étaim, plomb, mercure, platine, argent et or, s'y trouvent en abondance, ainsi que l'aimant, les diamants et autres pierres précieuses. On assure même que les mines d'or et d'argent du Pérou sont loin d'être épuisées.

Quant aux richesses du règne animal et du règne végétal, elles y ont atteint un tel degré de grandeur, les espèces y sont si multipliées, si variées, et quelques-unes parviennent à des proportions si colossales, surtout dans l'Amérique du Sud, cette seconde moitié de l'hémisphère, qu'aucune autre partie du monde ne peut rivaliser avec elle. Qu'on jette les yeux, pour s'en convaincre, sur ces monts dont les pics se perdent dans les nuages, sur les forêts vierges remplies d'arbres gigantesques, peuplées de troupes innombrables de singes, de colibris et de perroquets, sur ces immenses savanes, sur ces pampas à perte de vue, sur ces grands fleuves semblables à des mers. « Ici, dit un voyageur, la nature tout entière, animée ou inanimée, porte le cachet de la grandeur, et revêt un caractère de majesté et des formes colossales que l'on chercherait en vain dans toute autre partie du globe. Ce qui distingue surtout le nouveau continent de l'ancien, c'est l'aspect particulier de sa surface, qui est non moins remarquable par l'élévation prodigieuse de ses montagnes que par les contrastes singuliers que présentent leurs bases, que rien ne semble lier au pays de l'intérieur, tantôt s'abaissant au-dessous du niveau des contrées voisines, tantôt se terminant en côtes escarpées, offrant ici la fertilité la plus grande, plus loin l'aridité des déserts. Tandis que l'Amérique du Nord, en exceptant le Mexique et Guatémala, présente l'aspect d'une riante plaine entourée des deux côtés par des chaînes de montagnes, l'Amérique méridionale, au contraire, forme un grand triangle sillonné en tous sens par de hautes chaînes de montagnes et par des fleuves nombreux. Le plateau fertile de Llano del Pullal, élevé d'environ 2,900 mètres au-dessus du niveau de la mer, célèbre par ses richesses en produits médicinaux, tels que le quinquina, l'ipécacuanha et autres, est le seul qui interrompe la longue suite de sommets toujours couverts de neige des Cordillières ou Andes, au milieu desquelles le feu souterrain qu'elles recèlent se fraye un passage, tant au Pérou qu'à Quito, au Mexique et à Guatémala. Cette chaîne de montagnes traverse dans la direction du pôle tout le triangle de l'Amérique

Digitized by Google

méridionale, depuis les caps Froward et Pilares, au détroit de Magellan, jusqu'à l'isthme de Panama. Le sol s'élève insensiblement depuis la côte de l'océan Atlantique jusqu'aux montagnes qui forment la côte ouest sur la mer Pacifique, et qui, semblables à une mer énorme, s'y terminent en rochers escarpés. Les monts Chiquitos, dont les deux versants sont égaux, partent de la côte ouest du golfe d'Arica et se dirigent vers l'est en traversant le Brésil; deux vastes plaines s'étendent à leurs bases, la plaine de la Plata ou les Pampas, et la plaine du pays des Amazones, l'une offrant de riches prairies, la seconde couverte de bois. Plus au nord, sur la côte de la mer Caraïbe, s'élèvent les monts Caracas, renfermant la plaine de l'Orénoque, vaste et fertile savane intérieure, d'une immense superficie. On pourra se former une idée des proportions gigantesques de l'Amérique, si aux trois grands fleuves de l'Amérique du Sud, l'Orénoque, le Maragnon ou rivière des Amazones, la Plata et tous leurs affluents, on ajoute les fleuves du nord, tels que le Mississipi, l'Ohio, le fleuve de Cook, le Rio-del-Norte et le Missouri.

Outre les fleuves mentionnés ci-dessus, l'Amérique du Nord est arrosée par le Saint-Laurent, le Mackenzie, la rivière de Cuivre et leurs affluents, ainsi que par les lacs Michigan, Huron, Érié, Ontario, Nicaragua, le lac des Esclaves et autres.

L'Amérique du Sud doit sa fertilité aux inondations de l'Uruguay, du Parana, du San-Francisco, du Colorado, du Pileomayo, de la rivière Vermeille, du fleuve de la Madeleine, qui tous ont de magnifiques cascades.

Le climat de l'Amérique du Sud est beaucoup plus froid que dans toute autre contrée sous la même latitude. La plupart des montagnes de la zone torride y sont couvertes d'une neige éternelle.

Si nous abordons la question ethnographique, nous trouverons que les habitants de l'Amérique peuvent se partager en quatre grandes classes : les blancs européens ou descendants d'Européens; les Indiens, ou peuples indigènes, race américaine; les nègres, esclaves ou libres, race africaine; les races mixtes (créoles, mulâtres, métis, etc.).

Les indigènes sont, en général, grands, forts et bien proportionnés; ils ont le teint bronzé ou rouge cuivré, les cheveux noirs, longs, grossiers, luisants et peu fournis, la barbe rare et par bouquets, le front bas, le crâne peu saillant, les yeux allongés par le coin, vers les tempes, les sourcils proéminents, les pommettes saillantes, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les dents aiguës et serrées; leur bouche est douce, mais leur regard est dur et sévère. Par la couleur, cette race se rapproche des Mongols ainsi que des Malais.

Les Indiens se partageaient en un grand nombre de tribus sauvages; la plupart ont disparu à l'approche de la civilisation. Quelques-unes ont laissé sur leur nom un reflet de gloire, quelque souvenir de la grandeur des forêts américaines. Nous aurons occasion de les nommer et de les peindre, alors que viendront sous notre plume les contrées qu'elles habitaient. Ce sera, pour ainsi dire, une oraison funèbre sur un tombeau.

Les Espagnols, qui furent les premiers occupants de l'Amérique, y fondèrent de nombreuses colonies, s'appropriant partout les habitants et le sol avec ses riches mines d'argent et d'or. Ces colonies leur ont échappé de nos jours. Les Portugais découvrirent, en 1500, la terre merveilleuse du Brésil, dont ils ont

Digitized by Google

gardé la souveraineté jusqu'à notre temps. Les Français, les Anglais, et d'autres peuples y ont formé, à leur tour, des établissements plus ou moins considérables, sur la ruine des indigènes. Ces indigènes avaient reçu le nom d'Indiens, par suite de l'opinion où l'on était alors que l'Amérique est un prolongement des Indes orientales. De là vient encore qu'on la désigne aussi sous le nom d'Indes occidentales.

Nous avons dit un mot du règne animal et du règne végétal en Amérique; mais ce mot serait bien vague et bien incomplet, si nous n'y ajoutions quelques détails.

Une végétation aussi luxuriante que variée distingue l'Amérique. Dans le sud, ce sont de vastes savanes, des forêts immenses, qui couvrent en grande partie le territoire, et offrent des masses impénétrables par l'enlacement inextricable des plantes sarmenteuses et gigantesques. Outre toutes les espèces d'arbres de l'ancien monde, l'Amérique en a de particulières, telles que le magnolia, le tulipier, l'arbre à lait, à myrrhe, à cire, etc. La zone torride offre le palmier, l'acajou et autres bois d'ébénisterie; le campêche et autres bois de teinture; le cacaoyer, le cocotier, le cafier, la canne à sucre, l'oranger, le citronnier, le cotonnier, l'indigotier, le tamarinier, le piment, et autres épices; le cactus à cochenille, le quinquina et autres plantes médicinales; le bananier, le vanillier, etc. La pomme de terre, le tabac, le maïs, devenus si communs chez nous, sont des végétaux provenant d'Amérique. Cette contrée, favorisée de la nature, produit, en outre, les végétaux utiles des autres parties du monde.

Le règne animal se produit en Amérique avec non moins de richesse. On trouve dans le nord des rennes, des bœufs musqués, des bisons, des loups, des ours, des castors, des hermines, et beaucoup d'autres animaux à fourrures; au sud, ce sont les jaguars, les tapirs, les singes, les lamas, les vigognes, etc.; on n'y voit point de lions ni les autres animaux féroces de l'Afrique et de l'Asie. Parmi les oiseaux, on distingue le condor, le plus grand des oiseaux de proie, l'autruche, le perroquet, le colibri, et l'oiseau-mouche, le plus petit de tous les oiseaux. L'Amérique abonde en crocodiles, en serpents monstrueux, en insectes de tout genre. Mais nous devons ajouter, pour être exacts, que tous nos animaux domestiques, qui étaient inconnus à l'Amérique, y ont prospéré d'une manière étonnante.

Après tous ces riches détails, on doit bien penser que l'Amérique, relativement au commerce et à l'industrie, ne s'est pas vainement trouvée en contact avec notre civilisation. Elle a, en effet, toute l'industrie européenne qui y a été importée par les Anglais, les Français, les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et autres peuples de l'Europe. Après l'Angleterre, les États-Unis forment la contrée la plus commerçante du monde. Les principales exportations de l'Amérique consistent en or, argent, cuivre, diamants, topazes, sucre, café, coton, tabac, riz, blé, cire, fourrures, morue, cacao, indigo, vanille, quinquina, cochenille, cannelle, girofle, muscade, bois de Campêche, acajou, cèdre, ambre et beaucoup d'autres productions soit minérales, soit végétales.

Tous les habitants civilisés de l'Amérique sont chrétiens. Il y a trente millions de catholiques répartis sur le bas Canada, le Mexique, le Guatémala, Haïti, Porto-Rico, les Antilles françaises et toute l'Amérique méridionale, excepté la partie anglaise et la partie hollandaise de la Guyane. Les protestants des diverses

Digitized by Google

sectes, au nombre de 17 millions environ, peuplent les États-Unis et toutes les colonies anglaises, hollandaises, danoises et suédoises. Il reste à peu près un million d'indigènes non chrétiens, qui sont encore livrés, les uns au fétichisme le plus absurde, les autres à des croyances religieuses qui se rapprochent du sabéisme ou culte des astres.

Presque toutes les colonies européennes se sont séparées violemment de leurs métropoles pour se constituer en républiques indépendantes. On n'y compte plus qu'une monarchie constitutionnelle, l'empire du Brésil, et qu'une monarchie despotique, le dictatorat du Paraguay, dont nous parlerons plus tard.

L'Amérique se partage en dix-sept contrées, dont sept dans l'Amérique septentrionale, et dix dans l'Amérique méridionale, sans y comprendre les îles de l'une et de l'autre péninsule. Les sept contrées de l'Amérique septentrionale sont : le Groënland avec le Spitzberg, la Nouvelle-Bretagne, la Russie américaine, les États-Unis, le Mexique, le Texas, et le Guatémala ou Amérique centrale. La Colombie et la Guyane, le Brésil, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la Plata, le Paraguay, l'Uruguay et la Patagonie, forment les dix contrés de l'Amérique méridionale.

Après ces notions préliminaires qui étaient indispensables, nous allons essayer de parcourir rapidement ces divers États, de manière à en donner une connaissance suffisante, et en suivant notre plan primitif. Nous partirons, pour faire notre tournée, de la partie la plus reculée de l'Amérique septentrionale.

LE GROENLAND ET LE SPITZBERG.

Le Groënland, dont le nom signifie terre gelée, fut découvert par les Danois, en 970. Ils firent là une triste conquête. C'est le pays le plus froid du globe; il ne présente qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace; l'hiver y dure neuf mois de l'année, espace de temps pendant lequel le sol ne cesse d'être couvert de neige. Le soleil disparaît totalement pendant six semaines, et le Groënland serait plongé dans une nuit complète, sans la lune, qu'entourent souvent des anneaux colorés d'un jour vif, et l'aurore boréale, dont les lueurs ne sont nulle part plus brillantes que dans ces contrées.

L'intérieur du Groënland n'est pas connu. Il n'y a guère que le sud, la côte sud-ouest jusqu'au 61^{me} degré, et la côte de l'est jusqu'au 65^{me} degré, qui aient été explorés.

Les seuls végétaux de cette terre désolée sont des mousses, des bruyères, de petits saules et des bouleaux, que font éclore les chaleurs très-courtes, mais quelquefois très-fortes de l'été.

Parmi les animaux qui vivent dans ce pays, on remarque l'ours blanc, le renard, le renne, le lièvre blanc, le chien, qu'on attache aux traîneaux et dont on mange la chair, l'aigle, le corbeau, de nombreux oiseaux aquatiques, dont

Digitized by Google

une espèce fournit l'édredon. On trouve aussi sur les côtes des baleines, des phoques et autres espèces de ce genre.

Les montagnes fournissent du granit, de l'amiante, de la houille, et des pierres ollaires dont les habitants font des lampes, des marmites et autres ustensiles.

Un pays aussi misérable ne saurait avoir une population nombreuse. Aussi le Groënland compte-t-il à peine 20,000 habitants répartis ainsi : 5,000 colons danois, 1,000 frères moraves, et 14,000 Groënlandais, presque tous chrétiens.

« Le Groënlandais, dit un moderne géographe, occupe le dernier degré de l'échelle de la race humaine ; il est de la famille des kalalits, du même genre que l'Esquimau, dont il a la taille, le port, les habitudes et le langage. Comme lui, il est de petite stature ; comme lui, il a les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage plat, la peau d'un jaune brun ; comme lui, il se tient sur la côte, où la mer lui fournit une pêche abondante, car les glaces du Groënland sont les parages favoris des baleines, des narvals, des veaux marins, des saumons, et d'autres tribus innombrables de la mer. Si parfois le Groënlandais s'aventure dans l'intérieur des terres, c'est à la suite des rennes et des chevreuils blancs. Une mortelle solitude s'étend sur toute la région centrale de ce pays.

« Le Groënlandais est enclin à la nonchalance et à la gloutonnerie. Il habite dans les trous des rochers, se creuse une caverne sous la neige ou se bâtit une cabane de glace ; l'huile de la baleine éclaire les longues ténèbres de ses hivers, échauffe son gîte et assaisonne son pain de lichen ; il vit dans une sorte de torpeur, et ne secoue son indolence native, que quand l'aiguillon de la faim l'entraîne hors de son repaire à la chasse des phoques ou des baleines. »

Parmi les tribus du Groënland les unes sont indépendantes, et habitent le haut pays arctique, dont les habitants, découverts par le capitaine Ross, se croyaient les seuls de l'univers, et pensaient que le reste du globe n'était qu'un amas de glace ; les autres tribus sont soumises à la domination danoise, et forment deux divisions administratives, qu'on nomme l'inspectorat du sud et l'inspectorat du nord. Les principaux établissements des Danois sont, dans le premier inspectorat, Julianeshaab; dans le second, Égedesminde, et Upernavik, qui est l'établissement le plus au nord, vers le 72^{me} degré de latitude. Les Danois occupent encore d'autres points, à Nye-Herrnhut, où les frères moraves ont leur chef-lieu, et dans l'archipel de Disco, dont les hautes terres rocheuses et neigeuses servent de point de ralliement aux baleiniers qui, chaque année, vont tenter fortune sur ces mers poissonneuses.

Le commerce du Groënland a pour articles d'échange des peaux de veaux marins, de rennes, d'ours blancs, de morfils, de l'huile de baleine, etc.

Le Spitzberg ou Groënland oriental tire son nom d'une chaîne de rochers qui le bordent, et termine, avec l'île de Mayew la chaîne de terres glacées qui dépendent du Groënland. Cette partie de l'Amérique, qui est proprement un archipel, est regardée comme la plus avancée au nord. Elle fut découverte, en 1553, par l'Anglais Willoughby, et son étendue est évaluée à 1,300 milles carrés.

Cette contrée est inhabitable pendant l'hiver, alors qu'elle ne présente que des plaines de glace et des neiges épaisses, qui n'offrent aucun abri contre un froid excessif. L'homme ne pourrait vivre dans ces tristes solitudes. Les Russes

Digitized by Google

regardent cet archipel comme une dépendance de leur empire. Des négociants d'Arkhangel entretiennent à Smecrenberg, lieu habité le plus boréal du globe, un petit poste de chasseurs qu'ils font relever tous les ans.

LA RUSSIE AMÉRICAINE.

Bornée au nord par l'océan Arctique, à l'est par la Nouvelle-Bretagne, au sud par le grand Océan, à l'ouest par le grand Océan, la mer de Béchring et le détroit du même nom, la Russie américaine ou Amérique russe est située entre 133 et 170 degrés de longitude ouest, entre 55 et 71 degrés de latitude nord.

On ne connaît de ces pays que les îles et les côtes : immenses forêts de pins et de bouleaux, montagnes couronnées de glaces, terre couverte de mousse grossière ou de neiges éternelles; tel est le sombre aspect que présente cette région vaste, qui n'est habitée que par de misérables peuplades. Ces tribus sont pour la plupart encore indépendantes de la compagnie russe d'Irkoustk, à laquelle l'empereur Paul Ier et ses successeurs ont accordé le commerce exclusif des pelleteries, seule richesse de cette contrée.

Les indigènes de la Russie américaine, encore idolâtres, appartiennent à la famille des Esquimaux. Ils vivent en général dans un état complet d'abrutissement et de misère, à l'exception de quelques-uns, tels que les Kodiaques, habiles pêcheurs et ingénieux constructeurs de pirogues, qui font, pour ainsi dire, du navigateur un homme-poisson. Ces embarcations, en forme de navette, sont entièrement recouvertes d'un cuir percé d'un ou de deux trous qui ne laissent que la place nécessaire au passage du corps des pêcheurs.

L'Amérique russe forme deux parties, l'insulaire et la continentale. L'insulaire comprend les îles de Clarke, de Saint-Matthieu, de Saint-Paul et de Saint-Georges, dans la mer de Béhring : les îles Aléoutiennes, où l'on trouve de hautes montagnes de jaspe, des volcans, les uns éteints, les autres brûlants, et des sources d'eau bouillante où l'on peut faire cuire la viande et les poissons; le groupe de Kodiak, avec la petite bourgade de Saint-Paul, premier chef-lieu de l'Amérique russe ; l'archipel Koluchien, habité par les Koluches ou Kollougis, nation féroce, belliqueuse, adroite à tailler, à sculpter et polir la pierre. Cet archipel comprend le groupe du roi Georges III, dont l'île principale est Sitka, premier établissement russe, détruit en 1808 par les indigènes et remplacé par le fort de la Nouvelle-Arkhangel, chef-lieu de toute la Russie américaine et résidence du gouvernement.

Il faut joindre encore à cette partie insulaire l'île de l'Amirauté, qui offre une végétation remarquable pour cette latitude et plusieurs autres îles moins importantes.

La partie continentale présente, dans le pays des Koluches, Yakoutal, la principale factorerie russe du continent ; dans le pays des Kitègues (Esquimaux),

Digitized by Google

au nord, le cap Glacé, terme des découvertes septentrionales du capitaine Cook; et chez les Esquimaux proprement dits, la pointe Barrow, limite septentrionale du continent américain.

LA NOUVELLE-BRETAGNE.

La Nouvelle-Bretagne a pour limites: au nord, l'océan Arctique; à l'est, la mer de Baffin, le détroit de Davis et l'océan Atlantique; au sud, les États-Unis; à l'ouest, le grand Océan et la Russie américaine.

Quatre régions distinctes forment la Nouvelle-Bretagne : la région du nord, comprenant les îles de la mer de Béhring, au nombre desquelles se trouve la Géorgie septentrionale; la région de l'ouest, autres groupes d'îles, entre lesquelles on remarque les îles de la reine Charlotte et l'île Noutka, la Nouvelle-Calédonie et le Nouvel-Hanovre; la région du centre, comprenant la Nouvelle-Galles; et la région de l'est, qui embrasse le Labrador, les îles de Terre-Neuve et d'Anticosti, la Nouvelle-Écosse ou Acadie, l'île Royale ou du cap Breton, le Nouveau-Brunswick, l'île Saint-Jean, le bas et le haut Canada.

Nous voici dans les contrées occupées anciennement par des tribus sauvages qui avaient acquis quelque célébrité par leur vaillante intrépidité, aussi bien que par leurs mœurs primitives. Les armes des Européens, et plus encore l'activité incessante de leur industrie, ont porté un coup mortel à ces tribus. Partout où les hommes civilisés se montrent, les hommes sauvages disparaissent. Pour ceux-ci, la civilisation, loin d'avoir des attraits, est un joug insupportable et dont ils ont horreur. Il faut pourtant qu'ils s'y façonnent.

Dans le Labrador étaient les petits Esquimaux. Le Canada est encore tout rempli du bruit des exploits des Iroquois, des Algonquins, des Hurons et des Mohawks.

Pour faire revivre ces tribus éteintes, pour conserver pour ainsi dire leur souvenir, nous emprunterons quelques traits de la peinture qu'en a faite sur place notre grand écrivain, Châteaubriand.

« Les Hurons et les Iroquois présentaient, dans l'état de nature, la forme du gouvernement républicain. Ils avaient, outre une constitution de la nation proprement dite, un pacte fédératif. Le gouvernement des Hurons différait un peu de celui des Iroquois. Auprès du conseil des tribus s'élevait un chef héréditaire, dont la succession se continuait par les femmes si la ligne du chef venait à manquer; c'était la plus noble matrone de la tribu qui choisissait un chef nouveau.... Chez les tribus du nord de l'Amérique, les femmes participaient aux affaires de l'Etat; mais elles étaient employées à ces pénibles ouvrages qui sont dévolus aux hommes dans l'Europe civilisée. Esclaves et bêtes de somme dans les champs et à la chasse, elles devenaient libres et reines dans les assemblées de la famille et dans les conseils de la nation. Il faut remonter aux Gaulois pour retrouver quelque chose de cette condition des femmes chez ces peuples.

Digitized by Google

« Les Iroquois ou les cinq nations (suivant la division des Anglais), appelés, dans la langue algonquine, les *Aganonsioni*, étaient une colonie de Hurons. Ils se séparèrent de ces derniers à une époque ignorée ; ils abandonnèrent les bords du lac Huron et se fixèrent sur la rive méridionale du fleuve Hochelaga (le Saint-Laurent), non loin du lac Champlain. Dans la suite, ils remontèrent jusqu'au lac Ontario, et occupèrent le pays situé entre le lac Érié et les sources de la rivière d'Albany.

« Les Iroquois offrent un grand exemple du changement que l'oppression et l'indépendance peuvent opérer dans le caractère des hommes. Après avoir quitté les Hurons, ils se livrèrent à la culture des terres, devinrent une nation agricole et paisible, d'où ils tirèrent leur nom d'Aganonsioni.

« Leurs voisins, les Adirondacs, dont nous avons fait les Algonquins, peuple guerrier et chasseur qui étendait sa domination sur un pays immense, méprisèrent les Hurons émigrants, dont ils achetaient les récoltes. Il arriva que les Algonquins invitèrent quelques jeunes Iroquois à une chasse ; ceux-ci s'y distinguèrent de telle sorte que les Algonquins, jaloux, les massacrèrent.

« Les Iroquois coururent aux armes pour la première fois : battus d'abord, ils résolurent de périr jusqu'au dernier ou d'être libres. Un génie guerrier, dont ils ne s'étaient pas doutés, se déploya tout à coup en eux. Ils défirent à leur tour les Algonquins, qui s'allièrent avec les Hurons, dont les Iroquois tiraient leur origine. Ce fut au moment le plus chaud de cette querelle que le navigateur français Jacques Cartier, et ensuite Champlain, fondateur de Québec, abordèrent au Canada. Les Algonquins s'unirent aux étrangers, et les Iroquois eurent à lutter contre les Français, les Algonquins et les Hurons. Il n'y a point, chez les peuples civilisés, d'exemple d'une guerre aussi longue et aussi implacable que celle que firent les Iroquois aux Algonquins et aux Hurons ; elle dura plus de trois siècles. Les Algonquins furent exterminés, et les Hurons réduits à une tribu réfugiée sous la protection du canon de Québec. La colonie française du Canada, au moment de succomber elle-même aux attaques des Iroquois, ne fut sauvée que par un calcul de la politique de ces sauvages extraordinaires.

« Il est probable, ajoute Châteaubriand, que les Indiens du nord de l'Amérique furent gouvernés d'abord par des rois, comme les habitants d'Athènes et de Rome, et que ces monarchies se changèrent ensuite en républiques aristocratiques ; on retrouvait dans les principales bourgades huronnes et iroquoises des familles nobles ordinairement au nombre de trois. Ces familles étaient la souche des trois tribus principales : l'une de ces tribus jouissait d'une sorte de prééminence ; les membres de cette première tribu se traitaient de frères et les membres des deux autres tribus de cousins.

« Ces trois tribus portaient le nom des tribus huronnes : la tribu du Chevreuil, celle du Loup, celle de la Tortue. La dernière se partageait en deux branches, la grande et la petite Tortue.

« Les Iroquois étaient aussi fameux par leur politique que par leurs armes. Placés entre les Anglais et les Français, ils s'aperçurent bientôt de la rivalité de ces deux peuples ; ils comprirent qu'ils seraient recherchés par l'un et par l'autre : ils firent alliance avec les Anglais qu'ils n'aimaient pas contre les Français qu'ils estimaient, mais qui s'étaient unis aux Algonquins et aux Hurons. Cependant ils ne voulaient pas le triomphe complet des deux partis étrangers :

Digitized by Google

ainsi, les Iroquois étaient prêts à disperser la colonie française du Canada, lorsqu'un ordre du conseil des sachems ou des vieillards arrêta l'armée et la força de revenir ; ainsi les Français se voyaient au moment de conquérir la Nouvelle-Jersey et d'en chasser les Anglais, lorsque les Iroquois firent marcher leurs cinq nations au secours des Anglais, et les sauvèrent.

« L'Iroquois ne conservait de commun avec le Huron que le langage : le Huron, gai, spirituel, volage, d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avait l'air d'être né pour être l'allié des Français.

« L'Iroquois était, au contraire, d'une forte stature : poitrine large, jambes musculaires, bras nerveux. Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincelaient d'indépendance ; tout son air était celui d'un héros ; on voyait reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentiments élevés de l'âme. Cet homme intrépide ne fut point étonné des armes à feu, lorsque, pour la première fois, on en usa contre lui ; il tint ferme au sifflement des balles et au bruit du canon, comme s'il les eût entendus toute sa vie ; il n'eut pas l'air d'y faire plus d'attention qu'à un orage. Aussitôt qu'il put se procurer un mousquet, il s'en servit mieux qu'un Européen. Il n'abandonna pas pour cela le casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche, mais il y ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la hache ; il semblait n'avoir jamais assez d'armes pour sa valeur. Doublement paré des instruments meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son visage barbouillé de noir, ses bras teints de sang, ce noble champion du nouveau monde devint aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage qu'il défendit pied à pied contre l'étranger.

« C'était dans l'éducation que les Iroquois plaçaient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyait jamais devant un vieillard ; le respect pour l'âge était pareil à celui que Lycurgue avait fait naître à Lacédémone. On accoutumait la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique, au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avaient donné au caractère de l'Iroquois quelque chose d'indomptable. Souvent de petits garçons s'attachaient les bras ensemble, mettaient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttaient à qui soutiendrait plus longtemps la douleur. Si une jeune fille commettait une faute et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portait quelquefois cette jeune fille à s'étrangler.

« L'Iroquois méprisait la douleur comme la vie : un sachem de cent années affrontait les flammes du bûcher ; il excitait les ennemis à redoubler de cruauté ; il les défiait de lui arracher un soupir. Cette magnanimité de la vieillesse n'avait pour but que de donner un exemple aux jeunes guerriers, et de leur apprendre à devenir dignes de leurs pères.

« Tout se ressentait de cette grandeur chez ce peuple : sa langue, presque toute aspirée étonnait l'oreille. Quand un Iroquois parlait, on eût cru ouïr un homme qui, s'exprimant sans effort, passait successivement des intonations les plus sourdes aux intonations les plus élevées.

« Tel était l'Iroquois avant que l'ombre et la destruction de la civilisation européenne se fussent étendues sur lui. »

Digitized by Google

Voilà ce qui existait à l'époque de la puissance de ces grandes tribus errantes du Nouveau-Monde. On peut saisir dans ces appréciations l'ensemble de la physionomie des Algonquins, des Hurons et surtout des Iroquois. Maintenant l'ensemble des mœurs, l'originalité des coutumes, la forme primitive des gouvernements, enfin le génie américain a disparu. Toute la gloire de ces héros des forêts est dans leur passé ; nous n'aurons donc que fort peu de chose à dire de leur présent, si ce n'est pour constater leur complète décadence.

A l'époque de la fondation de Québec, en 1608, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, avec leurs tribus alliées ou sujettes, pouvaient mettre sous les armes cinquante mille hommes ; ce qui suppose chez les sauvages une population nombreuse. Au dire du voyageur La Hontan, qui sur la fin du dix-septième siècle publiait une relation de son voyage dans l'Amérique septentrionale, chacun des cinq grands villages iroquois renfermait 14,000 habitants. Aujourd'hui, suivant Châteaubriand, écrivant plus d'un siècle plus tard, on ne rencontre dans le bas Canada que six hameaux de sauvages devenus chrétiens : les Hurons de Corette, les Abénaquis de Saint-François, les Algonquins, les Nipissings, les Iroquois du lac des Deux-Montagnes et les Osouekatchie ; faibles échantillons de plusieurs races qui ne sont plus, et qui, recueillis par la religion, offrent la double preuve de sa puissance à conserver et de celle des hommes à détruire.

Aujourd'hui, le reste des cinq nations iroquoises est enclavé dans les possessions anglaises et américaines ; et, d'après l'illustre auteur des *Natchez*, le nombre des sauvages de cette famille jadis puissante était, au moment où il écrivait, tout au plus de 2,500 à 3,000 âmes. Cette effrayante dégénérescence a dû effacer depuis les derniers restes de ces nations du désert.

Avant de quitter ce sujet, saluons en passant la tombe des belliqueux Onakach ou Wakash, qui habitaient l'île de Noutka, des Cheppiwyans, des Knisteneaux, des Sioux, qui occupaient la région du centre, des Abénaquis, possesseurs de l'Acadie dans la région de l'est, des Mohawks et des Micmaks, qui étaient au nombre des tribus alliées ou sujettes des Hurons et des Iroquois.

Mais c'est assez sur ces races éteintes. Disons quelque chose de l'état actuel des contrées qu'elles habitaient. Les régions du nord, de l'ouest et du centre n'offrent au voyageur que des établissements peu importants. On rencontre dans cette dernière plusieurs forts qui défendent la contrée, ainsi qu'un poste de chasseurs, car le pays abonde en animaux à fourrure. C'est dans le Labrador que sont établis les petits Esquimaux, comme nous l'avons déjà dit, ainsi que la factorerie de l'ancienne compagnie de la baie d'Hudson. Puis voici l'île de Terre-Neuve, fameuse par ses pêcheries et par ses chiens si remarquables par leur force et leur adresse à sauver les naufragés. C'était aussi Saint-Pierre et Miquelon, deux petites îles que les Français ont conservées en abandonnant, en 1763, Terre-Neuve à l'Angleterre.

C'est sur les côtes de cette dernière île que s'élève du fond de l'Océan le célèbre banc de Terre-Neuve, qui fournit de morues la majeure partie de l'Europe. Il a 110 kilomètres de large sur 355 de long.

Nous glisserons sur la Nouvelle-Écosse ou Acadie, presqu'île au sud du golfe Saint-Laurent qui n'y gèle jamais malgré la rigueur du froid en hiver, et nous n'y mentionnerons que Halifax, la résidence du gouverneur, et l'un des plus

Digitized by Google

beaux ports de l'Amérique. Les Français formèrent, en 1604, plusieurs établissements dans l'Acadie, entre autres Port-Royal, nommé aujourd'hui Annapolis.

Mais arrêtons-nous un moment en touchant au Canada. Ne devons-nous pas un hommage d'admiration et de reconnaissance aux missionnaires jésuites, qui portèrent la lumière de l'Évangile aux sauvages du Canada, où l'intrépidité de ces apôtres de Jésus-Christ parut dans toute sa gloire, et revêtit souvent l'auréole du martyre ? N'est-ce pas à leur zèle que ce pays dut de porter d'abord le nom de Nouvelle-France ? « Rien n'était plus apostolique, dit un historien, que la vie que les missionnaires menaient chez les Hurons. Tous leurs moments étaient comptés par quelque action héroïque, par des conversions ou par des souffrances qu'ils regardaient comme de vrais dédommagements, lorsque leurs travaux n'avaient pas produit tout le fruit dont ils s'étaient flattés. Depuis quatre heures du matin qu'ils se levaient, lorsqu'ils n'étaient pas en course, jusqu'à huit, ils demeuraient ordinairement renfermés ; c'était le temps de la prière, et le seul qu'ils eussent de libre pour leurs exercices de piété. A huit heures chacun allait où son devoir l'appelait : les uns visitaient les malades ; les autres suivaient dans la campagne ceux qui travaillaient à cultiver la terre ; d'autres se transportaient dans les bourgades voisines, qui étaient destituées de pasteurs. Ces courses produisaient plusieurs bons effets ; car, en premier lieu, il ne mourait point, ou il mourait fort peu d'enfants sans baptême ; les adultes mêmes qui avaient refusé de se faire inscrire tandis qu'ils étaient en santé, se rendaient dès qu'ils étaient malades ; ils ne pouvaient tenir contre l'industrieuse et constante charité de leurs médecins. »

Depuis les premiers apôtres du Canada, les choses se sont bien modifiées dans cette partie de l'Amérique. La France a disparu du Canada, comme ces tribus indiennes avec lesquelles elle sympathisait. Il ne reste plus de tout cela que quelques débris. Mais on conviendra néanmoins que le caractère brillant de la valeur française, le désintéressement de notre nation, sa gaieté, son esprit aventureux, sympathisaient avec le génie des Indiens ; on conviendra aussi que la religion catholique était plus propre que le culte protestant à l'éducation du sauvage. La civilisation, en entrant par le commerce chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties ; elle a fait de ces races fières et belliqueuses des mendiants couverts de haillons européens, sortes de métis, également bâtards de la nature civilisée et de la nature sauvage.

Le Canada est divisé aujourd'hui en deux provinces, appelées le haut et le bas Canada. La première est située au nord des grands lacs ; sa capitale est York, sur la côte britannique du Niagara. La capitale du bas Canada est Québec, située sur les deux rives du Saint-Laurent, et la ville la plus importante de toute la contrée.

Québec s'élève sur un promontoire formé par le fleuve Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles. « Un superbe bassin, dit un géographe célèbre, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté, une belle et large rivière, des rivages bordés partout de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons, les deux promontoires de la Pointe-Levi et du cap Diamant, la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency, tout concourt à donner à la capitale du bas Canada un aspect imposant et magnifique. »

Digitized by Google

Québec est divisée en deux villes distinctes : la ville haute, bâtie sur la pente du cap Diamant, dont le sommet est élevé d'environ 120 mètres au-dessus du fleuve, est assurément la plus belle. La ville basse, construite sur un terrain artificiel enlevé aux flots du fleuve, n'offre aucun édifice vraiment remarquable. Mais les travaux de fortification, pour lesquels on a dépensé, dans ces derniers temps, des sommes énormes, doivent rendre Québec une des places les plus fortes de l'Amérique. On vante particulièrement la citadelle, construite sur le cap Diamant, et qu'on regarde comme imprenable.

Il règne une grande activité commerciale à Québec, qui, dans l'Amérique continentale anglaise, n'a de rivale que Montréal, autre ville du Canada, située non loin d'une colline d'où l'on a une vue magnifique, à laquelle la ville doit son nom. Montréal était primitivement le siége de la fameuse compagnie du Nord-Ouest, qui s'est réunie depuis près de trente ans à la Compagnie de la baie d'Hudson, pour le commerce des pelleteries. On compte à Montréal 50,000 habitants, tandis que Québec n'en a encore que 35,000.

Les autres villes de la Nouvelle-Bretagne sont très-peu importantes. C'est dans le haut Canada que le voyageur rencontre la fameuse cataracte du Niagara, dont le bruit s'entend quelquefois de 45 à 65 kilomètres de distance. Le saut du côté du Canada a 47 mètres, et 53 du côté des États-Unis. Voici en quels termes Châteaubriand raconte sa visite à la cataracte du Niagara :

« A la cataracte du Niagara, dit-il, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ 66 mètres de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte, et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à 14 mètres du fond. Mais ici le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main de toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent, et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à 5 centimètres de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau, et me transportèrent chez eux.

« Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara : en arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraie, recule en ce cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par force de reins.

Digitized by Google

C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à 4 mètres loin du bord.

« Je n'avais qu'une simple fracture au bras : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. Mon Hollandais ne voulut pas aller plus loin ; je le payai, et il retourna chez lui. Je fis un nouveau marché avec les Canadiens du Niagara, qui avaient une partie de leur famille à Saint-Louis des Illinois, sur le Mississipi. »

Avant de nous éloigner de la Nouvelle-Bretagne, nous dirons quelque chose de ses lacs. D'abord le lac Érié, qui a plus de 100 myriamètres de circonférence, se décharge dans le lac Ontario, après avoir formé la cataracte du Niagara. Les nations qui vivaient sur les bords de ce lac furent exterminées, il y a plus de deux siècles, par les Iroquois. C'est autour du lac Ontario que les Indiens trouvaient le baume blanc dans le bananier, le sucre dans l'érable, le noyer et le mûrier, la teinture rouge dans l'écorce de la perousse, le toit de leurs chaumières dans l'écorce du bois blanc; ils trouvaient aussi le vinaigre dans les grappes rouges du vinaigrier, le miel et le coton dans les fleurs de l'asperge sauvage, l'huile pour les cheveux dans le tournesol, et une panacée pour les blessures dans la Plante universelle. Les productions de l'art européen ont remplacé ces bienfaits de la nature, depuis que les sauvages ont disparu.

Nous emprunterons encore quelques détails au grand écrivain voyageur que nous avons déjà cité :

« C'est une chose effrayante, dit-il, que de voir les Indiens s'aventurer dans des nacelles d'écorce, sur ce lac où les tempêtes sont terribles. Ils suspendent leurs manitous à la poupe des canots, et s'élançent au milieu des tourbillons de neige, entre les vagues soulevées. Ces vagues, de niveau avec l'orifice des canots, ou les surmontant, semblent les aller engloutir. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur le bord, poussent des airs lamentables, tandis que leurs maîtres, gardant un profond silence, frappent les flots en mesure avec leurs pagaies. Les canots s'avancent à la file ; à la proue du premier se tient debout un chef, qui répète le monosyllabe OAH, la première voyelle sur une note élevée et courte, la seconde sur une note sourde et longue ; dans le dernier canot est encore un chef debout, manœuvrant une grande rame en forme de gouvernail. Les autres guerriers sont assis, les jambes croisées, au fond des canots ; à travers le brouillard, la neige et les vagues, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou allongé des dogues hurlant, et les épaules des deux sachems, pilote et augure : on dirait des dieux de ces eaux.

« Le lac Érié est encore fameux par ses serpents. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux Couleuvres jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nénuphars : en été les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque ces reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'ébène ; on ne distingue dans ces horribles nœuds doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continuel, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte:

Digitized by Google

« Le détroit qui ouvre le passage du lac Huron au lac Érié tire sa renommée de ses ombrages et de ses prairies. Le lac Huron abonde en poissons ; on y pêche l'artikamègue et des truites qui pèsent 100 kilogrammes. L'île de Malimoulin était fameuse, elle renfermait le reste de la nation des Ontawais, que les Indiens faisaient descendre du grand castor. On a remarqué que l'eau du lac Huron, ainsi que celle du lac Michigan, croît pendant sept mois et diminue dans la même proportion pendant sept autres. Tous ces lacs ont un flux et reflux plus ou moins sensible.

« Le lac Supérieur occupe un espace de plus de quatre degrés entre le 46° et le 50° de latitude nord, et non moins de huit degrés entre le 87° et le 95° de longitude ouest, méridien de Paris ; c'est-à-dire que cette mer intérieure a 400 kilomètres de large et environ 800 de long, donnant une circonférence d'a peu près 2,400 kilomètres.

« Quarante rivières réunissent leurs eaux dans cet immense bassin ; deux d'entre elles, l'Allinipigon et le Michipicroton, sont deux fleuves considérables ; le dernier prend sa source dans les environs de la baie d'Hudson.

« Des îles ornent le lac, entre autres l'île Maurepas sur la côte septentrionale, l'île Pontchartrain sur la rive orientale, l'île Minong vers la partie méridionale, et l'île du Grand-Esprit ou des Ames, à l'Occident : celle-ci pourrait former le territoire d'un État en Europe, elle mesure 140 kilomètres de long et 80 de large.

« Les caps remarquables du lac sont : la pointe Kioucounan, espèce d'isthme s'allongeant de 8 kilomètres dans les flots ; le cap Minabeaujou, semblable à un phare ; le cap du Tonnerre, près de l'anse du même nom ; et le cap Roche-debout, qui s'élève perpendiculairement sur les grèves comme un obélisque brisé.

« Le rivage méridional du lac Supérieur est bas, sablonneux, sans abri ; les côtes septentrionales et orientales sont, au contraire, montagneuses, et présentent une succession de rochers à pic. Le lac lui-même est creusé dans le roc. A travers son onde verte et transparente, l'œil découvre à plus de 10 et 13 mètres de profondeur des masses de granit de différentes formes et dont quelques-unes paraissent comme nouvellement sciées par la main de l'ouvrier. Lorsque le voyageur, laissant dériver son canot, regarde, penché sur le bord, la crête de ces montagnes sous-marines, il ne peut jouir longtemps de ce spectacle ; ses yeux se troublent, et il éprouve des vertiges.

« Frappée de l'étendue de ce réservoir des eaux, l'imagination s'accroît avec l'espace : selon l'instinct commun à tous les hommes, les Indiens ont attribué la formation de cet immense bassin à la même puissance qui arrondit la voûte du firmament ; ils ont ajouté à l'admiration qu'inspire la vue du lac Supérieur la solennité des idées religieuses.

« Ces sauvages ont été entraînés à faire de ce lac l'objet principal de leur culte par l'air de mystère que la nature s'est plu à attacher à l'un de ses plus grands ouvrages. Le lac Supérieur a un flux et un reflux irréguliers ; ses eaux, dans les plus grandes chaleurs de l'été, sont froides comme la neige, à 15 centimètres au-dessous de leur surface ; ces mêmes eaux gèlent rarement dans les hivers rigoureux de ces climats, alors même que la mer est gelée.

« Les productions de la terre autour du lac varient selon les différents sols :

Digitized by Google

sur la côte orientale on ne voit que des forêts d'érables rachitiques et déjetés qui croissent presque horizontalement dans du sable ; au nord, partout où le roc vif laisse à la végétation quelque gorge, quelque revers de vallée, on aperçoit des buissons de groseilliers sans épines et des guirlandes d'une espèce de vigne qui porte un fruit semblable à la framboise, mais d'un rose plus pâle. Çà et là s'élèvent des pins isolés.

« Parmi le grand nombre de sites que présentent ces solitudes, deux se font particulièrement remarquer.

« En entrant dans le lac Supérieur par le détroit de Sainte-Marie, on voit à gauche des îles qui se courbent en demi-cercle, et qui, toutes plantées d'arbres à fleurs, ressemblent à des bouquets dont les pieds trempent dans l'eau. A droite, les caps du continent s'avancent dans les vagues : les uns sont enveloppés d'une pelouse qui marie sa verdure au double azur du ciel et de l'onde; les autres, composés d'un sable rouge et blanc, ressemblent, sur le fond du lac bleuâtre, à des rayons d'ouvrages en marqueterie. Entre ces caps longs et nus s'entremêlent de gros promontoires revêtus de bois qui se répètent invertis dans le cristal au-dessous. Quelquefois aussi les arbres serrés forment un épais rideau sur la côte ; et quelquefois clair-semés, ils bordent la terre comme des avenues ; alors leurs troncs écartés ouvrent des points d'optique miraculeux. Les plantes, les rochers, les couleurs diminuent de proportion ou changent de teinte à mesure que le paysage s'éloigne ou se rapproche de la vue.

« Ces îles au midi et ces promontoires à l'orient, s'inclinant par l'occident les uns vers les autres, forment et embrassent une vaste rade, tranquille, quand l'orage bouleverse les autres régions du lac. Là se jouent des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques : le canard noir du Labrador se perche sur la pointe d'un brisant ; les vagues environnent ce solitaire en deuil des festons de leur blanche écume ; des plongeons disparaissent, se montrent de nouveau, disparaissent encore ; l'oiseau des lacs plane à la surface des flots, et le martin-pêcheur agite rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie.

« Par delà les îles et les promontoires enfermant cette rade au débouché du détroit de Sainte-Marie, l'œil découvre les plaines fluides et sans bornes du lac. Les surfaces mobiles de ces plaines s'élèvent et se perdent graduellement dans l'étendue : du vert d'émeraude, elles passent au bleu pâle, puis à l'outremer, puis à l'indigo. Chaque teinte se fondant l'une dans l'autre, la dernière se termine à l'horizon, où elle se joint au ciel par une barre d'un sombre azur.

« Ce site, sur le lac même, est proprement un site d'été; il faut en jouir lorsque la nature est calme et riante : le second paysage est, au contraire, un paysage d'hiver; il demande une saison orageuse et dépouillée.

« Près de la rivière Allinipigon s'élève une roche énorme et isolée qui domine le lac. A l'occident se déploie une chaîne de rochers, les uns couchés, les autres plantés dans le sol ; ceux-ci perçant l'air de leurs pics arides, ceux-là de leurs sommets arrondis; leurs flancs verts, rouges et noirs, retiennent la neige dans leurs crevasses, et mêlent ainsi l'albâtre à la couleur des granits et des porphyres.

« Là croissent quelques-uns de ces arbres de forme pyramidale que la nature entremêle à ses grandes architectures et à ses grandes ruines, comme les colonnes de ses édifices debout ou tombés : le pin se dresse sur les plinthes des

Digitized by Google

rochers, et des herbes hérissées de glaçons pendent tristement de leurs corniches ; on croirait voir les débris d'une cité dans les déserts de l'Asie : pompeux monuments qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés.

« Derrière la chaîne de rochers que je viens de décrire se creuse, comme un sillon, une étroite vallée : la rivière du Tombeau passe au milieu. Cette vallée n'offre en été qu'une mousse flasque et jaune ; des rayons de fongus, au chapeau de diverses couleurs, dessinent les interstices des rochers. En hiver, dans cette solitude remplie de neige, le chasseur ne peut découvrir les oiseaux ou les quadrupèdes peints de la blancheur des frimas, que par les becs colorés des premiers, les museaux noirs et les yeux sanglants des seconds. Au bout de la vallée et loin par delà, on aperçoit la cime des montagnes hyperboréennes, où Dieu a placé la source des quatre plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale. Nés dans le même berceau, ils vont, après un cours de 1,200 lieues, se mêler, aux quatre points de l'horizon, à quatre océans : le Mississipi se perd, au midi, dans le golfe mexicain; le Saint-Laurent se jette, au levant, dans l'Atlantique ; l'Outawais se précipite, au nord, dans les mers du pôle ; et le fleuve de l'Ouest porte, au couchant, le tribut de ses ondes à l'océan de Nontouka. »

Nous regrettons de ne pas joindre à ce magnifique tableau de charmants détails de mœurs indiennes. Mais l'espace nous manque, et nous avons encore à faire voir l'Amérique telle qu'elle s'offre aujourd'hui.

Rien de bien saillant à dire de la Nouvelle-Écosse ou Acadie, si ce n'est qu'elle a un grand nombre de bons ports. Les Français y formèrent en 1604 plusieurs établissements, dont le plus considérable était Port-Royal, actuellement Annapolis. On y voit encore Halifax, chef-lieu, résidence du gouverneur; c'est un des plus beaux ports de l'Amérique, avec un vaste chantier de construction.

Dans l'île Royale ou du cap Breton, il faut signaler le chef-lieu Sidney, Louisbourg, ancienne capitale, qui possède un port superbe et montre les ruines imposantes de ses fortifications, que les Anglais détruisirent en 1758.

A 1,000 kilomètres à l'est des États-Unis, les Anglais sont maîtres des îles Bermudes, qui sont fréquemment ravagées par des ouragans.

Cette revue suffit pour donner une idée exacte du passé et du présent de la Nouvelle-Bretagne, Passons maintenant aux États-Unis.

LES ÉTATS-UNIS.

Les États-Unis, avant d'avoir leur constitution actuelle, étaient des colonies anglaises, qui se soulevèrent en 1776 contre la métropole. Leur indépendance, après une guerre longue et meurtrière, fut reconnue en 1783, par un traité conclu entre l'Angleterre et la France, qui céda à la Grande-Bretagne une por-

Digitized by Google

tion du Canada. Treize provinces seulement formèrent d'abord l'Union ou la Confédération anglo-américaine; onze autres y sont entrées successivement. La Louisiane, ainsi nommée de Louis XIV, sous qui les Français y formèrent un établissement, fut vendue en 1803 par la France aux États-Unis, et l'Espagne lui a fait cession de la Floride. Naguère la Californie a été admise à faire partie, comme État, de la Confédération américaine dite les États-Unis.

Chacun des États jouit d'un gouvernement particulier et républicain. Tous ensemble ils forment une république fédérative avec un gouvernement général et fédéral, composé d'un président et d'un vice-président, entre les mains desquels est remis le pouvoir exécutif, et d'un congrès, en qui résident tous les pouvoirs législatifs. Le congrès se compose d'un sénat, dont les membres sont nommés pour six ans, à raison de deux par chaque État, et d'une chambre de représentants élus pour deux ans, à raison d'un député pour 40,000 habitants. Le président est élu pour quatre ans par un nombre d'électeurs égal à celui des sénateurs et des représentants réunis. Les territoires, pour avoir le droit d'être admis au rang des États, doivent avoir une population de 60,000 âmes. Ils sont administrés par un gouvernement particulier et par des gouverneurs nommés par le président de l'Union.

Il n'y a point de religion dominante aux États-Unis. Tous les cultes y sont admis. Les protestants y sont en majorité. On y distingue plusieurs sectes : les épiscopaux, qui ont à peu près le même dogme que les anglicans de la Grande-Bretagne, les presbytériens, les anabaptistes ou mennonites, les méthodistes, les quakers, etc. Les catholiques sont en majorité dans la Louisiane et le Maryland.

Les habitants d'origine européenne qui peuplent les États-Unis appartiennent à des nations très-diverses : « A cette classe, dit Balbi, classe qui est de beaucoup la plus nombreuse, puisqu'elle forme environ les huit dixièmes de la population totale, appartiennent les quatre souches ou familles germanique, celtique, gréco-latine et sémitique. La souche germanique comprend les descendants des Anglais de toutes les parties de l'archipel britannique, qui forment à eux seuls près des six huitièmes de toute la population européenne de l'Union ; ils occupent presque exclusivemement les six États de la Nouvelle-Angleterre ; ils sont très-nombreux dans les États du centre, et ils forment une partie considérable de la population des États méridionaux et des États de l'ouest. Les Allemands, très-nombreux dans la Pensylvanie, forment une assez grande partie de la population dans les États de New-York, de New-Jersey, de l'Ohio et d'autres États dans l'ouest. Les Hollandais, établis surtout dans le New-York, sont en moindre nombre dans la Pensylvanie et le New-Jersey. Les Suédois et les Suisses, les premiers dans le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, les seconds dans l'Indiana, où ils forment un État séparé, sont en très-petit nombre, et se trouvent mêlés avec les autres Allemands dans les États où ceux-ci sont établis. »

D'après le même géographe, il y a la souche celtique, qui comprend les Irlandais, les Gallois, les Écossais et leurs descendants. La souche gréco-latine embrasse les Italiens, les Espagnols et les Français; ces derniers forment une partie considérable de la population des États de Louisiane, Illinois, Missouri et Mississipi. La souche sémitique comprend les Juifs d'Europe qui sont venus s'établir en Amérique; ils sont assez rares. La seconde classe, qui est très-

Digitized by Google

nombreuse, est composée des Africains et de leurs descendants. D'après une loi récente de l'État de New-York, les nègres y sont libres à 21 ans. Les indigènes ou Américains, improprement nommés Indiens, forment la troisième classe; ils appartiennent à un grand nombre de souches différentes très-peu nombreuses chacune en particulier. Ces sauvages ont fui devant la civilisation; ils se sont retirés peu à peu vers l'ouest dans des lieux déserts ou dans d'épaisses forêts. Mais ils n'en conservent que mieux leur entière indépendance. Toutefois, depuis quelques années surtout, le gouvernement fédéral emploie tous les moyens pour engager les peuples sauvages à se retirer tous à l'ouest, non-seulement du Mississipi, mais aussi du Missouri et de l'Arkansas.

Il est à remarquer que, dans cette grande confédération d'hommes libres, il y a un grand nombre d'esclaves.

Les États-Unis sont situés entre 70° et 127° de longitude ouest, entre 25° et 54° de latitude nord. Ils sont bornés au nord par la Nouvelle-Bretagne, à l'ouest par le grand Océan, au sud-ouest par le Mexique, au sud par le golfe du Mexique et le détroit de Floride, à l'est par le canal de Bahama et l'océan Atlantique. Faisons notre entrée maintenant dans les États de l'Union.

Dès les premiers pas qu'on fait aux États-Unis, on rencontre des villes dont les maisons sont d'une architecture simple et élégante. Beaucoup de ces habitations sont bâties en bois et peintes avec des couleurs variées; cette variété de bâtiments, la propreté qui y règne, les marteaux de porte d'un cuivre brillant et poli, annoncent à la fois l'ordre, l'activité, l'intelligence et la prospérité des habitants. Un œil accoutumé au spectacle de nos magnifiques cités, à l'afféterie de nos jeunes élégants, et au contraste que présente chez nous le luxe des premières classes avec la grossièreté des costumes de nos paysans et les haillons de la foule innombrable de nos mendiants, est surpris, en arrivant dans les États-Unis, de n'y voir nulle part l'excès du faste ni celui de la misère.

Tous les Américains que l'on rencontre portent des habits bien coupés et d'une bonne étoffe, des chaussures bien cirées; leur maintien libre, franc, familier, également éloigné d'une rudesse grossière et d'une politesse maniérée, nous montre l'homme indépendant, mais soumis aux lois, fier de ses droits et respectant ceux des autres.

Dans l'État de Massachusets, nous rencontrons la ville de Boston, la première des cités américaines qui donna le signal de l'indépendance aux États-Unis. Dans cette contrée septentrionale, l'amour de la liberté pousse de plus profondes racines; le ciel y est plus rigoureux, le culte plus austère, l'esprit d'égalité plus général, l'instruction plus forte. Boston, depuis longtemps florissante par son commerce, a l'air de l'aïeule des autres cités américaines, et ressemble parfaitement à une vieille et grande ville d'Angleterre. C'est la capitale du Massachusets. C'est la plus grande cité et en même temps la quatrième de toute la confédération. Son port, que défendent deux forts, est un des plus grands et des meilleurs de l'Union. Elle a plusieurs beaux édifices, de belles places publiques, entre autres celle de Franklin, l'un de ses enfants et l'un des libérateurs de l'Amérique; elle possède un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires. Six chemins de fer qui y aboutissent en font une des places les plus commerçantes de l'Amérique. Elle compte plus de 60,000 habitants.

Digitized by Google

Dans ses environs, on trouve, entre autres villes : Charlestown, importante par son commerce et surtout par son arsenal maritime, qui possède une calle de construction pour les plus grands bâtiments ; Cambridge, petite ville qui possède l'Havard-Collége, l'université la plus ancienne et la plus célèbre de l'Union ; elle est surtout renommée pour sa riche bibliothèque, pour son jardin botanique et ses collections scientifiques. On cite aussi le village de Waltham, remarquable par sa grande fabrique de coton, dont les ouvriers, au nombre de 450, forment une petite colonie.

Les autres principales villes du Massachusets sont : Salem, commerçante, riche et peuplée ; Plymouth, qui est la première colonie anglaise fondée par les puritains ; Lowel, qui est regardée comme la cité la plus industrieuse de la contrée ; Hatfield, remarquable par son orme gigantesque, regardé comme le plus grand arbre de la Nouvelle-Angleterre, et dont le tronc, à deux pieds au-dessus du sol, n'a pas moins de 12 mètres de diamètre ; Barnstable, importante par ses nombreuses salines, et les îles Martha's vineyard et Nantuket, dont l'une possède aussi des salines, ainsi que des fabriques de lainage, et l'autre d'excellents pâturages et de nombeux baleiniers.

Dans l'État de Rhode-Island, on rencontre Providence, intéressante cité qui, avec Newport, est le chef-lieu de cet État. Sa population, qui n'était que de 3,000 habitants il y a un demi-siècle, est aujourd'hui au moins de 20,000 âmes. Ses habitants jouissent d'une aisance acquise par de constants travaux et une active industrie. Elle occupe le milieu d'un vallon qu'arrose la petite rivière de Narraganset. Un village, nommé ainsi, a renfermé longtemps les misérables huttes de la nombreuse tribu des Marragansets, qui pendant plusieurs siècles avait possédé seule cette province.

Non loin de Providence s'élève la ville de Newport, bien bâtie, bien alignée, et contenant une population nombreuse dont l'aisance annonce le bonheur. C'est un lieu de rendez-vous à la mode, fort agréable pour les États du sud et du centre, pendant les chaleurs de l'été. On peut ranger Newport parmi les places commerçantes de l'Union. La beauté de sa rade et les avantages militaires de sa position la font considérer comme un Gibraltar américain.

L'État de Connecticut, partagé en huit comtés, montre New-Haven, qui possède une des principales universités de l'Union ; Hartford, ville qu'on remarque à cause de ses élégants édifices, de son industrie, de son beau port sur le Connecticut, et de son hospice des sourds--muets. Elle est la capitale de cet État.

D'autres villes, ou commerçantes ou industrieuses, se trouvent dans le Connecticut. Il suffit de citer Norwich, Bristol, Middletown, Berlin et East-Windsor, dont les fabriques et les manufactures fournissent de remarquables produits. Saybrook, Danbury, Lichfield, New-Milford, Groton et Lyme, appartiennent aussi à cet État et contribuent à sa prospérité.

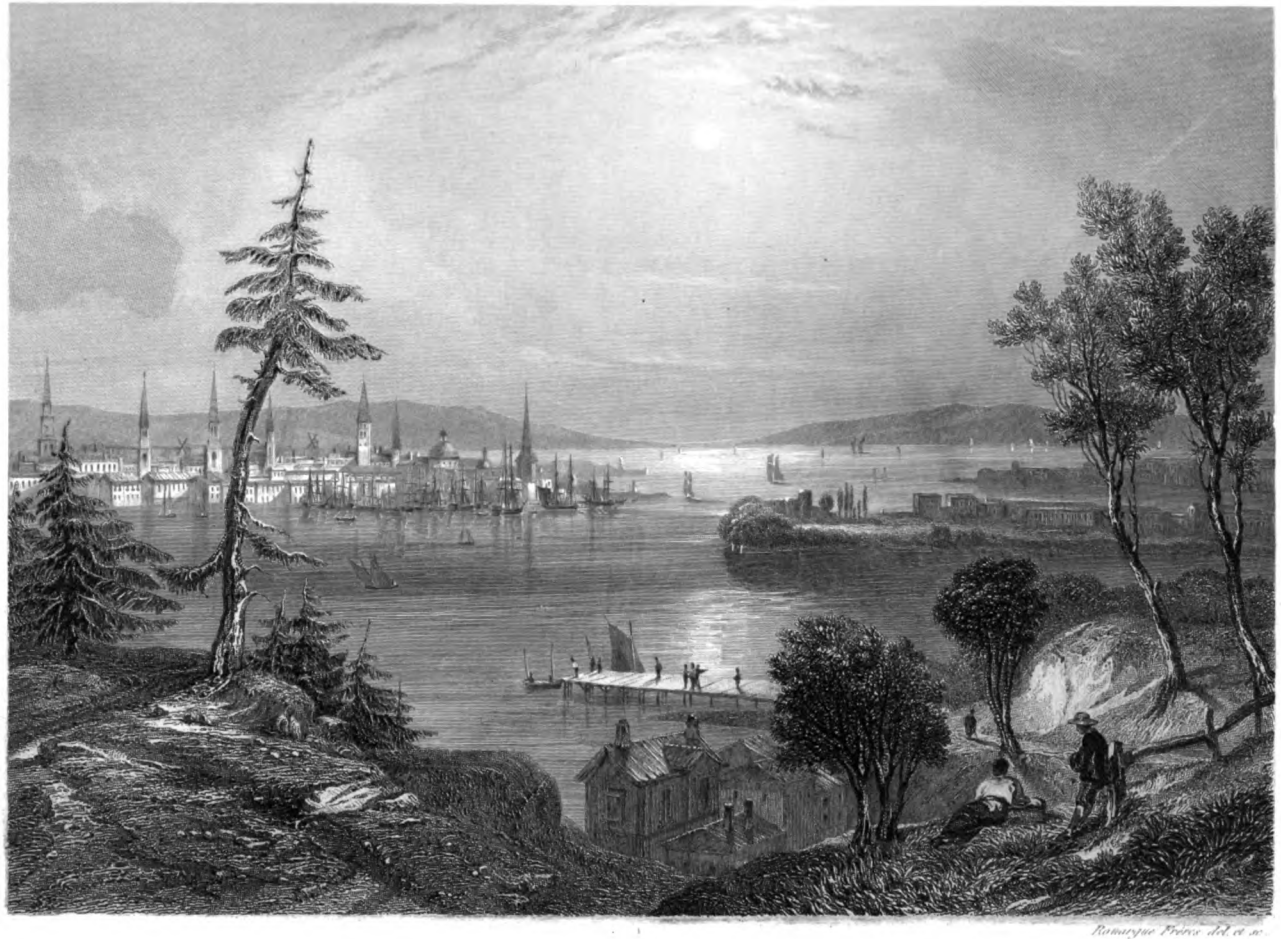
L'État de New-York, situé à l'ouest de ceux de Massachusets et de Connecticut, s'étend entre le 40^{me} et le 45^{me} de latitude septentrionale, et embrasse une superficie d'environ 68,000 kilomètres carrés. Cette grande étendue diversifie admirablement sa surface. On y trouve tous les sites, toutes les variétés de paysages, embellis par des lacs ou des rivières. Le commerce de cet État et son industrie jouissent d'un bonheur qui va toujours croissant.

Albany est la métropole politique de cet État. C'est une belle ville située sur

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Remarque Frères del. et sc.

NEW-YORK.

Imp.ie Chardon aîné et fils 30 r. Beaubourg Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

l'Hudson. Sa situation est très-favorable à l'industrie ; elle possède plusieurs beaux édifices, et compte dans son sein plus de 25,000 habitants. Mais elle s'efface complétement devant New-York, la ville la plus riche et la plus peuplée de l'Union américaine, et l'un des grands entrepôts de son commerce.

New-York couvre une partie de l'île Manhattan, formée par l'Hudson, l'East-River, extrémité occidentale du golfe de Long-Island, et par un courant qui vient les joindre au nord de la ville. Excepté dans la partie qu'on appelle la vieille ville, et où les rues sont étroites et souvent irrégulières, toutes les autres sont droites, larges, et se coupent généralement à angles droits. Broadway, la plus belle de toutes, s'étend en ligne droite, depuis la Batterie, sur le bord de la mer, jusqu'à l'autre extrémité de la ville, sur une largeur d'environ 30 mètres, et sur une longueur de plus de 3 kilomètres. Elle règne sur la partie la plus élevée du sol. Après Broadway, on cite généralement Wall-Street, rue élégante où s'élève la Bourse ; Pearl-Street, la rue la plus marchande, Greenwich-Street et le Bowery. « New-York, dit Adrien Balbi, offre un grand nombre d'édifices remarquables ; nous nous bornerons à citer : le New-York-Exchange, un des plus beaux de toute l'Amérique ; c'est le siége du bureau de la poste, du cabinet littéraire des commerçants et d'autres établissements ; ce magnifique bâtiment a été réduit en cendres par le terrible incendie qui, le 15 décembre 1835, a détruit plusieurs centaines de maisons ; l'Hôtel-de-Ville (City-Hall), superbe édifice ; la prison de la ville, la maison de correction, la cathédrale catholique, les églises de Saint-Jean, de Saint-Paul, de la Trinité, l'hôpital, la douane, la maison de charité, l'hospice des orphelins, l'hospice des fous, le musée, le Columbia-College, les théâtres. New-York possède aussi un grand nombre d'instituts littéraires et d'instruction publique. »

Nous aurions à établir une longue nomenclature, si nous voulions mentionner tous les établissements scientifiques de cette ville. Mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'elle est de toute l'Amérique la ville qui occupe le plus grand nombre de presses, et que son commerce de librairie, supérieur sous certains rapports à celui de Boston, rivalise avec celui de Philadelphie. Elle a aussi l'avantage d'être en relation régulière par ses paquebots avec les points les plus éloignés du nouveau monde, et avec l'Angleterre et la France.

New-York est le siége d'un évêché catholique. Sa population atteint presque le chiffre de 300,000 âmes. Les promenades sont peu nombreuses dans cette ville. La plus belle est celle qu'on appelle la Batterie, dans la partie méridionale ; elle a près de 800 mètres, est couverte de gazon, ombragée d'arbres nombreux, et tire son nom d'une batterie qu'avaient élevée les Hollandais dans cet endroit, et qu'on a remplacée par un redoutable fort en pierre. La Batterie est en été la promenade favorite des habitants de New-York ; de là on jouit d'une perspective magnifique, que l'on a comparée à celle de Naples. En avant s'étend la belle baie, bornée à gauche par les douces collines et les vallées de Long-Island. Deux ou trois forts apparaissent çà et là au-dessus des flots, et de nombreux vaisseaux fendent sans cesse les ondes. Pour compléter ce beau point de vue, on ne désirerait que quelques montagnes.

Malheureusement le climat de cette ville est peu salubre pendant les chaleurs de l'été, et elle est souvent visitée par la fièvre jaune, qui ne disparaît qu'aux premiers froids d'octobre.

Digitized by Google

New-York doit son origine aux Hollandais, qui bâtirent à l'embouchure du fleuve Hudson, dans l'île où s'élève aujourd'hui New-York, un fort appelé Amsterdam. Pendant la guerre de l'indépendance, cette ville fut occupée par les troupes anglaises jusqu'à la paix. Son gouvernement avait d'ailleurs montré beaucoup de résolution et de fermeté dans les événements qui préparèrent cette grande lutte.

Il faut nommer, parmi les villes principales de l'État de New-York, Rochester, Hudson, Utica, Buffalo, toutes remarquables par leur activité commerciale. Citons aussi Harbor, sur le lac Ontario, célèbre par son commerce et par ses chantiers militaires et marchands ; Bethléem, Pompey, Manchester. C'est dans le voisinage de cette petite ville que se trouve la fameuse cataracte de Niagara dont nous avons parlé.

N'oublions pas non plus Westpoint, si importante par son école militaire, organisée sur le plan de la célèbre école Polytechnique de Paris ; c'est le seul établissement de ce genre que possède l'Union. Westpoint a une forteresse qui est située sur un mont escarpé, au pied duquel coule la rivière d'Hudson. Elle est doublement fortifiée par la nature et par l'art, et passe pour imprenable. On l'appelait à juste titre, dans la guerre de l'indépendance, la clef des États-Unis. C'est à Wespoint, plus qu'en tout autre endroit, qu'on est saisi d'étonnement à l'aspect de la rivière du Nord, dont la largeur est de 3 kilomètres, que des bâtiments de guerre remontent jusqu'à Albany, et qui coule entre deux chaînes de montagnes longtemps inhabitées, couvertes de pins, d'antiques chênes et de noirs cyprès. Cette vue âpre et sauvage inspire des pensées tristes et profondes. En examinant ces masses gigantesques de rochers, ces abîmes sans fond et ces immenses forêts, on se demande comment les Anglais ont pu si longtemps conserver l'espoir chimérique de subjuguer un peuple défendu par ces inexpugnables remparts et enflammé par l'amour de l'indépendance.

En continuant notre rapide promenade à travers les États-Unis de l'Amérique du Nord, nous rencontrons parmi ceux du milieu celui de Pensylvanie, qui mérite de nous une attention toute particulière, comme ayant été pour ainsi dire le berceau de la nationalité américaine.

La Pensylvanie est traversée du nord au sud par la Delaware, grande rivière qui porte de gros bâtiments pendant une partie de son cours, et qui donne son nom à un autre État de l'Union. La grande chaîne des Apalaches la traverse également du sud-ouest au nord-est. L'air y est pur et serein, l'hiver rigoureux. Le sol est fertile en céréales ; on y cultive la vigne avec succès. Son commerce est très-considérable, et son industrie est portée à un haut degré de perfection.

A la vue de Philadelphie, sa capitale, il est aisé de comprendre les grandes et prospères destinées de l'Amérique.

Cette ville, dont le nom signifie *ville des frères*, est située sur la rive ouest de la Delaware, à environ 6 kilomètres du confluent de ce fleuve et de la rivière de Schuylkill. Elle contient une population active, industrieuse, qui, en comprenant celle des faubourgs, s'élève à plus de 200,000 âmes. Ses rues très-larges et tirées au cordeau, ses beaux trottoirs, la propreté et l'élégance simple de ses maisons, frappent agréablement les regards, malgré l'irrégularité de divers petits quais que chaque négociant a construits selon sa fantaisie sur le bord du fleuve, à la porte de son magasin, avec des enfoncements pour y mettre ses

Digitized by Google

vaisseaux à l'abri de la débâche des glaces. Cette partie de la ville est basse, malsaine et humide.

William Penn, fondateur de cette ville et de toute la colonie, avait projeté pour Philadelphie un plan immense et régulier. Les rêves de cet homme de bien n'ont pas eu plus de durée que ceux de maints grands politiques ; mais son nom vivra toujours : car c'est le seul Européen qui ait fondé légalement un État en Amérique et qui ne l'ait pas cimenté du sang des peuples infortunés de cet hémisphère. William Penn appartenait à la secte des *quakers* ou *trembleurs*, secte ennemie-née de la guerre, et qui naturellement ne partagea jamais l'esprit d'insurrection contre la mère-patrie.

Philadelphie passe, à juste titre, pour la ville la plus régulièrement tracée de l'Union ; elle est aussi la plus industrieuse, et celle où il y a le plus de richesse solide. Elle a le second rang sous le rapport de la population, et le troisième sous celui de sa marine marchande, qu'on estime à plus de 100,000 tonneaux. Son port est vaste et sûr ; ses places publiques sont plus nombreuses que dans aucune autre ville des États-Unis ; celle de Washington est décorée de la statue équestre de ce grand homme.

Parmi les nombreux édifices dignes d'être mentionnés, nous citerons le marché (*market*), qui est le plus beau peut-être de l'Amérique ; la banque des États-Unis, que des connaisseurs ne font pas difficulté de regarder comme le plus bel édifice de toute l'Union, édifice magnifique, construit tout en marbre, et sur le modèle du célèbre Panthéon d'Athènes ; le palais de l'État (*State-House*), où siégea le congrès qui, le 4 juillet 1776, déclara l'indépendance américaine, et où se tinrent les séances du congrès, jusqu'à sa translation à Washington. On remarque encore à Philadelphie d'autres édifices qui font honneur à la libéralité intelligente du gouvernement fédéral.

Mais c'est moins l'architecture des monuments de cette cité, que de grands souvenirs, qui attirent sur eux la curiosité et commandent le respect. Toute la ville elle-même est un noble temple élevé à la tolérance ; car on y voit en grand nombre des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des luthériens, des unitaires, des anabaptistes, des méthodistes et des quakers, qui professent chacun leur culte en pleine liberté, et vivent entre eux dans un parfait accord, à l'ombre des lois, également protectrices pour tous.

L'arsenal de la marine est un des plus grands établissements de ce genre que possède l'univers, malgré le peu de profondeur de la Delaware qui ne permet pas d'armer des vaisseaux de ligne.

Ajoutons que Philadelphie a un grand nombre d'institutions scientifiques et industrielles, trois grandes bibliothèques publiques, un observatoire, un jardin botanique, une foule de manufactures actives et importantes. Le commerce de la librairie y surpasse celui même de New-York.

Malgré tous ces avantages immenses, c'est Harrisburg qui est la capitale de l'État de Pensylvanie. C'est une petite ville bien bâtie et florissante, située sur la rive gauche de la Susquehanna. Son capitole et les deux bâtiments destinés aux bureaux de l'administration sont d'assez beaux édifices. Mais sa population s'élève à peine à 5,000 âmes.

Pittsburg, dans le même État, offre une position favorable au commerce. Située dans une plaine, entre l'Alleghany et le Monougahela, à l'endroit où

Digitized by Google

ces deux rivières forment ensemble l'Ohio, cette ville a, en outre, de belles routes et de riches mines de charbon, qui lui permettent d'entretenir beaucoup de fabriques et de manufactures ; ce qui lui a valu le surnom de Birmingham américain. On peut citer encore, parmi les autres villes, York, Lancaster, Carlisle, Brownville, Lebanon, et beaucoup d'autres localités, toutes importantes par leurs fabriques et leurs manufactures.

Dans l'État de New-Jersey, voici Trenton, ville agréablement située au confluent du Sapping avec la Delaware. C'est la capitale de l'État, et en même temps le grand entrepôt du commerce intérieur qui a lieu entre New-York et Philadelphie. Après Trenton, viennent Newark, la ville la plus peuplée de l'État, Patterson, ville riche et manufacturière, New-Brunswick, Princeton, Perth-Amboy, avec un des plus beaux ports de l'univers, etc., etc. Le cidre du New-Jersey rivalise, dit-on, avec notre vin de Champagne.

L'État de Delaware est un des moins importants. On y voit Dover ou Douvres, dont les maisons sont bien bâties, mais qui est dans une position insalubre; Wilmington, avec un excellent port; Newcastle, Smyrna, et Lewistown. Dans l'État du Maine, on remarque Augusta, nouvelle capitale de cet État. L'ancienne était Portland, port superbe sur la baie de Casco, qui compte plus de trois cents îles. Le New-Hampshire a Portsmouth, beau port qui fait un grand commerce. L'État de Vermont est renommé pour ses chevaux.

Le Maryland comprend les contrées riveraines de l'intérieur de la baie de Chesapeak, et s'étend, entre la Pensylvanie, la Delaware et la Virginie, ainsi qu'une étroite pointe de terre, le long du Potomac, jusqu'au versant oriental des monts Alleghanys. Dans l'intérieur, le sol est d'une grande fertilité. Le fer, l'alun, la houille, le tabac, sont, avec les céréales et les fruits de toute espèce, ses plus notables productions. Le pouvoir législatif y est exercé conjointement par le sénat et par la chambre des représentants.

La capitale du Maryland est Annapolis, dans le comté d'Arundel. Elle est située à l'embouchure de la Severn, sur la baie de Chesapeak. Mais Baltimore, comme port et ville de commerce, en est assurément la ville la plus importante.

Baltimore surpasse New-York et Philadelphie pour l'élégance, la régularité des édifices et la propreté des rues ; elle les surpasse aussi par les agréments de la société ; le ton, les usages, même les modes, rappellent les grandes villes de l'Europe. Le sol sur lequel Baltimore est assise a un mouvement d'ondulation qui donne à chaque quartier un caractère varié.

Baltimore est le siége d'un archevêché, dont relèvent tous les évêchés catholiques de l'Union. Plusieurs de ses édifices sont dignes de l'admiration du voyageur; la cathédrale catholique est le plus beau de ses temples ; sa coupole ressemble à celle du Panthéon à Rome. L'église des unitaires passe pour un chef-d'œuvre d'élégance ; le magnifique bâtiment qu'on appelle l'Exchange, l'école de médecine, l'athénée, le nouveau théâtre, une délicieuse fontaine publique, rendez-vous très-fréquenté par les promeneurs ; enfin, la magnifique colonne de Washington, en marbre blanc, surmontée de la statue colossale du héros: tous ces monuments sont dignes des plus grands éloges.

Cette ville est un des plus grands marchés de farines de l'univers. Son commerce n'est inférieur qu'à celui de New-York, de la Nouvelle-Orléans, de Philadelphie et de Boston; il s'étendra encore quand seront terminés les grands

Digitized by Google

chemins de fer qui doivent mettre cette place en communication, d'un côté avec les villes situées sur l'Ohio, et de l'autre avec celles que baigne la Susquehanna. Baltimore compte 100,000 habitants.

Les autres villes principales du Maryland sont : Snowhill, Vienna, Oxford, Cumberland, etc.

Nous pénétrons dans le district de Colombie, ou district fédéral. C'est la plus petite des divisions territoriales de la confédération anglo-américaine.

Washington, tel est le nom de la ville capitale de ce district. Dans toutes les villes de cette république reconnaissante, on rencontre partout le souvenir de ce héros qui fonda sa liberté ; bien plus, ce souvenir est gravé dans tous les cœurs, et l'on a voulu, avec de solennelles acclamations, fonder une ville qui portât son nom. Cette ville est située sur le Potomac, au confluent de sa branche orientale. Elle est bâtie sur un plan très-régulier ; ses rues, larges de 30 à 40 mètres, se coupent du nord au sud à angles droits ; plusieurs aboutissent à des avenues de 40 à 50 mètres de largeur ; ces dernières portent le nom des divers États de l'Union. Cette métropole possède plusieurs beaux édifices : le Capitole, bâti en pierre de taille sur une éminence ; c'est un bâtiment d'une structure vraiment imposante, surmonté de trois coupoles, dont celle du milieu, qui correspond à la vaste salle nommée la Rotonde, a plus de 30 mètres de diamètre ; c'est là que se rassemblent, dans des salles séparées, les sénateurs et les députés des différents États de la confédération ; c'est aussi dans cet édifice, que, dans une vaste salle, on a établi la belle bibliothèque du congrès, composée en grande partie des livres qui formaient celle du président Jefferson ; l'hôtel du président, autre édifice, bâti également en pierre de taille, et remarquable par ses dimensions, par son architecture, et par la richesse de son ameublement ; l'arsenal de la marine, situé sur la branche orientale du Potomac, qui forme en cet endroit un port commode et sûr ; le dépôt d'artillerie, où l'on voit beaucoup d'armes curieuses ; l'hôtel de ville, le théâtre, la maison de correction et le Cirque.

Washington, digne en tout du héros dont elle porte le nom, est fière d'être le siége d'un grand nombre d'écoles et d'établissements scientifiques et littéraires, à la tête desquels il faut placer l'institut de Colombie, divisé en cinq sections, ou classes, comme celui de France.

La population naissante de Washington est d'environ 20,000 habitants. Elle augmente progressivement.

Le district de Colombie, quoique de peu d'étendue, compte deux autres villes importantes : Georgetown, remarquable par un collége catholique très-renommé, et par un couvent de religieuses catholiques, tenu par des jésuites ; et Alexandrie, sur la rive droite du Potomac, dont le commerce est très-florissant.

Richmond, siége d'un évêché catholique, est la capitale de l'État de Virginie, si connue par son commerce d'excellent tabac, l'une des productions de son sol. On y remarque plusieurs édifices, notamment le Capitole ou hôtel de l'État, bâti sur le plan de la Maison-Carrée à Nîmes. Sa position avantageuse, et le canal construit il y a quelques années, font de Richmond le centre d'un commerce riche et étendu. Son port est rempli d'un nombre considérable de vaisseaux marchands qui lui appartiennent.

Digitized by Google

Après cette ville vient Norfolk, dont le port est un des meilleurs de l'Union. D'autres villes manufacturières et commerçantes font partie de l'État de Virginie. On y trouve aussi Mount-Vernon, jolie maison de campagne, qui était la résidence habituelle de Washington, et Monticello, celle de Jefferson.

Les mines d'or qui se trouvent dans l'État de la Caroline du Nord, et qui doivent être rangées parmi les plus riches qu'on connaisse, forment la prospérité de la petite ville de Charlotte, dont la population augmente chaque année d'une manière fort sensible. Cette ville n'est pas cependant la capitale de l'État ; c'est Raleigh, dans le comté de Wake, sur la Neuse. On y voyait quelques beaux édifices qui ont été détruits par un incendie, il y a quelques années. Une statue en marbre de Washington, due au ciseau de Canova, a été fortement endommagée par l'action des flammes.

Dans l'État de la Caroline du Sud, qui est partagé en vingt-neuf districts, le nombre des esclaves dépasse celui des habitants libres. C'est le seul État de la confédération où l'on remarque cette anomalie. Colombia est la capitale ; mais la ville la plus importante est Charleston, avec un port aussi vaste que sûr et défendu par trois forts. Elle est la ville la plus peuplée de tous les États méridionaux, à l'exception de la Nouvelle-Orléans. On la regarde comme la sixième ville de la confédération sous le rapport du commerce. Des édifices assez remarquables et une foule d'établissements scientifiques et littéraires contribuent à donner un certain éclat à Charleston. Malheureusement, la population de cette ville est souvent décimée par la fièvre jaune. Mais, comme son climat est regardé comme l'un des plus sains de la région inférieure des États méridionaux de l'Union, elle est souvent, pendant la mauvaise saison, le rendez-vous des riches planteurs du pays et même de ceux des Antilles.

Dans l'État de Géorgie, nous rencontrons Milledgeville, sur la rive droite de l'Oconce, une des branches de l'Alacamaha ; c'est la capitale de l'État. Puis, se présente Savannah, avec un beau et bon port à l'embouchure de la rivière de ce nom. Savannah, sous le rapport du commerce et des établissements scientifiques et littéraires, est la première ville de l'État. On y voit aussi Macou, fondée en 1823, sur un territoire acheté aux Creeks, et qui deviendra l'une des villes les plus florissantes de la Géorgie.

Dans l'Alabama, voici Tuscaloosa, très-petite ville qui est pourtant la capitale de l'État. Mais voici encore Mobile, jolie ville bien bâtie, dont la prospérité commerciale a pris, dans ces dernières années, un grand et heureux essor, grâce à sa position favorable à la tête d'une baie, débouché naturel des riches produits du sol très-fertile de cet État, et surtout de l'immense quantité de coton qu'on y recueille. Par malheur, Mobile est souvent ravagée par la fièvre jaune, qui force les habitants à s'éloigner de la ville.

Cet État, comme celui de Géorgie, renferme des Natchez, des Creeks, des Siminoles, des Tchérokis, et autres individus appartenant à des tribus indiennes.

La ville de Natchez, fondée par les Français, est la ville la plus importante de l'État du Mississipi. Son commerce est extrêmement prospère ; on exporte annuellement de 30,000 à 40,000 balles de coton. Jackson, capitale.

L'État de Louisiane se partage en trente et une paroisses ; sa capitale est la Nouvelle-Orléans, située sur la rive gauche du Mississipi. Écoutons le géographe Adrien Balbi : « C'est la ville la plus grande, la plus peuplée et la plus com-

Digitized by Google

merçante de tous les États méridionaux. Sa population, que le recensement de 1830 ne portait qu'à 46,310 âmes, paraît dépasser actuellement 60,000 ; elle est la capitale de l'État. On peut dire qu'en général cette ville est bien bâtie ; des rues larges en coupent d'autres à angles droits. Dans celles qui sont près du fleuve, les maisons sont presque toutes en briques, mais elles sont en bois dans les parties les plus reculées du centre. La Nouvelle-Orléans est le siége d'un évêché catholique... C'est une ville presque entièrement française pour les mœurs et pour la manière de vivre, quoiqu'un grand nombre d'Anglo-Américains s'y soient établis depuis quelques années. C'est le commerce qui occupe surtout ses habitants ; depuis l'introduction des bateaux à vapeur, elle est devenue le débouché naturel de l'immense et fertile bassin du Mississipi, et un des plus grands marchés du nouveau monde. Le commerce intérieur y emploie quatorze cents grands bateaux plats, et cent trente bateaux à vapeur, et le commerce maritime un grand nombre de vaisseaux. On peut même dire qu'elle est la seconde place de l'Union pour l'exportation des produits du sol, n'étant inférieure sous ce rapport qu'à New-York. En avril 1831 on a ouvert un chemin de fer de 4 milles et demi de long, qui met cette ville en communication avec le lac Pontchartrain ; ce bel ouvrage aboutit au port artificiel qu'on construit sur ce dernier. La position basse de la Nouvelle-Orléans et les immenses marais qui l'environnent en rendent l'air très-malsain ; la fièvre jaune y fait souvent des ravages. La position de cette ville, et les fortifications nouvelles qui en défendent les approches par mer, la rendent aujourd'hui la plus forte place des États-Unis. »

Après la Nouvelle-Orléans, Natchitoches est la plus commerçante de cet État. Il faut encore mentionner Bâton-Rouge, sur le bras principal du Mississipi, avec un arsenal très-considérable, et Jackson, remarquable par le collége Louisiana.

Cet État de la Nouvelle-Orléans renferme des Chaktahs ou Têtes-Plates, des Yasoux, et autres restes de tribus sauvages. L'État du Tennessée, qui est une partie de la Caroline, offre Nashville, dans le comté de Davidson, sur la rive gauche du Cumberland. C'est la ville capitale et la plus importante de l'État. Elle doit à sa position favorable son industrie et son commerce. On y remarque plusieurs autres villes industrielles. C'est dans cet État que vit la tribu des Tchérokis.

Francfort, petite ville bien bâtie sur la rive droite du Kentucky, est la capitale de l'État du même nom. Louisville et Lexington viennent ensuite, avec une certaine importance manufacturière et commerciale. Nous ne citerons, d'un grand nombre de petites villes qui suivent le même mouvement, que Bowling-Green, chef-lieu du comté de Warren, où se trouve la fameuse grotte du Mammouth, dans laquelle on recueille une grande quantité de nitre, ainsi qu'à Monticello et Irvine. Il est à remarquer que dans cet État le sixième de la population est esclave.

L'État de l'Ohio possède Columbus, capitale, et Cincinnati, ville importante par son industrie et par ses établissements en tous genres. Entre autres beaux édifices, on doit surtout mentionner, pour la singularité, un moulin à vapeur de neuf étages et un hôpital du commerce. Cincinnati partage avec Pittsburg l'avantage d'être la ville de l'intérieur où l'on construit le plus de bateaux à

Digitized by Google

vapeur. Elle est aussi le quartier-général du commandement de la division militaire occidentale de la confédération, qui était auparavant à Louisville, dans le Kentucky.

On trouve dans l'État de l'Ohio un grand nombre de ruines de fortifications indigènes, particulièrement dans les montagnes Rocheuses et près de la ville de Chillicothe. « L'examen de tous ces objets, dit un savant géographe, et celui de l'état social où se trouvaient les peuples de tout ce vaste espace, lors de la découverte de l'Amérique par Colomb, ne permettent pas de les attribuer aux ancêtres de ses habitants actuels, mais à un peuple inconnu et très-différent, que l'on conjecture avoir été les Allighewi. » On y rencontre aussi des *tumuli* ou monticules de terre de forme conique, différant entre eux par la hauteur et la largeur, et assez semblables à ceux qu'on rencontre en France, en Allemagne, et surtout dans la Scandinavie et l'empire russe. Mais, en général, les tumuli américains ont des dimensions plus considérables.

Arrivons au Michigan, qui comprend la péninsule bornée au sud par les États d'Indiana et d'Ohio, à l'est par les lacs Érié, Saint-Clair et Huron, au nord par le fleuve Mary, et à l'ouest par le lac Michigan. Le gibier et le poisson y abondent. Jusqu'en 1834, on n'avait guère défriché encore que la partie sud-ouest de cet État. Le climat y est beaucoup plus tempéré que dans les États de l'Union riverains de l'Atlantique, et placés sous le même degré de latitude. Ce territoire était habité par les Hurons, qui en furent chassés par la confédération des six nations. C'est sur le territoire de Michigan, près des côtes et des lacs voisins que, dès 1771, le plus célèbre chef indien dont l'histoire fasse mention combattit les Anglais avec tant de succès, que leur domination sur l'Amérique se trouva singulièrement compromise.

Détroit, ville bien située, bien construite, et composée d'une population de 3,000 âmes, est la capitale de cet État.

A l'extrémité de la péninsule se trouve l'île de Michilima-Kinak, c'est-à-dire la Grande-Tortue, centre d'un commerce actif de pelleteries, avec un fort et un bon port.

L'Église catholique s'est développée plus rapidement au Michigan que l'église protestante. On y a beaucoup fait pour améliorer l'instruction publique. Le gouvernement local a fait des efforts et des sacrifices prodigieux pour introduire des perfectionnements dans le système des communications par les routes et aussi par les chemins de fer.

Nous avons peu de chose à dire des États d'Indiana, d'Illinois, de Missouri, du territoire de la Floride, du district de l'Orégon, qui ont une importance relative moindre que tous ceux que nous avons nommés. L'État d'Illinois sera riche un jour. Son climat est sain et agréable, son territoire fertile; il forme des établissements intéressants dans le voisinage des grandes rivières. Vandalia, chef-lieu de l'État, est une jolie ville située sur le Kaskaskia. Elle possède une société historique de l'Illinois. Indianapolis est la capitale de l'État d'Indiana; c'est une jolie petite ville. Le voyageur y rencontre aussi Vincennes, résidence d'un évêque catholique, et New-Albany, où l'on construit beaucoup de bâtiments à vapeur. Saint-Louis est la ville principale du Missouri. C'est une miniature de la Nouvelle-Orléans. C'est une ville très-commerçante. Dans les environs de la ville s'élèvent sept collines artificielles, qui paraissent l'œuvre de

Digitized by Google

ce peuple inconnu, dont nous avons déjà parlé à l'occasion des fortifications indigènes. Au territoire de la Floride, Tallahassée, très-petite ville, se présente comme chef-lieu. Après elle on doit citer Saint-Augustin, Pensacola, qui est un des points militaires les plus importants, à cause de son beau port, de son arsenal et de ses fortifications; et plusieurs baies très-bonnes, entre autres celle d'Appalachicola, débouché de la rivière de ce nom. Astoria est un petit établissement commercial fondé dans le district de l'Orégon. C'est dans son voisinage que se trouvent plusieurs pins gigantesques, qui sont peut-être les arbres les plus hauts que l'on ait trouvés sur le globe. Il en est un surtout que les chasseurs canadiens nomment le roi des pins. On estime son élévation totale à environ 100 mètres, dont 50 libres de toute branche.

L'Union américaine embrasse aussi dans son sein plusieurs districts et territoires : l'Arkansas, capitale Little-Rock (Arkopolis) ; c'est une petite ville qui compte à peine 800 habitants. On trouve à Warm-Spring, sur l'emplacement de la Terre de la Paix, des sources d'eau chaude très-renommées pour leur efficacité dans les maladies chroniques et les affections de paralysie. Les Indiens s'y rendent de temps immémorial, et ce qui est digne de remarque, les tribus ennemies qui s'y rencontrent y vivent en bonne intelligence, tant qu'elles restent dans ce lieu de paix. Nous signalerons aussi Gibson sur l'Arkansas, cantonnement militaire fort important de cette partie de l'Union. C'est dans cet État que l'on rencontre les Osages.

On appelle district des Mandanes, une partie du Western-District, dont les solitudes sont parcourues par une nombreuse nation de ce nom. Il en est de même pour le district des Sioux, qui est habité par la plus puissante des nations qu'on rencontre dans ces vastes solitudes.

Nous ne terminerons point cette énumération, aussi détaillée que possible, sans parler d'un État dont le nom est en ce moment dans toutes les bouches, et qui est le sujet de nombreuses annonces contenant des promesses merveilleuses, plus propres à faire des dupes que des heureux. La Californie et ses trésors ont séduit toutes les imaginations. Les compagnies exploitent cette avide crédulité. Tout le monde veut devenir millionnaire. Au moyen de peu de frais, on acquiert d'immenses richesses qui laissent bien loin derrière elles celles des opulents nababs de l'Inde et celles aussi des Incas du Pérou. Écoutez l'*Aurifère*, la *Ruche d'or*, la *Moisson d'or*, l'*Eldorado*, la *Californienne*, et autres sociétés industrielles de même espèce. C'est un concert qui flatte agréablement bien des oreilles et qui gagne bien des âmes vouées au veau d'or ou à l'*auri sacra fames* de Virgile. Il suffit d'une fanfare, d'un coup de tam-tam, pour faire accourir les amateurs. Quoi qu'il en soit, voyons, au vrai, ce qu'est en ce moment la Californie.

La Nouvelle-Californie, cette contrée qui excite en Europe tant de convoitises, cette terre de promission qui, plus qu'aucune autre, présente à sa surface, dans le limon de ses marais, dans les sables que roulent ses torrents et que charrient ses rivières et ses ruisseaux, des richesses métalliques de la plus facile extraction, est désignée par les Anglais sous le nom de *Upper-California* (Haute-Californie).

Elle est comprise entre le 32^{e} et le 42^{e} degrés de latitude nord, et le 110^{e} et le 127^{e} degrés de longitude occidentale.

Digitized by Google

Cette contrée occupe sur l'océan Pacifique une étendue de côtes de plus de 900 kilomètres de développement. Elle est bornée au nord par le territoire de l'Orégon, à l'est par la grande chaîne des montagnes Rocheuses ; au sud, sa limite, partant du 33°3′ au-dessous du port de San-Diégo, se dirige par une ligne oblique au fond du golfe de Californie, et de là suit jusqu'aux montagnes Rocheuses le cours de la Gila, qui la sépare de la province mexicaine de Sonora. Son étendue, du nord au sud, est de 750 kilomètres, et de l'est à l'ouest, de 900 kilomètres.

La Nouvelle-Californie fut découverte au seizième siècle par une expédition commandée par Henri Rodriguez Cabrillo, Portugais au service de l'Espagne, qui avait mission spéciale de faire des explorations au nord. C'était le 14 avril 1542. Plus tard, en 1579, le fameux Francis Drake, navigateur anglais, après avoir ravagé les établissements espagnols de la mer du Sud, s'avança vers le nord jusqu'au 45e degré, espérant trouver un passage pour rentrer dans l'océan Atlantique. Il fit quelques excursions aux environs de son mouillage ; il prit possession de la contrée au nom d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et donna à tout le pays le nom de Nouvelle-Albion, que toutes les cartes anglaises lui ont conservé jusqu'à une époque peu éloignée de nous. Bien des années se passèrent avant que l'Espagne pût prendre une résolution capable d'assurer sa domination en Californie. Enfin, en 1599, Philippe III ordonna au comte de Monterey, vice-roi du Mexique, de former un établissement dans cette contrée. Le vice-roi envoya une expédition sous le commandement de Sébastien Viscaino, homme d'une capacité éprouvée et d'une activité infatigable, qui donna à l'anse où il établit son mouillage le nom de Monterey, en l'honneur du vice-roi qui l'avait envoyé. Le rapport de l'amiral Viscaino présenta le climat de ce pays comme étant d'une grande douceur, le pays bien peuplé, et le sol couvert d'herbes et extrêmement fertile. Mais la cour d'Espagne, préoccupée de ses autres possessions, n'attacha qu'une importance secondaire à la Californie. Ce n'est que tout récemment qu'on a découvert les trésors qu'elle renferme dans son sein.

La Nouvelle-Californie est divisée par la nature en plusieurs zones ou grandes régions fort distinctes. Ces régions, séparées par des chaînes de montagnes, sont au nombre de trois principales. La première, qui est la plus connue et pour ainsi dire la seule habitée par la population blanche, s'étend entre la côte montueuse de l'océan Pacifique et la chaîne désignée sous le nom de monts Californiens. Cette bande de terre, qui se prolonge dans toute l'étendue de la côte, n'a pas en moyenne 45 kilomètres de largeur. La seconde zone, comprise entre les monts Californiens et une autre chaîne de montagnes plus élevées, la Sierra-Nevada, forme un vaste bassin, encore peu connu et d'une admirable fertilité. Ce bassin se termine vers le 38e degré parallèle, à la hauteur de la branche nord de la baie de San-Francisco, où plusieurs chaînons détachés de la Sierra-Nevada le séparent de la riche vallée au milieu de laquelle roule le Sacramento. La troisième zone, la plus grande de toutes, s'étend entre la Sierra-Nevada et l'immense chaîne des montagnes Rocheuses, qui forme la limite occidentale des États-Unis.

« On fait encore sur cette zone beaucoup de conjectures, dit M. H. Ferry : comme elle n'a été explorée que partiellement, on ne peut prétendre à une

Digitized by Google

connaissance de sa physionomie suffisante pour en tracer un tableau fidèle ; bornons-nous donc à indiquer quelques-uns de ses caractères. Le pays, vers le nord, est très-accidenté, et présente partout les traces des plus violentes convulsions de la nature ; au sud des solfatares, des débris volcaniques, des rivières roulant avec peine leurs eaux sulfureuses, de vastes plaines couvertes de sels efflorescents ; tantôt aride à l'excès, tantôt couverte d'arbres et de plantes, cette région offre les plus singuliers contrastes.

« Les deux zones comprises entre la Sierra-Nevada et la mer présentent, en opposition de ce qui précède, l'aspect de la plus riche végétation ; le climat y est doux et extrêmement sain. Le sol, entrecoupé de montagnes boisées et de vallées verdoyantes, est d'une excessive fécondité.

« Malgré l'état arriéré où se trouve l'agriculture, on récolte en abondance des grains de diverses espèces et des fruits excellents. Les arbres fruitiers d'Europe introduits dans la contrée se sont acclimatés sur presque tous les points avec une rare facilité. Avec de telles ressources, il n'est pas douteux que l'agriculture en Californie ne soit destinée à alimenter une branche d'exploitation pleine d'avenir pour cette contrée.

« La vigne a été cultivée avec succès sur plusieurs points de la côte, et principalement au sud de Monterey ; les raisins y ont acquis des proportions remarquables et ont fourni des vins estimés.

« Les montagnes sont couvertes d'immenses forêts où se réfugient un nombre considérable d'animaux ; on distingue particulièrement les ours et les loups ; on y trouve aussi une grande quantité de renards, de lynx et de chats sauvages. Le pays abonde en daims, en cerfs, en bœufs et en chevaux sauvages ; on y voit une multitude d'oiseaux parmi lesquels beaucoup d'oiseaux de proie de la grande et de la petite espèce.

« Les forêts fournissent de très-beaux bois de construction, et les montagnes recèlent toutes sortes de métaux ; elles renferment des granits, des porphyres, des carrières de marbres magnifiques, des mines de sel gemme, de soude, des amas considérables de fossiles et un grand nombre de curiosités naturelles.

« Les saisons sont divisées en Californie comme en France ; mais les hivers y sont beaucoup moins rigoureux.

« Les Indiens répandus dans l'intérieur se divisent en un grand nombre de petites tribus menant toutes la même vie nomade, vivant de glands, de racines, de poisson et de gibier ; mais n'ayant entre elles aucune communication, elles diffèrent complétement de langage [1]. »

Tous les détails de cette description ont été puisés dans des rapports officiels, et sont appuyés sur des faits d'une autorité bien constatée. Nous pourrions emprunter à l'ouvrage de M. Ferry des détails curieux sur les minerais d'or et leur traitement, sur le procédé de lavage pratiqué en Californie, sur l'extraction de l'or par l'amalgamation du mercure. Mais nous ne pourrions donner sur toutes ces choses que des notions très-vagues, et nous ne le pourrions faire d'ailleurs sans sortir tout à fait du cadre que nous nous sommes tracé en commençant. Si nous parlons d'ailleurs avec plus de développement de tout ce qui concerne le pays

[1] *Description de la Nouvelle-Californie, géographique, politique, morale*, par Hippolyte Ferry, membre de la Société de Géographie de Paris. — 1850. — Maison.

Digitized by Google

qui nous occupe, c'est à cause de l'intérêt général qu'il inspire en ce moment. Bornons-nous donc à dire que cette terre, située à l'occident du continent américain, est réellement toute parsemée de paillette, de pépites et de lingots, et que ce fait est assurément plus incontestable que toutes les séduisantes promesses des spéculateurs qui exploitent à l'envi la crédulité publique.

Achevons la peinture de la Nouvelle-Californie, que nous n'avons qu'ébauchée.

La vallée du Sacramento occupe à l'ouest de la Sierra-Nevada, depuis le mont Shaste, qui la borne au nord, jusqu'à la baie de San-Francisco au sud, une étendue d'environ deux cents milles.

« Cette vallée, dit M. de Mofras, est l'une des plus magnifiques que l'on puisse imaginer. Au nord, sa vue est bornée par les montagnes, qui vont de l'est à la mer, et la garantissent des vents froids; au levant, elle a la Sierra-Nevada et ses neiges éternelles; à l'ouest, les monts Californiens ; et au sud, le cours du fleuve et celui du San-Joaquin et de leurs mille affluents.

« Les eaux, après la fonte des neiges, s'élèvent jusqu'à trois mètres; ainsi que le témoigne le limon qui enduit le tronc des arbres, et en se retirant elles donnent une nouvelle vigueur à la végétation.

« Les chênes, les saules, les lauriers royaux, les pins, les sycomores, les lianes, les vignes-vierges, des bandes de chevaux sauvages, des troupeaux de bœufs et de cerfs, animent le paysage.

« Les Indiens de cette contrée habitent des cabanes creusées dans la terre et couvertes de branches ; bien qu'ils soient tous pêcheurs, ils possèdent des bœufs et des chevaux ; quelques-uns, élevés dans les missions, cultivent même la terre. Le seul animal à craindre dans ces vastes prairies est l'ours gris (*ursus terribilis*), que l'on rencontre souvent monté sur les chênes et jetant des glands doux à ses petits. »

La vallée du Sacramento suit un plan descendant du nord au sud; ce qui fait que les habitants du pays la divisent en haute et basse, en prairies supérieures et prairies inférieures.

La vallée haute, d'après les observations du commandant Wilker, est élevée d'environ 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les collines arrondies qui constituent les prairies hautes se montrent également, mais clair-semées dans les prairies inférieures, et donnent à cette vallée un caractère particulier. La chaîne de montagnes qui la borne à l'est est un simple étage de la Sierra-Nevada; c'est une chaîne intermédiaire de formation secondaire, d'où descendent les affluents aurifères du Sacramento. La vallée basse est parsemée de petits lacs ou d'étangs, que bordent ordinairement d'épais taillis entremêlés de vignes-vierges ; ils sont d'un accès difficile à cause de l'extrême perméabilité du sol. L'été est très-chaud dans la partie moyenne de cette vallée, mais les nuits sont généralement fraîches et agréables.

« Le sol de la vallée du Sacramento, dit encore M. Ferry, se prête à tous les genres de culture ; les fermes qu'on y rencontre, et qui y sont établies depuis peu d'années, sont déjà dans un grand état de prospérité. On y recueille de très-beaux grains, du riz, des fruits délicieux, du chanvre, du lin, du coton. La vigne formera une de ses principales richesses ; l'olivier y est cultivé avec succès.

« Les Trois-Buttes, montagnes d'origine plutonique, se montrent au centre de

Digitized by Google

la vallée ; elles surgissent du milieu d'une plaine unie, comme des îles du sein de la mer. Ces montagnes sont groupées dans un espace ovale d'environ 30 milles de circonférence, dont l'axe le plus long gît dans la direction nord-est sud-ouest ; elles s'élèvent à environ 1,800 pieds (600 mètres) au-dessus du niveau du fleuve. Leur base est formée de porphyre trachytique, de couleur pourpre, mêlé de hornblende et de feldspath vitreux, disséminé dans la roche en cristaux d'un quart à un demi-pouce de long, et d'une grande quantité de mica. Quelques pointes de rocher ont la blancheur et l'éclat de la porcelaine.

« A l'époque de la crue du Sacramento, l'inondation baigne le pied de ces montagnes ; elles se couvrent alors d'une multitude de gibier qui y cherche un refuge contre l'irruption des eaux.

« Le terrain de la vallée est un riche dépôt d'alluvion ; les collines et le sol des hautes prairies sont formés d'argile sableuse, mêlée de cailloux et de graviers. Le mont Shaste occupe le haut de cette vallée ; il s'élève au-dessus d'immenses forêts primitives, et s'élance dans la nue à une hauteur de 14,000 pieds. Son sommet de glace s'aperçoit quelquefois à 150 milles de distance. »

On trouve dans les flancs du Shaste de magnifiques granits d'un grain extrêmement fin, des serpentines, des porphyres, des trachytes, de l'amiante et autres produits du règne minéral.

Les fleuves de la Nouvelle-Californie sont le Sacramento et le San-Joaquin. Le premier, qui est le plus navigable, prend sa source dans les environs du mont Shaste, et se jette, après un cours de plus de 200 milles, au fond de la baie de San-Francisco. Le second descend de la Sierra-Nevada. Ces deux fleuves ont plusieurs affluents. On rencontre aussi plusieurs lacs dans ce pays, entre autres, le lac Salé.

C'est au hasard qu'est due la découverte de la propriété aurifère du sol de la Nouvelle-Californie. La fameuse mine du Potosi, au Pérou, avait été découverte, en 1545, par un Indien qui poursuivait dans la montagne un lama échappé de son troupeau. C'était un résultat bien inespéré. De même en Californie : le capitaine Sutter faisait établir une scierie dans un lieu très-éloigné de sa résidence ; le mécanicien chargé de ce travail, obligé d'agrandir le sas de la roue qui se trouvait être trop étroit, eut l'idée, pour épargner la main-d'œuvre, de laisser à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage. Et aussitôt le sable de bondir et des paillettes d'or de se répandre brillantes sur le sol. Telle est l'origine de cette riche découverte.

La région aurifère, autant qu'il est permis de l'apprécier aujourd'hui, embrasse, d'une part, la presque totalité de la vallée du Sacramento, de l'autre, toute la partie de la vallée des Talares, située à l'est du San-Joaquin.

Dès le mois d'août 1848, la présence de l'or était signalée sur une assez grande étendue de terrain. « La région aurifère s'étend de jour en jour, écrivait alors M. Walter Colton, alcade de Monterey. On a trouvé une grande quantité d'or dans le Sacramento, la Fourche-Américaine, branche nord et sud, la rivière de la Plume, Yba-River, et la rivière Cosemnes, ainsi que dans beaucoup de petits ravins et jusqu'au sommet des collines. La contrée dans laquelle on a constaté la présence de l'or n'a pas moins de 200 milles du sud au nord, et environ 60 milles de l'ouest à l'est, et ces limites sont journellement reculées par de nouvelles découvertes. Dans les lits des rivières on trouve l'or en paillettes char-

Digitized by Google

riées par les eaux. Dans les rochers et les montagnes on le trouve en morceaux du poids d'un quart à une demi-once, et quelquefois de 2 ou 3 onces. »

Peu après, le 18 septembre, le capitaine Eolson, attaché au service du port de San-Francisco, adressait à son tour au gouvernement américain un rapport qui, tout en confirmant les détails qu'on vient de lire, étendait considérablement les limites précédemment assignées à la région aurifère.

« On a trouvé de l'or, écrivait-il, sur presque tous les points de la Fourche-Américaine, de la rivière de la Plume, de l'Ours, et jusqu'à 150 milles au nord du fort Sutter.

« On en a trouvé dans la rivière Cosemnes, dans la rivière Stanislas et sur les deux rives du San-Joaquin. On en a trouvé au sud jusqu'à la cité de *los Angelos*. On sait qu'il existe maintenant sur une superficie de plus de 600 milles, et probablement il s'étend jusqu'à l'Orégon.

« Il est des questions, ajoute le capitaine Folson, que l'on ne peut traiter sans crainte d'éveiller l'incrédulité, et ce n'est qu'avec embarras que je parlerai de la richesse des mines.

« Je suis allé les visiter avec des dispositions sceptiques, et j'en suis revenu entièrement convaincu.

« Je ne crois pas qu'il existe dans le monde de dépôts plus riches ; j'ai reconnu moi-même qu'un travailleur actif pouvait recueillir par jour pour une valeur de 25 à 40 dollars d'or [1], en estimant le métal à 12 dollars l'once. »

Depuis ce temps, les renseignements sur les mines ont été constamment favorables. Chaque courrier de la Californie annonce la découverte de nouveaux gisements. Il est bien constaté aujourd'hui par les correspondances émanées des agents officiels des divers gouvernements, que les mines de la Californie sont d'une étendue et d'une richesse sans exemple.

Parlons maintenant de la population de la Californie et de ses principaux centres.

Le nombre des Indiens répandus dans l'intérieur du pays est évalué à 40,000. La population blanche était de 5,000 en 1842 ; elle a presque triplé pendant les six années qui ont précédé la découverte des mines ; elle était de 14,000 au commencement de 1848. On a calculé que, du 1er au 31 décembre 1849, 12,000 personnes de toutes nations sont arrivées par diverses voies, ce qui portait à 106,000 âmes le chiffre de la population de la Californie au 1er janvier 1850. Un acte récent du gouvernement californien a subdivisé le nouvel État en vingt-cinq comtés, savoir : Monterey, San-Francisco, Santa-Barbara, San-Diégo, los Angelos, San-Luiz-Obispo, Branciforte, Santa-Clara, Marin, Sonora, San-Soluno, Yolo, Mendocino, Sacramento, Coloma, Sutter, Bute, Yuba, Colusi, Shaste, Trinity, Calaveras, Tawalumnes et Mariposa.

Les restes des nombreux villages épars dans les vallées de la Sierra-Nevada attestent que ces régions devaient être fort peuplées à des époques plus ou moins antérieures à la découverte des mines d'or. Les Indiens n'ont pas quitté entièrement la contrée. Ils habitent près les sources des affluents du Sacramento et du San-Joaquin, et se montrent, dit-on, hostiles aux chercheurs d'or.

La baie de Monterey est très-spacieuse, mais elle est ouverte aux vents du

[1] Le dollar des États-Unis vaut 5 francs 35 centimes.

Digitized by Google

nord et du nord-ouest. Le point le plus remarquable pour l'entrée de la baie est la Pointe des pins (*Puenta de los pinos* des Espagnols).

Monterey, capitale de la Nouvelle-Californie, est située sur le côté sud de la baie. Cette ville s'accroît rapidement; on y compte plus de 600 maisons de jolie apparence, venues toutes faites, pour la plupart, des États-Unis. On y voit aussi un assez grand nombre de maisons en *adobes* (briques séchées au soleil), blanchies à la chaux et couvertes en tuiles. Monterey possède une église catholique desservie par un prêtre mexicain. On y remarque quelques bâtiments en pierre, une belle maison d'école, et un fort érigé par le colonel Mason en 1847-1848. Cette ville ne date réellement que de 1827. Dix années plus tard, elle ne comptait que 500 habitants. Aujourd'hui elle en a plusieurs milliers.

Le climat de Monterey est très-sain et sa température assez égale; l'air est cependant moins agréable sur les bords de la mer que dans l'intérieur.

La baie de San-Francisco est sans comparaison la plus vaste de l'univers, la plus variée dans ses aspects, la plus importante à connaître à cause de l'étendue de ses bassins. Ces bassins sont découpés de mille manières et offrent des largeurs variables de 3 à 12 kilomètres. Ils renferment aussi plusieurs îles. La baie de San-Francisco, bien close par des terres élevées, couvertes de bois et de pâturages, offre une infinité de points favorables à la fondation de villes et d'établissements industriels de toute espèce.

San-Francisco est située au sud de l'entrée de la baie, à environ 5 milles de l'Océan. « Il y a quelques années, dit M. Ferry, à peine eût-on trouvé, à la place qu'occupe aujourd'hui cette ville populeuse, une douzaine de petites maisons en adobes, éparpillées sur la pente des collines qui bordent la baie. Là vivaient ignorées du reste du monde quelques familles californiennes et mexicaines. L'arrivée d'un navire venant d'Europe était un événement pour les habitants de ce lointain rivage. Il faut dire à l'honneur de ces familles, véritablement hospitalières, que les étrangers en recevaient toujours un accueil bienveillant et empressé. Des milliers de maisons occupent aujourd'hui l'espace où s'élevaient les modestes habitations que dérobaient à la vue des fourrés de verdure, et le rigide alignement est venu tout à coup remplacer les dispositions capricieuses de cet établissement primitif.

« Les travaux exécutés depuis deux ans à San-Francisco tiennent du prodige. Les débarcadères, les quais, les chaussées, les magasins s'élèvent avec cette merveilleuse rapidité qui distingue le génie américain. Il y a un hôtel des monnaies, une bourse, plusieurs *wharfs* ou grandes chaussées de débarquement, un hôpital, un théâtre, un cirque, mais aussi un grand nombre de maisons de jeu où des milliers de malheureux, qu'une funeste passion aveugle, vont perdre en quelques heures le fruit de leurs efforts de plusieurs années. »

En 1846, San-Francisco comptait à peine 60 habitants; l'année suivante, il y avait 80 maisons et 400 habitants. Au commencement de 1848, le chiffre des habitants s'élevait à 600. Enfin, le 1er janvier 1850, le nombre des maisons s'élevait à 5.000, et sa population était évaluée à peu près à 40,000 âmes.

La plupart des maisons de San-Francisco sont en bois, diversement peintes. Il n'est point étonnant qu'elle soit sujette à de fréquents incendies. Elle a été dernièrement la proie des flammes; mais il faut espérer qu'elle ne tardera pas à renaître de ses cendres.

Digitized by Google

La baie de San-Francisco offre cet avantage aux bâtiments mouillés dans ses eaux, que le flux et le reflux des marées suffisent pour porter les navires à un point d'ancrage en face de la ville sans le secours du vent, et à les ramener en mer à marée basse malgré les vents contraires.

Outre Monterey et San-Francisco, il y a en Californie un assez grand nombre de grands établissements ou missions. Ces missions, administrées par des religieux de l'ordre de Saint-François, étaient disposées pour recevoir les sujets indiens que l'on instruisait dans la foi chrétienne, et que l'on formait aux travaux de l'agriculture et à la pratique de différents métiers. Rien de plus intéressant que le régime de ces grands établissements. Les pères réussissaient à s'attacher les naturels par une piété douce et par la pureté de leurs mœurs. Aucun Indien n'était contraint par la force à recevoir l'instruction chrétienne ; ceux qui étaient baptisés ne l'étaient qu'après en avoir témoigné le désir ouvertement, et l'on apportait la plus grande attention à s'assurer de leur sincérité.

Nous n'avons point à dire les événements politiques et militaires à la suite desquels la Nouvelle-Californie a été acquise à la confédération des États-Unis. Quoi qu'il en soit, cet État a un gouvernement complet dans tous ses éléments, et le 1er mars 1850 il a fait remettre au congrès sa demande d'admission dans l'Union américaine, qui a été acceptée le 15 août dernier.

Nous terminerons sur la Nouvelle-Californie, en empruntant à M. Alexandre Achard, qui a visité naguère les *placers*, quelques réflexions pleines de sens et de talent d'observation :

« Le nombre des *cagnades* ou exploitations, dit-il, augmente journellement. L'émigration, bien loin de se ralentir, prend chaque jour des proportions nouvelles ; mais, si grande que soit déjà la population des mines, il y a place encore pour des millions d'aventuriers. Quel ravin ne contient pas de l'or en plus ou moins grande quantité ? Quelle rivière, quel ruisseau n'en charrie pas, mêlé au sable et au gravier de son lit ? Et l'on sait quelles sont l'activité infatigable et l'avidité sans pareille de la race anglo-américaine ! Chaque jour les courses que j'entreprends dans les montagnes qui séparent Stockton de Sonora et de Murphy, me font découvrir des tentes là où la veille il n'y avait que des sapins et des rochers. Tout ce que les États-Unis, et non-seulement les États-Unis, mais encore le Mexique, le Pérou, le Chili, la Colombie, le Canada, renferment d'esprits aventureux, d'individualités déclassées, de bandits, — tous ces hommes qui ont eu par-ci par-là des démêlés avec la justice et qui ne savent à quoi employer une existence surveillée de trop près, — vont demander la fortune ou tout au moins la liberté à la Californie. Un assez long temps se passera avant que l'action des lois régularise ce mouvement et assure la sécurité aux travailleurs. Qu'importe aux États-Unis ? Ils ont mis un droit sur la sortie de l'or ; le fisc américain est satisfait, le reste l'inquiète peu. Le gouvernement de l'Union attend que le temps fasse son œuvre, et ne se charge pas de civiliser les flibustiers des placers. Il les laisse jouer et boire. Il sait qu'un jour viendra où les chercheurs d'or auront assez fouillé les ravins, et où les moissons couvriront le territoire des placers. Alors à cette population d'aventuriers succédera une population de laboureurs, pareille à cette vigoureuse race qui a jeté les premières et fortes bases de la république américaine. »

Digitized by Google

Tel est le résumé succinct de cette grande et singulièrement remarquable agrégation d'États, qu'on appelle les États-Unis, et qui, sous le nom de république, s'est placée au rang des puissances prépondérantes de l'univers. L'industrie, dans les États de l'Union, a fait en tous genres les progrès les plus surprenants. Quoique l'agriculture soit l'occupation principale des habitants, et qu'elle soit encouragée par l'étonnante fertilité du sol et par les lois les plus favorables à ses intérêts, les manufactures ont fait des pas de géant, et l'on fait monter à un million le nombre seul des machines à filer qu'elles emploient. Les machines à tisser et à carder, les moulins à foulon, les fourneaux, les forges, les fonderies, les clouteries, les plomberies, la fabrication des machines à vapeur, la construction des vaisseaux, l'exploitation des mines, les raffineries de sucre et de sel, les brasseries, les distilleries, les papeteries, les manufactures de tabac, la confection des presses, les tanneries, se multiplient si rapidement qu'on ne saurait s'arrêter à aucun chiffre, et qu'il dépasse celui des établissements du même genre dans les pays les plus policés de l'Europe.

« Les produits du sol, dit un écrivain sagace, exportés dans le monde entier, se composent de blé, de riz, de bois de charpente, de coton, de merrain, de potasse, de peaux et de viande salée. Le commerce exporte encore toutes les denrées coloniales, thé, sucre, café, cacao, poivre, indigo, etc., et beaucoup d'objets confectionnés par les manufactures du pays. Il importe des vins, des eaux-de-vie, du sel, les denrées coloniales et les produits des manufactures de l'Europe, de l'Inde et de la Chine. La confédération américaine est aujourd'hui la seconde puissance commerciale du globe. Ses principales places de commerce sont, sur la mer, New-York, Philadelphie, Boston, Baltimore, la Nouvelle-Orléans, Portland, Norfolk, Savannah, et dans l'intérieur, Albany, Utica, Rochester, Pittsburg, Richmond, Cincinnati, Louisville. »

Aux États-Unis, nation industrieuse par excellence, nulle profession utile n'est ridiculisée ni méprisée, et, dans des conditions inégales, tous conservent des droits égaux; l'oisiveté seule y serait honteuse. Les grades militaires et les emplois n'empêchent personne d'avoir une profession à soi. Chacun y est marchand, ou cultivateur, ou artisan; les moins aisés sont domestiques, ouvriers ou matelots. Loin de ressembler aux hommes des classes inférieures de l'Europe, ceux-ci méritent les égards qu'on a pour eux et qu'ils exigent par la décence de leur ton et de leur conduite. Une taverne est souvent tenue par un capitaine, par un major, par un colonel, qui parle également bien de ses campagnes contre les Anglais, de l'exploitation de ses terres, de la vente de ses fruits et de ses denrées.

On trouve partout, dans les États de la confédération, des chambres propres, des tables bien servies, une chère abondante, mais saine et simple, des boissons un peu fortes de rhum et de cannelle, un café trop faible et du thé excellent. « Deux choses seulement me choquèrent plus qu'on ne peut le dire, dit un voyageur : l'une était l'habitude, au moment des toasts, de faire circuler autour de la table un grand bol de punch, dans lequel chaque convive était successivement obligé de boire ; et l'autre, de voir, lorsqu'on était couché, un nouvel arrivant venir sans façon partager vos draps et votre lit. »

Empruntons au baron de Roujoux une peinture de mœurs qui est un peu sévère, mais qui ne manque pas d'exactitude : « Le peuple anglo-américain, dit-

Digitized by Google

il, spécialement occupé d'affaires commerciales, ne donne aucun instant à l'examen des questions spéculatives de littérature et de philosophie; ce serait du temps perdu. Pour lui, tout est précis en morale, tout est dogme en religion. Il ne s'instruit que pour faire des applications pratiques de ses connaissances. Semblable à l'abeille, il recueille le miel pour le porter à la ruche, et non pour en savourer la douceur. Aussi les amusements publics sont-ils nuls dans cette contrée, et les beaux-arts y jouissent de peu de considération. La politesse n'y naît pas du désir de plaire, parce que tout est de forme, tout est apprêté comme le résultat d'une leçon apprise d'avance; on n'y reconnaît donc rien de naturel; et l'Américain, silencieux et réfléchi, s'occupe peu de l'effet de ce qu'il dit. Les dames, cependant, sont persuadées qu'elles unissent toute la grâce des Françaises à la réserve des Anglaises. Cette grâce, cette réserve, se résolvent en un ton cérémonieux, un air grave et pédantesque, et une étiquette rude et guindée; défauts bien rachetés d'ailleurs par d'éminentes vertus domestiques. »

L'industrie et le commerce, voilà les deux grandes occupations des habitants des États-Unis; voilà ce qui a fait leur bien-être, voilà ce qui assure la puissance et la prospérité de leur florissante confédération. En énumérant les principales villes qui sont sorties de son sein, on a pu y reconnaître ces deux traits principaux de la physionomie de ces hommes qui ont su, à force de sacrifices, conquérir leur indépendance, et prouver, par leur amour de l'ordre, qu'ils en étaient dignes.

Quand on parcourt les divers États de l'Union, on reconnaît partout cet admirable esprit d'ordre qui parvient à réaliser les plus grandes choses. Tantôt on admire de jolis vallons cultivés avec soin, des prés sur lesquels errent de nombreux troupeaux, des maisons propres, élégantes, peintes en diverses couleurs, entourées de petits jardins et de jolies barrières. Tantôt, après d'autres masses de bois, des bourgs bien peuplés, des villes où tout rappelle la civilisation perfectionnée, des écoles, des temples, des universités: nulle part l'indigence ni la grossièreté; partout la fertilité, l'aisance, l'urbanité; chez tous les individus, cette fierté modeste et tranquille de l'homme indépendant, qui ne voit au-dessus de lui que les lois, et qui ne connaît ni la vanité, ni les préjugés, ni la servilité de nos sociétés européennes. Tel est le tableau qui, pendant tout le cours du voyage, surprend et fixe l'attention de l'étranger habitué à réfléchir et à faire son profit de tout ce qu'il voit.

Les grands écrivains sont rares aux États-Unis. Cela s'explique très-bien par la tendance générale des esprits vers des buts différents. Cependant on peut citer parmi les romanciers, dignes émules de Walter Scott, l'illustre Fenimore Cooper; parmi les historiens, les Marshall, les Washington Irving, les Colden; parmi les polémistes, le mordant Trumbull, dont le *Fingal* est plein d'esprit et d'instruction, et plusieurs auteurs de revues et de journaux; enfin, parmi les orateurs, l'avocat Wirt, et Fisher Ames, qu'on avait surnommé le Burke de l'Amérique.

Les sciences médicales ont fait de grands progrès en Amérique, principalement dans les villes de New-York, Philadelphie, Boston et Baltimore, où les écoles sont pourvues d'excellents professeurs qui dispensent de recourir à Paris, à Londres ou Édimbourg, pour cette branche d'instruction. Si les beaux-arts, et surtout la peinture et la sculpture, sont restés en arrière, c'est faute d'encou-

Digitized by Google

ragement. Mais les Américains aiment le beau dans les arts. N'avons-nous pas vu qu'ils avaient fait exécuter par le célèbre Canova une statue de leur immortel Washington ?

Quant aux arts qui contribuent plus directement à nos plaisirs, on voit de temps à autre dans les journaux d'Europe des détails sur les sommes presque fabuleuses qu'ils offrent à nos grands artistes de Paris pour obtenir d'eux quelques concerts ou quelques représentations ; et certes, les ovations qu'on a faites à Fanny Elssler, au pianiste Herz, et à plusieurs autres artistes éminents, prouvent bien que les Anglo-Américains ont un vif sentiment de ce qui est beau dans les arts.

Mais la république des États-Unis est encore un enfant qui vient de naître, comme le disait Benjamin Franklin du ballon et des aérostats en général. Elle compte à peine trois quarts de siècle d'existence. Et que n'a-t-elle pas fait déjà pour l'accroissement de sa puissance ! Gouverneur Morris, l'un des fondateurs de l'Union, mort en 1816, écrivait à ce sujet : « On pense en Europe que la nature a tout refusé ici à l'homme. On nous demande de montrer nos savants, nos poëtes, nos héros, nos hommes d'État. C'est la postérité qui répondra. Est-il juste de faire un semblable appel à une nation si jeune encore ? Comment la culture des sciences pourrait-elle être suivie par ceux qui, d'une main, tiennent la charrue, et de l'autre, l'épée ? Que ceux-là qui nous méprisent jettent un regard sur nos forêts, et ils reconnaîtront que c'est à peine si l'étude peut y trouver un abri. Ils sont vains, les orateurs européens, de la pureté de leur style. Mais l'ardeur et l'énergie de l'homme peuvent suivre une autre direction. Il y a encore des routes qui n'ont pas été suivies, des champs qui ne sont pas cultivés, de nouvelles régions à explorer. La terre fertile n'est pas encore toute peuplée, l'Océan n'est pas totalement dompté. N'est-ce pas nous qui avons mis sur l'eau les premiers vaisseaux à vapeur ? L'Amérique, on peut le dire, s'est emparée des sciences européennes pour reconquérir l'Océan usurpé par nos prédécesseurs et nos rivaux. Cette invention est maintenant donnée au monde civilisé ; et jusqu'à la Russie même, bientôt, partout, on en ressentira le bienfait. Il est vrai de dire que toutes les parties du monde se rapprochent avec plus de facilité depuis cette heureuse découverte ; et le poëte ajouterait sans doute que la fière Asie elle-même, assise sur son trône au haut du Caucase, jetant ses regards sur les ruines de Babylone, de Persépolis, de Jérusalem et de Palmyre, sera bientôt forcée de rendre hommage au génie inventif de notre portion du globe. »

Remarquons, en terminant, que la plus grande merveille des États-Unis, celle qui aide le plus à la prospérité de son commerce, ce sont ses canaux et ses chemins de fer. « On peut dire, d'après Adrien Balbi, qu'aucun pays du globe n'a encore entrepris en si peu de temps de plus grands travaux en ce genre que les États-Unis. Leurs canaux et leurs chemins de fer surpassent pour la longueur toutes les constructions semblables que l'on a exécutées ailleurs, à l'exception du canal impérial de la Chine ; et le court espace de temps qu'on a mis à leur exécution est sans exemple dans les annales des nations. »

En effet, vingt-neuf canaux et neuf grandes lignes de chemins de fer sont les preuves irréfragables de cette assertion.

Digitized by Google

LE MEXIQUE

Qui n'a entendu parler d'un peuple puissant et civilisé de l'Amérique, dont les vaillants chefs s'appelaient caciques, et qui, sous le nom de Mexique, formait le plus puissant empire de l'Amérique ? Qui n'a quelque notion de la découverte et de la conquête de cette vaste contrée par Fernand Cortez ? Qui n'a lu, au moins dans les *Incas* de Marmontel, le récit héroïque et touchant de la catastrophe du faible monarque Montézuma et de son successeur, l'intrépide Guatimozin ? Nos lecteurs connaissent sans doute tous ces détails de la chute du trône mexicain devant l'audace cruelle et cupide d'une poignée d'aventuriers. L'Espagne resta paisible dominatrice de sa riche conquête, jusqu'au jour où l'esprit d'indépendance qui s'était déjà manifesté dans ses autres colonies vint agiter celle qu'elle regardait avec raison comme le plus beau fleuron de sa couronne. L'insurrection de 1810 y fut suivie de l'empire éphémère d'un malheureux aventurier nommé Iturbide. Enfin, depuis 1821, une république, toujours en butte aux secousses et aux déchirements des partis acharnés à se disputer le pouvoir, s'est assise à la place des anciens caciques.

Le Mexique, ou la Confédération mexicaine, est situé entre 89° et 126° de longitude ouest, entre 16° et 42° de latitude nord. Cette contrée est bornée au nord par les États-Unis ; à l'est par le golfe du Mexique ; au sud par le Guatémala, et à l'ouest par le grand Océan.

Dans l'océan Atlantique, le golfe du Mexique, dont les enfoncements les plus remarquables sont les baies de Campêche et de Vera-Cruz, et dans la mer des Antilles, le golfe de Honduras, forment les plages mexicaines, d'un côté, tandis que le golfe de Californie, celui de Panama, et la pointe de Galera en Colombie, l'entourent de l'autre côté. Peu de contrées sont moins bien arrosées et aussi dépourvues de rivières navigables que les provinces les plus belles et les plus peuplées du Mexique. Le pays ne manque pourtant pas de hautes montagnes. On y voit une grande chaîne que le géographe Balbi regarde comme un prolongement des Andes, et qui s'étend depuis l'isthme de Panama jusqu'au delà du 58° de latitude nord.

Les points culminants du système général des montagnes dans le Mexique sont le volcan de Popocatepetl ou de Puebla, haut de 5,542 mètres ; le volcan ou pic d'Orizaba de 5,434 ; la Sierra Nevada de Mexico de 4,912 ; le Nevado de Toluca de 4,744.

Quant au climat, le Mexique peut être divisé en trois régions distinctes : 1° les plages qui bordent les deux mers, et que les créoles appellent *tierras calientes* (terres chaudes). Elles ont, avec un climat dévorant, tous les fléaux de la zone torride : la fièvre jaune et les fièvres intermittentes ; 2° les vallées à mi-côte, qui s'élèvent à environ 4,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qu'on nomme *tierras templadas* (terres tempérées) ; ici le climat est constamment doux ; il y règne un printemps éternel, et la végétation y est d'une vigueur extraordinaire ; mais c'est la région des nuages, partout l'air y est presque toujours brumeux et humide ; 3° enfin les *tierras frias* (terres froides), où l'air est sec,

Digitized by Google

et où la végétation, malgré la douceur des hivers, est moins forte qu'en Europe. Mais, sous le rapport de la salubrité, le Mexique, en en exceptant les plages des deux mers et quelques vallées profondes, peut être considéré comme un pays très-favorisé.

Le Mexique possède d'abondantes mines des plus précieux métaux. On peut dire sans exagération qu'il est la patrie de l'argent, suivant l'illustre de Humboldt ; les neuf dixièmes de l'argent répandu sur le globe proviennent de ce pays. Il a encore des mines d'or, d'étain, de mercure, de cuivre, de plomb, de fer, de zinc, d'antimoine, d'arsenic, d'albâtre, de sel gemme et de houille.

Si nous passons au règne végétal, nous trouvons des richesses d'un autre genre qui ont bien aussi leur attrait. « Entre autres plantes particulières à cette région, dit un voyageur, on remarque plusieurs palmiers, des borraginées, des légumineuses, des rubiacées et des solanées. Sur le plateau du Mexique, on rencontre beaucoup d'arbres et de plantes frutescentes, parmi lesquelles on distingue quelques chênes. C'est de là aussi que proviennent les dahlias, ces belles fleurs aujourd'hui si communes en Europe. Dans la région froide, sur la limite des neiges éternelles, croissent des caryophyllées et des rhodoracées, familles presque toutes indigènes des climats septentrionaux. Dans les localités moins élevées, on rencontre un grand nombre de plantes qui appartiennent aussi à nos genres européens, mais qui en diffèrent sur plusieurs points. Ainsi il y a des valérianes, des roses, des galium, des pinguicula, des violettes, des sauges. Un arbre qui fait l'admiration des voyageurs par son port, son feuillage et ses organes floraux, croît près de Toluca. MM. de Humboldt et de Bonpland l'ont appelé *cheirostemon-platanoïdes ;* les Mexicains le nomment *arbol del manitas* à cause de la ressemblance de ses étamines avec les cinq doigts de la main. C'est sur le nopal qu'on recueille la précieuse cochenille. Il y en a de grandes plantations dans l'État d'Oaxaca... On recueille en abondance dans ce pays du maïs, la principale nourriture des hommes et des animaux, du manioc, du blé, du seigle et les autres céréales d'Europe ; des pommes de terre, des bananes, des ignames, du tabac, du sucre, du coton, du cacao, du poivre, du jalap, de la vanille, du sassafras, tous les fruits de la zone tempérée et de la zone torride. La vigne et l'olivier y croîtraient également bien ; mais jusqu'à l'époque qui a changé les destinées de l'Amérique, leur culture était prohibée, et les colons étaient obligés de tirer de l'Espagne le vin et l'huile pour leur consommation. Le peuple y supplée par le suc fermenté du maguey, variété de l'agave, qui fournit la boisson nommée *pulque,* tandis que ses fibres tiennent lieu de chanvre et de papier, et ses épines de clous et d'épingles. Les forêts abondent en calebassiers, ifs, aunes, sapins, bois de campêche, et autres arbres à teinture et à résine, ceux entre autres dont on extrait les baumes de *capivi* et de *tolu.* On y trouve aussi des cerisiers, des pommiers, des noyers, des mûriers et des coings. »

Le règne animal d'un tel pays doit être nécessairement en harmonie avec la fécondité de son sol. Commençons par les espèces utiles à l'homme. On élève dans les campagnes de nombreux troupeaux de gros bétail, des moutons, des porcs, des mulets, des chevaux d'une belle race, et dont beaucoup vivent dans l'état sauvage. Les forêts et les montagnes du Mexique recèlent le jaguar et le cougouar, qu'on regarde comme le tigre et le lion de l'ancien hémisphère. On y trouve aussi l'ours, le bison ou buffalo, le bœuf musqué, l'élan, le xoloitzcuintly,

Digitized by Google

espèce de loup sans poil, le tchichi, chien muet, l'apaxa ou cerf mexicain, le berendos, espèce d'antilope, le conedou ou porc épic. L'ornithologie se borne à quelques aigles, quelques vautours, des éperviers, le rossignol de Virginie à plumage écarlate, un joli oiseau-mouche, qui n'est pas plus gros qu'une abeille, et plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques. Les côtes et les rivières abondent en poissons ; mais on y rencontre aussi le caïman à museau de brochet, qui est aussi redoutable que le crocodile de Saint-Domingue, ou le caïman à lunettes de la Colombie.

La population du Mexique, évaluée en 1808 par M. de Humboldt à 6,500,000 habitants, a beaucoup augmenté depuis. On peut la porter aujourd'hui à plus d'un million au delà. On y compte à peu près un cinquième de blancs, un cinquième un tiers de mulâtres et nègres, et deux cinquièmes un septième d'Indiens civilisés.

Plusieurs races indigènes se sont pressées et se pressent encore sur la surface du Mexique. Mais les vrais Mexicains ou Aztèques forment l'agrégation la plus nombreuse. « Une division de l'année plus exacte que celle des Grecs et des Romains, dit un voyageur moderne, une écriture idéographique, le papier de *pita*, la mise en œuvre de blocs immenses de pierre, de belles cartes géographiques, des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-bien orientées, des institutions civiles, militaires et religieuses : voilà ce qui en avait fait le peuple le plus policé que les Européens trouvèrent dans le nouveau monde. » Il est inutile de nommer les quatorze ou quinze autres nations qui habitent les différentes parties du Mexique.

Passons à l'industrie. Aujourd'hui plusieurs villes de la confédération, telles que Mexico, la Puebla, Queretaro, Guadalaxara, d'autres villes moins importantes, des villages même, ont des fabriques d'orfévrerie et de bijouterie, où l'on exécute des ouvrages d'une grande perfection. On y voit encore des fabriques de fil d'or et d'argent à lamer, des manufactures de drap, de calicot imprimé, de carrosserie, de sellerie, de chapellerie, de cigares, de pipes, de savon, de chandelles, d'ouvrages en bois, de passementerie, de vases de terre, de cartes à jouer, etc. Les Indiens excellent dans les tableaux en plumes et le tissage des hamacs.

Le Mexique est dans une position très-heureuse pour le commerce de l'Europe et de l'Asie, et possède plusieurs bons ports ; mais ses côtes sont inabordables pendant plusieurs mois de l'année, à cause des fréquentes tempêtes dont elles sont le théâtre. Les objets d'exportation consistent en or et en argent, lingots ou façonnés ; en vanille, tabac, cacao, coton, bois de campêche, cochenille, jalap, sucre, etc. On comprend dans le commerce d'importation les soieries de France, les toiles d'Allemagne, les mousselines, calicots blancs et imprimés, bas, papier, faïence blanche et bleue d'Angleterre.

La Confédération mexicaine est divisée en vingt États et quatre territoires, plus le district fédéral. L'intérieur du Mexique forme un vaste plateau, généralement élevé de 3,000 mètres et qui paraît s'incliner vers le nord, contrairement au cours des fleuves. Il renferme un grand nombre de villes, dans quelques-unes desquelles nous remarquerons des vestiges d'une antique civilisation.

Mexico, siége du district fédéral et capitale de la fédération mexicaine, est la résidence du gouvernement. Cette ville est bâtie sur l'emplacement de

Digitized by Google

l'ancienne Tenochtitlan, et située à l'ouest d'un grand lac, dans une plaine triste et bordée de marais. C'est l'une des villes les plus régulières et les plus belles du monde. Les principales rues, larges et généralement très-longues, partent des quatre points cardinaux et viennent aboutir à la grande place; elles sont pavées de petites pierres rondes et polies. Elles sont ornées de beaux trottoirs, et, la nuit, éclairées de nombreux réverbères. Bâties uniformément en pierres de taille, les maisons ont de deux à trois étages, avec des façades peintes en blanc, en rouge, en vert, et ornées de passages de la Bible, ou de carreaux de porcelaine formant des dessins moresques. Les toits plats, carrelés en briques et décorés d'arbustes et de fleurs, forment le soir autant de promenades particulières.

La grande place est une des plus belles qu'on connaisse. Au centre s'élève une belle statue équestre de Charles IV, exécutée à Mexico par un Espagnol. « C'est, sans doute, dit Balbi, le plus bel ouvrage de ce genre qu'ait produit le nouveau monde. » De magnifiques édifices forment le contour de cette place. De ce nombre est la cathédrale, qui est le plus beau et le plus vaste temple de l'Amérique. Deux belles tours s'élèvent sur les côtés de la façade, à laquelle il ne manque que d'être plus élevée au-dessus du sol pour être vraiment imposante. L'intérieur en est léger et magnifique; c'est une belle et vaste croix surmontée à son centre par un grand dôme reposant sur quatre piliers aussi hardis qu'élégants; cinq nefs en partagent la largeur. Cette église métropolitaine est d'une grande richesse; on y voit une lampe d'argent si vaste que trois hommes y entrent quand il faut la nettoyer; elle est enrichie de têtes de lion et autres ornements d'or pur.

L'église qui touche la cathédrale (*el Sagrario*), et qui sert aux cérémonies paroissiales, est un grand carré d'un bel effet. Vis-à-vis de la cathédrale s'élève le palais du Gouvernement (jadis résidence du vice-roi). C'est un grand carré isolé qui a presque un mille de circuit; la magnificence en est relevée, à l'intérieur, par des cours spacieuses et de beaux portiques. C'est là que réside le président de la Confédération mexicaine; c'est là qu'on trouve plusieurs administrations publiques, la prison, la monnaie, le jardin botanique, la bibliothèque, l'imprimerie du gouvernement. La monnaie de Mexico, malgré l'imperfection des machines, doit être regardée comme l'établissement de ce genre le plus remarquable qui ait jamais existé par la prodigieuse quantité de piastres qu'on y a fabriquées et qui circulent par tout le globe.

La Mineria ou l'École des mines est un édifice qui ne le cède ni en grandeur ni en beauté d'architecture à aucun autre de ce genre que possède l'Europe; malheureusement, assises sur un sol humide, ses fondations manquent de solidité et doivent faire trembler pour la totalité de ce beau monument. C'est dans cet édifice que se trouve l'observatoire où le baron de Humboldt a fait les observations qui ont servi à rectifier tant d'erreurs propagées par les savants et les voyageurs qui l'avaient précédé, dans la description de l'Amérique.

« On pourrait appeler Mexico, dit Balbi, la *ville sainte du nouveau monde*, tant est grand le nombre de ses églises, de ses chapelles et de ses couvents. Plusieurs de ces derniers édifices sont, pour ainsi dire, de petites villes, renfermant dans leur vaste enceinte d'autres églises et des confréries, outre l'église et le couvent principal... Quelques-uns de ces édifices méritent l'attention même du voyageur qui arriverait directement de Rome; ils réunissent la grandeur à la

Digitized by Google

magnificence, la majesté à la richesse; les beaux-arts y ont tout prodigué et en ont fait, pour ainsi dire, de superbes musées; la peinture surtout y domine d'une manière remarquable. Ce sont principalement les églises et les couvents de Saint-Augustin, de Saint-François, de Saint-Ferdinand, de Saint-Dominique, de la Professa, de la Conception et de l'Incarnation. Ce dernier, ainsi que celui de la Conception, sont surtout remarquables par leur immense étendue; dans l'église de celui de l'Incarnation on voit une statue de Notre-Dame en argent massif très-bien travaillée, et un grand lustre tout en argent d'un travail exquis. M. Beltrami regarde le chœur du couvent de Saint-Ferdinand comme un des plus beaux chefs-d'œuvre qui existent en ciselure et en mosaïque. Le couvent des Franciscains est un immense établissement; sa belle église, ainsi que les cloîtres et les cours, sont ornés avec profusion de tableaux d'un grand mérite; celui des Dominicains et son église offrent aussi un grand nombre de tableaux, de statues et autres décorations vraiment remarquables... Le monastère de la Professa est digne surtout de l'attention des étrangers, par l'élégance et la richesse des ornements de son église... Outre la grande place et le jardin botanique, Mexico possède deux belles promenades publiques, le Paseo, planté d'un double rang d'arbres, et l'Almeda. A l'aspect de ce dernier, dit M. Beltrami, on se croit dans une des plus grandes capitales du monde, à ne considérer que la magnificence de ses fontaines et d'autres accessoires; mais son étendue est trop bornée. »

Mexico semble être la seconde ville de l'Amérique pour sa population, que des géographes évaluent à 250,000 âmes. Elle est le siége d'un archevêché et d'une cour de justice, dont le ressort s'étend sur le district fédéral, sur l'État de Mexico et sur le territoire de Tlascala. Cette ville depuis les temps les plus reculés est sujette à de terribles inondations, qui font monter les eaux du lac de Tezcuco de manière à les faire déborder et à couvrir les rues de la ville. C'est ce qui avait déterminé deux fois la cour de Madrid à donner l'ordre positif de transférer la capitale dans une position moins défavorable.

Maintenant fouillons les fondements en ruine de l'ancienne Tenochtitlan, sur lesquels s'élève aujourd'hui Mexico, et tâchons d'y découvrir quelques rares vestiges de l'ancienne civilisation mexicaine. Aussi destructeurs que les conquérants romains, les Espagnols rasèrent sans pitié tous les édifices de la ville de Montézuma. Cette ville, avec ses îlots de verdure et ses milliers de barques circulant dans les rues, devait ressembler aux villes de la Hollande, de la Chine ou du Delta de la basse Égypte. On y remarquait : 1° le temple principal, dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Teotl, l'être suprême et invisible, et à Huit-Zilopochtli, le dieu de la guerre. C'est sur les ruines de ce temple qu'on a construit la cathédrale actuelle. Cinq mille personnes étaient attachées au service du temple aztèque, qui était environné de trente-neuf autres temples, et dont les murs étaient tapissés de têtes d'hommes immolés; 2° le palais de Montézuma, sur les ruines duquel s'élève aujourd'hui l'hôtel du duc de Monteleone. Il avait plus de mille salles, dont une pouvait contenir mille personnes; ces salles étaient ornées de marbres fins et de boiseries de cèdre et de cyprès : la description des autres palais du prince tient de la féerie; 3° l'arsenal; 4° le marché, deux fois plus grand que celui de Séville, et dont l'ordre était admirable. Suivant M. de Humboldt, la ville contenait alors

Digitized by Google

300,000 habitants. Les restes de tant de grandeur se réduisent à un calendrier mexicain de porphyre de quatre mètres de diamètre, et du poids de 24,000 kilogrammes, adossé maintenant au mur de la cathédrale; à la pierre des sacrifices, dont on voit tout près la surface; elle a plus de huit mètres de circonférence, et est revêtue de sculptures historiques; à la statue de la déesse Teogao-timiqui, monstre colossal taillé dans un bloc de basalte de trois mètres de haut, et à qui l'on offrait des milliers de cœurs humains encore palpitants.

La misère la plus hideuse règne dans les faubourgs de Mexico, tandis que les villages voisins sont peuplés de délicieuses villas. L'un de ces villages est célèbre par son riche sanctuaire de la Vierge, bâti sur les ruines du temple de Can-Téotl, la déesse du maïs, la Cérès mexicaine; on s'y rend en pèlerinage de tous les points de la Confédération mexicaine. On voit à Huchuetoca le fameux *desagüe*, ou canal d'écoulement, une des œuvres hydrauliques les plus gigantesques que les hommes aient exécutées. Si sa fosse était remplie, les plus gros vaisseaux passeraient à travers la rangée de montagnes qui bordent le plateau de Mexico, au nord-est.

Le beau bassin dans lequel est située Mexico est assis sur le dos même de la Cordilière; quoiqu'il offre un enfoncement assez considérable, la surface de son sol se trouve encore à 2,277 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une série de cinq lacs traverse ce bassin du nord au sud. M. de Humboldt évalue la surface totale de ces lacs à 88 kilomètres carrés. Ces lacs sont renommés par leurs jardins flottants connus sous la dénomination de chinampas. Cette ingénieuse invention des Aztèques remonte, à ce qu'on croit, à la fin du quatorzième siècle. Ces jardins extraordinaires étaient très-nombreux sur tous ces lacs à l'arrivée des Espagnols : c'étaient des radeaux formés de roseaux, de joncs, de racines et de branches de broussailles, couverts de terreau noir. Les chinampas renferment quelquefois même la cabane de l'Indien, qui sert de garde pour un groupe de ces jardins flottants. On les toue et on les pousse avec de longues perches pour les transporter à volonté d'un rivage à l'autre. Leur nombre a beaucoup diminué, et maintenant on n'en trouve que dans le lac Chalco; mais en revanche, il y a un grand nombre de chinampas fixes, surtout le long d'un canal situé entre le lac Chalco et le lac Tezcuco. C'est sur ces chinampas que se cultivent les fèves, les petits pois, les pommes de terre, les artichauts et autres légumes consommés à Mexico. La promenade que l'on fait en bateau autour des chinampas d'Istacalco est agréable.

On trouve encore dans le bassin de Mexico un rocher isolé nommé Chapoltepec, au sommet duquel s'élevait un des palais de Montézuma; sur ses ruines le vice-roi d'Espagne Galvez fit construire un superbe château de plaisance, qui ne présente plus aujourd'hui que des décombres. Mais les jardins offrent des arbres magnifiques : ce sont d'énormes cyprès dont les troncs ont plus de 16 mètres de circonférence; ils passent pour avoir été plantés par les rois de la dynastie aztèque.

Il faut citer aussi Tambaja, gros village qui contient le palais de l'archevêque et de superbes villas; Tacuba, résidence des plus riches habitants de Mexico pendant la belle saison, et où l'on voit encore la belle chaussée en pierre par laquelle Fernand Cortez fit son entrée dans Tenochtitlan; Tlalpan, capitale de l'État de Mexico. Ce n'était d'abord qu'un misérable village, c'est aujourd'hui

Digitized by Google

une petite ville florissante, qui possède un hôtel des monnaies. Tlalpan est le rendez-vous des riches bourgeois de Mexico pendant la plus belle partie de l'été.

Plus loin et hors du bassin de Mexico, le voyageur rencontre Tula, petite ville bien peuplée ; suivant M. Beltrami, on y a trouvé un calendrier sculpté comme celui de Mexico sur une pierrre énorme ; ce calendrier, qui offre de grandes différences avec celui des Mexicains, est attribué aux Toultèques ou Toltèques. Au nord-est de la ville, on voit Otumba, ville jadis grande et très-peuplée, aujourd'hui misérable bourgade, et qui n'est remarquable que par son magnifique aqueduc, par deux anciennes colonnes très-curieuses et richement sculptées, et surtout par les fameuses pyramides dites de San-Juan de Teotihuacan, monuments attribués aussi aux Toltèques.

A l'est de Mexico, on rencontre Tezcuco (jadis Acolhuacan), assemblage de petites maisons et de chaumières qu'on a décoré du titre de ville. « Mais les importantes ruines qu'on voit dans sa banlieue, dit Balbi, attestent la grande étendue de la capitale des Acolhuacans ou Acolhues, qui furent, avant les Aztèques, les dominateurs de toutes les contrées environnantes. Avant l'invasion des Espagnols, Tezcuco, quoique tributaire de Montézuma, était regardée comme la ville la plus savante de l'empire ; c'était, pour ainsi dire, l'Athènes de l'Amérique, étant la résidence des historiens, des orateurs, des poëtes, des artistes et des hommes célèbres dans toutes les sciences cultivées par les peuples aztèques. Elle a été aussi le siége de plusieurs rois, et entre autres du sage Nezahualcojotl, qu'on pourrait nommer le Solon américain, pour la sagesse de ses lois et pour son vaste savoir. Il fut poëte distingué, et quelques-unes de ses poésies se sont conservées. Il avait aussi acquis quelques connaissances en astronomie en observant fréquemment les astres, et s'était appliqué à connaître les plantes et les animaux, et tous ceux que le climat de son royaume ne lui permettait pas de conserver vivants, il les avait peints. Il rechercha les causes de plusieurs phénomènes, ce qui le conduisit à la connaissance de l'Être suprême et à l'horreur de l'idolâtrie et des sacrifices humains ; mais les préjugés religieux de ses sujets l'obligèrent à les rétablir, à condition cependant qu'on ne sacrifierait que des prisonniers de guerre. Il mourut en 1470, après trente-quatre ans d'un règne qui, en admettant la vérité de tout ce que Hernandez et autres savants ont raconté de ce prince, nous paraît être le plus remarquable de toutes les annales du nouveau monde. » Parmi les ruines de Tezcuco, on distingue celles du palais bâti par les Espagnols après la conquête, celles des casernes construites pour Cortez par le jeune cacique de Tezcuco, son allié, ainsi que celles du palais des anciens caciques ou rois tributaires de Tezcuco, qui avait 100 mètres de long, et formait un des grands côtés de la grande place. Toutes ces ruines attestent hautement l'ancienne splendeur de Tezcuco. Le volcan Popocatepetl, la plus haute cime des Cordilières mexicaines, et le mont Iztaccihuatl, qu'on range aussi parmi les plus hautes montagnes, dominent toute cette contrée si pleine de grands souvenirs.

Visitons actuellement les principales villes de la Confédération mexicaine, en commençant par Puebla de los Angelos (la ville des anges). C'est une grande et belle ville, capitale de l'État de la Puebla ; elle est située au milieu d'un territoire bien cultivé et d'une admirable fertilité. Elle tient le second rang parmi

Digitized by Google

les villes du Mexique, et son évêché est le plus riche après celui de Mexico. Ses rues larges et tirées au cordeau, ses églises nombreuses, d'une belle architecture, et étincelantes d'or, d'argent et de pierreries, ses maisons peintes à fresque, ayant trois étages et de magnifiques terrasses, ses belles places, une population de 70,000 âmes, ses nombreuses manufactures, son commerce florissant et étendu, lui assurent une prépondérance marquée dans les affaires de la confédération mexicaine. C'est une véritable cité du moyen âge avec ses bâtiments, ses mœurs, ses usages, ses fêtes et ses divertissements du quatorzième siècle.

C'est dans les environs de la Puebla que se trouve Cholula, petite ville bien bâtie, environnée de plantations d'agaves, genre de plantes liliacées qui a de grands rapports avec l'aloès. Cholula était anciennement la capitale d'une république oligarchico-théocratique. Avant la conquête, c'était la ville sainte du Mexique, c'était la Jérusalem, la Rome, la Mecque de l'Anahuac : on s'y rendait en pèlerinage ; les dieux et les prêtres passaient pour avoir le don des miracles. Elle possédait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. On y voit les restes d'une pyramide immense en couches alternatives de briques et d'argile, à quatre étages, haute de 55 mètres, et large de 480 mètres sur chaque face. Au milieu de la plate-forme la plus élevée, on a érigé une église longue de 30 mètres, et où la messe est célébrée chaque jour par un prêtre de race indienne. Cette église, qui porte le nom de Notre-Dame de los Remedios, est entourée de cyprès.

Au sud, voilà Queretaro, l'une des villes les plus belles, les plus riches, les plus industrieuses de l'Amérique. Elle a des fabriques de draps et de maroquin, et renferme dans ses murs 60,000 habitants. Elle possède un aqueduc digne des Romains, et un couvent dit de Sainte-Claire, qui a deux milles de tour. Encore au sud, on rencontre la Vera-Cruz, bon port sur le golfe du Mexique. Malgré sa situation extrêmement malsaine, elle est depuis des siècles la première place commerçante du Mexique. La fièvre jaune, qui y est endémique, décime chaque année sa population. Toutefois on n'y compte pas moins de 15,000 habitants. C'est dans les environs de la Vera-Cruz qu'on rencontre Papantla, gros village indien, cité à cause d'une pyramide carrée de 25 mètres de long et de 16 à 20 de haut, élevée au milieu d'une épaisse forêt, et ornée de curieux hiéroglyphes. C'est encore Xalapa, qu'environnent des jardins délicieux, et qui est célèbre par le jalap, racine purgative si utile à laquelle elle a donné son nom. A quelque distance est une cascade qui, suivant le voyageur Beltrami, n'aurait pas son égale, pour la hauteur, dans le monde.

Du même côté, on trouve encore Tabasco, lieu célèbre par le débarquement et la victoire de Cortez ; Ciudad-Réal, dans la province de Chiapa, dont le nom rappelle celui de l'immortel Barthélemy de las Casas, qui fut évêque de cette ville et l'ami, le protecteur des pauvres Indiens ; Campêche, dans le Yucatan, où l'on fait un grand commerce du bois de ce même nom ; Oaxaca, dans la fertile vallée du Rio-Verde, que Charles-Quint avait concédée aux descendants de Fernand Cortez.

Parmi les États du centre de la Confédération mexicaine, il faut citer Chihuahua, Durango, Zacatecas, provinces célèbres par leurs riches mines d'argent ; Xalisco, également riche en mines d'or et d'argent ; enfin Guanaxuato, dans la province du même nom, province qui renferme les plus riches mines

Digitized by Google

d'argent. C'est dans les environs de Guanaxuato que gît la mine d'argent la plus abondante et la plus profonde que l'on connaisse. Cette ville, quoique située sur un sol sinueux, possède de superbes églises et des maisons élégantes. Sa population a été de 90,000 âmes; elle n'est plus aujourd'hui que de 60,000.

Guadalaxara, dans la province de Xalisco, est une grande et belle ville, avec des rues spacieuses et tirées au cordeau, de grandes places très-régulières, de nombreuses fontaines alimentées par un canal de 14 milles de long. On y admire aussi quelques palais imposants, des maisons élégantes, des églises magnifiques, particulièrement la cathédrale, qui est d'une architecture bizarre, ornée d'or et de pierreries, et décorée des tableaux des meilleurs maîtres de l'école espagnole. Cette ville est le siége d'un évêché très-riche, et ne renferme pas moins de 40,000 âmes.

Dans la province de la Puebla, se trouve Tlascala, aujourd'hui misérable petite ville, mais autrefois capitale de l'État le plus puissant de l'Anahuac, après celui de Mexico. La forme républicaine du gouvernement de Tlascala offrait des conformités frappantes avec plusieurs des gouvernements de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Ses caciques étaient de véritables barons. Cette république aida Fernand Cortez à conquérir le Mexique.

Beaucoup d'autres villes moins importantes mériteraient aussi d'être mentionnées; mais l'espace nous fait défaut. Toutefois nous nous arrêterons un moment devant San-Domingo de Palenqué, gros village, devenu de nos jours très-important par les imposantes ruines de Culhuacan, que M. Jomard appelle la *Thèbes américaine*. « Cachées, dit Balbi, pendant tant de siècles dans d'épaisses forêts, et inconnues jusqu'aux derniers temps aux philosophes et aux antiquaires, ces ruines ont été explorées pour la première fois en 1787 par le capitaine Antonio del Rio et par don José Alonzo de Calderon, et postérieurement par d'autres personnes qui ont découvert une grande quantité de curieux vestiges dans les provinces de Chiapa et de Yucatan. Ils offrent incontestablement les monuments les plus grandioses et les plus remarquables du nouveau monde. » Ajoutons que la science a reconnu les ressemblances les plus frappantes entre les symboles d'un bas-relief, observé par le baron de Humboldt, et ceux de l'Égypte et de l'Inde.

Outre l'or, l'argent et les autres richesses minérales et métalliques que possède le Mexique, nous signalerons encore un autre trésor abondant dans cette contrée; c'est la belle cochenille que l'on recueille à Tepozcolula, et surtout dans la vallée d'Oaxaca. Dans le cours de 62 ans, la cochenille a valu à la province d'Oaxaca 93,937,509 piastres, sans y comprendre les sommes considérables entrées en contrebande par suite de l'élévation du tarif des droits.

Les Indiens du Mexique affiliés à la civilisation européenne sont remarquables par leur peau basanée et cuivrée, leur corps trapu, leurs cheveux noirs, plats et lisses, leur œil allongé, leurs pommettes rondes et saillantes, et leurs lèvres épaisses. Ils n'ont que peu de barbe, et comme leur peau ne se ride pas et que leurs cheveux ne blanchissent jamais, ils semblent être toujours jeunes. Les deux sexes ont les mains et les pieds d'une petitesse remarquable. Ils montrent, dans l'enfance, une supériorité marquée sur leurs concitoyens blancs; ils apprennent avec facilité, ils ont l'esprit juste, un grand penchant à subtiliser et à

Digitized by Google

abstraire, de l'aptitude pour les arts mécaniques, mais peu d'imagination; ils sont flegmatiques, dissimulés et tristes; ils parlent vingt langues différentes qui n'ont aucune analogie entre elles, et dont quatorze ont des grammaires et des dictionnaires.

Les créoles du Mexique ressemblent à tous ceux des anciennes colonies espagnoles. C'est la même aptitude aux sciences, la même hospitalité, la même bienveillance chez les hommes, les mêmes charmes, la même coquetterie, le même luxe chez les femmes. Les mulâtres partagent les mêmes goûts en y apportant toute l'ardeur de leur sang.

Quant aux nègres ou descendants d'Africains, leur masse est imperceptible sur la surface de la Confédération mexicaine. Dans un petit nombre d'années, cette nuance se sera fondue dans la teinte du peuple mexicain.

L'ancienne religion des Mexicains, basée sur une sorte de révélation, a disparu après la conversion de ceux qui la professaient; mais quelques-unes de leurs croyances et de leurs pratiques se sont conservées chez leurs descendants. Il est curieux, dit un homme qui a étudié l'état moral du Mexique, il est curieux de rencontrer le dogme de la métempsycose dans la croyance du Tlasclaltique, comme aussi de trouver parmi les Mexicains des traditions sur la mère des humains, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une grande inondation dans laquelle une seule famille s'est sauvée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; des cérémonies d'ablution pratiquées à la naissance des enfants; des idoles de farine et de maïs distribuées par parcelles au peuple réuni dans le temple; des déclarations de péchés faites par des pénitents; de longs pèlerinages de dévotion et des associations religieuses ressemblant à nos couvents d'hommes et de femmes. A l'arrivée des Espagnols, les téocallis, ou temples des Mexicains et des Mayas, ruisselaient du sang des victimes humaines.

Aujourd'hui tous les Mexicains civilisés, sans distinction de castes, professent la religion catholique sous la direction d'un archevêque et de sept évêques; elle est celle de la nation; l'exercice de toute autre est formellement interdit; mais il faut avouer que dans quelques villages éloignés des grandes villes les indigènes conservent soigneusement leurs idoles à côté des saints que les prêtres espagnols ont recommandés à leur vénération. Ils couronnent encore de fleurs les objets de leur ancien culte, et leur adressent de préférence des prières secrètes.

En ce moment les peuplades peu nombreuses du Mexique qui ont conservé leur indépendance inquiètent les colons, harcèlent les voyageurs comme de véritables bandits, ou se mêlent aux insurrections. Le pouvoir législatif est, comme aux États-Unis, confié à un congrès général. Le pouvoir exécutif est exercé par un président, élu pour quatre années par les corps législatifs des différents États. Chaque État est libre, indépendant et souverain pour tout ce qui a rapport à son administration particulière, mais il doit se conformer à ce qui est établi dans la constitution générale.

Avant le traité conclu le 3 mars 1849 entre les États-Unis d'Amérique et la république mexicaine, la Californie formait deux territoires appartenant à cette dernière puissance. Mais, par suite de l'acte que nous venons de mentionner, le Mexique a fait cession aux États-Unis, pour une somme de quinze millions de

Digitized by Google

dollars, non-seulement de la Nouvelle-Californie, que nous avons fait entrer dans notre chapitre consacré aux États-Unis, mais encore du Nouveau-Mexique.

LE TEXAS

Cette contrée, située entre 95° et 105° de longitude ouest, entre 27° et 35° de latitude nord, est bornée au nord, à l'ouest et au sud par le Mexique, et à l'est par le golfe du Mexique et les États-Unis.

Le Texas est compris, par Balbi et plusieurs autres géographes modernes, dans la Confédération mexicaine, dont il a fait effectivement partie. Il était alors annexé à l'État de Cohahuila, et formait avec lui le moins peuplé et peut-être le plus vaste de tous les États de la confédération. Quelques rapides notions historiques sont indispensables ici pour éclairer la marche du voyageur.

Le Texas est l'ancien *Champ d'asile* où des militaires français, proscrits après la déchéance de Napoléon, vinrent s'établir en 1817. Mais cette colonie ne tarda pas à se dissoudre.

Une foule d'habitants des États-Unis, attirés par la situation de la province du Texas, comprise entre les rivières del Norte et de la Trinité, et séduits surtout par la fertilité de son sol, la douceur de son climat et son avantageuse position géographique, s'empressèrent alors d'y fonder la colonie de Fredonia. Cet établissement eut lieu en 1826. On doit rappeler aux lecteurs que la république des États-Unis, qui ne néglige aucune occasion d'étendre sa puissante confédération, a convoité longtemps l'acquisition des vastes solitudes dont se compose le Texas. D'un autre côté, les colons voulaient se séparer de la Confédération mexicaine, dont ils secouèrent le joug en effet. Les efforts du gouvernement mexicain pour les réduire n'aboutirent à aucun résultat, et en 1836, l'indépendance des Texiens, qui s'étaient organisés en république, fut reconnue par les États-Unis, par la France et par plusieurs autres puissances. La république du Texas est accrue journellement par les nègres et les Indiens qui fuient l'esclavage et l'oppression des États méridionaux. En touchant le sol du Texas, les esclaves sont libres. Les Indiens reçoivent des terres où ils s'établissent.

San-Felipe de Austin est le siége du gouvernement de la république et le chef-lieu de la nouvelle colonie fondée dans le Texas. Le passé manque à cette petite ville ; mais nous aimons à croire que le gouvernement, s'éclairant des exemples qui lui sont donnés par le gouvernement des États-Unis, saura conquérir un paisible et heureux avenir.

Sans doute, les côtes du Texas, basses, marécageuses, sont malsaines ; mais aussi l'intérieur, plus élevé, est beaucoup plus salubre. On l'a déjà dit, le sol est d'une grande fertilité, et les colons y arrivent de toutes parts. On élève

Digitized by Google

partout des habitations; c'est le signe certain d'une prospérité commençante.

Le Texas compte aujourd'hui 100,000 âmes. Son étendue est d'environ 450,000 kilomètres carrés.

LE GUATÉMALA

Voici encore une république américaine : c'est celle du Guatémala, qu'on appelle aussi Confédération de l'Amérique centrale.

Située entre les 85 et 97 degrés de longitude ouest, et les 8 et 18 degrés de latitude nord, elle a pour bornes : au nord, le Mexique et le golfe de Honduras; à l'est, la mer des Antilles et la Colombie; au sud, le grand Océan, qui la limite également à l'ouest.

Cette contrée, contiguë au Mexique, avait été conquise en même temps que lui. Sous le titre de Capitainerie générale du Guatémala, elle forma jusqu'en 1821 une division administrative de l'Amérique espagnole. Incorporée au Mexique à cette époque, elle s'en sépara à la chute de l'empire éphémère d'Iturbide, et se constitua, en 1824, en république fédérative indépendante, d'abord sous le titre d'États-Unis, et bientôt après sous celui de Confédération de l'Amérique centrale. Elle est gouvernée par un congrès.

L'étendue du Guatémala est de 500,000 kilomètres carrés, et sa population de 2 millions d'âmes. Ses côtes sont baignées au nord par la mer des Antilles, et au sud par le grand Océan Pacifique. Tous les fleuves du Guatémala aboutissent ou à la mer des Antilles, ou au grand Océan; douze d'entre eux se jettent dans la première, onze dans le second. Le Nicaragua, l'un des plus grands lacs de l'Amérique, qui a 88 kilomètres carrés de superficie, et qui se fait remarquer par la magnificence de ses bords et par ses volcans, est la base de grands travaux de canalisation qui établiront des communications entre les diverses parties du continent américain. Il y a encore d'autres lacs, mais qui n'ont pas à beaucoup près la même importance.

Le climat du Guatémala varie comme le sol de toute la contrée. La chaleur est étouffante dans les plaines et dans les profondes vallées, tandis que sur les monts et les points élevés on jouit d'une température douce et agréable. Les côtes du grand Océan sont sujettes à des tremblements de terre, qui ont quelquefois englouti des villes et des tribus entières. La chaleur humide qui règne dans cette partie septentrionale occasionne des fièvres dangereuses et surtout la fièvre jaune, qui y fait souvent de grands ravages.

De nos jours les peuples indigènes de cette confédération, répandus et comme enclavés dans son territoire, n'offrent que des nations ou entièrement abruties ou marchant lentement vers la civilisation. « Ce sont pourtant, en grande partie, dit un écrivain moderne, les descendants de ces hommes à qui l'on a dû l'amphithéâtre de Copan, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et ses colonnes; le temple de la grotte de Tibulca, le vaste palais d'Utatlan, les places

Digitized by Google

fortes de Tecpanguatémala, de Mixco, de Parraquin, de Socoleo, d'Uspantlan, et les immenses capitales d'Utatlan, de Patinamit et d'Atitlan. Leurs constructions massives et leurs sculptures colossales, accompagnées de légendes aux signes figurés, nous rappellent forcément les monuments de l'Égypte, et MM. Constancia, Balbi et Jomard regardent comme incontestables les anciens rapports de cette terre avec la contrée des Pharaons. »

L'industrie manufacturière des Européens dans le Guatémala est encore dans l'enfance ; toutefois elle est appelée, par la position géographique du pays, à recevoir avec le temps de grands développements. L'exécution du projet de canal de Nicaragua, qui doit joindre la mer des Antilles au grand Océan, changerait nécessairement la face du commerce européen. « Il y a dans cette idée, dit un savant géographe, le germe d'une révolution maritime et commerciale qui doit régénérer l'univers. » Quoi qu'il en soit de cette espérance, et en attendant qu'elle se réalise, les exportations du Guatémala consistent dans les différentes productions du sol, et surtout en indigo, dont on expédie chaque année pour 10 millions de francs. L'importation roule sur les vins, draps, soieries de France, les toiles d'Allemagne, les cotons de l'Angleterre, les farines et les viandes salées des États-Unis. Les productions de ce pays sont exploitées avec d'immenses avantages par les Américains du Nord et par les Anglais.

On compte au Guatémala près d'un million d'Indiens : les Chols, les Maures, les Quiches, les Changuènes, les Mosquitos, etc. : ces derniers sont encore indépendants dans la presqu'île de Honduras.

Le Guatémala, dans sa division administrative, comprend un district fédéral ayant pour capitale Nueva-Guatemala, et six États, savoir : Guatemala, Quesaltenango, San-Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica.

Jetons un coup d'œil sur les villes principales de cette république. Nueva-Guatemala, capitale du district fédéral, et provisoirement de toute la confédération, est située dans un vallon, au milieu d'un plateau élevé, dans un climat délicieux. Elle est entourée de campagnes fertiles et bien cultivées. Le nom de *Guatemala* vient du mot aztèque *guanthemali* (bois mort) ; c'est le nom que les naturels donnent au bois de campêche. La Nouvelle-Guatémala a été bâtie après que la première, Guatemala-l'Antigua, eut été en grande partie détruite par un tremblement de terre en 1774. Les rues de la nouvelle ville sont belles ; elles ont 12 mètres de largeur, sont tirées au cordeau, très-bien pavées et arrosées par un ruisseau d'eau courante. Suivant Balbi, toutes les maisons n'ont qu'un étage à cause de la fréquence des tremblements de terre ; leurs murs construits en briques sont extrêmement épais. Chaque maison a un ou plusieurs jardins, des cours et des plates-formes, avec une ou plusieurs fontaines de bonne eau de source, amenée à la ville et dans les faubourgs par un bel aqueduc. Cette ville se distingue en général par son ensemble élégant, par sa propreté et par sa commodité. Les principaux édifices se trouvent disposés autour de la grande place, dont le milieu est orné par une belle fontaine. Nous citerons les plus remarquables : la cathédrale, de médiocre étendue, mais d'une élégante architecture ; le palais archiépiscopal, le collége de Infantes, le palais du gouvernement, celui de l'audiencier ou de justice, la monnaie, l'hôtel de ville et la douane. On doit aussi faire mention de deux belles églises nouvellement bâties, celle de Sainte-Thérèse, et celle qui est nommée le Panthéon, ainsi que

Digitized by Google

du bel amphithéâtre en pierre destiné aux combats de taureaux et à d'autres amusements de ce genre. Guatémala a plusieurs instituts, parmi lesquels se distinguent l'université, les deux colléges de Infantes et Tridentinum, l'académie des beaux-arts, la société économique, la bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle et le musée d'anatomie qui possède d'admirables appareils en cire. Guatémala est la résidence d'un archevêque, et provisoirement du président de la république et du congrès, ainsi que de toutes les autorités centrales de la confédération. Sa population, en y comprenant celle de ses environs immédiats, s'élève à environ 50,500 âmes. Quoique située sur un plateau et manquant de rivière navigable, cette ville fait le plus grand commerce de toute la confédération ; une grande quantité de marchandises y sont transportées à dos de mulet d'Imoa par Izaval d'un côté, et de l'autre par la barre d'Estipa située sur le grand Océan. Les habitants de cette ville se distinguent aussi par leur industrie : les étoffes de coton, la poterie, l'orfévrerie, la sculpture sur bois et sur pierre, la fabrication des instruments de musique et celle du tabac sont les principaux objets sur lesquels elle s'exerce. Les cigares fabriqués à Guatémala s'appellent *tuza*. En un mot, l'aspect de cette ville, tous les articles de son commerce et de son industrie, les mœurs de ses habitants attestent les progrès incessants d'une civilisation pleine encore d'avenir.

Nueva-Guatemala est éloignée de 16 kilomètres de l'ancienne Guatémala dont nous allons parler.

C'était une belle et florissante cité que Guatemala-l'Antigua. Elle était la capitale de l'État de ce nom et autrefois de toute la capitainerie générale. Détruite en grande partie par les éruptions et les tremblements de terre causés par les deux terribles volcans d'Agua et de Fuego, entre lesquels elle est située, cette ville a perdu un grand nombre des édifices qui en faisaient l'ornement, et a vu transférer à Guatemala-la-Nueva l'archevêché, l'université, le tribunal suprême et toutes les autorités centrales dont elle était le chef-lieu.

Parmi les édifices qui la décoraient, il faut mentionner surtout sa magnifique cathédrale qui subsiste encore, et qui est un des temples les plus vastes de l'Amérique.

La population de Guatemala-l'Antigua, qui de 34,000 âmes avait été réduite à 5,000 par suite de ses désastres, s'est beaucoup relevée, et atteint actuellement le chiffre de 18,000.

Les autres villes de l'État de Guatémala sont : Guatemala-la-Vieja, la plus ancienne des trois villes de ce nom ; elle avait été fondée par Fernand Cortez, et fut ruinée en 1541 par le volcan d'Agua ; sa population actuelle n'excède pas 2,500 âmes ; Soconusco, voisine d'un volcan, et renommée pour son excellent cacao ; Coban, riche d'une population nombreuse ; Quesaltenango, Totonicapan, Gualan, Santa-Cruz et Izaval, toutes villes importantes par leur industrie et leur commerce ; Peten, avec ses fortifications et des débris de temples et d'idoles qui attestent les progrès que les Indiens avaient faits dans les arts avant l'arrivée des Espagnols. Citons encore Mixco, où l'on voit les ruines de l'ancienne forteresse de son nom, construite par les Kachiquels ; Quiché, qui a de l'importance par le voisinage des ruines d'Utatland, la magnifique capitale du royaume de Quiché, le plus puissant et le plus civilisé de tout le Guatémala avant l'inva-

Digitized by Google

sion. Pour donner quelque idée de cette capitale, nous emprunterons à Torquemada la peinture qu'il fait d'un de ses édifices.

« Le palais royal d'Utatland, dit-il, rivalisait avec celui de Montézuma, à Mexico, et avec celui des Incas à Cuzco. Bâti en pierres de taille de différentes couleurs, il n'avait pas moins de 728 pas géométriques de long sur 376 de large, et offrait six parties principales. Dans la première étaient les logements d'une nombreuse troupe de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite, formant la garde royale. La deuxième était destinée à l'habitation des princes et des parents du roi, qui y étaient servis avec une magnificence royale, tant qu'ils restaient célibataires. La troisième renfermait l'habitation du roi, où il y avait des appartements pour le matin, pour le soir et pour la nuit; dans une des salles était le trône royal, sous quatre dais tissus de plumages; on y montait par plusieurs gradins. Dans cette partie du palais se trouvaient aussi la trésorerie, le tribunal des juges de la ville, le dépôt des armes, les jardins, les vergers, les ménageries d'oiseaux et de bêtes féroces, ainsi que diverses fabriques ou offices. La quatrième et la cinquième division étaient remplies de palais où demeuraient les reines et les femmes du roi; le nombre en était grand, et une partie considérable de cet espace était encore occupée par les jardins, les vergers, les basses-cours, les ateliers de tisserands et autres. Dans la sixième était la maison d'éducation pour les infantes et les autres jeunes filles du sang royal. Hors du palais était encore un vaste bâtiment ou séminaire dans lequel on élevait cinq ou six mille garçons sous l'inspection de soixante-dix précepteurs. »

San-Salvador, dans l'État de ce nom, est encore une des villes fondées par Cortez. Elle est située dans le voisinage du volcan de San-Salvador, au milieu de belles plantations de tabac et d'indigo. Elle est la capitale de l'État de ce nom. Sa population d'environ 40,000 âmes, son commerce actif, ses manufactures, quelques beaux édifices, plusieurs établissements littéraires la font regarder comme une des principales villes de la ci-devant Amérique espagnole. L'éruption volcanique de 1835 lui a causé de notables dommages.

Le même État de San-Salvador montre plusieurs villes de quelque importance : Matapa, avec ses mines de fer; Sonsonate, importante par son commerce; San-Miguel, qui a une population considérable malgré son mauvais air et les éruptions volcaniques auxquelles elle est sujette; Isalco et San-Vicente, fameuses par leurs volcans.

Dans l'État de Honduras, nous citerons Comayagua, ville épiscopale, qui compte 18,000 habitants; Corpus, qui possède une mine d'or, la plus riche de la confédération; Truxillo, petite ville forte avec un bon port; et Omoa, petite ville fortifiée, importante par son port, qui est le plus commerçant de la Confédération de l'Amérique centrale. Nous mentionnerons aussi Copan, remarquable par ses ruines et ses antiquités qui ressemblent beaucoup à celles de Palenqué. C'est dans ses environs qu'on voit aussi la fameuse caverne de Tibulca.

Léon, située sur une vaste plaine élevée, avec des rues et des places régulières, est la capitale de l'État de Nicaragua. Sa cathédrale est son unique édifice remarquable ; mais elle ornerait bien toute autre grande ville, tant son architecture est distinguée, élégante et régulière. Léon est le siége d'un évêché. On assure que sa population s'élève à 38,000 âmes. Elle fait un commerce assez étendu. Parmi les autres villes de cet État, nous citerons Nicaragua, la plus

Digitized by Google

peuplée après Léon; Realejo, avec des chantiers, et un port qui passe pour un des meilleurs de l'univers; Massaya et Granada, qui ont de fameux volcans dans leur voisinage, et Managua sur le bord d'un lac auquel elle donne son nom.

San-Jose de Costa-Rica, capitale de l'État de Costa-Rica, est une ville de médiocre étendue, à laquelle on accorde 20,000 habitants ainsi qu'à Cartago, ancienne ville bien déchue.

La population de toute la Confédération de l'Amérique centrale est de 2 millions d'âmes.

Situé entre les deux Océans et les deux Amériques, le Guatémala est dans la position la plus avantageuse pour devenir un État, sinon puissant, du moins riche par son commerce. La fertilité de son sol en ferait la contrée la plus agréable de l'Amérique, si, traversée par une chaîne de montagnes volcaniques, elle n'était, comme nous l'avons vu par l'exemple de plusieurs villes, exposée souvent à de terribles tremblements de terre. Parmi ses nombreux volcans, on cite particulièrement celui de Masaya, dont la lave est semblable à de l'or en fusion, et qui ne jette ni cendre ni fumée.

Il n'est pas de colonie espagnole dont la conquête ait coûté moins de sang à la métropole; il est vrai que l'Amérique n'eut, dans aucune autre partie de ses immenses régions, un missionnaire qu'on puisse, même de loin, comparer au vertueux las Casas.

Les animaux domestiques de l'Europe se sont prodigieusement multipliés dans le Guatémala. Parmi les animaux sauvages qui s'y trouvent communément, on remarque le tapir, dont la peau n'a pas moins de six doigts d'épaisseur.

Le climat de l'Amérique centrale est généralement humide et chaud. Les pluies y durent neuf mois de l'année. L'air y est malsain sur les côtes. Mais le sol produit en abondance le maïs, le baume, le sang-dragon, l'encens, le coton, le sucre, les bois de construction, et surtout d'excellent cacao, ainsi que nous l'avons dit en parlant de Soconusco.

LES ANTILLES

Les Antilles, théâtre des premières découvertes de Christophe Colomb dans le nouveau monde, sont des îles du golfe du Mexique, qui forment une espèce de demi-cercle depuis le 10° jusqu'au 27° de latitude nord, et depuis le 61° jusqu'au 87° de longitude ouest. On les appelle aussi Indes occidentales.

Les Antilles forment une chaîne qui s'étend depuis la pointe orientale de la Floride jusque vers l'embouchure de l'Orénoque dans l'Amérique méridionale. On peut partager ces îles en trois groupes principaux, savoir : 1° Au nord, les îles Lucayes ou de Bahama; 2° au sud, les grandes Antilles; 3° au sud-est, les

Digitized by Google

petites Antilles, qui se subdivisent en îles du Vent au nord-est, et en îles sous le Vent, au sud-ouest.

On ne connaît que deux saisons aux Antilles, la saison sèche, de janvier en mai, et la saison pluvieuse pendant le reste de l'année. Pendant la première, le ciel est toujours serein ; mais la chaleur serait insupportable, si les brises de mer ne venaient la tempérer. Dans la saison pluvieuse, ce sont des inondations torrentielles ; tout le pays bas est submergé ; l'air rouille tous les métaux susceptibles de s'oxyder. Cette humidité continue sous un ciel enflammé, c'est, littéralement, comme un bain de vapeur. De là résultent une atonie générale, la fièvre jaune, les fièvres putrides et autres maladies.

Par suite de ces pluies fréquentes et abondantes, on n'éprouve point, aux Antilles, cette chaleur insupportable à laquelle la position de ces îles sous la zone torride paraîtrait devoir les condamner ; mais ces pluies qui rafraîchissent et humectent la terre causent trop souvent dans ces contrées d'épouvantables ouragans, produits par les vents alizés qui dominent partout sous les tropiques. Ces ouragans, mêlés de pluie et de tonnerre, accompagnés d'un gonflement de la mer et quelquefois de tremblements de terre, portent avec eux la destruction, et anéantissent en un moment l'espérance des cultivateurs. « L'ouragan des Antilles, dit un célèbre écrivain, est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés ; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature. » Telles sont les scènes de désolation qu'offrent trop fréquemment les Antilles, et qui se sont renouvelées tout récemment, de la manière la plus désastreuse, à la Pointe-à-Pitre et à Saint-Pierre de la Martinique.

Comme par une sorte de compensation de la Providence, le sol des Antilles est d'une fertilité prodigieuse; on y trouve les plus riches productions de l'Asie, de l'Afrique et du nouveau monde. Les principales sont le sucre, le café et le rhum. Un champ de cannes, au mois de novembre, époque de leur floraison, offre le coup d'œil le plus ravissant ; la hauteur des tiges, qui varie de 1 à 3 mètres, caractérise la différence de sol et de culture.

Autrefois les Antilles étaient habitées par les Caraïbes ou cannibales, hommes féroces, robustes et belliqueux, qui résistèrent aux Espagnols, et qui ont fini par disparaître entièrement de ces îles, peuplées aujourd'hui d'Européens, de nègres, d'hommes de couleur libres, de créoles, de métis, etc. On appelle créole tout habitant né dans les Antilles, de quelque couleur qu'il soit; le blanc de

Digitized by Google

race pure a une prééminence soutenue par les lois et les préjugés. L'Européen est le plus recherché dans les alliances de famille. Un teint un peu plus foncé que celui des habitants de nos provinces méridionales caractérise les créoles. Ils sont généralement souples, bien faits, doués de pénétration et d'une imagination ardente, mais inconstants dans leurs goûts et trop enclins à se livrer à la fougue de leurs passions. Les femmes créoles sont remarquables par la blancheur de leur teint et la délicatesse de leurs traits, par une taille svelte et un certain *laisser aller*, une certaine grâce d'indolence, qui plaît chez elles lorsqu'elle paraîtrait peut-être un défaut ailleurs. Timides et froides avec les étrangers, fières avec leurs inférieurs et familières avec leurs égaux, elles sont d'un commerce plein de charme dans l'intimité, et susceptibles d'un vif attachement, qu'elles portent quelquefois jusqu'à une excessive jalousie.

Dans toutes les Antilles, on donne le nom de gens de couleur aux individus qui ne sont ni blancs ni noirs purs, mais qui proviennent du mélange de l'un et de l'autre sang. Il est de notoriété que la race noire, soit innée, soit transportée dans les Antilles, est très-inférieure à la race blanche sous le rapport des facultés intellectuelles. « Les nègres, patients et craintifs, dit un voyageur, bons, dociles et sobres, sont naturellement grossiers, paresseux, souvent opiniâtres et intraitables; mais l'amélioration qui s'est introduite dans le régime observé à leur égard a déjà opéré chez eux un changement avantageux, qui tend à faire triompher le bon principe sur le mauvais et à les rendre à leurs bonnes qualités natives, dont les mauvais traitements ne pouvaient que les éloigner. On a remarqué qu'ils ne peuvent guère travailler que pendant quinze ans, et que leur population décroît en temps ordinaire d'un quinzième; mais il faut attendre également une amélioration physique dans leur condition, de la même cause qui commence à produire chez eux une amélioration morale. »

Visitons actuellement les principales de ces îles, en indiquant, pour chacune, les nations européennes auxquelles elles appartiennent. Voici d'abord le groupe des Lucayes ou de Bahama, composé de 650 îlots, formant un labyrinthe de bancs de sable et de rochers. Ce groupe appartient aux Anglais. Les îles principales sont : la grande Bahama, donnant son nom au détroit qui la sépare, à l'ouest, de la Floride; elle est très-étendue et presque déserte; Providence, résidence du gouverneur de Bahama : Nassau est sa capitale, petite ville très-commerçante; San-Salvador, où Colomb, pour la première fois, toucha le sol américain.

Les îles Lucayes sont formées par des dépôts sous-marins, constructions gigantesques des polypiers qui ont lentement élevé ce banc puissant, et qui l'ont cimenté dans la succession des siècles. La mer qui le recouvre n'est point azurée; de longues veines blanchâtres la sillonnent. Les petites îles qui en sortent et hérissent sa surface se dressent hors de l'eau, tantôt âpres et brisées comme des quartiers de rocher, tantôt plates et verdoyantes, au milieu d'une plaine blanche et verte, telle que l'écume des flots qui heurtent les écueils. « Ainsi que toutes les îles madréporiques, dit un jeune navigateur, M. Th. Page, chacune d'elles est entourée d'une chaîne de récifs qui en rendent l'abord dangereux; les courants de la mer, si chers aux polypiers, parcourent avec violence les canaux qui les séparent et amènent sur leurs pointes battues par les vagues des carcasses de navires et des débris de naufrages. Cette base colossale de tant

Digitized by Google

de terres éparses est le grand banc de Bahama : l'ensemble de toutes ces îles se nomme l'Archipel des Lucayes. La nature semble les avoir jetées là pour servir de premières barrières aux longues ondes qui ont traversé l'océan Atlantique. Quelques-unes sont habitées ; la plupart, désertes et incultes. Leur aspect n'éveille dans l'âme que des idées tristes. Un vent d'est presque éternel pousse contre leurs rochers des lames furieuses. Les écueils y servent de points de reconnaissance au navigateur, et chaque année il y voit suspendues de nouvelles dépouilles, de nouvelles victimes. On ne visite guère ces îles désertes que pour y rechercher des compagnons naufragés. Les oiseaux de proie qui y ont établi leur séjour répondent seuls à votre appel, et vous jettent des cris aigus et des ossements qu'ils se disputent avec acharnement.

« L'histoire entière du pays est un douloureux souvenir. Là vivait, il y a 350 ans à peine, inconnu au reste du monde, un peuple doux et simple ; un lien de parenté attachait ses tribus éparses. Rarement la guerre les décimait ; il leur fallait si peu pour vivre ! Mais le 12 octobre 1492, vinrent s'asseoir sur le rivage de Guanahani, ou San-Salvador, des étrangers sortis de l'Orient, que les bons Lucayens prirent pour les enfants du soleil ; ils les entourèrent en criant : « Venez voir les fils du ciel ; apportez-leur à manger et à boire ! » C'était Christophe Colomb et ses Espagnols, qui payèrent cet élan de générosité hospitalière en écrivant au roi d'Espagne : « Ordonnez de les prendre tous et de les retenir captifs dans leurs îles, et rien ne sera plus facile. » Paroles de malédiction, qui semblèrent frapper d'anathème ces malheureuses peuplades ! Quelques années après, quand les mines d'Isabella et du continent eurent englouti les Haïtiens et les Caraïbes, les féroces conquérants vinrent traquer les Lucayens et les jetèrent vivants dans les entrailles de la terre ; aucun d'eux n'en sortit. Les Lucayes ne furent plus qu'une solitude désolée, et pourtant l'imagination y avait bercé de beaux rêves. A Bimini se trouvait la fontaine de Jouvence, qui rendait à la vieillesse la fraîcheur du jeune âge ; sans doute elle se tarit à l'arrivée des Espagnols. Quelques flibustiers anglais vinrent s'établir dans l'île de la Providence ; le poste était bien choisi, au milieu des roches ignorées, sur le bord du chemin des galions, lourds des trésors de l'Amérique. La Providence eut pendant quelque temps un reflet de l'éclat qu'avait jeté la Tortue aux beaux jours des flibustiers français. Ces hommes, ou plutôt ces démons, y traînaient des navires chargés d'un or qu'ils dispersaient comme une ignoble poussière dans les plus délirantes orgies. Mais ils osèrent porter la main sur le commerce des Anglais, et l'Angleterre les livra au bourreau. Puis la politique reconnut dans ces îles une haute importance. Situées en face de Cuba, de Saint-Domingue et de la Floride, à l'ouverture du canal de Bahama, sur la grande route du commerce de la mer des Antilles et du Mexique, inabordables aux navires plus grands que les petites frégates, elles pouvaient en temps de guerre entraver la navigation de la Grande-Bretagne ; elle se les adjugea. Ce n'est pourtant que depuis 1783 qu'elle y a fondé des établissements permanents. Les productions des Lucayes consistent en sel, en un peu de coton et en oranges qu'on expédie aux États-Unis. »

Après les Lucayes viennent les grandes Antilles, qui sont : Cuba, la Jamaïque, Haïti ou Saint-Domingue, et Porto-Rico.

Cuba, la plus grande et la plus occidentale des Antilles, a 993 kilomètres de

Digitized by Google

long sur 160 de large. Elle appartient encore aux Espagnols. On y compte 750,000 habitants, dont 45,000 nègres. Une chaîne de montagnes renfermant des mines d'or et d'argent la traverse de l'est à l'ouest. Le sol, dont la superficie est de 38,400 kilomètres carrés, varie considérablement; les terres voisines de la mer, généralement basses, restent inondées dans la saison des pluies quand le soleil est vertical. Les montagnes sont couvertes de cèdres, d'acajous, de palmiers. On y trouve le gaïac, la grenade et l'ébène; partout des fruits savoureux et des fleurs odoriférantes. La terre de Cuba est d'une fertilité remarquable; elle donne communément deux récoltes par an. On y élève une grande quantité de gros et de menu bétail. L'île est exempte d'animaux venimeux et féroces; elle est peuplée, au contraire, de perroquets, de perdrix et de tourterelles. Les côtes et les rivières sont très-poissonneuses.

La Havane est la capitale de la province de Cuba. C'est une grande ville, très-forte et très-peuplée, située sur la côte septentrionale de l'île, avec un des plus beaux ports de l'univers. C'est la résidence des principales autorités militaires et civiles. Elle est le siége d'un très-riche évêché. « Vue de l'entrée du port, dit M. Galibert, la Havane offre un des coups d'œil les plus riants et les plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale. Ses environs, sans avoir la sauvage majesté des côtes du Brésil, réunissent à la grâce des scènes de la nature cultivée de nos climats la vigueur organique qui caractérise les productions végétales de la zone torride. Les châteaux forts qui couronnent les rochers à l'est du port, son bassin entouré de villages, et dans lequel se déploient les brillantes couleurs des pavillons de diverses nations, les flèches pyramidales d'un grand nombre de clochers qui se confondent tantôt avec la cime panachée du palmier royal, tantôt avec la mâture des vaisseaux, la couleur verdoyante des jardins intérieurs, le faîte rougeâtre des maisons, présentent, par un beau soleil, le spectacle le plus ravissant. Mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à ce premier coup d'œil. A l'exception de la douane, de l'hôtel des postes, du palais du gouverneur, de la manufacture des tabacs et de quelques hôtels de la noblesse, on ne voit partout que des maisons basses, construites, il est vrai, avec solidité, mais encombrées de balles, de tonneaux. Dans ses rues, presque toutes étroites et mal pavées, où l'on est suffoqué par l'odeur du tasajo (viande salée), on ne rencontre que portefaix et esclaves chargés, que charrettes, que volantes (espèces de chaises de poste) de gens d'affaires, que cabriolets sans ressorts, qui, dans leur marche rapide, soulèvent des flots de boue ou de poussière. Dans le port, sur les quais, à l'intérieur de la ville, tout respire l'activité et le mouvement, mais sans ce luxe, sans cette recherche, sans ce confort que l'on trouve dans la plupart des villes commerçantes de l'Europe. Le soir seulement ses délicieuses alamedas (promenades) sont envahies par un concours varié de promeneurs des deux sexes, dont l'élégance et la toilette pourraient rivaliser avec celles de nos fashionables, et lorsque, au théâtre, qui est assez vaste pour admettre 1,800 spectateurs, on représente un opéra de quelque maestro fameux, on est sûr de pouvoir y admirer les grâces et la beauté piquante des Havanaises de distinction. »

La Havane possède une population de 112,000 âmes, dont près de 23,000 esclaves. On y remarque aussi plusieurs institutions scientifiques et littéraires. La valeur des importations et des exportations de son port est considérable, et

Digitized by Google

dépasse même celle des places maritimes les plus justement renommées par le grand nombre de navires qui les fréquentent, telles que Bristol, Nantes, Bordeaux, Anvers, Riga, Odessa, Boston, Philadelphie et Baltimore.

Santiago de Cuba, ancienne capitale de l'île, avec un magnifique port bien fortifié; Baracoa, Matanzas, Puerto-Principe, Holguin, Bayamo, Manzanillo, telles sont les villes les plus commerçantes de cette colonie, que l'on peut regarder comme la plus riche de toutes les colonies fondées par des Européens. Depuis la découverte de Christophe Colomb, cette île appartient toujours aux Espagnols.

L'Espagne possédait aussi la Jamaïque; mais elle lui fut enlevée en 1655 par les Anglais, dont elle est aujourd'hui une des plus florissantes colonies. Elle a 200 kilomètres de long sur 90 de large. La population de l'île est de 1,100,000 habitants dont 25,000 Anglais. On y compte plus de 1,000 plantations de sucre, et plus de 2,000 autres cultivées par 300,000 esclaves nègres. Mais le climat de la Jamaïque est malsain; le jour, la chaleur est excessive, tandis que les nuits sont froides et humides. Le sol est admirablement cultivé. Il produit plus de la moitié du sucre nécessaire à la consommation de l'Angleterre, du café, du cacao, de l'indigo, du coton; on y trouve de belles forêts, où l'arbre d'acajou est l'essence prédominante, et d'excellents pâturages. On en tire un rhum qui a une réputation cosmopolite. On a acclimaté à la Jamaïque le cannelier apporté de Ceylan.

Spanish-Town, qu'on appelait San-Iago de la Vega sous les Espagnols, est la ville principale de la Jamaïque et la résidence du gouverneur. Après elle vient Kingston; son commerce est immense, et c'est, sous ce rapport, la première ville de toute l'Amérique anglaise. Sa population est de 33,000 âmes. Il y a aussi Port-Royal, ville importante par ses fortifications; Montego, Bay et Balize, par leur commerce. Cette dernière ville est le chef-lieu d'une colonie qui doit son origine au droit qu'ont les Anglais de couper le bois de campêche et d'acajou sur la côte orientale du Yucatan, dans la Confédération mexicaine, et sur la côte de l'État de Honduras, dans la Confédération de l'Amérique centrale.

Haïti ou Saint-Domingue est la plus grande des Antilles après Cuba. Longue de 777 kilomètres sur 133 de large, elle était autrefois une fertile et riche colonie partagée inégalement entre les Français, qui en occupaient la partie occidentale, et les Espagnols qui en possédaient la partie orientale. La fertilité de Saint-Domingue et la richesse de ses productions lui avaient valu jadis le titre de reine des Antilles.

Traçons rapidement l'historique des révolutions successives qui ont privé la France et l'Espagne de cette importante colonie, et qui lui ont enlevé à elle-même une partie de sa prospérité.

Cette île avait été découverte en 1492 par Christophe Colomb, qui lui avait donné le nom d'Hispaniola. « Lorsque les Espagnols abordèrent à Haïti, dit un historien, ils y trouvèrent une population douce, inoffensive, de mœurs simples, d'habitudes frugales, et jouissant d'un bonheur paisible sous la sage autorité de ses rois nommés caciques. Cette population, divisée en cinq royaumes, était de la race caraïbe; elle se composait de près d'un million d'individus. L'accueil cordial que les Espagnols reçurent ne put adoucir la cruauté de ces hommes avides qui, avant tout, voulaient de l'or. Instruits que les montagnes de l'inté-

Digitized by Google

rieur renfermaient dans leur sein ce précieux métal, que les fleuves mêmes en roulaient avec leurs eaux, ils forcèrent les malheureux Indiens à travailler pour satisfaire leur insatiable cupidité. Ils poussèrent même si loin leurs exigences, que ces pauvres insulaires, malgré leur humeur pacifique, se soulevèrent en masse contre leurs oppresseurs. Une guerre terrible s'ensuivit, dans laquelle le bon droit succomba. Décimés par les armes à feu des Européens, traqués en tous lieux par d'énormes dogues dressés à les poursuivre et à les déchirer, les Haïtiens cessèrent une lutte inégale. Un tribut fut alors imposé à chaque Indien âgé de plus de quatorze ans : tous ceux qui habitaient près des mines durent livrer par tête, tous les trois mois, une petite mesure d'or et les autres 12 kilogrammes 500 grammes de coton. Le naturel indolent des Haïtiens ne put se plier au travail nécessité par ce tribut; ils cherchèrent donc à se soustraire au joug qui pesait sur eux ; mais, vaincus de nouveau par les Castillans, ils se virent réduits au plus dur esclavage. Leurs pertes attestent à la fois la férocité de leurs ennemis et les efforts prolongés de leur désespoir : un tiers d'entre eux avait péri. On répartit le reste entre les colons espagnols, qui, par toutes sortes de mauvais traitements, les contraignirent à creuser les mines. Au commencement du seizième siècle, ce travail procurait annuellement à l'Espagne 460,000 marcs d'or; mais la population indienne diminuait à vue d'œil, et en 1511, moins de vingt ans après la découverte de l'île, il ne restait plus que 14,000 individus de cette race, qui finit même par s'éteindre totalement à Saint-Domingue au bout de quelques années. Pour remédier au manque de bras, on transporta dans l'île 40,000 habitants des Lucayes. Ce nombre ne suffisant pas encore, on courut à la côte d'Afrique. Dès lors commença ce honteux et barbare trafic d'hommes, qui a substitué sur le sol haïtien la race noire à la race caraïbe. »

Les Espagnols, pendant près d'un siècle et demi, jouirent tranquillement de leur conquête. Mais, en 1625, des aventuriers français et anglais vinrent s'établir dans l'île de la Tortue, à deux lieues au nord de Saint-Domingue, et par la suite, sous le nom de flibustiers, firent une guerre de pirates aux Espagnols. Ils se fortifièrent sur la côte septentrionale de Saint-Domingue, et y formèrent, en 1665, un établissement auquel le gouvernement français crut devoir donner un chef. La colonie prospéra ; en moins de quatre années, le nombre des colons se trouva porté de 300 à 1,500. La ville du Cap devint alors le chef-lieu de la colonie française. Insensiblement les Français s'étendirent dans l'île, de telle sorte que l'on sentit la nécessité de fixer les limites des deux colonies. En 1697, Louis XIV obtint de l'Espagne, par le traité de Ryswick, la cession régulière et définitive de la partie occidentale de Saint-Domingue, que, depuis près de quarante ans, la conquête avait rendue française. De ce moment, la colonie prit un accroissement extraordinaire; on peut juger de l'importance de ses cultures, lorsqu'on voit, en 1767, le nombre des esclaves employés au travail de la terre s'élever déjà à 290,000.

En 1776, la ligne de séparation des deux colonies française et espagnole fut fixée de nouveau. La frontière de la partie française fut placée aux Anses-à-Pitres pour la côte du sud, et pour la côte du nord au fort Dauphin, c'est-à-dire à 40 kilomètres en deçà des limites du traité de Ryswick. Excepté dans les deux langues de terre formées par le cap Saint-Nicolas et le lac Tiburon, les établissements

Digitized by Google

français ne s'étendaient pas à plus de 40 kilomètres des côtes. Le littoral qui les embrassait avait plus de 920 kilomètres, des Anses-à-Pitres à la baie du fort Dauphin ; mais la ligne inférieure, tirée du nord au sud entre ces deux points, n'avait guère que 320 à 360 kilomètres de longueur. Quoique moins étendue que la partie espagnole, la partie française était beaucoup plus riche et beaucoup plus peuplée. En 1789, sa population s'élevait à 523,803 individus, dont 30,826 blancs, 27,548 hommes de couleur libres, et 465,429 esclaves, tandis que la partie espagnole ne comptait en tout, vers la même époque, que 152,640 individus, dont 30,000 esclaves seulement.

Ce fut en 1789 que les établissements français de Saint-Domingue atteignirent l'apogée de leur prospérité. On n'évalue pas à moins de 135,620,000 francs la valeur des denrées coloniales qui furent exportées pour la France, durant cette année, et à moins de 54,578,000 francs celle des marchandises que le commerce français y importa. Le mouvement commercial avec l'étranger s'éleva en outre, pendant la même année, à une valeur de 10,707,000 francs. Le contre-coup des troubles révolutionnaires de la métropole vint porter l'atteinte la plus funeste à cette prospérité et détruire la profonde tranquillité dont jouissait la colonie.

Les massacres et l'incendie désolèrent toutes les plantations. Les noirs révoltés se ruèrent sur les blancs. Ce fut une horrible boucherie. L'insurrection des nègres et des mulâtres en 1791 finit deux ans après par l'expulsion de tous les blancs, et par l'entière émancipation des noirs. De 1804 à 1806, Dessalines y forma l'empire éphémère d'Haïti ; Christophe, son commandant en second, prit, après lui, le titre de chef du gouvernement, et se fit, en 1811, nommer roi héréditaire d'Haïti sous le nom de Henri Ier. Son royaume et sa vie prirent fin par une catastrophe en 1820. Ne voulant point tomber vivant entre les mains de ses soldats révoltés, il se tua d'un coup de pistolet.

A cette époque, l'île comprenait cinq États indépendants, savoir : 1° le royaume d'Haïti ; 2° la république d'Haïti, régie par Pétion jusqu'en 1818, et plus tard par Boyer ; 3° l'État de Goman, dans les montagnes de Jérémie ; 4° l'État des Cayes, gouverné successivement par Rigaud et Borgella jusqu'en 1812 ; 5° la partie espagnole qui, cédée à la France en 1794, fut restituée en 1814 à l'Espagne. Cette puissance la posséda jusqu'en 1821-1822. Après la chute de Christophe, le royaume d'Haïti se réunit sous la direction de Boyer à la république de ce nom, dont l'indépendance fut reconnue en 1825 par Charles X, roi de France. Enfin, en 1849, un mulâtre nommé Soulouque, profitant des troubles de l'île, s'est mis à la tête du gouvernement d'Haïti, a changé la république en empire, et s'est assis sur le trône sous le nom de Faustin Ier. Toute l'Europe s'est entretenue un instant de la cour improvisée de ce nouvel empereur. Il serait difficile de dire ce que pourra durer un pareil trône sur un sol si profondément miné par l'esprit de révolte, et qui est lui-même le résultat de l'usurpation.

La prospérité, une prospérité qui tient particulièrement au sol, s'est développée au milieu de l'agitation qui accompagne toujours les changements de gouvernement. L'aisance est généralement répandue dans toutes les classes d'Haïti ; la population qui, en 1804, était réduite à 400,000 âmes, est aujourd'hui de près d'un million d'habitants, presque tous noirs ou hommes de couleur.

Digitized by Google

Quoique les lois punissent sévèrement l'indolence et l'inaction, et classent le travail de la terre au nombre des devoirs civils, la paresse des cultivateurs s'oppose à ce que la propriété agricole du pays reçoive tout le développement dont elle est susceptible. Néanmoins les exportations en sucre, coton, café et autres denrées coloniales s'élèvent à un chiffre très-considérable.

Port-au-Prince, qui est la capitale de toute l'île, est bâtie au fond du golfe de Gonave, avec un port sûr et commode et une belle rade. On y voit des rues bien alignées, mais pas encore pavées. Ses bâtiments publics n'ont rien de remarquable sous le rapport de l'architecture ; le seul palais du président, qui est l'ancien hôtel du gouverneur français, se distingue par ses dimensions et par l'élégance de ses appartements. Port-au-Prince est la plus florissante ville de l'île d'Haïti, avantage qu'elle doit à son commerce supérieur à celui de toutes les autres places. Elle est aussi la résidence des premières autorités de l'État.

Après Port-au-Prince, il y a encore Léogane, petite ville assez importante, avec un port ; à l'époque de la découverte, c'était la place principale du royaume de Xaragua ; elle était régie par un cacique, et se distingua aussi dans les fastes sanglants de la guerre de l'indépendance ; le Cap, nommé d'abord Guarico, puis Cabo-Santo, cap Français, cap Henri, puis cap Haïtien, ancienne capitale du royaume de Christophe et de la colonie française ; elle est bâtie au pied de la montagne nommée le Morne du Cap, et en face d'une vaste plaine avec un beau port ; cette ville est encore la plus belle de l'île, et n'est inférieure pour sa population et son commerce qu'à Port-au-Prince ; ses édifices les mieux conservés sont l'arsenal et le palais de Christophe ; Saint-Domingue, jadis capitale de toute la partie espagnole, assez grande ville, située non loin de l'embouchure de l'Ozama, qui y forme un beau port défendu par plusieurs ouvrages. Après la Nueva-Isabella, c'est la plus belle ville bâtie dans le nouveau monde par les Européens. Parmi ses édifices on cite surtout la cathédrale, beau bâtiment gothique d'une grande solidité, avec une coupole d'une hardiesse surprenante. L'île de la Tortue, vis-à-vis du Cap, est le premier établissement des Français à Saint-Domingue.

Les Cayes, assez jolie ville, très-commerçante, qui a été détruite presque entièrement par le terrible ouragan du 12 août 1831, étaient la capitale de l'État éphémère fondé par le général Rigaud ; Jérémie, petite ville importante par la fertilité de son territoire et par son commerce ; Higuey, renommée dans toute l'île pour son célèbre sanctuaire de Notre-Dame ; c'est la Lorette d'Haïti. Telles sont les villes que nous avions à mentionner dans l'île d'Haïti.

Dans l'île de Porto-Rico, qui a 140 kilomètres de long sur 90 de large, et qui appartient aux Espagnols, on remarque San-Juan-de-Porto-Rico, qui en est la capitale ; elle est située sur la côte septentrionale avec un port sûr, spacieux et profond : c'est la résidence d'un capitaine général, et elle a une population de 80,000 habitants.

« Bien que jusqu'à ce jour, dit M. Paul Tiby, les noirs libres d'Haïti n'aient produit dans les arts, les sciences ou les lettres, rien qui puisse donner une idée favorable de la capacité de leur esprit, on aurait tort de voir là une preuve d'infériorité intellectuelle. Songeons donc que l'existence de leur société date à peine de trente années, que ceux qui la composent ont vu pour la plupart leur jeunesse s'écouler dans l'ignorance et l'abrutissement de l'esclavage ; que l'ins-

Digitized by Google

truction commence seulement à éclairer la génération nouvelle, et espérons qu'un jour, lorsqu'une civilisation croissante aura fait tomber pour jamais la croûte de barbarie qui couvre encore leurs facultés morales, ils sauront prouver au monde que la nature, en leur donnant une couleur différente de la nôtre, n'a pas prétendu les déshériter des bienfaits de l'intelligence. »

La partie espagnole d'Haïti est loin d'offrir l'industrie, l'activité et les richesses que l'on retrouvait dans la partie française avant la révolution. Dans la plupart des villes secondaires, l'ameublement répond à la pauvreté des habitations. Aussi les colons n'ont-ils pour se nourrir que la viande de leurs nombreux troupeaux. Mais si leur paresse les réduit à une sorte de pauvreté, ils savent au moins vivre avec sobriété. « Ce sont, écrivait un voyageur, les hommes qui vivent le plus économiquement. Leurs *hattes* les nourrissent, et le chocolat supplée à ce qui manque à cette nourriture champêtre. Ils ne s'occupent à rien pendant tout le jour, et n'imposent pas même alors de travail pénible à leurs esclaves. Leur temps se passe à jouer ou à se faire bercer dans leurs hamacs. Lorsqu'ils sont las de jouer ou de dormir, ils chantent; ils ne sortent de leur lit que quand la faim les presse. Pour puiser de l'eau à la rivière ou aux fontaines, ils montent à cheval, n'eussent-ils que vingt pas à faire; il y a toujours un cheval bridé pour cet usage. La plupart méprisent l'or sur lequel ils marchent, et se moquent des Français qu'ils voient s'évertuer pour amasser des richesses dont ils n'auront pas le temps de jouir en repos. Cette vie tranquille et frugale les fait parvenir à une grande vieillesse. Au reste, le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus que celui de se procurer les commodités de la vie. Ils sont d'une ignorance profonde, et à peine connaissent-ils le nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont presque plus de commerce. D'ailleurs, comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, d'abord avec les insulaires, ensuite avec les nègres, ils sont aujourd'hui de toutes les couleurs, à proportion qu'ils tiennent de l'Européen, de l'Africain ou de l'Américain. Leur caractère participe aussi des trois races, c'est-à-dire qu'ils en ont contracté tous les vices. »

Passons aux petites Antilles, qui intéressent encore spécialement la France. Nous citerons d'abord la Martinique, la plus importante des Antilles françaises. Prise par les Anglais en 1809, elle nous fut restituée en vertu du traité de paix de 1814. On y compte 100,000 habitants, dont 77,000 nègres. Cette colonie a pour chef-lieu Fort-Royal, petite ville bien bâtie, quoique la plupart des maisons soient en bois. Elle est le siége d'une cour d'appel et d'un tribunal de première instance. Elle possède un bon port défendu par d'importantes fortifications. Elle a aussi une Société médicale d'émulation, une maison d'éducation pour les filles. Sa population est évaluée à 7,000 habitants, non compris la banlieue. Une ville plus importante de la Martinique, c'est celle de Saint-Pierre, qui est assez jolie, et tire un grand intérêt de sa superbe rade et de sa population qui est de 18,000 habitants. C'est une des villes les plus commerçantes, et, à coup sûr, la plus grande et la plus peuplée de l'Amérique française. « Non-seulement, dit Balbi, on y fait les plus importantes affaires de l'île, mais cette place peut être regardée comme l'entrepôt du commerce interlope et autres qui se font dans l'archipel colombien avec les produits de l'industrie et de l'agriculture françaises. » Saint-Pierre est le siége d'un tribunal de première instance et possède la typographie la plus considérable de l'Amérique française.

Digitized by Google

Un jardin colonial, dont l'origine remonte à 1803, sert à naturaliser dans cette île les plantes des Indes orientales, et fournit au Jardin des Plantes de Paris ce qui peut y manquer.

Saint-Pierre, avec un beau port très-commerçant; Ances-d'Arlet, qui recueille le meilleur café de l'île; le Lamantin, la Rivière-Salée et le Marin; tels sont les plus heureux habités qui font partie de l'île de la Martinique.

Dans cette île, le sol s'élève progressivement des bords de la mer jusqu'à la région centrale, couronnée de monts élevés, parmi lesquels on distingue surtout les sommets du Carbet qui atteignent à environ 1,100 mètres au-dessus de la mer. Cette partie de l'île est coupée par des forêts que la liane aux mille formes rend presque impénétrables. Dans les éclaircies que laisse leur végétation vigoureuse, on trouve de vastes terrains neufs et fertiles, impraticables pour des plantations, et dont les herbages épais offrent au bétail une abondante nourriture. Toutes les eaux qui arrosent le reste de l'île descendent de ces lieux élevés, quelquefois sous la forme de petites rivières, avec un cours de quelques kilomètres, telle que la Lézarde, presque toujours sous celle de ruisseaux, que les pluies tropicales transforment en torrents dévastateurs. On trouve quelques plantations dans les vallées de la région moyenne, mais elles s'étendent presque toutes dans la région basse. Les fièvres et les autres maladies engendrées par les miasmes des marais ou par d'autres causes ont imposé le choix de cette position.

Les terres cultivées n'occupent pas plus d'un quart de la superficie de la Martinique qui, en totalité, est de 75,000 hectares. Elles sont plantées en cannes à sucre, café, cacao, tabac, et en substances nutritives, telles que bananes, patates, choux caraïbes, pois d'Angola, et surtout racines de manioc.

Ainsi que plusieurs autres contrées américaines, l'île de la Martinique est exposée à des fléaux contre lesquels l'homme lutte presque en vain depuis qu'il y a mis le pied. Les champs de cannes sont exposés aux ravages de myriades de fourmis et de rats d'une grosseur prodigieuse, qui diminuent à peine sous les coups des nègres ou sous la dent des serpents. Ceux-ci, dont le plus terrible ennemi est la fourmi, sont très-nombreux dans les forêts du centre.

Le capital des propriétés de toute nature de la Martinique, tant foncières que mobilières, est estimé à plus de 310 millions de francs et donne un revenu d'à peu près 22 millions.

La Guadeloupe, après la Trinité, est la plus considérable des petites Antilles. Elle a environ 240 kilomètres de circonférence et 85,000 hectares de superficie, et se compose de deux parties presque égales, séparées l'une de l'autre par un détroit navigable, seulement pour les embarcations non pontées, et communiquant des deux côtés avec la mer.

La Guadeloupe fut découverte le 4 novembre 1493 par Christophe Colomb, qui la nomma Sainte-Marie de la Guadeloupe, du nom de l'une des madones les plus révérées de l'Estramadure. Elle était alors habitée par les Caraïbes. Vers 1635, des Français vinrent jeter les fondements de la colonie actuelle, et en 1665, Louis XIV la réunit au domaine de l'État. A plusieurs reprises, les Anglais voulurent s'en emparer; mais, en 1666, en 1691, en 1703, ils furent repoussés avec bravoure par les habitants de l'île. Mais, en 1759, elle tomba enfin au pouvoir de la Grande-Bretagne, qui l'occupa quatre différentes fois jusqu'en

Digitized by Google

1815. Puis, le 15 juillet 1816, elle rentra sous la domination de la France, où elle est restée depuis.

« La partie occidentale de l'île, dit M. Paul Tiby, est la Guadeloupe proprement dite ; elle présente à peu près la forme d'une ellipse. Une chaîne de montagnes boisées et volcaniques, d'une hauteur moyenne de près de 1,000 mètres, la traverse du nord au sud. Un volcan, encore en activité, nommé la Soufrière, la domine et s'élève à 1,557 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville de Basse-Terre, chef-lieu de la colonie et siége du gouvernement, se trouve au sud-ouest sur le littoral. » Ajoutons que la Basse-Terre a une rade foraine assez mauvaise et très-peu commerçante. Elle forme quinze paroisses, et sa population n'est que de 9,000 âmes.

Dans la partie orientale de l'île, nommée Grande-Terre, on trouve des lieux plus importants sous le rapport du commerce, et surtout la Pointe-à-Pitre, dont la ville et le port sont très-riches. La Pointe-à-Pitre est une des villes les plus agréables des petites Antilles ; elle rivalise avec Saint-Pierre dans la Martinique, et sa population dépasse 15,000 âmes. On y voit aussi le Moule, Port-Louis et Petit-Canal.

La Grande-Terre a une forme qui se rapproche de celle d'un triangle ; son territoire est plat, sans bois et presque sans eau, mais fertile. Le séjour dans cette partie de la Guadeloupe ne réunit pas les mêmes conditions de salubrité que celui de la Guadeloupe proprement dite.

La Guadeloupe compte dans sa dépendance quatre autres petites îles, qui sont : 1° Marie-Galande, qui est, après la Martinique et la Guadeloupe, la plus remarquable des Antilles françaises, et dont le chef-lieu est Marigot ou le Grand-Bourg, assez jolie petite ville de 1,500 âmes ; 2° le groupe des Saintes, fertile en café et en subsistances ; 3° la Désirade, où le gouvernement a fondé un établissement pour le traitement des lépreux ; 4° l'île de Saint-Martin, dont une partie appartient aux Hollandais.

« On ne trouve point dans l'île de la Guadeloupe, dit un voyageur, les serpents et les insectes venimeux qui infestent plusieurs îles voisines ; mais la colonie n'est pas moins exposée qu'elles aux ravages affreux des ouragans. Ce fléau, souvent accompagné de ras de marée et de tremblements de terre, l'a déjà frappée plusieurs fois depuis le commencement du siècle, et les survivants conserveront longtemps le souvenir de l'ouragan du 26 juillet 1825, qui dévasta toute l'île et renversa la plus grande partie de la Basse-Terre.

L'Angleterre possède dans les Antilles la Barboude, Anguille, Monserrat, Névis, Saint-Christophe, Antigoa, Dominique, Sainte-Lucie, cédée par la France en 1814, et célèbre par son bois odoriférant, avec Port-Castries, où peuvent tenir trente-deux vaisseaux de ligne. Elle compte encore parmi ses possessions : Saint-Vincent ; la Barbade ; Grenade, cédée par la France en 1783 ; Tabago, qui a plusieurs fois appartenu aux Français, et qui semble être la patrie du tabac ; la Trinité, cédée aux Anglais par les Espagnols en 1801.

Les possessions du Danemark sont : Saint-Thomas et Saint-Jean dans le groupe des îles Vierges, Sainte-Croix avec Christiansted, résidence du gouverneur général des Antilles danoises.

La Suède ne possède dans les Antilles que Saint-Barthélemy, que lui a cédée la France en 1784.

Digitized by Google

Enfin, la Hollande a Saba, petite île fertile, et produisant en abondance le coton et l'indigo, et, non loin de là, Saint-Eustache.

Les îles sous le Vent qui complètent la chaîne des Antilles sont des possessions hollandaises. On y remarque Curaçao, d'où l'on tire la meilleure liqueur de ce nom ; l'île est fertile en sucre et en tabac; la ville a un bon port, et fait un commerce assez étendu. Citons encore Aruba, Aves et Bonnaire.

Avant de nous éloigner, nous parlerons des Caraïbes, anciens habitants de ces îles. On a souvent dit que ces insulaires sauvages poussaient la vengeance jusqu'à la rage de l'anthropophagie. Écoutons à ce sujet le savant docteur J. J. Virey :

« On a, dit-il, fréquemment accusé de cette atrocité les habitants des îles Caraïbes, dans les premiers temps de la conquête des Amériques, et ce fut sous ce prétexte, ou par la frayeur qu'ils inspiraient, qu'on les extermina. En effet, aujourd'hui, l'on ne rencontre plus aucun Américain originel dans les îles sous le Vent; les derniers existaient à l'île Saint-Vincent vers le milieu du dix-huitième siècle; ils végétaient misérablement, pourchassés jusque dans leurs mornes (montagnes); ils y subsistaient de racines et de fruits sauvages; ils étaient nus et se fabriquaient des vases de terre grossiers sur lesquels ils traçaient des figures bizarres. Les curieux conservent encore précieusement ces restes d'ustensiles de peuples cruels sans doute, mais qui ont expié bien rigoureusement leur barbarie. Ces Caraïbes avaient le teint cuivré comme les Américains, la peau huileuse et frottée d'huile de palmier ; ils ne gardaient de poils que leur longue chevelure noire. Leurs traits farouches annonçaient la terreur et la cruauté, parce qu'il suffit de redouter son semblable pour concevoir l'idée de le détruire. Tel est souvent l'état de l'homme sauvage, dont aucune loi ne protége les jours, n'en garantit un seul instant la sécurité. Sous cette fatale prévention, chaque peuplade est bientôt hostile à ses voisins, car nulle convention de paix n'ayant de sanction légale ou religieuse respectée, elle devient parfois un leurre de perfidie. On comprend comment les représailles de leurs vengeances n'ayant aucun frein, elles s'exaltent bientôt au plus haut degré d'exaspération. La rage de cette ignoble passion, même dans les fureurs populaires des nations les plus civilisées au milieu des tourmentes révolutionnaires, s'est emportée jusqu'au cannibalisme. »

LA COLOMBIE

En se lançant sur la mer des Antilles et en se dirigeant au sud, la première terre du nouveau continent qu'on aborde, c'est la Colombie.

La Colombie est située au milieu de la zone torride, et s'étend du 12° 40′ de latitude nord au 5° 30′ latitude sud, et du 71° au 84° de longitude ouest. Elle est bornée au nord par la mer des Antilles, à l'est par Vénézuéla et le Brésil, au sud par le Pérou et à l'ouest par le grand Océan et la province Costa-Rica. Son étendue est de 4,840,000 kilomètres carrés.

Digitized by Google

Son territoire est traversé du sud au nord par diverses chaînes des Andes, entrecoupées de vallées de 30 à 35 kilomètres de large, jetées à 3,000 mètres au-dessus de l'Océan, et d'où s'échappent une multitude de fleuves et de rivières, dont les plus considérables sont l'Amazone, l'Orénoque, le Guarapiche, le Tay, le Tocuyo, le Magdalena, le Cauca, le Senu, l'Atrato, le Chagres, le San-Juan, le Dugua, le Mira, le Patia et le Guayaquil. Une partie de ces rivières vont grossir l'Amazone. Plusieurs lacs d'une eau presque partout potable fournissent aux peuples de leurs rives une pêche abondante et variée; on remarque surtout le lac Guatavita, qui, situé au nord de Bogota, sur la haute crête des montagnes de Zipaguira, rappelle aux Anglais le lac de Westmoreland. Ce district était autrefois gouverné par un cacique qui, à la tête de ses Indiens, offrait régulièrement à la divinité du lac de la poudre d'or et des pierres précieuses ; on a évalué à un billion cent vingt millions le montant de ces offrandes.

Le climat de la Colombie varie selon la position des lieux : sur les côtes et dans les parties basses l'air est humide et malsain ; des vents de mer règnent sur le rivage du grand Océan ; ils soufflent du sud, à l'approche du beau temps, du nord quand arrivent la pluie et les orages. Dans les Andes, les saisons se confondent de telle sorte, qu'en un seul jour on passe du climat brûlant de l'Afrique aux rigueurs glaciales du Groënland.

D'un côté, d'immenses forêts, aussi vieilles que le monde ; plus loin, la triste aridité du désert; à une autre élévation, un air pur et balsamique, l'air salubre de notre Europe, et une année toujours divisée en deux saisons sèches et pluvieuses, voilà l'intérieur de la Colombie : mars, avril, mai, juin y sont pluvieux, le ciel est pur les trois mois suivants; nouvelles pluies en octobre jusqu'en décembre, et puis reviennent les beaux jours jusqu'au mois de mars. Cette variété de température cause des maladies dangereuses, telles que la fièvre jaune, l'éléphantiasis et les goitres.

Le sol de la Colombie, infiniment diversifié, ne le cède en fertilité à celui d'aucune contrée ; on recueille dans les plaines basses du sucre, du café, le meilleur cacao de l'Amérique, de l'indigo, du coton, d'excellent tabac, de la vanille, du quinquina, du bois de teinture, et beaucoup de plantes médicinales. Les forêts fournissent de très-bon bois de construction. Les palmiers sont communs dans les plaines et sur les collines; on y trouve aussi de nombreuses fougères arborescentes, de larges cactus dont les bras simulent des candélabres, des oranges, des doradilles, des limons, des bananes, des ananas. On cultive avec succès dans les plaines élevées le blé et le maïs, les fruits et les légumes d'Europe ; les pelouses des Andes sont couvertes de troupeaux de bœufs, de moutons, de chevaux et de mulets. On pêche quelques perles sur les côtes du grand Océan.

Les Andes renferment plusieurs monts ignivomes très-remarquables, qui sont l'Antisano, le Cotopaxi, le Sanguay et le Pichincha dans le département de l'Équateur, et les volcans de Pasto, de Sotara et de Purace dans celui de Cauca. Plusieurs de ces montagnes ont longtemps passé pour les plus hautes du globe. Les Andes sont moins une réunion de montagnes qu'une montagne unique percée à jour par les torrents, et dont le noyau est tout de métal. A cent mètres, on trouve l'or et le platine; plus haut l'argent. Le sel, le mercure, le cuivre, le plomb et le fer touchent aux extrémités supérieures; les torrents roulent des

Digitized by Google

émeraudes, des *pantaures* (pierreries précieuses de différentes couleurs mêlées intérieurement de petits grains d'or), des diamants, des hyacinthes, des grenats, des améthystes.

Parmi les grandes vallées américaines remarquables par la hauteur de leurs berges, malgré l'élévation de leur sol au-dessus du niveau de l'Océan, on doit mentionner les vallées du Cauca, de la Magdalena et de Quito. Cette dernière a plus de 1,600 mètres de profondeur perpendiculaire, et son fond reste pourtant encore élevé d'un nombre égal de mètres au-dessus de la mer. La Colombie fait partie de deux des plus vastes plaines du nouveau monde : de la plaine de l'Amazone, qui s'étend aussi sur plus de la moitié du Brésil, sur la partie orientale du Pérou et sur la partie septentrionale de la Bolivia; et de la plaine de Guaviar-Orenoco qui comprend aussi les llanos ou pâturages du Vénézuéla. La première de ces plaines, chaude, humide, couverte d'immenses forêts d'une végétation colossale, a 26,000 lieues carrées. L'autre, semblable par ses innombrables graminées, aux plaines du Mississipi, n'a que 29,000 lieues carrées. Le plateau colombien est donc un des plus remarquables de ceux de l'Amérique.

Quant à la population de la Colombie, elle se compose de 350,000 blancs, Européens naturalisés ou descendants d'Européens; de 450,000 Indiens ou indigènes; de 80,000 nègres transportés d'Afrique et leurs descendants, libres ou esclaves; de 950,000 métis, mulâtres, tiercerons, quarterons, provenant du mélange des trois premières races; en tout, 1,830,000 âmes. Ainsi, une masse considérable du peuple indien a survécu aux cruautés des conquérants, et maintient contre eux son état de liberté.

« Cette population, dit un écrivain moderne, se divise dans la Colombie en trois classes : les *réduits*, les *civilisés* et les *sauvages*. Les premiers sont remarquables par leur constance dans le travail, leur vigueur à supporter les intempéries des saisons, leur patience dans les ouvrages qui en exigent le plus; les seconds, au contraire, semblent avoir trouvé dans leurs montagnes toute la douceur enivrante du *far-niente* de l'Italie. Enveloppés dans la vapeur atmosphérique des sommets qu'ils habitent, resserrés entre des barrières de frimas, ils passent leur vie dans une liberté qui n'est dangereuse pour personne. L'Indien des plaines est agriculteur, ses champs se couvrent des moissons de l'Europe. Il est mélancolique et soucieux. Passionné pour la musique et pour la danse, il porte dans ses amusements tout le sérieux de son âme, bien différent en cela du nègre, qui jusque dans les fers conserve sa gaieté bruyante. Les sauvages n'ont ni la douceur des *réduits*, ni l'audace des civilisés. S'ils combattent un ennemi, c'est par derrière, et ils le mangent souvent quand ils l'ont tué; l'esclave marron, nègre ou mulâtre, est toujours sûr d'être bien accueilli par ces âpres enfants de la nature. »

Parmi les indigènes de cette contrée, on distingue les Caymans et les Orabas, qui habitent la côte orientale de Darien, les Maynas et les Chucanas, nation belliqueuse, qu'on rencontre dans la partie orientale de l'isthme de Panama, les Guahiros et les Motilones, qui habitent la partie nord-ouest de la péninsule formée par le golfe de Maracaïbo et la mer des Antilles; les Cocinas, peuple barbare qui vit sous la dépendance des Guahiros et des Motilones, et sur la côte orientale de la même péninsule; les Selivas, les Macos, les Ottomaques, mangeurs de terre, les Tamanaques, les Maypures, etc.

Digitized by Google

Si nous les classons, selon le système ethnographique de Balbi, d'après leurs langues, nous trouvons dans les départements méridionaux, comme dans le Pérou et dans la Bolivia, la famille péruvienne, ou quichua, la plus policée de l'Amérique méridionale, à l'arrivée des Espagnols, ayant des *quipos* ou peintures symboliques assez semblables à celles des Égyptiens, des institutions politiques et religieuses, de grands monuments, des forteresses, des temples, des routes de 200 kilomètres sur la crête des Andes. D'immenses canaux d'irrigation, des ponts, des ustensiles d'or, des armes et des vêtements fort extraordinaires. Tout cela ne prouve-t-il pas que ces peuples jouissaient anciennement d'une civilisation fort avancée ? Tous ces Indiens, d'ailleurs, partagent l'amour du peuple colombien pour l'indépendance ; mais il faudra beaucoup de temps pour les fondre dans les États nouvellement constitués, et la différence des habitudes et des intérêts entre les Indiens, les créoles et les races mêlées, suscitera bien des embarras et des discordes avant qu'on n'arrive à ce grand résultat.

La Colombie, dont le beau nom rappelle la réparation tardive d'une grande injustice historique commise à l'égard de Colomb, ce persévérant *découvreur* d'un nouveau continent, forme actuellement trois républiques confédérées, gouvernées chacune par un président et par un congrès. Le gouvernement de ces républiques est militaire, populaire et représentatif. Ce gouvernement fédéral embrasse les trois provinces espagnoles appelées, la première, la Nouvelle-Grenade ; la seconde, capitainerie générale de Caraccas ou de Vénézuéla ; la troisième, la province de Quito ou république de l'Équateur. Ce pays, qui commença l'insurrection contre la métropole, en 1811, se constitua en 1819, sous le titre de république colombienne, et ne parvint qu'en 1822 à s'assurer une complète indépendance.

La Colombie a un assez grand nombre de villes remarquables que nous allons visiter rapidement.

Dans la Nouvelle-Grenade est Bogota, ou Santa-Fé-de-Bogota, la capitale de la république et le chef-lieu du département de Cundinamarca. Elle est située au pied de deux montagnes assez élevées qui l'abritent contre les terribles ouragans de l'est ; elle en reçoit des eaux toujours fraîches et pures, et domine sur la plaine, de manière à pouvoir se défendre facilement contre l'ennemi de ce côté. Le climat de Bogota est excessivement humide sans être malsain. La ville est sujette à de fréquentes secousses de tremblement de terre ; aussi, à l'exception de la cathédrale, n'a-t-elle rien de remarquable dans la construction de ses édifices. Toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murs en soient d'une prodigieuse épaisseur. Les bâtiments publics ont des soubassements énormes, et le fût des colonnes des églises est hors de proportion avec leur longueur, afin d'offrir plus de résistance aux secousses. L'université de Bogota est la plus fréquentée de toute la Colombie. Cette ville est aussi le siége du congrès et des principales autorités de la république.

Ses environs immédiats offrent de jolies promenades entourées de saules et de rosiers, sur lesquels grimpent des capucines. A 16 kilomètres de cette ville, le Bogota se précipite d'un rocher haut de 175 mètres. C'est ce qu'on nomme la cascade de Tequendama. « Cette chute superbe, dit Balbi, réunit tout ce qui peut rendre un site éminemment pittoresque. » Elle n'est point, comme on le

Digitized by Google

croit dans le pays, et comme des physiciens l'ont répété en Europe, la cascade la plus haute du globe ; la rivière ne se précipite pas, comme le dit Bouguer, dans un gouffre de 5 à 600 mètres de profondeur ; mais elle est sûrement une des cascades les plus imposantes de l'univers, parce qu'elle réunit à une grande élévation une grande masse d'eau. « En effet, dit M. de Humboldt, le Rio-Bogota, qui, un peu au-dessus du Salto, a une largeur de 14 mètres, ce qui est la moitié de celle de la Seine entre le Louvre et l'Institut, à Paris, en conserve encore 12 mètres à l'endroit d'où en deux bonds il se précipite d'une hauteur de 175 mètres. »

Le village de Muzo a, dans son voisinage, une riche mine d'émeraudes, qui rapportait, en 1620, c'est-à-dire cinquante-six ans après sa découverte, la somme de 300,000 piastres.

On rencontre aussi dans ce département de Cundinamarca : Mariquita, ville renommée pour ses mines d'or et d'argent ; Medellin, chef-lieu de la province d'Antioquia, importante par sa population et son commerce ; Santa-Rosa de Osos, qui possède de riches lavages d'or.

Dans la province d'Antioquia on a une singulière manière de voyager, qui mérite d'être signalée : « Hérissée et environnée de tous côtés de montagnes difficiles à franchir, dit un habile géographe moderne, les personnes aisées ont l'habitude de se faire porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos ; c'est ce que les habitants appellent aller à dos d'homme (*andar en carguero*), comme on dit aller à cheval. Aucune idée humiliante n'est attachée au métier de carguero ; les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des métis, quelquefois même des blancs. Les cargueros portent communément 6 à 7 arrobas ou 75 à 88 kilogrammes ; il y en a de très-robustes qui portent jusqu'à 9 arrobas. « Quand on réfléchit, dit M. de Humboldt, sur l'énorme fatigue à laquelle ces malheureux sont exposés en marchant huit à neuf heures par jour dans un pays montueux ; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme, et que des voyageurs ont la cruauté de les abandonner dans la forêt lorsqu'ils tombent malades ; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Cartago, que 12 à 14 piastres (60 à 70 francs) dans l'espace de quinze jours, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de carguero, un des plus pénibles auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent au pied des montagnes. Malgré cela, leur nombre est si grand, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante à soixante. Les mines du Mexique, ajoute le grand voyageur, offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que d'en porter d'autres sur leur dos. Dans ces climats, la paresse des blancs est si grande, que l'on voit des directeurs des mines avoir à leur solde un ou deux Indiens, qu'on appelle leurs chevaux (caballitos) parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne, et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les caballitos et les cargueros on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal : on est peiné d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets. »

Avançons dans la Nouvelle-Grenade. Voici Panama, sur le golfe de ce nom,

Digitized by Google

et à l'endroit de sa moindre largeur; voici Porto-Bello, sur la mer des Antilles, autrefois fameuse, comme Panama, par l'exportation des métaux précieux; Carthagène, dans le département de Magdalena, située sur la mer des Antilles, est un des plus beaux ports de l'Amérique, la première place forte de la république et la station ordinaire d'une partie de sa marine. Elle renferme soixante mille habitants.

Tunja, chef-lieu du département de Boyaca, était jadis la résidence du roi des Muyscas; elle est maintenant déserte et presque ruinée. On remarque aussi dans ce même département : Boyaça, où les Espagnols furent battus en 1819; Rosario de Cucuta, célèbre par les séances du congrès qui, en 1821, donna la première constitution à la Colombie; et Somoudoco, avec sa mine d'émeraudes aussi riche que celle de Muzo.

Popayan, sur le fleuve de ce nom, dans le département de Cauca, est située dans un des plus beaux sites qu'on puisse imaginer, mais malheureusement au pied des grands volcans de Puracé et de Sotaya, qui la menacent perpétuellement. Néanmoins, Popayan est une des villes principales de la Colombie par son hôtel des monnaies, son évêché, et surtout parce qu'elle est l'entrepôt commercial entre Quito et Bogota.

Quito est la capitale de la république du Sud ou de l'Équateur. Cette grande et belle ville est élevée de 2,900 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur le penchant du volcan Pichincha. Elle fut renversée par un tremblement de terre en 1755. Cette capitale est l'Athènes de la Colombie. Elle a maintenant une population de 70,000 âmes dont 20,000 Espagnols. C'était autrefois la splendide capitale du royaume péruvien de ce nom. On peut voir sa description, d'après l'historien Antonio del Solis, dans le livre des *Incas* de Marmontel.

De majestueux colosses volcaniques couronnent la vallée de Quito; le volcan de Pichincha, remarquable par son activité et par la fameuse croix élevée sur une de ses cimes; le Cayambé, dont le sommet imposant est traversé par l'équateur; on peut, suivant M. de Humboldt, considérer cette montagne, qui est une des plus belles qu'on puisse voir et une des plus hautes du globe, comme un de ces monuments éternels par lesquels la nature a marqué les grandes divisions de l'univers; l'Antisana, qui a une hauteur de 5,850 mètres, et sur les flancs duquel se trouve une métairie, à la hauteur de 4,101 mètres; et c'est le lieu habité le plus élevé du globe après le plateau de Titicaca; le Cotopaxi, qui est le plus redouté de tous les volcans, et dont quelquefois les mugissements souterrains se font entendre à une distance de près de 900 kilomètres (200 lieues communes). Sa forme est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes. C'est un cône parfait, qui, revêtu d'une couche de neige, resplendit d'un éclat éblouissant au coucher du soleil et se détache d'une manière pittoresque sur l'azur du ciel.

Plusieurs autres villes montrent des restes du puissant empire des Incas, entre autres Latacunga, qui offre dans son voisinage la maison de l'Inca, édifice de forme carrée, dont chaque côté a trente mètres de longueur.

On cite encore dans ce département : Riobamba, avec une population de 20,000 âmes; Ambato, remarquable par sa beauté et par la fertilité de son sol, et voisine du célèbre Chimborazo, qui s'élève sur les montagnes de la Colombie, comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monu-

Digitized by Google

ments antiques qui environnent le Capitole; Esmeraldas, misérable bourgade, mais renommée par son excellent cacao, réputé le meilleur qu'on connaisse.

Nous compléterons la république du Sud ou de l'Équateur en mentionnant encore les départements de Guayaquil et d'Assuay. Le chef-lieu du premier est Guayaquil, l'une des villes les plus importantes de la Colombie, par sa position, son port, son commerce et sa population qu'on élève à environ 20,000 âmes. Elle possède un chantier de construction qui passe pour le premier établissement de ce genre existant sur la côte occidentale de l'Amérique.

Cuenca, ville épiscopale, qui a environ 20,000 habitants et de beaux édifices, est le chef-lieu du département de l'Assuay. A quelque distance de cette ville s'élève le fameux Pas de d'Assuay, dont les terribles tourmentes font périr chaque année des voyageurs. Dans ses environs on trouve plusieurs ruines de monuments péruviens, qui appartenaient à un peuple, dit M. de Humboldt, que nous n'avons pas le droit de nommer barbare.

On rencontre encore dans le département de l'Assuay la petite ville de Loxa, entourée de vastes forêts dans lesquelles on coupe l'arbre qui fournit le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, et connu sous le nom de *cascarilla de Loxa*, et plus vulgairement sous celui de *quinquina*. N'oublions pas de mentionner Zaruma, qui a de riches mines d'or; San-Jaen de Bracamoros et San-Francisco de Borja, petites villes perdues dans les solitudes, au delà desquelles s'étendent de vastes terres peu connues, où vivent des tribus sauvages indépendantes. Ces pays offrent des lavages d'or très-riches.

Le continent méridional de l'Amérique offre au voyageur qui y aborde un aspect bien différent de celui que présentent les côtes du continent du Nord. En approchant de la Delaware aux États-Unis, on voit un rivage uni, plat; de loin, les arbres semblent sortir de la mer, et, en descendant à terre, la température, les végétaux, la culture, la construction des maisons, le costume, les mœurs des habitants, l'activité des cultivateurs, l'industrie des commerçants, la beauté des chemins, l'élégance des villes et la propreté des villages, pourraient faire croire qu'on n'est pas sorti d'Europe, et qu'on se trouve au milieu d'une province d'Angleterre.

En abordant, au contraire, le continent méridional, les regards sont frappés d'un tout autre spectacle : à une très-grande distance on voit la terre; mais, pour l'apercevoir, il faut lever ses regards vers le ciel. Les ramifications des Cordilières, les gigantesques montagnes de Sainte-Marthe, de Valence, de Caracas, ont à peu près deux kilomètres de hauteur. Ces rocs sourcilleux, ces formidables montagnes paraissent une sorte de barrière que le destin a voulu placer autour de cet immense continent pour en défendre l'approche contre l'avarice européenne, et pour lui cacher ses inépuisables mines d'or, d'argent et de diamant, funestes trésors qui ont excité la cupidité de tant d'aventuriers, la rivalité de tant de puissances, et qui firent longtemps de l'Amérique un théâtre sanglant où des peuples entiers furent moissonnés par ceux qui voulaient s'enrichir de leurs dépouilles.

Plus on approche des côtes de ce continent, plus la masse sombre de ces hautes montagnes semble répandre ses ombres sur la mer et des pensées mélancoliques dans l'âme. Leurs enfoncements surtout, c'est-à-dire leurs golfes, présentent à l'œil un espace si noir que l'on croirait, en y entrant, pénétrer dans

Digitized by Google

le sombre Tartare ; aussi jamais aucun nom ne fut plus justement appliqué que celui de golfe Triste que l'on donne au golfe de Puerto-Cabello.

La ville de ce nom est la seconde place forte de la Colombie. Son port est vaste, sûr, commode ; les vaisseaux y mouillent tout près du rivage. Mais les grands avantages que ce port et sa rade offrent au commeree ont pu seuls déterminer à y fonder un établissement ; car, près de Puerto-Cabello, se trouvent des marais salants dont les vapeurs pestilentielles sont continuellement portées sur la ville par le vent qui, dans ces parages, vient constamment de l'est ; aussi ces vapeurs, échauffées par la réverbération des montagnes, situées à 10 degrés de la ligne, et par un soleil ardent que ne tempère aucun nuage, rendent ce rivage encore plus meurtrier que celui de Cayenne. On dit que la population se renouvelle tous les sept ans. Les habitants de la plaine n'y viennent que pour des affaires de commerce et y font peu de séjour.. Les mois de juin, juillet, août et septembre, sont la saison où la mortalité est le plus fréquente ; les maladies y prennent alors un caractère pestilentiel.

« Cependant, à Puerto-Cabello, dit un voyageur, la nature ne demanderait à l'homme que quelques travaux pour lui offrir, sans danger, sur ce rivage, d'inépuisables richesses : hors des marais, la terre est d'une rare et merveilleuse fécondité ; on y cultive avec succès et sans peine l'indigo, le cacao, le coton, le maïs ; le bananier, l'oranger y croissent d'eux-mêmes, ainsi que les ananas et les patates ; de sorte qu'en desséchant les marais, Puerto-Cabello deviendrait le centre de l'un des plus beaux et des plus riches établissements du monde. Cette ville est située sur le bord d'une petite rivière dont l'eau est pure et saine. Ses maisons peu nombreuses et mal bâties s'élèvent en amphithéâtre par une pente douce jusqu'au pied d'une montagne très-escarpée. Dans le jour, l'excessive chaleur du soleil contraint chacun à chercher l'ombre et le repos ; les soirées seules invitent à sortir par une fraîcheur attrayante, mais pernicieuse ; car elle est jointe à une forte humidité, principale cause des maux qui font périr dans la zone torride un si grand nombre d'Européens. »

Dans le même département de Vénézuéla, on rencontre Valence ou Valencia, la ville la plus peuplée et la plus importante après Caracas. Elle est située dans une plaine unie, agréable et fertile ; des brises assez régulières y rendent supportable une excessive chaleur. On vante à juste titre la bonté de son climat et la beauté de sa situation, non loin du lac Tacarigua. Elle compte 15,000 habitants, et son commerce est florissant.

A quelque distance de Maracay, autre petite ville de cette contrée, on voit le lac de Valence, l'un des plus pittoresques peut-être qui existent dans le monde, quoiqu'il soit bien moins grand que le lac Maracaïbo. Victoria, l'une des plus jolies villes de ces contrées, et distante de Maracay d'environ 30 kilomètres, offre une population florissante, livrée à un commerce actif et prospère. Puis il faut gravir une haute montagne, redescendre une profonde vallée, passer à gué plusieurs torrents, pour redescendre ensuite par une douce pente dans la délicieuse vallée de Caracas.

« Cette vallée, dit le comte de Ségur dans ses *Mémoires* ou *Souvenirs*, cette vallée, défendue des vents ardents du midi par de hautes montagnes, est ouverte à celui de l'est qui y apporte une douce fraîcheur. Rarement le thermomètre y monte au delà de 24 degrés, et souvent on l'y voit au-dessous de 20.

Digitized by Google

Aussi, dans ce lieu charmant, les fleurs et les fruits se succèdent sans cesse. On y recueille toutes les productions de la zone torride, et l'on peut y jouir de toutes celles des zones tempérées. Au bord des champs où naissent l'indigotier, la canne à sucre, l'oranger et le citronnier, on trouve, dans quelques jardins, du blé, des poiriers et des pommiers.

« Le vallon est arrosé par une jolie rivière limpide, qui rend les prés toujours frais, les arbres toujours verts. Ces arbres sont embellis par une foule de colibris, qui réfléchissent sur leur joli plumage toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; on dirait que ce sont mille fleurs brillantes qui voltigent. »

Avant le tremblement de terre qui, en 1812, ruina presque entièrement la ville de Caracas, cette ville se distinguait par plusieurs beaux édifices. Elle est toutefois restée le centre d'un grand commerce avec les vastes contrées qui forment le département dont elle est le chef-lieu. Elle est le siége d'un archevêché, ainsi que d'une université de premier ordre, et possède plusieurs établissements littéraires.

Le carnaval, à Caracas, est une série continuelle de fêtes, de bals et de concerts. A cette époque, l'usage permet dans cette ville un jeu aussi plaisant que singulier : cavaliers et dames, filles et garçons, jeunes et vieux, tous ne sortent de chez eux que les poches remplies d'anis, et dès qu'on se rencontre, on s'en lance à l'envi des poignées. Nul ne peut éviter ces mitrailles, qui n'excitent dans la mêlée que des éclats de rire.

Le département de l'Orénoque, où l'on trouve Varinas, Guanar, Mantecal, Angostura ou Nueva-Guayana, ville la plus importante de toutes celles que baigne l'Orénoque, en y joignant celui de Zulia, dont Maracaïbo est le chef-lieu, ainsi que celui de Maturin, où se trouve Cumana, ville bien déchue, dans une baie superbe de la mer des Antilles, complètent à peu près ce que nous avions à dire sur le Vénézuéla, troisième partie de la république de Colombie, et qui forme aujourd'hui une république distincte.

Nous emprunterons à M. Jules de Blosseville les réflexions qu'il a données sur le pays d'Eldorado, pays qui a tant occupé les géographes. « C'est dans cette vaste portion de l'Amérique, dit-il, portion comprise entre l'Amazone, l'Orénoque, les Cordilières et l'Atlantique, que l'on doit placer le berceau de la fable géographique la plus célèbre, celle du pays d'Eldorado, source inépuisable de richesses. A l'époque de la découverte, les Péruviens, les Indiens de Vénézuéla et ceux de Bogota en parlèrent simultanément. Sa recherche excita le zèle avide de plusieurs hommes entreprenants, et les découvertes qu'elle occasionna en firent un épisode remarquable dans l'histoire de la géographie. Tous les rapports semblaient s'accorder pour mettre ce pays au centre de la Guyane. Les plus grands efforts furent tentés du côté de Vénézuéla, et l'expédition la plus saillante eut pour chef le chevalier allemand Philippe de Hutten, qui conduisit en 1541-1545 une petite troupe d'Espagnols de la côte de Caracas jusqu'aux environs du lac Parime, auprès d'une ville des Omaguas dont il exagéra l'importance. Une entreprise moins heureuse encore fut dirigée vers cette opulente région, une vingtaine d'années après, par Pedro Malaver de Silva. En 1586, Antonio Berrio y Oruna, séduit par la même espérance, descendit de la cordilière de Bogota dans les plaines de l'est, s'arrêta sur les bords de l'Orénoque et y fonda la ville de San-Thomé ou de Vieja-Guayana. Plus tard, Walter Raleigh,

Digitized by Google

cet homme si instruit, si capable et si célèbre par son zèle malheureux pour la découverte des pays négligés, pour celle des ruines et pour les progrès du commerce, porta ses vues vers l'Eldorado. En 1695 et 1696, il visita les rivages de la Guyane et le cours de l'Orénoque; on sait qu'il paya ses services de sa tête. L'espoir d'arriver à ce pays attrayant avait déjà donné naissance aux expéditions de Gonzalo Pizarre, de Belalcazar, de Quesada ; il devait exciter plus tard celle de Soarres vers la province de Charcas, et il avait conduit Federmann de Vénézuéla à Santa-Fé de Bogota. Enfin, pour terminer le récit de ces courses ingrates vers un but chimérique, il faut parler ici d'Antonio Santos, qui, en 1780, partit de San-Thomé sur la foi d'un prétendu Indien de Parime. Après 500 lieues de chemin, son guide l'abandonna, ses compagnons périrent, et il tomba seul dans les mains des Portugais. »

Les ponts de la Colombie méritent de notre part une mention particulière. Les ponts en pierre sont rares dans toute la contrée, mais on y supplée par des ponts en bois dont la structure grossière offre peu de sûreté, et par des ponts en corde que l'on n'emploie généralement que sur les rivières d'une grande largeur. Ces sortes de ponts sont fort curieux. Sur chaque bord s'élèvent de forts poteaux, au haut desquels on arrive par des gradins, ou seulement à l'aide des inégalités du terrain. Là, six grands câbles, tressés avec des sarments de lianes, sont jetés de l'une à l'autre rive, de manière à ce que quatre d'entre eux forment le plancher et les deux autres les garde-fous; de gros bâtons recouverts avec des branches d'arbres sont attachés sur les câbles du milieu. Il serait imprudent de donner à ces ponts une trop grande traction; aussi forment-ils au-dessus de l'eau un arc dont les oscillations ont quelque chose d'effrayant.

Il y a d'autres ponts infiniment plus simples et qui, cependant, rendent le trajet moins périlleux que les précédents. En certaines localités, on les nomme *tarabites*. C'est un gros câble formé, soit avec des cordes en lianes, soit avec des fibres de l'agave, ou même des lanières de cuir ; à lui seul il constitue un pont. Le voyageur s'assied sur un mannequin ou sur un simple filet soutenu par plusieurs cordes, dont les bouts, réunis en faisceaux, sont attachés à un grand croc adapté à la tarabite. Des hommes et des chevaux placés sur la rive opposée tirent cet attelage au moyen d'une seconde corde ; mais quelquefois le voyageur est privé de ce secours; alors il doit s'aider des pieds et des mains pour achever ce périlleux passage. On dirait de ces évolutions de funambules ou danseurs de corde, que nous voyons dans les villes d'Europe solliciter les encouragements de la multitude émerveillée.

En énumérant les principales tribus indiennes qu'on rencontre dans la Colombie, nous avons cité les Ottomaques, mangeurs de terre. M. de Humboldt dit que ce désir étonnant et irrésistible est naturel à plusieurs peuplades sauvages.

La tribu, ajoute-t-il, qui paraît être plus que toute autre portée à manger de la terre, est celle des Ottomaques; elle habite les bords de l'Orénoque. Tant que les eaux des rivières sont basses, ces sauvages se nourrissent de poissons et de tortues; mais dès qu'arrivent les débordements périodiques, cet approvisionnement leur manque d'une manière absolue, et, pendant tout le temps que dure l'inondation, ils se nourrissent d'une terre glaise, grasse et onctueuse, vé-

Digitized by Google

ritable argile de potier, colorée avec un peu d'oxyde de fer. Ils la pétrissent en boulettes, la font cuire à petit feu et la conservent dans leurs huttes, entassée en pyramides; lorsqu'ils veulent manger leurs boulettes, ils les humectent. Chaque individu consomme journellement les trois quarts ou les quatre cinquièmes d'une livre de terre.

Les Ottomaques apportent un grand soin dans le choix de la terre qui leur sert de nourriture, car ils ont acquis pour ce mets une délicatesse de goût qui les transforme en véritables gastronomes; aussi, dans la saison même de la sécheresse, et lorsqu'ils ont du poisson en abondance, ils mangent tous les jours pour se régaler quelques boulettes après le repas; c'est pour eux une sorte de dessert. Est-ce un goût factice, provoqué d'abord dans cette peuplade par le besoin réel de nourriture, et continué par l'habitude?... ou cette terre a-t-elle réellement une propriété nutritive?... Ces questions n'ont pas encore été résolues; de nouvelles observations, longues et suivies, pourront seules en donner la solution. Mais ce qui est bien constaté, c'est que les Ottomaques peuvent prendre place parmi les plus sales et les plus laids de tous les hommes, ce qui ne dépose pas en faveur de leur genre de nourriture.

On a rencontré aussi à l'embouchure de l'Orénoque une nation insoumise, dont les mœurs sont fort singulières. C'est celle des Guaranis, qui, dans la saison des pluies, lorsque le delta est inondé, se réfugient au sommet des arbres et y vivent, semblables à des singes. Le palmier à éventail leur fournit la nourriture et le logement. Avec les nervures de ses feuilles, ils tissent des nattes qu'ils tendent avec adresse d'un tronc à l'autre. Ces habitations suspendues sont en partie couvertes avec de la glaise. Les femmes allument le feu nécessaire aux besoins du ménage, et le voyageur qui, pendant la nuit, navigue sur le fleuve, aperçoit de longues files de flammes à une grande hauteur en l'air, et nécessairement séparées de la terre. A une certaine période de la végétation, la moelle du tronc du palmier à éventail procure aux habitants de l'arbre une farine analogue au sagou, qui forme en se séchant des disques minces de la nature du pain; avec la séve fermentée ils font un vin doux qui enivre. Les fruits, comme la plupart de ceux de la zone torride, donnent une nourriture qui varie de goût et de qualité, selon l'époque de maturité à laquelle on les cueille.

Ainsi, ajoute M. de Humboldt, qui nous fournit ces curieux détails, nous trouvons au degré le plus bas de la civilisation humaine l'existence d'une peuplade enchaînée à une seule espèce d'arbres, semblable à celle de ces insectes qui ne subsistent que par certaines parties d'une fleur.

Le mancenillier, production du sol de la Colombie, est une des plantes les plus dignes de l'attention du naturaliste. C'est surtout dans les environs de Bogota que se trouvent les plus beaux arbres de cette famille. Chacune des parties de cet arbre distille un lait vénéneux, dont une seule goutte tombée sur le corps de l'homme suffit pour y produire une ampoule douloureuse, qu'il faut ouvrir avec précaution et soigner comme une plaie. Ses émanations, chassées par le vent, portent au loin les maladies et la mort; les oiseaux fuient par instinct son ombrage perfide; les eaux qui baignent ses racines donnent la mort aux poissons qui s'y arrêtent. C'est du suc du mancenillier que les Indiens se servent pour empoisonner leurs flèches, qui conservent longtemps cette funeste propriété.

Digitized by Google

On assure que le bois de cet arbre est excellent pour les constructions navales. Les ouvriers chargés de le couper apportent beaucoup de précautions dans cette opération. Ils allument d'abord un grand feu autour du tronc, afin de dessécher et d'absorber la liqueur vénéneuse qui en découle de toutes parts ; puis ils s'en approchent en ayant soin de ne pas se trouver sous le vent, et mettent devant leurs yeux une gaze très-fine, qui les préserve de tout contact avec cette plante redoutable.

Mais la Colombie produit un autre végétal qui a des propriétés tout à fait opposées : c'est le guaco. Les Indiens et les nègres ont une grande confiance dans le suc de ses feuilles. En effet, il n'est pas de meilleur remède pour guérir les morsures des serpents venimeux dont les espèces sont si multipliées dans cette contrée.

On rapporte que le célèbre Matis, naturaliste de Bogota, ayant communiqué ce remède à quelques Européens, l'un d'eux, plein de zèle pour la science, consentit à en faire l'essai sur lui-même. Il soumit sa main à la morsure d'un reptile reconnu pour appartenir à l'espèce la plus malfaisante ; mais à peine les premiers symptômes du venin commençaient-ils à se manifester, qu'un nègre qui dirigeait l'opération se hâta d'exprimer sur la plaie le suc de quelques feuilles de guaco, et en peu d'instants le patient ne courut plus aucun danger.

LA GUYANE

La vaste contrée de l'Amérique méridionale qui porte ce nom est bornée à l'est par l'océan Atlantique, au nord et au sud par deux des plus grands fleuves du monde : l'Orénoque et l'Amazone. A l'ouest, sa profondeur est indéterminée.

Elle s'étend entre 4° de latitude sud et 8° 40′ de latitude nord, et entre 52° 15′ et 74° 30′ de longitude ouest, et forme un immense plateau, auquel on donne environ 400,000 kilomètres carrés d'étendue.

Les Français essayèrent les premiers, en 1635, de former un établissement dans la Guyane ; mais décimés par un climat meurtrier, ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle qu'ils parvinrent à donner quelque importance à cette colonie.

Les Hollandais y fondèrent aussi, vers la même époque que les Français, des établissements, dont une partie leur fut enlevée en 1803 et 1814.

Les Espagnols y possédaient la partie limitrophe de l'Orénoque, et les Portugais la partie contiguë à l'Amazone.

Ainsi l'on voit que cinq puissances européennes se sont disputé ce vaste territoire. Aujourd'hui trois d'entre elles sont restées seules maîtresses de ces possessions. De là les dénominations de Guyane anglaise, Guyane hollandaise et Guyane française.

Digitized by Google

Mais, avant de faire connaître en détail ces différentes colonies, jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la contrée.

Le sol du littoral de la Guyane est en général bas et marécageux. A 4 ou 8 kilomètres de la mer s'élèvent de petites montagnes, qui courent parallèlement au rivage; dans l'intérieur des terres, la disposition des montagnes change; elles s'y présentent par groupes irréguliers, coupés de plaines, de savanes, de marécages et d'immenses forêts. Leur élévation ne dépasse pas 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ces hauteurs descendent une multitude de fleuves et de rivières, dont le cours sinueux sillonne la Guyane dans tous les sens. Parmi les plus considérables, nous citerons le Maroni, l'Essequibo, le Surinam, le Manu et l'Oyapock. Dans la saison des pluies, ces fleuves, dont les bords sont généralement plats, épandent leurs flots grossis sur les plaines voisines, et couvrent de plus de 65 centimètres d'eau des espaces dont l'œil ne peut mesurer la largeur. Leur cours, lent mais irrésistible, entraîne tout ce qui se rencontre sur son passage. Le beau temps revenu, les eaux rentrent graduellement dans leur lit, et les terres qu'elles abandonnent, fertilisées par cette immersion, se parent d'une végétation vigoureuse qui, selon les lieux, tantôt vient accroître l'épaisseur et l'impénétrabilité des forêts, tantôt forme ces immenses savanes dont les excellents pâturages pourraient, sans s'épuiser, nourrir d'innombrables troupeaux.

Dans la Guyane, la saison sèche ou le grand été dure depuis juillet jusqu'en novembre ; la saison pluvieuse, de novembre à mars. Alors commence un petit été suivi bientôt d'une nouvelle saison de pluies.

« Ce pays, dit M. Famin, où la force de vitalité a reçu un si grand développement, doit offrir en abondance les plus remarquables productions du règne végétal. L'Européen se trouve saisi d'étonnement à la vue de ces sombres forêts où les colosses de la végétation sont enchaînés par des lianes robustes, enveloppés par les fougères et les plantes parasites, baignés par des torrents, et défendus par tout ce qu'une nature vierge peut offrir d'entraves aux conquêtes de l'homme. M. Noyer, député de Cayenne, a présenté une nombreuse nomenclature des plantes utiles qui croissent dans ces vastes forêts : les palmiers couronnés par un élégant panache, les bois de teinture, les bois de construction, les plantes médicinales, les fougères colossales et les plantes grasses y sont en majorité. Nous ne pouvons qu'indiquer rapidement, parmi les plantes utiles, le *quatelelecythis* d'Aublet, ou marmite de singe, la fève de tonka, qui sert à parfumer le tabac, la pomme de canne, le connami, dont les Indiens se servent pour infecter l'eau des criques et enivrer les poissons, l'acajou, le rocouyer, le bananier, le muscadier odorant et le tabac. » Nous ajouterons que la Guyane est si fertile, qu'on y fait quelquefois jusqu'à huit récoltes dans l'année. On y trouve en abondance toutes les productions tropicales, et divers arbres à épices, qui y ont été transplantés, y réussissent à merveille.

Abordons le chapitre de la population. Elle est, dit-on, de 300,000 individus. Les indigènes appartiennent à plusieurs tribus que nous allons faire connaître, d'après l'aperçu de M. Famin. « Les naturels de la Guyane, dit-il, viennent au monde blancs; en peu de jours, ils prennent une couleur bistre clair, qui se transforme enfin en rouge à l'aide du rocou dont ils se teignent. Ils sont fortement constitués et de taille moyenne. Leurs cheveux longs et noirs sont

Digitized by Google

coupés à angle droit sur le front, et leur corps est bizarrement tatoué. Les femmes sont généralement bien faites, mais elles font boursouffler leurs mollets d'une façon hideuse, en se serrant fortement la jambe avec des lanières de cuir.

« L'Indien de la Guyane ne manque ni d'adresse ni d'intelligence; il est à regretter que son indolence naturelle ait jusqu'ici résisté à toutes les tentatives de civilisation.

« Les Caraïbes et les Oyampis, qui forment les groupes les plus nombreux et les plus intéressants des aborigènes de la Guyane, ornent habituellement leur tête de plumes de toucans et de perroquets.

« Les Arrowankas ou Aravaques, qui habitent sur les rives du Berbice et du Surinam, paraissent appartenir à la famille caraïbe et en former la branche la plus fertile en beaux individus; les femmes surtout y sont remarquables par des formes à la fois nobles et gracieuses. Cette nation a conservé quelques traditions mythologiques qui se rapportent à un personnage aussi ancien qu'il est obscur, nommé Amalivaca.

« Les tribus caraïbes n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les Cabres, peuplade grossière et anthropophage, qui, des plaines de San-Juan, s'étend jusqu'aux missions de l'Orénoque. Ces deux nations sont perpétuellement en état d'hostilité, et leurs rencontres sont empreintes d'un caractère de férocité que n'ont pu adoucir jusqu'ici les premiers germes du christianisme implantés chez elles.

« Les armes dont les Indiens se servent consistent en flèches empoisonnées, en boutous, massues de bois dur taillées quadrangulairement, en tomahaws et en couteaux. Leurs arcs ont quelquefois une longueur de deux mètres.

« L'adresse et la ruse suppléent à l'imperfection de ces moyens de destruction. Lorsqu'une tribu sauvage fait une expédition militaire, l'autorité du chef devient une suprématie illimitée; celui qui tenterait de s'y soustraire serait aussitôt mis à mort, et sa chevelure ornerait la ceinture du grand chef. La troupe voyage habituellement de nuit; elle descend en silence la déclivité des collines, ou glisse furtivement sous les hautes herbes de la plaine. Les bois, les rivières ni les marais ne sont un obstacle à sa marche; elle a des ressources pour tout. Quand elle s'arrête, des sentinelles avancées veillent à sa sûreté avec un instinct qui surpasse les prévisions de l'homme civilisé. Tantôt grimpant à la cime des arbres les plus élevés, les gardiens jettent de longs regards sur l'horizon lointain, et rien ne saurait échapper à leur vue perçante et exercée; tantôt, l'oreille appuyée contre la terre, ils consultent les plus légers frôlements de l'air, et devinent ainsi la distance et la force de l'ennemi qui s'avance. Alors un cri perçant se fait entendre, il fend les airs et pénètre jusqu'aux solitudes les plus reculées. L'alarme est au camp, la troupe se lève, elle arrive par sauts et par bonds, sans ordre apparent, mais non pas sans tactique, et cherche à s'animer au carnage par des cris assourdissants ou des chansons belliqueuses.

« Au retour de l'expédition, les vainqueurs sont reçus en dehors du village, par les femmes et les enfants qui s'emparent des prisonniers et les accablent d'outrages, jusqu'au moment où on les fera servir à un horrible festin. Cependant les guerriers procèdent au partage du butin, et ce n'est pas sans de vives altercations qui, quelquefois, se terminent par des combats singuliers; mais, le

Digitized by Google

plus souvent, les contestations particulières s'éteignent dans l'ivresse d'un banquet solennel, où le *vicou*, le *cachiri* et d'autres liqueurs coulent à grands flots. Les danses succèdent au repas, car il est à remarquer que cet exercice a toujours été cher aux guerriers de tous les temps et de toutes les nations. Ils aiment également à entendre chanter leurs exploits, et les sauvages eux-mêmes n'abandonnent pas ce privilége. Ici, ils accompagnent leurs chants monotones et tristes avec des tambours, de grossières mandolines, des flûtes en roseaux imitant le syrinx des anciens, des cornets, des trompettes et des instruments à grelots.

« Le lendemain, la peuplade reprend son apathie habituelle. Les hommes fument le courimari, et se balancent mollement dans leurs hamacs ; quelques femmes pétrissent le manioc, préparent la cassave, polissent des dents de tigre, de caïman, des graines sauvages, et autres bijoux de leurs modestes écrins. D'autres font leur toilette et se teignent la peau avec le suc du rocouier.

« Les Waraones, qui vivent à l'embouchure de l'Orénoque sur des îlots couverts de mangliers, construisent leurs carbets sur les arbres ; usage commun à plusieurs peuplades du nord qui échappent ainsi aux inondations, ainsi que nous l'avons vu à l'occasion des Guaranis.

« La langue des Galibis a le privilége d'être la plus répandue sur le sol de la Guyane. C'est elle dont se servent entre eux les Indiens sauvages qui appartiennent à différentes familles, ou les missionnaires qui veulent communiquer avec eux. Les Galibis forment en effet la nation la plus voyageuse : on la trouve généralement sur les bords du Surinam, du Maroni, de l'Essequibo, et de tous les courants d'eau jusqu'à l'Orénoque.

« La vie nomade est chère à ces enfants du désert. Le prétexte le plus frivole leur suffit pour abandonner leurs villages. Les vieillards, les femmes et les enfants voyagent gaiement sous la garde des guerriers. La troupe vagabonde marche sans but jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une localité convenable pour y construire ses carbets, que bientôt, peut-être, elle ne tardera pas à abandonner.

« Les Indiens qui avoisinent Cayenne y viennent souvent dans des pirogues, pour y échanger des oiseaux rares, des perroquets, des fourrures, et quelques produits de leur grossière industrie, contre du tafia, des haches, des couteaux et de la verroterie. Le commerce étant le premier élément de la civilisation, il semble que ces commerçants du nouveau monde devraient bientôt se ployer aux usages de l'ancien ; mais la vie indépendante est un bien tellement précieux, que l'on voit clairement, par leur exemple, combien il est pénible d'y renoncer. A peine leurs opérations sont-elles terminées, qu'ils s'empressent de regagner leurs forêts et d'y reprendre leurs sauvages habitudes, en manifestant le plus profond dédain pour notre vieille civilisation. »

Donnons quelque idée des villes de la Guyane.

Dans la Guyane anglaise, nous trouvons d'abord Georgetown (jadis Stabroek), sur le Démérari, qui donne son nom à toute la colonie. C'est la ville la plus importante de la Guyane anglaise par son commerce, par son port et par sa population qui s'élève à environ 12,000 âmes. Il y a aussi Fort-Insel, dans la colonie d'Essequibo, et la Nouvelle-Amsterdam sur le Berbice. Cette dernière ville, très-petite, est la résidence du gouverneur.

La Guyane hollandaise présente un admirable modèle de colonisation. Elle

Digitized by Google

offre trois divisions administratives : le gouvernement de Paramaribo ou de Surinam, le gouvernement de Curaçao et celui de Saint-Eustache.

Paramaribo, située sur la rive gauche du Surinam et près de son embouchure, passe à juste titre pour une des plus jolies villes de l'Amérique méridionale, et est sans contredit la plus peuplée de toute la Guyane. On y compte 20,000 habitants. Le fleuve y forme une vaste rade constamment remplie de barques et de navires que son commerce florissant y attire. Les rues, bien alignées, avec des allées de citronniers, d'orangers et de tamariniers couverts de fleurs, font de cette ville un séjour délicieux. L'hôtel du gouverneur et l'hôtel de ville sont deux beaux bâtiments pour ces contrées. La ville est ouverte, mais le fort Zelandia la protége assez pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

On rencontre aussi dans un rayon de 40 milles de Paramaribo, le Fort-Amsterdam, qu'on regarde comme la meilleure forteresse de la Guyane, et Savannah, joli village bâti et habité exclusivement par des juifs, qui y ont une belle synagogue et un séminaire.

Les autres villes hollandaises sont: Willemstadt, jolie ville, chef-lieu de l'île de Curaçao et du gouvernement de ce nom. Elle est surtout remarquable par la beauté et la sûreté de son port, et très-importante par son commerce ; Saint-Eustache, chef-lieu du gouvernement de ce nom, avec un petit port qui doit en partie son commerce très-florissant à la franchise accordée à son port. « On peut, dit Balbi, regarder cette place comme un entrepôt considérable des marchandises d'Europe, qui sont introduites clandestinement dans les îles voisines, où elles sont échangées contre les denrées coloniales que ses négociants envoient ensuite en Europe. »

Il nous reste à parler de la Guyane française qui occupe 335 kilomètres de côtes entre le Maroni et l'Oyapok, sur 533 kilomètres au moins de profondeur.

Elle compte 80,000 habitants. Sa principale ville est Cayenne, sur l'île de ce nom, formée par l'Oyak, avec une rade sûre et commode. Malgré son peu d'étendue et sa faible population qui n'atteint pas même le chiffre de 3,000, elle est encore la plus grande de la colonie et la résidence du gouverneur. Nous nommerons encore Sinnamary, la Mana et Kourou, établissements agricoles de la colonie.

« La Guyane, qui n'a été jusqu'à présent qu'à charge à la France, dit un géographe moderne, pourrait lui être d'une grande utilité, si l'on mettait son sol fertile en culture, si l'on défrichait ses forêts vierges peuplées de colosses végétaux, qui étonnent et frappent d'admiration l'œil de l'Européen qui y pénètre pour la première fois. Mais il faudrait pour cela toute la persévérance hollandaise pour surmonter tous les obstacles opposés par la nature. Ces magnifiques forêts sont partout embarrassées par des lianes, des arbustes, des troncs déracinés, ce qui les rend d'un accès difficile, et l'on ne peut y pénétrer que la hache ou la serpe à la main ; de plus, le lit des fleuves qui traversent ces solitudes est barré par des *sauts*, qui s'opposent presque toujours à la navigation. Ajoutez encore les miasmes délétères qui s'élèvent au-dessus des terres basses dont se compose toute la partie de cette vaste colonie, située entre la mer et la première chaîne de montagnes. On ne compte pas moins de deux cent cinquante-neuf espèces de bois utiles produites par les forêts vierges de la Guyane. Le seul approvisionnement des arsenaux français, et l'approvisionne-

Digitized by Google

ment de la Guadeloupe et de la Martinique, qui tirent leurs bois de construction maritime et civile de l'île de Porto-Rico, offriraient un débouché utile à l'exploitation des bois sur une grande échelle. Mais ici nous devons faire observer que les limites orientales de la Guyane française ne sont pas fixées définitivement, car les troupes brésiliennes n'ont évacué provisoirement cette ancienne colonie que jusqu'à la rivière d'Oyapok, que les Portugais prétendent être identique avec la rivière d'Yapok, autrement dénommée Vincent-Pinson, à laquelle le traité d'Utrecht fixait les bornes de la Guyane française. Le terrain en litige est de la plus haute importance, non-seulement par sa grande étendue, qui est de plus de 120 milles de côtes, mais parce que c'est justement dans cette partie contestée que se trouve le Cachipour, dont les bords offrent les forêts les plus propres à une grande exploitation de bois. La prospérité de quelques-unes des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, due en grande partie à l'exploitation de leurs forêts, et la prospérité de la Guyane anglaise et de la Guyane hollandaise, due à l'immense quantité de café, de sucre et d'autres denrées coloniales, exportées annuellement des terrains autrefois noyés de cette contrée, montrent aux capitalistes français les grands bénéfices que leur promet la mise en valeur de ce sol vierge, doué d'une grande fertilité et propre à la culture des productions les plus variées et les plus précieuses, qui n'attend que des bras et des capitaux pour récompenser largement les hommes entreprenants qui voudraient le défricher. »

Le lecteur ne sera sans doute pas fâché de trouver ici quelques traits de la physionomie générale des colons. Ils forment à la Guyane une classe curieuse à observer. L'ardeur du climat et le zèle des esclaves nègres augmentent singulièrement leur indolence naturelle. Les plus petits détails du ménage seraient pour eux des fatigues intolérables; un oiseau, une fleur, un singe, peuvent remplir toute la journée des dames du pays. Le planteur se promène sur sa propriété, vêtu d'étoffes légères, et la tête ombragée du large chapeau-parasol. Dix esclaves veillent sur ses moindres mouvements. Il vit au milieu d'eux comme un despote de l'Orient au milieu de son harem; il est aisé de reconnaître parmi les plus jeunes femmes de couleur celles qu'il a daigné distinguer... Les blancs de Cayenne ont montré une grande humanité à l'époque sinistre de la déportation ; mais il n'est que trop vrai cependant que, selon le préjugé enraciné parmi les colons des Guyanes, la race esclave veut être traitée avec sévérité. Le fouet qui sillonne les chairs et couvre de zones sanglantes le sein des jeunes filles comme le dos des vieillards ; le croc qui sert à les suspendre à une potence par la peau des hanches et par les côtes ; la cangue, les colliers de fer, et vingt autres supplices infligés aux esclaves coupables, sont les affreux moyens que les colons jugent indispensables à la conservation de leur autorité.

« Les forêts de la Guyane, dit M. Famin, abondent en reptiles d'une grosseur prodigieuse, dont le voisinage fait la terreur des habitants de cette contrée. Le capitaine Stedman raconte que, naviguant sur la Commewyne, il rencontra un serpent monstrueux : c'était un boa constrictor. Suivi de ses nègres, il s'en approcha avec précaution, et le reptile ne parut nullement intimidé de cette démonstration hostile ; mais une décharge de mousqueterie lui fit payer cher tant de sécurité. Cependant, comme l'ennemi n'était pas hors de combat, les nègres

Digitized by Google

lui jetèrent un nœud coulant autour du cou, puis, faisant passer l'extrémité de la corde par les hautes branches d'un arbre voisin, ils l'enlevèrent après de grands efforts, et le tinrent ainsi suspendu pour l'éventrer et en recueillir l'huile. Le boa respirait encore et fouettait l'air par de redoutables oscillations. Il n'avait pas moins de 8 mètres de long. Un nègre, le plus intrépide de la bande, n'hésite pas à se cramponner au reptile, et, s'aidant des pieds et des mains, à la manière des marins qui se hissent au haut d'un mât, il atteint le cou de l'animal, lui plante son couteau dans la gorge, et se laisse retomber en le pourfendant ainsi dans toute sa longueur ; puis il en arrache les intestins encore palpitants.

« Le capitaine Stedman ayant témoigné sa surprise de la prodigieuse force de vitalité du monstre, les nègres affirmèrent qu'il n'expirerait pas avant le coucher du soleil, c'est-à-dire avant plusieurs heures, et cette prophétie s'accomplit exactement.

« Les couleuvres, l'amphisbène blanc, l'erpéton lenticulé, l'ophisaure et le serpent à cornes sont communs dans la Guyane.

« A côté de ces terribles habitants des forêts guyanaises, on peut placer le camaildor, ou grand serpent d'eau, qui attaque le caïman, l'enveloppe de ses longs replis, et ne le quitte qu'après l'avoir étouffé.

« On rencontre dans cette même contrée une assez grande quantité de ces bizarres mammifères si justement nommés paresseux. Les nègres de Cayenne appellent l'une de ces espèces unau-cabril : c'est le *bradypus didactylus* de Linnée. Pour les Hollandais de Surinam, le second est l'aï-chien-paresseux (*bradypus tridactylus*).

« Cet animal est de la grosseur d'un chat angora. Son poil grisâtre est touffu et bouclé. Il est herbivore et passe des semaines entières perché sur le même arbre jusqu'à ce que, ne trouvant plus de feuilles à brouter, il se laisse tomber à terre plutôt qu'il n'y descend.

« Des tigres de la plus grande espèce règnent dans les mêmes localités ; les singes y pullulent, et il n'est pas rare d'y rencontrer le fourmilier didactyle, le tatou (*armodilla*), une curieuse espèce de porc-épic, le pécari, sorte de cochon sauvage, et le tapir. Les alligators infestent les fleuves et les grandes rivières ; les bois sont peuplés de singes folâtres qui se balancent et se poursuivent sur les guirlandes de lianes, de toucans au brillant plumage, de papegais violets ou perroquets de Cayenne, de callis, petites perruches de la grosseur d'un moineau, de courlious, d'agamis, de tangaras, de colibris et d'oiseaux-mouches.

« Les gastronomes de la Guyane recherchent avidement l'ignane (*ignana delicatissima*), sorte de lézard qui vit sur les arbres et dont la chair est un mets friand.

« L'entomologiste trouverait ici une abondante récolte ; nous nous bornerons à mentionner, parmi les insectes, le *prionus giganteus*, que l'on trouve sur les bords de la Mana, et le fulgore porte-lanterne. Le premier est le plus grand des insectes connus ; il atteint une longueur de 80 à 85 centimètres. Le fulgore porte-lanterne est remarquable par sa propriété phosphorescente, à l'aide de laquelle on peut lire et écrire.

« On dirait que les ennemis les plus formidables de l'homme se sont donné

Digitized by Google

Digitized by Google

PÉRUVIENNE BRÉSILIEN CHILIEN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

rendez-vous dans cette contrée. Ce n'était pas assez du boa, de l'alligator et des tigres, il fallait encore que le requin infestât les côtes de la Guyane. »

La Guyane espagnole est comprise dans le département de l'Orénoque, et fait aujourd'hui partie de la république de Vénézuéla, de même que la Guyane portugaise est comprise dans le Brésil dont nous allons parler.

LE BRÉSIL

Composé des anciennes colonies portugaises, ce jeune et magnifique empire de l'Amérique méridionale est appelé sans doute à de brillantes destinées, pourvu qu'il se tienne à l'abri de l'influence délétère des révolutions, et qu'il se préserve des déchirements qui ont été si funestes à la plupart des États qui l'entourent.

Situé entre 37° et 75° de longitude ouest, et entre 4° de latitude nord et 33° de latitude sud, le Brésil, dont la plus grande longueur est, de même que sa largeur, d'environ 3,600 kilomètres, est borné au nord par les trois Guyanes, et par la Colombie, qui le limite également à l'ouest avec le haut et le bas Pérou, le Paraguay et la Plata ; et au sud, par le Paraguay, l'Uruguay et l'océan Atlantique, qui le borne encore à l'est.

Sa superficie est de 7,750,000 kilomètres carrés, et sa population de plus de 5,000,000 d'individus, hommes blancs, noirs libres, sang-mêlé libres, esclaves nègres ou mulâtres, Indiens, etc.

Parmi ces derniers, on distingue les Guaranis des Sept-Missions, dans la province de San-Pedro, lesquels, joints à ceux du Paraguay, forment tout ce qui reste du florissant empire des jésuites ; les Brésiliens proprement dits, répandus sous diverses dénominations sur toute la surface du pays, et réduits maintenant à un petit nombre de tribus : les Omaguas, qui vivent en petit nombre sur les rives de l'Amazone : c'était jadis le peuple navigateur de l'Amérique méridionale ; les Aymorès et autres terribles anthropophages, dont les principales habitations sont dans les provinces d'Espiritu-Santo et de Bahia ; les Mandrucus, nation belliqueuse et féroce, la plus puissante de la province de Para ; les Guaycurus, sorte de confédération aristocratique, qui s'étend sur les bords du haut Paraguay, ne vivant que de chasse, de pêche et de la chair de leurs nombreux troupeaux ; les Guanas, dans la partie méridionale de Matto-Grosso ; les Bororos, les Manitivritanos, les Marepizanos et les Guaypunabis, qui habitent les confins de la Colombie ; enfin les Manaos, nation nombreuse et guerrière de la province de Para, dont la plupart ont embrassé le christianisme et vivent mêlés avec d'autres peuples le long du Rio-Negro.

Un grand nombre de beaux fleuves, dont le cours est égal à ceux des plus grands fleuves de l'Europe, arrosent le Brésil. Les principaux sont : l'Amazone, la Madeira, le Rio-Negro, le Tocantin, le Xingu, l'Uruguay, le Parana et le San-Francisco. Ces fleuves vont tous verser leurs eaux dans l'Atlantique. Ce que

Digitized by Google

tout l'art ne saurait peindre, c'est la beauté du cours des eaux dans le nouveau monde. Qu'on se représente un fleuve immense, coulant au travers des plus épaisses forêts ; qu'on se figure tous les accidents des arbres qui accompagnent ses rives : des chênes-saules tombés de vieillesse, baignant dans les flots leur tête chenue ; des planes d'Occident se mirant dans l'onde avec les écureuils noirs et les hermines blanches qui grimpent sur leurs troncs ou se jouent dans leurs lianes. Tantôt une rivière, accourant du fond du désert, vient former avec le fleuve, au carrefour d'une pompeuse futaie, un confluent magnifique ; tantôt une cataracte brillante tapisse le flanc des monts de ses voiles d'azur. Les rivages fuient, serpentent, s'élargissent, se resserrent : ici, ce sont des rochers qui surplombent ; là, de jeunes ombrages dont la cime est nivelée comme la plaine qui les nourrit. De toutes parts règnent des murmures indéfinissables ; il y a des grenouilles qui mugissent comme des taureaux ; il y en a d'autres qui vivent dans le tronc des vieux saules, et dont le cri répété ressemble tour à tour au tintement de la sonnette d'une brebis, et à l'aboiement d'un chien ; le voyageur, agréablement trompé dans ces lieux sauvages, croit approcher de la chaumière du laboureur, et entendre les murmures et la marche d'un troupeau. Enfin de vastes harmonies, élevées tour à tour par les vents, remplissent la profondeur des bois, comme le chœur universel des nymphes des forêts ; mais bientôt ces concerts s'affaiblissent et meurent graduellement dans la cime de tous les cèdres et de tous les roseaux, de sorte que vous ne sauriez dire le moment même où les bruits se perdent dans le silence, s'ils durent encore ou s'ils ne sont plus que dans votre imagination. Tels sont les effets que le voyageur éprouve sur les rives de l'Amazone, du Parana et du San-Francisco.

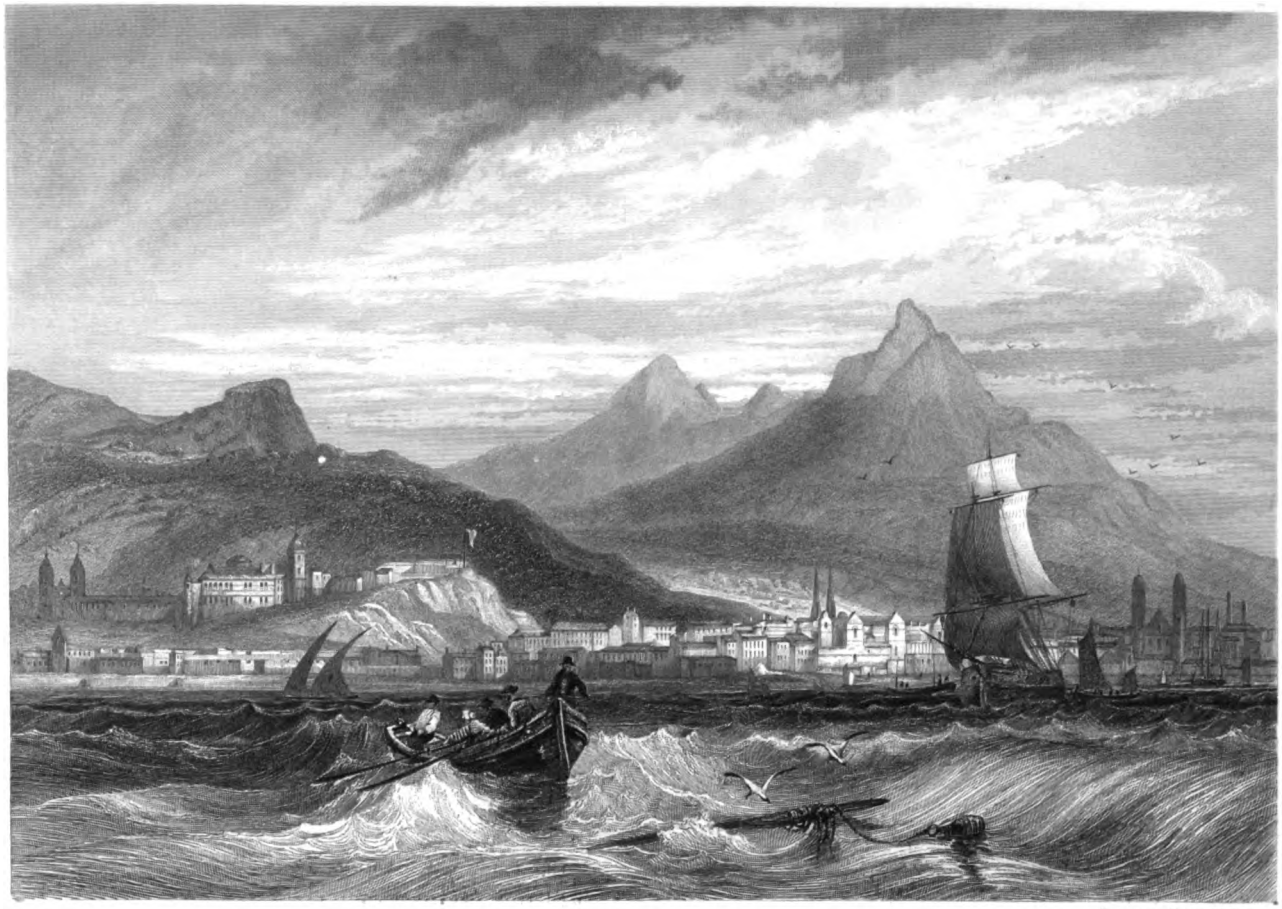
Les lacs du Brésil sont loin d'avoir ce caractère de grandeur qui distingue les lacs Érié, Ontario et autres de l'Amérique septentrionale. Ce pays, dans sa vaste étendue, n'offre pas non plus, à beaucoup près, un système de montagnes aussi élevé que le Mexique et le Pérou. C'est à peu près entre les 18° et les 28° de latitude australe qu'est située la région la plus montueuse du Brésil ; mais, d'après les savants travaux de l'illustre de Humboldt, ce serait à tort qu'on aurait voulu lier le système de ces montagnes aux Andes du haut Pérou. La direction principale des chaînons brésiliens, là où ils atteignent quatre à cinq cents toises d'élévation, est du sud au nord, et du sud-sud-ouest au nord-nord-est. « La chaîne de montagnes la plus pittoresque, celle dont on a exploré le plus souvent les solitudes magnifiques, c'est la Serra do Mar qui, après avoir pris naissance dans les campos de Vacaria, s'étend à peu près parallèlement à la côte au nord-est de Rio de Janeiro, s'abaisse beaucoup vers le Rio-Doce et se perd complétement à Bahia. Ce célèbre Monte-Pascoal, qui apparut aux premiers navigateurs, fait partie de la Serra do Mar. Selon les localités où se développe cette belle chaîne, elle change de dénomination : sur la côte orientale, on l'appelle Serra dos Aymores, et dans le voisinage de Rio, c'est elle qui affecte des formes si pittoresques, sous le nom de Serra dos Orgãos.

« A l'est de cette chaîne du littoral, il en existe une autre plus considérable, c'est la Serra do Espinahaço qu'un savant bien connu, M. le colonel d'Eschwege, considère comme la charpente osseuse du Brésil. Elle se perd vers le nord par le 16° de latitude, et son plus grand éloignement de la mer dans cette direction est à peu près de 180 kilomètres. Vers le sud, au contraire, elle se rapproche

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Bouquet frères del. et sc.

Imp.ie Chardon aîné et fils, rue Bonaparte, Caen.

Digitized by Google

Digitized by Google

tellement de la Serra do Mar qu'elle se confond presque avec elle dans le nord de la Serra de Mantiqueira.

« Si l'on pénètre plus avant dans l'intérieur, si l'on s'avance jusqu'aux frontières de Minas-Geraès de Goyaz, on rencontre encore un groupe de montagnes désignées sous le nom de Serra de Canastra ; elles ne sont pas d'une grande élévation, et elles atteignent tout au plus 800 mètres. C'est plus au nord que se développe ce groupe qu'un savant a désigné sous le nom de Serra dos Vertentes, et qu'on appelle, dans quelques relations, les Pyrénées brésiliennes. Parlerai-je maintenant des Campos-Parexis, dont les dessinateurs de cartes se sont plu à exagérer si bien la hauteur ? C'est au nord des villes intérieures de Guyaba et de Villa-Bella qu'ils s'étendent ; mais ce sont de vastes plateaux arides, presque entièrement dépourvus de végétation, et ils sont aussi différents des belles collines de la Serra do Mar, que les plaines sablonneuses du Ciara peuvent l'être des champs fertiles du Reconcavo. »

L'aspect que présente le Brésil, quand on est en pleine mer, est âpre et inégal ; mais à mesure qu'on approche des côtes, les sites les plus pittoresques se dessinent à l'envi comme pour surprendre et éblouir les yeux.

Lorsqu'on pénètre dans le pays, le sol s'élève graduellement. Çà et là s'offrent des vallées remarquables par l'aspérité de leurs berges ; celle de San-Francisco est la plus connue. Au loin s'étend l'immense plaine de l'Amazone, qui a 260,000 lieues carrées de superficie et comprend toute la partie centrale de l'Amérique du Sud, la moitié du Brésil, et une portion de la Colombie, du Pérou et de la Bolivia. La plaine du Rio de la Plata embrasse une partie du Brésil, du Paraguay, de l'État de Buenos-Ayres, de la Banda orientale et de la Patagonie.

C'est là que sont ces fameuses pampas, dénuées d'arbres et recouvertes d'innombrables graminées, qui rappellent les savanes du Mississipi, tandis que la plaine de l'Amazone, placée dans un climat plus chaud et plus humide, présente dans ses immenses forêts une force de végétation à laquelle rien ne peut être comparé dans les autres continents. Elle est traversée dans le nord par le vaste désert de Pernambuco, digne d'entrer en comparaison avec ceux de l'Afrique et de l'Asie, pour l'étendue, l'aridité du sol, l'abondance et la mobilité du sable. On y trouve quelques oasis d'une belle végétation, mais elles sont rares.

Le Brésil offre trois grands plateaux remarquables par leur élévation et leur étendue. Ce sont le plateau de la Guyane, le plateau brésilien et le plateau central. La plus grande partie de l'intérieur du pays présente une vaste et impénétrable forêt, dont les arbres sont enlacés jusqu'à leurs sommets par de fortes lianes, des arbustes et des plantes parasites. Rien de plus majestueux que cette masse de végétation colossale, qui semble s'élancer du chaos, et qui forme une voûte que ne perce jamais le soleil. C'est là que pousse le meilleur bois de construction, un bois dont la durée égale la force ; c'est là qu'on creuse, dans d'immenses troncs d'arbres des pirogues qui portent jusqu'à soixante rameurs. On y recueille aussi différents bois de teinture qui alimentent un grand commerce avec l'Europe. C'est d'abord le bois de Pernambuco, arbre de la hauteur du chêne, d'une apparence assez chétive, chargé de branches, et dont les fleurs, d'un très-beau rouge, ressemblent, pour la forme, à celles du muguet ; la feuille

Digitized by Google

est assez semblable à celle du buis et l'écorce est très-épaisse. Cet arbre croît dans les rochers arides. On reconnaît la qualité du bois à sa pesanteur ; on en extrait du carmin et de la laque pour les peintures fines.

Les palmiers, ces princes du règne végétal, abondent aussi dans le Brésil, et offrent des espèces très-variées. Les fougères s'élèvent avec la majesté des pins. Non loin se montrent des forêts d'araucaria et des milliers de végétaux devenus indispensables à l'Europe pour ses arts et ses manufactures. Sur les larges plateaux de Minas-Novas, on trouve les carascos, vastes agglomérations d'arbustes d'un mètre à peu près de haut, où domine le *mimosa dumetorum*, mimeuse hérissée d'épines, dont le feuillage est d'une extrême élégance. Quand le terrain s'abaisse, on rencontre les *cattingas*, qui présentent un épais fourré de broussailles, de plantes grimpantes et d'arbrisseaux, au milieu desquels s'élèvent, comme des baliveaux, des arbres de moyenne grandeur.

Toutes ces forêts, quand le temps est bon et la température douce, sont peuplées d'oiseaux d'une rare beauté. La famille des perroquets, avec toutes ses variétés infinies, les colibris, les oiseaux-mouches, vrais bijoux de la nature, le sariama, qui rappelle le messager du Cap, le nandu, qui est l'autruche de l'Amérique, le chimango, terrible oiseau de proie, et un grand nombre de gallinacées et d'échassiers dont la nomenclature serait inutile et déplacée dans ce livre.

Nous glisserons de même sur les quadrupèdes et sur les singes qui abondent dans les forêts du Brésil. On y voit encore un grand nombre de serpents, dont quelques-uns sont d'une dimension prodigieuse. L'entomologie y est aussi représentée. « Mille papillons aux plus brillantes couleurs, dit un voyageur, se jouent sur les fleurs et les arbustes ; des myriades d'insectes éclairent la nuit la plus sombre ; mais à côté volent lourdement des chauves-souris dangereuses pour les chevaux ; les mille-pieds, les scorpions vous menacent ; les chenilles, les fourmis, les barates corrompent vos mets comme de nouvelles harpies ; les moustiques troublent votre sommeil, et couvrent votre visage d'enflures et de plaies ; enfin les chiques ou bichos s'introduisent dans la plante des pieds à travers la chaussure la plus épaisse, et vous occasionnent presque sans relâche de cuisantes douleurs. Il faut être habitué à ces hôtes incommodes, pour reconnaître qu'au Brésil la somme du bien l'emporte beaucoup sur celle du mal ; quelques semaines de séjour ne suffisent pas pour cela. »

Il est à peu près inutile de dire qu'au Brésil les chevaux, les bœufs, les moutons, les chats, les chiens, presque tous les quadrupèdes domestiques d'Europe se sont considérablement propagés.

Sur une étendue de près de 40 degrés, on comprend aisément que la température ne peut manquer d'être très-variée. Le nord, situé dans le voisinage de l'équateur, est sujet à des chaleurs excessives, que les pluies, la rosée et l'humidité du sol, ne parviennent pas toujours à tempérer. Souvent le soleil embrase l'atmosphère à un degré funeste pour tout être exposé à son action ; le vent du nord brûle le sol, la végétation s'éteint, les sources tarissent. C'est alors qu'au travers des plaines sablonneuses, dont les limites fuient devant le voyageur, commencent ces émigrations de malheureuses familles indiennes, qui s'échappent de leurs misérables cabanes presque ensevelies sous le sable, et qu'un voyageur compare à une procession de spectres livides.

L'intérieur du Brésil est peu connu. Les provinces du sud sont monta-

Digitized by Google

gneuses, salubres et fertiles. Le débordement du Paraguay produit le lac ou lagune temporaire de Xarayes, longue de 444 kilomètres sur 177 de large, dans le Matto-Grosso. Il règne dans les vallées une éternelle verdure ; le sol y est partout d'une étonnante fécondité ; sans charrue, sans herse, sans pioche, sans bêche, sans même gratter la terre, en y laissant seulement séjourner la cendre du bois qu'on incendie, on y récolte du maïs, des pommes de terre, du manioc qui, en poudre ou délayé, remplace le pain dans l'intérieur du pays ; du riz, des patates douces, des melons, des citrouilles, du café, du sucre, du thé d'une qualité inférieure, du cacao, de la vanille, de l'indigo, du gingembre, du safran, du piment, etc. Parmi ces fruits abondants et savoureux, on distingue le goyavier, qu'on rencontre partout sur les côtes, le figuier de Surinam, qui croît dans les ronces et les terrains abandonnés ; l'ibipitanga, dont le fruit ressemble à la cerise, le coco, l'ananas, la banane, beaucoup de limons, d'oranges et de citrons. Le pays est riche aussi en arbres résineux, en plantes aromatiques et médicinales, en fleurs dont les parfums le disputent à leurs couleurs par leur exquise suavité.

Enfin le règne minéral n'est pas moins favorisé que les deux autres. L'or, le fer, le cuivre, les pierres précieuses, le diamant, sont répandus à profusion dans les montagnes du Brésil, et le sel dans les plaines voisines. On trouve l'or dans Minas-Geraès, Goyaz et Matto-Grosso, le fer à San-Paulo et Minas-Geraès, le sel à Para et à Rio-Grande du nord. C'est dans le district de Serra do Frio que furent découverts les premiers diamants. On en trouve sous la croûte des montagnes à Minas-Geraès, à Matto-Grosso et à Goyaz.

Tel est le rapide aperçu physique que nous pouvons donner de l'empire du Brésil.

Le Brésil, découvert en 1500 par Alvarez Cabral, était devenu une riche colonie du Portugal. Lors de l'invasion de Napoléon dans cette dernière contrée, le roi de Portugal, obligé, en 1807, d'abandonner ses États d'Europe, vint chercher un asile dans sa colonie du Brésil, dont il fit un royaume. Mais, en 1822, une révolution sépara de la métropole cet immense pays, qui prit, peu de temps après, le nom d'empire en adoptant les formes constitutionnelles. Don Pedro Ier, prince royal de Portugal, s'assit, le premier, sur le trône impérial, en vertu de l'élection. Mais une nouvelle révolution, arrivée après celle de France (juillet 1830), contraignit ce souverain d'abdiquer en faveur de son fils qui occupe aujourd'hui le trône sous le nom de don Pedro II. Nous aurons plus loin occasion de reparler de ce jeune prince aussi studieux qu'éclairé, et qui semble avoir donné à son empire une salutaire impulsion.

L'empire du Brésil se divise en dix-neuf provinces, dont sept au nord, six au milieu et six au sud. Les sept provinces du nord sont : Para, Maranham, Piouhy, Ciara ou Céara, Rio-Grande do Norte, Parahiba, Pernambuco ou vulgairement Fernambouc. Les six du milieu sont : Alagoas, Sercipe, Bahia, Porto-Seguro, Goyaz, Matto-Grosso. Enfin les six au sud sont : Espiritu-Santo, Minas-Geraès, Rio de Janeiro, Sainte-Catherine, Rio-Grande do Sul ou Saint-Pierre (San Pedro), et Saint-Paul.

Rio de Janeiro, dite aussi simplement Rio, chef-lieu de la province de ce nom, est aussi la capitale de l'empire du Brésil. L'emplacement qu'elle occupe était appelé anciennement Guenabarra par les Tupinambas. « C'est une grande

Digitized by Google

ville, dit Balbi, bâtie sur une vaste baie qui forme un des plus beaux ports de l'Amérique. L'entrée en est défendue par plusieurs forts : celui de Santa-Cruz, bâti contre la montagne dite le Pico, et ceux de Villegagnon et de Ilha-das-Cobras (île des Serpents), construits sur deux îlots dans l'intérieur de la baie, sont les plus importants.

« Il faut distinguer, dans Rio-Janeiro, la ville proprement dite, ou la ville vieille et la ville nouvelle; celle-ci a été bâtie à l'ouest de la première en 1808; la vaste place, ou, pour mieux dire, le campo de Santa-Anna les sépare. Des rues larges, droites, pavées de grès et garnies de trottoirs; de belles maisons, la plupart bâties en granit; plusieurs places publiques et quelques édifices assez beaux, justifient le jugement favorable porté par plusieurs voyageurs sur cette ville; il faut avouer cependant que la ville vieille offre plusieurs vilaines constructions et plusieurs rues étroites et tortueuses.

« Les édifices les plus remarquables sont : le palais impérial, autrefois la résidence du vice-roi : c'est un bâtiment bâti en granit, composé de trois édifices séparés, réunis par des galeries couvertes; leur architecture n'offre rien de remarquable; le palais épiscopal, la Monnaie, l'arsenal de terre, l'arsenal de la marine, les bureaux de l'armée, le nouveau bâtiment de la douane où se trouve aussi la bourse; on le regarde comme le plus bel édifice de la ville.

« Parmi les églises, qui se font plus remarquer par leurs ornements et leurs richesses intérieures que par leur architecture, nous citerons : la cathédrale, près de laquelle se trouve la chapelle impériale; l'église de Nossa-Senhora de Candellaria, la chapelle de Saint-Pierre et celle de Santa-Cruz. On doit ajouter le théâtre de San-João, où l'on joue l'opéra italien; le couvent des Bénédictins, remarquable surtout par la beauté de sa situation; et le magnifique aqueduc da Carioca, terminé en 1740; c'est une imitation de celui de Lisbonne et sans contredit un des plus beaux de l'Amérique : il peut avoir un kilomètre et demi d'étendue.

« Les plus belles places de Rio sont : la place du Château, sur laquelle se trouve le palais impérial; elle donne sur la baie; une fontaine complète le tableau qu'offre sa vue; la place du Rocio, qui lui est supérieure pour les dimensions; la place du Peloirinho, autrefois nommée Capim; la place de San-Domingo, enfin le campo de Santa-Anna, remarquable par son immense étendue et par sa fontaine, mais qui est encore un espace presque entièrement ouvert, destiné à devenir une des plus belles places du monde.

« Plusieurs instituts scientifiques et littéraires ont été établis depuis 1808 dans la capitale du Brésil. Nous nommerons l'école de médecine et de chirurgie annexée à l'hôpital militaire; l'école des beaux-arts, l'école de navigation, le séminaire de San-Joachim, le lycée de Saint-Jean, l'école militaire, l'école de droit, celle d'histoire naturelle; l'institut de commerce et l'université; la bibliothèque impériale, le cabinet de minéralogie, et, hors de la ville, le jardin botanique. Ce dernier établissement, dirigé avec le plus grand soin, peut devenir de la plus haute importance pour le Brésil. On y a naturalisé le thé qui y vient parfaitement, ainsi que le cannellier, le giroflier, le muscadier, le laurier camphré, et une foule d'arbres et de plantes exotiques, dont la culture peut être adoptée en peu d'années dans toute l'étendue du Brésil. Il y a soixante ans, il n'existait pas un seul pied de cafier dans la province de Rio-Janeiro, et c'est

Digitized by Google

maintenant une des sources de sa richesse. On ne saurait faire trop de vœux pour que l'arbre à pain de la mer du Sud se naturalise dans ce beau jardin pour se répandre ensuite dans le reste de l'Amérique méridionale. Cette ville qui, il y a quelques années, n'avait qu'une seule imprimerie, en possède actuellement plusieurs; et, bien que jusqu'en 1820 on n'y ait publié qu'un seul écrit périodique, il en paraissait déjà dix en 1828.

« Rio a un grand nombre de marchés où l'on voit étalées des provisions et denrées de tout genre, et, ce qui afflige encore tous les amis de l'humanité, on y vend publiquement les esclaves au grand marché destiné à ce commerce abominable. Peu de villes offrent de plus belles promenades que la capitale du Brésil. Outre la place que nous avons mentionnée, elle possède un emplacement destiné à cet objet, et nommé le *Passeio publico*. Un petit emplacement y est consacré aux leçons de botanique, parce que le jardin destiné à l'enseignement de cette science est situé à une trop grande distance.

« L'abolition de plusieurs restrictions qui gênaient la liberté du commerce a fait naître chez les habitants de Rio le goût pour les entreprises et pour les spéculations commerciales. Un grand nombre de négociants anglais, français et allemands sont allés s'y établir, et ont imprimé un grand mouvement à son commerce ; cette ville figure déjà parmi les places les plus commerçantes du monde, et elle est sans contredit, sous ce rapport ainsi que sous celui de la population, la première de toutes les villes de l'Amérique méridionale. Sa population doit être aujourd'hui de 150,000 âmes. » M. Ferdinand Denis l'évaluait, en 1838, à 180,000.

Il faut remarquer, du reste, que la prospérité toujours croissante de Rio ne date que de l'époque de la résidence du roi de Portugal et de sa cour dans cette capitale du Brésil. C'est surtout aux efforts, au zèle éclairé du jeune empereur que Rio doit cette face nouvelle qu'il a prise depuis quelques années; c'est à son studieux exemple que les Brésiliens se sont adonnés avec plus d'ardeur à l'étude des choses utiles et qu'ils y font des progrès marqués. L'académie de médecine, l'école des beaux-arts et l'école de droit sont naturellement les écoles les plus suivies de l'Amérique méridionale. L'académie de médecine a pris un notable accroissement; administrée par un directeur spécial, l'enseignement y est confié à quatorze savants professeurs, et le nombre des élèves s'accroît d'une manière notable. De même pour l'école de droit, où les cours durent cinq ans. L'école des beaux-arts a emprunté son origine à la France.

Il faut nous arrêter un moment à contempler les environs de Rio, si renommés par les tableaux qu'y offre la nature. Mais remarquons toutefois que l'attention du voyageur y est plus attirée par la beauté des sites, par la beauté du climat et par les richesses végétales que par l'œuvre des hommes. Les lieux les plus remarquables situés dans le voisinage de cette métropole sont : Boa-Vista, maison de plaisance de l'empereur, bâtie sur une petite hauteur, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues sur la baie ; Bota-Foco, autre maison de plaisance impériale, sur une délicieuse baie du même nom ; Porto da Estrella, village situé sur une montagne, et devant sa prospérité à son commerce ; San-Cristovao, avec une maison de plaisance de l'empereur. Dans un rayon de 60 milles environ, on trouve : Santa-Cruz, avec un assez beau palais impérial, qui appartenait jadis aux jésuites ; Cabo-Frio, ville importante par ses pêcheries, et où

Digitized by Google

l'on jouit d'une vue superbe ; Marica, très-petite ville, où l'on voit une église, qui n'est inférieure qu'aux plus belles de Rio de Janeiro.

Bahia, autrefois San-Salvador, fut la capitale du Brésil jusqu'en 1773. Fondée, en 1549, à l'entrée d'une vaste baie et sur une côte escarpée, elle se divise en deux parties bien distinctes : la ville basse et la ville haute. « Ici, dit M. Ferdinand Denis, les vastes magasins, connus sous le nom de trapiches, ici la douane, l'arsenal, les chantiers de construction, l'agitation et le bruit ; à quelques toises, et sur un plateau régulier, lavé par l'air le plus salubre, comme disent les Brésiliens, les grands couvents, le palais du gouverneur, les riantes habitations des fonctionnaires et des négociants opulents, un grand repos enfin qui contraste de la manière la plus étrange avec le bruit de la ville commerçante. Contemplez de la baie ces grands édifices qui s'élèvent sur une côte escarpée entremêlée de verdure, ces maisons bâties hardiment sur le revers de la colline, ces rues montueuses qui font communiquer les deux quartiers, et qui se dessinent en amphithéâtre avec leurs poutres toujours prêtes à soutenir quelque éboulement; tout donne à cette cité, déjà vieille pour l'Amérique, un caractère de hardiesse et d'originalité dont on ne peut se lasser de considérer l'ensemble.

La Praya, c'est la rue principale de la ville basse, et le nom qu'elle porte lui vient du voisinage de la mer. Elle est fort étroite ; mais il était à peu près impossible que la chose fût autrement, tant l'espace laissé par la mer se trouve vraiment resserré. Outre les édifices indispensables à une grande ville commerçante, mais qui n'ont rien de remarquable sous le rapport de l'architecture, que cette solidité massive dont on est frappé à l'aspect des constructions espagnoles et portugaises du dix-septième siècle, on distingue le nouveau bâtiment de la Bourse, et il forme un contraste parfait avec l'ancien système, qui a du moins son originalité. La Bourse de Bahia est une vaste maison construite dans un style hybride qui a voulu imiter le style grec, et elle ressemble plutôt à un vaste café qu'à un bâtiment destiné aux transactions commerciales les plus importantes de la province. Elle a le mérite néanmoins d'offrir, dans sa construction et dans ses ornements, les plus beaux échantillons de bois indigènes qu'on ait pu se procurer. L'église la plus fréquentée de la Praya, la Conceiçao, se distingue, au contraire, par une singularité qui s'est renouvelée plus d'une fois, du reste, au Brésil : elle a été, pour ainsi dire, construite en Europe ; les pierres, toutes taillées et toutes numérotées, ont été transportées à Bahia sur deux frégates, et les architectes de la ville n'ont eu que la peine de les assembler. La ville basse offre une autre paroisse remarquable, c'est Nossa-Senhora do Pilar.

Le voyageur a-t-il visité rapidement le chantier de construction, l'arsenal, les marchés, et ces rues étroites où règne un tumulte perpétuel ; et veut-il enfin gagner la ville haute, il est souvent dupe de son inexpérience. Des rues en pente rapide, des escaliers dégradés, placés entre plusieurs maisons, y conduisent, à la vérité ; mais si la crainte d'un soleil brûlant lui fait prendre ce dernier chemin, il en est bientôt puni. Après avoir gravi des marches brisées, encombrées de tas énormes d'immondices de toute espèce, il parvient au milieu de cette brillante verdure qu'il a admirée du port, et il est fort étonné de ne voir que des plantes inutiles ou des ricins qui croissent spontanément dans les espaces situés entre les maisons ; souvent il ne sait plus se reconnaître, et presque tou-

Digitized by Google

jours il se voit forcé de redescendre. Le plus sûr est de remonter une des rues qui ont pris le nom de *ladeira* (côte) : quelques-unes sont bordées de maisons de chaque côté ; d'autres ne présentent que de vastes murailles d'appui, des espèces de précipices, ou de vieilles masures dans l'état le plus délabré.

Si l'on entre dans la ville haute par ces ladeiras voisines de la douane, on est surpris de l'extrême différence qui existe entre les deux quartiers : d'un côté, la baie se déploie dans toute son étendue ; de l'autre, c'est une place où viennent aboutir plusieurs belles rues, larges et bien pavées, bordées de maisons construites avec élégance et solidité. Le théâtre frappe d'abord les regards ; on est étonné du brillant effet qu'il produit quand on l'aperçoit de la rade ; il est bâti sur un rocher, et il semble continuellement menacer la ville basse d'une chute funeste. C'est un vaste bâtiment carré percé d'une infinité de fenêtres, et ayant un fronton mesquin. Les portes se trouvent situées sous une espèce de galerie qui sert à supporter une terrasse d'où les regards parcourent la baie dans tous les sens, et voient les navires s'avancer majestueusement au milieu de la rade hérissée d'une forêt de mâts. En suivant la rue sur laquelle domine une partie des fenêtres du théâtre, on arrive au palais du gouverneur, bâti sur une place carrée, où s'élèvent plusieurs autres édifices, tels que la Prison et la Monnaie : tous sont d'une architecture massive et peu élégante ; mais ils ont été construits solidement et sont entretenus avec soin.

Mais nous voici dans le quartier des grandes églises et des couvents. A quelques pas du palais du gouverneur se trouve San-Salvador, la vieille cathédrale abandonnée, où Vieira fit entendre cependant sa voix puissante et audacieuse lorsqu'il fallut chasser les Hollandais ; c'est là encore que l'évêque Teixeira laissa d'héroïques souvenirs. Plus loin se trouve le palais archiépiscopal ; à quelque distance encore, un magnifique collége bâti par les jésuites, et qu'on a transformé en hôpital militaire : il fut construit, dit-on, comme la Conceiçao de la Praya, en pierres apportées d'Europe. L'église sert aujourd'hui de cathédrale, et prouve à quelle opulence s'était élevée la compagnie des jésuites. Les ornements intérieurs sont riches ; tous les ouvrages en bois sont incrustés d'écaille venue des Indes ; le chœur et les chapelles latérales ont été dorés avec magnificence ; et les peintures du maître-autel, représentant Ignace de Loyola ainsi que saint François-Xavier, sont peut-être les seules œuvres d'art remarquables qu'on trouve aujourd'hui à Bahia. Cependant il s'en faut que ce temple soit entretenu avec le soin qu'on remarque dans les chapelles de quelques couvents voisins, telles que celles des franciscains et des carmes, par exemple, dont les ornements magnifiques et bizarres sont un sujet perpétuel d'étonnement pour les étrangers.

« La ville de Bahia est, de toutes les villes du Brésil, celle qui renferme le plus grand nombre de maisons religieuses. Ouvrons la *Corografia Brasilica* si bien informée sous ce rapport, et nous en aurons la preuve. Il y a un couvent de bénédictins, et ses possessions territoriales sont, dit-on, immenses ; deux couvents de carmes, les uns chaussés, les autres déchaux, et un vaste couvent destiné aux franciscains ; mais, outre ces grandes maisons, il y a d'autres fondations religieuses. On trouve à Bahia des quêteurs de la Terre sainte, des augustins déchaux, des capucins italiens, puis des maisons secondaires de bénédictins, de carmes chaussés, de franciscains ; il y a quatre couvents de femmes,

Digitized by Google

et deux maisons de retraite qui leur sont destinées. C'est dans le couvent de Soledade qu'on a poussé au plus haut degré de perfection une gracieuse industrie qui est encore dans son enfance chez nos plus habiles modistes de Paris. Des plumes éclatantes, que l'on obtient de la dépouille des guaras, des garças, des toucans, des aras, des perruches, des colibris même, et d'une foule d'autres oiseaux des tropiques, sont façonnées en bouquets de fleurs et en guirlandes pour garnitures de robes. Les couleurs de ces fleurs artificielles sont inaltérables, et le feuillage se compose toujours des plumes nuancées des perroquets. Quelque abondants que puissent être les oiseaux à brillant plumage dans les grandes forêts du Brésil, on comprend qu'il y a toujours de la difficulté à se procurer certaines nuances indispensables pour les bouquets variés : aussi rien n'est-il plus étrange, dit-on, que les espèces de volières qui existent dans certains couvents. Les pauvres oiseaux y sont constamment dans une mue forcée ; car on les dépouille entièrement de leurs plumes, à certaines époques de l'année, et ils sont revêtus alors d'une petite livrée d'étoffe, jusqu'à ce que leur plumage ait eu le temps de croître, pour les condamner à un nouveau supplice.

Deux promenades charmantes, mais d'un aspect bien différent, sont offertes aux voyageurs, car les habitants n'en jouissent que rarement : l'une peut se prolonger le long de ce beau lac qu'on distingue sous le nom de *Dique*, et qui ceint la ville en demi-cercle, de manière à l'isoler presque complétement du continent ; l'autre est le *passeio publico*, ou le jardin public, qui fut planté par les ordres du comte dos Arcos. Sur les bords solitaires du Dique, on peut admirer quelques-uns de ces grands traits de la nature primitive, qu'on ne trouve guère que dans l'intérieur du Brésil. Sur les terrasses du jardin, on découvre sans cesse le tableau animé de la baie, dont rien ne peut rendre le mouvement et la vie, et l'on y jouit d'un spectacle qui se renouvelle fréquemment à Bahia ; c'est celui de la pêche de la baleine.

« Les environs de Bahia, que les Brésiliens nomment le Reconcavo, dit Balbi, offrent la partie du Brésil où la population est le plus concentrée ; cette partie est parsemée de gros bourgs et d'un grand nombre de villages, qui tous fleurissent par les riches produits de leur agriculture ; celui de Nossa-Senhora da Penha, dit communément Tapagipe, est remarquable par la maison de campagne de l'archevêque et surtout par ses vastes chantiers, où l'on construit un grand nombre de beaux vaisseaux, qui pour la solidité sont supérieurs même à ceux qu'on construit dans l'Inde. Plus loin et dans un rayon de 40 milles on trouve : Caxoeira (Cachoeira), ville qu'on cherche en vain sur plusieurs cartes généralement estimées et très-récentes, quoiqu'elle soit la plus importante après Bahia, non-seulement pour sa population qu'on porte à 16,000 âmes, mais aussi pour les produits de son agriculture et pour son commerce florissant avec l'intérieur. Maragogipe, Nazareth, Santo-Amaro et Itapicuru, importantes par les produits de leur agriculture ; Iguaripe, par ses nombreuses fabriques de toiles et de poterie. Enfin l'île d'Itaparica, la plus grande de celles qu'on voit dans la magnifique baie de San-Salvador. En général, les bourgs du Reconcavo font un grand commerce de farine de manioc, de légumes secs, de tabac et de sucre ; plusieurs pêcheries de baleines (armaçôes) offrent une branche fructueuse d'industrie. »

Citons les principales villes du Brésil, suivant leur rang d'importance : Fernambouc, Pernambouc ou Pernambuco, appelée aussi Cidade do Recife, est le

Digitized by Google

chef-lieu de la province du nom de Pernambuco. C'est à tort que des géographes la confondent dans leurs descriptions avec la ville d'Olinda (Olinde). Cette ville est située dans une province, qui, la troisième dans la grande division du Brésil, est peut-être la première pour la fertilité du territoire et pour l'industrieuse activité de ses habitants.

La position de Pernambuco est une de celles où la nature a vaincu la main de l'homme. Un récif de pierre, un môle naturel, s'étendant le long de la côte, depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'au cap San-Roque, sans s'éloigner jamais de la plage, prend ici la configuration d'une chaussée de près de 2 kilomètres. Située à cent brasses du rivage, elle apparaît sous la forme d'une muraille au niveau de l'Océan dans la haute mer, et la dépassant d'environ 24 mètres quand la marée est basse. Parvenue à un certain endroit, elle s'interrompt tout à coup et livre passage aux navires.

Aujourd'hui Pernambuco est divisée en trois parties inégales : la presqu'île du Recife proprement dite, l'île de Santo-Antonio et Boa-Vista, toutes trois communiquant entre elles par deux ponts. Le quartier du Recife est la partie de la ville la plus ancienne, la plus commerçante et la plus vivante. Là se trouvent la douane, l'intendance de la marine et les chantiers de l'empire ; là règne un mouvement continuel; les nègres font retentir les rues de leur chant monotone ; les négociants, réunis sur une petite place en face d'un café, discutent paisiblement. Les boutiques sont garnies de marchandises d'Angleterre et de l'Inde. Santo-Antonio offre des rues un peu plus larges. On y trouve un marché élégant, des magasins mieux tenus, d'assez beaux édifices, particulièrement de remarquables églises et de riches couvents. Boa-Vista, sur la terre ferme, est plus gai, plus moderne ; les rues y sont tirées au cordeau, les trottoirs plus larges. Il y a là de belles maisons habitées par de riches oisifs, puis de petites maisons à un seul rez-de-chaussée, peuplées de créoles et de nègres libres. Un pont de bois, le plus grand du Brésil, unit Santo-Antonio à Boa-Vista, et sert de promenade dans les belles nuits. Il traverse un bras du Capibariba. Cette ville est assez bien fortifiée du côté de la mer, et son port est le plus fréquenté après ceux de Rio de Janeiro et de Bahia. Son commerce s'est tellement étendu depuis les trente dernières années, que sa population ne saurait être évaluée au-dessous de 60,000 âmes.

L'ancienne capitale de la province, Olinda, n'est éloignée de Pernambuco que de 2 kilomètres et demi, et communique avec le quartier du Recife par un promontoire qui longe le rivage. L'air y est d'une pureté parfaite. La ville, déserte dans la saison des pluies, s'anime dans la belle saison. Il y a là d'anciens édifices qui attestent la primitive splendeur de cette ville, aujourd'hui bien déchue. L'ancienne cathédrale s'élève sur une colline ; elle ne manque ni d'élégance ni de grandeur. Mais le principal établissement d'Olinda est le jardin botanique, ou, pour mieux dire, de naturalisation.

Il faut citer aussi, dans la province de Pernambuco, Goyanna, dont la population prospère grâce à son agriculture et à son commerce, et l'île d'Itamaraca, importante par ses salines et par le port de Catuma, qu'elle forme avec la côte du continent.

Dans la province de Minas Géraès, dont presque toutes les localités offrent des lavages d'or et de diamants, on voit Villa-Rica, aujourd'hui Cidade-do-Ouro,

Digitized by Google

qui doit ses noms à des mines d'or presque épuisées. Cette ville est située sur le penchant d'une montagne et dans le voisinage d'Itacolumi, le point le plus culminant connu de tout le Brésil. Malgré sa déchéance causée par l'épuisement de ses mines, Villa-Rica tient encore un rang distingué parmi les villes les plus industrieuses et les plus commerçantes de l'intérieur de l'empire.

Para, chef-lieu de la plus grande province du Brésil, et en même temps la moins connue, est située sur la vaste embouchure du Tocantin. Cette ville a aussi le nom de Belem. On y voit de belles rues, des maisons assez bien bâties et quelques édifices qui, relativement à ces contrées, sont remarquables par leurs dimensions ou par leur architecture. De ce nombre sont : la cathédrale, le palais du gouverneur, le ci-devant collége des jésuites, le palais épiscopal et l'arsenal. Avant les troubles et les massacres dont cette ville a été le théâtre, Para devait au commerce des productions de son sol une population de 20,000 habitants. Mais on assure que depuis elle est presque en ruine et que le chiffre de sa population s'élève à peine à 6,000.

Le climat de la province de Para, autrefois malsain, s'est amélioré depuis la coupe de plusieurs vastes forêts.

Les provinces de Goyaz et de Matto-Grosso sont remarquables par leurs mines d'or. Celle de Goyaz a le district des Diamants, espace assez considérable situé le long du Rio-Claro, affluent droit de l'Uruguay; on y trouve de beaux diamants. On nomme Diamantino une très-petite ville, près de laquelle on recueille de l'or et des diamants.

A San-Paulo, chef-lieu de la province de ce nom, le climat est agréable et salubre, ce qu'elle doit à sa position élevée. Aussi sa population, avec celle de sa banlieue, peut-elle s'élever à environ 18,000 âmes. Le palais du gouverneur, la cathédrale, le palais épiscopal et la fonderie d'or sont des édifices assez remarquables. L'origine des Paulistes avait été le sujet d'une foule de contes calomnieux. On prétendait que les habitants de San-Paulo descendaient d'une bande d'aventuriers espagnols, métis et mulâtres, fuyant de diverses parties du Brésil pour former une république de brigands. Cette assertion a été savamment réfutée par un membre éclairée de l'Académie des sciences de Lisbonne.

Achevons de désigner les plus notables localités du Brésil. D'abord, avant de quitter la province de San-Paulo, nous avons à signaler Santos, Villa da Princeza, Taubaté, Guaratingueta, riche des produits de son agriculture; Ytu, dont on vante la belle cascade du Ticté; Porto-Feliz, Sorocaba, Coritypa, Cannanea, importante par ses pêcheries; Iguapé, par son pèlerinage et par les fonderies d'or qui la rendaient autrefois florissante. Dans la province de San-Pedro, il y a Portalègre, petite ville avec un petit port très-commerçant; San-Leopoldo, chef-lieu d'une florissante colonie d'Allemands; San-Francisco, charmante petite ville, dont le commerce est très-florissant; Rio-Grande ou San-Pedro, qui a été le chef-lieu de la province jusqu'en 1763; San-Miguel et San-Nicolao. La province de Espiritu-Santo a Victoria, petite ville de 5,000 âmes, importante par sa baie et son commerce, et Guarapary, renommée par son baume.

On compte encore de jolies petites villes dans les provinces de Sergipe, des Alagoas, de Parahiba, du Ciara, de Piauhy, provinces qui attestent toutes, plus ou moins, l'activité, l'industrie, la richesse de l'empire du Brésil.

Cidade de San-Luis ou Maranhao, située sur la côte occidentale de l'île de

Digitized by Google

Maranhao, entre deux petits fleuves, ou plutôt deux golfes, est le chef-lieu de la province du même nom. Cette ville, qui doit son origine à une colonie de Français établis dès 1612 dans la baie de San-Marcos, est assez bien bâtie, et ses maisons ont en général une assez belle apparence. Le palais du gouverneur, le ci-devant collége des Jésuites, l'hôtel de ville et la prison, qui forment l'enceinte de la grande place, sont, avec quelques églises et le palais épiscopal, ses principaux édifices. La population actuelle de Maranhao est évaluée à 28,000 âmes. Son port, qui est assez bon, mais d'un abord difficile, est très-fréquenté et assure la prospérité de son commerce.

Hycatu était autrefois la capitale de la province. Caxias est la ville la plus florissante après Maranhao. Il y a encore plusieurs autres villes qui prospèrent par le commerce des produits de leur agriculture. Alcantara se recommande par ses salines.

Quoique cette énumération soit bien restreinte, on n'aura pas de peine à croire que le Brésil formait la plus vaste et la plus riche des colonies de la monarchie portugaise, et qu'il compose un vaste empire qui doit exercer une grande influence sur les destinées de l'Amérique méridionale : Les divisions administratives de l'empire ont subi dans ces derniers temps d'importantes modifications. Aujourd'hui le pays est divisé en provinces et en comarques. Par la création des législatures provinciales, en 1835, l'empire du Brésil ressemble plutôt à un État fédératif qu'à une monarchie constitutionnelle. « Cependant, dit Balbi, les intérêts provinciaux y ont été si minutieusement délimités et isolés, qu'il faut espérer que ce tempérament redonnera le calme et l'union dont depuis quelques années on sent le besoin. »

Essayons maintenant de faire connaître ce qu'est aujourd'hui le Brésil sous le rapport industriel. Nous n'avons pu qu'ébaucher, effleurer même cette partie en parlant des provinces et des villes.

Presque tous les produits chimiques viennent de l'Europe ; néanmoins on fabrique de fort bonne poudre aux environs de Rio de Janeiro. Les cotons que l'on récolte en si grande abondance ne fournissent que des tissus très-rares et très-grossiers, qui ne peuvent jamais entrer en concurrence avec ceux de l'Europe, quoique le sol fournisse des matières premières d'une excellente qualité. L'art du teinturier laisse encore beaucoup à désirer à Rio de Janeiro et à Bahia. Les cuirs bruts qui, rendus en France et en Angleterre, fournissent des cuirs de première qualité, ne donnent au Brésil que des produits extrêmement imparfaits, probablement à cause des procédés qu'on emploie dans les diverses tanneries, où l'écorce du manglier remplace le tan d'Europe : le charronnage et la carrosserie n'ont pas reçu plus de perfectionnement. M. Auguste de Saint-Hilaire parle d'une manufacture d'armes établie dans l'intérieur ; mais on ignore sur le vieux continent si ses produits se sont accrus depuis quelques années. Il y a en outre à Rio de Janeiro, dit M. Ferdinand Denis, une fonderie et une manufacture, où sont occupés plus de deux cents ouvriers. Diverses tentatives ont été faites pour établir des verreries et des manufactures de faïence ; jusqu'à présent ces manufactures n'ont pas pu prospérer suffisamment pour diminuer l'exportation européenne des objets qu'ils fabriquaient. Il y a quelques années, on n'aurait pas trouvé à Rio de Janeiro un miroitier ayant l'habileté nécessaire pour mettre une glace au tain, et, dans ce genre, ceux de Bahia et de Pernam-

Digitized by Google

buco n'étaient pas plus expérimentés. Dès l'époque de la découverte, les indigènes s'occupaient avec succès de la fabrication de la poterie. Sur plusieurs points ils sont restés en possession de cette industrie, dans laquelle ils réussissent admirablement. Les briques et les tuiles dont on fait usage dans l'architecture civile sont en général d'une assez bonne qualité. La chaux s'obtient presque partout des coquilles de mer, que l'on fait brûler. Le petit charbon de bois que l'on confectionne au Brésil pourrait être beaucoup meilleur, si l'on employait des procédés différents de ceux qui sont en usage; le boapeba, l'arco de pipa, le tapinhoa, le grauna, sont les bois qu'on préfère pour sa fabrication. Le gros charbon, employé pour les forges, est fait par des procédés analogues à ceux qu'on emploie en France; il se vend, en général, trente pour cent de plus que le précédent.

« Les chaudronniers brésiliens ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe, de même que les serruriers-taillandiers; mais les objets qui sortent de leurs mains reviennent à un prix beaucoup plus élevé.

« Dans les grandes villes, on compte un certain nombre d'orfévres et de bijoutiers habiles; on s'occupe très-peu de la taille des pierres fines, et elles sont presque toujours envoyées dans leur état brut en Europe, où elles ont singulièrement diminué de valeur; à Rio de Janeiro, du reste, on taille le diamant, et la même ville renferme quelques horlogers, que leurs rapports avec un grand nombre d'ouvriers français et anglais perfectionnent nécessairement dans leur art. On peut citer l'adresse des brodeurs et des passementiers. Quoique l'ébénisterie ne s'exerce pas sur un grand nombre d'objets, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître que les ouvriers brésiliens sont fort habiles en ce genre d'industrie. Les luthiers ne fabriquent guère que des guitares à cordes métalliques, et les nombreux pianos dont on fait usage au Brésil viennent presque tous d'Angleterre et de France. Quoique l'art du parfumeur n'ait pas encore fait de grands progrès à Rio et à Bahia, on y obtient de la fleur des orangers une eau odorante assez estimée.

« C'est, en général, dans les couvents de femmes qu'on s'occupe de la fabrication de ces confitures qui jouissent dans le pays d'une si grande réputation et dont l'exportation pourra devenir un jour très-considérable. On peut regarder comme une industrie particulière au Brésil, et surtout aux couvents de femmes de Bahia, ainsi que nous l'avons déjà dit, ces fleurs en plumes que l'on connaît à peine en Europe, et qui forment une des parures les plus recherchées et les plus gracieuses des dames brésiliennes. Nous ajouterons à tous ces détails que l'on commence à apprécier à leur valeur réelle les objets qui proviennent des différentes manufactures européennes, et que ce tact qui se développe chaque jour davantage conduira infailliblement les Brésiliens à quelques efforts que l'on ne pouvait pas espérer d'eux autrefois. »

Pour ce qui est des établissements scientifiques et littéraires, nous avons déjà signalé l'heureuse influence produite dans tous les rangs de la société brésilienne par l'exemple du jeune souverain de ce vaste empire, qui s'applique avec ardeur à se tenir au courant de toutes les publications qui se font en Europe, et tient constamment son esprit au niveau de toutes les nouvelles découvertes de la science.

Un ministre brésilien, dont les vues sages ne sauraient être contestées, vou-

Digitized by Google

lait, il y a quelques années, que l'éducation primaire reçût un grand développement, et que des établissements modèles d'agriculture fussent fondés partout. Ce n'était pas seulement l'introduction des plantes exotiques qu'il réclamait ; c'était la naturalisation des végétaux du pays, qu'une province peut emprunter à une autre province, et qui doivent répandre l'abondance où il y a souvent absence complète de certains objets d'exportation. Déjà ce vœu patriotique a été réalisé en partie. D'immenses progrès se sont manifestés au jardin botanique. Le thé prospère sur une grande échelle dans ce bel établissement. Peut-être deviendra-t-il un jour une féconde branche d'exportation; peut-être le commerce du thé du Brésil fera-t-il tomber peu à peu celui de la Chine.

Ce jardin botanique, que nous avons mentionné en parlant de Rio, est désigné sous le nom de Viveiro da Lagoa de Rodrigo de Freitas. Il est situé à trois kilomètres de Rio de Janeiro. Nous citerons ici la description qu'en donne M. Ferdinand Denis dans son ouvrage sur le Brésil. « On ne saurait imaginer, dit-il, l'inexprimable beauté des sites qui se présentent aux regards le long de la route qu'on est obligé de parcourir pour s'y rendre. Les eaux paisibles de la baie qui forment ces lacs intérieurs sur les bords desquels on voit s'élever tant de gracieuses habitations; ces pitons de granit chargés de plantes grasses, qui attestent ce que doit être la végétation dans les lieux où elle est favorisée par le sol ou par l'industrie ; ces collines boisées qui reposent les regards, et que l'on aime à voir entre les vents orageux et les champs paisibles où s'élèvent tant de richesses, tout vous dispose à ces grandes idées d'amélioration agricole, qui semblent surtout préoccuper maintenant les chefs de l'administration. En effet, la simple vue du jardin vous fait comprendre ce que peut devenir, dans quelques années, le Brésil. Ce qu'il y a de réellement important, c'est la prospérité de certains végétaux, attestant d'une manière positive l'accroissement que peut prendre le commerce d'exportation du Brésil. Sans doute il serait à désirer que les plantes indigènes, si précieuses et si variées, qui appartiennent aux diverses provinces, fussent réunies dans un tel établissement ; on pourrait souhaiter que ce jardin public de Rio devînt un véritable lieu d'études préparatoires pour le savant étranger ; mais c'est une amélioration que l'on peut espérer du temps, et qui, sans doute, ne se fera pas toujours souhaiter. En attendant, le cannellier, le giroflier, l'arbre à la noix muscade, le laurier-camphre, croissent d'une manière satisfaisante, et prouvent que le monopole des épiceries cesse pour les ports de l'Inde. Nous ne parlons ici ni du rima, qu'on a déjà acclimaté dans les contrées chaudes du nord, ni du noyer de Sumatra, qui forme de longues avenues. Nous nous rappelons avoir cueilli dans ce jardin, à des branches qui auraient pu s'entrelacer, des fruits de la Chine, de Java, de l'Europe et du nouveau monde, et c'est un spectacle que , dans l'avenir, pourront offrir tous les vergers. »

Les bibliothèques de Rio sont dignes d'attention. La bibliothèque impériale se fait surtout remarquer. Elle se compose d'une enfilade de salles, où sont rangés systématiquement les livres, les manuscrits, les cartes et les estampes. Bien qu'elle se compose en général de productions modernes, appartenant surtout à la littérature française, la bibliothèque impériale de Rio n'est point dépourvue de curiosités bibliographiques; on y remarque une collection fort étendue de Bibles, parmi lesquelles il faut distinguer un bel exemplaire de la Bible

Digitized by Google

de Mayence, imprimée en 1462, et qui ferait envie aux plus riches bibliothèques des capitales de l'Europe. Parmi les manuscrits, on distingue un ouvrage magnifiquement exécuté, et qui roule, ainsi que son titre l'indique, sur la flore de Rio de Janeiro.

« Il serait difficile, dit un voyageur, de peindre en traits prononcés et généraux le caractère des Brésiliens, d'autant plus difficile qu'ils commencent à peine à former une nation. Ils participent, en général, aux traits principaux du caractère portugais. D'un autre côté, on voit les classes élevées, et surtout dans les ports de mer, renoncer à ce qu'elles ont d'original pour s'adonner à l'imitation des mœurs anglaises, imitation qui ne peut tourner beaucoup à l'avantage des habitants, et qui, malheureusement, n'est propre qu'à déguiser la faiblesse et l'absence de solidité sous des exigences et des formalités de tout genre. Ces mœurs, d'ailleurs, supposent un degré de civilisation qu'elles ne donnent pas ; de plus elles restreignent la manifestation et le développement des dispositions naturelles dont les peuples méridionaux sont si richement doués, et, le plus souvent, elles les rejettent comme étrangères aux lois de la bonne compagnie. »

Le peuple brésilien caractérise ainsi les habitants des diverses provinces : il accorde le courage entreprenant au Pauliste, tandis que la loyauté hospitalière est la marque distinctive de l'habitant de Minas-Géraès, qui diffère en cela de celui de Sergipe del Rei, qu'on cite quelquefois pour ses inclinations vindicatives. Le surnom de *Pernambucano* signala pendant longtemps le caractère indépendant des habitants de la vaste province de Pernambuco.

Quoi qu'il en soit, dans la haute société les habitudes sont absolument les mêmes que celles de la même classe dans les États policés de l'Europe ; un salon de Rio de Janeiro, un salon de Bahia offrent, à peu de différences près, l'apparence de ceux de Paris ou de Londres. En général, on y parle français, et les usages se ressentent de l'influence anglaise.

La diversité des coutumes locales, selon les diverses classes, offrirait la peinture la plus curieuse, la plus animée. Accoutumés à avoir des noirs sous leurs ordres, et se reposant sur eux du soin des ouvrages les plus grossiers, les ouvriers brésiliens sont si bien pénétrés de la dignité de la maîtrise, que si vous envoyez chercher un ébéniste pour raccommoder un meuble, un serrurier pour ouvrir une porte, il se gardera bien d'apporter avec lui ses outils, et ne se présentera chez vous que revêtu du frac noir, et quelquefois coiffé du chapeau à trois cornes. Dans les classes ouvrières, il y en a une qui joue surtout un grand rôle, c'est celle des barbiers, dont les boutiques sont des arsenaux de nouvelles. Le barbier brésilien, du reste, conserve les précieuses traditions du barbier portugais ; non-seulement il accomplit avec une rare dextérité les diverses fonctions propres à son état, mais quelquefois il en cumule une foule d'autres qui sembleraient incompatibles. « Vous êtes sûr de trouver réunis dans la même personne, dit M. Debret, un barbier maître de son rasoir, un coiffeur sûr de ses ciseaux, un chirurgien familiarisé, et un adroit poseur de sangsues, prêt surtout à les fournir. Inépuisable en talents, il est aussi capable de reprendre sur-le-champ une maille échappée à un bas de soie, que d'exécuter sur le violon ou la clarinette des valses ou des contredanses françaises qu'il arrange, il est vrai, à sa manière. A peine sorti du bal, passant au service d'une confrérie reli-

Digitized by Google

gieuse, vous le voyez, à l'époque d'une fête, assis, avec cinq ou six de ses camarades, sur un banc placé à l'extérieur du portail de l'église, exécuter le même répertoire destiné, cette fois, à stimuler le zèle des fidèles que l'on attend dans le temple, où se trouve préparée une musique plus analogue au culte divin. »

On aurait tort de confondre ce personnage qui joue un rôle si important dans la population brésilienne avec ces barbiers ambulants qui exercent en plein air, et qui se chargent, moyennant la somme la plus modique, de donner la preuve de leur habileté. « Relégués, il est vrai, au dernier rang de la hiérarchie des barbiers, dit M. Debret, ces Figaros nomades savent rendre encore leur profession assez lucrative, lorsque, maniant tour à tour avec habileté le rasoir et les ciseaux, ils les consacrent au service de la coquetterie des nègres, également passionnés chez les deux sexes pour l'élégance de la coupe des cheveux. Saisissant avec sagacité l'esprit du métier, vous les voyez flâner dès le matin sur les plages, au point de débarquement, sur les quais, dans les grandes rues, sur les places publiques, ou rôder autour des grands ateliers de travaux, certains de trouver ainsi des pratiques parmi les *negros de ganho*, commissionnaires publics, les *pedreiros*, maçons, les *carpenteiros*, charpentiers, les *marinheros*, rameurs de petites embarcations, et les *quitandeiras*, négresses revendeuses de fruits et de légumes.

Le vrai Brésilien est d'une sobriété toute portugaise. Si nous voulions donner une description rapide du dîner d'un ménage brésilien, nous montrerions d'abord le *caldo de substancia*, le bouillon substantiel aux herbes aromatiques ; puis viendrait le morceau de bœuf, entouré de saucisses et de lard ; l'*escaldado*, qu'on regarde comme le plat indispensable, qui remplace souvent le pain, et qui n'est autre chose que la fleur de farine de manioc nourrie du jus de viande ou d'un coulis de tomates. Puis la volaille au riz, la poularde rôtie, qui n'est pas comparable à celle d'Europe, et le plat d'herbages pimentés. Sur la table s'élève une pyramide de ces belles oranges *selectas*, dont le suc rafraîchissant sert à combattre l'ardeur intolérable qu'excite le jus du piment. L'excellent poisson de la baie de Rio, la salade classique avec ses rouelles d'oignons crus, le gâteau froid au riz saupoudré de cannelle, achèveraient de nous faire connaître tout le confort d'une bonne table brésilienne. Les vins de Porto et de Madère, qu'on ne boit que dans des verres à patte, et en portant quelque santé, une eau limpide conservée dans les morinhas rafraîchissantes, dont les formes sont quelquefois d'une élégance remarquable ; le vin d'orange, qui rappelle la malvoisie des Canaries ; quelques légumes, dont l'usage est fort modéré : tout cela donne une idée assez complète de la fin d'un dîner brésilien, en y joignant le dessert de rigueur, qui consiste en fromages de Minas ou de Rio-Grande, en mélancias plus douces que nos pastèques, en ananas, qui croissent dans tous les jardins, en pitangas vermeilles que l'on cueille au milieu de leurs feuilles de myrte, en jambos, qui rappellent le parfum de la rose, en maracujas, en jabuticabas, en cajas, qui appartiennent essentiellement au Brésil, en mangas qui viennent de l'Inde, en atte parfumée qui prend le nom de *fruto do conde*, enfin en quelques fruits d'Europe récemment naturalisés [1].

1 C'est un Français, le comte de Gestas, qui a introduit ces fruits dans le pays, et qui, par ce bienfait, s'est rendu digne à jamais de la reconnaissance des Brésiliens.

Digitized by Google

Il nous reste à parler des femmes brésiliennes, dont la grâce n'a rien de commun avec ce que nous appelons la grâce française, mais n'en a pas moins un charme puissant. Mais comment faire comprendre cette vivacité qui s'éteint dans la mélancolie, ces grands yeux noirs que les Paulistas, renommées pour leur beauté, envient quelquefois aux femmes de Rio : ce *feu tremblant dans la nuit*, comme a dit Lamartine, qui vous exprime la poésie d'un autre climat ; cette démarche tout orientale que n'ont pas encore altérée nos maîtres à danser français ? Tout cela se trouve encore à Rio. On y trouve aussi une aménité confiante parmi les dames brésiliennes, ces aimables Américaines, aménité qui est le fruit de la civilisation. Elles n'hésitent plus à accepter le bras d'un cavalier à la promenade ; dans un salon, il n'est pas rare de les voir faire les frais de la conversation ; en un mot, elles ont participé au changement remarquable qui s'est opéré dans les usages et dans l'éducation.

Certaines fêtes publiques ont, au Brésil, un caractère singulièrement original. De ce nombre est particulièrement l'*intrudo* ou le carnaval, qui ne saurait se comparer à rien de ce que nous connaissons. Ni ce carnaval de Venise qui a tant perdu de ses splendeurs, ni ces mascarades expirantes qu'on voit encore à Paris, ne peuvent donner une idée exacte du tumulte, de la folie ardente qui règnent durant les jours de l'intrudo, non-seulement à Rio, mais dans toutes les autres villes du Brésil ; les folies originales qui se passent à Rome, et que Goethe n'a pas dédaigné de décrire, peuvent seules en donner une idée, et les *confetti* de plâtre dont on inonde les passants dans la cité sainte, peuvent seuls remplacer les fruits en cire qu'on jette à Rio aux passants. Un grave voyageur a décrit ce divertissement d'une manière pittoresque, et nous imiterons M. Ferdinand Denis, en reproduisant son récit :

« L'approche du carême, dit-il, est marquée au Brésil par le nouveau caractère dont la nature commence à se revêtir ; les collines boisées qu'on aperçoit de toutes parts à Rio de Janeiro sont couvertes d'un magnifique arbuste en fleur, et cela en telle profusion, qu'elles semblent revêtues, en quelques endroits, d'un magnifique tapis de pourpre. Cette belle fleur est désignée dans le pays sous le nom de *flor de quaresma*. Les rues ne présentent pas un aspect moins surprenant. Çà et là on remarque certains espaces réservés, où le vert et le jaune brillent d'un éclat presque aussi vif que les fleurs de la colline ; c'est une prodigieuse quantité de boules en cire colorée, qui remplissent des boutiques entières, ou qui sont amoncelées dans d'énormes baquets que l'on dresse devant les portes. Elles ont l'apparence et presque la grosseur d'un œuf, et intérieurement, on les a remplies d'eau pure, ou même d'eau de senteur. Dans l'Église grecque, et aussi dans l'Église catholique, il y a une certaine saison de l'année où l'on se donne de véritables œufs colorés en rouge, que le peuple regarde comme devant rappeler les plaies sanglantes de Jésus-Christ ; mais c'est à Pâques qu'on se les offre, et je ne pouvais guère imaginer à quoi pouvait servir cette quantité d'œufs jaunes et verts que je voyais de tous côtés. Quelques jours après je l'appris par ma propre expérience.

« Comme tous les peuples qui vivent entre les tropiques, lorsque les époques annuelles des réjouissances sont arrivées, les Brésiliens s'abandonnent sans contrainte à la gaieté la plus vive, et nulle époque ne mérite mieux cette réflexion que le temps de l'intrudo. Cette espèce de carnaval, où les œufs de cire

Digitized by Google

jouent le rôle principal, commence le lundi de la Quinquagésime, et se poursuit jusqu'au mercredi des cendres.

« Pendant ce temps de folies, un ami m'avait conduit dans une maison pour y faire une visite, et dès les premières salutations nous fûmes accueillis par une grêle d'œufs jaunes et verts que toutes les jeunes et jolies femmes de la famille nous jetèrent impitoyablement à la face. Nous fûmes alors invités à nous rendre aux balcons des fenêtres, et nous vîmes tous ceux qui remplissaient les rues fuyant quelque projectile, ou guettant l'approche d'une victime. Quand quelqu'un paraissait, il était au même instant assailli dans toutes les directions et inondé de torrents d'eau en une minute ; son chapeau devenait le but de milliers d'œufs jaunes et verts. Si, ne voyant plus nul assaillant, il avait le malheur de s'arrêter un moment et de retirer son chapeau pour le dégager de la grêle dont il avait été inondé, quelque folle jeune fille, cachée derrière une fenêtre des étages supérieurs, arrivait avec un bassin d'eau et le lui versait sur le chef. S'enfuyait-il du côté opposé, il recevait une dose nouvelle, et, s'il se fût avisé de prendre le milieu de la rue, il est probable qu'un double déluge l'eût assailli.

« Dans les boutiques et derrière les portes des appartements, des hommes se tiennent cachés avec des seringues et d'immenses gamelas, si bien que la rue, à la fin, se trouve inondée d'une extrémité à l'autre comme si elle était un prolongement de la baie.

« Les jeunes filles brésiliennes sont naturellement mélancoliques et vivent retirées ; mais, à cette époque, elles semblent avoir complétement changé de caractère, et, durant trois jours, leur gravité et leur timidité naturelles s'éteignent dans ces rires sans fin.

« Quelquefois nous voyions les personnes qui descendaient être inondées d'une telle quantité d'eau, et servir de but à une si grande quantité d'œufs de cire qu'elles en étaient comme étouffées. De temps en temps on mettait en jeu la farine, et tout un seau de cette substance colorante était jeté sur un seul individu, qui semblait alors comme couvert d'une croûte. C'est ce qu'on fait particulièrement à l'égard des noirs et des mulâtres, qui offrent la tournure la plus grotesque quand ils ont été gratifiés de cet étrange ornement. Le théâtre est toujours ouvert pendant ce temps, et le jeu que nous venons de décrire s'y anime surtout entre le parterre et les loges.

« Ce système d'inondation est porté si loin qu'un des journaux se plaignait sérieusement de ce que les fontaines pouvaient être épuisées. Selon le rédacteur, les habitants allaient se trouver, par leur folle profusion, privés d'un des objets les plus nécessaires à la vie ; circonstance, du reste, que la rareté d'eau qui s'était fait sentir quelque temps auparavant ne rendait pas sans probabilité. Les étrangers, qui sont si nombreux à Rio, et qui semblent devenir plus particulièrement un but d'attaque, ne peuvent pas toujours s'y soustraire ; cela arriva à un tel point que l'intendant de police crut devoir publier un édit, où, après avoir exposé que les jeux de l'intrudo étaient devenus l'occasion de coups et de blessures graves, parce qu'ils étaient fréquemment exercés contre la volonté des individus, on déclarait les regarder comme prohibés des rues et du théâtre, de tels divertissements ne pouvant plus être permis dans une société civilisée. Des gardes armés furent placés à cet effet dans tous les quartiers de la ville. Mais la

Digitized by Google

société civilisée de Rio de Janeiro ne tint nul compte de l'ordonnance ; elle retourna, comme par le passé, à son amusement national, et, franchement, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il en fût autrement, car l'empereur lui-même donnait l'exemple. On sait qu'il prenait part à ce jeu avec ses enfants et ses amis tout le temps que durait l'intrudo:

« J'ai pris, ajoute le narrateur, diverses informations relativement à l'origine de cet usage étrange ; mais personne n'en a la plus légère idée. Comme bien des cérémonies ont quelque liaison avec une observance religieuse, on peut croire que cette coutume d'inonder les gens devait jadis renfermer quelque allusion au baptême. A l'exception de ce jeu et de l'opéra, on ne permet pas d'autres divertissements. Il n'y a, à Rio, ni masques ni exhibitions grotesques dans les rues. »

Don Pedro Ier, le père de l'empereur actuel, donnait, ainsi que nous venons de le voir, l'exemple de la plus vive gaieté pendant les fêtes de l'intrudo. Il n'y avait pas de maison ouverte dans laquelle il ne pénétrât. Pendant le dernier carnaval de son règne, il s'était rendu à sa maison de plaisance de San-Cristovao, village qui fait maintenant partie de Rio. Il voulut s'embarquer un soir pour faire une promenade en mer. On sait que ce prince, remarquable à tant de titres solides, était d'une force extraordinaire, et qu'il se plaisait à en donner des preuves. Il se tenait nonchalamment dans la barque, entre deux de ses chambellans en grand costume de cour ; tout à coup, sans prévenir personne, il saisit de chaque main un des chambellans au collet, les soulève et les plonge jusqu'au cou dans la mer, de chaque côté de la barque. On applaudit beaucoup à ce trait de force musculaire qui trouvait sa justification dans les folies autorisées par l'intrudo.

Les artistes français sont généralement bien accueillis au Brésil, ce qui témoigne avantageusement en faveur de l'esprit délicat et du goût des peuples brésiliens. Si les Anglais ont été les premiers à développer chez eux le penchant aux améliorations industrielles, si ce sont eux qui ont imprimé surtout au pays cette activité commerciale que les Français ont secondée plus tard, c'est à la France en première ligne qu'il appartient de réclamer cette antériorité dans les arts et dans les sciences, qui fait à jamais époque dans l'histoire du développement social d'un peuple. Si l'on examine les productions intellectuelles des Brésiliens, et si on les compare à celles des autres peuples de l'Amérique, le fait n'est pas douteux, c'est à eux qu'appartient dès à présent la prééminence, et ce sont eux qui la conserveront sans doute dans l'avenir. « Aux États du Nord, dit un écrivain, les grandes combinaisons politiques, le développement de l'industrie ; aux États de l'Amérique du Sud, et surtout au Brésil, le feu intelligent des arts, les innovations dans la science, et même la compréhension des grands mouvements sociaux qui doivent guider le monde. »

On se ferait difficilement une idée juste de ce que sont au Brésil les relations de commerce et de société. C'est un agrément, une facilité, un charme qui se retrouvent dans toutes les transactions, et qui les rendent on ne peut plus agréables aux étrangers. Cette qualité si remarquable, on doit surtout l'attribuer au peuple généralement aimable et bon qui habite cette riche contrée et au soin éclairé de la jeune dynastie, qui a voulu lui donner l'impulsion et l'exemple. On se souvient en France de l'accueil fait à don Pedro Ier par Louis-Philippe, juge

Digitized by Google

si éclairé, juge très-compétent en matière de capacité, homme si capable de juger les aptitudes et de les apprécier. Il goûta le nouveau monarque brésilien et sut lui témoigner la haute considération et la profonde estime que lui inspiraient ses hautes qualités.

Son fils, homme d'un esprit vraiment cultivé, d'une aptitude universelle, s'est montré le digne héritier de cette brillante couronne qui orne son front. Il s'est attaché à donner à son peuple si privilégié tous les moyens d'instruction, en mettant à sa disposition les livres de sa bibliothèque, en réunissant tout ce que l'Europe moderne offre de plus curieux. En un mot, c'est un prince accompli, qui ne veut que le bonheur de ses peuples, et qui les conduit dans cette direction avec autant de sagesse que d'habileté. Il voit passer les révolutions autour de lui, sans s'en émouvoir, et sans s'écarter de sa route. Il n'a pas besoin d'aller chercher bien loin la terre promise, il la tient, il en jouit. Quand on est souverain d'une terre qu'on pourrait appeler l'*Eldorado*, on peut relever fièrement la tête, et veiller à la conservation de cette félicité que Fénelon attribuait à sa Bétique imaginaire. Heureux monarque d'un peuple heureux, puissent tes sujets répondre à ta sollicitude, puissent-ils être toujours dignes de leur bonheur !

Voilà tout ce que nous pouvons dire ici sur le Brésil. Nous n'avons fait souvent qu'ébaucher la physionomie de ses villes et de ses monuments, que signaler vaguement la richesse de son territoire. Nous aurions eu encore beaucoup de choses à dire surtout sur les mœurs des anciennes tribus sauvages qui l'occupaient. Mais d'autres pays nous réclament. Toutefois, avant de finir, nous mentionnerons les grottes immenses de Matto-Grosso qui sont une des curiosités naturelles les plus remarquables de la contrée, et dont l'intérieur offre un coup d'œil admirable. On y voit des piliers qui se prolongent jusqu'à la voûte et qui sont ornés de figures sculptées, qu'au rapport des écrivains nationaux on juge pieusement être l'ouvrage de quelque artiste éclairé par la religion chrétienne.

LE PÉROU

Déjà, en traitant de la Colombie, et surtout de la république du Sud, nous avons eu occasion de parler du Pérou, de cet empire puissant et civilisé des Incas, fils du soleil : nous voici dans le cœur même des contrées qui leur furent soumises.

On sait que les Espagnols, sous la conduite de François Pizarre, firent la conquête de cet empire en 1524, et le trouvèrent tellement riche en or, que ce métal y était employé aux plus vils usages. On sait également que cette contrée resta sous la domination espagnole, avec le titre de vice-royauté du Pérou, jusqu'en 1821, époque où elle secoua, avec quelques autres colonies, le joug de la métropole.

Écoutons le savant de Humboldt sur l'état social des anciens Péruviens :

« Manco-Capac, dit-il, est le nom sacré du législateur et du grand prêtre du

Digitized by Google

plateau de Cuzco, comme Quetzacoatl et Bochica sont ceux des grands prêtres et des législateurs d'Anahuac et de Cundinamarca : c'est de l'orient, d'un pays inconnu qu'il arrive, et comme eux il est barbu et moins basané que les autres hommes du pays. Il change tout d'un coup l'état des Péruviens, réunit les tribus errantes, enseigne aux hommes le labour, aux femmes le tissage, leur donne un système religieux, leur apprend les arts les plus indispensables à la vie sociale, remplace leurs usages barbares par des institutions politiques, et en fait un des trois peuples les plus policés du continent.

« Les temples du soleil, les cordelettes ou quipos, les quatre grandes fêtes et le calendrier des Péruviens, leurs routes tracées sur les Cordilières, leurs ponts hardis jetés sur les torrents les plus larges et les plus fougueux, tous ces faits, attestés par des voyageurs anciens et modernes, sont autant de preuves évidentes de la haute civilisation à laquelle était parvenu, avant d'être soumis à l'influence européenne, ce peuple que l'histoire signale comme anthropophage à l'arrivée de son législateur. »

Le bas Pérou a 1,285,000 kilomètres carrés d'étendue et une population de 1,750,000 âmes. Il est situé entre les 64° et 84° de longitude ouest, et les 4° et 21° de latitude sud. Ses limites sont : au nord le golfe de Guayaquil, la Colombie et le Brésil ; à l'est, le Brésil et la Bolivia ; au sud et à l'ouest, le grand Océan.

Les deux tiers de la population du bas Pérou se composent d'indigènes, les Péruviens et les Carapuchos, dont quelques tribus, encore à l'état sauvage, habitent les montagnes et sont livrées au fétichisme ; mais dans les villes le catholicisme est seul reconnu.

Les fleuves du Pérou sont tous des affluents de l'Amazone, dont on trouve la véritable source dans celle du Beni ou Puro, aux montagnes de la Bolivie. Parmi les lacs les plus remarquables du Pérou, on cite celui de Titicaca, le plus grand de l'Amérique méridionale. Il est situé sur les territoires des deux républiques péruviennes. Le niveau de ses eaux, malgré leur vaste étendue, est plus élevé que le sommet du pic de Ténériffe ; son bassin est entouré des plus hautes montagnes de l'Amérique. C'est là qu'il faut placer le berceau de la civilisation indigène de ces contrées. Un autre lac de la vallée d'Orcos renferme, dit-on, la fameuse chaîne d'or, de 233 aunes, que l'Inca Huayna-Capac fit fabriquer pour la naissance de son fils Huescar. Le lac Lauri, malgré l'exiguïté de ses dimensions, mérite d'être distingué à cause de la hauteur immense où il se trouve.

Les principaux volcans du Pérou sont le Guagua-Plitina et le Schama. Sur ces montagnes nues et arides, la température subit d'étonnantes variations. On y est exposé, entre autres maladies, à la puna, espèce de suffocation contre laquelle il n'y a d'autre remède que l'ouverture de l'artère temporale. Sur le versant oriental de la chaîne centrale commence la région des forêts appelée la Montagna. Elle renferme beaucoup de lacs, et des marais qui fourmillent d'insectes et de reptiles. Les orages, rares dans les plaines, sont très-fréquents sur les monts où il y a des volcans.

Parmi les vallées du Pérou, on distingue celle de Catacu qui a plus de 1,400 mètres de profondeur perpendiculaire, et dont pourtant le fond reste encore élevé d'autant au-dessus de la mer. Nous ne nous arrêtons point à

Digitized by Google

l'immense plaine de l'Amazone, qui occupe une grande partie du Brésil et de la Colombie.

Un des plus vastes déserts de l'Amérique méridionale se trouve dans le Pérou. C'est celui d'Atacama qui s'étend, avec quelques interruptions, depuis Tarapaca, dans la république du Pérou, jusqu'aux environs de Copiapo dans celle du Chili. C'est une immense plaine sablonneuse, resserrée entre les Andes et le grand Océan, et qui peut avoir 2,220 kilomètres, sur une largeur qui varie de 20 à 200. Ce désert, où le voyageur ne peut s'aventurer sans guides, est entrecoupé de ruisseaux et de rivières qui débordent lorsqu'il a plu dans les Andes, car là il ne pleut jamais ; les montagnes arrêtent les nuages, qui se résolvent en rosée et en vapeur dans les vallons et les plateaux des Cordilières. Les diverses parties du désert ne sont habitées à d'énormes distances qu'en raison de la facilité qu'on a de s'y procurer de l'eau.

Le climat du Pérou varie suivant les localités. Les hauteurs, quoique situées entre les tropiques, jouissent d'une température printanière, au milieu de pics couverts de neiges éternelles. Dans des vallées fertiles et bien cultivées, à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan, la végétation est dans toute sa vigueur. La région des frimas commence à plus de mille mètres au-dessus. Là le thermomètre, descendu au-dessous de glace pendant la nuit, remonte dans le jour au-dessus de 26 degrés, tandis que dans les basses plaines, sur le littoral, il baisse rarement au-dessous de 8 degrés et ne s'élève pas au-dessus de 24. L'air y est rafraîchi par la brise de mer et par le vent qui souffle de la Cordilière. Les tremblements de terre y sont fréquents, mais les étrangers en sont plus effrayés que les créoles qui, dans leurs habitations isolées et basses, s'habituent dès l'enfance à les braver.

C'est dans le Pérou, dans ses hautes montagnes que se trouvent les mines les plus riches du monde. On y comptait, il y a un demi-siècle, 70 mines d'or, 680 d'argent, 4 de mercure et 12 de plomb. Il y a aussi de l'étain, du cuivre, des émeraudes et d'autres pierres précieuses. Toutes ces mines fournissent abondamment les trésors qu'elles recèlent dans leur sein.

La végétation du Pérou est à peu près celle des régions environnantes, c'est-à-dire qu'elle est vigoureuse et luxuriante. Il faut ajouter à ce qu'on connaît déjà ce beau palmier, le *ceroxylon andicola*, que de Humboldt et Bonpland ont rencontré dans les montagnes de Quindiu, et de l'écorce duquel les indigènes retirent une cire très-propre à l'éclairage. Nommons aussi ces fougères arborescentes qui étonnent l'Européen dans les vallées qui s'étendent entre Loxa et l'Amazone, quand, pour la première fois, il voit ces plantes, chez nous si modestes, si cachées, s'offrir à lui avec toute la majesté des palmiers et des pins.

Même observation en ce qui concerne les animaux. Ajoutons-y toutefois ce bizarre *chlomyphore*, qu'on a découvert au pied des Andes, le tapir du versant des Cordilières et ces insectes phosphorescents, qui, dans les nuits sombres, illuminent les plantes, les arbres, les collines et jusqu'à l'atmosphère.

Si l'on en excepte les Carapuchos, race peu nombreuse, féroce, et qu'on dit anthropophage ; si l'on en excepte quelques autres races fort disséminées, la masse péruvienne a fait alliance complète avec les conquérants. Ils sont presque tous convertis au catholicisme, et ne font avec les Européens qu'un seul et même peuple. Ils sont généralement robustes, bien faits, propres à soutenir la

Digitized by Google

fatigue, mais indolents et paresseux, sales, imprévoyants, et très-adonnés aux liqueurs spiritueuses. Toute cette masse de population indigène mêlée aux hommes de race étrangère qui dominent dans le Pérou, est une race nonchalante, orgueilleuse, tout entière aux raffinements du luxe.

Visitons maintenant les principales villes de cette république, en commençant par Cuzco, la capitale de l'empire des Incas, ce qui la faisait regarder par les anciens Péruviens comme une ville sainte. Son fameux temple du soleil occupait l'emplacement du couvent actuel de Saint-Dominique. « Ses quatre murailles, dit l'historien Garcilasso de la Vega, étaient lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel tourné vers l'orient, on voyait le soleil, également d'or, mais d'une épaisseur double, d'une seule pièce, avec le visage rond, environné de flammes. Il s'étendait d'une muraille à l'autre de l'église actuelle. C'est là qu'on place le saint sacrement. Des deux côtés étaient les corps des Incas embaumés, rangés par ordre de famille et assis sur des trônes d'or. Ce temple avait plusieurs portes couvertes de lames d'or ; la principale était du côté du nord. Autour des murs régnait une plaque d'or en forme de guirlande. A côté du temple, s'élevait un cloître à quatre faces entouré aussi d'une guirlande d'or fin. Tout autour du cloître régnaient cinq pavillons avec des toits en pyramides. L'un consacré à la lune, femme du soleil, avait ses portes et son enclos couverts de plaques d'argent ; un visage de femme, également en argent, représentait l'astre. Des deux côtés étaient les corps des reines décédées. Un second pavillon, consacré aux étoiles, était couvert de lames d'argent. Un troisième, dédié à la foudre, était lambrissé d'or, ainsi que celui de l'arc-en-ciel. Le dernier était destiné aux prêtres, qui tous devaient être de la famille des Incas. Les vierges du soleil habitaient un bâtiment éloigné du temple et travaillaient aux vêtements des princes et princesses. Ce couvent renfermait 1,500 jeunes filles. » Dans le jardin des Incas, les palais impériaux étaient ornés d'arbres dont le feuillage était d'or. Les faubourgs de l'ancien Cuzco offraient pour ainsi dire une miniature de tout l'empire des Incas. Au sortir de Cuzco, se trouvaient deux immenses chaussées de 2,222 kilomètres de long qui aboutissaient à Quito, seconde capitale de l'empire. Il ne reste plus que des débris imposants de ces admirables chaussées.

Lima, autrefois la capitale de la vice-royauté du Pérou et maintenant capitale de la république, est aussi la résidence d'un archevêque et des autorités supérieures. Cette ville, fondée par Pizarre, à 9 kilomètres de l'Océan, est située sur les bords du Rimas, au milieu d'une belle et spacieuse vallée. On l'appela d'abord la cité des Rois, et elle est digne de ce surnom. Le climat y est sain et agréable ; il n'y pleut presque jamais ; il n'y tombe qu'une petite rosée appelée *garna ;* mais les tremblements de terre y sont fréquents ; presque détruite en 1746, la ville fut bouleversée de nouveau en 1828. On y remarque de nombreuses églises ornées d'or, d'argent, de diamants. Lima était autrefois l'entrepôt de tout le commerce avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Elle se distingue encore aujourd'hui par ses fabriques, son grand commerce et ses richesses. Elle communique d'un côté avec tous les ports du grand Océan, depuis le Chili jusqu'à la Californie ; de l'autre, elle alimente l'intérieur de l'Amérique méridionale. Elle a aussi de superbes promenades, la Nouvelle-Alameda et l'Ancienne-Alameda.

Digitized by Google

Dans ses environs immédiats se trouve Callao, petite ville bâtie sur le bord de la mer. C'est la meilleure forteresse du Pérou, comme elle est la première place maritime de la république. Ses trois châteaux sont garnis de 198 pièces de canon, commandant la ville, le port et l'espèce d'isthme par lequel on arrive à la place. Un magnifique chemin conduit de cette ville à Lima.

Nous indiquerons les autres villes remarquables du bas Pérou, en suivant l'ordre des divisions administratives.

Dans le département d'Arequipa, nous remarquons Arequipa, ville fondée par Pizarre, à 2,440 mètres de distance de deux fameux volcans, le Guagua-Putina, le cône volcanique le plus parfait et le plus pittoresque des Andes, et l'Uvinas, dont les cendres, au seizième siècle, ensevelirent presque totalement la ville. Arequipa, grande ville épiscopale, a une population de 30,000 âmes et un commerce florissant. Son territoire est un des mieux cultivés de l'Amérique du Sud.

Nous nommerons aussi Moquegua et Tacua, villes assez peuplées ; Arica, village important par son port et les salines situées dans son voisinage, et Huantajaya, avec ses riches mines d'argent, au milieu d'un désert, près de la côte du grand Océan.

Le département de Puno a pour chef-lieu la ville de Puno, dont la population va de 15 à 18,000 âmes ; elle avait autrefois de riches mines d'argent dans son voisinage. Chucuito, dont on portait la population à 30,000 âmes dans le siècle dernier, est bien déchue aujourd'hui par suite des révolutions politiques.

Huanuco est le chef-lieu du département de Junin. Elle se trouvait sur le grand chemin de Cuzco à Quito. On y voit des ruines d'anciens édifices, entre autres du palais des Incas, et d'un temple du soleil. Cette ville n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même, à tel point que quelques géographes la désignent comme un misérable village ; ce qui manque d'exactitude.

On cite encore, dans ce département, Lauricocha, Tarma, petites villes assez bien peuplées, et Banos, village remarquable par les bains chauds construits par les Incas, et plus vastes que ceux de Caxamarca. On y voit aussi les ruines d'un temple de forme circulaire, et d'un grand monument appelé le Palais de l'Inca.

Il y a aussi le département d'Ayacucho, dont Huamanga, ville d'industrie et de commerce, est le chef-lieu. Elle est le siége d'un évêché, et possède une université plus ancienne que celle de Cuzco. Huancabelica, remarquable par sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer, était très-importante par sa riche mine de mercure ; elle est aujourd'hui abandonnée, par suite de l'imprudence d'un intendant, qui fit enlever les piliers pour augmenter les produits de la mine. Avant ce désastre, un des puits de cette mine, nommé Hoyo-Negro, était à plus de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. « Voilà, dit M. de Humboldt, des mineurs qui travaillaient dans un point qui est de 500 mètres plus élevé que la cime du pic de Ténériffe. » La population de Huancabelica est évaluée à près de 12,000 habitants.

Il nous reste à parler du département de Livertad, qui a pour chef-lieu Truxillo, assez jolie ville, siége d'un évêché, fondée par François Pizarre en 1533. On voit dans ses environs les ruines d'anciens monuments péruviens, où l'on a trouvé, dit-on, des trésors considérables. Caxamarca, charmante ville située dans une vallée élevée de 2,855 mètres au-dessus du niveau de la mer, à

Digitized by Google

l'est des Andes, offre de magnifiques édifices et des maisons bien construites. On y voit les restes du palais de l'Inca Atahualpa, qui fut habité plus tard par un de ses descendants, le cacique Astopilco. Caxamarca, si célèbre dans l'histoire du Pérou et qui fut le théâtre de l'assassinat de l'Inca Atahualpa, inspire le plus vif intérêt. Le village de Jésus offre des ruines très-curieuses d'une ancienne ville péruvienne.

Les autres lieux remarquables du département de Livertad sont : Micuipampa, petite ville qui possède de riches mines d'argent ; elle est située à 3,618 mètres au-dessus du niveau de la mer ; Éten, riche par ses fabriques d'étoffes de coton ; Lambayèque, Piura, qu'on regarde comme la plus ancienne ville du Pérou ; Sechura, au milieu d'un désert qui porte son nom ; Payta, avec un port qui fait un grand commerce dans l'intérieur.

Les anciens Péruviens avaient fait de grands progrès dans les arts. Les monuments de Cuzco que nous avons signalés sont encore là pour attester leur supériorité en architecture. Leurs descendants, mêlés aux hommes d'origine européenne, n'ont pas été infidèles à l'exemple de leurs ancêtres. Les villes de Lima, Cuzco, Guamangua sont celles qui se signalent le plus par leur industrie dans les nouvelles républiques américaines. Les deux premières se distinguent par l'habileté avec laquelle elles travaillent les métaux précieux. Lima et Arequipa ont des fabriques d'étoffes de laine et de coton. Les habitants de Cuzco excellent dans les broderies, dans les ouvrages de peinture et de sculpture. Enfin, plusieurs autres villes et même des villages de la république se livrent avec succès à la fabrication des lainages, des cotonnades, du savon, et de divers ouvrages en herbe d'une délicatesse et d'un fini vraiment admirables. On a vu que plusieurs des villes de la république du Pérou faisaient un commerce important.

BOLIVIA

D'où vient ce nom de Bolivia, qui est de fraîche date ? Nous allons le dire en peu de mots. Le haut Pérou, qui faisait d'abord partie de la vice-royauté du Pérou, fut, en 1778, incorporé à la nouvelle vice-royauté de la Plata, dont elle partagea les destinées en s'insurgeant comme elle contre l'Espagne, sa métropole (1810). Par suite de la victoire d'Ayacucho, le congrès réuni à Chuquisaca constitua, en 1825, une république sous le nom de Bolivia, en l'honneur du général Bolivar, le principal auteur de son indépendance.

La république de Bolivia est placée entre 60° et 73° de longitude occidentale, et entre 11° et 24° de longitude australe.

Elle a pour limites : au nord, la république du Pérou et l'empire du Brésil ; à l'est, l'empire du Brésil et la confédération du Rio de la Plata ; au sud, le dictatorat du Paraguay, la confédération du Rio de la Plata et la république du Chili ; et à l'ouest, le grand Océan et la république du Pérou.

Digitized by Google

On lui donne une étendue de 1,070,000 kilomètres carrés, et une population de 1,500,000 habitants, tant créoles que métis, mulâtres, nègres et Indiens.

La république de Bolivia, hérissée de hautes montagnes, dont plusieurs renferment des volcans (entre autres la cordilière d'Atacama, les Sierras Altissimas, les monts Tocsara) et des mines précieuses en si grande abondance, qu'exploitées avec une industrie modérée et quelques connaissances de la métallurgie, elles produiraient, suivant le minéralogiste Helius, de quoi suffire aux besoins du monde entier. « Entre ces montagnes, dit un voyageur, s'étendent des vallées fertiles et bien cultivées, d'immenses pâturages appelés pampas, et, le long des côtes, de vastes forêts et des déserts qui ont de 120 à 160 kilomètres. » Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières, entre lesquelles on cite le Béni ou Puro, le Marmoré, le Rio de la Cochabamba et le Pilcomayo. Dans sa partie occidentale se trouve le lac Titicaca, que nous avons déjà signalé comme l'un des plus considérables de l'Amérique méridionale.

Le climat est doux et tempéré jusqu'à une élévation de 3,600 mètres, hauteur où brille la plus belle végétation ; à près de 5,000 mètres commence la région des neiges éternelles. Les parties cultivées offrent les mêmes productions que celles du Pérou décrites précédemment; le règne animal présente les mêmes espèces.

La république se divise administrativement en huit provinces ou départements qui sont : Chuquisaca, la Paz, Ururo, Potosi, Cochabamba, Santa-Cruz de la Sierra, Tarija, Lamar.

Chuquisaca ou Charcas, dite aussi la Plata, est située près des sources d'un des affluents du Cachimayo, à la hauteur de 2,844 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une plaine environnée de campagnes riantes et assez bien cultivées. C'est une des villes les plus anciennes de l'Amérique, puisqu'elle a été fondée en 1538 sur l'emplacement de l'ancienne ville péruvienne de Chuquisaca, nom qu'elle porta d'abord et changea ensuite avec celui de Plata, à cause d'une riche mine d'argent que les Espagnols découvrirent dans son voisinage. Parmi ses édifices, nous ne nommerons que la cathédrale, le bâtiment du collége, le palais du gouvernement, et plusieurs couvents. Cette ville est le siége d'un archevêché, et possède, outre le collége, une université qui était très-fréquentée par la jeunesse de toute la vice-royauté. On porte à 12,000 âmes sa population.

Il y a la Paz-d'Ayacucho, dans le département de la Paz. C'est une assez grande ville épiscopale, à laquelle M. Pentland donne 40,000 âmes. Elle est située dans une vallée profonde creusée par le torrent de Choqueapo. C'est la plus florissante ville de la république. Le niveau du sol sur lequel elle s'élève, étant à 3,717 mètres au-dessus de la mer, dépasse en élévation les plus hautes cimes des Pyrénées. C'est à quelques milles à l'est-sud-est de cette ville que s'élève le Nevado-d'Illimani, qui est la plus haute montagne mesurée de tout le nouveau monde, après le pic de Sorata.

Tiahuanacu est un village situé près du lac de Titicaca, et célèbre dans le pays par les ruines dont il est environné ; ce sont les restes de gigantesques monuments élevés par un peuple antérieur à la domination des Incas.

Le département d'Oruro a pour chef-lieu une petite ville importante par les mines d'argent de son district. Elle a de 4 à 5,000 habitants, et la contrée dans

Digitized by Google

laquelle elle se trouve pourrait être appelée le Tibet de l'hémisphère occidental.

Potosi, chef-lieu de la province de ce nom, est une grande ville très-déchue. Elle est située au pied du Cerro de Potosi, renommé par la prodigieuse masse d'argent que, depuis 1545 jusqu'à nos jours, on a tirée de ses entrailles. Potosi est une des plus hautes villes du monde. Sa population, estimée à 160,000 âmes au temps de sa plus grande splendeur, est tombée aujourd'hui à 9,000, suivant M. Pentland.

Puerto-de-Lamar, petite ville assez jolie, située au milieu du désert d'Atacama; son port est le seul que possède la Bolivia. Cochabamba, assez grande ville, avec une population de 30,000 âmes, est le chef-lieu de la province du même nom, comme Santa-Cruz de la Sierra est celui du département de Santa-Cruz. Cette dernière ville est le siége d'un évêché. Elle est située au milieu d'une plaine immense.

On trouve à l'est les tribus indiennes des Moxos, des Chiquitos, des Guarayos, qui, selon M. d'Orbigny, réalisent en Amérique, par une hospitalité franche et loyale et par les mœurs des temps primitifs, le rêve poétique de l'âge d'or, âge heureux du monde en son enfance.

Les principales bases de la constitution de la république de Bolivia sont celles-ci : le gouvernement est une république démocratique ; la souveraineté réside dans le peuple et est exercée par un corps électoral, un corps législatif, un corps exécutif et un corps judiciaire; le pouvoir exécutif est confié à un président à vie, à un vice-président et à trois secrétaires d'État; le corps législatif émane directement des colléges électoraux nommés par le peuple. Il se compose de trois chambres : celle des tribuns, celle des sénateurs et celle des censeurs ; chaque chambre est composée de quatre-vingts membres; chaque législature dure quatre ans et chaque session annuelle deux mois. La constitution garantit à tous les citoyens la liberté civile, l'inviolabilité des personnes et des propriétés. Voilà des éléments de prospérité ; mais, sans agriculture sans industrie, sans art, sans commerce, la Bolivia ne peut que végéter, et elle végète.

LE CHILI

C'est encore ici une des jeunes républiques formées des dépouilles coloniales de la monarchie espagnole. Le Chili, conquis en 1540 par le capitaine espagnol Valdivia, comprenait l'ancienne capitainerie de ce nom et l'archipel de Chiloé. Séparé de l'Espagne en 1818, il forme, depuis ce temps, une république dont le territoire est interrompu vers le sud par la nation belliqueuse des Araucanos (Aucas ou Molouches).

Le Chili, situé entre 72° et 77° de longitude ouest, et 25° et 44° de latitude sud, possède une étendue de 455,000 kilomètres carrés. Il se compose d'une contrée longue et étroite, resserrée entre la mer et les Andes, baignée par les

Digitized by Google

flots de l'une et assise sur le flanc occidental des autres. Il est borné au nord par la Bolivia, à l'est par les Cordilières qui la séparent des provinces-unies du Rio-de-la-Plata et de la Patagonie ; à l'ouest, par l'océan Pacifique.

Le climat passe avec raison pour un des plus tempérés et des plus salubres de l'Amérique ; à l'exception des îles et de la partie méridionale du continent, on n'y éprouve point ces alternatives de chaud et de froid si fréquentes et si dangereuses dans le nouvel hémisphère ; le ciel y est généralement serein, l'air pur, le sol fertile. L'ordre des saisons y est interverti : le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, l'hiver en juin ; il tombe des pluies abondantes au commencement du printemps, il pleut rarement dans les autres saisons, et l'été surtout est exempt d'orages ; ce manque de pluie ne fait aucun tort aux campagnes ; l'humidité qui reste du printemps et l'abondante rosée qui tombe chaque nuit suffisent pour la fructification. L'été y serait prodigieusement chaud, si l'air n'y était pas rafraîchi par les brises de mer et par le vent qui souffle des Andes, dont les sommets sont couverts de neige. Le froid est très-modéré en hiver ; il ne tombe jamais de neige dans les provinces maritimes, et les provinces voisines de la Cordilière en ont seulement tous les cinq ans. Le littoral est traversé par trois chaînes de montagnes qui se dirigent parallèlement aux Andes, et renferment de belles et nombreuses vallées ; l'intérieur est plat. Les Andes présentent dans leur configuration l'image du chaos. Qu'on se figure des pics élevés de plus de 6,000 mètres, des volcans vomissant des flammes, et beaucoup d'autres une épaisse fumée ; heureusement leur éruption n'a rien de dangereux pour les campagnes. On y éprouve cependant de fréquents tremblements de terre qui jettent l'effroi dans le pays. Mais les maisons, légèrement bâties sur de vastes places ou le long de rues spacieuses, résistent aux oscillations.

Il y a dans les Andes des mines des métaux les plus précieux. Les provinces de Coquimbo, d'Aconcagua et de Santiago recèlent les plus célèbres mines d'argent.

Le Chili est arrosé par plus de cent vingt rivières, qui, presque toutes, sont poissonneuses. Le pays possède aussi de nombreuses sources d'eaux minérales, et plusieurs lacs, dont le plus considérable est celui de Villa-Rica, situé dans le pays des Araucans.

La vigne, l'olivier, le palmier, le cotonnier, la canne à sucre viennent à souhait dans les immenses plaines du Chili. Au centre croissent l'arbre à quinquina, le cirier des Andes et plusieurs autres végétaux précieux. Les plaines, les vallées, les coteaux sont couverts de cyprès, de pins, de cèdres, de chênes, ainsi que d'herbages dont la hauteur dérobe les troupeaux aux regards des passants. Sur les montagnes croissent des forêts immenses peuplées d'arbres dont on ignore les noms, et parmi lesquels il s'en trouve d'une grandeur démesurée.

La population, composée d'Européens et de créoles qui habitent les villes, d'Indiens nomades, de métis et de nègres, s'élève à 1,500,000 habitants. Les créoles, en général, sont grands, bien faits, vigoureux. Portés à l'industrie et doués d'intelligence, ils passent avec raison pour les hommes les plus hospitaliers et les plus serviables de l'Amérique méridionale.

La partie méridionale du Chili est occupée par une nation indienne, appelée

Digitized by Google

les Aucas ou Molouches, et que les Espagnols ont nommée les Araucans. Ils forment, à l'ouest des Andes, une puissante confédération. Après avoir fait la guerre aux soldats de la métropole, ils vivaient en paix avec eux quand la révolution éclata. Ils suivirent alors le parti des royalistes, firent une guerre acharnée aux républicains, et leur détruisirent plusieurs villes. La confédération des Aucas ou Araucans a des chefs héréditaires de mâle en mâle. C'est presque notre aristocratie militaire du moyen âge. Ils passent à juste titre pour la nation indigène la plus policée du nouveau monde. Ils conservent le souvenir d'un grand déluge, déterminent les solstices au moyen de l'ombre, et possèdent un calendrier fort ressemblant à celui des Égyptiens. Ils divisent le jour naturel comme les Chinois, distinguent les planètes des étoiles et les croient habitées. Sans écriture et sans livres, ils cultivent la rhétorique, la poésie, la médecine, autant que cela est possible. Ils ont des forgerons, des orfévres, des charpentiers, des potiers. Une partie de la nation s'adonne à l'agriculture, l'autre à l'élève du bétail. Ils contractent des unions et font quelque commerce avec les créoles, adoptant très-facilement nos mœurs et notre civilisation. Mais les Espagnols n'ont jamais pu soumettre cette nation belliqueuse.

Au sud des Aucas sont plusieurs tribus portant différents noms. Ces montagnards ont une taille plus élevée que celle des Européens. Montés sur de petits chevaux à la manière des Tartares, ils se réunissent au premier signal, et font des marches considérables pour aller piller leurs ennemis.

La religion de tous ces peuples indigènes est une sorte de sabéisme. Leur gouvernement est un mélange d'aristocratie et de démocratie.

Parmi les races de quadrupèdes qui appartiennent exclusivement à cette contrée, on remarque plusieurs variétés de vigognes, chameaux américains sans bosses, servant de bêtes de somme, donnant une chair délicieuse et se reproduisant avec une fécondité qui semble tenir du prodige. Il y a aussi le guémul, qui tient du cheval et de l'âne, et habite la partie inaccessible des Andes, le pagi ou lion du Chili, le coypu, espèce de loutre, et quelques autres animaux amphibies. Il ne faut point oublier le chinne, petit chien très-familier, qui entre dans les maisons, y mange, y boit, sans avoir rien à redouter ni des chiens ni des hommes, et se retire quand il lui plait avec la même liberté. L'ornithologie et l'entomologie peuvent aussi réclamer quelques rares sujets. Mais dans cet heureux pays on n'est tourmenté ni par les moustiques, ni par les chiques; et si l'on y rencontre des serpents, des scorpions, on n'a rien à redouter de leur présence.

Santiago est la capitale de la république. Elle est située dans une vaste plaine bornée à l'est par les Andes et à l'ouest par des collines; son climat est délicieux, et elle doit cet avantage à l'élévation du sol. La ville est divisée en places carrées, au nombre de 150, y compris les faubourgs. Sa population s'élève à 60,000 habitants. Cette capitale possède un hôtel des monnaies, qui passe pour un des plus beaux de l'Amérique, et qui serait très-remarquable en Europe. Il a coûté près d'un million de piastres. Les maisons de la ville sont bâties avec magnificence, mais sans correction; elles ne comportent en général qu'un rez-de-chaussée, à cause des tremblements de terre qui sont fréquents. Les habitants ont un grand luxe dans les équipages, les vêtements et les meubles. Les femmes, brunes, piquantes, d'une imagination vive, coquettes presque sans le savoir, ont

Digitized by Google

l'abord prévenant. Leur conversation est pleine de laisser aller, de naïveté, de tendre affection ; elles excellent dans la danse et dans la musique.

Santiago est la résidence de toutes les autorités supérieures de la république, et le siége d'un évêché.

Après Santiago, c'est Valparaiso qui est la ville la plus considérable du Chili. Avant la révolution, on n'y comptait que 5,000 âmes ; mais aujourd'hui le chiffre de sa population, s'élève à 40,000. « Son grand port, d'une entrée facile, dit Balbi, est à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du nord, qui souffle violemment en hiver; il est défendu par trois forts et par une batterie à fleur d'eau. Port et place de commerce, Valparaiso est devenu en quelques années un des principaux entrepôts de la mer du Sud. On y fait un grand commerce sur le blé, le poisson salé et les fruits de toutes sortes. Comme à Santiago, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée ; les murs sont en vase recouverte d'un enduit de chaux ; elles sont généralement commodes, appropriées au climat et convenablement meublées. De grands chantiers construisent une foule de bâtiments marchands. Pendant les derniers troubles qui ont agité cette république, Valparaiso a été le siége du gouvernement central. C'est dans cette ville qu'a été fondée la première imprimerie qu'on ait vue au Chili. La ville se relie par une assez belle route à Santiago.

Coquimbo doit à son excellent port la prospérité de sa population et de son commerce. Huasco, avec sa mine d'argent, et San-Francisco et Copiapo, ont une certaine importance par les riches mines de cuivre exploitées dans leurs districts. A quelque distance de Copiapo se trouvent plusieurs montagnes qui recèlent de fécondes mines d'argent.

Dans la province de Colchagua, il y a San-Fernando, petite ville, chef-lieu de la province, et Currico, très-importante par sa riche mine d'or.

La province de Concepcion montre la ville de la Concepcion, ville régulièrement bâtie près de l'embouchure du Biobio. Mais cette ville a été en grande partie ruinée par les Araucans, dont la capitale, Arauco, se trouve assez voisine. Les guerriers de cette nation belliqueuse, profitant des troubles qui agitaient le Chili, pénétrèrent dans la ville de la Concepcion, et en dévastèrent plusieurs quartiers. La Concepcion commençait à se relever de ce désastre, lorsque le terrible tremblement de terre de 1835 l'a de nouveau complétement ruinée. Cette ville est le siége d'un évêché et de plusieurs établissements littéraires.

Valdivia, qui porte le nom du premier capitaine-général du Chili, lequel fut pris et tué par les Araucans en 1559, est une petite ville importante par ses fortifications et par son port superbe, regardé comme un des plus beaux de l'Amérique. Sa population s'élève à 5,000 âmes.

Dans la province d'Aconcagau, il y a San-Felipe, petite ville de 8,000 habitants ; Lingua et Petorca, importantes par leurs mines d'or ; et Quillota, par les mines de cuivre qu'on exploite dans son district et qui sont regardées comme les plus riches du Chili.

Enfin la province de Chiloé est composée de l'archipel de ce nom où il n'y a que de très-petites villes et des villages ; la presque totalité de la population vit dans la grande île de Chiloé. C'est une pépinière d'excellents matelots.

Au sud est l'archipel de Chonos, formé d'un grand nombre d'îlots. L'île principale se nomme Chonos, et les autres ne sont que des rochers. A 444 kilomètres

Digitized by Google

des côtes, vers le 24° de latitude, se trouve le petit groupe de Juan-Fernandez, composé de deux îles, l'une nommée Mas-a-Tierra, qui a entièrement disparu en 1837, et l'autre Mas-a-Fuero. Ces îles furent de tout temps le repaire des pirates, qui y allaient faire de l'eau ou se radouber. C'est dans la première de ces îles que fut délaissé, en 1709, Selkirk, matelot écossais, dont les aventures ont donné lieu au roman si connu de Daniel de Foé, le célèbre *Robinson Crusoé*. Les relations les plus récentes présentaient l'île de Juan-Fernandez comme étant habitée par quelques Anglais et Chiliens s'occupant à chasser les chèvres et les bœufs qui y abondent, quoique d'autres relations contemporaines prétendent que ces troupeaux sauvages avaient été entièrement détruits par les chiens que le président du Chili avait envoyés pour enlever cette ressource aux corsaires. En 1811, cette île fut choisie comme lieu de déportation pour certaines classes de condamnés de la république.

La constitution républicaine du Chili est à peu près la même que celle des autres républiques de l'Amérique méridionale. Le pouvoir exécutif est confié à un président nommé pour quatre ans ; le pouvoir législatif, à un sénat élu pour six ans et à une chambre nationale élue pour huit années et renouvelée par huitième tous les ans. La presse est libre, pourvu qu'elle ne s'immisce ni dans la vie privée d'aucun citoyen, ni dans les questions théologiques. La religion catholique est celle de l'État; l'exercice de toute autre est défendu. Les tribus insoumises, malgré leur antipathie pour la civilisation, accordent néanmoins l'entrée de leur pays aux missionnaires catholiques. Ils les écoutent volontiers, et se laissent même baptiser, pour peu qu'on les en presse.

Le commerce du Chili avec l'Europe n'a pas encore acquis l'importance à laquelle il doit aspirer. Malgré la longueur de la traversée et les périls du cap Horn, ce pays reçoit de l'Europe de l'acier, du mercure, des laines, de la chapellerie, des étoffes et des articles de modes, en échange desquels il donne de l'or, de l'argent, du cuivre, de la laine de vigogne et des peaux. Son commerce intérieur se borne à des tapis, des couvertures, des manteaux, des selles, des draps, du grain, du vin, de l'eau-de-vie et des cuirs. Le Chili expédie au Pérou du cuivre, du grain et du fruit, et retire de Buenos-Ayres la fameuse herbe du Paraguay.

En allant de Valparaiso à Santiago, les deux villes principales du Chili, le sol monte constamment, et à chaque pas le froid devient plus sensible. La campagne est bien cultivée, couverte de jardins, de vergers et de vignobles ; on élève des vers à soie dans la Vallée-Blanche ; plus loin, on fouille des mines d'étain, de plomb, de jaspe, de cuivre, d'argent et d'or, entremêlées de vastes pâturages ; les Andes, couronnées de neiges, servent de cadre naturel à cette magnifique perspective.

Digitized by Google

LA PLATA

Cette vaste partie de l'Amérique du Sud est bornée au nord par la Bolivia ; à l'est par le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay et l'océan Atlantique ; au sud par la Patagonie ; et à l'est par le Chili.

Elle n'a pas moins de 2,370,000 kilomètres carrés de superficie, et renferme une population de 2 millions d'hommes. Sa position est entre les 59° et 73° de longitude ouest, et 19° et 41° de latitude sud.

Selon l'illustre de Humboldt, la plaine du Rio-de-la-Plata n'a pas moins de 130,000 lieues carrées. Toute la partie comprise entre Buenos-Ayres et le Chili est connue sous le nom de Pampas ; elle est couverte de hautes graminées. Sa largeur est égale à sa longueur, et sur cette immense surface, à peine voit-on une seule ville, Rioja, et une seule rivière, l'Angualasta. On y trouve de superbes et riches mines d'or et d'argent ; et les plaines incommensurables du grand Choco, situées entre le Paraguay et le haut Pérou, fournissent abondamment un sel cristallisé, que l'on recueille à mesure que les lagunes viennent à se dessécher. On exploite également une mine de fer natif.

Une contrée aussi étendue doit être nécessairement soumise à l'influence d'un climat très-varié. Mille courants d'eau fertilisent les provinces de la république du Rio-de-la-Plata : quelques-uns ne sont désignés que par des numéros ; les plus considérables d'entre les autres sont : le Rio-de-la-Plata, le Parana, le Paraguay et l'Uruguay.

Le règne végétal déploie sur le sol un luxe de richesses dont l'énumération serait longue et difficile. Nous ne citerons que plusieurs plantes utiles, telles que le cacaoyer, l'ananas à couronne, la vanille, le quinquina, la rhubarbe, le tamarinier, le caoutchouc, le tabac, le manioc, les céréales, les patates, le chanvre, le lin, le riz, et enfin le maté ou thé du Paraguay.

« Ce dut être un merveilleux spectacle pour les premiers naturalistes qui pénétrèrent dans l'intérieur du nouveau monde, a dit un voyageur, que cette immense variété d'êtres nouveaux, couverts de riches fourrures, de cuirasses luisantes ou de brillants plumages, qui envahirent subitement les cadres de l'histoire naturelle et renversèrent les systèmes en apparence les mieux établis. Trois siècles d'études et de recherches n'ont pas épuisé la longue nomenclature de la zoologie américaine ; et pour ce qui concerne les provinces-unies du Rio-de-la-Plata, il est peu de pays qui, à cet égard, offrent une aussi grande fécondité.

« Les Indiens de cette partie de l'Amérique du Sud vivant par groupes et petites peuplades, cachés dans les forêts vierges, ou disséminés dans les immenses plaines connues sous les noms de Pampas et de Llanos, diffèrent peu, par les traits de leur constitution physique, et moins encore par les mœurs et les usages. Ici, plus qu'ailleurs, l'inspection physique des indigènes fait connaître qu'il n'existe sur la surface des deux Amériques aucune race humaine autochthone, ou, en d'autres termes, elle démontre que les Américains proviennent d'une souche étrangère à leur continent. Les Charruas, race presque

Digitized by Google

entièrement détruite aujourd'hui, étaient de féroces brigands qui infestaient la Banda orientale, depuis le trentième jusqu'au trente-cinquième parallèle. Errants à l'embouchure du Rio-de-la-Plata, sur les bords de l'Uruguay, du Rio-Negro et de l'Ybicuy, ils se réunissaient par troupes de quatre à cinq cents guerriers chaque fois qu'il s'agissait de repousser les injustes agressions des Espagnols. Les Payagas vivent sur les deux rives du Paraguay. Ils formaient à l'époque de la conquête une nation nombreuse et puissante, dont une tribu, appelée Agaces par les Espagnols, du nom défiguré de leur cacique Magaeh, joue surtout un rôle important dans l'histoire du temps. Les Guaycurus habitent les rives du haut Paraguay. Ils sont pasteurs et possèdent d'immenses troupeaux de bœufs. Habiles cavaliers, ils passent la plus grande partie de leur vie à cheval, ce qui leur a valu, de la part des Espagnols, le surnom de *Cavalleiros*. Leur gouvernement est une confédération aristocratique, où l'on trouve des nobles, des guerriers et des esclaves. La taille des Guaycurus ne le cède pas à celle des Patagons ; elle dépasse quelquefois six pieds. Les nations agricoles des Mbayas et des Guanas, disséminées dans les plaines du grand Chaco et sur la rive orientale du Paraguay, sont des voisins turbulents, redoutés des Européens. C'est surtout pour se préserver de leurs incursions que le dictateur (Francia) a établi une ligne de postes militaires sur les bords du Paraguay. Les Abipones et les Mocobys, anthropophages de haute stature et de formes athlétiques, occupaient l'intérieur du Chaco à l'époque de la conquête, et comptaient alors au moins 150,000 individus. Mais, ennemies l'une de l'autre, ces deux nations se firent longtemps une guerre d'extermination. Les Mocobys succombèrent, et furent vengés par les Espagnols, qui les soumirent pour les coloniser. Les Lenguas, ainsi appelés par les Espagnols à cause de la forme particulière de leur barbot (le barbot est un disque de bois passé dans la lèvre inférieure, qui ressemble à une langue), sont sans doute aujourd'hui entièrement détruits, puisqu'en 1794 il ne restait plus de cette nation guerrière que vingt-deux individus, dont huit femmes. Les Pampas vivent dans les vastes plaines du même nom, situées entre le 36° et le 39° de latitude. Ils sont connus également sous le nom de Querendis et sous celui de Puelches. Cette nation, moins farouche que ses voisines, fait un commerce d'échange avec les Européens. Les autres peuples qui errent sur le sol de la république ne semblent être que des variétés des races principales que nous avons nommées. Elles sont confondues sous des noms divers empruntés la plupart à des arbres, des fleuves ou des montagnes. Nous nous bornerons à signaler les Aucas, les Chiriguanes, les Chanas, les Tupys, les Lules, les Enimagas, les Chiquitos et les Italines. »

La contrée qui vient d'être décrite avait été découverte en 1515 par l'Espagnol Juan Diaz de Solis. En 1778, elle fut détachée de la vice-royauté du Pérou pour former celle de Buenos-Ayres. Celle-ci se révolta la première contre l'Espagne en 1810, et fonda la république Argentine, connue maintenant sous le nom de Confédération de Rio-de-la-Plata ou de Buenos-Ayres. Depuis lors, des divisions intestines entre les unionistes et les fédéralistes ont fréquemment agité le pays, qui a eu beaucoup à souffrir des attaques réitérées des sauvages voisins, contre lesquels il a fallu plusieurs fois faire marcher des armées. La principale cause des troubles civils est la rivalité de Buenos-Ayres et de Montevideo, les deux plus importantes villes de la confédération. Nous ne pouvons que

Digitized by Google

faire des vœux pour que la paix et la prospérité renaissent dans cette belle contrée.

Nous allons, en attendant, tâcher de donner une idée des cités les plus considérables et des endroits les plus renommés du Rio-de-la-Plata.

Buenos-Ayres, autrefois capitale de la vice-royauté, et aujourd'hui capitale de l'État de ce nom et de la république Argentine, est située dans une plaine, sur la rive droite du Rio-de-la-Plata. Sa position est magnifique; du côté du nord, on découvre le fleuve dont la largeur est à perte de vue ; de délicieuses maisons de campagne parsèment les environs. Son climat justifie le nom que lui a donné Mendoza, son fondateur. Le port n'est nullement à l'abri des vents, et les vaisseaux ne sauraient approcher qu'à 12 kilomètres de la ville, à cause de plusieurs bancs de sable qui entravent la navigation. Les barques mêmes, pour mettre à terre leur chargement, sont obligées de faire un détour, et d'entrer dans une petite rivière de deux à trois basses de profondeur ; encore ne peuvent-elles y pénétrer que quand les eaux sont basses.

Buenos-Ayres est la ville non-seulement la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante de la confédération du Rio-de-la-Plata, mais une des principales places de commerce du nouveau monde, et un de ses foyers d'instruction et de civilisation.

D'après un voyageur bien renseigné, elle est de forme carrée, et ses rues, pavées et tirées au cordeau, sont bordées de larges trottoirs. Les maisons, blanchies à la chaux intérieurement et extérieurement, ont un et quelquefois deux étages ; elles sont surmontées d'un toit en terrasse, où l'on recueille l'eau pluviale destinée aux usages domestiques. Les plus belles rues sont celles de la Victoria, la Plata, la Florida, l'Universitad et la Reconquista. Les principales places sont celles de la Victoria, de la Fuerte et del 25 de Mayo. Buenos-Ayres, ville épiscopale, possède de magnifiques édifices religieux, parmi lesquels on cite la cathédrale, l'église de San-Francisco et celle de la Merce. Parmi les autres édifices, on doit mentionner la banque et l'hôtel des monnaies, le grand hôpital et la chambre des députés.

« On peut dire sans exagération, dit Balbi, que Buenos-Ayres, sous le rapport des ressources scientifiques et littéraires, tient le premier rang parmi les grandes villes de l'Amérique méridionale ci-devant espagnole. Parmi les nombreux établissements auxquels elle doit cet avantage, nous citerons : l'université, qui, pour le nombre et le talent des professeurs connus pour la méthode d'enseignement, est une des premières du nouveau monde ; M. Isabelle dit qu'elle a été organisée en 1833 sur un nouveau plan assez semblable à celui de l'ancienne université de France. Ce même voyageur, qui l'a visitée il y a quelques années, nomme encore parmi les écoles spéciales : l'école de commerce, l'académie commerciale, l'académie argentine, l'académie des provinces unies, le gymnase argentin, le lycée argentin, et l'école des jeunes personnes, tenue par madame Harme et sa fille. On doit citer encore : le département topographique, l'observatoire, le laboratoire de chimie, le cabinet de physique et celui de minéralogie, la bibliothèque publique, qui est une des plus riches et la meilleure de l'Amérique méridionale. »

Malgré les révolutions dont cette ville a été le théâtre depuis le commencement du siècle, elle possède encore une population qu'on s'accorde à estimer

Digitized by Google

à 80,000 âmes ; dans ce nombre, on compte quelques milliers d'Anglais, d'Italiens, de Français, d'Allemands et d'autres nations d'Europe et d'Amérique.

« Les Buenos-Ayriens, dit un voyageur, sont braves, humains, intelligents, doués de beaucoup de franchise, de laisser aller et d'obligeance. Les chevaux sont chez eux d'un usage général ; tout le monde sort à cheval, et c'est souvent à cheval que le mendiant sollicite votre pitié au coin d'une borne. On vante la beauté des femmes, et, en effet, elles ont la taille fort bien prise, les mains et les pieds petits, le teint blanc, les yeux et les cheveux noirs ; spirituelles, un peu coquettes, dansant avec grâce, chantant avec âme, s'accompagnant tour à tour avec la guitare et des castagnettes ; elles offrent à l'étranger qui se présente une hospitalité qui rappelle celle donnée au jeune Télémaque dans l'île de Calypso.

L'État de Buenos-Ayres a réalisé dans ces dernières années le projet qu'avait conçu l'habile président Ribadavia, celui d'une colonie dans les îles Malouines, si précieuses par leurs beaux ports, leurs riches tourbières et la pêche des phoques.

On remarque dans cette province le Fort-Indépendencia, colonie de fraîche date, fondée au milieu du territoire occupé par les Aucas ; la Bahia-Blanca, avec un bon port et des établissements militaires ; Chascomus, Areco, Arecife et Pergantino, très-petites villes. La province de Corrientes a pour chef-lieu une très-petite ville du même nom, qui compte à peine 8,000 habitants, mais dont la position est une des plus belles de l'Amérique du Sud ; elle promet de devenir un grand entrepôt commercial. Dans son voisinage, on voit Santa-Anna, village ruiné, qui a acquis de nos jours une triste renommée par la captivité du célèbre compagnon de M. de Humboldt, le savant voyageur Bonpland.

Nous citerons encore Santa-Fé, petite ville d'une population de 6,000 âmes, avantageusement située sur la rive droite du Parana ; Cordova, qui est le siége d'un évêché et d'une université autrefois célèbre : c'est une des villes les plus importantes de la confédération ; Tucuman, Salta, Catamarca, San-Juan de la Frontera, et Mendoza, assez jolie ville, bâtie au pied des Andes sur un plateau élevé et sur le grand chemin qui mène au passage d'Upsallata. Cette dernière ville doit un grand accroissement aux progrès de son agriculture.

Il y a aussi Jujuy, capitale de la province du même nom, qui forme une république indépendante de la confédération ; elle est située dans le voisinage d'un volcan sujet à de fréquentes éruptions de torrents d'air et de poussière.

La célèbre mine d'argent de Famatina se trouve dans la province de Rioja : et la ville de Jacha, dans la province de San-Juan, possède une riche mine d'or.

On exporte de Buenos-Ayres des peaux de bœuf, du suif, de la corne, du crin, du bœuf boucané, de la laine de vigogne, des peaux de chinchilla, etc. On y importe des étoffes de laine et de coton, des articles de taillanderie, coutellerie, sellerie, chapellerie, de la bière et des fromages provenant d'Angleterre ; du bois de construction, des meubles, des voitures, du poisson salé, des cuirs, des bottes, des souliers, des munitions de guerre, des États-Unis ; du café, du sucre, du coton et du rhum, du Brésil ; des produits de fabriques et de modes, de France. Les relations avec le Pérou ont lieu à l'aide de charrettes tirées par des bœufs. Les conducteurs voyagent par caravanes, à cause

Digitized by Google

des Indiens qui rôdent dans les pampas et dont la rencontre est souvent dangereuse. Ces pampas, qui se trouvent à environ 24 kilomètres de Buenos-Ayres, sont, comme nous l'avons déjà dit, de vastes pâturages, dans lesquels errent des troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, en si grand nombre, que l'on n'a d'autre peine pour les prendre que de leur jeter un laço ou long lacet de cuir que les cavaliers du pays manient avec une adresse surprenante ; on abat ainsi par an plus de 200,000 bœufs pour en avoir la peau. Les chevaux qui descendent de ceux qu'amenèrent les Espagnols à l'époque de leur invasion sont d'une encolure peu remarquable ; mais ils ont le pied sûr, une grande vivacité dans les mouvements, une agilité extraordinaire, du courage, de la sobriété. On ne les élève point dans des écuries ; il n'en existe point dans le pays ; les chevaux sont en liberté dans la plaine toute l'année, et l'on va les y chercher chaque fois qu'on a besoin de leur service.

L'URUGUAY

Cette république n'était autre chose, avant toutes les révolutions modernes, qu'une province de la vice-royauté de Buenos-Ayres, connue sous le nom de Banda orientale. Les Portugais l'envahirent en 1816, et l'adjoignirent au Brésil sous la dénomination de province Cisplatine. Mais, par le traité de paix conclu en 1828 entre le Brésil et Buenos-Ayres, elle fut déclarée indépendante sous le nom de république orientale de l'Uruguay. D'après la nouvelle organisation qu'elle s'est donnée, tout le territoire de la république est partagé en neuf départements, qui prennent le nom de leur chef-lieu respectif ; ce sont : Montevideo, capitale de la république ; Maldonado, Canelones, San-José, Colonia, Soriano, Paysandu, Duragno, Cerro-Largo.

L'Uruguay, dont cette république a pris le nom, est un grand fleuve de l'Amérique méridionale, qui prend sa source sur le revers occidental des montagnes de Sainte-Catherine (territoire du Brésil, province de San-Paulo), et vient déboucher en face de Buenos-Ayres, dans le fond du large chenal du Rio-de-la-Plata. L'Uruguay parcourt ainsi, en décrivant un immense arc de cercle, plus de 700 milles géographiques de 60 au degré. Il embrasse dans son cours toute la république qui porte son nom, et à laquelle il sert de limite naturelle, en la séparant des provinces d'Entre-Rios, de Corrientes et des Missions, qui font partie de la république Argentine. L'Uruguay, à partir de sa source, suit d'abord son cours d'orient en occident, et traverse une étendue de pays d'environ 250 milles, que couvre presque en entier une vaste forêt de palmiers corondaïs. Il se détourne ensuite au sud-ouest, traverse plusieurs villes, et continue à descendre vers le midi, décrivant de nombreuses sinuosités, et recevant les eaux de diverses rivières et de plusieurs torrents considérables qui s'échappent des montagnes ou des lagunes adjacentes.

La république de l'Uruguay ou Cisplatine est située entre 55° et 61° de lon-

Digitized by Google

gitude occidentale, et entre 30° et 35° de latitude sud. Son étendue est de 260,000 kilomètres carrés, et sa population de 180,000 habitants.

Outre les limites naturelles que lui assigne le fleuve de l'Uruguay, la république Cisplatine a pour bornes : au nord, le Paraguay et le Brésil ; à l'est, le Brésil et l'océan Atlantique, qui la limite au sud avec la Patagonie ; à l'ouest, le Rio-de-la-Plata.

Montevideo, chef-lieu du département de son nom et capitale de la république, est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du Rio-de-la-Plata et sur une petite péninsule. Son port, regardé comme le meilleur de la Plata, est exposé à toute la violence des vents d'ouest nommés pamperos. Nous aimons à reproduire ici la description de cette ville, faite par un voyageur aussi instruit que spirituel, M. Arsène Isabelle, dans son *Voyage à Buenos-Ayres* :

« Je découvris, dit-il, sur la pointe occidentale d'une colline qui s'abaisse de manière à former une langue de terre un peu prolongée, la petite ville de Montevideo, formant avec ses *pâtés de maisons* blanches (suivant l'expression originale d'un célèbre voyageur), ses fortifications en zigzag, ses belvédères, ses deux tours de faïence peinte et son môle en bois, une ellipse inclinée, que la disposition du terrain rend parfaite. — En face de la ville, à l'ouest et tout au bord du fleuve, le Cerro ; c'est un morne de forme conique, légèrement affaissé sur sa base, s'élevant à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, et laissant voir à sa cime une forteresse surmontée d'une lanterne. Au milieu, entre la ville et le Cerro, s'ouvre une baie de forme ovale, s'avançant de 8 kilomètres dans les terres et au fond de laquelle se voient, au-dessus de plusieurs îlots, des dunes de sable et plusieurs habitations éparses. — Dans l'après-midi, je descendis à terre avec le capitaine ; à mesure que j'approchais je distinguais mieux la forme amphithéâtrale de la ville et celle des maisons et des édifices. En même temps, l'aridité des campagnes (on était alors en été) me semblait moins grande ; je me croyais transporté en Syrie et en Palestine ; je ne reconnaissais plus l'Amérique. En effet, la forme carrée des maisons, terminées en terrasse (*azotea*), et n'ayant pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, leur blancheur éblouissante, la forme pyramidale de quelques belvédères, la bizarrerie des tours de l'église de la Matriz, cathédrale dont les petits dômes sont recouverts de faïence peinte et vernissée ; les fortifications, sur les parapets desquelles s'apercevaient quelques soldats africains mêlés à des créoles métis au teint olivâtre, tout cela prêtait singulièrement à l'illusion ; il ne manquait que des cèdres aux cimes élancées, des palmiers et des grenadiers, pour me représenter une ville des environs du Liban ou du Jourdain. — J'arrivai dans le port au pied du môle en bois, ou plutôt du débarcadère ; je jetai un coup d'œil sur la baie circulaire qui forme le véritable port ; on me montra quelques balises et des bouées placées en différents endroits pour signaler les carcasses de navires qui se sont perdus il n'y a pas longtemps. Il paraît que le port de Montevideo nécessite des travaux hydrauliques d'autant plus urgents qu'il se comble de plus en plus par le sable et la vase qu'y déposent les courants. Outre cela (ainsi qu'on l'a dit plus haut), il est exposé aux mauvais vents, qui non-seulement rendent la mer grosse, mais encore font chasser les bâtiments sur leurs ancres, entravent leurs câbles, les font tomber les uns sur les autres, et quelquefois même les jettent à la côte, comme il est arrivé à plusieurs époques, et notamment le 26 septem-

Digitized by Google

bre 1826, où plus de cent navires éprouvèrent de fortes avaries, tandis que plusieurs se perdirent dans le port même... Il est à regretter que l'on n'ait pas formé un port au confluent de la rivière de Santa-Lucia, qui se trouve un peu à l'ouest du Cerro ; les bâtiments d'un tonnage ordinaire y eussent trouvé un abri sûr contre tous les vents. Ainsi, Montevideo est dans une petite péninsule, entourée de tous côtés par le fleuve, excepté du côté de l'est, où se trouvent la citadelle et les meilleures fortifications... — Le plan de la ville est très-régulier, divisé en cuadras (carrés de maisons) ; les rues bien alignées, garnies de trottoirs, se trouvent coupées à angles droits ; malheureusement elles ne sont pas pavées, ce qui les rend aussi désagréables en temps de pluies qu'à l'époque de la sécheresse : des nuages de poussière salissent tout dans l'intérieur des maisons, ou bien des cloaques affectent l'odorat, principalement dans le bas de la ville. — Toutes les maisons sont bâties en briques, et la plupart sont très-basses, comme je l'ai déjà dit ; mais on en construit de plus belles à plusieurs étages, qui rivalisent avec ce que nous avons de plus gracieux en Europe ; seulement le toit reste toujours en terrasse, parce que cette forme donne beaucoup de fraîcheur aux maisons ; elle offre encore l'avantage de respirer un air plus pur après une journée caniculaire, en permettant à toute la famille de se tenir au-dessus des exhalaisons tièdes du sol échauffé... — En somme, la ville de Montevideo n'est pas désagréable quant à son aspect physique ; et si l'on fait entrer en considération, comme on le doit certainement, l'air d'aisance et les manières tout aimables des habitants, doués, comme les Argentins, de beaucoup d'esprit et d'un extérieur très-avantageux, on se convaincra facilement que son séjour peut offrir des charmes réels. »

Peu de villes de l'Amérique ont plus souffert que Montevideo depuis sa fondation, qui date de 1724 ; son commerce et sa population s'en sont ressentis ; mais l'administration éclairée de M. Vasquez, rappelant celle du président Ribadavia à Buenos-Ayres, à une autre époque, tend à réparer des maux si affligeants qui ont éloigné les étrangers d'un point digne de fixer leur attention. Par un article du traité de paix conclu avec le Brésil, les fortifications de Montevideo doivent être démolies, ainsi que Colonia. Son commerce, jadis si florissant, est réduit au quart de ce qu'il était, et sa population, dont on portait le chiffre à 26,000, est, suivant Balbi, descendue à 10,000 âmes.

Quant aux autres villes de la république, elles sont très-petites ; les plus importantes sont : Colonia, sur le Rio-de-la-Plata ; son port est bon ; Maldonado, aussi avec un port sur le même fleuve ; Paysandu, sur l'Uruguay, petite ville florissante par son commerce et son industrie ; Florida, dans l'intérieur, lieu remarquable parce qu'il a été le siége du gouvernement de l'État pendant la dernière guerre contre le Brésil.

On voit dans les environs de Montevideo un monument qu'on nomme le Tombeau de Ptolémée. Mais de savants archéologues ont fait justice de cette prétendue découverte ; et nous signalons aussi cette bourde archéologique, qui n'a pas manqué de donner une certaine célébrité aux environs de Montevideo.

Digitized by Google

LE PARAGUAY

Située entre 56° et 61° de longitude occidentale, et 21° et 28° de latitude sud, cette contrée, qui a 37,000 kilomètres carrés, et qui compte 300,000 habitants, a pour bornes : au nord, la Bolivia, et le Brésil, qui la limite à l'est ; au sud, la Plata, qui la borne encore à l'ouest.

Au commencement du siècle dernier, les jésuites espagnols portèrent le bienfait de la civilisation chrétienne dans le Paraguay et dans quelques provinces voisines, appelées Pays des Missions. Ils parvinrent, sans jamais employer la force, à convertir les Guarinis ou Guaranis, peuplade indigène, qu'ils gouvernèrent avec sagesse. Sous leur administration, ces indigènes se comptaient au nombre de 92,000, répartis en trente villages ; après l'expulsion des bons pères, (en 1767) ils se réduisirent à 42,000. Le Paraguay passa dès lors sous la domination espagnole, et forma, jusqu'en 1808, une des provinces de la vice-royauté de la Plata.

Mais avant d'aller plus loin, nous aimons à citer Montesquieu, en faveur du gouvernement des jésuites au Paraguay. Ce témoignage sera d'autant moins suspect que ce grand homme avait le malheur d'être hostile à la célèbre compagnie de Jésus. L'écrivain, après avoir cité comme des gouvernements modèles ceux établis par Lycurgue et William Penn, ajoute :

« Le Paraguay peut nous fournir un autre exemple. On a voulu en faire un crime à la société, qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie ; mais il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant heureux.

« Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain.

« Un sentiment exquis qu'a cette société de tout ce qu'elle appelle honneur, son zèle pour une religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses ; et elle y a réussi. Elle a retiré des bois des peuples dispersés ; elle leur a donné une subsistance assurée ; elle les a vêtus ; et quand elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait beaucoup fait. »

Revenons à l'histoire contemporaine. Depuis l'insurrection contre l'autorité espagnole, le Paraguay est soumis à un dictatorat. Profitant de toutes les circonstances favorables que présentaient les événements, le docteur Francia s'empara du pouvoir suprême et sut s'investir d'une autorité absolue. Il ne l'employa cependant que pour le bien du pays et pour la prospérité de son commerce. Il avait, du reste, fermé ses États à tous les étrangers, et n'en laissait plus sortir ceux qui y avaient une fois pénétré, témoin notre savant voyageur Bonpland, retenu si longtemps captif.

La surface du Paraguay est, en général, plate, excepté au centre, où s'étendent plusieurs chaînes de petites montagnes connues sous les noms de Sierras-

Digitized by Google

de-San-Jose et d'Amambay. Le dictatorat du Paraguay se trouve presque en entier sur le plateau central de l'Amérique du Sud, qui comprend les provinces brésiliennes de Matto-Grosso, Goyas et San-Paulo, le Chaco dans la confédération du Rio-de-la-Plata, et les pays des Chiquitos et des Moxos dans la Bolivia.

Le Paraguay, situé dans une plaine connue sous le nom de Pampas de Buenos-Ayres ou du Rio-de-la-Plata, dans sa partie supérieure, le long du Paraguay, du Pilcomayo et du Vermijo, offre à la vue de belles vallées arrosées par une multitude de ruisseaux, et entrecoupées de collines et de forêts. Sa partie basse est une suite de contrées arides et montagneuses, renfermant de grandes plaines salines.

Le climat varie en raison des positions et des brises ; c'est ainsi qu'il est humide et d'une chaleur étouffante dans la partie basse, et quand règne le vent du nord-est, précurseur certain d'une pluie abondante et durable ; il est, au contraire, sec et frais sur les hauteurs et sur le plateau quand souffle le vent du nord-ouest. Les maladies, au reste, y sont peu communes et rarement dangereuses.

Outre les productions communes au Paraguay ainsi qu'aux contrées voisines, on y recueille une espèce de thé connu sous le nom d'herbe du Paraguay ou maté, qui est devenu un objet de luxe et presque un besoin pour une grande partie de l'Amérique méridionale. L'exportation de cet arbre est défendue sous les peines les plus sévères. Le sol du Paraguay produit toutes les espèces de céréales et de légumes, ainsi que beaucoup d'autres productions végétales, particulièrement le cotonnier qui est une des richesses du pays. On y récolte fort peu de vin ; les jésuites n'avaient point permis la culture de la vigne.

La religion des indigènes indépendants ressemble, en général, au culte des anciens Germains et des Perses ; c'est encore ici l'adoration des forces de la nature, de ce grand *manitou*, dont le bon vouloir est sans cesse entravé par un esprit rusé et malfaisant ; c'est encore cette fête cruelle, digne des Hindous, où le patient fanatisé se laisse saisir à plusieurs mains et larder avec des aiguilles aiguës depuis la tête jusqu'aux pieds. Le catholicisme des Indiens civilisés, des blancs, des noirs, des races mêlées est surchargé de superstitions mesquines. Si l'on y tolère tous les cultes, il faut dire néanmoins que le catholicisme est la religion de l'État.

Après l'expulsion des jésuites, il n'y eut plus dans le Paraguay que huit peuplades d'Américains et quelques milliers de blancs, qui acquirent des terres du pouvoir. Les Indiens sont restés attachés à la glèbe, et condamnés à exploiter le domaine de l'État sous l'autorité d'administrateurs particuliers. La population blanche des Missions demeure sous l'administration des commandants. L'ancien royaume des jésuites forme aujourd'hui plusieurs cercles à part dans le dictatorat.

Parlons du gouvernement actuel du Paraguay. Francia, qui en est le fondateur, fit œuvre de génie en moissonnant à pleines mains dans les institutions que les jésuites avaient implantées au Paraguay. Il traça un cercle autour du pays, il l'isola de tous les États voisins. Il ne voulut pas qu'une lettre sortit de son territoire pendant les neuf premières années de son despotisme sans lui avoir été préalablement communiquée. Bien plus, il empêcha qu'aucun étranger n'y pénétrât. Le peuple vivait, travaillait et se croyait heureux. Et n'est-ce pas là

Digitized by Google

toute la science du bonheur? Cloîtrés, pour ainsi dire, les habitants du Paraguay ne se plaignent pas, ne se révoltent pas : pourquoi ouvrir la porte à l'étranger, à tous ses vices, à tous ses maux? Aussi Francia avait-il rendu un décret portant peine de mort contre l'habitant de la confédération du Rio-de-la-Plata qui tenterait de franchir ses frontières, et la détention contre tous les autres étrangers. Toutefois, comme ce décret pouvait nuire au commerce du pays, il avait cru devoir accorder quelques licences à ses voisins, et plus tard établir des relations avec le Brésil. Il regardait le despotisme comme le seul mode de gouvernement qui puisse faire le bonheur d'un peuple. Chez lui, c'était conviction, entraînement; son intérêt personnel n'y était pour rien. Son despotisme, dur, cruel, inflexible pour les hommes coupables ou corrompus, était doux et patriarcal pour les masses inoffensives.

Mais si, sous le gouvernement de Francia, le Paraguay manquait de liberté intérieure, il avait au dehors une indépendance établie sur le caractère bien connu du dictateur, et au dedans l'égalité absolue de tous les citoyens, assurée par les lois les plus claires et les plus positives. Le chef de l'État, pour ne blesser personne, vivait comme tout le monde, et sa simplicité flattait la masse de la nation.

Le Paraguay est le seul pays de l'Amérique, et peut-être du monde entier, qui n'ait pas de dette. Le dictateur et les membres du conseil représentatif ne reçoivent aucun traitement. Les revenus de l'État proviennent des dîmes, d'une taxe sur les boutiques, sur les maisons en pierre, des droits d'entrée et de sortie, de la vente du papier timbré, des amendes, des confiscations, et du produit des biens nationaux et ecclésiastiques. Ses dépenses balancent ses revenus ; les produits du commerce et de l'agriculture suffisent à tous les besoins.

Le commerce du Paraguay, que des étrangers viennent faire à la frontière, consiste dans l'exportation du maté, du tabac, du sucre, du coton, des peaux tannées, du suif, de la cire, du miel, du bétail, des chevaux, de la laine et du cuir. Le pays reçoit en échange des toiles, des calicots, des indiennes, des souliers, des habits confectionnés, des soieries et quelques objets de luxe et de mode. Le trafic a lieu par le Paraguay, dont la navigation est protégée par dix-neuf petits forts.

L'Assomption ou l'Asuncion est la capitale du Paraguay. Elle est située sur la rive gauche du fleuve de ce nom, à peu de distance du Pilcomayo. C'est une ville irrégulièrement bâtie, avec des rues tortueuses et inégales. Elle est la résidence habituelle du dictateur. Le palais, ou pour mieux dire la grande maison qu'il habite, est un bâtiment qui avait été construit par les jésuites, et qui a été réparé et approprié à sa nouvelle destination par le dictateur Francia. On y remarque encore les nouvelles casernes, la cathédrale, le séminaire et le palais de l'évêque. On croit que la population de l'Assomption s'élève à 12,000 âmes.

Les autres villes notables du Paraguay sont Tevego, fondée par Francia dans les solitudes boréales de cet État ; Villaréal de Concepcion ; Yquamandia, Membucu, Villa-Rica et Caruguaty, toutes chefs-lieux des cercles du même nom. On peut encore citer dans le territoire des Missions Ytapua, où l'on a établi une douane importante. La population de tous ces lieux est très-faible.

La division administrative du Paraguay est bien simple. Le territoire est divisé en huit départements, subdivisés en vingt-quatre cercles. Chaque département

Digitized by Google

est administré par un commandant qui exécute les ordres du dictateur, maintient la police, exerce les fonctions de conciliateur et juge les accusés. Il a sous ses ordres des subdélégués ou zeladores, un par cercle. Il existe dans tous ces cercles des écoles primaires et des comités de vaccine où les chefs de famille sont tenus d'envoyer leurs enfants sous peine de prison : les jeunes filles ne reçoivent aucune espèce d'éducation. Les Missions forment des cercles à part.

Le Paraguay avait été découvert en 1526 par Sébastien Cabot; mais ce fut Alvarez Nunez qui en fit la conquête.

LA PATAGONIE

En pénétrant dans l'Amérique par sa partie septentrionale, nous avons rencontré dès l'abord le Groënland et le Spitzberg, les régions les plus froides de l'univers. Puis nous avons traversé d'admirables contrées, riches des minéraux les plus précieux, mais riches aussi des trésors de la végétation la plus variée, la plus luxuriante, la plus féconde. Outre de vastes savanes, des forêts immenses offrant des masses de verdure impénétrables à l'homme et au soleil, nous y avons trouvé une foule de merveilles végétales, productions de la nature, en même temps que de belles villes, ouvrages de l'homme.

Maintenant, pour sortir de ce continent, la quatrième partie du monde, il nous faut traverser à la hâte la Patagonie, qui forme la pointe méridionale de l'Amérique, et qui n'offre qu'un désert froid, stérile et sauvage.

La Patagonie fut découverte en 1520 par Magellan, célèbre navigateur portugais, ce qui la fait quelquefois appeler Terre Magellanique. Ce pays peu connu a une étendue de 1,300,000 kilomètres carrés, et compte environ 200,000 habitants, qui ne vivent que du produit de leurs troupeaux, de leur pêche ou de leur chasse. Ces habitants sont les Cunches, les Puelches, les Patagons, etc. Quelques-unes de ces hordes indépendantes offrent des peuplades d'une haute taille, parmi lesquelles quelques individus peuvent être de véritables géants. Ces hommes errent dans les vastes solitudes de cette région, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux environs de Rio-Camarones.

Les habitants de cette contrée si peu connue ont été et sont encore le sujet de tant de contes merveilleux, qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt le récit d'un voyageur anglais qui a visité assez récemment cette région.

« Le 12 janvier 1833, dit-il, nous étions dans le détroit de Magellan, contrariés par un de ces calmes qui forcent les bâtiments à jeter l'ancre pour ne pas être entraînés par les courants dans une direction opposée à leur route. Nous nous trouvions à quelque distance d'un havre qui reçut jadis le nom significatif de Port-Famine, ayant d'un côté la Terre-de-Feu, et de l'autre le continent américain; et nous promenions tour à tour nos regards, au moyen d'assez bonnes lunettes marines, sur ces tristes rivages, sans pouvoir y découvrir aucune trace de population. Pendant que nous dînions, nous entendîmes crier d'en haut qu'on apercevait sur la côte de Patagonie un homme qui s'a-

Digitized by Google

vançait à cheval en faisant des signaux. Curieux de voir par mes yeux ce que c'était qu'un Patagon, je priai le capitaine de me permettre d'aller à terre, et j'y fus bientôt rendu sur une de nos pirogues baleinières. Je débarquai avec deux ou trois de nos matelots, et le sauvage vint à notre rencontre, mais sans descendre de cheval. Sa mine n'était pas du tout engageante, et je jugeai à propos de me tenir sur mes gardes en l'approchant. Il me parut très-grand; sa peau était couleur de boue, et de larges cheveux tombaient en désordre sur ses épaules. Au premier abord, je crus qu'il portait des lunettes; mais, quand je fus près de lui, je reconnus que le tour de ses yeux était peint en noir, ainsi que la partie du nez qui les sépare.

« Son costume se composait d'une grande peau de vigogne, qui lui enveloppait tout le corps jusqu'à la hauteur du genou. Ses jambes étaient entourées de bandelettes en lanières de cuir, destinées à le garantir du frottement de la selle (imitation grossière de la selle espagnole, faite de bois avec des étriers en os). Sa peau de vigogne était retenue à la hauteur des reins par une ceinture d'où pendait un grand couteau avec un affiloir en cuir comme ceux de nos bouchers. — Quand nous nous joignîmes, mon homme avança la main en signe d'amitié. Je tirai un coup de pistolet en l'air pour voir l'effet que cela produirait sur lui; mais il n'en fut point effrayé, ce qui me prouva qu'il avait déjà vu faire usage des armes à feu. Je lui mis mon second pistolet dans la main; mais je jugeai tout de suite qu'il ne savait pas s'en servir. Je lui enseignai à presser la détente, et il se hasarda à tirer; un cri effroyable annonça combien il était satisfait de sa prouesse.

« De ma vie je n'avais vu d'être aussi sale, et j'oserais affirmer que de la sienne il ne s'était lavé. J'essayai de lier conversation avec lui en espagnol; mais tout ce qu'il savait de cette langue, c'étaient les mots *rhum* et *tabac*, qu'il ne cessait de répéter d'un son qui annonçait une extrême avidité. Je lui donnai une poignée de cigares, qu'il reçut avec des démonstrations de joie. Il me fit entendre par signes que, du côté de la baie de Saint-Grégoire, je trouverais un grand nombre de naturels. Ma curiosité se trouvant pour le moment satisfaite, je le quittai et retournai à bord du bâtiment. J'oubliais de dire que de loin le cheval de mon Patagon semblait avoir quatre oreilles, ce qui eût été une anomalie singulière; mais je vis bientôt qu'il n'en avait que deux; seulement on les avait fendues depuis la pointe jusqu'au cornet, et, plus tard, je reconnus que c'était un usage général.

« Le lendemain, je descendis dans la baie de Saint-Grégoire. Je trouvai sur le rivage six hommes à cheval, qui me firent des signes de paix et d'amitié. Parmi eux étaient trois chefs, qui pensèrent m'assourdir avec leurs cris de rhum et de tabac. Je leur distribuai une caisse de raisins, dont ils ne surent d'abord que faire, et une couple de boîtes de cigares, ce qui leur fit beaucoup de plaisir. Le costume de ces hommes était tout à fait pareil à celui que j'ai décrit plus haut, sauf que les peaux des chefs étaient plus belles et plus brillantes que les autres. Ils avaient, comme celui que j'avais vu la veille, le visage peint; mais il paraît qu'ils n'ont pas de règle à cet égard, les uns se peignant la face entière, les autres seulement une partie, et chacun employant une couleur à sa guise. Ce barbouillage leur donne un air très-féroce. Néanmoins, d'après les relations que j'ai eues avec eux, je crois qu'ils sont fort doux.

Digitized by Google

« Dans l'après-midi, je revins de nouveau à terre. Plus de deux cents naturels s'étaient rassemblés au bord de la mer; et, voulant essayer de trafiquer avec eux, j'avais presque chargé le canot de raisins et de cigares. Je recommandai au patron de troquer ces objets contre des peaux et de la chair de vigogne. Ayant appris d'un des naturels qui parlait espagnol assez couramment qu'ils avaient leurs huttes à environ 12 milles dans l'intérieur, et que je pouvais en toute sûreté me rendre à cette espèce d'aldée, ou plutôt de camp, je résolus de profiter de l'occasion qui s'offrait d'observer un peu plus amplement les mœurs et les habitudes de ce peuple. En conséquence, je me pourvus d'un cheval, et, escorté d'une douzaine de ces sauvages, j'eus bientôt franchi au galop l'espace qui me séparait de leurs habitations. Je trouvai une centaine de huttes éparses çà et là, sans aucune espèce d'ordre. Elles sont construites aussi simplement que possible, n'étant formées que de peaux soutenues par des perches. Je me mis à en dessiner une; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que cela déplaisait à mes sauvages, et en effet ils m'arrachèrent mon papier et mes crayons. Je ne pus me rendre raison de cette antipathie, qu'ils ont également pour une personne qu'ils voient écrire. Peut-être voient-ils dans le dessin ou l'écriture une opération magique dont ils appréhendent de funestes résultats.

« A peine arrivé, je fus entouré d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants et de chiens. Ma personne et mes vêtements subirent un examen minutieux, et je trouvai cette curiosité toute naturelle. Je remarquai avec assez de surprise que quand les enfants me devenaient importuns, les parents les faisaient éloigner. Ces sauvages sont les plus grands mendiants qu'il y ait au monde; ils convoitent et demandent hardiment tout ce que vous avez; mais ils n'ont pas l'air de vouloir se dessaisir de ce qu'ils possèdent. Avec de pareilles gens, les échanges sont difficiles. Au reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agissait; il était tout simplement question de me dépouiller, sans violence il est vrai, de tous les menus objets que j'avais sur moi. Je fus obligé de leur abandonner tout ce que j'avais dans mes poches, et jusqu'aux boutons de mon habit, fort heureux qu'il ne leur eût pas pris fantaisie de mettre mes vêtements en lambeaux.

« La similitude parfaite de costume fait qu'il est presque impossible de distinguer les femmes d'avec les hommes, d'autant que ces derniers n'ont pas de barbe. Les femmes montent à cheval exactement comme les hommes, et je parierais qu'une de ces bizarres écuyères franchirait une barrière tout aussi bien que le meilleur chasseur de renards de toute l'Angleterre.

« La principale, je dirai presque l'unique nourriture des Patagons, m'a paru être la chair de la vigogne. On ne trouve parmi leurs provisions de bouche ni végétaux d'aucune espèce ni poisson.

« Vers le soir, le temps devenant menaçant, je retournai à bord du baleinier. Je trouvai sans difficulté à emprunter un cheval, et je partis escorté comme j'étais venu, sauf que je fus accompagné par la reine, qui n'avait pour toute marque de distinction qu'un collier de verroterie, d'où pendaient une douzaine de dés en cuivre comme ceux qu'on fabrique à Birmingham pour nos couturières.

« En arrivant sur le rivage, je trouvai le canot qui m'attendait; mais la mer brisait si fort que j'aurais couru des risques en m'embarquant. Ne voyant pas d'apparence que le temps devînt plus beau avant la nuit, je renvoyai le canot,

Digitized by Google

et je me décidai à retourner chez les sauvages pour y coucher. Aucun cheval n'était sans cavalier; je montai en croupe derrière un Patagon et je partis. Quand nous fûmes à peu près aux trois quarts du chemin, mon guide se sépara tout à coup de ses compagnons, et je m'aperçus qu'il quittait le chemin battu. Il arrêta son cheval, mit pied à terre, et voulut me fouiller. Je m'y opposai; mais, voyant qu'il persistait, je tirai un coup de pistolet en l'air. Il en fut tellement effrayé qu'il tomba la face contre terre, et demeura dans cette position pendant près d'une demi-heure, malgré tout ce que je pus faire pour dissiper sa frayeur et l'engager à remonter à cheval. Il s'y décida enfin, et pendant tout le reste du chemin, il ne cessa de proférer des paroles que je ne pouvais comprendre, mais qui annonçaient qu'il était fort en colère.

« Parvenu aux huttes, je me glissai en rampant dans la première que je rencontrai, malgré les chiens qui voulaient m'en empêcher. Je m'étendis à terre, me couvrant du mieux que je pus avec quelques peaux que je trouvai sous ma main, et je m'endormis profondément sans savoir en quelle compagnie je me trouvais. Le lendemain matin, je vis qu'elle se composait d'un vieux couple, de cinq ou six enfants déjà grands et d'une quinzaine de chiens. Il y a dans chaque hutte un nombre à peu près égal de ces animaux, qui servent pour la chasse aux vigognes.

« Les individus dont j'avais partagé le domicile me témoignèrent beaucoup d'attentions et de respect. Ils me servirent un fort bon déjeuner de chair de vigogne bouillie; le foie, le poumon, la cervelle de l'animal sont mangés crus; le reste, on le fait rôtir ou bouillir. Les Patagons regardent le sang d'une jeune vigogne comme un grand régal, et ils le sucent tout chaud sortant d'une veine qu'ils ouvrent à cet effet.

« Vers le milieu de la journée, après avoir examiné quelques autres huttes, qui toutes ressemblaient à celle où j'avais passé la nuit, je pris congé de mes hôtes, et, monté sur un cheval qu'ils m'avaient procuré, je regagnai la côte, puis notre bâtiment.

« Il y a déjà longtemps que les fables que l'on avait répandues touchant la stature gigantesque des Patagons ont été démenties. Je n'ai cependant pas été fâché d'être à portée de juger par moi-même de l'exagération qu'avaient mise dans leurs récits les premiers navigateurs qui s'approchèrent des côtes de la Patagonie. Le fait est que les naturels de ce pays sont en général d'une taille plus élevée que les Européens; mais peut-être leur singulier costume les fait-il paraître plus grands qu'ils ne le sont réellement.

« Je n'ai observé parmi les Patagons qu'une seule pratique religieuse qui a lieu au lever de la lune. En ce moment, l'homme derrière lequel je chevauchais commença à chanter ou plutôt à hurler, en accompagnant cette sauvage musique de gesticulations tout à fait extravagantes. On vit faire exactement la même chose à un chef qui était venu à bord du baleinier. J'ai appris, au reste, qu'à la mort d'un de leurs proches ils sacrifient un cheval, et se mettent à hurler d'une manière particulière durant des mois entiers.

« Les Patagons sont essentiellement nomades, et leurs changements de résidence sont déterminés par l'abondance ou la rareté des vigognes. Le sol qu'ils foulent est cependant très-fertile, s'ils voulaient le cultiver; mais ils s'adonnent exclusivement à la chasse. Le climat est délicieux dans l'été, et la température

Digitized by Google

est celle d'un beau mois d'avril en Angleterre. Les traits des Patagons ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Chinois, particulièrement les yeux et le nez; ce qui m'a paru donner quelque poids à l'hypothèse que l'Amérique avait commencé à être peuplée par des hommes venus de l'Asie par terre ou sur les glaces, ou en traversant dans des barques la mer peu large qui sépare les deux continents. »

Les lieux habités de la Patagonie sont: le Puerto-Deseado (Port-Désiré), au sud du cap Blanç; le Puerto-de-San-Julian, qui est meilleur que le précédent, et fréquenté par les pêcheurs ; le Port-Famine, sur un enfoncement formé par la péninsule de Brunswick. Il y avait autrefois la Ciudad-Real-de-Felipe ou de Filippoli, qui était sans contredit la forteresse la plus australe de tout le globe. Elle avait été fondée en 1582 par Sarmiento, par ordre du roi d'Espagne Philippe II, dans le but de s'assurer la possession du passage de ce fameux détroit: c'était une citadelle de quatre bastions, garnie de quelques pièces d'artillerie. Cette forteresse avait, dit-on, 400 habitants. Aucune fortification permanente ne fut jamais construite à de si hautes latitudes.

« Des mesures imprévoyantes et l'anarchie, dit Balbi, firent bientôt périr cet établissement, où Cavendish, en 1586, ne trouva plus qu'un seul habitant. L'aspect des environs rend tout à fait improbable l'opinion généralement adoptée, que cette colonie ait péri par la famine. Cet emplacement a été choisi, il y a quelques années, par le capitaine King pour faire ses observations météorologiques depuis février jusqu'à juillet inclusivement. »

En quittant ce continent, nous citerons les principales îles de l'Amérique méridionale. Ce sont l'archipel de Magellan ou la Terre de Feu, l'île Horn, près du fameux cap de ce nom, la Terre des États, les îles Malouines ou Falkland, l'île Saint-Pierre, et l'archipel de Sandwich, la plus australe de toutes les terres connues et qui est couverte de glaces éternelles en même temps qu'elle recèle des volcans dans plusieurs de ses îles.

Digitized by Google

L'OCÉANIE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Le quinzième siècle avait dû au génie persévérant de Christophe Colomb la découverte d'un nouveau continent. Au dix-huitième siècle était réservée la gloire de constater l'existence d'une nouvelle terre, la plus spacieuse de toutes les parties du monde connu. C'est cette terre qu'on a nommée l'Océanie. On lui donne encore les noms de Monde maritime, Continent austral, Australie. Elle comprend la plupart des îles répandues dans le grand Océan, dans l'espace qui sépare l'Asie de l'Amérique.

Les géographes donnent à l'Océanie une superficie approximative de 10,600,000 kilomètres carrés, et, sur cette vaste étendue, se meut une population bien inférieure à celle de notre France, qui n'a que 520,000 kilomètres carrés de superficie.

L'Océanie se trouve entre 91° de longitude orientale et 105° de longitude occidentale, entre 35° de latitude boréale et 56° de latitude australe.

Elle est bornée au nord par l'océan Indien, le détroit de Malacca, la mer de la Chine, l'île de Formose et le grand Océan ; à l'est, par le grand Océan ; au sud, par ce même Océan ; à l'ouest, par l'océan Indien.

La configuration de l'Océanie, ainsi que le fait judicieusement remarquer Adrien Balbi, cette configuration composée d'un petit continent et d'une myriade d'îles, ne permet pas de suivre exactement, à son égard, la méthode adoptée pour les autres parties du monde. Cependant nous ferons observer, avec l'habile géographe, que la plus grande ligne droite que l'on puisse tirer dans les confins de l'Océanie, est celle qui mesure la distance entre l'extrémité nord-ouest de Sumatra et la petite île Sala, la plus orientale des Sporades méridionales. Cette ligne n'a pas moins de 9,450 milles de longueur. Il serait pour ainsi dire oiseux d'évaluer la largeur de cette partie du monde, puisqu'elle offre, dans cette direction, des espaces de mer encore plus étendus que ceux sur lesquels passe la ligne de sa plus grande longueur.

Nous n'irons pas plus loin sans dire quelques mots des notions diverses acquises en différents temps sur l'Océanie. Les Arabes du moyen âge, après avoir conquis une grande partie de l'ancien monde, fondèrent des colonies dans la grande île de Madagascar, formèrent des établissements dans plusieurs îles de la Malaisie ou Océanie occidentale, et y propagèrent l'islamisme, que leurs sectateurs étendirent sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Mais il faut remarquer

Digitized by Google

toutefois qu'ils n'avaient exploré qu'imparfaitement quelques-unes des îles de cette partie du monde. L'intrépide Vénitien Marco Polo est le premier Européen qui, dès le treizième siècle, ait visité une partie des îles malaises, et la mémoire de cet illustre voyageur, suivant M. de Rienzi qui a aussi étudié ces contrées lointaines, mérite les mêmes honneurs que celle de Colomb et de Magellan ou Magalhaens. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que toutes les autres terres du monde maritime furent découvertes dans les trois derniers siècles, notamment par Magellan, vers 1519, par Tasman, Lemaire et Dampier, dans le dix-septième siècle. Notons ici que l'audacieux Portugais Magellan, en osant le premier se hasarder dans les immenses espaces du mystérieux Océan, a pu, après avoir fait le tour du globe, donner la première démonstration de sa sphéricité. Vinrent ensuite, au dix-huitième siècle, de grands navigateurs : Wallis, qui découvrit Otaïti et quelques autres îles ; Bougainville, qui se signala par les plus belles découvertes ; l'immortel Cook, à qui l'on doit celle de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides et des îles Sandwich. Il faut encore citer parmi ces noms illustres ceux de l'infortuné la Pérouse, qui se perdit sur les écueils de Vanikoro, après avoir découvert deux grandes îles dans l'archipel des Navigateurs; Vancouver, et surtout d'Entrecasteaux, chargé de retrouver les traces de la Pérouse.

De notre temps, depuis le commencement de ce dix-neuvième siècle, les Baudin, les Krusenstern, les Kotzebuë, les Freycinet, les Duperré, les Billinghausen, les Beechey, les Lutke, et particulièrement le savant Dumont d'Urville, et son second, l'amiral Jacquinot, ont exécuté des voyages de circumnavigation qui ont fourni des données positives sur l'Océanie. On pourrait mentionner à la suite de ces navigateurs des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur des terres, et étudié longuement les mœurs et les traditions des peuples, avantages qu'on ne peut en général retirer des expéditions nautiques qui ne font que des apparitions temporaires très-courtes sur le rivage qu'elles doivent explorer.

Il est néanmoins un fait qu'il nous importe de signaler, c'est que ce sont les missionnaires catholiques qui, les premiers, ont exploré la Malaisie et une partie de la Polynésie.

Les établissements arabes dont nous avons parlé passèrent aux mains des Portugais, et, depuis lors, de nombreuses colonies ont été fondées dans l'Océanie par les Hollandais, les Espagnols et les Anglais.

Les indigènes du Monde maritime, sauf quelques exceptions, appartiennent à deux races distinctes : la race malaise, et la variété de la race nègre connue sous le nom de Nègres océaniens. Les Malais se sont répandus de l'archipel asiatique, qui semble être leur berceau, sur les points les plus éloignés de la Polynésie. Quoiqu'il ne reste aucune trace historique de cette grande émigration, on ne saurait cependant en douter, puisque toutes les îles de la chaîne polynésienne, longue de 1,776 kilomètres, présente une conformité frappante, non-seulement dans la constitution physique, mais encore dans les cérémonies religieuses, l'état politique, les mœurs et les soixante-dix-huit idiomes de leurs habitants.

Les Nègres océaniens paraissent être descendus partout au dernier degré de l'intelligence humaine. Vivant quelquefois sur les arbres, comme les Ottomaques d'Amérique, ou dans le creux des rochers, ne subsistant que de leur chasse, de

Digitized by Google

leur pêche ou des productions spontanées de la terre, ignorant les arts les plus indispensables à la vie, ces nègres sont tous plus ou moins féroces, superstitieux et barbares.

Le mahométisme domine dans ce qu'on appelle le Monde maritime, c'est-à-dire Java, Sumatra, Bornéo, les Moluques, Mindanao, etc. Des missionnaires européens ont porté l'Évangile dans un grand nombre d'îles, dans les Philippines, dans celles de Sumbawa-Timor, dans quelques établissements de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, dans le groupe d'Amboine, à Taïti, aux Sandwich, etc. Mais à Java, Bali, Madura, le bouddhisme et le brahmanisme rencontrent aussi des sectateurs. Quant aux autres tribus océaniennes, elles sont livrées au paganisme le plus grossier et entachées de l'affreuse pratique des sacrifices humains.

Si l'on veut connaître la forme gouvernementale la plus généralement adoptée chez ces peuples, on reconnaît que le gouvernement s'y rapproche partout du despotisme et de la féodalité dans ses différentes formes. Il y a un grand nombre d'îles où les habitants sont divisés par castes, savoir : les chefs, les propriétaires libres et les esclaves. Les souverains portent généralement le titre de sultans, s'ils sont mahométans, et de radjahs, s'ils sont idolâtres.

Un grand nombre de peuplades sont accusées d'anthropophagie. La plupart de ces sauvages vont presque nus, et se tatouent la figure et le corps. Dans les îles les plus éloignées les unes des autres, on a reconnu les mêmes coutumes, entre autres celle de se toucher le nez en signe de salutation.

L'Océanie a reçu de la nature une physionomie particulière : de toutes les divisions du globe, c'est celle dont la surface est la plus hérissée d'inégalités ; c'est encore, sauf l'Amérique, celle dont les chaînes de montagnes ont une polarité ou une direction du nord au sud plus marquée ; en même temps ces chaînes offrent également, vers le milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est.

Cette partie du monde renferme dans son sein environ cent soixante-trois volcans, car la plupart des îles paraissent être d'origine volcanique. Quelques-unes sont dominées par des cratères depuis longtemps refroidis ; d'autres sont fréquemment ravagées par des torrents de laves. Les plus grandes offrent des basaltes placés sur des calcaires anciens ou sur des plateaux granitiques, tandis que plus loin un cratère menaçant vomit la flamme et la fumée. Ainsi, la grande île Kalémantan, qu'on appelle à tort Bornéo, présente une série de volcans éteints et des montagnes granitiques, où l'on trouve de superbes cristaux de roche. On recueille aussi, dans la même île, de l'or et des diamants. Célèbes renferme des volcans en activité et d'autres éteints depuis longtemps, des montagnes où l'on trouve le granit, et d'autres roches anciennes au milieu desquelles l'or se montre en riches filons, ou disséminé dans des terrains d'alluvion. Luçon, Mindanao et la plupart des autres îles du grand archipel des Philippines, offrent la même constitution physique et la même richesse. A Java, les montagnes Bleues élèvent leurs sommets granitiques jusqu'à la hauteur de 4,000 mètres ; leurs flancs recèlent l'or et l'émeraude, et l'on trouve des rubis et des diamants dans leurs terrains d'alluvion. A Timor, à Veguiou, à Banca, phénomènes du même genre. Les autres parties de l'Océanie attestent aussi par de nombreux volcans l'influence que les feux souterrains ont exercée sur ce continent. C'est

Digitized by Google

certainement à leur présence qu'il faut attribuer l'abondance des bois fossiles à l'état de lignite qui existent sur plusieurs points. La plupart des îles, principalement celles de la Polynésie, paraissent être des montagnes soulevées du sein de l'Océan par la force volcanique.

« L'Océanie, dit Balbi, offre plus que toute autre partie du monde, dans ses innombrables îls basses, ces étonnantes constructions dues en grande partie à l'action des lithophytes, encore si peu étudiés par les naturalistes. Guidés par cet instinct que Hunter appelle l'aiguillon de la nécessité, ces vermisseaux, auxquels on daigne à peine assigner une des dernières places dans le règne animal, forment pour ainsi dire sous nos yeux des millions d'êtres et des milliers d'arpents de terre qu'interrompt la grande surface de l'Océan. Nous ajouterons que deux naturalistes distingués ont reconnu de nos jours, dans leurs savantes circumnavigations, combien était erronée l'opinion de Forster, de Péron et d'autres voyageurs, lorsqu'ils supposaient que le travail des zoophytes partait des profondeurs immenses de l'Océan pour se terminer à sa surface. Selon MM. Gaimard et Quoy, ces lithophytes n'établissent jamais leur demeure à une grande profondeur, où ils ne pourraient résister à la trop grande pression, et où ils seraient privés de l'action bienfaisante de la lumière ; mais ils commencent leurs étonnants travaux à quelques brasses seulement au-dessous du niveau de l'Océan, en s'établissant non pas sur un fond sableux, mais sur les hauts-fonds qui s'élèvent jusqu'à une petite distance de sa superficie. C'est ainsi qu'en élevant peu à peu leurs demeures ils changent en îles des bas-fonds, et qu'ils parviennent à construire autour des terres ces récifs qui, à chaque pas, menacent du naufrage le plus habile navigateur. »

Écoutons maintenant M. Lesson sur le même sujet :

« Sur la côte boréale de l'Australie (Nouvelle-Hollande), dit-il, au milieu du détroit de Torrès, comme au milieu des petits espaces de mer qui la bordent de toutes parts, gisent ces innombrables écueils de madrépores qui s'élèvent des bancs sous-marins pour former ces murailles à fleur d'eau si funestes aux navigateurs, et signalées déjà par tant de célèbres naufrages. Ces récifs forment ainsi une ceinture à toute la partie orientale de ce continent jusqu'au tropique ; et ces immenses travaux d'un polype presque imperceptible, groupés de mille manières, pressés, agglomérés, ou en zigzag, dessinent sur cette côte un mur, que les navigateurs ont nommé les récifs de la Grande-Barrière. D'étroits canaux serpentent dans ce labyrinthe inextricable d'une mer semée d'écueils, sur lesquels Flinders et d'autres marins virent échouer leurs navires. »

Les plus grandes plaines et les plus profondes vallées se trouvent dans l'intérieur du continent austral (Nouvelle-Hollande) et dans les grandes îles de Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes, Luçon, etc. Les plaines qui s'étendent à l'ouest des montagnes Bleues, dans la Nouvelle-Galles du Sud, sont les plus étendues de cette partie du monde. Viennent ensuite celles de la côte orientale et de Sumatra.

La végétation est admirable dans toute l'Océanie; on y compte plus de huit mille plantes. La Malaisie est plus riche que les autres divisions. Les mers de toutes ces contrées abondent en poissons. Les détroits doivent être innombrables dans une région ainsi constituée.

Le climat de l'Océanie est généralement tempéré par les brises de terre et de

Digitized by Google

mer, malgré sa situation intertropicale, et l'on y trouve peu d'endroits insalubres. Comme la presqu'île de l'Inde et les golfes du Bengale et d'Oman, la Malaisie est soumise à deux moussons : au nord de l'équateur règne celle des mers de Chine, ou sud-ouest et nord-est, et au sud on ressent celle des mers de la Sonde et des Moluques, ou sud-est et nord-ouest, dont les effets sont totalement opposés. Les vents qui dépendent de l'est sont ceux de la belle saison ; ils règnent au sud de la ligne de mai à octobre ; et au nord, d'octobre à mai. Les vents, au contraire, qui viennent de l'ouest, sont ceux du mauvais temps et de la saison pluvieuse ; ils succèdent aux premiers. C'est au milieu de leur durée que les uns et les autres font particulièrement sentir leur force et leur influence. La Nouvelle-Hollande jouit d'un climat sain, à l'exception des côtes marécageuses de quelques îles qui, exposées à l'action d'une grande chaleur, exhalent un air pestilentiel. L'Océanie centrale, et surtout le continent austral offrent des excès de chaleur inconnus dans les autres parties de cette contrée, surtout dans le voisinage des côtes. Cependant le climat de l'intérieur, dans la partie connue, paraît très-propre à l'existence de l'homme ; celui de Van-Diémen est un des plus sains qu'on connaisse. En général, cette partie du Monde maritime est salubre et favorable à la colonisation et à la multiplication de l'espèce humaine, surtout dans les grandes îles.

Nous traiterons ce qui regarde les minéraux et les plantes de l'Océanie à mesure que les localités nous en fourniront l'occasion.

Avant l'arrivée des Européens dans la Polynésie, l'une des parties de l'Océanie, tous les peuples de ces îles étaient esclaves de la terrible superstition appelée *tabou*, qui leur imposait une foule de privations, et qui a coûté la vie à tant de malheureux innocents. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du porc, des bananes et des cocos, de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Taméhaméha, l'un des rois de ces îles, était tellement *tabou*, que l'on ne devait jamais le voir pendant le jour, et que l'on mettait impitoyablement à mort quiconque l'aurait vu un instant, ne fût-ce que par hasard. Cette institution, que l'on doit regarder comme un des traits principaux qui distinguent les Polynésiens des autres nations de l'Océanie, mérite quelques détails particuliers que nous donnerons plus loin en traitant de la Polynésie.

Passons maintenant à la division générale de l'Océanie. D'après Adrien Balbi, nous la partagerons en trois grandes parties : la Malaisie, l'Australie et la Polynésie. Dumont d'Urville et le voyageur Domény de Rienzi avaient proposé d'autres divisions plus ou moins fondées ; ces divisions n'offraient d'ailleurs que des différences de peu d'importance, géographiquement parlant ; c'est pourquoi les géographes, dans l'intérêt de la clarté, n'ont pas cru devoir les adopter, tout en rendant hommage à la science et à la sagesse des observations du navigateur et du voyageur.

Donnons ici, en passant, le détail des possessions européennes dans l'Océanie. La Hollande tient sous sa domination presque toute l'île de Java ; elle a des établissements nombreux à Sumatra, à Bornéo, à Célèbes, aux Moluques. L'Espagne possède une grande partie des Philippines et plusieurs des Mariannes : le Portugal, une partie de Timor et de Florès ; et l'Angleterre, la Nouvelle-Galles méridionale et autres parties de la Nouvelle-Hollande, l'île de Diémen et l'île de

Digitized by Google

Norfolk; elle a des établissements dans la Nouvelle-Zélande. Les possessions de cette dernière puissance en Océanie comptent environ 200,000 sujets, dont le nombre croît chaque jour, grâce à une habile administration.

La France est exceptée de ce partage colonial, la France qui, dans aucune autre partie du globe, n'a fait autant de découvertes qu'en Océanie ; qui dans aucune autre n'a aussi bien mérité l'estime des nationaux. Nous avons pourtant sur ces contrées, autant qu'aucune des puissances qui y règnent, ce que la politique appelle des droits. Pourquoi donc n'existe-t-il pas d'Océanie française, tandis que l'on compte une Océanie anglaise, une hollandaise, une espagnole et une portugaise ? C'est que toutes ces puissances ont su profiter de nos préjugés, de notre maladresse et de notre incurie en matière de colonisation. Espérons que des jours de stabilité permettront à la France, rentrée dans les conditions normales de sa puissance et de sa prospérité, de prendre possession de plusieurs de ces îles, notamment de la côte septentrionale de Kalémantan ou Bornéo, qui deviendraient pour nous un riche entrepôt de commerce, comme pour l'Océanie un foyer de civilisation.

Parcourons actuellement les diverses parties de l'Océanie, en suivant la division que nous avons adoptée.

LA MALAISIE

Cette grande section de l'Océanie, située entre 98° et 132° de longitude orientale, entre 12° de latitude sud et 21° de latitude nord, comprend les belles contrées connues sous le nom de Grand-Archipel asiatique et d'archipel Indien.

Ce sont les îles de la Sonde ou Sounda, le groupe de Java, l'archipel des Moluques, celui de Sumbawa-Timor, le groupe de Célèbes, celui de Bornéo, et l'archipel des Philippines.

Les îles de la Malaisie sont couvertes d'épaisses forêts qui renferment des éléphants, des rhinocéros et diverses espèces de singes, parmi lesquels on remarque l'orang-outang. L'Asie leur a donné le tigre, le buffle, le sanglier, le daim aquatique, le léopard, quadrupèdes qu'on ne rencontre plus au delà des Moluques. Les rivières nourrissent l'hippopotame et le crocodile, et les marais l'énorme serpent boa.

Le sol de la Malaisie est d'une merveilleuse fertilité. Il donne tous les végétaux de l'Inde, le poivre, le gingembre, le camphre, le tabac, le benjoin, le café, le coton, le sucre, l'indigo, le riz, le girofle, la muscade, les bambous, les rotins, les cocos, les ananas, les bananes, des bois précieux, tels que le bois de fer, de sandal, d'aloès, d'ébène et d'autres, propres à la construction, à servir de substance tinctoriale, etc.

La Malaisie est habitée par les Malais, race la plus étendue de l'Océanie, et une des plus célèbres du monde. « Ces peuples, marins et commerçants, dit le

Digitized by Google

voyageur Domény de Rienzi, nous paraissent être originaires de la côte occidentale de la grande île de Bornéo, ou plutôt Kalémantan, au pays de Sédang; et en cela, nous ne partageons pas l'opinion du savant Marsden, qui place leur berceau dans le ci-devant empire de Menang-Karban. Ils conquirent la péninsule de Malacca, à laquelle ils ont donné leur nom, et ils colonisèrent vraisemblablement les côtes orientales de l'île de Madagascar et de l'île Formose. La plupart des États maritimes de Sumatra, une partie des Moluques et des Nikobars, Pinang, Nias, Singhapoura, Lingan, Bintang, etc., sont habités par des hommes de cette race. Les Malais, établis sur presque toutes les côtes de l'Océanie occidentale, semblent tenir à la fois des Hindous et des Chinois; mais leur peau se rapproche du rouge de brique foncé des Illinois et des Caraïbes, et quelquefois du blanc ou du noir, grâce au mélange des peuples. A Timor, on en voit de rouge foncé et d'autres tannés; à Kalémantan (Bornéo), ils ont le teint plus clair; à Ternate, ils sont très-basanés et tirant sur le bistre. Les plus laids sont ceux de Lingan, les plus beaux ceux de Mindanao, les plus braves ceux de Palembang. Les femmes sont jolies, propres, souples et très-lascives; les plus belles sont celles de Nias, de Formose, de Zamboanga, de Gilo, de Holo, de Java, d'Amboine, de Manila et de Boulacan : n'oublions pas que les femmes des deux derniers pays sont presque blanches. La grosseur de la tête des Malais est moindre que le septième de la hauteur; leur nez est court, gros et quelquefois épaté; leur bouche et leurs narines sont très-larges, même chez les femmes. Les Européens trouvent ces bouches et ces nez monstrueux, car la beauté est relative : les Chinois prétendent que nous avons des *yeux de bœuf*, et les yeux obliques et bridés des Chinois nous paraissent hideux. Ce que je puis assurer de la grande bouche et des larges narines des Malais, c'est que si ce qui est utile est beau, leurs bouches et leurs nez sont fort beaux. Je m'explique : l'air étant bien plus dilaté sous la zone torride que sous la zone tempérée, il est nécessaire que les organes de la respiration soient plus étendus. Les Européens à la bouche et aux narines étroites sont presque suffoqués dans la Malaisie à la moindre indisposition. Si la nature daignait répondre à tous nos *pourquoi*, nos systèmes sur le vrai, le beau, le bien, l'utile et l'agréable, seraient souvent renversés.

« Les Malais ont la taille bien faite; leur stature est moyenne et carrée, et ils ont peu d'embonpoint; leurs pieds, quoiqu'ils marchent sans chaussure, sont très-petits. Le sagou, le riz, les épiceries et les poissons sont leur nourriture ordinaire.

« Les uns mâchent le bétel, mêlé avec la chaux vive, la noix d'arec et le tabac (ce mélange est nommé *siri* à Java); les autres, le gambir, qui leur rend le palais, la langue et les dents noirs comme ceux d'un chien chinois, sans altérer leurs gencives. Le bétel et le gambir paraissent très-sains et très-stomachiques, car les Malais ont l'haleine parfumée.

« Dans les îles de Lingan, Bintang, Singhapoura, Pinang, Sumatra, Java, etc., ils ne vont jamais nus, mais ils entourent leur corps d'un sarong, et portent une veste et un bonnet ou un mouchoir à la tête. A Java, l'homme noble, l'*orang kaya*, y ajoute le manteau, et quelquefois un bonnet appelé koulouk. Les prêtres seulement y sont habillés de blanc, et portent une espèce de turban. Quoiqu'un bon nombre de Malais soient musulmans, je n'en ai vu aucun qui

Digitized by Google

rasât entièrement ses cheveux. Ils sont, en général, marins, quelquefois pirates, artisans industrieux, adroits commerçants. Orgueilleux et jaloux, libertins et perfides, mais braves et indépendants hors des villes, on les voit presque toujours armés du kriss, souvent empoisonné avec la racine du terrible oupas [1]. Courbés sous l'empire d'une organisation féodale, les Malais sont inquiets et turbulents comme nos chevaliers du moyen âge, et, comme eux, ils aiment avec passion les émigrations lointaines, les entreprises hasardeuses, les périlleuses aventures, les fêtes et le pillage, les combats et les jeux, la vengeance et la galanterie. Mais ils sont fidèles à l'amitié, reconnaissants, hospitaliers, et malgré le servage qu'ils ne supportent qu'en frémissant, ils chérissent la liberté plus que les autres biens. »

La Malaisie est regardée comme la division la plus belle et la plus riche non-seulement du reste de l'Océanie, mais encore des autres parties du monde. Outre les productions nombreuses que nous avons déjà signalées, on doit mentionner encore l'étain de Banca, l'argent de Java, l'or des Philippines, l'ambre gris et les perles de Soulou, le camphre et les diamants de Bornéo. La richesse du sol de la Malaisie y a toujours attiré le commerce, et a excité dans tous les temps l'envie des nations. Cette contrée est la source intarissable de trésors devenus aujourd'hui plus que jamais l'objet de l'ambition des hommes.

Tous les cultes ont des sectateurs dans la Malaisie ; mais la religion mahométane y est la plus suivie. Les Javans ou Javanais, les naturels de Sumatra, de Bornéo et des Moluques, les Bouguis, les Mangkassars, les Mindanaens, les Holoans, les Lampougs et les Reyangs, sont soumis à la loi du Coran. Quelques peuplades, dans l'intérieur de Java, professent le brahmanisme ; une partie des habitants de l'île de Bali suivent le bouddhisme ; d'autres tribus n'ont aucune espèce de religion.

Indépendamment des préceptes du Coran, qui sont plus ou moins observés dans les États de la Malaisie, les Malais ont plusieurs codes particuliers, nommés *Oundang-Oundang* ou Instituts. Lorsqu'un délit manque de preuves, les Malais ont recours à l'épreuve du feu, ou à d'autres épreuves bizarres, qui firent si longtemps l'opprobre de l'Europe.

ILES DE LA SONDE. — SUMATRA.

Les îles de la Sonde ou de la Sounda tirent leur nom du détroit qui sépare Sumatra de Java.

Sumatra, ou plutôt Soumadra, est la première île de la Sonde. Cette grande terre, connue des Arabes sous le nom de Saborma, est longue de 1,110 kilomètres sur 316 de large. Quoique traversée par l'équateur, elle jouit d'un climat doux et tempéré, dont elle est redevable à la chaîne de montagnes qui la parcourt de l'ouest à l'est. Les nombreux cours d'eau qui l'arrosent la rendent extrêmement fertile.

Les trois quarts de Sumatra, principalement vers le sud, présentent une forêt impénétrable.

[1] Végétal vénéneux qu'on peut comparer au mancenillier d'Amérique.

Digitized by Google

Le cocotier est un des végétaux les plus utiles aux habitants de Sumatra. La pulpe du coco sert d'assaisonnement à presque tous leurs mets, ainsi que dans l'Inde ; ils en tirent une huile à brûler et à oindre les cheveux ; ils en extraient une liqueur appelée *toddi ;* la tête de l'arbre leur fournit un chou bon à manger, et ils font des balais avec ses fibres ; mais ils dédaignent l'écorce, dont ailleurs on fabrique des cordes, préférant pour cet usage le rotang et l'éjou. Le bambou atteint dans cette île une hauteur et une grosseur extraordinaires. Le bétel (*pinang*) forme une des productions les plus considérables de Sumatra.

On y cultive l'anou, sorte de palmier, qui produit un sucre qu'on préfère à celui de cannes ; le djarak, dont la graine donne l'huile de ricin ; l'ananas, l'oranger, le citronnier et beaucoup d'autres arbres à fruits remarquables. On compte parmi les arbrisseaux à teinture le sapan, l'indigo, le cassoumbo, l'oubar, etc. La Flore de Sumatra est une des plus riches du globe. Toutes les variétés de l'Asie s'y mêlent à un grand nombre d'espèces particulières à la Malaisie. On cite parmi les plus remarquables l'arbre triste, *souna maloune,* qui ne fleurit que pendant les ténèbres de la nuit, et la *rafflesia,* trouvée à Sumatra et à Java, et qui est la plus grande des fleurs connues.

« Dans les régions équatoriales, dit le voyageur Rienzi, le sol manifeste une puissance de végétation que nos climats tempérés ne peuvent nous faire connaître. Nous n'avons pas, parmi les arbres de l'Europe, l'équivalent du baobab africain, ni du bombax océanien ; aucun de nos roseaux n'est comparable au bambou. Mais que dirons-nous d'une fleur de plus de deux mètres et demi de tour et qui ne pèse pas moins de huit kilogrammes ? Ajoutons, pour que rien ne manque à un tel prodige, que cette fleur gigantesque croît et s'épanouit sans tige ni feuilles, qu'elle constitue presque toute la plante, car la menue racine qui l'attache à la terre n'a pas six pouces de longueur.

La population particulière de Sumatra est un mélange de peuples divers et de races distinctes fort difficiles à classer. Les principaux sont les Reyangs, les Malais, les Achinais, les Battas et les Lampoungs. Ici il est facile d'observer la différence du type indien et du type malaisien, malgré quelques mélanges. Les pommettes saillantes, les joues creuses, l'œil petit, le nez épaté, les lèvres larges remplacent chez les Malais la coupe régulière du visage, le nez effilé, l'ovale des contours, et l'harmonieuse disposition des traits des Hindous.

Les Reyangs qui habitent l'intérieur de Sumatra parlent un langage différent du Malais. Ils forment diverses tribus qui semblent n'appartenir qu'à un seul et même peuple, mais qui ont cependant chacune quelques coutumes qui les distinguent les unes des autres.

Les Reyangs, originaires des bords du Reyang, rivière de la côte occidentale de l'île de Bornéo, sont, ainsi que les Malais, d'une taille peu au-dessus de la moyenne. Leurs membres sont petits, mais bien proportionnés. Les femmes ont l'habitude de pétrir la tête de leurs enfants, ainsi que dans quelques autres îles de l'Océanie. Elles leur aplatissent le nez, compriment le crâne et allongent les oreilles de manière à ce qu'elles se tiennent droites hors de la tête. Les yeux des Reyangs sont vifs et noirs comme ceux de tous les Océaniens, et quelquefois obliques comme ceux des Chinois. Leurs cheveux sont noirs et épais ; les femmes les laissent croître jusqu'à ce qu'ils touchent la terre. Les hommes se brûlent la barbe avec de la chaux vive.

Digitized by Google

Ce peuple est d'un naturel paisible, intelligent, grave, endurant, moins fourbe et moins cruel que les Malais, peu haineux, mais implacable dans ses haines. Sobres dans leur nourriture, les Reyangs vivent des végétaux qu'ils recueillent ; mais généreux dans leur hospitalité, ils tuent volontiers une chèvre pour régaler l'étranger qu'ils reçoivent sous leur toit. On peut leur reprocher l'indolence, la méfiance et la servilité. Leurs femmes sont dociles, modestes et généralement chastes.

Leur *pandjeran* ou prince est assisté d'un conseil de *doupattis* ou chefs de village ; mais ceux-ci n'ont qu'une autorité précaire, quoique leur dignité soit ordinairement héréditaire. Le pays des Reyangs forme quatre tribus, et il a dans son voisinage le gouvernement de Passoumah, vaste province qui reconnaît les mêmes lois et les mêmes coutumes. Là aussi sont quatre pandjerans, qui relèvent du sultan de Palembang, depuis l'époque de la conquête javanaise.

Les lois et coutumes des Reyangs, touchant l'action de la justice, sont détaillées avec un grand soin dans leur code qu'ils nomment *Addat*. Un voleur est condamné à payer deux fois la valeur de l'objet volé, avec une amende en sus. Le meurtre se rachète par un *bangoun*, somme d'argent qui varie de 80 à 500 piastres, suivant la dignité, l'âge, le rang et le sexe de la victime. Le serment judiciaire est entouré d'une grande solennité, et est rarement l'occasion d'un parjure. La peine capitale est presque ignorée à Sumatra, par la facilité qu'on a de racheter le meurtre. La prison des criminels est une espèce de cage carrée faite en bambou et assurée aux quatre angles par de forts madriers. Cet usage, qui existe encore en Asie, nous autorise à ajouter foi à la cage dans laquelle le fameux Timour ou Tamerlan fit enfermer le sultan Bajazet, fait prisonnier à la bataille d'Ancyre.

L'esclavage n'est pas très-dur chez les habitants de Sumatra ; les domestiques et les esclaves, qui sont peu nombreux dans cette île, vivent, ainsi que dans l'Orient, presque toujours sur le pied de l'égalité avec les différents membres de la famille.

Les habitants de Sumatra célèbrent une fête ou *bimbang* consacrée aux combats de coqs, à une danse lente et grotesque, suivie de chants accompagnés du *soulen* ou flûte malaise, et de la *tinkah*, ou timbale. Les danseuses portent de riches habits de soie, ont leurs jambes et leurs bras chargés d'anneaux d'or, et leurs cheveux parfumés de fleurs ou d'huile de benjoin : dans les intermèdes, un bouffon divertit les spectateurs.

On voit peu d'exemples de longévité dans cet étrange pays. La durée de la vie dépasse rarement soixante ans. Mais ces peuples ont la plus grande vénération pour la mémoire de leurs aïeux. Ils jurent par leurs mânes sacrés. Leur croyance à la métempsycose, empruntée aux Hindous, en diffère d'une manière bizarre, puisqu'ils croient que leurs âmes vont se loger, après la mort, dans le corps des tigres ; et c'est là l'origine de leur respect pour ces animaux, contre lesquels ils ne se battent qu'à leur corps défendant. Ils prétendent que, dans un district secret de l'intérieur de Sumatra, les tigres ont un gouvernement et une cour, et qu'ils habitent des villes et des maisons couvertes de cheveux de femmes.

Ils vénèrent aussi les crocodiles qui dévorent les baigneurs. Ainsi que faisaient les Égyptiens, ainsi font encore certaines peuplades nègres. De tous les

Digitized by Google

temps, et en tous pays, les hommes agités par la crainte, l'espérance ou l'admiration, ont élevé des autels aux hommes, aux animaux, aux plantes, aux astres, et même aux phénomènes physiques, dont ils croyaient recevoir des bienfaits, ou dont ils redoutaient la colère, ou enfin qui étonnaient leur intelligence.

Ces mœurs, plus particulières aux Reyangs, se retrouvent chez les Lampoungs qui habitent l'extrémité de Sumatra depuis Palembang jusqu'à la frontière du Passoumah. Ce sont les habitants de l'île qui ont le plus de ressemblance avec les Chinois par leur visage en losange et leurs yeux bridés. Leurs femmes sont les plus belles et les mieux faites de cette grande terre. Les Lampoungs adorent la mer.

On trouve dans l'espace compris entre le royaume d'Achem, Menangkarbou et la mer, un peuple nombreux, avec un gouvernement régulier et des assemblées délibérantes : ce sont les Battas, dont la population s'élève environ à deux millions d'individus. Ils reconnaissent un seul Dieu suprême, et de plus trois autres grands dieux qu'ils supposent avoir été créés par le premier. Ce peuple a le sentiment de l'honneur au plus haut degré ; il est belliqueux ; il se distingue par sa probité, sa bonne foi et sa prudence. Le pays qu'il habite est parfaitement cultivé, et les crimes n'y sont pas très-nombreux. Cependant, avec tant de belles et bonnes qualités, les Battas n'en sont pas moins de véritables anthropophages.

Toutefois leur anthropophagie ne s'exerce que sur des hommes que la loi a condamnés à mort ; c'est, dit-on, par respect pour leurs lois et pour les institutions de leurs ancêtres qu'ils se mangent ainsi les uns les autres. Leur code condamne à être mangés vivants : 1° ceux qui se rendent coupables du crime d'adultère ; 2° ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit ; 3° les prisonniers faits dans les guerres importantes, c'est-à-dire dans les guerres d'un district contre un autre ; 4° ceux qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, union prohibée, parce que les contractants descendent des mêmes père et mère ; 5° enfin ceux qui attaquent traîtreusement un village, une maison ou une personne.

« Quiconque a commis un des crimes énumérés ci-dessus est dûment jugé et condamné par un tribunal compétent. Après les débats, la sentence est prononcée, et les chefs boivent chacun un coup : cette formalité équivaut à celle de signer chez nous une sentence. On laisse ensuite s'écouler deux ou trois jours pour donner au peuple le temps de s'assembler. Le jour fixé, le prisonnier est amené, attaché à un poteau les bras étendus, et la partie offensée s'avance et choisit le premier morceau, ordinairement les oreilles ; les autres membres de la famille viennent ensuite, suivant leur rang, et coupent eux-mêmes les morceaux qui sont le plus à leur goût. Quand chacun a pris sa part, le chef de l'assemblée s'approche de la victime, lui coupe la tête, l'emporte chez lui comme un trophée, et la suspend devant sa maison. La cervelle appartient à ce chef ou à la partie offensée. On lui attribue des vertus magiques ; aussi est-elle ordinairement conservée avec soin dans une bouteille. Le cœur, la paume des pieds sont réputés les morceaux les plus friands. La chair du criminel est mangée tantôt crue, tantôt grillée, mais jamais ailleurs que sur le lieu du supplice ; on l'assaisonne avec du sel, on y ajoute souvent du riz. Jamais on ne boit ni vin de pal-

Digitized by Google

mier, ni d'autres liqueurs pendant ce repas ; quelques individus apportent avec eux des bambous creux, et les remplissent de sang qu'ils boivent. Le supplice doit être toujours public : les hommes seuls y assistent, la chair humaine étant interdite aux femmes. Cependant on prétend que celles-ci s'en procurent de temps à autre à la dérobée. Quelques auteurs affirment que les Battas préfèrent la chair humaine à toute autre ; mais malgré ce goût prononcé, on n'a pas d'exemple qu'ils aient cherché à le satisfaire hors des cas où la loi le permet. Quelque révoltantes, quelque monstrueuses que puissent être ces exécutions, elles n'en sont pas moins le résultat des délibérations les plus calmes, et rarement l'effet d'une vengeance immédiate et particulière ; excepté pourtant quand il s'agit d'un prisonnier de guerre. L'attachement des Battas pour les lois qui ordonnent ce supplice est plus fort encore que celui des Mahométans pour le Coran. On a calculé qu'ils mangent, en temps de paix, de soixante à cent individus par an. »

« On assure, dit Rienzi, que les Battas étaient dans l'usage autrefois de manger aussi leurs parents, quand ceux-ci étaient devenus trop vieux pour travailler. Ces vieillards choisissaient alors une branche d'arbre horizontale, et s'y suspendaient par les mains, tandis que leurs enfants et leurs voisins dansaient autour de l'arbre en criant : « Quand le fruit est mûr, il faut qu'il tombe. » Cette cérémonie avait lieu dans la saison de la récolte des citrons. Dès que les victimes fatiguées, ne pouvant plus se tenir ainsi suspendues, tombaient à terre, tous les assistants se précipitaient sur elles, les mettaient en pièces et dévoraient leur chair avec délices. »

Les indigènes de l'île de Sumatra aiment passionnément les jeux, tels que celui des dés, celui de la balle, et par-dessus tout les combats de coqs, à l'instar des autres habitants de la Malaisie ; mais nulle part on ne voit des parieurs plus acharnés, plus forcenés qu'à Sumatra, si l'on en excepte les indigènes des îles Philippines. Il y en a qui jouent leurs femmes, leurs mères, leurs filles. La race des coqs malais est d'une vigueur peu commune et d'un courage intrépide. L'usage est de ne faire battre que des coqs d'une couleur différente. Celui qu tue l'autre en lui ouvrant la poitrine avec ses redoutables ergots est caressé, choyé, porté en triomphe, et acheté quelquefois de 60 à 100 piastres.

Les habitants de la partie sud-est de Sumatra, et surtout ceux de Palembang, sont d'une haute stature. Ils sont braves et fins, tempérants et justes, mais passionnés et violents. Fortement attachés à leurs anciennes coutumes, ils se révoltent contre toute innovation. D'un caractère naturellement indépendant ils se montrent très-jaloux de leurs antiques priviléges. Bien loin d'estimer la loyauté en affaires, ils ne se font aucun scrupule de tromper l'étranger. Ils sont fort adroits dans le maniement de leurs armes. Lorsqu'ils sont attaqués, ils placent en première ligne leurs femmes et leurs enfants. C'est ainsi que périrent, dans les dernières guerres avec les Hollandais, cent vingt femmes, qui demeurèrent fermes à leur poste avec leurs enfants dans leurs bras.

Ils sont très-industrieux et d'une remarquable sobriété. Rarement ils mangent de la viande, bien qu'ils aient des chèvres et de la volaille en abondance. Ils mangent sans répugnance la chair des animaux qu'ils trouvent morts, à l'exception de celle du porc. La seule boisson enivrante dont ils fassent usage est une liqueur fermentée extraite du riz, qu'ils appellent broum, et qu'ils ré

Digitized by Google

servent pour les jours de fête. Ils ont de l'aversion pour le lait et pour tous les mets dans la préparation desquels il entre. Un chef, à qui on offrait un jour du thé, le refusa en disant d'un air mécontent : « Suis-je donc un enfant pour prendre du lait ? »

Ces Malais de Palembang sont musulmans ; mais leur religion est mêlée de choses vraiment bizarres. Ils croient que la terre, entièrement immobile, est portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, les ténèbres par la lumière. Cela est sans doute une allégorie, mais le sens en est perdu.

Dans la partie indépendante de l'île de Sumatra, nous remarquerons d'abord le royaume d'Achem, qui n'embrasse que l'extrémité septentrionale de l'île. « Vers la fin du seizième siècle et jusqu'à la moitié du dix-septième, les Achinais ont été, dit Balbi, la nation prépondérante de la Malaisie, étant les alliés de tous les peuples commerçants, depuis le Japon jusqu'à l'Arabie. A cette époque brillante, leur marine comptait près de cinq cents voiles, et l'empire d'Achem s'étendait sur presque la moitié de l'île de Sumatra et sur une grande partie de la péninsule de Malacca. Depuis quelques années, ce royaume est en proie à l'anarchie, et l'autorité du sultan paraît ne s'étendre actuellement qu'à la ville capitale et à ses environs immédiats, tous les chefs et districts étant de fait indépendants. Achem (Achin), assez grande ville, est regardée comme la capitale du royaume. »

M. Walckenaër donne, d'après Marsden, la description suivante de la ville d'Achem :

« Située, dit-il, à la pointe nord-ouest de l'île, à 4 kilomètres de la mer, cette ville se trouve en quelque sorte enveloppée d'une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une rivière couverte de bateaux, qui en sortent lorsque le soleil se lève, et y rentrent lorsqu'il se couche, et qui sont dans une activité continuelle. Huit mille maisons, la plupart bâties en bambou, élevées sur pilotis pour se préserver de l'inondation, sont éparses dans cette forêt et y forment tantôt des rues, tantôt des quartiers séparés entre eux par des prairies ou des bois. Tout cela se trouve caché par de grands arbres qui bordent le rivage, de sorte que, quand on est dans la rade, on n'y aperçoit aucune apparence de ville ; mais les hauteurs qui entourent la vaste plaine où Achem est située forment un immense amphithéâtre qui étale aux yeux des champs cultivés, des plantations régulières, des groupes de deux ou trois maisons propres et élégantes, de petits villages avec de blanches mosquées construites sans magnificence, mais avec goût. »

Le palais où le sultan fait sa résidence est une espèce de forteresse grossièrement bâtie, et défendue par plusieurs canons d'une grosseur extraordinaire ; un fossé large et profond l'environne. L'anarchie qui désole ce pays a anéanti presque entièrement le commerce qu'on y faisait, et sans doute aussi diminué sa population, qu'on s'accorde assez généralement à porter à 40,000 âmes, « nombre qui nous paraît, dit Balbi, exagéré de plus de la moitié. »

On voit encore dans le royaume d'Achem : Telosancaouay, petite ville, ancienne résidence du sultan ; Pedir, qui est le second port du royaume ; et Moukki, bourgade remarquable par une riche mine de cuivre.

Il faut aussi mentionner parmi les États indépendants le royaume de Siak,

Digitized by Google

qui occupe la partie moyenne de la côte orientale. Les villes principales sont : Siak, résidence du sultan ; Delhi, sur la rivière du même nom ; Campar ; Langkat, ville de commerce ; Batou-Bara, ville importante par sa marine. Tout ce littoral offre de beaux terrains bien arrosés et couverts de riches cultures, ainsi que des havres et des criques d'une sûreté admirable.

Le peuple de ces districts est adonné à la piraterie. Sur les confins se trouve le pays des Battas dont nous avons parlé, et qui ne compte que des villages, à l'exception de Barous, petite ville où se tient le principal marché du camphre, et Tappanouli, bourgade remarquable par l'immense et magnifique baie à laquelle elle donne son nom, et qu'on peut considérer comme une des plus belles et des plus sûres qui existent sur le globe.

La partie hollandaise de Sumatra comprend le gouvernement de Radang et l'ancien État de Menangkabou, une partie du pays des Lampoungs et le royaume de Palembang. Les villes principales du gouvernement hollandais sont : Padang, Natal, Bencoulen.

Enfin, les îles qui dépendent géographiquement de Sumatra, et qui sont presque toutes régies par des chefs ou radjahs indépendants, sont : Endi, Sandana ; puis Engano, le groupe de Poggi, les îles Porah, Si-Birou, Batu, Nias et le groupe de Baniak. Le long de la côte orientale, il y a aussi l'île de Banca, qui possède des mines d'étain inépuisables, et l'île de Bolliton, riche en mines de fer. Voilà tout ce que nous pouvons dire sur cette grande terre de Sumatra, la première des îles de la Sonde.

JAVA.

L'île de Java produit abondamment un grain de l'espèce de l'orge (*javoua*) ; c'est le *panicum italicum*, et c'est de là que l'île tire son nom. Séparée de la pointe méridionale de l'Océanie par le détroit de la Sonde, l'île s'étend de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu au sud, dans une longueur de 1,110 kilomètres de long sur 180 à 220 de large. Sa superficie a 5,943 lieues, et sa population 5 millions d'âmes, dont plus des deux tiers reconnaissent la domination hollandaise, tandis que l'autre tiers forme des États indépendants.

Cette population est composée d'un quarantième d'Européens, Arabes, Hindous de la côte de Coromandel, Malais, Bouguis ; Mangkassars et esclaves ; les Chinois y sont au nombre de plus de 500,000 ; mais le nombre des habitants de Java est sujet à varier à cause des maladies épidémiques qui y font souvent de grands ravages dans la partie nord. Cette île a moins d'étendue que Bornéo et Sumatra ; mais son industrie, son commerce, sa civilisation lui assurent le premier rang parmi les États de la Malaisie.

Elle est traversée dans toute sa longueur par une suite de trois chaînes formant trente-huit montagnes bien distinctes et fort élevées, parmi lesquelles on compte plus de quinze volcans éteints ou en activité. Ces montagnes sont toutes revêtues de la plus belle végétation. Parmi ses nombreux volcans, celui dont le cratère est le plus large est Tankouban-Prahou, c'est-à-dire la barque renversée, parce que son cratère, qui est situé à plus de 600 mètres de hauteur, a la forme d'un entonnoir. Celui de Guédé est à plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

Au reste, la base de l'île entière de Java paraît avoir été formée par l'action sous-marine de volcans. La formation géologique du sol est donc essentiellement volcanique.

L'île de Java jouit dans toute son étendue d'un climat salubre, excepté vers la côte du nord. La température est presque toujours la même entre les dix premiers parallèles de l'équateur ; les vents périodiques y établissent deux moussons ou saisons : celle de la sécheresse, qui dure environ six mois ; celle des pluies, qui règne également six mois. Les mois de décembre et de janvier sont les plus humides ; les mois de juillet et d'août les plus secs. Durant cette dernière saison, la nuit est plus chaude que le jour. « Dans les montagnes, on passe rarement une journée sans orage, dit Rienzi, et dès que le bruit de la foudre se fait entendre, on sent la terre trembler sous ses pas ; les éclairs embrasent l'atmosphère comme des nuages de feu, et leur lumière est tellement vive et éblouissante qu'on est contraint de fermer les yeux. Quand la pluie tombe, ce n'est pas en brouillard ou en poussière monotone et constante, comme à Paris ; ce sont des torrents, des cataractes, un déluge ; le ciel semble se fondre en eau pendant plusieurs jours, et les animaux épouvantés font entendre des cris de terreur. Pendant la mousson sèche, on n'éprouve point la sécheresse de l'Hindoustan ; mais l'atmosphère est souvent rafraîchie par les pluies à verse qui rendent à la terre toute sa parure.

« Le Delta de l'Égypte n'est pas plus fertile que les environs de Sourabaya, dont le sol est sans cesse en culture, et non pas, comme celui de l'Europe, asservi à quatre saisons.

« L'on trouve à Java les différents degrés de l'échelle végétale, depuis les plantes aquatiques jusqu'aux plantes alpines. La profusion des végétaux étonne à chaque pas, depuis les côtes sablonneuses jusqu'au fond du cratère des volcans. »

Nous croyons devoir donner quelques détails sur un arbre originaire de ces chaudes contrées, que l'on devrait essayer de naturaliser dans nos pays tempérés, ne fût-ce que pour servir à l'ornement des parcs et des jardins publics ; nous voulons parler du tamarinier ou tamarin, qui vient dans les régions tropicales.

Sa taille égale celle de nos plus grands châtaigniers, et son feuillage, semblable à celui de l'acacia, mais plus élégant encore, est d'une telle épaisseur que rien n'est plus délicieux que la fraîcheur de l'ombre qu'il répand autour de lui. Le voyageur, dans l'Océanie, le cherche au loin des yeux pour y faire la halte du milieu du jour, car non-seulement il y trouve un abri contre l'ardeur du soleil, mais il a dans le fruit de cet arbre une sorte de conserve avec laquelle on peut en quelques instants préparer une boisson aussi agréable que salutaire. Cette belle pulpe, au besoin, lui fournit un médicament tout préparé et le plus efficace peut-être contre les indispositions qui résultent souvent des fatigues de la route.

Le tamarin fait partie de la famille des légumineuses, famille si importante pour l'homme, et qui pourvoit à une foule de besoins divers.

« Le tamarin, dit un médecin naturaliste, le savant Garcia de la Huerta, est un très-bel arbre, comparable, pour la taille, à nos noyers et à nos châtaigniers. Son tronc est d'un bois ferme, qui n'est ni spongieux ni fongueux... Les bran-

Digitized by Google

ches sont nombreuses, garnies de feuilles serrées, et composées chacune d'un grand nombre de folioles, qui sont disposées symétriquement des deux côtés d'une tige commune. Le fruit est une gousse un peu arquée, et qui rappelle la figure d'un doigt à demi fléchi. L'écorce en est d'abord verte ; mais par l'effet de la maturité elle se dessèche, prend une couleur grisâtre, et alors elle s'enlève aisément. A l'intérieur sont des graines semblables, pour la grandeur, à celles du lupin comestible, aplaties, lisses, d'un brun rougeâtre et d'une forme qui n'est pas parfaitement ronde. Ces graines se jettent, et l'on ne fait usage que de la pulpe au milieu de laquelle elles sont plongées, pulpe qui est mollasse, visqueuse et comme gluante. Ce qui est très-digne de remarque, c'est que lorsque le fruit est encore attaché à la branche, on voit, aux approches de la nuit, les feuilles voisines s'abaisser sur lui et le couvrir, comme pour le préserver du froid jusqu'au retour du soleil.

« Le fruit encore vert est très-acide, mais cette acidité a quelque chose de suave. La pulpe, bien mondée et mêlée avec une quantité suffisante de sucre, sert à faire un sirop qu'on emploie de préférence au sirop de vinaigre, et dans les mêmes occasions cette pulpe est un purgatif très-sûr et très-doux, et que les naturels emploient fréquemment en l'associant avec l'huile de pignon d'Inde. Les médecins du pays ordonnent dans le cas d'érésipèle un cataplasme fait avec les feuilles de tamarin broyées. »

Bontius, médecin hollandais, confirme ce que dit Garcia; il indique de plus la recette d'une liqueur fermentée, que les Hollandais avaient appris à faire à l'exemple des habitants de Java, et qu'ils buvaient à défaut de bière : il y entrait trente cruchons d'eau de rivière, deux livres de sucre brut, deux onces de pulpe de tamarin et deux citrons coupés par tranches ; le tout était mis dans un baril bien cerclé, bouché et tenu vingt-quatre heures à l'ombre. Au bout de ce temps on avait une boisson qui, suivant Bontius, était au moins aussi agréable au goût que la meilleure bière de mars, et infiniment plus saine dans un pays aussi chaud que l'île de Java.

L'île de Java présente, dans tous les règnes de la nature, les mêmes richesses que Sumatra. Il est donc inutile de nous répéter. Cette île est en quelque sorte le noyau des possessions océaniques des Hollandais, qui l'ont soumise presque tout entière à leur domination, et l'ont divisée en vingt résidences ou départements particuliers, qui forment cette florissante colonie. Ce sont : Batavia, Bantam, Buitenzoorg, Préangers, Krawang, Chéribon, Tagal, Bekkalongang, Kadou, Samarang, Japara, Rembang, Grissé, Sourabaya, Passarouang, Besukie, Banyouwangui, Souracarta, Djocjocarta, Madura et Sumanap.

Le caractère du Javan ou Javanais indigène, qu'on appelle dans le pays *Bouhmi*, présente des traits particuliers que le voyageur doit noter. Il est généralement petit de taille et d'un teint jaunâtre ou tanné. Il pratique très-volontiers la vertu de l'hospitalité ; on est assuré de trouver chez lui un asile et des aliments au moins pour vingt-quatre heures. Il est doux, d'une humeur paisible. Domestique, il est docile, obéissant, empressé ; maître, il sait commander avec égards et bonté. Les liens de famille sont puissants chez les Javanais ; et ce peuple, quoique musulman, est très-tolérant en matière de religion. Le vol et la piraterie comptent un grand nombre d'adeptes dans les classes inférieures ; mais les personnes aisées du pays sont honnêtes et fidèles, et, de plus, fort atta-

Digitized by Google

chées aux lieux qui les ont vues naître. Un Javanais ne s'éloigne que pour un motif impérieux de la tombe de ses pères ; mais il est crédule, superstitieux, pétri de préjugés. On assure même qu'il y a des Javanais instruits qui prétendent descendre du dieu Vichnou. C'est pousser bien loin la crédulité ; ajoutons aussi que la vanité ne laisse pas que d'y trouver son compte.

Le mahométisme est la religion du pays, et les habitants ont la plus grande vénération pour les tombeaux de leurs saints, parmi lesquels on admire quelques beaux monuments.

Chez les Javanais les femmes aiment le travail et sont entendues dans les choses du domaine de l'économie domestique. L'industrie est très-développée à Java.

La tannerie, la métallurgie, les arts du charpentier, du constructeur, de l'ébéniste, de l'orfévre, la fabrication du sel, l'art de tisser et de teindre les étoffes et autres arts industriels, sont cultivés avec le plus grand succès dans cette colonie.

L'architecture et la sculpture sa sœur ont fleuri à Java dans une antiquité assez reculée, et même avec plus d'éclat que dans la Perse et le Mexique ; elles ont même égalé les chefs-d'œuvre en ce genre de l'Égypte et de l'Hindoustan. Les ruines d'architecture et de statuaire que présente cette île classique sont plus nombreuses depuis Chéribon jusqu'à Sourabaya que dans la partie occidentale. Ainsi le temple de Brambanan, celui de Boborodo, les ruines du monument pyramidal de Soukou, les mille temples et le palais de Kalassou attestent le génie artistique et l'habileté des antiques Javanais.

Parlons de quelques-unes des coutumes établies à Java. Dans les basses classes, les combats de porcs, de cailles, de grillons, sont fort en usage. Nous ne parlons pas des combats de coqs, dont la passion est générale dans tout l'archipel indien. « Mais le coq, dit un voyageur, n'est pas le seul animal dont on se plaise à admirer la colère et le courage. A Java, on fait combattre aussi les cailles, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que l'on dédaigne pour cet amusement le mâle, qui est trop petit et trop timide, tandis que l'on recherche les femelles, dont le caractère irascible et le courage procurent aux amateurs de ces jeux cruels les plus vives émotions.

« Le grillon lui-même, malgré sa petitesse, est excité souvent au combat. On place deux de ces animaux en présence, et on parvient à les mettre aux prises en les chatouillant avec des brins d'herbe. C'est souvent sur le courage et la force de pareils combattants que des insulaires ne craignent pas de risquer des sommes considérables. Au reste, la puérilité des Javanais est poussée si loin dans leurs jeux, qu'ils exposent quelquefois des fortunes entières sur la direction d'un cerf-volant de papier. Le but des efforts de chaque joueur est de détruire la ficelle de son adversaire ; aussi voit-on sur une petite ville cinquante, soixante cerfs-volants qui luttent l'un contre l'autre.

« Mais il y a d'autres combats destinés aux divertissements publics, ce sont ceux des animaux féroces. Le combat du tigre royal contre le buffle est le plus recherché.

« Le buffle et le tigre sont introduits dans une cage faite de forts bambous, et de plus de 3 mètres de diamètre ; leur première rencontre en ce lieu étroit est terrible. Le buffle est l'assaillant, et pousse avec violence son adversaire

Digitized by Google

contre les barreaux, où il cherche à l'écraser, tandis que le tigre essaye de sauter sur la tête et le dos du buffle. Après le premier choc, il y a ordinairement une riposte. — M. Crawford fut témoin d'un combat où le buffle écrasa le tigre au premier bond.

« D'après Stavorinus, chef d'escadre de la république batave (de 1768 à 1778), continue notre narrateur, les deux animaux sont transportés dans une vaste plaine, garnie tout autour d'un quadruple rang de Javanais armés de piques. — Lorsque tout est prêt, on ouvre par le haut la cage du buffle, et on l'excite avec des orties dont la piqûre est si insupportable que leur contact exciterait une fièvre de rage chez l'homme le plus impassible ; quant au tigre, on le provoque en le piquant avec des bâtons pointus, en l'incommodant avec des tourbillons de fumée et en lui jetant de l'eau bouillante. Les Javanais qui sont chargés du périlleux emploi de faire sortir les animaux de leur cage ne peuvent quitter la place qu'après avoir plusieurs fois salué le prince, qui leur fait signe alors de se retirer pour aller se placer dans les rangs des autres soldats ; il ne leur est permis cependant de le faire que d'un pas fort lent et jamais en courant.

« Il n'y a pas encore longtemps que l'on faisait combattre contre les tigres les criminels condamnés à mort ; on commençait par frotter le corps de ces malheureux de *curcuma ;* on les revêtait ensuite d'une petite camisole jaune, et on les armait d'un poignard, après quoi ils étaient exposés dans l'arène.

« Stavorinus rapporte un événement singulier arrivé à un criminel condamné à être dévoré par les tigres. Lorsque ce pauvre malheureux fut jeté dans la fosse, il eut le bonheur de tomber à califourchon sur le dos du plus grand tigre, sans que cet animal, qui parut fort effrayé, lui fit le moindre mal, tandis que les autres n'osèrent point l'attaquer. — Il dut néanmoins perdre la vie, le prince ayant commandé qu'on le fît tuer.

« En 1812, deux hommes furent exposés aux bêtes par ordre du sultan de Yugyukerta. On donna à chacun d'eux un poignard (kris) dont la pointe était émoussée ; on ouvrit une cage d'où s'élança un tigre : le premier de ces criminels fut bientôt mis en pièces ; mais le second combattit pendant deux heures avec un tel bonheur qu'il tua son adversaire en le frappant plusieurs fois sur la tête, sous les yeux et sous les oreilles. On jugea que le ciel avait ainsi manifesté l'innocence de cet homme ; non-seulement il obtint sa grâce, mais il fut élevé au rang de *montri,* pour l'indemniser des dangers qu'il avait courus.

« Maintenant ces cruels amusements ne se renouvellent presque plus ; ils ont même, en général, été abolis par des traités avec les Européens, ainsi que la mutilation et la torture. »

Les combats de taureaux sont communs dans l'est de Java. On n'emploie ni des chiens, comme en Angleterre, ni des hommes ou des chevaux, comme en Espagne, mais on excite les taureaux attirés par une vache dans un cercle immense appelé *aloun aloun.* Une fois excités, on emmène la vache, et ils se combattent à outrance. Les taureaux les plus estimés sont ceux de Sumanap, qui sont de petite taille, mais braves et vigoureux. Tous ces jeux et quelques autres donnent toujours lieu à des paris considérables.

Parmi les divertissements des Javanais, celui qui est le plus à la mode, c'est une espèce de danse appelée le *tandak.* A peine fait-il nuit qu'on entend de tous côtés une musique bruyante : le peuple sort de ses habitations et se porte

Digitized by Google

en foule sur les places publiques où les danseuses sont rassemblées. Sous une tente dressée à la hâte et éclairée d'un grand nombre de lampes, trois ou quatre femmes très-légèrement vêtues, la tête parée de fleurs, accompagnées des sons d'une musique vive, et s'accompagnant elles-mêmes de la voix, mettent en mouvement toutes les parties de leur corps : les bras, les mains, les jambes, la tête, tout est en action. Les hommes viennent prendre part à ces jeux ; la danse va toujours s'animant de plus en plus ; les danseuses redoublent d'ardeur, les danseurs veulent les imiter ; mais bientôt, fatigués d'un exercice aussi violent, ils se retirent et vont reprendre leur place parmi les spectateurs. Quelque séduisant que soit pour un Javanais un pareil spectacle, il ne peut convenir à un Européen d'un goût délicat. Ces danseuses s'appellent *ronguines ;* leur profession est généralement méprisée, et il n'est pas de femme honnête à Java qui voulût s'abaisser à danser le tandak même en particulier.

Le sultan de Djocjocarta entretient dans son palais des danseuses d'un autre genre, qu'on nomme *bedoïos* ou *srampis ;* elles dansent, dit-on, avec grâce, forment des ballets réguliers et offrent quelque ressemblance avec les bayadères de l'Inde. Peu de personnes peuvent les voir, le sultan et le gouverneur de Samarang ayant seuls le privilége d'avoir des bedoïos à leur service.

Quand le sultan paraît en public, ses pages exécutent devant lui une marche qu'on pourrait plutôt appeler une danse ; mais, ce cas excepté, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme on en trouve chez leurs voisins ; et ceux qui, à Batavia, se livrent à cet exercice dans les fêtes solennelles sont des étrangers de Mangkassar, de Bali et de Bima.

A Java, comme dans la plupart des autres îles de la Malaisie, les maisons de la campagne sont construites sur un terrain un peu élevé au-dessus du sol. Les parois et les compartiments sont faits de bambou tressé ; le toit est formé de feuilles lancéolées de nipa ou d'une espèce de bambou sirap. On n'y voit ordinairement d'autre ouverture que la porte. D'un côté est le logement des chefs de famille ; celui des enfants est vis-à-vis. Un virandah ou galerie orne toute la longueur de la façade : c'est là que les femmes se livrent à leurs occupations domestiques et que les hommes prennent le frais.

Les habitations rurales ne sont jamais isolées, mais agglomérées les unes à côté des autres, de manière à former un village, dont l'étendue varie en raison de la fertilité des terrains qui l'environnent, et surtout de l'abondance des eaux ; car les musulmans, comme on sait, font plusieurs ablutions par jour. La population d'un village n'est guère moindre de 50 habitants, et n'excède pas 200.

Les villages, suivant un voyageur que nous citons fréquemment, le savant D. de Rienzi, les villages sont plantés d'arbres utiles et cachés sous le feuillage de la plus belle et de la plus épaisse végétation. A une très-faible distance en dehors, le voyageur n'aperçoit que des amas de verdure de la plus grande fraîcheur, et s'imagine avoir devant lui une admirable solitude parsemée de délicieux bosquets.

A l'extérieur, les plantations de riz sont disposées avec soin ; les canaux qui servent à leur arrosement forment des îles innombrables ; lorsque ces cultures sont en maturité, elles offrent une longue surface dorée qui l'emporte en magnificence sur les plus riches moissons d'Europe.

Digitized by Google

Dans les campagnes règnent les mœurs simples des anciens patriarches bibliques. Chaque village forme une communauté qui a ses fonctionnaires, et quelquefois un temple et des prêtres.

Les villes de l'île de Java sont remarquables par la propreté et la régularité de leurs rues, et ne diffèrent des villages que par leur plus grande étendue, attendu qu'il ne s'y trouve pas une maison qui ne soit entourée d'un jardin. Une grande place carrée, ouverte de toutes parts, est disposée au centre de ces villes. D'un côté s'élève la demeure du chef, et de l'autre la mosquée.

Le palais du souverain offre, à l'extérieur, l'aspect d'un vaste carré de hautes murailles, semblables à des remparts, entouré d'un fossé et garni de canons. Ce palais n'a pas moins de 4 kilomètres de circuit. L'intérieur est décoré avec autant de goût que de magnificence.

Les habitations des familles de la basse classe sont meublées avec une grande simplicité. « Les lits, dont la forme est la même que celle de nos canapés, se composent, dit Rienzi, d'une natte fine et d'oreillers recouverts d'étoffes coloriées. Les Javanais ne font usage ni de tables, ni de chaises ; ils prennent leurs repas assis sur une natte, les jambes croisées. Les aliments, placés dans de petits vases de cuivre ou de porcelaine commune de Chine, sont servis sur un grand plat de cuivre ou de bois. On n'y porte que la main droite, selon la coutume des musulmans, et on n'y touche qu'avec un doigt et le pouce. On fait rarement usage de la fourchette et du couteau ; on ne se sert de la cuillère que pour prendre les liquides.

« L'ameublement des personnes de distinction est plus considérable. Leurs habitations sont garnies de nattes, de tapis, de piles d'oreillers et de lits. Dans les provinces administrées directement par le gouvernement hollandais, on fait usage de miroirs, de tables et de chaises. Les Javanais ont adopté cet usage pour recevoir les visites des Européens ; ensuite les chefs indigènes en ont fait un objet de luxe. La plupart des pièces de leurs maisons sont disposées en chambres, dont quelques-unes sont entièrement meublées à l'européenne pour recevoir les chefs du gouvernement. Malgré la différence de culte, les indigènes ne se font pas le moindre scrupule de s'asseoir à table avec leurs hôtes. Les canapés sont recouverts d'étoffes européennes.

« Les jours de fête sont célébrés avec des illuminations brillantes : on couvre de festons enflammés les bambous, les cocotiers et les autres plantes arborescentes qui ornent les jardins près des villes. »

Le vêtement des habitants de la Malaisie est généralement préférable à celui des indigènes des Antilles. Ils ont beaucoup de recherche dans leur mise, et méprisent un homme malpropre.

Les parties principales du vêtement d'un Javanais des classes inférieures sont le *sarong*, pièce d'étoffe de coton, qu'on porte à la manière du plaid des montagnards écossais ; le *kolambi*, espèce de justaucorps à manches courtes ; le kriss, poignard indispensable pour la défense personnelle ; et surtout un mouchoir plié d'une manière particulière et originale pour remplacer le turban ordonné par le culte de Mahomet. Les hommes ont les cheveux tournés sur le sommet de la tête et retenus avec un peigne.

Les femmes ont un costume remarquable par sa simplicité ; elles ne portent point, comme les hommes, de mouchoir sur leurs cheveux ; elles se contentent

Digitized by Google

de les relever sur le derrière de la tête, en les attachant avec une épingle de corne de buffle ou de cuivre.

Les hommes et les femmes portent des bagues aux doigts; ils se noircissent les dents, pour n'avoir pas des dents de chien, comme ils disent, c'est-à-dire les dents blanches; ils font fréquemment usage de parfums, d'huiles aromatiques, de poudre jaune et de poudre noire, et d'autres substances exhalant l'odeur du musc.

Le costume des dames de distinction ne diffère de celui des femmes d'un ordre inférieur que par le luxe et la richesse des étoffes, des épingles et des bagues en pierreries.

Les Javanais laissent croître leurs cheveux, et il est de bon ton de les laisser flotter sur les épaules. Enfin les enfants du bas peuple ne portent aucun vêtement tant qu'ils n'ont pas atteint leur sixième année.

Parcourons maintenant les villes principales de l'île de Java.

Batavia se présente en première ligne comme la capitale de toutes les possessions hollandaises dans l'Océanie, et aussi comme la première ville commerçante de cette partie du monde. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de Jaccatra qui avait tant de splendeur. « Quoique bien déchue aujourd'hui, dit Balbi, elle est incontestablement le centre du commerce que les Hollandais font avec la Chine, le Japon, l'Inde et les autres îles de la Malaisie. On peut dire que la ville actuelle a été bâtie de nos jours, puisque la plupart des édifices qui ornaient Batâvia ont été démolis sous l'administration du gouverneur général Daendels, qui avait eu l'idée de l'abandonner entièrement à cause de son insalubrité, et de faire de Sourabaya la capitale des possessions orientales de la monarchie hollandaise. En effet, la ruine et l'abandon de la ville proprement dite datent de ce gouverneur; le château, les remparts et tous les ouvrages extérieurs furent rasés par son ordre; les murs seuls du fort Meester-Cornelis furent épargnés pour servir d'enceinte à la prison que l'on y trouve maintenant.

« Contrarié dans son plan favori de transporter à Sourabaya le siége du gouvernement, le général Daendels n'en continua pas moins la destruction de l'ancienne ville, et il fit bâtir de superbes casernes avec des habitations commodes et élégantes pour les officiers de la garnison, dans l'intérieur, à la hauteur de Weltefreden. Il s'y fixa lui-même, et y fit élever un palais spacieux destiné aux gouverneurs généraux. Les habitants européens un peu fortunés suivirent l'exemple du gouverneur; ils désertèrent la ville pour occuper des maisons bâties sur un plan plus convenable au climat de ces contrées, le long du canal Moolenvliet, du canal de Rijswijk et à Weltefreden, et quelques années plus tard, le long du vaste Konings-Plein et sur le chemin de Meester-Cornelis. Pendant l'occupation anglaise, les nouvelles bâtisses s'élevèrent sans aucun plan fixe ou régulier, et les maisons des Européens se trouvèrent disséminées dans l'intérieur au milieu des villages ou des campagnes des indigènes. La ville proprement dite tomba de plus en plus en décadence; les plus beaux quartiers furent démolis les uns après les autres, et, en 1816, elle n'était habitée que par les Chinois, les Portugais descendants des colons européens primitifs, et par quelques vieux colons hollandais. On y voyait en outre quelques bureaux du gouvernement, les comptoirs ou magasins des marchands, les uns et les

Digitized by Google

autres occupés seulement sept à huit heures de la journée. Pendant l'administration à jamais mémorable du gouverneur général Van der Capellen, l'ancienne ville recouvra une partie de ses habitants et vit réparer quelques-uns de ses édifices; car cet habile administrateur sut apprécier toute l'importance de sa situation favorable au commerce, tout en visant à faire disparaître les causes principales qui en rendaient le séjour si éminemment malsain. En effet, par le desséchement de quelques canaux, par le curage de quelques autres, par l'éloignement des cimetières et des voiries, par l'élargissement et la propreté des rues, il parvint à diminuer tellement l'influence du mauvais air, que les tableaux de la mortalité de ces dernières années placent Batavia à côté des autres villes de l'île de Java. Cependant, avant toutes ces améliorations, le séjour de cette ville était justement réputé un des plus malsains du monde entier.

« Mais afin que le lecteur puisse se former une idée de cette ville dont la construction générale diffère tant de celles de notre Europe, nous allons lui tracer l'itinéraire dans les quartiers européens, donné par M. le comte de Hogendorp :

« En débarquant au port, dit cet habile et savant administrateur, ou, comme on l'appelle sur les lieux, au *Boom*, on a devant soi l'ancienne ville; on la traverse en prenant par trois ou quatre rues assez fréquentées pendant la matinée, mais tout à fait désertes pendant le reste du temps. Au bout de l'ancien faubourg ou *Buiten Neuw-poort-Straat*, un peu plus habité que le reste, on arrive aux quartiers modernes, c'est-à-dire à une file de jolies habitations entourées de jardins plus ou moins grands, sur les bords du canal de Moolenvliet et de Rijswijk, sur une longueur d'environ 3 kilomètres. A l'issue de ce canal, on a devant soi une grande plaine carrée, pareillement entourée de maisons européennes : c'est Weltefreden, ou le quartier militaire ; en prenant à la droite, on voit une autre plaine à peu près carrée, nommée le Konings-Plein, aussi entourée de charmantes habitations particulières. En traversant Weltefreden, on se trouve sur la grande route menant à Buitenzoorg, le long de laquelle les habitations d'une architecture moderne se succèdent de nouveau pendant 6 kilomètres environ, jusqu'au delà du fort de Meester-Cornelis.

« Ajoutons à cela quelques allées latérales aboutissant au canal ou aux carrés dont nous venons de parler, et l'on pourra se faire une idée de la capitale de nos possessions orientales telle qu'elle est aujourd'hui. Entre et derrière ces divers quartiers européens se trouvent les quartiers des habitants asiatiques et des Chinois; le quartier principal de ces derniers, ou *camp chinois*, est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont il formait comme un vaste faubourg; mais, à la longue, ils se sont glissés partout, et on les voit maintenant établis de tous côtés, surtout dans les bazars situés entre les quartiers que je viens de citer. »

On signale la rade de Batavia, qui est parsemée d'un grand nombre de petites îles, où l'on a établi de magnifiques chantiers, comme étant aussi sûre que belle. On voit aussi dans ces îles des magasins complets de munitions et autres objets nécessaires à la marine, et un vaste grenier de réserve pouvant contenir près de 1,750 tonneaux de riz.

Parmi les édifices anciens et modernes les plus remarquables qu'offre Batavia, on cite particulièrement les magasins de la marine, les vastes *lombongs* ou bâti-

Digitized by Google

ments destinés à contenir les récoltes de café, l'hôtel de ville, l'église luthérienne, l'église catholique, le grand hôpital militaire de Weltefreden, qui peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de mieux en ce genre en Europe, la maison de la société de commerce des Pays-Bas, le superbe bâtiment appelé *Harmonie*, dans lequel on donne les grandes fêtes publiques, les bals et concerts; l'hôtel de la société des arts, le théâtre, qui offre une salle d'une élégance du meilleur goût; l'hôtel du gouverneur général; enfin le nouveau palais de Weltefreden, où sont établis tous les bureaux civils et militaires de Batavia.

C'est Batavia qui est le siége de la société des arts et des sciences, le premier corps savant constitué par les Européens en Orient, et dont les savants mémoires ont acquis une célébrité bien méritée. C'est à peu près là que se bornent les établissements littéraires de cette capitale de l'Océanie hollandaise, plus généralement occupée d'affaires de négoce que de spéculations savantes, et qui tient un rang si distingué par son industrie, dont les principales branches sont les distilleries d'arak, les briqueteries, les chaufourneries, les tanneries, les teintureries, les fabriques de chandelles, de poteries et de cartes à jouer.

La population de Batavia, qui était jadis de 180,000 habitants, se trouve n'être aujourd'hui que de 53 ou 54,000, en n'y comprenant pas les militaires de la garnison, un grand nombre de Chinois, d'Européens, d'Arabes et d'esclaves, formant ensemble un total à peu près égal à celui de la population fixe. Néanmoins la population tend à s'accroître de jour en jour par le commerce fort animé qu'y font les Américains qui en tirent non-seulement les marchandises d'Asie, mais encore les produits d'Europe. Batavia a d'abord appartenu aux Hollandais. Depuis 1811, cette colonie était occupée par les Anglais, qui l'ont restituée à leurs premiers maîtres le 19 août 1816.

En parcourant les diverses résidences ou provinces que nous avons désignées plus haut, nous rencontrerons au nord-ouest Bantam, ville jadis grande et peuplée, capitale de l'ancien royaume de ce nom et célèbre dans l'histoire de Java; elle est aujourd'hui presque abandonnée à cause de son insalubrité; à l'est, Chéribon, capitale de l'ancien royaume de ce nom, où commence une impénétrable forêt, longue de 220 kilomètres, qui sépare les possessions hollandaises des pays vassaux. Selon un voyageur moderne, on ne traverse jamais cette forêt sans se faire accompagner d'une suite nombreuse. « Il n'existe point, dit-il, de spectacle plus étrange et plus sublime que ces précipices affreux, ces ravins profonds, ces rivières limpides, ces monts, ces rochers et ces masses de verdure ainsi éclairées par une multitude de torches qui se meuvent avec rapidité le long de la route. Lorsque les rayons du soleil percent à travers quelques branches et rencontrent la lumière rougeâtre de ces flambeaux, il en résulte des effets que la plume la plus habile s'efforcerait en vain de décrire, et qu'aucun pinceau ne saurait rendre. Quand on sort de ces voûtes obscures sous lesquelles on a marché pendant plusieurs heures, qu'on revoit tout à coup le bleu azuré du ciel, les monts agrestes, les champs cultivés et la nature entière partout resplendissante des brillantes émanations du soleil, l'étonnement et l'admiration font naître des sensations ineffables et tellement subites qu'on en est comme accablé. Le voyageur s'arrête malgré lui, pour accoutumer ses yeux à cet éclat inattendu et pour contempler à loisir le spectacle magnifique et varié qui se présente à ses regards. »

Digitized by Google

La résidence de Kadou, si importante par sa population, par la fertilité de son sol et par sa florissante agriculture, offre les ruines célèbres du temple de Boro-Bodo, ainsi que des antiquités curieuses et en grand nombre.

A l'est de Java, on trouve Samarang, capitale du pays appelé la Côte orientale. Elle est le siége d'un conseil de justice et le chef-lieu de la division militaire qui embrasse plusieurs autres résidences. Elle a un commerce assez florissant et une population de 40,000 âmes. Dans cette même résidence est le village de Banyukaning, remarquable par les temples antiques situés dans son voisinage.

Citons aussi Rembang et Grissé, jolies villes très-commerçantes; Sourabaya, la plus peuplée, la plus commerçante et la plus florissante de Java après Batavia; on y remarque un bel arsenal maritime, avec de magnifiques chantiers et une fonderie de boulets. C'est au milieu des immenses forêts de tek qui couvrent la partie occidentale de cette résidence, qu'était située Madjapahi, l'antique capitale des Javanais dans les temps florissants de leur empire.

On rencontre aussi l'ancien royaume de Mataram, si puissant dans le quinzième siècle, et dont le souverain prenait le titre d'empereur de Java. Ce royaume est partagé depuis 1755 entre deux radjahs vassaux, celui de Souracarta et celui de Djocjocarta, qui comptent l'un 972,000 sujets, l'autre 685,000.

Les principaux lieux où l'on a découvert des tchandis ou temples et d'autres antiquités sont : Singa-Sary, dans le district de Malang; Kedal, dans la même direction; Djagon, dans l'intérieur d'une forêt; Brambanan, dans la province de Mataram; dans la montagne de Gounong-Dieng, située au nord-ouest du mont Sindoro; Kediri, à l'est de la rivière Solo; à Sentoul, à l'est de Kediri; à Gidah et à Penataran. Ces dernières peuvent être rangées parmi les plus considérables et les plus curieuses antiquités de Java, ainsi que celles de Soukou, dans la province de Souracarta. Ainsi l'on voit que le sol de l'île de Java est couvert des débris de son ancienne civilisation.

Les îles qui dépendent géographiquement de Java sont : Madura, peuplée de 60,000 âmes, et l'une des régences de la colonie; elle est fertile en riz. Son territoire est partagé entre trois princes indigènes qui gouvernent, sous la suzeraineté de la Hollande, les districts de Bangkalan, de Pamakassan et de Sumanap. Le prince de ce dernier district a été élevé à la dignité de sultan, en récompense des services qu'il avait rendus au gouvernement hollandais.

L'île de Bali, appelée aussi petite Java, est divisée en huit petits royaumes indépendants. Il y a sur la côte sud, à Bali-Badong, une baie ouverte, où viennent mouiller les vaisseaux hollandais. Bali est une des parties les plus peuplées et les plus intéressantes de l'Océanie, par la belle race d'hommes qu'elle renferme, dont la religion et les institutions furent autrefois celles de la plus grande partie de la Malaisie civilisée.

Terminons cette trop rapide revue de l'intéressant groupe des îles de la Sonde, en mentionnant Sumbawa, autre île à l'est de Java, et qui est divisée en plusieurs royaumes, dont le plus puissant est celui de Bima; Florès, occupée par plusieurs radjahs indépendants; Solor, que les Portugais regardent comme une de leurs dépendances tributaires; et Timor, qui se divise en soixante-trois petits royaumes, presque tous vassaux des Portugais ou des Hollandais, suzerains de la plupart des autres îles.

Digitized by Google

GROUPE DES MOLUQUES.

Ces îles, qui s'étendent entre Célèbes et la Nouvelle-Guinée, depuis le cinquième parallèle au sud de l'équateur jusqu'au troisième nord, sont appelées aussi îles aux Épices, parce qu'elles doivent leur célébrité, leur prospérité et leurs malheurs, aux épices, qui sont leurs productions les plus précieuses. Là le giroflier et le muscadier croissent dans toute leur splendeur. Aussi les Portugais et les Hollandais se sont-ils disputé avec acharnement ces riches possessions, qui à la fin sont restées à la Hollande.

Outre les épices, les îles Moluques produisent en abondance les autres dons que la nature prodigue sur le sol de la Malaisie. Ainsi autour des lieux habités, on voit croître le sagou à la moelle nourrissante, le cocotier, l'arbre à pain, tous les arbustes fruitiers de l'Inde, qui se mêlent dans les forêts au tek, au bois de fer, à l'ébénier, au cayou-pouti, dont les feuilles donnent une huile fameuse, à une foule d'arbres, d'arbustes et de plantes rares.

Le girofle ne se récolte guère qu'à Amboine ; la muscade est limitée au groupe de Banda. La récolte moyenne annuelle des clous de girofle est d'environ 150,000 kilogrammes ; celle du muscadier, d'environ 250,000 kilogrammes de noix et 75,000 kilogrammes de macis.

« La surface des Moluques, dit M. O. Mac-Carthy, est élevée, pittoresque et presque partout couverte d'une brillante végétation. Tout y indique d'anciennes et violentes commotions, causées par les feux internes, à la suite desquelles se sont probablement ouvertes les bouches fumantes des volcans de Gounang-Api, de Makian et de Ternate, qui éclairent au loin la mer voisine. De terribles tremblements, d'épouvantables éruptions disent assez que la fermentation est loin d'être calmée. Les pluies, les vents, les brises de mer rendent assez supportable le climat de ces contrées.

« L'oiseau de paradis, le martin-pêcheur, le perroquet, le kakatoès, le casoar, le lori, ornent les forêts et les solitudes des Moluques. En fait de quadrupèdes, on y trouve le babiroussa, le phalanger, l'opossum, le petit chevrotin, le tarsier et le buffle. »

Le groupe des Moluques comprend treize îles principales et un grand nombre de moindre étendue. Les principales sont : Ghilolo, qui est la plus grande, Bouro, Ceram, Mysol, les Xirilla, et les plus connues sont Amboine, Tidor et Ternate.

Amboine, centre de la précieuse culture du giroflier, a une petite ville au fond d'une baie profonde qui divise l'île en deux presqu'îles ; elle est la résidence du gouverneur général des Moluques. On y remarque les bazars, les marchés, le campong chinois, l'hôtel de ville, l'hôpital, les deux églises chrétiennes et le fort Vittoria qui la défend. Elle peut compter 7,000 habitants.

Les autres villes de cet archipel sont : Nassau, sur une baie superbe, avec trois forts et 1,000 habitants ; Ternate, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, et qui est d'un aspect assez joli. On y remarque le palais du sultan qui est aussi vaste que magnifique. Il est bâti entre la ville de Ternate et le fort Orange. Quoiqu'elle ne compte que 5,000 habitants, la Hollande la regarde comme fort importante, non-seulement pour son commerce dans la Malaisie, mais aussi

Digitized by Google

comme point militaire propre à la défense de ses possessions lointaines. Nous citerons encore Tidor et Batchian.

Les Hollandais ne possèdent proprement dans les Moluques que le groupe d'Amboine et celui de Banda. Les autres îles sont gouvernées par des sultans indépendants ou vassaux du gouvernement néerlandais. Les plus puissants sont ceux de Ternate, de Tidor et de Batchian.

Adrien Balbi fait observer que les Moluques pourraient devenir une des grandes pêcheries de la baleine de tout le globe; car, dit-il, la mer qui les baigne, surtout la partie comprise entre cet archipel et la côte du continent austral, est extraordinairement abondante en cachalots. Que de trésors pourrait en retirer la nation qui les possède, sans courir les chances des mers orageuses et des climats froids et brumeux des contrées polaires où l'on fait encore cette pêche !

GROUPE DE CÉLÈBES.

« Entre toutes les îles de la Malaisie, dit un voyageur savant, entre toutes celles qui se distinguent par la beauté de leur ciel et la richesse de leur sol, il n'en est aucune, excepté Bornéo, qui égale Célèbes. Elle possède un climat salubre, un sol fertile et le peuple le plus civilisé de ces belles et lointaines contrées. Elle unit les paysages riants de Luçon aux majestueux aspects de Timor, la nature imposante de la Nouvelle-Guinée aux pompes sauvages de Kalémantan, les sites paisibles de l'île Rienzi aux tableaux pittoresques de Mindoro. »

Cette île, ou plutôt ce groupe d'îles, se compose de quatre presqu'îles allongées, dirigées de l'ouest au sud, liées par des isthmes étroits et séparées par trois baies profondes ; ce qui lui donne la forme bizarre d'une tarentule, un petit corps et des pattes énormément longues qui s'avancent dans la mer. Les dimensions de cette grande île sont difficiles à fixer à cause de son irrégularité. Rienzi lui attribue 768 kilomètres dans sa plus grande longueur du nord au sud, et 100 kilomètres de largeur moyenne, et lui donne une superficie de 64,000 kilomètres carrés.

Quoique l'île Célèbes soit entièrement située sous la zone torride, puisqu'elle est coupée par l'équateur, elle jouit d'un climat tempéré, grâce aux golfes nombreux qu'elle renferme dans son sein, grâce aux pluies abondantes qui règnent pendant le milieu de chaque mois, surtout ceux de juin et de juillet; grâce encore aux vents du nord qui y soufflent une partie de l'année. Les Européens, qui y vivent plus longtemps que dans aucune partie de l'Orient, sont une preuve frappante de cette salubrité. On y rencontre des centenaires, conservant autant de vigueur et de santé que ceux d'Écosse et de Russie.

Les Hollandais ont sous leur domination une partie de l'île Célèbes. Ils y possèdent le gouvernement de Mangkassar, qui se compose du district de ce nom, formé des débris de l'ancien empire du Mangkassar, vulgairement Macassar. Cette possession est fort importante pour la Hollande, l'île Célèbes étant en quelque sorte la clef des Moluques, qu'elle approvisionne en grande partie de riz et d'autres productions. Sur les ruines de l'ancienne capitale, ils ont bâti le fort de Rotterdam et la ville de Vlaardingen, qui sont le siége de la garnison et du gouvernement.

Digitized by Google

Les possessions hollandaises situées au nord de l'île ne forment pas un gouvernement particulier ; elles dépendent de celui de Ternate.

Les ports réputés les meilleurs de l'île sont ceux de Palos, sur la belle rade de ce nom, Samiah, Doumpaley, les rades de Manado, de Mangkassar et de Bonthaïn. Cette dernière, située au sud, a une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté pendant les deux moussons.

Le reste de l'île Célèbes, qui n'appartient pas aux Hollandais, et qui en comprend la plus grande partie, est divisé en un grand nombre de petites souverainetés gouvernées par des rois ou des princes indigènes, qui, la plupart, ont fait des traités d'alliance avec l'ancienne compagnie hollandaise des Indes orientales, et qui se sont placés sous sa protection, en s'engageant à ne pas faire de guerre entre eux sans le consentement de la Hollande ; à lui être fidèles dans toutes les circonstances ; enfin, à soumettre à son approbation, lors du décès des princes, le choix qu'ils ont fait de leurs successeurs. On peut regarder le royaume de Boni comme le plus puissant de ces États. D'après un rapport officiel, le roi de Boni peut armer 40,000 hommes. Bayoa, petite ville d'environ 8,000 âmes, est sa capitale. On distingue aussi le royaume de Louhou, celui de Mangkassar, et surtout celui de Ouadjou, habité par les Bouguis, qui excellent dans le commerce et dans la navigation. Le commerce maritime de ces régions ne connaît pas d'aussi habiles marins.

Les principales productions de l'île Célèbes sont les noix de coco, les bois d'ébène, de sapan et de sandal, le bambou, les melons d'eau, les bananes, les noix d'arek, le riz, le bétel, le coton, le camphre, l'opium, etc. On y trouve aussi des diamants, de l'or, du cuivre, de l'étain, des perles. Les animaux domestiques y viennent très-bien ; les bêtes féroces ne manquent pas dans ses forêts. L'île Célèbes renferme aussi des crocodiles, que les indigènes révèrent comme des divinités.

Il est facile de voir que l'île Célèbes est un des points de la Malaisie les plus favorisés de la nature. « Les pluies fréquentes, dit Rienzi, et l'ardeur du soleil équatorial donnent à toute la végétation de l'île une fécondité, une grâce, une verdure, une vigueur inconnues à nos tristes climats. Les animaux s'y multiplient plus vite, les oiseaux enchantent les oreilles, les insectes éblouissent les yeux, les poissons tracent leurs cercles d'or, de rubis, de saphir et d'opale sur l'émeraude des flots ; l'air, la terre et les eaux sont peuplés d'êtres que Dieu semble avoir pris un plaisir particulier à former dans cette terre, qui est sans exagération une des quatre ou cinq contrées privilégiées du globe, et dont le peintre ne peut donner une idée, parce qu'il n'a que des ombres et des couleurs imparfaites pour les représenter. »

Le voyageur que nous venons de citer décrit également les merveilles de la mer qui baigne les rivages de Célèbes ; empruntons-lui aussi cette vive et admirable peinture : « La mer qui baigne la côte de Célèbes offre encore plus de prodiges et d'attraits ; tantôt étincelle en mille rayons la phosphorescence de ses eaux ; tantôt elle déploie sa surface comme une nappe d'argent ; tantôt elle soulève ses vagues embrasées de soufre et de bitume ; tantôt elle donne à l'avide pêcheur des perles blanches, jaunes ou bleuâtres d'un bel orient. Aujourd'hui c'est une mer de lait, demain une mer de feu, de sang ou de poussière ; et ces admirables phénomènes sont l'ouvrage de simples mollusques et

Digitized by Google

de zoophytes mous qui flottent à la surface de l'eau. Dans son sein, la famille innombrable des zoophytes solides, les madrépores à leur tête, créent des îles nombreuses, les fortifient de remparts impénétrables, où viennent se briser comme des coquilles les vaisseaux de premier rang. Sur ces archipels coralligènes, des fleurs animalisées, étincelantes de pourpre et d'azur, offrent aux regards trompés du navigateur peu instruit des pelouses animées et riantes, et semblent l'attirer pour punir son audace du plus cruel trépas. Ici le dauphin, le plus infatigable des voyageurs, par ses évolutions vives et gracieuses, anime les solitudes de l'Océan ; là le coryphène déploie ses couleurs resplendissantes ; des escadrons de coffres triangulaires avancent en combattant, et font briller leurs cuirasses bleues parsemées d'étoiles d'or, tandis que le physétère et le cachalot mêlent leurs épouvantables mugissements aux voix tonnantes des tempêtes. »

Nous ne parlons pas du commerce de l'île Célèbes, qui est assez considérable. Il est entre les mains des Hollandais ; c'est en dire assez.

La population entière du pays s'élève à environ 3,200 habitants. Célèbes, toute proportion gardée, est la plus peuplée de toutes les îles de la Malaisie. Il faut attribuer cet état de choses à la prospérité de son commerce, de son agriculture et de son industrie.

Parmi les nations civilisées qui se divisent l'île, les Bouguis sont le peuple le plus remarquable et le plus nombreux ; le pays des Bouguis est le foyer de la civilisation des peuples malais et polynésiens. Les Célébiens sont grands, forts et bien faits ; ils sont moins cuivrés que la plupart des Malais, et n'ont pas la face équarrie et osseuse comme eux. Sans l'usage d'aplatir le nez de leurs enfants, usage assez général dans la Malaisie, leurs traits seraient semblables à ceux des plus belles tribus polynésiennes. Ils aiment généralement le travail. Ils élèvent leurs enfants d'une manière qui rappelle les antiques Spartiates : ils les couchent nus, sans langes ni maillots, les sèvrent à un an, les baignent tous les jours, et leur frottent le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus souples et plus lestes. Aussi ne voit-on à Célèbes ni bossus, ni boiteux, ni gens contrefaits. A l'âge de cinq ans, les Célébiens placent leurs enfants chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de la famille. A sept ans, ils les envoient à l'école sous la direction de prêtres musulmans nommés *agguis*, qui les élèvent avec beaucoup de sévérité. A seize ans les enfants des deux sexes sont cassérés, c'est-à-dire qu'on leur lime et noircit les dents. Les filles restent à la maison, et leurs mères sont chargées de leur éducation. Dans les classes aisées on voit des femmes qui savent lire et écrire, chose fort rare en Océanie ainsi que dans tout l'Orient. Au sortir de l'école, on fait apprendre aux garçons les métiers de menuisier, d'orfévre, de serrurier, etc. ; les filles apprennent à tisser la soie et le coton.

« Les Célébiens, dit M. Rienzi, sont peu portés au fanatisme ; ils sont vifs, gais, braves, résolus, résignés, et cependant colères, susceptibles et extrêmement vindicatifs; mais on peut compter sur leur amitié. Les femmes sont généralement propres, bien faites, assez jolies, modestes, chastes, constantes, douces, aimantes et dignes d'être aimées. Celles qui ont un rang ou de la fortune ne sortent que les jours de fête. Dans le nord de l'île elles sont loin d'être belles. Les hommes sont bons cavaliers, et c'est à cheval qu'ils font la chasse ; ils mon-

Digitized by Google

tent à poil et se servent d'une mauvaise bride. Ce sont les meilleurs chasseurs et pêcheurs de la Malaisie, et ils se livrent avec d'autant plus de passion à ces deux exercices, que le gibier et le poisson abondent dans leur île. Ils sont adroits à manier l'arc, le fusil, le kriss, la sarbacane et le kampilou, espèce de sabre qu'ils fabriquent eux-mêmes, et pointent passablement le canon. Les deux sexes aiment la poésie, la musique, la danse et la parure.

« Les maisons de Célèbes sont généralement construites en bois. La nourriture ordinaire des habitants consiste en riz, en sagou, en viande bouillie ou rôtie extrêmement épicée, et surtout en poissons et en fruits. Entre leurs deux repas, ils mâchent le bétel et l'arek, boivent du sorbet et fument. Dans les maisons riches on prend du thé, du café et du chocolat. Leur costume civil, et surtout celui des guerriers, ressemble beaucoup à celui des Malais. Comme eux aussi, et au rebours des musulmans d'Asie et d'Afrique, ils se rasent la barbe et ils conservent leurs cheveux avec le plus grand soin. Leur coiffure est tantôt un bonnet de soie brodé, tantôt une bande d'étoffe semblable au turban des Tures et des Arabes. Ils vont au bain deux fois par jour; ils font leurs repas assis à terre sur une natte et appuyés sur des coussins; ils mangent avec les doigts, ainsi que tous les Orientaux, excepté les Chinois. Dans les différentes classes dont se compose le peuple de Célèbes, on observe la plus grande politesse envers les étrangers. »

La plupart des Célébiens sont mahométans. Les Alfouras seuls, qui habitent le centre de l'île, professent une sorte de sabéisme. Avant que les Européens connussent ce beau pays, l'opinion de la métempsycose y régnait comme dans l'Hindoustan; la vie des animaux y était respectée; mais ils en immolaient au soleil et à la lune, parce qu'ils croyaient devoir à ces dieux l'existence et la fécondité. Les pères leur sacrifiaient quelquefois leurs propres enfants. Les docteurs leur enseignaient l'immortalité de l'âme, et ils prétendaient que le soleil et la lune étaient éternels comme le ciel, dont ils se partageaient l'empire, et que, l'ambition les ayant brouillés, la lune prit la fuite devant le soleil, se blessa et accoucha de la terre.

Les Malais de Célèbes, inférieurs en tout aux Bouguis, ont une littérature peu brillante; mais elle est curieuse à étudier pour l'ethnographe et le philologue.

Les habitants de l'île Célèbes ont une manière de vivre fort simple, ce qui explique leur bonne santé. Ils ne prisent pas beaucoup la médecine; ils ont la prétention de faire un grand nombre de cures par des enchantements; et la noix de bétel est leur principal médicament. Lorsqu'ils souffrent de quelque partie du corps, d'après la relation du capitaine David Woodard, ils envoient chercher le radjah qui, à son arrivée, tâte l'endroit malade, puis se met dans la bouche une forte dose de noix de bétel, marmotte quelques mots et souffle sur la partie souffrante. Alors la cure est regardée comme infaillible. Mais si le malade a la fièvre, on apporte un tambour que l'on fait battre par deux hommes, un de chaque côté; si cela ne réussit pas, ce qui arrive presque toujours, ces deux hommes prennent un chaudron de cuivre sur lequel ils frappent sans relâche jusqu'à la guérison ou la mort du malade. En cas de mort, on jette le chaudron et le tambour hors de la maison; on met également à la porte ceux qui frappaient dessus, ainsi que celui qui a prescrit le remède.

Les Malais croient que lorsqu'un homme peut manger, quand il est malade,

Digitized by Google

il est certain qu'il recouvrera la santé, et que s'il ne le peut pas, il faut qu'il paye son tribut à la nature.

Voici quelques détails sur leurs funérailles. Quand un chef ou radjah meurt, le corps est porté sur-le-champ au *longar* ou à la maison commune ; et, dans le trajet, le peuple chante et jette des pierres devant lui, portant en même temps tous les instruments de musique guerrière. Tous ceux qui ont une *palempore*, espèce de courte-pointe, la suspendent autour du longar, de manière à l'entourer complétement. Ils font aussi des éventails de toile blanche aux dépens du défunt. Quatre jeunes filles s'assoient d'un côté du cadavre, et quatre de l'autre côté, et sont chargées de l'éventer pendant deux jours et une nuit. Deux lampes restent constamment allumées près du corps.

Quand la putréfaction commence à se déclarer, on met le cadavre dans un cercueil, que les radjahs ont coutume de faire préparer eux-mêmes de leur vivant. Quand ils n'ont pas eu cette précaution, on prend un canot dont on coupe les deux extrémités, et l'on y place le défunt.

Lorsque le corps est transporté du longar, il est accompagné de tous les guerriers du pays, qui, armés de leurs lances, fusils et autres instruments de guerre, et marchant en tête du cortége, font le simulacre d'un combat, et agitent leurs longues lances en l'air pour écarter le diable ou le mauvais esprit.

Le cercueil est élégamment couvert de toile blanche ; et quand il arrive à la fosse, qui a, en général, quatre pieds de profondeur, on l'y descend aussitôt. Le principal prêtre, celui qui préside à la cérémonie funèbre, s'assied alors près de la fosse ; le second prêtre se tient debout à sa gauche, et le troisième à la gauche de ce dernier ; trois autres se tiennent debout derrière ces trois premiers, puis trois autres derrière eux, et ainsi de suite. Ces prêtres psalmodient une prière en même temps, en branlant la tête et en criant : *Oh! héla la! héla la!* c'est-à-dire : Mon Dieu ! mon Dieu !

Cette cérémonie dure environ une demi-heure, le son des voix des prêtres diminuant graduellement, et l'agitation de leurs têtes allant en augmentant, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent tout à coup.

Alors le cortége religieux quitte le tombeau ; les hommes qui ont creusé la fosse la remplissent de terre, allument du feu et font sentinelle auprès toute la nuit. Le matin, on élève une cabane près de cet endroit, et la veuve du défunt, accompagnée de toutes les jeunes femmes des deux familles, vient prendre possession de la cabane pour y passer un mois ou une lune. On fait aussi une clôture autour du tombeau, au-dessus duquel on construit un hangar, selon la coutume de l'Océanie.

GROUPE DE BORNÉO.

Cette île, la plus grande de tout le globe, a environ 1,000 lieues de circonférence et 36,000 lieues carrées de superficie. Elle est deux fois aussi grande que la France. Elle est comprise entre les 4° 20′ de latitude sud et 7° de latitude nord, et entre 106° 40′ et 116° 15′ de longitude est. On ne saurait donc donner le chiffre exact de la population de cette grande île ; toutefois on l'évalue à plus de 4,000,000 d'individus.

Selon Rienzi, les naturels appellent cette grande terre l'île Kalémantan. Nous

Digitized by Google

lui laisserons néanmoins celui de Bornéo, qui est plus généralement adopté par les géographes comme par le public.

La surface de l'île de Bornéo est généralement montagneuse. Au centre s'élève une chaîne de montagnes qui projette de nombreuses ramifications, et d'où descendent les principales rivières qui arrosent cette vaste région. La plus haute montagne de l'île est le Kini-Balou ou mont Saint-Pierre, haute d'environ 10,000 pieds, et qui renferme des cristaux. Dans d'autres montagnes, on trouve l'or, le zinc, le fer, l'étain.

Le plus grand fleuve de l'île de Bornéo, et le plus considérable peut-être de l'Océanie, est le Kappouas, qui traverse les trois quarts de l'île de l'est à l'ouest. Il y en a plusieurs autres d'une moindre importance.

Le climat de l'île de Bornéo est moins chaud qu'on ne l'a représenté. Il est tempéré à l'intérieur par l'air des montagnes, et près des côtes par les brises de la mer. De novembre en mai, les pluies y sont abondantes. Une partie des côtes est insalubre, surtout dans le voisinage des marais; mais la partie septentrionale, contrée riche et admirablement romantique, en est la plus fertile et la plus saine.

Toutes les productions de l'Océanie viennent en abondance dans l'île de Bornéo; mais les plus précieuses de ce beau pays sont le poivre noir, le camphre et le benjoin.

Des variétés innombrables de singes, le babi-roussa, le rhinocéros unicorne, le gigantesque éléphant, le maïba, espèce de tapir bicolore, le landak ou porc-épic, et autres animaux curieux, peuplent les vastes forêts de cette grande île. On y voit aussi un bel oiseau qui est peu connu : c'est l'oiseau poivrier.

Le quadrupède indigène le plus remarquable est sans contredit l'orang-outang, que ses habitudes et ses inclinations rapprochent de l'homme plus que dans tout autre pays. L'espèce d'hirondelle dont on mange les nids et l'oiseau de paradis se trouvent le long des côtes. La partie septentrionale de l'île fournit beaucoup de bêtes à cornes ; et de nombreux troupeaux de bêtes fauves et de sangliers parcourent les plaines, couvertes d'abondants pâturages.

Les mers de Bornéo sont peuplées d'un grand nombre d'huîtres et de poissons dont les belles couleurs réjouissent les yeux ; elles contiennent aussi des coquillages d'une admirable beauté.

L'île de Bornéo est partagée en un grand nombre de petits États. Parmi ceux qui sont situés le long des côtes, quelques-uns sont vassaux des Hollandais ; les autres, ainsi que tous ceux de l'intérieur, sont indépendants. La partie qui est sous la domination hollandaise forme deux résidences ou provinces qu'on désigne par les noms de résidence de la côte occidentale de Bornéo, et de résidence des côtes méridionale et orientale.

En 1627, les Portugais avaient abordé à Bornéo ; mais ils ne purent s'y établir qu'en 1690, et le meurtre et la trahison les en eurent bientôt chassés. Les tentatives des Anglais, en 1702 et 1774, pour y former des établissements de commerce, furent absolument infructueuses. Les Hollandais seuls réussirent à conclure un traité de commerce avec le souverain de Banjermassing, en 1643. Ils purent bâtir un fort et fonder une factorerie près du village de Tatis, puis un autre en 1778 à Pontianak. En 1823, ils soumirent plusieurs États malais demeurés indépendants jusqu'alors, et devinrent ainsi maîtres de tout le pays qui s'étend entre les frontières de Banjermassing et celles de Sambass.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GUERRIERS ET FEMME DE BORNÉO.

Digitized by Google

Digitized by Google

Leur première résidence, celle de la côte occidentale de Bornéo, comprend les États du sultan de Sambass, le pays de Mompava, qui renferme les mines d'or de Matrado et de Mandour, les plus riches de l'Océanie, le royaume de Pontianak, et les pays de Sangou et de Landak, situés dans l'intérieur de l'île et à l'est.

C'est dans le district de Landak que sont des mines de diamants les plus riches du globe. On en trouve quelquefois dans les crevasses des rochers, d'autres fois dans le sable des rivières, et ordinairement dans une sorte de terre jaunâtre graveleuse, mêlée de cailloux. Ce sont les Chinois qui se chargent le plus ordinairement de l'exploitation de ces mines. Les Bouguis, indigènes fort industrieux, taillent et polissent avec art ces diamants, et se chargent de faire cette sorte de commerce, ainsi que celui des bijoux.

Parmi les autres États tributaires de cette première résidence, il faut mentionner le pays de Matan, débris de l'ancien empire de Soukadana, qui fut longtemps gouverné par des princes d'origine javanaise.

La seconde résidence hollandaise est formée par les États du sultan de Banjermassing, et par quelques districts directement soumis à la Hollande. Banjermassing, ville d'environ 6,000 habitants, est le chef-lieu de cette résidence.

A la tête des États de la grande île Kalémantan, qui sont restés entièrement indépendants, est la sultanie de Bornéo. Elle dominait jadis une grande partie de l'île ; mais elle ne possède aujourd'hui que la côte du nord-ouest et une partie de celle du nord. Cette sultanie est le pays le plus peuplé de cette grande terre. On lui donne 400,000 habitants. Elle serait susceptible d'acquérir de grands avantages sous le rapport du commerce et de l'agriculture, mais ce ne pourrait être que sous une administration plus intelligente et plus libérale que celle du souverain de ce pays.

Bornéo ou Varouni est la capitale de ce royaume. Rienzi, qui l'avait visitée, la décrit de la manière suivante :

« La ville de Varouni ou Bornéo, dit-il, offre quelque ressemblance avec Venise. Elle est située dans un marais, à quinze milles de l'embouchure du fleuve, et l'on se sert de pirogues pour aller d'une maison à l'autre. Cette capitale de l'État de Varouni est environnée d'une muraille de pierre. Le havre est spacieux et à l'abri des vents ; il est formé par une partie des îles qui s'y trouvent. Les maisons sont construites en bois sur ses deux rives, et élevées sur pilotis ; à la marée montante, elles sont baignées par les eaux du fleuve, et elles communiquent l'une à l'autre au moyen d'un pont de bois. La forteresse, bâtie à quelque distance du fleuve Varouni, est seule à l'abri des inondations. Quand les habitants craignent la tempête ou quelque autre accident, ils transportent sans beaucoup de peine leurs bâtiments d'un côté de la rivière à l'autre. Sa population ne passe pas 10 à 12,000 habitants, dont une partie habite environ 300 maisons, outre celles que quelques-uns ont à la campagne et qui sont entourées de beaux jardins ; l'autre demeure constamment sur des bateaux, ainsi que les Chinois de l'entrée de la rivière de Canton.

« La plus grande partie de la population est composée de Malais et de quelques Dayaks musulmans.

« Dans cette ville, la plus importante du Kalémantan, dans cette nouvelle Venise, c'est un spectacle curieux et solennel que de voir au lever de l'aurore

Digitized by Google

tous les Malais et ceux des indigènes qui professent l'islamisme interrompre leur repos ou leurs plaisirs, à la voix du muezzin, qui entonne l'annonce de la prière, l'*ezaun namas*.

« Le muezzin, monté sur le balcon qui entoure le minaret, tourné vers la Mecque, les yeux fermés, les deux mains ouvertes et élevées, les pouces dans les oreilles, fait entendre cette prière en arabe en marchant lentement autour du chourfé (galerie), et sa voix forte et harmonieuse, retentissant au milieu du calme et du silence de la ville, produit bien mieux que nos cloches une impression profonde et religieuse sur l'esprit et le cœur même des chrétiens et des Chinois, dont les religions diffèrent entièrement de celle des Malais musulmans. »

Cette ville est sans contredit la plus commerçante de l'île. Chaque année sortent de son port quarante à cinquante navires qui cinglent vers celui de Singhapour, avec lequel Bornéo entretient de grandes relations commerciales, en y exportant du camphre, de l'or en poudre, de la cire, de l'ivoire, des pierres précieuses, du poivre, du riz, du sagou, des bois de construction et d'ébénisterie. Son commerce d'importation se compose des plus riches productions des Philippines, du Bengale, de la côte de Coromandel, de Bombay, de Madras, de la côte de Malabar, et de Sumatra. Elle tire de l'Europe les étoffes et velours de coton, les indiennes, les draps, le fer et l'acier, des eaux-de-vie, des ustensiles de cuivre, etc.

La ville de Kalaca, située sur le territoire de celle de Bornéo, est le marché commercial du pays de Sedang. Kimawa est située par le 5° 30′ au pied de collines charmantes, qui réunissent 35,000 habitants. Cette province fait un grand commerce avec la ville de Bornéo. La province de Labouk a trois villes de quelque importance. Sa baie est magnifique, immense et favorablement située.

Plusieurs ports sont occupés par les pirates malais ; ce sont : Pangeran-Annam, Bornéo, Tampasouk et Passir.

La forme du gouvernement de la sultanie de Bornéo ressemble beaucoup à notre ancien système féodal. Le pouvoir est plus grand chez le sultan que chez nos anciens rois, parce qu'il nomme à tous les grands emplois ; mais chaque pangeran exerce un pouvoir absolu sur ses vassaux particuliers, qui ne manquent jamais d'épouser sa cause, même quand il est en opposition avec l'autorité souveraine.

Les lois sont sévères à Bornéo. Le meurtre est puni de mort, excepté quand c'est un maître qui a tué son esclave. Le vol est puni par l'amputation de la main droite, et quelquefois par la mort.

Les hautes montagnes centrales sont habitées par des tribus de Pounams, sauvages qui ont quelque ressemblance avec les Beddas de l'île de Ceylan.

Les aborigènes de l'intérieur de l'île sont les Idaans au nord, les Tidouns ou Tirouns, dans la partie orientale, les Biadjous, au nord-oust ; mais tous appartiennent à la race primitive des Dayaks. Les purs Dayaks sont francs dans leurs procédés ; ils sont froids, délibérés et vindicatifs dans leurs ressentiments ; mais patients, probes, dociles, hospitaliers, sobres, intelligents et doués d'un talent fort rare pour les arts mécaniques. Pour la fabrication des armes, ils sont fort supérieurs, non-seulement à tous les Malaisiens, mais encore aux Hindous et aux Chinois. Les principaux Dayaks sont ceux de Kayang, et leur principale

Digitized by Google

bourgade est celle de Sigao. Quand deux tribus de Dayaks, après avoir été ennemies, font une trêve, chacune d'elles fournit un esclave qui doit être immolé par l'autre. Ces Dayaks ont un commencement ou plutôt un reste de civilisation. Un petit nombre d'entre eux professent l'islamisme, mais la plupart adorent *Diouata*, qui veut dire en langue sanskrite l'*ouvrier du monde ;* ils rendent aussi un culte aux mânes de leurs ancêtres. Ils professent la plus grande vénération pour les antilopes, et prétendent en être issus.

Les Alfouras habitent les montagnes et les forêts d'une partie du nord et surtout de l'intérieur de l'île. Leur ancien costume national de fête se compose d'un pagne élégant en soie, d'un turban surmonté d'un oiseau de paradis, de colliers, de bracelets, d'un dard et d'un bouclier. Ils y ajoutent des jarretières auxquelles ils attachent des grelots quand ils se livrent à leurs danses bizarres.

Ces sauvages, intrépides guerriers, se couvrent le corps et la tête de peaux de léopards. Ils sont sobres, industrieux, mais féroces et anthropophages. Ils pensent que les étrangers qu'ils ont tués sont seuls dignes d'être offerts en holocauste à leurs cruelles divinités. Ils sacrifient également des victimes humaines en l'honneur de leurs chefs tués dans un combat, et ils suspendent les têtes de ceux-ci à des pieux fichés en terre pour les faire dessécher au grand air, afin de les conserver plus longtemps et de pouvoir leur rendre l'espèce de culte que l'on doit aux héros morts pour la patrie.

Les Dayaks assurent qu'ils ont jadis été soumis à l'empire chinois, mais qu'à leur tour, à une époque très-reculée, ils ont vaincu et colonisé Sumatra, Java, Bali, Holo, Mindanao, Luçon et plusieurs autres îles de l'archipel des Philippines.

Les Marouts et les Idaans, autres tribus qui habitent l'intérieur de l'île, cultivent leurs plantations avec beaucoup d'industrie. Leurs armes sont de longs couteaux, et une sorte de sarbacane qu'ils nomment *soumpit*. Ce soumpit est fait de bois dur, ordinairement noir. Après l'avoir foré, ils soufflent dans sa longueur de petites flèches empoisonnées à la pointe, et garnies, au bout opposé, d'un petit morceau de liége. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture d'écorce d'arbre qu'ils tournent autour de leurs cuisses, et dont un bout tombe par devant et l'autre par derrière. Ils sont hospitaliers, et ce serait les offenser que de refuser leurs présents ; cet affront pourrait exposer à une vengeance terrible de leur part.

Une tribu mahométane, du nom d'Isalam, habite près des embouchures méridionales des rivières. Les individus de cette tribu sont d'un noir tirant sur le jaune, petits et très-paresseux. Néanmoins on trouve dans cette tribu d'habiles ouvriers en or, en argent et en bois.

Le commerce et les productions minérales de l'île attirent à Bornéo, chaque année, environ 200,000 Chinois.

Nous ne nous arrêterons pas aux Biadjaks-Tzengaris, espèce d'hommes dont les institutions, les mœurs, la langue et les idées sont absolument conformes en tout à celles de cette race, qui, sous le nom de Bohémiens, erre depuis près de quarante siècles en Europe.

Digitized by Google

ARCHIPEL DES PHILIPPINES.

Nous compléterons autant que possible cette esquisse de la Malaisie en donnant une idée du grand archipel des Philippines, le plus considérable de toute l'Océanie, et qui est situé entre la mer de la Chine, l'archipel de Holo et le grand Océan. Il s'étend depuis le 5° 22′ latitude septentrionale jusqu'au 21°, et du 114° 35′ jusqu'au 123° 43′ de longitude orientale. Cet archipel contient plus de 100 îles, dont les principales sont : Luçon ou Manille, Mindanao, Mindoro, Leyte, Samar, Panay, Bouglas ou Negros, Zébou, Masbate, Bohol, Palawan et Catandouanés. La superficie de l'archipel des Philippines est d'environ 52,000 kilomètres carrés.

Ces îles sont toutes sillonnées de montagnes et couvertes de forêts brillantes, au sein desquelles vivent diverses nations sauvages ou en partie civilisées. Le total de leur population est de 4,500,000 âmes.

L'archipel des Philippines fut découvert en 1521 par le Portugais Magellan, qui le nomma archipel de Saint-Lazare, et qui y fut massacré. Les Espagnols s'y établirent en 1560, et le nommèrent Philippines en l'honneur de leur roi Philippe II. Ces îles sont d'une admirable fertilité, surtout en coton, en cannes à sucre, en cocotiers et autres productions de la Malaisie; mais elles sont sujettes à d'effroyables ouragans, à des tremblements de terre, aux éruptions des volcans qui s'y trouvent en grand nombre. Les indigènes sont en général doux et bienfaisants : tels sont les Tagatus, les Illocos, les Bissayos, les Soulous, les Mindanaos.

L'autorité des Espagnols ne s'étend de fait qu'à une petite distance des côtes, et c'est même seulement là que se trouvent les villes, les bourgs, les établissements. On voit s'élever de quelques chaînes de montagnes la fumée de plusieurs volcans : à Luçon, celui d'Alvay fait constamment briller sa flamme au-dessus des flots, et celui de Taal montre sa tête en feu au-dessus d'un lac de 48 kilomètres de circuit. Au pied de ces deux pics, la vaste lagune de Vay découpe la terre de ses belles eaux et déroule de toutes parts ses rivages enchanteurs.

L'abondance des produits végétaux qu'étalent les régions équatoriales se fait aussi remarquer aux Philippines : c'est le tamarinde, si cher aux voyageurs ; le balisier, qui fournit un fil fin appelé *nipa ;* le cabonegro, dont l'écorce donne des câbles incorruptibles ; le tek au bois si dur ; les bambous, qui forment les principaux matériaux des maisons ; l'acajou, l'ébénier blanc qui prend le poli et la couleur de l'ivoire, etc. A l'exception de la pomme de terre, la plupart des fruits et légumes de l'Europe se marient dans les récoltes aux fruits et aux légumes du pays. Le riz et le maïs, la canne à sucre, l'indigo, le coton, le cacao, le tabac, croissent à côté de fougères colossales, des aloès, des sagoutiers, des ignames, des manguiers dont les fruits sont les plus gros et les meilleurs que l'on connaisse.

Les solitudes des forêts servent de refuge à une multitude de reptiles et d'insectes, au colossal serpent python, à des légions d'abeilles, à la fourmi blanche qui détruit un magasin en quelques heures ; à des crocodiles de 10 mètres de

Digitized by Google

long; à des sangliers, à des cerfs, à des singes. L'hirondelle, au nid si recherché du gastronome, plane au-dessus des rochers des côtes.

On voit aux Philippines de charmants oiseaux, tels que le birabi-koumbang (l'amant des fleurs), espèce de rossignol, et la tendre tourterelle.

Les Philippines abondent en minéraux de tous genres, mais il y a peu de dépôts exploités. Le corail, les perles, la nacre, une foule de coquillages superbes, l'ambre, se montrent sur ses rives ou dans les flots de la mer.

Les principaux produits de l'industrie consistent en toiles de coton, de chanvre et autres. On y fabrique aussi des tissus avec lesquels on fait des chemises de la plus grande finesse. Il y a dans le voisinage de Manille des usines à fer, des moulins à huile de coco, et une grande manufacture de tabac et de cigares. On fait un commerce annuel de 15 à 20 millions de francs avec l'Inde, la Chine, Batavia et les îles voisines.

Les Philippines sont divisées en vingt-sept provinces ou alcadies.

Manille, capitale des Philippines, apparaît sur une pointe de terre de la côte occidentale de Luçon. Elle est arrosée par la rivière de Passig qui la traverse. Toutes les rues sont tirées au cordeau, mais ses maisons n'ont qu'un étage à cause des fréquents tremblements de terre. Les principaux édifices publics sont : la cathédrale, le palais du capitaine général, les églises. Manille est, du reste, une ville riche et la plus commerçante de l'Océanie. Le chiffre de sa population s'élève à 140,000 âmes. Elle date du seizième siècle. Le port, appelé Cavité, sur la côte sud du golfe, est d'un aspect misérable.

L'île de Luçon renferme quelques bourgades considérables, tels que Tayabas, Bataquié et Tavoy, Zébou, Molo et Xaro, qui tous ensemble forment une population de 40,000 habitants.

Les femmes sont belles dans l'île de Manille et plus blanches que dans le reste de l'archipel.

Nous citerons encore Mindanao, la seconde des Philippines, pour la grandeur et l'importance, et qui compte 1,200,000 habitants. Les Espagnols y ont trois établissements : Samboangan, Misamis et Caraga. Parmi les États qui sont régis par plusieurs princes, le plus puissant est le royaume de Mindanao.

L'archipel de Soulou, qu'on a surnommé l'Alger de l'Océanie, compte 250,000 habitants dont la plupart sont adonnés à la piraterie. Par cette raison, la plus grande partie des côtes est soumise au sultan de Soulou.

La population des Philippines se compose d'Espagnols, de descendants d'Espagnols, désignés sous le nom de Philippins, de métis, d'indigènes, et de quelques populations étrangères, telles que les Papouas ou Igolots, et les Andamènes de la Nouvelle-Guinée.

Non loin de la lagune de Vay, dans une gorge charmante, est le petit village de *los Bagnos*, célèbre par ses bains d'eau minérale. La source qui en sort est bouillante, et l'on peut y faire durcir les œufs en trois ou quatre minutes.

Parmi les curiosités naturelles des Philippines, on cite la grotte de San-Matheo, qui se trouve à quelques kilomètres du bourg de ce nom. On arrive, par un magnifique sentier, à sa base, et de là à l'ouverture souterraine par une rampe ouverte à pic. Quand les voyageurs qui veulent la visiter sont à l'entrée de l'excavation, ils sont salués par des nuées de chauves-souris qui en sortent avec effroi et viennent se heurter contre eux. A cette irruption, les pauvres indi-

Digitized by Google

gènes qui servent de guides se reculent en tremblant, et si vous voulez les faire avancer, ils vous disent que les *nonos* ou mauvais esprits qui habitent la grotte vont détacher leurs légions infernales. Il n'y a pas moyen de faire pénétrer ces hommes ignorants et crédules dans l'intérieur. Ils restent à l'entrée, priant pour les voyageurs, et croyant faire acte de courage en allongeant la main pour leur procurer quelque clarté au moyen de torches résineuses.

L'excavation de San-Matheo a près de deux mille pas de profondeur sur une hauteur très-variable. Le sol est de roc et de terre, coupé de temps à autre par de grandes mares d'eau, dans lesquelles on entre jusqu'à la ceinture. Du reste, pas d'accidents intérieurs, pas de pétrifications; on n'y rencontre pas même un seul reptile qui puisse justifier les terreurs des naturels. Quand on affirme à ces pauvres gens que la grotte est à peine longue de deux mille pas, ils sourient d'un air incrédule, et disent que la montagne se trouve percée à jour, et que cette entrée caverneuse est le chemin de la Chine. Le grand pirate chinois, ajoutent-ils, est venu par là, et il n'a pas eu d'autre chemin pour s'en retourner.

Nous ne sortirons pas des îles Philippines sans faire remarquer un singulier usage qui est établi à Manille. Afin de suppléer aux fours dont les Chinois se servent pour la couvaison artificielle des œufs de plusieurs volatiles de basse-cour, les naturels ont imaginé d'employer la chaleur humaine, et ils ont trouvé, parmi leurs indolents serviteurs, des couveurs patients et assidus. On arrange à cet effet une espèce de cadre, contenu par des traverses légères doublées d'épaisses couvertures. Quand les œufs y sont arrivés droits, serrés les uns contre les autres, et tenus en respect par des cendres jetées dans les interstices, on hisse l'appareil à surface régulière et plane, jusqu'à une petite hauteur du sol, et le nonchalant couveur s'allonge sur cet étrange lit. Il y boit, il y mange, il y fume, il y mâche son bétel, et son unique soin est de veiller à ce que les coques fragiles, que sa chaleur doit féconder, se conservent intactes.

L'habileté de ces couveurs est telle qu'ils suivent, jour par jour, les progrès de l'embryon, et qu'ils aident les petits à sortir au moment opportun, en brisant eux-mêmes l'enveloppe. A peine éclose, la couvée court vers le lac, y barbote tout le jour, et se retire le soir dans des cages flottantes construites sur la grève.

L'AUSTRALIE

On a appelé de ce nom l'Océanie centrale; on lui a donné aussi ceux de Mélanésie et de Continent austral. Cette dernière dénomination semblait en effet lui convenir, car cette terre est véritablement trop étendue pour être mise au rang des îles. On ne connaît encore que les côtes et une petite partie de son intérieur.

L'Australie, terre située entre 176° et 181° de longitude est, 1° de latitude

Digitized by Google

nord, et 55° de latitude sud, fut explorée, pour la première fois, dans le courant du dix-septième siècle par des navigateurs hollandais, qui appelèrent ce vaste continent Nouvelle-Hollande. Toutefois ces navigateurs ne connaissaient encore que le nord et l'ouest. Dans un de ses voyages de circumnavigation, l'illustre capitaine Cook découvrit la partie orientale de l'Australie, qu'il nomma Nouvelle-Galles méridionale. Enfin, les Anglais ont désigné toute cette grande terre sous le nom d'Australie, parce qu'elle est située dans la partie méridionale ou australe du globe.

Les côtes de l'Australie sont appelées de la manière suivante : 1° dans la partie septentrionale, Terre de Witt, de Van-Diémen, d'Arnheim et de Carpentarie ; 2° dans la partie orientale, Nouvelle-Galles méridionale ; 3° dans la partie méridionale, Terre de Grant, de Baudin, de Flinders et de Nuyts ; 4° dans la partie occidentale, Terre de Leeuwen, d'Édels et d'Endracht.

« L'Australie, dit le voyageur Rienzi, se distingue du reste de l'Océanie et des autres contrées du globe par l'aspect stérile et monotone de ses côtes, par ses habitants d'un noir fuligineux, grêles, hideux, et placés au dernier degré de l'abrutissement de l'espèce humaine, par la singularité du règne végétal et du règne animal, par ses productions extraordinaires et généralement peu utiles. C'est la seule région où l'on voie des cygnes et des kakatouas noirs, les phascolomes, le philédon à langue en pinceau, le korbi-kalao au crâne cuirassé, les émus sans casque, l'échidné, qui ressemble à la fois au fourmilier et au hérisson, et l'ornithorhynque, animal étrange qui tient à la fois du quadrupède, du reptile, de l'oiseau et du poisson ; là croissent dans le sable pur des arbres gigantesques qui pourraient couvrir de forêts verdoyantes les déserts de la Syrie et de l'Égypte, et rendre à la vie le sol épuisé de contrées jadis fertiles ; là on trouve des bois rouges, blancs, veinés de toutes couleurs, offrant à l'ébéniste les plus précieux trésors. Il existe au nord de Liverpool un volcan qui, par une particularité unique et digne de la plus grande attention, brûle sans jeter de laves.

« Mais sur cette terre des anomalies, où les orties et les fougères s'élèvent à la hauteur de nos chênes, la plupart des plantes, malgré leur variété et leur élégance, y ont un caractère unique, c'est celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples ; et les forêts de ce continent réprouvé ont quelque chose de triste et de brumeux qui fatigue la vue.

« Assis, pour ainsi dire, sur le tropique de l'hémisphère austral, ce continent endure à l'une de ses extrémités les ardentes chaleurs de l'équateur, tandis qu'à l'autre il jouit de la fraîcheur des zones tempérées. Au premier abord, on serait porté à attribuer à cette vaste étendue de sol des avantages extraordinaires ; on penserait qu'il doit y exister des fleuves proportionnés à sa grandeur, et que les plus riches productions des régions intertropicales tempérées y sont en abondance.

« Telle fut en effet la première impression de Banks et de ceux qui touchèrent ses côtes méridionales. Ils y furent éblouis par la variété de ses productions végétales, et furent émerveillés pendant quelques jours de la douceur ravissante de ce climat ; mais les vives espérances des explorateurs ne paraissent pas devoir se réaliser. Les rivières de l'Australie tombant rapidement des montagnes où elles ont leur faible source dans un pays plat et extrêmement bas, et n'y étant presque alimentées par aucun tributaire, se perdent naturelle-

Digitized by Google

ment avant d'arriver à la côte, et s'épuisent en marais ou en lacs; ou bien, arrivées au rivage, elles sont si faibles qu'elles ne peuvent conserver libre et navigable leur embouchure, ou disperser les bancs de sable que les marées y entassent.

Donnons une idée du climat de cette étrange contrée. Sur une terre aussi étendue, il est facile de comprendre que la nature du climat doit varier dans les diverses zones, suivant leur élévation en latitude; sur toute la bande septentrionale les chaleurs sont brûlantes et presque continuelles. Mais sur toute la bande méridionale l'année peut se diviser par saisons; les étés et les hivers offrent toutes les alternatives ordinaires de chaud et de froid, de pluies et de sécheresse. Ces saisons n'y sont pas toutefois nettement dessinées comme dans nos climats d'Europe. Les variations de température sont d'ailleurs brusques et fréquentes; on a vu plus d'une fois dans la même journée le thermomètre osciller de 12° à 15° dans ses indications. La salubrité du climat de la Nouvelle-Galles doit être d'une grande importance aux yeux de tout émigrant européen, quand il compare ce pays à tant d'autres. Les fièvres rémittentes, intermittentes et scarlatines, le typhus, la petite vérole, la rougeole, la coqueluche et le croup y sont inconnus. La dyssenterie est l'affection la plus répandue et la plus fatale maladie que l'on y connaisse, et néanmoins elle est rarement mortelle pour les individus sobres. Dans les parties basses et chaudes du pays, il y a beaucoup d'affections d'estomac, mais l'air des hautes terres les guérit. Les enfants, arrivés à l'âge de puberté, sont exposés à la phthisie, par suite de leur rapide croissance à cette époque; mais la phthisie qu'on y apporte d'Europe est toujours guérie, ou du moins soulagée, dès qu'on a mis le pied dans le pays.

Par sa situation dans l'hémisphère austral, les vents du sud sont nécessairement ses vents froids, de même que les vents du nord sont ses vents chauds.

Les vents du sud-est sont particulièrement piquants, surtout lorsqu'ils passent sans transition du brûlant nord-ouest à cette région glacée. Les souffles ardents du nord-ouest sont produits par une longue chaîne de montagnes de sable nu qui s'étendent dans cette direction, et sont échauffées par les rayons du soleil d'été, qui y tombent perpendiculairement, au même degré que les sables des déserts de l'Afrique, et le vent, dont le souffle les traverse, y laissant toute humidité, arrive avec une chaleur desséchante pour les animaux comme pour les végétaux. Terme moyen, il ne tombe de la pluie que dans cent jours de l'année. Il y a souvent d'énormes chutes de pluie dans les montagnes de l'intérieur, tandis que sur les terres basses de la côte il n'en tombe pas une goutte. La saison humide, pour les contrées à l'est des montagnes Bleues, se déclare ordinairement pendant les mois d'hiver, tandis qu'à l'ouest de ces montagnes elle arrive en été.

Les rosées sont très-abondantes quand les soirées sont calmes et sereines, et elles tombent dans les chaudes nuits d'été comme une pluie fine. Quant aux orages de grêle, ils sont très-fréquents en décembre et en janvier, qui correspondent aux mois de juin et de juillet en Europe. Plus on avance vers le tropique, plus les grêlons semblent acquérir de grosseur et ressemblent à des morceaux de glace irréguliers. Quelque forte qu'y paraisse la chaleur, le climat de la Nouvelle-Galles du Sud n'a pas cette action délétère sur la constitution qui

Digitized by Google

rend le séjour de l'Inde, de l'Égypte et de l'Arabie souvent insupportable. A midi, on peut se coucher sous le premier arbre dont l'ombrage s'offre agréablement, et y reposer aussi tranquillement que dans son lit, sans avoir à redouter ni les fraîcheurs, ni les piqûres des insectes malfaisants; on jouit alors d'un sommeil aussi profond que réparateur, et l'on se lève rafraîchi pour continuer son voyage. « Le frais délicieux du matin, dit Rienzi, et la température caressante du soir sont véritablement indicibles sur les animaux mêmes : aussi les animaux et les bestiaux sont-ils d'une docilité remarquable, et l'on peut croire que ce climat produit, jusqu'à un certain point, ces heureux effets sur les êtres endurcis que le vieux monde y transporte. »

Les saisons, les jours et les nuits sont nécessairement le contraire de ce qui est en Europe. Il doit en être ainsi, puisque cette contrée est située au pôle opposé au nôtre. Quand nous avons l'hiver, les Australiens ont l'été; quand nous comptons midi, ils comptent dix heures du soir, car en Australie le soleil se lève deux heures plus tôt qu'en France. Leur mois de juillet correspond à notre mois de janvier.

Après avoir esquissé cet aperçu général de l'Australie, il nous faut pousser une pointe dans chacune des parties de cette seconde partie de l'Océanie, en prenant pour guide Adrien Balbi.

NOUVELLE-GALLES DU SUD.

La Nouvelle-Galles du Sud s'étend du cap York sur le territoire de Torres à celui de Wilson sur le territoire de Bass. Elle a plus de 4,000 kilomètres du nord au sud, et occupe toute la partie orientale de l'Australie. Il serait bien difficile d'évaluer la surface de cette colonie, attendu que les limites inférieures n'en ont pas été fixées, et qu'elles se sont considérablement étendues depuis la prise de possession des vastes plaines situées au delà des montagnes Bleues.

« Après que les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, dit Rienzi, furent perdues pour la mère-patrie, l'Angleterre, qui dirigeait auparavant tous ses *convicts* ou condamnés à la déportation vers la Virginie (qui en même temps était un lieu d'apprentissage pour la traite des noirs), chercha pour ses criminels un lieu de déportation où elle pût réaliser ses vastes projets de colonisation lointaine. Sir Joseph Banks, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde, indiqua la Nouvelle-Hollande ou Australie au cabinet de Saint-James.

« Une petite escadre, commandée par le capitaine Philips, partit de Portsmouth le 13 mai 1737, et débarqua le 20 janvier 1788 à Botany-Bay, où elle amena dix-sept cents personnes.

« La situation de ce lieu paraissant désagréable, on alla un peu plus loin au nord, à Port-Jackson, et l'établissement fut définitivement assis à la pointe de Sydney-Cove le 26 janvier de la même année. C'est sur cette place que fut fondée la ville de Sydney, capitale de la colonie.

« Vu de la mer, le rivage de la Nouvelle-Galles du Sud présente un aspect hardi et pittoresque, à la beauté duquel vient encore se joindre un point de vue à la fois brillant et lugubre : les regards distinguent dans le lointain un admirable paysage se dessinant en amphithéâtre à l'horizon; une chaîne de collines

Digitized by Google

revêtues de bois de haute futaie, entrecoupées de pâturages et couronnées d'une verdure éternelle, au milieu desquelles s'élèvent tantôt des rochers grisâtres et luisants confusément groupés, tantôt des arbres antiques et gigantesques frappés par la foudre, dont la tête mutilée et morte apparaît tristement au-dessus des arbres jeunes et verts qui les environnent, offrent une nature ravissante en quelque sorte de fraîcheur et de deuil, de fertilité et de dissolution. »

Rien ne fut négligé de ce que l'on crut propre à hâter le développement agricole, industriel et commercial de la Nouvelle-Galles, et la métropole finit par seconder ces efforts d'une manière efficace. On chercha surtout, par des encouragements de tous genres, à attirer à Sydney des planteurs libres : on y parvint difficilement, mais on y parvint. Cinq mois après sa fondation, la colonie pénale se composait déjà de 4,000 Européens, parmi lesquels on remarquait 1,881 colons libres ou émancipés. La conduite et les mœurs de la plupart des *convicts* présentaient une amélioration notable, et le commerce extérieur commençait à prendre quelque importance. De ce moment la colonie entra dans une ère de prospérité. L'augmentation des troupeaux et l'amélioration des races de bestiaux devinrent surtout l'objet de la sollicitude des colons propriétaires, parmi lesquels on avait admis des officiers de la garnison de Sydney, ce qui avait produit parmi les planteurs d'utiles exemples d'activité et une émulation avantageuse. Enfin les déportés s'étaient attachés au sol de leur nouvelle patrie ; le petit nombre de vols commis par eux prouvait leurs efforts pour revenir au bien ; la construction de nouvelles maisons et de plusieurs édifices d'utilité publique vint augmenter l'importance de Sydney et l'embellir en même temps ; un service régulier de paquebots s'établit entre cette ville et celle de Paramatta. Tous ces heureux changements avaient fixé définitivement le sort de la nouvelle colonie.

Sydney, ville bâtie dans une position magnifique, sur une petite anse du port Jackson, l'un des plus beaux de l'univers, est aujourd'hui la ville la plus peuplée de l'Océanie centrale. Deux mille maisons, à peu près toutes à un ou deux étages, et généralement construites en pierres de taille, s'étendent sur une surface de terrain considérable.

« La principale rue, George's-Street, dit Balbi, a plus d'un mille de largeur, à partir de la rade; elle est coupée à angle droit par les rues qui se développent sur les coteaux; les autres lui sont parallèles. A l'est est le quartier le mieux habité ; à l'ouest, le quartier des Rocks renferme le plus grand nombre de vieilles maisons et de cabarets. Sydney est une ville bien éclairée pendant la nuit ; elle n'est arrosée que par un mince filet d'eau et renferme beaucoup de citernes. L'hôtel du gouverneur est l'édifice le plus remarquable ; il ne manque pas d'élégance. On doit citer ensuite l'église principale, les magasins et les casernes, le théâtre et les prisons. On observe que beaucoup de ces édifices ont été construits dans le style gothique d'après des monuments d'Angleterre, sous le gouvernement de Macquarie.

« Avant les dernières années, il n'y avait presque pas de fortifications; elles sont encore peu considérables. Parmi les établissements scientifiques et littéraires, il faut nommer l'*Australian-College*, qui est le plus important de l'Australie par le nombre des professeurs et par la variété de l'enseignement qu'on y donne; le *Sydney-College*, l'école des arts mécaniques, celle de commerce, la

Digitized by Google

société philosophique, celles d'agriculture et d'horticulture et le jardin botanique. Ce dernier, habilement dirigé par le savant botaniste Frazer, a rendu à la colonie les services les plus signalés. Presque tous les végétaux utiles de l'Europe se sont facilement acclimatés sous le ciel de l'Australie; plusieurs même y ont acquis des qualités nouvelles, et à peine en a-t-on vu quelques-uns dégénérer. Les tributs offerts par les tropiques ont obtenu moins de succès; cependant le goyavier, l'ananas, le bananier et le cafier sont naturalisés dans la colonie, et la canne à sucre réussit vers le nord.

« Sydney est la métropole de toute l'Océanie anglaise et le chef-lieu de tous les gouvernements de la Nouvelle-Galles du Sud, qui comprend tous les établissements anglais dans cette partie du monde, à l'exception de ceux de la Diémémie et de la Rivière-des-Cygnes.

« Sous le rapport religieux, ceux de ses habitants qui professent la religion anglicane relèvent du diocèse de Calcutta. Sydney renferme deux paroisses anglicanes, deux chapelles catholique et méthodiste. Cette capitale jouit de tout le luxe des plus grandes villes de l'Europe; elle a, comme les plus riches cités anglaises, ses bals par souscription, ses *routs*, ses soirées d'enfants, ses courses de chevaux et ses sociétés de chasseurs! Il règne une grande activité dans le mouvement du port Jackson, où abordent continuellement un grand nombre de navires. On y trouve deux banques, plusieurs fabriques et manufactures, et de beaux chantiers sur lesquels on construit beaucoup de vaisseaux marchands. »

« Déjà, dit M. de Blosseville, plusieurs maisons de commerce de Londres ont établi des correspondances avec l'Australie, et entretiennent des agents à Sydney. L'Angleterre y importe, sur de nombreux navires, pour une valeur annuelle de plus de 400,000 livres sterling, des étoffes de coton, de laine et de fil; de l'argenterie et des porcelaines, des objets d'harnachement, de liqueurs spiritueuses, des épices, du savon, du beurre même et du fromage, et une foule de ces produits manufacturés que l'Europe est en possession de fournir au monde entier. L'Inde et surtout Calcutta concourent à ce commerce; la confédération anglo-américaine et Valparaiso entretiennent aussi des relations fréquentes avec Sydney. Le cap de Bonne-Espérance y envoie ses vins, le Brésil ses produits indigènes, la Chine ses nankins, ses soieries, son thé et sa vaisselle de terre; la Polynésie et la Nouvelle-Zélande, le bois de sandal, la nacre, des salaisons, l'arrow-root et le phormium tenax ou le lin. Des maisons de cette ville ont établi des comptoirs à Houkianga, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, pour y faire construire de petites goëlettes, et recueillir des salaisons, du phormium, des planches et des bois de mâture. Nous terminerons cette description de Sydney en signalant cette ville comme un des lieux du globe qui offrent le plus grand mélange des races humaines. En effet, non-seulement l'Irlande, l'Angleterre et même l'Écosse y ont envoyé leurs fils, mais des Français et des Espagnols, des Italiens et des Allemands, entraînés dans ces belles contrées par des malheurs ou par un esprit aventureux, s'y sont fixés pour toujours. L'Amérique du Nord comme l'Amérique du Sud a ses représentants à ce rendez-vous général des nations, où les indigènes de la Nouvelle-Galles assistent, dans leur ignorance et leur nudité, au spectacle de la civilisation. Des Chinois ont formé des alliances avec des Européennes. Sydney voit dans son enceinte nouvelle des habitants des divers archipels de la mer du Sud dans toute la naïveté de leurs mœurs,

Digitized by Google

dans toute la variété de leurs costumes; des enfants de la voluptueuse Taïti; de noirs Africains, jadis esclaves dans les Antilles; de Nouveaux-Zélandais souriant encore à leurs souvenirs d'anthropophagie; des pirates grecs, condamnés par des tribunaux de Malte, complètent la singularité de ce tableau vivant. »

De jolies maisons de campagne se voient en grand nombre dans les environs de Sydney. Non loin de là s'élève aussi la jolie petite ville de Paramatta, remarquable par sa grande manufacture de draps et par plusieurs établissements utiles. On rencontre encore dans le même comté, auquel on a donné le nom de Cumberland, les villes de Windsor, Liverpool et Richmond.

Dans le comté de Bathurst, on trouve une ville du même nom, bâtie sur la Macquarie, à l'est des montagnes Bleues, et qui est la première ville fondée à l'intérieur. Elle compte environ 2,640 habitants.

Maitland, sur l'Hunter, est le chef-lieu du comté de Northumberland; elle a déjà plus de 1,500 habitants. Newcastle, dans le même comté, a une grande importance, qu'elle doit à ses mines de houille.

Il ne faut pas omettre les établissements isolés situés le long de la côte : Port-Macquarie, au nord de Sydney, offre l'aspect d'une ville bien percée, avec un pont à l'embouchure du fleuve Hastings; Baie-Moreton, station pénale à l'embouchure de la rivière Brisbane, est une autre colonie qui donne des espérances. Voilà pour la côte orientale.

La côte méridionale, où l'on trouve la Terre de Baudin, la Terre de Flinders, la Terre de Grant, avec le petit établissement de Port-Western, la Terre de Nuyts, où se trouve la colonie du Port-du-Roi-George, l'un des plus beaux du monde, est une des parties les moins désertes de ce continent.

La côte occidentale se subdivise en Terre de Leeuwen, en Terre d'Édels et Terre d'Endracht, où est la vaste baie des Chiens-Marins. C'est une des parties les plus stériles de l'Australie. C'est là que les navigateurs ont rencontré les peuplades les plus misérables du monde.

Quant à la côte septentrionale, outre la colonie de Port-Cockburn, qui y avait été fondée en 1824, et qu'on a transportée depuis au Port-Raffles, quoiqu'elle parût destinée à prendre une grande importance pour le commerce du trepang avec les Chinois, elle présente encore la Terre de Witt, la Terre de Van-Diémen du nord, et la Terre d'Arnheim, ainsi que la Terre de Carpentarie, qui forme la plus grande partie de la côte orientale du grand golfe de Carpentarie.

Les mœurs et coutumes des sauvages de la Nouvelle-Galles méritent d'être étudiées avec attention. « Malgré les calomnies des colons à leur égard, dit un voyageur, les Australiens sauvages ne manquent ni d'intelligence ni de justice. La plupart des naturels sont excellents tireurs quand ils sont habitués à l'usage du fusil; et les blancs ont en eux des ennemis dangereux par leur subtilité, car, grâce à la finesse de leur vue, ils découvrent le moindre objet en mouvement dans les bois, et ils ont bien vite atteint tout animal qui les parcourt. Il est donc impossible de les surprendre, excepté le matin de bonne heure, et avec l'aide d'un guide indigène; ils peuvent cependant toujours échapper aux blancs, en se glissant d'arbre en arbre; car, même quand on les voit, il est très-difficile de les distinguer du bois brûlé par le soleil. Ils craignent d'attaquer les blancs, quelque peu nombreux qu'ils soient, quand ils les voient armés de fusils, dont ils connaissent l'inévitable justesse; et le meilleur moyen

Digitized by Google

de battre en retraite avec sécurité est de les tenir en échec en leur montrant le fusil, car dès qu'il a fait feu, ils se jettent sur leur victime et la percent de dards.

« La vengeance chez eux, comme chez la plupart des sauvages, n'est jamais assouvie tant qu'elle ne s'est pas éteinte dans le sang d'un adversaire. Ils s'inquiètent peu de la personne; mais si un blanc les a offensés, ils passent généralement leur colère sur le premier individu de cette couleur qu'ils trouvent à leur portée, parce que, selon eux, le sang doit expier le sang. Ils ne savent pas, dans leur état sauvage, ce que c'est qu'oublier ou pardonner.

« Si un blanc trompe une fois les sauvages, ils n'ont plus de confiance en lui.

« Ils ont quelques sentiments de superstition, car on ne peut ici prononcer le mot de religion, puisque ces idées ne les poussent pas plus à faire de bonnes actions qu'elles ne les éloignent des mauvaises. Ils croient à l'influence des songes, aux charmes, aux sortiléges. Ils attribuent presque toutes leurs maladies à une influence malfaisante. Aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kinedoux et les malgaradocks, espèces de médecins sorciers, ne sont que des charmes pour détruire l'effet des premiers. »

Ils ne sont pas difficiles pour la nourriture, selon Cunningham, et quand la faim les presse, ils avalent tout ce qu'ils trouvent avec une avidité gloutonne : vers de terre, serpents, baleines en putréfaction, tout y passe, jusqu'à la vermine, dernière ressource qu'ils trouvent sur leurs personnes, à l'instar des singes.

Leur saleté native est pour eux l'origine de plusieurs maladies. Ils sont très-durs au mal. Un voyageur dit avoir vu un sauvage, qui avait une petite souche d'arbre fixée dans le pied, creuser un trou et tenir le pied blessé dans la terre moite, avant d'extraire le corps étranger : singulière espèce de cataplasme!

« Les Australiens noirs, dit encore Rienzi, sont vifs, enjoués, curieux et intelligents; et on a acquis la preuve qu'ils apprennent à lire et à écrire aussi vite que les Européens. Il est difficile d'allier cette aptitude avec le degré infime qu'ils occupent sur l'échelle de la civilisation. Ils semblent, en vérité, être la chaîne intermédiaire qui sépare l'homme de l'orang-outang. Les mouvements prompts et saccadés de la plupart des Australiens noirs tiennent beaucoup de ceux de ce bimane intelligent de forêts. Un singulier mouvement de contorsion subite qu'ils donnent à leur tête, et la burlesque manière avec laquelle ils lèvent leurs mains pour regarder le soleil ou tout objet éloigné, se rapprochent plus des mouvements animaux que des bipèdes civilisés. Cependant les aborigènes ne sont pas tous laids, et il y en a de jolis dans l'un et l'autre sexe pendant leur jeunesse. Quant aux vieilles femmes, ce sont de véritables épouvantails. »

Les sauvages de l'Australie, même après avoir longtemps vécu chez les Européens, abandonnent volontiers la société des hommes pour aller vivre libres dans leurs forêts. Cunningham rapporte un fait qui vient bien à l'appui de cette opinion : « Un Australien aborigène que j'avais connu dès sa plus tendre enfance, dit-il, appartenait à la tribu de Paramatta; son nom anglais était Daniel; c'était un fort beau jeune homme. M. Caley, le botaniste, l'avait recueilli chez lui, où il le garda quelques années. Quand M. Caley retourna en Angleterre, Daniel l'accompagna, et y resta longtemps. Il fut introduit dans les principales

Digitized by Google

maisons de Londres. Enfin, il revint à la Nouvelle-Galles du Sud, et la première fois que je le vis après son retour, il était assis tout nu, sur le tronc d'un arbre dans les bois, à 8 milles environ au nord de Paramatta. Je lui exprimai mon étonnement de le voir en cet état, et lui demandai pourquoi il avait quitté ses vêtements pour vivre dans les forêts ; il me répondit que les bois étaient ce qu'il aimait le mieux. »

Ces sauvages ont plus de respect pour les tombeaux que les hommes civilisés. Les mystères de la tombe leur semblent une chose sainte. Voici un exemple de cette vénération que rapporte le lieutenant Britton :

« Dans une querelle, dit-il, qui s'éleva entre deux tribus sur les bords du Wallomby, quatre hommes et deux femmes de ces tribus furent tués, puis enterrés de la manière suivante : les corps des hommes furent placés en croix, étendus sur le dos, tête contre tête, chacun d'eux étant lié à une planche par derrière le corps, au moyen de bandelettes au cou, à la ceinture, aux genoux et aux chevilles des pieds ; les deux femmes avaient les genoux recourbés et attachés au cou, tandis que les mains avaient été attachées aux genoux ; puis elles furent placées le visage en bas. Leurs tombes formaient ainsi deux petits tertres d'un mètre de hauteur, un peu plus éloignés de la croix formée par la tombe des hommes. Du reste, la propreté et le soin avec lesquels ces deux cônes et la croix furent exécutés étaient fort remarquables, sans qu'on pût apercevoir la moindre irrégularité. A une certaine distance, tout alentour, les arbres, jusqu'à la hauteur de 5 à 6 mètres, furent couverts de figures grotesques, qui étaient censées représenter des kanguroos, des émus, des opossums, des serpents, entremêlés de figures grossières des instruments dont se servent les sauvages. Au-dessus de la croix, ils tracèrent un cercle d'environ 10 mètres de diamètre, dans lequel ils dégagèrent soigneusement le sol de toute espèce de broussailles. En dehors, ils pratiquèrent un second cercle semblable, et, dans l'intervalle étroit laissé entre les deux cercles, ils placèrent des morceaux d'écorces disposés comme les tuiles d'une maison. Le malin esprit, disaient les naturels, ne saurait sauter par-dessus les écorces, et ne saurait non plus se glisser par-dessous. Quatre grands casse-tête furent aussi fichés en terre, au centre de la croix, et les naturels dirent que c'était afin que les défunts, au moment où ils se relèveraient, ne fussent pas sans armes, et qu'ils fussent en état de repousser le même esprit qui voudrait les faire rentrer en terre. Ces réponses annonçaient certaines notions touchant un état futur ; mais il serait assez difficile de bien préciser en quoi elles consistent. Quelques colons croient que les indigènes ont la conviction que leur condition future sera surtout heureuse en ce qu'au moment de la résurrection ils seront des *hommes blancs ;* qu'ils posséderont alors toutes les jouissances qui sont à la disposition des Européens ; qu'ils pourront boire et manger tout à leur aise, et qu'un soleil continuel les entretiendra dans une douce chaleur. »

Il paraît que les Australiens sont susceptibles d'être civilisés. Nous croyons pourtant que l'œuvre de la civilisation rencontrerait de grands obstacles : le plus difficile à vaincre serait sans doute ce charme indéfinissable que la vie errante et vagabonde a pour ce peuple étranger aux jouissances de la vie sociale. Pour y réussir, il faudrait d'abord empêcher tout contact entre les indigènes et les déportés, dont l'exemple est fait pour exercer une influence funeste ;

Digitized by Google

ensuite il faudrait tâcher de gagner peu à peu leur confiance, et de les préparer ainsi à recevoir des leçons de civilisation ; mais il ne faut pas se le dissimuler, plus d'une génération devra disparaître, avant que les Australiens échangent leurs habitudes sauvages contre celles des nations civilisées.

La Nouvelle-Galles du Sud et la Tasmanie, dont nous parlerons plus loin, sont sous la juridiction d'un gouverneur général qui réside dans la première de ces colonies, à Sydney, et qui a sous ses ordres, pour l'une et pour l'autre, un lieutenant-gouverneur. Ces agents sont toujours des militaires. Le gouverneur est assisté par un conseil exécutif semblable à celui de l'Inde, et qu'il est obligé de consulter sur tous les points de quelque importance. Cependant il peut aussi agir, dans certains cas, sous sa responsabilité, sauf à faire connaître par écrit au gouvernement de la métropole les raisons qu'il a eues pour prendre ce parti.

NOUVELLE-GUINÉE OU PAPOUASIE.

Cette contrée, qui contient environ 500,000 habitants, est séparée de la Nouvelle-Galles du Sud par le détroit de Torres. Elle fut découverte en 1527 par Saavedra, navigateur espagnol, qui la nomma Guinée, parce que les indigènes lui parurent ressembler aux Guinéens d'Afrique. Suivant Adrien Balbi, c'est la plus longue et l'une des plus grandes îles du monde. Sa superficie est évaluée à 40,000 lieues géographiques carrées. Le canal Mac-Cluer et la baie de Geelwinck, dans sa partie occidentale, forment deux presqu'îles presque entièrement isolées et circulaires. Le cap Rodney est considéré comme la pointe la plus orientale de cette grande île. Sur toute la bande nord qui tombe presque à l'équateur, règne à peu de distance du rivage une chaîne de hautes montagnes dont les parties les plus élevées sont les extrémités est et ouest. Les îles de la côte septentrionale sont généralement hautes et d'un accès facile, ainsi que les plages de la grande terre.

La Nouvelle-Guinée ou Papouasie est habitée par un grand nombre de peuplades nègres, outre plusieurs tribus Haraforas et de race malaisienne. Ces Papouas, comme on les nomme, sont une assez belle variété des nègres océaniens, quoiqu'ils aient des membres grêles ; leur taille est moyenne et leur peau d'un noir luisant ; leur chevelure, très-épaisse et très-frisée, leur donne un aspect repoussant. Suivant le docte voyageur Rienzi, ils ressemblent aux noirs Changallas de l'Abyssinie. « Ces sauvages, dit Balbi, sont moins abrutis que les autres ; ils montrent une grande adresse à gouverner leurs belles pirogues, ornées de sculptures élégantes, et assez d'industrie dans la fabrication de leurs armes, de leurs cabanes, et de quelques objets les plus indispensables à la vie. Ils sont aussi, avec les Papouas de Waigiou, de la Nouvelle-Irlande et de l'archipel de la Pérouse (Santa-Cruz), les seuls nègres connus du monde maritime qui aient des temples et de nombreuses idoles auxquelles ils adressent des offrandes. Les corocores malais et les jonques chinoises visitent fréquemment la partie nord-ouest de la Papouasie, dans le but d'en retirer des peaux d'oiseaux de paradis, de trepang, des loris vivants, de l'écaille de tortue, du tabac et surtout des esclaves.

« Cette vaste terre est partagée en un grand nombre de petits territoires gou-

Digitized by Google

vernés par des chefs indépendants, à l'exception de la petite partie qui est soumise au sultan de Tidor, dans l'archipel des Moluques. Les montagnes sont peuplées par une race plus barbare, les Alfakas ou Endaméens (Andamène); ces nègres se livrent cependant à l'agriculture ou à la chasse. »

On voit dans la Papouasie des peuplades qui ne vivent que sur les arbres. Plusieurs tribus, du côté de la partie de la Papouasie où est situé le fort hollandais du Bus, sont de race Papouas, professent le mahométisme, commercent avec les îles Moluques et celles d'Arrou, et parlent, outre leur propre langue, celle de Ceram; quelques-unes parlent en outre le malais.

Les Papous-Malais sont souvent confondus avec les Papouas, et vivent avec eux sur le littoral de la Papouasie. Ils sont de petite taille, trapus, nerveux; ils ont le nez épaté, et souvent pointu, la bouche grande et des lèvres épaisses, la peau d'un jaune noirâtre, mais peu foncée; le visage osseux, les traits anguleux. Leurs cheveux sont plus droits, et leur coiffure, qui est en forme de turban, dénote l'origine malaise par leurs pères et papoua par leurs mères. C'est à cette variété qu'appartiennent les chefs des tribus. Les Papou-Andamènes offrent un mélange des traits physiques et des qualités morales des deux races. Au physique, ils sont d'un jaune sale et foncé; ils sont braves et adroits.

« Le sol, dit Rienzi, sur lequel sont situées les forêts vierges des environs du havre Dori est entièrement madréporique, et les lits des torrents sont semés de nombreux cailloux de nature granitique, qui annoncent que c'est à une formation primordiale qu'appartient la charpente des monts Arfaks, dont on aperçoit les pitons des îles de la Providence, c'est-à-dire à environ 140 kilomètres, ce qui prouve une grande élévation, quoique leur cime soit au-dessous de la zone des neiges perpétuelles sous l'équateur. Les monts Arfaks s'élèvent sur cinq ou six plans successifs, et se terminent par quelques pitons aigus. Nous croyons rester dans les limites du vrai en indiquant pour le mont Arfak une hauteur de 5,000 mètres, et en donnant à la chaîne, à l'ouest, qui domine l'Arfak, environ 6,000 mètres.

« La Papouasie, mieux connue, offrira des trésors aux botanistes.

« Les immenses forêts des environs de Dori sont composées de gigantesques végétaux, formant souvent des étages de verdure. Au premier rang, des *pterocarpus* et des *mimosa*, des *ficus*, *croton*, *scevola*, *bruguera*, *sonneratia*, *inocarpus*, et autres espèces, élèvent leurs stipes nus au delà de trente mètres, et s'épanouissent ensuite en hautes cimes qui grandissent encore dans une égale proportion; car on y voit des arbres qui ont plus de 80 mètres d'élévation, et gros en proportion.

« Du sommet de ces arbres pendent des rameaux déliés qui ont la forme de cordes, et auxquels s'attachent d'énormes lianes. Au second rang, on voit des arbres moins élevés, tels que l'arbre à tek, le lingoa, le bois de fer et le casuarina, des hibiscus, des pandanus, des hernandias, des palmiers du genre areca, des corypha, sagus, cycas, hauts de 20 à 30 mètres. De maigres arbrisseaux, privés de soleil, croissent à l'abri de cette voûte, où l'on ne trouve que rarement des plantes herbacées, sauf des orchidées, des cannées, des légumineuses et des fougères parasites ou lycopodes, communes sous l'équateur. »

On doit mettre au premier rang des végétaux de la Papouasie, le cocotier, le *caryota surens*, l'ébénier, l'arbre à pain, le canari, le muscadier uniforme, le

Digitized by Google

sagoutier et le *cycas circinalis*, végétal ambigu qui semble tenir le milieu entre les grandes classes naturelles des monocotylédones et des dicotylédones, et dont les Papouas mangent les amandes après les avoir fait griller; le chou palmiste, le bambou, le latanier, le massoï, espèce de laurier-cannellier, dont l'écorce est fort recherchée des Chinois; l'ébénier, le damier, le muscadier et le vaquois. Ils cultivent un petit haricot très-délicat, nommé *abrou*, des taros, des ignames, des arums, de jeunes hibiscus, etc.

La zoologie ne présente que très-peu d'animaux particuliers dans la Papouasie : ce sont le babi-houtan (cochon des bois), le chien sauvage, le kanguroo, et plusieurs mammifères carnassiers du genre péramèle. Mais, en revanche, l'ornithologie est aussi belle que riche et romantique. Copions encore Rienzi qui a visité et bien étudié ce beau et lointain pays :

« Les kalaos de Dori au vol bruyant, le ramier cuivré et le pigeon blanc qui se nourrissent de muscade et fournissent une nourriture exquise; le kakatoua, dont l'aspect méditatif semble annoncer un oiseau philosophe; les koukals, les perroquets, le papoua bleu, le lori rouge et les perruches de toutes les nuances, des tourterelles jolies et roucoulantes, de gros et admirables pigeons gouras, dont la crête de longues plumes rangées au-dessus de leur tête ressemble de loin à une couronne; des nikobars aux couleurs métalliques, des martins-pêcheurs pleins de grâce, l'admirable ménure-lyre, et par-dessus tout le paradisier, dont le cri rauque contraste avec son magnifique et gracieux plumage, et le maïnate qu'on y voit rarement, et que je crois susceptible d'un certain degré d'éducation, comme en France le merle, le bouvreuil et l'étourneau : tous ces êtres animent les forêts de la Papouasie, et font entendre à la fois leurs cris sauvages, leurs voix glapissantes et leurs chants mélodieux. En Europe, les poëtes nous parlent souvent du silence des forêts; mais dans les forêts des terres équatoriales et tropicales le bruit ne m'a jamais paru moins faible. »

Enfin la Papouasie, d'après les détails que nous venons d'en donner, est, avec les îles de Mindanao, Célèbes et Bornéo, l'Eldorado de l'Océanie.

Les Papouas sont sobres : le sagou est leur nourriture ordinaire. Ils ne le préparent point en briques, mais ils l'entassent en masses de 6 ou 7 kilogrammes. Ils ajoutent à cela de la tortue, du poisson, des taros, des ignames, des cocos et des coquillages. Leurs armes sont des arcs, des flèches, des frondes; ils se servent de cette dernière arme avec beaucoup d'adresse, et portent des boucliers étroits et longs pour la défensive. Ils ont de longues torches de résine de damier pour s'éclairer, et lorsqu'ils naviguent dans leurs pirogues, ils ont constamment un tison ardent qui sert pour allumer leurs cigarettes roulées dans une feuille de vaquois, dont ils font une grande consommation, car ils fument tout le jour. Ils ne boivent que de l'eau pure à leurs repas, après lesquels ils se lavent la bouche et les mains.

Pour instruments de musique, les Papouas ont le tamtam garni à une des extrémités d'une peau de lézard, une guimbarde faite avec une lame de bambou, la flûte de Pan, et la trompette marine faite avec un gros *murex* percé du côté le plus mince.

Leur langue assez douce et harmonieuse offre quelque ressemblance avec celle des Dayaks de Bornéo.

Plusieurs îles dépendent géographiquement de la Nouvelle-Guinée ou Papoua-

Digitized by Google

sie. Nous nous contenterons d'énumérer les principales : l'île Frédéric-Henry, dont le cap Walsh est la localité la plus remarquable, Guebe (Goby), presque sous l'équateur; le groupe des îles des Papouas, dont la principale est Waigiou, le petit groupe de Freewill, celui de Geelwinck, le petit archipel de Dampier, celui de Schouten, et enfin le groupe d'Arrou, formé de quatre îles qui n'obéissent qu'à des chefs indépendants, et dans lesquelles les Hollandais ont plusieurs établissements.

Nous citerons aussi l'archipel de la Louisiade, groupe d'îles qui est situé à l'est de la Papouasie, et qui est occupé par des peuplades anthropophages.

ARCHIPEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Cet archipel, qui compte 70,000 habitants, est situé à l'ést de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée, dont il est séparé par le détroit de Dampier. Les îles principales de ce groupe sont : la Nouvelle-Bretagne, qui fut découverte par le navigateur anglais Dampier, en 1700 ; et la Nouvelle- Irlande, découverte par Carteret, autre navigateur de la même nation, en 1767. Viennent ensuite un certain nombre d'îles moins importantes ; et enfin les petits groupes des îles Françaises, de Portland, des Ermites, de l'Échiquier, et celui de l'Amirauté, dont l'île de ce nom est remarquable par son étendue.

Ces îles possèdent plusieurs volcans en activité, et elles sont bien boisées et bien arrosées. La végétation y est assez riche ; elle comprend le cocotier, le muscadier, l'arbre à pain, le sagoutier, l'aréquier, des figuiers, de grandes fougères, etc.

Les habitants de ces îles sont de la race des Papouas, mais leur taille est plus élevée et leurs traits sont plus réguliers que ceux de la Papouasie. Ils ont des temples, et ils adressent leurs offrandes et leurs vœux, tantôt à des idoles à figure humaine, tantôt à d'autres revêtues de la forme de certains animaux. Quelques voyageurs ont dit qu'ils sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines ; mais le capitaine J. de Blosseville, qui les a vus en 1825, assure que cette coutume n'existe pas chez eux, et qu'ils sont, au contraire, généreux, bons et hospitaliers.

La Nouvelle-Irlande, que les naturels appellent *Tombara*, un peu moins grande que la Nouvelle-Bretagne, est remarquable par la civilisation de ses nombreux habitants, par leurs sentiments religieux, et par la propreté de leurs villages. On y trouve les ports Praslin, Likiliki, Carteret, et la baie des Frondeurs. « Dans les environs du port Praslin, vers l'ouest, dit un savant voyageur, on voit les chutes de la magnifique cascade de Bougainville ; elles sont formées par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres à une hauteur d'environ 12 à 15 mètres. Comme site romantique, cette cascade mérite de fixer l'attention, mais nous l'avons trouvée bien inférieure à celles de Kiddi-Kiddi à la Nouvelle-Zélande et de l'île de France. Son plus grand charme dépend des masses de végétaux qui se pressent de chaque côté, y forment d'épais fourrés, où se marient les feuillages les plus opposés, les teintes les plus variables ; il dépend aussi d'un dôme de verdure dû à d'immenses figuiers, à de gracieux arcs, enlacés de tiges volubiles recouvrant des eaux fraîches et limpides peuplées de coquilles fluviatiles, de crevettes, et embellies par des

Digitized by Google

papillons ornés qui éclosent sur ses bords, ou par de brillants oiseaux qui viennent s'y désaltérer. De grosses fourmis, dont la morsure est douloureuse, sont très-communes en ce lieu, et le calme de la forêt est de temps à autre interrompu par le cri d'un corbeau analogue à notre corneille, et qui imite à faire illusion l'aboiement d'un chien. »

Le port Praslin, dont il vient d'être fait mention, est situé à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, à l'ouest du cap Saint-George, par 4° 49′ 48″ de latitude sud, et 150° 28′ 29″ de longitude est. Ce nom lui fut donné par le célèbre navigateur Bougainville, en l'honneur du ministre de la marine qui ordonna le premier voyage autour du monde exécuté par les Français. Carteret relâcha dans le havre placé plus à l'ouest, et appartenant à la même baie, qu'il nomma Anse aux Anglais. Il ne craignit pas de s'y enfoncer, et le nomma canal de Saint-George, en imposant le nom de Nouvelle-Irlande à la terre où le port Praslin offre une rade sûre. Le port Praslin se trouve parfaitement abrité de toutes parts, et protégé par une ceinture de montagnes nommées Lanut. Le canal qui sépare le port Praslin de l'anse aux Anglais a six milles marins ; ce dernier havre est abrité par deux montagnes élevées dont les pitons attirent sans cesse les nuages noirs et épais, de manière que quand il fait un temps superbe au port Praslin, la pluie y tombe fréquemment par torrents.

Les arbres qui couvrent ce point de la côte sont constamment, même par les plus beaux jours, entourés d'abondantes et épaisses vapeurs. Les noirs Papouas qui habitent cette contrée nomment la Nouvelle-Irlande Enlourou, suivant M. Lesson, et la Nouvelle-Bretagne Bibara.

On a remarqué que les forêts équatoriales des Moluques, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Irlande, remarquables par les gigantesques proportions des arbres qui les composent, ont très-peu d'arbustes et de plantes herbacées. La chaleur solaire pénètre à peine sous l'épaisse et haute verdure qui couvre le sol sans cesse humide, toujours ombragé, et où règne une fraîcheur qui, aussitôt qu'on a franchi quelques espaces dénudés, est remplacée par l'action d'une chaleur insupportable. La vapeur qui s'exhale du sol lorsque le soleil s'élève se condense en nuages au-dessus des arbres, et n'imite pas mal la fumée qui s'élèverait au-dessus d'un village habité.

Toute l'épaisseur de ces vastes forêts vierges est jonchée de troncs énormes, déracinés par leur mort naturelle et couchés sur la terre qu'ils embarrassent, et à laquelle leur décomposition lente, en se réduisant en humus, rend les principes qu'ils en reçurent. Sous leurs écorces crevassées se logent de froids reptiles ; mais cependant la nature, qui aime à présenter le contraste de la vie et de la mort, voile encore ces traces de destruction en les couvrant de fougères au feuillage découpé et grêle, d'épidendrums parasites à corolles bizarres et vivement peintes, de lichens et de bolets de formes et de couleurs diverses. De tous les végétaux arborescents, l'inocarpe est sans contredit un de ceux, dit Rienzi, qui attirèrent le plus notre attention. Sa taille à Taïti n'avait rien d'extraordinaire, tandis qu'à la Nouvelle-Irlande il acquiert des proportions considérables, élève sa cime à de grandes hauteurs, et envoie au loin ses racines qui rampent à la surface du sol, en présentant des parois minces, et en même temps élevées de plus d'un mètre, de manière à former des sortes de cabanes naturelles, séparées par de légères cloisons et capables de contenir sept à huit personnes.

Digitized by Google

« Tel est l'ensemble bien imparfait du paysage aux alentours du port Praslin. Par cette simple esquisse, on doit penser quel effet imposant il imprime dans l'âme du voyageur européen. Le silence de ces lieux sombres et inhabités, où les noirs indigènes ne se présentent qu'accidentellement, n'est interrompu que par le bruissement des jeunes tiges des arbres, sous les pas de l'explorateur, par les cris rauques et discordants du lori-papou, ou par le bruissement des élytres des grosses cigales. Tout porte l'âme du naturaliste, même le plus exclusivement porté vers les collections, à un sentiment indéfini, à une émotion profonde, à un plaisir mêlé de quelque chose de vague et de triste, que rien ne peut rendre, et dont plus tard il ne se souviendrait pas, à moins qu'il n'en trouve l'expression dans son journal, écrit sous l'inspiration des impressions du moment. »

Les Nouveaux-Irlandais, soit par l'effet de la mode, soit par respect pour la désignation des castes, conservent leurs cheveux et leur barbe, ou se rasent avec des coquillages. Les vieillards, dont la barbe onduleuse descend sur leur poitrine, paraissent jouir parmi leurs compatriotes de l'influence dévolue au pouvoir. Tous indistinctement se couvrent la tête d'huile, se la saupoudrent avec de la poudre de chaux ou d'ocre, et ce grossier cosmétique n'imite pas mal une couleur rouge dont serait imprégnée chaque mèche de cheveux. Le tatouage paraît être inconnu aux habitants de la Nouvelle-Irlande, mais ils se percent la cloison du nez, et même les ailes du nez, pour y accrocher des ornements singuliers, de forme très-variable, qui donnent à leur physionomie, naturellement repoussante, un caractère hideux et féroce. Un bâtonnet en os ou en bois traverse la cloison des narines ; celles-ci reçoivent des dents d'animaux ou des touffes de plumes, et jusqu'à des chapelets de dents de phalangers. Les lobes des oreilles sont aussi troués de manière à ce qu'on puisse y loger des rouleaux de cuir.

Ces peuples mangent à chaque instant du jour ; et, quel que soit l'animal qui leur tombe sous la main, il est aussitôt jeté sur des charbons ardents et dévoré. Jamais ils ne se donnent la peine de dépouiller un quadrupède ou de plumer un oiseau, et ils en mangent tout, jusqu'aux intestins. Les insectes les plus dégoûtants et les reptiles les plus hideux ne leur inspirent aucune répugnance.

Le repos, c'est-à-dire ce *far-niente* qui consiste à reposer sur le sol ses membres allourdis, paraît être pour ces insulaires, dit M. Lesson, la réalité du bonheur. Ils aiment passionnément le bétel, qui donne une couleur rouge sanguinolente aux membranes qui tapissent l'intérieur de la bouche. Cet usage n'a pu leur être transmis que par les Malais, à l'époque où leur navigation s'étendait vraisemblablement dans toutes les mers qui baignent cette partie de l'Océanie.

Sur une des côtes de la Nouvelle-Irlande se trouve une petite île qu'on a nommée l'île aux Cocos, île qui paraît assez mal dénommée, suivant le spirituel narrateur du *Voyage pittoresque autour du monde*. « L'île aux Cocos, dit-il, ment à son nom ; elle n'a pas même de cocotier, pas un fruit, pas un comestible. La pêche elle-même y est difficile, le fond de coraux déchirant les filets. Sur toute la bande littorale du havre Carteret s'élève un mur de falaises qui interdit l'accès du rivage. C'est à peine si l'on peut pénétrer jusqu'à 2 kilomètres dans les terres. Du côté de l'aiguade, en marchant le long du torrent, l'île aux Cocos serait plus accessible, mais elle ne nourrit point de gibier. »

Digitized by Google

Uniforme dans toute son étendue, la côte de la Nouvelle-Irlande forme une longue et haute chaine couverte d'impénétrables forêts. Les terres de la Nouvelle-Bretagne, qui se montrent à 20 ou 25 kilomètres de distance, annoncent un sol plus varié, plus fertile et surtout plus populeux, si l'on en juge par les fumées qui s'en élèvent.

ILES SALOMON ET NOUVELLES-HÉBRIDES.

L'archipel des îles Salomon fut découvert en 1568 par le navigateur espagnol Alvaro Mendana de Neyra. Ces îles sont généralement assez bien peuplées, et la grande masse de leurs habitants appartient à la variété des nègres océaniens.

Les principales sont : Bouka (Anson ou Winchelsea), remarquable par sa grande population ; Bougainville, une des plus étendues de cet archipel ; Choiseul et Santa-Isabella, habitées par quelques peuplades d'anthropophages ; Guadalcanar, surmontée d'un pic qui a été comparé pour la hauteur à celui de Ténériffe ; Saint-Christoval, Sesarga (île des Contrariétés) et les îles des Arsacides.

On regarde comme dépendant du groupe des îles Salomon plusieurs îles ou groupes, qui sont petites mais bien peuplées : de ce nombre sont les neuf îles de Carteret et le groupe de Stewart.

Viennent ensuite les Nouvelles-Hébrides, ainsi nommées par Cook, qui en avait complété l'exploration. Bougainville les avait nommées Grandes-Cyclades ; mais, par esprit de justice, Balbi et M. de Blosseville ont réuni l'archipel que forment ces îles sous le nom d'Archipel de Quiros, du nom de Pedro-Fernandez de Quiros, navigateur espagnol qui en avait fait la découverte au commencement du dix-septième siècle.

Ces îles ont pour habitants des nègres océaniens, dont quelques tribus sont incontestablement anthropophages. Ces peuples féroces vivent dans un état de guerre perpétuelle. Les Nouvelles-Hébrides, ou plutôt les îles principales de cet archipel sont : Espiritu-Santo, où Quiros voulait fonder la Nouvelle-Jérusalem ; Mallicolo, dont les habitants peuvent être regardés comme les plus laids de tous les négres océaniens connus ; Sandwich et Erromango, remarquables par leur étendue ; cette dernière produit du bois de sandal en abondance, ce qui y avait attiré dans ces derniers temps les Anglais et les Anglo-Américains, qui y ont formé des établissements temporaires pour la coupe de ce bois.

Nous nommerons ensuite : Apee, l'île des Lépreux, et Banks dont l'étendue est remarquable ; Tanna et Ambrym qui renferment des volcans ; Paoom, rocher volcanique stérile, d'une grande élévation et d'un aspect imposant ; enfin les îles Bligh, Aurore et Pentecôte.

« Les insulaires de Tanna, dit Rienzi, sont d'une couleur bronzée, de formes grêles et anguleuses, de taille petite et mince ; leur nez est large, leurs yeux sont pleins et doux ; leurs traits respirent la vivacité et l'esprit. Presque tous ont la physionomie honnête, mâle et ouverte. Agiles et dispos, ils manient les armes avec adresse ; mais, réservant leurs forces pour les temps de guerre, ils laissent aux femmes le soin des travaux pénibles.

« Les femmes de Tanna sont assez jolies dans leur jeunesse ; leurs yeux sont doux et bons ; leur démarche ne manque pas d'une certaine grâce. Le vête-

Digitized by Google

ment des hommes consiste en un pagne très-peu décent; les femmes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe en fibres de bananier qui les couvre de la ceinture aux genoux. Outre le tatouage ordinaire par piqûre, le tatouage par incision est pratiqué par ces peuples.

Les insulaires de Tanna, ainsi que tous ceux de l'archipel, ignoraient absolument l'existence et l'utilité du fer avant l'arrivée des Européens. Leurs armes sont la massue, la lance, l'arc et les flèches, garnies en dents de poisson ou en pierres dures. »

ARCHIPEL DE LA PÉROUSE.

Ce nom rappelle une grande catastrophe. L'archipel dont il s'agit n'est autre que le groupe de Vanikoro, découvert par l'illustre la Pérouse qui y trouva la mort.

Il se compose de plusieurs îles qui sont environnées d'un récif de coraux d'environ trente-six milles de circuit. On le nomme aussi l'archipel de Sainte-Croix.

Ces îles, toutes très-petites, à l'exception de celle de Sainte-Croix ou Andany, ou Nitendy, qui n'est cependant que d'une médiocre étendue, sont situées au sud-est de l'archipel Salomon. La grande masse de leurs habitants appartient à la race des nègres océaniens. « Ceux de l'île Santa-Cruz, dit Balbi, peuvent même être regardés comme les plus avancés dans la civilisation de toutes les peuplades comprises dans cette variété. »

L'île Andany ou Sainte-Croix dépasse de beaucoup toutes les autres en étendue. Les Espagnols, sous Mendana, avaient essayé d'y établir une colonie en 1595; mais la mort de ce navigateur fit échouer ce projet. Les naturels paraissent avoir un peu perdu de leur barbarie; il se trouve dans leur île une baie très-belle et très-profonde.

L'île Tinnacoraw ou l'île Volcan est très-petite, et l'on n'en parlerait pas sans le volcan qui brûle dans son sein.

Le groupe de Vanikoro ou Vanikolo se compose de deux îles d'inégale grandeur : la *Recherche*, qui est la plus grande, et *Tewal*. « Un grand intérêt, dit Balbi, s'est attaché à l'île Tewal, depuis que les capitaines Dillon et d'Urville se sont assurés que les deux navires de la Pérouse avaient fait naufrage sur ces côtes dangereuses, et depuis que le second de ces officiers y a élevé un modeste monument au célèbre navigateur français. Les insulaires, moissonnés par un climat délétère et par les guerres continuelles qu'ils se font entre eux, mènent une vie misérable, rendue plus pénible encore par les privations auxquelles leurs superstitions les condamnent.

On se rappelle avec un profond attendrissement que le commodore Billings, dans ses voyages de circumnavigation, trouva sur les bords lointains et déserts qu'il visitait le tombeau d'un capitaine anglais, avec cette inscription qui touche l'âme à cause du souvenir qu'elle réveille :

MONUMENT ÉRIGÉ, EN 1787, PAR LA PÉROUSE.

« Illustre et malheureux navigateur, s'écrie un écrivain en rapportant ce trait, qui rendra le même devoir à ta cendre ? Quelle île, quelle terre inconnue la recèle? Une épitaphe ne sera-t-elle pas au moins le prix de ton courage? Qu'il

Digitized by Google

serait doux pour les marins d'honorer ta faible dépouille à trois ou quatre mille lieues de leur patrie, et de verser des larmes d'attendrissement sur la destinée d'un homme qui s'arracha des bras d'une tendre épouse pour aller tenter de nouvelles découvertes, et se perdit au milieu des nations sauvages! » Ces regrets, ce vœu éloquent, notre infortuné Dumont d'Urville, l'une des nombreuses victimes de la catastrophe du chemin de fer de Versailles, eut l'honneur de leur donner pleine satisfaction. Il put, dans son dernier voyage, élever aux mânes de la Pérouse et de ses compagnons d'infortune un monument funéraire sur les lieux mêmes où ils avaient péri, après avoir constaté avec soin ce tragique événement par tous les moyens en son pouvoir.

On trouve encore dans l'archipel de la Pérouse l'île de Toboua, qui est petite et montueuse.

Le groupe de la Pérouse contient 50,000 habitants.

GROUPES DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET DE NORFOLK.

Le premier de ces groupes comprend une grande île et plusieurs îlots qui forment ensemble une longueur de 400 kilomètres sur 90 de largeur.

La Nouvelle-Calédonie fut découverte par Cook. Elle surpasse de beaucoup en étendue toutes les terres de ce groupe. On y trouve le havre de Balade, où Cook a séjourné, et le port Saint-Vincent, voisin d'un volcan. Un récif immense borde la côte occidentale de cette île, et se prolonge dans sa direction vers le nord-nord-ouest au delà de 250 milles; c'est un des parages les plus périlleux que le navigateur puisse trouver dans le grand Océan.

Sur ces immenses brisants sont disséminées quelques petites îles basses et peuplées que Cook et d'Entrecasteaux nommèrent Balabea, Moulin, Reconnaissance, Surprise et Huon. Quelques tribus de ces îles sont anthropophages.

Parmi les dépendances géographiques de ce groupe de la Nouvelle-Calédonie, nous citerons l'île des Pins, qui se fait remarquer par ses cyprès colonaires de plus de cent pieds de haut.

La population de ce groupe se compose d'hommes noirs, aux cheveux laineux et à la peau grasse, laids, disgracieux et misérables, mais de haute stature.

Le groupe de Norfolk, situé entre la Nouvelle-Calédonie et la Tasmanie ou Nouvelle-Zélande, se compose de trois îlots nommés : Norfolk, Nepean et Philip. Dans celui de Norfolk se trouve la petite colonie que les Anglais ont rétablie sur l'emplacement de celle qu'ils avaient fondée en 1788, et ensuite abandonnée pour l'établissement de la Diéménie (Van Diémen). Elle dépend immédiatement de Sydney.

L'île de Norfolk est située par 29° 2′ latitude sud et 155° 42′ longitude est. Son sol est montueux, et le mont Pitt, qui en est le point culminant, a près de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce petit groupe fut découvert par Cook en 1774. Il était désert, mais couvert d'une admirable végétation, dans laquelle on reconnut le *phormium tenax*, le plus beau lin du monde, qui y poussait avec une vigueur remarquable.

Non loin de l'île Norfolk, on rencontre deux petites îles inhabitées, l'île Howe et l'île Middleton : la première fut découverte par Ball en 1788; elle est très-haute, et a 4 kilomètres d'étendue du nord-nord-ouest au sud-sud-est. On aper-

Digitized by Google

çoit à 12 kilomètres, dans le sud-est un rocher isolé et très-élevé, nommé la Pyramide de Ball. L'île Middleton fut découverte par Shortland en 1788; c'est une île également fort élevée, et qui offre un pic fort remarquable.

GROUPE DE LA TASMANIE.

Il faut naviguer avec une extrême prudence, si l'on ne veut pas faire naufrage au milieu de ce dédale d'îles et de récifs.

La Tasmanie, que les marins nomment aussi la Nouvelle-Zélande, fut découverte en 1642, par le navigateur hollandais Tasman.

Les îles dont elle se compose sont habitées par des tribus de race malaisienne, qui, bien que plus policées que les autres Océaniens, sont anthropophages. Leurs fréquentes relations avec les Européens n'ont servi, jusqu'à présent, qu'à leur faire puiser dans nos arts des moyens de s'entre-détruire avec plus de succès. La civilisation et le christianisme n'y cheminent donc qu'à pas lents. Mais le commerce y a pris un grand essor dans ces dernières années.

Parmi les îles qui forment la Tasmanie, il y en a deux grandes appelées, l'une Tavaï-Pounamou (Tasmanie du Sud), et l'autre Ika-Na-Mauwy (Tasmanie du Nord). Ces deux îles sont séparées par le détroit de Cook, et habitées par des tribus malaises, qui forment une population de 250,000 individus.

La Tasmanie du Nord a de belles rivières, l'autre n'a que des torrents. C'est dans l'île d'Ika-Na-Mauwy qu'était le fameux Pomaré, le chef le plus belliqueux et le plus féroce de cette contrée. Depuis longtemps, à la tête d'un millier d'hommes armés de fusils, il promenait le ravage dans l'île entière. Sa résidence était dans Rorora-Reka, au fond de la baie de ces îles; il a enfin succombé et a été dévoré par ses ennemis.

Dans la Tasmanie du Sud, qui est la plus étendue et la moins peuplée, même misère, même férocité, mêmes mœurs parmi les tribus sauvages. On fait la pêche des phoques sur ses parages. Ses localités les plus remarquables sont : l'Entrée de la reine Charlotte, la baie Tasman, le havre Mitford et le fort Macquarie.

Plusieurs îles dépendent géographiquement de la Tasmanie, entre autres les groupes de Broughton, de Macquarie, de lord Auckland, et surtout l'île Antipode, qui se trouve presque à l'antipode de Paris, vers le 48° de latitude sud et le 18° de longitude ouest.

GROUPE DE LA DIÉMÉNIE.

La terre de Van-Diémen, ou Diéménie, que quelques géographes appellent aussi Tasmanie, fut découverte par le navigateur hollandais Van Diémen. Les Anglais s'y sont établis en 1804, et la colonie qu'ils y ont formée a été détachée du gouvernement de Sydney dont elle faisait partie.

Cette île est longue de 333 kilomètres sur 265 de large. On y nourrit tous les animaux domestiques d'Europe. Les céréales y prospèrent, et le sol est riche en mines de fer. Les indigènes sont affables et doux. La colonie anglaise est en pleine prospérité. Sa population s'élève à plus de 80,000 habitants.

La colonie se divise en neuf districts, dont le principal est Hobart-Town,

Digitized by Google

résidence du gouverneur, avec un des plus beaux ports de l'Océanie, découvert par d'Entrecasteaux. Cette ville possède plusieurs beaux édifices : l'hôtel du gouverneur, le palais de justice, l'église de Saint-David, les casernes et l'hôpital. Elle a aussi une société d'agriculture et plusieurs maisons d'éducation.

Les autres localités notables sont : Launceston; Georgetown, petite ville très-florissante ; York-Town ; Ému-Bay, avec un port ; on peut regarder cette ville comme l'établissement principal de la compagnie de Van-Diémen, qui, encouragée par le gouvernement, se distingue par son zèle à faire défricher les terres et à faire construire des ponts en pierre.

Plusieurs îles se groupent autour de la Diéménie et dépendent d'elle géographiquement. Nous citerons le groupe des Fourneaux, l'île de King, l'île de Bruny, et les petites îles Maria et Sarah, qui ont été choisies, il y a quelques années, pour stations pénales : la première ne l'est plus aujourd'hui ; elle a été affermée à un particulier qui s'y est établi.

Après avoir dit sur l'Australie tout ce que nous pouvions en dire, hâtons-nous de parler de la Polynésie. Le moment approche de terminer notre longue course. N'aurons-nous pas visité les cinq parties du monde connu ?

LA POLYNÉSIE

Avant de nous éloigner de l'Australie, où nous avons signalé les écueils de Vanikoro, sur lesquels se perdirent les vaisseaux commandés par l'infortuné la Pérouse, nous dirons volontiers un trait d'humanité du roi Louis XVI, dont l'âme fut toujours si généreuse, et dont le nom rappelle une infortune plus grande encore que celle du navigateur.

On sait que cet excellent monarque avait une prédilection marquée, un goût très-éclairé pour les sciences géographiques. Il avait projeté une expédition de découvertes, qui avait pour objet de continuer et de compléter les découvertes du capitaine Cook. Il choisit lui-même la Pérouse pour la commander ; et lui-même aussi il dressa les instructions que devait suivre la Pérouse dans son voyage.

Ces instructions, d'ailleurs si remarquables sous le rapport de la science, se distinguent encore par le mérite, bien rare en semblable matière, de toucher l'âme par les principes d'humanité qui y sont consignés. Qu'on lise le fragment suivant :

« Le sieur de la Pérouse, y est-il dit, s'occupera avec zèle et intérêt de tous les moyens qui peuvent améliorer la condition des peuples qu'il visitera, en procurant à leur pays les légumes, les fruits et les arbres utiles d'Europe ; en leur enseignant la manière de les semer et de les cultiver ; en leur faisant connaître l'usage qu'ils doivent faire de ces présents, dont l'objet est de multiplier sur leur sol les productions nécessaires à des peuples qui tiennent presque toute leur nourriture de la terre.

Digitized by Google

« Si des circonstances, qu'il est de la prudence de prévoir dans une longue expédition, obligeaient jamais le sieur de la Pérouse de faire usage de la supériorité de ses armes sur celles des peuples sauvages, pour se procurer, malgré leur opposition, les objets nécessaires à la vie, tels que des subsistances, du bois, de l'eau, il n'userait de la force qu'avec la plus grande modération, et punirait très-sévèrement ceux de ses gens qui auraient outre-passé ses ordres.

« Le roi regarderait comme un des succès heureux de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

Et peu d'années après, celui qui avait tracé ces lignes de sa royale main, non-seulement perdait sa couronne, mais encore se voyait arracher la vie par une bande de cannibales civilisés, qui auraient dû le vénérer comme un excellent père ! Le naufrage de la monarchie avait eu des conséquences bien autrement terribles que celui des deux frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, qui fut du moins longtemps couvert d'un voile mystérieux !

Au moment de son désastre, le navigateur français venait de découvrir deux grandes îles dans l'archipel des Navigateurs, dans cette partie de l'Océanie qui va être l'objet de nos études.

Des trois grandes divisions de l'Océanie, la Polynésie occupe le plus grand espace en mer et la plus petite superficie en terre. Ses îles innombrables couvrent l'immense étendue du grand Océan ou mer du Sud. Ses terres sont généralement exiguës, si l'on excepte les îles célèbres d'Hawaï et Ohaou, de Pola, de Tonga-Tabou et de Noukahiva, l'île curieuse de Vaïhou, et l'île plus célèbre et plus curieuse encore de Taïti, qui a mérité le surnom de *Reine de l'océan Pacifique*.

Les nombreux archipels et attolons de la Polynésie se ressemblent, à peu de chose près, par leur climat, la nature de leur sol, leurs productions, leur aspect général, une même race d'hommes, une langue à peu près semblable, des mœurs, des traditions et une civilisation presque identiques.

« Quoique sous la zone torride, dit Rienzi, ces jolies petites îles, caressées jour et nuit par les brises rafraîchissantes de mer et de terre, partagent la température de l'Océan sur lequel elles sont assises avec tant de grâce ; elles jouissent d'un printemps perpétuel, rarement troublé par les ouragans, les volcans et les tremblements de terre. Partout elles présentent les scènes les plus ravissantes. Lorsqu'on aperçoit, du haut de la dunette d'un navire, à travers les vapeurs du soir, leurs rives entourées d'une ceinture de madrépores, on croit voir des émeraudes enchâssées dans le corail, balancées entre les vents et les ondes par une fée mystérieuse. La mer vient se briser en écume blanchâtre sur les récifs qui les protégent, et retombe comme des arceaux brillants de lumières, tandis que de jeunes femmes nagent et jouent dans ses eaux, semblables aux nymphes de la Fable, et, se suspendant aux arbrisseaux dont les branchages sont inclinés vers le rivage, plongent, se relèvent, et replongent encore, comme si elles n'avaient pas connu d'autre élément.

« Au milieu de ces amphithéâtres de verdure, de ces bosquets arrosés par des eaux fraîches et limpides, entendez le joyeux cultivateur soigner en chantant ses arbres nourriciers sur ce sol qui produit dans chaque saison, et n'exige aucun soin pour produire. Le jour, il marche sur des herbes parfumées ; la nuit, il est éclairé par des résines odorantes. Sur cette terre généreuse, l'aralia, l'ixora, le

Digitized by Google

bauhinia et l'érythrina déploient avec magnificence leurs brillantes couleurs, la grâce ou la singularité de leurs formes. Le bananier forme des bocages enchanteurs, ses rameaux sont le symbole de la paix; ils protégent les tombeaux, s'inclinent en signe d'hospitalité devant l'étranger pacifique, et ses fruits d'or peuvent suffire à la nourriture de l'homme. Le majestueux cocotier, que les Orientaux nomment le roi des palmiers, réjouit partout la vue du Polynésien, soit qu'il s'élève hardiment sur les rochers, soit qu'il ombrage les solitudes de sable ou les plages humides de la mer. Sa noix lui offre une tasse et du lait, du vin, du vinaigre, de l'huile et de l'alcool. L'igname, la patate douce, le macrorhyzon, deux espèces d'arum et l'esculentum, nourrissent la plus grande partie de ces insulaires. Ils emploient l'écorce du mûrier à papier, de l'artocarpus et d'autres arbres, à fabriquer une étoffe légère et chaude, qu'ils teignent de diverses couleurs, et dont on forme des vêtements. Enfin le précieux arbre à pain (*artocarpus*), à notre avis le premier des arbres, l'arbre à pain, modèle de grâce et de majesté, dont quatre plants peuvent nourrir un homme pendant une année, s'élève à plus de 16 mètres de hauteur, et donne son fruit nourrissant et farineux, dont le goût ressemble à la fois à celui du pain de froment et de l'artichaut. Ses feuilles servent de nappe, de serviettes, de seaux et de parapluies; elles ombragent la cabane du pauvre, le palais des rois et les temples des dieux; chez quelques-uns, avec un stylet en bois, on y inscrit les annales, les lois et le culte des nations. Sa séve laiteuse et glutineuse remplace la glu et le ciment; son écorce fournit la matière d'une étoffe légère. Du tissu filamenteux on tire de la bourre et de la filasse dont on fait des nattes, des cordages, des câbles, des toiles à voiles, et dont on calfeutre les pirogues; enfin son tronc, converti en navire, transporte l'habitant d'Oahou à Taïti, le naturel de Setoual à Gouahan, et celui de Tonga à la Nouvelle-Zélande.

« Les grands quadrupèdes, les animaux féroces, les reptiles venimeux, les insectes nuisibles n'infestent pas ces beaux climats, comme en Amérique, dans l'Inde, dans la Malaisie et dans les plus belles contrées du globe. On y trouve les poules, les pigeons, les porcs, le chien, une multitude d'excellents poissons et d'admirables coquillages, le chat et quelques animaux utiles, transportés par des navigateurs amis des hommes.

« Telle est la profusion des excellents fruits qui y croissent sans culture, telle est l'abondance des cochons, des poules et des poissons, que les indigènes, bien différents des sauvages de l'Amérique et de plusieurs tribus de l'Afrique, et même de l'Asie centrale, n'y sont jamais embarrassés de pourvoir à leur subsistance. La guerre seule vient quelquefois troubler le repos et l'harmonie de ces admirables panoramas. »

« La plupart des Polynésiens, dit encore le même voyageur, doux, simples, hospitaliers, gais et insouciants, ne semblent respirer que pour l'oisiveté. Nous, Européens orgueilleux, qui blâmons tout ce qui n'est pas nous, nous considérons cette oisiveté comme le vice qui engendre tous les autres. Mais si nous jouissions de leur doux climat, si nous avions comme eux la nourriture, le vêtement et le logement sans efforts, est-il bien sûr que l'amour du travail fût notre première vertu? Et, sans sortir de notre Europe, les lazaroni de Naples ne font-ils pas consister le bonheur suprême dans le *dolce far niente*, la douce oisiveté? Les Polynésiens chérissent leur mère et leurs amis, respectent les vieillards et

Digitized by Google

ont beaucoup de déférence pour leurs conseils, vertu qui manque généralement aux Européens..... Heureux peuples, à qui la nature fournit avec tant de générosité la santé, la joie et l'abondance de tout ce qu'il faut pour se nourrir, se vêtir et se loger, ces trois premiers besoins de l'homme, où le ciel, le sol, les productions, les habitants, tout forme une harmonie charmante, jusqu'à l'architecture, qui prend ici un caractère gracieux, comme dans le reste du monde.

« La Providence semble avoir placé ces îles charmantes au milieu du grand Océan pour mettre leurs habitants à même d'exercer l'hospitalité envers les navigateurs qui les parcourent : elles leur offrent d'espace en espace des caravanseraïs commodes, où ils peuvent tout à la fois reprendre haleine, s'approvisionner et se distraire ; elles sont pour eux, au milieu des solitudes immenses de la mer Pacifique, comme ces oasis qui charment le voyageur fatigué au milieu des déserts de l'Égypte. Aussi, les premiers navigateurs furent-ils traités par eux comme des dieux ou des monarques. En échange de leur affection et de leurs dons, nous leur avons porté nos vices, et rarement les bienfaits de notre civilisation ; ils doivent maudire aujourd'hui cette hospitalité sans bornes que nous accordèrent jadis leurs pères, moins prudents en cela que les Chinois. Ces peuples étaient autrefois très-nombreux ; ils ont été décimés par les armes à feu, par des besoins factices ou réels, et tant de causes de division que nous avons semées parmi eux ; aussi croient-ils aujourd'hui, en apercevant un navire européen, que tous les fléaux vont s'élancer de ses flancs et s'attacher à eux comme à une proie pour tourmenter leur existence. »

Ces dernières réflexions, quoique teintes de morosité, nous semblent d'une incontestable justesse. L'homme qui s'exprimait ainsi, homme de science pardessus tout, et qui avait vécu longtemps dans l'Océanie, qu'il a fait connaître le premier dans tous ses détails en Europe, cet homme n'avait aucun intérêt à altérer la vérité. Nous continuerons donc à le prendre pour guide dans ces contrées si lointaines, si peu connues.

Rienzi pense que les habitants de toutes les îles de la Polynésie ont tiré leurs usages et leurs opinions d'une même source, et qu'on peut les considérer comme des tribus dispersées d'une même nation, qui se seront séparées à une époque où les idées de cette nation étaient déjà fixées. Il fonde sa conviction sur leur langue, divisée en divers dialectes, dont le tonga, le plus poli et le plus harmonieux de tous, est enrichi de ces formes grammaticales qui annoncent une civilisation assez avancée. Les mêmes lois, le même culte ne se rencontrent-ils pas dans ces terres, si éloignées les unes des autres ?

« Ces idées, ces mœurs, cette langue, ajoute Rienzi, ont dû naître dans un état central, au sein d'un peuple puissant et navigateur. A mon avis, cet État central, ce foyer, c'est l'île Kalémantan ou Bornéo, et les Dayas-Bouguis sont ce peuple. Quelques hommes, parmi ce peuple essentiellement navigateur, auront quitté leur antique patrie, auront porté le surcroît de leur population en suivant la mer qui est entre l'île Kalémantan (Bornéo) et Mindanao, et, par cette voie, auront pénétré dans le grand archipel des Carolines, d'où ils se seront établis successivement dans d'autres îles, à mesure que les polypes et les volcans auront placé de nouvelles terres sur l'Océan. Je fonde, au reste, mes preuves sur la comparaison suivante entre les Dayas et les Polynésiens, comparaison que je crois devoir fournir un témoignage d'un grand poids.

Digitized by Google

« Le teint blanc-jaunâtre, plus ou moins foncé, des Polynésiens et des Dayas de Kalémantan; l'angle facial presque aussi ouvert que celui des Européens; leur stature passablement haute, la physionomie régulière, le nez et le front élevés, les cheveux longs, raides et noirs, et l'usage de l'huile de coco pour les adoucir et les rendre luisants; la beauté, la grâce, les manières souples et pleines d'une douce mollesse de leurs femmes, et surtout des danseuses; les rapports, quoique altérés, de leurs langues; l'habitude de l'agriculture, de la chasse et de la pêche; l'habileté à construire leurs pirogues et à fabriquer leurs ustensiles; leurs immenses cases, leurs croyances religieuses, les sacrifices de victimes humaines, leurs coutumes, et une sorte particulière de consécration qu'ils appellent *tabou;* le régime féodal à peu près semblable à celui qui est en usage dans la Malaisie; le salut de deux personnes entre elles se frottant le nez l'un contre l'autre, tout indique la plus grande ressemblance entre les Dayas et les Polynésiens.

« La comparaison serait même encore plus exacte entre ceux-ci et les Touradjas et les Bouguis de Célèbes; mais les Touradjas et les Bouguis, chez lesquels les propriétés des grands et des prêtres sont réputées sacrées, ainsi quedans la Polynésie et parmi les Dayas, nous paraissent appartenir à la race daya, de même que les Balinais, les peuples des îles de Nias, Nassau ou Poggy, les Ternatis, les Guiloliens, et ceux d'une partie des Moluques, de l'archipel Soulong, des îles Philippines et des îles Palaos. Ces trois derniers surtout paraissent être originaires de Célèbes et de Kalémantan ou Bornéo; mais la ressemblance des Taïtiens, et surtout des Battas avec les Dayas, est remarquable. Nous ajouterons que leur langue forme en quelque sorte le milieu entre le Malayou et le Malekassou, qui en est le type le plus parfait, et que les Malais et les Javanais des côtes de l'île Kalémantan ou Bornéo les reconnaissent comme les aborigènes, les *orang-benva* du pays.

Il est facile de voir que la différence des climats, les communications avec les îles placées dans les différentes divisions de l'Océanie, de nouvelles relations, de nouveaux besoins, des aliments quelquefois opposés, l'influence des peuples étrangers, et surtout le mélange des races noire et malaise avec celle des Dayas, ont dû introduire des changements notables entre ceux-ci et les peuples polynésiens et peuvent seuls expliquer toutes ces nuances qu'on rencontre parmi les habitants de cette partie du monde.

Un aussi beau climat que celui de la Polynésie serait le plus favorable à la santé de l'homme et au développement le plus heureux de son espèce. En effet, si l'on en excepte les hautes montagnes des grandes îles qui sont sœurs, et dont l'intérieur, encore agreste, est tel qu'il sortit des mains de la nature, on ne voit nulle part de champs plus fertiles, et souvent mieux cultivés qu'aux îles Haouaï, Taïti, Tonga et autres. Le terrain est couvert de cocotiers et d'arbres à pain; on aperçoit partout des plantations de bananiers, de jeunes mûriers, qui servent à fabriquer des étoffes, telles que les *arum*, les cannes à sucre, etc., etc.

A l'ombre des charmants bocages de Taïti, Forster, l'un des savants compagnons de voyage du capitaine Cook, avait vu une multitude de cases, qui paraissaient n'être que des hangars, mais qui suffisaient pour mettre les naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité et de l'inclémence de l'air. Aujourd'hui les missionnaires et les chefs y ont des maisons à demi européennes. Les maisons des

Digitized by Google

naturels sont remplies d'habitants, et les plus grandes contiennent plusieurs familles ; et de quelque côté que l'on porte ses pas, on trouve les chemins bordés d'insulaires, sans cependant qu'aucune des habitations soit déserte. La population est extraordinaire dans cette métropole des îles du tropique et tout concourt à l'augmenter.

« Lors de la seconde relâche du capitaine Cook à Taïti, au mois d'avril 1774, dit Forster, les habitants faisaient des préparatifs pour une grande expédition navale contre Moé, canton de l'île d'Iméo. Nous aperçûmes une flotte de pirogues de guerre et beaucoup de petits bâtiments ; nous vîmes les naturels préparer d'autres pirogues de guerre en quelques endroits ; les rameurs et les guerriers s'exerçaient, et l'armement de deux cantons passait déjà en revue devant la maison du principal chef à O-Porri. Le canton d'Atahourou est un des plus grands, et celui de Tittahah un des plus petits. Le premier avait équipé cent cinquante pirogues de guerre, et environ soixante-dix petits bâtiments destinés aux chefs, aux malades, aux blessés, et probablement aussi au transport des provisions. Le second district envoyait quarante-quatre pirogues de guerre, et vingt ou trente petites.

« Cette partie de Taïti, qu'on appelle T'Obréonou, et qui est la plus grande et la plus occidentale des deux péninsules, contient vingt-quatre cantons. Tierrebou, la plus petite péninsule, ou l'orientale, en a dix-neuf : supposé que chaque district de T'Obréonou peut armer une quantité de pirogues de guerre moyenne entre la plus grande et la plus petite, cette quantité serait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, supposons que chaque canton peut seulement envoyer cinquante pirogues de guerre et vingt-cinq petits navires de convoi, le nombre des pirogues de T'Obréonou sera de douze cents, et celui des petits bâtiments de six cents. Nous comptâmes cinquante hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs et ceux qui gouvernent, et environ trente sur les plus petits.

Quelques-unes des pirogues exigeaient, à la vérité, cent quarante-quatre rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, et environ trente guerriers pour la plate-forme ; mais comme il y en a seulement un ou deux de cette grandeur à chaque île, ce n'est pas la peine de changer notre supposition, en mettant vingt hommes sur chaque pirogue de guerre. Or le nombre qu'il faut pour défendre et manœuvrer douze cents bâtiments, sera de vingt-quatre mille. Chacun des petits navires de convoi contenait environ cinq hommes ; par conséquent, les équipages de toutes les petites pirogues des vingt-quatre cantons (en comptant vingt-neuf bâtiments par chaque canton) forment un nombre de trois mille, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donne vingt-sept mille.

« Supposons d'ailleurs que chacun de ces hommes est marié, et qu'il a un enfant, le nombre total des insulaires sera donc de quatre-vingt-un mille. On conviendra que ce calcul est porté aussi bas que possible, et que le nombre des habitants de T'Obréonou est au moins double. En effet, tous ces insulaires ne sont pas guerriers, tous ne travaillent pas la manœuvre des pirogues ; plusieurs vieillards restent d'ailleurs dans leurs habitations ; et ce n'est pas trop de donner un enfant à chaque époux : ils en ont ordinairement beaucoup plus. J'en ai vu six ou huit dans plus d'une famille : Happaï, père d'O-Tou, roi actuel de T'Obréo-

Digitized by Google

nou, en avait huit dont sept vivaient encore quand nous relâchâmes à Taïti. Plusieurs autres familles avaient de trois à cinq enfants.

« On se demande d'abord comment une si prodigieuse quantité d'hommes, rassemblés sur un si petit espace, peut trouver assez de subsistance.

« Nous avons déjà dit combien ces terres sont fertiles : trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres occupent, avec leurs branches, un espace de 40 pieds de diamètre : par conséquent, chaque arbre occupe 1,600 pieds carrés, ou s'il est rond, 1,286 pieds, deux tiers. Un acre d'Angleterre contient 43,560 pieds carrés ; il s'ensuit que plus de vingt-sept gros arbres à pain et trente-cinq des moindres trouveront place sur un acre : leurs fruits nourrissent dix personnes pendant huit mois, dans le premier cas, et douze dans le second. Durant les quatre mois d'hiver, les naturels vivent de racines d'ignames, d'eddoës et de bananes, dont ils ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées ; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, et qui est saine et agréable pour ceux qui se sont une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaisse : en France, une lieue carrée qui contient environ 4,867 arpents, ne peut nourrir que 1,390 personnes dans les pays de labourage, et 2,604 dans les pays de vignoble. Dans les premiers, un homme a besoin, pour vivre, de trois arpents et demi ; et dans les derniers, il faut près de deux arpents pour la subsistance d'un individu.

« A Taïti et aux îles de la Société, dix à douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'est-à-dire sur 43,560 pieds carrés, au lieu que l'arpent qui est de 51,550 pieds (mesure d'Angleterre) ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France.

« D'après ce calcul, en prenant de part et d'autre les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de France à peu près comme dix-sept est à un de plus : supposons que sur toute l'île de Taïti 40 milles carrés anglais seulement soient plantés d'arbres à pain (cette supposition n'est pas trop forte) ; chaque mille étant composé de 640 acres, 40 milles font 25,600 acres.

« Or, dix à douze hommes vivent huit mois sur un acre, par conséquent trente à trente-six hommes subsistent le même espace de temps sur trois acres, et vingt ou vingt-quatre trouveront leur subsistance pendant une année entière sur 3 acres ; et sur toute l'étendue de 26,000 acres, 170,660 personnes, suivant la première supposition, ou 234,800 suivant la seconde, peuvent y vivre annuellement ; mais on a vu plus haut que le premier calcul ne suppose à Taïti que 144,125 habitants ; ce qui est près de 26,535 de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou 60,695 dans le second.

« Enfin, ajoute Forster en terminant ses belles et intéressantes observations, je ferai encore deux remarques sur cet état de la population des îles du grand Océan. 1° Je ne prétends pas que ces évaluations soient parfaitement exactes ; ce ne sont que des conjectures qui approchent de la vérité autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir ; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus. 2° La population du pays augmente à proportion de la civilisation et de la culture : ce n'est pas que la civilisation et la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population ; je crois plutôt

Digitized by Google

qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes, dans un espace borné, augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver les plantes pour leur nourriture, et que les productions spontanées ne suffisent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une manière facile et commode ; ils sont contraints d'acheter d'autrui des grains et des racines, et de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de se défendre mutuellement contre les invasions, et de s'aider les uns les autres. Tel est l'effet des sociétés civiles ; elles produisent plus tôt ou plus tard les distinctions de rang, et les différents degrés de puissance, de crédit, de richesse qui se remarquent parmi les hommes ; elles produisent même souvent une différence essentielle dans la couleur, le tempérament et le caractère de l'esprit humain. »

Maintenant nous allons toucher rapidement à chacune des principales îles dont se compose la Polynésie. D'abord on la divise en deux parties : la première s'appelle Micronésie ; la seconde est la Polynésie proprement dite.

La Micronésie embrasse l'archipel de Magellan, les îles Pelew, ou Palaos ou Péliou, les îles Mariannes, l'archipel des Carolines et celui des îles Mulgraves.

ARCHIPEL DE MAGELLAN.

Commençons notre tournée par l'archipel de Magellan, qui est situé au sud-est du Japon. Il se compose d'îles volcaniques formant plusieurs groupes dont le principal est celui de Mounin-Sima (Bonin-Sima), peuplé par une colonie de Japonais qui, à la fin du siècle dernier, conservait encore son indépendance à l'égard de la métropole. Dans la partie occidentale de cet archipel, on remarque l'île Kendrick, qui rappelle le nom du premier navigateur de la confédération anglo-américaine. Du reste, toutes ces îles, dont plusieurs renferment des volcans en ignition, sont peu connues et peu peuplées. On n'y compte que 1,500 habitants.

L'archipel d'Anson, qui est compris par Balbi dans l'archipel de Salomon, ne comprend que des îles presque inconnues.

LES ILES PELEW OU PÉLIOU.

Le groupe de Pelew, ou Péliou, ou Palaos, forme la partie occidentale de l'archipel des Carolines. Ces îles ont été découvertes par les Espagnols. Les plus considérables sont : Baubelthouap, Corror, Ouroukthapel, Erakong, Angour et Pillilou. Cette dernière offre un aspect charmant.

On voit encore dans le groupe de Pelew, les îles Matelotes, les îles Soronsol, enfin l'île Mortz, l'île Kyangle et celle de Lord-North.

Les terres de ce groupe sont couvertes d'arbres, parmi lesquels les Anglais ont pu reconnaître l'ébénier, l'arbre à pain sauvage, la canne à sucre, le chou palmiste, le bananier, etc. Parmi les arbres particuliers à cette contrée, il en est qui ont de 9 à 10 mètres de circonférence et dont la moelle fournit une nourriture saine et abondante. La nourriture des indigènes est de la plus grande simplicité ; ils mangent des poissons grillés, font bouillir des tortues. Du mé-

Digitized by Google

lange du sel, du sucre et d'une espèce de poivre ils composent une liqueur enivrante qu'ils aiment passionnément, et qui ressemble au seka ou kava. Leur boisson habituelle est l'eau pure mêlée avec un peu de sel.

Ces peuples sont adroits et industrieux. Les hommes sont ordinairement nus; les femmes portent une espèce de pagne composé d'écorces d'arbre et orné de petites graines rouges. Sans avoir ni religion ni culte bien déterminés, les habitants du groupe Pelew ont cependant un respect profond pour l'*Être puissant*, nom qu'ils donnent à la Divinité. Ces insulaires sont aimables, gais, doux, affables. Leurs mœurs ont été longtemps celles de l'âge d'or; la nation entière n'était qu'une grande famille.

C'est ici le lieu de placer l'histoire touchante du prince Li-Bou, fils d'Abba-Thoulé, célèbre chef de ces contrées. Li-Bou, prince aimable, témoigna le plus véhément désir de suivre le capitaine Wilson, commandant de l'*Antilope*, et de se rendre avec lui en Angleterre.

Il se jeta en pleurant aux genoux de son père, le priant de lui accorder la permission de le quitter pour aller en Angleterre. « Si c'est une vaine curiosité et l'espoir de te soustraire aux regards vigilants de ton père qui te porte à t'éloigner, lui dit Abba-Thoulé, tu emportes ma malédiction; mais si c'est le désir de recueillir des connaissances qui puissent un jour te rendre utile à nos frères, tu reçois ma bénédiction. Lis dans ton cœur, et vois si tu dois m'embrasser. » Le jeune homme, pour toute réponse, se précipita dans les bras de son père, en mettant ses mains devant ses yeux, comme pour montrer qu'il consommait un grand sacrifice.

Alors Abba-Thoulé recommanda son cher fils au capitaine Wilson. « Je désire, lui dit-il, que vous appreniez à Li-Bou tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Européen. J'ai souvent réfléchi à ma séparation d'avec mon fils. Je sais que les pays éloignés qu'il va traverser diffèrent beaucoup du sien ; il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues. Il peut mourir même... J'ai préparé mon âme à ce malheur... Je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Péliou ou partout ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée de votre humanité, que vous en aurez soin s'il est malade; et s'il vous arrivait quelque malheur que vous n'auriez pu prévenir, que cela ne vous empêche point, vous, votre père, votre fils, ou quelqu'un de vos compagnons, de revenir ici. Je vous recevrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. »

« Quelle leçon pour les voyageurs, ajoute Rienzi, quelle leçon pour les navigateurs, et même pour les colons, les envahisseurs européens, dans ces adieux touchants ! quel triomphe pour ces marins bons et justes qui avaient su gagner le cœur des naturels de Péliou ! Quelle différence entre ce départ et celui des Espagnols proscrits du Mexique !... L'Amérique nous serait attachée par des liens indissolubles, si, au lieu d'insulter les femmes, de massacrer les hommes, et d'envahir leurs propriétés, les Européens avaient cherché à conquérir les cœurs de ses habitants. »

Le sage Abba-Thoulé ne devait plus revoir son fils. Li-Bou, qui faisait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient, par ses excellentes qualités autant que par la spirituelle naïveté de ses paroles, mourut en Angleterre des suites de la

Digitized by Google

petite vérole. La mort de ce bon jeune homme inspira de vifs regrets à tous ceux qui le connaissaient. Au moment où la maladie vint le surprendre, il observait avec le plus grand soin toutes les plantes et tous les arbres fruitiers, et il se proposait d'en rapporter des semences à Péliou. Dans toutes ses recherches, il ne perdait pas un seul instant de vue l'utilité dont elles pourraient être à son pays. Après sa mort, on trouva toutes les semences et noyaux de fruits qu'il avait mis avec soin à part dans cette intention.

Les îles Pelew ou Péliou ont à peu près 10,000 habitants.

LES ILES MARIANNES.

Ces îles, comprises entre le 13° 10′ et le 20° 10′ de latitude nord, furent découvertes en 1521 par Magellan, qui les appela *îles des Larrons*, parce que quelques-uns des habitants lui avaient dérobé quelques instruments de fer.

Elles furent ensuite nommées Marie-Anne (dont on a fait Mariannes) en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, sous le règne de laquelle s'y fixèrent les Espagnols, encore aujourd'hui possesseurs de cet archipel.

On compte dans cet archipel seize ou vingt îles dont cinq au sud sont seules habitées.

Ces cinq îles sont Guam (Guajam, Guahan ou San-Juan), Rotta, Saypan, Tinian et Aguijan. Dans l'île de Guam, qui est la plus grande de l'archipel, on trouve Agana, qui en est la capitale et la résidence du gouverneur, lequel dépend de la capitainerie générale des Philippines. Cette île était autrefois florissante et peuplée; on y comptait plus de 40,000 habitants. Mais les massacres des Espagnols dans les seizième et dix-septième siècles ont réduit ce nombre à 4,500, dont 4,000 habitent la ville d'Agana.

L'île de Rotta est, après Guam, la plus peuplée des îles Mariannes. Saypan est une des plus grandes et des mieux boisées; elle a un volcan en activité. Il s'y trouve une petite colonie, suivant le rapport de M. Arago.

L'île de Tinian est remarquable par ses monuments en ruine. Du reste, elle est petite et désolée, et compte tout au plus une vingtaine d'habitants pauvres et chétifs. On jouit dans ses forêts de points de vue curieusement romantiques: Aguijan n'offre rien de remarquable.

Outre les cinq îles que nous venons de nommer, l'archipel des Mariannes comprend Agrigan, où les Espagnols ont laissé établir une petite colonie aux Américains des États-Unis; l'Assomption et Pagan, remarquables par leurs volcans; Farallon de Medinilla et Farallon de Torrès, Anatajan, Sariguan et plusieurs autres qui ne méritent point une description, au dire même de Rienzi, si minutieux observateur.

Le petit archipel des Mariannes a un terroir parfois rougeâtre et aride, ce qui n'empêche pas ces îles d'être naturellement fertiles et d'offrir partout la végétation la plus puissante, surtout à Aguijan et à Rotta. Partout des halliers impénétrables que dominent le tamarinier, le cocotier, le rima, le figuier multiplicant, l'aréquier et le cycas, palmier qui fournit une excellente fécule, semblable à celle du sagou. On fait subir au cycas une préparation, afin de lui enlever ses qualités vénéneuses par la macération.

Ces îles n'avaient autrefois que les fruits du pays, qui paraissent avoir été

Digitized by Google

communs aux îles Carolines; mais les Espagnols y ont introduit l'ananas, la goyave, la grenade, le raisin, le coton, l'indigo et la canne à sucre. Il ne se trouve d'ailleurs dans ces îles aucun animal féroce, ni aucun reptile venimeux.

Les Mariannais actuels s'adonnent volontiers aux travaux de l'agriculture et de l'industrie, et particulièrement à la distillerie. Ils se livrent aussi à la pêche. Nous emprunterons à M. de Freycinet le récit d'une pêche dont il fut témoin :

« Dirigeons maintenant, dit-il, nos pas vers le rivage, pour assister à la pêche du magnabak, petit poisson d'un goût exquis, dont les Mariannais font une prodigieuse consommation. A une époque fixe, le magnabak ne manque pas d'arriver, et les habitants se portent en foule au bord de la mer pour y faire leur provision. Au nombre des pêcheurs se trouvaient les gens qui étaient venus complimenter le gouverneur, M. Médinilla, ainsi que plusieurs jeunes filles que nous aperçûmes dans l'eau jusqu'à la ceinture ; elles avaient ôté leur chemisette et se l'étaient nouée en cravatte autour du cou; leur jupe relevée ne les couvrait pas plus qu'un *langouti*, ce qui les laissait presque nues ; aussi, en sortant de l'eau, semblèrent-elles extrêmement embarrassées. Mais le plus plaisant, c'est qu'en se hâtant de voiler leurs charmes, elles faisaient tout le contraire de la Vénus pudique, et leur premier soin fut de se couvrir le dos. »

Les Mariannais n'avaient jadis aucune des manières de saluer qui nous sont familières en France, à l'exception du baise-main; encore, au lieu de baiser la main, ils la flairaient, et cet acte de civilité se nommait *guhiguhi* (flairer). Le baiser réciproque proprement dit était désigné par le mot *tchoumik*, c'est-à-dire se flairer mutuellement le nez. Le même usage règne chez les Carolinais, les Papouas et les Timoriens.

Depuis l'entière pacification des Mariannes, la plupart des habitants de Guam ont adopté les manières espagnoles. Aujourd'hui, lorsqu'une jeune fille rencontre dans la rue ou à la maison un supérieur, ou un parent à qui elle doit des égards, elle met un genou en terre et baise la main que celui-ci lui présente gravement. Après l'Angelus du soir, on a la coutume, à Agana, de souhaiter une bonne nuit aux personnes auprès desquelles on se trouve ; et c'est à quoi les enfants se conforment scrupuleusement envers leurs grands-parents, auxquels ils disent simplement, en faisant une légère inclination de tête, *segnor* ou *segnora*, sans ajouter *buena noche* (bonsoir). Ces simples faits attestent l'infiltration des mœurs européennes parmi les indigènes des îles Mariannes.

Au nord de l'archipel des Mariannes s'élève, dans l'île Assomption, l'énorme rocher appelé la Femme de Loth, qui s'élève en forme de cône à la hauteur de 2,000 mètres. C'est un volcan tout couvert de végétation, et dont la base est ceinte de bois.

LES ILES CAROLINES.

Cet archipel, l'un des plus grands de la Polynésie, s'étend parallèlement à l'équateur sur une ligne de 3,000 à 3,500 kilomètres.

Les Carolines sont ainsi nommées du roi d'Espagne Charles II, sous le règne duquel les Espagnols vinrent y former des établissements.

On connaît surtout à présent l'archipel des Carolines d'après les détails donnés par le capitaine Lutke, qui a si judicieusement observé ces îles, et qui par-

Digitized by Google

tage tout cet archipel en quarante-six groupes renfermant plusieurs centaines d'îles et d'îlots. « Les peuples qui habitent ces îles diffèrent beaucoup des autres Polynésiens, dit Balbi, ils en diffèrent par leurs mœurs et par leurs habitudes, quoique cependant pas autant qu'on l'a prétendu. Les Caroliniens qui habitent les groupes compris entre les groupes Lougounor et Oulouthy dépassent tous les habitants de la Polynésie dans l'art de naviguer, dans la construction de leurs pirogues et dans la connaissance des astres. Dix chefs principaux ou *tamans* partagent entre eux la domination des îles basses ; plusieurs autres règnent sur les quatre terres hautes. »

Les quatre îles Hautes, dont la superficie est seize fois plus grande que celle de toutes les îles Basses, sont : Eap, l'une des plus grandes et des moins connues de tout l'archipel ; le groupe de Roug, qu'habitent séparément deux races entièrement différentes, l'une à l'extrémité orientale, l'autre à l'extrémité occidentale du groupe ; le groupe de Seniavine, dont les habitants sont très-féroces, bons navigateurs, et renommés parmi tous les habitants des Carolines par leur caractère belliqueux, qui les rend très-redoutables ; le groupe de Oualon, qui a été visité pour la première fois par le capitaine Duperrey ; c'est une des parties les plus intéressantes de l'archipel. Les habitants vivent sous un gouvernement monarchique bien établi, et semblent être divisés en castes ; ils se distinguent des autres Polynésiens par leur extrême modestie et leur délicatesse en matière de chasteté conjugale.

Parmi les îles Basses on doit nommer au moins les groupes suivants : le groupe d'Oulouthy ; le groupe d'Ouleaï, qui est le plus peuplé de l'archipel, et dont les habitants sont aussi les plus policés et sont d'habiles et intrépides navigateurs ; le groupe de Lougounor, qui a un port nommé Chamisso, et une population qui ne le cède en nombre qu'au groupe d'Ouleaï ; les groupes de Nougouor et Pighiram, qui sont bien peuplés ; le groupe Duperrey, ainsi nommé par le savant navigateur français qui l'a découvert en 1824 ; le groupe de Monteverde, qui se compose des îles les plus méridionales de l'archipel. La population totale des îles Carolines est évaluée à 55,000 individus.

Nous citerons aussi, à la suite des Carolines, les îles Mulgraves et Kingsmill, qui ont ensemble 3,000 habitants environ, et qui renferment plusieurs groupes.

Le climat de ces îles est ordinairement délicieux ; les chaleurs du tropique sont tempérées par la fraîcheur des vents et le voisinage de la mer. Durant l'été, on éprouve de grands calmes ; mais alors la rosée et le serein rafraîchissent l'air. La quantité prodigieuse de pluie qui tombe dans cette saison la rend souvent désagréable ; ces fortes pluies durent quelquefois vingt-quatre heures, et souvent même plusieurs jours de suite. Les averses, au reste, n'y sont jamais rares dans aucune saison ; il ne se passe pas cinq ou six jours sans qu'il en tombe. Quoiqu'elles soient si fréquentes, les indigènes y sont très-sensibles, surtout les femmes et les enfants, qui les redoutent d'une manière surprenante. Ce n'est que lorsqu'il y a de jeunes fruits de l'arbre à pain qu'aucune ondée ne pourrait les retenir ; dès lors il n'y a plus d'obstacles, parce qu'il s'agit de chercher ces fruits : une telle jouissance mérite bien qu'on se donne quelque peine.

Nous avons plusieurs fois cité comme d'habiles et hardis navigateurs les habitants de plusieurs des îles Carolines. Nous allons revenir sur ce sujet. Les voyages maritimes des Caroliniens sont dignes, en effet, d'exciter l'étonnement. Outre

Digitized by Google

une grande audace et même de la témérité, ils exigent la connaissance détaillée des lieux : ces insulaires déterminent avec une précision étonnante la position respective de toutes les îles de leur archipel ; mais ils n'ont pas la même certitude pour les distances, et cela se conçoit de peuples encore dans l'enfance de la civilisation, puisqu'ils n'ont pour cela qu'une seule mesure incertaine et variable, la durée du voyage. Néanmoins les accidents sont moins fréquents qu'on ne devrait s'y attendre dans un pareil genre de navigation ; ils ont lieu surtout dans les mois où il n'y a pas de fruits à pain, qui répondent aux mois d'hiver de l'hémisphère boréal. Les fortes tempêtes n'arrivent que deux ou trois fois par an ; mais alors quelques pirogues deviennent ordinairement leurs victimes.

Dans le mois de novembre, les Caroliniens ne vont en mer que sur les grandes pirogues ; mais en été ils y vont même avec les petites, qui ne portent pas plus de quatre hommes. Ils tâchent de choisir pour leur navigation un temps sûr et le clair de lune. La nuit, ils gouvernent d'après les étoiles et la lune ; le jour, d'après le soleil. Le ciel se couvre-t-il de nuages, ils se dirigent d'après le vent jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse, et c'est le plus souvent alors qu'ils s'égarent de leur route. Ils n'ont pas de remarques sûres pour prévoir l'état du temps ; mais ils ont, en place, des sorciers qui, en chantant et en agitant un paquet d'herbes attaché au bout d'un bâton, savent disperser les nuages. Ces moyens leur suffisent ordinairement, parce que ce n'est que dans des cas très-rares que leur navigation, avec un vent favorable, dure plus de trois jours : en louvoyant contre le vent, ils risquent bien moins de manquer le lieu qu'ils cherchent, et s'il leur arrive de le dépasser, ils tombent tôt ou tard sur quelque autre île, et s'orientent alors de nouveau.

Mais si, par malheur, ils ne rencontrent aucun des groupes, jusqu'à celui de Lougounor, et qu'ils viennent à le dépasser, alors, en continuant de louvoyer, ils peuvent aller Dieu sait où, parceque les îles à l'est de ce groupe sont très-éparpillées.

Leurs provisions de bouche consistent en fruits à pain frais et fermentés (le houro) et en jeunes cocos. Ils prennent le houro en cas qu'ils viennent à s'égarer de leur route et à être portés sur quelque île déserte, où il n'y aurait point d'arbres à pain ; mais l'approvisionnement des fruits à pain frais est calculé pour toute la durée de la navigation. Pour les cuire, ils placent au milieu de la pirogue des corbeilles remplies de sable, dans lesquelles ils allument le feu. Ils ne prennent que peu d'eau douce dans des écales de coco. Il n'y a sur les pirogues ni mâts ni vergues de rechange ; leurs voiles de nattes sont si fortes que la la vergue romprait plutôt que la voile ne se déchirerait. Dans les vents violents, ils en diminuent la chute par le haut. Ils n'emploient aucune espèce d'ancre ; pour retenir la pirogue, ils l'attachent aux pierres avec des cordes ; là où il n'y a point de pierres ils plongent et attachent la pirogue à celles qui sont sous l'eau, pourvu que la profondeur le permette. Pour leur faciliter cette opération, un navigateur européen leur conseilla d'employer les pierres au lieu de l'ancre, et tâcha de leur apprendre à faire un nœud coulant : ils s'en tinrent pourtant à leur ancien et pénible moyen. Dans les traversées de courte durée, ils ne se couchent point pour dormir : et si la navigation est de quelques jours, ils vont dormir sur les petites pirogues par un, sur les grandes par deux, mais jamais

Digitized by Google

plus, sous le toit qui couvre le balancier. Par un grand sillage, deux, trois et même quatre hommes doivent être au gouvernail. Le gouvernement de la pirogue exige une attention de tous les instants. Les chefs des Caroliniens sont ordinairement les premiers pilotes. Voilà pourquoi, en quelques endroits, pour s'exprimer à l'européenne, ils appelaient leurs chefs *poulot* (pilote).

ARCHIPEL DE SANDWICH.

Cet archipel, auquel on donne aussi le nom de Hawaï, est situé près du tropique du Cancer, et se compose de vingt-quatre îles. Hawaï est la plus considérable non-seulement de cet archipel, mais encore de toute la Polynésie ; voilà pourquoi l'on a donné son nom à l'archipel.

Le célèbre capitaine Cook découvrit ces îles en 1778, et fut massacré l'année suivante par les naturels d'Hawaï.

L'île d'Hawaï a 670 kilomètres de tour, et renferme les plus hautes montagnes de l'Océanie, telles que celle de Mouna-Roa, qui a 4,960 mètres. Cet archipel, dit Balbi, paraît être destiné à jouer un grand rôle par la bonté de ses ports, par le caractère entreprenant de ses habitants, et par la position qu'il occupe sur le grand chemin maritime qui unit les trois mondes. Les Hawaïens possèdent une flottille assez bien montée et une petite marine marchande ; ils font des voyages à la côte nord-ouest d'Amérique, au Kamtchatka, à Canton, et visitent quelques ports de l'Océanie. On doit même ajouter que depuis plus de quarante années le gouvernement d'Hawaï a fait, par l'intermédiaire des Anglo-Américains et des Anglais, le commerce du bois de sandal avec la Chine. C'est même à ce bois précieux qu'il faut rapporter la civilisation de ces îles ; mais cette source de prospérité paraît s'épuiser rapidement, et rien ne semble devoir la remplacer. Les deux cents Européens établis parmi ces insulaires y ont introduit les arts les plus indispensables à l'état social ; les maisons du roi et des principaux chefs sont meublées à l'européenne, quelques-unes même avec luxe.

Le port de Hanarourou dans l'île Woahou, station de leurs bâtiments de guerre, est défendu par un fort garni de trente canons.

Tamehameha Ier, qui régna sur tout cet archipel depuis 1784 jusqu'en 1819, et que les navigateurs anglais ont surnommé l'Alfred et le Pierre Ier de l'Océanie, fut assez puissant pour détruire l'idolâtrie dans son île, et y introduire, avec le christianisme, les premières lueurs de la civilisation.

Depuis la mort de ce prince, le siége du gouvernement a toujours été à Hanarourou, dans l'île de Woahou. La marine des Hawaïens se compose de quatre bricks de cent vingt à cent soixante tonneaux et de sept petites goëlettes ; aucun de ces bâtiments n'est armé. « Les bricks, dit M. Morineau, sont commandés par des Anglo-Américains, et font ordinairement (le plus souvent pour leur compte) la navigation de la côte nord-ouest et des Californies. Les goëlettes, montées par des naturels du pays, font le cabotage d'une île à l'autre, sans donner même de bénéfices, souvent même sans aucun but d'utilité. Les marins n'ont point de solde ; seulement on leur distribue de temps à autre quelques pièces de nankin.

« Le roi d'Hawaï, dans les temps ordinaires, continue M. Morineau, n'a d'autres troupes actives que sa garde ; elle se compose d'une vingtaine d'hommes pris dans les dernières classes ; leur service est gratuit et volontaire ; quelques-

Digitized by Google

uns ont encore des portions d'uniforme, d'autres sont entièrement nus; mais tous portent des fusils, quoique en mauvais état. Il y a une espèce d'arsenal; c'est un magasin rempli de fusils et d'autres armes en assez grande quantité. Les États-Unis, depuis 1821, et l'Angleterre, depuis 1824, ont des consuls auprès du gouvernement d'Hawaï. »

L'île de Woahou est la plus importante de tout l'archipel sous le rapport politique et administratif. « L'aspect de cette île, dit Balbi, est vraiment magnifique; on l'appelle le jardin des îles Sandwich, parce que tous les fruits des tropiques y sont naturalisés. Hanarourou (Honolulu), petite ville située dans une belle plaine près de la baie de ce nom, avec le meilleur port de l'archipel, est la capitale de ce petit royaume.

« Les rues, sans être alignées, sont régulières et propres; les cases sont construites avec une sorte d'élégance et couvertes en chaume. On y remarque une seule maison en pierre; c'est le palais du roi, qui fut construit en 1824 par deux matelots français, déserteurs du vaisseau *le Colosse*.

Voici ce que dit M. Morineau de cet édifice : « Cette résidence n'a qu'un étage; elle est couverte en bardeaux, et a deux croisées vitrées sur chaque façade, au premier seulement. Le rez-de-chaussée consiste en une grande pièce sans meubles, et sert de caserne aux gardes du prince. Un double escalier extérieur conduit au premier, qui contient trois pièces : la salle du conseil, la chambre à coucher du roi et celle de ses favoris. Le lit du roi est formé de quarante ou cinquante nattes, ses coussins sont des mousses de fougère; sur une console, on remarque une jolie pendule française; à la muraille, quelques gravures de fantaisie, anglaises et françaises, et deux bustes dorés qui représentent Rihoriho (Liolio) et Georges IV.

« Quelques maisons de commerce anglo-américaines se sont établies à Hanarourou et y ont ouvert des magasins où l'on vend tous les produits de l'industrie de leur pays, ainsi que ceux de l'Inde et de la Chine, les meilleurs vins d'Europe, etc. Le capitaine Beechey y trouva deux hôtels, où des étrangers pouvaient se loger commodément et être nourris en payant un dollar par jour; il y vit aussi dix à douze cabanes où l'on vendait des légumes en détail. On y avait établi deux jeux de billard.

« Les maisons des chefs étaient garnies de tables et de chaises; celles de la reine avaient des sophas recouverts en soie et en velours. Le jeune roi actuel a un service en argent et plusieurs autres objets de luxe d'un prix très-élevé provenant des fabriques de Londres. Comme le port d'Hanarourou est la relâche ordinaire des vaisseaux qui vont et viennent de l'ancien au nouveau continent à travers le grand Océan, depuis quelque temps il est fréquenté, et son commerce a pris une très-grande extension. Dans les mois de février, mars et avril, il est rempli de navires baleiniers qui, expédiés de l'Angleterre ou de l'Amérique du Nord pour les mers de la Chine, viennent faire leur première relâche à Hanarourou, où ils retournent en septembre et en octobre passer l'hivernage ou se rafraîchir avant leur départ. Il en est de même des bâtiments de la côte nord-ouest et de tant d'autres attirés par la position et les commodités de ce port. Il n'est pas rare d'y trouver réunis à la fois dans un mois plus de cinquante bâtiments étrangers. Depuis quelques années on y a établi un marché où se vendent les denrées destinées à l'approvisionnement des navires. Un petit

Digitized by Google

chef est chargé de prélever pour le roi le dixième du prix de chacun des objets vendus. Il n'y a point de douane à Hanarourou ; les bâtiments étrangers payent pour tous droits dans le port 50 centimes par tonneau, et une piastre par tirant d'eau. Le produit de ces droits forme, avec la vente du bois de sandal, la presque totalité des revenus du royaume. Cette petite ville compte environ 5,000 habitants ; dans ce nombre sont compris 160 à 170 étrangers, dont les Anglo-Américains forment le plus grand nombre. Le surplus se compose de nègres et de mulâtres. L'île entière compte environ 90,000 habitants, qui sont tous chrétiens depuis 1820.

« Le roi, la reine et les principaux chefs, dit encore M. Morineau, ont dans l'intérieur de l'île des maisons de plaisance, où ils vont se délasser des tracas de la ville. Le roi voyage à cheval avec ses courtisans ; outre ses gardes, il est toujours suivi d'une foule de curieux qui vont à pied aussi vite que les chevaux. La reine va en voiture, également suivie de sa cour et d'une centaine de serviteurs. Lorsqu'il faut gravir une montagne, on démonte la voiture, et les naturels la portent par pièces. De cette façon, la reine voyage commodément par des chemins où souvent on aurait de la peine à passer à cheval. »

Les principales résidences royales ou maisons de plaisance du roi sont à Karakakoua et à Tiah-Tatoua, deux gros villages très-bien peuplés. Sur la côte orientale, on doit citer le bon port de Whytea, découvert depuis un petit nombre d'années.

Les anciens Hawaïens, comme tous les autres peuples de ces îles, avaient des *heiaus* ou lieux de sacrifices, dont nous ne pouvons nous dispenser de parler, parce qu'ils paraissent être les constructions les plus remarquables de la Polynésie ; ils sont bâtis en lave.

Nous donnerons, d'après M. Ellis, la description de celui de Bukohola, situé sur une éminence dans le district de Towaihae. « Il ressemble, dit-il, à une forteresse démantelée. Sa forme est celle d'un parallélogramme irrégulier, et il a 224 pieds de longueur sur 100 de largeur. Les murailles, toutes construites en pierres, ont 20 pieds d'élévation sur 6 de largeur à son sommet, et près du double à leur base ; du côté de la mer, elles n'ont que 7 à 8 pieds de haut, et sont épaisses à proportion ; la terrasse supérieure est pavée de pierres plates et unies.

« Dans une petite cour de la partie méridionale de l'édifice se trouvait l'idole principale au milieu de plusieurs divinités d'un ordre inférieur. Le prêtre, son organe, se plaçait dans un *arus* ou espèce de cage en forme d'obélisque. A l'extérieur de cette cour, on voyait le *rore* ou autel, sur lequel s'offraient les sacrifices. Vers le milieu de la terrasse s'élevait la maison sacrée du roi, dans laquelle il se tenait pendant la saison de la stricte observance du *tabou* ; et à l'extrémité septentrionale, il y avait des maisons pour les prêtres. On avait pratiqué dans les murs de cette terrasse et dans ceux des terrasses inférieures des niches pour les idoles en bois. Ce temple fut érigé par Tamehameha. Onze victimes humaines furent sacrifiées, le jour de son inauguration, à Taïri, dieu de la guerre. A Buapua, on voyait aussi un autre *heiau*, appelé Kauaikahaora ; il avait 150 pieds de long sur 70 de large. »

Balbi parle de *pohounas* ou lieux de refuge, qui rappellent une institution semblable chez les Hébreux et chez plusieurs autres peuples de l'Asie. On voit

Digitized by Google

encore un pohouna nommé Honau-Nau, aux environs de Hare-Keave, près du bord de la mer. Il a 715 pieds de long sur 404 de large, et est entouré de murs de 12 pieds de haut sur 15 de large, excepté du côté du rivage, où il n'y a qu'une palissade fort basse. Ces endroits de refuge étaient des asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, et pour les vieillards, les femmes et les enfants pendant l'absence des guerriers. Les prêtres qui y résidaient faisaient périr tous ceux qui avaient le malheur d'offenser l'esprit de Keave.

Dans toutes les parties des îles d'Hawaï, où la lave décomposée offre des terres propres à la culture, la végétation se développe riche et abondante. Les plantes usuelles indigènes, sont le taro, la patate douce appelée dans le pays ouava ou ouhi, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, plusieurs espèces de bananier, le fraisier, le framboisier, et une espèce d'*eugenia*. Les Européens y ont naturalisé le palmier de Guatémala, l'indigotier, le cafier, les pastèques, les concombres, les papayers, les citronniers, les orangers et la vigne d'Asie, qui ont prospéré à souhait, ainsi que de magnifiques fleurs importées de Taïti, et plusieurs plantes potagères d'Europe.

Les nuages s'amassent dans la région cultivée vers le littoral ; on trouve là plusieurs graminées et convolvulacées. La seconde région renferme la plupart des plantes communes à tout l'archipel ; mais la végétation prend une vigueur et un développement extraordinaires. Les nuages amassés dans cette région fournissant une humidité constante, la plupart des espèces qui, au bord de la mer, étaient des arbrisseaux étiolés, deviennent ici des colosses.

Enfin, au-dessus des nuages commence la troisième région, région des plantes alpestres, dont la vigueur va en décroissant graduellement jusqu'à la limite des neiges où elle cesse tout à fait.

Le règne animal est peu riche en espèces dans le groupe d'Hawaï. Les Européens y ont acclimaté plusieurs de leurs animaux domestiques. Les seuls reptiles de l'île sont deux petits lézards de couleur cendrée. Les insectes sont rares comme dans toute la Polynésie, si ce n'est toutefois qu'on y voit beaucoup de moustiques.

LES ILES DES NAVIGATEURS.

Cet archipel fut découvert par notre célèbre Bougainville, qui emprunta son nom de l'adresse avec laquelle il vit les hommes conduire leurs pirogues qui forment des flottes nombreuses.

On les appelle aussi îles d'Hamoa, qui est le nom que leur donnent les indigènes.

L'archipel d'Hamoa ou des Navigateurs est composé de sept îles principales soumises à différents chefs ; elles sont aussi peuplées que fertiles. On y compte environ 165,000 habitants, tous d'une haute stature, et qui, malgré leur férocité, ne sont pas étrangers à la civilisation.

Nous ne nommerons que les plus remarquables ; ce sont :

Pola (*Otawhi*), la plus grande de tout l'archipel, et l'une des plus étendues de toute la Polynésie ; Oyalava (Outonah), la seconde de l'archipel pour la grandeur : la Pérouse y vit un village si important qu'il le prit pour une ville ; Maouna (Toutouilla), presque aussi grande que la précédente : on voit là la *Baie*

Digitized by Google

du Massacre, ainsi nommée parce que c'est le lieu où Delangle et Lamanon, avec neuf matelots de l'équipage de la Pérouse, furent massacrés par les féroces habitants de cette île; Fanfoue (Omanouan), très-petite, mais très-peuplée; Rose, la plus orientale de l'archipel, très-basse et très-dangereuse.

Les navigateurs européens ne s'arrêtent pas souvent dans ces îles, dont aucune n'offre un bon mouillage.

ARCHIPEL DE TONGA.

Nommées îles des Amis, par Cook, en souvenance du bon accueil qu'il y reçut, ces îles ont conservé cet ancien nom. Quelques géographes considérables leur ont donné celui d'archipel de Tonga.

C'est une des parties les mieux connues de l'Océanie, et elle formait naguère le royaume de Finow Ier, dont dépendait aussi une partie de l'archipel de Viti. Maintenant il est partagé entre plusieurs chefs indépendants.

Les habitants de l'archipel de Tonga sont doux en apparence, ce qui ne les empêche pas d'attaquer les navires qui les visitent, et de s'en emparer quelquefois. Ils ont beaucoup d'adresse pour la fabrication de leurs armes, et sont assez avancés dans la civilisation. Ils sont au nombre de 200,000.

La plus grande des îles de l'archipel des Amis est Tonga, ou Tonga-Tabou, qui est gouvernée par trois grands chefs, dont l'un est le maître, comme en France à l'époque du consulat. Une petite mission anglaise s'est établie, il y a quelques années, dans cette île.

Les lieux les plus remarquables de l'archipel de Tonga sont Bea, résidence du plus puissant des trois chefs, et Mafanga, le lieu sacré de l'île.

Les îles Viti ou Fidji forment aussi un archipel qui fut longtemps sous la domination du roi de Tonga. Tout cet archipel est partagé entre plusieurs chefs indépendants les uns des autres et toujours en guerre. Les habitants sont des nègres féroces, belliqueux et anthropophages.

Nous rangerons géographiquement au nombre de ces îles l'archipel de Cook, qui se compose de plusieurs îles, dont plusieurs ont embrassé le christianisme.

ARCHIPEL DE TAITI OU TAHITI.

Connu autrefois sous le nom de *Sagittaria de Quiros,* cet archipel de la Polynésie est le plus fameux du monde entier, depuis les relations merveilleuses, et vraies pourtant, qu'en ont faites Bougainville et d'autres navigateurs. Il est le plus visité par les Européens, et est à peu près le premier qui ait renoncé à l'idolâtrie. Des missionnaires anglicans y ont fondé l'*Académie de la mer du Sud,* où leurs enfants et quelques jeunes naturels reçoivent une éducation supérieure.

Ces îles, qu'on nomme aussi îles de la Société, renferment une population de 140,000 habitants qui ont presque tous embrassé le christianisme. « Taïti, dit Rienzi, est une terre élevée qui s'abaisse de tous côtés vers la mer, et dont le littoral est seul habité et cultivé; un ruban de récifs, diminuant à certaines distances et formant de petits îlots, environne ses rivages, excepté dans certains endroits, où s'ouvrent de larges et profondes passes qui conduisent aux

Digitized by Google

mouillages intérieurs. Cette île s'allonge en deux péninsules inégales qui ne se marient l'une à l'autre que par un isthme si bas que les hautes marées le submergent; la plus grande, de forme ronde, est Taïti proprement dite; la seconde, de forme ovale, est désignée sous le nom de Tahitia-Rabou. »

A l'ombre des charmants bocages de Taïti, Forster avait cru voir une multitude de maisons qui paraissaient n'être que des hangars, mais qui suffisaient pour mettre les naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité et de l'inclémence de l'air. Les maisons étaient remplies d'habitants. Le savant botaniste trouvait la population extraordinaire dans cette métropole des îles du tropique.

« Le climat est doux et tempéré à Taïti, et les brises de terre et de mer, dit Rienzi, en modérant l'action trop vive du soleil, excitent le développement des végétaux; cette heureuse combinaison est en quelque manière aussi favorable à l'organisation humaine, à Taïti, principalement. Il y a une telle abondance d'excellents fruits qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. Les insulaires ont d'ailleurs l'utile ressource de pouvoir prendre, jour et nuit, le long des récifs, une grande quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'oursins de mer, d'écrevisses, et plusieurs espèces de mollusques. Autour de chaque maison ou cabane, on voit un chien, des coqs et des poules, souvent deux ou trois porcs. L'écorce du mûrier à papier, l'arbre à pain et d'autres, fournissent la matière d'une étoffe légère et chaude, dont on fabrique différentes étoffes, que l'on teint de diverses couleurs, et dont on fait des vêtements. »

Il serait difficile de trouver dans le monde entier un canton d'un aspect plus riant, plus riche que la partie sud-est de Taïti. Les collines y sont élevées, d'une pente raide et escarpée en bien des endroits; mais les arbres et les arbrisseaux les couvrent tellement jusqu'au sommet, qu'en les voyant on a bien de la peine à ne pas attribuer aux rochers la faculté de produire et d'entretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les collines vers la mer, les vallées adjacentes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire, et, à la vue de ces richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végétation plus vigoureuse et plus belle. La nature y a répandu l'eau avec la même profusion : on trouve des ruisseaux dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'Océan, se divisent souvent en deux ou trois branches qui fertilisent les plaines sur leur passage.

Les habitations des naturels sont disposées sans ordre au milieu des plaines, et quand on les regarde du haut de la dunette du navire, elles offrent des points de vue enchanteurs: pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de la mer qui est en dedans du récif et qui borde la côte est d'une tranquillité parfaite; les insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps; on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues lorsqu'ils passent d'une habitation à une autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche.

A Taïti, il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités naturelles d'un pays, parce que tout est curieux. Nous citerons toutefois un étang d'eau douce qui se trouve au sommet de l'une des plus hautes montagnes où l'on n'arrive du bord de la mer qu'après un jour et demi ou deux de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême, et il renferme des anguilles d'une grandeur extraor-

Digitized by Google

dinaire. Les naturels y pêchent quelquefois sur de petits radeaux formés de deux ou trois bananiers sauvages joints ensemble. Ils regardent ce lac comme la première des curiosités naturelles de Taïti.

Mais voici l'admirable vallée de Matavaï que nous offrons comme spécimen de cette admirable contrée. Nous laissons parler un voyageur qui a parfaitement observé et décrit toutes les raretés de l'Océanie : « Parmi les endroits les plus remarquables de l'île principale, dit-il, nous devons surtout décrire la délicieuse vallée de Matavaï. Très-populeuse du temps de Cook et à peu près déserte aujourd'hui, son sol toujours fertile est couvert de *spondias cythœrea*, d'arbres à pain et de cocotiers.

« Après avoir traversé un torrent, que votre guide passe quelquefois avec de l'eau au-dessus de la ceinture en vous portant sur ses épaules (usage que nous avons observé en Grèce, dans le Levant, dans l'Inde et dans les différents endroits de l'Océanie que nous avons visités), on arrive dans ce beau lieu. Plus loin et à trois milles de la mer, la vallée se resserre, les flancs des montagnes se rapprochent, et les bords de leurs versants abruptes sont couverts d'arbres touffus. Les hirondelles, les tourterelles, les perruches vertes et les phaétons sont les hôtes ordinaires de ces lieux solitaires.

« L'eau, filtrant à travers les roches d'un trachyte noir et très-poreux, serpente en filets ou tombe en cascades. Aussi jouit-on d'une fraîcheur constante et délicieuse dans ce paradis silencieux, que les rayons du soleil éclairent à peine quatre heures par jour. Les Antoines et les Pacomes modernes, les nouveaux Pères du désert, les trappistes, les chartreux trouveraient ici, contre les tempêtes des passions, contre les troubles de la vie et les persécutions des tyrans, un asile plus sûr et plus agréable que dans les solitudes arides et brûlantes de la Thébaïde.

« Plus loin le torrent, encaissé entre deux rochers, s'élance de trente mètres de hauteur ; plus loin encore, l'aspect du lieu devient plus imposant, le terrain se déploie en un vaste et vert bocage, tandis que le roc se dresse comme une muraille, à quarante mètres d'élévation, en prismes basaltiques, à peu près semblables à ceux de la chaussée des Géants qu'on voit près d'Antrim en Irlande. Plus haut, une nappe immense tombe en rosée dans le torrent. Au delà une masse d'eau épouvantable se précipite avec fureur d'une hauteur immense, et le bruit de cette retentissante cascade, que les indigènes nomment *Piha Mallé*, et auquel se rattachent d'anciennes superstitions et une poésie sombre et terrible ; ce bruit est tellement formidable qu'on croirait entendre l'explosion de plusieurs tonnerres, ou la détonation de quelques bombes. »

Quand on a vu Taïti, on n'est plus étonné des éloges que lui ont donnés tous les voyageurs qui ont visité cette terre de délices. Ce n'était pas sans raison qu'un de nos plus illustres navigateurs lui donnait le surnom de *Nouvelle-Cythère*. On lui donne généralement celui de *Reine de l'océan Pacifique*, et ce titre elle le mérite bien. « Elle a inspiré, dit Rienzi, elle a inspiré à Bougainville, à Diderot, à Delille, à Cowper, à Châteaubriand, à Victor Hugo, les tableaux les plus gracieux, les pages les plus éloquentes, les vers les plus touchants. Taïti semble être la patrie de Pomone, de Flore, de Comus, de Vénus et de Morphée. Elle réalise toutes les plus séduisantes fictions de l'ancienne poésie grecque et latine.

Digitized by Google

« A côté des prairies émaillées de jolies fleurs, auprès des eaux des lagunes qu'ombrage le peuplier pyramidal, entre des colonnades de palmiers qui balancent leurs chapiteaux dans les airs, et des forêts d'arbres à pain qui déploient leurs tiges en forme de parasol, les torrents, se précipitant des pics volcanisés, roulent en grondant sur des lits de noir basalte ; de longues lianes, mêlées de fleurs, jettent des ponts naturels sur leurs rives, que tapissent les *heliconias* purpurins, et dont les ravins hérissés de hautes fougères épineuses sont ombragés par la rose de la Chine et le suave *gardenia*. Ici, par une belle matinée, au milieu de la pompe du soleil tropical, le voyageur contemple la mer s'élevant tantôt comme un boa menaçant, tantôt comme la foudre tonnant avec fracas ; là, on admire une cascade mugissante montant, tombant, remontant et retombant en montagnes écumantes. Ces merveilles d'une grande et imposante nature enivrent son imagination ; le soir le trouve encore immobile dans ces lieux ; une immense pensée l'occupe tout entier, et il demande à tout ce qui l'entoure si ce nouveau monde est une nouvelle création des volcans, ou s'il est formé des ruines d'un ancien monde ! »

Les principales îles de cet archipel fortuné sont :

Taïti, qui est de beaucoup la plus grande de tout l'archipel et une des plus étendues de la Polynésie. Elle a des mouillages excellents, particulièrement à Paci, à Papava, à Matavae, à Papé-iti. Celui de Papava est regardé comme le meilleur. — Tethuroa, composé de cinq îlots enfermés dans un récif, est renommé par sa salubrité devenue proverbiale. — Eimeo (Moorea), trouvée, en 1606, par le navigateur espagnol Quiros, est environnée de récifs qui offrent çà et là de fort bons mouillages ; Balbi la regarde comme un des points les plus importants de la Polynésie par sa fertilité, ses paysages, ses deux beaux ports, sa fabrique de cotonnades et son atelier de charpentage. C'est là aussi qu'est l'académie de la mer du Sud dont nous avons parlé précédemment. Maitea, petite, haute, et d'un aspect agréable, offre une grande abondance d'huîtres à perles sur ses côtes. — Huaheine, avec un bon port et de hautes montagnes volcaniques. — Raiatea ou Olietea, qui a d'excellents ports, est assez bien peuplée, et l'on parle avantageusement de la civilisation de ses habitants. — Tahaa (Otaha) est entourée par le même récif que la précédente, — Bora-Bora, petite, mais une des plus belles îles de l'archipel, dont elle possède le meilleur port nommé Vaitapé. — Maupiti, peu peuplée. — Tubai (Mouton-iti), composée d'îlots bas et boisés. C'est la plus septentrionale des îles de l'archipel.

LES ILES MARQUISES.

Ces îles qui, depuis quelques années, ont acquis une certaine célébrité en France, portent aussi le nom du navigateur Mendana qui les découvrit en 1595. La géographie a réuni sous cet ancien nom les deux groupes connus sous les noms de Marquises et de Washington.

Les îles Marquises occupent un espace d'environ 240 kilomètres du nord-nord-ouest au sud-sud-est sur une largeur d'à peu près 60 kilomètres. Elles jouissent d'un climat chaud, mais cependant d'une extrême salubrité, ainsi que le prouve l'état sanitaire des insulaires et de tous les équipages qui y ont séjourné. Comme dans toutes les régions tropicales, l'hiver est la saison des pluies,

Digitized by Google

mais elles ne sont ni fréquentes ni continues. La végétation est la même, à peu de chose près, que dans les autres îles polynésiennes.

Tous les navigateurs, excepté le capitaine Krusenstern, ont fait le portrait le plus flatteur des avantages physiques et moraux des habitants des îles Marquises, dont la population totale s'élève à peu près à 45,000 habitants. Les naturels se distinguent par la beauté de leurs formes et la blancheur de leur teint. Les femmes surtout sont l'objet des plus brillants éloges.

Un voyageur, qui a fait un long séjour aux îles Marquises, a donné de ces îles et des mœurs de leurs habitants une description qui paraît résumer tout ce qui a été dit à ce sujet. « Les Nouka-Hiviens, dit Porter, ont été stigmatisés du nom de sauvages ; jamais expression n'a été plus faussement appliquée, car ils occupent une place élevée dans l'échelle de l'espèce humaine, qu'on les considère moralement ou physiquement. Nous les avons trouvés braves, généreux, honnêtes, bienveillants, fins, spirituels, intelligents; la beauté, les proportions régulières de leur corps répondent aux perfections de leur âme. Ils sont au-dessus de la taille moyenne, ayant quelquefois 1 mètre 80 centimètres, mais plus communément 1 mètre 87 centimètres à 1 mètre 89 centimètres. Leur visage et leurs yeux malins et perçants sont d'une beauté remarquable; leurs dents sont blanches et plus belles que l'ivoire; leur figure, ouverte et expressive, reflète toutes les émotions de leur âme, et leurs jambes, qui unissent la vigueur à la grâce, pourraient servir de modèle à nos sculpteurs. La peau des hommes est d'une couleur cuivre foncé ; celle des jeunes gens et des femmes n'est que légèrement brune. Les femmes sont inférieures aux hommes en beauté; leurs bras et surtout leurs mains sont admirables; mais, d'un autre côté, leur taille est peu gracieuse, et leurs pieds sont grossiers par l'usage où elles sont de marcher sans chaussures... Mais pénétrez dans leurs demeures, vous serez témoin de l'affection sincère des femmes pour leurs maris, de ceux-ci pour leurs compagnes, des parents pour leurs filles, et des filles pour leurs parents. ».

La plupart des habitations de cet archipel des Marquises sont ornées de chevelures humaines, de dents, de crânes que les naturels aiment à conserver comme trophée de leur valeur; quelques-uns d'entre eux portent même des objets tels que manches d'éventails, hausse-cols, armes de guerre, fabriqués avec les petits os du corps de leurs ennemis ; on en fait même des idoles, et on en place partout où cela se peut. On taille dans les plus gros des harpons embellis de sculptures élégantes. C'est probablement cet usage qui aura donné lieu à la réputation qu'ils ont d'être anthropophages, réputation que Rienzi s'est empressé de proclamer calomnieuse, en alléguant qu'aucun voyageur n'en parle, excepté le capitaine Krusenstern. Nous devons ajouter que les chefs indigènes ont toujours repoussé la qualification de mangeurs de chair humaine.

L'archipel des îles Marquises est soumis à plusieurs chefs indépendants les uns des autres. L'île de Nouka-Hiva est partagée entre six rois. C'est la plus grande et la plus peuplée de tout le groupe ; elle a des montagnes élevées et de bons ports. On assure qu'une de ses cascades tombe de la hauteur de 700 mètres. Cette île fait partie du groupe de Washington. Des îles du groupe des Marquises, celle qui est la plus fréquentée des navigateurs, c'est Tahouata (Santa-Christina).

On y trouve l'arbre à pain, le pisang, le cocotier, le bananier, le poirier, la

Digitized by Google

canne à sucre, le ratazou-noyer d'Otahiti, le châtaignier. Les naturels de cette île sont grands, bien faits, au teint blanc, presque nus; ils sacrifient des porcs à leurs dieux. On évalue leur population à 50,000 âmes. Ses habitants sont les plus beaux de ces îles.

L'agriculture est arriérée dans les îles Marquises. Ses principales productions sont le froment, le poivre, la noix de coco et diverses racines.

Nouka-Hiva est le lieu de transportation que l'Assemblée nationale de France a désigné pour les condamnés politiques. C'est là que régnait la célèbre reine Pomaré, sous le protectorat de l'Angleterre.

ARCHIPEL PAUMOTOU.

Enfin nous allons tâcher de sortir de ce dédale inextricable d'îles dont est parsemée la Polynésie, en passant à travers les îles basses qui sont entourées de récifs de corail.

Ce vaste groupe d'îles comprend non-seulement les trois archipels que les géographes et les marins ont nommés archipel de la mer Mauvaise, archipel Dangereux et archipel Méridional, mais encore un grand nombre d'autres îles découvertes dans ces parages depuis quelques années. Toutes ces îles, suivant Balbi, sont très-basses, et offrent plutôt des attolons d'îlots que des îles proprement dites; quelques-unes présentent des formes bizarres qui leur ont valu les noms de l'Arc, de la Chaîne, de la Harpe, etc. Plusieurs sont entièrement désertes, et les autres n'ont qu'une population insignifiante. Les habitants du plus grand nombre ressemblent beaucoup à ceux de l'archipel de Taïti. Plusieurs sont anthropophages.

Les plus remarquables sont : le groupe Palisser, celui du Roi-George, l'île Aurora, l'attolon de la Chaîne, dont les habitants sont les boucaniers de cette partie de l'Océanie, l'attolon de la Harpe, remarquable par la pêche des perles, les îles de Clermont-Tonnerre, l'attolon d'Osnabruck qui est le plus méridional, comme celui de Lazareff est le plus occidental, et comme celui de Nood est le plus oriental.

Là finit notre tâche. Notre course a été rapide ; mais nous avons réalisé ce que nous nous étions promis. Nous avons donné des notions exactes sur les parties les plus importantes de l'univers entier. On connaît la population des différents États, leur gouvernement, leurs mœurs, le pays qu'habitent les divers peuples. Notre œuvre est donc achevée.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

AVIS SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION..... V

EUROPE.

	Pages.
France	1
Ile de Corse	46
Suisse	48
Italie	54
États sardes	54
Ile de Sardaigne	69
Royaume lombardo-vénitien	69
Grand-duché de Toscane	71
États romains	73
Royaume de Naples	78
Sicile	84
Iles de Malte et de Gozzo	86
Empire d'Autriche	89
Bohême	91
Hongrie	93
Espagne	95
Portugal	105
Iles Britanniques	110
Angleterre	110
Écosse	126
Irlande	132
Hollande	136
Belgique	142
Allemagne	144
Hanovre	144
Villes anséatiques	145
Mecklenbourg	147
Brunswick	147
Hesse	148
Confédération germanique	148
Saxe	150
Wurtemberg	152
Bavière	153
Prusse	154
Provinces rhénanes	155
Danemark	159
Norwége	161
Islande	168
Laponie	173
Suède	176
Russie	177
Pologne	194
République de Cracovie	198
Turquie d'Europe	198
Grèce	213
Morée	216
Iles Ioniennes	226

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS
31/1910

Digitized by Google

ASIE.

	Pages.
Notions préliminaires	229
Asie ottomane	230
Marmara, Rhodes, Chypre, etc.	236
Syrie	240
Mésopotamie	256
Arménie	260
Kurdistan	264
Arabie	268
Ile de Socotora	278
Perse	279
Chine	288
Thibet	306
Asie russe	307
Géorgie et Circassie	307
Sibérie	310
Japon	312
Inde	317
Lahore	318
Bengale	320
Malabar	327
Royaume des Maldives	332
Ceylan	333
Inde transgangétique	334
Empire birman	335
Royaume de Siam	337
Empire d'An-Nam	337
Malacca indépendant	338

AFRIQUE.

	Pages.
Coup d'œil général	339
Égypte	341
Nubie	344
Régence de Tripoli	364
Régence de Tunis	365
Algérie	366
Empire de Maroc	372
Bled-el-Gérid	374
Sahara	375
Nigritie intérieure ou Soudan	377
Sénégambie	388
Guinée	397
Sénégal	402
Iles de Madère	403
Iles Canaries	404
Abyssinie	405
Côte d'Ajan	414
Côtes de Zanguebar	414
Empire de Monomotapa	415
Terre de Natal	416
Madagascar	417
Ile de France	418
Ile Bourbon	419
Cafrerie	420
Jagas	423
Royaume de Mou-Nimigi	424
Hottentots	424
Colonie du Cap	429

AMÉRIQUE.

	Pages.
Notions générales	433
Groënland et Spitzberg	437
Russie américaine	439
Nouvelle Bretagne	440
Canada	444
États-Unis	449
Maryland	456
Caroline	458
Mississipi	458
Louisiane	458
Ohio	459
Californie	461
Mexique	472
Texas	482
Guatémala	483
Antilles	487
Cuba	490
Jamaïque	492
Haïti, ou Saint-Domingue	492
Porto-Rico	495
Martinique	496
Trinité	497
Guadeloupe	497
Marie-Galande	498
Iles sous-le-Vent	499
Colombie	499

Digitized by Google

	Pages.
Nouvelle-Grenade	503
République de l'Équateur	504
Vénézuéla	506
Orénoque	507
Les Guyanes	510
Brésil	517
Pérou	537
Bolivia	542
Chili	544
La Plata	549
République Argentine	550
Uruguay	553
Paraguay	556
Patagonie	559

OCÉANIE.

	Pages.
Notions préliminaires	564
Malaisie	569
Sumatra	571
Java	578
Groupe des Moluques	589
Groupe de Célèbes	590
Bornéo	594
Archipel des Philippines	599
Australie	601
Nouvelle-Galles du Sud	604
Nouvelle-Guinée ou Papouasie	610
Archipel de la Nouvelle-Bretagne	613
Iles Salomon et Nouvelles-Hébrides	616
Archipel de la Pérouse	617
Groupes de la Nouvelle-Calédonie et de Norfolk	618
Groupe de la Tasmanie	619
Groupe de la Diéménie	619
Polynésie	620
Archipel de Magellan	627
Iles Pelew ou Péliou	627
Iles Mariannes	629
Iles Carolines	631
Archipel de Sandwich	634
Iles des Navigateurs	637
Archipel de Tonga	637
Archipel de Taïti	638
Iles Marquises	641
Archipel Paumotou	641

FIN DE LA TABLE.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google